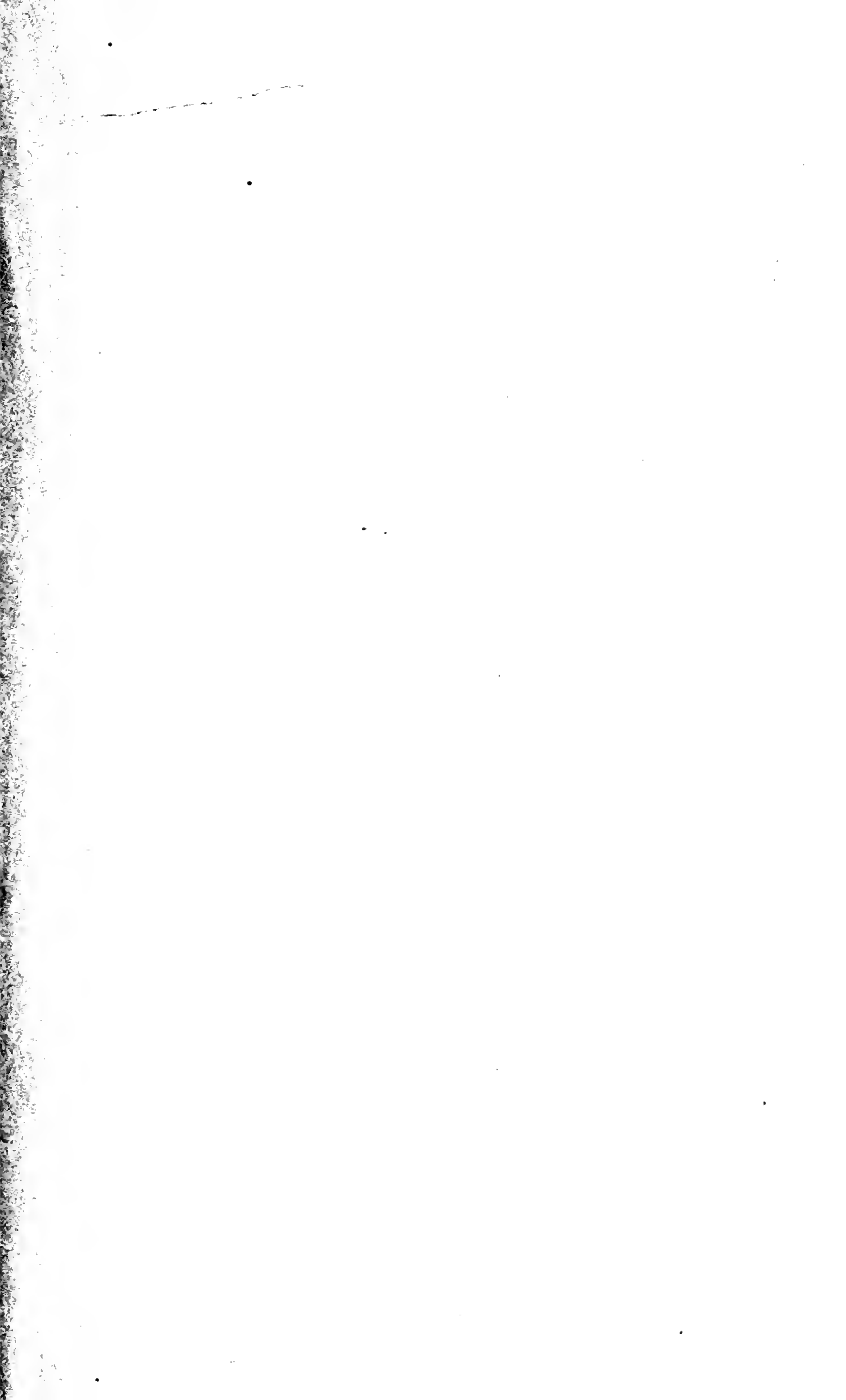


LETTRES
DE LA
MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

LETTRES
DE LA
MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

(1766–1780)

Première Édition Complète
Augmentée d'environ 500 Lettres Inédites
Publiées d'après les Originaux, avec une Introduction
des Notes, et une Table des Noms

PAR

MRS PAGET TOYNBEE
Éditeur des *Lettres d'Horace Walpole*

Tome Deuxième

LONDRES
METHUEN ET CIE
MDCCCCXII

Première Édition 1912

TABLE

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

* *—Les astérisques dans le corps d'une lettre indiquent que les portions comprises entre ces signes sont de l'écriture de Mme du Deffand.

[ ]—Les mots ou dates entre crochets ont été insérés par Horace Walpole ou par l'Éditeur.

(A.M.)—Alexis-François Artaud de Montor (1772–1849), qui publia les éditions françaises de 1811 et de 1812 des lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole.

(B.)—Miss Mary Berry (1763–1852), qui publia, en 1810, la première édition des lettres.

(Bar.)—Jean-François Barrière (1786–1868), qui publia l'édition française de 1864.

(L.)—M. de Lescure, qui publia l'édition française de 1865.

(L.L.)—Ludovic Lalanne, éditeur du *Dictionnaire Historique de la France.*

(Corr. Litt.)—*Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790.*

(Dict. Anon.)—*Dictionnaire des Ouvrages Anonymes*, par Antoine-Alexandre Barbier (1765–1825).

(Dict. Biog. Nat.)—*Dictionnaire de Biographie Nationale* ("Dictionary of National Biography"), édité par Leslie Stephen et Sidney Lee.

(Dict. Hist.)—*Dictionnaire Historique, Critique et Bibliographique*, par une Société de Gens de Lettres.

(Dict. Nobl.)—*Dictionnaire de la Noblesse*, par François-Alexandre-Aubert de la Chenaye-Desbois (1699–1784).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 76, ligne dernière, *lisez :*—Naples,[3] *et ajoutez en note :*—[3] Le Marquis de Castromonte.

Page 112, note 1, *lisez :*—du poème.

Page 114, l. 18, *lisez :*—Mâcon.

Page 121, l. 17, *lisez :*—fous.

Page 126, l. 11, *lisez :*—Lemaure.

Page 142, note 4, *lisez :*—18 juillet.

Page 192, ll. 15, 17, et note 2, *lisez :*—du Muy.

Page 228, l. 4, *lisez :*—du Muy.

Page 228, note 4, *lisez :*—Antoine de Ricouart.

Page 247, l. 20, *lisez :*—Philippe.

Page 386, note 3, *lisez :*—Comtesse de Chamrond.

Page 547, note 1, *lisez :*—La Comtesse Amélie de Boufflers.

Page 553, note 3, *lisez :*—La Comtesse Amélie de Boufflers.

LETTRES DE LA

MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE

LETTRE 212

Paris, ce vendredi 13 octobre 1769.

J'ai été bien étonnée de recevoir deux lettres à la fois. Je regrette bien que vous ne nous ayez pas donné les deux jours dont le vent vous a fait faire un si triste usage.[1]

Vous avez relu vos lettres ; je ne sais si je dois dire *à quelque chose le malheur est bon,* je ne le crois pas ; elles vous ont rappelé ce qui vous a tant déplu, elles vous auront encore exagéré mes crimes ; vos corrections, vos menaces, vous auront persuadé que j'ai été bien coupable. Vous vous trompez cependant, le jour n'a jamais été plus pur que l'a toujours été pour vous le fond de mon cœur. L'amitié a plus d'un langage ; je croirais que le style d'une mère à sa fille pouvait être permis à une femme septuagénaire en écrivant à son ami ; eh bien ! je me suis trompée ; ne craignez plus à l'avenir une pareille méprise, il ne reste entre mes mains aucune trace du passé ; je m'en rapporte à vous pour celles qui sont entre les vôtres, je n'en ai nulle inquiétude ; vraisemblablement elles ne deviendront pas publiques, mais quand elles le seraient je ne crois pas que j'eusse à en rougir, c'est à vous à en juger, vous connaissez votre nation, et moi je ne la connais pas.

Vous savez que Mme de Beauvau devait souper chez moi mercredi. Je lui donnai pour compagnie la nièce, la Sanadona, le Prince de Bauffremont, Pont-de-Veyle et Saint-Laurent ; elle fut fort populaire et trouva votre nièce aimable et lui fit fort bien. J'eus point de tête-à-tête avec elle. Eh ! pourquoi en

LETTRE 212.—Inédite.

[1] Walpole fut, lors de son retour, retenu deux jours à Calais par des vents contraires.

chercherais-je ? Qu'est-ce que tout cela me fait ? J'aime la grand'maman, mais je ne puis lui être utile à rien ; je n'ai point d'ennemis, pourquoi m'en ferais-je ? Oh ! la prudence ne me coûtera rien, vous pouvez en être assuré. J'ai soixante-treize ans ; si dans des moments je l'oublie, je me le rappelle bientôt après ; le souvenir de cette vérité est le chef de mon conseil. Vos conseils ne font qu'appuyer les siens.

La grand'maman est charmante. Je suis chargée de faire faire une poupée pour sa nièce ; elle me recommandait dans une lettre que je reçus hier de ne l'avoir pas plus belle que celle de Miss Fanny,[2] de peur de faire naître de la jalousie entre ces deux petites filles, qui doivent longtemps vivre ensemble. J'ai écrit ce matin une lettre à cette grand'maman que j'aurais voulu vous faire voir. Je n'ai personne à qui parler, je m'accoutumerai s'il plaît à Dieu à l'indifférence qui convient à mon âge et à mon état.

Je vous promets que je n'aurai jamais d'autre lecteur que Wiart, mais suivant l'heure que je vous écrirai je pourrai changer de secrétaire ; tant mieux, vous en lirez mes lettres avec plus de sécurité. Dimanche je fermerai celle-ci ; peut-être ce jour-là en recevrai-je une de Douvres. Je soupe ce soir chez Mme de Forcalquier, qui en m'invitant m'a fait dire qu'elle aurait Mme d'Aiguillon, qui lui en avait fait demander pour le jour de son arrivée de B——[3] ; je crois que le cousin y sera. Je soupçonne quelque grabuge entre lui et qui vous savez ; je ne ferai rien pour m'en éclaircir, et je dirai ainsi que vous sur toutes choses *ce n'est rien que tout cela.*

Ce samedi.

Il y avait hier chez Mme de Forcalquier, Mme d'Aiguillon, votre cousin,[4] le Général,[5] et le Desestein.[6] La Bellissima était extrêmement triste, sa bonne amie Mme Dupin a la petite vérole à Chenonceaux.

Je vais à *Hamlet* aujourd'hui avec Mme d'Aiguillon, avec votre nièce et le Prince de Bauffremont. Les Richmond n'ont pas voulu la voir une seconde fois, et moi j'y vais parce que Mme

[2] Hester-Frances, la plus jeune fille de Mrs Cholmondeley, née en 1763 ; plus tard (en 1783) mariée à Sir William Bellingham, Baronnet. La petite nièce de Mme de Choiseul était probablement une des filles du Comte de Stainville, frère du Duc de Choiseul. Les deux petites filles étaient au Couvent de Panthémont.

[3] Le mot du manuscrit paraît être "breine" ; il est impossible de dire ce qu'il représente, bien qu'il semble ne pas avoir offert de difficulté à Walpole lorsqu'il relut et annota la lettre.

[4] R. Walpole. (W.)

[5] Irwin. (W.)

[6] C'est apparemment la leçon du manuscrit.

d'Aiguillon n'avait personne pour aller avec elle ; Mme de Forcalquier est trop affligée, et sa sorte d'affliction observe les protocoles. Je trouvai votre cousin moins triste, il me fit fort bien, mais je persiste à croire qu'il y a quelque brouillerie. Mme de Richmond vient de m'envoyer proposer la comédie italienne que je n'ai pas pu accepter, étant engagée à la française; elle attend Milady Cécile, que vous aurez dû voir à Calais. Mais à propos, vous ne m'avez point parlé dans vos deux lettres de Rosette. Comment n'a-t-elle pas charmé votre ennui ? J'ai eu bien de la peine à charmer celui que j'ai eu cette nuit, sur dix heures que j'ai passées dans mon lit je n'en ai dormi qu'une et demie, et vous voulez qu'on ne se fasse pas de dragons ; je parie bien que vous ne prêchez pas d'exemple et que personne ne s'en fait plus souvent que vous ; ils n'ont pas les mêmes objets, voilà la différence. Je viens d'écrire à Mme Greville parce que je lui devais une réponse, ce n'est pas assurément que je l'aime, je voudrais ne lui avoir jamais écrit et n'avoir jamais reçu de ces belles lettres qui lui ont donné tant d'inquiétude.

J'ai écrit aussi au petit Craufurd ; tout cela partira lundi, et arrivera à Londres vendredi ou samedi. Je ne sais pas quels sont les jours où vous recevez vos lettres ; j'ai bien de l'impatience d'apprendre comment se sera passé votre passage, je crois dans cette occasion que vous maudissez bien l'honneur de ma connaissance, et que vos projets alors ne me sont pas favorables. Ah ! mon Dieu, qu'il y a de choses qui nous séparent, qu'il y a de distances, de dissemblance ; chanterez-vous *ce n'est rien que tout cela ?* Je voudrais vous ramasser toutes les chansons du Chevalier de Boufflers, mais je n'y vois pas trop de possibilités. Je n'entends plus parler de ces dames ; elles n'entendront sûrement pas parler de moi ; je les prendrai quand elles viendront, mais je ne les chercherai pas ; peut-être m'a-t-on fait des tracasseries avec elles, ou peut-être est-ce parce que je ne leur propose point à souper ; qu'importe, la grand'maman n'aura plus d'inquiétude, et la perte est légère.

Ce dimanche 15.

Eh bien ! eh bien ! ne voilà-t-il pas que je n'ai point de vos nouvelles, et que je n'en puis plus attendre que mercredi ; je suis bien persuadée que ce n'est pas votre faute, aussi mon inquiétude n'est-elle pas de ce genre. Je pense que ce retardement n'a point de cause fâcheuse, que le paquebot est parti de Douvres avant que vous y fussiez arrivé, mais convenez que quand on

attend on est bien impatient. Cependant je me tais pour ne vous point fâcher ; il faut que je m'accoutume à marcher sur des œufs, car tout ce que je crains le plus au monde c'est de vous donner la plus légère occasion de me gronder.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire. Je revis hier *Hamlet;* Molé y joua à ravir, il se tuera. Votre Mlle Dumesnil est abominable, elle fait de grands cris, et puis elle débride dix ou douze vers de suite, comme si elle parlait à l'oreille. Je fus ensuite souper chez le Président où il y avait une Vicomtesse de Crussol à qui on donnerait volontiers des soufflets pour la faire taire. Je me couchai de bonne heure, j'étais morte de fatigue, je n'avais pas dormi la nuit précédente ; cela a été un peu mieux cette nuit, mais pas encore fort bien ; je m'en consolais parce que j'attendais le courrier ; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas l'esprit de mon âge. Voltaire dit *qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tous les malheurs.* Il a raison.

J'aurai demain les Richmond à souper ; je prévois que ce sera pour la dernière fois.

Notre nièce ne se porte pas bien, elle a pris des drogues, elle vient de m'envoyer dire qu'elle ne sortirait pas. Elle a vu son cousin aujourd'hui qui n'avait pas reçu de lettres, elle n'en a point eu non plus ; peut-être n'y a-t-il point eu de courrier, cela me laisse quelque espérance pour demain.

Adieu. Un T, un I, un A, un M, et un O.

LETTRE 213

Paris, ce mardi 17 octobre 1768 [1] [1769].

Enfin vous voilà passé ; mais quatorze heures et demie sur mer, c'est bien long, et me fait faire de tristes réflexions. Vous vous portez bien ; la lettre que j'attends demain me le confirmera, à ce que j'espère ; vous aurez vu dans ce que je vous ai écrit que je ne comptais pas enfreindre la règle des huit jours ; vous serez donc arrivé à Londres mercredi d'assez bonne heure, vous y aurez passé le jeudi et le vendredi, mais je suis bien trompée si vous n'avez pas été le samedi à Strawberry-Hill ; je ne sais pas combien vous y aurez resté. Je vous y crois encore ou du moins vous

LETTRE 213.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Cette date est de la main de Wiart ; mais la lettre fut évidemment écrite en octobre 1769.

n'en partirez qu'aujourd'hui ; vous me direz si j'ai bien deviné. Hier après dîner on m'annonce de la part de M. Craufurd. " Est-il arrivé?"—" Oui."—" Où loge-t-il ?"—" Rue des Petits-Augustins, à l'Hôtel d'Orléans."—" Quand est-il arrivé ? "—" Tout à l'heure, et voilà un billet." On le lit, et c'est du cadet.[2] Je le verrai cet après-dîner, il m'apprendra, non pas ce que fera son aîné, mais quels étaient ses projets quand il l'a quitté. Le soir nous fûmes onze à souper ; les deux Richmond, les deux Dunmore, le Général, le Bauffremont, Mme de la Vallière, le voisin,[3] notre nièce, la Sanadona, et moi. Je ne m'amusai pas beaucoup, je les ai pourtant priés pour la huitaine ; il y aura de moins les Dunmore ; et de plus Milady Holland [4] et le petit Craufurd.

Les oiseaux de Steinkerque [5] sont revenus, ils arrivèrent avant-hier, et restèrent si tard qu'ils me firent manquer mon souper chez le Président. Votre nièce avait pris médecine, je ne l'avais point vue de la journée ; ces dames voulurent la voir, je les accompagnai, et tout d'un coup nous prîmes la résolution de souper chez elle. Vous jugez de la bonne chère, mais nous fûmes fort gaies. Nous nous sommes engagées pour jeudi chez la Marquise [6] ; nous aurons le Prince de Bauffremont de plus ; nous feuilletterons tous les manuscrits et je ramasserai tous les vers du Chevalier,[7] je vous les enverrai, vous en serez l'éditeur si vous voulez. La Marquise nous dit quatre vers qui sont pour le moins aussi vieux que moi ; les voici :

" Broussin [8] dès l'âge le plus tendre
Posséda la sauce à Robert,
Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre
Ni son *Credo* ni son *Pater*."

Ce Broussin était un débauché, ami de Chapelle [9] ; il était Brulart, de même famille et de même nom que ma mère.[10]

[2] James Craufurd, plus tard Gouverneur des Îles Bermudes.
[3] Comte de Grave. (W.)
[4] Née Lady Caroline Lennox, femme de Henry Fox, premier Lord Holland. Lady Holland, qui mourut en 1774, était sœur du Duc de Richmond.
[5] Mesdames de Boufflers et de Cambis. (W.) (Voyez la note 4 de la lettre 211, et la note 15 de la lettre 216.)
[6] De Boufflers.
[7] Le Chevalier de Boufflers, fils de la Marquise.
[8] C'était probablement Pierre Brulart, Seigneur du Broussin. Il appartenait à une branche de la famille Brulart dont le Marquis de Genlis était le chef.
[9] Claude-Emmanuel Luillier Chapelle (1626-86), littérateur. *Son voyage en Provence*, écrit avec Bachaumont, a fait sa réputation. Il était ami de Boileau, de Racine, de Molière, et de La Fontaine.
[10] Anne Brulart, Comtesse de Chamrond, fille de Nicolas, Marquis de la Borde et de Marie de Bouthillier.

Ces oiseaux de Steinkerque souperont dimanche chez moi, il y aurait de l'affectation à ne les jamais inviter ; il paraîtra peut-être à Mme de Forcalquier que j'en mets dans ma conduite avec elle, cependant le hasard en décide plus que l'intention.

Je ne suis pas fâchée qu'elle ait senti que son procédé avec notre nièce m'a déplu, mais je ne veux pas pousser cela trop loin, ainsi je compte à la fin de la semaine prochaine lui donner à souper avec la dame Boucault, Mme de la Vallière, et une dame Berthelot, qui est une nouvelle connaissance. Dites-moi avec votre vérité ordinaire si tous ces détails ne vous ennuient point ; je ne puis dire que ce que je fais et ce que j'entends, puisqu'il m'est interdit de dire ce que je pense. Adieu, jusqu'à demain, que je recevrai et répondrai à la dernière lettre de contrebande.

Ce jeudi.

Voilà votre première lettre numérotée ; si je l'avais reçue hier, celle-ci serait partie aujourd'hui, mais je vois que le calme et le trouble nous sont également contraires. Le calme vous fait rester quatorze heures et demie sur mer, et met du retardement dans notre commerce ; et le trouble dérange votre tête et abrège vos lettres : mais enfin vous voilà arrivé, et j'ai presque autant de joie de vous savoir à Strawberry-Hill, que j'en aurais à vous avoir auprès de mon tonneau ; je dis presque, car cela n'est pas tout à fait de même. Ah ! je reviens aux troubles, c'est bien ma tête qui en est dérangée, et certainement plus que la vôtre ; j'imagine qu'ils influent sur les affaires de votre nièce ; car elle était hier d'une humeur ineffable, et j'eus besoin de me souvenir qu'elle était votre nièce. J'espère que cela sera différent aujourd'hui, mais rien ne met tant à l'abri de tous les petits chagrins et petites contrariétés que d'avoir un objet principal. On dit de tout le reste, *ce n'est rien que tout cela.*

J'eus hier ma chambre pleine comme un œuf de toutes sortes de gens ; excepté l'Abbé Barthélemy et le petit oncle, tous m'étaient indifférents. Les oiseaux souperont ce soir chez moi, parce qu'il faut bien leur donner la pâture, et je souperai dimanche chez eux. J'ai troqué de jour à cause du rhume de votre nièce.

Je sais peu de nouvelles. Le gouvernement d'Amiens est donné à M. de la Ferrière, sous-gouverneur du Dauphin ; celui de Landrecies à M. du Sauçay, major des gardes, qui est un peu

de mes amis. M. de Monclar,[11] avec qui vous avez soupé, fut l'autre jour chez Monsieur le Duc de Choiseul, qui lui dit : " Je vous fais mon compliment sur la pension de cinq mille francs que le Roi vous donne sur les affaires étrangères." Ensuite il alla chez Monsieur le Chancelier, qui lui dit : " Je vous fais mon compliment sur la gratification annuelle que le Roi vous donne sur les états de Provence." Puis il alla chez M. de Saint-Florentin, qui lui dit : " Je vous fais mon compliment sur le remboursement que le Roi vous fait de votre charge." Il voulait aller chez l'Évêque d'Orléans,[12] espérant un compliment sur le don de quelques bénéfices ; c'est de Mme de la Vallière que je tiens ce fait, qui le tenait de M. d'Entragues.[13]

Je crois que nos parents ne sont pas contents ; j'ai reçu un billet du Baron [14] qui me fait juger qu'ils ne sont pas de bonne humeur.

Je ne fermerai cette lettre que dimanche, ainsi j'aurai le temps d'y ajouter ce que je saurai. Adieu. Ma signature sera toujours un T, un I, etc.

Ce vendredi, à 3 heures.

Je viens de visiter toutes mes paperasses ; il me reste votre correspondance avec Voltaire ; vos lettres à Mme de Forcalquier, à la grand'maman, à Mme d'Aiguillon, deux de mes lettres à vous dont j'avais gardé copie ; mon portrait en anglais, votre traduction, et celle de Mme de Meinières ; cela m'a fait passer une heure agréablement. Tout ce que j'ai fait hier ne vaut pas la peine de vous être raconté, j'eus l'Abbé la plus grande partie de la journée. Je le vois presque tous les jours ; il est dans les inquiétudes mortelles,[15] il n'avoue que celle sur la santé, qui en effet ne va pas bien. Le soir j'eus à souper les gens que je vous ai dit, ces oiseaux sont de bonne compagnie. L'humeur de votre nièce est passée, je m'accoutumerai à ses inégalités, en n'y prenant pas garde. Elle a de l'esprit, de la sensibilité, elle est votre nièce, c'en est assez pour excuser ses défauts.

[11] Jean-Pierre-François de Ripert, Marquis de Monclar (1711–73) procureur général au parlement de Provence. Louis XV, ayant par suite d'une mésintelligence avec la cour de Rome fait occuper Avignon et le Comtat en 1768, Monclar, l'année suivante, publia un mémoire pour établir les droits du Roi sur cette enclave. Ce fut sans doute en récompense de ce travail qu'il reçut les bienfaits dont parle Mme du Deffand. (B.)

[12] Qui tenait la feuille des bénéfices.

[13] Le Marquis d'Entragues, courtisan assidu de Louis XV, dont il était le favori ; il mourut célibataire, de la petite vérole, à un âge peu avancé. (B.)

[14] De Gleichen.

[15] À cause de la situation précaire du Duc de Choiseul devant l'influence croissante de Mme du Barry.

Ce samedi.

J'appris hier les plus tristes nouvelles de la grand'maman. Il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait écrit ni au petit oncle ni à l'Abbé ni à moi. Gatti, qui en était revenu avant-hier, avait dit à l'Abbé qu'elle était bien, et la lettre de M. de Beauvau m'apprend le contraire. Elle est de jeudi au soir ; il me dit que depuis cinq ou six jours qu'elle a une toux sèche et continuelle, qui avait été précedée deux jours auparavant d'un crachement de sang, mais qui n'avait duré que deux jours, qu'elle est d'une faiblesse extrême, et infiniment triste. Jugez de mon inquiétude, du chagrin que j'aurais de la perdre. D'abord pour elle, dont la privation me serait bien amère, et puis cette privation n'en rendrait-elle pas d'autres plus difficiles à interrompre ? Je m'explique mal, mais vous devez m'entendre. Il est doux de se croire l'objet unique, mais il est tel objet qui a besoin d'aide. Enfin, mon ami, pardonnez-le-moi, je n'ai dans l'âme que des sentiments douloureux.

J'eus hier la visite de M. de Richmond, il va à Fontainebleau pour une affaire [16] que sans doute vous savez ; il passera d'abord chez Gerbier,[17] qui a une campagne sur le chemin, et le consultera, il suivra ses conseils. Il souhaiterait que le grand-papa lui fût favorable. Je lui ai avoué ma nullité de crédit, mais je lui ai dit qu'il fallait qu'il m'écrivît une lettre où il m'exposerait ses prétentions, ses moyens, etc., que j'enverrais cette lettre à la grand'maman, qui en ferait usage, selon qu'elle jugerait à propos ; en lui faisant connaître mon impuissance il a connu le désir que j'aurais de l'obliger.

Le souper de lundi sera sans lui. J'aurai à sa place Milady Holland et le petit petit Craufurd. Je serai bien aise de revoir son frère, mais je ne me flatte pas de retrouver en lui beaucoup d'amitié, il n'y a pas deux exemples de constance.

Les oiseaux m'ont demandé si vous ne me parliez point d'eux, ils se piquent de vous aimer à la folie. Mme de Jonzac me prie de vous parler d'elle. La Bellissima, avec sa dignité et sa froideur ordinaires, m'a beaucoup recherchée ces derniers jours-ci. De tous les empressements qu'on me marque j'en laisse tout l'honneur au désœuvrement. Je vous dirai demain les nouvelles que j'aurai apprises de la grand'maman.

[16] Cette "affaire" se rapportait probablement au duché d'Aubigny dans le Berry, donné par Louis XIV à la Duchesse de Portsmouth (Louise-Renée de Penancoët de Keroualle, maîtresse de Charles II), bisaïeule du Duc.

[17] Pierre-Jean-Baptiste Gerbier (1725–88), célèbre avocat.

Ce dimanche, à 3 heures.

J'attendais l'arrivée du facteur pour fermer ma lettre, j'avais quelque lueur d'espérance ; je n'ai rien reçu, ainsi je n'ai rien à dire de plus. Hier je me trouvai un peu mal, d'une suite de casse jointe à une indigestion. Je me mis au lit, je ne soupai point, je n'ai pas mal dormi, et je me porte bien ; mais je suis fort triste et fort inquiète de l'état de la grand'maman. L'Abbé m'a mandé ce matin qu'elle était mieux, il devait aller aujourd'hui à Fontainebleau, et il n'y va pas, sans doute elle ne l'a pas voulu. Je compte qu'il viendra chez moi cet après-dîner, s'il m'en apprend des nouvelles je vous les manderai, mais il faut qu'elle soit bien faible, puisque depuis sept ou huit jours elle n'a pas écrit un mot. Votre nièce s'est conduite très-honnêtement hier avec moi, elle m'a rendu des soins, marqué de l'intérêt, tout va bien. Chacun à son caractère, il faut prendre les gens comme ils sont.

À 8 heures du soir.

Je n'ai point vu l'Abbé, ainsi je n'ai rien à ajouter à ma lettre.

LETTRE 214

Paris, ce lundi 23 octobre 1769.

Le petit Craufurd part mercredi, je ne veux pas perdre cette occasion. Vous direz, si vous voulez, que j'aime à écrire, je conviendrai que cela est vrai quand c'est à vous ; pour tout autre c'est une corvée.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire sur la politique. Le Roi soupa jeudi 19, pour la première fois, chez Mme du Barry. Les convives étaient Mmes de Mirepoix, de Flavacourt, de l'Hôpital. Les hommes, MM. de Condé, de Lusace, de Soubise, de Richelieu, d'Aiguillon, d'Estissac, de Croissy, de Chauvelin, de Noailles et de Saint-Florentin. M. de Beauvau, qui me l'avait mandé, me marquait qu'on était en peine de savoir si M. de Gontaut [1] avait été invité ; il pouvait n'avoir pas reçu l'invitation, parce qu'il pouvait n'être pas rentré chez lui depuis qu'elle y serait arrivée ; doute qui met du problématique dans cette affaire, et que je n'ai point éclairci.

Je reçus hier au soir une très-longue lettre de la grand'-

Lettre 214.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Duc de Gontaut était le beau-frère du Duc et de la Duchesse de Choiseul, et pouvait par suite passer pour un partisan du Duc. Le traitement réservé pas le Roi à M. de Gontaut importait donc au Duc de Choiseul et à ses adhérents.

maman ; elle me rend un compte très-détaillé de sept ou huit petites commissions dont elle s'était chargée : la principale était le payement de ma pension ; elle ne me dit pas un mot de sa santé ; elle s'excuse de ne m'avoir pas écrit plus tôt, parce qu'elle n'a pas un moment à elle, et qu'il faut qu'elle prenne sur son sommeil pour écrire. J'ai envoyé chez l'Abbé aussitôt que j'ai été éveillée pour le prier de me venir voir cet après-dîner, le petit oncle m'avait dit hier qu'il ne devait partir pour Fontainebleau que demain mardi ; il était parti ce matin à 7 heures, ce qui me fait craindre quelque accident nouveau. J'en recevrai peut-être des nouvelles que mercredi au soir, ce qui me fâche extrêmement. Je crains que cette grand'maman ne soit très-malade ; son mari voudrait qu'elle revînt à Paris ; peut-être a-t-on fait venir l'Abbé pour l'y déterminer ; indépendamment de sa délicatesse et de son rhume, elle a certainement beaucoup de chagrin. Vous devriez lui écrire, je ne puis douter qu'elle n'ait véritablement de l'amitié pour vous, une parfaite estime, un véritable goût. Ne vous en faites point une tâche, ne mettez pas plus de recherche que quand vous m'écrivez, et laissez-vous aller à votre sensibilité naturelle ; elle n'a pas plus de répugnance que moi pour tout ce qui part du sentiment. Sentiment ! ce mot vous semble ridicule ; eh bien, moi je vous soutiens que sans le sentiment l'esprit n'est rien qu'une vapeur, qu'une fumée ; j'en eus la preuve hier. Je soupai chez les oiseaux, nous feuilletâmes leurs manuscrits, on lut une douzaine de lettres du Chevalier, il y en avait de toutes sortes ; elles me parurent insupportables. Beaucoup de traits, je l'avoue, parfois naturels, mais le plus souvent recherchés, enfin fort semblables à ceux de Voiture, si ce n'est que le Chevalier a plus d'esprit. Je n'ai rien emporté parce que je n'ai rien trouvé digne de vous. Tenez, mon ami, vous avez beau déclamer contre le sentiment, il y en a plus dans vos invectives que dans tous les semblants du Chevalier.

Les empressements de la Bellissima ont la fièvre continue avec des redoublements ; vous vous souvenez de la chanson des oiseaux sur mon tonneau.[2] Voici ce que je reçus par la petite poste sur le même air, qui est celui de *L'Ambassade* :—

" Ce n'est pas quand on voyage
Que l'on trouve le plaisir ;
Ce n'est que près du rivage
Qu'il remplit notre désir.

[2] Quelques vers qui avaient été faits pendant le séjour de M. Walpole à Paris, et qui ne se trouvent pas dans ces lettres. (B.)

On a beau voguer sur l'onde,
Parcourir dans un vaisseau
Les quatre coins de ce monde,
Rien ne vaut votre tonneau."

Quelques jours après, étant avec les oiseaux, je fis le couplet sur l'air, *Du haut en bas* :—

" Dans son tonneau,
On voit une vieille sibylle,
Dans son tonneau,
Qui n'a sur les os que la peau,
Qui jamais ne jeûna vigile,
Qui rarement lit l'Évangile,
Dans son tonneau."

Le lendemain autre billet par la petite poste, où était mon couplet, suivi de celui-ci :—

" Dans ce tonneau
Venez puiser la vraie sagesse,
Dans ce tonneau ;
Il aurait enchanté Boileau ;
Car vous trouverez la justesse,
Le goût et la délicatesse
Dans ce tonneau."

Quoique ces couplets soient anonymes, je ne doute pas qu'ils ne soient de la Bellissima. Mais hier, elle m'apporta elle-même trois couplets dont elle se vanta d'être auteur. Les voici, toujours sur l'air de *L'Ambassade* :—

" Voulez-vous que je vous dise
Où l'on goûte le plaisir,
Sans braver le chaud, la bise,
Sans effort et sans courir ?
C'est chez l'époux de Marie,[3]
À mi-côté du hameau.
Qu'il fait bon passer la vie
À l'enseigne du tonneau !

Là jamais par un orage
On ne voit finir le jour,
La gaîté fait le partage
De ce fortuné séjour.
La haine et la jalousie
N'y portent point leurs flambeaux,
Et l'amour n'est plus folie
À l'enseigne du tonneau !

---

[3] À St. Joseph. (W.)

Vous dont toutes les journées
À l'étude, à l'embarras,
Semblent être destinées,
Ne vous en affligez pas,
Venez dans notre village
Jouir d'un sort tout nouveau,
Car il fait bon à tout âge
À l'enseigne du tonneau !"

Ce mardi matin.

Je n'ai point eu de nouvelles directes de la grand'maman, mais Mme de la Vallière, qui soupa chez moi avec les dames anglaises, me dit qu'elle avait vu M. de Gontaut, et qu'on lui avait montré des lettres du grand-papa et de Mme de Gramont qui lui donnaient une grande inquiétude ; elle ne doute pas, ainsi que moi, qu'on ait mandé l'Abbé pour aider à la déterminer à revenir. Quelle perte ce serait que cette grand'maman ! serais-je destinée à voir périr tout ce que j'ai estimé et aimé véritablement ? Si vous lui écrivez, ne lui parlez point de sa santé comme la croyant malade ; ne touchez rien non plus de ses chagrins ; marquez-lui du goût, de la reconnaissance, enfin une lettre de *Chantilly*,[4] que vous ne lui reprendrez peut-être pas. Je suis triste à la mort, ainsi je finis, ne voulant pas vous ennuyer.

Le petit Craufurd ne part que demain après dîner, si j'en reçois une de vous avant son départ je pourrai ajouter un mot, et vous dire ce que j'aurai appris de la grand'maman.

À 3 heures.

Par extraordinaire, la poste arrive aujourd'hui et m'apporte une lettre. Vous commencez par me dire que vous en avez reçu deux des miennes, dont vous êtes *assez content ;* que faut-il faire pour que vous le soyez tout à fait ? En vérité je n'en sais rien. Vous avez écrit à votre nièce que vous désirez que je sois heureuse, que vous ferez tout ce qui vous sera possible pour y contribuer et que vous m'écrirez souvent, puisque cela me fait plaisir ; je voudrais que cela vous en fît aussi, car si ce n'était qu'une complaisance et qu'une tâche cela ne m'en ferait guère. J'ai reçu des nouvelles de la grand'maman depuis ce matin par M. de Beauvau, et par le Baron de Gleichen ; ils disent qu'elle se porte mieux, qu'elle commence à cracher son rhume, et qu'elle est moins triste ; elle ne veut revenir à Paris qu'à la fin du voyage. Le petit oncle va la trouver demain, ainsi elle aura

[4] Mme du Deffand fait allusion à la lettre à elle adressée de Chantilly par Walpole, lorsqu'il eut quitté Paris en 1766. (Voyez la lettre 30.)

la société qu'elle aime, et pourra faire fermer sa porte à tous les importuns. Je lui transcrirai ce que vous m'ecrirez pour elle. Mes conseils sur la manière dont vous lui devez écrire vous arriveront trop tard, mais si vous n'avez consulté que votre cœur votre lettre sera fort bien. C'est le meilleur conseiller pour quelques gens, mais pas pour tout le monde—comme pour moi, par exemple.

La Marquise de Boufflers m'apporta hier une liasse des lettres de son fils ; je les ai parcourues, il y en a que j'avais déjà, j'en ai mis quatre ou cinq à part que je ferai copier ; vous verrez cela un jour.

La Bellissima avait envie de souper hier chez moi, elle m'envoya demander si elle en était priée, je lui dis que non, mais qu'elle me ferait beaucoup de plaisir d'y venir. Elle ne vint qu'après souper ; elle connaissait un peu Milady Holland. La Milady Cécile n'est point morte ; et je crois que les Richmond resteront ici encore quinze jours pour le moins ; je les verrai avec grand plaisir tant qu'ils voudront, je les trouve très-aimables. Je savais que M. Churchill [5] était à Londres. Vous ne me parlez point de Rosette.

Je vous dirai pour nouvelle que votre nièce est très-enrhumée ; elle ne gouverne pas trop sa santé. Je suis fort aise que la vôtre soit bonne ; je désire que vous m'en disiez un mot dans chacune de vos lettres.

On remplit aisément huit pages, comme vous voyez. Quand on veut écrire comme si l'on causait ensemble, qu'on dit tout ce qui passe par la tête, on pourrait écrire des volumes ; mais pour cela il faut n'avoir rien à faire, c'est bien le cas où je suis, il n'en est pas ainsi de vous.

Je soupe ce soir chez Mme de Forcalquier, je ne sais si je vous l'ai dit ; le petit Craufurd y sera, et je lui remettrai cette lettre. Adieu, jusqu'à demain en huit, car j'observerai exactement les conditions prescrites.

J'oubliais de vous dire que je vis l'autre jour la divine Comtesse, qui me demanda de vos nouvelles, je lui dis que vous étiez parti ; elle en fut étonnée, elle me dit que vous ne m'aviez point quittée.—Cela n'est pas bien étonnant, répondis-je, puisque ses meilleurs amis sont les personnes avec lesquelles je vis, Mme de Jonzac, Mme de Choiseul, et Mme d'Aiguillon ; que vous l'aviez été chercher à votre arrivée, et que vous aviez été fort aise de la

[5] Beau-frère de Walpole.

rencontrer chez Mme d'Usson.—" Il est très-aimable," dit-elle.—" Oui, Madame."—" Reviendra-t-il bientôt ? "—" Je l'ignore."—" Mais il reviendra sûrement ? " dit-elle.—" Je l'espère." Politesse et froideur, c'est le ton que nous eûmes. Je ne connais point l'*Évangile du jour*, Voltaire ne me l'a point envoyé. Mme Denis l'est allée trouver ; il ne viendra point à Paris.

LETTRE 215

Paris, ce mardi 31 octobre 1769, à 3 heures après midi.

Vous débutez toujours par dire que vous n'avez rien à dire ; vous tenez toujours parole, mais quand cela ne serait pas, cette annonce jette sur une lettre une froideur qui en diminue l'agrément. Je vous ai volé, dites-vous, le refrain de chanson de votre nièce ; ah ! je vous ai fait bien d'autres vols, vous devez vous apercevoir que je vous ai réduit à l'excessive pauvreté. Qu'est-ce que cela fait ? Vous vivrez à mes dépens ; je suis assez riche pour cela.

Les Richmond s'en vont aujourd'hui ; ils passent par la Hollande, où ils feront un petit séjour, vous ne les reverrez que dans trois semaines, je me flatte d'être fort bien avec eux. Rien ne me surprend moins que l'affection que vous avez pour eux, et celle qu'ils ont pour vous ; tout est naturel en eux ; pas le moindre apprêt, beaucoup de simplicité, de bon sens, et, il me semble, le cœur excellent ; je traiterai leur article plus au long par une lettre que vous portera M. Chamier qui s'en retourne samedi ou dimanche. Votre Compagnie [1] le rappelle, elle n'a plus à traiter avec la nôtre puisque nous n'en avons plus, mais il manquera beaucoup à celle de Saint-Joseph ; j'avais compté le voir souvent cet hiver, c'est un bon *panem nostrum* quotidien.

Ce mercredi, à 8 heures du matin.

La grand'maman arriva hier, amenée par son mari ; votre nièce et moi soupâmes chez elle avec le grand-papa, M. de Gontaut, le grand Abbé, le petit oncle, et Gatti. La grand'maman ne me parut pas à beaucoup près si mal que je m'y attendais, elle toussa fort peu, fut fort gaie, et votre nièce lui trouva bon

LETTRE 215.—Inédite.

[1] Des Indes. (W.)—Chamier, qui était d'une famille française établie en Angleterre, avait été envoyé à Paris en mission d'affaires par la Compagnie des Indes Orientales.

visage. La première parole que me dit le grand-papa fut de me demander de vos nouvelles ; il retourne ce matin à Fontainebleau, et la nièce et moi nous passerons toutes les soirées chez la grand'-maman ; on tâchera de lui arranger un whisk pour l'empêcher de parler, et heureusement elle l'aime. Nous étions engagées à souper chez Mme d'Aiguillon, elle eut l'honnêteté de nous rendre notre parole. Nous serons occupées cet après-dîner du trousseau de la poupée que nous porterons ce soir chez la grand'maman ; le grand-papa y joint une petite montre d'or. Vous voyez qu'on ne manque pas de choses à dire quand on prend plaisir à causer. Il faut, quand on s'interdit de parler de soi, et de la personne à qui on écrit, se répandre sur tout ce qui environne.

Je reçus l'autre jour par la petite poste ces quatre vers :—

"Adoptant malgré lui la sagesse moderne,
Dépouillant son orgueil et son sale manteau,
Diogène aujourd'hui ne prendrait sa lanterne
Que pour chercher votre tonneau."

Voilà tout ce que vous aurez aujourd'hui. Vous recevrez malgré moi une lettre de contrebande par M. Chamier, mais en n'imitant pas mes fautes vous voudrez peut-être bien me les pardonner. Non, je ne finirai pas tout à l'heure, il faut vous dire que ce qui a fait revenir la grand'maman hier, c'est qu'on a jugé qu'elle était si mal logée à Fontainebleau, exposée à recevoir tant de visites et par conséquent à tant parler, qu'il serait impossible qu'elle se rétablît dans cette détestable habitation. On ne lui fait nul remède, peut-être fait-on bien, mais je ne sais si sa poitrine n'exigerait pas du moins quelque observation dans le genre des aliments, on la laisse manger de tout indifféremment.

J'ai écrit ce matin au Baron que vous aviez ce qu'il désirait, et qu'il le recevrait par la première occasion.

Les oiseaux [2] me font toujours fort bien, vraisemblablement je les vais voir un peu moins. Ces quatre vers sortis de leur boutique ne sont pas d'elles, c'est d'un très-petit Abbé qui a été docteur du Chevalier [3] quand il devait être prêtre ; je ne l'ai vu qu'une fois et je lui ai trouvé de l'esprit. Ce n'est pas chose commune que d'en rencontrer. On s'en passe.

Mandez-moi ce que c'est que le Duc de Dorset [4] ; le Général

[2] Mesdames de Boufflers et de Cambis. (Voyez la note 5 de la lettre 213.)
[3] De Boufflers. (W.)
[4] John-Frederick Sackville, troisième Duc de Dorset (1745-99). Le Duc venait seulement de succéder au titre. Il ne semble pas avoir été remarquable en quoi que ce soit, si ce n'est par un extérieur agréable.

veut me l'amener, il m'a nasillonné ce qu'il était, mais je ne me fie pas à ses définitions, ses descriptions. Ah ! c'est un bon homme, mais il est du genre que Voltaire dit être le seul qu'il faut interdire.

Je ne pense pas que le petit Craufurd vienne, je serais bien aise de le voir, mais j'aurais souhaité qu'il prît mieux son temps. Pendant Chanteloup, par exemple. N'allez pas [le] lui dire, il en ferait un prétexte pour ne point venir du tout.

De quel humeur me croyez vous ? Daignez y penser un moment, et mandez-moi si vous me croyez gaie ou triste. Pour vous, je vous crois parfaitement content. Faites mes compliments à Rosette et dites-lui de ne pas imiter Maroquine [5] ; la grand'maman dit qu'hors le parricide elle a commis tous les crimes, inceste, adultère, etc., etc.

Vous me dites de m'en tenir à mes opéras de Quinault, en voici un trait par où je finis :—

" N'aimons jamais ou n'aimons guère,
Il est dangereux d'aimer tant,
Ce n'est pas le plus sûr pour plaire, etc."

LETTRE 216

Paris, ce jeudi 2 novembre 1769.

Je vous ai menacé de vous écrire par M. Chamier ; il faut tenir ma parole, sans quoi vous vous moqueriez de mes menaces. Je pensais avoir beaucoup de choses à vous dire, et aujourd'hui je ne trouve presque rien.

Le Duc de Richmond m'a parlé avec beaucoup de confiance, primo de son duché : les difficultés qu'il trouve, ou plutôt l'impossibilité de faire enregistrer au parlement ses lettres ou patentes de pairie à cause de sa religion ; le parti qu'il prend de se contenter qu'il soit héréditaire, la consultation de M. Gerbier, la conversation qu'il a eue avec le grand-papa, dont il m'a dit être très-content. Il m'avait recommandé de lui en parler, ce que j'ai fait ; je n'ai pas été extrêmement contente de ce que m'a répondu le grand-papa, il m'a paru peu au fait de l'affaire, mais ses dispositions ne m'ont pas paru défavorables ; je lui dis que le Duc était très-satisfait de lui, qu'il m'en avait dit mille biens. " Il me semble," a-t-il répondu, " qu'il ne pensait

[5] Chienne de Mme de Choiseul. (W.)

LETTRE 216.—Incomplète dans les éditions précédentes.

pas de même étant ambassadeur " ; mais il n'avait point le ton d'aigreur ni d'ennui ; je suis persuadée que s'il n'arrive aucun changement, c'est-à-dire s'il reste dans sa situation présente, il rendra service à votre ami ; mais ce que je trouvai plaisant, c'est que la grand'maman entendait mieux cette affaire que lui ; je crois qu'il fera bien de la poursuivre, et qu'elle réussira. Ensuite, votre ami me parla de ses chagrins, et du parti que sa sœur [1] allait prendre de revenir pour vivre avec lui ; je fus édifiée et touchée de l'honnêteté, de la bonté, de la tendresse de ses sentiments. Je trouve que c'est un homme excellent. Ah ! je ne suis pas étonnée qu'il vous plaise, je sens que si je vivais avec lui je l'aimerais de tout mon cœur, et sa femme aussi, qui est d'un naturel et d'une simplicité charmante. J'avais une double satisfaction avec eux, leur mérite personnel, et d'être avec vos meilleurs amis. Ne me laissez point oublier d'eux, et répondez-leur qu'ils peuvent m'employer à tout ce qu'ils jugeront à propos.

Le grand-papa paraît de très-bonne humeur, cependant il n'est pas sans inquiétude ; la dame [2] ne dissimule plus sa haine pour lui, et cette conversation qu'il eut avec elle,[3] pendant que vous étiez ici, a été une fausse démarche de sa part, puisqu'elle n'a produit aucun bon effet ; il reçoit journellement de petits dégoûts, comme de n'être pas nommé ou appelé pour les soupers des cabinets, et chez elle ; des grimaces, quand au whisk il est son partenaire ; des moqueries, des haussements d'épaules, enfin des petites vengeances de pensionnaire, mais qui ne laissent pas d'écarter une sorte de gens, des sots à la vérité, mais c'est une petite brèche à la considération ; jusqu'à présent, il n'y a encore rien eu qui attaque le crédit dans ce qui regarde ses départements. Le nombre des soupeuses et des voyageuses n'augmente pas [4] ; la dame Valentinois est comme hors de combat, on dit qu'elle redevient folle ; elle n'a point été à Fontainebleau ; elle ne dort point ; il y a dix ou douze jours que je ne l'ai vue.

[1] Lady Sarah Bunbury. (W.)

[2] Mme du Barry. (W.)

[3] Walpole écrit dans ses *Mémoires du Règne de George III* :—" Dans le même temps, probablement sur les instructions du Roi, et dans l'espoir de quelque arrangement, la maîtresse fit mander le Duc de Choiseul. Il répliqua que, si elle avait besoin de lui, elle n'avait qu'à venir le trouver. Elle fit répondre qu'elle n'était pas habillée et devait le voir. C'était afin de demander l'avancement de ce même maître de poste qui était son ennemi. Le Duc s'y rendit ; et bien qu'il demeura une heure et quart avec elle, s'en alla en refusant de la satisfaire, et en laissant celle qui n'avait été que l'instrument de la Cabale, une offensée au premier chef." (Éd. 1894, tome iv, p. 15.)

[4] Elle entend par là les dames que l'on engagea à être des soupers de Mme du Barry, et des petites excursions qu'elle fit avec le Roi dans les différents châteaux de plaisance. (B.)

La Princesse de Montmorency est une soupeuse, parce que son mari veut être menin du Dauphin.[5] M. de Gontaut n'est plus d'aucun souper, et c'est sur lui que s'exerce la vengeance contre le grand-papa ; c'est son *hussard ;* je ne sais pas si vous entendez cela : le Roi dans son enfance avait un petit hussard qu'on fouettait quand le Roi n'avait pas bien dit sa leçon.

La grand'maman est beaucoup moins triste qu'elle n'était. Vous souvenez-vous de cette lettre qu'on prétend qu'elle avait écrite de Chanteloup ? Le fait ou la croyance qu'on a de ce fait l'a chagrinée mortellement ; c'est la Maréchale[6] qui en a répandu le bruit, et c'est la cause de la haine qu'on a pour elle ; mais on observe de ne parler à la grand'maman de rien qui ait rapport à toutes ces sortes de tracasseries ; elle est des nôtres, elle a une tête qui se trouble et qui la rend malade. Son mari se conduit avec elle dans la plus grande perfection ; s'il n'était pas le plus léger de tous les hommes, il en serait le meilleur : il est noble, généreux, gai, franc, mais il est gouverné par des personnes qui ne consultent que leurs intérêts personnels ; il aurait bien fait, selon mon avis, de ne se point brouiller avec la Maréchale[7] ; mais Mme de Beauvau a voulu qu'ils fussent aux couteaux tirés, et elle lui a persuadé qu'il perdrait toute estime et toute considération s'il avait la moindre intelligence avec elle, et elle a entraîné son mari à agir de même.

Vendredi.

J'oubliai hier, à l'article des Richmond, de vous dire que le Duc se contenterait, pour le présent, de l'héréditaire, mais sans renoncer à la prétention de la pairie, que par la suite des circonstances différentes pourraient mettre en valeur. J'oubliai aussi de vous dire que je parlai à la grand'maman de sa parenté avec eux, qu'elle savait parfaitement bien, et dont elle est mieux instruite que le Duc ; il y avait déjà de l'alliance entre les Querouaille et les Gouffier avant que la sœur de la Duchesse de Portsmouth[8] épousât un Gouffier. Je suis très-convaincue qu'elle rendra tous les services qui dépendront d'elle. Sa toux

[5] Le Dauphin (plus tard Louis XVI) n'avait alors que quinze ans.

[6] De Mirepoix. (W.)

[7] La Maréchale de Mirepoix, écrit Walpole dans ses *Mémoires du Règne de George III*, "avait offensé Choiseul en mariant le Prince d'Hénin, dont elle était la tante, à la fille de Mme de Monconseil, ennemie jurée du premier ministre, mais riche et intrigante." (Éd. 1894, tome iv, p. 12.)

[8] Louise-Renée de Penancoët de Keroualle, maîtresse de Charles II d'Angleterre, créée Duchesse de Portsmouth en 1673, et Duchesse d'Aubigny en 1684. Elle était bisaïeule du Duc de Richmond. Sa sœur cadette (Henriette-Mauricette), veuve du 7ème Comte de Pembroke, épousa (en 1685) Jean-Timoléon Gouffier, Marquis de Thois.

n'est pas extrêmement fréquente, elle n'a pas bien dormi la nuit d'avant celle-ci, elle est faible, elle parle trop, elle mange peu, mais elle mange de tout ; on n'ose rien dire, les représentations là fatiguent et sont inutiles.

Ah ! mon ami, je passai hier une belle journée. La Bellissima m'avait envoyé demander du thé pour quatre heures ; elle arriva à trois et resta jusqu'à six ; nous eûmes la moitié du temps pour tiers la Sanadona ; je me trouvais dans un désert, je ne voyais pas d'horizon, pas un arbre, pas une plante, pas une herbe, rien que du sable et de la poussière qui augmenta par l'arrivée de Mlle de Bédé. Eh bien ! cela n'est-il pas honteux ? j'aimais encore mieux cela que d'être seule. Vous pouvez bien m'appeler *ma petite*, car je suis bien petite en effet, mais pas assez cependant pour m'amuser des poupées. Je suis excédée d'une commission dont je me suis chargée pour la grand'-maman, qui en veut donner une à la petite de Stainville [9] ; son trousseau est immense ; j'ai mis Mme de Narbonne à la tête de cette affaire, c'est elle qui fait toutes les emplettes ; cela sera étalé lundi sur une grande table, la poupée au milieu assise dans son fauteuil. C'est un spectacle qu'on donnera au grand-papa qui doit arriver ce jour-là : il a donné une montre d'or émaillée qui va jusqu'au genou de la poupée, mais qui sera proportionnée à la petite fille ; il a cru faire plaisir à la grand'-maman, il ne manque à aucune attention. Nous porterons la poupée mardi ou mercredi à Panthémont ; nous entrerons dans le couvent, je ne m'en promets pas un grand divertissement ; c'est toujours tuer le temps ; qu'importe la manière ?

Le Président se porte toujours bien, mais sa tête s'affaiblit de jour en jour. Quel malheur de vieillir ! Qui est-ce qui peut espérer de trouver une Mme de Jonzac ? Sa patience, sa douceur me comblent d'admiration. Ah ! mon Dieu, la grande et estimable vertu que la bonté ! Je fais tous les jours la résolution d'être bonne, je ne sais si j'y fais des progrès. Je vous envoie une chanson dont j'ignore l'auteur ; mais il n'a pas eu en la faisant le même désir que moi de devenir bon ; je vois que les ennemis lèvent la crête ; je ne sais ce qui arrivera de tout ceci, mais je croirai toujours qu'on a eu tort d'aliéner la Maréchale, et qu'il était très-facile de se la concilier.

Quelque plaisir que j'ai à bavarder avec vous, je ne trouve

[9] Nièce du Duc de Choiseul, et fille de Mme de Choiseul-Stainville. (B.)—Cette dernière vivait cloîtrée à Nancy, depuis la découverte de son intrigue avec l'acteur Clairval. (Voyez la note 2 de la lettre 58).

plus rien à vous dire, si ce n'est que ce misérable d'Ussé [10] est convaincu d'avoir la pierre, et qu'il doit être taillé par Guérin [11] le 12 ou le 15 de ce mois. M. de Grave part mercredi 8 pour le Languedoc, où il sera peut-être un an. Le bon Éléazar est plus ennuyeux que jamais, plus politique sans raisonnement, plus affectueux sans sentiment ; je le trouve presque aussi ennuyeux que le Chevalier de Redmond. Votre nièce ne saurait m'être indifférente, ni se faire aimer, elle est agréable quelquefois, enfin elle est telle qu'il faut qu'elle soit pour que je suive facilement vos conseils. Mais vous avez un meilleur moyen que les conseils, celui de tout absorber. Oh ! cela est bien vrai. Adieu. Je compte que vous direz à M. Chamier que vous savez combien je le regrette.

[C'est le Duc de Choiseul qui parle.] [12]

Sur l'air : *Vive le vin, vive l'amour.*

"Vive le roi !
Foin de l'amour ;
Le drôle m'a joué d'un tour,
Qui peut confondre mon audace.
La du Barry, pour moi de glace,
Va, dit-on, changer mes destins ;
Jadis je dus ma fortune aux catins [13]
Je leur devrai donc ma disgrâce."

Ce samedi.

La grand'maman était hier en fort bon état. Voilà un whisk établi, votre nièce et elle, pour partenaires les survenants ; cela lui ôte l'occasion de parler, et c'est l'important pour elle. Demain je donne à souper aux Idoles, aux oiseaux,[14] au démon, à son élève ; j'envoie inviter Milady Holland et son fils, moins pour moi que pour faire plaisir à votre nièce ; je la cède à la grand'maman, elle ne sera pas fâchée que je dise à la compagnie la raison de son absence, et puis elle reviendra de bonne heure et nous apprendra de ses nouvelles.

[10] Louis-Sébastien Bernin, Marquis d'Ussé, fils d'un contrôleur général de la maison du Roi, et petit-fils de Vauban. D'Ussé avait été dans l'intimité de Mme du Deffand et d'Hénault. Ce dernier parle ainsi de lui dans ses *Mémoires* :—" Homme d'esprit, d'une humeur charmante, aussi distrait que le Ménalque de La Bruyère, la bonté même. Il a une plaisante idée de lui : il s'imagine n'avoir été créé que pour les autres. Il aurait eu du talent pour la guerre ; le meilleur comédien que j'aie vu dans ce que nous appelons troupe bourgeoise." D'Ussé mourut, après de cruelles souffrances, en 1772.

[11] "Nous avons un assez grand nombre de chirurgiens qui opèrent bien : Guérin, Foubert, Faget, Adouille, etc., sont à la tête." (Grimm, *Corr. Litt.*, novembre 1753, tome i. p. 78.)

[12] Ces mots ont été insérés dans le manuscrit par Horace Walpole.

[13] Mme de Pompadour. (W.)

[14] La Comtesse de Boufflers, la Marquise de Boufflers et Vicomtesse de Cambis. (W.)

L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.

Oh ! écoutez, et ne m'interrompez pas.[15] J'avais dit au grand-papa du bien de M. Chamier, qu'il m'avait confié ses regrets que l'affaire dont il était chargé n'eût pas été de son département, qu'elle aurait été finie en un quart d'heure, qu'on venait de le rappeler, qu'il allait le lendemain à Fontainebleau, et qu'il voudrait bien lui rendre ses hommages et ses respects avant son départ.—" Il dînera jeudi chez moi," dit le grand-papa, " je retourne demain matin à Fontainebleau, et j'ai dit ce matin à M. Walpole de l'amener jeudi dîner chez moi." M. Chamier arrive mardi de très-bonne heure à Fontainebleau, il demande à votre cousin s'il s'est acquitté de sa commission auprès de M. de Choiseul pour lui demander à le voir ; il lui dit que oui (et cela était vrai)—" Eh bien ! à quelle heure irai-je ? "—" Bon, il est parti."—" Et quand reviendra-t-il ? "—" Je n'en sais rien, mais il faudra qu'il soit ici vendredi pour le conseil." Le pauvre Chamier qui voulait partir demain dimanche de grand matin, et qui avait beaucoup d'affaires ici, est revenu, et il a été fort surpris quand je lui ai dit que le grand-papa avait dit à votre cousin de l'amener jeudi dîner chez lui. Ce fait n'est-il pas singulier ? On ne sait à qui en a le cousin, il est plus quaker que jamais. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? Rien, ni à moi non plus. *Écoutez, écoutez.*[16] J'ai fait hier une chanson chez la grand'maman, avec l'aide de l'Abbé, pendant son whisk, dont les partenaires étaient M. de Gontaut et le petit oncle ; il n'y avait de plus que le Castellane, l'Abbé et moi.

" Bellissima,
Vous êtes la dixième Muse ;
Doctissima,
Vos écrits sont sublissima :
À vous louer qui se refuse,
Ne saurait être qu'une buse,
Bêtissima."

Cette chanson me charme. Savez-vous qui vous aime à la folie, mais beaucoup, beaucoup ? C'est le Castellane, et c'est être aussi grand que Cyrus, c'est avoir conquis les Scythes.

Peut-être avant de fermer ma lettre apprendrai-je les soupeurs de jeudi, je ne sais de nouveau que M. Bertin, et c'est bien quelque chose.

[15] C'était probablement là une phrase de Walpole. (Voyez la note suivante.)
[16] Phrase dont se servait souvent M. Walpole, quand il parlait français. (B.)

La grand'maman comble d'amitié votre nièce ; si vous saviez votre Quinault, je vous dirais,

"C'est Jupiter qu'elle aime en elle."

Réellement cette grand'maman vous aime tendrement. Elle vous trouve plus aimable que le feu ambassadeur de Sardaigne ; c'est tout dire. Vous aurez un jour (mais je ne sais pas quand) le groupe d'Henri IV et de M. de Sully,[17] j'espère qu'il pourra être mis dans la caisse que la Dulac enverra à M. Chamier.

Adieu. Ne vous flattez pas que ma lettre soit finie, et dites, si vous voulez : " O la grande et ennuyeuse parleuse ! "

À 6 heures du soir.

J'ai reçu une lettre de M. de Beauvau qui ne m'apprend rien de nouveau.

LETTRE 217

Paris, ce dimanche 12 novembre 1769.

Je vous ai écrit si longuement par M. Chamier qu'il fallait bien donner relâche au théâtre ; heureusement la poste du mercredi n'arriva que le jeudi, il n'était plus temps de répondre à votre lettre, effort que je ne me serais peut-être pas fait de bon gré ; mais comme j'avais du temps de reste, et que j'aime à causer avec vous, je commencai jeudi à vous écrire ; il y avait hier quatre pages qui ont servi aujourd'hui à allumer mon feu ; c'est usage que vous m'avez ordonné de faire de mes écrits quand je peux juger qu'ils pourraient vous ennuyer ou vous déplaire. Il n'est pas juste pourtant que je me contraigne jusqu'à un certain point ; j'étoufferais si je ne vous disais pas que vous êtes un fol ; le mot *sentiment* vous trouble la tête. Ce n'était pas celui dont j'aurais dû me servir dans ma critique des lettres du Chevalier de Boufflers, c'aurait dû être " âme " ; la comparaison que je faisais de lui à Voiture aurait dû suppléer à la justesse de l'expression, mais dans le moment Monsieur se fâche, il me dit que je suis vieille, ridicule. Vieille, d'accord, mais pour ridicule vous en avez menti. Vous ressemblez bien plus à Don Quichotte, ou à un fol quelconque, que moi à Mlle. Scudéry. Je vous ai dit mille fois que je n'avais jamais pu lire

[17] Petit groupe de biscuit représentant la réconciliation de Henri IV et de Sully. (B.)

LETTRE 217.—Inédite.

aucun de ses romans. En vérité vous n'êtes pas digne d'une femme telle que moi ; craignez que je ne suive la mode de votre pays, et que je ne demande le divorce.

La grand'maman a été charmée de votre lettre, elle aime son petit-gendre, et toute sa petite cour suit son exemple. Le grand Abbé, le petit oncle, l'excellent Castellane, à l'envie l'un de l'autre disent du bien de vous ; jugez si l'héroine de Mlle Scudéry est contente et satisfaite. Je le suis infiniment du portrait du Duc de Richmond, c'est un chef-d'œuvre de Raphaël. C'est dommage qu'avec autant d'esprit vous ayez la tête dérangée. Vous aurez vu ce que je pense de ce Duc, je ne démêle pas si bien mes idées, mais mon instinct a du rapport à vos pensées.

La grand'maman se porte beaucoup mieux, je ne la vis point hier de la journée, parce que j'eus à souper Mme de Beauvau et Pont-de-Veyle, mais votre nièce, qui alla souper avec elle, me dit en revenant qu'elle était très-bien, et qu'elle craignait que je ne perdisse votre lettre qu'elle m'avait donnée suivant son usage pour en tirer copie ; ce que je lui ai laissé croire que je ferais, et ce que je ne ferai pas ; je n'ai plus tant de *sentiment* que cela ; puisque je n'ai pu garder ce qui m'appartient je ne me chargerai pas de ce qui appartient aux autres. Je suis bien aise que votre cousine [1] soit hors d'affaire. Pourquoi ne prendriez-vous pas de temps en temps une petite dose de ces excellentes poudres ? Essayez-en quand il vous prend envie de m'écrire des injures. Si ces poudres rajeunissent, j'en prendrai volontiers, non pas pour vivre plus longtemps, mais pour n'avoir pas des incommodités qui sont un effet nécessaire de la vieillesse ; le manque de ressort qui rend mes digestions très-lentes, très-pénibles, et cause des langueurs, des insomnies, et qui pis est, de l'humeur et de la tristesse.

La Princesse fut fort bien, elle ne m'apprit pas grand'chose, mais je ne fus pas mécontente du peu qu'elle me dit. Je n'ai pas peur, et je me flatte que tout ira bien.[2] J'ai votre groupe d'Henri

[1] L'honorable Mrs Harris, cousine germaine de Walpole et sœur de Lord Hertford et du Général Conway. Walpole écrit dans une lettre à Lady Ossory du 26 octobre 1769 :—"Je m'attends à Londres avec Lord Hertford et Mr Conway, qui restent pour voir comment finira la maladie de cette pauvre Mrs Harris. On a quelque temps désespéré de la sauver : elle a pris hier de la poudre de James, qui, ayant produit de l'effet, a permis quelque espoir la nuit dernière. Je viens d'apprendre que la nuit a été mauvaise, mais elle a repris du remède, et je ne désespère pas complètement, ayant dans ces poudres une confiance telle que je les crois presque capables de tout guérir, sauf la scélératesse des médecins." (*Lettres*, tome vii, p. 327.) Mrs Harris vécut jusqu'en 1774.

[2] Mme du Deffand supposait que le Duc de Choiseul serait capable de garder sa place en dépit des ses ennemis. La Princesse de Beauvau comptait parmi ses plus énergiques partisans.

IV et de M. de Sully ; je voudrais qu'il n'y en eût point à Londres et que vous fussiez le seul qui l'eût ; je le ferai emballer demain et je l'enverrai chez Mme Dulac pour qu'on le mette dans la caisse des porcelaines qu'elle doit envoyer à M. Chamier, il m'en a donné la permission. Je vous avertis de bien prendre garde en le tirant de la caisse, il y a des parties dans ce groupe très-délicates et très-fragiles, des épées, des éperons. Vous nicherez cela dans la même pièce où est mon portrait, et je vous prie qu'il y ait une table assez grande pour y placer mon cabaret, je veux qu'un jour il y soit placé.

Les oiseaux m'apportent de temps en temps des liasses du Chevalier de Boufflers ; j'extrais ce qu'il y a du bon, et quand j'aurai tout, je vous l'enverrai ou je vous le donnerai à vous-même, s'il est écrit que je doive vous revoir un jour.

Votre cousin est de retour de Fontainebleau, il me rendit visite hier, sa première parole fut, " Comment vous portez-vous ? " la seconde, " Avez-vous des nouvelles de mon cousin ? comment se porte-t-il ? " Il devait souper chez la Bellissima avec le Général. Cette Bellissima s'ennuie de s'être ennuyée si longtemps, elle essaie de changer de vie, et pour prendre un autre essor elle se fait intime amie de Mme Boucault, qui n'est pas plus gaie ni plus amusante qu'elle. Vous avez tort de n'être pas content des couplets de l'enseigne du tonneau [3] ; les vers du deuxième sont charmants,

" Là jamais par un orage
On ne voit finir le jour."

On ne peut mieux louer l'agrément de la société, il n'y a point là de Scudéry. Adieu, Monsieur, en voilà assez pour aujourd'hui.

LETTRE 218

Paris, ce mercredi 15 novembre 1769.

Savez-vous que rien n'est si ridicule ? Il est absolument impossible de vous remettre la tête ! Je veux mourir si j'ai pensé en vous donnant à deviner si j'étais triste ou gaie, si cela avait rapport à vous. Je ne suis point du tout occupée à vous persuader que je vous aime, vous êtes le maître d'en penser ce qu'il vous plaira, je ne vous en parlerai jamais, mais n'ayez pas peur de votre ombre.

[3] Voyez la lettre 214.

LETTRE 218.—Inédite.

Milady Cécile [1] est morte dimanche au soir, je n'ai vu depuis personne de chez eux. Milady Holland me paraît très-commune, et je lui parais de même. Le petit Fox [2] a infiniment d'esprit, mais c'est de ces esprits de tête ; je ne pousserai pas plus loin la définition, parce que vous êtes ainsi que Don Quichotte, vous prenez des moulins à vent pour des châteaux. Je n'ai point entendu parler du Duc de Dorset, c'est-à-dire je ne l'ai point vu, je ne sais pas même s'il est arrivé ; mais je mentirais en disant que je n'en ai pas entendu parler, et n'ayez pas peur, je ne crois qu'en ce que vous me dites. Mes dernières lettres vous auront répondu sur le Duc de Richmond. Mais savez-vous qui le grand-papa aime beaucoup, et dont j'ai été toute surprise ? C'est votre cousin, il lui trouve de l'esprit, de l'originalité ; il serait fort content si tous les autres ministres lui ressemblaient ; je lui dis, " Pourquoi ne pas s'en tenir à lui ? on penserait peut-être de même de l'autre côté."

" De tels lieutenants n'ont de chef qu'en idée." [3]

(C'est du Corneille.) J'aimerais volontiers ce cousin, mais ses manières avec vous m'ont choquée ; il n'avait aucun motif.

Votre nièce fait fort bien, nous sommes très-bien ensemble, son exil est aussi doux qu'il est possible, elle reçoit des marques d'amitié et de considération de tous ceux qui la voient. La Bellissima a envie de réparer ses torts, mais nous ne faisons semblant de rien. Elle m'accable de couplets, mais comme vous vous déclarez n'aimer que ceux qui sont excellents, je ne vous rappellerai point un des miens qui commençait par ce vers, " Malgré la fuite des amours." Elle a prétendu qu'il était pour vous, elle a fait votre réponse en trois couplets qu'elle m'apporta hier. Je croyais que c'était Mme de Meinières qui était son Apollon, mais on m'a dit que c'était un nommé d'Arget,[4] manière de bel esprit ; il y a des lettres imprimées de Voltaire à lui. Je reçus il y a dix ou douze jours une lettre de Voltaire, il per-

[1] Lennox. (W.)

[2] Le célèbre Charles-James Fox (1747–1806), alors au début de sa carrière politique. Il fut élu membre des Communes pour Midhurst en mars 1768. Il siégea pour la première fois au mois de novembre suivant, et en mars 1769 fit son premier discours (où il se montrait partisan de l'administration du Duc de Grafton). Fox était déjà célèbre tant pour ses aptitudes politiques que pour ses habitudes de prodigalité et de dissipation.

[3] " De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée " (*Sertorius*, iii. 1).

[4] Le Sieur d'Arget avait été lecteur et secrétaire du Grand Frédéric, dont il quitta le service pour raisons de santé en 1753. De ce jour il habita Paris, où il obtint un petit poste à l'École Militaire, et où il mourut en 1778. Carlyle dit de d'Arget que " de tous les Français qui entouraient Frédéric il était, d'Argens seul excepté, le plus honnête."

siste à me parler de mon aveuglement comme vous de mon âge ; il dit qu'il viendra ce printemps pour se faire faire une opération aux yeux ; je ne crois pas qu'il en ait la permission, je ne lui ai point encore répondu.

Je vous remercie de votre thé. J'ai donné votre vase à La Frenaye pour qu'il y mette un pied, il y veut mettre des anses et un couvercle. Il a trouvé ce caillou admirable, il prétend qu'il a une pierre toute semblable qui sera très-propre pour le dessus ; je viens de lui mander tout à l'heure de ne rien risquer parce que je serais au désespoir qu'on le cassât. Je serai encore bien plus fâchée si le ballot que je vous envoie, et qu'un des gens de la grand'maman se charge de vous faire arriver à bon port, souffrait le plus petit dommage. Je vous écrirai le jour qu'il partira pour que vous preniez vos précautions pour qu'il ne soit ouvert qu'en votre présence. Vous trouverez dans ce ballot un livre sur la goutte que m'a vanté l'ambassadeur de Sardaigne. Il vient d'éprouver le remède des sangsues, dont il est très-content. Il y a une autre brochure que votre nièce envoie à une de ses amies, je ne sais ni son nom ni son adresse, mais j'aurai le temps de l'apprendre et de vous le dire avant l'arrivée du ballot.

La grand'maman se porte toujours bien, elle va dimanche à Versailles. J'aurais encore pour emplir l'autre page, mais il est tard, il faut que je me lève. Adieu. Vous avez eu la goutte, vous ne m'en avez rien dit, voilà ce qui me fâche.

LETTRE 219

Paris, ce dimanche 19 novembre 1769.

S'il m'en coûtait des efforts pour éviter un certain style je devrais avoir grand regret à ma peine, car en vérité je ne sais lequel je choisirais entre des craintes continuelles ou des plaintes de temps en temps. Il me semble que ce ne serait pas trop prétendre que de désirer que vos lettres fussent à tout jamais exemptes de l'un et de l'autre.

Je me casse la tête pour trouver quel est ce voyage que vous aviez prévu devoir être funeste ; je ne me rappelle point vous avoir rien écrit qui ait rapport à un voyage quelconque. Ce

LETTRE 219.—Inédite.

que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que l'on n'est plus pensionnaire de couvent, que le ton est fort changé, et que la supérieure du monastère n'a trouvé pas bon que l'on se moquât des officiers, et que la règle est très-observée dans notre monastère.

N'ayez nulle inquiétude sur Bellissima ; il ne serait pas impossible qu'elle ne fût contente du couplet. Mais de quoi je ne suis pas contente, c'est de la santé de la grand'maman ; elle était hier d'une si grande faiblesse qu'elle ne se mit point à table ; je restai auprès d'elle pendant le souper, et elle fut se coucher avant que la compagnie sortit de table ; elle est fort maigre, son estomac va fort mal, j'en suis bien sérieusement inquiète. J'ai bien de différents sujets de tristesse, et quand il m'arrive de me laisser aller à quelque gaîté, je puis bien donner à deviner si je suis gaie ou si je suis triste ; et la réponse ne devrait pas être une correction ou bien une leçon d'une page. Mais je vous l'ai déjà dit, quand on a l'esprit blessé ainsi que Don Quichotte, on prend des moulins pour des châteaux et des troupeaux de moutons pour une armée ; je prie Dieu qu'il vous donne de meilleures lunettes et que vous voyiez les choses telles qu'elles sont. Si cela arrive jamais vous serez content de mes lettres présentes et moi des vôtres à venir.

Je reçus hier votre paquet, je vous renouvelle mes remercîments de votre thé ; j'ai donné vos livres au Baron, et lui ai défendu de vous écrire ses remercîments, et lui ai promis que je m'en chargerais. La brochure a été rendue ce matin à M. Mariette. Mon ballot pour vous est tout prêt ; le valet de chambre de la grand'maman doit l'envoyer chercher quand il trouvera une occasion pour vous l'envoyer. Je suis très-fâchée d'avoir mis dedans ce livre sur la goutte, j'ai impatience que vous l'ayez, je pourrai bien en envoyer chercher un autre ; je ne manquerai pas d'occasion de vous le faire tenir incessamment.

Vous aurez vu ce que je vous mandais de votre cousin. Il a un tort que je ne lui pardonnerais jamais ; je suis cependant très-persuadée que ce n'a été que pure gaucherie.

Vous avez bien jugé que j'ai eu l'Idole sans le grand sacrificateur ; j'ai revu depuis cette Idole, elle est à la campagne, et nous devons nous revoir à son retour.

Oh ! oui, je suis très-bonne, non seulement je ne chansonne point, mais je ne montre point les chansons que l'on fait pour moi quand je crois qu'on se moquerait de l'auteur.

Les oiseaux [1] arrivent pour prendre du thé ; je vous quitte. Je ne fermerai cette lettre que demain matin pour vous dire des nouvelles de la grand'maman.

Ce lundi 20.

Je me fais relire ma lettre, le commencement n'a pas le sens commun. J'ai voulu avoir un beau style, mettre de la dignité ; et je n'ai fait que du galimatias ; vous pourriez fort bien n'y rien comprendre. *Oh ! écoutez !* Vous exigez que je ne parle point sentiment, et vous avez grande raison. Moi j'exige à mon tour que vous ne me fassiez plus de leçon sur cet article. Vos craintes m'ennuient autant que mes plaintes vous ennuieraient. Croyez-moi, vous n'avez pas besoin de préservatif, ne remplissez plus vos lettres de ces vérités qui doivent vous coûter à me dire, et dont je n'ai pas besoin qu'on me fasse souvenir.

Rassurez-vous aussi sur la Bellissima ; il est douteux qu'elle fût piquée de la chanson ; j'ai hésité si je l'y [2] montrerais, il aurait été possible de [la] lui faire trouver bonne, mais ne [la] lui ayant pas montrée, je me suis abstenu de la dire aux oiseaux et aux autres personnes qui auraient pu en parler. Elle a fait de nouveaux couplets pour moi très-flatteurs, mais très-plats, je ne les ai point voulu faire voir pour ne lui point donner de ridicule ; je veux être bien avec elle, ainsi qu'avec tout le monde. Il n'y a pas une si grande différence entre les indifférents et ceux qu'on appelle amis, pour sacrifier ceux-là à ceux-ci.

Je soupai hier au soir avec la grand'maman, elle était mieux. J'ai distribué vos compliments, qui furent bien reçus ; et comme de raison je fus chargée d'y répondre.

J'ai mal dormi cette nuit, je ne me porte pas bien. J'aurai ce soir à souper la Maréchale de Mirepoix, Milady Holland, Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier, le Général, le petit Fox et votre cousin. Je donnerai à celui-ci cette lettre, qui partira par son courrier. Votre cousine soupera chez la grand'maman. Je vous dis adieu jusqu'à l'arrivée de votre première lettre. Les miennes vont reprendre leur train ordinaire et ne seront plus que des réponses aux vôtres.

Si l'histoire de votre Baronne se confirme vous me le manderez. La cousine prétend que c'est Milady Grosvenor.[3]

Je reçois de Lyon une lettre de M. de Grave, il y a rencontré

[1] Voyez la note 15 de la lettre 216.

[2] C'est la leçon du manuscrit.

[3] Henrietta, fille de Henry Vernon, et femme du premier Baron Grosvenor. Elle et son mari divorcèrent en mars 1770 à la suite d'une intrigue qui avait passé entre elle et le Duc de Cumberland, frère de George III.

les Trudaine et l'Archevêque de Toulouse. Le Trudaine est dans un pitoyable état, ils vont tous à Avignon, puis ils se rendront à Montpellier. Les Beauvau partent demain pour s'y rendre. La grand'maman ira jeudi à Versailles, c'est son projet, je ne serais pas bien étonnée qu'elle ne partît pas, sa santé n'est pas bonne ; je crains que Gatti ne la conduise fort mal. Je n'ai point vu le grand-papa depuis huit jours, il se porte et se comporte bien. Le Général doit présenter aujourd'hui le petit Fox à la grand'maman. On m'annonce toujours l'arrivée de M. Craufurd, mais je n'y compte pas. Je n'ai point encore vu l'ambassadeur, je ne sais quel parti prendra votre cousin, je ne doute pas que le grand-papa ne désire qu'il reste. Adieu, je n'attends de vos nouvelles que dimanche au plus tôt, et après cette lettre-ci, vous n'aurez des miennes que le vendredi premier décembre.

LETTRE 220

Ce 25 novembre.

J'apprends qu'Henri IV [1] part ce soir, j'aurais voulu le savoir plus tôt et avoir pu vous en prévenir par la poste de lundi 20, mais ce n'est que dans ce moment que je reçois le billet que je vous envoie. C'est le courrier de M. du Châtelet qui vous rendra ma lettre, je souhaite que vous la receviez à temps pour prendre les mesures nécessaires pour qu'à l'ouverture rien ne soit cassé ; j'aurais voulu vous éviter les frais de l'entrée mais je n'ai pas osé l'adresser au Duc de Grafton ; tout ce que je fais est maussade. Avec la meilleure volonté du monde je ne fais jamais rien qui vaille. Je vous écrirai par la poste de jeudi. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de répondre à votre lettre du 19. On enverra chercher chez vous la brochure que votre nièce a fait mettre dans le ballot.

LETTRE 221

Ce lundi 27e. novembre.

Souffrez que je vous parle encore de Henri et de Sully [1] ; vous les aurez peut-être quand vous recevrez cette lettre, mais peut-être aussi seront-ils à Londres arrêtés à la douane sans que vous en sachiez rien ; le courrier de M. du Châtelet, à qui on a remis

LETTRE 220.—Inédite.

LETTRE 221.—Inédite.

[1] Voyez la note 18 de la lettre 216.

[1] Voyez la note 18 de la lettre 216.

le ballot est parti avant-hier au soir ; je lui ai fait donner un billet pour vous, en lui faisant recommander de vous le remettre dans l'instant de son arrivée. S'il suit ces ordres cette lettre-ci sera superflue, mais s'il les a oubliés, elle supléera à son oubli. Ce courrier doit arriver à Londres mercredi 29, ou jeudi 30 ; tout ceci n'est que pour que vous preniez vos précautions pour que Henri et Sully vous arrivent sains et saufs ; après quoi nous n'en parlerons plus ; vous les placerez où vous voudrez ; vous leur rendrez les honneurs qu'il vous plaira.

Voilà donc mon pauvre cabaret exclu pour jamais d'entrer dans votre château, il n'en est pas digne, et c'est vous traiter comme *ma femme de chambre* de songer à vous le destiner. Eh bien ! il n'y faut plus penser ; je serai fidèle à la résolution que j'ai prise, me soumettre sans raisonner à toutes vos volontés.

Milady Rochford m'a envoyé par l'ambassadeur un fort joli présent, c'est des corbeilles, des petits poissons et des jetons pour le whisk, le tout de tôle peint ou émaillé. Je voudrais lui renvoyer un petit présent, par le petit Fox, qui s'en retourne à la fin du mois prochain, mandez-moi ce que vous croyez qui pourra lui faire plaisir ; Mme d'Aiguillon m'a dit hier ce qu'elle avait reçu, et ce qu'elle lui renvoyait ; je n'aurais certainement pas eu la même idée. Si je lui donne des porcelaines elle croira les avoir vues chez moi et cela n'aura pas de grâce ; ah ! je vous ennuie à la mort, n'en parlons plus. Je veux vous parler de ce que j'ai entendu hier, un ouvrage de deux cent vers pour le moins sur *La Dispute*, c'est d'un nommé de Rulhière [2] ; il ne veut le donner à personne ; mais notre ami M. de Lille l'a retenu par cœur ; il me le récita hier presque tout entier. Je ferai des bassesses pour obtenir de lui qu'il l'écrive et qu'il me permette d'en prendre une copie ; je suis sûre que vous serez ravi de le voir.

La grand'maman retourna hier à Versailles, mais son beau-père,[3] qui est à la dernière extrémité, ne tardera pas à la faire revenir ; je l'exhorte à ne se point presser à vous répondre, et d'attendre qu'elle en ait la force. Je n'ai point de nouvelles importantes à vous apprendre ; je pourrais vous raconter beaucoup de petits riens de société, mais vous trouveriez sans doute que je

[2] Dans le manuscrit "reuiller." Claude-Carloman de Rulhière (1735–91), historien et poète, membre de l'Académie française (1787). Les vers dont parle Mme du Deffand, intitulés *Discours sur la Dispute*, furent publiés en 1770 dans un receuil intitulé *Choses utiles et agréables*, "manufacturé à Ferney."

[3] François-Joseph de Choiseul, Marquis de Stainville, père du Duc de Choiseul, mort le 27 novembre 1769.

me laisse trop aller au plaisir de causer avec vous ; une femme de mon âge doit s'interdire tout ce qui éloigne de la gravité ; il ne me sera pas difficile de ne m'en point écarter ; je trouve peu d'occasion d'être gaie et joyeuse. Adieu.

N'avez-vous pas les Richmond ?

LETTRE 222

Paris, ce lundi 4 décembre 1769.

Je ne suis pas comme vous ; quand vous vous mettez à m'écrire vous avez la crainte de n'avoir pas de quoi remplir deux pages de petit papier, et ma crainte à moi est de me laisser aller à remplir dix pages.

Les lettres n'arrivèrent point hier, je n'en fus pas fâchée. J'espérais bien en recevoir aujourd'hui, et je n'étais pas hier en train de vous écrire. J'aurai donc manqué une poste, et c'est un mérite auprès de vous, mais il en résulte que vous en aurez reçu la lettre de la grand'maman trois jours plus tard.

Vous craignez, dites-vous, d'interrompre mes causeries avec M. Craufurd ; eh bien ! je ne l'ai pas encore vu un moment en particulier ; il arriva vendredi, il me manda qu'il était chez Milady Holland et qu'il n'osait venir chez moi en habit de voyage ; j'allai chez la Milady, je passai une demie-heure avec lui chez elle ; le samedi il vint chez moi où il y avait beaucoup de monde, hier dimanche il y arriva à neuf heures, il y soupa avec Pont-de-Veyle, votre nièce, et la Sanadona. J'avais prié Milady Holland et son fils, qui étaient engagés chez Mme de Monconseil ; le petit Fox revint après souper et nous avons veillé un peu tard. Voilà mon histoire jusqu'à ce moment. Comme cette lettre ne partira que jeudi il y aura beaucoup d'addition. Je vous dirai simplement aujourd'hui que rien ne saurait me déplaire davantage que ces maudits bruits de guerre ; j'espère qu'ils ne sont pas fondés, mais ce mot guerre, n'eût-il que le son, me déplaît mortellement. Je soupe ce soir avec tous mes parents, mais je n'en saurai pas davantage.

Vous avez trouvé la vraie pierre philosophale sans la chercher ; une indifférence parfaite pour tout événement. C'est celle-là qui me conviendrait bien d'avoir, que je ne trouverai jamais quand je pourrais me résoudre à la chercher. Pour

LETTRE 222.—Inédite.

l'autre après laquelle vous croyez que je courre, si je ne l'ai pas déjà trouvée j'en abandonne la recherche. Comme vous oubliez ce que vous écrivez, quoique ceci réponde à un article de votre lettre, cela pourra bien vous paraître un galimatias. En voilà assez pour aujourd'hui, demain nous parlerons d'autres choses.

Ce mardi 5.

Il y a aujourd'hui deux mois que vous couchâtes à Clermont ; belle remarque, belle mémoire, direz-vous ; chacun se fait des époques à sa manière, chacun a ses ères et ses airs, nul n'est maître de ses pensées, *mais on est maître de ne les point dire ;* pour moi j'aime passionnément qu'on ait le cœur sur les lèvres, qu'on dise franchement sa pensée. C'est un charme que je trouve dans le grand-papa. Je soupai hier avec lui, je l'aimais à la folie. Ah, fi donc ! je ne veux point croire qu'il veuille la guerre. S'il avait cette intention il deviendrait mon plus grand ennemi, j'aimerais cent fois mieux qu'il consentît à ma ruine ; c'est à quoi il n'est pas disposé, tout au contraire, il me fait payer ma pension ; la grand'maman et lui seraient ravis de me procurer plus d'aisance ; mais la paix, la paix, voilà tout ce que je leur demande.

Le croirez-vous, je n'entendis point parler hier dans toute la journée de M. Craufurd, je n'ai point envoyé chez lui, il est six heures du soir, je n'en ai point encore entendu parler, il n'entendra point parler de moi, je me forme beaucoup. Je prends les manières anglaises, et j'aurai bientôt toute la dignité que donnent la froideur et l'indifférence ; alors serez-vous content ?

J'attends avec impatience votre première lettre pour apprendre si vous avez le Duc de Richmond et Henri IV. Vous ne voulez pas lire le livre de la goutte ; tant pis, il y a des remèdes qui ne peuvent pas être dangereux et qui peuvent être souverains ; les sangsues, par exemple.

Ce mercredi 6.

Oh ! la belle conduite ! si je n'ai pas l'esprit de mon âge j'en ai encore moins le régime ; j'ai honte de vous le dire. Je suis rentrée cette nuit à 7 heures du matin ! J'avais préféré le Président aux oiseaux [1] ; Mme de Luxembourg soupait chez eux, mais votre nièce et moi y fûmes après souper ; grand vingt et un. j'y perds un louis et j'en demeure là ; votre nièce s'y établit,

[1] Voyez la note 2 de la lettre suivante.

gagne, perd, regagne ; le désir qu'elle fît fortune, ou que si elle faisait une lessive elle se dégoûtât du jeu, joint au penchant que j'ai pour veiller, tout cela, dis-je, a fait que nous ne sommes rentrées qu'à sept heures, et nous avons encore laissés au jeu les trois oiseaux et le petit Fox. Votre nièce a gagné 12 ou 13 louis, elle donne à souper samedi aux oiseaux, pour tout homme MM. Fox et Craufurd, je n'y arriverai qu'au retour du souper de la grand'maman, à qui je ne peux manquer ce jour-là.

Vous voyez la vie que je mène, elle vous fait espérer d'être pour jamais à l'abri de tout ce que vous craignez tant.

J'ai vu hier pour la première fois seul le petit Craufurd, je l'aime toujours beaucoup, nous ne fûmes pas longtemps ensemble, tous les Visigoths et Ostrogoths arrivèrent. Il est six heures du soir, il faut que je me lève. Vous abrégez vos lettres pour de moins bonnes raisons que celle-là. Voilà celle de la grand'maman, vous verrez par sa date que c'est ma faute si vous ne l'avez pas reçue plus tôt.

LETTRE 223

Paris, ce dimanche 10 décembre.

Je reçois votre lettre du 5 ; mais comme je vous ai récrit le 7, et qu'il faut observer la règle des sept jours, celle-ci ne sera remise à la poste que jeudi 14.

Vos dernières lettres ressemblent à la queue d'un orage, le tonnerre gronde encore ; mais il s'éloigne, le bruit diminue, nous aurons bientôt le beau temps. J'ai bien envie d'apprendre que notre Henri soit arrivé à bon port et de savoir quelle sera la place qu'il occupera. J'ai ri du présent que vous me conseillez de faire à Milady Rochford,[1] il n'y aurait pas assez de différence entre le masque et le visage. Vous êtes fort gai, et votre style a un *délibéré* qui doit vous rendre fort difficile sur celui des autres. Si vous saviez parfaitement notre langue, je ne balancerais pas (flatterie et amitié à part) à vous dire que vos lettres valent mieux que celles de votre sainte. N'allez pas prendre cela pour une douceur, je ne vous en dirai de ma vie ;

Lettre 223.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand ayant consulté M. Walpole sur ce qu'elle enverrait à Lady Rochford, en retour du présent qu'elle en avait reçu de fiches et de jetons émaillés, pour le jeu de whist, il lui avait conseillé de lui donner un masque de la même matière. (B.)

mais je vous prie de ne vous pas fâcher quand vous trouverez de la tristesse ou de l'ennui dans mes lettres. Je suis tout par moments. J'accepterais très-volontiers la proposition que vous me faites de n'écrire que quand on en a envie, mais vous n'y gagneriez rien, tout au contraire ; pour une fois que je ne vous écrirais pas selon notre règle, je vous écrirais peut-être vingt postes de suite : ainsi restons comme nous sommes, ayez assez de justice pour convenir que je suis bien corrigée. Parlons du petit Craufurd : c'est un être bien malheureux ; il a une mauvaise santé, mais sa tête est encore bien plus mauvaise. Je ne sais pas ce qu'il fera, rien ne ressemble à son incertitude : l'ennui le ronge, je le plains. Oh ! sa société ne vous convient nullement ; il perdit hier au vingt et un une centaine de louis ; c'était votre nièce qui donnait à souper dans mon appartement ; j'étais engagée chez la grand'maman ; je ne rentrai qu'à une heure ; je trouvai toute la compagnie autour de la table de jeu, excepté votre cousin, qui, très-prudemment, s'était allé coucher : il y avait les trois oiseaux,[2] votre nièce, la Sanadona, le petit Fox, le petit Craufurd, et M. de Lille. Le Fox gagna trois cents louis ; mais la veille il en avait perdu deux cents soixante contre Mme de Boisgelin. Je crains quelque mésaventure pour votre nièce. Je suis interrompue.

Ce lundi, à 4 heures après midi.

Je reviens à vous, et ce n'est pas une corvée pour moi. Votre nièce perdit cinq louis, elle dit qu'elle ne fera jamais de folie ; tant mieux, mais j'en doute.

Je soupai hier chez la Bellissima, avec Mme de la Vallière, le Général, le petit Craufurd, MM. Desestein, de Belzunce, Chabrillan, et un évêque ; on joua au vingt et un, le Craufurd perdit vingt louis, voilà le seul événement. Les propos ne pouvaient se retenir. Ce matin j'ai été payée de ma pension, j'en étais très-pressée, parce que le plus petit délai pouvait le faire devenir infini. Tel événement dont on parle beaucoup peut m'être fort contraire ; je vais payer mes dettes, et dans le courant de la semaine je ne devrai pas un écu. J'aime l'ordre, j'aime la raison ; si je m'écarte quelquefois, ce n'est pas sans remords ; enfin, si je m'égare, je reviens bientôt au gîte. Je ne saurais aimer ni la folie ni les fous. Je voudrais qu'une fois en votre vie vous

[2] La Marquise de Boufflers, sa fille, la Comtesse de Boisgelin, et sa nièce, la Vicomtesse de Cambis. (B.)—Le terme "oiseaux," si souvent employé par Mme du Deffand pour désigner ces dames, remonte à sa lettre du 10 octobre 1769 (lettre 211) où elle les appelle "des oiseaux de passage."

me donnassiez cette louange : *ma petite est raisonnable.* Ah ! oui, je le suis, et mille fois plus que vous ne le croyez. Ce n'est pas à la manière de ceux qui sont sans âme, car je suis aussi vivante que si je n'avais que vingt ans, mais ma conduite en a soixante-treize. Je vous vois rire et vous moquer de moi à cause de l'heure où je me couche, qui est quelquefois un peu indue ; mais qu'est-ce que cela fait, quand on ne saurait dormir, d'être dans un fauteuil plutôt que dans un lit ? Quand cela nuira à ma santé, ou que cela ne s'accordera pas avec le régime des gens avec qui j'aime à vivre, je me coucherai à minuit, s'il le faut.

Je soupe ce soir chez la grand'maman, avec votre nièce. Voilà Mlle de Bédé qui m'interrompt.

Ce mercredi 13, à sept heures du matin.

Votre nièce n'a point soupé hier chez la grand'maman ; elle fut contremandée, parce qu'il y avait trop de monde : c'était les La Rochefoucauld. Le Duc a toutes les qualités qui s'acquièrent ; il ne doit à la nature que le désir qu'elle lui a donné de s'instruire et de bien faire. Sa mère a la même volonté. Pour la dame Chabot, ce n'est rien du tout. La grand'maman se porte mieux ; voilà deux jours qu'elle est plus forte et plus gaie ; elle a réellement un goût véritable pour vous ; elle ne souffre pas que rien vous soit comparé. Je lui parle de temps en temps du Duc de Richmond ; je la dispose à lui rendre service quand l'occasion arrivera ; je lui dis que c'est le plus grand plaisir qu'elle puisse vous faire, et rien n'est plus capable de la faire bien agir. Je ne la verrai ni aujourd'hui ni demain : elle donne à souper tour à tour à toutes les amies et tous les amis de son mari ; son appartement est fort petit ; elle n'y peut rassembler beaucoup de monde ; ce monde m'ennuierait, et de plus, je me souviens du conseil que vous m'avez donné de ne me pas mettre à tous les jours. Vous avez bien du bon sens, et la comparaison que je fais de vous avec mes compatriotes, et avec ce que je connais des vôtres, est fort à votre avantage : votre morale est un peu sévère, et je ne la suivrai pas au pied de la lettre, mais je ne la veux enfreindre que pour vous.

M. de Lille m'a donné la copie des vers sur *La Dispute ;* je lui ai promis de lui en garder le secret ; je serai parjure pour vous : vous la recevrez par le petit Craufurd, qui ne saura pas ce qu'il porte : je n'ai rien à vous prescrire sur le secret ; vous ne pouvez jamais que bien faire. Vous ne serez pas fort content de cet ouvrage ; à la première lecture il m'avait plu, à la seconde

je l'ai trouvé médiocre, et à la troisième assez mauvais : c'est du même homme qui a fait la *Relation de la révolution de Russie*,[3] qu'on dit être un chef-d'œuvre : on en disait autant de ce que je vous envoie ; je n'ai pas grande foi aux jugements qu'on porte ; le goût est perdu.

Le petit Craufurd partira vers noël avec le petit Fox. Je me suis contentée d'approuver son départ sans lui rien dire de ce que vous m'avez écrit. Je dois aller demain avec lui, sur les cinq heures, chez Milord et Milady Holland prendre du thé.

La Maréchale de Luxembourg part aujourd'hui pour Montmorency et n'en reviendra que le 24. Elle m'enlève les oiseaux. Elle m'y avait invitée, ainsi que votre nièce ; il m'a paru qu'elle s'en repentait, et cela m'a bien confirmée dans le dessein que j'avais formé de n'y point aller. Le Craufurd vous contera son engouement pour le petit Fox ; je ne suis point sa rivale. Je lui trouve beaucoup d'esprit, mais il a pris toute sa croissance, il n'ira pas plus loin ; il pourra augmenter de témérité, quoiqu'il en ait déjà une bonne dose. Voilà le seul progrès qu'il pourra faire. Pour le petit Craufurd, c'est bien dommage qu'il soit fol, son cœur est excellent. Je crois que voilà la dernière visite que j'en recevrai, j'en suis fâchée, j'ai de l'amitié pour lui et sa conversation me plaît.

Je ne compte pas avoir de lettres aujourd'hui, je ne fermerai cependant mon paquet qu'après l'arrivée du facteur. Adieu.

À 3 heures après midi.

Voulez-vous avoir un petit ménage de chats angora, le frère et la sœur, qui ont deux mois, qui sont tout blancs, et de la plus belle espèce ? S'ils vous font plaisir je chercherai un moyen sûr de vous les envoyer. Il faut me répondre sur-le-champ pour ne pas laisser échapper l'occasion, en cas que je la trouve ; vous établirez cette race en Angleterre, il n'y a rien de si beau ni de si aimable que ces animaux-là.

[3] Secrétaire du Baron de Breteuil, Rulhière le suivit, en 1760, dans son ambassade à Saint-Pétersbourg, où il assista de près à la révolution de 1762 qui renversa Pierre III. "Il a écrit l'histoire de la dernière révolution de Russie avec une témérité incroyable. Ce qui l'est peut-être encore davantage, c'est l'étourderie avec laquelle il lit ce morceau, depuis plusieurs années, de cercle en cercle. C'est un pur hasard si cet ouvrage n'est pas tombé entre les mains de quelque imprimeur avide, l'auteur a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela." (Grimm, *Corr. Litt.*, avril 1770, tome vi, p. 383.)

LETTRE 224

Paris, ce mercredi 20 décembre 1769.

Ah, je confesse que j'ai tort, mais la mort de M. de Stainville [1] a été un si petit événement pour le public, et même pour le comité le plus intime, qu'il s'était effacé de ma mémoire ; la seule circonstance qui aurait dû m'en faire souvenir c'est la générosité du grand-papa envers une vieille maîtresse qui logeait avec lui ; il a eu le même procédé que Grandison avec la maîtresse de son père,[2] il lui a laissé les meubles, la vaisselle, en un mot tout ce qui était dans la maison. Pour Mme de Lauraguais j'aurais dû m'en souvenir ; sa mort ne m'a pas été indifférente, elle s'adonnait depuis quelque temps à la grand'maman ; c'était la plus sotte, la plus orgueilleuse, et la plus impertinente des femmes, elle était abîmée de dettes, de sa vie elle n'avait payé ni domestiques ni marchands, ni ouvriers, elle empruntait à tous les gens obscurs et ne rendait rien ; on lui avait déjà payé pour cinquante mille écus de dettes ; elle avait eu toute la vaisselle, les bijoux, etc., etc., à la mort de deux Dauphines [3] comme droit de sa charge de dame d'atour. Son mobilier est très-considérable, mais pas assez pour acquitter toutes ses dettes ; elle avait eu la bassesse de préférér d'emprunter à se défaire d'aucun bijou. En un mot c'était une vilaine femme. Mme du Châtelet ne vous en parlera pas de même, elle était son amie. Je ne vous avais pas mandé non plus la petite vérole de Mme de Guerchy, dont elle s'est parfaitement bien tirée. Il arrive un nouveau dégoût à Gatti ; Mlle d'Albert, fille de M. de Chevreuse, qu'il avait inoculée, a la petite vérole. Le grand Abbé fait une grande histoire pour justifier Gatti, mais c'est la dix ou douzième aventure pareille. Mais laissons là toutes ces sortes de nouvelles pour en venir à une plus intéressante.

M. d'Invault a donné hier matin sa démission [4] ; si son successeur est nommé avant le départ de cette lettre, je vous l'apprendrai.

Vous aviez il y a deux ans un grand désir de voir ma parodie d'*Inès* [5] en mirliton. À force de recherche la grand'maman est

Lettre 224.—Inédite.

[1] Père du Duc de Choiseul.

[2] Voyez *Sir Charles Grandison*, édition de 1781, tome ii, lettres xx–xxii.

[3] Marie-Thérèse-Antoinette d'Espagne, morte en 1746, et Marie-Josèphe de Saxe, morte en 1767, femmes du Dauphin, fils de Louis XV, mort en 1765.

[4] Il était contrôleur général des finances. L'Abbé Terray lui succéda.

[5] Voyez *Correspondance complète de Mme du Deffand*, publiée par M. de Lescure (1865), tome ii, pp. 731–2.

parvenue à la trouver ; j'en ai fait faire une copie, mais je n'ai pas trop d'envie de vous l'envoyer, elle fut faite en 1721 ou '22, tout le monde savait cette tragédie par cœur, aujourd'hui personne ne s'en souvient, ce qui ôte tout le mérite à la parodie, et puis c'est une gaîté de jeunesse faite dans une société particulière ; toutes ces circonstances manquent aujourd'hui, ainsi ce qui était plaisant il y a près de cinquante ans paraîtrait une platitude aujourd'hui. Je ne vous l'enverrai donc point par M. Craufurd ; il ne vous portera que les vers sur les *Disputes* dont vous ne lui parlerez point, parce que j'ai promis à de Lille de ne dire à personne qu'il me les avait donnés. Pour peu que cela transpirât en Angleterre il l'apprendrait par les du Châtelet. Le petit Craufurd et le Fox partiront jeudi 28. Ce dernier, toute réflexion faite, me plaît médiocrement ; il a de l'esprit, mais c'est un esprit précoce, il ne mûrira jamais, il est sans goût, sans saveur, il est âpre et vert ; son imagination, son feu, le mèneront loin, mais il croit trouver tout en lui et il négligera toujours l'instruction et l'étude dont il n'aura pas besoin pour la circonstance du moment. Enfin, je ne crois pas qu'il ait de la nature. Il y a du Jean Jacques. J'aime cent fois mieux l'esprit du petit Craufurd. S'il n'était pas fou, il pourrait beaucoup valoir ; cependant je le verrai partir sans grand regret, quoique sans espérance de le revoir. N'est-il pas étrange de ne rencontrer personne qu'on puisse parfaitement estimer ? rien ne dégoûte autant de la vie. Ah ! je comprends toutes les raisons que vous avez de mépriser les hommes.

Je vois souvent les oiseaux ; ils ne valent rien, cela est sûr, mais je m'en amuse, et je suis bien éloignée de m'y attacher. C'est assez parler des autres, il faut que je vous dise un mot de moi.

Depuis huit jours je ne me porte pas trop bien, avant-hier lundi j'eus beaucoup de douleurs d'entrailles qui me causèrent des faiblesses, de petits évanouissements ; pendant ce temps-là la grand'maman, avec qui j'avais soupé la veille, qui m'avait vue fort enrhumée, envoya savoir de mes nouvelles ; le lui mandai que je m'évanouissais à tout moment, mais que cela ne m'avait pas empêchée d'ajouter une scène à la parodie en mirliton qui y manquait, et je la lui envoyai. Je devais ce jour-là souper chez le Président. Quand elle eut reçu ma réponse, elle me fit proposer par l'Abbé de venir passer la soirée chez moi, de m'apporter son souper et de m'amener sa compagnie ; cette proposition était

dans quatre couplets de mirliton. Je l'acceptai. Nous fûmes cinq à souper, la grand'maman, l'Abbé, le Castellane, le Souza et moi. Elle m'apporta une galanterie charmante, une jolie boîte avec le médaillon du grand-papa en émail, ressemblant comme deux gouttes d'eau. Elle a plusieurs de ces medaillons, je lui en ai demandé un sans lui dire pourquoi ni pour qui, vous le saurez *si vous le voulez*, mais je ne lui en reparlai point hier parce que je ne veux pas la presser de me le donner que je n'aie votre réponse ; si c'était le sien je n'hésiterais pas. En voilà assez pour aujourd'hui, je vous en dirai davantage par le petit Craufurd. Votre nièce donnait à souper à des Anglais et Anglaises, elle vint nous trouver quand sa compagnie fut partie.

LETTRE 225

Paris, ce dimanche 24 décembre 1769.

Je ne comprends pas comment M. Wilkes peut devenir un obstacle à l'arrivée d'Henri IV, mais tout me paraît incompréhensible, grands et petits événements, grands et petits personnages ; on ne peut juger de rien, on se trompe sur toutes choses ; le plus sage parti est de rester dans son ignorance sans observer et sans chercher à pénétrer. À quel propos cette morale ? me direz-vous ; je n'en sais rien, elle ne porte sur aucun sujet particulier, mais en général je sais par mon expérience et par ce que je vois des autres que presque tous les jugements sont faux, que tout est illusion, qu'on ne peut s'assurer de rien, qu'il n'y a de certain dans le monde que le peu de durée de la vie, et que cette connaissance, la seule vraie et la seule consolante, est la seule qui la fasse supporter. Si c'est là de la métaphysique vous conviendrez que celle de ce genre convient à mon âge ; si j'en ai fait d'autre, qui vous ait paru ridicule, j'en suis bien corrigée, ce n'était pas un penchant qui dut me coûter à surmonter ; excepté vous, qui que ce soit au monde n'a cru que ce fût mon genre ; je m'en suis toujours moquée dans les autres, et je puis vous dire avec la plus grande vérité que vous étonneriez bien tous les gens qui me connaissent en me taxant d'être métaphysicienne romanesque ; mais comme vous m'en trouvez corrigée je dois être contente, et ne plus rabâcher sur cet article.

Cette lettre vraisemblablement vous attendra à Londres, puisque vous devez passer les fêtes chez les Richmond

LETTRE 225.—Inédite.

Tous vos Anglais partiront cette semaine, et malgré mon anglomanie je n'y aurai pas grand regret. L'article de votre lettre sur Charles Fox est parfaitement bien, je me désiste aisément de mon opinion pour me ranger à la vôtre ; il perd immensément au vingt et un, au trictrac, à toutes sortes de jeux. Oh ! c'est bien mon intention de ne pas souffrir qu'on joue chez moi, et de ne pas former une grande liaison avec les oiseaux, mais ils soupent ce soir chez moi avec les Anglais, il me sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'empêcher qu'il ne s'y perde beaucoup d'argent. J'ai fait à votre nièce toutes les représentations les plus sérieuses, j'espère qu'elle y fera attention ; mais avec d'excellentes qualités elle n'a pas la tête trop bonne, c'est une providence qu'elle ait assez de défauts pour m'empêcher de m'y attacher.

La grand'maman retourne aujourd'hui à Versailles. Elle y restera jusqu'à samedi qu'elle viendra souper chez moi. Le dimanche, veille du premier jour de l'an je souperai chez le Président suivant l'usage qui s'observe depuis plus de trente ans, le lendemain suivant le même usage on soupera chez moi. Excepté la société de la grand'maman tout le reste m'est à peu près égal, je suis résolue de m'accoutumer à l'ennui ; en ne le craignant point, en ne cherchant point à l'éviter, je me le rendrai peut-être supportable. Le petit Craufurd me fait faire bien des réflexions, je vois que son esprit ne lui sert de rien si ce n'est à le rendre plus malheureux. Je vous écrirai par lui. Peut-être n'aurai-je rien de bien particulier à vous mander ; cette pièce de vers qu'il doit vous porter, dont je vous ai demandé un si grand secret, est entre les mains de plusieurs personnes.

J'espère que votre commission sera bien faite, j'y emploierai les gens à qui je crois le plus de goût ; le petit Craufurd a fait faire une robe de vingt et tant de louis pour cette demoiselle qui est morte, il n'en sait plus que faire. Le testament de votre Milady Germain [1] ressemble à celui du Cardinal Mazarin.

Vous n'aurez point les chats, j'en donne un a votre cousin ; votre nièce avait envie de l'autre, mais elle a changé d'avis.

[1] Lady Elizabeth Germain (1680–1769), fille cadette de Charles, deuxième Comte de Berkeley, et veuve de Sir John Germain, Baronnet, dont elle hérita le domaine de Drayton dans le Northamptonshire, ainsi qu'une grosse somme d'argent. Conformément aux vœux de son mari (auquel elle survécut cinquante années), elle laissa Drayton et une somme de 20,000 livres sterling à Lord George Sackville, deuxième fils du premier Duc de Dorset. Elle possédait une belle collection de pierreries, et d'autres curiosités ; quelques unes de ces dernières passèrent dans la collection de Strawberry-Hill.

Nous avons un contrôleur général, c'est l'Abbé Terray,[2] conseiller de grand'chambre, qui était à la tête du conseil de Monsieur le Prince de Condé.

Voici des vers que l'on me dit hier, ils sont du petit Abbé Porquet,[3] pour être mis au bas du buste du Roi Stanislas :—

"Il n'est point de vertus que son nom ne rappelle,
Philosophe, guerrier, monarque, et citoyen ;
Son génie étendit l'art de faire le bien,
Charles[4] fut son ami, mais Trajan son modèle."

Adieu jusqu'à jeudi que je vous écrirai par le petit Craufurd.

Je viens d'envoyer de votre part chez Mme d'Haussonville. Mme de Guerchy a une fluxion sur les yeux ; d'ailleurs elles se portent bien et sont fort touchées de votre souvenir, et m'ont fait prier de vous en marquer leur reconnaissance.

LETTRE 226

Paris, ce mardi 26 décembre 1769.

Contre toute règle, en ne gardant aucune mesure, je vous écris aujourd'hui, quoique je vous aie écrit dimanche. Vous tolérerez cet excès d'écriture en considération de l'occasion du départ de vos Anglais et du compte que j'ai à vous rendre de vos commissions. M. Craufurd vous portera deux boîtes, dont l'une ovale est de Hazard, elle vaudrait dix-huit ou vingt louis, il l'a payé douze. L'autre est de dix louis. J'ai tiré parole de lui qu'il vous en laisserait le choix. Je lui ai donné une tasse pour Mme Greville ; faites-le souvenir, je vous prie, de cette commission. Il se porte beaucoup mieux ; nous sommes assez bien ensemble : c'est bien malheureux qu'il soit fou ; mais de tous ses maux c'est le plus véritable et le plus incurable. Je ne suis point dans l'admiration de son compagnon de voyage[1] ; il a plus d'esprit que de jugement, et je ne sens pas que ce soit à la jeunesse qu'on doive l'attribuer. Je fus dimanche prendre

[2] Joseph-Marie Terray (1715–78). "Il trouva les finances dans un état déplorable, mais s'il parvint à augmenter les recettes, à diminuer le déficit, ce fut uniquement par l'emploi de moyens violents, tyranniques, et en recourant à des expédients qui n'étaient au fonds que des banqueroutes partielles." (L.L.)

[3] L'Abbé Pierre-Charles-François Porquet (1728–96). Il avait été précepteur du Chevalier de Boufflers.

[4] Charles XII de Suède, qui avait été l'ami et le partisan de Stanislas.

Lettre 226.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Charles Fox.

du thé avec son père [2] : je vois bien que c'est un homme d'esprit ; sa femme est simple et bonne ; on la verrait volontiers et l'on s'en passerait sans peine.

Je pense comme vous sur les oiseaux [3] ; je ne leur trouve nul attrait : c'est une société dangereuse pour votre nièce. Leur fureur pour le jeu est contagieuse : je ne veux point pénétrer ce qui en est arrivé ; je me borne à prévenir autant que je peux les inconvénients à venir. On joua chez moi dimanche jusqu'à cinq heures du matin ; le Fox y perdit quatre cent cinquante louis. Ne paraissez point instruit de ce que je vous dis : je crois que ce jeune homme ne sera pas quitte de son séjour ici pour deux ou trois mille louis ; le Craufurd, jusqu'aujourd'hui, n'a pas fait de grandes pertes, mais il y a encore deux jours d'ici à jeudi.

Vous savez que nous avons un nouveau contrôleur général, l'Abbé Terray : cet homme, à soixante et tant d'années, est conseiller de grand'chambre, a de la réputation dans le Parlement, est chef du conseil de Monsieur le Prince de Condé. Il a cinquante mille écus de rente. Concevez-vous qu'il ait pris cette place, s'il n'est pas bien sûr de s'en bien acquitter ? C'est le Chancelier [4] qui l'a fait choisir. Ce magistrat paraît avoir un crédit prépondérant : il n'est pas encore démontré si c'est tant pis ou tant mieux pour ceux qui nous intéressent. Quand M. d'Invault eut donné sa démission, le Roi ordonna un comité chez le Chancelier, avec les quatre secrétaires d'État, MM. de Choiseul et de Praslin, Bertin et Saint-Florentin, pour qu'ils avisassent le choix qu'il fallait faire. On nomma plusieurs personnes, entre autres l'Archevêque de Toulouse ; chacun se tint sur la réserve, pour être en état d'être le très-humble serviteur de celui qui serait nommé. Ce fut le mardi 19 que se tint ce comité, et le mercredi matin l'Abbé Terray fut nommé. Je soupai le mardi chez le grand-papa : il est toujours de la plus grande gaîté ; il sera comme Charles VII, à qui on disait : " On ne peut perdre un royaume plus gaiement." Ah ! mon ami, il y a bien peu de bonnes têtes, et quand on voit le derrière des coulisses, on n'admire guère la décoration.

[2] Lord Holland.

[3] Voyez la note 2 de la lettre 223.

[4] Le Chancelier Maupeou. Il soutenait et conseillait le Roi dans la dispute avec le Parlement de Paris, qui se termina en 1771 par la suppression de ce Parlement et l'exile de la majorité de ses membres. Maupeou, qui était généralement détesté, fut disgrâcié peu après l'avènement de Louis XVI.

On parle beaucoup du nouvel assassinat [5] du Roi de Portugal, et de votre écrit de Junius.[6] Adieu, demain je continuerai.

Ce mercredi.

Je passai hier deux heures entre le petit Craufurd et votre cousin ; celui-ci a bien plus d'esprit que je ne croyais, sa tête est bonne; je lui crois un bon cœur, parlez-en au Craufurd, vous verrez ce qu'il en pense. Je fus souper chez la Duchesse de Boufflers. Le Craufurd soupait chez Mme d'Aiguillon, et votre nièce, qui donnait à souper à des Anglais, alla chez la Marquise de Boufflers quand ils furent partis. J'apprends tout à l'heure qu'elle n'est rentrée qu'à sept heures du matin, ramenée par Mme de Boisgelin. Je crains bien qu'elle n'ait beaucoup perdu. Que faire à cela ? Semblant de rien ; je ne l'interrogerai point.

Je lui dis l'autre jour qu'elle pouvait compter sur moi, que je serais toujours une ressource pour elle excepté dans un seul cas, les pertes qu'elle ferait au jeu. Ces oiseaux, si je ne me trompe, lui seront bien funestes. Je crains aussi que le petit Craufurd qui devait aller chez Mme de Boufflers, au sortir de chez Mme d'Aiguillon, n'ait beaucoup perdu, c'est ce que j'apprendrai tantôt. Pour le Fox, je ne m'en soucie guère. Ah ! je suis bien résolue d'être sur mes gardes avec ces oiseaux. Je me couchai à deux heures. On joua au vingt et un chez la Duchesse de Boufflers. Je ne touchai pas une carte, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et je n'ai pas autant de santé que de bon sens. Je ne puis vous rien dire de la politique, je ne vis hier personne qui m'en ait pu rien apprendre. Milord et Milady Holland partent demain pour Nice. Le Duc de Devonshire [7] et M. Fitzherbert partiront dans huit ou dix jours, je vous écrirai par eux, et vous n'entendrez point parler de moi d'ici à ce temps-là. Adieu, je suis d'une grande stérilité.

Ce jeudi.

Ces messieurs ont changé d'avis, ils ne partent que demain : la cause est un dîner qu'ils font aujourd'hui chez M. de Lauzun, où se trouveront les oiseaux, un Milord [8] dont je ne me souviens pas du nom, mais qui est le cousin germain de M. Fox,

[5] Joseph-Emmanuel, Roi de Portugal (1750–77). Il avait été antérieurement attaqué par des assassins près de Lisbonne en 1758.

[6] La première de ces célèbres lettres politiques parut en janvier 1769.

[7] William Cavendish (1748–1811), cinquième Duc de Devonshire—noble remarquable surtout pour avoir épousé en 1774 la " belle " Duchesse, née Lady Georgiana Spencer.

[8] Lord Stavordale, fils ainé du premier Comte d'Ilchester, auquel il succéda en 1776. C'était, comme Fox, un grand joueur.

le Chevalier de Beauvau, le Chevalier de Boufflers, etc., doivent être de la partie. Je soupçonne qu'une partie de la compagnie passera la soirée ensemble, car je demandai hier à votre nièce si elle souperait chez le Président, et elle me dit que non ; je ne voulus point pousser plus loin mes questions, je ne veux ni l'embarrasser ni l'engager à me confier ce que je ne saurais approuver. Vraisemblablement elle ne sera pas du dîner, parce qu'il y a des personnes dont elle est peu connue, Mme de Lauzun, Mme de Poix, peut-être Mme d'Hénin ; mais ce soir, il n'y aura sans doute que les oiseaux et les joueurs ; peut-être aussi me trompé-je, et qu'elle soupera ailleurs : je consens volontiers à ignorer ce qu'elle fait ; elle est extrêmement contente de la grand'maman, qui parla beaucoup d'elle avant-hier au dîner des ambassadeurs, où il y avait beaucoup d'Anglais. Votre cousin et elle sont très-froidement ensemble, j'en ignore la cause ; il veut cependant donner des étrennes à ses filles : il m'a consultée, et ce sera environ cinquante volumes de nos théâtres, que leur mère n'a pas. Je crois que vous approuveriez ma conduite, si vous en étiez témoin.

J'ai eu une attention que personne n'a eue que moi, j'ai écrit un mot de compliment à M. de Souza [9] sur l'assassinat de son Roi. Il m'a envoyé le récit qu'il venait d'en recevoir dans une lettre de M. d'Oeyras [10] ; le voici :—

"Dimanche, 3 de décembre, le Roi, suivi de sa cour, sortit du château de Villa-Viciosa pour chasser dans le parc. À l'extrémité de la place est une porte qu'on nomme la porte du *No*, laquelle est si étroite qu'à peine une voiture peut y passer. Sa Majesté ne fut pas plutôt de l'autre côté, qu'elle aperçut collé contre le mur un homme qui avait l'air d'un mendiant, armé d'une grosse massue, avec laquelle il lui porta dans l'instant un coup dirigé à la tête, qui eût été très-dangereux sans la présence d'esprit de Sa Majesté, qui, au lieu de s'éloigner, comme il était naturel, poussa son cheval contre l'assassin, diminuant tellement le coup, qu'elle ne reçut qu'une légère contusion sur la main qui tenait les rênes. Ce scélérat lui porta un second coup qui heureusement n'a touché que le cheval.

"La suite du Roi se jetant immédiatement sur l'assassin, il eut la hardiesse de se défendre, et d'en blesser même quelques-uns. Sa Majesté, avec un sang-froid admirable, ordonna expressément qu'on ne lui fît aucun mal, et continua comme à l'ordinaire l'amusement de la chasse jusqu'au soir. Ce monstre a été arrêté et conduit en prison."

Peut-être savez-vous déjà ces circonstances par votre ministre de Portugal.

Pour ce qui concerne ce qui nous regarde, je n'ai vu per-

[9] Ministre de Portugal à Paris.

[10] Sebastião-Jose de Carvalho (1699–1782), Comte d'Oeyras (plus tard Marquis de Pombal), premier ministre du Roi Joseph 1er.

sonne qui m'ait pu instruire ; j'ignore si le contrôleur général est agréable à nos parents ; peut-être en saurai-je davantage dans quelques jours ; je vous écrirai par le Duc de Devonshire. Je vis hier son gouverneur, qui s'appelle M. Litt ; il m'a promis de se charger de tout ce que je voudrais.

Je fermerai cette lettre ce soir, et je la remettrai entre les mains de M. Craufurd. Dieu veuille qu'il n'oublie pas de vous la remettre !

Le contrôleur général n'a que cinquante-trois ou cinquante-quatre ans.

Je vous envoie une brochure des ouvrages du Président, que M. de Paulmy a fait imprimer à son insu.

LETTRE 227

Paris, ce mardi 2 janvier 1770.

La plus grande partie de vos compliments est distribuée, et je les ai étendus plus loin. Je ne verrai pas la grand'maman avant jeudi. Nous avons eu de grandes nouvelles hier. Monsieur le Comte de Broglio a les entrées, il y avait vingt personnes qui les demandaient, lui seul les a obtenues.[1] Madame la Maréchale de Mirepoix a les grandes,[2] c'est-à-dire, les mêmes que Mme de Brionne, de la femme du grand chambellan, des femmes des quatre premiers gentilshommes de la chambre et des deux maîtres de la garderobe ; Monsieur le Prince d'Hénin un brevet de colonel dans les grenadiers de France. Mais voici la grandissime nouvelle. Monsieur le Marquis de Castries [3] commande la gendarmerie, ainsi que M. de Poyanne les carabiniers, c'est une place créée pour lui, et une marque de distinction la plus honorable, la plus flatteuse, et la plus grande. Excepté les capitaines de ce corps, qui jusqu'ici n'avait point eu de chef, cette grâce n'afflige personne. En mon particulier j'en suis fort aise, d'autant plus que selon toute apparence, mes parents et mes amis en sont fort contents,

LETTRE 227.—Inédite.

[1] Le Comte de Broglie était, comme ministre "secret" de Louis XV, en grande faveur à la Cour.

[2] Les grandes entrées se disaient des entrées qu'avaient les gentilshommes de la chambre. (Littré.)

[3] Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, Marquis de Castries (1727–1801) ; ministre de la marine, 1780 ; maréchal de France, 1783. "M de Castries avait mérité et obtenu l'estime générale par se probité, par son instruction, par son activité, par son courage ; on le regardait comme un de nos meilleurs officiers généraux ; il ne brillait pas par un génie vaste et éclatant, mais par une raison ferme, froide, éclairée, qualité bien préférable pour un administrateur à celle d'un esprit plus brillant et moins réglé." (Ségur. *Mémoires*, tome i, p. 122.)

et je me flatte même que c'est leur ouvrage. Quand je serai plus instruite vous le serez aussi.

Monsieur le Duc de Devonshire partira dimanche ; vous recevrez par lui le livre du Père Griffet,[4] une autre petite brochure qui est une plaisanterie, et un manchon que vous donnerez de ma part à Mlle Lloyd.

Apparemment que Henri et Sully se sont égarés en chemin, ou bien ont été massacrés, il est ineffable que vous ne m'en disiez pas un mot. Souvenez-vous en m'écrivant de me dire si vous les avez reçus, et si le petit Craufurd vous a remis le paquet dont il était chargé.

Je suis toujours étonnée et fâchée de l'embarras où vous êtes quand vous vous mettez à m'écrire ; vous êtes trop amateur des faits ; il n'y a qu'à se persuader qu'on est avec la personne à qui on écrit, et dire à l'aventure tout ce qui passe par la tête. Mais vous aviez pris l'habitude de saisir des prétextes pour me gronder, et depuis que je n'en laisse aucun, Monsieur n'a plus rien à dire. Ah ! vous êtes cependant dans le cas de pouvoir jaser bien plus facilement que moi. Depuis quinze jours ou trois semaines je ne me porte point bien, mon humeur est changée, et ce n'est que par effort que je conserve la même contenance avec les gens que je vois. Je vous demande pardon de cette confidence, je ne la pousserai pas plus loin, je sais qu'il n'y a personne sous le ciel que l'on doive ennuyer de ce qui nous regarde.

Ne laissez pas oublier au petit Craufurd de vous montrer les deux boîtes dont il vous doit donner le choix. Votre nièce était fort gaie ces jours-ci, ce qui m'avait rassurée sur son jeu ; mais hier au soir chez moi, elle perdit trois louis qui la mirent dans une grande tristesse, ce qui me fait craindre que les eaux ne soient fort basses ; il n'en est pas de même de celles de la rivière, car elles sont si hautes qu'elles seront incessamment dans mes caves et dans ma cuisine.

Je ne me flatte pas d'avoir de vos nouvelles dimanche prochain, les campagnes dont vous me parlez m'annoncent une lettre de moins ; cela est tout simple, n'en craignez point de reproches. Je remets à demain la continuation de cette épître.

Ce mercredi.

Hier en rentrant je trouvai sur ma cheminée une charmante tasse envoyée par Poirier de la part de M. Walpole de Londres.

[4] Henri Griffet (1698–1771), jésuite, historien et théologien. Son livre était *Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire* (1769).

Oh ! ce sera ma tasse chérie ; j'y prendrai à l'avenir mon café. Voilà tout mon remercîment.

La nouvelle de M. de Castries souffre quelque difficulté ; il n'a ni remercié ni il ne reçoit de compliment, on dit cependant que cela sera ; dimanche je vous en dirai davantage par le Duc de Devonshire. J'ai reçu enfin une lettre du Selwyn, il y avait plus de six mois que je n'en avais entendu parler, il dit qu'il viendra ici après le parlement ; moi je voudrais bien aller quelque part, car je me trouve bien mal où je suis, je suis dans des nuages de vapeurs, qui m'ôtent presque le bon sens, et dans cette situation où le sommeil serait une ressource je ne puis parvenir à l'attraper. Vous êtes heureux, à ce que j'espère, la nature vous a donné une bonne tête, des goûts que vous pouvez satisfaire, des talents qui vous occupent, des parents, des amis que vous aimez et qui vous aiment ; c'est une consolation pour moi de vous savoir heureux, et c'est en vérité la seule que j'ai ; oui, la seule, exactement la seule, mais je crains pour votre santé, cette espèce d'épidémie [5] m'inquiéte. Adieu, bonjour, il est un peu tard pour commencer ma nuit, car il est dix heures.

LETTRE 228

Paris, ce lundi 8 janvier 1770.

Ah ! mon Dieu, mon ami, je n'ai pas tort de vous aimer, mais j'ai grand tort de vous donner de l'inquiétude. Mes évanouissements n'ont été rien, c'était un embarras dans les entrailles, je n'aurais pas dû vous en parler ; je n'ai de véritables incommodités que les insomnies ; je me couche depuis quelque temps d'assez bonne heure, j'observe un très-grand régime, et comme si votre génie commandait au mien je me suis avisée depuis trois jours de prendre un petit bouillon sur les midi ou une heure ; mais pour le thé, ne me la défendez pas, je vous supplie, il ne me fait aucun mal, tout au contraire, il aide à ma digestion, il me ranime ; vous savez que je ne le prends pas fort, j'y mets un peu de lait, c'est mon repas favori ; c'est de votre thé dont j'use présentement, il est excellent, c'est dans votre tasse que je le prends ; ***hélas, hélas, ne m'ôtez pas le bonheur de ma vie.*** Soyez sûr que

[5] Dans une lettre à Cole du 21 décembre 1769 Walpole écrit :—" Londres est très-malsain et plein de fièvres bileuses, qui, dans plusieurs cas, ont été fatales, et ont même dans la famille de Lord Gower paru contagieuses. La température est exceptionellement chaude, et nous avons besoin de gelées qui purifient l'air." (*Lettres*, tome vii, p. 340.)

LETTRE 228.—Inédite.

j'ai fort envie de la conserver puisqu'elle vous intéresse. Pourquoi ne me dites-vous rien de votre santé ? Vous voulez me laisser vivre dans l'inquiétude pour m'en éviter de momentanée.

Le Duc de Devonshire, au lieu d'être parti aujourd'hui; soupera chez moi ce soir ; je saurai le jour de son départ, cette lettre partira peut-être par lui, mais s'il différait trop longtemps je la ferai partir jeudi, et je vous écrirai encore par lui en vous envoyant les brochures et les mirlitons,[1] puisque vous les voulez, quoiqu'ils n'en valent pas la peine. Il vous portera aussi un manchon qui n'a de mérite que d'être à la mode, vous le donnerez, si vous le voulez, à Mlle Lloyd, ou à votre comédienne, ou à qui vous voudrez.

J'ai actuellement le médaillon du grand-papa, qu'en voulez-vous faire ? Une boîte, ou bien l'encadrer ? ou le placer dans votre médaillier si vous en avez un ? J'attendrai votre réponse pour vous l'envoyer.

Il y aura demain trois jours que je n'aurai vu la grand'maman ; je souperai chez elle avec le grand-papa, et mercredi je continuerai cette lettre.

Ce mardi 9.

Je la reprends aujourd'hui. Le Devonshire soupa hier chez moi, il ne part plus que lundi 15, ce serait être trop longtemps sans que vous entendissiez parler de moi, c'est une habitude que je ne veux point vous laisser prendre. Nous étions hier quatorze. Mmes d'Aiguillon, de la Vallière, de Forcalquier, de Boucault, de Crussol, la Sanadona et moi ; MM. de Devonshire, de Fitzherbert, Hervey,[2] le cousin, Pont-de-Veyle, Creutz, et Desestein.

Votre nièce était dans sa chambre, qu'elle garde depuis jeudi ; sa santé est fort dérangée, elle dit qu'elle a la fièvre toutes les nuits, elle ne mange point, je crois qu'elle ne sortira pas encore de quelques jours. Vous me mettriez en mauvaise main si vous la chargiez de ma conduite. Je ne me pique pas d'avoir une bonne tête, mais je ne gagnerais pas à la troquer contre la sienne.

Je vous dirai pour nouvelle que j'ai fait garnir votre vase en ormoulu, tout le monde en est dans l'admiration, mais il n'est pas complet, il lui faut un couvercle, je vous en envoie le modèle, et j'ai l'indiscrétion de vous prier de le faire faire de la même pierre que le vase, on le garnira ici d'ormoulu, et vous pouvez

[1] Sa parodie d'*Inès de Castro* (tragédie de La Motte, jouée en 1723) " en mirliton."
[2] L'honorable Felton Hervey, de la famille des Comtes de Bristol.

être assuré qu'il n'y aura rien de plus beau ni de plus agréable. Vous m'enverrez ce couvercle bien empaqueté, à l'adresse de la grand'maman, par le courrier de M. du Châtelet. Vous voyez, mon ami, que j'en use librement et que je ne m'embarrasse guère de ce qu'il vous en peut coûter ; je serais flattée si vous en usiez de même.

Ce ne sera que dans ma lettre de lundi que je pourrai vous dire des choses intéressantes, je compte en apprendre ce soir. Dans ce moment je ne sais rien de bien particulier ; on ne prévoit point encore quels sont les arrangements du nouveau contrôleur général, mais je me suis hâtée de payer toutes mes dettes, et je me détermine à beaucoup d'économie ; vous m'approuverez, je ne puis souffrir le désordre ; je vous promets d'avoir aussi une très-bonne conduite pour ma santé, mais n'exigez point que je renonce au thé ; l'usage que j'en fais est très-modéré, et je suis sûre qu'il ne me fait nul mal. Vous devez avoir vu le petit Craufurd ; nous sommes fort bien ensemble ; s'il n'était pas fol je l'aimerais davantage. Je conviens que le petit Fox a beaucoup d'esprit, mais il n'a que de l'esprit, et une grande témérité, sans sentiment, ni discernement ; il est enchanté des oiseaux, surtout du plus ancien.[3] Je suis bien éloignée de penser de même, son esprit me paraît médiocre, et son caractère détestable, cependant nous sommes fort bien ensemble. Je ne vois presque plus les Maréchales, et je m'en passe à merveille ; je ne me soucie de personne, mon ami, et je m'en trouve bien ; que votre santé soit bonne, que j'aie de vos nouvelles toutes les semaines, que je ne perde point l'espérance de vous revoir, voilà tout ce qu'il me faut.

Ce mercredi 10.

Je soupai hier chez la grand'maman avec le grand-papa, la petite sainte,[4] et le grand Abbé. La compagnie, comme vous voyez, n'était pas nombreuse, mais le grand-papa était de bonne humeur, et moi aussi, et cela fut fort gai.

J'ai envoyé ce matin chez Mme Poirier pour savoir si elle vous avait envoyé vos deux tasses, et qu'en cas qu'elles ne fussent pas parties, de les faire bien emballer et de les envoyer chez moi pour vous les envoyer par le Duc de Devonshire. Elles ne sont point parties, ainsi vous les recevrez par ce Duc. J'abuserai un peu de sa complaisance, car outre ce petit ballot il aura

[3] La Marquise de Boufflers. (Voyez la lettre 216.)
[4] Mme de Choiseul-Betz.

deux manchons, dont l'un est de votre cousin, qui l'envoie à sa nièce, et puis un paquet qui contiendra deux brochures, les mirlitons et d'autres bagatelles tant bonnes que mauvaises, et peut-être une grande lettre de moi.

La grand'maman s'en ira demain à Versailles, dont elle ne reviendra que de lundi en huit ; je soupe ce soir chez elle ; demain chez Mme de Meinières, autrement Mme Belot, à qui je porterai les lettres de M. Swift,[5] qu'elle veut traduire ; elle m'a écrit une lettre d'invitation la plus merveilleusement pédante. La compagnie sera la Bellissima et le vieil oiseau. Vendredi je donnerai à souper aux Broglio, aux Narbonne, etc. Samedi et dimanche chez le Président, et lundi chez votre ambassadeur. Il croyait avoir la grand'maman, mais il ne l'aura pas, je ne sais qui il substituera à sa place.

Je suis fâchée de l'état du Duc de Bedford[6] ; dites-moi pourquoi je m'intéresse à sa santé, à votre parlement, à votre ministère, autant que je fais au nôtre. On dit que M. Francès[7] est très-malade ; vous le connaissez, qu'en pensez-vous ? N'est-il pas un peu fat ? Mme de Villegagnon l'est allée trouver, vous n'en serez pas fâché, je vous ai ouï dire que vous la trouviez aimable. Je me flatte que vous aurez Henri IV quand vous recevrez cette lettre ; vous aviez donc oublié de l'envoyer chercher ?

Adieu, je me porte mieux, et j'ai un peu moins mal dormi cette nuit-ci. Je n'ai point vu votre nièce depuis samedi.

Vous trouverez le modèle du couvercle de votre vase dans ce que vous portera M. de Devonshire ; vous comprendrez bien qu'il faut qu'il soit creusé, et aussi bien poli que le vase ; je ne saurais l'avoir trop tôt, c'est pour moi un vrai plaisir que l'admiration qu'il cause.

LETTRE 229

Paris, ce vendredi 12 janvier 1770.

Voilà une lettre à laquelle je ne m'attendais pas, elle ne tombe cependant pas des nues, je juge par sa date que j'aurais dû la

[5] Trois volumes de la correspondance de Swift, s'ajoutant à ceux qui avaient déjà été publiés, parurent en 1767.

[6] Le Duc de Bedford était sérieusement malade. Il avait été frappé de paralysie partielle et demeura dans un état de faiblesse jusqu'à sa mort en janvier 1771.

[7] M. Francès appartenait à l'ambassade de France à Londres ; Mme de Villegagnon était sa sœur. (Voyez la note 5 de la lettre 62.)

Lettre 229.—Inédite.

recevoir mercredi ; apparemment le passage a été difficile et a causé ce retardement ; il n'importe, elle est toujours la bienvenue.

Applaudissez-vous de votre contentement de moi ; c'est ce que je pense pour vous, ce que vous pensez pour moi, qui arrange ma tête et met de l'ordre dans ma conduite ; c'est un point fixe auquel tout se rapporte. Je m'étais prescrit tout ce que vous me conseillez pour votre nièce ; ne craignez pas qu'elle me fasse veiller, il y a plus de quinze jours qu'elle n'est restée le soir chez moi, et en dernier lieu j'ai été quatre sans la voir, elle se disait fort malade ; avant-hier elle vint fort languissante, mais elle arriva hier avant cinq heures en chantant en riant, enfin d'une gaîté extrême ; elle est un peu folle, je ne m'y attacherai jamais, mais cependant elle est quelquefois fort aimable, et le fond de son caractère n'est pas mauvais, elle n'est ni fausse ni imprudente, elle a un bon cœur, beaucoup d'esprit, elle n'est point intéressée, tout au contraire, elle a de la générosité et de la fierté. Tout cela à la vérité est assez mal entendu, mais elle est malheureuse et intéressante, il ne faut pas que vous vous dégoûtiez d'elle, je lui dois la justice qu'elle vous est fort attachée ; elle est fort glorieuse de la lettre qu'elle a reçue de vous, elle m'en a dit des choses qui me plaisent infiniment, mais elle ne m'a point offert de me la lire, et je ne l'en ai pas priée. Ne craignez point qu'il s'établisse un jeu chez moi ; premièrement je ne joue point, mais les jours que j'aurai les oiseaux, Madame de Luxembourg, et que nous serons quatorze ou quinze il pourra y avoir un vingt et un parce que cela occupe tout le monde, qu'on le quitte, qu'on le reprend, mais quand il n'y aura pas de vos compatriotes, cela ne s'appelera pas un jeu, c'est le petit Fox dont la déroute en a entraîné plusieurs autres ; je ne sais pas ce qu'il a coûté à votre nièce, et je ne chercherai point à le savoir.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd qui m'a fait grand plaisir, et plus que la vôtre parce qu'il me dit que vous vous portez fort bien, mais ce n'est pas dans cette saison-ci qu'ordinairement vous avez la goutte, c'est vers la fin de l'été, et dans le mois de septembre c'est un temps bien critique pour moi.

La grand'maman partit hier pour Versailles, dont elle ne reviendra que de lundi en huit, c'est-à-dire le 22. Cette absence me déplaît ; indépendamment de l'amitié je suis d'habitude.

Si le Devonshire part lundi comme il le dit, vous recevrez cette lettre par lui, en ce cas-là elle sera fort longue ; s'il retarde

encore son départ je la ferai mettre à la poste lundi et je n'ajouterai rien, ou peu de chose.

Wiart est très-persuadé que ce n'est pas la faute de l'emballage si Henri est arrivé tout massacré, ce sont ceux qui reçoivent ces groupes de Nancy qui ont emballé le mien, c'est qu'on l'aura ouvert à Douvres, et qu'on l'aura après emballé tout de travers ; enfin c'est un malheur ; vous ne voulez pas que je le répare, il faut vous obéir. Je dirai à Mme Poirier de vous envoyer vos tasses comme elle a de coutume. Ne serait-il pas plus raisonnable que vous les reçussiez de moi que moi d'en recevoir une de vous de mon propre pays ? Je vous serais fort obligée si vous vouliez permettre que cela fût comme cela devait être. Si je croyais que vous puissiez chez vous avoir une boîte avec le médaillon du grand-papa, je ne vous consulterais pas sur la manière de vous envoyer ce médaillon, vous le recevriez de la même façon que je l'ai, mais c'est encore ce que je n'ose faire sans votre consentement.

Je soupai hier chez Mme de Meinières, avec l'ancien oiseau, la Bellissima, une Mme de Lénoncourt, sœur de M. d'Haussonville, amie et parente des oiseaux ; on dit qu'elle a beaucoup d'esprit. Elle m'a paru assez aimable, elle désire faire connaissance avec moi. Le Chevalier de Boufflers y était, la soirée fut assez gaie, mais elle a été suivie de la plus parfaite insomnie. Cela est désolant, mais je ne m'en porte pas moins bien le jour.

J'aurai sans doute cet après-dîner le grand Abbé, je n'ai de ses visites qu'en l'absence de la grand'maman, quand elle est à Paris il ne la quitte point et je ne le vois que le soir ; je vous parlerai quelque jour sur son chapitre. Enfin, mon ami, je ne parle qu'à vous, mais je vous dis tout. Ah ! pourquoi êtes-vous un insulaire ? Pourquoi ne pas habiter le continent ? Adieu.

Ce dimanche.

Le Devonshire ne part que mardi. On m'apporta hier de chez Mme Poirier les deux tasses que vous avez choisies, et dont vous avez fait le dessin ; celle qu'ils m'ont donnée de votre part, et dont vous leur avez laissé le choix, est beaucoup plus jolie. Le Président depuis deux jours a la fièvre. Adieu jusqu'au départ du Devonshire. Ce sera Mme Poirier qui vous enverra vos tasses. Avez-vous reçu les brochures qui étaient avec Henri ?

LETTRE 230

Paris, ce lundi 15 janvier 1770.

Le Devonshire enfin part mercredi, et je vais commencer ma gazette ; Dieu sait comment je m'en tirerai. Je ne vous réponds pas d'être fort claire, parce qu'il y a bien des choses dont je vous parlerai, lesquelles je n'entends pas bien moi-même.

Il faut commencer par la Maréchale [1] ; je ne suis ni bien ni mal avec elle, et sa position présente ne m'a rien fait changer à ma conduite. Vous croyez bien qu'elle ne me parle pas avec confiance, et je ne tâche pas à l'y induire. Elle vient rarement à Paris, je ne la vois pas toutes les fois qu'elle y vient ; elle y est actuellement ; je fus la voir avant-hier à l'heure de son thé. Je ne lui fis point compliment sur ses *grandes entrées*, personne n'ose lui en parler ; cette grâce lui donne beaucoup plus de ridicule que de considération. *Grandes entrées !* Ces mots n'ont rien de magnifique que le son. M. Chauvelin les a, Mmes de Maillebois et de Souvré les ont eues par les charges de maître de la garde-robe qu'avaient leurs maris ; il valait bien mieux avoir les boutiques de Nantes.[2] La dame du Barry avait sollicité pour qu'on les donnât à la Maréchale, mais le Roi les lui donna à elle-même. Le grand-papa [3] ne s'est point mêlé de tout cela ; il ne se raccommodera point avec la Maréchale. La dame du Barry ne prend nul crédit, et il n'y a pas d'apparence qu'elle en prenne jamais : elle n'a ni d'affection ni de haine pour personne ; elle pourra dire ce qu'on lui fera dire comme un perroquet, mais sans vue, sans intérêt, sans passion : ce n'est pas avec un pareil caractère qu'on parvient à gouverner. Le triumvirat, qui voudrait s'en faire un appui, sont ennemis les uns des autres, Broglio, d'Aiguillon, et Maillebois. Ce dernier est si décrié, que personne ne se rallie à lui. Les deux premiers ont une sorte d'intelligence entre eux ; mais le d'Aiguillon est craint ; ses amis sont des sots ; sa conduite en Bretagne [4] a donné mauvaise opinion de son

LETTRE 230.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] De Mirepoix. (W.)

[2] Quartier particulier de la ville de Nantes, qui appartenait au domaine royal, et dont le revenu était d'environ 30,000 francs, à la disposition du Roi. (B.)

[3] Duc de Choiseul. (W.)

[4] Allusion aux infâmes persécutions dirigées contre La Chalotais et autres membres du Parlement de Bretagne par le Duc d'Aiguillon en tant que Gouverneur de cette province.

caractère ; pour s'établir et s'impatroniser à la cour, il lui a fallu payer douze cent cinquante mille livres les chevau-légers, qui n'avaient jamais été vendus que cinq à six cent mille livres. Le petit Comte de Broglio, qui sans contredit est celui qui a le plus d'esprit et de talent, ne tient à personne ; il blâme, il fronde, il ne lui importe avec qui ; je passai hier la soirée avec lui chez la Bellissima, il eut une conversation d'une heure avec le Chabrillan, qui est, comme vous savez, un vrai automate ; il croit tirer parti de la grosse Duchesse, de la Bellissima ; enfin, ses moyens me paraissent pitoyables ; il est confondu de ce qu'on vient de faire pour M. de Castries, et c'est là le plus grand trait de politique du G.-P. : Dieu veuille qu'il ne se soit pas trompé. Pour parler de cette affaire, il faut reprendre les choses bien plus haut. Feu le Maréchal de Belle-Isle [5] avait fait M. de Castries lieutenant général hors de son rang, par une promotion particulière. M. de Beauvau, qui était son ancien, jeta feu et flammes ; on était dans une crainte perpétuelle qu'il ne se battît contre M. de Castries ; tous les parents et amis communs s'employèrent pour empêcher cet incident : quand le G.-P. devint ministre, on obtint de lui qu'il réparerait les torts de M. de Belle-Isle, en faisant M. de Beauvau lieutenant général, en lui rendant son grade d'ancienneté. Suivant la morale, cela n'était point injuste, mais cela était contre toute règle et sans exemple ; c'était un affront fait à M. de Castries ; son ressentiment fut extrême ; il fit alors un serment authentique de ne jamais se réconcilier avec le grand-papa. Tout le monde blâma le G.-P. de ce qu'il avait fait pour M. de Beauvau, et M. de Beauvau m'avoua lui-même que si le G.-P. avait été à sa place, et lui à la sienne, il n'aurait pas fait la même chose pour lui. Le G.-P. ne tarda pas à sentir qu'il avait mal fait, et il avait un grand désir de se réconcilier, mais cela était impossible. Enfin, Mme du Barry est arrivée. La conduite de M. de Castries a été sage et honnête, il n'a eu ni empressement ni froideur ; il n'a point formé de nouvelles liaisons. Il était ami de M. de Soubise et de Mme de Brionne. On soupçonne cette dame (qu'on dit être bien avec le G.-P.) d'avoir travaillé à sa réunion avec M. de Castries. Ce qui est de certain, c'est que le grand-papa proteste qu'il y a six mois qu'il travaille au projet qu'il vient d'exécuter et qu'ils n'étaient que trois qui en eussent connaissance—le Roi,

[5] Louis-Charles-Auguste Fouquet, Duc de Belle-Isle (1684-1761), ministre de la guerre en 1757.

lui et M. de Castries. Il en donne pour preuve que jamais secret n'a été si bien gardé, c'est ce que je lui ai entendu dire ; et il ajouta qu'il y avait bien longtemps qu'il cherchait une occasion de réparer ses torts avec M. de Castries, et qu'il avait saisi avec joie la nécessité où on était de faire des changements dans la gendarmerie ; qu'il fallait en former un corps comme celui des carabiniers et y nommer un commandant ; que personne ne lui avait paru plus digne de cet emploi que M. de Castries ; qu'il n'avait point eu d'autre objet, en le choisissant, que le bien du service ; qu'il n'avait point eu en vue sa réconciliation. Voilà le langage que je lui ai entendu tenir. M. de Castries déclare de son côté qu'il n'a point reçu cet emploi à la condition que cela le rendrait ami du G.-P., qu'il ne pouvait jamais le devenir, mais qu'il ne serait plus son ennemi, et qu'il serait toujours d'accord avec lui et dans une parfaite intelligence dans toutes les choses de son devoir et de son service. En conséquence, il n'a point été ni chez la grand'maman, ni chez sa belle-sœur. Je doute un peu, je vous l'avoue, malgré ce que j'ai entendu dire au G.-P., qu'il n'eût espéré une meilleure issue de cette affaire quand il a commencé à l'entreprendre ; mais ce qui est de certain, c'est que la cabale du Barry n'a eu aucune part dans cette affaire. Enfin, quoi qu'il en arrive, cela ne peut pas être regardé comme un pas de clerc, parce que le choix est bon et que les amis de M. de Castries, qui sont en grand nombre, doivent être apaisés ; tout ce qui peut arriver de pis, c'est de faire soupçonner le grand-papa d'un peu de légèreté et de faiblesse.

Les Beauvau, qui étaient en Languedoc aux états, arrivent à la fin de la semaine ; je suis curieuse de savoir ce que dira le Prince.

Le grand-papa ne me paraît dans aucun danger pressant ; mais tout ceci n'a point pris couleur. Pour la du Barry, elle n'est point à craindre, mais le Chancelier [6] joint au contrôleur général,[7] voilà ce qui est un peu suspect.

À l'égard de moi, mon ami, je suis fort tranquille ; je ne crois pas que l'on m'ôte ma pension, et en vérité ce n'est pas ce qui m'occupe. La paix, la paix, voilà ce qui m'intéresse ; et s'il fallait tout bouleverser, perdre ma pension, et encore davantage, pour nous assurer que nous ne serons jamais en guerre, j'y consentirais sans balancer.

Vous ne serez pas trop content du récit que je viens de vous

[6] Maupeou. (W.) [7] L'Abbé Terray.

faire. Je n'ai point la chaleur nécessaire pour rendre les récits intéressants, je vois tout ce qui se passe avec assez d'indifférence ; nulle confidence particulière ne me met en jeu ; l'Abbé[8] et le Marquis[9] sont les Sénèque et les Burrhus[10] de la grand'maman ; quand je suis seule avec elle, et qu'elle a quelque ouverture avec moi, ses secrets lui échappent, mais elle ne les confie pas. Convenez que cela diminue beaucoup de l'intérêt. Je vous ai dit que je vous parlerais de l'Abbé ; je pense qu'il est Provençal, un peu jaloux, un peu valet et peut-être un peu amoureux. Le Marquis est précepteur, misanthrope et fort indifférent. Le grand-papa est plus franc que tous ces gens-là, et j'en apprends plus dans une soirée avec lui, qu'en quinze jours avec tous les autres. Mon intention est de vous tout dire, mais ma mémoire ne me sert pas bien ; si j'étais à portée de vous voir, je vous dirais mille choses qui sans doute m'échappent : mais laissons la politique.

Le Président depuis trois jours a la fièvre et la tête entièrement parties. Vernage cependant n'en est point inquiet ; moi je le suis et je doute qu'il passe l'hiver. Sa perte apportera du changement dans ma vie ; mais je ne veux point anticiper les choses désagréables, c'est bien assez de les supporter quand elles sont arrivées.

Je suis bien avec vous, vous êtes content de moi, voilà ce qui me console de tout.

Je ne vous parlerai point des oiseaux,[11] de votre nièce, de la Maréchale de Luxembourg, toutes ces choses sont pour le courant.

À propos, Henri V, autrement dit l'Abbé Chauvelin, mourut hier ; c'était le Gilles de votre Wilkes. Malgré l'abondance de vos lettres j'en attends encore une mercredi qui m'apprendra des nouvelles de la première séance. Connaissez-vous Milord Stormont ?[12] Votre ambassadeur me l'a amené, il soupera mercredi chez moi. Je soupai hier avec lui chez la Bellissima.[13] La grosse Duchesse[14] et elle se rengorgent de cette connaissance, elles l'élèvent au troisième ciel, moi je le laisse dans son fauteuil,

[8] Barthélemy. (W.)

[9] De Castellane. (W.)

[10] Elle fait allusion à la tragédie de *Britannicus*. (L.)

[11] Voyez la note 2 de la lettre 223.

[12] David Murray, septième Vicomte Stormont (1727–96), neveu et héritier du grand Comte de Mansfield, dont il prit le titre en 1793. Lord Stormont fut nommé Ambassadeur à Paris en 1772.

[13] La Comtesse de Forcalquier.

[14] La Duchesse d'Aiguillon.

ainsi que beaucoup d'autres. Parlons de tout ce que je vous envoie ; le livre du Père Griffet ; l'application à Mme du Barry est à la page 340 ; *Le Roué Vertueux*,[15] assez bonne plaisanterie ; les Mirlitons, que je suis très-fâchée de vous envoyer, parce qu'ils sont sots ; une feuille, où il y une plaisanterie de l'Abbé qui est un *Pater* en imitation du *Crédo* que j'avais fait voir à la grand'maman, le *Crédo*, et puis une lettre de Voltaire à la grand'-maman. Il ne m'écrit plus, il n'a pas répondu à ma dernière lettre que le petit Craufurd m'avait fait écrire au sujet de M. Robertson, qui veut lui envoyer ses ouvrages.

Il y aura encore dans le paquet le portrait de mon vase, que Mme de Grave a eu la complaisance de peindre, il est ressemblant comme deux gouttes d'eau, mais il lui faut un couvercle, et le petit Fitzherbert en a le modèle dans sa poche ; il vous paraîtra peut-être trop bas, mais la garniture le haussera.

Donnez-moi donc des commissions à votre tour. Je serai bien aise de revoir les Richmond. Le petit Craufurd m'annonce des voyages sans fin, sans cesse, le Selwyn se promet après le parlement ; que croyez-vous de tout cela ? et que croyez-vous que j'en pense ? je ne vous le dirai pas. Adieu, mon ami ; jamais lettre ne m'a tant fatiguée.

J'oubliais de vous dire que votre ambassadeur est en bien mauvais prédicament, qu'il est plus que soupçonné d'avoir consenti et approuvé le projet de ce Gordon[16] qu'on a exécuté ; pourquoi nous envoyez-vous toujours d'aussi sottes gens ? Le grand-papa me paraît bien ennuyé et bien mécontent de lui ; je crois que sans votre cousin l'ambassade irait bien mal. Le grand-papa m'a demandé une fois s'il ne serait pas possible que vous fussiez ambassadeur, il ne m'a pas répété cette question, mais dans notre dernière soirée il me parla beaucoup de vous et me fit plusieurs questions sur le parti dont vous étiez. Je dis que vous n'étiez plus au parlement ; que vos amis et vos parents étaient du parti de la cour, et qu'il y avait apparence que vous pensiez de même ; puis il me demanda quelle était votre fortune, je dis que vous ne teniez rien que de monsieur votre père, et que

[15] Poème en prose de Charles-Georges Coquelcy de Chaussepierre (1711–90), avocat, censeur royal et littérateur. Il écrivait au *Journal des Savants*.

[16] Jeune Ecossais arrêté à Brest en juin 1769, et décapité dans cette ville le 25 novembre de la même année, "comme ayant trempé dans un complot pour incendier ses fortifications et les vaisseaux dans le bassin." Suivant la *Relation de la conduite du Capitaine Gordon à son Exécution*, "il se plaignit à maintes reprises d'être abandonné par l'Ambassadeur de son pays—la seule émotion qu'il sembla un instant éprouver, en apprenant qu'il devait mourir." (*Gentleman's Magazine*, 1769, pp. 629–30.)

vous n'aviez point voulu avoir obligation à personne. " Aime-t-il ce pays-ci ? "—" Mieux que tout autre après le sien."—" Quelles sont ses liaisons ? " La grand'maman prit la parole et dit : " Il n'y vient que pour la petite-fille, et il n'y voit y qu'elle et moi." Et moi j'ajoutai : " Il y verrait le grand-papa si cela était possible, parce qu'il lui plaît infiniment." Le grand-papa dit à cela qu'il vous trouvait fort aimable, et qu'il serait fort aise de vous voir.

Je puis vous assurer que de tous les ambassadeurs et de tous les secrétaires d'ambassade depuis le ministère du grand-papa il n'y a que votre cousin qui lui ait plu ; cependant il ne me parla point de lui l'autre jour, mais il m'en a parlé plusieurs fois, et son air ingénu et sans façon lui plaît beaucoup.

Vous ne m'avez jamais parlé de M. Francès,[17] il a, dit-on, pensé mourir, le grand-papa en était fort alarmé.

LETTRE 231

Ce mercredi 17 janvier 1770, à 6 heures du matin.

La poste vous arrivera plus tôt que vos messieurs anglais ; ainsi ce ne sera point par eux que je vous dirai que je suis enchantée des bonnes nouvelles que vous m'apprenez ; remportez tous les jours des victoires civiles,[1] mais n'ambitionnez jamais d'en remporter d'étrangères ; faites-moi bénir vos succès, et qu'ils détruisent toutes mes appréhensions.

Je ne suis pas sans inquiétude sur tout ce que vous portent ces messieurs, c'est au petit Fitzherbert que j'ai confié ma lettre ; je n'ai point voulu la mettre dans un paquet qui sera peut-être ouvert à Douvres ; elle aurait couru le risque d'être perdu, ou de vous être rendu plus tard ; peut-être ma prévoyance m'aura fait prendre un mauvais parti, je ne connais point ces jeunes gens, ils n'ont pas l'air étourdi ; enfin tels qu'ils puissent être, je leur ai tout confié ; ils disent qu'ils partent demain ; qu'ils seront lundi à Londres, j'en doute ; je vous demande en grâce de ne

[17] Voyez la note 7 de la lettre 228.

Lettre 231.—Inédite.

[1] Ceci est probablement une allusion au succès obtenu pour le Gouvernement dans les deux Chambres, à l'ouverture du Parlement, le 10 janvier 1770. Conway était encore en fonctions dans le ministère, en sorte que les sympathies de Walpole étaient sans doute dans le même camp.

pas tarder une minute à me faire savoir quand ils vous auront tout remis.

Vous me faites encore une petite leçon dans votre dernière lettre ; c'est un reste d'habitude ; vous ne pouvez pas disconvenir que je ne m'en attire plus ; je pousse la chose plus loin que vous ne pensez, je m'interdis de vous parler de toutes mes petites peines, qui sont des milliers de piqûres d'épingle, et qui ne rendent pas ma vie fort agréable, surtout n'ayant personne à qui m'en plaindre. Si je hasardais de les confier je donnerais à mes confidents ou confidentes de nouvelles lumières pour me tourmenter. Oh ! que le monde est méchant, et qu'on est sot et imbécile de ne pouvoir s'en passer ; du moins si on pouvait dormir la nuit ce ne serait que demi mal.

Je souhaite de tout mon cœur que le Docteur James ait le succès que vous en attendez ; quelles délices pour vous, si votre ami recouvre sa santé, et qu'il vous la doive ; ne me laissez point oublier de lui, ni de Madame son épouse.

Je vous prie de dire mille choses pour moi à M. Montagu [2] ; si le corps pouvait suivre l'esprit et la pensée, vous m'auriez en tiers à Strawberry-Hill,[3] et j'y resterais jusqu'au moment que je vous ennuierais. Je n'y resterais pas longtemps, n'est-ce pas ? et ce ne serait pas la peine de quitter mon tonneau. Adieu.

Je conviens que mes jugements sont souvent précipités et téméraires ; le petit Fox m'a étonnée, éblouie, mais il ne m'en est rien resté, je ne me souviens en aucune sorte de nos conversations ; je me rappelle seulement que je n'étais pas d'accord de toutes ses décisions. Cela ne prouve pas qu'elles soient mauvaises, car on rappelle de presque toutes les miennes, et on a sans doute raison.

Wiart fut hier à la noce de la fille de La Grange, qui a épousé le cuisinier de Monsieur le Maréchal d'Armentières. Le cuisinier de Milord Carlisle est son élève.

Le Président a toujours de la fièvre, sa tête ne revient point, j'augure mal de son état, sa perte sera pour moi un surcroît de malheur.

À 11 heures.

Je vous parlais de la noce où a été Wiart, et je ne vous expliquais pas pourquoi, c'est parce qu'il s'était couché tard et qu'il dormait à l'heure où je vous ai écrit. Bon jour ; il est

[2] George Montagu, ancien ami d'Horace Walpole.
[3] Dans le manuscrit, "Straberille."

actuellement onze heures, je vais tâcher d'attraper quelques heures de sommeil.

LETTRE 232

Paris, ce mercredi 24 janvier 1770,
à dix heures du matin.

Qui m'aurait dit que la gazette deviendrait un jour pour moi la lecture la plus intéressante ? Je n'aurais jamais pu le croire ; cependant cela est arrivé ; je la parcours, j'arrive à l'article de Londres, et j'ai de la joie ou de l'inquiétude. La première séance de votre Parlement m'avait fort réjouie, ce qui a suivi me trouble ; mais je voudrais que cette gazette s'expliquât plus clairement. Ce M. Yorke[1] qui est Chancelier, n'a-t-il pas été otage en France avec un Milord Cathcart ?[2] J'estropie peut-être son nom. Que font tous vos amis dans ce moment-ci ? J'ai ouï dire que le Duc de Richmond avait parlé assez vivement dans la première assemblée. M. Chamier, que vous m'annoncez, répondra peut-être à toutes mes questions. Je suis fort aise de son retour : j'avais impatience du départ du Devonshire, aujourd'hui je trouve qu'il est parti trop tôt ; j'aurais voulu qu'il retardât de huit jours, mais toutes choses vont de travers.

Je vis hier la grand'maman, après dix jours d'absence ; je souperai demain avec le grand-papa. Ce soir j'aurai chez moi les Bellissima, les Grossissima, les Bêtissima et tous les Ennuyeusissima ; je suis Tristissima. Je ne sais pas pourquoi Diogène cherchait un homme, il ne pouvait lui rien arriver de mieux que de ne pas le trouver ; s'il avait été forcé de s'en séparer, cet

LETTRE 232.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] L'honorable Charles Yorke (1722–70), second fils du premier Comte de Hardwicke, Lord Chancelier (1737–56). Dans une lettre à Mann du 22 janvier 1770, Walpole écrit : — " Ç'avait été la grande ambition de Mr Yorke d'être le second Chancelier, l'un après l'autre, de la famille . . . Quand, lors de la démission prochaine de Lord Camden, on offrit le grand sceau à Mr Yorke, ses relations et la crainte des mauvaises langues balancèrent si fortement son ambition qu'il se résolut à le refuser. D'aucuns disent que son frère Lord Hardwicke lui conseilla de l'accepter, d'autres qu'il l'en dissuada. Toujours est-il qu'il avait opposé tant au Roi qu'au Duc de Grafton un refus formel, qui avait été notifié par le Comte à Lord Rockingham. Dans les deux heures le Roi décida Yorke à accepter. Le conflit mental occasionné par ces luttes . . . le jeta dans une violente fièvre . . . il eut une rupture de vaisseau sanguin et nul art ne put le sauver." (*Lettres*, tome vii, pp. 356–7.) Yorke accepta le poste de Chancelier le 17 janvier et mourut le 20 janvier. Beaucoup crurent à un suicide.

[2] Dans le manuscrit, " Ketcard." Après la Paix d'Aix-la-Chapelle, les otages anglais à Paris furent Lord Cathcart et Lord Sussex. Mais le frère cadet de Charles Yorke (Joseph Yorke, plus tard Lord Dover) fut à Paris secrétaire d'Ambassade de 1749 à 1751.

homme unique lui aurait fait prendre tous les autres en aversion. Il n'y a de bien et de mal que par la comparaison ; mais vous n'aimez pas les *traités ;* brisons-là et venons à des faits.

Le Baron de Gleichen est de mes connaissances celle dont je fais le plus d'usage. Il me voit souvent ; son esprit n'est pas à mon unisson, mais il en a ; son cœur est bon. Il me marque du goût et de l'amitié : eh bien ! eh bien ! il est rappelé ; j'en suis fâchée, je le trouverai à redire ; je disputais avec lui : enfin il valait mieux pour moi qu'aucun des gens qui me restent ; il est franc, il est sincère, il n'est ni Italien, ni Gascon, ni Provençal. Il me semble que tous nos Septentrionaux ne prennent pas racine ici. Cela me déplaît beaucoup : ai-je tort, ai-je raison ? [3]

La grand'maman se porte bien, et le grand-papa pour le moins aussi bien que jamais ; vous m'en félicitez et vous faites bien.

Mais dites-moi si je dois être sans inquiétude. Je ne saurais m'expliquer plus clairement ; devinez ma pensée, si vous pouvez, et répondez-y, si cela est possible.

Vous ne me dites jamais un mot de votre santé ; dois-je en conclure que vous vous portez bien ? Je crois que vous n'avez pas le temps d'y penser. J'ai été un peu incommodée ces jours-ci, les entrailles et les insomnies sont des incommodités habituelles. Vous ne me parlez plus du Duc de Bedford, je ne sais si c'est bon signe.

Le Président se porte assez bien, mais sa tête est totalement perdue ; c'est un grand bonheur pour lui, c'est le seul moyen de supporter la vieillesse.

Nous avons eu ici un Milord Stormont, qui, je ne sais pourquoi, a voulu faire connaissance avec moi ; je n'en vois pas la raison, si ce n'est de me manquer de politesse. Il soupa chez moi, il y a aujourd'hui huit jours ; il partit hier sans m'être venu dire adieu. Cette conduite a été pour la plus grande gloire de la Bellissima et de la Grossissima, de qui il était un courtisan assidu.

Voilà les événements de mon petit tourbillon, jugez de sa petitesse par les misères qu'on y observe ; l'esprit en est rétréci.

[3] M. Walpole lui répondit à ce sujet :—"Je trouverais votre baron une perte bien légère. Son cœur peut être droit, mais son esprit ne l'est guère. De ce que Voltaire s'est mis en tête d'être philosophe, lui qui de tous les hommes l'est le moins. on se croit de l'esprit dès qu'on a affiché la philosophie, sans songer que la philosophie affichée cesse de l'être. Les charlatans de la Grèce et ceux de Paris sont également ridicules. Quand tout le monde était dans l'aveuglement, il fallait peut-être un effort pour se mettre au-dessus des préjugés ; mais quel merite y a-t-il à n'en point avoir, quand c'est ridicule que d'en avoir ? On sait si peu, qu'il ne demande pas beaucoup de génie pour avouer qu'on ignore de tout ; et voilà le sublime des philosophes modernes, dont, sauf votre permission, était votre triste baron." (B.)

Comme cette lettre vous arrivera peu après celle que vous porte le Devonshire, je ne vous fatiguerai pas en la rendant plus longue ; adieu, mon ami ; ne vous lassez point de m'écrire ;- des sept jours de la semaine, il n'y en a pour moi qu'un seul qui soit heureux.

Wiart arrive de chez Mme Poirier. Il a vu les deux tasses qui sont destinées pour M. Walpole ; elles ont été envoyées de la manufacture de Sèvres par M. Marmet, sous-directeur de cette manufacture, avec un billet à Mme Poirier par où il la priait de faire tenir ces deux tasses à M. Horace Walpole à Londres, les ayant choisies cet été à la manufacture ; mais comme ces deux tasses sont de grands gobelets couverts avec des medaillons, et que M. Walpole a dessiné deux gobelets, ce qu'on appelle Hébert,[4] et qu'ils ne sont pas conformes au dessin, Mme Poirier attend les ordres de M. Walpole pour les envoyer. Elle a de plus ajouté qu'on n'avait point fait de médaillon aux tasses de la forme dont M. Walpole a laissé le dessin.

Il vient de paraître aujourd'hui des arrêts qui rognent six cents francs par an au revenu de Mme du Deffand ; ce sont sur des effets payables au porteur, qui étaient à 4½ pour cent, et qu'on a mis a 2½.

LETTRE 233

Paris, ce lundi 29 janvier 1770.

Le passage de la vie à la mort est bien plus court que celui de l'Angleterre à la France ; il n'a fallu que deux fois vingt-quatre heures à votre chancelier pour passer de ce monde-ci dans l'autre et je ne reçois votre lettre du mardi 23 qu'aujourd'hui 29.

Ah ! mon Dieu, quel pays que le vôtre ! nous sommes les limbes en comparaison. Je n'ambitionnerais point votre activité, elle suffoque. Ce qui m'impatiente c'est que je ne sais ce que je dois désirer ou craindre ; je n'aime point le changement,[1] ainsi je penche à souhaiter qu'il n'en arrive point. Je trouve la conduite

[4] Ce peut avoir été un dessin conçu par François Hébert, qui florissait à Paris vers 1720.

Lettre 233.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand fait allusion aux changements qui avaient été effectués dans le ministère anglais depuis l'ouverture de la session. Des changements parmi le personnel furent suivis de la démission du Duc de Grafton, premier ministre (29 janvier). Il fut remplacé par Lord North.

de votre cousin fort belle et je vous en fais mon compliment.[2] Je vous sais un gré infini de votre attention à m'informer de ce qui vous intéresse ; sans compliment, sans roman, sans exagération, sans fadeur, vous n'avez personne dans le monde qui soit plus totalement à vous que moi, et vous êtes en vérité le seul que je crois qu'on puisse aimer et estimer sans craindre de s'en répentir, et d'avoir à se reprocher de s'être trompée.

Ah ! vraiment, mon ami, je ne ferai pas de grands frais pour faire monter le médaillon,[3] il m'a été redemandé, j'ai d'abord résisté à le rendre, mais on a mis tant d'instance pour le ravoir, que j'en ai été choquée, et que j'ai pensé que vous me sauriez très-mauvais gré d'arracher une faveur tandis que je pensais que vous en faisiez une en l'acceptant. Sénèque et Burrhus[4] sont les ministres de ce temple, ils ne veulent point admettre d'autre encens que le leur, et la divinité[5] ne rend d'oracles qu'autant qu'ils le lui permettent ; enfin, depuis trois mois il y a du changement ; ce n'est que depuis peu que j'en suis frappée, mais je ne m'en aperçois que depuis un mois, je me rappelle beaucoup de choses auxquelles je n'avais pas pris garde et qui me confirment qu'il n'y a que vous qu'on doive aimer ; il faut mépriser tout le reste. Cela ne me coûtera pas, parce qu'en descendant dans mon cœur je n'y trouve que vous, et il n'y a que ce qu'on aime par qui on doive avoir de la peine ou du plaisir.

Oh ! non, n'ayez pas peur, je ne parlerai point à votre nièce indépendamment de votre recommendation ; nous ne sommes pas sur le ton de la confiance—son caractère est singulier ; il y a dans sa tête tous les troubles, toutes les combustions de votre pays ; jamais on n'a vu tant d'inégalité. Elle pleure, elle chante, tantôt elle est faible, prête à s'évanouir, tout de suite elle est forte comme un turc ; tout cela ne me fâche point, c'est un bonheur pour moi qu'elle soit ainsi faite, j'en aurai moins de regret à la perdre.

Comme cette lettre ne partira que jeudi, j'aurai le temps de

[2] Walpole écrivit dans une lettre à Mann du 22 janvier de cette année :—" Le Roi, à la démission de Lord Granby, offrit à Mr Conway, seulement Lieutenant-Général, d'être Commandant en chef de l'artillerie. Ce dernier dit qu'ayant vécu en termes d'amitié avec Lord Granby, il ne voulait s'enrichir de ses dépouilles ; d'autre part, comme il se croyait à même de rendre des services essentiels dans une charge où il y avait beaucoup d'abus, il serait heureux, si sa Majesté consentait à le laisser où il était, de remplir les fonctions de la charge sans en toucher le traitement. Le Roi réplique : 'Vous êtes un phenomène ! Je ne puis satisfaire personne d'autre, et vous ne voulez pas même accepter ce qui vous est offert.' " (*Lettres*, tome vii, p. 357.)

[3] Du Duc de Choiseul. (Voyez les lettres 224 et 228.)

[4] L'Abbé Barthélemy et le Marquis de Castellane.

[5] La Duchesse de Choiseul.

la reprendre, je souperai aujourd'hui et demain chez la grand'-maman ; aujourd'hui avec les La Rochefoucauld, et demain avec votre nièce, il y a plus de trois semaines qu'elle ne m'avait priée.

Ce mardi 30.

Je viens de relire ce que j'écrivis hier, je devais le jeter au feu, mais tolérez-le sans conséquence.

Nous étions hier petite compagnie chez la grand'maman ; la Duchesse d'Anville, MM. de Puységur, et de Créqui, que je connais peu et qui me paraissent assez raisonnables ; Sénèque et Burrhus et le Prince de Bauffremont ; il est de retour depuis trois jours, il remplacera le Gleichen. Vous lui donneriez toute la préférence, je suis bien trompée s'il ne vous plaît pas beaucoup quand vous le connaîtrez ; c'est l'homme le plus doux, le plus calme, et le plus grand philosophe qui ait jamais existé ; la nature en a tout l'honneur ; on peut avoir plus d'esprit, mais il est impossible d'être plus raisonnable, plus sociable, et plus heureux. Il avait un procès de cinq ou six cents mille francs qu'on lui redemandait, il n'en avait pas la plus petite inquiétude, il se serait consolé de le perdre parce que cela l'aurait dispensé de se marier ; il l'a gagné, et il est indécis sur le parti qu'il doit prendre, parce qu'il ne veut pas être singulier et que l'usage est de vouloir soutenir son nom ; je crois que M. de Choiseul lui fera épouser une de ses cousines qui n'a que dix-sept ans, pas un sol, belle comme le jour, et qu'on lui donnera un brevet d'honneur.

Savez-vous nos opérations de finance ? Ce n'est encore qu'un prélude, j'y perds déjà cent pistoles de rente, mais on parle des pensions, des gratifications ; ce serait un peu plus sérieux ; on dit que tout sera décidé avant un mois. Je n'en suis pas fort inquiète ; vraisemblablement mes amis auront assez de crédit pour me préserver du naufrage. J'ai réussi dans une entreprise que j'avais fort à cœur. M. de Maulévrier, dont l'appartement est au-dessus du mien, me laisse souveraine maîtresse de son appartement tout le temps qu'il passe à la campagne. Il part tous les ans le 15 de mai, et ne revient que le 15 de décembre ; personne ne loge au dessus, il est tout semblable au mien, excepté que les deux antichambres sont beaucoup plus grandes et qu'étant un étage plus haut, on a la vue du jardin de l'Hôtel de Conti. J'aurai tout l'été la jouissance du jardin de l'Hôtel de Noailles, parce que le Comte et la Comtesse ne quitteront pas la cour.

Wiart ira cet après-dîner chez Mme Poirier, et terminera l'histoire de vos tasses ; celle que vous m'avez donnée est comme celle que vous demandez.

Jeudi, 1er février 1770.

J'attendais de vos nouvelles par le courrier d'hier, ne doutant pas que le Devonshire ne fût arrivé à Londres le vendredi 26.

Je fus fort inquiète de ce que les lettres d'Angleterre étant arrivées, il n'y en avait point pour moi ; j'envoyai chez votre nièce, pour savoir si elle en avait reçu, et comme elle n'en avait point eu nous conclûmes que le Devonshire n'avait pas fait grande diligence, et qu'il n'était sûrement pas arrivé avant le départ de votre courrier.

Je n'ai point voulu faire partir cette lettre-ci, elle ne contient rien qui puisse vous intéresser. Elle ne partira que lundi ; j'aurai sûrement de vos nouvelles dimanche, et je vous apprendrai d'ici à ce temps-là les nouvelles opérations de notre contrôleur général. Ma journée d'hier se passa sans rien de remarquable ; je ne sortis point, parce que je devais souper chez moi, et je ne sors point ces jours-là. J'eus à souper Mmes de la Vallière, d'Aiguillon, de Forcalquier et de Crussol ; MM. de Broglio, Pont-de-Veyle, Walpole, Chamier, de Creutz, votre nièce, la Sanadon, et moi. Au milieu du souper arriva la Marquise de Boufflers, qui n'avait pas voulu rester chez Madame la Comtesse de la Marche, parce que tout le Palais-Royal [3] y était venu. Sur les une heure, le Chevalier son fils vint nous trouver ; il y a eu un whisk et un vingt et un. Je me mets toujours d'un quart avec votre cousin, qui ne perd jamais, et d'un quart avec votre nièce, qui perd presque toujours. Je crois qu'elle a fait des réflexions, elle joue présentement fort sagement. On ne parla que de la guérison de Madame la Duchesse de Luynes : elle avait eu le bras démis il y a trois ou quatre mois, les chirurgiens le lui avaient remis tout de travers, elle était restée estropiée, il fallait que son bras fût soutenu par une écharpe, et elle ne pouvait pas remuer les doigts ; les chirurgiens prétendaient qu'elle avait un os fêlé, et disaient tous qu'il faudrait en venir à lui couper le bras. Il y a en Lorraine une famille qu'on appelle les Valdageoux, parce qu'ils habitent le village de ce nom, qui ont un talent singulier et infaillible pour remettre les membres cassés ou démis ; on a fait venir un de cette famille qui, après avoir examiné le bras de Mme de Luynes, a affirmé

[3] Toute la maison d'Orléans. (L.)

qu'elle n'avait point d'os fêlés, et qu'il répondait de sa guérison ; mais que, comme le bras avait été mal remis, il s'était formé une espèce de calus qu'il fallait commencer par dissoudre ; c'est ce qu'il a fait : il n'y a que quatre jours, qu'après des douleurs inouïes qui ont duré très-longtemps, et où il a fallu employer la force de plusieurs hommes, il lui a remis si parfaitement le bras qu'elle s'en est servie sur-le-champ, et qu'elle s'en sert actuellement tout comme de l'autre. Ce pauvre homme logeait chez un de ses amis, et il y a dix ou douze jours qu'étant à une porte où il voulait entrer, il fut attaqué par deux hommes ; il reçut un coup d'épée qui heureusement n'a pas été dangereux. Actuellement, il loge à l'Hôtel de Luynes. La rage des chirurgiens contre ces bonnes gens qu'on appelle les Valdageoux est si grande, qu'ils ont obtenu dans leur pays d'être toujours accompagnés d'un homme de la maréchaussée, quand ils vont d'un lieu à un autre.

Adieu, à demain.

Ce vendredi, 2 février.

Les édits ont paru ; toutes les pensions perdent selon leur valeur, celles au-dessous de six cents francs ne payent que ce qu'elles payaient depuis longtemps, un dixième ; celles de mille deux cents francs, un dixième et demi ; ainsi par gradation jusqu'à deux mille écus, qui est ma classe ; et celle-là et toutes celles qui sont par delà sont taxées aux trois dixièmes ; ce qui, comme vous voyez, avec la retenue de deux vingtièmes, fait un tiers de diminution ; ainsi, de deux mille écus que j'avais, je perds deux mille francs, et mille francs sur les papiers royaux font mille écus ; c'est un malheur, mais qui m'affecte médiocrement. Je voudrais n'avoir pas à en craindre d'autres. Il y en a qui me seraient bien plus sensibles. Je n'ai nulle raison qui me les fasse prévoir, mais je ne puis m'empêcher de les craindre. Revenons aux pensions. À l'instant que l'arrêt a paru, Tourville,[7] que vous connaissez, et qui est l'ami de l'Abbé Terray, a couru chez lui et lui a dit qu'il ne venait pas lui parler pour lui, quoiqu'il perdît cinq cents écus sur sa pension ; mais qu'il venait le solliciter pour moi ; que mon âge, mes malheurs, et le genre de ma gratification, qui était sur l'état de la maison de feu la Reine, me mettaient dans le cas d'une exception ; qu'il ne pouvait jamais donner à lui Tourville une marque d'amitié

[7] M. de Tourville était officier aux gardes-françaises, et s'était distingué dans toutes les occasions par la conduite la plus honorable. (B.)

à laquelle il fût plus sensible. Le contrôleur général a répondu qu'il me connaissait, qu'il serait fort aise de m'obliger, mais qu'il s'était imposé la loi de ne faire aucune exception ; que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui indiquer le moyen de réparer ma perte ; qu'il fallait que je tâchasse d'obtenir une grâce nouvelle ; que si M. de Choiseul ou quelque autre la demandait pour moi, loin de s'y opposer, il concourrait de tout son pouvoir à me la faire obtenir. Voici ce que j'ai écrit ce matin, que je compte donner au grand-papa. S'il fait difficulté de se mêler de cette affaire, je m'adresserai à M. de Saint-Florentin,[8] d'autant plus qu'elle est de son département ; je me ferai accompagner chez lui par le Prince de Bauffremont, son ami intime.

MÉMOIRE

"Le Roi accorda à Mme du Deffand, en 1763, à la sollicitation de la Reine, une gratification annuelle de six mille livres. Cette Princesse l'honorait de sa protection, en considération de feu sa tante la Duchesse de Luynes, dont les services assidus, le respectueux attachement, l'absolu dévouement, avaient mérité de Sa Majesté ses bontés, son amitié et sa reconnaissance.

"Aujourd'hui Mme du Deffand, âgée de soixante-treize ans, privée de la vue, dont les infirmités augmentent ses besoins, est contrainte à faire des retranchements sur les choses les plus nécessaires. Elle perd trois mille livres de rente par les nouveaux arrangements ; elle a représenté sa situation à Monsieur le contrôleur général ; mais comme il s'est fait une loi de ne faire aucune exception, elle n'en a rien obtenu. C'est à la bonté du Roi qu'elle a recours. Monsieur le contrôleur général ne fera aucune difficulté contre une nouvelle grâce que le Roi voudrait bien lui accorder. Elle sait bien qu'elle ne mérite rien par elle-même ; mais la Reine l'honorait de ses bontés ; Sa Majesté avait cherché à reconnaître l'attachement et les services de Mme de Luynes par la protection qu'elle accordait à sa nièce: et la compassion de la Reine avait ajouté un motif de plus.

"Voilà les seuls titres de Mme du Deffand pour implorer la bonté du Roi ; elle n'oserait parler de son respectueux attachement, quoique aucun de ses sujets n'en ait un plus véritable."

Ce dimanche, à midi.

Par bien des choses qu'on m'a dites hier, je doute que le grand-papa se charge de mon mémoire ; je verrai ce que je ferai, peut-être resterai-je tranquille ; je me rappelle ces vers de Rousseau :—

". . . Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien ;
Son zèle actif peut vous rendre service,
La vigilance est la vertu du vice."

[8] Le Comte de Saint-Florentin, ministre d'État, plus tard Duc de la Vrillière.

Je ne connais point de ces petits vauriens vigilants. La grand'maman vient demain à Paris. J'eus hier la visite de l'Abbé, qui ne me dit rien de sa part ; je crus que la politique devait m'interdire toute question. J'ai peine à croire que je n'entende pas parler d'elle : mais quoi qu'il en soit, je donne à souper demain, lundi, et mercredi. La Fontaine dit dans un de ses contes :—

"... Le Florentin
Montre à la fin ce qu'il sait faire."

LA FONTAINE, *Épigr. contre Lulli.*

Je suis bien tentée de penser la même chose du Provençal [9] ; mais je me tais, et j'observe.

M. Chamier nous apprit hier une grande nouvelle, la démission de Monsieur le Duc de Grafton ; je compte dans deux heures en avoir la confirmation dans votre réponse à ma lettre du Devonshire : je sais qu'il n'est arrivé à Londres que le samedi 27.

Vous serez effrayé de l'énormité de cette lettre : mais remarquez que j'ai passé un ordinaire sans vous écrire. Mes lettres vous ruinent ; vous les payez sûrement plus qu'elles ne valent, mais punissez-moi selon la loi du talion, et vous verrez que je ne m'en plaindrai pas.

À deux heures après midi.

Voilà votre lettre qui arrive : je suis parfaitement contente de ce que vous êtes content ; mais je n'aime pas que vous me croyiez inégale, que je m'enthousiasme et que je me dégoûte : tout au contraire, je suis d'habitude ; mais je m'aperçois des changements qui arrivent. Je pourrai bien vous écrire ces jours-ci, si j'en trouve l'occasion. Vos tasses partiront, Mme Poirier a écrit à Sèvres pour en avoir telles que vous le désirez. D'où vient, s'il vous plaît, faut-il que le Chevalier Lambert [10] soit chargé de les payer, cela n'est pas honnête à vous, je satisferai à cette dette, n'en ayez point d'inquiétude. Ma confiance est plus grande que la vôtre, et la vôtre serait pour le moins aussi bien fondée que peut l'être la mienne. Vous m'avez dit bien des raisons contre l'ambassade,[11] je les aurais toutes imaginées, et rien ne pourrait jamais vous rendre ce séjour agréable, c'est cette connaissance qui pourrait peut-être un peu nuire à ma gaîté.

Je voudrais bien que vous profitassiez de la première occasion

[9] L'Abbé Barthélemy.

[10] Banquier anglais à Paris.

[11] Le Duc de Choiseul avait laissé percer son désir de voir Walpole nommé ambassadeur d'Angleterre à Paris. (Voyez la lettre 230.)

que vous aurez pour entrer dans le grand plus détail sur ce qui vous regarde, de mon côté j'en userai de même. Ne croyez point que je m'attriste, je suis presque toujours d'assez bonne humeur, c'est quand je ne me porte pas bien que je me fais des dragons, j'ai été pendant près d'un mois assez incommodée ; actuellement je commence à me mieux porter.

Il y a ici de grandes clameurs contre le nouveau contrôleur général. Un nommé Billard,[12] caissier des fermes des postes, fit, il y a trois semaines ou un mois, une banqueroute de quatre à cinq millions ; on a mis au-dessus de la porte de l'Abbé Terray : *Ici on joue le noble jeu de billard.* On nous promet encore des édits une fois la semaine pendant quelque temps, mais je n'ai plus rien à craindre, et je crois que je pourrais ajouter rien à espérer.

Je croyais hier, quand j'ai appris la démission du Duc de Grafton, que ce serait M. de Grenville qui le remplacerait.

Oh ! les Anglais qu'on m'amène n'y viennent pas par curiosité, c'est ou votre cousin ou votre nièce qui les produisent, excepté le Stormont qui m'a été amené par la grosse Duchesse. Je ne vous ai point parlé d'un M. Hervey, qui me paraît le meilleur homme du monde, mais perclus de goutte. Adieu, vous devez être bien las de moi. Dites à M. Craufurd de me faire savoir quand il aura reçu les deux boîtes, de me les renvoyer sur-le-champ si elles ne lui conviennent pas. Dites-lui aussi que j'ai reçu une lettre de Voltaire, dont je lui enverrai l'extrait. J'ai fait partir le *Charles V* [13] de Robertson.

LETTRE 234

Paris, ce samedi 10 février 1770.

Soit à tort ou à raison je me persuade que vous vous intéressez beaucoup à moi, ainsi je ne veux point vous laisser dans l'inquiétude. Sénèque et Burrhus [1] ne me feront pas grand mal,

[12] "Saint-Billard, caissier-général de la poste, a fait sur la fin de l'année dernière une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions. Il a été mis à la Bastille, et on lui fait actuellement son procès ; mais quoique ce Billard ait volé les fermiers-généraux des postes et le public d'une manière très-scandaleuse, on doute qu'il soit pendu." (Grimm, *Corr. Litt.*, mars 1770, tome vi, p. 378.)

[13] "Vous m'annoncez, Madame, que M. Robertson veut bien m'envoyer sa belle *Histoire de Charles-Quint*, qui a un très-grand succès dans toute l'Europe, et que vous avez la bonté de me la faire parvenir. Je l'attends avec la plus grande impatience." (Voltaire à Mme du Deffand, 28 janvier 1770.)

LETTRE 234.—Inédite.

[1] Voyez la note 4 de la lettre 233.

ils ne veulent pas me faire périr, ils se contentent d'avoir des préférences de confiance et de crédit, et j'y consens. J'ai vu ces jours-ci le lord-trésorier,[2] il a très-bien reçu l'écrit que je vous ai envoyé, il parlera au chancelier de l'échiquier,[3] et si cela ne produit rien il prendra d'autres mesures qui seront plus directes. Enfin, il prétend qu'il réparera les torts. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas cela qui m'inquiète. On dit que j'ai tort de m'alarmer, ne pourriez-vous pas me dire ce que je dois espérer ou craindre ? Mon Dieu, que j'aurais des choses à vous conter ! J'en aurais pour dix ou douze voyages à Gennevilliers, et vous seriez à l'abri de m'entendre proférer le nom de Mme Hervey. Vous souvenez-vous de vos colères ? Je n'en ai jamais rien compris. Je suis sûre que vous êtes étonné et encore plus fâché que je n'écrive pas tout ce que je pourrais dire, mais ce n'est pas la seule discrétion qui m'arrête. Les plus petites choses dites avec chaleur ont leur prix, mais tracées sur le papier elle sont à la glace, et par conséquent très-ennuyeuses. Un jour viendra peut-être ? Mais ne parlons plus de cela. Nos parents sont très-enrhumés, ils étaient ici depuis lundi, je les ai beaucoup vus, j'en suis très-contente, ils s'en retourneront aujourd'hui à Versailles, je ne sais quand ils reviendront. La grand'maman m'inquiète, elle tousse beaucoup, elle est maigrie et fort changée. Nous eûmes hier à souper chez elle l'Archevêque de Toulouse, et le Chevalier de Boufflers, celui-ci nous dit des chansons qu'il avait faites au séminaire, que nous trouvâmes très-plaisantes. Mais je n'ose vous les envoyer, cela grossit trop mes paquets, et puis tout cela vous arrive dans le moment que vous avez la tête troublée de toutes vos factions, et j'en suis pour la peine d'écrire des volumes qui vous fatiguent et vous ennuient.

Il faut que je justifie votre nièce ; elle m'a confié sans que je l'interrogeasse qu'elle était sans un sol, qu'elle avait cependant très-peu perdu au jeu, mais qu'elle avait prêté il y a six semaines soixante-dix louis à Mme de Boisgelin ; elle en a parlé à Mme de Boufflers, elle sera payée quand Mme de Boisgelin le sera ; on lui doit cinq ou six cents louis ; mais quand sera-t-elle payée ? Voilà ce que j'ignore. Je crois avoir avec votre nièce la conduite que vous me prescririez ; elle fut hier chez la grand'maman ; elle soupera ce soir avec moi chez le Président, et après souper nous irons à l'Hôtel de Luxembourg.

[2] C'est probablement le Comte de Saint-Florentin qu'elle veut dire. (Voyez la lettre précédente.)

[3] L'Abbé Terray.

J'attends une lettre aujourd'hui ou demain, et je réserve ce qui reste de papier pour y répondre.

Ce dimanche, à 4 heures du soir.

Eh bien ! il n'y a point de courrier. C'est ce qui m'arrive toujours, ce que j'attends n'arrive jamais. Les maudits ouragans de mercredi sont certainement la cause de ce retardement ; il faut prendre patience. M. Chamier y aura encore plus de peine que moi. J'aurais voulu que cette lettre n'eût parti qu'après avoir reçu la vôtre. Je viens d'écrire à la grand'maman, qui comme je vous l'ai dit est retournée hier à Versailles. Je la prie de ne pas laisser refroidir le grand-papa sur ce qui me regarde, et de lui représenter que si l'on ne répare pas mes pertes je ne pourrai plus soutenir la dignité de petite-fille du grand-papa et de la grand'maman. Quand j'aurai dit et fait tout ce qui dépend de moi, je resterai tranquille, et je n'y penserai plus.

Vos tasses ont dû partir vendredi, elles sont certainement semblables au dessin que vous avez donné ; ne vous mettez point en peine de vos comptes avec Mme Poirier, j'en fais mon affaire.

Vous voilà quitte de moi pour aujourd'hui, ne soyez ni surpris ni fâché si je vous récris mercredi, cela dépendra de la lettre que je recevrai de vous. Vous me trouvez une grande bavarde ; je la suis avec vous j'en conviens, mais avec nul autre je vous assure. Comme il y a du papier de reste, je ne puis me tenir de vous dire une chanson du Chevalier de Boufflers, qu'il fit et chanta sur-le-champ au Roi de Pologne, qui lui reprochait que depuis qu'il avait quitté le petit collet, il passait sa vie dans les auberges et cabarets. Sur l'air : *Reveillez-vous, belle endormie.*

"Chacun regarde avec surprise
Le grand changement qui s'est fait
D'une colonne de l'église
En un pilier de cabaret."

La première fois je vous en dirai une autre. Je le vois très-souvent, il soupera ce soir chez moi avec sa mère, les Beauvau et les Luxembourg. Adieu.

La nièce et moi ne soupâmes point hier chez le Président. La Marquise de Boufflers m'avait obligée de souper à l'Hôtel de Luxembourg, j'y consentis, à condition de ne me point mettre à table, d'en prévenir la Maréchale et de lui faire trouver bon que la nièce et moi restassions avec elle (Boufflers) à manger un

morceau au coin du feu. Nous arrivâmes comme on était à table, et nous trouvâmes la Maréchale, le Chevalier de Boufflers, sa mère, le Lauzun, et le d'Hénin qui nous attendaient, nous fûmes six à la petite table, on était vingt à la grande. Cela se passa à merveille.

LETTRE 235

Paris, ce mercredi 14 février 1770.

J'avais une lueur pour hier ou aujourd'hui, le courrier l'a éteinte, mais je ne m'en plains pas. Cette lettre-ci qui ne partira que lundi pourra bien devenir volume, je n'y mettrai pourtant que le pur nécessaire. Je reçus hier une réponse de la grand'maman, qui me confirme toutes les promesses du grand-papa, et que ma perte sera réparée de façon ou d'autre. *Façon ou d'autre* ne me plaît pas, il me donne bien la sûreté d'obtenir, mais non pas celle de conserver ; ce pourrait être quelque sorte de grâce dépendante des circonstances, mais il faudra bien se contenter de ce qu'on fera, et se souvenir du proverbe *à cheval donné on ne regarde pas à la bouche.*

Il vient d'arriver un événement heureux pour le contrôleur général, la mort subite de M. de Beringhen, premier écuyer. Le contrôleur général voulait retrancher de prodigieux abus, et il aurait trouvé de prodigieuses difficultés ; Monsieur le premier en avait tant de peur qu'il en est mort. Voilà une heureuse circonstance. Le contrôleur général pourra faire toutes les réformes, tous les arrangements qu'il voudra sans trouver d'obstacles. Je crois que nous voudrions que cette charge fut supprimée, et que la petite écurie fut remise à la grande, on en pourrait inférer quelque chose de bon, mais si cela n'est pas, il n'y aura point de conséquence à en tirer en mal.

Je soupai hier chez la grosse Duchesse avec la Maréchale de Mirepoix. Votre nièce y était et cinq ou six personnes. La Duchesse eut ses grands accès de gaîté, et elle fut fort divertissante. La Maréchale de Mirepoix me parut d'une profonde tristesse, elle était venue la surveille me proposer de venir à la comédie. Je refusai parce que j'attendais Sénèque.[1] J'avais fait le projet d'aller vendredi souper à Versailles, et de mener avec

LETTRE 235.—Inédite.

[1] L'Abbé Barthélemy. (Voyez la note 4 de la lettre 233.)

moi votre nièce et le Chevalier de Boufflers ; ce projet était concerté avec le Prince de Bauffremont que j'aurais trouvé là, et que j'aurais ramené avec nous. Je contai cela à Sénèque qui combattit ce projet par mille raisons qu'on aurait fait tomber toutes avec une souffle ; mais j'ai cru de la prudence d'y renoncer ; on a toujours pour ennemis les jaloux, et il faut tâcher de n'en point faire. Ne dites-vous pas, " Ah ! la petite devient bien prudente ? " C'est de toute vérité ; je suis toute surprise que cela ne me coûte rien, et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, peut-être incessamment serai-je fausse ; c'est ma sincérité qui vous a conquis, ce sera peut-être ma fausseté qui vous conservera.

Je ne voulais point faire partir cette lettre demain, mais elle partira, et voici pourquoi. Il faut absolument que vous me fassiez avoir raison de M. Craufurd de deux boîtes que Milord Byng [2] a dû lui remettre, elles sont à La Frenaye, qui m'en demande des nouvelles, et je ne sais que lui répondre ; je ne veux pas à l'avenir faire d'autres commissions que les vôtres ; voyez donc, je vous supplie, ce petit Craufurd ; s'il ne veut pas de ces boîtes, je désire qu'il vous les remette, et que vous preniez la peine de les bien empaqueter et de me les renvoyer par quelqu'un de sûr, et le plus tôt qu'il sera possible.

Je ne sais d'où vient je suis fort aise quand vous me dites que vous aimez Rosette. Adieu.

J'aurai ce soir quinze personnes à souper, je voudrais bien ne me pas mettre à table et manger mon potage au coin du feu avec vous.

LETTRE 236

Paris, ce mercredi 21 février 1770.

Je crois, mon ami, que vous me retenez les trois dixièmes [1] ; voilà la troisième poste qui ne m'apporte rien ; il est vrai qu'aujourd'hui il n'y a point de courrier, mais pour dimanche passé, 18, j'aurais parié toute chose que j'aurais eu de vos nouvelles. Vous aviez reçu plusieurs de mes lettres et entre autres une de

[2] Le mot dans le manuscrit semble être " Bing " ou " Byng." Il n'existait pas de " Lord Byng." mais il se peut que le personnage en question ait été un parent du Vicomte Torrington, dont le nom de famille était Byng.

Lettre 236.—Inédite.

[1] Mme du Deffand fait allusion aux opérations financières de l'Abbé Terray.

douze pages. Vous deviez juger que je serais bien aise d'en apprendre la réception ; nous verrons demain s'il y aura un courrier et si j'aurai une lettre. Je ne suis pas, comme vous croyez bien, sans quelque inquiétude, mais il ne m'est pas permis de vous en parler, ainsi je me tais. Je supporte cependant fort impatiemment la crainte que j'ai que vous ne soyez malade. Pour moi, je ne me porte pas trop bien, mais ce n'est pas tant pis, les arrangements de M. Terray ne laissent point à désirer, mais bien à craindre un grand nombre d'années ; à peine laissera-t-il le nécessaire. Les espérances dont je vous ai parlé dans mes dernières lettres se dissipent en fumée. Si je trouve quelque occasion sûre je vous en dirai davantage ; pour aujourd'hui je n'ai pas le mot à dire. Si j'ai une lettre de vous demain, je vous écrirai par l'ordinaire de lundi.

LETTRE 237

Paris, ce samedi 24 février 1770.

Enfin, nous voilà débredouillés, vous avez reçu mes lettres, et je reçois les vôtres du 9 et du 16. Si je n'avais pas perdu le don des larmes, elles m'en feraient bien répandre ; elles me causent un attendrissement délicieux, quoique triste. Ah ! mon ami, pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt ? Que ma vie aurait été différente ! Mais oublions le passé pour parler du présent : vous me faites éprouver ce que Voltaire a dit de l'amitié :

"Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis."

Je n'en ai pas encore d'assez grands à mon avis, puisque je ne suis pas dans le cas d'accepter vos offres ; croyez-moi, je vous supplie, je les accepterais, non-seulement sans rougir, mais avec joie, mais avec délices, mais avec orgueil [1] ; soyez-en sûr,

Lettre 237.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] On a vu par la lettre de Mme du Deffand, du 1er février, qu'elle avait perdu trois mille livres de revenu, par la réduction que l'Abbé Terray fit sur les pensions des différentes classes, lorsqu'il fut nommé contrôleur général.

Nous ne saurions mieux faire connaître les offres qu'à cette occasion M. Walpole fit à Mme du Deffand, qu'en donnant l'extrait de sa lettre en réponse à celle de Mme du Deffand, en date du 1er février, par laquelle elle lui annonçait cette diminution de son revenu, et les dispositions qu'elle avait faites en conséquence :—" Je ne saurais souffrir une telle diminution de votre bien. Où voulez-vous faire des retranchements ? Où est-il possible que vous en fassiez ? Excepté votre générosité, qu'avez-vous de superflu ? Je suis indigné contre vos *parents ;* je les nomme tels, car ils ne sont plus vos *amis*, s'ils

mon ami, vous savez que je suis sincère ; je vais chercher une occasion pour vous écrire à cœur ouvert sans aucune réserve ; votre cousin me la fournira. Vous aurez vu nos derniers édits, vous pourrez apprendre par notre ambassadrice la conduite qu'a tenue le grand-papa ; on lui dresserait des autels ; il a éteint l'incendie. Je souperai demain avec lui ; mais ce ne sera pas dans un petit comité, dont je suis très-fâchée ; il a véritablement de la franchise quand il est à son aise.

Je donnerai la chaîne demain ; ceux qui l'ont vue la trouvent jolie, mais ce ne sont encore que votre nièce et mes gens ; au toucher je craindrais qu'elle ne fût pas encore assez fine. Si le manchon que vous avez donné à Mlle Lloyd est couleur de rose, vous me faites voler votre cousin, c'était celui-là qu'il envoyait à sa nièce, le mien était blanc.

J'ai reçu la boîte du petit Craufurd par le Milord ; toutes nos affaires sont en règle. Je satisferai Mme Poirier ; n'ayez nulle inquiétude de me donner des commissions, je suis, je vous jure, fort en état de les faire. Je remets à demain à continuer.

Ce dimanche 25.

J'ai envoyé hier la chaîne à la grand'maman par le Prince de Bauffremont ; j'en saurai le succès ce soir ; tout ce qui vint chez moi hier la trouva charmante. Je vis Tourville, je lui fis faire la lecture de votre lettre ; il vous adore. L'estime que vous

vous laissent manquer un dédommagement. Je sens bien qu'ils peuvent avoir de la répugnance à solliciter le contrôleur général, mais tout dépend-il de lui ? J'aime aussi peu que vous les sollicitations. Je m'abaisserais à solliciter un inconnu plutôt qu'un ami qui n'aurait pas pensé à mes intérêts. Vous savez que je dis vrai. Bon Dieu ! quelle différence entre les *parents* et l'excellent cœur de M. de Tourville ! Dites-lui, je vous en prie, qu'au bout du monde il y a un homme qui l'adore ; et ne me dites point que je suis votre unique ami : pourrais-je en approcher ! Comment ! un ami qui cède ses prétentions en faveur des vôtres ! Non, non, ma petite, c'est un homme unique, et je suis transporté de joie que vous ayez un tel ami. Moquez-vous des faux amis, et rendez toute la justice qui est due à la vertu de M. de Tourville. C'est là le vrai *philosophe sans le savoir*. Ayant un tel ami, et encore un autre qui, quoique fort inférieur, ne laisse pas de s'intéresser à vous, ne daignez pas faire un pas, s'il n'est pas fait, pour remplacer vos trois mille livres. Ayez assez d'amitié pour moi pour les accepter de ma part. Je voudrais que la somme ne me fût pas aussi indifférente qu'elle l'est, mais je vous jure qu'elle ne retranchera rien, pas même sur mes amusements. La prendriez-vous de la main de la grandeur, et la refuseriez-vous de moi ? Vous me connaissez ; faites ce sacrifice à mon orgueil, qui serait enchanté de vous avoir empêchée de vous abaisser jusqu'à la sollicitation. Votre mémoire me blesse. Quoi ! vous ! vous, réduite à représenter vos malheurs ! Accordez-moi, je vous conjure, la grâce que je vous demande à genoux, et jouissez de la satisfaction de vous dire : J'ai un ami qui ne permettra jamais que je me jette aux pieds des grands. Ma petite, j'insiste. Voyez si vous aimez mieux me faire le plaisir le plus sensible, ou de devoir une grâce qui, ayant été sollicitée, arrivera toujours trop tard pour contenter l'amitié. Laissez-moi goûter la joie la plus pure, de vous avoir mise à votre aise, et que cette joie soit un secret profond entre nous deux." (B.)

marquez avoir pour lui et qu'il doit au récit que je vous ai fait de son procédé, le paye au centuple, à ce qu'il dit, de ce qu'il croit avoir mérité. Je suis bien déterminée à ne plus parler à mes parents ; j'ai lieu de croire qu'ils se conduiront bien ; mais, quoi qu'il puisse arriver, n'ayez, je vous prie, nulle inquiétude ; je ne serai forcée à aucune réforme. La seule différence qui sera dans mon état, c'est que je ne pourrai rien mettre en réserve, ce qui n'est pas un inconvénient aujourd'hui, ayant placé des rentes viagères pour mes gens. C'est avec vérité, mon ami, que je vous promets d'user de tout ce qui vous appartient avec la même liberté et confiance que si c'était mon propre bien ; n'insistez plus, je vous conjure, à exiger d'autres marques de ma soumission. Je n'aime point à vous résister, et cependant je le ferais très-certainement. Vous avez des moyens bien sûrs de m'obliger ; vous les connaissez bien, mais je ne vous en parle point ; je ne veux que ce que vous voulez, et votre cœur m'est trop connu, pour avoir rien à lui dicter. Sachez-moi gré de la bride que je mets à ma reconnaissance ; si je m'y laissais aller, je gâterais tout. J'aime bien que M. Montagu me fasse faire des compliments. Ils me sont d'autant plus agréables, que je vous les dois entièrement ; mettez-le à portée de m'en faire souvent : mais pourquoi ne ferait-il pas un tour à Paris ?

Il faut que je vous parle de votre cousin. Vous avez pris de fausses idées de lui ; c'est le plus aimable et le meilleur garçon du monde, il a des soins et des attentions pour moi infinies ; si jamais je vous revois avec lui, je me propose de former entre vous une sincère amitié, et je suis sûre d'y réussir ; il a été très-gauche avec vous, il en convient, et cela ne sera pas de même à l'avenir ; il a eu de terribles secousses ces jours-ci, mais il est fort tranquille présentement ; je crains que votre nièce ne soit jamais payée de ses soixante-dix louis ; j'en parlai hier à Mme de Cambis, et par le détail qu'elle me fit des finances de Mme de Boisgelin, je conclus que votre nièce attendrait bien longtemps.

Je ne sais pourquoi, mais je ne suis point en train d'écrire aujourd'hui. Votre cousin va être à l'affût du premier Anglais qui partira, je vous enverrai par lui le *Théâtre Espagnol*,[2] et peut-être un volume de ma façon. Vous devez avoir reçu vos tasses, en êtes-vous content ? Ne ferai-je pas bien d'attendre le retour du petit Craufurd à Londres pour lui écrire ?

L'ambassadeur de Naples mourut mercredi, en présence de

Le Théâtre Espagnol, traduit en français par Linguet.

Mme de Chimay et de M. de Fitzjames qui étaient chez lui ; il parlait sur le temps où il quitterait le deuil de sa sœur : ce sera, dit-il, le 15 ; il se tut, pencha la tête, et mourut sans aucune convulsion, sans faire le moindre mouvement. Il était sorti le matin, avait eu du monde à dîner, et il demandait ses chevaux pour aller chez l'ambassadeur d'Espagne : on croyait bien qu'il ne vivrait pas plus de six mois, parce qu'il était hydropique, mais il se portait beaucoup mieux ; on lui a trouvé de l'eau dans le cervelet, c'est une mort qu'on peut dire être fort agréable. Il avait été trois jours auparavant chez son notaire, où il avait déchiré un testament qu'il avait fait, il y avait quelques années ; il ne trouvait pas ses gens assez bien récompensés, il songeait à en faire un autre pour les mieux traiter, et ils n'auront rien du tout.

Adieu, mon bon et parfait ami.

LETTRE 238

Paris, ce mercredi 28 février 1770.

Votre nièce est la plus extraordinaire du monde ; je ne puis expliquer sa conduite avec moi qu'en lui supposant de l'antipathie. Jugez-en vous-même. Pendant que le petit Fox était ici elle était livrée aux oiseaux,[1] leur intelligence roulait sur le jeu, et c'était des mystères pour moi ; je croyais qu'elle perdait beaucoup ; vous savez quand elle m'a détrompée, vous l'ayant mandé sur-le-champ. Je crus entrevoir dans cette confidence de la confiance et de l'amitié ; Wiart lui porta le lendemain vingt-cinq louis, qu'elle reçut de bonne grace, je lui en sus gré, elle me fit bonne mine pendant quelques jours. Elle parla à Mme de Boufflers de la dette de sa fille ; et Mme de Boufflers lui offrit vingt-cinq louis sous le secret, ne voulant pas que sa fille s'accoutuma, ou plutôt continua, à lui laisser payer ses dettes. Votre nièce la refusa, et lui dit qu'elle avait en moi une ressource. Voilà qui va bien, direz-vous, mais ce n'est pas tout. L'autre jour soupant chez Mme de Caraman avec Mme de Cambis, celle-ci me confirma dans le doute que j'avais conçu qu'il y avait un grand refroidissement entre elle et Mme de Boufflers. Elle me dit qu'elles étaient brouillées pour des dits et redits qui ne vous font rien ni à moi non plus, et qui ne peuvent

LETTRE 238.—Inédite.

[1] Voyez la note 2 de la lettre 223.

jamais me rien faire. Je parlai à Mme de Cambis de la dette de Mme de Boisgelin, je lui en marquai de l'inquiétude et lui demandai ce qu'elle en pensait. Elle a certainement, me dit-elle, l'intention de la payer, mais elle-même ne l'est de personne ; le M. de Duras lui doit quatre-vingt-quinze louis, un M. de Beaumont cent-cinquante, d'autres personnes que je ne nomme point (dit-elle) encore davantage ; je suppose que c'est dans sa famille. Vous ai-je mandé que Mme de Boisgelin avait offert à votre nièce six louis à compte, qu'elle ne voulut point prendre, et elle eut raison ? Enfin rêvant quel expédient on pourra trouver pour la faire payer, voici l'idée qui m'était venue ; de payer à votre nièce la somme en entière, de me mettre en sa place vis-à-vis Mme de Boisgelin, de lui faire faire un billet et de convenir avec elle, qu'elle me payerait dans l'espace de six mois, un an, ou deux ans s'il le fallait en me donnant des accomptes quand elle aurait de l'argent. Je communiquai hier à votre nièce ce projet, elle le reçut comme une insulte, et me dit avec une dureté et grossièreté que cela ne lui convenait point, et qu'elle ne voulait pas de cet arrangement ; jamais elle ne voulut m'en apprendre la raison. Il vous suffit, me dit-elle, que je ne le veux pas. Dans ce même moment elle apprit que la petite Fanny était fort malade et que les réligieuses la prièrent de l'envoyer chercher ; comme il était neuf heures de soir, ce ne pouvait être que ce matin ; j'offris mon carrosse, qu'elle accepta ; j'offris de lui faire faire du bouillon, qu'elle refusa avec sa sécheresse ordinaire ; je lui dis que rien n'était plus choquant que sa conduite avec moi, qu'elle me faisait sentir en toutes occasions sa répugnance extrême pour recevoir de moi des soins et des attentions ; je ne sais si ce fut ce propos ou le chagrin de la maladie de sa fille qui la firent fondre en larmes. Nous allions chez la grand'maman, quand nous fûmes dans la cour de la grand'maman, je lui proposai de retourner chez elle si elle craignait de se faire voir dans l'état où elle était ; elle ne me répondit point, je descendis du carrosse, elle me suivit, et fut de très-bonne humeur. Nous ramenâmes le Prince de Bauffremont chez lui, et quand nous fûmes seules je lui dis : "Madame, je suis bien fâchée que vous ne vouliez point accepter l'arrangement que je vous propose avec Mme de Boisgelin ; vous n'en serez jamais payée, et moi je trouverais bien le moyen de l'être."—" Je ne le veux pas," voilà sa réponse ; elle refusa aussi le bouillon sous prétexte que le Docteur James ne voudrait peut-être pas que sa fille en prît. " Tout comme vous

voudrez," lui dis-je. " Je vous le répète pour la dernière fois que tout ce que j'ai est à votre service, vous demanderez quand vous le voudrez ce qui vous conviendra, mais je ne vous offrirai plus rien." Voilà où nous en sommes. Elle a actuellement ses deux filles chez elle, Wiart les a vues ; on saignait la petite fille qu'il a trouvée très-enflammée, et qui a un point de côté. Prescrivez-moi la conduite que je dois avoir et je m'y conformerai entièrement ; cette femme serait très-aimable si elle n'était pas folle ou si elle n'avait pas une inégalité et une humeur qui est l'équivalent de la folie. Puisque vous voulez bien la secourir, il faudrait que vous m'écrivissiez de lui donner de l'argent de votre part, elle n'en recevra point de moi autrement. Peut-être en empruntera-t-elle à M. Chamier. A l'égard des 25 louis que je lui ai prêtés vous me désobligeriez au delà de toute expression si vous prétendiez me les rendre ; ce n'est pas que je me croie en droit de lui en faire présent ; si elle n'est point en état de me payer, je consentirai à l'être par vous, mais ce sera quand je vous verrai, pas plus tôt que cela, mon ami, je vous prie, et n'en parlons plus. Cet article est bien long, mais j'ai cru ne devoir omettre aucune circonstance, pour que vous puissiez me bien conseiller.

Sénèque [2] est plus provençal que jamais ; depuis que j'ai commencé à lever son masque tout me confirme dans l'opinion que j'en ai conçue, mais qu'est-ce que tout cela me fait ? Rien du tout, je vous assure.

J'ai donné hier à notre bon ami M. de Lille les quatre volumes du *Théâtre Espagnol*, et un drame [3] de La Harpe qui fait ici grand bruit, vous m'en manderez votre avis. M. de Lille fera partir par deux ou trois courriers les dites brochures. On a trouvé la chaîne très-jolie, mais je vous la renverrai pour y faire ajouter deux porte-mousquetons, l'un pour un cachet, l'autre pour la clef.

Vous me ferez savoir quand le petit Craufurd sera de retour, il a laissé ici une robe de chambre dont il avait fait l'emplette pour une fille dont il apprit la mort. Cette robe de chambre

[2] L'Abbé Barthélemy. (Voyez la note 4 de la lettre 233.)

[3] *Mélanie, ou la Religieuse*, tragédie en trois actes et en vers. La pièce roule sur l'incident suivant rapporté par Grimm :—" On peut se rappeler une aventure fort triste qui a fait l'entretien de Paris pendant quelques instants . . . On assurait qu'une fille, forcée par d'injustes parents à se faire religieuse contre son inclination, et malgré ses représentations, s'était pendue de désespoir dans le parloir du couvent de la Conception, rue Saint-Honoré, le jour même qu'elle devait prononcer ses vœux." (*Corr. Litt.*, tome vi, p. 352.)

est chez une Mme de Marigny [4] qui voudrait la renvoyer chez votre nièce ou chez moi ; votre nièce ne la veut point recevoir ni moi non plus jusqu'à ce que le petit Craufurd me mande ses intentions. C'est le Général Irwin qui l'avait chargé de l'emplette de cette robe, elle n'est point payée, vous voyez bien qu'il faudra qu'il me donne des instructions sur tout cela.

Nous avons eu ici un grand tapage sur un nouvel édit qui jetait dans de grands embarras, mais ce n'est pas matière à lettre par la poste. Si vous étiez curieux de tous nos édits je vous les enverrais. Croyez-moi, mon ami, que je suis indifférente à tout ce qui n'est point vous, et qui n'a point rapport à vous, et qu'il n'y a point de malheur qui puisse m'abattre puisque je peux compter sur votre amitié ; c'est un bonheur si singulier et si grand qu'il absorbe tout. Cette lettre est assez longue et ne contient rien qui puisse vous amuser et intéresser. Quand votre cousin aura trouvé une occasion j'en profiterai.

Voulez-vous pour remplir le papier un couplet du Chevalier de Boufflers fait au séminaire, dans une lettre où il rendait compte de la vie qu'il menait ?

Sur l'air de la romance de *Gabrelle de Vergi*.

"Après dîner souvent je range
Quelques marrons au coin du feu.
Mon esprit lorsque je les mange
Ne cesse de penser à Dieu ;
Je dis, " Sa bonté que j'admire,
Sur les diaboliques charbons
Me laissera plus longtemps cuire
Que je n'ai laissé ces marrons."

Je serai fort aise du récit de votre bal, il m'est plus agréable qu'à vous, puisqu'il me vaudra une lettre de plus.

Votre nièce ne sait point que je vous ai écrit rien sur elle ; elle ne le saura que quand vous le jugerez à propos.

[4] Née Julie Filleul, mariée en 1766 au Marquis de Marigny, Directeur des Bâtiments, etc. du Roi, et frère de Mme de Pompadour. Mme de Marigny, qui était d'une grande beauté, était sœur de Mme de Souza, plus connue encore.

LETTRE 239

Paris, ce samedi 3 mars 1770.

Voilà une occasion dont il faut profiter ; j'aurais bien voulu qu'elle eût tardé de quelques jours, j'aurais peut-être eu plus de choses à vous mander ; mais Milady Dunmore n'est pas d'avis de retarder son départ ; je vous envoie par elle la suite du *Théâtre espagnol*, dont vous aurez reçu la première partie par le courrier de l'ambassadeur.

Que vous dirai-je de nos nouvelles ? Rien de trop bon. Je suis persuadée que le contrôleur général [1] prend l'ascendant. S'il réussit dans son projet de mettre la recette et la dépense au même niveau, que les particuliers soient bien payés de ce qu'il leur aura laissé, que les impôts soient diminués, on criera *Domine Deus Sabaoth !* Il est aux pieds de Mme du Barry et n'en rougit point ; il suit, dit-il, l'exemple de tous les ministres qui ont voulu se faire écouter des Rois, et même leur être utiles. Jusqu'à présent notre ami [2] a bonne contenance ; mais je doute que l'année se passe sans une grande révolution. Ce sera demain qu'il portera au conseil les états de ses différentes administrations, de la guerre et de toutes ses dépendances, fortifications, artillerie, etc. ; des affaires étrangères : pour cette partie-ci, on trouvera une grande diminution ; depuis plusieurs années elles n'ont monté qu'à sept millions, et sous le Cardinal de Bernis elles ont été jusqu'à cinquante-huit millions, ce qui est exorbitant, mais qui dépend souvent des circonstances. Nous ne payons plus, dit-on, aujourd'hui de subsides. À l'égard de la guerre, ce n'est pas de même ; jamais en temps de paix M. d'Argenson n'a passé cinquante millions. Il est vrai que l'artillerie en était séparée, et, je crois, les fortifications. Il y a, dit-on, aujourd'hui moins de troupes, c'est-à-dire moins de soldats ; mais M. de Choiseul a augmenté le nombre des bas officiers, a presque doublé leur paye ; a réparé toutes les fortifications ; a remonté l'artillerie qui manquait de tout ; enfin a remis les troupes dans un état de splendeur où elles n'ont jamais été. Il a des magasins de tout, quatre-vingt mille habits en réserve ; tout cela est d'une bonne administration, et n'a pu se faire qu'à grands frais ; aussi cela a-t-il prodigieusement coûté. Vraisem-

LETTRE 239.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] L'Abbé Terray.

[2] Le Duc de Choiseul.

blablement le contrôleur général proposera de grands retranchements ; il y consentira sans difficulté, parce qu'il en fera de grands dans la dépense, soit en réformant des troupes, en laissant les fortifications et l'artillerie sans entretien et sans augmentation. Il faut savoir si tout cela se passera sans humeur. Comme vous voilà au fait de ce que nous attendons, vous pourrez m'entendre à demi-mot dans mes lettres suivantes. La du Barry n'est rien par elle-même ; c'est un bâton dont on peut faire son soutien, ou son arme offensive ou défensive. Il n'a tenu qu'au grand-papa d'en faire ce qu'il aurait voulu ; je ne puis croire que sa conduite ait été bonne et que sa fierté ait été bien entendue. Je crois que Mmes de Beauvau et de Gramont l'ont mal conseillé. Il a aujourd'hui une nouvelle amie qui n'est pas d'accord avec ces dames, mais qui ne diminue pas l'ascendant qu'elles ont pris. C'est Mme de Brionne : il lui doit son racommodement avec M. de Castries, ce qui a été bon ; mais je crois qu'elle lui coûte beaucoup d'argent. Dans tout cela, le rôle de la grand'maman, c'est d'étaler de grands sentiments, de grandes maximes, de laisser échapper ce qu'elle pense, et d'en demander pardon à l'Abbé, qui fait des soupirs, et couvre ce que la grand'maman a dit d'indiscret par des aveux de ce qu'il pense, de ce qu'il prévoit, qui ne sont que platitude et fausseté.

Le d'Aiguillon, dit-on, est bien avec la du Barry. Ce mot *bien* a toute l'extension possible, mais cela ne signifie rien pour le crédit. Le contrôleur général mangera les marrons que les autres tireront du feu. Je ne sais pas quelles sont ses vues ; il n'est peut-être pas impossible qu'il n'ait pour but que le rétablissement des finances, et qu'il ne se contente de la gloire qui lui en reviendra. Il a toute la dureté et la fermeté de M. Colbert ; reste à savoir s'il en a la capacité et les lumières, et si son intention n'est pas de pousser notre ami, et d'en faire un second Fouquet.

Je voulais vous envoyer tous nos édits ; mais Wiart prétend que vous les avez tous par les gazettes ; l'un des derniers, qui est sur les rescriptions, a fait ici un tintamarre horrible. La Balue [3] avait fermé son bureau, c'était mercredi 21. M. de Choiseul, ce jour-là, tenait une cloche et dînait chez le curé de Saint-Eustache ; il apprit cet événement, dont, si l'on n'y avait remédié sur-le-champ, il pouvait s'ensuivre une banqueroute

[3] Célèbre banquier qui, comme M. de la Borde, était fort attaché aux intérêts du Duc de Choiseul. (B.)

générale ; il courut chez le contrôleur, lui fit sentir tout le danger ; l'on fit porter chez La Balue trois millions, qui rouvrit son bureau, recommença ses payements, et tout a été réparé ou du moins pallié. Une moitié du public croit que le contrôleur a fait une grande cacade qui a montré son ignorance et sa mauvaise foi. D'autres disent qu'il y a été forcé par les intrigues de M. de Choiseul, qui, d'intelligence avec La Borde et La Balue, leur avait fait refuser de faire le prêt pour l'année, à moins d'une augmentation d'intérêt exorbitante.

Votre cousin, qui était comme un fou, parce que son frère [4] y est intéressé pour seize millions, assure qu'il n'en est rien, et les deux papiers que je vous envoie confirment ce qu'il dit. Reste à savoir si dans l'espace d'un jour ou deux qu'il y a eu entre les propos des banquiers, de ces écrits et de l'édit, il ne s'est pas passé des choses que nous ignorons.

Voilà à peu près tout ce que je puis vous dire. J'ajoute que le Roi est toujours fort épris de sa dame, mais sans lui marquer beaucoup de considération ; il la traite assez comme une fille ; enfin elle ne sera bonne ou mauvaise que suivant celui qui la gouvernera ; son propre caractère n'influera en rien. Elle pourra servir les passions des autres, mais jamais avec la chaleur et la suite que l'on a quand on les partage ; elle répétera sa leçon ; mais, dans les circonstances où elle n'aura pas été soufflée, son génie n'y suppléera pas.

Votre cousin s'est attiré l'indignation du petit Comte de Broglio, par ses déclamations contre le contrôleur général ; ce petit comte est un des plus animés dans notre opposition. Depuis que je vous ai parlé de Tourville, je ne l'ai point revu. C'est l'homme le plus craintif qu'il y ait au monde. Quand je lui lus votre lettre, il fut confondu de toutes les louanges que vous lui donniez, et je crus démêler en effet, malgré sa bonne conduite, que ces louanges ne convenaient qu'à un cœur comme le vôtre, et non à nul autre. Soyez-en sûr, mon ami, il n'y a personne au monde de fait comme vous, et puisqu'il est de toute impossibilité que je passe ma vie avec vous, je n'ai nul chagrin de prévoir sa fin prochaine. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, ne m'inspire qu'ennui, dégoût ou indignation. Tous les hommes, disait le feu Régent, sont sots ou fripons : mais cela n'est-il pas vrai ? Voilà assez parler de nous, parlons de vous.

[4] Thomas Walpole, qui était banquier.

N'êtes-vous pas très-mécontent de votre Duc de Richmond ? Les gazettes lui font faire un sot personnage, je bénis le ciel de votre situation, vous n'êtes que spectateur, et la pièce, quant à présent, ne vous paraît point mauvaise. Vous me ferez plaisir d'entrer dans tous les détails qui peuvent vous intéresser, je ne suis pas tout à fait ignorante sur les choses de votre pays, et puis M. Chamier et le cousin m'instruisent.

Mais, dites-moi donc, où en êtes-vous de votre ouvrage ? [5] à quelle année en êtes-vous ? Pourquoi ne me pas parler de cela ? Votre nièce a ses deux filles chez elle, la petite est malade, elle a eu un point de côté et une grosse fièvre. Elle fut saignée deux fois mercredi, elle est aujourd'hui beaucoup mieux. L'Abbesse de Panthémont n'a pas envoyé savoir de ses nouvelles, je crains qu'elle n'ait envie de s'en défaire. Voilà une lettre bien longue. Il la faut finir, pour l'envoyer à Milady, qui part cet après-dîner.

Adieu, mon ami ; vous ne me reprocherez pas d'être romanesque, j'imite plus les gazetiers que les Scudéry.

Je pourrai vous écrire demain, si je reçois une lettre de vous.

LETTRE 240

Paris, ce dimanche 4 mars.

Tout rentre dans l'ordre accoutumé ; depuis deux ordinaires j'ai reçu vos lettres exactement, il en doit être ainsi des miennes. Votre lettre du 27 m'apprend le succès de votre bal.[1] J'aime votre petite cousine [2] à la folie, et je suis ravie que son déguisement, qui n'était pas une recherche pour être plus belle, l'ait rendue encore plus jolie. Mais j'abandonne le bal pour vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir. Je vous envoie la copie de deux lettres qu'on vient de me rendre dans l'instant. J'en suis fort contente pour plus d'une raison, dans lesquelles il n'entre point celle de ne vous pas être redevable. Je n'aurais pas accepté vos offres parce que je n'étais pas dans le cas d'en avoir besoin. Très-certainement je les aurais acceptées si ma

[5] Ce doit avoir été les *Mémoires du Règne de George III*, commencés en 1766 et finis en 1771.

LETTRE 240.—Inédite.

[1] Une mascarade donnée par quelques jeunes gens du bel air, le 26 février, à l'occasion de laquelle s'ajourna la Chambre des Communes.

[2] Mrs Damer.

situation me les avait rendues nécessaires. Il est inutile de vous dire que je vous en ai la même obligation et que je crois vous devoir tout ; je vous écrirai mercredi par une occasion que me fournit M. Chamier, je n'ai que le temps aujourd'hui de vous dire que je suis parfaitement et très-parfaitement contente de vous. Je pourrais cependant l'être davantage ; si vous avez encore ma lettre de douze pages relisez-la, et voyez si vous avez répondu à tous les articles.

(Tournez, s'il vous plait.)

Lettre de Mme la Duchesse de Choiseul à Mme du Deffand.

" Voici, ma chère petite-fille, la lettre de M. Terray sur votre pension ; nous n'y perdons rien, c'est tout ce que nous avons pu obtenir ; mais c'est bien peu en comparaison de ce que vous perdez d'ailleurs ; il faut donc chercher d'autres ressources pour vous en indemniser que celle de M. Terray ; et c'est de quoi le grand-papa s'occupera avec tout l'intérêt et la tendresse qu'il a pour sa petite-fille."

De M. l'Abbé Terray à M. le Duc de Choiseul.

" Paris, 24 février 1770.

Je suivrai l'usage, Monsieur, que j'ai trouvé établi pour le payement de la gratification de 6000 francs de Mme la Marquise du Deffand, et je donnerai des ordres pour que les deux ordonnances au porteur de 3000 francs chacune qui s'expédient de six mois en six mois soient payées sans aucune retenue comme par le passé ; mais il ne m'est pas possible dans les circonstances aussi orageuses de demander pour cette dame de nouvelles grâces à Sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec un très-sincère attachement, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

(Signé) TERRAY."

LETTRE 241

Paris, ce mercredi 7 mars 1770.

Votre lettre du 2 me plaît beaucoup, quoiqu'elle ne me promette pas plus de beurre que de pain ; mais j'ai tant et tant de confiance dans votre amitié, que je veux non-seulement lui tout devoir, mais je ne veux me permettre aucun désir qui ne soit conforme à vos volontés et intentions. J'aurais seulement voulu que vous m'eussiez dit un mot sur le logement dont je me suis assurée pour vous, j'en serai la maîtresse depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre.

Je dois aller à six heures chez la grand'maman entendre une tragédie de Sedaine. Il est trois heures, et je suis encore dans mon lit ; je n'ai que le temps de vous dire que le grand-papa

LETTRE 241.—Incomplète dans les éditions précédentes.

est plus ferme que jamais ; il parla dimanche au conseil pour représenter l'importance dont il était de tenir les engagements pris avec La Balue ; que le crédit était perdu dans toute l'Europe, et l'honneur du Roi compromis, si l'on ne lui fournissait pas l'argent nécessaire. Son discours dura trois quarts d'heure. Il le finit en priant le Roi de prendre des avis. Le Roi se leva, et dit : Les avis ne sont point nécessaires, il faut suivre le vôtre, il n'y a pas d'autre parti à prendre ; les opinions ne sont pas de l'argent, et c'est de l'argent qu'il faut ; chacun doit se cotiser, et j'en veux le premier donner l'exemple ; j'ai *deux mille louis* que je suis prêt à donner : M. de Choiseul dit qu'il avait deux cent vingt-cinq mille francs à toucher, qu'il ferait porter chez La Balue. M. de Soubise dit qu'il n'avait point d'argent, mais du crédit ; qu'il offrait d'en faire usage dans cette occasion. Les *deux mille louis* vous surprendront ; mais l'idée de l'argent comptant est peut-être ce qui a produit cette offre, qui peut paraître une plaisanterie, et qui aurait gâté le reste du propos ; il n'a pensé qu'au moment présent, et il n'avait peut-être que cette somme en argent, quoiqu'il en ait d'immenses en différents effets. Ce qui est de certain, c'est que le grand-papa est dans ce moment-ci au comble de la gloire dans sa nation et dans les étrangères. Il y eut hier une assemblée du Parlement pour l'enregistrement de cinq édits nouveaux dont l'objet est de donner des moyens pour subvenir aux besoins présents et urgents ; le Parlement fera des remontrances, ce qui tirera cette affaire en longueur, et peut causer de grands embarras. On ne peut pas plus mal s'expliquer, je vous en demande pardon ; je deviens plus bête de jour en jour, je suis incapable d'aucune application. Je suis pressée dans ce moment, votre nièce m'a interrompue au milieu de ma lettre par une visite qui m'a peu satisfaite ; on ne peut avoir plus de hauteur et de sécheresse. Tous mes soins et mes attentions la choquent, la blessent, et ne lui paraissent que des vanités ; je vais m'en tenir aux simples politesses comme avec tout le monde.

Je ne puis vous mander le prix de vos tasses, je ne le sais point encore ; Mme Poirier n'est point encore venue chez moi ; mais que vous importe ? Songez que si vous voulez que j'en use librement avec vous, il est à propos que vous me donniez l'exemple.

Ah ! mon Dieu, mon ami, je ne sais que trop combien d'obstacles s'opposent à vos voyages ici, ils m'effraient plus que vous,

et je sacrifierais le plaisir de vous revoir, qui est l'unique pour moi, au plus léger inconvénient que vous y pourriez trouver.

Votre cousin soupera ce soir chez la grand'maman. Je vous quitte pour me lever. Adieu. Cette lettre partira ou par le courrier de votre ambassadeur ou par une occasion qu'a M. Chamier.

Ce vendredi 9.

Vous saurez en recevant cette lettre ce qui l'a empêchée de partir plus tôt ; mon étourderie, qui m'a fait manquer deux occasions, ce qui fait que vous avez eu une lettre de plus. Convenez que vous êtes bien las de toutes mes écritures, vous en êtes inondé, il vous en arrive de toutes parts, mais toutes choses n'ont qu'un temps, tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé, et nous reprendrons notre règle de tous les huit jours. Je ne sais si je vous ai mandé que j'ai vu Mme de Boisgelin, et que je lui fis des représentations fort vives sur sa dette à votre nièce ; je le racontai à votre nièce, et c'est une conversation qui m'a fâchée contre elle et qui m'a fait vous dire qu'elle était haute et sèche ; je ne m'en dédis pas encore, cependant nous sommes bien ensemble. Elle vint me voir hier pour la première fois depuis huit jours parce qu'elle n'était point sortie à cause de la maladie de sa petite fille, qui est guérie ; elle me rapporta vingt-cinq louis que je lui avais prêtés, et comme nous étions ensemble je reçus une lettre de Mme de Boisgelin qui m'envoyait vingt louis pour elle, et me mandait qu'elle espérait m'envoyer les cinquante louis restant dans trois ou quatre jours. Cette petite aventure sera pour votre nièce une bonne leçon ; elle soupa hier avec moi chez la grand'maman, elle est enrhumée à faire peur, elle a une toux terrible, elle se laisse mourir de froid, parce que, dit-elle, dans son pays, on se vétit l'hiver aussi légèrement que l'été. Vous recevrez avec cette lettre un livre que j'ai demandé au grand-papa pour vous, il est, je crois, fort ennuyeux, mais il est fort recherché ici parce qu'il dit beaucoup de mal de M. d'Aiguillon. Je ne sais pas si la personne qui vous rendra ma lettre voudra se charger du livre ; s'il le refuse, vous l'aurez par une autre occasion. La grand'maman me dit hier que vous ne l'aimiez plus, que vous lui préférez Mme du Châtelet. Écrivez-moi quelque galanterie que je puisse lui montrer, et qu'il y ait un mot pour le grand-papa. Il est extrêmement content de votre cousin et de son frère. Ce grand-papa donna lundi neuf mille

louis qu'il venait de toucher pour envoyer en Hollande. Vous ne me parlez plus de vos affaires ; je vous ai ennuyé des nôtres, je ne dirai pas des miennes, car je ne puis douter qu'elles ne vous intéressent.

Ce samedi 10.

Je ne me souviens plus si je vous ai rendu compte, dans ma lettre du jeudi 8, de la conversation que j'avais eue la veille au soir avec le grand-papa ; en tout cas je vais vous la redire. Je le remerciai de ma pension. Il me dit : Cela n'est pas suffisant, je veux aller chez vous, causer avec vous, me mettre au fait de votre état et aviser aux moyens de le rendre solide. Nouveaux remercîments de ma part, mais succincts ; je me hâtai de lui parler de lui et de tous ses succès. Il nous fit le détail de ce qu'il avait dit au conseil, de ce qu'il pensait sur le contrôleur général, avec franchise, simplicité et clarté. Si cet homme avait autant de solidité que de lumière et de bonté, il serait accompli ; mais il est léger. Je ne doute pas qu'il n'oublie ses bonnes intentions pour moi ; mais en cas qu'il les effectue, je vous demande vos conseils. J'aurai bien le temps de les recevoir avant l'occasion. Dois-je lui donner le petit mémoire que voici ? Le détail de mon revenu n'est pas fidèle ; j'ai cru pouvoir, sans blesser la bonne foi, supprimer cinq ou six mille livres de rente qui sont ignorées et qui font que j'ai aujourd'hui trente-cinq mille livres de rente. Si vous pensez que cela ne soit pas bien, dites-le-moi ; j'en ai bien un peu de scrupule ; mais lisez la fable de La Motte intitulée *La Pie.*

Pour avec vous, mon ami, je n'ai ni la volonté ni ne pourrais de vous rien cacher [1] ; jugez par le détail [2] que je vous fais, si je suis dans le cas d'accepter vos offres. Je serais charmée de tenir tout de vous ; la reconnaissance pour vous ne sera jamais pour moi un sentiment pénible ; bien loin de m'humilier, j'en ferais gloire et serais tentée de m'en vanter ; mais vous voyez que dans le fond je n'ai besoin de rien, mais on peut recevoir d'un ministre ; ce qu'il ne me donnerait pas, il le donnerait à d'autres ; ce ne sont pas proprement des bienfaits qu'on reçoit d'eux ; ce qu'ils donnent ne leur coûte rien. Enfin conduisez-moi, faites-moi agir en me considérant comme un autre vous-même ; je le

[1] C'est la leçon du manuscrit. Miss Berry lit, "je n'ai ni la volonté ni ne pourrois avoir le pouvoir de vous rien cacher." Des éditeurs postérieurs ont lu, " ni la volonté ni le pouvoir, etc."

[2] Mme du Deffand changea d'avis et joignit son mémorandum à sa lettre du 8 mars, la suivante.

suis en effet par mes sentiments pour vous ; mais quand il faut que je me détermine sur ce qui n'a point de rapport à vous, je me méfie de moi-même et j'ai toujours peur de mal faire.

Cette lettre partira lundi matin par une occasion de M. Chamier. Vous recevrez le livre, dont j'ai le double. Tout le monde veut l'avoir, parce que M. d'Aiguillon y est fort maltraité ; je ne l'ai pas encore ouvert, ainsi je ne puis vous en rien dire.

Je ne puis m'empêcher, mon ami, de vous dire encore un mot sur votre voyage ici ; c'est de la meilleure foi du monde que je consens que vous n'y veniez plus ; je vois tout ce qui vous en coûte, et je ne vois pas ce qui peut vous en dédommager ; ce n'est pas que je doute de votre amitié et que je ne sois bien persuadée que vous ne fussiez fort aise de me revoir, mais six semaines sont si tôt passées, le voyage est si pénible. Il est vrai que vous n'auriez pas à l'avenir l'inconvénient d'un mauvais logement ; mais excepté le plaisir de me voir vous ne trouveriez qu'ennui, et votre ennui serait pour moi un chagrin aussi grand que votre absence. Savez-vous que tout mon regret quand je pense à vous, c'est qu'il n'y ait pas de champs-élysées, j'irais bien volontiers vous y attendre. Ne m'accusez point d'artifice en consentant que vous ne me veniez pas voir, je serais très-affligée, je vous l'avoue, que vous me prissiez au mot, mais je m'efforce à avoir des sentiments généreux, et s'il faut vous tout dire, je me flatte que cette manière me sera plus utile que les empressements et les instances ; mais ce qui est de la même vérité, c'est que j'aimerais mieux ne jamais vous revoir que d'être cause que votre santé en pût être le moins du monde altérée.

Je soupai hier chez les Caraman en petite compagnie ; on parla des ambassades ; je ne crois pas qu'il y eût personne bien au fait ; mais on dit que M. d'Ossun revenait d'Espagne et M. de Durfort de Vienne ; cela me déplut parce que cela m'a fait penser qu'en cas que cela fût vrai, et que l'état du grand-papa de fût pas bien solide, on destinerait le d'Ossun aux affaires étrangères ; et pour la guerre il y en a deux ou trois à choisir, pitoyables à la vérité, mais dignes de celle qui choisirait : le Paulmy, le Maillebois, peut-être M. de Castries ; enfin tout me fait peur. La grand'maman reviendra mardi de Versailles. Je traiterai cet article, ainsi que celui des ambassadeurs. On dit aussi que nous allons vous envoyer le Baron de Breteuil. Pourquoi après le d'Harcourt ne nous donneriez-vous pas votre

cousin ? Je ferai parler le grand-papa, si je le vois. Je ne tiens pas ce grand-papa, malgré toute la gloire qu'il s'est acquise, aussi affermi que je le voudrais ; la du Barry le hait plus que jamais, et on ne cesse de le harceler pour lui nuire. Adieu, je crois ma lettre finie ; cependant, comme elle ne partira que lundi, vous n'êtes peut-être pas encore quitte de moi.

J'avais raison, vous n'êtes point quitte de moi : ma toilette est faite, il est cinq heures, je suis seule, et pour me désennuyer je vais causer avec vous. J'ai envie de vous conter une réponse de Madame la Maréchale de Mirepoix, qui m'a paru très-jolie. Mme du Barry, pour lui plaire, ne cesse de lui parler de sa haine pour le grand-papa : " Comprenez-vous," lui dit-elle il y a quelque temps, " qu'on puisse autant haïr M. de Choiseul, ne le connaissant pas ? "—" Ah ! je le comprends bien mieux," répondit la Maréchale, " que si vous le connaissiez." C'est bien dommage que le cœur et le caractère de cette femme ne répondent pas à son esprit et à ses grâces. Elle est sans contredit la plus aimable de toutes les femmes qu'on rencontre ; je lui trouve beaucoup plus d'esprit qu'aux oiseaux, et ces oiseaux valent pour le moral encore moins qu'elle. Vous ai-je dit que les dames Boufflers et Cambis sont brouillées ? Il y a une petite aventure de jeu qui rend la première de ces dames un peu suspecte : un certain valet de cœur que celui qui tenait la main au vingt et un lui donna, et lequel ne se trouva point avec ses autres cartes, mais avec celles du Chevalier de Boufflers qui était à côté d'elle, et sur lesquelles cartes elle avait mis beaucoup d'argent et fort peu sur les siennes. Ce valet fit avoir vingt et un au Chevalier ; celui qui tenait la main se récria, et demanda raison de l'échange ; on le lui nia. Tout le monde baissa les yeux, se proposant sans doute de raconter l'aventure, dont on s'est fort bien acquitté. La scène était à l'Hôtel de Luxembourg ; heureusement je n'y étais pas et je peux avoir l'air de l'ignorer.

La petite Fanny se porte bien, votre nièce l'a avec elle et sa sœur. Je lui conseille de ne les pas remettre sitôt au couvent ; la petite Choiseul avait eu une rhume semblable à celui de Fanny, on la croyait guérie, elle a depuis trois jours une fluxion de poitrine, a été saignée quatre fois ; on ne croit pas qu'elle en réchappe. La jolie Mme de Belzunce est très-malade, elle crache le pus après avoir craché le sang ; tout le monde s'y intéresse. Allons, voilà assez causé, je vous quitte.

Ce dimanche 11, à 7 heures du matin.

Me revoilà encore. Je soupai hier chez le Président. Je préférai d'y rester à aller à l'Hôtel de Luxembourg ; une des raisons qui m'y détermina fut l'arrivée de Mme de Forcalquier ; je crus faire plaisir à Mme de Jonzac. Il n'y avait que Mme de Verdelin et un provincial de ses parents. L'avant-souper se passa à merveille. Excuses réciproques de ne s'être point vus, projets de se voir plus souvent. On se met à table ; jusqu'au fruit tout va bien : on vient par malheur à parler des édits ; d'abord cela fut fort doux ; petit à petit on s'échauffa. La Bellissima fit des raisonnements absurdes, loua tous les édits, attribua au contrôleur général une victoire complète ; soutint que tout ce qu'on avait raconté du conseil du dimanche 4 était de toute fausseté, qu'on en savait la vérité par M. Bertin ; je ne pus soutenir tranquillement une telle imposture ; elle passa à des déclamations de la dernière impertinence ; je perdis patience et je lui dis avec assez d'emportement : " Toutes vos colères, Madame, viennent de ce que M. de Canisy [3] n'a pas été fait brigadier." Alors elle devint furieuse, me dit cent sottises ; qu'il n'était pas étonnant que je fusse scandalisée qu'on ne respectât pas des gens à qui je faisais servilement la cour, à qui je baisais les mains. " Ah ! pour baiser les mains, Madame, cela peut être ; c'est une caresse que je fais volontiers aux gens que j'aime, ne voulant pas leur faire baiser mon visage." Nous entrâmes dans la chambre. " Je voudrais bien savoir," me dit-elle, " pourquoi vous m'avez apostrophée sur M. de Canisy. C'est un homme de mon nom, qui a vingt-sept ans de service. Il n'était pas besoin de ce mécontentement-là de plus, pour penser de ces gens-là ce que j'en pense."—" Vous avez poussé ma patience à bout, Madame," lui dis-je, " dans toute occasion vous faites des déclamations contre eux ; depuis longtemps je me fais violence pour n'y pas répondre. Jamais je n'ai parlé de vos amis d'une façon qui ait pu vous déplaire ; vous me deviez bien la pareille."—" Si vous n'en parlez pas devant moi," dit-elle, " vous ne vous contraignez pas en absence ; vous ramassez tous les écrits contre eux, vous les distribuez partout, et aujourd'hui vous finissez par m'insulter : on pardonne à cause de l'âge."—" Cela est un peu fort, Madame ; mais je vous remercie de m'apprendre que je radote ; j'en ferai mon profit." Nous étions alors seules,

[3] Il était parent de Mme de Forcalquier, dont le nom de famille était Canisy. (B).

la compagnie rentra ; nous restâmes environ une heure. Quand on se leva pour sortir, je lui dis : " Madame, après ce qui vient de se passer et sur ce que vous m'avez dit de ma vieillesse, vous jugez bien que je ne souperai pas demain chez vous." Elle marmotta quelques paroles et alla se coucher. Ainsi finit une liaison qui était bien mal assortie, et à laquelle je n'ai nul regret ; je ne m'en plaindrai ni n'en parlerai à personne. Je vous prie très-fort de n'en être nullement fâché, c'est la plus petite perte que je pouvais jamais faire.

Je ne m'attends pas à avoir aujourd'hui de vos nouvelles ; mais je ne fermerai cependant ma lettre que quand le facteur sera passé.

Après le passage du facteur.

Point de lettres, presque plus de papier, il ne me reste qu'à vous prier de ne pas rester un instant sans m'accuser la réception de cette lettre ; vous sentez bien que j'en dois être en peine. Ne le soyez point, je vous prie, de mon aventure avec Mme de Forcalquier ; croyez-moi, c'est tant mieux ; et à l'égard de la conversation que j'aurai avec le grand-papa, de l'usage que je ferai de mon mémoire, tout cela n'aura peut-être point lieu, il n'y pensera plus, ni moi non plus. Adieu, mon ami, de vos nouvelles *tôt tôt tôt*. J'ai reçu ce matin un billet du grand-papa qui part pour Versailles, il craint que la grand'maman ne soit malade, parce qu'elle a envoyé chercher Gatti.

LETTRE 242

Ce jeudi 8 mars, à 6 heures du matin.

Je vous écrivis hier aussitôt après avoir reçu votre lettre du 2. Je comptais donner la mienne à M. Chamier ou à votre cousin ; ils m'avaient dit avoir chacun une occasion de vous la faire tenir ; je ne vis point M. Chamier. Je sortis à six heures pour aller chez la grand'maman, je portai ma lettre avec moi pour la donner à votre cousin. Je savais qu'il y souperait, il me dit que son courrier était parti, ainsi que celui de M. Chamier ; je réserve donc cette lettre, je vous l'enverrai par la première occasion, et j'y ajouterai ce que je ne veux pas mettre dans celle-ci ; mais je n'ai pas voulu laisser partir le courrier d'aujourd'hui sans répondre à ce que vous me dites sur votre voyage ici.

LETTRE 242.—Inédite.

Croyez-vous, mon ami, que je ne sache pas aussi bien que vous la multitude de raisons qui doivent m'empêcher d'espérer de vous revoir et peut-être même de le désirer ? Je ne saurais admettre celle de votre âge, il ne peut être un obstacle à rien ; le mien suffit, on ne traverse point les mers, on ne s'expose point à des dangers et à des fatigues infinies pour une femme de mon âge à qui l'on ne doit rien, et qui serait indigne de toute complaisances, si elle était assez indiscrète pour laisser paraître qu'elle les désirait. Je vous ai dit que M. de Maulévrier me laissait la maîtresse de son appartement en son absence, il ne s'ensuit point que vous soyez engagé à le venir occuper, mais si par votre pure volonté, et si votre santé vous le permet, vous vous déterminiez à me rendre une visite vous seriez très-bien logé, et vous ne trouveriez aucun des inconvénients de votre appartement du Parc-Royal ; je me garderai bien de vous dire rien de plus sur ce sujet, nous nous connaissons trop bien pour que nous nous puissions rien apprendre de ce que nous pensons l'un pour l'autre, mais je puis vous apprendre que je ne parle de vous qu'à ceux qui en sont dignes, et par conséquent à fort peu de personnes. La grand'maman me demande souvent de vos nouvelles, et elle me dit, " Il m'a oubliée, il ne se soucie plus de moi ; " vous entendez ma réponse sans vous donner l'ennui de vous la dire.

Je fus hier à six heures chez cette grand'maman pour entendre la lecture d'une tragédie en prose de Sedaine, l'auteur du *Philosophe sans le savoir ;* il n'y avait que le grand Abbé, le Prince de Bauffremont et moi ; la porte était fermée, et le plus grand secret nous fut imposé. Cette pièce a plus de ressemblance à celles de votre Shakespeare qu'aucune des nôtres. Nous avons décidé que le titre serait *Paris sauvé.* Les principaux personnages (et qui m'ont parus de la plus grande force) sont Marcel, prévôt des marchands, et Maillard, premier échevin ; le temps de cette tragédie est le jour où Marcel doit livrer la ville de Paris à Charles le Mauvais. Il y a deux personnages que je trouve insupportables, c'est le fils de Marcel et la fille de Maillard qui sont mariés secrètement, et qui ont un petit enfant au berceau qui doit paraître sur le théâtre, et qui fera un grand effet, selon Sedaine ; mais le mari, la femme, l'enfant et le berceau, au lieu d'intéresser, me semblent d'une importunité insupportable ; quand ils sont sur la scène on a une extrême impatience qu'ils en sortent pour s'instruire des projets

et des mesures que prennent Marcel et Maillard. Il y a aussi un chancelier de Charles le Mauvais qui joue un très-bon rôle. Le sujet de la pièce est très-bien choisi, et dans le deux et troisième actes il y a des choses très-belles et très-neuves. Ce Sedaine a certainement du génie. Cet ouvrage n'est point fini et il ne le sera pas sitôt, dès qu'il paraîtra vous l'aurez ; en attendant n'en parlez à personne.

Je suis bien aise que vous soyez content de vos tasses ; elles ont eu plus de bonheur que mon Henri IV. Je ne sais point en vérité ce qu'elles coûtent, parce que je n'ai point vu Mme Poirier ; je l'attends ces jours-ci, n'ayez point d'inquiétude, je vous présenterai mon mémoire, à condition que vous me donnerez le vôtre. On trouve la chaîne très-jolie mais je vous la renverrai pour que vous y fassiez ajouter deux porte-mousqueton.

Bon, j'oubliais de vous raconter le reste de ma journée d'hier. La lecture, les louanges, les remarques, les critiques ; tout cela dura jusqu'à neuf heures ; après quoi on ouvrit la porte ; le cousin, le Baron, le Marquis, et le Duc de Gontaut arrivèrent. La soirée fut assez gaie, il n'y eut que le Gontaut, la grand'maman et moi qui parlâmes. La grand'maman me dit que le grand-papa lui avait dit de me retenir parce qu'il voulait me voir en rentrant ; tout le monde sortit successivement excepté l'Abbé et le Prince ; le grand-papa n'arriva qu'à deux heures un quart. Il vint m'embrasser de bonne grâce et avec amitié, je lui fis mes remercîments, mais j'appuyai bien plus sur les circonstances dans lesquelles il s'était souvenu de moi que sur le bienfait ; il me dit qu'il ne serait pas satisfait qu'il n'eût tout réparé, qu'il voulait venir chez moi, avoir un entretien particulier, s'instruire de mon état et aviser aux moyens de le rendre solide. Je le remerciai et sur-le-champ je changeai la conversation en des sujets plus intéressants. Je me suis couchée à quatre heures, je n'ai point dormi, il en est sept. Adieu.

Mon état [1] et mes goûts ne m'obligent à aucune dépense extraordinaire, mais mon âge et mes malheurs augmentent beaucoup mes besoins. La société m'est nécessaire, bientôt il deviendrait indécent que j'allasse la chercher, il m'est donc important d'en pouvoir jouir chez moi ; ce qui ne se peut qu'en ayant un souper ; il me faut plus de domestiques qu'à d'autres personnes de mon âge et de mon état, ne pouvant ni lire ni écrire moi-même. On

[1] Ce qui suit est le mémorandum mentionné dans la précédente lettre.

peut aisément juger ce qu'il faut de revenu pour avoir dix ou douze domestiques et un souper pour cinq ou six personnes. Il est bien difficile que ce puisse être avec moins de mille écus par mois. Je vais entrer dans le détail qui le prouvera :—

	Francs.
Pour la table chaque mois 1,500 f., ce qui fait	18,000
Pour le loyer, qui n'est présentement que de deux mille francs, mais que j'augmenterai dès qu'il y aura quelque logement de vacant, parce qu'ils me sont nécessaires . . .	3,000
Pour un carrosse et trois chevaux	4,000
Pour les gages des domestiques et habillements . . .	6,000
Pour les provisions de bois, de lumières, etc.	4,000
Pour mes entretiens	4,000
Total	39,000

Voici l'état de mon revenu présent :—

Six mille francs que m'a laissés Mme de Luynes, sur lesquelles le dixième retenu	5,340
Une rente viagère que j'ai placée sur M. le Président Hénault	4,600
Mon douaire	4,000
Des rentes viagères sur l'Hôtel de Ville	6,000
Des actions sur les fermes, dont la principale était de 50,000 francs, dont la rente est réduite à dix-huit cent livres ci .	1,800
3 contrats des 50 millions que j'ai acheté à 18 de perte rapportant	450
Une gratification annuelle	6,000
Total	28,190

Voici ce que j'ai caché :—

Pour des rentes viagères que j'ai fait à mes gens et dont je jouis ma vie durant	3,100
Des rentes viagères sur la ville de Rouen	3,900

LETTRE 243

Paris, ce mercredi 21 mars 1770.

Je suis étonnée en vérité qu'on vous laisse la clef de votre chambre ; rien n'est si extravagant (permettez-moi de vous le dire) que vos deux dernières lettres. Je m'attends que la première que je recevrai sera dans le même goût ; mais je me promets bien que ce sera la dernière, parce qu'en ne vous écrivant plus tout ce qui me passe par la tête, vous n'aurez plus à vous plaindre

Lettre 243.—Incomplète dans les éditions précédentes.

de mon indiscrétion. Oui, oui, je suis discrète, et pour le moins autant que vous ; je ne suis pas plus variable que vous ; mais ce qui est bien pis, c'est que ma tête ne vaut pas mieux que la vôtre ; un rien la trouble, la dérange ; j'ai la sottise de vous le confier, et ne vous parlant plus de vous pour plusieurs raisons, dont la principale est que je n'ai pas à m'en plaindre, je vous fais mes plaintes sur les autres, ou, pour parler plus juste, je vous dis avec franchise ce que je pense de tout le monde. Vous prenez mes lettres pour des feuilles volantes imprimées, et vous croyez que le public les lit ainsi que vous. Mais venons à ma justification.

La question que je vous ai faite n'est nullement imprudente [1] ; quand je vous écris, je crois être tête à tête avec vous au coin de mon feu ; mais il faut que vous me grondiez, et telle est mon étoile, qu'il faut que je n'aie jamais un contentement parfait. Est-ce ma faute si M. Hervey [2] fait une mauvaise plaisanterie et exprime ce qu'il croit que je pense pour vous, comme il exprimait ce qu'il disait penser pour moi ? Votre nièce m'a dit cent fois qu'il était amoureux de moi, en présence de tout le monde : si moi et tout le monde s'en étaient scandalisés, ç'aurait été un grand ridicule ou une grande bêtise ; mais vous n'avez pas le talent d'entendre la plaisanterie, ou vous croyez que mon estime et mon amitié vous déshonorent. Il faut donc que je m'engage à faire l'impossible pour que l'on ne vous profère jamais mon nom ; nous verrons alors quelle sera la nouvelle querelle que vous me chercherez. Venons au reste. Où prenez-vous que je suis mécontente de Tourville, et que je me plains de lui ? il y a douze ou quinze ans qu'il est de mes amis sans aucune variation ; je vous ai dit simplement que ce qu'il avait fait pour moi (quoique très-honnête) était un peu exagéré par vous.

Je suis très-bien avec votre nièce, et soyez tranquille sur cet article. Je me conduis comme vous me le prescrivez, et vous n'aurez jamais sujet de me faire aucun reproche. Ce que je vous ai dit de Sénèque et de Burrhus [3] ne prouve point de légèreté dans mes jugements, ce sont les occasions qui nous font connaître les gens. Je suis très-bien avec eux, et d'autant mieux que je règle ma conduite sur mes observations et remarques.

[1] Voyez la lettre 239 ; et la note 4 ci-dessous.
[2] M. Felton Hervey. Il avait dit qu'il était amoureux de Mme du Deffand, et qu'elle était éprise d'amour pour M. Walpole. (B.)—Il était fils du premier Comte de Bristol de la famille de Hervey ; il mourut en 1775.
[3] Voyez la note 4 de la lettre 233.

Je suis au désespoir de vous avoir conté ma querelle avec la Bellissima, cela m'attirera encore une lettre terrible ; mais sachez que moi, qui suis la plus imprudente personne que vous ayez jamais connue, je n'en ai parlé à qui que ce soit, ni à la grand'-maman ni à aucune personne avec qui je vis, et que cette *doctissima* l'a racontée à tout le monde, et tout le monde lui a dit qu'elle avait grand tort. On a envie de nous raccommoder, je ne m'y refuserai point si cela convient à la société, mais je ne le rechercherai pas.

La grand'maman est à Paris ; elle y restera jusqu'à samedi ; je crois que je souperai avec le grand-papa demain ; il doit être content de l'estime du public. Je ne puis en dire davantage.

Je ne sais si vous avez reçu ma dernière lettre de douze pages : mais vraiment non, c'est la réponse que vous y ferez que je prévois qui sera terrible : je m'arme de courage pour en soutenir la lecture sans chagrin et sans colère ; mais je me promets bien de ne me plus exposer à telle aventure. Malgré tout cela, mon ami, je suis fort contente de vous. Vous voulez avoir de l'amitié pour moi parce que vous ne doutez pas que je n'en aie pour vous. Je ne veux point vous savoir mauvais gré de la mauvaise opinion que vous avez de mon caractère ; puisqu'elle ne vous empêche pas d'être de mes amis, je ne dois pas m'en affliger : je serais cependant bien aise que vous ne me crussiez pas *si vaine, si tyrannique* et *si imprudente ;* ces trois défauts sont un peu contraires à une liaison intime.[4] Que puis-je faire pour vous ôter cette opinion ? C'est de ne vous plus parler de moi, de ne rien désirer de vous, et de ne vous rien raconter de personne ; moyennant cela, vous serez à l'abri des lettres de douze pages, je ne troublerai plus votre tête, et vous ne pourrez pas me dire que je vous ferme les portes de Paris.

Ah ! mon ami, que conclurai-je de tout ceci ? c'est que je ne suis pas digne d'avoir un ami tel que vous ; que vous croyez me devoir de l'amitié, et que ne trouvant pas ce sentiment dans votre cœur, vous vous en prenez à mes défauts. Il est tout

[4] M. Walpole avait dit dans une des lettres dont elle se plaint :—"Vous mesurez l'amitié, la probité, l'esprit. enfin tout, sur le plus ou le moins d'hommages qu'on vous rend. Voilà ce qui détermine vos suffrages et vos jugements, qui varient d'un ordinaire à l'autre. Défaites-vous ou au moins faites semblant de vous défaire de cette toise personnelle, et croyez qu'on peut avoir un bon cœur sans être toujours dans votre cabinet. Je vous l'ai souvent dit : vous êtes exigeante au-delà de toute croyance ; vous voudriez qu'on n'existât que pour vous ; vous empoisonnez vos jours par des soupçons et des défiances, et vous rebutez vos amis en leur faisant éprouver l'impossibilité de vous contenter." (B.)

simple que vous soyez ennuyé d'un commerce qui vous cause peu de plaisir, mais de la contrainte, de la fatigue et du dégoût. Je ne me crois ni vaine ni tyrannique ; j'ai été souvent imprudente, j'en conviens ; mais je m'en crois fort corrigée. Je suis bien éloignée de me croire sans défauts ; j'en suis toute pleine, et mon plus grand malheur, c'est d'en être bien persuadée. Je suis plus dégoûtée de moi-même que ni vous ni qui que ce soit ne peut l'être, et je ne supporte la vie que parce qu'il m'est bien démontré qu'elle ne saurait être encore bien longue.

Informez-vous chez M. du Châtelet si l'on n'a pas reçu par leur courrier les deux premiers volumes du *Théâtre espagnol*, et *Mélanie*, que M. de Lille s'était chargé de vous envoyer. Adieu, je finis ainsi que mon papier.

LETTRE 244

Ce mercredi 28 mars 1770.

Écoutez-moi bien, je vous prie, et que ce que je vais vous dire soit pour vous la loi et les prophètes.

Quoique vous soyez un fagot d'épines et qu'on ne sache par où vous prendre, je ne m'en embarrasserai point, et dussiez-vous devenir tout à fait fou, je vous dirai exactement la vérité sur toutes choses sans ménagement et surtout sans *manège*.

À peine ma grande lettre fut-elle partie que je me repentis bien de vous avoir parlé de la Bellissima, me doutant bien que vous en perdriez le peu de bon sens qui vous reste ; je ne me suis pas trompée. Un ciron vous paraît une montagne, et vous êtes si fort prévenu contre mon indiscrétion, qu'à moins que je n'aie sur la langue une paralysie comme sur les yeux vous me croirez toujours aussi babillarde que le barbier de Midas. Apprenez pourtant, Monsieur, que je soupe ce soir avec Mme de Forcalquier, et que c'est chez Mme d'Aiguillon ; que je n'ai conté cette querelle à personne, et que cette querelle et l'excessive discrétion que j'ai eue m'ont fait un honneur infini. La Bellissima n'a pas été si prudente, elle l'a contée à tout le monde, mais avec tant de vérité que M. de Maurepas, et tous les gens qui ne m'aiment pas, tout le monde enfin, lui a dit qu'elle avait très-grand tort ; et quand au bout de huit ou dix jours on est

Lettre 244 —Inédite.

venu à m'en parler et à me presser de raconter comment cela s'était passé j'ai renvoyé à l'édition de la Bellissima, disant que je ne soupçonnerais jamais qu'elle ne dît pas exactement la vérité. Le grand-papa apprit cette tracasserie chez les Beauvau quinze jours après qu'elle était arrivée, et c'est lui qui l'a apprise à la grand'maman ; l'un et l'autre, ainsi que les Beauvau, m'ont fait de grands reproches de ce que je ne leur en avais rien dit ; enfin jamais je n'ai été grondée si injustement ; mais pour mettre fin à vos colères ou plutôt à vos folies, je vous répète que nous nous raccommodons ce soir, et que c'est Mme d'Aiguillon qui fait le raccommodement, qu'on ne peut être plus contente que je le suis de Mme d'Aiguillon ; il n'y aura point d'éclaircissement entre nous, et comme c'est la Bellissima qui a eu tous les torts je ne serai nullement embarrassée de mon rôle, j'aurai de la douceur, de la bonne humeur, et la dignité qui convient à celle qui pardonne ; j'ajouterai demain matin le récit de ce qui se sera passé afin d'obtenir si je puis quelque part dans votre estime ; non pour conserver votre amitié, vous me menacez trop souvent de cesser d'en avoir pour que je puisse me flatter qu'elle existe encore.

Venons actuellement à mes *manèges*. J'en ai donc avec vous, et vous ne vous y laisserez pas surprendre ? Ah ! que je serai attrapée ! Comment, je ne réussirai pas à vous gouverner ? Ah ! bon Dieu, quel décompte ! Effectivement comment ai-je pu croire que vous donneriez dans mes panneaux ? J'ai osé vous proposer de loger dans la cour de Saint-Joseph ! Quelle indécence ! Sied-il bien à une femme aussi jeune que moi de donner occasion à la médisance ? Que penserait-t-on en France, en Angleterre, dans toutes les cours de l'Europe quand on apprendrait qu'un homme de cinquante-deux ans vient de Londres à Paris pour loger dans la même maison où loge son amie qui en a soixante-treize. Quel horrible scandale ! Oh ! je n'y ai pas pensé ! mais il faut pour ma justification vous dire que la grand'maman, l'Abbé, le Marquis, les Maulévrier, qui offrent leur logement, n'ont pas eu plus de pudeur que moi. Vous ne l'accepterez donc pas, en vérité vous avez bien raison, je vous aurais là sous ma main, et quoique vous puissiez faire je vous gouvernerais tout à mon aise. Non, non, vous n'êtes pas un homme à donner dans de tels pièges, et pour me punir de mes projets vous ne viendrez point du tout, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même, et incessamment il en sera de vos lettres comme de vos voyages ;

ce n'est plus actuellement le style de Scudéry qui vous blesse; j'avais pris celui de Mme Desnoyers,[1] il ne vous plaît pas davantage. Ne vous contraignez point, et si ma correspondance vous importune n'êtes vous pas le maître de la faire finir quand il vous plaira? Il n'est pas bien étonnant que je vous ai écrit par des occasions particulières tout ce que je vous aurais dit au coin de mon feu, comptant parler à mon meilleur ou à mon unique ami, mais je ne le vois que trop, il n'en existe pas dans le monde.

Les conseils que vous me donnez sur le petit mémoire que je vous ai envoyé je me les étais donné moi-même; non seulement je suis bien déterminée à n'en faire aucun usage, mais bien résolue à laisser au hasard le soin de tout ce qui me regarde, je suis si dégoûtée de moi et des autres que je ne veux plus penser à rien, je veux vivre comme un automate; la société des taupes me conviendrait infiniment, je pense qu'il vaut mieux être sous terre que d'être dessus.

Tranquillisez-vous, je vous prie, sur votre nièce, pour la dernière fois je vous dis que nous sommes bien ensemble, et que nous serons toujours de même; à l'avenir je ne vous en parlerai plus. Je ne vous ai point commis avec votre cousin, je ne lui ai point donné à penser que vous n'aviez pas été content de lui. Je ne prends point votre nom en vain, et si j'ai le malheur qu'on vous dise quelquefois que je suis *amoureuse* de vous, daignez ne me pas soupçonner d'une telle folie, ayez le bon sens de croire que ceux qui vous le disent ne le pensent pas.

Il me reste quelque espérance que votre mauvaise humeur ne durera pas toujours, et que si vous voulez bien continuer à m'écrire vos lettres seront dans cinq ou six semaines plus douces que celle d'aujourd'hui; mais dites-moi, je vous conjure, de quoi vous voulez que je remplisse les miennes, vous en avez proscrit le sentiment, vous voulez en bannir la confiance, voulez-vous m'amener à ne plus vous écrire? Vous êtes un étrange homme; je ne puis avoir de vous une idée fixe; quand je crois être bien avec vous c'est le moment où j'y suis le plus mal, et quand je crois vous avoir perdu, je vous retrouve; souffrez que je vous dise que mon âge et ma santé rendent ces soubresauts un peu trop forts; vous ne pouvez ignorer ce que je pense pour vous, et ce que je pense de tous les autres; vous savez de qui je puis attendre

[1] Mme du Deffand a peut-être dit, pas *Desnoyers*, mais *D'Aulnoy*—la Comtesse d'Aulnoy, auteur de romans et de contes de fées, qui mourut en 1705.

de la consolation ; faut-il que j'y renonce ? et faut-il me dévouer aux malheurs ? Adieu, à demain que j'ajouterai le récit du souper.

Ce jeudi, à 7 heures du matin.

Si vous avez lu l'*Avare* de Molière rappelez-vous le raccommodement de Maître Jacques [2] ; c'est positivement celui qu'a fait la grosse Duchesse. Je fus chez elle un peu après neuf heures, il y avait sept ou huit personnes ; Mme Boucault, votre cousin, le Prince de Bauffremont, le Marquis de Brancas, etc. La Bellissima arriva à dix heures, elle ne me dit mot ni moi à elle, on dit qu'on avait servi ; comme je suis assez malade depuis trois ou quatre jours, et que je ne mange que du potage et des œufs, la Duchesse me dit de ne me point mettre à table ; je restai avec votre cousin au coin du feu. Au sortir de table la Duchesse vint à moi, et me dit : " Dites donc à la Bellissima que vous êtes bien aise de la voir."—" Ah, Madame, vous ne le voudriez pas, et certainement vous ne me le conseillez pas."—" Non," dit-elle, " mais je suis fâchée que cela ne se trouve pas mieux."—" Qu'est-ce que cela fait, Madame, il n'est question que de pouvoir nous avoir ensemble sans que cela embarrasse ceux chez qui nous serons, et sans avoir de démêlé l'une avec l'autre." Elle alla faire un piquet avec le Marquis de Brancas et un autre, et je me mis au vingt et un avec le reste de la compagnie ; j'y fus de fort bonne humeur, et ne pensai pas plus à la Bellissima que si elle avait été à Londres. Après le piquet et le vingt et un il y eut de la conversation, je la tournai sur M. de Penthièvre afin de pouvoir faire quelque question à la Bellissima, elle y répondit et s'en tint là ; à une heure elle s'alla coucher, ainsi que le reste de la compagnie, excepté le Prince, votre cousin, et moi ; alors la Duchesse fit des lamentations sur le peu de succès de sa négociation, je la consolai en lui disant que cela s'était tourné à merveille, qu'il n'en fallait pas davantage, qu'elle pourrait nous avoir toutes les deux ensemble quand elle voudrait, mais qu'il fallait s'engager à ne point raconter les circonstances de notre beau raccommodement, qu'il fallait seulement dire qu'il n'y avait point eu d'embrassade ni d'éclaircissements, et que nous avions été ensemble comme s'il n'y avait point eu de différend, enfin tout comme à l'ordinaire. La grand'maman avec qui je serai plus véridique sera fort contente que cela se soit passé ainsi,

[2] Voyez l'*Avare*, acte IV, scène 4.

car elle insistait que je n'allasse jamais chez elle quand même elle viendrait chez moi. La Duchesse après tout cela nous parla de ce qui l'intéressait avec tout le bon sens et la raison possible. Ne croyez pas que je sois mal avec la cabale ; hors les principaux personnages que je ne connais pas, je suis bien avec tout le reste, il y en a plusieurs que je vois souvent ; enfin, quoique vous en vouliez croire, j'égale en prudence et conduite les sept sages de la Grèce ; et ce que je puis vous assurer encore, ce n'est par aucune vue intéressée, je suis contente de mon état, et si vous étiez content de moi il ne me manquerait rien, mais vous êtes un peu barbare, un peu cruel. Vous ne savez pas le mal que me font vos querelles d'allemand, elle me dérangent l'estomac, et augmentent mes insomnies, ce qui ne peut qu'abréger ma vie, ce vous sera un moyen de me faire le bien que vous vouliez, j'aurai plus de fortune qu'il ne me sera nécessaire. Adieu, il ne tiendrai qu'à vous qu'en dépit des Terray, des Bellissima, des Idoles, etc., je ne fusse fort heureuse.

Je vous voudrais à Strawberry-Hill, le séjour de Londres m'est contraire. Les folies et les fureurs de l'opposition sont contagieuses, vous valez cent fois mieux au milieu de vos vaches, de vos moutons et de vos dindons. Mes compliments à Rosette, faites-lui faire des enfants pour m'en donner un.

Demandez donc à M. Craufurd où est sa robe de chambre, et ce qu'il veut que je fasse.

LETTRE 245

Paris, ce 4 avril 1770.

Mon ami, mon unique ami, au nom ne Dieu, faisons la paix ; j'aimais mieux vous croire fou qu'injuste, ne soyez ni l'un ni l'autre ; rendez-moi toute votre amitié. Si j'avais tort, je vous l'avouerais, et vous me le pardonneriez ; mais, en vérité, je ne suis point coupable, je ne parle jamais de vous ; vos Anglais, qui ont été contents de moi, croient me marquer de la reconnaissance en vous parlant de mon estime pour vous ; ceux qui vous aiment croient vous faire plaisir ; ceux qui ne vous aiment pas cherchent à vous fâcher, s'ils se sont aperçus que cela vous déplaisait ; mais je suis sûre que le bon Hervey a cru faire des merveilles ; je lui pardonne, malgré le mal qu'il m'a fait.

À l'égard de ma question indiscrète, elle ne pouvait être

Lettre 245.—Incomplète dans les éditions précédentes.

comprise ni par les lecteurs ni par l'imprimeur ; de plus, ce n'était point par la poste, c'était dans une de ces deux lettres de douze pages que vous reçûtes par des occasions sûres. Ayez meilleure opinion de moi, mon ami. Vous m'avez corrigée de bien des défauts ; je n'ai qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un désir, c'est d'être, jusqu'à mon dernier soupir, votre meilleure amie. Ne craignez pas que j'abuse jamais de votre amitié ni de votre complaisance. Jamais je ne vous presserai de me venir voir ; eh ! mon Dieu ! je ne sens que trop de quelle difficulte sont pour vous de tels voyages, tous les inconvénients qu'ils entraînent. Je pensais à remédier à celui qui est le plus insupportable, le bruit des auberges. Rien ne paraîtrait ici plus simple et plus raisonnable que cet arrangement ; je me proposais bien de ne vous pas laisser apercevoir que nous habitions la même maison ; eh bien, il n'y faut plus penser.

Disons un mot de la Bellissima ; c'est une affaire oubliée, il n'est point question *de dits et redits ;* cela n'a point formé deux partis ; ses amis sont les miens, les miens sont les siens, nous nous verrons en maisons tierces, en attendant que nous nous voyions l'une chez l'autre ; enfin cela ne fait rien à personne, pas même à elle ni à moi.

Pour votre nièce, nous sommes parfaitement ensemble, et nous y serons toujours ; personne ne s'est jamais aperçu de nos petits différends. Vous ne me soupçonnerez pas de pouvoir manquer d'égards pour votre nièce ; la connaissance que j'ai de son caractère, jointe à vos conseils, répondent d'une paix imperturbable. J'espère, mon ami, qu'il en sera de même entre vous et moi, et qu'après cet éclaircissement-ci, nous ne troublerons plus nos pauvres têtes. Nous voulons l'un et l'autre nous rendre heureux ; je vais pour cet effet redoubler de prudence ; de votre côté, tâchez d'avoir un peu d'indulgence, et ne me dites jamais que nous ne nous convenons point. Songez à la distance qui nous sépare ; que quand je reçois une lettre sévère, pleine de reproches, de soupçons, de froideur, je suis huit jours malheureuse, et quand au bout de ce terme j'en reçois encore une plus fâcheuse, la tête me tourne tout à fait. Je n'aime pas le sentiment de la compassion : cependant rappelez-vous quelquefois mon âge et mes malheurs, et dites-vous en même temps qu'il ne tient qu'à vous malgré tout cela de me rendre très-heureuse.

Vous ne me parlez plus de votre chose publique. Je suppose

que vous ne vous souciez pas que je vous parle de la nôtre; ainsi je finis.

Avez-vous reçu les deux premiers volumes du *Théâtre espagnol?*

Voilà des vers que Voltaire a envoyés à la grand'maman; j'en ai reçu d'autres, mais ils ne sont pas si jolis.

Quatrains sur la Fondation de Versoix.[1]

Madame, un héros destructeur,
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable.
J'aime bien mieux un fondateur,
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de mémoire
Il sera le seul favori,
Si de *fonder* il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge,
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de la Syrie
Avait eu pour surintendant,
Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-sots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux asiles
Pour les moines de Saint François,
Mais ils n'ont point fondé de ville.

Envoyez-moi des Amphions,
Sans quoi nos peines sont perdues;
À Versoix nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maisons.[2]

Sur la raison, sur la justice,
Sur les grâces, sur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

---

[1] Sur le lac de Genève. Choiseul, qui détestait les Génevois, songeait à y fonder une ville.

[2] Les rues furent tracées sur le papier, mais des maisons ne furent jamais construites.

LETTRE 246

Ce mercredi 11 avril.

Moi, vouloir vous gouverner, moi, employer des manèges avec vous, moi, vous avoir perdu par ma faute, voilà de quoi me rendre folle. Rien n'a peut-être été plus extraordinaire que l'amitié que vous aviez prise pour moi, mais les raisons qui me la font perdre le sont mille fois davantage. Il est inutile de vous répéter tout ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire aujourd'hui ; il ne me pouvait rien arriver de plus malheureux que de perdre votre amitié, mais vous y ajoutez encore ce qui le peut me le rendre plus cruel, en me disant que c'est par ma faute. Mais n'en parlons plus. Vous voulez vous débarrasser de moi, je n'ai pas le moyen de vous ramener ; comment pouvez-vous croire que je puisse me reprocher quelque faute ; plus je me creuse la tête pour chercher quel tort je puis avoir, moins je le trouve. Ceux que vous m'imputez (permettez-moi de vous le dire) n'ont pas le sens commun. J'ai parlé du logement ***à la grand'maman, à l'Abbé, au Marquis,***[1] ***et aux Maulévrier.*** En vérité, en vérité, est-ce un crime ? Les Maulévrier, je les connais peu, mais je leur ai demandé la jouissance d'une partie de leur logement soit pour vous ou pour tout autre. La grand'maman me demandant si vous reviendriez ici je lui dis que je n'en savais rien, que vous aviez été fort incommodé du logement à votre dernier voyage, mais que j'avais une proposition à vous faire qui pourrait vous convenir, que c'était le logement de M. de Maulévrier ; le Marquis et l'Abbé qui y étaient, trouvèrent, ainsi qu'elle, que rien n'était plus raisonnable. Voilà mon crime. Rien n'est plus faux que je parle de vous, votre amitié m'honore infiniment, mais ce n'est pas mon défaut que la jactance. Si j'ai des ennemis qui aient pu réussir à me faire des tracasseries avec vous, comment puis-je m'en défendre ? J'ignore quels ils sont, et ce qu'ils peuvent dire. Mais à quoi me servira tout ce que je puis vous dire ? Vous voulez rompre avec moi ; j'ai poussé trop loin ma confiance en vous, j'ai cru, oui, je l'ai cru, avoir trouvé en vous un ami véritable, un ami, un consolateur, un protecteur, et je me suis trompée. Jamais vous ne m'avez estimée. Vous vous êtes ennuyé auprès de mon tonneau, ah ! je n'ai pas de peine à le croire ! Vous

LETTRE 246.—Inédite.

[1] Le Marquis de Castellane.

avez de la honte de vos attentions pour moi, vous ne me trouvez pas digne de vous. Tout cela peut être, et n'est point extraordinaire ; mais vous perdre par ma faute, par mes manèges, par mes imprudences, par mes projets de vous gouverner, voilà qui est faux, et à quoi je suis bien étonnée que vous ayez recours. Quel parti prendre ? Je n'en sais rien ; ma tête est si troublée, je trouve une si grande différence de vous à vous-même qu'il m'est impossible de rien conclure. J'ai reçu de vous tant de marques d'amitié, j'étais si persuadée que rien au monde ne pouvait me la faire perdre, que je ne sais aujourd'hui si je dors ou si je veille. Toutes mes paroles vous sont suspectes, mes plus cruels ennemis n'ont pour moi plus de haine ni de mépris que vous m'en marquez. Je suis au désespoir ; je ne vous le cache pas. Voilà un singulier malheur et auquel je crains bien qu'il n'y ait point de remède.

LETTRE 247

Paris, ce samedi 14 avril 1770.

Je suis aussi contente de la lettre que je reçois, qu'un pendu le serait d'obtenir sa grâce ; mais la corde m'a fait mal au cou, et si je n'avais été promptement secourue, c'était fait de moi. Oublions le passé ; j'aime mieux me laisser croire coupable, que de risquer de troubler de nouveau la paix ; je suis bien avec tout le monde. Votre nièce est contente de moi et je ne crains pas qu'elle se plaigne de ma tyrannie.

La grand'maman arriva hier ; elle passera toute la semaine prochaine à Paris ; je la verrai souvent : enfin, enfin, je ne suis mal avec personne, car quoique je ne sois point encore raccommodée avec Mme de Forcalquier, cela ne saurait s'appeler être brouillée.

Le grand événement d'aujourd'hui est la retraite de Madame Louise.[1] Il y avait dix-huit ans qu'elle voulait être religieuse, dix qu'elle s'était déterminée à être carmélite ; elle n'avait dans sa confidence que le Roi et l'Archevêque, qui combattaient son dessein. Apparemment qu'après qu'elle les y eut fait consentir,

Lettre 247.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Louise-Marie, fille cadette de Louis XV, alors âgée de trente-trois ans. Elle prononça ses vœux au couvent des Carmélites à Saint-Denis le 2 septembre 1771 ; elle y mourut en 1787.

elle détermina le jour avec eux ; ce fut le mercredi saint. La veille, le Roi dit à M. de Croismare, écuyer, d'aller prendre les ordres de Madame Louise, et qu'on eût à obéir à tout ce qu'elle ordonnerait. Elle demanda un carrosse pour le lendemain, sept heures du matin, sans gardes du corps, sans pages ; elle ordonna à Mme de Ghistel,[2] l'une de ses dames, d'être à sept heures chez elle tout habillée. Elle ne dit rien à ses sœurs, qui n'avaient pas le moindre soupçon de sa résolution. Le mercredi, elle monta dans son carrosse à sept heures précises, changea de relais à Sèvres, et dit : *À Saint-Denis.* Entrant à Saint-Denis, elle dit : *Aux Carmélites.* La porte ouverte, elle embrassa Mme de Ghistel : " Adieu, Madame," lui dit-elle, " nous ne nous reverrons jamais." Elle lui donna une lettre pour le Roi, et une pour ses sœurs ; elle n'avait pas apporté une chemise ni un bonnet de nuit. Elle devait prendre le voile blanc en arrivant. Le jeudi, on lui apporta des nippes dont elle ne prit que deux chemises et une camisole ; elle se fait appeler la sœur Thérèse-Augustine. C'est ainsi qu'elle signe la seconde lettre qu'elle a écrite au Roi, avec la permission de *notre révérende mère.* Elle le supplie de vouloir bien payer *douze mille francs pour sa dot. C'est le double des dots ordinaires, mais ce que payent pourtant les personnes contrefaites, qui sont plus délicates et peuvent avoir besoin de quelques douceurs ;* elle lui demande aussi *de continuer ses pensions jusqu'à sa profession, pour avoir le moyen de faire quelque gratification à ceux et à celles qui l'ont servie.* Cela ne vous fait-il pas pitié ? Notre espèce est étrange ! Quand on n'est pas malheureux ni par les passions ni par la fortune, on se le rend par des chimères. Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui ; il me faut quelque temps pour rétablir le calme dans mon âme : je suis ravie d'être bien avec vous, et ce ne sera certainement pas par ma faute à l'avenir si j'y suis jamais mal.

Ce jour de Pâques.

Nous soupâmes, votre nièce et moi, hier chez la grand'maman. Le grand-papa, qui est fort enrhumé, rentra de bonne heure, et vint nous trouver ; il avait été, suivant la prière que lui en avait faite la grand'maman, chez l'Abbesse de Panthémont, pour l'engager à garder Mlle Cholmondeley l'aînée, qu'elle veut rendre à Madame sa mère. L'Archevêque et l'Abbé de Citeaux la

[2] C'est peut-être Louise-Élisabeth de Melun, Princesse de Guistelle, Grande d'Espagne.

tourmentent et l'exigent ; il n'a pu réussir, elle consent à garder la petite, mais Mme Cholmondeley ne veut pas séparer les deux sœurs ; le parti qu'elle va prendre, c'est de mettre la petite à Saint-Joseph, et d'avoir l'aînée avec elle.

Je souperai ce soir avec le grand-papa, je l'espère du moins, et qu'une médecine que je viens d'avaler tout à l'heure ne m'empêchera pas de sortir à neuf heures.

La grosse Duchesse a un gros rhume, la goutte aux deux pieds et bien des inquiétudes dans la tête, dont elle n'est cependant point accablée ; je la vois souvent, c'est une très-bonne femme.

Il n'y avait que deux mois que le Roi était au fait des projets de Madame Louise ; elle avait laissé faire tous ses habits pour les fêtes du mariage ; elle n'a point pris le voile blanc ; ce ne sera que dans six mois. Cette aventure n'a pas fait une grande sensation ; on hausse les épaules, on plaint la faiblesse d'esprit, et l'on parle d'autre chose.

Vous avez beau temps à votre campagne ; je vous en félicite.

LETTRE 248

Ce dimanche 22 avril 1770.

Il faudrait être bien incorrigible et bien ensorcelée si le mot amitié entrait jamais dans aucune de mes lettres. Il me semble que le mot de reconnaissance avait été le plus fréquent dans cette dernière reprise-ci. Vous avez craint qu'il ne me menât plus loin, et c'est plus une terreur panique qui vous a troublé qu'une réalité. Je crois que ma véritable faute, c'est d'avoir poussé ma confiance trop loin, en entrant dans des détails qui vous ont ennuyé, et qui vous ont fait craindre d'entrer dans des tracasseries ; c'est de quoi vous deviez être sûr d'être à l'abri. Je n'en ai, Dieu merci, avec personne, et si j'en avais, je n'y ferais jamais entrer mes amis. Je crois que nous voilà au terme de terminer ces ridicules procès, qui vous sont fort indifférents, mais qui ne me le sont pas à moi. Soyez certain que vous n'entendrez plus dire que j'ai proféré votre nom ; j'espère à l'avenir que vous voudrez bien adoucir votre style, et que continuant la correspondance vous voudrez bien qu'elle me soit aussi agréable qu'elle

Lettre 248.—Inédite.

devrait l'être. Mais enfin loin d'exiger de la compliance je ne veux de vous que ce qui sera volontaire et de bon gré. Il est assez naturel quand on écrit à ses amis de se laisser aller à dire tout ce qui passe par la tête, et de rendre compte de tout ce qui intéresse ; et sans cette condition il est difficile qu'un commerce soit agréable ; mais comme il m'est absolument impossible de renoncer au vôtre, je souscris aux ordres que vous me prescrivez, ainsi parlons de la pluie et du beau temps.

Votre séjour à la campagne n'a pas dû être agréable, et je me flatte que vous n'y êtes pas aujourd'hui, il fait un vent affreux. Rien ne me déplaît autant, il me jette du noir dans l'âme ; j'imagine qu'il vous fait le même effet.

Je suis fort en peine de la sortie de M. Wilkes,[1] on en aura des nouvelles mercredi prochain. J'espère que vous ne vous trouverez dans aucune bagarre. Nous ne sommes ici occupés qu'à préparer des fêtes [2] ; le grand-papa prêtera un logement à Madame votre nièce à Versailles, et je compte que M. de Beauvau aura soin de la bien placer. Il y aura le 1er, jour du mariage, festin royal, illuminations, feux d'artifice. Les jours suivants bals parés, bal masqué, opéra, comédies, un jour de repos entre chaque divertissement. Les fêtes de la ville ne seront qu'entre le 1er et le 9 juin. Il y aura une foire sur les boulevards et un feu d'artifice dans la place de Louis XV, mais qui sera très-mal placé, il tournera le dos à la rivière ; on y donnera la girandole de Rome.

Ne voilà-t-il pas des nouvelles bien intéressantes ; je pourrais vous parler de MM. Billard [3] et Grisel, mais vous n'avez peut-être jamais entendu parler d'eux, et je crois que vous ne vous en souciez guère.

[1] Walpole écrit dans une lettre à Mann du 19 avril 1770 : — "Le jour tant appréhendé de la mise en liberté de Wilkes s'est passé sans incident. Il fut élargi tard avant-hier soir et partit immédiatement pour la campagne. La nuit dernière plusieurs boutiques et maisons particulières furent illuminées . . . quoique peu de quelque importance . . . La soirée fut très-pluvieuse et pas un chat ne bougea." (*Lettres*, tome vii, p. 375.)

[2] En l'honneur du mariage du Dauphin, âgé de seize ans, avec l'Archiduchesse Marie-Antoinette, qui en avait quinze. Le mariage eut lieu le 16 mai 1770.

[3] Caissier général de la poste. Il avait fait une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions. " Billard se piquait de la plus haute dévotion. Il avait des liaisons intimes avec M. l'Abbé Grisel, sous-pénitencier de l'Église de Paris . . . En sa qualité de confesseur de M. Billard, il s'était aussi fait directeur de la caisse des postes . . . Billard, qui ne faisait aucune dépense apparente, avait un genre de luxe particulier ; suivant ses registres, l'entretien de son confesseur allait, année commune, à plus de cent mille écus. On prétend que c'est pour avoir quelques éclaircissements sur l'objet de cette énorme dépense que Saint Grisel a été arrêté, et l'on s'attend à trouver les Jésuites au fond du sac." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome vi, p. 378.)

Vous me ferez plaisir de me marquer quand j'aurai réussi à vous écrire du style qui vous convient.

LETTRE 249

Paris, ce 1er mai 1770, à 7 heures du matin.

Je suis malheureuse depuis que je suis mal avec vous ; voilà trois jours que le courrier manque ; j'attends votre lettre avec impatience et la plus grande inquiétude, je me prépare autant que je peux à soutenir le chagrin qu'elle pourra me causer ; il est de toute vérité que vos dernières colères contre moi me paraissent injustes ; et sans la parfaite estime que j'ai pour vous, vous me paraîtriez de mauvaise foi, je croirais que c'est des prétextes que vous cherchez pour rompre un commerce qui vous ennuie. Mais non, je connais trop bien votre vérité pour pouvoir vous soupçonner d'aucun manège ou d'aucune adresse. Pourquoi, si vous étiez las de moi ne me le diriez-vous pas tout franchement ? et pourquoi ajouteriez-vous à la douleur de vous perdre celle d'avoir à me le reprocher ? J'ai pu quelquefois vous déplaire par trop de vivacité, par quelques imprudences ; le ridicule en était pour moi, vous ne pouviez pas le partager ; mais enfin je suis au point aujourd'hui que toute votre sévérité ne trouverait rien à reprendre. Votre nom m'inspire une sainte horreur, je croirais bien faire un blasphème de le prononcer, mais moins je parle de vous plus j'y pense ; je me figure que vous êtes témoin de tout ce que je fais et de tout ce que je dis. Jugez après cela si je fais des fautes ; oh non ! je n'en fais point, et je n'en ferai plus jamais. J'ai eu tort, j'en conviens, de vous raconter toutes sortes de puérilités et de misères qui vous auraient parues moins que rien en vous les contant à vous-même ; c'est le papier qui leur a donné de la consistance, elles n'en avaient pas intrinsèquement plus que les pensées que l'on n'articule pas, et qui se détruisent par elles-mêmes en se succédant ; mais je devais me souvenir que votre tête se trouble aisément, c'est mon tort de l'avoir oublié ; mais si cela ne vous ennuie pas trop, relisez les lettres qui vous ont mécontenté, vous y verrez que loin de rien exiger je ne me permets pas de rien désirer ni de rien espérer, et que cet appartement des Maulévrier n'était pas pour un temps préfix ni un piège pour tirer de vous

Lettre 249.—Inédite.

quelque connaissance de vos projets ; je suis pénétrée de reconnaissance de tout ce que je vous dois ; vos deux voyages ici, le vif intérêt que vous m'avez marqué prendre à ma fortune, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ah ! que vous avez tort de croire que c'est ma vanité qui en est flattée, votre amitié a beau m'honorer, jamais la vanité n'entrera dans mes sentiments pour vous ; l'avenir vous fera connaître si je suis raisonnable et si vous auriez raison de me refuser votre estime. En voilà assez, ceci servira de préliminaire à la lettre que j'attends.

3 heures.

Enfin voilà votre lettre ; pardonnez le préambule que vous venez de lire ; voilà qui est fini pour jamais, et Dieu merci tout va rentrer dans l'ordre accoutumé ; c'est comme si l'on m'avait ôté cent livres de dessus l'estomac, la respiration en est plus libre, je ne crains plus l'ennui, enfin je suis contente. Je conviens que je suis une espèce de monstre dans la nature, il est sans exemple d'être aussi vivante à soixante-treize ans.

Je ne sais pourquoi Milady Marie Coke [1] est si contente de moi, je ne savais en vérité que lui dire. Vos raisonnements sur Sœur Thérèse de Saint-Augustin,[2] quoique bien pensés, ne se trouvent pas justes ; c'est une tête chaude très-agissante, extrême dans tout ce qu'elle pense ; son exemple ne fera rien à personne, elle est déjà presque oubliée ; ses sœurs l'ont vue, son père la verra en allant à Compiègne ; il ne paraît pas qu'elle se répente encore, mais il n'est pas impossible que cela n'arrive entre ci et dix-huit mois.

Tout le monde est allé au devant de Madame la Dauphine,[3] on n'est occupé que des préparatifs des fêtes, c'est à quoi va tout l'argent.

Votre petite-nièce l'aînée est avec sa mère, la petite est

[1] Née Lady Mary Campbell ; la plus jeune fille du second Duc d'Argyll. Lady Mary épousa en 1747 le Vicomte Coke, fils unique de Thomas Coke, Comte de Leicester. À la suite de violentes querelles domestiques, ils se séparèrent quelques années avant la mort de Lord Coke en 1753. Lady Mary vecut jusqu'en 1811. C'était une personne de caractère et une excentrique, et elle est familière aux lecteurs des *Lettres* de Walpole, et des *Mémoires de la famille d'Argyll* par Lady Louisa Stuart. Dans son *Journal*, en date d'avril 1770, Lady Mary note comme suit son impression de Mme du Deffand :—" Dans la soirée je fis visite à Mme du Deffand. Elle parle si bien que j'aurais voulu coucher par écrit ses moindres paroles, pensant que j'aurais eu plaisir à les relire ensuite." (Tome iii, p. 233.)

[2] Madame Louise. (Voyez la lettre 247.)

[3] Marie-Antoinette vit pour la première fois son futur époux et le Roi au pont de Berne dans la forêt de Compiègne, le 15 mai 1770. Le mariage eut lieu à Versailles le jour suivant.

restée à Panthémont. La grand'maman devait venir à Paris aujourd'hui et y rester jusqu'au 10, qu'elle doit partir pour Chanteloup ; elle a changé d'avis, elle ne viendra que le 8 et ne sera que vingt-quatre heures ici.

Je fus avant-hier à Versailles, je lui rendis une petite visite et je soupai chez les Beauvau. Le grand-papa est fort occupé, il vient, pour la seconde fois, de sauver la banqueroute des banquiers.

La grand'maman sera partie quand le reste de sa chaîne arrivera ; mais le couvercle de mon vase, l'avez-vous donc oublié ?

Le Président s'affaiblit tous les jours, je ne saurais croire qu'il passe l'été ; il ne donne point appétit de vieillir.

Je suis bien aise qu'il n'y ait point eu de bagarre à la sortie de Wilkes ; j'aime beaucoup les ordonnances de votre parlement sur les petits chiens. Faites donc avoir des enfants à Rosette, je voudrais avoir une petite chienne de sa façon. Adieu.

LETTRE 250

Paris, ce dimanche 13 mai 1770.

Si je traitais votre lettre selon ses mérites je la ferais partir tout à l'heure pour Ferney ; Voltaire en serait charmé ; vous reveilleriez sa verve.

Je vous envoie un petit ouvrage[1] que je ne doute pas qu'il soit de lui. Vous verrez qu'il désire autant que vous la révolution de Turquie. Ma correspondance avec lui continue toujours ; la grand'maman, qui y est entrée, la rend beaucoup plus vive ; il lui écrit encore plus souvent qu'à moi, et nous envoie souvent des brimborions ; quand je ne vous les envoie pas, c'est qu'ils n'en valent pas la peine.

Comment avez-vous pu vous résoudre à entreprendre M. de Thou ? hors les mémoires je ne puis lire aucune histoire. Je suis bien de votre avis, tout auteur impartial est froid et ennuyeux ; enfin on ne sait que lire, j'aime autant aujourd'hui les fables que les vérités.

Vous me demandez pourquoi la grand'maman est allée à

LETTRE 250.—Inédite,

[1] *Traduction de poème de Jean Plokof, conseiller de Holstein, sur les affaires présentes* ; c'était bien de Voltaire. (Voyez l'*Appendice XV*.)

Chanteloup. Le deuil de son beau-père, qui n'est point encore fini, ne lui permettait pas de se trouver aux fêtes, elle en est comblée de plaisir ; elle mourait de peur que le mariage ne fût retardé jusqu'au 29 de ce mois que son deuil étant fini elle n'aurait pu se dispenser de se trouver partout. Ses forces n'auraient pas été suffisantes pour soutenir une fatigue aussi grande pendant quinze jours. Elle partit mercredi 9 à minuit précis avec une petite Mme d'Achy, le grand Abbé, et Gatti. J'ai reçu une lettre de l'Abbé en même temps que la vôtre, qui me mande qu'elle est arrivée jeudi à deux heures après midi, qu'elle s'est mise dans le bain en arrivant, qu'ensuite elle s'est promenée sur l'eau, qu'elle n'a pas trop bien dormi la nuit, qu'elle a la voix éteinte, il me paraît inquiet de son état. Je soupai avec elle et le grand-papa le jour de son départ ; je remis à celui-ci l'ordonnance de ma pension, ayant peu d'espérance de m'en faire payer par moi-même ; cette tournure m'a très-bien réussi, et il me l'envoya hier avec un fort joli billet où il me promet de me venir embrasser dans l'absence de la grand'maman.

Je donne à souper ce soir à Mme de Beauvau, à l'Archevêque de Toulouse et à l'ami Pont-de-Veyle ; celui-ci a la fièvre depuis cinq ou six jours avec une toux infernale, j'en suis très-inquiète ; c'est le seul ami que j'ai dans mon pays.

Madame la Dauphine est aujourd'hui à Soissons ; le Roi et toute la famille royale sont partis ce matin pour Compiègne. La Dauphine y arrivera demain, elle y couchera. M. le Dauphin par décence ne logera pas au château, il couchera chez M. de Saint-Florentin. Mardi toute la cour soupera à la Meute [2] ; toutes les dames du service et toutes les femmes et filles de tous ceux qui ont des charges, et Mme du Barry sont sur la liste ; tout le monde après souper retournera à Versailles, excepté Madame la Dauphine qui n'y arrivera que le lendemain à sept heures du matin ; elle y fera sa toilette, sera mariée à midi ; il y aura grand appartement après dîner, le soir le banquet royal dans la salle du théâtre, qui est cent fois plus admirable que les sept merveilles du monde. Après le souper grande illumination, et un feu superbe, le lendemain l'opéra de *Persé*. Je compte que madame votre nièce aura partout des places pour elle et trois personnes de sa suite, elle a déjà vu le logement que le grand-papa lui prête, dont elle est fort satisfaite, et je crois qu'elle ne le sera pas moins des attentions de M. de Beauvau.

[2] Ou la Muette—château royal à l'entrée du Bois de Boulogne.

Vous ne sauriez vous imaginer à quel excès on porte la magnificence et la dépense ; il y a bien de vos compatriotes, mais il ne laisse pas d'avoir grand nombre d'étrangers qu'on aura bien de la peine à placer.

Voilà toutes les nouvelles de la cour, celles de la ville sont des assassinats, des roués, des pendus.

Votre petite chaîne a été reçue et admirée de nouveau ; effectivement je la crois charmante ; la grand'maman m'en a demandé le prix et tout de suite beaucoup de vos nouvelles, dont elle m'a trouvée très-peu instruite ; elle croit que vous ne l'aimez plus, elle prétend vous aimer beaucoup. Je suis très-contente d'elle et du grand-papa. Mme de Gramont va à Barèges les premiers jours de juin ; comme elle prendra les deux saisons, elle ne sera vraisemblablement de retour qu'au mois d'octobre.

La grand'maman reviendra à la fin de juin ou les premiers jours de juillet, mais ce sera pour aller à Compiègne.

Je vais passer le temps des fêtes dans une grande solitude, heureusement il m'est arrivé une connaissance de Macon,[3] qui se pique d'avoir de l'amitié pour moi et croit me devoir quelque reconnaissance, pour l'avoir fait sortir de la Bastille où il avait été mis injustement ; je travaille à lui faire avoir un bénéfice.

Le Président est toujours dans le même état, à peine est-il l'ombre de ce qu'il a été ; mais j'espère pour lui qu'il ne sent point cet état. Mme de Jonzac est digne de la plus grande estime, je ne cesse d'admirer sa persévérance, c'est le sceau de la véritable vertu. Les vers[4] de Voltaire que je vous envoie sont à propos d'une lettre dans laquelle il me mandait que la grand'maman était une cruelle, une volage, une perfide. L'autre ouvrage ne me vient point de lui, c'est Mme d'Aiguillon qui me la donne, mais je ne doute pas qu'il n'en soit l'auteur. Je vous remercie de vos couvercles.

[3] L'Abbé Pierre Sigorgne (1719-1809), physicien, correspondant de l'Institut.

[4] Dizain contre votre grand'maman :—

"Oui, j'ai tort si je vous ai dis
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit.
Cette image est trop révoltante ;
Je crois qu'on la peut définir:
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir."

LETTRE 251

Paris, ce samedi 19 mai 1770.

Vos lettres sont toujours les bien venues : qu'elles soient longues ou courtes, cela est égal ; il me suffit qu'elles me soient une preuve de votre complaisance et de votre souvenir, et qu'elles m'instruisent de votre santé. Je ne prétends ni ne désire rien de plus. C'est à moi de craindre pour les miennes ; je ne puis les remplir que de choses qui vous soient très-indifférentes, et qui, par le peu d'intérêt que j'y prends moi-même, deviennent très-ennuyeuses sous ma plume ; le ciel ne m'a point favorisée du talent de Mme de Sévigné. Indépendamment de son esprit, l'intérêt qu'elle prenait à tout rendait ses narrations très-intéressantes. Cela dit, il faut pourtant vous conter des nouvelles. Vous avez deviné très-juste ; il y a des tracasseries sans nombre [1] ; le menuet que doit danser aujourd'hui Mademoiselle de Lorraine [2] a troublé bien des têtes ; les Pairs joints à la noblesse ont présenté au Roi une requête contre les prétentions des Princes lorrains ; ce fut hier que le Roi y répondit, et voici sa réponse. Il y a un certain doute sur la demande de M. de Mercy, qui pourra bien faire que beaucoup de dames se dispenseront d'aller à son souper et à son bal.

Rien n'a été plus beau que la chapelle, que l'appartement, et par-dessus tout le banquet royal ; mais l'ambassadrice aura sans doute des relations plus circonstanciées et plus exactes que celles que je pourrais faire. L'opéra qu'on donna jeudi fut trouvé déplorable. Le feu ne fut point tiré mercredi, jour du mariage, à cause de la pluie, mais il le sera aujourd'hui après le bal paré ; il fait le plus beau temps du monde.

Ce dimanche, à 2 heures.

J'attendais des nouvelles pour continuer ; les voici :

Le jeudi au soir, après la réponse du Roi, il y eut une assemblée, chez le Duc de Duras, des Pairs et de la noblesse ; on y

LETTRE 251.—[1] "Au mariage de Marie-Antoinette, la noblesse, qui ne voulait pas reconnaître la supériorité des ducs, c'est-à-dire des hommes titrés, s'opposa même vivement aux droits que la Reine voulait établir en faveur de la maison de Lorraine et menaçait de ne pas se trouver au bal paré, si la Princesse Charlotte de Lorraine ouvrait ce bal. Comme la résistance était opiniâtre, la négociation sur ce point frivole fut difficile. Enfin il fut décidé que la Princesse jouirait de la faveur qu'on voulait lui accorder, mais sans conséquence pour l'avenir, et uniquement parce qu'elle était parente de la Reine." (Ségur, *Mémoires*, tome i, p. 81-2.)

[2] Fille de Mme de Brionne, et sœur du Prince de Lambesc. (B.)

conclut que personne ne danserait. Tout le vendredi on crut qu'il n'y aurait point de bal; le samedi matin le Roi dit qu'il y en aurait, et qu'il remarquerait ceux qui n'y viendraient pas. Cependant, à cinq heures, il n'y avait de danseuses dans la salle que Mademoiselle de Lorraine, Mlle de Rohan et Madame la Princesse de Bouillon. Les autres danseuses étaient restées chez elles avec le projet de ne pas venir au bal; le Roi, qui en fut averti, envoya ordre à plusieurs de se rendre dans la salle du bal, et de danser; à près de sept heures, plusieurs danseuses arrivèrent, huit ou neuf, ce qui, avec les trois princesses étrangères, fit onze ou douze danseuses. Voici l'ordre qui fut observé. D'abord, Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine; puis Madame et le Comte de Provence; Monsieur le Comte d'Artois et Madame la Duchesse de Chartres; Monsieur le Duc de Chartres et Madame la Duchesse de Bourbon; Monsieur le Prince de Condé et Madame la Princesse de Lamballe; Monsieur le Duc de Bourbon et Mademoiselle de Lorraine. Après ce menuet, le Roi fit signe à Monsieur le Comte d'Artois de lui venir parler, et Monsieur le Comte d'Artois fut prendre Madame la Maréchale de Duras pour le septième menuet; Monsieur le Prince de Condé et la Vicomtesse de Laval; le Prince de Lambesc et Mlle de Rohan; le Duc de Coigny et la Princesse de Bouillon; le Marquis de Fitzjames et Mme de Mailly; M. de Blagnac et Mme Donnissan; M. de Belzunce et la Comtesse Jules,[3] M. de Vaudreuil, Mme Dillon,[4] M. de Starhemberg,[5] Mme de Trans, M. de Tonnerre, Mme de Pajet,[6] et puis, Mme de Duras et M. de Lambesc dansèrent la mariée. On servit la collation; ensuite il y eut des contredanses jusqu'à dix heures qu'on tira le feu; il n'a pas été trouvé aussi beau qu'on l'espérait, parce que la fumée a empêché d'en voir tout l'effet. L'illumination, ainsi que le spectacle du bal, ont été de la plus grande et de la plus superbe magnificence.

[3] Gabrielle-Yolande-Claude-Martine de Polastron, mariée, en 1767, à Armand-Jules-François, Comte de Polignac. La Comtesse de Polignac devint une des grandes favorites de Marie-Antoinette. En dépit des pensions, titres et domaines qui par l'influence de la Reine furent accumulés sur sa tête et sur celle de son mari, l'un et l'autre furent des premiers à abandonner Marie-Antoinette. Ils émigrèrent en 1789. La Comtesse mourut à Vienne en 1793.

[4] Lucie, fille du Comte de Rothe. Elle épousa en 1769 Arthur Dillon, "le beau Dillon," colonel propriétaire du régiment de Dillon. Mme Dillon, qui était d'origine écossaise, mourut en 1782. Son mari fut guillotiné en 1793.

[5] Le Prince Starhemberg avait été Ambassadeur d'Autriche en France, et occupait maintenant le même poste aux Pays-Bas. Il avait été choisi comme envoyé extraordinaire à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette.

[6] C'est la leçon du manuscrit; peut-être la personne en question est-elle la Baronne de Pagès, née Marguerite de la Barthe, dont le mari était officier au régiment de cavalerie de "Royal-Pologne."

Vous remarquerez que Mme de Lauzun n'est point du nombre des danseuses. Si j'apprends quelques nouveaux détails avant le départ de la poste, je l'ajouterai. Dans ce moment je vous quitte pour lire une lettre que je reçois de Chanteloup.

Je reprends ; c'est une lettre de la grand'maman toute pleine de tendresse ; elle me mande que Voltaire a écrit à sa femme de chambre en lui envoyant six montres fabriquées par les émigrants de Genève. Il veut que le grand-papa les fasse acheter au Roi pour des présents qu'on fait aux subalternes ; la grand'-maman les lui a envoyées en lui mandant que s'il ne réussissait pas à cette négociation, elle prendrait les montres sur son compte. Il n'y a point d'exemple d'une aussi grande activité que celle de Voltaire ; il écrit continuellement à la grand'maman ; il met à son adresse les lettres qui sont pour moi, parce qu'elles sont en grande partie pour elle. Le voilà qui écrit aujourd'hui à sa femme de chambre. J'ai déjà reçu six cahiers de son *Encyclopédie.* Certainement il ne s'ennuie pas, parce qu'il trouve mille objets pour exercer son activité.

Je serai fort aise de revoir M. et Mme de Richmond, et de faire connaissance avec votre petite cousine, si elle veut me faire cet honneur-là. Je prévois bien que ma société ne lui saurait convenir ; mais étant avec madame sa sœur, elle n'aura besoin de personne.

Dans ce moment-ci Paris est un désert. Excepté Pont-de-Veyle, qui ne se porte pas bien, le Prince de Bauffremont, qui est sur son départ pour Chanteloup, un grand vicaire de Mâcon, homme d'esprit que j'ai connu en province, et que le ciel a envoyé à mon secours ; sans ces trois personnes, je serais réduite à la Sanadona, et je n'ai pas le bonheur de vous ressembler. Je n'aime pas la solitude ; j'y suis moins heureuse que cet homme qui, vivant seul, se vantait d'être heureux : *Oui, je suis heureux,* disait-il, *et aussi heureux que si j'étais mort.* Eh bien, moi, je le suis beaucoup moins que si j'étais morte, parce que toutes mes pensées m'attristent. Vous cesserez de trouver cela bizarre, quand vous vous souviendrez que je suis vieille et aveugle.

J'ai joint à la réponse du Roi une lettre de l'Impératrice au Dauphin, que je trouve assez touchante.

Copie de la réponse du Roi au mémoire qui lui a été présenté.

"L'ambassadeur de l'Empereur et de l'Impératrice-Reine, dans une audience qu'il a eue de moi, m'a demandé, de la part de ses maîtres (et je suis

obligé d'ajouter foi à tout ce qu'il me dit), de vouloir marquer quelque distinction à Mademoiselle de Lorraine, à l'occasion présente du mariage de mon petit-fils avec l'Archiduchesse Antoinette. La danse au bal étant la seule chose qui ne puisse tirer à conséquence, puisque le choix des danseurs et danseuses ne dépend que de ma volonté, sans distinction de place, rang ou dignités, exceptant les Princes et Princesses de mon sang, qui ne peuvent être comparés, ni mis au rang avec aucun autre Français ; et ne voulant d'ailleurs rien innover à ce qui se pratique à ma cour, je compte que les grands et la noblesse de mon royaume, vu la fidélité, soumission, attachement et même amitié qu'ils m'ont toujours marqués et à mes prédécesseurs, n'occasionneront jamais rien qui puisse me déplaire, surtout dans cette occurrence-ci, où je désire marquer à l'Impératrice ma reconnaissance du présent qu'elle m'a fait, qui, j'espère ainsi que vous, fera le bonheur du reste de mes jours.

Bon pour copie.
SAINT-FLORENTIN."

Copie de la lettre de l'Imperatrice à Monseigneur le Dauphin.[7]

"Votre épouse, mon cher Dauphin, vient de se séparer de moi. Comme elle faisait mes délices, j'espère qu'elle fera votre bonheur. Je l'ai élevée en conséquence, parce que depuis longtemps je prévoyois qu'elle devait partager vos destinées ; je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs envers vous, un tendre attachement, l'attention à imaginer et à mettre en pratique les moyens de vous plaire. Je lui ai toujours recommandé avec beaucoup de soin une tendre dévotion envers le maître des rois, persuadée qu'on fait mal le bonheur des peuples qui nous sont confiés, quand on manque envers celui qui brise les sceptres et renverse les trônes comme il lui plaît.

Aimez donc vos devoirs envers Dieu ; je vous le dis, mon cher Dauphin, et je le dis à ma fille ; aimez le bien des peuples sur lesquels vous régnerez toujours trop tôt. Aimez le roi votre aïeul, inspirez ou renouvelez cet attachement à ma fille ; soyez bon comme lui ; rendez-vous accessible aux malheureux. Il est impossible qu'en vous conduisant ainsi, vous n'ayez le bonheur en partage. Ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connais ; mais, plus je vous réponds de son amour et de ses soins, plus je vous demande de lui vouer le plus tendre attachement.

Adieu, mon cher Dauphin ; soyez heureux. Je suis baignée de larmes."

LETTRE 252

Paris, ce mercredi 23 mai 1770.

Je viens d'écrire à la grand'maman, il n'est pas besoin de vous dire de quelle manière ; je la prie d'écrire à son mari, et de ne rien omettre pour la réussite. Dès que j'aurai des nou-

[7] "Un bel esprit s'est amusé à composer une lettre de l'Impératrice-Reine à M. le Dauphin, à l'occasion de son mariage. Cette lettre passa pour authentique pendant quelques jours, et eut beaucoup de succès ; lorsqu'on sut qu'elle ne l'était pas, elle fut oubliée." (Grimm, *Corr. Litt.*, juin 1770, tome vi, p. 461.)

LETTRE 252.—Inédite.

velles vous les saurez ; dites en attendant à Monsieur le Duc de Richmond que ce serait le plus grand bonheur de ma vie de pouvoir lui être utile, et le plus grand plaisir d'avoir l'honneur de le voir ainsi que Madame la Duchesse de Richmond, et de faire connaissance avec votre petite cousine. Je serais bien fâchée que leur voyage fût remis à l'année prochaine, je ne puis plus compter sur des espérances si éloignées.

Je n'ai point entendu parler du petit Dumont [1] depuis son retour, je saurais par la grand'maman si ce qu'il a mandé à sa mère est vrai.

Comme cette lettre est un hors-d'œuvre il ne faut pas qu'elle soit longue. Adieu.

LETTRE 253

Ce mardi 29 mai 1770.

Je vous ai dit dans une de mes dernières lettres qu'il n'importait pas que les vôtres fussent courtes ou longues, qu'elles m'étaient agréables parce qu'elles me laissaient sans inquiétudes sur votre santé, qu'elles m'étaient une preuve de votre souvenir, et j'ajoutais de votre complaisance, mais je ne veux point abuser de cette dernière raison, et si c'est pour vous une contrainte que la règle des huit jours il ne faut point vous y assujettir.

Voici la réponse que j'ai reçue de la grand'maman, à qui j'avais envoyé le fragment de votre lettre sur Monsieur le Duc de Richmond :—

"J'ai envoyé la lettre que vous m'écrivez à M. de Choiseul. Le fragment de la lettre de M. Walpole servira à l'instruire de l'affaire, et toute votre lettre à lui faire voir l'intérêt que vous y prenez, ce qui m'a paru devoir être le meilleur plaidoyer que je pusse faire en sa faveur ; cependant il ne m'a pas dispensé d'y ajouter de mon cru tout ce que j'ai pu trouver de mieux. M. Walpole peut être aussi sûr de ma bonne volonté pour lui que vous le devez être de ma tendresse."

Dans ce même temps-là j'eus une occasion qui m'obligeait d'écrire au grand-papa, je mis dans ma lettre un mot sur M. de Richmond, en lui disant que c'était à la grand'maman que je m'étais remise du soin de le solliciter ; je n'ai reçu de réponse

[1] Jeune homme auquel s'étaient intéressées Mmes du Deffand et de Choiseul. Sa mère était en Angleterre, dans la famille de Sir Gilbert Elliot. (Voyez la note 11 de la lettre 41.)

LETTRE 253.—Inédite.

à cette lettre et je n'en suis ni formalisée ni étonnée, il est accablé d'embarras et de tracas ; je ne négligerai pas de vous mander ce que la grand'maman m'apprendra.

Votre ambassadeur part demain. Je ne puis pas me persuader que vous puissiez prendre le plus petit intérêt aux événements de ce moment-ci, ce n'est que des tracasseries ennuyeuses à entendre et encore plus à raconter.

Le temps paraît s'être remis au beau, vous en aurez plus de plaisir à votre campagne, et les journées qui ne sont jamais trop longues pour vous, vous paraîtront encore plus courtes, j'en suis fort aise et je ne doute pas que vous n'en soyez persuadé, parce que vous devez l'être, de mon amitié.

Ce mercredi matin.

Je viens de relire votre lettre ; il est clair que la règle des huit jours vous est insupportable ; j'en suis fâchée, mais je suis raisonnable, et je vous répète tout de bon qu'il ne faut plus s'y soumettre ; vous m'écrirez quand vous en aurez la fantaisie, et je m'engage à ne vous jamais écrire qu'en réponse, ainsi il dépendra uniquement de vous que nos lettres soient fréquentes ou rares ; cela est dans l'ordre, il n'est pas juste que dans un commerce dont tout l'agrément est pour moi, et tout l'ennui pour vous, vous ne soyez pas le maître de le rendre tel qu'il vous convient. Voilà donc la seule épine qui restait entre nous que je viens d'arracher. J'espère que vous me trouverez raisonnable et que je regagnerai dans votre estime ce que je peux y avoir perdu.

Dans le moment que je vous écris (et il est sept heures) tout Saint-Joseph est au bal excepté Mmes de la Galissonnière, de Grave, et moi. Je donnai hier à souper à toutes mes compagnes, j'avais arrangé cette partie par un premier arrangement de bon cœur pour Mlle de Polignac qui mourrait d'envie d'aller au bal, sa mère ne voulait pas l'y mener, mon invitation à souper l'y détermina ; je suis dans le voisinage de M. de Mercy,[1] j'eus soin d'assortir la compagnie ; j'eus Mme d'Aubeterre, M. de Soisy, M. de Montyon,[2] une grande partie de tout ce qui vient chez le Président ; nous étions quinze. Excepté votre nièce et sa fille

[1] Le Comte de Mercy-Argenteau, Ambassadeur de l'Impératrice-Reine. C'était probablement lui qui donnait le bal.

[2] Antoine, Baron de Montyon (1733-1820), célèbre philanthrope, commémoré surtout aujourd'hui par le "Prix Montyon" qu'il fonda à l'Institut.

qui est fort aimable, tout le beau monde m'ennuya si cruellement que j'en étais presque aux larmes, tout ce que je mangeai se tourna en poison, je n'ai pas fermé l'œil, et à l'heure que je vous écris j'ai des vapeurs à devenir folle. À propos de folle, Corbie est devenu fou, vous savez qui c'est, il est mari de la femme de chambre favorite de la grand'maman, c'est une grande dame, lui un grand seigneur, qui a trois ou quatre cent mille francs de bien et peut-être davantage, je l'ai vu laquais de feue Mme du Châtel.[3] On ne s'était point aperçu du dérangement de sa tête, quand il y a environ quinze jours il entra dans le cabinet de M. de Choiseul et lui dit avec un air fort égaré : " *Monsieur, je suis contrôleur général, et je m'engage à vous donner tous les mois tant de millions,*" je crois que c'est cent. M. de Choiseul le crut ivre, et appela pour le faire emmener, mais il n'a point changé de propos, on a fait revenir sa femme de Chanteloup, et d'accord avec elle, on l'a mis à Charenton, espèce d'hôpital où on met les foux, et où M. de Thiers a fait placer il y peu de temps un médecin nommé Castera qui était un homme d'esprit, et qui se croit proche parent de l'Empereur de Mexique, et qu'il est le Comte de Montézuma. Tous ces exemples me font peur ; c'est une maladie dont on ne peut s'assurer d'être à l'abri.

Ce soir je me rendrai à sept heures chez le Président. De peur du tête-à-tête je mènerai avec moi mon grand vicaire de Mâcon, parce que je veux que Mme de Jonzac et tout le népotisme aient la liberté d'aller voir le feu et les illuminations ; c'est, comme vous voyez, bien remplir les charges de mon état. Le Roi ira à Bellevue dont il verra le feu, Madame la Dauphine et Mesdames seront avec lui. Voilà mon papier fini, je vous souhaite le bonjour. Vous aurez M. de Guines,[4] tout le monde le dit, ce n'est pas lui que j'eusse nommé.

LETTRE 254

Ce mercredi 6me juin, à six heures du matin.

Wiart n'est point éveillé, et moi, suivant ma louable coutume, je ne dors point ; et pour charmer mon ennui, je vais me parjurer, en vous écrivant, malgré l'engagement que j'avais pris de

[3] Marie-Thérèse-Catherine Gouffier, Marquise du Châtel, morte en 1746. Elle était mère de la Duchesse de Choiseul.

[4] Adrien-Louis de Bonnières, Comte (puis Duc) de Guines. Il était ambassadeur en Angleterre de 1770 à 1776.

ne jamais vous écrire que pour répondre à vos lettres ; et vous savez que le dernier courrier ne m'en a point apporté : je puis, sans me flatter, n'en prendre point d'inquiétude pour votre santé ; votre silence peut avoir mille autres causes, dont une seule vous aura paru suffisante. N'avoir rien à dire ! Eh bien, je ne suis pas de même ; j'ai bien des choses à vous dire, mais je crains bien fort de me mal expliquer.

J'eus avant-hier la visite de Monsieur le Duc de Choiseul ; je n'avais avec moi qu'une personne que je renvoyai, et je fis fermer ma porte. Il entra dans ma chambre avec toute la grâce et la gaîté que vous lui connaissez. " Eh bien, ma petite-fille, me voilà ; je ne devais jamais vous venir voir, mandiez-vous à M. de Beauvau ; je viens pour vous parler de Monsieur le Duc de Richmond. Je veux vous bien instruire de l'affaire, pour que vous en puissiez rendre compte à M. Walpole ; je serais ravi de pouvoir l'entretenir un quart d'heure ; je lui ferais connaître le désir que j'ai de l'obliger, et je le ferais juge de ce que je puis faire ; mais écoutez-moi bien, et mandez-lui tout ce que je vais vous dire.

" Louis XIV accorda à feu la Duchesse de Portsmouth le titre de Duchesse, en érigeant sa terre d'Aubigny en duché-pairie, pour elle et pour toute sa postérité. Son fils, son petit-fils en ont joui ; son arrière-petit-fils en jouit présentement ; ses enfants en jouiront après lui, et s'il n'en a point, le duché passera au Comte de Lennox, son frère, et à ses enfants ; enfin le duché et le titre seront à tout jamais aux descendants de la Duchesse de Portsmouth. C'est ainsi (dit-il) que je m'en suis expliqué au Duc de Richmond, et je n'ai dû ni pu lui faire d'autres promesses. L'enregistrement au parlement est impossible, à cause de la catholicité, qui en ferme l'entrée au parlement."—À ces mots, je lui demandai la permission de lui faire lire ce que vous m'aviez écrit : Wiart lui en fit la lecture. Il fut fort content de ce qu'il y avait d'obligeant pour lui ; puis il dit : " Monsieur le Duc de Richmond ignore qu'il faut le même enregistrement au parlement pour un duché héréditaire que pour un duché-pairie ; que gagnerait-il à changer la pairie en héréditaire ? La nouvelle qualification, inférieure à la première, n'ajouterait rien à la solidité de la grâce accordée par Louis XIV à sa trisaïeule, et je ne comprends pas (dit-il encore) d'où naissent ses inquiétudes ; sa femme et lui ont joui à notre cour de toutes les prérogatives de son titre, et ils en jouiront à l'avenir quand ils s'y

présenteront."—"Mais n'y aurait-il point d'événements," repartis-je, "qui pourraient apporter du changement ?"—"Non," repartit-il. Je n'eus plus rien à répliquer, et je finis par le beaucoup remercier de la grâce et de l'amitié qu'il mettait dans cette affaire.

Mais voici à présent ce que je pense : l'envie d'obliger la grand'maman l'a très-bien disposé pour cette affaire, qu'il n'aurait pas sans cela fort à cœur, par des raisons que vous pouvez imaginer, et dans lesquelles vous n'avez rien de commun, parce qu'il est très-bien informé (comme vous n'en pouvez pas douter) de tout ce qui se passe chez vous. Le conseil que je vous donne, c'est de lire la patente donnée à la trisaïeule, et de lire avec attention l'édit de la révocation de l'édit de Nantes ; et si cette lecture peut fournir des doutes et des inquiétudes à Monsieur le Duc de Richmond, qu'il fasse un petit mémoire ; je me chargerai de le présenter et de faire agir la grand'maman.

Avez-vous appris les horribles désastres arrivés au feu de la ville ? [1] Le nombre des morts et des blessés est de cinq ou six cents. Vous aurez lu la lettre du Dauphin au lieutenant de police ; Madame la Dauphine et Mesdames ont suivi son exemple ; le Roi a donné cent mille francs, beaucoup de particuliers ont envoyé des aumônes, et M. de Sartine a actuellement une somme assez considérable.

LETTRE 254.—[1] Les détails qui suivent sur la catastrophe sont tirés du recit d'un témoin oculaire, le Comte de Ségur :—"A l'époque du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche, mon gouverneur me conduisit avec mon frère sur les échafauds dressés dans la Place Louis XV, pour voir le feu d'artifice tiré sur le bord de la rivière. Après ce feu d'artifice, la foule immense qui remplissait la Place et les Champs-Élysées, voulut se porter tout à la fois du côté du boulevard, où une brillante illumination était préparée. Par un étrange concours de fautes et de négligences, ceux qui travaillaient à l'achèvement des colonnades, avaient laissé ouvertes dans la Rue-Royale de profondes tranchées. D'innombrables files de voitures, arrivant des deux extremités de la Rue Saint-Honoré, obstruèrent la communication de la Place au Boulevard. Aucun soin n'avait été pris pour s'opposer au désordre ; les archers du guet étaient en trop petit nombre pour résister. Le prévôt des marchands avait refusé, par lésinerie, mille écus demandés par le Maréchal de Biron pour charger les gardes-françaises de veiller à la sûreté publique. Un grand nombre de filous, habiles à profiter de cette circonstance, formèrent des attroupements et entravèrent la marche de tous ceux qui s'avançaient en foule dans la Rue-Royale. Au milieu de cette confusion, rapidement augmentée par la terreur, plusieurs personnes tombèrent dans les tranchées ouvertes, qu'elles ne pouvaient éviter ; d'autres victimes tombèrent sur elles : les flots de la foule s'accroissant sans cesse dans un passage qui n'avait pas d'issue, on fut bientôt pressé, foulé, renversé, étouffé. Les premiers auteurs de ce tumulte, des scélérats gorgés de pillage, y périrent eux-mêmes, après avoir arraché aux hommes leurs bourses, leurs montres, aux femmes leurs bijoux, leurs diamants. . . . Je crois entendre encore les cris des femmes, des vieillards, des enfants, qui périssaient entassés l'un sur l'autre : horrible catastrophe qui coûta la vie à tant de victimes, et qu'un siècle plus superstitieux aurait regardé comme un présage certain de l'affreux malheur du jeune couple dont l'hymen avait été célébré sous de si sanglants auspices." (*Mémoires*, tome i, pp. 30–1.)

Le Roi vient d'acheter de Monsieur le Prince de Conti le duché de Mercœur et la terre de Senonches, qui valent deux cent cinquante mille livres de rente, sur le pied de trois pour cent, dont il placera en rentes viagères une partie pour se faire le même revenu ; du surplus, il payera ses dettes, et il jouira de onze cent mille livres de rente, et d'une fistule qu'il a depuis quelques mois, et dont il va se faire traiter.

Adieu, il est temps de tâcher de dormir. Cette lettre a été un vrai travail.

L'acquisition que le Roi fait de ces deux terres est pour faire partie de l'apanage de l'un de nos Princes.

Est-il vrai que M. Hume est marié à une dévote ?

LETTRE 255

Paris, ce mercredi 13 juin 1770.

Il fait un vent affreux, j'ai une fenêtre qui ne fait que ballotter, et qui me désole et me trouble l'imagination : attendez-vous à une sotte lettre. Je ne sais d'où vient que vous vous obstinez à dire tant de mal des vôtres ; si je ne vous connaissais pas bien, je croirais que c'est des éloges que vous recherchez ; mais vous n'avez pas cette petitesse, et je croirais pouvoir vous dire que vous écrivez mal, avec la même simplicité que je vous affirme que vous écrivez très-bien. Je ne dis pas que vos lettres soient également agréables. Ah ! il s'en faut bien ; mais on ne peut mieux exprimer ses pensées ; la franchise, l'énergie, rien n'y manque ; je suis fort aise que vous soyez attaché à la règle des huit jours, et tant qu'il vous conviendra d'y être exact, j'en aurai beaucoup de plaisir.

Oui, Dieu merci ! nos fêtes sont passées. Ce n'est pas à cause du monde qu'elles pouvaient m'enlever, mais, au pied de la lettre, par l'ennui d'en entendre parler ; c'était positivement réaliser le proverbe, *parler aux aveugles des couleurs ;* des lampions, des bombes, des girandes, des guirlandes, etc., etc. Cependant cela valait mieux que les massacres, les étouffades du feu de la ville.

Vous voulez que je remplace notre ambassadrice ; je veux bien y tâcher, mais vous en serez bientôt las. Ce sont les nou-

Lettre 255.—Incomplète dans les éditions précédentes.

velles de cour qui vous plaisent le plus ; je ne suis pas souvent à portée de les savoir, et puis facilement je les oublie ; l'ennui et les insomnies nuisent extrêmement à la mémoire, du moins à la mienne, qui s'en va grand train ; je n'en ai pas grand regret ; je ne gagnerais rien en me souvenant du passé ; il augmenterait le goût du présent, et pour le présent il ne me fait rien connaître ni entendre que je me soucie de retenir. Oui, je vois toujours les oiseaux, la mère [1] presque tous les jours, la fille [2] souvent, et la nièce [3] très-rarement, celle-ci est peut-être la moins aimable, mais qui cependant vaut le mieux ; je mène ma vie ordinaire. Le Baron de Gleichen est parti, et c'est une perte pour moi.

Je m'occupe actuellement à faire obtenir un bénéfice ou une pension à un certain Abbé,[4] dont je crois vous avoir parlé : je voudrais qu'il se fixât ici, c'est un homme de bon sens, même d'esprit ; il a cinquante et quelques années ; il a été professeur à l'Université ; il n'est ni agréable ni pédant ; il est tout simple, nullement flatteur, poli sans recherche : il ne vous déplairait pas ; ce serait un bonheur pour moi de l'attacher ici. Cela vaudrait mieux que toutes les dames et les demoiselles passées, présentes et à venir.

Pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement sur le départ de la grande dame [5] ? tient-il aux mœurs, à la morale ou à la politique ? À propos de grande dame, Mme de Gramont part samedi pour Barèges ; elle ne sera, dit-on, de retour qu'au mois d'octobre ; peut-être en son absence le grand-papa soupera-t-il chez moi ; cela sera, si Mme de Beauvau le juge à propos ; il est (sans qu'il s'en doute) soumis à toutes ses volontés ; elle a l'ascendant sur tout ce qui l'environne, et sa place dans le paradis sera à la tête des Dominations. Pour la grand'maman, on la trouvera à la tête des Vertus. Je suppose que vous savez la hiérarchie des anges [6] ; si vous l'ignorez, instruisez-vous, si

[1] La Marquise de Boufflers.
[2] La Comtesse de Boisgelin.
[3] La Vicomtesse de Cambis.
[4] L'Abbé Sigorgne.
[5] M. Walpole avait dit dans une lettre du 7 juin 1770 :—" Il part demain une autre dame dont le voyage fait et fera beaucoup plus de bruit ; c'est Madame la Princesse des Galles. Les commentaires sont aussi larges que le texte en est obscur. Pour moi, je ne prétends pas l'éclaircir, et ne me mêlant pas de la méchanceté de la ville, je ne la répéterai pas. Elle va voir sa fille de Brunswick, son frère à Saxe-Gotha, et sa fille de Danemark, je ne sais où. Il y a trente-quatre ans qu'elle est ici, et depuis dix ans elle ne sort quasi plus de son palais. Elle reviendra, dit-on, au mois d'octobre."—Le but véritable du voyage de la Princesse était de faire des remontrances à sa fille, la Reine de Danemark, qui faisait parler d'elle par ses relations avec le médecin Struensee.
[6] Saint Grégoire ordonne de la manière suivante les hiérarchies des anges :—1ère Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes ; 2me Hiérarchie : Dominations, Principautés, Pouvoirs ; 3me Hiérarchie ; Vertus, Archanges, Anges.

vous voulez m'entendre ; mais je ne vous le conseille pas, cela n'en vaut pas la peine. Je ne sais quand la grand'maman reviendra ; je désire son retour, mais je supporte son absence ; ma patience est à toute épreuve ; j'ai trouvé qu'il fallait tant de choses pour être heureuse, que j'ai abandonné le projet d'y parvenir [7] ; je laisse tout aller comme il peut et comme il veut ; je bâille dans mon tonneau, et je ne m'embarrasse pas de ce qui l'entoure ; les ridicules me choquent, les menteries m'indignent ; mais je me tais, et je pense que tout cela ne peut être autrement.

Hier je traînai le Président à un concert chez Mme de Sauvigny,[8] intendante de Paris. Mlle le Maure [9] y chantait ; il ne l'entendit point, non plus que les instruments qui l'accompagnaient ; il me demandait à tout moment si j'entendais quelque chose ; il me suppose aussi sourde qu'aveugle et aussi vieille que lui ; sur ce dernier point, il ne se trompe guère.

À propos, j'ai les couvercles, je vous en remercie, mais il est ineffable que vous, qui avez plus de connaissance qu'un autre de tout ce qui est ornement, ayez pu penser qu'il fallait qu'ils fussent comme le modèle de bois, qui n'était que pour la proportion, et qu'on n'avait pas creusé, parce qu'il paraissait impossible qu'on ne jugeât pas qu'ils devaient l'être. La Frenaye viendra chez moi cet après-dîner, s'il se charge de les faire creuser je les lui donnerai, sinon je vous les renverrai par M. Chamier ; mon premier mouvement en les voyant a été beaucoup d'impatience et un peu de colère contre vous, il m'a paru une indifférence dont je n'aurais pas été capable pour aucune de vos commissions.

Je serai bien aise si le petit Craufurd vient ici, je ressemble

[7] M. Walpole dit en réponse :—" Vous renoncez, dites-vous, au projet d'être heureuse. Ma petite ! ma petite ! comment un tel projet a-t-il pu rester si longtemps ? C'est un projet de jeunesse, et dont la jeunesse seule peut profiter : n'était-ce que parce que la jeunesse seule est capable d'avoir une telle idée. Toute expérience mondaine prouve qu'on ne peut arriver qu'à la tranquillité, à moins d'être fol. Voilà les gens heureux. La félicité est une chimère, et qui, existant, se détruirait elle-même, parce qu'on serait au désespoir de la certitude qu'elle finît. Les dévots, qui sont des usuriers, mettent leur bonheur dans les fonds du paradis, et se refusent le nécessaire pour avoir des millions dans l'autre monde. Pour mesurer notre bonheur ou malheur, il faut se comparer avec les autres. Vous et moi, ne sommes-nous pas mille fois plus heureux que les gueux, les prisonniers, les malades ? et sommes-nous beaucoup plus malheureux que les princes, les riches et tout ce qui s'appelle des gens fortunés ? Voilà une réflexion qui me donne de la véritable dévotion. Je rends grâce à la Providence de mon sort, et je n'envie personne." (B.)

[8] Femme de M. Berthier de Sauvigny, l'une des premières victimes de la Révolution. (A. M.)

[9] Actrice de l'Opéra dont la voix était très-belle, et qui l'a conservée longtemps. (A. M.)

un peu au Misanthrope, non pas au point de désirer que les gens que j'aime soient malheureux et abandonnés, mais il est doux de leur être nécessaire.

Adieu ; mes fenêtres me tournent la tête. Il n'y a pas de sorte de bruit que le vent ne leur fasse faire.

LETTRE 256

Ce mardi 19 juin 1770.

Si je me permettais d'être mécontente, je le serais des excessifs remercîments que vous me faites. Je n'aurais point cru l'affaire manquée, jamais un Protestant ne peut faire enrégistrer ses patents au parlement ; si M. de Richmond veut donner un mémoire on y répondra, mais que peut-il désirer de plus que de jouir des honneurs du titre et que lui et tous ceux de son nom, descendant de feu la Duchesse de Portsmouth, en jouissent successivement et perpetuellement ?

Je donnerai votre billet à madame votre nièce ; je ne me propose pas pour une telle commission, n'ayant pas ce qu'il faut pour la bien faire. Je n'ai point encore vu La Frenaye, mais beaucoup de gens disent qu'il n'est pas nécessaire que le couvercle soit creusé, ainsi je vous demande pardon de la brutalité de mes reproches.

Le testament de Milord Cholmondeley [1] est bien ridicule ; madame votre nièce n'espérait rien de lui, mais elle est choquée avec raison du faste qu'il y a mis. Vous ne dites point que vous en êtes l'exécuteur.

Mme de Boufflers a acquitté la dette de sa fille. Je suis en peine de la grand'maman, j'ai vu un homme ce matin qui avait parlé à son suisse, qui lui avait dit qu'elle était malade. J'attendais de ses nouvelles aujourd'hui, je n'en ai point eu, cela m'inquiète. Il n'est point nécessaire que vous vous donniez la gêne de lui écrire, je lui parlerai de votre reconnaissance, cela suffit.

La tuerie au feu de la ville a été beaucoup trop grande, mais pas autant qu'on l'a dit, le nombre des morts ne va pas à deux cents.

Je n'ai point entendu parler de M. Craufurd. M. Chamier partira incessamment. Si vous voulez que vos fauteuils et votre

LETTRE 256.—Inédite.

[1] Lord Cholmondeley mourut le 10 juin.

canapé partent avec le bagage de Milord Harcourt, prenez vos précautions ; si c'est par M. de Guines vous le manderez.

Il n'y a ici de nouvelles que les mêmes que vous avez en Angleterre, qui sont que le temps est aussi froid qu'en hiver. Le corps et l'âme en sont gelés.

J'ai reçu la lettre qui avait retardé, je vous remercie de votre exactitude, mais je vous l'ai dit et je vous le répète, elle ne me peut être agréable qu'autant qu'elle n'est pas pour vous une contrainte.

Si vos fauteuils partent avec le bagage de M. de Guines je m'informerai quand il le fera partir ; pour sa personne il ne partira qu'au mois de novembre, dans le même temps que vous nous enverrez un nouvel ambassadeur.

Cette lettre n'aura pas quatre pages, l'inquiétude que j'ai de la grand'maman me trouble la tête, sa perte serait pour moi un malheur à nul autre pareil. Comment peut-on désirer de vieillir ? Adieu.

Ce mercredi, à midi.

Je relis ce que j'ai écrit hier ; il ne semble que je ne me suis pas bien expliquée ; je vous dis sur M. de Richmond *je n'aurais pas cru l'affaire manquée.* Cela est vrai je le pense, nous avons notre *test* aussi bien que vous, notre parlement n'est pas si fameux que le vôtre, mais il fait aussi le difficile. Les patentes données à Mme de Portsmouth assurent à jamais à tous les Richmond descendants d'elle le titre et les honneurs de ducs. Je ne crains point de m'être mal expliquée avec M. de Choiseul, puisque je lui fis faire la lecture par Wiart de ce que vous m'aviez écrit, mais je vous le répète, que votre duc fasse un mémoire et je m'en chargerai.

Nous avons un nouveau duc, M. de Saint-Florentin.[2] L'affaire de M. d'Aiguillon occupe la cour et la ville. La grosse Duchesse vient de m'envoyer tout à l'heure un mémoire et une lettre pour vous, je ferai mettre la lettre à la poste et M. Chamier vous portera le mémoire.

Sachez de Milord Harcourt si vos fauteuils peuvent partir avec son bagage, et dans quel temps il le fera partir. Si c'est avec celui de M. de Guines, je saurai vendredi dans quel temps à peu près le sien partira.

J'ai remis à madame votre nièce votre billet ; l'emplette

[2] Il fut fait Duc de la Vrillière.

n'est pas assez considérable pour la faire payer par un banquier ; pourquoi ne m'en laissez-vous pas le soin ?

Je crois qu'on presse Mme Cholmondeley de retourner en Angleterre, son départ m'affligera ; depuis assez de temps je n'ai qu'à me louer de ses manières, elle sont très-agréables quand elle veut.

J'ai une grâce à vous demander, c'est que les mots " remercîments " et " reconnaissance " soient à jamais proscrits de vous à moi, ils peuvent être d'usage de moi à vous. On ne doit rien à ceux qui ne suivent dans ce qu'ils font que leur penchant et leur goût ; c'est à ceux à qui il en coûte des efforts ou beaucoup de complaisance à qui l'on doit infiniment.

Je donne à souper vendredi à M. de Choiseul, à Mmes de Beauvau et de Poix et à l'Archevêque de Toulouse, nous ne serons pas davantage.

Je ne suis plus inquiète de la grand'maman, j'en recevrai apparemment des nouvelles aujourd'hui par la petite Choiseul, qui arrive de Chanteloup, et qui certainement ne l'aurait pas quittée si elle était malade.

Voilà le facteur, voilà une lettre du grand Abbé, la grand'-maman se porte bien et revient les premiers jours du mois prochain ; j'en suis fort aise. J'ai vu le petit Dumont, il n'y a que sept ou huit jours qu'il est de retour, il est parti pour Mons, il y est allé chercher ses titres de noblesse, il est important qu'il les trouve pour pouvoir être page, s'il ne les rapporte pas, il deviendra fort embarrassant.

LETTRE 257

Mercredi 27 juin 1770.

Vous voyez bien qu'il est très-facile d'écrire, quoiqu'en s'y mettant on n'ait rien à dire. La lettre que je reçois, qui est du 20, est une vraie causerie, et par conséquent est fort agréable. Je pense absolument comme vous sur les lectures ; ce qui fait que je ne trouve presque point de livres qui m'amusent, et qu'ayant plus de deux mille volumes, je n'en ai pas lu quatre ou cinq cents, et que je relis toujours les mêmes. Je n'aime que les mémoires, les lettres, les contes, de certains romans ; j'aime assez les recueils, les anecdotes, les voyages qui peignent

LETTRE 257.—Incomplète dans les éditions précédentes.

les mœurs et les usages ; mais pour les grandes histoires, la morale, la métaphysique, je déteste tout cela.

Avez-vous donc quitté ou fini M. de Thou ? Jamais je n'ai pu me résoudre à le lire, quoiqu'on m'en ait fort pressée. À peine me soucié-je de ce qui se passe de mon temps, quand mes amis ou moi n'y sont point intéressés ; comment pourrais-je m'intéresser à tous les événements passés ? D'ailleurs je n'aime point les narrations qu'autant qu'elles ont l'air de causeries. Enfin, enfin, parmi les morts ainsi que parmi les vivants, on trouve peu de gens de bonne compagnie. Je perds un homme que je regrette fort, c'est M. Chamier ; il est parti ce matin assez mécontent de n'avoir pu terminer ses affaires [1] ; je le voyais tous les jours. Il ne s'ennuyait pas auprès de mon tonneau, et même il paraissait se plaire chez moi ; il ne sera à Londres que mercredi ou jeudi de la semaine prochaine.

On vient de me dire que les petits Elliot [2] ont passé chez moi. Ils y ont laissé une lettre de leur père et une de Madame Dumont. Je ferai savoir à celle-ci par eux les nouvelles que je saurai de son fils. Je reviens a M. Chamier. Il vous porte les *Mémoires* de M. d'Aiguillon. Je suis curieuse de savoir ce que vous en penserez ; ils ont produit un assez grand effet dans le public, et ont assez disposé les esprits à l'événement qui vraisemblablement est arrivé ce matin, et dont je vous dirai ce que je saurai, aussitôt que je l'apprendrai. Le Parlement, les Pairs, furent mandés hier pour un lit de justice qui a été tenu ce matin. L'on ne doute point que ce ne soit pour supprimer toutes les recherches et les procédures contre M. d'Aiguillon. On déclarera qu'il n'a rien fait que suivant les ordres souverains ; que, loin d'être répréhensible, il mérite des récompenses, et on prétend qu'il ne tardera pas à les recevoir, et qu'il aura incessamment une place dans le conseil d'État. Je suis bien aise du contentement qu'en aura la grande Duchesse, dont la conduite dans tout ceci a été d'une grande sagesse et d'une grande honnêteté.

La grand'maman ne revient pas si tôt de Chanteloup que je l'espérais ; elle ne sera ici que dans trois semaines, et partira tout de suite pour Compiègne. Le grand-papa soupa chez moi

[1] Il fut envoyé à Paris pour traiter des affaires de la Compagnie des Indes orientales. (B.)

[2] Gilbert et Hugh, fils de Sir Gilbert Elliot de Minto. Ils avaient été élevés en France. L'aîné (1751–1814) fut dans la suite Gouverneur Général de l'Inde et premier Comte de Minto : et le cadet (1752–1830) fut un diplomate heureux.

vendredi dernier ; il fut très-aimable. Je lui dis encore un mot de M. de Richmond, et réellement je crois qu'il a raison quand il prétend que ce Duc doit se contenter de jouir des honneurs qui lui sont assurés et à sa postérité, et qu'il est de toute impossibilité d'enregistrer ses patentes, sa religion étant un obstacle invincible.

Je reçus l'autre jour une lettre dont le timbre était de Strasbourg. Je ne comprenais pas de qui elle pouvait être, le devinez-vous ? C'était de M. Craufurd, qui s'en allait à ses eaux proche de Venise, il n'a pas passé par la France parce qu'un ami qui voyage avec lui ne l'a pas voulu ; il prétend qu'il y passera à son retour ; tout comme il voudra. Je n'entends plus parler du Selwyn.

J'ai prié le grand-papa de dire à M. de Guines de me venir voir, je veux m'assurer de pouvoir vous envoyer vos tapisseries avec son bagage ; elles ne sont point encore choisies. J'ai donné le couvercle à La Frenaye, il me l'a promis pour samedi prochain. On ne le creusera point, ç'a été son avis et l'avis général. Ce vase sera de toute beauté ; je la laisserai à la grand'maman, comme la seule chose que j'aie digne d'elle. Je vous quitte actuellement parce qu'il faut que je me lève, il est près de quatre heures, je n'ai pas coutume de me lever si tard, mais je n'ai commencé ma nuit qu'à midi ; mes insomnies sont insupportables.

À 6 heures du soir.

Voilà les nouvelles du lit de justice [3] ; elles rendront les mémoires que M. Chamier vous porte, *de la moutarde après dîner*. Les amis de M. d'Aiguillon publient qu'il est très-mécontent de

[3] *Extrait du discours de M. le Chancelier, et des lettres patentes.*

" Le Roi, occupé du soin de lever tout obstacle à la tranquillité de sa province de Bretagne, n'avait pas cru devoir permettre à Monsieur le Duc d'Aiguillon de rendre publique la requête qu'il avait présentée l'année dernière ; mais lorsqu'il a été compris dans l'information de Bretagne, Sa Majesté a désiré connaître de quelle nature était l'accusation intentée contre lui ; la plainte a été reçue avec tout l'appareil des formes judiciaires. Sa Majesté a été étonnée de voir que, dans l'information, plusieurs témoins avaient déposé des faits étrangers à la plainte, avaient annexé à leurs dispositions des arrêts du conseil ; enfin que les secrets de l'administration y pouvaient être compromis ; que ceux que Sa Majesté charge de ses ordres ne sont comptables qu'à elle seule de leur exécution ; que Sa Majesté n'a vu dans la conduite de M. d'Aiguillon que de la fidélité et du zèle ; qu'elle regarde sa conduite comme irréprochable et conforme aux ordres qu'elle lui avait donnés, dont il ne doit compte qu'à lui seule ; que si elle lui doit de se justifier, elle se doit à elle-même de ne point laisser pénétrer dans les secrets de l'administration, et de ne point éterniser, par une instruction criminelle, les troubles qui agitent la Bretagne.

À ces causes, Sa Majesté annule toutes les procédures et les requêtes de l'affaire ; ordonne que toutes poursuites soient interrompues, et impose au procureur général et à tous autres le silence le plus absolu."

ce qu'il ne peut plus être jugé juridiquement ; il faudra, pour le consoler, le faire ministre d'État, et l'on ne doute point que dimanche il n'entre au conseil.

Je crois devoir un compliment à la grosse Duchesse ; l'embarras est de savoir s'il sera *allegro* ou *tristitio ;* je me déterminerai à *adagio.*

Je vous trouve heureux autant que vous vous le trouvez vous-même en vous comparant à tous ceux qui le sont moins que vous ; excepté le Président et un très-petit nombre de gens qui éprouvent de grands malheurs, je n'en connais guère qui soient plus malheureux que moi ; mais je sais que l'on ajoute à ses maux en les racontant à ses amis ; on les ennuie, et l'ennui est le tombeau de tous les sentiments. Adieu, portez-vous bien, trouvez tous les jours de nouveaux amusements, continuez à être heureux, c'est le seul bonheur que je puisse avoir.

LETTRE 258

Paris, ce mercredi 4 juillet 1770.

Vous voulez des nouvelles du procès de Monsieur le Duc d'Aiguillon ; il y en a tant et tant que je suis bien embarrassée par où commencer ; pour vous mettre bien au fait, il faudrait que vous commençassiez d'abord par lire les deux mémoires que M. Chamier a dû vous remettre, et que vraisemblablement vous trouverez chez vous, au retour de votre campagne ; ces mémoires firent beaucoup d'effet dans le public, il en a paru depuis un de M. de la Chalotais, et une réponse de Monsieur le Duc d'Aiguillon, que je n'ai point vus, et qui sont devenus de peu d'importance par ce qui s'est passé depuis.

Les pairs devaient s'assembler au parlement mardi 26, pour délibérer sur des récusations de parenté, où l'on prétendait assujettir les princes, ainsi que les autres. Plusieurs pairs se rendirent au parlement, les autres se préparaient à s'y rendre, quand ils reçurent tous, ainsi que le parlement, un ordre du Roi de se trouver à Versailles le lendemain matin mercredi 27, pour un lit de justice qui s'y devait tenir ; je vous ai envoyé l'extrait de la patente qui y fut dressée ; le lendemain jeudi 28 le parlement s'assembla ; j'oubliais de vous dire que le Roi défendit à tous les princes de se trouver au parlement quand on y trai-

LETTRE 258.—Inédite.

terait l'affaire de M. d'Aiguillon ; ce fut au sortir du lit de justice qu'il le signifia à Monsieur le Duc d'Orléans, et ensuite à tous les autres princes ; je crois que ce même ordre n'a pas été signifié aux pairs, du moins dans les formes, cependant il ne se trouvèrent point à l'assemblée de jeudi, où il fut délibéré qu'on ferait des remontrances, et puis après on lut toutes les informations, les procédures, les dénonciations, etc., du procès depuis le commencement jusqu'à ce jour. L'assemblée ne se sépara qu'entre onze heures et minuit, et l'arrêta que l'on se rassemblerait le lundi 2, à cause de la fête du 29 et du dimanche 1. Bien des gens croyaient que le parlement recevrait ordre de ne point s'assembler ; d'autres croyaient que le Roi viendrait lui-même au parlement ; tous furent trompés, le Roi partit pour Saint-Hubert ; le parlement s'assembla, dressa l'arrêt ci-joint,[1] qu'il envoya sur-le-champ signifier à Monsieur le Duc d'Aiguillon, et le fit imprimer tout de suite ; il partit sur l'heure un courrier pour Saint-Hubert, et hier mardi matin a paru l'arrêt du conseil d'État qui casse celui du parlement ; voilà où on en était l'affaire hier au soir ; j'ajouterai ce que j'apprendrai.

Mme d'Aiguillon est à Rueil, je lui écrivis un mot après le lit de justice. Il fut regardé dans le premier moment comme une sorte de victoire, et le bruit public était que M. d'Aiguillon entrerait le lendemain jeudi dans le conseil ; ma lettre était un compliment qu'elle pouvait interpréter comme elle voudrait, mais qui lui marquait amitié et intérêt ; je n'ai point eu de réponse, je n'en suis point étonnée, elle doit être bien occupée, et elle est en vérité fort à plaindre.

Ne soyez point inquiet de vos fauteuils, j'apporterai tous mes soins pour que vous soyez content, vous les recevrez le plus tôt possible ; je compte les faire partir avec le bagage de M. de Guines.

On me rapporta hier votre vase, il est charmant, je me plais à l'entendre admirer, je me dis pour me consoler de ne point voir que l'on ne se soucierait guère que les choses qu'on a fussent belles ou laides s'il n'y avait jamais que soi qui les dût voir ; il y a donc deux sortes de jouissance, celle qu'on a par ses propres sens et celle qu'on a par ceux des autres ; cette dernière est mon partage.

Je ne suis point fâchée de votre voyage chez Milord Temple [2] ;

[1] Voyez l'*Appendice XVI*.
[2] À Stowe. Voyez la note 6 de la lettre suivante.

il me semble que j'aime assez la Princesse Amélie, je me figure qu'elle s'honore des soins que vous lui rendez et qu'elle en conclut qu'elle a du mérite ; je lui crois du goût puisqu'elle vous recherche ; je lui pardonne de ce que je n'aurai point de vos nouvelles dans huit jours, c'est un petit repos pour vous. On ne croirait pas en lisant vos lettres que vous eussiez de la répugnance à écrire, je ne connais pas de style plus facile que le vôtre, et comme je vous l'ai dit cent fois, de plus délibéré.

Je vois que vous avez des inquiétudes sur votre nièce, vous avez tort ; quand elle resterait ici quatre ou cinq ans, c'est-à-dire tant que je vivrai, je suis assurée que nous n'aurions pas le plus petit démêlé, et si c'est d'elle dont vous entendez parler quand vous souhaitez que je n'ai point d'épines dans ma vie, vous pouvez ne point désirer son départ, je n'aurai jamais par elle ni grands plaisirs ni petits chagrins ; je serais bien aise qu'elle restât ici, mais comme elle désire passionnément de retourner chez elle je la verrai partir sans une grande douleur.

Je crois pouvoir me flatter d'avoir profité de vos leçons et de votre exemple, et s'il n'y avait pas d'inconvénient à parler de soi je trouverais de la satisfaction à vous apprendre combien je suis devenue raisonnable, il vaut mieux vous le prouver que de vous le dire.

Je ne suis point si contente de la santé de la grand'maman ; les dernières nouvelles que j'en ai eues m'ont un peu inquiétée ; le projet de son mari était de l'aller trouver lundi 9 et de la ramener le 16 ou le 17, elle est actuellement dans la plus grande solitude, entre l'Abbé et Gatti, cependant elle pourrait avoir le Chevalier de Boufflers ; j'aurai peut-être de leurs nouvelles aujourd'hui. Celles que j'ai a vous dire du Président sont bien mauvaises, je crains que sa fin ne soit très-prochaine. J'ai une consolation pour tout ce qui me fâche ; c'est le peu de temps que j'ai à être fâchée.

À 7 heures du soir.

Il ne s'est rien passé de nouveau.

LETTRE 259

Paris, ce dimanche 15 juillet 1770.

Je ne sais pas ce qui m'arrive depuis quelque temps, je perds la faculté d'écrire, je n'ai que des idées confuses. Quand je reçois des lettres que je trouve bonnes, je tombe dans le découragement, par l'impossibilité que je trouve à y répondre. Votre dernière lettre me fait cette impression ; vous avez des pensées, vous les rendez avec une netteté, une énergie singulières. Moi, je ne pense point ; il faudrait que j'eusse recours à des phrases pour dire quelque chose ; je raconte mal, et tout ce que je vois et que j'entends me fait si peu d'impression, qu'il me semble que je n'ai rien à raconter, et que quand mon âme n'est ni occupée ni remuée, je suis comme un chat, comme un chien, mais beaucoup moins heureuse qu'eux, parce qu'ils sont contents de leur état et que je ne le suis point du mien. Il n'entre point de système dans ma tête sur ce qui pourrait faire mon bonheur ; je voudrais m'amuser à faire des châteaux de cartes et que cela pût me suffire pour me délivrer de l'ennui ; j'y emploierais tous mes moments. Il est très-vrai que j'ai quelquefois des instants de gaîté : mais ce sont des éclairs qui ne dissipent point l'obscurité ni les nuages. Je n'ai point le projet de n'être heureuse que par telles ou telles choses ; je laisse toutes les portes de mon âme ouvertes pour y recevoir le plaisir ; je désirerais de barricader celles par où entrent le regret, l'ennui et la tristesse ; mais mon âme est une chambre dont le destin ou le sort ne m'ont pas laissé la clef. Ce qui est de certain, c'est que je n'ai point d'affiches, et que, si j'en avais, elles seraient toujours réelles et n'en imposeraient à personne.

Je suis ravie que vous ne vous souciiez plus de l'affaire de M. d'Aiguillon ; j'en suis excédée. Ce sont des députations, des remontrances, etc., qui ne vous font rien ni à moi non plus : votre embarras est très-juste, et vous le peignez fort bien en me chargeant de faire vos compliments à la grosse Duchesse [1] du *je ne sais pas quoi de monsieur son fils*, et *de ne trouver aucun mot honorable qu'on puisse y appliquer.* C'est tout ce qui a jamais été dit de mieux à ce sujet.[2]

LETTRE 259.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La mère du Duc d'Aiguillon.

[2] M. Walpole avait dit :—" Faites, je vous prie, mon compliment à la grosse duchesse du—je ne sais pas quoi de monsieur son fils : je ne trouve, moi, aucun mot honorable qu'on puisse y appliquer. Enfin, je suis bien aise, pour l'amour d'elle, et un peu pour l'amour de moi, de n'être pas obligé de lire sa défense." (B.)

Vous avez un singulier esprit ; prenez-le en louange si vous voulez. Je ne vous en prie pas, mais je ne m'y oppose pas.

Nous avons ici Jean-Jacques.[3] Si je me délectais à écrire, j'aurais de quoi remplir deux feuilles sur son compte. Mais je ne saurais parler longtemps de ce qui ne m'intéresse pas ; il prétend qu'il ne veut pas toucher sa pension d'Angleterre. Je voudrais savoir si cela est vrai ; il veut gagner sa vie à copier de la musique, il ne veut point voir les Idoles, ni leurs amis, ni leurs courtisans. Le Prince de Ligne, qui est un assez bon garçon et me paraissait assez simple, vient de lui écrire [4] pour lui offrir un asile chez lui en Flandre ; son intention, ce me semble, a été de faire quelque chose d'aussi bon que la lettre du Roi de Prusse, avec un sentiment différent ; il veut marquer un bon cœur, de la compassion, de la générosité, et il ménage toutes les faiblesses de cet homme en lui montrant qu'il les connaît toutes.

[3] "Jean-Jacques Rousseau . . . est à Paris depuis environ un mois avec sa gouvernante, Mlle le Vasseur, dont il a enfin fait sa femme. Il a quitté la casaque arménienne et reprit l'habit français . . . Il s'est montré plusieurs fois au café de la Régence, sur la place de Palais-Royal ; sa présence y a attiré une foule prodigieuse, et la populace s'est même attroupée sur la place pour le voir passer. On demandait à la moitié de cette populace ce qu'elle faisait là ; elle répondait que c'était pour voir Jean-Jacques. On lui demandait ce que c'était que Jean-Jacques ; elle répondait qu'elle n'en savait rien, mais qu'il allait passer. On fit cesser cette représentation, en exhortant M. Rousseau à ne plus paraître ni à ce café, ni dans aucun autre lieu public ; et depuis ce temps-là, il s'est tenu plus retiré." (Grimm, *Corr. Litt.*, juillet 1770, tome vii, pp. 26–7.)

[4] *Lettre à M. Rousseau.*

"Je suis, Monsieur, celui qui a été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique j'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les empressés ni les empressements.

Pensez à ce que je vous ai proposé. On ne sait pas lire dans mon pays ; vous ne serez ni admiré ni persécuté. Vous aurez la clef de mes livres et de mes jardins. Vous m'y verrez ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très-petite maison de campagne à vous seul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y sèmerez, vous en ferez tout ce que vous voudrez.

Jean-Baptiste* et son esprit sont venus mourir en Flandre ; mais il ne faisait que des vers : que Jean-Jacques et son génie viennent y vivre. Que ce soit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous continuiez *vitam impendere vero*.† Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un petit coin de terre qui ne dépend de personne ; mais le ciel y est beau, l'air y est pur, et ce n'est qu'à quatre-vingt lieues d'ici. Je n'y ai point d'archevêque ni de parlement, mais j'y ai les meilleurs moutons du monde.

J'ai des mouches à miel à l'autre habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laisserai ; si vous ne les aimez pas, je les transporterai ailleurs : leur république vous traitera mieux que celle de Genève, à qui vous avez fait tant d'honneur, et à qui vous auriez fait du bien.

Comme vous je n'aime ni les trônes ni les dominations : vous ne régnez sur personne, mais personne ne règnera sur vous. Si vous acceptez mes offres, Monsieur, j'irai vous chercher et vous conduire moi-même au Temple de la Vertu : ce sera le nom de votre demeure, mais nous ne l'appellerons pas comme cela : j'epargnerai à votre modestie toutes les triomphes que vous méritez.

* Jean-Baptiste Rousseau, mort à Bruxelles en 1741.
† Devise adoptée par Jean-Jacques.

Jean-Jacques lui a répondu qu'il n'acceptait ni ne refusait ; le spectacle que cet homme donne ici est au rang de ceux de Nicolet.[5] C'est actuellement la populace des beaux esprits qui s'en occupe.

Je ne vous parlerai point de M. de Richmond puisque vous ne vous en souciez plus ; mais j'ai bien de la peine à croire qu'il ne soit plus en jouissance de la chose qu'il demande.

Quand vous verrez M. Chamier, il vous mettra au fait de ce qui me regarde autant que vous voudrez l'être ; car il me voyait tous les jours. Sa société me convenait et me plaisait fort. Il y a peu de gens ici qui me soient aussi agréables. Il vous parlera d'un Abbé dont je voudrais fixer le séjour ici ; je crois vous en avoir déjà dit quelque chose. Je l'ai connu en province. C'est un homme d'esprit, sans beaucoup d'agrément ; mais il a de la justesse, des connaissances, du goût, de la franchise et de la simplicité.

Madame votre nièce a choisi vos fauteuils et votre canapé. Le marchand veut que le canapé soit compté pour trois fauteuils et demi, à quarante-cinq francs pièce, il se souvient de vous en avoir vendu au même prix en soixante-six. Je lui ai proposé un rouleau, il me fait quelque difficulté, je lui ai dit de revenir dans quinze jours, et que je lui dirais votre volonté. Les bagages de M. de Guines ne partiront pas avant le mois de septembre. Madame votre nièce les suivra de près, car elle compte partir le 1er octobre.

Vous avez grand tort de ne m'avoir pas envoyé vos vers à la Princesse Amélie. La description de votre voyage m'a fort amusée, rien n'est plus singulier que d'écrire aussi bien dans une langue étrangère.[6]

Si tout cela ne vous convient pas, prenez, Monsieur, que je n'ai rien dit. Je ne vous verrai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous admirer sans vous le dire." (Grimm, *Corr. Litt.*, 1770, tome vii, pp. 28–9.)

[5] Théâtre des boulevards de Paris sur lequel on représentait des pantomimes et des farces. (B.)

[6] M. Walpole était allé trouver la Princesse Amélie, d'abord chez le Général Conway, à Park Place*, et ensuite chez le Lord Temple à Stowe ; c'est de cette dernière visite qu'il donne le récit suivant :—

"Strawberry-Hill, dimanche.

C'est avec beaucoup de satisfaction que je me retrouve chez moi. Ah ! qu'il est incompréhensible qu'on aime à être attaché aux princes ! c'est-à-dire qu'on aime à être faux, soumis et flatteur ! Je préférerais une chaumière et du pain bis à tous les honneurs dont on pourrait décorer la dépendance. Malgré cette aversion pour le métier, j'ai fort bien joué mon rôle de courtisan ; mais c'est que le terme était assez court. Nous nous sommes assemblés chez Milord Temple le lundi au matin, nous nous sommes séparés le samedi avant midi. C'était toujours une partie de huit personnes, le

* Près de Henley, sur la Tamise.

Nous avons ici les enfants [7] de M. Elliot ; ils sont infiniment aimables, ils savent parfaitement le français, ils sont gais, doux et polis, et plaisent à tout le monde ; je les vois souvent ; j'ai pour eux toutes les attentions possibles ; mais ils n'ont besoin de personne pour les faire valoir. On leur trouve une fort jolie figure ; vous ne pouvez pas dire tout cela à leur père, car il est en Écosse.

J'ai fait mon deuil du petit Craufurd. Pour du Selwyn je ne m'en soucie guère. Soyez sûr que je suis philosophe autant qu'il m'est possible de l'être. Adieu. La grand'maman revient le 20, avec son mari qui l'est allé chercher.

LETTRE 260

Ce dimanche 22 juillet 1770.

Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas les mêmes amusements que vous ; bien loin d'avoir du dégoût pour les occupations champêtres et domestiques, rien ne me plairait davantage, j'aimais l'ouvrage passionnément, et beaucoup plus que la lecture. Mais aujourd'hui puis-je choisir mes occupations ? À quoi puis-je exercer cette activité que vous me reprochez toujours ? Heureusement elle n'est pas telle que vous l'imaginez ; je préfère

maître et la maîtresse du logis au lieu de M. Conway et madame sa femme, un autre seigneur qui remplaçait Milord Hertford, la Princesse, ses deux dames, Milady M. Coke et moi. Voilà tout notre monde. La maison est vaste, les jardins ont quatre milles de circonférence outre la forêt ; des temples, des pyramides, des obélisques, des ponts, des eaux, des grottes, des statues, des cascades, voilà ce qui ne finit point. On dirait que deux ou trois empereurs romains y eussent dépensé des trésors. Tout cela ne m'était pas nouveau ; mais un ciel fort beau, une verdure éclatante et la présence de la Princesse donnaient un air de grandeur à ce séjour, que je ne lui avais jamais vu. Milord Temple venait de faire bâtir un fort bel arc de pierre, et de le dédier à la Princesse. Cet arc est placé dans une orangerie, au sommet d'un endroit qu'on nomme les *Champs-Élysées*, et qui domine un très-riche paysage, au milieu duquel se voit un magnifique pont à colonnes, et plus haut la représentation d'un château à l'antique. La Princesse était dans des extases, et visitait son arc quatre ou cinq fois par jour. Je m'avisai d'un petit compliment qui réussit à merveille. Autour de l'arc sont les statues d'Apollon et des Muses. Un jour la Princesse trouva dans la main du dieu des vers à sa louange. Je ne vous les envoie pas, parce que ces sortes de choses ne valent rien que dans l'instant, et se perdent tout à fait dans une traduction. On nous donna aussi un très-joli amusement le soir. C'était un petit souper froid dans une grotte au bout des Champs-Élysées, qui étaient éclairés par mille lampions dans des bosquets ; et sur la rivière, deux petits vaisseaux, également ornés de lampions en pyramide, faisaient le spectacle le plus agréable. Mais en voilà assez : il ne faut pas vous ennuyer de nos promenades en cabriolet, de notre pharaon le soir, et de tous ces petits riens qui remplissent les moments à la campagne. Il suffit de dire que tout s'est passé sans nuages, et que nos hôtes se sont conduits avec infiniment de politesse et de bonne humeur, que nous avons beaucoup ri, que la Princesse était fort gracieuse et familière, et que si de telles vertus ont peu de charmes, il serait difficile d'en composer une pareille qui n'eût mille fois plus de désagréments. Mais avec tout cela, *Signora mia*, je suis ravi qu'elle soit finie." (B.)

[7] L'aîné avait dix-neuf ans, et le cadet dix-huit.

LETTRE 260.—Inédite.

actuellement la paresse à toute chose, je ne me trouve bien que dans mon tonneau ; je voudrais bien dormir les nuits, avoir quelque compagnie dans la journée, souper tous les jours chez moi, et ne pas avoir la peine d'aller chercher l'ennui, et supporter patiemment celui que je ne puis éviter. Je passe mes journées à effiler mes chiffons, j'en fais faire des habits pour Wiart et des fraques pour tout le monde. Si vous en voulez un, vous l'aurez. Voilà le compte que je puis vous rendre de ma vie et de mes occupations.

Le Président existe encore, je lui rends des soins qui me sont assez pénibles, je suis forcée de sortir à des heures qui ne me conviennent pas, mais je prends patience sur toute chose et je sens arriver la décrépitude et tous ses accompagnements sans en avoir beaucoup de chagrin.

La grand'maman arriva avant-hier au soir, elle était partie à 6 heures du matin et arrivée à 7 heures du soir ; le grand-papa revint avec elle, il avait passé neuf jours à Chanteloup, il y a été fort gai, j'ai été bien aise pour lui de ce petit séjour et qu'il n'ait pas été ici témoin de ce qui s'y est passé. J'aurais pu vous mander dans ma dernière lettre un événement qui a fait quelque bruit, mais ma lettre était cachetée, et peu vous importe de savoir ce qui se passe ici. Cet événement est l'exil de la Comtesse de Gramont,[1] elle a ordre d'être à quinze lieues de la cour et de Paris. On prétend qu'elle n'est pas plus coupable que toutes les autres femmes de la cour, mais apparemment on voulait faire un exemple, et elle a été choisie. Vous jugez bien que c'est une occasion à beaucoup de propos et de murmures ; l'absence du grand-papa a été par conséquent bien placée, on ne peut lui attribuer aucun propos ; si ses amis sont imprudents, ce n'est pas sa faute, car il est bien sage et bien réservé ; je soupai avec lui avant-hier, il se porta à merveille. Je ne fus pas si contente de la santé de la grand'maman, et je le fus encore moins hier, elle a de l'enrouement et une petite toux sèche, elle part mercredi pour Compiègne dont je suis très-fâchée, elle a besoin de beau-

[1] Belle-sœur de la Duchesse de Gramont. "Pendant le séjour que la cour a fait à Choisy . . . le Roi y fit donner des spectacles dans un théâtre trop reserré pour pouvoir contenir tout le service et la suite de la famille royale. Il arriva que les dames du palais s'étant emparées des premiers bancs, refusèrent d'y faire place à la Comtesse du Barry ainsi qu'à ses compagnes et amies, la Duchesse de Mirepoix et la Comtesse de Valentinois. Ce refus occasionna des propos piquants, et la Comtesse de Gramont, dame du palais de Madame la Dauphine, en ayant tenu de plus vifs que les autres dames . . . les trois femmes ci-dessus nommées en portèrent plainte, et engagèrent le Roi à punir la Comtesse en l'exilant à quinze lieues de la cour." (*Correspondance Secrète entre Marie-Thérèse et le Comte de Mercy-Argenteau*, 2me éd., tome I, p. 29.)

coup de repos et elle aura beaucoup de fatigue. Elle regrette bien Chanteloup, la vie qu'elle y mène est très-agréable ; c'est étonnant tout le bien qu'elle fait dans le pays, elle a établi à Amboise un chapitre de chanoines, un collège, des manufactures de draps, de toile, d'étoffes de soie, elle m'a apporté une robe de sa fabrique, elle est très-jolie ; elle a des troupeaux, une basse-cour, elle rend tous ses habitants heureux, en vérité c'est une femme charmante, je suis on ne peut pas plus contente de son amitié.

Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui, je ne suis pas en train de causer davantage, je ne me suis pas fait une loi de remplir les quatre pages.

LETTRE 261

Paris, ce dimanche 29 juillet 1770.

Votre commission a pensé être faite tout de travers, vos tapisseries étaient chez moi depuis six ou sept jours, et par un bonheur extrême j'attendais votre réponse pour en faire faire le ballot ; hier je m'avisai qu'il fallait examiner si ce qu'il m'apportait était bien semblable et s'il n'y avait rien de défectueux ; votre nièce ne croyait pas cela nécessaire, c'était des gens si pleins de probité, si charmés d'avoir votre pratique ; je m'obstinai à faire l'examen ; on trouva le canapé très-beau, mais qu'aucun fauteuil n'y était assorti, enfin si vous les aviez reçus tels qu'ils étaient, vous auriez eu raison d'être très-mécontent ; heureusement il n'était point payé ; tout sera réparé et je m'applaudis bien de ma méfiance. On a raison de dire qu'elle est mère de sûreté, mais il est bien malheureux dans toutes les choses de la vie d'être obligé d'en avoir.

On ne parle plus ici de l'affaire de M. d'Aiguillon, celle de Mme de Gramont y avait fait diversion, mais il en vient de survenir une qui [nous] occupera pendant bien de temps, la voici. Jeudi dernier à sept heures et demie du soir Mme de Monaco partit de chez elle avec Mme de la Vaupalière, une autre dame dont je ne me souviens plus du nom, et une Mme de Sontete [1] ; elles se rendirent à Bellechasse. Mme de Monaco avait une permission de l'Archevêque pour y entrer ; le prétexte était une

Lettre 261.—Inédite.

[1] C'est apparemment la leçon du manuscrit.

visite à la petite Mlle d'Aumont qui y est élevée ; dès qu'elle fut dans l'appartement elle dit à la supérieure qu'elle n'en voulait pas sortir, elle avait fait venir à sa suite Gerbier avec un notaire ou un procureur, et fit dresser un acte par lequel elle attaquait M. de Monaco en demande de séparation de corps ; la supérieure ne voulait pas la garder, mais comme après cette démarche elle ne pouvait point retourner à l'Hôtel de Monaco, elle obtint de passer la nuit à Bellechasse ; le lendemain elle en sortit et elle alla à l'Assomption d'où elle va plaider son mari. Cette démarche est bien hardie et va bien amuser le public.

Je vous avais mandé le retour de la grand'maman, j'avais oublié de vous dire qu'elle avait parlé de vous, elle dit que vous ne l'aimez plus ; elle part aujourd'hui pour Compiègne dont elle ne reviendra que le 27 du mois prochain, et alors je crois qu'elle s'établira à Gennevilliers,[2] ce qui me fâchera ; je ne la pourrai pas voir aussi souvent que si elle restait à Paris. Je garderai mon professeur de l'université jusqu'au premiers jours de septembre. Vous m'avez appris ce que voulait dire *exotique*, je ne l'avais jamais entendu, j'en ai trouvé la signification dans le dictionnaire de l'Académie. Je crois en effet qu'il faut s'en tenir au vin du cru, on peut en user sans craindre qu'il enivre. Je suis un peu étonnée que vous n'ayez pas encore vu M. Chamier. Il n'a point de maison à Londres, mais je crois qu'il y vient toutes les semaines pour y voir sa mère ; il a laissé chez moi en partant deux paquets d'étoffes qui sont contrebande chez vous ; M. de Guines, avec qui je me suis arrangée pour votre ballot, m'a recommandée de ne point mettre de contrebande, mais votre cousin assure que les ballots à l'adresse de l'ambassadeur ne seront point visités à la douane, et qu'il n'y a nul inconvénient à mettre dessous vos tapisseries les deux paquets de M. Chamier. J'ai fort envie d'y ajouter la robe de chambre de M. Craufurd, dont vous avez tant entendu parler. Comme votre caisse ne partira qu'après le 20 du mois prochain, j'aurai le temps d'avoir votre réponse, et je ne ferai que ce que vous me prescrirez ; je vous obéirai encore en faisant payer vos emplettes par le Chevalier Lambert ; enfin j'aurai du moins avec vous le mérite de la soumission parfaite.

Je vois avec plaisir que vous vous amusez très-bien, vos bêtes, vos fenêtres[3] remplissent vos journées, et je suis très

[2] Maison de campagne, près Paris, que la Duchesse de Choiseul avait héritée de son père, le Comte du Châtel. (B.)
[3] Probablement des vitraux de couleur à Strawberry-Hill.

d'accord que cela vaut pour le moins autant que toute autre chose, et je pense bien que les jours que vous avez belle et nombreuse compagnie ne sont pas les plus agréables. De toutes les personnes que vous me nommez, je ne connais que Milady Marie Coke, elle m'a parue très-aimable.

Vous ne me parlez plus de la bonne Lloyd. J'imagine que les Hertford ne regretteront guère leur fille,[4] ils n'aiment que Milord Beauchamp.

Compiègne ne produit aucune nouvelle, son seul effet c'est d'enlever la bonne compagnie de Paris, ainsi que Villers-Cotterets.

Ah ! mon Dieu, j'oubliais de vous mander une grande nouvelle, c'est que j'ai soupé au Temple mercredi dernier. Le Prince avait choisi pour m'inviter un jour où il n'y avait que des personnes de ma connaissance, il devait, me disait-on, n'y avoir que très-peu de monde, nous étions vingt-deux. Cela se passa fort honnêtement, mais cela ne se répétera guère.

Vous ne voulez pas me répondre à mes questions sur Rousseau, à la bonne heure, je ne m'en soucie pas.

J'ai envie de rire quand vous me louez sur mon esprit, je n'ai que celui de sentir combien j'en manque, mais si vous vous en contentez je n'en désire pas davantage.

Le Président est toujours dans le même état, c'est une lampe qui s'éteint.

Que dites-vous de la terrible et abominable aventure de Saint-Domingue ? Les relations s'accordent, et font frémir.

LETTRE 262

Paris, ce lundi 6 août 1770.

Je viens de sauter une poste ; je n'eus pas le temps hier d'écrire, mais vous n'y gagnerez rien : cette lettre à la vérité arrivera plus tard, mais elle sera plus longue ; j'en ai bien quelques scrupules, mais je suis dans l'habitude avec vous de les étouffer. Vos lettres, par exemple, m'en donnent d'infinis ; vous m'avouez très-ingénument combien elles vous causent de gêne et d'ennui ; ma conscience me dit alors ce que je devrais faire, mais je n'ai pas le courage de la croire, ni même de l'écouter ; votre mauvaise étoile vous a fait faire connaissance avec

[4] Lady Sarah Frances Stewart, femme de Robert Stewart, plus tard Marquis de Londonderry. Elle mourut le 10 juillet 1770.

Lettre 262.—Incomplète dans les éditions précédentes.

moi, la même m'a fait prendre de l'amitié pour vous ; c'est une sorte de boîte de Pandore d'où sont sortis la métaphysique, les spéculations, les styles de Scudéry, les jérémiades, les élégies, voilà ma part : les épigrammes, les mépris, les dédains, et le pis de tout, l'indifférence, voilà la vôtre. Mais, ainsi que dans la boîte de Pandore, il y reste l'espérance, et chacun se la figure selon son goût. Vous voilà quitte de ce que je vous dirai de nous ; passons aux nouvelles.

C'est la Comtesse et non la Duchesse.[1] La Comtesse est belle-sœur de la Duchesse ; elle est veuve du Comte, frère cadet du Duc ; elle s'appelait de Faux, demoiselle de Normandie, qui a eu beaucoup de bien ; elle n'est amie de nos parents que par *bricole ;* le terme est juste, car elle est l'intime du frère prélat.[2] Mme du Châtelet mène un grand deuil de cette aventure, c'est sa meilleure amie ; elle n'est pas même de ma connaissance ; je ne l'ai rencontrée que deux ou trois fois ; elle me parut sotte, hardie et bavarde.

J'ai dit, et j'ai eu raison, que j'étais bien aise que cette aventure fût arrivée en l'absence des miens, parce qu'on n'était pas à portée de leur imputer des propos imprudents. Ils se conduisent à merveille ; ils sont environnés d'armes et d'ennemis ; mais ils ont, pour résister aux attaques, leur bonne administration ; leur attachement pour le maître, l'intérêt véritable qu'ils prennent à sa gloire, l'arme et le maintient dans une sécurité parfaite.[3] Je ne sais ce qu'il arrivera d'eux, mais quoi qu'il en soit, ils conserveront l'estime des étrangers et de tous leurs compatriotes qui ne seront pas coquins avérés.

Pour moi, mon ami, je suis fort tranquille, je me prépare à tout événement, parce que je suis intimement persuadée qu'ils conserveront toujours leur réputation, et ce sera leur gloire ; et leurs ennemis dans leur triomphe, s'ils l'obtiennent, ne perdront point la leur, et c'est ce qui peut leur arriver de pis.

Il y a eu deux nouvelles dames admises à Compiègne aux soupers du petit château, la Duchesse et la Vicomtesse de Laval ; leurs maris sont gouverneur et survivancier de ce lieu. La Comtesse de Valentinois a été nommée dame d'atour de la Comtesse de Provence.

M. de Rosières, frère de l'Abbé Terray, est déclaré chancelier

[1] De Gramont.
[2] L'Archevêque de Cambrai, frère du Duc de Choiseul.
[3] C'est la leçon du manuscrit. Miss Berry et des éditeurs postérieurs omettent "l'arme . . . parfaite."

du Comte de Provence ; le Marquis de Lévis capitaine de ses gardes : on travaille à faire leur maison. Mais la nouvelle la plus surprenante, et que je gardais pour la dernière, c'est que M. le Prestre de Château-Giron, extrêmement fameux dans les affaires de Bretagne,[4] a été nommé survivancier de la charge du Président Hénault, surintendant de la maison de la feue Reine, et présentement de celle de Madame la Dauphine. Elle avait été donnée au Président Augier ; mais on trouva des prétextes pour différer son remercîment, et M. le Prestre n'a pas perdu de temps pour faire les siens ; ainsi c'est pour lui une affaire conclue. On fait aussi une sorte de maison à Madame Victoire et à Madame Sophie. Le Marquis de Durfort et le Chevalier de Talleyrand sont leurs chevaliers d'honneur ; les autres officiers ne sont point encore nommés.

J'ai peine à me persuader que toutes ces nouvelles vous intéressent ; mais si vous avez la patience de lire les gazettes, cette lettre en sera une de plus. Voulez-vous à présent savoir ce que je fais ? Il est actuellement trois heures, je viens de prendre mon thé, je suis dans mon tonneau, j'effile mes chiffons, j'attends grande compagnie à quatre heures, nous irons à Sceaux, et de là nous souperons à Montrouge chez mon frère. Nous serons trois carrossées. Dans l'une sera vos nièces avec le Baron de Sickingen, ministre palatin, et l'aîné Elliot ; dans un autre la Marquise de Boufflers avec le Prince de Bauffremont et le Chevalier de Beauvau ; et dans le troisième Mlle Sanadon, l'Abbé Sigorgne, le cadet Elliot, et votre servante. Adieu jusqu'à demain.

Ce mardi 7.

La partie s'est exécutée par le plus beau temps du monde, il y a eu peu de changement dans l'arrangement que je vous ai dit, nous avons eu Pont-de-Veyle à la place du cadet Elliot. Je me fatiguai horriblement ; je me rappelai certains souvenirs. Je vais aujourd'hui avec vos nièces et le Prince de Bauffremont souper à Rueil. J'ai eu ce matin des nouvelles de la grand'-maman, elle se porte assez bien. Cette année il n'y a point de camp à Compiègne, et il y a très-peu de monde, elle en a moins de fatigue, ce qui me fait plaisir.

Ce mercredi 8.

Nous avons été à Rueil, nous y avons trouvé la Marquise de Crussol et Mlle de Bédé, si vous savez compter vous voyez que

[4] Il avait été conseiller au parlement de Bretagne.

nous étions sept. Nous nous sommes promenés, nous avons fait un vingt et un, et nous étions de retour à deux heures. Voilà le récit de mes aventures, il doit vous encourager à me raconter les vôtres ; je ne sais comment vous paraissent les miennes, mais les vôtres m'intéressent.

Je ne vous dirai plus que je m'ennuie, vous y trouvez de la métaphysique, et vous avez grand tort, je n'ai jamais eu de penchant pour tout ce qui y ressemble, et vous êtes la première personne qui m'ait fait ce reproche. Tout ce que je désirais (et que j'espère obtenir) c'est que vous fussiez content de moi et que vous daignassiez me le dire.

Je ne vous parlerai de vos commissions que quand la caisse partira, mais je vous avertis que si vous voulez que je fasse payer le Chevalier Lambert, il faut que vous me fassiez savoir ce que coûte la petite chaîne de la grand'maman, elle veut absolument la payer, et vous la jetteriez dans de l'embarras si vous vouliez lui en faire un présent.

Adieu, mon ami, je suis trop contente de vous pour que vous ne le soyez pas de moi. Je vois tout ce que vous faites pour moi, et loin d'en exiger davantage je suis prête à vous prier de ne mettre aucune gêne ni aucune contrainte dans toutes vos attentions.

Par une espèce de miracle le Président a recouvré ses forces, il est incomparablement mieux qu'il n'était avant sa dernière maladie où il reçut le viatique ; il sort tous les jours, il vient quelquefois chez moi, il joue tous les jours son piquet, il a le meilleur visage du monde, enfin on peut espérer qu'il durera encore quelque temps.

Au lieu de continuer ce journal, je suis bien tentée de le brûler ; je me figure l'indifférence avec laquelle vous le lirez. En effet, qu'importe de savoir ce qui se passe dans un lieu et parmi des gens dont on ne se soucie guère ? Après ces considérations je vais cependant le continuer.

On avait ôté toutes les entrées chez Monsieur le Dauphin à ses ancient menins ; on ne les avait pas données aux nouveaux ; tout cela partait de la politique du gouverneur.[5] Ces jours passés on les rendit ; le lendemain on les retira, et le surlendemain on les redonna : on ne savait pas bien encore si ce serait le dernier mot. On les a accordées à plusieurs qui ne les avaient jamais eues, à MM. de Soubise, le Maréchal de Biron, Duc de

[5] Le Duc de la Vauguyon. (B.)

Gontaut, Duc d'Aiguillon, et deux ou trois autres dont je ne me souviens pas. En conséquence de la grande amitié que la Maréchale de Luxembourg affiche pour Monsieur le Dauphin, le gouverneur lui a écrit qu'il lui donnait les entrées chez lui. Il me passe par la tête une polissonnerie que je n'ose dire ; c'est sur toutes les entrées que le Dauphin donne, et sur celle qu'il n'a pas.

Mes parents se conduisent dans la plus grande perfection ; ils ne prennent part à aucune tracasserie ; ils s'occupent de leur besogne, et laissent faire et dire tout ce qu'on veut sans paraître s'en soucier, et ne s'en soucient guère en effet. Le maître se porte bien, et si nous le conservons, comme je l'espère, je ne doute pas que tout ne rentre dans l'ordre accoutumé, d'autant plus qu'il n'y a rien d'entamé sur ce qui regarde leur ministère, et que leurs ennemis sont de si sots coquins, qu'ils se perdront eux-mêmes. Je me souviens que les Maréchaux de Richelieu et de Broglio et le Duc et le Comte de Noailles sont dans la liste des entrées.

La Duchesse de Gramont est encore à Barèges. Elle ne revient que le 15 du mois prochain, il ne serait pas malheureux s'il en arrivait d'elle comme de Mme de Montespan à Bourbon, ce serait à la grand'maman que Barèges aurait fait du bien ; elle est charmée de son époux ; il la ramène lundi à Paris où il la laissera et retournera le mercredi ou le jeudi à Compiègne. Je ne souperai point avec eux le lundi parce que j'ai engagé une nombreuse compagnie à passer ce jour-là l'après-dîner et la soirée chez mon frère à Montrouge. Le grand-papa fait chasser à Gennevilliers le dimanche pour m'envoyer du gibier.

Je fus hier avec la Maréchale de Boufflers, la Maréchale de Luxembourg, la Duchesse de Lauzun, et plusieurs hommes, à Gonesse, à une représentation de la *Religieuse*[6] de La Harpe ; elle fut aussi bien jouée pour le moins qu'elle le serait à la Comédie ; mais cette pièce est traînante ; il y a peut-être une vingtaine de vers assez bons : à tout prendre elle ne vaut rien, et elle m'ennuya. Votre nièce n'était point avec nous, il y a des Anglais ici qui sont jeunes, à qui on donne des bals, elle y mène sa fille qui aime fort à se divertir, je crois qu'elle a beaucoup d'esprit.

Je souperai demain chez Mme de Beauvau dans un très-petit comité, si j'apprends quelque chose qui en vaut la peine je vous

[6] *Mélanie*, tragédie de La Harpe.

le manderai. La grand'maman me charge de la prier à souper avec la Princesse sa belle-fille [7] pour mardi. Le Prince part demain pour la Lorraine, et ne reviendra que le 15 du mois prochain.

Toutes les nouvelles sont le pendant de celles de vos visites et de vos campagnes, à une petite différence près, si vous ne la devinez pas vous me forcez à vous la dire, l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde.

Ce mardi 21.

Ceci sera un volume, mais cette forme de correspondance ne vous plaît-elle pas davantage que la règle des sept jours ? Il n'y a aucune de vos lettres qui ne me fasse sentir que l'assujettissement vous est insupportable, c'est donc tout de bon que je vous en dispense. Tout ce qui est marqué au coin de la complaisance ou d'une prétendue reconnaissance ne m'est nullement agréable. Je continue donc ce journal, je ne sais ni quand ni comment je vous le ferai tenir, mais il vous parviendra certainement.

Je soupai le vendredi 17 avec Mme de Beauvau, il n'y avait que Pont-de-Veyle, je n'appris que des riens de nulle importance.

La grand'maman arriva hier à cinq heures du matin : je ne la vis point à cause de cette partie à Montrouge ; elle a été très-agréable ; nous eûmes une musique charmante, une dame qui joue de la harpe à merveille ; elle me fit tant de plaisir que j'eus du regret que vous ne l'entendissiez pas ; c'est un instrument admirable. Nous eûmes aussi un clavecin, mais quoiqu'il fût touché avec une grande perfection, ce n'est rien en comparaison de la harpe. Je fus fort triste toute la soirée ; j'avais appris en partant que Mme de Luxembourg, qui était allée samedi à Montmorency pour y passer quinze jours, s'était trouvée si mal, qu'on avait fait venir Tronchin, et qu'on l'avait ramenée le dimanche à huit heures du soir, qu'on lui croyait de l'eau dans la poitrine. L'ancienneté de la connaissance ; une habitude qui a l'air de l'amitié ; voir disparaître ceux avec qui l'on vit ; un retour sur soi-même ; sentir que l'on ne tient à rien, que tout fuit, que tout échappe, qu'on reste seule dans l'univers, et que malgré cela on craint de le quitter ; voilà ce qui m'occupa pendant la musique. Ce matin j'ai appris que la Maréchale était beaucoup mieux ; elle m'a fait dire qu'elle me verrait, je sortirai de bonne heure, j'irai chez le Président, chez elle, et puis chez la grand'maman ;

[7] La Princesse de Poix.

le grand-papa y soupera, nous aurons Mme de Beauvau, dont la grand'maman se passerait bien, ainsi que moi. À demain la suite.

Ce jeudi 23.

Je vous écrivis hier par la poste comment s'était passée ma soirée de la veille. Il n'y nulle particularité à y ajouter. Mme de Luxembourg est hors de tout danger à ce que dit Tronchin. J'ai peur qu'il ne se trompe, elle a des douleurs vagues, si elles se fixent sur quelques parties nobles il y aura tout à craindre, elle ne paraît pas fort inquiète. Je passai ma soirée chez la grand'maman, avec l'Abbé, le Prince de Bauffremont, et Gatti ; la conversation fut fort douce, de la politique, de la métaphysique, des chansons, La grand'maman va samedi à Gennevilliers jusqu'au jeudi de la semaine prochaine, j'irai deux fois souper avec elle, le samedi et le mardi ; j'y mènerai votre nièce samedi ; demain j'irai à Marly chez Mme de Beauvau, qui y est pour trois ou quatre jours avec Mme de Poix ; la Marquise de Boufflers et le Prince de Bauffremont viendront avec moi, nous souperons à sept heures, nous en repartirons à minuit. Vous trouverez que je mène une vie bien ambulante, ce n'est pas le plaisir que je vais chercher, c'est l'ennui que je fuis, et que j'ai bien de la peine à éviter ; il y a aujourd'hui un an que j'eus la meilleure recette contre le mal ; j'avais le pressentiment que c'était pour la dernière fois que j'en jouirais, je crains de ne m'être pas trompée.

Presque tout le monde reviendra dimanche de Compiègne ; le Roi ira le mardi à Chantilly avec Madame la Dauphine, Mesdames et les dames de leur suite, Mme du Barry et sa suite. Il en pourra résulter quelque événement, c'est-à-dire quelque lettre de cachet. On dit que Mme de Mirepoix ne veut point être de ce voyage ; le prétexte est que M. de Beauvau est brouillé avec Monsieur le Prince de Condé. On s'en moque, parce qu'elle est brouillée elle-même avec son frère, et qu'elle passe sa vie avec M. de Soubise, qui est bien plus mal avec M. de Beauvau que n'est le Prince de Condé.

Je lis l'*Histoire de Louis XIII*, de Le Vassor ; je n'en suis qu'au commencement de la régence. Toutes les intrigues de ce temps-là ont beaucoup de rapport à ce qui se passe aujourd'hui. Je ne sais par où tout ceci finira ; il est impossible qu'il n'y ait pas quelqu'un qui succombe ; savoir qui ce sera, voilà ce que je ne peux deviner ; mais je ne suis pas sans crainte. La maîtresse est bien animée contre nos amis, on ne cesse de l'irriter ;

les bons mots et les épigrammes pleuvent contre elle. L'autre jour, chez elle, on parlait de la rage. L'on disait que le plus sûr remède était le mercure ; elle demanda ce que c'était que le mercure : "*Ze* ne sait," dit-elle, "ce que c'est, *ze* voudrais qu'on me le dît." [8] Cette affectation fit rire ; on la raconta à quelqu'un qui dit : *Ah ! il est heureux qu'elle ait son innocence mercurielle :* ce quelqu'un est la Maréchale de Luxembourg ; ne la citez pas.

Je ne prévois pas avoir beaucoup de choses à ajouter à ce volume. Je compte qu'il pourra partir les premiers jours de la semaine prochaine.

Ce samedi 25.

Je fus hier à Marly en la compagnie que je vous ai dit, j'y trouvai mon neveu l'Archevêque et sa servante maîtresse la dame de Loménie. Ce que nous fîmes, ce que nous dîmes, ne vaut pas le récit ; je ne rentrai qu'à trois heures, j'ai mal dormi, j'ai eu les pensées les plus tristes. Je viens de recevoir votre lettre ; vous attribuez à humeur sur ce que je vous ai rappelé ce que vous m'aviez écrit, que vous n'étiez pas d'avis de faire *chiffre* auprès de mon tonneau. J'ai eu cette phrase sur le cœur sans vous en parler, M. Chamier a été une occasion de vous dire un mot, je n'y ai point résisté, vous y avez très-bien répondu, je suis contente, soyez-le de votre côté et bannissons à jamais toutes noises.

Salamalec [9] est, je crois, un mot grec ou turc, il veut dire respect, compliment, révérence ; il faut que vous n'ayez jamais lu les œuvres de Rousseau [10] et que vous n'ayez pas connaissance de ces couplets contre Longepierre dont le refrain est "Vivent les Grecs." Voilà le dernier couplet :—

"Écrivains du bas étage
Venez en bref
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou six salamalecs.
Vivent les Grecs !"

Salamalec est arabe, je viens de l'apprendre.

Ce lundi 27.

Ce volume est à sa dernière feuille. Il faut qu'il soit fermé

[8] Le bas peuple de Paris prononçait le pronom *je*, *ze*. (B.)

[9] Salutation arabe, qui veut dire "Salut sur toi."

[10] Jean-Baptiste Rousseau. Le vaudeville cité par Mme du Deffand avait été écrit par lui contre le Baron de Longepierre (mort en 1721), auteur de trois tragédies sur des sujets grecs.

demain pour partir mercredi ; l'on me répond que c'est une occasion sûre ; je ne laisserai pas d'être inquiète jusqu'au moment que j'apprendrai que vous l'aurez reçu. Ce n'est que par excès de prudence que je serai inquiète ; la plupart du monde se donne bien plus de licence que je n'en ai pris ; mais je crains si fort d'avoir des tracasseries et d'en faire avoir aux autres, que je porte la discrétion jusqu'à un excès ridicule. Mais, comme je me crois aujourd'hui en sûreté, je vous dirai nettement qu'il est impossible que la situation présente subsiste ; il faut qu'avant l'espace de neuf ou dix mois il arrive un changement. Il y a une fermentation générale ; tous les Parlements se donnent la main,[11] tous marquent leur mépris et leur indignation contre le Chancelier ; le contrôleur général rendra bientôt sa banqueroute complète. Le crédit est absolument perdu ; il n'y a, disent ses émissaires, d'autre recette pour relever le crédit, que de faire la banqueroute totale ; alors le Roi ne devant plus rien, tous les particuliers qui renferment aujourd'hui leur argent s'empresseront à le placer sur lui, parce qu'alors il sera en état d'en payer les intérêts. Je ne sais comment vous trouvez le raisonnement, il me paraît à moi fort mauvais. Nous sommes accablés de remontrances, de représentations, de réquisitoires, d'arrêts, de lettres patentes, etc., etc. Je ne saurais croire que le détail de toutes ces choses vous fût agréable. Elles m'ennuient si fort que c'est tout ce que je peux faire que d'en entendre parler, je me garde bien de les lire. D'ailleurs, mon ami, je trouve très-ridicule, à l'âge que j'ai, de me passionner pour tout ce qui se passe et pour tout ce qui peut arriver. J'aime fort mes parents, je le leur prouve par ma conduite, et si je pouvais leur être utile, je m'y mettrais jusqu'au cou ; mais dans tout ceci, je ne puis

[11] Après le lit de justice du 27 juin, mentionné dans la lettre de cette date, et le discours du Chancelier Maupeou, sur l'enregistrement forcé des lettres patentes, lesquelles, par la seule volonté du Roi, arrêtaient toute la procédure pendante au Parlement contre le Duc d'Aiguillon ; après ce lit de justice, tous les Parlements du royaume prirent part à la résistance faite par celui de Paris à cet acte d'autorité. Un arrêt succéda à un autre de la part des Parlements de Toulouse et de Bordeaux, par lesquels le duché d'Aiguillon fut dépouillé de tous les droits et privilèges de la pairie, jusqu'à ce que le Duc fût acquitté par la loi des charges portées contre lui. Le Parlement de Rennes, celui de la province où les malversations du Duc d'Aiguillon avaient eu lieu, renvoya, sans les ouvrir, les lettres patentes du roi, tendantes à annuler un de ses arrêts ; une députation de dix-neuf de ses membres qui avait obtenu la permission de se présenter devant le Roi à Compiègne, le 20 août, reçut défense expresse de passer par Paris en venant et en retournant. On lui interdit de même la faculté de dire un seul mot au Roi, qui lui observa que ses lettres patentes auraient dû imposer un silence absolu au Parlement, que sa conduite était d'une nature trop grave pour ne pas être punie ; mais que Sa Majesté se contenterait de châtier deux d'entre eux, espérant que leur exemple retiendrait les autres dans le devoir. Deux de ces membres furent en conséquence envoyés au château de Vincennes. (B.)

être que spectatrice ; je prétends que leurs ennemis les servent mieux que leurs amis ; ceux-ci poussent leur zèle un peu trop loin ; leur imprudence, leur fierté ressemble trop à l'insolence, et ne peut manquer de déplaire et d'envenimer les esprits. Les autres ont tant d'infamies, de bassesses, de fourberies, et sont si fort à découvert, qu'ils sont en horreur au public, et qu'ils n'ont de partisans que leurs complices. Il y a un M. Séguier,[12] avocat général, qui trahit sa compagnie, et vient d'en recevoir des affronts. Dans les arrangements que le public imagine, on dit qu'il aura le département des affaires étrangères, M. de Paulmy celui de la guerre, et M. d'Aiguillon la marine. Tout cela n'arrivera pas, à ce que j'espère ; mais qui est-ce qui oserait en répondre ? Rien n'est impossible à l'Amour ; on le peint aveugle ; cette idée des poètes se réalise bien aujourd'hui.

La grand'maman est à Gennevilliers avec son Abbé ; elle a quitté Paris pour éviter l'ennui ; elle l'a retrouvé à Gennevilliers. Quand le cœur n'est pas satisfait, l'ennui s'en empare, et il est impossible de s'en débarrasser. Son époux vit fort bien avec elle ; et si l'absence de la belle-sœur pouvait être éternelle, elle se trouverait bien partout ; mais cette belle-sœur sera de retour dans un mois.

Il y a bien des détails que je pourrais vous conter, et qui vous amuseraient, mais que je ne puis écrire. Enfin je suis sûre que j'aurais pour plusieurs jours des détails à vous raconter, qui vous intéresseraient autant que les anecdotes du règne de Louis XIV.

Votre chaîne est payée. Je fus souper avant-hier avec votre nièce à Gennevilliers, nous fîmes le voyage avec l'Évêque d'Arras ; nous nous perdîmes en retournant et nous fûmes deux heures et demie en chemin. La grand'maman aime beaucoup cet évêque, vous le connaîtrez et il vous plaira, il ira l'année prochaine en Angleterre, et je lui ai promis une lettre de recommandation pour vous et pour M. Chamier, de plus il trouvera votre nièce qui pourra lui être utile.

[12] Antoine-Louis Séguier (1726–1792), avocat général du Parlement de Paris, était, par sa charge, obligé de dresser les réquisitoires contre les livres condamnés à être brûlés pour cause des doctrines erronées qu'ils pouvaient contenir. Mais on soupçonna M. Séguier d'avoir négligé les intérêts du Parlement lorsqu'il fut député comme avocat général vers le Roi à Versailles, en ne remettant point au Roi lui-même son message, et en consentant de recevoir une réponse du Chancelier. Le Parlement, pour marquer son mécontentement, ne permit point la publication du réquisitoire, et fit paraître son arrêt sans cette pièce. Cela fut considéré comme un si grand affront par son auteur, qu'il eut recours à l'autorité, et le réquisitoire fut imprimé au Louvre par ordre du Roi. (B.)

Mme de Luxembourg est beaucoup mieux, on croit que c'est la goutte, elle n'est pas absolument fixée, mais il y a apparence qu'elle se fixera aux pieds.

Pourquoi donc ne pas donner de lettre pour moi à votre Docteur James [13] ? Est-ce que je suis si délicate sur la politesse ? J'aime bien mieux la simplicité, et même la grossièreté que la fausse et la fastidieuse civilité, mais en absence vous ne conservez de moi que le souvenir de mon extérieur et de quelques défauts de mon caractère, et vous oubliez tout ce qui mérite quelque estime. Vous allez encore dire que ceci est un reproche ? non, en vérité, mon ami, je ne prétends jamais vous en faire, mais n'exigez point, je vous prie, que je ravale tout ce que je pense, et comme vous m'avez toujours dit tout ce que vous pensiez sans vous embarrasser de l'effet que cela pouvait me faire, souffrez à votre tour quelques licences de ma part ; ne craignez point qu'elles aillent trop loin.

Je vais encore aujourd'hui à Montrouge avec la même compagnie, et entendre la même musique qu'il y a huit jours, mais ce sera pour la dernière fois, s'il plaît à Dieu. Je sors de chez moi pour sortir d'avec moi, mais me retrouvant toujours je reviens à préférer mon tonneau, c'est où je me trouve le mieux, je n'aime à sortir que pour aller souper et j'aimerais mieux encore souper tous les jours chez moi.

J'irai demain à Gennevilliers, je ne sais pas si ce sera avec votre nièce. Elle fait un receuil de toutes sortes de polissonneries pour vous en faire part à son retour. Adieu, vous n'êtes pas encore quitte de moi, j'ajouterai encore quelques lignes avant de fermer cette lettre.

Ce mardi 28.

Voici la fin ; mandez-moi avec votre franchise ordinaire si ce journal ne vous a point excédé, et si vous seriez content d'en recevoir de temps en temps.

Notre partie de Montrouge se passa très-bien ; nous avions un piano-forte, c'est le plus bel instrument qu'on puisse jamais entendre ; son effet est de jeter dans une grande mélancolie.

Je vais ce soir à Gennevilliers ; tous les projets de la grand'-maman sont changés depuis samedi que je ne l'ai vue ; au lieu de revenir à Paris comme je l'espérais, elle restera à Gennevilliers, ce qui me déplaît beaucoup.

[13] Le Dr Robert James (1705–76), dont les poudres, connues sous le nom de "James' Powders" (brevetées en 1746), furent si célèbres au dix-huitième siècle.

Voici des vers sur notre Chancelier. J'ai eu des nouvelles des tapisseries d'Aubusson, j'espère que les fauteuils que nous attendons arriveront au plus tard la semaine prochaine, ne soyez point en peine de cette commission, je me flatte que vous serez content. Adieu.

" Le grand vizir qui dans la France,
Pour régner seul met tout en feu,
Méritait le cordon, je pense,
Mais était-ce le cordon bleu ? "

LETTRE 263

Paris, ce dimanche 12 août 1770.

Peut-être serez-vous étonné d'avoir passé plusieurs postes sans recevoir de lettres ; la dernière a dû vous arriver le 3 de ce mois, vous ne recevrez celle-ci que le 17. En voici la raison : j'ai voulu vous écrire par quelque occasion, il n'en est point survenue, ainsi j'ai encore dans mon écritoire une lettre datée du 6, du 7 et du 8. Vous la recevrez un jour, mais j'ignore quand elle partira, ce ne sera pas absolument un journal, mais elle y ressemblera par beaucoup de différentes dates. Je me contenterai aujourd'hui de répondre à votre lettre du 6. Je suis bien reconnaissante du désir que vous me marquez que je garde mon professeur, mais je fais une réflexion : nous ne pouvons juger parfaitement bien des choses que nous ne voyons point ; j'ai presque la certitude d'obtenir une pension ou un prieuré pour le dit Abbé, mes parents adoptifs et mes vrais parents, l'Archevêque de Toulouse, qui est tout-puissant sur l'Évêque d'Orléans, sollicitent très-vivement, mais je n'espère pas qu'avant un an ou deux il obtienne rien. Ce retardement me fâche, il est assez jeune pour attendre, il n'est pas de même pour moi, mais heureusement je peux aisément me passer de lui pendant cet espace.

La grand'maman n'ira point à Fontainebleau cette année, il n'y a plus de petits voyages pour elle, ainsi elle sera continûment à Paris, et puis (je vous l'avouerai) je me flatte d'être parvenue à ne me plus rendre rien necessaire. D'ailleurs le professeur est un vrai professeur, un très-bon homme, un sens très-droit, tant soit peu lourd, qui sans être pédant a pourtant le ton de la

LETTRE 263.—Inédite.

chaire ; il argumente, tire de tout des conséquences ; ce qui me plaît en lui, c'est que je lui crois un bon cœur, peut-être s'attachera-t-il à moi, et il pourra me rendre des soins dans les temps où j'en aurai grand besoin (si ces temps-là doivent exister pour moi) ; enfin jusqu'à ce qu'il ait un bénéfice et qu'il puisse s'établir à Paris, il viendra tous les ans y passer mai, juin, juillet, et août ; c'est le temps de Chanteloup, de Compiègne et de toutes les campagnes particulières.

Je suis fort aise que vous ayez vu M. Chamier, j'espère qu'il m'aura réhabilitée dans votre esprit, et qu'il aura effacé les impressions qui n'étaient pas à mon avantage ; il ne me croit ni vaine ni artificieuse ni tyrannique, il paraissait se plaire à côté de mon tonneau, il n'était point honteux d'y faire *chiffre*, cette idée ne lui a pas passé par la tête. Je le regrette beaucoup, c'est un esprit très-raisonnable, d'une conversation facile, il est sage et prudent. Je suis fâchée que vous ne vouliez pas que je mette ses deux paquets dans votre caisse, il est très-persuadé, ainsi que votre cousin, qu'il n'y aurait pas le moindre risque, mais comme je suis dans l'habitude de souscrire à vos volontés sans aucune représentation je ne les y mettrai pas ; je verrai avec votre cousin M. Thomas, qui est ici, s'il m'indiquera quelqu'autre moyen de le faire passer.

Ma correspondance avec Voltaire continue toujours, et j'ai reçu aujourd'hui une très-grande lettre de lui en même temps que la vôtre. Il m'envoie des vers intitulés *Pot Pourri ;* cela ne me semble pas trop bon ; en voici de l'Abbé Porquet, auteur des petits vers sur mon tonneau que vous trouvâtes jolis ; c'est un remercîment à Mme Cholmondeley sur le livre du *Système de la Nature* [1] dont elle lui a fait présent :—

" Digne de votre siècle et de votre patrie
Vos présents sont des vérités.
Voici les miens ; je vous dédie
En deux quatrains ces deux traités.

Morale.

La morale que je dois suivre
Sur mon cœur, malgré moi, réclame son pouvoir.
Ma conscience est le seul livre
Où je peux lire mon devoir.

[1] Par Holbach ; Diderot, pensait-on, y avait mis la main. Le livre fut publié sous le nom de Mirabaud.

Dogme.

En vains dogmes la terre abonde ;
Pour être convaincu, je dois sentir ou voir ;
Croire n'est rien que concevoir,
Hors de mes sens finit le monde."

Sur les vers précédents, pour répondre à un défi de remplir sur-le-champ toutes les rimes de notre langue en *ec* et en *eugle* :—

" J'entends contre ces vers la Sorbonne qui *beugle*
Et me prépare un dur *échec*.
Que ne puis-je emprunter pour lui fermer le *bec*
Les lumières de notre *aveugle?*
Cette Française à mes yeux vaut un *Grec*,
Son esprit est sensé mais jamais froid et *sec*,
Elle a de la raison, mais de la grâce *avec*,
À Du Deffand *Salamalec!*"

Il faut absolument que vous me fassiez savoir ce que coûte la chaîne de la grand'maman ; si vous ne me le mandez pas, je ne me ferai point rembourser de ce que vous me devez.

Votre caisse ne pourra partir que tout à la fin du mois ou au commencement de l'autre, on en fait venir de semblables d'Aubusson ; il y a beaucoup de rouge dans les bordures, mais ce n'est point du cramoisi. Adieu, le papier me manque.

J'oubliais de vous répondre sur Mme de Monaco. Dans la lettre suspendue et que vous recevrez je vous instruirai pleinement. Quant à present, tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle s'est retirée à l'Assomption, qu'elle a présenté une requête en séparation, on ignore ses griefs, chacun les imagine à sa fantaisie ; le temps nous instruira.

LETTRE 264

Paris, ce mercredi 22 août.

Êtes-vous de retour de vos courses ? J'attendais que vous fussiez dans votre petit château et que vous n'eussiez plus d'autres projets à remplir que celui de jouir de ses charmes. Vous devez être à bout de vos visites, et vos occupations vous laisseraient le temps d'écrire si vous aviez quelquechose à me dire ; vous vous plaignez de la disette de sujets pour causer, mais est-ce que vous

LETTRE 264.—Inédite.

n'aimez plus Rosette ? Il y a mille ans que vous ne m'en avez parlé ; et vos lectures, n'est-ce pas encore un sujet ? Vous n'êtes point paresseux ; j'espère que votre voyage à Richmond [1] pourra produire une lettre. Il y a eu des intercadences dans celles que vous avez reçues de moi ; en dernier lieu j'ai laissé passer un courrier ; il y a quelque temps que j'en laissai passer trois, je suis bien aise de vous le faire remarquer en cas que vous ne vous en soyez pas aperçu. Je ne fais rien qui ait rapport à vous par inadvertence ; tout ce qui paraîtrait faute à tout le monde est envers vous volontaire et tant soit peu forcé ; il n'en est pas de même quand je tombe dans de certains inconvénients, mais il n'y faut plus penser ; quand on est bien corrigé, il ne reste pas même le souvenir de ses fautes. Je ne sais plus quelle est ma position avec vous, quelquefois je m'avise de chercher à la pénétrer, et n'y pouvant rien comprendre je l'abandonne ; je ne laisse pas de m'occuper de vous ; je vous ai dit que j'avais commencé le 6 de ce mois un journal, je le continue, il a déjà neuf pages et il en aura je ne sais combien selon le temps qu'il partira, et les événements qui arriveront.

Je soupai hier chez la grand'maman avec le grand-papa, Mmes de Beauvau, du Châtelet et de Damas, MM. du Châtelet, de Bauffremont, et Marquis de Boufflers. Le grand-papa est très-gai, il est aussi tranquille que s'il n'avait rien à craindre ; je le souhaite et de plus j'espère qu'il a raison, mais vous savez que les ministres ne trouvent pas toujours leur sûreté dans l'habileté et les succès de leur administration, et que c'est presque toujours par les intrigues qu'ils périssent ; elles sont sans nombre aujourd'hui, mais si grossières, si à découvert, conduites par des gens si connus, si haïs, si méprisés, qu'il vaut bien mieux être leur victime que leur complice ; mais en voilà assez.

Je fus fort aise de voir M. du Châtelet, je pris de lui toutes les instructions nécessaires pour vos fauteuils. N'ayez point d'impatience ni d'inquiétudes, vous les recevrez sans inconvénient, mais je ne sais pas dans quel temps. Mme du Châtelet me demanda si j'avais souvent de vos nouvelles, elle me dit plusieurs choses qui me furent fort agréables, il y en eut sur lesquelles je lui dis qu'elle s'était trompée, et comme elle m'affirmait ce qu'elle me disait, je lui dis qu'apparemment vous aviez changé d'avis ; elle en parut fâchée, et elle exigea que je vous

[1] Mme du Deffand veut apparemment parler du château du Duc de Richmond à Goodwood ; Walpole le visita au mois d'août.

l'écrivisse ; je le lui promis, je lui tiens parole et je vous dis adieu.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que la tête me tourne, je crains que votre commission de fauteuils ne soit faite tout de travers ; il y a plus de six semaines qu'un nommé Desserteaux, vraisemblablement le même marchand où vous prîtes il y a quatre ou cinq ans vos quatre fauteuils, apporta chez moi un canapé et huit fauteuils que votre nièce avait choisis. Je m'avisai il y a environ un mois de les faire examiner pièce à pièce, on trouva deux fauteuils défectueux, dont le fond n'était pas bien blanc, ni les couleurs assortis aux autres. Je les rendis au marchand et j'en fis chercher d'autres, on n'en put pas trouver ; Desserteaux me dit qu'il en attendait six d'Aubusson semblable à ceux qu'il me laissait et qu'ils arriveraient dans trois semaines ou un mois ; ce terme expiré il m'a fait dire que ses fauteuils ne partiront d'Aubusson qu'entre le 15 et le 20 de ce mois et arriveraient le 12 ou 15 de septembre ; je crains qu'on ne puisse compter sur cette parole et que de délai en délai nous perdions l'occasion des bagages de M. de Guines. Ne vaudrait-il pas mieux ne point attendre ces deux fauteuils et faire partir les six avec le canapé ? Les deux autres arriveront peut-être encore assez à temps pour profiter du droit que l'ambassadeur a de faire passer ses bagages.

Voilà sur quoi il faut me répondre promptement ; de plus voici une nouvelle qui m'inquiète ; je viens de voir tout à l'heure un fameux tapissier du Faubourg Saint-Antoine qui achète et vend des meubles, je lui ai fait voir votre canapé et vos fauteuils ; le dessin, les couleurs lui ont paru très-bien, mais il prétend que la forme des fauteuils est ancienne et absolument passée de mode. Je ne sais s'il a raison, mais ce qui est de certain c'est qu'il n'y en a point d'autres dans tout Paris en fond blanc ; si cette forme ne vous convient pas, il faudra en commander à Aubusson. Voici la mesure du dossier et du fond que j'ai fait prendre bien exactement :—

Hauteur du dossier, 23 pouces.
Largeur du dossier, 22 pouces.
Profondeur du fond, 25 pouces.
Largeur du fond par devant, 27 pouces.

Ne tardez pas un moment à me répondre.

LETTRE 265

Paris, ce lundi 3 septembre 1770.

Il faut de nécessité que je vous écrive aujourd'hui ; ma lettre ne partira que jeudi, mais je ne puis me refuser de vous raconter le trouble où j'ai été ce matin. J'avais soupé hier au soir à Gennevilliers avec votre nièce, j'avais soupé le samedi avec le grand-papa et Mmes du Châtelet et de Damas : rien n'annonçait l'orage ; le grand-papa était gai, il était arrivé le matin à Gennevilliers pour chasser ; il devait y coucher, le lendemain dimanche aller au conseil à Versailles, et le lundi partir pour La Ferté, chez La Borde, dont il devait revenir le mercredi 5. Ce matin à dix heures j'entends tirer le canon, je suis étonnée, je dis : Le Roi est à Versailles depuis vendredi qu'il est de retour de Chantilly. Serait-ce Madame la Dauphine qui viendrait à Notre-Dame ? Je sonne mes gens, on me dit : La place Louis XV est pleine de mousquetaires, le Roi vient d'arriver au Parlement. Voilà que je me figure que tout est perdu, que l'on va faire main basse pour le moins sur une partie du Parlement, que peut-être . . . . Enfin, la tête me tourne. Chez qui enverrai-je ? Chez Mme de Mirepoix, avec qui, par parenthèse, je suis le mieux du monde : on y va, elle n'est point éveillée. J'envoie dans tout mon voisinage chez les personnes de ma connaissance, je finis par chez la grosse Duchesse ; chacun est étonné et ne sait rien. Je suis prête à me lever, je demande mes chevaux, je veux aller chez Mme de Beauvau et peut-être tout de suite à Gennevilliers. Ces premiers mouvements passés, je me calme et je me dis qu'il n'en résultera qu'une curiosité satisfaite, que la fatigue que je me donnerai ne sera utile à personne ; je reste dans mon lit et je m'endors après avoir entendu de nouveau le canon, le Roi n'étant pas resté plus d'une demi-heure ou trois quarts d'heure au Parlement. On m'éveille sur les deux heures et l'on m'apporte un bulletin de la part de la grosse Duchesse, que je joindrai à cette lettre, que je reprendrai quand je saurai quelque chose de plus.

Ce mercredi 5.

Voilà votre lettre qui arrive et qui ne me met point en train de continuer mon récit. Votre goutte fait un peu de diversion à ce sujet ; je voudrais que vous vous contentassiez de savoir qu'il

Lettre 265.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ne s'est agi que de l'affaire de M. d'Aiguillon. Le Roi a réprimandé son Parlement, a fait enlever les minutes, les grosses et toutes les pièces de la procédure, a défendu qu'il fût jamais plus question de cette affaire, et a ajouté à cette défense les plus sévères menaces, si l'on y contrevenait. Personne n'était averti de la résolution qu'avait prise le Roi, et ce ne fut que le dimanche à dix heures et demie du soir, au sortir du conseil, que le Roi déclara ce qu'il devait faire le lendemain matin. Il le dit à tout le monde et particulièrement au grand-papa, qui lui dit que, comme il ne lui était pas nécessaire dans cette occasion, il lui demandait s'il ne pouvait pas faire son petit voyage. Le Roi y consentit de bonne grâce. Le grand-papa partit le lendemain à six heures ; il arrivera ce soir à neuf ou dix ; la grand'maman revient aujourd'hui de Gennevilliers pour l'attendre : je souperai avec eux ce soir ; il y aura Mmes de Beauvau et de Poix, et Mme de Choiseul qu'on appelle la petite sainte, le Prince de Bauffremont et le grand Abbé. Je recommencerai un journal puisqu'ils vous font plaisir, où je mettrai des particularités qui m'échappent aujourd'hui ; dans ce moment-ci, je ne puis entrer dans des détails, votre goutte me trouble un peu la tête ; j'attends de votre amitié que vous me donnerez de vos nouvelles plus souvent qu'à l'ordinaire, et que vous me direz exactement la vérité. L'on fait aujourd'hui votre ballot, votre commission sera très-bien faite et je me flatte que vous serez content. Je vous manderai le jour qu'il partira de Paris et vous serez averti si je le peux du jour qu'il arrivera à Calais et à Londres. Vous aurez huit fauteuils très-semblables, il en est arrivé six d'Aubusson, ainsi on a pu les très-bien assortir ; voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui, je ne puis vous parler que du pur nécessaire. Adieu. Je ne vous envoie point le bulletin de Mme d'Aiguillon ; il n'est pas exactement fidèle. Il y a un imprimé de tout ce qui s'est passé. Je vous l'enverrais si cela ne rendait pas mon paquet très-gros. Je verrai avec votre cousin s'il y a quelque moyen de vous le faire parvenir.

P. S. à six heures.

Je vous envoie l'imprimé du Parlement.[1]

[1] Voyez l'*Appendice XVII.*

LETTRE 266

Paris, ce mercredi 12 septembre 1770.

Je suis fort inquiète, je l'avoue, et quand cela devrait vous mettre en colère je ne puis pas m'empêcher de vous le dire. Voilà le troisième accès depuis que je vous connais, et je n'oublierai jamais quel fut le premier, je n'y puis penser sans que la tête me tourne. Je sais que la goutte, pour l'ordinaire, n'est pas un mal dangereux, et peut-être si j'étais auprès de vous, ne serais-je pas inquiète, mais l'éloignement augmente (dans un esprit tel que le mien) tout ce qui peut troubler et inquiéter. Je fus fâchée dimanche de n'avoir point de vos nouvelles, mais je me persuadai que ce n'était point votre santé qui en était cause, je jugeais que si vous étiez malade vous me le manderiez, parce que je vous avais demandé pour toute grâce de ne me pas exposer à l'apprendre par d'autres ; je jugeai donc au contraire que votre goutte n'avait point eu de suite, j'aurais voulu que vous me l'eussiez fait savoir, mais vous portant bien vous ne deviez pas naturellement m'écrire ; enfin la lettre à votre nièce m'apprend que vous souffrez, et il faut que je passe quatre ou cinq jours sans avoir de vos nouvelles, et il ne faut pas que je vous dise le chagrin que j'en ai. Voilà une nouvelle occasion et la plus difficile de toutes de me faire un effort pour ne vous pas déplaire ; parlons donc d'autres choses.

Votre ballot est chez l'ambassadeur, il partira ces jours-ci pour Calais où il arrivera les premiers jours d'octobre. L'intendant de M. de Guines, qui s'appelle Boyer, sera à la fin du mois à Londres, et il reviendra à Calais pour faire partir tous les bagages de son maître, il se charge de vous faire remettre votre ballot. Je crois que nos mesures sont parfaitement bien prises, et que vous serez content. Vous aurez soin des paquets de M. Chamier, je lui mande qu'ils sont dans votre caisse. Je vous envoie des sachets de ma façon, il me semble qu'il y a trois ou quatre ans que vous les trouvâtes bons.

Je soupe ce soir chez la grand'maman avec son mari, qui m'avait chargée d'y inviter votre cousine et vos deux cousins ; il les aime beaucoup tous les deux, mais surtout Thomas, dont il ne cesse de faire l'éloge, et tous les deux de leur côté l'aiment

Lettre 266.—Inédite.

infiniment. Il doit y avoir aussi M. Stanley, il est ici depuis quelques jours, je n'en ai point entendu parler, le grand-papa ne se soucie plus de lui.

J'eus hier à souper les oiseaux,[1] avec les Princesses de Beauvau et de Poix, il y eut un assez gros vingt et un, auquel je ne pris point de part, je restai pendant le jeu à causer avec Pont-de-Veyle. Votre nièce soupait chez elle, elle avait été la maîtresse de venir chez moi, mais elle ne se soucia pas de souper avec Mme de Beauvau ; je ne la pressai point de venir, mais Mme de Boufflers après souper envoya à lui proposer de venir jouer et d'amener MM. Elliot et Douglas qui étaient avec elle ; il n'y eut que M. Douglas qui vint et qui perdit une centaine de louis qu'il avait gagnée la surveille. La société de ces oiseaux a quelque agrément, mais leur fureur pour le jeu me déplaît fort.

Quand j'aurai l'esprit tranquille je commencerai un journal, mais tant que je serai inquiète il me sera de toute impossibilité de m'en occuper.

Adieu, mon ami, sachez-moi gré de tout ce que je ravale.

LETTRE 267

Ce dimanche 16 septembre 1770.

Oh ! non, je n'augmenterai point vos inquiétudes en vous parlant des miennes ; je me suis imposée une loi sévère sur tout ce qui vous regarde, je la suivrai à la dernière rigueur. Ce n'est pas y manquer que de vous dire que je suis touchée jusqu'aux larmes de l'effort que vous avez fait de m'écrire de la main gauche, et encore plus de la main droite. Je vois que le 11, malgré vos bottines, vous souffriez plus que jamais. J'attends de votre amitié, et de votre contentement de ma conduite, que vous m'aurez écrit ou fait écrire vendredi, et que j'aurai de vos nouvelles mercredi au plus tard. Vous ne me laisserez certainement pas huit jours complets dans l'incertitude. Depuis mardi dernier jusqu'à ce moment-ci j'ai eu tant soit peu de peine, mais c'est de quoi il ne faut pas parler.

[1] Voyez la note 2 de la lettre 223.

LETTRE 267.—Inédite.

Adieu, jusqu'à mardi ou mercredi, je ne puis pas croire que vous me fassiez attendre plus longtemps.

Au nom de Dieu, soyez tranquille, personne au monde ne sait ce qui se passe *dans ma tête,* je n'ose même pas vous dire dans mon cœur.

LETTRE 268

Paris, ce mercredi 19 septembre 1770.

Ah ! oui, mon ami, je suis contente de vos attentions, mais je suis bien loin de l'être de votre état. Il n'y a point de danger, mais les souffrances sont horribles. Je craignais de n'avoir point de vos nouvelles aujourd'hui. J'aurais été bien inquiète ; j'espère en avoir encore dimanche, et tous les ordinaires jusqu'à ce que vous soyez guéri ; vous ferez après tout ce qui vous plaira. Dès que vous vous porterez bien je trouverai tout bon. Je compte bien à l'avenir me conduire si bien que vous ne me gronderez jamais ; mais au nom de Dieu, que mon silence sur ce que je pense pour vous ne vous le fasse pas oublier, et plus j'aurai de discrétion, ayez aussi plus d'attention à prévenir mes inquiétudes. Je voudrais bien apprendre dimanche que vous n'ayez plus de douleurs. Cette attaque est bien forte, je crains l'impression qu'elle peut laisser. Il m'est impossible de vous parler de choses indifférentes. Dès que je vous saurai dans un état tranquille je commencerai ma causerie. Le grand-papa, la grand'maman, les Beauvau, votre nièce, etc., soupèrent hier chez moi ; depuis huit jours je soupe tous les soirs avec le grand-papa, cela durera jusqu'au 28 qu'il ira joindre sa sœur à Chanteloup, je serai alors tranquille sur votre santé, je réparerai le temps perdu, vous aurez de moi des volumes.

Je compte que votre ballot est en route pour Calais. Adieu, mon bon et très-bon ami ; ne m'écrivez pas plus de trois lignes, mais que j'aie de vos nouvelles.

LETTRE 268.—Inédite.

LETTRE 269

Paris, ce dimanche 23 septembre.

Je commence, mon ami, par vous remercier avec toute la reconnaissance possible de votre exactitude, mais en même temps je me reproche la fatigue que je vous cause. Votre pauvre main n'est point en état d'écrire, et vous n'avez point la force de vous tenir à votre séant. Vous augmentez vos douleurs, et c'est pour moi que vous faites ces efforts ; je vous demande en grâce jusqu'à votre parfait rétablissement de ne point écrire vous-même, dictez des bulletins en anglais, Wiart est assez savant pour les traduire, il n'a appris l'anglais que pour nous être utile dans l'occasion ; si quelques mots l'embarrassaient, votre nièce n'est-elle pas là pour l'expliquer ? Enfin, mon ami, ôtez-moi le scrupule et la crainte que j'ai d'augmenter votre mal. Vous n'avez point eu d'accès plus long que celui-ci, plus douloureux, et peut-être plus dangereux. Je me flatte cependant que vous ne me dissimulez rien. J'admire votre courage, mais vous me paraissez si peu attaché à la vie que vous me faites haïr la mienne ; mais je ne veux point vous faire part de toutes mes pensées ; je ne suis occupée qu'à éviter de vous déplaire. Quand vous vous porterez bien, vous me direz si vous êtes content de moi. Je n'ai pas la liberté d'esprit qu'il faut pour parler des choses indifférentes, j'ai la tête trop occupée pour qu'elles me fassent impression ; et puis pourriez-vous vous en amuser ni vous y intéresser ? Quand vous vous porterez bien, c'est-à-dire quand vous ne souffrirez plus, mon unique soin sera de vous mander tout ce que je croirai qui pourra vous amuser, je vous dirai seulement aujourd'hui que la cabale[1] ne me paraît pas faire de grands progrès ; tous vos parents par adoption, et vos parents véritables, souperont chez moi après-demain mardi. Le vendredi d'ensuite le grand-papa ira trouver sa sœur à Chanteloup, où elle est établie avec Mme de Beauvau depuis hier, ils en reviendront tous le 7 ou le 8. Pendant ce voyage la grand'maman ira à Gennevilliers, ce qui me fâche, il est bien plus commode pour moi qu'elle soit à Paris. Le projet de votre nièce est toujours de s'en retourner à la fin du mois prochain. Que ne puis-je la reconduire ?

LETTRE 269.—Inédite.

[1] Mme du Deffand fait allusion aux intrigues dirigées contre le Duc de Choiseul.

Il faut que je vous dise encore un mot de votre santé ; je conçois l'antipathie que vous avez pour les médecins, je pense de même, et puis la goutte n'est pas un mal de leur ressort, mais cependant je serais d'avis que vous consultassiez sur vos sueurs, je crains que vous ne les excitiez trop, et qu'elles ne vous causent un grand épuisement. Vous dites que vos nuits sont assez bonnes, mais n'y a-t-il pas plus d'accablement que de sommeil ? je voudrais savoir quelle est votre nourriture. Pour moi, mon ami, je passe des nuits blanches, mais j'aime autant mes nuits que mes jours, tout ce qui m'environne m'importune plus qu'il ne me dissipe. Mes neveux de province, qui sont M. et Mme de Vichy, sont arrivés ici pour quinze jours ou trois semaines, il faut leur rendre des soins, ce qui est fort ennuyeux. Vous êtes ravi d'être seul, vous pouvez avoir raison. Si j'étais dans l'habitation de votre comédienne [2] j'aurais bien de la peine à vous laisser jouir de ce bonheur, mais je suis bien hors de portée de vous importuner.

J'espère que mes lettres ne me font pas courir ce risque, souvenez-vous que je ne veux plus de vôtres tant qu'elles vous coûteront un effort, des bulletins en anglais, exactement deux fois la semaine jusqu'à votre rétablissement.

Adieu, mon véritable et unique ami.

LETTRE 270

Paris, ce jeudi 27 septembre 1770.

Wiart fut hier à la poste pour satisfaire mon impatience en avançant de quelques moments la réception de votre lettre ; il n'y en avait point pour moi, il en rapporta deux pour votre nièce. J'espérais qu'il y en avait une de vous, que vous auriez dictée, mais c'est ce que je ne pus apprendre qu'à neuf heures du soir, Mme Cholmondeley était allée dîner à Saint-Cloud. La journée fut difficile à passer, et le soir je n'appris rien. J'aurais mauvaise grâce et je serais injuste de soupçonner que ce soit oubli ou manque d'attention ; les marques singulières d'amitié que vous m'avez données depuis que vous êtes malade, ne me permettent pas de le penser. Pourquoi donc n'ai-je point eu de

[2] Mrs. Clive, qui habitait Little Strawberry-Hill, et était par suite la proche voisine de Walpole.

LETTRE 270.—Inédite.

lettres ? Peut-être n'a-t-elle pas été mise exactement à la poste ? Voilà ce que je me dis, mais qui ne me rassure pas, il faut que je reste jusqu'à dimanche dans cette incertitude. Par quelle nouvelle sera-t-elle terminée ? Voilà ce qui me trouble la tête, souffrez cette expression sans vous fâcher, elle n'est point exagérée ; votre lettre du 16 et du 17 est bien propre à donner de l'inquiétude. Vous savoir dans les souffrances et dans un état de faiblesse causé par des sueurs excessives, dénué de tout secours, vous applaudissant de n'avoir auprès de vous ni parent ni ami—comment voulez-vous que je ne sois pas dans les plus grandes alarmes ? Dans quel état serez-vous quand vous recevrez cette lettre ? Je ne puis croire qu'aucune de celles que je vous ai écrites depuis que vous êtes malade vous ait offensée, et que ce soit pour me punir que vous ne m'avez point écrit. Quelque chagrin que j'en eusse je le préférerais assurément à toute autre raison.

J'aurais pu ne vous point écrire aujourd'hui, peut-être l'aurais-je dû, cette lettre ne peut arriver que mal à propos ; si vous vous portez mieux, comme je l'espère, elle vous déplaira, et si vous êtes plus mal. . . . Je ne puis soutenir cette idée. Enfin, mon ami, pardonnez-moi, plaignez-moi, donnez-moi de vos nouvelles je vous supplie. Si vous recouvrez votre santé je vous dédommagerai de la tristesse de ces lettres-ci ; enfin souffrez que je vous le dise, vous n'avez point de meilleure amie que moi.

LETTRE 271

Ce dimanche 30 septembre 1770.

Vous serez fatigué de mes lettres, mais comment voulez-vous que je fasse ? Je ne puis rester sans rien dire. Les dernières nouvelles que j'ai de vous, sont du 17, je les reçus le 22. Le mercredi 25 la poste ne m'apporta rien ; aujourd'hui 30 il n'y a point de courrier. S'il faut pour vous plaire et vous contenter attendre avec patience, j'avoue que je suis très-coupable, car on ne peut être plus inquiète et plus impatiente que je le suis ; il vous appartenait de me faire désirer d'abréger ma vie, j'en retrancherais volontiers tous les jours où je suis dans l'attente.

LETTRE 271.—Inédite.

Comment pourrais-je n'être pas inquiète ? vous n'êtes point mécontent de moi, ce n'est pas par humeur ni fâcherie que vous ne m'avez point donné de vos nouvelles ; il faut donc que vous soyez plus malade et que vous n'ayez pas été en état d'écrire ou de dicter ; jugez de mon état ; je renferme tout ce que je sens en moi-même, cela ne me fait pas de bien, je vous jure.

J'espère que le courrier qui devait arriver aujourd'hui arrivera demain, mais ce ne sera qu'après que notre courrier sera parti.

Je ne vous en dirai pas davantage.

LETTRE 272

Paris, ce mardi 2 octobre 1770.

Enfin, vous voilà en convalescence, il en était temps ; cet accès-ci a été d'une furieuse longueur, les douleurs horribles, et les sueurs si excessives qu'il vous faudra bien du temps pour recouvrer vos forces, et ce que je trouve encore de bien fâcheux, c'est la forte impression de tristesse qui s'empare de votre âme ; vous prévoyez que vous passerez votre vie dans les souffrances. Mais, mon ami, n'y aurait-il pas moyen de les prévenir ? le lait vous est-il contraire ? Je connais des goutteux qui se sont guéris en s'y mettant pour toute nourriture. Vous ne pouvez rien ajouter à votre régime, vous ne buvez point de vin, vous mangez peu et des choses saines, malgré cela votre sang est très-âcre ; il faudrait donc essayer des aliments qui pourraient l'adoucir. Je ne puis soutenir l'idée qu'il n'y ait point de remède pour vous ; ce dernier accident a été le plus long de tous, mais il n'a pas été le plus effrayant. Il y a quatre ans que vous fûtes à la mort, je craignais bien qu'il n'en arrivât de même cette fois-ci, et ce vendredi 21, où vous ne voulûtes pas m'écrire, m'alarma bien. La dernière lettre m'avait appris une sueur de quinze heures qui ne vous avait pas soulagé, je crus tout perdu, je vous l'avoue, et pour mettre le comble à mon inquiétude, votre lettre du 24 que j'aurais dû recevoir le 29 n'est arrivée qu'aujourd'hui avec celle du 27. Il faut oublier tout cela, et même vos injustices ; permettez-moi seulement de vous dire que vous êtes par trop sévère, et que la phrase que vous me reprochez est la

Lettre 272.—Inédite.

plus simple du monde ; si elle a un défaut c'est celui d'être trop commune. Comment pouvez-vous jamais prendre en mauvaise part *je suis fort inquiète je l'avoue, et quand cela devrait vous mettre en colère, je ne puis m'empêcher de vous le dire ?*

Si ç'a été la raison qui vous a empêché de m'écrire, vous conviendrez que la peine n'a pas été proportionnée au délit. Ne soyez plus injuste pour moi, mon ami, je vous le demande en grâce, je suis devenue raisonnable au point d'en être étonnée. Oh ! il est vrai que rien n'est impossible à la parfaite amitié, mais ne parlons pas de cela.

Le petit Craufurd est ici depuis avant-hier ; il convient qu'il se porte mieux ; il parle de ses vapeurs passées comme en étant guéri, mais moi, je suis persuadée qu'elles ne sont qu'interrompues. Il a un caractère qui le rendra malheureux toute sa vie, je le plains bien plus que je ne le critique ; s'il pouvait s'attacher à quelqu'un comme vous et qu'il pût s'en faire un ami véritable, ce serait un moyen sûr pour guérir son âme, et son corps s'en trouverait bien. Il a besoin de s'attacher et il ne sait où se prendre ; personne ne s'intéresse assez à lui pour plaindre ses faiblesses, pour supporter son humeur, il est malheureux et le sera vraisemblablement toujours. C'est grand dommage, car il a bien de l'esprit, bien des vertus, et le cœur excellent. Il a passé par Ferney, a soupé et couché chez Voltaire, qui se porte à merveille, et qui lui a beaucoup parlé de moi, à ce qu'il dit. Je lui dois une réponse depuis près d'un mois, et je ne me sens pas le courage de lui écrire ; vous avez le privilège exclusif d'être ennuyé de mes écritures, je ne saurais m'amuser ni m'occuper de ce qui ne m'intéresse point.

Je reçus l'autre jour une lettre de M. de Lille,[1] qui est à Bourbonne avec Mme du Châtelet, j'ai envie de vous l'envoyer

[1] "Cirey par Bar-sur-Aube, 24 septembre 1770.

Il faut bien prendre garde, Madame, devant qui vous parlez. Deux sœurs, qui vous ont ramenée de Gennevilliers à Saint-Joseph, viennent de me rendre la conversation que vous avez eue avec elles ; je m'y trouve un peu mêlé, et c'est d'une façon qui vous coûtera la peine d'essuyer tous mes remercîments. Je vous en dois, Madame, non seulement pour le bien que vous avez dit de moi, mais encore pour celui que vous faites dire de vous, car l'un me fait autant de plaisir que l'autre, et ces dames me parlent de votre gaîté, de votre grâce, de votre bel et bon esprit, comme si elles avaient la prétention de m'apprendre tout cela.

Il nous est arrivé des anathèmes de toute espèce contre le soi-disant Mirabaud, le réquisitoire de M. Séguier me paraît d'une commodité charmante pour tout plein d'honnêtes gens, qui n'ont pas les moyens de se procurer l'ouvrage condamné, c'en est l'essence qui va se répandre sous la protection des lois. Quant au discours de M. de Toulouse contre l'incrédulité, personne ne peut disconvenir qu'il ne soit parfaitement beau, mais on dira peut-être que l'homme de France qui parle le mieux économie c'est

parce que je la trouve très-jolie, vous avez du temps de reste ne pouvant pas vous promener, et c'est le moment où l'on peut hasarder de vous conter des fagots.

La grand'maman est à Gennevilliers depuis le 27 du mois passé ; j'y allai souper ce même jour avec un nouvel évêque qui est une nouvelle connaissance, il est très-aimable, fort doux, fort gai, d'une conversation facile, il vous plairait.

Le samedi 29 second voyage avec le même évêque et avec celui d'Arras, celui-ci n'est pas si agréable, mais il a beaucoup de bon sens et de bonté.

Le lundi qui était hier troisième voyage avec votre nièce et vos deux cousins. Demain sera le quatrième et dernier voyage. J'irai en compagnie de votre nièce, de l'Abbé d'Aydie et de M. de Creutz. La grand'maman revient jeudi, son mari qui est à Chanteloup depuis le 28, en reviendra vendredi 5, il ira à Fontainebleau au commencement de la semaine prochaine, le Roi y va le 8, et la grand'maman ira le même jour avec le Prince de Bauffremont et le grand Abbé à la Rocheguyon chez Mme d'Anville, elle n'en reviendra que le samedi 13. Son mari a la plus brillante cour à Chanteloup, il n'y a que cinq femmes, mais

M. le Duc de Bouillon. Nous attendons encore une pastorale de M. l'Archevêque de Paris, et si nous sommes gangrenés ce ne sera pas faute d'antidotes. Je crois, au reste, que toutes les puissances font bien de se liguer contre le nouveau système ; je l'ai médité tout l'été, pendant que la cigale chantait, et je me trompe beaucoup, si, tôt ou tard, il ne leur est funeste ; dès que la multitude raisonne, l'autorité chancelle, c'est pour cela que vous voyez les Anglais toujours rebelles et les Capucins toujours soumis.

Mme du Châtelet ressent, depuis longtemps, des douleurs de rhumatismes qui l'obligent d'aller prendre les eaux de Bourbonne où elle m'emmène, de peur que le défaut de société ou la société même ne la livre à un ennui qui gâte le bon effet des eaux ; nous partons demain, en laissant ici Mme de Damas, pour y exercer l'hospitalité envers les nobles étrangers, et nous ne comptons guère la rejoindre avant le milieu du mois prochain, c'est un contretemps bien fâcheux pour Mme du Châtelet, en ce qu'il l'empêche de faire les honneurs de sa maison au camp de Fontainebleau.

Nous n'avons ici de nouvelles que celles qu'on peut imprimer, et nous n'en voulons point avoir d'autres parce que notre curé dit que de bons villageois doivent se borner à faire des vœux pour la prospérité des blés, des vignes, et des honnêtes gens. Il nous est pourtant venu quelques bruits de guerre, et je crois, Madame, que vous êtes bien révoltée en songeant que M. Walpole peut devenir, dans quelques mois, votre ennemi ; je vous assure, que, quoiqu'on fasse, je ne serai jamais le sien ni celui de Milord Holdernesse et que je dirai bien

'France, si tu plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.'

En revanche, Madame, je haïrais bien les vôtres si vous en aviez et que je les connusse, car il me semble qu'ils ne peuvent être honnêtes ni aimables. Recevez, Madame, je vous en supplie, les assurances de ma reconnaissance et de mon respect.

De Lille.

Si l'Abbé Boudot est encore aux eaux, je lui donnerai tous les soins que doit attendre de moi l'ami de M. le Président Hénault et de Mme de Jonzac, quand il ne serait pas en même temps le mien."

vingt-cinq ou trente hommes. Ce baromètre n'annonce point l'orage, il est entre le variable et le beau temps. Les femmes sont Mmes de Gramont, de Beauvau, de Tessé, d'Amblimont, et une *Mlle du Hamel,* parente des Choiseul, *qu'on dit être fort jolie, et qu'on croit que Mme de Gramont gardera auprès d'elle.* Dans l'instant que je vous écris ceci, il me vient une idée que je crois véritable, bon droit a besoin d'aide, et pour qu'on n'en cherche pas ailleurs, il n'est pas mal à propos qu'on puisse le trouver chez soi. J'ai cherché à mieux m'expliquer, j'aurais voulu citer un exemple, mais je n'en ai pu trouver, j'espère que vous me comprenez.

En voilà assez pour aujourd'hui. Vos cousins souperont ce soir chez moi, s'ils ont une occasion pour faire partir cette lettre je la continuerai demain, s'ils n'en ont pas, je vous dis adieu, je ne veux pas vous envoyer de si gros paquets par la voie ordinaire.

Ce mercredi.

Le cadet des cousins se charge de mon paquet, ainsi je puis sans ménagement le rendre aussi considérable qu'il me plaira, cela me détermine à vous envoyer la lettre de M. de Lille, et le réquisitoire [2] de M. Séguier, que le parlement avait défendu d'imprimer et dont la cour ordonna l'impression et le fit crier dans les rues ; cela vous expliquera la plaisanterie de M. de Lille, rien n'est plus singulier que de donner au public l'extrait d'un livre qu'on a fait brûler par la main du bourreau. Ce fait et toute la conduite de l'affaire de M. d'Aiguillon est dépourvu de bon sens. Je comprends, mon ami, que quand on a la goutte comme vous l'avez eue on ne s'intéresse à rien et que les bruits de guerre [3] ne vous ont pas fait grande impression ; pour moi ils achèvent de m'accabler ; il y a cependant beaucoup d'espérance qu'ils ne se réaliseront pas, mais l'espérance ne m'est pas de grande ressource, je ne m'y livre guère.

Il faut que je vous conte une chose assez plaisante. La dernière fois que le grand-papa soupa chez moi, nous parlâmes de ces bruits de guerre ; je proposai de tirer dans les sibylles pour

[2] Voyez la note 12 de la lettre 262.

[3] Tout l'espoir de Choiseul "reposait sur la guerre maritime où il voulait engager la France. Mais comment y décider Louis XV ? . . . Lorsque le Duc de Choiseul lui parlait de la nécessité de mettre à profit les discordes de l'Angleterre avec ses plus importantes colonies, il n'éveillait en lui d'autre sentiment que la crainte ; et pourtant il ne renonçait pas à un projet qui pouvait seul relever son pouvoir." (Lacretelle, *Histoire de France*, éd. 1819, tome iv, p. 243.)

savoir si la crainte était bien fondée, et voici la réponse qu'on trouva :—

"Sans appréhender d'accident,
Tu peux de tout côté voyager sur la terre;
Mais il n'est pas certain que tu ne trouves guerre
Dessus l'empire du trident."

Le grand-papa voulut tirer sur la question, *si la fille est pucelle.* Je cherchai à deviner à quelle fille il pouvait penser, il ne s'en présenta aucune à mon idée, mais ce que je vous ai mandé sur le voyage de Chanteloup m'a donné le mot de l'énigme. Je ne sais si la grand'maman l'imagine ; cela pourrait bien être. Nul n'est heureux, mon ami, mais les deux plus grands malheurs et peut-être les seuls ce sont les douleurs pour le corps et l'ennui pour l'âme, mais pour ce dernier vous prétendez ne le pas connaître ; c'est que rien ne vous est nécessaire ; je vous en félicite et vous porte bien envie.

Mon ami Pont-de-Veyle est bien triste, sa bonne amie Mme de Bezons vient de mourir ; il est si peu accoutumé au chagrin qu'il fait (à ce que dit Mme de Luxembourg) tout ce qu'il peut pour se consoler. En effet il a été à l'Isle-Adam, et puis à Pontchartrain, et puis il retournera à l'Isle-Adam, et enfin il en fera tant qu'il ne s'en souviendra plus. Les caractères sont aussi différents que les visages, je ne sais pas lequel vaut le mieux pour soi, je sais bien celui qu'on aime le mieux dans les autres et j'en dirais de bonne sur cela si j'osais.

Vous ne sauriez lire, dites-vous ; ah ! je le comprends bien, cependant dans ce moment-ci, je fais une lecture qui m'amuse assez, c'est l'*Histoire de Louis XIII* par Le Vassor [4] ; il en faut passer les trois quarts, mais comme il y a des sommaires marginaux, on choisit ce qu'on veut lire ; si on retranchait les trois quarts de ce livre on en ferait un ouvrage excellent. J'ai trouvé un très-bon lecteur, c'est un Invalide qui vient chez moi sur les six ou sept heures du matin et qui me lit quatre heures de suite, il lit bien et avec intelligence. En lisant l'autre jour l'exécution de M. de Chalais,[5] tout d'un coup il s'écria, "Com-

[4] Michel Le Vassor (1646–1718), historien et théologien ; prêtre de l'oratoire il se fit protestant et passa en Hollande.

[5] Henri de Talleyrand, Comte de Chalais (1599–1626). "Maître de la garde-robe, favori de Louis XIII et de Gaston, renommé par ses duels et ses galanteries, il se mêla à divers complots contre Richelieu. Le 8 juillet 1626 il fut arrêté à Nantes où était la cour ; son procès fut instruit par une commission, et après avoir fait des aveux complets, il fut condamné à mort et exécuté." (L.L.)

ment peut-on appeler le Cardinal de Richelieu un grand homme ? C'est un monstre. Je n'entre jamais dans l'église de Saint-Louis du Louvre parce qu'on y a placé sa statue."

Vous conviendrez, mon ami, qu'il faut que je vous crois bien désœuvré pour vous dire tant de bagatelles ; on croit se rapprocher des gens quand on leur écrit ce qu'on leur raconterait ; et puis n'êtes vous pas le maître de me faire taire, et n'êtes-vous pas sûr de me soumettre à tout ce qui vous plaît ?

Voulez-vous des nouvelles à peu près aussi intéressantes que tout ce que je vous viens de dire ?

Mme du Barry dîna hier à quatre heures après midi chez M. de la Vallière avec Mmes de Mirepoix, de Valentinois, de Montmorency, de l'Hôpital, de Mazarin, MM. le Chancelier, l'Abbé Terray, d'Aiguillon, et nombre de courtisans ; toutes les dames allaient coucher à Choisy où le Roi restera jusqu'à lundi qu'il se rendra à Fontainebleau. Mme de Mirepoix se dispense de temps en temps des voyages, elle a pris une maison de campagne qu'on appelle le Port-à-l'Anglois, qui n'est pas fort éloignée de Choisy, elle y va souvent ; elle m'y invite fort à l'y aller voir, je n'y ai point encore été, mais je pourrai bien y aller la semaine prochaine si elle ne part pas d'abord pour Fontainebleau.

Je voudrais bien, mon ami, avoir encore de vos nouvelles dimanche qui pussent me confirmer votre convalescence.

Adieu, je vous quitte à regret, mais je me reproche d'avoir abusé de votre patience.

Je ne sais pas bon gré à M. de Lille de mettre Milord Holdernesse à côté de vous.

P.S.—Je viens de manier le réquisitoire, je le trouve trop gros pour le mettre dans mon paquet, qui doit vraisemblablement entrer dans celui de votre cousin, je vous l'enverrai par le premier Anglais qui partira.

Vous devez recevoir incessamment votre ballot ; quand vous serez à Londres, ne manquez pas d'envoyer chez l'ambassadeur, faites-les demander à M. Boyer, son intendant, il y a pour lettre initial un T. A., qui veut dire tapisserie d'Aubusson.

LETTRE 273

Paris, ce mardi 9 octobre 1770.

Si j'étais aussi déraisonnable que vous, vous n'entendriez plus parler de moi. La lettre que je reçois dans ce moment est si offensante, et si j'osais, je dirais, si extravagante, que je la jetterais au feu sans y répondre. Je fais serment que j'ai gardé le plus profond silence sur l'inquiétude que m'a donnée votre maladie ; que je n'ai point prié votre nièce d'écrire, que c'est par vous que j'apprends qu'elle a écrit, que je ne suis nullement en confidence avec elle, et que je pousserai la discrétion jusqu'à ne lui point parler du chagrin qu'elle m'attire.

On vous a dit que j'étais la plus exigeante créature qu'il y ait au monde ; on vous aura bien dit d'autre mal de moi si vous vous êtes prêté à les entendre. Si vous les croyez, il faut finir une liaison qui vous cause tant d'importunité, et vous fait appréhender tant de honte. Je n'ai jamais prétendu jouer de rôle en ma vie, et celui par où je commencerais dans ce doux commerce avec vous ne serait point du tout de mon goût. J'ai eu pour vous une amitié véritable et j'ai cru avoir trouvé en vous un parfait ami. Je n'ai rien à me reprocher qui ait dû me faire perdre votre estime et votre amitié, mais je vois que vous aviez raison quand vous m'avez tant de fois répété qu'il n'y avait point d'amis ; je me persuadais (et j'avais grand tort) que vous, ainsi que moi, devions en être exceptés. Enfin, je vais me ranger, ainsi que vous, dans l'ordre général.

Vous saurez par votre nièce quand vous la verrez si j'ai su qu'elle avait écrit, et si je lui ai fait des reproches d'avoir écrit. Je ne profanerai plus votre nom en le faisant sortir de ma bouche. Je comptais si peu sur une correspondance de deux fois la semaine que je n'avais point encore répondu à votre lettre que je reçus dimanche ; je devais y répondre jeudi et vous faire remarquer que j'étais la première à reprendre la règle des huit jours.

Adieu, Monsieur, il me semble que vous auriez pu finir d'une manière plus honnête.

Ce mercredi 10.

Je viens de relire votre lettre ; je trouve que la réponse que je fis hier n'est pas suffisante, il faut que je vous fasse une question. Si par hasard vous vous trompiez et que je ne jouasse

Lettre 273.—Inédite.

pas un rôle, que je sentisse tout ce que je dis et j'écris, n'auriez-vous pas quelque honte et quelque remords de la façon dont vous me traitez ? Je n'entrerai point en explication sur mes sentiments, je me bornerai seulement à justifier ma conduite dans votre dernière maladie. Je vous ai caché autant qu'il m'a été possible l'excès de mon inquiétude, je ne vous parlais que de ma reconnaissance pour vos attentions dont j'étais penétrée jusqu'au fond de l'âme : je n'ai point laissé voir ma douleur, pas plus à votre nièce qu'à d'autres, mais je vous ai raconté, je crois, dans une de mes lettres, qu'ayant appris un samedi que vous aviez eu une sueur qui avait duré quinze heures, que vous n'en aviez point été soulagé, et que votre faiblesse était extrême, j'attendais avec une grande impatience les nouvelles du mercredi ; qu'elles manquèrent ce jour-là, que votre nièce n'étant pas chez elle, le facteur remit à Wiart deux lettres qu'il lui apportait. J'avoue que quand elle fut de retour je lui demandai avec empressement si elle n'apprenait rien de vous, imaginant que vous auriez pu dicter une lettre comme vous aviez déjà fait.

Voilà exactement ce qui s'est passé et rien de plus, je n'employai aucune insinuation pour qu'elle s'informât à qui que ce soit de vos nouvelles, et elle ne m'a pas dit un mot qui pût me faire soupçonner ce qu'elle avait fait. Ce détail est fort long, mais comme toute votre fureur roule sur ce prétendu crime il m'est important de m'en justifier.

À présent, Monsieur, il me reste à vous dire que si votre correspondance a le pouvoir d'écarter l'ennui, ce n'est pas le motif qui me la fait rechercher, ce n'est pas la vanité non plus ; vos lettres sont bien plus propres à m'humilier qu'à m'inspirer une vaine gloire. Vous m'avez assez reproché l'artifice et le manège. Enfin il y a peu de défaut et de vice que vous n'ayez découvert en moi. Vous vous faites illusion, Monsieur, vous ne pensez pas aussi mal de moi que vous voulez me le faire croire. Mais ou vous n'avez plus d'amitié pour moi, ou vous rougissez d'en avoir. Je ne suis pas à l'abri de l'impression d'une plaisanterie faite contre moi ; mon âge et les malheurs qui y sont joints sont une belle occasion pour les sots et les mauvais cœurs de vous plaisanter sur notre liaison. L'ombre d'un ridicule suffit pour vous faire renoncer à l'amie la plus véritable que vous ayez jamais eue et que vous puissiez jamais avoir. Cependant, si vous êtes persuadé que je joue un rôle, vous n'avez point d'autre parti à prendre que de me laisser là. Mais, Monsieur, si vous

vous trompiez, n'auriez-vous pas à vous reprocher toute votre vie d'avoir mis le comble aux malheurs des derniers jours de la mienne ?

LETTRE 274

Ce dimanche 21 octobre 1770.

J'accepte sans balancer, Monsieur, les conditions que vous me faites, jamais vous ne trouverez dans aucune de mes lettres ce détestable mot. Souffrez seulement que je vous dise que la lettre que j'ai reçue de vous avant celle-ci a été comme une pierre qui m'a tombé sur la tête, et que jamais querelle n'a été moins méritée.

Je finis, Monsieur, j'ai la tête trop troublée pour en dire davantage. J'espère que vous ne refuserez pas de me donner de vos nouvelles.

Adieu, mon cher Monsieur Walpole.

LETTRE 275

Paris, ce lundi 5 novembre.

Votre dernière lettre est d'un style un peu plus doux que les deux précédentes, mais pour ces deux-là elles sont si épouvantables qu'il m'est impossible de les garder. Que ne les brûlez-vous, me direz-vous ? Non, non, je ne veux pas même en avoir les cendres ; il faut qu'elles retournent d'où elles sont parties et qu'elles vous donnent des remords quand vous les relirez de sangfroid. Si je [ne] vous connaissais pas pour la personne la plus vraie qu'il y ait dans le monde, la plus incapable d'art et la moins faite pour chercher des prétextes, je croirais que la querelle que vous m'avez faite n'était pas de bonne foi. Mes *vacarmes*, mes *violences*, *cette lettre de votre nièce*, tout cela sont des crimes supposés, je n'ai fait part de mes inquiétudes à personne, je vous les ai cachées autant qu'il m'était possible, je vous priais de ne me point écrire, je ne vous demandais que des bulletins ; votre nièce a la fantaisie d'écrire sans insinuation ni instigation de ma part et tout est perdu. Vous ne me croyez pas quand je vous dis que c'est à mon insu ; cela est si vrai pourtant qu'elle ne sait

Lettre 274.—Inédite. Lettre 275.—Inédite.

pas un mot de tout ceci. Je ne parle point de vous et il me serait impossible d'en parler, je croirais lire dans la pensée de ceux à qui je parlerais qu'ils se moquent de moi et qu'ils se disent, "Elle est bien sotte et bien vaine de s'occuper tant de quelqu'un qui ne s'occupe guère d'elle ;" ainsi ce n'est pas seulement pour vous obéir que je ne parle point de vous, mais c'est par ma propre volonté ; fiez-vous à mon amour-propre de mon silence si vous ne voulez pas en faire honneur à ma discrétion. Mais enfin tout cela est fini, s'il plaît à Dieu, et je suis très-réellement déterminée à ne vous plus tourmenter de façon quelconque, vous m'écrirez tant et si peu qu'il vous plaira ; ne trouvez pas mauvais s'il m'est agréable que ce soit souvent, mais ne pensez jamais que vos maladies puissent être *les bienvenues* comme étant une occasion de rendre notre correspondance plus fréquente ; ce n'est pas dans ces moments-là que je cherche à me désennuyer.

Je compte que présentement vous vous portez bien et j'espère que c'est pour toujours, mais si par malheur vous étiez encore malade je vous donne ma parole d'honneur de vous cacher mon inquiétude, promettez-moi à votre tour de n'avoir pas la dureté de ne me pas donner de vos nouvelles.

Votre nièce part jeudi 8 de ce mois, elle est charmée de retourner dans sa patrie, d'aller retrouver sa famille, ses amis ; rien n'est plus naturel ; j'ai beaucoup de regret de la perdre, mais ne pouvant pas la garder il aurait été heureux pour moi qu'elle fût partie il y a trois mois, j'aurais évité beaucoup de chagrins. Je crois qu'elle est contente de son séjour ici, elle a plu à tous ceux qui l'ont connue, elle a reçu des marques d'estime et de considération de tout le monde, en particulier de la grand'-maman, puis de Mme de Jonzac, de Mme d'Aiguillon, de Mme de la Vallière, des oiseaux,[1] etc., etc. Si vous avez quelque curiosité de la vie que nous menons elle pourra vous instruire ; elle a de quoi vous entretenir longtemps si cela vous amuse.

Je ne sais si vous avez vu le petit Craufurd, il est parti il y a dix ou douze jours, plus malade, plus triste que jamais. Ah ! je n'ai point le projet de former une liaison entre vous et lui, mais comme je lui veux du bien je voudrais qu'il eût un ami aussi sensé, aussi sensible, et aussi estimable que vous, mais c'est lui souhaiter la chose impossible.

Je suis charmée que vous soyez content de votre commission, j'en étais inquiète. Je n'ai point voulu me faire payer avant de

[1] Voyez la note 2 de la lettre 223.

savoir que vous l'eussiez reçue ; Wiart a été chez M. Lambert et il vous enverra les quittances. Employez-moi à tout ce qui vous conviendra, vous ne sauriez douter du plaisir que j'aurai à vous rendre service.

Il faut à l'avenir, pour rendre notre commerce plus facile et plus agréable, que vous m'interrogiez sur les choses que vous aurez la fantaisie de savoir ; je n'oserais vous raconter de moi-même toutes sortes de bagatelles, j'aurais la crainte de vous ennuyer ; pour vous, vous devez être sûr que tout ce que vous me manderez me sera toujours très-agréable. J'ai lu ce matin dans notre gazette que M. Conway avait le régiment des gardes bleues de M. Granby,[2] cela m'a fait plaisir.

Adieu, j'ajouterai peut-être à cette lettre, votre nièce ne devant partir que jeudi.

Ce mardi 6.

Je soupai hier avec le grand-papa, il m'a prêté un livre que j'aurais bien du plaisir à vous faire voir ; les mémoires de feu Monsieur le Duc de Saint-Simon, qui sont remplis d'anecdotes curieuses des dernières années de Louis XIV et de la Régence.

Vous ne recevrez cette lettre que le 13 ou le 14, je n'en attends la réponse que le 20 ou le 21. Ne me tenez point rigueur, je vous prie, ayez la complaisance de me dire un mot de votre santé.

Ce mercredi 7.

Ce n'est que pour vous dire que je n'ai rien à vous dire. Je sors cet après-dîner avec votre nièce pour lui faire achever ses adieux. J'aurai ce soir à souper les personnes qui l'aiment le mieux, et demain elle partira à sept heures.

LETTRE 276

De Paris, ce mercredi 14 novembre 1770.

Quand vous recevrez celle-ci, vous en aurez eu sans doute une autre par madame votre nièce, j'ai préféré de l'en charger plutôt que de vous l'envoyer par la poste. Vous en aurez compris aisément la raison. Vous aurez été assez longtemps sans avoir de mes nouvelles, mais cet arrangement en est la cause.

[2] Lord Granby mourut le 18 octobre.

Lettre 276.—Inédite.

Mme Cholmondeley partit jeudi dernier 8 du mois, elle eut le plus beau départ du monde, elle s'attendrit, elle nous toucha, il y eut de part et d'autre des larmes répandues ; c'est une femme très-aimable et qui a bien des moyens de plaire, de l'esprit, de la sensibilité, quelquefois de la gaîté, de la grâce, de la noblesse, et encore d'autres bonnes qualités ; j'avais beaucoup de goût pour elle, je la regrette. Vous apprendrez par elle tout ce que vous aurez envie de savoir, vous pouvez être assuré qu'elle n'a reçu de moi aucune instruction, et que par delà le paquet que je l'ai priée de vous remettre je ne lui ai dit rien de plus, mais la grand'maman et Mme de Jonzac l'ont chargée de bien de choses pour vous ; elle doit être fort contente de ces deux dames, et puis de tout le monde en général.

Ce fut hier que je reçus votre lettre du 6, parce que la poste avait retardé de deux jours ; je n'en espère pas aujourd'hui du 9, vous ne deviez m'écrire, me mandez-vous, qu'en cas que vous eussiez reçu de mes lettres, et cette lettre sur laquelle vous pouviez compter est celle que j'ai donnée à votre nièce.

Je ne vis point monsieur votre cousin [1] avant son départ. Le grand-papa l'aime à la folie. Ce que vous me dites du petit Craufurd me fait de la peine, c'est un homme radicalement malheureux ; il l'est par sa santé, par son caractère, et il y ajoutera par la mauvaise fortune, car je prévois qu'il se ruinera ; cela est bien facheux, d'autant plus que c'est sans remède.

Vous allez avoir la tête bien remplie. Malgré l'indifférence que vous croyez avoir pour toutes choses, je répondrais bien qu'elle ne s'étendra pas sur les affaires du gouvernement, et sur l'intérêt que peuvent y avoir vos amis. Je suis extrêmement aise que vous ne soyez plus du parlement, du moins vous en serez quitte pour l'agitation de l'esprit (et c'est encore beaucoup trop), mais vous n'aurez pas du moins la fatigue du corps.

Quelque intérêt que nous autres puissions prendre à la chose publique, il est d'un autre genre que chez vous, nous ne savons les événements que quand ils sont arrivés, et quand on a prononcé *tel est notre bon plaisir* on obéit, et si l'on murmure, c'est tout bas.

Ah ! mon Dieu, que je voudrais que vous pussiez lire un manuscrit qu'on m'a prêté.[2] Vous souvenez-vous de la joie que vous eûtes quand je vous dis que j'avais vu Mme de Coulanges,

[1] Robert Walpole, le diplomate.
[2] Les Mémoires de Saint-Simon ; voyez la lettre précédente.

quel plaisir vous vous promettiez de tout ce que je pourrais vous en dire ?[3] vraiment, vraiment, ceci est bien autre chose, j'aurais bien le projet d'en transcrire quelques faits curieux, mais ils le sont presque tous, et je serais dans l'embarras du choix.

Je ne sais quand notre ambassadeur partira, ce sera quand vous ferez partir le vôtre, ainsi vous êtes pour le moins aussi savant que moi. Je suis bien aise que ses bagages aient pris les devants.

Si je reçois tantôt une lettre de vous j'ajouterai à celle-ci, sinon, adieu.

Je vous prie de faire tenir cette lettre à Mme Cholmondeley, qui est arrivée ici après son départ.

LETTRE 277

Ce mercredi, 21 novembre, à huit heures du matin.

Rien n'est si irrégulier que la poste. Elle n'arrive souvent que le lundi ; alors il n'est plus temps de répondre ; c'est la dernière aventure. Vous m'annoncez dans votre dernière lettre, de mardi 13, que vous m'écrirez le vendredi 16 ; c'est ce que je ne saurai qu'à trois heures après midi, et comme alors je ne serai pas seule, je me détermine à vous écrire actuellement, et à ne répondre à cette lettre du 16 (si en effet je la reçois) que par un nommé M. Liston,[1] qui doit retourner à Londres jeudi ou vendredi. Je vous enverrai par lui une nouvelle traduction de Suétone,[2] faite par l'ordre du grand-papa ; vous serez content de l'épître dédicatoire, médiocrement du discours préliminaire ; mais pour le reste, je n'en sais rien, n'en ayant lu que cinq ou six pages. Je ne peux pas lire présentement l'*Histoire de Malte ;* je me suis enfoncée depuis deux mois dans la *Vie de Louis XIII*, par Le Vassor, dont il y a vingt-trois volumes : j'en

[3] Dans une lettre à Mme du Deffand du 27 janvier 1775 Walpole écrit :—" Si vous aviez été à côté de moi, je vous aurai frappée d'extase, comme dans le carrosse quand vous me racontâtes votre visité à Mme de Coulanges." (*Lettres*, tome ix, p. 157.)

LETTRE 277.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Robert Liston (1742–1836), plus tard diplomate heureux et G.C.B. À cette époque il était tuteur des frères Gilbert et Hugh Elliot.

[2] Par La Harpe. M. Walpole n'était pas parfaitement d'accord avec Mme du Deffand sur cet ouvrage, car il dit dans sa réponse :—"J'ai lu l'épître dédicatoire, le discours préliminaire et les observations sur chaque César. Pardonnez si, excepté la dernière phrase, je trouve la dédicace assez commune. Le discours me plaît comme ça, ses jugements me paraissent assez justes. Pour les observations, elles valent peu et ne contiennent que des critiques d'un M. Linguet, qui, malgré M. de la Harpe, me paraît, par les citations mêmes (car je ne l'ai jamais lu), n'avoir pas toujours tort." (B.)

suis au quinzième, et j'aurai la persévérance d'aller jusqu'à la fin. Comme il y a des sommaires marginaux qui m'avertissent de quoi il va être question, je passe tout ce qui ne m'intéresserait pas, et je ne lis guère que les intrigues et les manèges de la cour, qui m'amusent infiniment. Cet auteur me plaît ; il dit ce qu'il pense avec franchise et audace ; son style est dans le goût des *Mémoires* de Mademoiselle,[3] et j'aime mieux cette manière que celle des beaux diseurs. De plus, nous faisons une lecture l'après-dîner : les *Mémoires* de M. de Saint-Simon,[4] où il m'est impossible de ne vous pas regretter : vous auriez des plaisirs indicibles ; ajoutez les gazettes, des traductions de vos papiers anglais que je reçois une ou deux fois la semaine, le *Journal encyclopédique ;* voyez si je puis entreprendre d'autres lectures ! Je résiste avec peine à celle que vous me conseillez ; j'ai beaucoup de respect pour votre goût ; mais n'y a-t-il point bien des guerres dans l'*Histoire de Malte ?*[5] y démêle-t-on les intrigues, les manèges ? C'est ce que j'aime dans les histoires, et ce qui est charmant dans Le Vassor, et qui me fait voir que dans les choses qui se passent journellement on n'en démêle point la vérité, on ne voit point le dessous des cartes, et bien moins chez nous que chez vous. C'est à vous à m'apprendre s'il y aura guerre[6] ou non ; nous sommes très-contents de la

[3] Anne-Marie-Louise d'Orléans, Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston, Duc d'Orléans. Ses *Mémoires* ont paru pour la première fois en 1729.

[4] Ce manuscrit était la propriété du Duc de Choiseul, qui avait fait faire une copie des *Mémoires* originaux au Dépôt des Archives des Affaires Étrangères à Versailles. Le manuscrit du Duc de Saint-Simon fut cédé à la couronne en 1760 par les héritières du Duc de Saint-Simon, apparemment par l'entremise de Choiseul. La "compensation" que reçurent en retour la Comtesse de Valentinois et la Maréchale de Montmorency (les héritières en question) fut une tabatière de diamants ornée du portrait du Roi offerte à la Comtesse et un portrait en pied du Roi *promis* à la Maréchale. Le portrait fut remis aux héritiers de la Maréchale quelques années après sa mort.

[5] L'*Histoire des Chevaliers de Malte*, par l'Abbé de Vertot, dont M. Walpole lui recommande la lecture en ces termes : "Vous cherchez souvent des lectures amusantes, j'en fais une actuellement qui me plaît extraordinairement, mais que peut-être vous avez faite : c'est l'*Histoire des Chevaliers de Malte*, par l'Abbé de Vertot. J'avais lu ses *Révolutions* (excepté celles de Rome ; il y a longtemps que les Grecs et les Romains m'ennuient à la mort) ; mais je ne sais pas pourquoi j'avais mauvaise opinion de son *Histoire de Malte*, comme ne devant contenir qu'un mélange de dévotion et de guerres barbares. Pendant la goutte, je voulais la lire, m'attendant à y trouver quelque sujet de tragédie. J'en fus frappé. C'est le livre du monde le plus amusant : des histoires que se succèdent rapidement, des anecdotes, une revue de tous les événements du dernier siècle qui se trouvent liés avec cette histoire ; et le tout conté dans le style le plus clair, le plus facile et le plus coulant, et, ce qui est encore plus surprenant, nulle superstition, point de bigoterie, et, du romanesque guère. Enfin, j'en suis charmé, et si vous ne l'avez point lue, ou si vous l'avez oubliée, je vous prie de la lire." (B.)

[6] L'Angleterre et l'Espagne étaient à deux doigts de la guerre, la garnison anglaise des Îles Falkland ayant été expulsée par une expédition espagnole. Après force négociations le Roi d'Espagne désavoua cet acte, et les Anglais recouvrèrent la possession des îles.

réponse d'Espagne. Reste à savoir si vous le serez : tout ce que je puis vous dire, c'est que M. de Guines est parti cette nuit ; je le trouvai hier au soir chez la grand'maman, et il écrivit de sa main le nom des personnes à qui nous voulons qu'il distribue nos compliments ; je le connais fort peu ; mais il me paraît assez aimable.

Il y a dans votre lettre une phrase où vous vous êtes mépris, du moins je m'en flatte, la voici :—

" Le courrier d'Espagne doit nous apporter ou la paix ou la guerre, j'espère bien que ce sera la dernière."

Est-ce en effet ce que vous pensez ? Dois-je le croire ? Vous ne m'avez rien dit sur la lettre de M. de Lille, est-ce que vous ne l'avez pas trouvée jolie ? Vous ne m'avez pas non plus parlé du réquisitoire de M. Séguier. Mais c'était dans le temps de vos colères ; actuellement qu'elles me paraissent passées dites m'en un mot, je vous supplie. Je vous écrirai par M. Liston en réponse à votre lettre de vendredi que je recevrai aujourd'hui si vous l'avez écrite, et si vous ne l'avez pas écrite je ne laisserai pas de vous écrire encore. Mais pour aujourd'hui voilà qui est fini, vous n'aurez rien de plus, et vous pensez qu'en voilà bien assez. Adieu. Ah ! j'oubliais de vous parler de votre Princesse russe[7]; j'ai, ainsi que vous, curiosité de la voir. Je voudrais que la grand'maman lui donnât à souper ; le grand-papa l'y a exhortée ; et comme elle est brouillée avec sa souveraine, c'est une raison pour qu'elle n'ait pas d'éloignement à faire connaissance avec mes parents, qui ne sont pas ses amis intimes.

À sept heures du soir.

Il n'y a point de courrier, ainsi point de lettres.

LETTRE 278

Ce vendredi 23 novembre 1770.

Vous saurez que la poste, qui, quand tout va bien, arrive le mardi, n'est point encore arrivée ; j'en suis fâchée, vous m'aviez annoncé une lettre à laquelle je comptais répondre par

[7] Catherine Romanovna Woronzoff, Princesse Dashkoff (1744–1810), une des têtes du complot qui aboutit à la déposition et à la mort de l'Empereur Pierre III. La Princesse, esprit fort et femme accomplie, faisait alors un voyage prolongé en Europe.

LETTRE 278.—Inédite.

un nommé M. Liston, qui part cet après-dîner pour Londres, et qui vous rendra celle-ci. Il vous porte le Suétone dont je vous ai parlé, et que j'imagine que vous ne lirez point. J'espère recevoir une lettre cet après-dîner, et j'y répondrai dimanche. Vous vous trouverez accablé de mes lettres, mais n'ayez point d'appréhension pour l'avenir, c'est un hasard qui ne se tournera pas en habitude.

Je crains de toucher au moment de perdre le Président, je pourrai bien dimanche vous apprendre cette triste nouvelle. Elle m'affligera sans doute, mais je n'en serai pas inconsolable ; il y a plus de quatre mois qu'il ne restait plus de lui que sa représentation, et il y a plus de six ans que j'étais détrompée sur son amitié,[1] mais c'est toujours une perte qu'une ancienne habitude. Il en résultera quelque changement dans ma vie, il faudra que je m'arrange à souper tous les jours chez moi et à m'accuser d'y avoir compagnie, je m'accoutumerais difficilement à passer les soirées seule ; quand la grand'maman est à Paris je suis à l'abri de cet inconvénient, mais elle n'y est pas toujours. Je travaille fortement à faire avoir une pension à mon professeur, ce sera n'être pas seule, il me servira de tiers avec la Sanadona, et la Sanadona de tiers avec lui ; le tête-à-tête avec ces deux personnes serait un peu trop froid et trop languissant. Je vous inspire un grand mépris de ne pas savoir être seule, mais songez que je n'ai ni votre esprit, ni vos talents, ni vos yeux. En récompense j'ai vingt et tant d'années plus que vous, et une disposition à la mélancolie dont il n'y a que l'occupation et la dissipation qui puissent me tirer.

Il paraît une brochure qui à pour titre *Testament de M. de Voltaire*,[2] je n'ose vous l'envoyer, je craindrais qu'elle ne vous ennuyât ; il y a du bon et du mauvais, il y est parlé de beaucoup de gens dont il n'y a que la lettre initiale de leur nom, ce qui le rendrait obscur pour vous ; je serai à portée de vous l'envoyer si vous en êtes curieux.

Je ne vous parlerai point ni de la paix ni de la guerre, c'est une loi que je me suis imposée. Je laisserai à l'avenir à votre pénétration de deviner tout ce que je pense.

J'écris par ce M. Liston à Mme Elliot sur le sujet du fils de Mme Dumont ; il voudrait être page de Madame la Comtesse

[1] Mme de Deffand pense sans doute à l'intérêt témoigné par Hénault à Mlle de Lespinasse, lors de sa rupture avec Mme du Deffand en 1764.

[2] Par Jean-Henri Marchand, avocat et censeur royal, mort vers 1785.

de Provence,[3] il en coûterait douze cents francs pour l'y faire entrer, et cinq cents francs par an pour l'y entretenir ; au bout de trois ans il faudrait obtenir un emploi dans le service, ce qui serait fort difficile, et la même somme pour l'y soutenir. Je prie Mme Elliot de persuader sa mère de le faire venir auprès d'elle, de le mettre en apprentissage chez quelque ouvrier ou marchand, de lui promettre que je contribuerai aux frais qu'il faudra faire, mais qu'il est à propos qu'elle l'ait sous ses yeux et ne le laisse pas à Paris sans soutien et sans personne qui veille à sa conduite ; ce petit garçon est un fat et un fainéant, et malgré l'amitié que j'ai pour sa mère, je suis très-décidée à ne m'en point charger. Si j'osais je vous supplierais de l'envoyer chercher et de tâcher de lui faire entendre raison. Je vous demande pardon de l'énormité de cette lettre, supportez-là comme une marque de ma confiance.

LETTRE 279

Paris, ce dimanche 25 novembre 1770.

Ce que je vous annonçais dans ma dernière lettre (qu'un M. Liston a dû vous rendre) est arrivé. Le Président mourut hier à sept heures du matin.[1] Je l'avais jugé à l'agonie dès le mercredi ; il n'avait ce jour-là, il n'a eu depuis, ni souffrance ni connaissance ; jamais fin n'a été plus douce, il s'est éteint. Mme de Jonzac en a paru d'une douleur extrême ; la mienne est plus modérée. J'avais tant de preuves de son peu d'amitié, que je crois n'avoir perdu qu'une connaissance ; cependant, comme cette connaissance était fort ancienne et que tout le

[3] Marie-Joséphine-Louise de Savoie, mariée, le 14 mai 1771, au Comte de Provence (plus tard Louis XVIII), petit-fils de Louis XV, et frère cadet du Dauphin.

Lettre 279.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La mort du Président Hénault se trouve annoncée de la manière suivante dans la *Gazette* de ce jour : "Le 24 novembre 1770, le Président Hénault, surintendant de la maison de Madame la Dauphine, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, vient de mourir ce soir, après avoir lutté contre la mort depuis plusieurs années, âgé de plus de quatre-vingt-six ans. Tout le monde connaît son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui lui a fait tant de réputation, loué tour à tour et dénigré outre mesure par M. de Voltaire, et qui ne méritait ni tant de célébrité, ni une critique si amère. Il était fort riche ; sa table était ouverte à tous les gens de lettres ses confrères, et surtout aux académiciens. Il n'était pas moins fameux par son cuisinier que par ses ouvrages. Il passait pour le plus grand Apicius de Paris, et tout le monde connaît la singulière épître du philosophe de Ferney à ce Lucullus moderne, qui débute ainsi :

"Hénault, fameux par vos soupers
Et par votre Chronologie, etc." (B.)

monde nous croyait intimes (excepté quelques personnes qui savent quelques-uns des sujets dont j'avais à me plaindre), je reçois des compliments de toutes parts. Il ne tient qu'à moi de croire qu'on m'aime beaucoup ; mais j'ai renoncé aux pompes et aux vanités de ce monde, et vous avez fait de moi une prosélyte parfaite ; j'ai tout votre scepticisme sur l'amitié, cependant j'ai peine à l'étendre sur la grand'maman. Il serait difficile de vous faire entendre quels sont ses procédés pour moi ; et quelque disposée que je sois à la méfiance, j'ai peine à la soupçonner d'indifférence, et j'aurais bien plus de peine encore à en avoir pour elle. Je ne verrai pendant plusieurs jours que les personnes qui seraient scandalisées si je ne les recevais pas, et jusqu'à jeudi, que la grand'maman va à Versailles, je ne souperai que chez elle. M. de Jonzac vint hier chez moi très-poliment ; il me rendit compte du testament : il n'y a que des legs pour ses parents, pour ses domestiques ; il ne dit pas un mot d'aucun de ses amis. Je savais que Mme de Jonzac avait absolument exigé de lui de ne lui faire aucun legs particulier, ne voulant pas, m'avait-elle dit, qu'on pût avoir le moindre soupçon que les soins qu'elle lui avait rendus eussent pour objet l'intérêt ; il lui laisse seulement tous ses manuscrits, en parlant de sa reconnaissance et en faisant son éloge. Elle est aux Filles Sainte-Marie de Chaillot pour quelques jours ; elle y avait loué un appartement depuis six mois. Cette femme a beaucoup de conduite, parce qu'elle a beaucoup de raison et de courage. Elle a un mari affreux, elle prévoit tout ce qu'elle peut en avoir à craindre, et depuis six ans qu'elle vivait avec le Président, elle a eu pour objet de s'assurer un état tranquille après sa mort. Ce couvent lui deviendra un asile contre les humeurs de son mari, et lui sauvera toutes sortes d'éclats ; elle s'y retirera sous prétexte de retraite, quand elle aura à en craindre ; elle est séparée de biens, et elle jouira d'un revenu assez honnête. Elle est la première créancière de son mari ; ainsi toutes les avances qu'elle a faites pour lui lui vont être rendues ; elle est fort contente de mes procédés, et je compte que nous serons toujours très-bien ensemble.

Ce que vous a rapporté votre nièce est la conclusion de tout ce qui s'est passé entre nous. Hélas ! vous avez raison de croire que notre paix ne sera pas imperturbable, s'il y a lieu de craindre de votre part des querelles aussi peu fondées que l'était la dernière. Mais si j'étais assez heureuse d'en être à l'abri tant que

je n'y donnerais pas lieu, je serais, je vous assure, extrêmement tranquille.

Votre nièce ne m'a point encore écrit, je n'en suis point surprise, elle est présentement trop occupée.

Quand vous recevrez cette lettre, vous en aurez reçu deux ou trois autres tout de suite, et j'ai bien plus à craindre que vous ne vous plaigniez de mon exactitude que de mes négligences. Je vous manderai toutes les nouvelles qui pourront vous amuser. Je vous viens de faire un détail qui vous paraîtra peut-être bien long et bien ennuyeux, mais c'est ce qui m'occupe présentement ; d'autres objets y succéderont.

Je vous remercie des détails que vous voulez bien me faire sur votre santé, c'est ce qui m'intéresse le plus.

Si vous voyez M. Craufurd, dites-lui, je vous prie, que je lui écrirai par l'ordinaire prochain, actuellement je n'en ai pas le temps.

Cette bague dont vous me remerciez, et qui vous fait plaisir, est un présent que Mme Cholmondeley me fit la veille de son départ, et comme je lui représentai que je n'avais pas des mains à porter des bagues, elle me dit que j'en ferais l'usage que je voudrais. Je compris que c'était un fidéi-commis et qu'elle voulait qu'elle passât par moi, pour vous la faire recevoir.

LETTRE 280

Ce dimanche 2 décembre 1770.

Apparemment vous n'aviez pas encore reçu la nouvelle de la mort du Président, le 27, qui est la dernière date de votre lettre, car sans doute vous m'en auriez dit un mot, et vous auriez répondu aussi à ce que je vous mandais de Mme Dumont. Je suis aussi un peu étonnée de ce que vous ne me parlez point du tout de Mme Cholmondeley, elle ne m'a pas écrit depuis son depart, je n'ai reçu qu'un billet de sa fille le lendemain de son arrivée ; mes femmes sont dans la plus vive inquiétude de tout ce qu'elle a emporté, elles croient que tout aura été saisi a la douane. Elle leur avait promis de leur faire savoir ce qui en serait, elles me demandent sans cesse si je n'en ai rien appris ; si vous pouvez satisfaire leur curiosité vous me ferez plaisir.

On parle ici de guerre tout autant qu'à Londres ; mais nous

LETTRE 280.—Incomplète dans les éditions précédentes.

prétendons que ce ne sera ni notre faute ni celle d'Espagne, qui consent, dit-on, à tout ce qu'on exige. Vous êtes fort heureux d'avoir acquis une si belle indifférence ; c'est effectivement un très-grand bonheur.

Il n'y aura point cet hiver de spectacles à la cour, il y aura seulement de petits bals tous les lundis chez Madame la Dauphine ; il n'y a qu'une voix sur elle ; elle grandit, elle embellit, elle est charmante. La grand'maman est actuellement à Versailles ; j'espérais qu'elle reviendrait demain, mais on m'a dit qu'elle pourrait bien y passer la semaine. Cela me fâche ; j'aime à passer les soirées chez elle. Hier je soupai chez moi avec Mmes de Mirepoix, d'Aiguillon et de Boufflers. Je vois assez de monde. Mes connaissances ont assez d'attentions. Je suis rarement seule.

Je continue la lecture de Le Vassor ; j'en suis toujours contente ; je voudrais qu'on pût le rédiger, et que des vingt-trois volumes on le réduisît à six ou sept. Je ne me soucie pas de Louis XIII, mais je m'intéresse aux événements de son règne ; on y voit le dessous des cartes de tout ce qui se passait, et le style de l'auteur me plaît infiniment ; il doit paraître trop simple et trop ingénu aux beaux esprits ; mais il est tel que le peuvent désirer les amateurs de la vérité. On l'accuse d'être partial, et c'est ce que je ne trouve point ; il l'est certainement entre le vice et la vertu ; il loue les honnêtes gens, et tombe à cartouche sur les fripons et les scélérats ; en un mot, il dit ce qu'il pense, et n'écrit point pour se faire admirer. La vérité est une chose si charmante, qu'elle ne cesse point de plaire, quand bien même elle offense.

J'ai envoyé au petit Craufurd une épître de Voltaire au Roi de la Chine ; je lui ai recommandé de vous la montrer.

Nous avons ici force chansons et épigrammes ; il y en a d'assez jolies ; mais ce n'est pas gibier de poste ; si je trouve quelque occasion, vous les aurez.

Les *Mémoires* de Saint-Simon m'amusent toujours, et comme j'aime à les lire en compagnie, cette lecture durera longtemps. Elle vous amuserait, quoique le style en soit abominable,[1] les

[1] M. Walpole répond à ce sujet comme il suit : "Je me rapporte à votre goût quant au style de M. de Saint-Simon, que M. Durand m'avait extrêmement vanté. Cela rabattrait beaucoup de mon approbation, sans diminuer ma curiosité ; non qu'un homme sans esprit peut donner le véritable intérêt, même à des anecdotes qu'il doit avoir envisagées grossièrement, et sans démêler les caractères. Un fait, un événement raconté crûment par un homme sans génie, n'est jamais exactement vrai. Il ne saisit pas les nuances essentielles ; les petites circonstances qu'il aura ramassées ne sont point celles qui auraient donné le coloris à ce qui vient d'arriver. Il peut être minutieux sans être

portraits mal faits ; l'auteur n'était point un homme d'esprit ; mais comme il était au fait de tout, les choses qu'il raconte sont curieuses et intéressantes ; je voudrais fort pouvoir vous procurer cette lecture.

Nous avons deux places vacantes à l'Académie, il ne m'importe par qui elles seront remplies. Je ne sais rien de plus. Adieu.

LETTRE 281

Paris, ce mercredi 12 décembre 1770.

Je ne crains point de vous faire l'aveu que je regrette fort peu le Président, il avait si mal reconnu ma franchise et mon attachement que je n'avais plus pour lui ni estime ni amitié. Les soins que je lui rendais assidûment étaient devenus une gêne ; comme il se couchait tous les jours à huit ou neuf heures je ne soupais plus que très-rarement chez lui. Cependant, comme vous le dites, c'était une ressource pour les jours où je n'avais rien à faire, mais la compagnie était si plate et si ennuyeuse, qu'ennui pour ennui, autant vaut la Sanadona et le professeur. L'habitude a bien du pouvoir, je suis presque parvenue à faire de tout une lanterne magique ; un objet paraît, un autre lui succède, l'un est un peu plus ou un peu moins agréable que l'autre, je les vois tous sans attache, sans prédilection, sans désir d'en fixer aucun. Applaudissez-vous de cet heureux changement, il est votre ouvrage, tirez-en la conséquence que vous n'avez plus rien à craindre de moi.

Les bruits sur la paix et la guerre sont ici tout comme chez vous.

Les affaires du parlement, sont ce qui occupent le plus dans le moment présent,[1] mais ce n'est point matière à lettre ; s'il

exact. C'est le choix des riens qui marque l'entendement. Si le Roi de Prusse dit des riens à un conseiller de la diète, c'est parce qu'il n'a pas d'autre chose à lui dire. S'il dit la même chose à un ambassadeur de France, c'est qu'il ne *veut* pas lui dire autre chose. On peut relever le dernier cas, mais non pas le premier. Voilà pourquoi je n'aime point Tite-Live. Qu'apprend-on à des centaines de harangues qui ne se sont jamais prononcées, et frappées toutes au même coin ? Des généraux sauvages, dans des siècles barbares, ont-ils parlé *tutti quanti* comme Cicéron ? Tous ont-ils eu le même style ? Ce sont de grandes puérilités que tous ces essais-là. La conséquence est que tous ces consuls et ces dictateurs se ressemblent, preuve que Tite-Live en avait fort peu de connaissance. (B.)

LETTRE 281.—Inédite.

[1] Le Parlement de Paris avait suspendu l'administration de la justice, en guise de protestation contre la façon d'agir du Roi et de Maupeou. Ce dernier avait décidé l'abolition du Parlement, dessein qui fut mis à exécution après la disgrâce de Choiseul le 24 décembre.

se présente quelque occasion je vous dirai ce que j'en sais et ce que j'en pense. Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que mes parents ont la paix de la bonne conscience et sont tout aussi gais qu'à l'ordinaire ; je les vois souvent et je ne les importune point de ce qui me regarde, je suis d'un âge à ne me plus inquiéter de l'avenir, c'est un emplâtre que j'applique à tous les maux.

Je vois très-souvent Mme de Mirepoix *avec privilège et approbation,* je suis aussi fort bien avec les Beauvau et je jouis du bonheur de n'être suspecte à personne. Je ne sors jamais avant neuf heures, je me livre à la paresse et je m'en trouve bien ; l'activité est un ridicule quand on est vieille. J'ai quelquefois, je l'avoue, besoin de me rappeler, la plupart des gens que je vois évitant de m'en faire souvenir. Si j'avais des livres qui pussent m'amuser je mènerais une vie assez douce, mais comme je passe des nuits entières sans dormir, je suis à bout de lecture, presque toutes m'ennuient.

Je reçus hier une lettre de votre nièce en même temps que la vôtre, j'aurais dû les recevoir dimanche, mais elles eurent le vent contraire. Votre nièce me mande qu'elle ne m'avait pas écrit plus tôt parce que sa maison est pleine de monde depuis le moment qu'elle se lève jusqu'au moment qu'elle se couche. Sa lettre est très-naturelle, et elle m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que vous vous portez à merveille, et qu'elle ne vous a jamais vu si bon visage.

Le récit que vous me faites des visites de la pauvre Dumont m'a attendrie, mais c'est une chimère que l'espoir d'une place de page, il n'aurait pas les titres qu'il faut, et quand il les aurait, et qu'il aurait aussi l'argent qu'il faudrait pour s'y soutenir, qu'est-ce qui veillerait à sa conduite ? il n'aime que la fainéantise, il est sot et orgueilleux ; que deviendrait-il en sortant de chez la Princesse ? un vagabond, un vaurien. Son père, qu'on croyait perdu, est de retour, il a été aux grandes Indes, je le crois à Sèvres présentement chez le frère de Mme Dumont, où est son fils. Il a écrit à Wiart en arrivant à Paris pour lui demander des nouvelles de sa femme et de son fils. Wiart l'en a instruit, et on n'en a pas entendu parler depuis. Je consentirais volontiers, je le répète, à aider sa mère si cela est nécessaire, mais pour me charger de la fortune du petit garçon, c'est ce que je ne puis faire ; la mère a été trois ans à mon service, elle voulut suivre son mari à Cayenne, à son retour je l'ai placée chez les

Elliot, je fis avoir un emploi à son mari, et son fils fut placé chez M. de Durfort, je ne peux rien faire de plus. Je suis cependant fâchée de la douleur de sa mère, dites-moi si je puis faire quelque chose, j'ai une confiance totale en vous, et jamais vous ne me donnerez aucun avis que je ne le suive aveuglément.

Je suis extrêmement aise que vous soyez content de M. de Guines. Je dis hier au grand-papa ce que vous m'en aviez mandé, il en fut content et point surpris, et il me dit que l'ambassadeur de son côté lui avait écrit que tout ce qu'il avait vu lui plaisait fort, que toute sa crainte était de ne pas rester longtemps chez vous, qu'il aurait du regret à ne pas connaître particulièrement une nation qui lui semblait fort estimable, et il ajouta qu'il était bien sûr que le choix qu'il avait fait vous serait plus agréable que celui qui l'avait précédé.

Je souperai demain pour la première fois chez Mme de Jonzac, je n'ai pas pu y aller plus tôt ; je compte conserver beaucoup de liaison avec elle, c'est une honnête femme ; sa dévotion, et un peu d'air qu'elle attache à la considération, ne m'empêcheront pas de la rechercher et d'être bien aise de la voir.

Je trouve que vous jugez fort bien La Harpe, je n'ai lu que les quatre premiers empereurs, parce que je voulais finir Le Vassor ; je vais reprendre La Harpe, après quoi je lirai l'*Histoire de Malte* par obéissance et déférence à votre goût.

Vous aurez par la première occasion le *Testament de Voltaire*. Il est d'un nommé Marchand, vous en serez médiocrement content. M. Craufurd vous a-t-il montré l'*Épître au Roi de la Chine ?*

LETTRE 282

Paris, ce 14 décembre 1770.

Je profite d'une occasion sûre pour vous apprendre tout ce qui nous regarde ; vous en savez sans doute une partie par les gazettes. L'édit du Roi, le refus de l'enregistrement, le lit de justice à Versailles, les protestations que le Parlement arrêta contre tout ce qui s'y passerait. Vous verrez tout ce qui s'y est passé par le procès-verbal que je vous envoie ; il n'y eut rien le samedi et le dimanche à cause des fêtes. Lundi matin 10, assemblée, arrêté que le premier Président [1] partirait sur-le-

LETTRE 282.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Étienne-François d'Aligre (1726–98).

champ, porterait au Roi les représentations pour qu'il retirât son édit,[2] ou du moins le préambule ; que, s'il le refusait, le Parlement d'une voix unanime se démettrait de leurs charges et offrirait leurs têtes. Le Roi lui fit cette réponse : *Rien ne prouve mieux la nécessité de ma loi, que la résistance que vous apportez à son exécution ; reprenez vos fonctions, je vous l'ordonne.*

Ceci se passa mercredi, 12 de ce mois. Le soir, nouvelle assemblée, nouveau message du premier Président vers le Roi, même réponse et ordre au premier Président de ne plus paraître, et au Parlement d'obéir. Voilà où nous en sommes ; ce qui s'ensuivra, je l'ignore. Il me semble difficile que tous nos ministres se maintiennent. La division est trop forte et trop déclarée : quel est celui qui sera la victime ? dites-le-moi, si vous le savez. On n'a point encore envoyé cet édit aux autres Parlements. La Bretagne est plus troublée que jamais, depuis l'emprisonnement d'un nommé le Marquis Duzel, accusé d'avoir fait un libelle contre le pacha d'Aiguillon,[3] et du libraire qui l'a imprimé. Joignez à tout cela les bruits de guerre qui se soutiennent. Mais voici comme nous nous en dépiquons, par des chansons, par des épigrammes ; ne les montrez qu'à vos amis particuliers, parce qu'on soupçonnerait avec vraisemblance que vous les avez par moi.[4] Les chansons sont un peu obscènes, mais l'épigramme est jolie. *Peloter en attendant partie* est une expression des joueurs de paume ; on en fait souvent l'application en différentes occasions. Ceci n'est point une lettre. Accusez-moi la réception de ce paquet.

J'ai toujours oublié de vous dire que M. d'Éon est une femme.[5] Cela passe pour constant.

[2] L'édit du lit de justice du 3 septembre. (B.)

[3] C'était un pamphlet en réponse au mémoire de Linguet, publié en défense de la conduite du Duc d'Aiguillon ; il avait pour titre : *Réponse au grand Mémoire de M. le Duc d'Aiguillon.* Il fut supprimé par un ordre du conseil. (B.)

[4] Ces chansons, etc., ne se trouvent pas actuellement avec le manuscrit des lettres.

[5] Le Chevalier d'Éon était assurément du sexe mâle. Dans le monde il avait paru habillé en femme à diverses reprises entre 1755 et 1763. Louis XV lui enjoignit alors d'adopter définitivement le costume féminin. En 1755 D'Éon avait été envoyé en Russie comme ministre de France. De Saint-Pétersbourg il se rendit à Londres, comme secrétaire du Duc de Nivernais, qui était employé à négocier le traité de Paris, et après le retour de Nivernais en France D'Éon devint ministre plénipotentiaire. On lui enleva néanmoins cette brillante situation pour la donner au Comte de Guerchy. D'Éon avait été de longues années un des agents et correspondants secrets de Louis XV, dont il recevait une pension de 12,000 francs.

LETTRE 283

Ce lundi 17 décembre 1770.

Je ne vous ai point écrit par la poste d'aujourd'hui, parce que je ne veux point vous accabler de lettres ; vous en recevrez une de jeudi 13, et puis un petit billet qui accompagne le *Testament de Voltaire.* Malgré les assurances que vous me donnez que mes lettres vous font plaisir, je ne perdrai plus jamais la retenue et la réserve qu'il me convient d'avoir. On dit qu'il faut juger des autres par soi-même, et moi je dis qu'il n'y a point de règle qui n'ait son exception ; on courrait souvent le risque d'être fort indiscret et fort importun, si l'on en usait avec les autres comme on serait bien aise qu'ils en usassent avec nous.

Oui, j'ai reçu des nouvelles de madame votre nièce ; elle écrit à merveille, c'est-à-dire sans prétention et d'un naturel parfait. Je ne sais ce que vous voulez dire de mes *magnificences dont elle m'aurait dispensée ;* je n'ai à me reprocher dans aucun genre (et moins dans celui-là que dans tout autre) d'avoir pu blesser sa vanité ; elle m'a fait des présents considérables, je n'ai fait nulle difficulté de les recevoir, je n'en ai point été ni fâchée ni humiliée ; n'était-il pas convenable qu'il en fût de même d'elle ? Mais on éprouve à tous moments la vérité d'un très-beau vers de ma façon :

"Le monde, chère Agnès, est une étrange chose !"

Que paille en l'œil du voisin choque plus que poutre au sien. Il est singulier qu'à mon âge il y ait tant de choses qui me paraissent nouvelles et qui me causent tant de surprise. C'est en vérité dommage qu'il me reste si peu de temps pour en tirer du profit ; peut-être n'en tirerai-je pas l'utilité que j'imagine, et si je n'étais pas dupe à certains égards, je le serais à d'autres ; je l'ai été jusqu'à présent par trop de confiance, je le deviendrais par trop de méfiance ; mais ce qui est de sûr, c'est que j'ai acquis un fonds très-profond de mépris pour les hommes ; je n'en excepte pas les dames, tout au contraire, je les trouve bien pis que les hommes. Il serait bien doux d'avoir un ami à qui l'on pût confier toutes ses observations, toutes ses remarques, mais il est impossible.

Vous aurez vu par mon billet que nous ne sommes pas dans un état tranquille ; je ne sais ce que tout ceci deviendra, mais

LETTRE 283.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je ne prévois rien de bon ; vous êtes accoutumés chez vous aux divisions, aux factions ; vous en êtes quittes pour des changements de décorations : il n'en est pas de même chez nous. La scène est plus tragique. Elle se termine toujours par quelque catastrophe.

Ce mercredi 19.

Je ne sais que penser de la paix ou de la guerre ; je tâche d'être comme le sage, préparée à tout événement. Le mois prochain ne se passera pas sans qu'il en arrive d'assez importants pour moi.[1] On serait bien heureux si on pouvait s'abandonner soi-même comme on peut abandonner les autres ; mais on est forcément avec soi, et fort peu d'accord avec soi ; la raison apprécie la valeur des choses, et la faiblesse en rend dépendante. Si l'on se soumettait à la raison, on se mettrait au-dessus de tout événement, on se détacherait de tout, on se passerait de tout : mais il faudrait avoir du courage. C'est un don qu'on reçoit de la nature et qu'elle ne m'a pas accordé. J'éprouve tous les jours qu'on avait grand tort d'être étonné de l'aveu que faisait Madame la Duchesse du Maine : *Je ne suis point assez heureuse*, disait-elle, *pour pouvoir me passer des choses dont je ne me soucie pas*. J'enchérirais sur elle, et j'ajouterais : de celles que je méprise. Ah ! oui, il y a bien des choses que je méprise, et que la crainte de l'ennui me rend nécessaires. C'est un terrible malheur que d'être née sujette à l'ennui, et de ne connaître qu'une seule arme pour le vaincre ; quand cette arme manque, on est perdu sans ressource, on ne sait que devenir, on a recours à la dissipation, à la lecture, on ne trouve dans l'une ni dans l'autre rien qui satisfasse ni intéresse. Il y a longtemps que j'ai senti que, pour supporter le malheur d'être née, il faudrait partager les vingt-quatre heures en en donnant vingt-deux au sommeil et deux autres à manger ; c'est à peu près ce que font la plupart des animaux.

Avouez que tout ceci vous déplaît beaucoup ; mais il faut que vous me permettiez de me laisser aller à vous dire tout ce qui me passe par la tête, sans quoi je ne saurais écrire, ce serait pour moi une gêne d'observer toutes mes paroles.

N'ayez point d'inquiétude sur ce que je crains d'*important* pour moi le mois prochain ; ce n'est point un malheur particulier. Bien des gens le partageront ; j'y serai plus sensible qu'un

[1] Elle entend parler de la disgrâce du Duc de Choiseul, sur laquelle elle ne se trompa point. Cet événement eut lieu le 24 du mois dans lequel elle écrivait. (B.)

autre, parce qu'il influera beaucoup sur l'arrangement de ma vie ; je ne crois point tomber dans la fatuité en voulant vous rassurer sur ce qui me regarde. Je me flatte que vous vous y intéressez.

Mes femmes ne sont point satisfaites de Mme Cholmondeley. Elle leur avait promis de leur faire savoir si toutes ses hardes seraient arrivées à bon port, et n'auraient point été saisies, et elle ne m'en dit pas un mot. Il fait un vent effroyable, je remarque qu'il y en a presque toujours les mardis et les mercredis, ce qui retarde le courrier. Adieu.

LETTRE 284

Paris, ce mercredi 2 janvier 1771.

Vous aurez trouvé ma dernière lettre d'une énorme longueur,[1] et vous aurez dû juger qu'elle l'aurait été encore davantage, si je n'avais été interrompue avant l'article de M. de Muy ; quand je voulus le continuer, elle était partie.

M. de Muy [2] n'a point accepté ; nulle place n'est encore donnée ; tout n'est encore qu'en conjectures. Cela ne me fait rien, cela ne m'intéresse point, et je suppose que vous vous contenterez facilement d'apprendre toutes ces nouvelles par la gazette. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Mme de Beauvau, qui comptait partir dimanche dernier pour Chanteloup, n'y est point allée ; que l'Abbé [3] n'est point encore parti, et qu'il ne sait point quand il partira.

J'ai eu des nouvelles de la grand'maman, son mari et elle se portent bien ; la paix de la bonne conscience fait toute leur tranquillité. Je suis toujours bien triste et je sens de plus en plus la rigueur des séparations. Si nous avons la guerre, notre correspondance ne sera pourtant point interrompue ; j'ai déjà passé par là en cinquante-six [4] et j'écrivais et recevais des lettres par la Hollande.

LETTRE 284.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Il est fâcheux qu'on n'ait pu découvrir nulle part la lettre dont il est question ici. Elle avait été ecrite le 27 décembre, trois jours après la disgrâce du Duc de Choiseul, qui eut lieu le 24, et dans laquelle Mme du Deffand parlait, sans doute, de toutes les particularités relatives à cet événement. (B.)

[2] Louis-Nicolas-Victor de Félix, Comte de Muy (1711–75), maréchal de France. La place offerte était celle de ministre de la guerre, qu'il occupa ensuite au commencement du règne de Louis XVI. (B.)

[3] L'Abbé Barthélemy.

[4] Lorsque la France et l'Angleterre étaient en guerre. (B.)

Je vais incessamment avoir une occupation assez sérieuse ; mais il m'est nécessaire, avant de m'y mettre, que vous répondiez avec amitié à la demande que je vais vous faire. Je veux avoir votre consentement avant que de rien commencer. Je désire de vous confier tous mes manuscrits ; je suis décidée à ne pas vouloir qu'ils soient en d'autres mains que les vôtres. Il n'y a certainement rien de précieux, et si vous ne les acceptez pas, je les jetterai tous au feu sans aucun regret. Vous comprenez bien dans quelle occasion ils vous seront remis. Ne craignez point que la façon dont j'énoncerai ma volonté puisse jeter sur vous le plus petit ridicule. Je sais trop combien vous êtes délicat sur cet article, pour vouloir continuer par delà ma vie à vous tourmenter et vous déplaire ; deux mots suffisent pour m'apprendre ce que je dois faire ; écrivez-les, je vous supplie, et c'est la dernière grâce que je vous demande ; ces mots sont : *J'y consens.* Commencez par là votre réponse, et qu'il n'en soit plus question dans le courant de la lettre.

Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui : j'ai tort ; j'ai encore quelque chose à vous dire. J'appris l'autre jour par hasard que M. Churchill venait à Paris, qu'il n'y resterait que deux ou trois jours, qu'il passerait ensuite à Londres où il en resterait quinze, qu'il reviendrait ensuite à Paris où madame sa femme [5] et leur fille aînée viendraient le joindre, et y resterait cinq ou six semaines. La personne qui m'apprit cette nouvelle connaît beaucoup madame votre sœur ; c'est une Mme de Dampierre, dont les terres sont auprès de celles de Mme Churchill. Elle me dit que Mme Churchill lui avait parlé de moi, elle prétend qu'elle serait bien aise de me connaître. Vous croyez bien que je serai fort aise d'avoir l'honneur de la voir.

J'oubliais de vous dire que j'ai vu M. Fox, que nous avons déjà soupé trois fois ensemble ; il m'a amené M. Fitzpatrick,[6] j'étais très-accablée ce jour-là, je ne doute pas qu'il n'ait été fort peu satisfait de cette visite ; je ne sais que dire aux jeunes gens.

[5] Lady Mary Churchill, demi sœur d'Horace Walpole. En 1777 le premier Comte Cadogan épousa en secondes noces sa fille aînée, Miss Mary Churchill, qui divorça d'avec lui en 1797.

[6] L'honorable Richard Fitzpatrick (1747–1813), frère de Lord Ossory. Fitzpatrick, dont le nom revient fréquemment dans les lettres de Walpole et de Selwyn, était officier et servit avec honneur dans la guerre d'Amérique. En 1774 il entrait au Parlement, et en 1783 était ministre de la guerre dans le ministère de la coalition. Son meilleur titre au souvenir est l'amitié dévouée qui l'unissait à Fox, et qui remontait à leurs années d'écoliers. Il partageait, outre les goûts littéraires et classiques de Fox, et ses vues politiques, son penchant pour le jeu, les courses, et autres modes de dissipation. Fitzpatrick écrivit des vers de société et fut un des auteurs du *Rolliad.*

LETTRE 285

Paris, ce 8 janvier 1771.

M. de Guines part demain au soir, et comme la poste part demain matin et qu'elle pourrait bien arriver avant lui, je veux vous rassurer sur l'inquiétude que pourrait vous donner la lettre qu'il vous porte ; je me trouvai mal hier, mais cela n'a point eu de suite, je suis en très-bonne santé aujourd'hui ; c'est en jugeant de vous par moi que je prends la précaution de prévenir la lettre que vous recevrez par lui. Je vous fais peut-être grand tort de vous soupçonner de faiblesse, vous me reprochez trop ce défaut pour que je doive vous le supposer, mais il n'y pas du mal du moins dans mon intention.

J'ai envoyé ce matin à la douane, quand on en sera revenu je vous manderai si les caisses sont arrivées ou non. Wiart passera demain chez le marchand d'Aubusson, il s'acquittera de vos ordres et lui signifiera qu'en conséquence des deux cents livres qu'il demande de plus pour l'assurance, et que vous consentez à donner, il ne sera payé qu'après que vous aurez reçu sa marchandise.

P.S.—On a été à la douane. Les deux caisses y sont arrivées, je vais écrire à M. Trudaine pour qu'il les retire et me les envoie.

LETTRE 286

Ce mercredi 9 janvier 1771.

Rien n'est plus obligeant, plus généreux, plus rempli d'amitié, et certainement plus sincère, que tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre, que je ne reçus qu'hier, et que j'aurais dû recevoir dimanche ; mais dans les premiers jours de l'année, il y a toujours du retardement ; la quantité de lettres font que les facteurs ne les distribuent que le lendemain ; et puis vous vous doutez bien que les circonstances présentes leur font faire quelque séjour dans les bureaux ; c'est une précaution bien en pure perte pour nos lettres, mais je suis bien sûre cependant qu'elles sont lues, et je n'en suis nullement inquiète :

LETTRE 285.—Inédite.

LETTRE 286.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je ne vous en dirai pas moins tout ce que je sais et tout ce que je pense. Je commencerai d'abord par ma reconnaissance. Elle est extrême, mais elle est réfléchie, et ne me cause point de ces premiers mouvements qui vous ont tant déplu et que vous avez si mal interprétés. Vous m'avez amenée au point que vous désiriez ; il serait bien à souhaiter qu'il y eût d'aussi bons médecins pour le corps que vous l'êtes pour l'âme. Vous n'avez point diminué mon estime ni même mon attachement, mais vous en avez calmé la vivacité et peut-être ôté la douceur. Je sais que j'ai un ami en vous, et je n'en doute point, mais un ami qui ne me connaît point telle que je suis. Si vous avez conservé les deux lettres que je vous ai renvoyées, relisez-les, elles m'ont fait une telle impression, que je ne peux jamais les oublier. J'ai depuis ce temps-là une sorte de terreur quand je vous écris, et c'est une grande gêne dans l'amitié de ne pouvoir pas dire ce que l'on pense, ce que l'on sent ; enfin, de ne pouvoir pas aimer à sa manière et d'être obligé de s'en tenir, avec la seule personne qu'on aime, aux expressions dont on use avec ceux qu'on traite d'amis, sans rien sentir pour eux. Ce que je vous dis ne peut point vous fâcher ; je ne prétends point acquérir le droit de reprendre mon ancien style. Je m'y sens autant de répugnance que vous pouvez en avoir ; soyez tranquille à tout jamais. Je serai certainement toute ma vie votre meilleure amie ; je désire de vous revoir ; le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est la guerre ; mais si elle arrive, et si je ne dois plus espérer de vous revoir, je ne vous fatiguerai point de mes lamentations ; aux malheurs sans remède, j'ai le courage de m'y soumettre. Les événements présents me causent beaucoup de chagrin, mais ils ne sont pas si sensibles ni ne m'affectent pas autant que ce qui m'est venu par vous. Me voilà soulagée : je vous ai dit ce que j'avais sur le cœur ; je ne vous en parlerai plus.

C'est votre cousin qui vous fera tenir cette lettre. Ainsi il n'y a point à craindre qu'elle passe par les bureaux ; je puis donc vous dire en toute liberté que rien n'est plus étrange que la disgrâce de mes amis, et qu'il n'y a point d'exemple, depuis qu'on renvoie des ministres, que le public ait marqué autant de regret et même d'indignation. La cabale ennemie est en horreur. Les chefs du parti sont divisés entre eux. On n'a encore remplacé que le département de la guerre par un homme [1] dont on dit peu de bien ; c'est le Prince de Condé qui l'a placé ;

[1] M. de Montanare. (W.)—Louis-François, Marquis de Monteynard.

on ne doute point que M. d'Aiguillon n'ait les affaires étrangères : l'on croit qu'on attend la fin des négociations pour le nommer ; cependant il y en a qui prétendent que le Prince de Condé ne l'aime pas. L'Abbé Terray se mêle de la marine, mais par intérim. L'affaire du Parlement se négocie ; on se relâchera de part et d'autre. Le Chancelier est dans une exécration générale. Voilà l'état des choses pour le moment présent. Il m'est de la dernière indifférence que ce soit celui-ci ou celui-là qu'on mette en place.

Je suis fort bien avec Mmes d'Aiguillon et de Mirepoix ; mais elles ne me seront utiles à rien et je n'ai rien à leur demander ; ma fortune est médiocre ; j'y réglerai ma dépense, et je vais éprouver ce mois-ci ce que je serai en état de faire. J'ai assez d'amis, ou pour parler plus juste, de connaissances ; j'en ai reçu dans cette occasion-ci [2] beaucoup de marques d'attention et d'empressement. Je donne à souper tous les samedis ; j'ai de fondation, ce jour-là, Mmes d'Aiguillon, de Mirepoix, Marquise de Boufflers, de Crussol ; MM. de Bauffremont, de Pont-de-Veyle, l'envoyé palatin et votre cousin, qui me marque beaucoup d'amitié ; je lui trouve de l'esprit, un bon cœur et beaucoup de sincérité.

Les autres jours, je soupe de temps en temps chez Mme de Caraman, Mme d'Anville, Mme de Jonzac, chez les Trudaine, chez les Brienne, et puis chez moi, avec deux ou trois personnes ; toujours la Sanadona,[3] qui est bien plate et qui me copie à faire mal au cœur. Elle a pour amie la Vicomtesse de Choiseul, qui a suivi M. de Praslin, son beau-père, dans son exil [4] ; ainsi c'est un rapport parfait de sa situation à la mienne ; les autres personnes, un des oiseaux, un diplomatique, un compatriote ; enfin ce que le hasard me donne. Il m'arrive ces jours-ci un évêque à qui je prête le logement qu'occupait votre nièce ; il me paraissait, il y a deux ans, un homme de bon sens et d'assez bonne compagnie. J'en ai presque perdu le souvenir ; je vous dirai comment je le trouverai ; c'est l'Évêque de Mirepoix, vous l'avez dû voir chez moi.

J'ai presque entièrement perdu les Idoles et je n'y ai nul regret. Je vois assez souvent la Maréchale de Luxembourg, rarement la Princesse de Beauvau ; voilà son mari qui va arriver

[2] La disgrâce du Duc de Choiseul. (B.)
[3] Mlle Sanadon, à qui M. Walpole avait donné ce nom. (B.)
[4] Le Duc de Praslin partageait la disgrâce de son cousin-germain, le Duc de Choiseul.

et qui est fort mon ami. Je me suis fait une loi de ne point souper chez Madame de Luxembourg avec vingt ou vingt-cinq personnes ; je veux mener la vie qui convient à mon âge. Je ne sors jamais avant neuf heures du soir ; il ne me convient point de faire des visites ; je m'établis à quatre heures dans mon tonneau et je reste rarement seule. Ce qui me désespère, c'est que je ne trouve aucune lecture qui m'amuse. Par déférence pour vous, j'ai entrepris l'*Histoire de Malte ;* mais je ne puis la continuer. C'est un recueil de gazettes, ce sont des fous, des brigands, des scélérats, des dévots ; j'en suis restée à Louis le Jeune ; je ne puis me résoudre d'aller plus loin. Les croisades me paraissent aussi extravagantes que le roman des Amadis, et cette passion pour recouvrer les lieux saints, la plus sotte, la plus plate entreprise qui pût jamais passer par la tête. Le style en est fort coulant, j'en conviens ; mais je voudrais que l'auteur eût fait un autre usage de son talent ; je vous en demande pardon ; je me sais mauvais gré de n'être pas de votre avis.[5]

Je suis désespérée de ne pouvoir pas vous faire lire les *Mémoires* de Saint-Simon : le dernier volume, que je ne fais qu'achever, m'a causé des plaisirs infinis ; il vous mettrait hors de vous. Je ne saurais faire des projets pour l'avenir ; mais cependant je veux me persuader qu'il n'est pas impossible que vous les lisiez un jour ; ils sont actuellement à Chanteloup, ils en reviendront peut-être.

J'ai souvent des nouvelles de ce pays-là ; le grand Abbé a enfin obtenu la permission d'y aller ; il partit lundi. La grand'-maman m'écrit des lettres charmantes, pleines d'amitié et de confiance ; elle se conduit comme un ange ; elle est environnée de ses belles-sœurs et beaux-frères, ce qui fait avec l'Abbé, avec Gatti, la petite sainte et une autre dame de Choiseul et son mari, et M. et Mme de Lauzun qui iront samedi, comme vous le voyez, assez de monde : le maître et la maîtresse de la maison se portent bien.

[5] M. Walpole lui répondit :—" Je suis fâché que les Chevaliers de Malte ne vous amusent point ; ce sont des gazettes, dites-vous ; ce sont des fous, des brigands, des scélérats, des dévots. Eh ! mon Dieu, n'est-ce pas là l'histoire ? Ne venez-vous pas d'être charmée de Le Vassor et de M. de Saint-Simon ? Qu'était donc le règne de Louis XIII ou de son fils qu'un tissu de crimes et de folies ? Le Cardinal de Richelieu n'était-il pas un scélérat ? Les deux Rois n'étaient-ils pas des brigands dévots ? Et M. de Meaux n'était-il pas et dévot et scélérat ? La Terre sainte ne valait-elle pas le quiétisme et la bulle *Unigenitus ?* Et les folies des jésuites et des jansénistes, qu'en diriez-vous, si ce n'étaient des absurdités inintelligibles et plus tristes et moins amusantes que la conquête de Jérusalem ? " (B.)

Il me reste à vous parler sur toutes les offres que vous me faites [6] ; j'en suis très-flattée, *non par vanité,* mais par sensibilité ; je ne serai point dans le cas d'en faire usage ; croyez que ce ne sera pas par fierté ni manque de confiance, mais je ne suis pas dans le cas d'en avoir besoin.

Ne trouvez-vous pas cette lettre assez longue ? Je n'y ai rien omis.

Adieu. Je compte trouver pour commencement dans votre première ou seconde lettre les mots que je vous ai demandés : *j'y consens.*

Voici des vers que je trouve fort jolis :

> "Comme tout autre dans sa place,
> Il dut avoir des ennemis ;
> Comme nul autre, en sa disgrâce,
> Il acquit de nouveaux amis." [7]

Ils sont d'autant meilleurs, qu'ils sont très-vrais ; il n'y a jamais eu d'exemple de regrets aussi généraux, il n'y a peut-être pas vingt personnes qui osent marquer de la joie. Des vers à son honneur pleuvent de toutes parts, ainsi que les épigrammes contre les ennemis ; tous les ministres étrangers sont consternés. Ils furent hier à Paris chez M. de La Vrillière, le Roi étant à Marly jusqu'à demain au soir ; on verra mardi prochain chez qui ils iront à Versailles, c'est-à-dire où ils dîneront ; l'avant-dernier mardi, au sortir de chez le Roi, ils s'en revinrent à Paris avant dîner.

Je trouve que ceci ressemble à l'assassinat de César : on n'avait rien prévu de ce qu'on ferait après.

Vous me mandez que vous n'avez point reçu le billet qui était avec le *Testament de Voltaire ;* cela est impossible si vous avez reçu le *Testament.* Je ne me souviens plus de ce que ce billet disait, mais c'est, autant que je peux me le rappeler, rien ou peu de chose.

J'écris à la grand'maman tout l'intérêt que vous prenez à elle, que vous vouliez lui écrire, et que je vous en détournais.

Si, comme je le crois, M. d'Aiguillon entre dans le ministère, vous deviez, ce me semble, faire un compliment à sa mère, et si vous le jugez à propos, lui dire un mot sur moi.

[6] Ces offres consistaient, de la part de M. Walpole, à remplir la lacune que la disgrâce de M. de Choiseul, ainsi que le non-payement de sa pension, devait avoir produite dans les revenus de Mme du Deffand. (B.)

[7] Le Duc de Choiseul.

J'ai reçu une lettre du Selwyn. Dites-lui, si vous le voyez, que Milord Spencer lui portera ma réponse.

Pour votre nièce,[8] c'est comme chose non-avenue. Je n'en entends plus parler, non plus que de M. Craufurd.

Je suis fâchée que M. Chamier ait été supplanté, je m'intéresse à lui, il a eu beaucoup d'attentions pour moi et il est de fort bonne compagnie ; je serais bien aise qu'il vînt nous revoir. Tous vos petits Anglais s'en iront, je crois, la semaine prochaine, ce sera une grande perte pour Mme de Boufflers, mais non pas pour moi.

Ne me plaignez pas de la perte du Président, je vous avoue que je ne regrette ni lui ni sa maison ; excepté Mme de Jonzac, tout le reste m'était insupportable.

LETTRE 287

Paris, ce jeudi 10 janvier 1771.

Je reçois votre lettre du 4 ; il est inconcevable que vous n'eussiez pas encore reçu ce jour-là une lettre de dix pages du 26 et du 27 de décembre ; votre cousin s'en était chargé ; je le verrai cet après-dîner, et je lui demanderai raison de ce retardement ; j'en suis inquiète ; je compte bien que, dès que cette lettre du 27 vous sera parvenue, vous ne tarderez pas un instant à me l'apprendre.

Votre amitié, vos attentions, sont un puissant spécifique contre mes chagrins. On n'est point isolé quand on a un véritable ami, fût-il à mille lieues, dût-on ne le jamais revoir. Vous me faites espérer que, s'il n'y a point de guerre, vous viendrez ici ; vous serez bien étonné si je vous exhorte à n'en rien faire ; c'est cependant le conseil que je vous donne. C'est pour vous une grande fatigue ; vous craignez le passage, les mauvais gîtes de la route, le logement des hôtels garnis, l'ennui du séjour. C'est acheter bien cher le plaisir d'un moment ; je ne veux point que vous mettiez en compte celui que vous me ferez, et puis ne sera-t-il pas suivi d'une bien grande douleur, quand il faudra se séparer pour toujours ? car je ne me flatte pas qu'il puisse être suivi d'un autre ; deux ans d'intervalle est tout ce qu'il peut y avoir entre ma vie et le dernier de tous les voyages. Voilà

[8] Mrs Cholmondeley.

LETTRE 287.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ce que la raison me dit, je veux l'écouter et la croire ; mais cependant quel bien cette raison nous fait-elle ? Elle éteint ou amortit tous les sentiments naturels, et met à la place des idées qui nous sont toujours étrangères, qui ne s'insinuent jamais véritablement dans notre âme, qui nous font dire en bâillant que nous sommes heureux. J'honore la raison puisqu'il le faut, mais elle ne fait pas tant de bien qu'on s'imagine ; je ne sais si elle rend estimable, mais je sais bien que quand elle est dominante, elle ne rend pas aimable. Voilà une dissertation des plus fastidieuses ; c'est la suite et l'effet des froides réflexions que la raison me fait faire ; j'ai envie de la laisser là, de changer de note et de vous dire tout naturellement : Venez, venez me voir, mon cher ami, tout le plus tôt que vous pourrez ; choisissez le plus beau temps et le moment où vous vous porterez le mieux.

Cette lettre sera écrite à diverses reprises, puisqu'elle ne partira que lundi.

Ce vendredi 11.

Votre cousin m'a rassurée sur ma lettre du 27 ; il prétend qu'il est impossible qu'elle soit perdue ; il l'a fait partir par son courrier ; je compte bien que vous y répondrez sur-le-champ. Mais je ne recevrai cette réponse que lundi, quand la poste sera partie, parce que dans ce temps-ci on nous délivre les lettres un jour plus tard.

Je n'ai rien appris hier ; tout ceci n'a point encore pris couleur. Qu'est-ce que cela me fait ? quel intérêt y puis-je prendre ? il n'y a plus qu'un point important pour moi, c'est de m'ennuyer le moins qu'il sera possible ; le pire de tous les états c'est l'indifférence ; vous seul pouvez m'en garantir. Quand je pense à tous les gens que je connais, même avec lesquels je vis journellement, qu'on appelle mes amis, il n'y en a aucun, hommes et femmes, qui aient la plus légère velléité de sentiments pour moi, ni moi pour eux ; il y en a même, dans ceux que je vois le plus souvent, en qui je démêle une jalousie, une envie, dont je suis occupée sans cesse à arrêter les effets et les progrès ; la vanité, les prétentions, rendent la plupart des gens insociables. Ai-je tort de trouver qu'il est malheureux d'être né ? Vous suffisez cependant pour m'empêcher d'être malheureuse ; mais voyez de quel genre est le bonheur que vous me procurez, et de combien de traverses il est accompagné. Il n'y en aura plus à l'avenir, du moins je l'espère, que celle de l'absence ; mais n'est-elle pas bien grande ?

Je vous demande pardon de vous parler de vous et de moi : mais n'est-on pas entraîné malgré soi à parler de la seule chose qui intéresse ? Hélas ! il n'est que trop vrai que tout le reste ne saurait ni m'amuser ni m'occuper. Adieu pour aujourd'hui, peut-être reviendrai-je à vous demain.

Ce dimanche 13, à deux heures.

Je me persuade que je n'aurai point de lettres aujourd'hui, et que notre poste partira avant qu'il m'en arrive ; ainsi je vais conclure celle-ci.

Je crois vous avoir mandé, dans une de mes dernières lettres, que je donnais à souper pour la dernière fois à douze personnes, et que je ne voulais plus à l'avenir avoir tant de monde ; eh bien ! en conséquence nous étions hier seize, dont j'enrageais ; je ne me mis point à table ; je restai avec le Comte de Broglio, votre ambassadeur et votre cousin. On établit un vingt et un, où je ne jouai pas ; je m'ennuyai beaucoup. Vos trois jeunes gens restèrent les derniers, Fox, Spencer, et Fitzpatrick ; c'est ce dernier qui, je crois, me plaît le plus ; il a de la douceur, de la souplesse, mais je le connais trop peu pour en bien juger ; pour le Fox, il est dur, hardi, l'esprit prompt ; il a la confiance de son mérite ; il ne se donne pas le temps de l'examen, il voit tout du premier coup d'œil, et il voit tout à vue d'oiseau, et je doute fort qu'il fasse la distinction d'un homme à un autre. Ce n'est point par suffisance. Il n'a point l'air méprisant ni vain ; mais on ne communique point avec lui, et je suis persuadée qu'il ne peut former aucune liaison que celle qu'entraîne le jeu, et peut-être la politique ; mais de celle-ci je n'en sais rien.

Il arriva avant-hier matin un courrier d'Espagne ; on ignore quelle nouvelle il a apportée ; on juge sur les physionomies ; mais les uns les voient tristes et les autres gaies. On dit qu'on ne tardera pas à savoir à quoi s'en tenir. Je tremble de l'apprendre. Si nous avons la guerre, je ne sais ce que je deviendrai ; je ne veux point vous attrister, ainsi je me tais. Toute ma consolation est de savoir que vous vous portez bien, que vous menez une vie tranquille et heureuse, que vous pensez à moi, que vous ne m'oublierez point, et que nous n'aurons jamais la moindre querelle ; et puis, que si nous avons la paix j'aurai encore une fois le plaisir de vous revoir. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je le désire, mais rien n'est si vrai que j'aimerais mille fois y renoncer que de vous exposer à la plus légère

incommodité. Vous avez vingt et un ou vingt-deux ans moins que moi, mais vous êtes d'une délicatesse qui exige de grands ménagements.

Quoique j'aie mandé à la grand'maman que je vous détournais de lui écrire, je vous conseille cependant de ne pas suivre mon conseil, écrivez-lui quatre mots dictés par votre cœur, avec le naturel et la simplicité que vous avez avec moi. Vous m'enverrez votre lettre décachetée, et si je ne la trouve pas bien je ne l'enverrai pas. Je suis bien impertinente.

À 5 heures.

Le facteur vient de passer, point de courrier, j'en espère demain.

Je reçois une lettre de Chanteloup, on s'y porte à merveille, on s'aime tendrement, on me demande des contes de fées. Je vous quitte pour en chercher, et pour écrire au grand Abbé.

Vos trois Anglais partent vendredi, je ne les chargerai de rien pour vous, pas même de compliment. J'ai une boîte et des manchettes à renvoyer à votre nièce, mais je n'ose les en charger, il seraient tous capables de les perdre.

LETTRE 288

Paris, ce samedi 19 janvier 1771.

Je n'ai reçu qu'hier vos lettres du 8 et du 12. Ce retardement m'a bien déplu ; j'avais grand besoin d'être tirée d'un redoublement de mélancolie qui se tournait en vapeurs. Votre amitié m'est un grand spécifique, et sans ce maudit océan, qui est si mal placé, puisqu'il nous sépare, je serais, malgré mon âge et tant d'autres circonstances, la plus heureuse du monde. Vous me faites espérer une visite ; je n'ai pas assez de générosité pour vous en détourner ; je sens que je le devrais ; c'est une complaisance qui vous coûte trop cher ; le voyage est terrible, l'habitation détestable. Puis-je raisonnablement me flatter de vous dédommager de ces inconvénients ? Je sais bien que vous ne me laisserez voir aucun ennui, et que je me laisserai aller à croire que vous n'en avez point. Mais actuellement que je ne suis point avec vous, et que je réfléchis sur tout ce qui se passe entre nous, je ne suis pas sans crainte. Voilà ce que ma conscience m'oblige de vous dire.

Si en effet vous venez ici, je mènerai la vie qui vous conviendra ; vous déciderez entre le dîner et le souper. Présentement je soupe, mais j'ai quelques velléités pour le dîner ; c'est la société qui m'arrête ; mon plan est de toujours manger chez moi, sans cependant m'astreindre à ne pas souper ailleurs : jusqu'à présent je n'ai guère soupé chez moi plus de deux fois la semaine, parce que j'ai été invitée ailleurs. Les jeudis, je vais chez Mme de Jonzac, où il y a un cavagnole ; je soupe ordinairement une fois dans la semaine chez les Caraman ; j'ai la maison des Brienne,[1] où je vais tant que je veux ; Mme d'Anville me prie quelquefois, et quand Mme de Mirepoix est à Paris, je peux presque toujours passer les soirées avec elle, soit chez elle, chez moi, ou chez Mme de Caraman. Comme Mme d'Aiguillon loge avec son fils, elle n'ose guère m'inviter ; mais elle vient chez moi de fort bonne grâce. Mon souper du samedi est fondé pour elle et pour Mme de Mirepoix ; je vais en établir un autre dans la semaine pour les Luxembourg et les Beauvau ; les oiseaux sont la troupe légère qui sont admis indifféremment dans les deux camps. Les jours où je suis seule, j'ai la Sanadona, votre cousin qui ne soupe point, et j'aurai incessamment de plus l'Évêque de Mirepoix, qui occupera le logement de votre nièce. Les hommes que je vois journellement sont votre ambassadeur,[2] qui est le meilleur homme du monde, plusieurs diplomatiques, Pont-de-Veyle, le Prince de Bauffremont, et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer. L'Évêque de Rodez est l'Abbé de Cicé ; il a de l'esprit, de la gaîté, est au fait de tout. Je ne sais cependant s'il vous plaira.

Je vois souvent de Lille ; il m'annonce toujours Mme du Châtelet ; il me dit les plus belles choses de sa part ; mais je m'obstine à me laisser chercher, par un sentiment d'humilité qui a l'apparence de la fierté.

Voilà un compte exact de la vie que je mène ; je préférerais bien l'habitation d'un château, avec le très-petit nombre de gens que j'aime, *à la solitude du grand monde,* comme dit M. Craufurd.

Ah ! il a raison ; on est bien seule par l'indifférence que l'on a pour ceux qu'on voit, et celle que l'on a pour nous.

LETTRE 288.—[1] Le Comte de Brienne, son petit-neveu, était frère de M. de Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouse, et ensuite Cardinal de Loménie. Le Comte de Brienne avait épousé une femme fort riche, et tenait un grand état à Paris. Au règne suivant, il fut, pendant peu de temps, ministre de la guerre. Lui-même, et plusieurs de ses parents, périrent pendant la Révolution. (B.)

[2] Le Comte Harcourt.

Nos affaires vous occupent beaucoup en Angleterre, jugez de ce qu'elles font ici. Tout n'est que conjectures ; les exilés doivent être flattés de tout ce qui se passe, et leur courage est bien étayé ; eux et leurs amis se conduisent très-prudemment.

Nous aurons de grands événements ces jours-ci ; le Parlement persiste à ne point remplir ses fonctions, ce qui est d'un grand inconvénient pour le public. Il les reprit, il y a trois ou quatre jours, parce qu'ils comprirent mal la lettre de jussion ; ils crurent qu'on retirerait le préambule de l'édit de la Chambre de justice, et qu'il y aurait des modifications pour le troisième article [3] ; sur cela ils se remirent à juger, et prononcèrent la sentence de séparation de M. et de Mme de Monaco. Voilà le seul acte qu'ils firent [4] ; le lendemain ils apprirent, par de nouvelles lettres de jussion, que l'édit et le préambule n'étaient point supprimés, et ne le seraient jamais. Nouvel arrêté de leur part, où ils confirment tout ce qu'ils ont dit et fait précédemment ; si bien qu'il n'y a que Mme de Monaco qui ait profité du moment.

Nous croyons ici à la paix, et on se persuade qu'on attend qu'elle soit assurée pour faire les arrangements du ministère ; chacun nomme les ministres à sa fantaisie. Pour moi, je ne change point d'opinion, mais je pourrais bien me tromper. Ce qui est de certain, c'est que cela m'est fort indifférent.

Mes projets sont très-conformes à vos conseils ; je ne pense point aller à Chanteloup avant cinq ou six mois d'ici. On s'y porte bien, la bonne intelligence subsiste. M. de Stainville en est arrivé mercredi au soir ; il distribua le jeudi les lettres à tout le monde, excepté à moi ; j'en étais furieuse. J'envoyai hier matin chez lui pour savoir si en effet il n'avait point de lettres pour moi ; il me fit dire qu'il en avait une, et qu'il me l'apporterait lui-même l'après-dîner ; il n'est point venu, et ne m'a point envoyé de lettre. Je m'imagine qu'il l'a perdue.

Je vous ai mandé que vous n'aviez qu'à m'envoyer votre lettre pour la grand'maman, et que je la lui ferais tenir ; ne faites nul effort, et imaginez que c'est à moi que vous écrivez.

Il y a longtemps que j'ai pris mes mesures pour avoir, tout des premières, le catalogue qu'on fait pour la vente des tableaux

[3] Par lequel le parlement était obligé de reconnaître, comme une loi de l'État, l'obligation indispensable de toutes les cours souveraines, d'enregistrer tous les édits que le Roi pourrait leur adresser, quand même ils seraient contraires à leurs propres remontrances. (B.)

[4] Que les plaisants du jour appelèrent "la paix de Monaco." (B.)

de M. de Thiers,[5] et vous devez compter que vous l'aurez sur-le-champ. Adieu, s'il y a quelque chose de nouveau, j'ajouterai une page.

À neuf heures du soir.

L'ambassadeur me fournit une occasion pour vous faire tenir cette lettre ; je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Tout est en combustion ici. On ne doute pas que demain ou après-demain il n'y ait une inondation de lettres de cachet pour le Parlement.[6] Le Prince de Condé est allé à Chantilly ; on le croyait exilé, mais on dit qu'il ne l'est pas ; il est pour le moins dans la disgrâce. On est plus en doute que jamais sur le choix du ministre des affaires étrangères. Le Roi dit l'autre jour à M. de Monteynard : " Vous êtes des ennemis de M. de Choiseul ? "—" Sire, il m'a toujours refusé ce que je lui ai demandé ; mais je ne suis point son ennemi ; il a trop bien servi Votre Majesté." Un quidam dit à ce même Monteynard : " Prenez garde à vous, car vous êtes environné des amis de M. de Choiseul."—" Ah ! " dit-il, " je crains bien moins ses amis que ses ennemis."

Enfin, M. de Stainville m'a apporté deux lettres de Chanteloup, l'une de cinq pages, de la grand'maman, que je n'ai pas encore eu le temps de lire ; l'autre de quatre pages, de l'Abbé, que j'ai lue ; il me dit ce qu'il y a de plus obligeant sur l'empressement qu'on a de m'avoir à Chanteloup.

Je suis contente au delà de toute expression de ces deux mots : *j'y consens ;* je ne vous en parlerai plus jamais.

Adieu, ma chambre est pleine de monde ; je vous quitte à regret.

[5] Le Baron de Thiers mourut à la fin de l'année 1770.

[6] " Dans la nuit du 19 au 20 janvier 1771, chacun des membres du Parlement est arraché au sommeil par deux mousquetaires qui viennent, au nom du Roi, leur signifier un ordre écrit de reprendre leurs fonctions, et les somment de répondre en signant *oui* ou *non*. . . . Le plus grand nombre persiste dans son refus. Quarante seulement ont signé *oui*. Ceux-là se rendent le lendemain au Parlement : mais quelle est leur confusion en voyant que plusieurs de leurs confrères, dont le courage leur paraissait douteux, ont montré plus de fermeté ! Ils s'empressent de retracter le *oui* que la terreur leur a fait signer dans la nuit. . . Le jour se passe à expédier des lettres de cachet. Les magistrats attendent une autre visite nocturne. En effet, des huissiers viennent leur signifier, dans la nuit suivante, un arrêt du conseil, qui déclare leurs charges confisquées, leur défend de remplir désormais leurs fonctions, et de prendre même la qualité de membres du Parlement de Paris. Des mousquetaires succèdent aux huissiers. Chacun des magistrats partira le lendemain pour un exil très-éloigné de la capitale. Aucun d'eux n'intercède auprès du Roi, ni ne cherche à remuer le peuple." (Lacretelle, *Histoire de France au 18me siècle*, éd. 1819, tome iv, pp. 259–60.)

LETTRE 289

Ce dimanche 27, à deux heures après midi.

La poste est si ridicule, qu'elle n'a plus de jours marqués ; je souhaite que le facteur interrompe cette lettre ; mais je ne l'espère pas.

Je suis transportée de joie : j'appris hier à midi que nous avions la paix, qu'elle avait été signée chez vous mardi 22, dans la matinée.[1] Si vous en avez été aussi aise que moi, vous m'aurez écrit avant le départ du courrier. Celui de l'ambassadeur arriva hier, et il est de toute probabilité que celui du public doit arriver aujourd'hui. S'il ne m'apporte point de lettres, j'en serai étonnée. En attendant que je sache ce qu'il en sera, je vais répondre à votre lettre du 18.

C'est une antipathie naturelle que j'ai pour les croisades, et cela dès mon enfance. Je hais Don Quichotte, et les histoires de fous ; je n'aime point les romans de chevalerie, ni ceux qui sont métaphysiques ; j'aime les histoires et les romans qui me peignent les passions, les crimes et les vertus dans leur naturel et leur vérité ; j'aime surtout les détails des intrigues, et c'est ce qui fait que je préfère infiniment les mémoires et les vies particulières aux histoires générales. Mais je ne vous ai point dit mon dernier mot sur celle de Malte. Le siège de Rhodes m'a fait plaisir et m'a fort intéressée. Il faut vous faire un aveu ; mon esprit s'affaiblit, se fatigue, se lasse ; je n'ai plus de mémoire ; je ne suis plus capable d'application ; il n'y a presque plus rien qui m'intéresse ; je suis dégoûtée de tout ; il me semble qu'on n'est point née pour vieillir ; c'est une cruauté de la nature de nous y condamner ; je commence à trouver mon état insupportable. J'ai eu des chats, des chiens qui sont morts de vieillesse, et se cachaient dans les coins, dans les trous ; ils avaient raison. On n'aime point à se produire, à se laisser voir, quand on est un objet triste et désagréable. Cependant il faut de la dissipation, et je peux m'en passer moins qu'un autre ;

LETTRE 289.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Ce document se composait d'une déclaration relative aux Îles Falkland, signée par l'ambassadeur espagnol, le Prince Masserano, au nom du Roi d'Espagne, et d'une acceptation signée par le Comte de Rochford, ministre des affaires étrangères. Les Espagnols, par la déclaration, désavouaient la violence exercée et s'engageaient à rétablir toutes choses dans les îles comme elles étaient avant l'envoi de l'expedition. Les Anglais, de leur côté, déclaraient que l'exécution de cet engagement serait considérée par eux comme réparant l'injure faite à la couronne de Grande-Bretagne.

mais comme je ne veux point traîner dans le monde et fatiguer les autres, j'ai pris le parti de ne jamais faire de visites. Je reste dans mon tonneau (c'est l'équivalent des coins et des trous de mes chiens et chats) ; jusqu'à présent, il n'est pas de mauvais air de m'y venir chercher ; le temps arrivera qu'il n'y aura que les désœuvrés qui prendront cette peine. Pour prévenir cette honte, je rassemble autant que je puis ce que nous appelons la bonne compagnie, que le plus souvent j'appellerais la sotte compagnie. De temps en temps il me prend des dégoûts pour celui-ci, pour celle-là, mais je me contrains, et je me dis : Qui sont ceux qui valent mieux ? Les seuls que j'excepterais sont bien loin de moi, et vraisemblablement pour toute ma vie. Voilà des idées tristes qui vous désolent, et ne vous invitent pas à sortir de chez vous. Je tombe toujours dans l'inconvénient de vous parler de moi, et j'ai d'autant plus tort que je n'ignore pas combien cela vous ennuie.

Si vous vous souciiez de nos nouvelles, j'aurais bien à raconter ; un ancien, un nouveau Parlement, cent quarante ou cent soixante personnes exilées, toutes éparpillées ; des magistrats de nouvelle ordonnance,[2] qui s'assemblent tous les jours, et sont comme le cuisinier dans l'*Andrienne* de Térence. On nous annonce pour demain la nomination du ministre des affaires étrangères ; peut-être est-il déclaré présentement ; je n'ai encore vu personne, la curiosité ne me tourmente point. Si c'est le fils,[3] et que vous écriviez à la mère, en lui parlant de moi, ne faites mention que de mon amitié pour elle ; je ne puis jamais être dans le cas d'avoir besoin de son fils.

J'ai oublié de vous dire que j'avais mandé à la grand'maman les choses obligeantes que vous m'aviez écrites sur elle, et que vous étiez dans l'intention de lui dire à elle-même ; elle m'a répondu avec beaucoup d'amitié pour vous, mais en même temps de vous détourner de lui écrire parce qu'elle serait embarrassée de la réponse ; elle s'est fait une loi de ne point écrire

[2] Après le renvoi et l'exil de tous les membres du Parlement qui avaient refusé de reprendre leurs fonctions, on forma un tribunal temporaire pour remplir leurs places. Plusieurs membres du Parlement avaient pris la fuite, pour éviter de se voir forcés d'entrer dans ce nouveau corps ; mais ils furent contraints de revenir sous peine d'être mis en prison et de perdre leurs charges. Les gens du Roi avaient demandé la permission de résigner leurs places ; mais ils furent refusés, et obligés de figurer dans le nouveau tribunal. Ce nouveau Parlement fut si mal vu par le peuple, qu'il fallut donner aux conseillers qui y siègaient des soldats pour les garder, ce qui ne les empêcha pas même d'être sifflés et molestés, quand ils se rendaient aux cours de justice, avec le Chancelier à leur tête. (B.)

[3] Le Duc d'Aiguillon.

par la poste. Cependant je crois que vous feriez bien de m'envoyer une petite lettre pour elle.

Je vais envoyer savoir des nouvelles du facteur, s'il est passé et qu'il ait dit qu'il n'y a point de courrier ou que le courrier n'eut rien pour moi, je vous dis adieu.

À quatre heures.

Il y a un courrier qui ne m'apporte rien ; pourquoi m'en étonner ? Bonsoir.

LETTRE 290

Ce vendredi 1er février.

Il me prend un besoin si pressant de vous écrire qu'il m'est impossible d'y résister ; et quoique Wiart soit malade, c'est-à-dire fort enrhumé, je ne peux pas différer. Je suis pressée de vous dire que vous ne pouvez jamais me faire un plus grand bien, un plus grand plaisir que de me venir voir le plus tôt que vous le pourrez ; je sens toute l'indiscrétion de cette prière, mais il y a des désirs qu'on ne saurait vaincre. Vous ne connaissez point cela par vous-même, mais vous en avez entendu parler ; il m'est absolument nécessaire de vous voir ; vous êtes la seule personne en qui je puisse avoir une vraie confiance ; j'ai des parties à prendre, je n'ose me déterminer par moi-même ; je ne me confie point à mes propres lumières, il s'en faut peu que mon esprit ne soit semblable à mes yeux ; il m'est nécessaire d'être conduite ; si vous avez véritablement le projet de me venir voir, annoncez-m'en le temps, quelques semaines à l'avance, afin que je puisse arranger ma manière de vivre en conséquence.

J'ai reçu ce matin un billet de votre cousin, en ces termes :—

"Je vous avertis que je vous présenterai cet après-dîner une personne qui vous est connue, mais qui n'est pas de votre connaissance, qui vous est fort attachée, et qui vous aime beaucoup, quoiqu'elle ne vous ait jamais parlé, et vous ait jamais vue. Vous lui êtes fort attachée aussi, parce que votre amitié ne se borne pas à la personne seule que vous aimez. Je vous laisse à deviner jusqu'à cinq heures."

C'est Mme Churchill j'en suis sûre. Ah ! je la recevrai bien, et je continuerai cette lettre quand je l'aurai vue.

Ce samedi 2e.

C'était en effet Mme Churchill ; j'ai été ravie de la voir ;

LETTRE 290.—Inédite.

elle soupera demain chez moi avec mademoiselle sa fille ; mais savez-vous ce qu'elle m'a dit ? Elle prétend que vous ne comptez point venir à Paris de cette année, que vous le lui avez écrit ; jugez du plaisir qu'elle m'a fait.

Vous voulez que je vous accuse la réception de vos lettres, celle du 18 est arrivée le 25, et votre billet du 22 est arrivé le 31. Je n'ai rien reçu de plus ; vous avez eu tort de renoncer aux numéros, il ne faut pas mépriser toutes les rubriques ; je n'ai vu celle-là dans aucun roman. Elle est utile dans les correspondances suivies.

La conduite de Mme Cholmondeley est singulière. Je n'ai pas entendu parler d'elle depuis les premiers jours de décembre ; la grand'maman me dit de la prier de lui faire des commissions, cela est impossible, je n'en entendrais jamais parler. Trouvez bon que je vous en charge ; adressez-vous à quelque femme de goût. Il faut six éventails qui aient l'apparence du beau, et qui cependant ne soient pas trop chers, un louis, un louis et demi, deux louis tout au plus, c'est ce qu'elle veut mettre à chacune ; de plus une livre de soie pour faire du filet. Il la faut de deux sortes de grosseur ; une demi-livre de la plus fine et l'autre de celle d'au-dessous ; cette commission ne saurait être trop tôt faite ; chargez Mme de Guines de l'envoyer à l'adresse de l'ambassadeur ou de votre cousin, avec une double enveloppe qui soit à mon adresse.

N'oubliez pas d'y joindre le prix de l'emplette.

J'espère avoir demain de vos nouvelles, je les attends pour continuer cette lettre.

Ce dimanche 3.

Je reçois votre lettre du 28. Vous venez de voir que je vous accuse la réception des deux précédentes, et je crois pouvoir être sûre qu'il n'y en a eu aucune d'égarée, mais c'est de quoi je serais parfaitement certaine si vous n'aviez pas négligé les numéros.

Je ne conçois pas votre inquiétude sur mon indiscrétion. Les témoignages de votre amitié m'honorent et me flattent infiniment, mais je n'ai pas une vanité assez effrénée pour ne pouvoir pas renfermer en moi-même le plaisir qu'ils me font. Je vois avec peine que rien ne peut détruire vos préventions, et peu s'en faut que cette lettre-ci ne me renouvelle les chagrins que les deux que je vous ai envoyées m'ont causés ; vous me rejetez dans toutes mes terreurs, je ne peux plus vous écrire librement ; je

devrais brûler l'article de vendredi ; ne le brûlant pas je le retracte ; parce qu'il n'y a plus que mon empressement à vous voir qui puisse vous prouver mon indiscrétion. J'admire vos craintes ; quels secrets me confiez-vous que je puisse trahir ? des offres obligeantes qui à toutes sortes d'égards assurément sont sans aucune conséquence. Si j'ai cru l'année passée en pouvoir parler je ne pense pas de même cette année. Vos réprimandes, qui furent aussi fortes qu'injustes, m'ont bien corrigée. J'espère que vous vous porterez toujours bien, mais si par malheur vous aviez encore un accès de goutte je prendrais sur moi de ne vous en marquer aucune inquiétude, et n'ayant plus de nièce auprès de moi je ne serais plus responsable que de mes propres fautes.

Cette lettre ne sera pas fermée que je jetterai la vôtre au feu, et celle que vous écrivez à la grand'maman ; elle n'est assurément pas du style que je vous avais conseillé ; mais comme ce sont vos bontés pour moi qui vous l'ont fait écrire je ne vous en ai pas moins d'obligation. Je lui parle de temps en temps de ce que vous me dites d'elle, cela est suffisant. Prenez la peine de faire sa commission ; que chaque éventail soit etiqueté de sa valeur ; je prierai Mme Churchill de mander à son mari de vous payer cette emplette, et vous pourrez me l'envoyer par lui si elle est faite avant son départ.

Je suis fort touchée de l'intérêt que Monsieur le Duc de Richmond veut bien prendre à ce qui me regarde. Je fais une réflexion : comment l'amitié véritable est-elle aussi circonspecte, tandis que les amitiés communes n'ont pas la même réserve ? Je n'y entends rien ; la raison que je pourrais m'en rendre me serait fort désagréable ; c'est que les uns s'honorent, ou croient s'honorer, par l'amitié qu'ils marquent, et que les autres dont l'estime ne répond pas, c'est-à-dire n'égale pas l'amitié qu'ils ont, rougissent des marques qu'ils en donnent.

J'attendrai votre lettre avec impatience ; elle m'est une nouvelle leçon de calmer mes empressements ; j'espère que la première dissipera la mélancolie où celle-ci me rejette. Adieu.

C'est la Marquise [1] dont j'entendais parler, et non pas de l'Idole.[2] Ces petits messieurs n'ont pas pu vous dire que je leur ai beaucoup parlé de vous.

Je suis fort aise de la paix, je n'espère cependant pas en tirer grand avantage, mais je suis si lasse de chercher le bonheur

[1] De Boufflers.

[2] Voyez la note 18 de la lettre 4.

que je ferai comme l'Abbé Barthélemy me dit qu'il fait, je l'enverrai [3] promener. J'ai été bien tentée de vous envoyer quelques lettres de la grand'maman pour vous faire juger si elle m'aime et si elle *m'estime*, mais je me dis comme de raison, " qu'est-ce que cela lui ferait ? "

Depuis le grand événement, voici les dates des lettres que j'ai reçues de vous, je crois qu'il n'y en a point d'égaré : du 29 décembre, du 4 janvier, du 8, du 12, du 18, du 22 et du 28.

LETTRE 291

Ce dimanche 10 février 1771.

Le facteur vient de passer, point de courrier, si j'attendais son arrivée je ne pourrais vous écrire que par la poste de jeudi et ce delai ne me convient pas.

J'ai pensé aujourd'hui de votre dernière lettre qui était du 28 du mois passé et que j'ai reçue le 3 de celui-ci. Je ne puis comprendre à quelle occasion vous me recommandez tant de discrétion ; il faut, comme l'on dit, que la peur ne raisonne pas. Qu'ai-je à confier qui puisse vous alarmer ? Sont-ce mes sentiments pour vous ? Il n'est plus temps de les cacher, ils m'honorent, et ne doivent pas faire pour vous un effet contraire. Sont-ce les marques que je reçois de votre amitié ? Ah ! je n'en parle à personne.

J'ai déjà vu plusieurs fois madame votre sœur, je la trouve très-aimable, ses manières sont nobles, simples et naturelles, je désire de lui plaire mais je ne l'accable point d'empressement. Elle a commencé des connaissances chez moi qui pourront lui convenir, Mmes d'Aiguillon et de Jonzac. Votre cousin la mènera chez elles. Je souperai avec elle jeudi chez les Brienne, qu'elle connait déjà ; elle a renouvelé connaissance avec les oiseaux,[1] qu'elle a vus en Lorraine ; je ne prévois pas que sa liaison avec eux devienne intime ; je suis bien fâchée qu'elle ne soit pas arrivée plus tôt, la grand'maman lui aurait bien convenu, et elle à la grand'maman.

Ma correspondance avec Chanteloup est très-vive, j'en reçois des lettres charmantes et je leur en rends de très-plates ; on

[3] Le manuscrit porte " m'enverrai."

LETTRE 291.—Inédite.

[1] Voyez la note 2 de la lettre 223.

n'omet rien pour aplanir toutes les difficultés que je pourrais trouver au voyage [2]; je trouve qu'ils exigent beaucoup de réflexions, non pour de certaines conséquences, car je n'en trouve point; mais mon âge, mon infirmité, la compagnie, à qui je ne serais peut-être pas agréable et avec qui je pourrais bien n'être pas à mon aise—voilà matière à réflexion, et sur quoi je serais fort aise de pouvoir raisonner avec vous, c'est ce que je n'ose espérer ni même désirer.

N'oubliez pas, je vous prie, les commissions de la grand'-maman, les six éventails et la livre de soie pour faire du filet; une demi-livre de la plus fine et l'autre demi-livre de la grosseur d'après. Il faut les éventails honnêtes, d'un louis les uns et d'un louis et demi les autres, et d'envoyer le tout le plus tôt qu'il vous sera possible. Si M. de Churchill ne part pas bientôt, adressez-vous à M. de Guines, qui sera ravi de rendre service à la grand'maman.

LETTRE 292

Paris, ce vendredi 15 février 1771.

Vous faites beaucoup valoir votre amitié, et vous ne surfaites point votre marchandise; elle m'est d'un prix inestimable; et quoique celle que j'ai pour vous puisse avoir quelque petite valeur, elle ne peut m'acquitter, ni être du même prix que la vôtre. Parmi les qualités que je puis avoir, il en est une qui, par sa propre nature, est tantôt bonne et tantôt mauvaise; c'est une chose difficile à vous expliquer; j'aurais l'air de me donner une louange. Je vous dirai seulement le résultat de cette qualité; c'est de sentir et démêler parfaitement tout ce qu'on pense de moi, et d'en recevoir une impression si vive, que je n'ai pas le pouvoir de modérer mon mécontentement ou ma satisfaction; mais comment, avec toute l'amitié dont vous êtes

[2] Mme de Choiseul était allée jusqu'à prendre ses mesures pour se pourvoir à Chanteloup d'un "tonneau" pareil à celui dont Mme du Deffand avait l'habitude de se servir à Saint-Joseph. Écrivant à Mme du Deffand le 12 janvier 1771 elle dit:—"Venez au sein de l'amitié. Vous serez ici aussi bien que dans votre tonneau, et vous y aurez deux tonneaux comme à Saint-Joseph, un dans votre chambre, un dans le salon." Le 27 elle ajoute: "Mandez-moi si l'on a été prendre la mesure de votre tonneau, comme je l'avais ordonné." Mme du Deffand répond: "Quelle bonté de penser à un tonneau! il ne m'est point nécessaire; pourvu qu'il y ait un fauteuil bien bas, cela me suffit."

LETTRE 292.—Incomplète dans les éditions précédentes.

capable, avez-vous aussi peu d'indulgence ? Vous êtes comme le Grand Turc d'un de nos opéras ; il dit à la sultane, qu'il vient de quitter pour une autre :

"Dissimulez vos peines, et respectez mes plaisirs."

Je ne dois donc pas, quand je suis triste, vous le laisser voir : vous devriez m'envoyer un modèle de lettre. Si je vous parle des uns, des autres, nouvelle matière à réprimande. Je suis *variable, difficile à vivre, épineuse, indiscrète ;* enfin, en épluchant vos lettres, que dis-je, éplucher ? vraiment, vous vous expliquez très-clairement et très-continûment, et vous ne me laissez aucun doute sur toutes vos préventions contre moi. Savez-vous l'effet que cela me fait ? C'est que je ne vous en aime pas moins, et que je n'en compte pas moins sur votre amitié. Je conviens que nos caractères ne se ressemblent point : vous avez du pouvoir sur vous-même, ou plutôt vous êtes né heureusement ; vous êtes gai, vous avez des talents, vous vous passez de tout, vous vous suffisez à vous-même. Je suis diamétralement tout le contraire ; et je vais vous faire un aveu très-vrai, et qui vous surprendra peut-être ; c'est que j'ai tous les défauts que vous me reprochez, ce qui fait que je ne peux pas me souffrir moi-même, et que je me supporte avec beaucoup plus de peine que les autres ne peuvent me supporter. Je me demande souvent comment il est possible que vous soyez devenu mon ami, puisque même mon amitié, qui pourrait me tenir lieu de mérite, est ce qui vous déplaît le plus. *O altitudo !* Je n'y comprends rien. Mais enfin il n'est pas nécessaire que je le comprenne ; il me suffit que cela soit.

Comme vous me parlez fort naturellement, souffrez que j'en use de même à mon tour. Vos injures ne me fâchent point, mais vos menaces m'affligent au dernier degré ; vous romprez toute correspondance, vous ne viendrez point me voir. En vérité, en vérité, traite-t-on de cette manière une amie aussi sensible que moi, et surtout dans les circonstances où je me trouve ? J'ai plus besoin de vous que jamais, j'attends de vous des conseils que je ne puis recevoir par lettre ; il n'y a que vous en qui j'ai confiance, parce qu'il n'y a que vous que j'aime et que j'estime. Je voudrais de tout mon cœur prendre sur moi la fatigue du voyage, et bien loin d'être exigeante et *empirique,* je suis positivement le contraire ; c'est là le seul point où vous ne me connaissez pas, je conviens de tout le reste. Je ne sais pas si

nous nous reverrons, mais si vous me rendez encore une visite je me propose bien de la mettre à profit et de faire ma provision de bon sens pour subvenir au besoin que j'en aurai pour le reste de ma vie. Tout est dit, parlons d'autre chose. Je conviens que j'ai varié sur votre lettre à la grand'maman. Quel mal y a-t-il ? Ne vous est-il jamais arrivé de changer d'avis suivant les circonstances ? C'est une faute bien légère, aussi n'en êtes-vous pas bien fâché. Je suis toujours de plus en plus contente de cette grand'maman, et aussi du grand Abbé ; c'est un ami rare, elle peut compter sur lui autant que je compte sur vous, il est plus doux et plus facile que vous, vous avez du sauvageon qui ne conviendrait pas autant à tout le monde qu'à moi, je le trouve plus piquant qu'amer.

Ce samedi 16, à huit heures du matin.

Assurément vous donnez bien le démenti à Saint Augustin. Il a dit : Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira.[1] Je ne fais et ne dis rien qui ne vous déplaise. Je viens de relire vos lettres, celles du 4 et du 7 ; je ne les ai reçues qu'hier, les deux derniers courriers ayant manqué. Je ne nie pas que les réprimandes ne soient fondées. J'ai encore bien des défauts, je fais encore bien des fautes ; mais n'êtes-vous pas injuste de ne me pas trouver corrigée sur bien des articles ? Vous n'aimez pas le style *larmoyant*. Ce terme n'est-il pas dur, et votre amitié ne vous rend-elle sensible qu'aux malheurs où vous désirez d'apporter du remède ? Vous m'interdisez de vous parler des autres : *je ne veux des amis que pour les rendre dépositaires de mes peines*. Je ne nie pas que ce soit une grande consolation d'en pouvoir faire cet usage. Croyez-vous que je ne voulusse pas aussi qu'ils en usassent de même avec moi ? et que si vous aviez du chagrin, que si vous m'en faisiez confidence, vous ne trouvassiez pas en moi de la sensibilité, et que je n'essayasse de vous consoler en vous excitant à me confier toutes vos peines ? Je ne penserais pas que vous ne me voulussiez faire jouer que le rôle d'une *complaisante* au lieu de celui d'une amie. Ah ! que vous me connaissez mal, quand vous croyez que je veux vous *dompter !* Mon ambition serait bien satisfaite si je pouvais me flatter de vous avoir *apprivoisé*.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire, et puis je ne vous parlerai plus de moi. Je désire passionnément de vous revoir ; je

[1] "Ama et fac quod vis." (Bar.)

crains presque également que vous vous donniez cet ennui et cette fatigue. À l'égard de l'ennui, je vous épargnerai très-certainement celui que vous craignez le plus, il ne sera jamais question d'un certain article. Comme vous aimez les détails, je vais vous raconter tout ce que je fais et tout ce que je sais.

Le mardi gras, je donnai à souper à toute la société du feu Président, ce qui m'amusa médiocrement. Le lendemain, mercredi, je soupai encore chez moi avec très-peu de monde ; j'avais Mme et Mlle Churchill. Le lendemain, jeudi, j'eus une belle visite ; on m'annonça le Comte de Scheffer, qui, en entrant, me dit qu'il m'amenait deux jeunes gentilshommes qui désiraient de m'être présentés et faire connaissance avec moi ; c'étaient les Princes de Suède.[2] L'aîné me parut le plus aimable du monde, d'une politesse aisée et facile, beaucoup de gaîté. Ils restèrent une demi-heure chez moi ; ils y doivent revenir et me demander à souper, à ce que m'a dit M. de Creutz. Hier matin, M. de Bauffremont fut les voir ; ils lui parlèrent beaucoup de moi d'une façon très-obligeante. Je soupai vendredi chez les Brienne avec vos parentes, et je soupai encore hier avec elles chez la Marquise de Boufflers, où était Mme de Mirepoix, qui doit donner un bal à votre nièce de demain en huit. On la trouve jolie, et on dit qu'elle ressemble en beau à notre Dauphine. Ce soir c'est mon samedi, et ma compagnie ordinaire. Demain, chez Mme de Mirepoix, avec la Maréchale de Luxembourg, sa petite-fille, la Marquise de Boufflers, etc. Mardi je donnerai à souper aux Beauvau, à l'Archevêque de Toulouse et au Comte de Broglio.

La Princesse de Poix[3] accoucha mercredi d'un garçon, ce qui a causé une grande joie.

L'on n'a encore disposé d'aucune charge ni d'aucune place, tout n'est ici que conjectures ; j'en fais une qui me déplait fort, c'est que notre paix avec vous ne sera pas durable. Que la nôtre particulière soit inaltérable ; je vous le demande en grâce.

J'espère que M. Churchill m'apportera les éventails et la soie de la grand'maman. Adieu. Cette lettre est sans chaleur

[2] L'aîné des deux Princes était en fait Roi de Suède sous le nom de Gustave III. La nouvelle de la mort de son père, Adolphe-Frédéric, n'était sans doute pas encore arrivée le jour où fut écrite cette lettre. Gustave III fut assassiné par Ankerström en 1792. Le Prince cadet, Charles, Duc de Sudermanie, devint aussi Roi de Suède sous le nom de Charles XIII à l'abdication de son neveu, Gustave IV, en 1809.

[3] La fille du Prince de Beauvau, mariée au Prince de Poix, le fils aîné du Maréchal de Mouchy. (B.)

et sans âme ; mais je n'ai pas bien passé la nuit et j'ai la tête fort faible.

Ce dimanche 17.

J'eus hier au soir Mmes de Mirepoix et d'Aiguillon ; cette dernière est d'une gaîté ravissante et d'une impartialité parfaite. La pauvre Maréchale est triste ; je la plains ; elle m'intéresse. Je lui rends tous les bons offices que je peux. Je vous assure que, si vous venez ici, vous ne vous ennuierez pas autant que vous vous l'imaginez ; nous aurons bien matière à conversation. J'ai la plus grande frayeur de mourir avant ce voyage, et cette crainte me fait user d'un grand régime. Je suis inquiète aujourd'hui de mon ami Pont-de-Veyle, il avait la fièvre hier. Il est aussi vieux que moi, et se persuade être beaucoup plus jeune. Il mène la vie d'un homme de trente ans ; ce serait pour moi une grande perte : c'est à tout prendre mon meilleur ami ; il y a cinquante-trois ou quatre ans que nous nous connaissons. Je le vois presque tous les jours ; il a l'esprit raisonnable ; il juge les hommes tels qu'ils sont ; il se conduit selon vos principes et sans se faire d'efforts ; il vit uniquement pour lui, et c'est peut-être ce qui le rend plus sociable, parce qu'il ne fait dépendre son bonheur de qui que ce soit ; il n'exige rien de personne, et ne s'assujettit à aucune contrainte. Il n'est pas raisonneur ; mais il est philosophe dans la pratique ; à tout prendre, c'est l'homme qui me convient le mieux, et je serais très-fâchée de le perdre.

J'oubliais de vous dire que mercredi dernier, jour des Cendres, je fis usage de votre *j'y consens.*[4] Ce fut une scène assez comique ; j'étais avec deux messieurs qui étaient les acteurs, et j'avais Pont-de-Veyle pour spectateur. La scène, qui naturellement devait être sérieuse, fut fort gaie ; les deux messieurs sont des personnages de comédie. Ils furent fort embarrassés à désigner le siège que j'occupais : ce n'était point, disaient-ils, une chaise, ni un fauteuil, ni un canapé, ni une bergère, ni une duchesse ; un tonneau ou une ravaudeuse les auraient trop surpris ; ils n'auraient pas voulu se servir de ces mots ; enfin ils écrivirent *fauteuil.*

J'ai une vraie satisfaction que cette affaire soit terminée, et jamais vous ne m'avez fait un plus véritable plaisir qu'en prononçant ces deux mots. J'en attends trois autres qui me rendraient bien contente ; devinez-les.

[4] Elle avait fait son testament, et avait légué tous ses manuscrits à M. Walpole. (B.)

Avant de finir, il faut que je vous dise que je suis très-contente de vous ; je vois que vous voulez m'aimer, et que comme vous vous connaissez bien et que vous me connaissez bien aussi, vous me dites avec franchise tout ce qui pourrait me refroidir, et tout ce qui pourra me conserver, et peut-être augmenter votre amitié ; je vous en suis obligée, et j'aime bien mieux cette manière que des protestations où l'on se trompe soi-même autant qu'on trompe les autres. Envoyez-moi une livre de thé, si M. Churchill veut bien s'en charger.

Adieu, je ne compte pas avoir de vos nouvelles aujourd'hui.

LETTRE 293

Paris, jeudi 21 février 1771.

C'est par votre cousin que vous recevrez cette lettre ; j'aimerais mieux que ce fût par un autre : je le vois partir avec regret. Il avait mille attentions pour moi ; sa société m'était fort agréable ; il aime mes parents, il en est fort aimé ; nous étions d'accord dans presque toutes nos façons de voir et de juger ; il n'est point cérémonieux, mais il est poli par caractère ; je l'ai toujours trouvé obligeant et empressé pour tout ce qui pouvait me faire plaisir. Quoique fort prudent, il a de la franchise ; il a beaucoup d'esprit ; le grand-papa en pensait beaucoup de bien ; je suis bien persuadée que s'il était resté en place, il ne nous aurait pas quittés ; mais il a prévu avec raison que les successeurs du grand-papa ne lui ressembleraient pas, et qu'il ferait difficilement de bonne besogne avec eux, surtout si c'est les deux qu'on nomme, si c'est le d'Aiguillon et le Broglio.

Je crois que les éléments sont dérangés, comme les têtes. La mer est donc impraticable ? point de courrier hier, point aujourd'hui, point de vos nouvelles ! Je ne devrais peut-être pas avoir tant d'impatience d'en recevoir ; je prévois que votre première lettre sera encore un peu sévère ; je meurs d'envie d'être quitte de celle-là, parce que j'espère, et je suis même sûre, que celles qui suivront seront fort douces. Que cela soit, mon ami, je vous en prie. Vos lettres me font beaucoup d'effet, soit en bien soit en mal ; et si vous saviez combien je suis faible, combien j'ai besoin de soutien et de consolation, jamais, non jamais, vous ne m'attristeriez.

Je vous dirai pour nouvelle, que j'ai touché ce matin la demi-

année de ma pension échue le 1er octobre. Il y en a de moins bien traités que moi ; mais j'avais écrit à M. Le Clerc, qui est celui qui paye, un billet très-pathétique qui a eu son effet. Votre cousin vous dira toutes nos nouvelles ; il est émerveillé, ainsi que tous les citoyens et les étrangers, de tout ce qui se passe. Rien n'est plus ineffable, c'est la Tour de Babel, c'est le chaos, c'est la fin du monde, personne ne s'entend, tout le monde se hait, se craint, cherche à se détruire. La guenon [1] qui nous gouverne est aussi insolente que bête. La pauvre Mme de Mirepoix joue un rôle pitoyable. Je ne crois point que ses cent mille livres de rente soient aussi solides qu'elle veut se le persuader ; elle n'a ni contrat, ni brevet : elle a un bon sur je ne sais pas quoi, qui peut changer selon la volonté du contrôleur. Je pense qu'on veut la tenir par la crainte ; elle n'a pas le crédit de rien faire pour son frère le Chevalier,[2] ni pour son neveu d'Hénin, ni même pour se faire payer ce qui lui est dû ; elle ne fait de recrue d'aucune femme pour partager son service, et quand Mme de Valentinois partira pour aller au-devant de la Princesse de Savoie,[3] elle n'aura plus que Mme de Montmorency pour compagne. Rien n'est plus digne de compassion. Une grande dame, une très-bonne conduite, beaucoup d'esprit, beaucoup d'agrément, toutes ces choses réunies, ce qui en résulte, c'est d'être l'esclave d'une infâme gueuse.

Mme d'Aiguillon joue un rôle bien différent ; sa gaîté naturelle, son peu de sensibilité et une honnêteté naturelle lui font avoir la meilleure conduite et la meilleure contenance.

Si vous êtes curieux des détails, interrogez votre cousin, je suis persuadée qu'il en sait plus que moi sur tout ce qui regarde le parlement. Il vous dira que les ministres étrangers travaillent avec M. de la Vrillière ; c'est à peu près comme quand M. de Mazarin faisait de son palefrenier son intendant.[4]

On est présentement bien seul à Chanteloup ; il n'y a plus que Mme de Gramont et M. de Stainville ; la concorde règne toujours, mais est-elle au fond du cœur ? j'en doute. M. de

LETTRE 293.—[1] Mme du Barry. (B.)

[2] Le Chevalier de Beauvau, frère cadet du Prince de Beauvau, fut connu ensuite sous le nom de Prince de Craon. (B.)

[3] La Comtesse de Valentinois fut nommée première dame d'honneur de la fille du Roi de Sardaigne, mariée le 14 mai 1771 au Comte de Provence, plus tard Louis XVIII. (B.)

[4] On disait que le Duc de Mazarin s'amusait à faire une loterie des emplois que les gens qui composaient sa maison devaient remplir la semaine ou le mois suivant ; de manière que souvent il arrivait que son palefrenier devenait son intendant, et son cocher son chef de cuisine. (B.)

Beauvau demandera bientôt la permission pour lui, sa femme et le Marquis de Boufflers ; j'attends avec impatience la réponse qu'on lui fera, j'en tirerai des conséquences pour moi. J'aurai après cela encore bien des réflexions à faire et des conseils à prendre, mais je n'en veux recevoir que de vous ; j'espère, mon ami, que vous ne me les refuserez pas, et que quand vos affaires et surtout votre santé vous le permettront, vous me ferez une petite visite. *Je ne sauterai point à pieds joints par-dessus la félicité, pour me jeter dans la douleur ;* je jouirai du plaisir d'être avec vous, et, tant qu'il durera, je ne penserai point à la séparation. Je ne vous promets pas de chercher à vous plaire, il faudra que ce bonheur m'arrive de votre pure grâce. Je n'entends rien à l'art qu'on met dans la conduite, je sens bien qu'il est souvent nécessaire ; mais si j'y avais recours, je rappellerais la fable de l'âne et du petit chien.[5] J'ai un million de défauts, je le sais bien, et je serais bien fâchée que vous ne les connussiez pas tous ; ce ne serait plus moi que vous aimeriez, et je craindrais toujours que vous ne vinssiez à me connaître ; je ne serais point à mon aise avec vous. Ce n'est pas que je ne veuille me corriger, mais je ne veux pas me contrefaire.

Ma liaison avec madame votre sœur est fort honnête, mais pas fort vive. Tout le monde la trouve fort aimable, et elle l'est en effet beaucoup. Adieu, je ne sais quand j'aurai de vos nouvelles. La mer est impertinente.

LETTRE 294

Paris, ce 27 février 1771, à 10 heures du matin.

Je n'ai reçu que lundi dernier à sept heures du soir les éventails, la soie, votre lettre et une qui l'accompagnait pour la grand'maman ; il n'était plus temps de vous écrire par la poste ; c'est ce qui a retardé mes remercîments. Votre billet est du 14, concevez-vous qu'il ne m'ait été rendu que le 25 ? Je n'avais point eu de vos nouvelles depuis votre lettre du 7, et j'avoue, dussiez-vous m'en quereller, que j'étais un peu inquiète, d'abord de votre santé et puis la crainte de quelque disgrâce. Je faisais mon examen, ma conscience ne me reprochait rien, mais avec vous, ainsi qu'avec qui vous savez, on ne sait jamais si l'on est digne d'amour ou de haine. J'attends la lettre que M. Churchill

[5] Fable de La Fontaine (iv, 5).

LETTRE 294.—Inédite.

doit m'apporter. La poste n'a pas le sens commun ; c'est un vilain moment pour moi quand on vient me dire, " Il n'y a point de courrier ; " et il est encore plus vilain d'apprendre qu'il y en a un et qu'il n'y a rien pour moi ; dans le premier cas il reste l'espérance, mais dans le dernier il reste la crainte.

Vous avez fait la commission à merveille, les éventails sont trouvés parfaitement jolis ; la soie a trouvé des critiques, il y en a, dit-on, de plus fine que la plus fine ; et la grosse est beaucoup trop grosse ; mais si la grand'maman en est contente il n'y aura rien à dire. Elle ne recevra tout cela qu'au commencement de la semaine prochaine par M. et Mme de Beauvau, qui obtiendront, je crois, leur permission. M. et Mme de Tingry [1] l'ont obtenue et sont partis dimanche passé. MM. de Besenval [2] et Salis [3] y sont allés aussi le même jour pour un travail qui regarde leurs troupes. Je vois avec plaisir que l'on n'est pas si rigide sur les permissions. Si vous êtes dans l'intention de venir ici, je ne ferai aucune démarche avant de vous avoir vu ; je fais beaucoup de cas de vos conseils ; je suis persuadée que si vous m'aviez élevée j'aurais été un prodige de perfection ; il est vrai que vous ne me conduiriez pas aujourd'hui, parce que vous auriez actuellement un peu plus d'un siècle, et j'aime bien mieux être aussi imparfaite que je suis, que de vous devoir un excès de perfection dont vous ne seriez pas témoin.

Ne vous attendez pas, et n'exigez pas, que je vous mande aucune nouvelle ; les parlements, les conseils supérieurs,[4] les édits, les arrêtés, les remontrances, les lettres, les discours, tout cela me fait périr d'ennui. Tout ce que je puis vous dire c'est que je ne sais quel jugement porter du Chancelier, il est entreprenant, il paraît courageux ; le temps nous apprendra si c'est tant pis ou tant mieux.

Vous aurez vu votre cousin quand vous recevrez cette lettre, je crois qu'il ne vous aura pas dit du mal de moi.

Adieu. Rien n'est si vrai qu'il est plus de onze heures et que je n'ai pas encore dormi. Oh ! pour cette fois-ci si vous venez ici vous me trouverez bien vieillie, attendez-vous-y.

[1] De la maison de Montmorency.

[2] Pierre-Louis, Baron de Besenval (1722–94), lieutenant général. Il appartenait aux Gardes-Suisses, dont Choiseul était colonel général.

[3] Le Baron de Salis, colonel du régiment Grison, dont Choiseul était colonel général.

[4] Dans un lit de justice tenu le 23 de ce mois, le Roi passa un édit par lequel il déclarait que, comme la juridiction du parlement de Paris était trop étendue, allant de Lyon jusqu'à Arras, il avait jugé nécessaire de la partager en six différentes cours, sous la dénomination de *Conseils supérieurs*. Toutes ces cours devaient avoir une égale juridiction, et se tenir à Arras, Blois, Clermont, Lyon, Poitiers et Paris. (B.)

À 4 heures.

Contre toute espérance je reçois une lettre par la poste, elle est tant soit peu sévère et sérieuse, mais c'était votre disposition du moment, et il n'y a pas de mal à se laisser aller. Il ne me souvient pas de ce que ma grande lettre contenait, mais je suis bien étonnée de son effet, mais mille fois plus que je ne puis vous le dire ; je croirais presque aux sorciers quand je vois par vos réponses que vous avez trouvé dans mes lettres des articles qui vous choquent. Je n'ai aucune pensée qui dût produire cet effet, mais il est inutile d'approfondir d'où cela vient, il vaut beaucoup mieux parler d'autres choses.

Je suis fort aise du bal,[5] non que ma philosophie ne me porte à faire peu de cas de tous les vains honneurs, mais quand on vit avec les hommes, il faut parler leur langue, se conformer à leurs usages, et mettre dans leur commerce la même monnaie qu'ils y mettent. Ils veulent se faire considérer par toutes les choses externes, pourquoi dédaignera-t-on de se faire considérer d'eux par des choses de même genre ? J'ai très-bonne opinion de la tête de cette nièce-là, il me semble qu'elle conduit fort bien sa barque, et qu'elle a la qualité dont avec raison vous faites beaucoup de cas, une grande prudence. Vous avez une prévention de mon indiscrétion qui devient fort injuste, mais il est certain que si j'avais l'honneur d'être votre nièce j'aurais de la confiance en vous ; puisque ne vous étant rien et vous étant étrangère, et vous déplaisant mortellement par ma confiance, je ne puis me défendre de vous dire tout ce que je fais et tout ce que je pense ; tolérez en moi cette manie.

J'attends plus tranquillement M. Churchill puisque j'ai de vos nouvelles. J'ai bien pensé en voyant le beau temps au plaisir que vous auriez de revoir votre campagne. Madame votre sœur aime Strawberry-Hill à la folie, elle m'en a beaucoup parlé, elle dit que rien au monde n'est si joli. Je vous crois le plus heureux des hommes et en vérité j'en suis fort aise, je m'imagine que votre âme et votre château se ressemblent comme deux gouttes par leur singularités, par leur richesses, et je n'oserais

[5] Ce paragraphe fait probablement allusion au Duc de Gloucester et à la douairière Lady Waldegrave, mariés secrètement depuis 1766. Walpole parle comme suit du bal en question :—" Le Duc de Gloucester donna un bal au Roi et à la Reine. Nul sans exception n'y était admis, sauf certains de leurs serviteurs, leurs maris ou femmes, et enfants ; cependant Lady Waldegrave et sa fille aînée y parurent. Elle ne pouvait prétendre y assister, n'ayant aucune place auprès du Roi ou de la Reine, et il allait sans dire que le Duc n'aurait pu vouloir présenter sa maîtresse à une fête donnée en l'honneur de la Reine."

dire par leur bizarreries ; quand on est en état de satisfaire tous ses goûts, toutes ses fantaisies, on peut juger des hommes par leurs équipages, leurs habitations, leurs vêtements, etc., etc. Tout fait physionomie.

Vous aurez en Angleterre les Princes de Suède, ils sont certainement très-aimables, surtout l'aîné, qui est celui qui mène la parole. On ne peut être plus simple et plus facile ; j'étais priée à souper avec eux lundi chez Mme de Luxembourg, mais je m'étais trouvée assez incommodée la veille, et je ne pus point y aller ; ils ont chargé M. de Creutz de venir savoir de mes nouvelles de leur part, et de me dire qu'ils étaient bien fâchés de n'y point venir eux-mêmes, mais qu'aussitôt qu'ils auraient un moment de libre ils me viendront voir. Je ne pourrai me dispenser de leur donner à souper, mais ce sera en très-petite compagnie, et dans le temps le plus prochain de leur départ. Ils soupèrent hier pour la première fois chez Mme du Barry. Ils réussissent fort à la cour, ils s'y conduisent avec toute la bonne grâce et la prudence possibles ; il y a une belle différence d'eux au Roi de Danemark. Ce dernier à la vérité ne fit rien de ridicule, mais ce n'était qu'une poupée qui n'agissait que par ressort.

Vous ai-je dit que M. de Beauvau va être reçu à l'Académie française à la place du Président ? Il me lut hier son discours, j'en fus fort contente, l'éloge du Président est fort bien. Ce sera après son retour de Chanteloup qu'il le prononcera. Il compte partir samedi et sera de retour le 15. Je compte aller à sa réception, et nous serons grande compagnie ; le jour n'est pas encore pris, mais ce pourra bien être le 21. D'ici à ce temps-là nous aurons bien des événements ; l'histoire des parlements sera bien avancée, on saura à quoi s'en tenir. Je ne sais pas si les places seront données, celles des affaires étrangères, de la marine, de premier médecin, de premier écuyer et encore d'autres moins importantes. On ne doute point que le contrôleur général ne donne incessamment sa démission [6] ; il n'emportera pas de grands regrets. On parle de M. Boullongne pour son successeur. Ce temps-ci est le temps des conjectures, j'écoute toutes celles que l'on fait et je ne m'ingère point à en faire, elle m'ennuient beaucoup.

M. de la Vauguyon a été fort malade, il se porte mieux, mais il n'est pas guéri. Madame la Dauphine est toujours charmante, elle est adorée.

[6] C'était un bruit sans fondement ; Terray demeura contrôleur général jusqu'à l'avènement de Louis XVI en 1774.

La pauvre Mme de la Vallière est dans un triste état ; on ne sait quel mal elle a, elle ne sort presque plus, elle est d'une faiblesse extrême, et aussi sourde que le Président ; il y a près de deux mois que je ne l'ai vue, je ne sors point si ce n'est quand je soupe en ville, et alors c'est à neuf heures du soir ; mes journées sont bien longues, elles sont prolongées par les nuits, car il est très-rare que je m'endorme avant neuf ou dix heures du matin. Aujourd'hui je ne me suis endormie qu'à midi. Cela est un peu triste, et doit vous empêcher de vous étonner que mes lettres soient ennuyeuses, elle se ressentent de la disposition où je me trouve, qui souvent est vaporeuse. Ayez donc de l'indulgence ; votre bonne humeur est le meilleur remède pour moi.

LETTRE 295

Ce jeudi 7 mars, à six heures du matin, 1771.

Nous n'eûmes point hier de courrier, je crois qu'il arrivera aujourd'hui. Peut-être m'apportera-t-il des lettres ; mais si je l'attendais pour y répondre, vous n'en recevriez de moi que de demain ou d'après-demain en huit, et je ne veux pas vous accoutumer à être si longtemps sans entendre parler de moi ; d'ailleurs j'ai besoin de m'occuper de ce qui m'intéresse, pour faire diversion à un ennui qui ne fait qu'augmenter, et je crains bien qu'il ne devienne insupportable ; n'ayez pas peur, voilà le seul mot que je dirai de moi.

Vous savez que le Prince Royal que nous avions chez nous est changé en Roi ; ce changement arriva le premier de ce mois, à huit heures et demie du soir ; le Comte de Scheffer partit sur-le-champ pour Versailles, n'espérant pas voir le Roi plus tôt que le lendemain matin. Le Roi ayant appris, par M. de Duras, que M. de Scheffer était arrivé, lui fit dire de venir et lui donna audience quoiqu'il fût déjà couché ; grâce si singulière qu'elle n'avait encore été accordée à personne. Il s'informa comment le Roi de Suède voudrait être traité ; que si c'était en Roi, il irait demain le visiter ; et que, lorsqu'il viendrait à la cour, il lui donnerait la droite. M. de Scheffer dit qu'il garderait le même incognito. Le Roi de Suède fut mardi à Versailles, il eut une longue conférence tête à tête avec le Roi, après laquelle on fit entrer le Prince Gustave[1] et M. de Scheffer. Ce nouveau Roi

LETTRE 295.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Ceci est une erreur de Mme du Deffand ; le plus jeune Prince s'appelait Charles.

est enchanté du nôtre ; il a bien raison ; il en a reçu toutes les marques d'amitié et de considération possibles ; il n'a pas eu lieu d'être aussi satisfait de nos Princes du sang, qui ont un peu manqué de civilité envers lui. Ce Roi fut hier à l'Académie des sciences ; il ne fut point harangué, mais d'Alembert fit un discours rempli de son éloge ; l'on dit qu'il est admirable : il revint après chez lui, et il reçut des visites de plusieurs dames. Aujourd'hui il va à l'Académie française, où il entendra encore son panégyrique directement ou indirectement, et toujours par d'Alembert ; sans doute qu'après être rentré chez lui, il recevra encore des dames ; mon tour viendra ; M. de Scheffer m'a dit qu'il voulait m'admettre à cet honneur ; je ne l'ai point recherché, mais j'ai cru ne devoir pas le refuser. Je n'ai point dit à personne que je devais faire cette visite ; si elle n'avait pas lieu, on se moquerait de moi, et si elle a lieu, on ne pourra pas dire que je m'en sois vantée d'avance ; c'est un honneur dont je me passerais fort bien, mais que je ne suis pas fâchée de recevoir, parce que quelques marques de considération sont du moins de petites armes défensives contre l'orgueil et l'insolence. Tous les Suédois partiront lundi, et laisseront ici une très-bonne odeur ; je suis bien fâchée de ce qu'ils n'iront point en Angleterre ; ils comptaient y passer deux mois au moins. Ce Roi vous plairait beaucoup ; il aurait bien voulu rester encore longtemps Prince Royal ; il avait beaucoup d'objets de curiosité qu'il aurait bien voulu satisfaire ; mais il faut qu'il retourne dans son triste pays : en voilà bien assez sur cet article. Je pourrais en traiter un autre qui serait bien plus long ; mais ce n'est pas matière à raconter par la poste ; tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis point frondeuse, et que je suis fort éloignée d'approuver tout ce qui se passe. M. et Mme de Beauvau partirent avant-hier pour Chanteloup. Ils en reviendront le 18 ; et le 21, M. de Beauvau sera reçu à l'Académie ; vous me ferez savoir si vous êtes curieux de son discours. Je ne le suis guère de tous les écrits qui paraissent aujourd'hui ; on en est inondé ; à quoi cela servira-t-il ? à faire des papillotes.

Vous aurez vu votre cousin, je voudrais bien voir votre beau-frère.[2] Je mets un peu de réserve dans mes soins pour madame votre sœur, non pas assurément qu'elle ne m'en inspire beaucoup, mais je ne veux pas qu'elle puisse vous dire qu'elle y a démêlé et reconnu ce que je pense pour vous.

[2] M. Churchill.

Tout le monde se porte bien à Chanteloup. On me marque beaucoup de désirs de m'y voir ; j'en ai beaucoup aussi d'y être ; mais j'en aurais davantage si la compagnie était telle qu'elle était les années précédentes.

Je manderai à votre cousin de vous payer les huit louis qui vous sont dûs par la grand'maman.

LETTRE 296

Paris, ce dimanche 10 mars 1771.

En vérité, mon ami, la lettre que M. Churchill m'a apportée m'a causé la plus étonnante surprise ; je ne me souviens plus de ce que ma lettre du 15 contenait ; mais il faut que je me sois bien mal exprimée, puisqu'elle vous a tant déplu. Je répondrai aux endroits que vous en citez. Je vous ai dit que je n'entendais rien à l'art qu'on met dans la conduite ; hélas ! mon Dieu, cela n'est que trop vrai. J'ajoute que je suis bien aise que vous connaissiez tous mes défauts. Y a-t-il du mal à cela ? Est-ce dire que je ne veux pas m'en corriger ? Je voudrais n'en avoir aucun, et vous ne pouvez pas me soupçonner d'un dessein formé de vous déplaire ; ah ! j'en suis bien loin, et je suis bien décidée, non pas à mettre de l'art dans ma conduite, mais à la régler suivant vos avis et vos conseils, tant que vous voudrez bien m'en donner. Je vous ai dit encore : *Je sais que je vous déplais, je sais que je vous ennuie.* Pouvez-vous me faire un crime de ces expressions ? Mais enfin j'ai tort, puisque je vous ai fâché, et je pèserai à l'avenir toutes mes paroles au poids du sanctuaire. Si, après m'être bien observée, vous m'apprenez que je continue à vous ennuyer et vous déplaire, j'irai m'enterrer à Chanteloup pour le reste de ma vie, et je serai bien persuadée que j'ai couru après une chimère, en cherchant un ami véritable.

Il y a bien longtemps que je suis persuadée qu'on ouvre les lettres aux bureaux ; on aura vu dans les miennes beaucoup d'estime et d'attachement pour vous ; vous savez ce qu'on peut avoir lu dans les vôtres, et si mon amour-propre a pu en être flatté. Je n'ose plus vous demander la paix, mais je vais très-sérieusement travailler à la mériter et à l'obtenir. J'ose encore

Lettre 296.—Incomplète dans les éditions précédentes.

bien moins vous parler de l'espérance que vous m'aviez donnée de vous revoir. Que vous dirais-je sur cela que vous ne sachiez aussi bien que moi ? Je n'ose parler, je n'ose rien faire ni rien dire, je crains tout, j'ai peur de moi, enfin je ne sais où je suis, je vais essayer de vous parler d'autre chose.

Madame votre sœur soupait hier chez moi ; pendant le souper on vint lui dire que son mari venait d'arriver ; sa fille, qui était à côté d'elle fut si saisie qu'il lui prit une manière de convulsion ; elle fondit en larmes, sa mère l'emmena dans ma chambre ; un demi-quart d'heure après elles revinrent à table, et elles partirent un moment après souper. Votre lettre m'avait été rendue, je passai dans mon cabinet pour la lire. Je retournai après retrouver la compagnie un peu plus triste je l'avoue que je n'étais avant de l'avoir lue.

Je me proposais de vous faire le récit du souper que j'ai fait avec le Roi de Suède ; mais je m'en acquitterai bien maussadement aujourd'hui ; n'importe, vous aimez les faits, voici donc comment cela s'est passé.

Je comptais, jeudi dernier, souper chez les Brienne ; M. de Creutz vint chez moi l'après-dîner, et me dit que son Roi me priait de passer la soirée et de souper chez lui. Je n'hésitai point à l'accepter ; je lui demandai quelle serait la compagnie : Mmes d'Aiguillon, et nulle autre. J'eus du monde dans le courant de la journée, et entre autres madame votre sœur, qui m'avait amené une dame de ses amies ; elles restèrent chez moi jusqu'à neuf heures avec d'autres personnes ; je leur demandai la permission de sortir, et je dis tout bas à Mme Churchill où j'allais, en la priant de n'en point parler. Je trouvai chez le Roi les deux Duchesses et MM. Desestein et de Creutz. Le Roi s'occupa de me faire donner un bon fauteuil, me fit changer de celui où on m'avait placée d'abord, pour me mettre dans un plus commode ; il aurait voulu avoir un tonneau. La grosse Duchesse se mit à chanter la chanson que j'avais faite sur mon tonneau, disant au Roi qu'elle était de ma façon. Le petit Prince et M. de Scheffer arrivèrent, et ce fut là toute la compagnie. Avant le souper, on lut le discours que d'Alembert avait prononcé à l'Académie des sciences en présence du Roi qui y avait été la veille ; c'était sur la philosophie et les philosophes, les persécutions, les triomphes que la vérité a toujours éprouvés, l'éloge de tous les Princes qui l'ont protégée, et particulièrement celui des Princes qui sont venus nous visiter ;

le Prince Héréditaire, le Roi de Danemark. À cet éloge, le Roi fit un mouvement, dit un oh ! qui vous ressemblait comme deux gouttes d'eau. On passe ensuite à lui, Roi de Suède ; on loue feu son père, sa mère, son second frère, son petit frère, le Roi de Prusse, et ensuite le Roi de France. Ce discours est bien écrit, mais un peu froid et un peu long. Il me parut que le Roi en jugeait fort bien ; il ne disserte point, mais ses premiers mouvements expriment ce qu'il approuve ou ce qu'il blâme ; je lui trouve plusieurs choses de vous, et j'aurais voulu que vous l'eussiez pu connaître. Nous soupâmes ; après le souper on parla du Chevalier de Boufflers ; on me fit chanter l'*Ambassade*,[1] et puis Mme d'Aiguillon dit au Roi de me demander la chanson des *Philosophes*,[2] après laquelle elle dit tout bas qu'elle était de moi ; et le Roi, elle et toute la compagnie crièrent comme on fait à la fin des nouvelles comédies, *l'auteur, l'auteur, l'auteur !* On se retira à minuit. Je ne puis vous dire à quel point Mme d'Aiguillon fut aimable, et tout le soin qu'elle se donna pour me faire valoir. Le Roi, son petit frère, MM. de Scheffer, Desestein et de Creutz, furent hier souper à Rueil, où il ne devait se trouver que les deux Duchesses, MM. d'Aiguillon, de Richelieu et de Maurepas ; on dit que cette cour suédoise partira demain ; le Roi a beaucoup de regret à son voyage d'Angleterre. Je suis persuadée qu'il vous aurait plu ; on ne peut avoir plus de gaîté, de facilité, de politesse et de franchise.

Voilà un long récit. Ah ! si je vous disais tout ce qui se passe ici, il faudrait bien changer de ton : c'est selon moi des choses épouvantables. Il y a une lettre anonyme qu'on porte à toute la noblesse, pour l'exciter à écrire à Monsieur le Duc d'Orléans, pour le prier de demander au Roi le rappel du Parlement ; on envoie le modèle de la lettre qu'il faut écrire ; il est vraisemblable qu'aucune personne sensée ne se rendra à cette invitation.

Toutes les places et les charges sont toujours vacantes. Il y a un homme ici au comble du malheur, M. de Maillebois[3] ; on

[1] Voyez la note 2 de la lettre 10.

[2] "On appelle aujourd'hui l'excessive licence,
Liberté ;
On prétend d'établir, à force d'insolence,
L'Égalité ;
Sans concourir au bien, prôner la bienfaisance,
Se nomme Humanité." (B.)

[3] Yves-Marie Desmarets, Comte de Maillebois (1715–91). M. de Maillebois était fils du maréchal de Maillebois, et a été regardé comme un jeune homme de mérite, et comme un officier qui donnait de grandes espérances. Il commença par servir sous son père, en Italie, et fut ensuite beaucoup employé par le maréchal de Richelieu, au siège

l'avait nommé directeur des troupes avec MM. d'Hérouville [4] et de Mailly. Les Maréchaux de France ont fait des représentations au Roi contre lui ; on lui a ôté son emploi, et on l'a donné au Comte de Muy ; sa femme me fait une pitié extrême ; il n'y a pas d'exemple d'une personne aussi complètement malheureuse.

Si jamais je vous revois, mon ami, j'aurai tant de choses à vous raconter que les journées ne seront pas assez longues ; je m'engage par serment à ne vous rappeler le souvenir d'aucun de nos différends, ni de traiter aucun des sujets qui vous déplaisent.

Ah, mon Dieu ! j'allais oublier un article de votre lettre, celle que vous avez écrite à la grand'maman et que je ne lui ai pas envoyée.[5] Vous me dites ces paroles : *l'air d'ingratitude que vous m'avez fait porter envers la grand'maman, me déplut extrêmement, et vos hauteurs et vos inégalites me choquent sans cesse.*

Vous m'aviez permise de juger si je l'enverrais ou non. Si le grand-papa et Mme de Gramont n'avaient pas été avec la grand'maman je n'aurais pas manqué à la lui envoyer, mais j'eus peur que cette lettre ne réussit pas auprès d'eux. Enfin je fis pour vous ce que j'aurais voulu qu'on eût fait pour moi. La grand'maman est bien éloignée de vous soupçonner d'ingratitude, elle est bien convaincue que c'est moi qui vous ai empêché de lui écrire ; elle me parle de vous dans presque toutes ses lettres, elle voudrait bien vous avoir à Chanteloup. Elle a reçu vos éventails, et elle m'a chargée de vous dire que pour cette dernière commission vous l'aviez faite à merveille, qu'elle vous en avait beaucoup d'obligation.

Ah ! ne me dites jamais que j'ai des hauteurs et des inégalites avec vous ; des hauteurs, moi, et des hauteurs avec vous ! Vous

de Mahon. La même année, il fut nommé maréchal général des logis de l'armée du maréchal d'Estrées ; mais après la bataille d'Hastenbeck, on fit courir des bruits si désavantageux sur sa conduite pendant cet engagement, qu'il jugea à propos d'écrire un mémoire pour sa justification, dans lequel il représenta le maréchal comme un général inepte et absolument fou. Il fut sévèrement puni de cette démarche imprudente (comme on l'appelait alors), par la perte de tous ses emplois militaires, et fut renfermé au château de Dourlens. Il ne se releva jamais de cette disgrâce ; et malgré les différentes tentatives qu'on fit en sa faveur, les maréchaux de France s'opposèrent toujours aux sollicitations de ses amis pour le faire réintégrer dans le service. (B.)

[4] Antoine Ricouart, Comte d'Hérouville de Claye (1713–82), lieutenant général. C'était un écrivain militaire ; un de ses ouvrages, le *Traité des Légions*, parut en 1757 sous le nom du Maréchal de Saxe. Marmontel dans ses *Mémoires* fait le récit du mariage malheureux de M. d'Hérouville avec la belle et charmante actrice, Mlle Gaucher.

[5] Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome viii, p. 10, pour cette lettre écrite dans le plus haut ton de la flatterie et imprimée d'après une copie faite par Walpole, qui apparemment ne jugea pas sa composition aussi piètre que Mme du Deffand.

ne pouvez le penser ni le croire ? À l'égard de l'inégalité, je conviens que je peux changer d'avis, mais jamais de sentiment.

Cette lettre vous aura fait peur par sa longueur ; que je serai heureuse s'il n'y a que cela qui vous en déplaise ; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour être constamment bien avec vous, MM. les bureaux s'en scandaliseront s'ils veulent, mais je ne puis m'empêcher de vous le dire. Adieu.

LETTRE 297

Ce mercredi 13 mars.

J'aurais bonne grâce de répondre avec humeur à une lettre toute pleine d'amitié, tandis que je réponds avec la plus grande douceur à celles qui ne sont pas de même. Je suis on ne peut pas plus reconnaissante de l'intérêt que vous me marquez. J'aurais fort désiré que vous eussiez suivi votre premier projet, et que vous eussiez placé votre voyage en mars ou avril. Vous dites que c'est ma faute si vous avez changé d'avis. Je m'examine en vain, et je ne puis trouver quels sont mes torts. J'abandonne cette recherche ; vous prétendez que j'en ai, cela suffit.

Vous viendrez, dites-vous, le 15 juillet. Il est certain que si je vais à Chanteloup avant, j'en reviendrai pour vous voir. J'aurais fort souhaité vous voir avant d'y aller, mais puisque cet arrangement ne vous convient pas, il faut n'y plus penser. Je n'ai jamais pris la résolution de m'établir à Chanteloup, la grand'maman le voudrait. Je serais tentée de vous envoyer ses lettres pour que vous puissiez juger si elle est sincère. Ah ! je n'en doute pas, et si le séjour de Chanteloup était et dut être toujours semblable à celui qu'elle y faisait tous les ans, je pourrais me déterminer à m'y établir en effet ; mais l'époux, la belle-sœur, et tous leurs amis, dont ils seront incessamment inondés, chasse bien loin cette idée.

Ce dimanche 17.

J'ai voulu attendre une occasion pour cette lettre ; votre ambassadeur m'a fait espérer qu'il en aurait une demain ; si elle manque, elle partira mercredi par son courrier ; j'imagine que les lettres qu'il porte ne sont point visitées aux bureaux. Je vais donc, dans cette confiance, vous parler *à cœur ouvert*.

Lettre 297.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Ces mots vous font peur ; rassurez-vous, vous ne lirez rien qui vous fâche.

Je suis dans une grande perplexité pour mon voyage ; je ne me porte point bien. Mes meilleures nuits sont de trois ou quatre heures de sommeil, et presque toujours de deux ; je m'affaiblis beaucoup ; le plus léger exercice me semble impossible. Je me lève fort tard ; de mon lit, je passe à mon tonneau ; je ne sors point, ou quand je sors, ce n'est qu'à neuf heures du soir, pour aller dans des maisons où je trouve peu de monde, et où je suis fort à mon aise. Comment pourrai-je soutenir pendant trois jours de suite d'être en voiture huit ou dix heures, et de coucher deux ou trois nuits dans des cabarets ? J'arriverai à Chanteloup morte de fatigue ; les embrassades, les compliments achèveront de m'épuiser. Voilà l'arrivée, voyons le séjour. Je serai certainement fort bien reçue, avec tendresse par la grand'-maman, avec joie par le grand-papa, avec beaucoup de politesse de Mme de Gramont, avec beaucoup de plaisir par le grand Abbé. Je serai fort contente de les voir ; ils auront le plus grand désir de me bien traiter, de me mettre à mon aise ; je voudrai y être, je me dirai que je le dois, mais machinalement je ferai des efforts ; je craindrai de les ennuyer, je chercherai à leur plaire ; je serai désolée si je me trouve affaissée, comme il m'arrive souvent dans mon tonneau. Je suis quelquefois dans l'impossibilité de parler, de penser et d'écouter ce qu'on dit. Voilà l'état où je suis. Doit-on sortir de chez soi ? Je ne crains point de tomber malade ; je finirai comme le Président ; il semble qu'il ait tracé ma route, je le suis pas à pas. Cet aveu dépouillé d'artifice vous surprendra ; je n'en ai pas pris la copie dans l'*Essai des moyens de plaire* de Moncrif,[1] ni dans Quinault, ni dans Scudéry ; mais quand on parle à son ami, quand on veut se conduire par ses conseils, il faut lui faire un exposé fidèle. Il faut ajouter à tout ceci la difficulté des mesures qu'il faut prendre. La grand'maman, le grand-papa, et tout ce qui est avec eux, disent qu'il faut que je parte sans demander permission, et que deux jours après mon départ, je fasse rendre une petite lettre à M. de la Vrillière, dont la grand'maman m'a envoyé le modèle. Plusieurs personnes ne sont point de cet avis, et nommément Mme de Mirepoix, qui se chargera d'obtenir ma permis-

[1] François-Augustin Paradis de Moncrif (1687–1770), secrétaire des commandements du Comte de Clermont, lecteur de la Reine Marie Leszczynska, membre de l'Académie française, et de celles de Berlin et de Nancy.

sion ; elle en a déjà parlé à Mme du Barry, qui lui a répondu qu'elle ne le voulait pas, et que si j'y allais, elle me ferait ôter ma pension. La Maréchale s'est moquée d'elle, a tourné ses menaces en plaisanterie, et en effet je n'en ai pas peur ; ce n'est pas ce qui m'arrêtera. Ce malheur-là n'arrivera point, et s'il arrivait, je m'en consolerais. Ma santé est donc le plus grand obstacle que je trouve. Mais peut-être me porterai-je mieux d'ici au mois de mai.

Je n'ai point la crainte de paraître ridicule à Mme de Gramont et au grand-papa, de m'attirer le mépris de l'une et d'ennuyer l'autre en traitant le système de l'amitié ; vous avez eu le privilége exclusif d'en être importuné, et si vous interrogiez tous les gens de ma connaissance et de mes amis, ils vous diraient que personne n'est plus éloigné que moi des dissertations sur toutes matières, et surtout sur celle-là.

À l'égard du grand Abbé, je crois pouvoir répondre que je n'aurai point de soupçons contre lui ; depuis près d'un an, nous sommes de la plus grande intimité, il a pris du goût pour moi, il m'estime et me le prouve par une grande confiance. Je suis fort bien aussi avec le Castellane, enfin tout le monde me sera bénévole, et il ne serait pas impossible que je ne m'y plusse beaucoup, mais il ne l'est pas non plus que je ne m'y puisse ennuyer. Mais ne m'ennuierai-je pas terriblement à Paris quand toutes mes connaissances seront dispersées à la campagne, et que je serai reduite à la Sanadona, à qui je n'ai rien à dire, et qui ne me dit jamais que des riens.

Vous m'avez donné la confiance, par l'intérêt que vous m'avez marqué, à entrer dans tous les plus petits détails ; j'attends votre décision et je prévois qu'elle sera la même que le conseil que vous m'avez déjà donné ; de partir au mois de mai si ma santé me le permet et de revenir à la fin de juin ; vous me rendrez fort heureuse si vous exécutez vos promesses auxquelles vous y mettez pour condition ma bonne conduite. Je vous réponds de l'intention et de l'attention à observer mes paroles, répondez-moi de votre côté que vos interprétations ne dependront pas de la disposition où vous vous trouverez dans le moment où vous recevrez mes lettres.

Celle-ci, mon ami, est bien longue et bien fastidieuse, mais elle vous prouve ma confiance.

Voulez-vous bien faire tenir cette lettre à Mme Cholmondeley, je ne sais pas son adresse ?

Ce lundi 18.

Comme cette lettre vous sera rendue par un particulier, et qu'elle ne passera pas par les bureaux, je puis hasarder des nouvelles.

La dame du Barry prend plus de crédit que jamais, et cependant elle ne peut venir à bout de placer le d'Aiguillon ; toutes les places restent vacantes, tous les prétendants ont chacun leur protecteur ; ces protecteurs ont le pouvoir de nuire, et non pas celui de pouvoir servir leurs protégés. Je vois que la Maréchale [2] n'est admise à aucune confidence ; elle voit les choses de plus près, mais elle en est réduite aux conjectures qui peuvent être plus vraisemblables que les autres, mais sur lesquelles on ne peut rien tabler. Le Prince de Condé nuit à beaucoup de gens ; c'est lui qui détermina la disgrâce de mes parents, c'est lui qui s'oppose à M. d'Aiguillon ; cependant le patron ne l'aime point. On croit que le Monteynard ne restera point ; que le Terray sera chassé ; que le Chancelier périra. On ne prévoit que des chutes, des disgrâces ; on ne sait ce que tout cela deviendra. Vous me demanderez pourquoi donc je prétends que Mme du Barry a tant de pouvoir, puisqu'elle ne peut déterminer à rien ; c'est qu'elle ne se soucie de rien, qu'elle ne veut du bien à personne, qu'elle change d'avis et de sentiment à tout moment. Nous verrons comment M. de Beauvau sera reçu à son retour de Chanteloup. On lui avait accordé sa permission de très-mauvaise grâce ; il y a passé dix ou douze jours ; il en revient aujourd'hui. Le Prince que vous croyez y en avoir passé trois est apparemment le Prince de Bauffremont ; il n'y a point encore été, il n'a pu obtenir sa permission ; mais la grand'-maman croit que c'est par la mauvaise volonté de M. de la Vrillière, à qui il s'est adressé pour l'avoir ; et cela pourrait bien être, puisque M. et Mme de Tingry l'ont obtenue en s'adressant directement au maître ; ils y ont passé quinze jours, et reviennent aujourd'hui. Mme de Brionne, M. d'Ayen et Mme de Tessé, qui demandèrent la permission au commencement de ce mois, ne l'ont obtenue que pour le mois prochain. J'aurai le temps, d'ici au mois de mai, de voir ce qui arrivera ; je me conduirai en conséquence.

Le petit Prince de Suède est très-malade d'une dyssenterie, ce qui retarde le départ du Roi son frère.

Je m'aperçois que je vous promettais des nouvelles, et que

[2] De Mirepoix.

je ne vous tiens pas parole ; c'est qu'on croit savoir ce qui se passe, et qu'en voulant s'en rendre compte à soi-même, on trouve que l'on ne sait rien ; ce qu'on a su la veille est détruit par ce qu'on apprend le lendemain.

Qu'il n'en soit pas de même entre nous, mon ami, et que le plaisir que m'a fait votre dernière lettre ne soit point diminué par celles qui la suivront.

Je n'ai point eu de lettres du petit Craufurd.

LETTRE 298

Paris, ce dimanche 24.

Vous n'aurez qu'un mot aujourd'hui ; je compte avoir cette semaine une occasion par laquelle je vous enverrai les discours de l'Académie, dont l'un est de M. de Beauvau, l'autre de M. Gaillard, et les réponses de l'Abbé de Voisenon.

J'ai beaucoup d'inquiétude de Rosette, je crains que vous ne la perdiez.[1]

Vos parents ne resteront-ils point ici aussi longtemps que je le croyais ? Ils parlent de s'en aller au commencement de mai.

J'ai deux amies alitées sans maladie ; Mme de Mirepoix par une entorse ; Mme d'Aiguillon par un abcès au pied.

Le Roi de Suède part demain. La maladie de son frère l'a retenu plus longtemps qu'il ne voulait. On a nommé pour ambassadeur auprès de lui M. de Vergennes.

L'Évèque d'Orléans est exilé dans une de ses abbayes, qui est dans le faubourg du Mans.

Vous m'avez annoncé une lettre de M. Craufurd, je n'ai pas entendu parler de lui.

Je lis la *Vie de Charles-Quint*, de Robertson ; l'article de Luther m'a fait plaisir ; mais ce qui m'en a fait infiniment, c'est *Gil Blas*, que j'avais déjà lu plus d'une fois ; mais, grâce à mon peu de mémoire, il a eu pour moi presque l'agrément de la nouveauté ; ce qui me confirme bien que la facilité du style est ce qui fait le charme de tout ouvrage, et le fait passer à la postérité ; il n'y a que les livres facilement écrits qu'on peut relire plus d'une fois, et même sans cesse. Témoin les *Lettres* de Mme de Sévigné ; les *Mémoires* de Gramont ; je dirais presque les

Lettre 298.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Rosette ne mourut qu'en 1773.

Mémoires de Mlle de Montpensier ; encore quelques autres, mais pas en grand nombre.

Adieu, jusqu'à un des jours de cette semaine, je ne sais pas lequel ce sera.

LETTRE 299

Paris, ce mardi 26 mars 1771.

Voilà l'occasion que j'attendais ; je puis vous parler librement. Nous sommes dans des craintes mortelles : on dit que tout le monde va être exilé ; tous les Princes du sang, excepté le Comte de la Marche, parce qu'il n'a pas signé la lettre au Roi dans laquelle les Princes demandaient le rappel du parlement ; quatorze Ducs, pour s'être joints aux Princes ; et plusieurs autres grands seigneurs, entre autres M. de Beauvau : c'est peut-être celui qui est dans le plus grand danger. Son sort sera bientôt éclairci, il entre en quartier [1] lundi ; il est allé aujourd'hui à la chasse avec le Roi, il doit souper ce soir chez moi ; je saurai quelle mine on lui aura faite. Les griefs qu'on a contre lui sont toutes les imprudences de sa femme, dont la hauteur, et, soit dit entre nous, l'insolence, est un peu forte ; nul ménagement dans ses propos. On leur avait refusé la permission d'aller à Chanteloup ; elle lui a fait écrire une lettre au Roi si pressante, qu'il arracha la permission. Ils ont donc passé dix jours à Chanteloup. Avant qu'il partît, il était bruit d'une lettre à Monsieur le Duc d'Orléans pour l'inviter à se mettre à la tête de la noblesse ; on prétend qu'il y a eu une vingtaine de personnes qui en ont écrit. La dame du Barry a déclaré qu'elle voulait qu'on éloignât de la cour tous les amis de M. de Choiseul, qu'on leur ôtât toutes les places et emplois qu'il leur avait donnés. M. d'Usson, qui devait aller en Suède, a été révoqué ; M. de Vergennes est à sa place. Le Baron de Breteuil court grand risque ; on sollicite beaucoup la dame pour lui, on espère l'adoucir. M. de Malesherbes, M. de Sartine, l'Archevêque de Toulouse, peut-être M. Trudaine, etc., etc., auront des lettres de cachet, ils s'y attendent. M. d'Aiguillon partit dimanche pour Véret, qui est sa terre. Il en revient vendredi ou samedi. Il veut, à ce qu'on dit, qu'on porte tous les grands coups en son absence ; on ne doute point

Lettre 299.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Comme un des quatre capitaines des gardes du corps du Roi. (B.)

qu'il n'ait les affaires étrangères, et que la dame ne surmonte la répugnance que le Roi paraît y avoir. Le Roi de Suède a rendu de grands services à M. d'Aiguillon ; le Roi partit hier ; toutes les apparences de regrets et d'amitié pour l'absence du grand-papa ont été de pures comédies. La dame est plus souveraine que ne l'était sa devancière [2] et même le Cardinal Fleury ; elle est irritée au dernier point, et ce qui me fait trembler, c'est la peur qu'on ne laisse point mes parents où ils sont, et qu'on ne les envoie bien plus loin, qu'on ne les dépouille de leurs places et de leurs charges, enfin qu'on ne mette le comble à leurs malheurs. Ce temps-ci est affreux ; on ne peut prévoir par où il finira.

Je me flatte que cette lettre vous parviendra sans inconvénient ; vous ne tarderez pas, je vous prie, à m'en mander la réception ; je serai fort inquiète jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse.

Je vous envoie les discours de l'Académie, et la lettre anonyme adressée à la noblesse, en conséquence de laquelle cette vingtaine de personnes dont je vous ai parlé ont écrit à Monsieur le Duc d'Orléans.[3]

Je vous avoue que je désapprouve fort leur conduite ; je trouve qu'ils s'attirent tout leur malheur.

Vous jugez bien que tous mes projets sont à vau-l'eau ; j'ajouterai ce soir ou demain matin ce que j'aurai appris.

Je tâche de me bien conduire. Adieu, à tantôt ou à demain matin.

Depuis cette lettre, je reçois un billet de la Princesse de Beauvau, qui me mande qu'elle est incommodée et qu'elle me prie que le souper de ce soir soit chez elle ; j'y consens.

Je soupai hier chez la Maréchale de Mirepoix avec le Prince de Conti, l'Idole et la Maréchale de Luxembourg, etc., etc. Je restai seule avec la Maréchale de Mirepoix ; elle a une entorse, je crois vous l'avoir mandé ; elle est depuis dix jours à Paris ; elle ne saurait marcher ; mais elle ne laissera pas d'aller demain à Versailles ; elle agira pour son frère [4] avec une grande vivacité ; et si, malgré cela, il y arrive malheur, elle se retirera. Ses sentiments sont nobles, tendres et généreux.

Pour moi, mon ami, je suis tout abasourdie ; je ne sais où j'en suis ; je ne prévois que les plus grands malheurs ; je ne sais ce que je deviendrai ; je ne tiens plus à rien ; il ne me reste plus

[2] Mme de Pompadour. (B.)

[3] Voyez l'*Appendice XVIII.*

[4] Le Prince de Beauvau. (B.)

qu'à végéter. Vous êtes bien heureux de pouvoir vous passer de tout, de vous suffire à vous-même. Il n'y a que ce bonheur-là dans le monde ; on ne peut s'appuyer ni compter sur rien. Fait-on des imprudences, on en est puni ; a-t-on une bonne conduite, elle est déconcertée par les événements ; a-t-on eu du discernement dans le choix de ses amis, les accidents, les circonstances vous en séparent, on se trouve seule dans l'univers ; peut-on compter pour quelque chose la société des sots ou des indifférents ? On est tout en vie, et on éprouve le néant. Je demande pardon de ces lamentations, mais peut-on toujours souffrir sans se plaindre ? Si mes parents sont maltraités, si on les fait sortir de leur demeure, j'en serai touchée jusqu'au fond du cœur. J'aime tendrement la grand'maman ; je suis persuadée de son amitié ; elle mérite si peu son malheur ; elle a tant de vertus, tant de courage, que les plus indifférents s'intéressent à elle. J'aime aussi le grand-papa ; il est aimable, doux et bon. Le grand Abbé m'intéresse aussi beaucoup ; il est capable d'une véritable amitié ; il était heureux, sa fortune sera renversée. Le malheur de la grand'maman lui tournera la tête. Je ne perds point de vue tous ces objets ; ils affaissent mon âme plus qu'ils ne l'irritent. J'espère que je deviendrai imbécile ; tant mieux, si je perds tout sentiment.

Il est à propos de vous dire quels sont les gens que je vous ai nommés. M. de Malesherbes est premier President de la cour des aides [5] ; il est fils de l'ancien Chancelier M. de Blancmesnil ; il a fait des remontrances et un arrêté d'une grande force, et qui ont fort déplu. M. de Sartine est notre lieutenant de police. Le tort qu'on lui trouve, c'est de n'être pas délateur.

Ce qu'on sollicite pour Monsieur le Baron de Breteuil, c'est qu'il ne soit point révoqué de son ambassade à Vienne ; on rappellera, à ce qu'on dit, M. de Guines.

Ce mercredi 27.

La journée d'hier n'a rien produit ; je soupai chez les Beauvau ; le mari revenait de la cour ; il avait chassé, avait été traité comme à l'ordinaire ; ils ne paraissaient pas trop inquiets, et puis la femme a un courage indomptable. La gloire est sa passion, rien ne lui fait peur ; l'exil, la perte du commandement, sont des bagatelles, en comparaison de l'honneur qui

[5] La suppression de la cour des aides formait une partie du plan du Chancelier Maupeou pour la réforme de la judicature en France. (B.)

résulte d'assurer la liberté, de se garantir du pouvoir arbitraire, etc., etc.

Mais j'ai pensé oublier de vous dire la nouvelle la plus intéressante, c'est que notre Dauphine est véritablement Dauphine depuis quatre ou cinq jours. On dit qu'elle l'aurait pu être infiniment plus tôt, mais que le Dauphin, malgré l'attachement qu'il a pour elle, et dont on ne peut douter (puisqu'il ne la peut perdre de vue un seul moment) ne voulait cependant pas devenir mari. Il lui a fallu l'ordre de son confesseur, et cet ordre a eu tout le succès qu'on en pouvait désirer.

Les Idoles partent aujourd'hui pour l'Isle-Adam, avec la Maréchale de Luxembourg et Pont-de-Veyle ; j'ai eu tort de ne vous pas mander qu'il se porte fort bien ; je lui ai dit que vous me demandiez de ses nouvelles ; il en est très-reconnaissant, et m'a bien recommandé de vous dire mille choses de sa part. C'est mon ami sans doute ; M. de Beauvau l'est aussi ; et puis en second ordre, j'en ai trois ou quatre autres. Oh ! sans doute, je suis bien en amis. C'est ma faute si je ne suis pas contente ; on a raison de le penser, de me le dire : eh bien ! malgré cela, j'ai le travers de ne me pas trouver heureuse.

Vous me direz ce que vous pensez des harangues. Je lis *Charles V*, de Robertson, qui ne m'amuse guère ; c'est un de mes malheurs de ne plus trouver de lecture qui me fasse plaisir. Je ne puis souffrir l'histoire où l'on s'attache à démêler les causes morales des événements et les réflexions philosophiques ; c'est pour cela que je préfère les anecdotes aux mémoires, et les mémoires aux histoires. J'ai le projet de vous faire lire Saint-Simon ; j'annonce à la grand'maman que j'ai une grâce à lui demander, qui me comblera de plaisir, mais dont je ne lui parlerai que quand il sera temps ; elle me persécute dans toutes ses lettres pour me faire dire ce que c'est ; je n'y réponds point, et je ne m'expliquerai que quand ce pourra être à bonne enseigne ; mais comme il me faudra peut-être quelque temps pour déterminer à m'envoyer ces livres, il faudra s'y prendre un peu d'avance pour les demander.

Je finis en vous priant instamment de ne pas tarder un moment à me répondre.

Vraisemblablement le Baron de Breteuil n'ira point à Vienne ; la dame du Barry ne le voulut point voir lundi dernier, où elle lui avait promis une audience ; elle ne lui a point donné d'autre rendez-vous. La Maréchale de Mirepoix ne va point aujourd'hui

à Versailles ; elle me dit hier qu'il n'en était pas besoin. Je souperai ce soir chez elle avec le Comte de Broglio en tiers. C'est lui qu'elle protège ; je ne sais si elle réussira, j'en doute.

Si par hasard vous voyez votre cousin, vous lui direz ce que vous voudrez des choses que je vous mande, ou rien du tout si vous l'aimez mieux. Il y a quelques jours que je n'ai vu M. et Mme Churchill ; je les trouve fort aimables. M. Churchill a de la gaîté ; Madame, de la douceur et de la politesse ; Mademoiselle, de la grâce, de l'agrément ; elle plaît infiniment.

M. de Beauvau porta dimanche son discours au Roi, qui ne lui en dit pas un seul mot hier ; cela me paraîtrait un mauvais signe ; mais on prétend que cela ne signifie rien.

Comme j'ai encore de la marge, voici quatre méchants vers :

" La cour royale est accouchée
De six petits parlementaux,
Tous composés de coquinaux ;
Le diable emporte la couvée !"

Avouez que je vous ennuie à la mort, et que vous me trouvez une grande bavarde ; je suis toujours hors de propos ; je vous accable de mes écritures, et l'on se plaint ailleurs de ce que je n'écris point. Je renonce à bien faire ; on se passe de l'approbation, en n'ayant point à tâche de l'obtenir.

Je n'ai point abandonné mes projets de voyage, mais j'attendrai que tout ceci ait pris couleur ; tous les temps sont égaux, et j'aime pour le moins autant la campagne l'hiver que l'été ; je ne puis pas me promener : ainsi qu'est-ce que me fait le beau temps ?

LETTRE 300

Paris, ce samedi 30 mars.

Oh ! quelle étonnante histoire ![1] On ne peut rien imaginer. Si vous étiez un homme à bonnes fortunes, si vous étiez un espion, mais enfin cela est ineffable ! Mais apparemment on fait des perquisitions ; si une pareille aventure arrivait ici dans les circonstances présentes combien on ferait de jugements téméraires ;

Lettre 300.—Inédite.

[1] L'hôtel de M. Walpole, dans Arlington-Street, fut forcé, sans que ses domestiques s'en aperçussent ; toutes les serrures furent ouvertes, et les effets que contenaient les armoires, les secrétaires, etc., éparpillés dans les appartements, sans que rien se trouvât enlevé. (B.)

mais on n'en peut pas former dans cette occasion. Vous aviez deux femmes chez vous, comment n'ont-elles rien entendu ? On n'a pas pu briser des portes, des plâques de cuivre sans faire beaucoup de bruit. N'avez-vous aucun indice ? J'attends votre première lettre avec grande impatience. Je me réjouis que vous n'ayez pas été volé, on pouvait faire une assez bonne capture ; mais ce qui me fait un plaisir infini, c'est que vous étiez absent ; que sait-on ce qui vous serait arrivé si vous aviez été dans la maison ; oh ! j'ai un grand désir que cette aventure soit éclaircie mais elle ne le sera pas, il faut la mettre au rang des mystères impénétrables et inintelligibles. M. et Mme Churchill en sont dans le dernier étonnement. C'était hier le jour des histoires singulières, on en raconta deux, qui étaient les petites pièces de votre tragédie, dont l'une était que jeudi matin l'huissier qui va avertir les ministres pour le conseil fut chez M. de Monteynard (qui n'est point ministre) et lui dit de se rendre au conseil. " Qui, moi ? " dit M. de Monteynard. " Oui, vous, Monsieur." Il se le fit répéter deux ou trois fois. Après le départ de l'huissier il alla chez sa femme. " Je suis," lui dit-il, " appelé au conseil." Grand étonnement et grande joie dans la maison. Il part à l'heure indiquée, il entre dans le cabinet, les ministres y arrivent successivement, s'étonnent, se demandent tout bas l'un à l'autre s'ils savaient que M. de Monteynard fut fait ministre : chacun dit non. Le Roi arrive, il est surpris de voir cet homme, lui demande pourquoi il est là. " L'huissier m'a averti de la part de Votre Majesté."—" Il a tort." Il casse l'huissier, et le prétendu ministre s'en retourne chez lui sans mot dire et bien confus.

L'autre histoire est pour le moins aussi plaisante, mais je la garde pour une autre fois.

Je suis ravie d'être bien avec vous, et de ce que Rosette n'a qu'un rhumatisme. C'est demain jour de poste, si je reçois une lettre j'ajouterai à celle-ci ; dans ce moment il faut que je me lève.

Ce dimanche 31.

Je n'étais pas sans espérance d'avoir de vos nouvelles aujourd'hui, mais comme la poste depuis longtemps retarde presque toujours d'un jour, et quelquefois de deux, je n'ai pas perdu tout espoir. Je suis extrêmement curieuse d'apprendre si vous n'avez rien découvert de votre étrange aventure. Je sais que le 24 il n'y avait rien de nouveau. J'ai reçu par une occasion particulière une lettre de votre cousin de cette date. Il me

parle de vos voleurs et n'entre dans aucun détail, ne doutant pas que je ne les ai appris par vous. Je suis persuadée que toutes les perquisitions seront inutiles, mais expliquez-moi ce qui regarde vos servantes. Comment n'ont-elles pas été réveillées par le bruit ? Je vois d'ici que mes questions vous impatientent, vous serez usé et fatigué de toutes celles qu'on vous aura faites, et vous ne vous mettrez point à ma place pour qui cette aventure est toute neuve.

Ma dernière lettre vous aura inquiété, j'en suis fâchée, je suis fort tranquille présentement, rien de ce que je craignais n'est arrivé. Je n'ai pas pu vous le dire plus tôt. Tous mes amis se portent bien, et s'ils ne sont pas entièrement guéris, je les crois hors de danger à moins d'une rechute.

Je contai hier votre aventure à la Maréchale de Mirepoix. Elle me dit que ce devait être un chapitre du *Château d'Otrante*, que c'était l'âme d'Alphonse,[2] et elle me l'a persuadé. Elle est venue ce matin entendre la messe dans ma tribune, nous avons pris du thé ensemble, elle se flatte de vous voir beaucoup si vous faites un voyage ici. Je suis résolue de n'en faire aucun avant de vous avoir vu, à moins que je ne doive jamais vous revoir ; mais si vous venez cette année, comme vous me le faites espérer, je vous attendrai de pied ferme, vous jugerez par vous-même si ma santé, ou pour parler plus juste si mon âge, me permet une aussi grande entreprise. Si vous jugez qu'oui je demanderai ma permission, je ferai mes paquets, je ferai graisser mes roues pendant votre séjour, et le jour de votre départ sera le jour du mien ; la séparation sera moins sensible. Ne trouvez-vous pas cet arrangement fort bon ? Si vous ne venez pas, je jetterai mon bonnet par-dessus les moulins, et je m'y jetterai aussi.

Votre cousin serait bien aise de lire le discours de M. de Beauvau à cause de l'éloge du Président ; vous pourriez [le] lui prêter.

Votre ambassadeur est à la campagne, il reviendra demain ou après-demain. Je l'aime beaucoup, c'est le meilleur homme du monde. Votre cousin me mande que M. Selwyn lui a dit qu'il viendrait ce printemps, il n'en croit rien, ni moi non plus. Que dites-vous du Craufurd, qui n'a pas répondu à ma dernière lettre. Je ne lui sais pas mauvais gré, il est complètement malheureux, je le plains.

[2] L'ex-Prince d'Otrante, dont la statue gigantesque paraît de temps en temps dans le récit.

Adieu, mon ami, il y a longtemps que je ne suis plus votre *petite.* Pourquoi cela ? Je ne suis pas grandie d'un pouce.

LETTRE 301

Paris, ce mardi 3 avril 1771.

Oh ! pour cette fois-ci il n'y a pas à se plaindre du retardement de la poste ; la lettre que je reçus hier est datée du 30 ; cette diligence est impossible, c'est une méprise de date.

Votre aventure fait tenir ici toutes sortes de propos ; les uns disent que c'est à votre cousin [1] qu'elle est arrivée, qu'on voulait lui enlever ses dépêches ; les autres disent que c'est à vous, que l'on vous soupçonnait d'avoir une correspondance secrète avec M. de Choiseul ; mais bientôt on n'en parlera plus. Nous avons ici, ainsi que vous à Londres, d'autre fil à retordre. La prudence me défendait de vous en entretenir ; mais je n'ai pas besoin de ces défenses, mon aversion naturelle pour la politique, et encore plus pour l'intrigue, me fait ignorer presque tout ce qui se passe. Nous sommes inondés de papiers et de paperasses ; le peu que j'en ai lu m'a tellement ennuyée, que j'ai pris une ferme résolution de n'en pas lire davantage. Tout ce qui me fâche ce sont les imprudences des mauvaises têtes qui peuvent nuire à des gens sensés et malheureux, qui, bien loin de les approuver, les condamnent et s'en affligent. Vous devez m'entendre et concevoir qu'il en résulte pour moi beaucoup d'incertitudes dans mes projets.

Je serais fort affectée de vos troubles [2] si vous jouiez quelque rôle ; mais je connais trop votre façon de penser pour avoir la moindre inquiétude.

Le rhumatisme de Rosette m'en cause bien davantage, n'oubliez jamais de m'en donner des nouvelles.

La Maréchale de Mirepoix est toujours retenue ici par son entorse ; elle ne peut pas encore mettre le pied à terre ; j'en suis fâchée pour elle, mais il en résulte un bien pour moi ; je passe les soirées avec elle, et j'y trouve des personnes que vous savez

LETTRE 301.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Robert Walpole, qui avait été secrétaire d'ambassade à Paris. (B.)

[2] Ceci est probablement une allusion à la querelle survenue entre la Chambre des Communes et la Cité de Londres. Celle-ci avait pris ardemment le parti de Wilkes. Le 27 mars un des aldermen fut envoyé à la Tour de Londres par ordre de la Chambre.

qui me plaisent beaucoup ; la grosse Duchesse, le petit Comte de Broglio, et d'autres que vous ne connaissez pas et qui sont aimables, et dont vous vous accommoderiez fort bien.

Je soupai hier chez Mme de Jonzac, j'y jouai à cavagnole ; elle ira le mois prochain à Jonzac ; car telle est la volonté de son mari, et elle est son esclave. Je pense souvent que, quand on se trouve malheureuse, on doit songer qu'on n'est pas sa femme, ni celle de M. de Maillebois. S'il n'y avait pas une autre vie, et qu'on n'eut pas le paradis pour expectative, le sort serait bien injuste de rendre aussi malheureuses les deux plus parfaitement honnêtes femmes que je connaisse. Je pourrais parler d'une troisième,[3] vous comprenez bien quelle elle est, mais ses malheurs ne sont pas du même genre ; ils n'affaissent pas l'âme, ils ne lui ôtent pas le ressort, ils ne l'humilient pas, ils donnent de l'éclat à ses vertus.

Enfin je reçus hier une lettre du petit Craufurd, ou plutôt un billet qui m'annonce une grande lettre, il se rappelle qu'il a de l'amitié pour moi, il se propose de me le prouver ; vous jugez comme j'y compte.

J'estime infiniment Mme Churchill ; elle a une douceur et une politesse charmantes ; M. Churchill me plaît beaucoup. On ne peut être plus aimable qu'est votre nièce, la Maréchale de Mirepoix l'aime à la folie. Elle a eu la meilleure éducation du monde ; elle est attentive, obligeante, elle a de la gaîté, de la grâce. Je suis persuadée que vous l'aimerez beaucoup quand vous la connaîtrez.

Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui ; je vous ai accablé de lettres depuis quelque temps. N'allez pas croire, je vous prie, que c'est par le goût que j'ai pour bavarder ; vous êtes la seule personne à qui j'aime à écrire.

LETTRE 302

Ce jeudi 11 avril 1771.

Jamais vous ne m'avez tant obligée en me sauvant l'horrible méprise où je n'aurais pas manqué de tomber. Vous m'évitez une grande douleur, et vraisemblablement une grande brouillerie.

Je vous écrivis hier une grande lettre. Par plusieurs circonstances et accidents qui sont survenus vous ne l'aurez vrai-

[3] La Duchesse de Choiseul.

LETTRE 302.—Inédite.

semblablement que la semaine prochaine ; ces quatre mots-ci ne sont que pour vous l'annoncer.[1]

Adieu, mon ami, portez-vous bien, et passez lestement à Calais aussitôt que vous le pourrez.

LETTRE 303

Paris, ce mercredi 24 avril 1771.

Tous les Churchill ne sont plus ici, ils doivent arriver aujourd'hui à Caen, où ils comptent rester trois semaines, ils iront ensuite à Angers. Ils seront de retour ici entre le 28 juin et le 5 de juillet. Je leur ai offert mon petit logement qu'ils ont accepté. Votre ambassadeur suppléera à ce qu'il leur faudra de plus. Vous aurez aussitôt fait d'écrire à madame votre sœur que vous avez reçu la petite-fille de Rubens que de lui faire savoir par moi ; j'attendrai de ses nouvelles pour lui écrire. J'ignore quand votre cousin reviendra ; je ne sais s'il se sera acquitté de ma commission, je l'ai prié de vous payer les éventails et la soie, il ne m'a point mandé s'il l'avait fait.

Vous aurez trouvé dans ma grande lettre des détails bien peu intéressants pour vous, je les écrivis à mesure qu'ils arrivaient et quand je fis partir cette ennuyeuse gazette je fus bien tentée de la jeter au feu.

Ce que vous me mandez de la lassitude que vous avez eue chez la Duchesse de Marlborough me fâche et m'inquiète.

J'ai été tentée de vous envoyer le procès-verbal du lit de justice tenu à Versailles le 13 de ce mois [1] ; votre cousin doit l'avoir ; il vous mettra au fait de notre situation présente qui n'est pas encore, à de certains égards, entièrement décidée.

[1] Il n'y a pas dans la collection de lettre portant la date du 10 avril 1771. Mme du Deffand a peut-être changé d'avis pour l'envoi de cette lettre, ou peut-être Walpole l'a-t-il détruite après l'avoir reçue.

LETTRE 303.—Inédite.

[1] "Un seul des princes du sang y assista ; ce fut le Comte de la Marche, fils du Prince de Conti. Les autres avaient signé une protestation contre tous les actes du chancelier ; treize pairs avaient adhéré à cette protestation. Le chancelier lut trois édits ; le premier supprimait le Parlement de Paris ; le second supprimait la cour des aides ; le troisième transformait le grand conseil en nouveau parlement. . . . Le Roi dit en terminant cette séance : 'Vous venez d'entendre mes intentions, je veux qu'on s'y conforme. Je vous ordonne de commencer vos fonctions. Lundi mon chancelier ira vous installer. Je défends toute délibération contraire à mes volontés et toutes représentations en faveur de mon ancien parlement, car je ne changerai jamais.'" (Lacretelle, *Histoire de France au* 18me *siècle*, tome iv, pp. 267–8.)

La Maréchale de Mirepoix est toujours à Paris, elle ne se soutient pas encore bien sur son pied, de plus sa santé n'est pas bonne. Son projet est d'aller lundi prochain au Port-à-l'Anglois, sa petite maison de campagne, où elle passera, dit-elle, un mois pour se baigner et prendre du lait, après quoi elle retournera à la cour.

Mme de Luxembourg est à Montmorency, elle m'enlève beaucoup de gens de ma connaissance. Je passe les journées toute seule, ce qui ne me réjouit pas ; mais que faire a tout cela ? prendre patience. Tout ce que je désire c'est que vous n'ayez point de nouveaux accès de goutte ; oui, je le désire très-sincèrement, tout intérêt à part.

LETTRE 304

Paris, ce mercredi 1er mai.

De votre lettre du 24, l'article qui me plaît davantage c'est le désarmement de vos vaisseaux ; j'ignorais le risque que je courais,[1] heureusement je ne l'apprends que lorsqu'il est passé.

Soyez persuadé que si vous venez ici, comme vous le faites espérer, vous serez content sur tous les points que vous désirez de moi ; ni bouderies, ni *avance*, ni importunité d'aucun genre, rien ne troublera votre tranquillité et n'entreprendra sur votre liberté. Par un bonheur extrême, vous trouverez ici votre famille,[2] circonstance très-avantageuse pour moi, je ne serai point inquiète de votre amusement, ce que je serais indubitablement, si vous n'aviez que moi pour compagnie et pour ressource.

Vous me faites une peinture bien pathétique du bonheur dont on peut jouir dans la vieillesse, quand on conforme les occupations de sa vie à cet état [3] ; un chien, un chat, un apo-

LETTRE 304.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Par une rupture entre la France et l'Angleterre. (B.)

[2] M. et Lady Mary Churchill, et leur famille.

[3] M. Walpole l'avait faite de la manière suivante : " Quand je vois une vieille femme sans enfants, sans parents, sans amis, sans esprit, qui ne s'occupe que de sa partie de jeu pour la soirée, je me dis : Voilà une personne heureuse ! Elle croit assez à ce que lui dit son directeur pour avoir de l'espérance ; l'on ne saurait guère craindre une éternité de tourments pour avoir pesté contre son chat ou sa femme de chambre. Son apothicaire, ses petits comptes, sa marchande, son dîner, et quelque dévote qui lui confie des mensonges scandaleux, l'amusent, et elle se croit pieuse en damnant sa voisine ; elle n'aime personne et se croit pétrie de tendresse pour le genre humain, en donnant quelques sous aux pauvres, les dimanches. Mon amie, vous vous moquerez de moi, mais voilà ce que j'appelle le bonheur. Rien n'afflige cette bonne personne. C'est le pendant d'un philosophe. Son libraire, c'est l'apothicaire de la dévote ; ses

thicaire, un directeur, des voisines médisantes ; hors ce dernier article, tous les autres me manquent ; j'aurai bientôt un chat, je voudrais avoir un chien, mais pour les deux autres je ne saurais les désirer.

Je vous félicite, autant que vous vous en applaudissez, de l'heureuse situation de votre âme ; vous êtes vraiment philosophe. Je ne sais auquel vous devez plus de reconnaissance, de la nature ou de l'expérience. Pour moi, qui ne dois rien ni à l'une ni à l'autre, je suis dispensée, et même il m'est interdit de m'applaudir de rien ; je passerai ma vie à faire des fautes, à m'en repentir, à les réparer et puis à recommencer. J'ai perdu toute espérance, toute idée du bonheur ; ce qui me console, c'est que je ne vois pas que les autres soient plus heureux que moi. Excepté vous, tout le monde s'ennuie, personne ne suffit à soi-même, et c'est ce détestable ennui dont chacun est poursuivi, et que chacun veut éviter, qui met tout en mouvement.

Notre Chancelier s'est mis dans une situation qui l'en mettra à l'abri pour longtemps. Il rendra le dernier soupir avant d'avoir eu le temps de bâiller ; ce n'est pas un homme, c'est un diable : tout est ici dans un bouleversement dont on ne peut pas prévoir quelle sera la fin. Je ne saurais entreprendre de vous faire des détails. Il y en aurait d'immenses à raconter ; les faits principaux, vous les aurez lus dans le procès-verbal du lit de justice ; on en annonce un autre dans le courant de ce mois, il sera suivi de nouveaux exils, d'édits bursaux qui achèveront la ruine de tout le monde. On ne nomme point de ministre des affaires étrangères ; on dit continuellement : C'est dans deux jours que M. d'Aiguillon sera nommé : il s'en passe quinze sans qu'il en soit question ; alors on dit : Ce ne sera pas lui, ce sera celui-ci, ce sera celui-là ; aujourd'hui on pense que ce sera le Chancelier : enfin, on en dit de toute façon, et ce qu'on a dit la veille est démenti par ce qu'on dit le lendemain.

Comme cette lettre vous sera rendue par le courrier de l'ambassadeur, je puis risquer une chanson assez plaisante sur l'air de *La Fée Urgèle*. Cependant je tremble en l'écrivant.

Wiart, qui est encore plus prudent que moi, ne veut pas l'écrire.

Il m'arrive une bonne fortune après laquelle je soupirais

rivaux, ses voisines ; son cercle chez le baron d'Holbach, la partie de jeu. Le dîner tient la même place chez l'un et l'autre ; et la renommée est le paradis de l'encyclopédiste. J'aimerais mieux cependant être la dévote ; il y a moins d'affectation à son fait." (B.)

depuis longtemps, c'est un livre qui me plaît infiniment ; il est de M. Gaillard. Il a pour titre, *Rivalité de l'Angleterre et de la France ;* il est par chapitres, et chaque chapitre est les événements du règne d'un Roi de France et d'un Roi d'Angleterre contemporains ; Louis le Jeune et Henri II, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-lion, etc. Ledit Gaillard est fort partial ; je trouve qu'il a raison, je suis de son avis ; devinez par là pour quelle nation il est.

Je soupai hier chez la grosse Duchesse avec la Maréchale de Mirepoix, le Maréchal de Richelieu, le petit Comte de Broglio. Vous voyez que j'étais tout au travers de l'armée ennemie ; on m'y traite fort bien, quoique l'on n'ignore pas que je sois bien fidèle à mon parti.

Ah ! je comprends la répugnance que vous avez à écrire. Je l'éprouve souvent ; depuis douze ou quinze jours, je ne peux pas tirer de mon génie une page entière ; c'est un malheur qui vous est réservé, qui n'est uniquement que pour vous, que cette facilité que j'ai, quand je vous écris, à remplir quatre pages ; cependant aujourd'hui il n'y en aura que trois ; je ne puis mettre à l'épreuve ni votre patience ni la mienne, à vous raconter tout ce que je fais, tout ce que j'entends, tout ce que je dis. Tout cela est ennuyeux à la mort. Adieu.

LETTRE 305

Ce mercredi 8 mai 1771.

Je suis fort contente d'être bien avec vous, mais je ne le suis pas de votre santé. Si je vous en marquais trop d'inquiétude, vous vous mettriez en colère, et je ne veux plus vous fâcher. Si cette maudite goutte vous revient, toutes mes espérances seront détruites, et mes projets changés.

Votre nièce [1] est une folle, c'est dommage, elle pourrait être très-aimable, j'avais beaucoup de goût pour elle. Ses enfants seront bien à plaindre. Que direz-vous de M. Craufurd ? Il me demande un cuisinier, le hasard m'en fait trouver un excellent, je lui mande, il ne me fait pas de réponse. Cet homme s'ennuie d'être en l'air, je ne doute pas qu'il ne se place ailleurs.

Vous ne me dites point quand votre cousin reviendra. Je compte que ce cera ces jours-ci. Votre ambassadeur est le

Lettre 305.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mrs Cholmondeley.

meilleur homme du monde, je l'aime beaucoup, mais à la manière dont on aime son chien. Il vient chez moi, se campe dans un fauteuil, nous nous faisons des amitiés, nous ne nous disons rien, nous restons ensemble, et nous sommes contents l'un et l'autre ; il me donne la facilité de vous écrire et de vous envoyer tout ce que je veux.

Voilà la protestation de nos Princes,[2] vous jugerez par là si nos affaires sont en train d'accommodement ; on ne comprend rien à ce qui regarde M. d'Aiguillon ; la dame ne peut parvenir à le faire ministre. Tout ce qui se passe est ineffable ; on ne peut prévoir quelle en sera la fin. La petite Maréchale[3] est à sa campagne ; j'y vais souper ce soir avec mon Évêque de Mirepoix ; c'est un homme qui me convient fort, mais je ne répond pas qu'il vous plaise ; nous n'avons pas toujours les mêmes goûts, mais c'est surtout en fait de lecture. Je lis actuellement un livre qui a pour titre, *La Rivalité de l'Angleterre et de la France*, par M. Gaillard ; il me fait beaucoup de plaisir. Quand vous serez ici, vous m'en direz votre sentiment ; je ne hasarderai point de vous l'envoyer, d'autant plus qu'il est bien loin d'être fini ; il n'en est qu'à Phillippe de Valois et Édouard III. Il n'y a que trois volumes ; il y en aura peut-être douze ou quinze.

J'eus hier à souper Milady Mary Coke, avec Mmes de Luxembourg, de Lauzun, l'Idole, sa belle-fille,[4] que j'appelle *le Trognon*, et puis des Évêques et des Archevêques.

Malgré la prudence de Wiart, je vais le forcer d'écrire la chanson dont je vous ai parlé ; il n'y a point de risque, à ce que l'on m'a dit, parce qu'on n'ouvre point le paquet des ambassadeurs.

AIR de *La Fée Urgèle.*

" L'avez-vous vue, ma du Barry,
Elle a ravi mon âme,
Pour elle j'ai perdu l'esprit,
Des Français j'ai le blâme :
Charmants enfants de la Gourdan,
Est-elle chez vous maintenant ?
Rendez-la-moi,
Je suis le Roi.

---

[2] Contre le lit de justice tenu le 13 avril. Les princes avaient tous écrit au Roi que ne pouvant donner leur suffrage à ce qu'on se proposait de faire, ils ne croyaient pas convenable d'assister au lit de justice. (B.)

[3] La Maréchale de Mirepoix.

[4] La Marquise de Boufflers, née Des Alleurs.

Soulagez mon martyre;
Rendez-la-moi,
Elle est à moi,
Je suis son pauvre Sire.
L'avez-vous vue, etc.

Je sais qu'autrefois les laquais
Ont fêté ses jeunes attraits :
Que les cochers,
Les perruquiers
L'aimaient, l'aimaient d'amour extrême,
Mais pas autant que je l'aime :
L'avez-vous vue, etc."

Je ne sais si je vous ai envoyé la lettre aux Princes [5] sur l'air de *L'Allure, mon cousin;* en tout cas, la voici :—

"Ne venez point ici, mon cousin,
C'est mon ordre suprême,
Et dites à mes autres cousins
Qu'ils en fassent de même, mon cousin ;
Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin,
En sa sainte et digne garde."

Adieu, je vais me lever. Je n'ai point encore eu de nouvelles de Mme Churchill.

On a retranché une grande partie des fêtes qu'on devait donner au mariage, toutes celles qui devaient être à Marly; un opéra, le bal masqué, une tragédie; on a changé la table du banquet royal, parce que les Princes n'y seront point; les Princesses y sont invitées; elles y iront ainsi qu'à la célébration, mais elles n'iront point au bal paré, ni à aucun spectacle.

Notre Comtesse de Provence arrive dimanche à Fontainebleau ; le Roi et toute la famille royale y vont samedi l'attendre ; toute la cour ira lundi à Choisy, le mardi matin à Versailles ; le mariage se fera à midi.

La mariée ne sera pas trop belle, le marié a, dit-on, trois cautères, et la mariée fort peu de dents.

[5] Le Roi fut si irrité de la conduite des princes du sang qui ne s'étaient pas rendus au lit de justice du 13 avril, que le jour suivant ils reçurent tous des lettres de la propre main de Sa Majesté, par lesquelles elle leur défendit de paraître en sa présence, de voir aucune personne de la famille royale, ni de se trouver dans aucun lieu où la cour pourrait se rendre. C'est la formule de ces lettres qui était tournée en ridicule. (B.)

LETTRE 306

Ce mercredi 15 mai 1771.

Nous avons troqué de caractère, et nous ne sommes point les uns les autres dans notre naturel. Je ne sais pas si vous persisterez dans votre façon d'être, mais je parierais bien que pour nous, nous ne soutiendrons pas notre fierté. Comme je vous ai envoyé les protestations des Princes, il faut bien vous envoyer ce qu'on y répond, je l'ai entendu lire hier ou plutôt annoncer par Mme de Chabrillan ; il me semble que ce n'est pas là le ton dont parle la vérité, elle n'a pas recours aux métaphores, à la poésie, mais quand on veut prouver que l'autorité d'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même, qu'il n'y a de lois que celles qu'il dicte selon sa sagesse ou son caprice, et que cela ne doit pas s'appeler despotisme, il faut bien avoir recours aux phébus pour établir un tel système. Rien n'est plus ennuyeux que tous nos écrits. Il n'en est pas de même du livre de M. Gaillard ; il me plaît infiniment, mais j'espère que vous aurez à faire ici une lecture qui vous sera encore plus agréable. J'écrivis il y a quelque jours à la grand'maman que je ne recevais aucune lettre de vous qu'il n'y eût un grand article pour elle, que nous avions été fort mal ensemble pour ne lui avoir pas envoyé celle que vous lui aviez écrite ; la raison que je lui en avais donnée ne l'avait point satisfaite et que vous n'aviez pas dû l'être non plus. Je vais vous copier ce qu'elle m'a écrit. Mais non, j'aime mieux vous envoyer l'original, vous trouverez sa politique profonde et obscure, je parierais bien qu'elle vous ennuiera et que vous ne vous donnerez pas la peine de vouloir la comprendre. Quand vous l'aurez lue ou parcourue, renvoyez-la-moi, non pas par le courrier ordinaire mais par celui de votre ambassadeur, donnez votre paquet à votre cousin, qui me le fera tenir ou qui me le rapportera s'il revient bientôt, mais j'en doute. Milord Harcourt ne part point, il a reçu, m'a-t-il dit, ordre de rester ; il croit que c'est pour attendre la nomination de notre ministre des affaires étrangères. Le Chancelier accroche cette nomination, mais je persiste à penser que ce sera toujours M. d'Aiguillon. J'imagine que votre cousin ne viendra ici que quand votre ambassadeur en partira, ce qui peut le retarder jusqu'au mois de juillet et peut-être plus longtemps. N'attendez point pour m'écrire

LETTRE 306.—Inédite.

une occasion sûre pour me renvoyer cette lettre. Gardez-la si vous le jugez convenable, ne la perdez point, vous la rapporterez si vous voulez. Écrivez-moi par la poste ordinaire sans m'en parler.

Si vous voyez le petit Craufurd je vous prie de lui faire les plus vifs reproches de ma part, sa négligence est intolérable. Il me prie d'arrêter un cuisinier pour un homme de ses amis ; je lui mande que j'en ai trouvé un tel qu'on pouvait le désirer, qu'il ait à me mander promptement si je le ferai partir, et depuis six semaines ou deux mois il fait attendre sa reponse. Ce cuisinier ne sort pas de chez moi ; il est las d'attendre et se placera sans doute ailleurs.

J'ai reçu des nouvelles de madame votre sœur ; sa lettre est la plus tendre, la plus douce, la plus polie ; elle me parle de reconnaissance qu'elle ne me doit point ; ses manières et son caractère la rendent bien différente de Mme Cholmondeley. Vous vous trouverez vraisemblablement ici en même temps que madame votre sœur. J'ai fait quelque changement dans ma façon de vivre que je crois que vous approuverez. Je ne veux plus donner ce qu'on appelle des repas, je veux souper tous les jours chez moi, et n'avoir plus que quatre, cinq, ou six personnes au plus ; le souper consistera à la pièce du milieu, deux entrées, un plat de rôti et deux entremets, ou point de rôti et trois entremets ; je compte que je pourrai soutenir cette dépense, et que moyennant cet arrangement il m'arrivera rarement de rester tête à tête avec Mlle Sanadon. Je n'aurai plus à ménager et à soigner personne pour chercher des soupers, je serai fixée à un train de vie convenable a mon âge et dont l'habitude me fera prendre le goût. Je ne m'obstinerai point à avoir telles ou telles personnes, je me contenterai de celles qu'il me sera plus facile d'avoir, mais cependant en n'admettant pas la mauvaise compagnie.

Toutes mes connaissances actuellement sont dispersées, Mme d'Aiguillon est à Rueil, j'y fus souper hier. Mme de Mirepoix est au Port-à-l'Anglois ; je lui avais promis d'y aller coucher vendredi et y rester jusqu'à lundi ou mardi, mais j'ai changé d'avis en me souvenant des fêtes de la Pentecôte, et que mes tribunes me sont bien commodes les jours de fêtes ; je remets ce projet à mercredi 22, après l'arrivée de la poste. Je n'aime pas à découcher, mais ayant le dessein d'aller à Chanteloup je veux faire l'expérience d'être quelques jours hors de chez moi.

Notre Comtesse de Provence est, dit-on, assez laide ; ce

mariage ne cause pas une grande joie dans le public. On s'attend à bien des événements après que les fêtes seront finies. On parle toujours d'un lit de justice, d'exils, de commandement ôté, je crains beaucoup pour M. de Beauvau, et de nouveaux malheurs pour le grand-papa. Enfin rien n'est si triste que notre état présent. On assure que le Terray sera bientôt renvoyé, on ne sait qui aura sa place, mais on ne peut pas perdre au change. Vous voyez que notre état est plus troublé que le vôtre. Je plains beaucoup cette personne [1] qui vous intéresse et qui est à la veille de faire une perte si considérable. Si elle vous aimait, si vous l'aimiez, je ne la plaindrais pas.

Je viens d'envoyer mon paquet chez l'ambassadeur. Le sien était fait et cacheté dès le matin, on ne peut y insérer le mien, l'ambassadeur et M. Miller son secrétaire étant à Versailles ; ainsi je me détermine à retirer la lettre de la grand'maman et à copier seulement l'article qui vous regarde. Je donnerai mon paquet au courrier, mais quoiqu'il ait répondu qu'il ne sera pas ouvert je ne veux pas lui confier et risquer la lettre de la grand'-maman. En voici l'extrait :—

"Vous n'aurez pas une moindre querelle avec moi, ma chère petite, pour m'avoir privée de la lettre que m'a écrite M. Walpole, que vous ne l'avez eue avec lui pour avoir refusé de me l'envoyer. J'aurais été charmée de recevoir de lui-même des marques de son intérêt et de son amitié pour le grand-papa et pour moi, et d'avoir une occasion de lui marquer directement combien nous y sommes sensibles. Puisque vous m'avez fait perdre cette occasion, réparez donc du moins vos torts en lui exprimant tout ce que vous savez que nous pensons pour lui. Vous mériteriez bien pour vous punir que je ne vous envoyasse pas les mémoires de S . . . S . . .[2] mais comme il partagerait la punition je tâcherai de les obtenir pour le temps qu'il sera à Paris et ce ne sera qu'à lui que vous les devrez."

Toute curiosité à part, vous voyez bien qu'il est convenable que vous m'avertissiez de votre arrivée trois semaines au moins par avance ; on n'a pas toujours des occasions.

[1] Lady Waldegrave, nièce de Walpole, qui était secrètement mariée au Duc de Gloucester. Ce dernier se trouvait en si mauvaise santé qu'on le pensait destiné à ne pas vivre longtemps.
[2] Saint-Simon.

LETTRE 307

Ce mardi 21 mai 1771.

La poste a quelquefois de bons procédés, en ne se faisant point attendre jusqu'au mercredi ; je reçois aujourd'hui votre lettre du 15 et 17. Vous êtes content de moi, me dites-vous, j'en suis ravie, vous êtes un excellent précepteur, vous avez corrigé mon style, sans doute vous ne prétendiez pas faire plus ; vous savez qu'on peut diriger le maintien, les propos, etc., etc., enfin tout ce qui est de l'extérieur; mais pour les sentiments et le caractère vous n'ignorez pas qu'on n'y peut rien, mais il suffit pour contenter le monde de leur paraître tel qu'il nous désire ; trop de vérité ne leur saurait plaire. C'est une petite réflexion faite en passant, je ne la pousserai pas plus loin.

Je suis très-reconnaissante des détails où vous voulez bien entrer sur votre santé. Je ne veux point soupçonner que vous ne me disiez pas exactement la vérité, je me flatte que vous n'userez jamais de dissimulation avec moi sur quelque sujet que ce puisse être ; soyez sûr que je n'écouterai plus jamais que la raison. Vos leçons et la honte de vous paraître ridicule m'ont fait une grande impression. Je ne conçois pas quel est le genre de mal d'estomac que vous avez, il ne vous ôte ni l'appetit ni le sommeil, et ne vous cause que peu de douleurs ; je crains, je vous l'avoue, que ce ne soit un commencement de goutte. Pourquoi n'avoir pas été à Bath ? Pourquoi n'y pas aller encore ? Quand vous y fûtes il y a quelques années la saison était bien plus avancée. Est-ce que ces sortes d'eaux ne sont bonnes qu'au commencement du printemps et de l'automne ? Si vous êtes déterminé à ne point aller à ces eaux ne craignez-vous point ce qu'il en pourra arriver, le souvenir de l'accès que vous eûtes il y a quatre ans ne vous fait-il pas peur ? Vous dites que le passage de la mer vous a toujours fait du bien. Je crains que vous ne prétendiez vous moquer de moi et que ce ne soit une contre-vérité ; cela ne serait pas bien. Vous me permettrez de vous dire sans crainte de vous fâcher que rien ne m'intéresse autant que votre santé, et que je désire très-véritablement que vous la préfériez à tout et que vous y sacrifieriez toutes choses au monde ; ne me comptez pour rien, je suis accoutumée aux privations, le reste de ma vie y est dévouée, j'abandonne toute idée de bonheur, je me distrais autant que je peux de tout ce qui pourrait m'intéresser, et de

Lettre 307.—Inédite.

moi-même plus que de tout le reste. Voilà le fruit de mes réflexions que je me persuade être mes dispositions ; mais j'ai des vapeurs, des insomnies, mon estomac n'est pas en trop bon état. Je suis triste, ennuyée, ennuyeuse et je trouve que le temps coule bien lentement.

Je crains de ne point obtenir ma permission pour Chanteloup. On l'a refusé en dernier lieu à plusieurs personnes, et nommément il y a deux jours à Madame la Duchesse d'Anville. On prétend que la fin du quartier de M. de Beauvau sera un moment bien critique. Ce sera le 1er juillet. C'est à peu près le temps que doit arriver ici Mme Churchill, je la reverrai avec beaucoup de plaisir.

Je reçus hier une lettre de votre cousin, il me mande que son retour est fort différé, je suis portée à croire qu'il ne reviendra plus, ou s'il revient, ce ne sera qu'après le voyage de Compiègne, temps auquel votre ambassadeur fera un voyage en Angleterre.

On ne nommera, je crois, jamais de ministre des affaires étrangères, de premier médecin, de premier écuyer, etc., etc.

Le mariage du Comte de Provence s'est fait le 14, on ne se plaint pas que la mariée soit trop belle ; les Princes n'ont point été à la cour. Toutes les Princesses ont été à la célébration et au festin royal, mais la Duchesse de Chartres et la Duchesse de Bourbon ne sont point restées aux fêtes.

Vous me croyez donc assez bête pour m'être intriguée de faire avoir un cuisinier à M. Craufurd. S'il m'avait dit que c'eût été pour lui je ne m'en serais pas mêlée, et je me serais bien moquée de lui, mais c'était pour un Chevalier Dundas,[1] qu'on dit être d'une richesse immense ; j'avais trouvé ce qu'il demandait, ce cuisinier ne voulait point s'engager ailleurs jusqu'à ce que j'eusse reçu une réponse ; comme elle n'est point venue je lui ai dit de n'y plus compter, et de se placer où il pourrait.

J'ai reçu hier une lettre de votre nièce, elle a fait partir une caisse toute pleine de présents et de commissions pour tout le monde, et entre autres deux robes de taffetas pour moi ; je ne lui écrirai que quand cette caisse sera arrivée, mais j'ai chargé votre cousin de lui dire que je n'étais pas si fière qu'elle ; je serais fort aise qu'il lui lût ma lettre. Elle me parle dans la

[1] Sir Lawrence Dundas, premier Baronnet du nom, qui avait gagné une grosse fortune comme commissaire général et fournisseur de l'armée. Il mourut en 1781. Le Marquis de Zetland est son descendant.

sienne de votre Mme Messaline, qu'elle me dit être Milady Ligonier.[2]

L'histoire de d'Éon est ineffable. Je suis bien semblable à vous pour l'incrédulité, je la pousse peut-être encore plus loin ; dès que le singulier vise tant soit peu au merveilleux je n'ai plus la patience de l'écouter.

Vous n'avez pas la plus légère idée du livre de M. Gaillard ; il ne s'agit point de parallèle, je ne vous en ferai point l'analyse. Mais croyez-moi, cette lecture est mille et mille fois plus agréable que votre *Histoire de Malte,* qui est d'une sécheresse rebutante. Je ne saurais souffrir d'entendre le nom de croisades, et tout ce qui y ressemble, je hais tout ce qui est fol ou fabuleux que l'on donne pour des vérités et pour être admirable. J'aime les *Mille et Une Nuits,* les contes de fées, quelques romans, mais je n'aime pas les histoires qui ne sont remplies que de batailles, de sièges, de faits d'armes, où l'on ne donne aucune idée juste des principaux personnages, où l'on ne trouve point d'anecdotes curieuses, où l'on ne voit les rois et les généraux qu'à la tête de leurs armées, et où l'auteur se plaît dans la beauté de son style, et parle comme s'il était en chaire. J'ai peut-être mauvais goût, et je suis si éloignée de croire que j'ai raison que je suis charmée quand je trouve quelqu'un dont je fais cas, qui porte les mêmes jugements que moi, et m'autorise.

Si jamais nous nous retrouvons ensemble, je me flatte, malgré l'*Histoire de Malte,* que nous serons souvent d'accord. Il me semble que je n'ai plus rien à vous dire si ce n'est de vous prier instamment de continuer à me rendre compte de votre santé dans le plus grand détail, c'est la seule complaisance que j'ose exiger de vous.

LETTRE 308

Paris, ce mercredi 28 mai 1771.

Bon. Vous vous portez bien, vous êtes de la plus belle humeur du monde, vous serez ici les premiers de juillet, cela n'est pas possible, c'est trop de joie à la fois, je ne suis pas

[2] Née Pitt. Elle était extrêmement belle. Au temps où cette lettre fut écrite Londres retentissait encore du bruit de sa scandaleuse aventure avec le poète Alfieri, et du duel entre son mari et ce dernier. À la suite de cette histoire le divorce fut prononcé contre Lady Ligonier en novembre 1771.

LETTRE 308.—Inédite.

accoutumée à tant de bonheur. Je vais écrire à Chanteloup pour qu'on ne tarde pas à m'envoyer Saint-Simon ; vous avez vu par vous-même que je suis fondée à espérer qu'on les enverra, cependant je crains que le grand-papa ne fasse quelques difficultés. Mais c'est que voilà comme je suis, je mets toujours tout au pis, jamais je ne me flatte sur rien.

J'avoue que le voyage de Chanteloup m'effraie un peu, mais quand je vous verrai partir pour l'Angleterre j'aurai bien envie de quitter Paris. J'essaie mes forces, et je vais depuis quelques temps deux ou trois fois la semaine souper à la campagne, à Rueil, à Montmorency, à Versailles chez les Beauvau que je mets au rang des campagnes, et au Port-à-l'Anglois, où je fis hier vraisemblablement mon dernier voyage, j'y fus avec Mme d'Aiguillon et le Comte de Broglio. La Maréchale revint avec nous, elle soupe ce soir chez moi et demain elle retourne à la cour, dont elle a fait une absence de trois mois pour une entorse que je vous mandai dans le temps. Vous êtes curieux de savoir comment je me suis trouvée du voyage du Port-à-l'Anglois. Vous croyez apparemment que c'est sur le bord de la mer ; c'est à deux très-petites lieues de Paris. J'y vais avec mes deux chevaux et je ne suis pas une heure en chemin. Ah ! je me souviens que je vous avais mandé que j'y coucherais pour faire un noviciat de Chanteloup. Je n'en ai rien fait, je n'en ai pas eu le courage, la proximité de Paris en a été cause, je n'aurai pas trouvé que c'eût été la peine d'y porter mille choses qui me sont nécessaires pour si peu de temps que j'y serais restée. À Chanteloup je les trouverai toutes ; il y a déjà deux tonneaux que la grand'maman à fait faire, l'un pour le salon, l'autre pour ma chambre. Ce que je trouverais de délicieux ce serait d'y être avec vous, mais c'est ce qui ne peut jamais être.

Je ne sais d'où vient je n'ai point de nouvelles de Mme Churchill, elle m'avait dit qu'elle me manderait quand elle partirait de Caen pour aller à Angers ; elle sera très-fêtée dans cette dernière ville, le Marquis de Brancas et sa femme y seront dans le même temps qu'elle, ils se font un grand plaisir de la voir, ainsi que M. Churchill et votre petite nièce, qu'on fera danser depuis le matin jusqu'au soir.

Vous devez être bien content si vous trouvez du plaisir à en faire aux autres, votre lettre m'en a causé un véritable ; je suis presque au point de me trouver heureuse, mais j'ai des insomnies qui y apportent quelques obstacles, je me porte bien

le jour et je passe les nuits sans dormir, mais sans souffrir et même sans agitation. Il pourrait bien être que le dîner me convînt mieux que le souper, c'est de quoi nous délibérerons quand vous serez ici. Il serait possible que ce fût dans cinq semaines. Ah ! je ne le saurais croire.

Je viens de lire un livre contre Voltaire, qui a pour titre *Tableau Philosophique de l'Esprit de Voltaire.*[1] Je ne doute pas que ce ne soit de La Beaumelle. On ne saurait dire plus de mal de lui ; je crois qu'il sera au désespoir ; si vous ne deviez pas venir je vous l'enverrais, mais cet ouvrage, quoique très-satirique, est ennuyeux, il n'y a que les citations des vers de Voltaire qui en font soutenir la lecture. Que j'aurai de choses à vous dire, que j'aurai de choses à vous raconter ! Je vais avoir bien soin de moi, ayez bien soin de vous. Adieu, mon ami.

LETTRE 309

Paris, ce 5 juin 1771.

Quand cela vous prend il faut que cela vous passe ; je n'ai rien à dire ; à quoi cela servirait-il ? Vous dites qu'on ne se corrige point, vous faites plus, vous me le prouvez, je suis encore grondée et avec la plus grande injustice, mais laissons cela.

Je savais toute l'histoire de M. d'Éon, on m'a envoyé sa prétendue lettre ; je pense comme vous, tout cela n'est qu'une friponnerie ; que lui en reviendra-t-il ? je l'ignore, je ne m'en soucie guère. On disait hier au soir que M. d'Aiguillon serait nommé aujourd'hui, il est quatre heures et il ne l'est pas encore.

Il y a quinze jours que je n'ai eu de nouvelles de Chanteloup, je n'en conçois pas la raison.

Je n'entends point non plus parler de vos parents, ils doivent être à Angers, mais ils m'annonceront leur arrivée ici, ils me l'ont promis.

Je viens de recevoir une lettre du Craufurd, il est trop malheureux.

Je n'aurais jamais cru la camomille un si excellent remède, j'en ai pris plusieurs fois sans en recevoir aucun bien, il n'y a que l'excessive sobriété qui me convienne, et de temps en temps une demi-once de casse. Je passe toujours les nuits sans dormir,

[1] Par l'Abbé Antoine Sabatier de Castres (1742–1817), critique et journaliste.

LETTRE 309.—Inédite.

voilà de quoi je ne me corrige point, c'est que vous ne m'en grondez pas.

Tout le monde est à la campagne ; j'y fais souvent de petites courses. Je fus dimanche dernier à Rueil,[1] j'irai vendredi à Montmorency, la semaine prochaine à Roissy,[2] le reste du temps je soupe chez moi, Je raccroche qui je peux. Ce qui me fâche beaucoup et m'inquiète infiniment, c'est que mon pauvre ami Pont-de-Veyle est repris de la fièvre, et comme il est aussi vieux que moi, je crains beaucoup de le perdre.

Adieu, je suis si étourdie d'avoir été grondée que je n'ose parler.

Je reçois dans la minute des lettres de Chanteloup, on s'y porte et on s'y divertit à merveille.

LETTRE 310

Paris, ce mercredi 12 juin.

Au nom de Dieu, ne me marquez plus de craintes, ayez la plus entière certitude que, si nous nous brouillons jamais, ce ne sera pas pour les mêmes sujets. Je sens l'excès de votre complaisance, j'en suis si reconnaissante, j'ai tant de joie de l'espérance de vous revoir, qu'il me semble que rien ne peut plus m'affliger ni m'attrister. Je venais de recevoir une lettre de M. de Beauvau qui annonce les projets les plus ruineux ; j'y suis insensible ; je ne sens que le plaisir que j'aurai de vous voir. Vous trouverez les *Mémoires* de Saint-Simon ; l'Abbé me mande qu'il en a fait le paquet, et qu'ils partiront à la première occasion : me voilà un peu rassurée sur votre ennui. Ne me faites point de procès sur mon inégalité ; c'est le défaut de tous les gens naturels, il est plus ou moins grand selon les caractères ; il tient aussi à la santé, et surtout aux digestions. Les fraises et la crème me rendent triste, et me causent des impressions différentes ; aussi j'observe de m'abstenir des choses qui me donnent des vapeurs ; enfin, enfin, je serai bien trompée si vous n'êtes pas extrêmement content de ma raison et de ma conduite.

Je n'entends point parler de madame votre sœur ; mais, selon

[1] Château de plaisance de la Duchesse d'Aiguillon douairière. (B.)
[2] Château de plaisance de M. de Caraman. (B.)

LETTRE 310.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ses anciens projets, elle doit arriver en même temps que vous. Votre cousin m'a mandé en dernier lieu qu'il partira le 13 ou le 14 pour venir ici passer quelques jours ; il sera reparti à votre arrivée.

Vous ne trouverez personne de votre connaissance ici ; Compiègne, Chantilly, Villers-Cotterets enlèvent tout le monde ; vous n'aurez que Saint-Simon, vos parents, la Sanadona et moi pour toute compagnie ; nous ferons tant que vous le voudrez des voyages à Rueil et à Roissy ; j'aurai cent mille et mille choses à vous raconter, autant de conseils à vous demander. Pour moi, je crois que le temps sera très-bien employé ; j'espère, et même je crois que vous ne vous ennuierez pas. Vous trouverez la scène changée : M. d'Aiguillon en place,[1] d'autres nouveaux ministres ; vous entendrez crier des édits qui nous couperont bras et jambes ; nous parlerons de Strawberry-Hill ; je renouvellerai connaissance avec Rosette ; je serai bien trompée, si les journées me paraissent longues.

Adieu ; d'ici là écrivez-moi, ne m'écrivez pas, vous êtes le maître. Je trouverai tout bon.

Si vous pouvez voir votre nièce avant de partir, faites-vous donner par elle le mémoire des commissions qu'elle a faites ; comment peut-on les lui payer quand elle n'en marque pas le prix ?

LETTRE 311

Paris, ce mercredi 19 juin 1771.

Vous êtes de parole, je n'ai point eu de lettre aujourd'hui, et votre cousin, qui est ici d'avant-hier au soir, m'a dit que vous étiez à la campagne la veille de son départ, il y avait un mois qu'il ne vous avait vu, ainsi il n'avait rien à m'apprendre. Il ne restera ici que jusqu'au 28. Il est fort content de sa destination,[1] quoiqu'il prétende nous regretter. Il a vu M. d'Aiguillon à sa première audience, il fut invité au dîner que lui donna hier M. Sorbe[2] ; ils étaient quarante. Il n'y avait que trois Français, le Comte de Broglio, M. de Boynes et le Baron de Breteuil. Le

[1] Comme secrétaire d'État pour les affaires étrangères. (B.)

Lettre 311.—Inédite.

[1] Robert Walpole avait été nommé ministre plénipotentiaire à Lisbonne.
[2] Ministre de la République de Gênes en France.

bruit publique est que nous vous enverrons ce dernier pour ambassadeur, et que le Prince Louis de Rohan [3] ira à Vienne.

Je ne sais de nouvelles des Churchill que par votre ambassadeur, M. de Lillebonne lui a écrit qu'il les a eus à sa campagne, qu'il a eu beaucoup de regret de leur départ. Je les crois à Angers présentement ; apparemment qu'ils me donneront de leurs nouvelles quelques jours avant leur arrivée, surtout s'ils sont toujours dans l'intention de loger chez moi.

Je suis bien fâchée du mauvais temps que vous avez dû avoir à votre campagne, il a été affreux ici, il paraît aujourd'hui qu'il veut se raccommoder. J'en ai été toute malade ; le vent me fait un effet singulier.

Le voyage de Compiègne est arrêté au 16 du mois prochain ; Mme de Mirepoix dit qu'elle fera un petit séjour à Paris avant d'y aller et elle se fait un grand plaisir de vous voir. Mme d'Aiguillon vous attend aussi avec impatience. Ces deux dames et les oiseaux,[4] voilà à peu près tout ce que vous trouverez de connaissances. Je soupe tous les soirs chez moi, je fais la plus petite chère du monde pour pouvoir soutenir ce nouvel arrangement, et comme ma paresse augmente tous les jours, il me convient extrêmement. Je n'ai point encore été dans le cas de souper seul. Je crois que vous trouverez la vie que je mène fort raisonnable, et qu'elle vous conviendra ; ce qui est certain c'est que j'y ferai les changements que vous voudrez. Tout ce que je désire c'est que vous arriviez avec la plus parfaite confiance, et que vous soyez sans inquiétude sur ma façon d'être avec vous, je n'aurai besoin de nul effort pour vous satisfaire. J'ai présentement peut-être plus de répugnance que vous-même pour les choses qui vous ont tant déplu, et vous ne devez pas croire que ce soit politique ou dissimulation ; c'est pure vanterie de ma part quand je dis que je peux dissimuler ce que je pense, je n'en ai le pouvoir avec personne et je n'en aurai jamais la volonté avec vous. Vous m'avez parfaitement corrigée ; vous y avez eu bien de la peine j'en conviens, mais enfin vous avez réussi.

J'ai quelque inquiétude que l'abominable temps et le froid qu'il a fait ne vous ait été fort contraire, et qu'il ne vous ait causé un rhume et de la goutte.

[3] Évêque de Strasbourg, plus tard (en 1778) Cardinal. Il reçut le poste d'ambassadeur à Vienne, qu'il occupa jusqu'en 1774. Le Cardinal de Rohan fit parler de lui en 1785 en raison de sa participation à l'affaire du collier. Il mourut en Allemagne en 1803.

[4] Voyez la note 2 de la lettre 223.

Nous n'avons pour nouvelle ici que la mort de Monsieur le Comte de Clermont.[5] Il a fait ses légataires Madame la Princesse de Conti, sa sœur, pour un tiers, et Mlle de Bourbon,[6] sa petite-nièce, pour les deux tiers ; ses exécuteurs testamentaires le Prince de Condé et le Prince de Conti. Il laisse 83,000 livres de rente viagère et 50,000 francs d'argent comptant à ses officiers et à ses domestiques ; il charge Monsieur le Prince de Condé d'en faire la distribution comme il jugera à propos.

Le Roi va demain à Saint-Hubert, il reviendra samedi à Versailles, où toute la cour doit retourner demain.

La grosse Duchesse [7] est actuellement à Paris avec le meilleur maintien et la meilleure contenance qu'on puisse avoir ; sa conduite est parfaite ; elle retournera samedi à Rueil. Il y a plusieurs jours que je n'ai eu de nouvelles de Chanteloup. Les du Châtelet en reviendront demain ou après-demain pour les couches de Mme de Damas.[8] Vous voilà au fait de tout. Je souhaite que le beau temps revienne pour que votre voyage soit moins désagréable, j'espère avoir de vos nouvelles avant votre départ, je pourrai bien ne vous écrire que le 28 par votre cousin, qui ne vous trouvera certainement pas encore parti. Adieu.

LETTRE 312

Paris, ce dimanche 23 juin 1771.

Vous aurez votre même logement au Parc-Royal, et nous nous en sommes assurés fort à propos ; quelques jours plus tard, il n'aurait plus été temps. Me voilà donc sûre que vous

[5] Louis de Bourbon-Condé, Comte de Clermont (1709–71). Il était membre du clergé, mais reçut en 1733 une dispense l'autorisant à porter les armes. Sa carrière militaire prit fin brusquement en 1758, quand sa seule incapacité lui fit perdre la bataille de Crefeld.

[6] Mlle de Bourbon proprement dite, petite-nièce du Comte de Clermont, était morte en 1759. Mme du Deffand désigne probablement sa sœur cadette, Louise-Adélaïde, fille du Prince de Condé, née en 1758. Abbesse de Remiremont en 1786, elle émigra à la Révolution, et fut mise à la tête du couvent du Val de Grâce dans le Norfolk. Revenue à Paris, elle était supérieure de la communauté du Temple. Elle mourut en 1824.

La Baronne d'Oberkirch en parle en 1782 de la manière suivante :—" C'est une des personnages tellement au-dessus des autres, que leur haut rang n'ajoute rien à leur valeur personnelle. . . Elle est en effet belle, mais à la manière des reines ; il y a de la puissance et de la force jusque dans son sourire . . . Elle avait alors vingt-cinq ans et était restée au couvent jusqu'à vingt-trois ; aussi sa piété était-elle angélique." (*Mémoires*, tome I, pp. 273–4.)

[7] La Duchesse douairière d'Aiguillon.

[8] Sœur de la Comtesse du Châtelet.

LETTRE 312.—Incomplète dans les éditions précédentes.

vous mettrez en route le 7 ; ma joie est bien troublée par la connaissance que j'ai de la fatigue que vous aurez, du sacrifice que vous faites de vos occupations, de vos amusements. Comment vous dédommager de tout cela ? Mérité-je ce que vous faites pour moi ? l'estime et l'amitié que j'ai pour vous ne sont-elles pas des sentiments très-naturels ? exigent-elles de si grandes marques de reconnaissance ? C'est à moi à vous donner toutes sortes de marques de la mienne ; ne doutez pas que la première de toutes ne soit de bannir de mes discours tout ce qui pourrait troubler votre tranquillité ; nous ne rappellerons point le passé, j'aime mieux convenir d'avoir été assez ridicule pour que vous vous soyez mépris à ce que je pensais, que de vous ennuyer par des explications qui seraient pour le moins aussi fatigantes qu'inutiles. Je ne vous ferai point veiller, vous déciderez de l'heure du repas et vous réglerez totalement ma conduite pendant tous les jours que vous voudrez bien me donner. De votre côté, je vous demande avec instance de ne me laisser voir aucune crainte ni aucune défiance, et qu'il n'y ait entre nous ni plaintes, ni reproches, ni gêne, ni embarras ; enfin que je puisse pendant quelques semaines être heureuse et goûter le plaisir. Préparez-vous à me trouver bien vieillie ; ce n'est pas de l'extérieur que je parle, il n'importe guère ; c'est de l'âme. Elle est bien affaissée ; si vous la ranimez, vous ferez un beau miracle.

Vous trouverez les *Mémoires* de Saint-Simon, ils rempliront quelques-unes de vos heures ; nous ferons des promenades tant qu'il vous plaira. Nous irons à Rueil, à Roissy, si cela vous convient. La grosse Duchesse se fait un grand plaisir de vous revoir, Mme de Mirepoix vous fêtera beaucoup. Vous trouverez, à ce que j'espère, l'ami Pont-de-Veyle en fort bonne santé, sa fièvre n'est presque plus rien. Vous ferez connaissance avec un homme dont je fais cas ; il est parfaitement raisonnable, presque autant que vous, mais pas à la vérité tout à fait aussi aimable : l'Évêque de Mirepoix.

Vous verrez aussi l'ami Tourville, mais rarement, et puis les oiseaux avec leur cortège, le Prince de Bauffremont, le Prince de Monaco ; vous verriez aussi plusieurs étrangers, si l'on n'allait pas à Compiègne le 16. Voilà mes alentours. Mais sur quoi je fonde votre plaisir et le mien, ce sont les Churchill, dont je n'ai point de nouvelles ; ils arriveront sans doute à peu près dans le même temps que vous. J'ai peine à croire qu'ils puissent

s'arranger dans le logement de Mme Cholmondeley, et pour remédier à cet inconvénient j'ai pressenti votre ambassadeur, qui est très-disposé à leur prêter un appartement pendant qu'il sera à Compiègne, s'ils ne s'accommodent pas de mon petit logement. Cet ambassadeur est le meilleur homme du monde, et je l'aime de tout mon cœur. Je le vois presque tous les jours.

Votre cousin arriva ici mardi dernier, il veut partir vendredi 28. Je le regrette, je le crois parfaitement honnête homme, il a de l'esprit, et il a toujours eu beaucoup d'attention pour moi. S'il part vendredi, selon son projet, je vous écrirai par lui.

Adieu ; ma joie est mêlée de crainte. Le voyage m'inquiète ; je ne me consolerais point, s'il vous causait la plus légère incommodité.

LETTRE 313

Paris, ce 26 juin 1771.

Mon premier mouvement, en ouvrant votre lettre, a été la terreur ; mais, Dieu merci, vous vous portez bien, vous êtes content de moi, rien ne dérange vos projets ; il ne me reste plus d'autre crainte que la fatigue du voyage, et un peu de l'ennui du séjour. Les du Châtelet sont arrivés cette nuit de Chanteloup. On a dû les charger des *Mémoires* de Saint-Simon ; ils n'ont point encore envoyé chez moi, mais apparemment ils y enverront avant le départ de la poste ; ainsi je pourrai vous mander si je les ai reçus.

Est-il possible que je ne vous aie pas mandé la nomination de M. d'Aiguillon, qui a été le 5 de ce mois ? Il donna hier son premier dîner ; il y eut cinquante-cinq personnes. Mme d'Aiguillon, la mère, en fit les honneurs, ainsi que sa belle-fille. Tous les diplomatiques sont enchantés de notre grosse Duchesse ; en effet, elle est charmante : sa joie est si naturelle, si simple, si exempte de hauteur, de fausse gloire, et elle est si éloignée d'être avantageuse, que tous les différents partis sont contents d'elle, l'estiment, l'aiment et lui veulent du bien. Vous faites très-bien de lui écrire : elle compte que vous ferez de fréquents voyages à Rueil.

Il est plaisant que vous ayez ignoré la nouvelle destination de votre cousin, et qu'ici nous sachions mieux que vous ce qui se passe à Londres. Nous le regrettons beaucoup ; tous ceux

LETTRE 313.—Incomplète dans les éditions précédentes.

qui le connaissent et qui ne jugent pas par les manières extérieures, l'estiment et l'aiment. Comme il va être absent pour bien des années, il ne m'importe plus de ce que vous pensez pour lui ; mais s'il était resté parmi nous, j'aurais désiré que vous l'eussiez aimé. Il retourne à Londres lundi ; je vous écrirai par lui pour la dernière fois, et ce sera pour vous souhaiter un bon voyage. Suivant mon calcul, je vous embrasserai de vendredi en quinze, ce sera le 12 ; je souperai cependant chez moi le 11, avec quelque espérance que vous pourriez bien arriver. Je crois que votre présence me sera fort utile pour toutes sortes de santés ; celle de l'âme sans doute, et même celle du corps, qui depuis quelque temps n'est pas des meilleures.

Pont-de-Veyle se porte mieux, mais il a cependant toujours de petits ressentiments de sa fièvre ; mais il ne veut ni vieillir ni être malade. Il se fait un grand plaisir de vous revoir, non-seulement par l'amitié qu'il a pour moi, mais c'est qu'il en a pour vous.

Point de nouvelles des Churchill, j'en suis extrêmement étonnée.

Je donne demain à souper à Milord Grantham, à M. Robinson, à votre ambassadeur, à votre cousin, à Mme de Mirepoix, peut-être à Mme d'Aiguillon et à plusieurs autres ; ce sera, j'espère, le dernier souper dans ce genre, car je suis infiniment dégoûtée de la nombreuse compagnie. Adieu. Je ne reprendrai cette lettre que pour vous dire ce que j'apprendrai des du Châtelet.

P.S. Je n'ai point entendu parler des du Châtelet ; j'espère en Mme de Châteaurenaud, qui doit arriver ce matin.

[1] Thomas Robinson, deuxième Baron Grantham (1738–86), ministre plénipotentiaire à Madrid. Son frère était l'honorable Frederick Robinson, qui mourut en 1792.

LETTRE 314

Ce jeudi 27[e], à 6 heures du matin.

Je n'avais garde de rien recevoir par les du Châtelet, je ne recevrai pas davantage par Mme de Châteaurenaud. Nous n'aurons point les *Mémoires*,[1] à moins que l'on ne nous les prête à la Bibliothéque du Roi ; c'est là où ils sont et point ailleurs. Le grand-papa ne les a point, c'est un malentendu, ce sont des coq-à-l'âne de l'Abbé sur quoi étaient fondées mes espérances. Je vous conterai tout cela quand je vous verrai ; cette belle histoire serait trop longue par lettre, il suffit de vous dire que le grand-papa n'a point ce livre. L'heure de la poste presse, je ne vous écris point par Wiart parce qu'il est sorti avant six heures pour mes affaires. Je n'ai point voulu attendre une autre poste pour vous tirer d'erreur, je ne veux pas un moment vous leurrer d'une espérance vaine.

LETTRE 315

Paris, ce 30 juin 1771.

Votre cousin devait partir demain, mais il ne part qu'à la fin de la semaine, vous pourrez vous rencontrer en chemin. Je ne vous écris que pour vous apprendre des nouvelles des

LETTRE 314.—Inédite.

[1] Les *Mémoires* de Saint-Simon ; il s'agit ici d'une copie que le Duc de Choiseul avait fait faire pendant son ministère. Le 23 juin 1771 Mme de Choiseul écrivait ainsi sur ce sujet à Mme du Deffand : "J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, ma chère petite-fille, et vous allez être bien en colère contre M. de Choiseul et contre moi. Vous n'aurez pas les *Mémoires* de Saint-Simon. Je les avais demandés, je les avais obtenus ; Mme du Châtelet devait vous les porter ; tout était arrangé . . . quand M. de Choiseul a été averti qu'on avait connaissance qu'il possédait ces *Mémoires*. On a même su qu'ils avaient été lus chez vous, et vous ne pouvez pas vous imaginer de quelle conséquence il est pour le grand-papa que le ministère, M. de Saint-Simon, et d'autres encore, ignorent qu'il a ces *Mémoires* ; et cependant c'est M. de Saint-Simon qui le sait. Il peut en résulter les plus grands inconvénients pour lui. Il a pris le parti de le nier et de les enfermer très-étroitement et très-secrètement." D'après ce qu'Horace Walpole écrivait à Lady Ossory en 1788, peu après la publication de partie des *Mémoires*, il est clair que Mme du Deffand lui avait fait connaître les raisons qui empêchaient les *Mémoires* de lui parvenir :—"À la mort du Duc de Saint-Simon l'on saisit ses *Mémoires*,* qui furent consignés à Versailles dans le dépôt des papiers. Le Duc de Choiseul, *qui osait tout*, en fit prendre une copie que la Duchesse prêta à Mme du Deffand. Celle-ci lui fit promettre que je la verrais à mon prochain séjour ; mais intervint la chute du Duc, et Mme de Gramont lui persuada qu'il serait dangereux de faire savoir qu'il avait une copie, et je ne pus la blâmer." (*Lettres*, tome xiv, p. 95.)

LETTRE 315.—Inédite.

* Les *Mémoires* ne furent pas saisis à la mort du Duc. Ils restèrent au contraire en possession d'un parent auquel le Duc avait légué ses papiers. À la mort de ce parent en 1760, ils furent transmis au Roi. (Voyez la note 4 de la lettre 277.)

Churchill. Je reçus de leurs nouvelles hier, je les attends jeudi, vendredi, ou samedi, ils ne me promettent qu'un séjour très-court ; j'en suis fâchée pour moi et doublement pour vous. Vous éprouverez toutes sortes de privations, j'en suis effarouchée, je ne saurais me flatter d'être un dédommagement suffisant. Je me rends la justice du centenier de l'Évangile : on ne peut être plus convaincu que je le suis d'être indigne de votre excès de complaisance. Il n'est pas besoin de vous dire que ce n'est pas par la raison que j'y sois peu sensible, c'est bien tout au contraire, si je l'étais moins je serais moins inquiète. Vous aurez la satisfaction d'avoir donné une grande marque d'amitié à la personne du monde qui vous aime le plus.

Vraisemblablement vous aurez le même laquais si vous le voulez. Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

J'espère qu'il n'y aura point de changement, et que vous aurez beau temps.

LETTRE 316

Ce mardi 3 septembre, à six heures du matin.

Toutes réflexions faites, la meilleure tournure que je puisse donner à mes lettres est celle d'un journal ; je vous écrirai donc tous les jours l'histoire de la veille ; vous y trouverez rarement des faits intéressants, mais il y aura quantité de noms propres, quelquefois des faits, toutes les nouvelles que j'apprendrai ; et jamais, non jamais, des pensées ni des réflexions.

Pour commencer, hier quand vous fûtes parti [1] on ferma ma porte ; on l'ouvrit une demi-heure après, et l'on m'apporta un billet de la Princesse de Beauvau, et deux lettres de la poste ; le billet disait qu'il ne fallait prier personne pour ce soir, qu'on pouvait bien quelquefois souper en particulier. Les lettres étaient de deux prélats, l'une de mon neveu,[2] fort triste, fort tendre et fort naturelle ; l'autre de mon ami, qui a le bonheur de vous plaire [3] ; la date était du 28 ; il ne savait rien de l'événement [4] ; il me disait ses conjectures ; il ne savait rien non plus

LETTRE 316.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole arriva à Paris le 10 juillet, et quitta cette ville le 2 septembre suivant. (B.)

[2] L'Archevêque de Toulouse. (W.)

[3] L'Évêque de Mirepoix. (W.)

[4] Le Roi avait retiré au Prince de Beauvau son gouvernement du Languedoc. Walpole écrit dans ses *Mémoires du Règne de George III* :—" En Languedoc commandait le Prince de Beauvau. Le Roi lui écrivit de sa propre main pour lui

du changement de mes projets ; il me croyait partie, ou même arrivée ; il m'exhortait à être fidèle à la résolution de ne pas excéder un mois ; il est dans tous vos principes, ses conseils ressemblent aux vôtres ; c'est la pierre de touche à laquelle je reconnais le bon sens et l'amitié.

L'après-dîner j'eus la Marquise de Boufflers, la Maréchale de Luxembourg, la Duchesse de Lauzun, et quelques autres dont je ne me souviens plus ; on me fit des compliments, on fit votre éloge ; l'un et l'autre d'un ton très-sincère et très-naturel. Le soir j'eus à souper Mme de Cambis, Pont-de-Veyle et M. Blaquière.[5] Nous nous occupâmes à deviner des énigmes ; Mme de Cambis était triste, je n'étais pas gaie, nous nous séparâmes avant une heure. J'ai peu dormi cette nuit.

Adieu jusqu'à demain.

On n'a rien demandé,[6] tout au contraire.

À 6 heures du soir.

Votre laquais vient de venir chez moi, il part demain matin, il sera à Londres le 10 ou le 11, ainsi vous recevrez cette lettre plus tôt que le billet qu'il vous porte.

Ce mercredi, à sept heures du matin.

Ma journée d'hier fut bien insipide ; je vis l'Évêque d'Arras, je sentis du plaisir à être dégagée d'avec lui ; je vis aussi votre cousin,[7] il viendra me tenir compagnie ce soir. Il rit plus qu'il ne parle ; je suis si sérieuse, qu'il est impossible que je ne l'en-

mander que, ayant l'intention de dissoudre le Parlement de Toulouse, et sachant les sentiments du Prince être opposés à ce plan, il ne pouvait l'employer davantage dans cette province. Le reste de la lettre était encore plus aimable, mais malicieux, demandant son attendance plus assidue auprès de sa personne, comme étant l'un des quatres capitaines de la garde en qui il avait le plus de confiance, et ajoutant que sa Majesté avait vu le temps où il n'était pas possible d'avoir dans sa suite un seul d'entre eux. Cette phrase faisait allusion à leur absence à Chanteloup. . . La réponse du Prince fut très-respectueuse, mais ferme. Il donna à Mme du Deffand des copies de ces deux lettres, en lui permettant de me les communiquer. . . Dans le moment que la disgrâce du Prince fut connue, le Duc d'Orléans se rendit chez lui, passa la journée avec lui et la Princesse, et le soir les amena dans sa loge à l'Opéra. Le lendemain, cette femme altière demeura chez elle, à recevoir l'hommage d'une moitié de la France. J'y allai dans la foule. Tout le jour des files de carrosses emplirent toute la longueur de la Rue Saint-Honoré, au bout de laquelle elle habitait, et nul ministre anglais renversé . . . n'aurait pu se conduire avec plus d'insolence ni de satisfaction affectée." (Ed. 1891, tome iv, pp. 225–6.)

[5] Le Colonel John Blaquière, (1732–1812) (plus tard Lord Blaquière), secrétaire de la légation anglaise à Paris (1771–72).

[6] La cour d'Angleterre sur la gazette qui parlait de Milady Waldegrave. (W.)—Dans la *Gazette de France* on avait parlé de la Comtesse Douairière Waldegrave comme femme du Duc de Gloucester, avant que leur mariage fût rendu public et avoué par la cour de Londres. (B.)

[7] T. Walpole. (W.)

nuie ; je ne sais de quoi lui parler ; j'eus hier à souper M. et Mme de Beauvau, la Princesse de Poix, l'Archevêque d'Aix et l'ami Pont-de Veyle ; je mis toutes vos leçons en pratique ; elles me deviendront chaque jour plus aisées à suivre ; je m'intéresse si peu à tous les sujets qu'on traite, j'y prête si peu d'attention, qu'il me sera facile de ne choquer personne par mes contradictions ; dans le temps que la conversation fut le plus animée, je pensais à Arras, à Calais, au passage, à Douvres, et à Londres ; j'aurais préféré des nouvelles de ces lieux-là à toutes celles de la cour et de la ville. Je ne m'attends pas à rien apprendre avant samedi ou dimanche. Je voudrais être à vendredi ; je n'aime point à vous savoir par monts et par vaux. Je n'aurai de plaisir à vous écrire que quand j'aurai reçu de vos nouvelles, puis-je espérer qu'elles seront telles que je le desire ? que votre santé est bonne, que je suis parfaitement bien avec vous, voilà ce qui est nécessaire à mon bonheur, je ne désire rien de plus.

LETTRE 317

Ce mardi 3 septembre 1741, à six heures du soir.

M. Blaquière passa hier la soirée chez moi ; voici ce qu'il m'a raconté. Le 25 du mois passé, qui était un vendredi, il fut dîner chez M. d'Aiguillon ; on ne se mit à table qu'à trois heures, le conseil ayant duré jusqu'à cette heure-là. C'était le propre jour de la *Gazette* où est l'article de Milady Waldegrave. M. d'Aiguillon, en rentrant chez lui, prit M. Blaquière en particulier, et lui dit : Monsieur, je viens de porter au Roi la *Gazette*, et je lui ai fait lire l'article d'Angleterre. Sa Majesté est très en colère contre les gazetiers, de leurs insolences ; il est bien éloigné de vouloir manquer de considération au Roi d'Angleterre, il m'a ordonné de les punir, et on leur a ôté la *Gazette*. M. Blaquière marqua beaucoup de surprise, et assura M. d'Aiguillon que le Roi d'Angleterre ne serait nullement fâché de l'article, mais beaucoup de la punition qu'on voulait faire aux auteurs ; que souffrant dans son propre pays tout ce que les papiers publics contenaient contre lui, il était bien éloigné de trouver mauvais les écrits des autres pays, et qu'il ne ferait certainement nulle attention à cette *Gazette*. Le même jour, M.

LETTRE 317.—Incomplète dans les éditions précédentes.

d'Aiguillon tint le même propos à Milord Harcourt, qui lui fit la même réponse, et ne se contentant pas de lui avoir parlé, il lui donna par écrit le désaveu de cette *Gazette*, en le priant de le notifier au Roi d'Angleterre.

Le Blaquière ne doute point que l'on cherchait un prétexte pour ôter la *Gazette* à MM. Arnaud [1] et Suard ; Milord Harcourt a sollicité pour eux ainsi que M. Blaquière, mais on croit qu'on ne leur pardonnera pas, et l'on me dit hier qu'il était question de la donner à M. Marin.[2]

M. de Guines a été bien reçu ; le soir le Roi lui donna le bougeoir [3] ; on ne doute cependant pas que vous n'ayez le Baron de Breteuil,[4] mais rien n'est encore déclaré.

Je vous ai écrit ce matin, et j'imagine que la poste arrivera plus tôt que votre domestique ; j'ai grande impatience d'avoir de vos nouvelles. Je suis inquiète de votre santé, et je ne me consolerais pas si j'étais l'occasion du moindre mal qui pourrait vous arriver. J'espère que vous ne me laisserez rien ignorer sur ce qui regarde votre santé.

Je pris hier au soir de la casse, elle a eu le plus grand succès. Je vais me soigner beaucoup. Je vous renouvelle mes serments sur le voyage de Chanteloup. J'ai envoyé ce matin mes lettres à l'Hôtel de Choiseul ; elles ne partiront que dimanche. J'en suis fâchée, mais apparemment qu'il n'y a pas d'autres occasions ; et puis, dans le fond, quand ils apprendraient mon changement de resolution [5] par d'autres, qu'est-ce que cela me ferait ?

Adieu, mon cher ami, votre laquais attend ma lettre, il part demain matin ; il compte n'arriver que mardi ou mercredi, ainsi je ne doute pas que vous ne receviez ma lettre par la poste un jour plus tôt que celle-ci.

[1] L'Abbé François Arnaud (1721–84), qui avait, avec Suard, dirigé depuis 1763 la *Gazette de France*.

[2] François-Louis-Claude Marin (1721–1809), littérateur, directeur de la *Gazette* de 1771 à 1774.

[3] L'acte de *donner le bougeoir* marquait une attention particulière de la part du Roi au courtisan auquel, à son coucher, il assigna le devoir de le conduire à sa chambre à coucher. (B.)

[4] On semble avoir douté que M. de Guines, qui avait été nommé ambassadeur sous le régime de Choiseul, pût continuer ses fonctions sous d'Aiguillon. Il demeura pourtant en Angleterre jusqu'en 1776.

[5] Mme du Deffand s'était évidemment prononcée contre le voyage à Chanteloup.

LETTRE 318

Ce jeudi 5 septembre 1771, à 2 heures après midi.

Je vous crois actuellement en pleine mer, et quoique le temps soit fort beau vous n'en êtes pas moins dans des souffrances et des angoisses ; je me hais d'en être la cause. Loin de m'enorgueillir de tout ce que vous faites pour moi j'en suis confondue, je m'en trouve indigne. J'admire votre excessive bonté ; il n'y a rien au monde que je ne puisse faire pour vous marquer ma reconnaissance.

Depuis votre départ je ne suis point sortie et je ne me porte point bien. Je pris lundi de la casse, qui me purgea beaucoup, et qui contre son ordinaire m'a laissé des douleurs d'entrailles ; j'ai augmenté de régime, je ne mange presque point, malgré cela je souffre les nuits et je ne dors point, et je suis dans la journée d'une faiblesse extrême. Je ne hais point l'état de faiblesse, je m'en accommodai fort bien hier, je n'eus de visites que l'ami Pont-de-Veyle, et je n'en désirais pas d'autre. Je fus fort contente de lui, il m'offrit de ne point aller à l'Isle-Adam s'il m'était nécessaire, et me pria de lui faire savoir si j'étais plus incommodée. Votre cousin [1] vint le soir, et fut en tiers entre Mlle Sanadon et moi ; il rit beaucoup moins qu'à son ordinaire, il voulut causer. Mais que dire quand on ne se connaît pas, et qu'on sent qu'on n'a nul rapport l'un avec l'autre ? Il s'ennuya beaucoup sans doute ; pour moi je n'eus d'autre ennui que de sentir celui que je lui causais. Je lui parlai de tout ce que je croyais qui pouvait l'intéresser, de ses enfants, de ses frères, de ses neveux ; son esprit est solide et raisonnable, il ne veut l'employer qu'à l'utile, tout le reste lui paraît indigne de l'occuper.

J'appris hier une affreuse nouvelle. Madame la Duchesse de la Rochefoucauld,[2] sœur cadette de Madame la Comtesse de Lauraguais, étant à Liancourt chez Madame la Duchesse d'Estissac, tante de son mari, est tombée de cheval, sa tête a porté contre un arbre, mais si rudement qu'on ne doute pas qu'elle ne soit morte actuellement. Tronchin, qu'on fit venir sur-le-champ, lui a, dit-on, trouvé le crâne fracassé. On a envoyé à Chanteloup chercher Mme d'Anville et M. et Mme Chabot,[3] et en Flandres

LETTRE 318.—Inédite.

[1] Thomas Walpole. (W.)

[2] Née Montmorency. Elle mourut le 16 septembre.

[3] La Comtesse de Chabot était sœur du Duc de la Rochefoucauld.

Mme de Lauraguais. C'est une grande perte tant pour la personne que pour le bien ; M. de la Rochefoucauld est à son régiment je ne sais dans quelle province ; les Maurepas étaient à Liancourt quand l'accident est arrivé, ils en sont revenus hier.

Je soupe ce soir chez Mme de la Vallière.

Ce vendredi, à 2 heures.

Je reçois une lettre, jugez si je suis bien aise ; vous vous portez bien, le temps continue à être beau. Je vous crois actuellement à Londres, j'aurai une lettre de Calais ou de Douvres demain ou après-demain, et j'espère une de Londres mercredi. Vous avez pensé à moi en route, je suis bien avec vous, votre intention présente (à ce que j'espère) est de me revoir encore. Je suis donc contente et très-contente, je vais bien soigner ma santé, je ne désire plus de mourir, je ne crains plus l'ennui, enfin je suis heureuse et je vous en remercie.

J'eus hier des visites indifférentes, MM. Martin et Blaquière, Mme de Luxembourg, qui était de mauvaise humeur, le Prince,[4] qui ne resta qu'un moment. Je fus souper chez Mme de la Vallière, nous étions sept ; elle, sa fille, M. et Mme de Berthelot, l'ambassadeur de Sardaigne,[5] Mlle Clairon et moi. Elle me dit qu'elle ne voulait point me parler de vous, je lui dis que moi je voulais lui en parler et lui dire combien vous l'aimiez. Elle et Mme de Châtillon et la Berthelot qui s'y joignit, dirent des biens infinis de vous ; Mme de Châtillon surtout, elle mourait d'envie de vous connaître, elle est très-satisfaite de votre connaissance. " Ah ! je le crois bien, il est amoureux de vous, il vous donne toute préférence." Cela fut reçu à merveille. La demoiselle Clairon ne déclama point, je la ramenai à minuit chez elle, et vins me coucher. J'ai passé une moins mauvaise nuit, j'ai un peu moins mal aux entrailles et je me sens un peu plus forte. Le contentement du cœur et de l'esprit me rétablira promptement.

Le dernier bulletin de Mme de la Rochefoucauld disait qu'elle était mieux, mais on ne saurait prendre d'espérance. On lui a fait deux trépans, on a trouvé son crâne rempli de sang, elle a été quarante-huit heures sans secours ; on attendit M. Tronchin vingt-quatre heures ; et quoiqu'on lui eût mandé très-expressément d'amener un chirurgien, il l'avait oublié. Il fallait vingt-quatre heures pour en avoir, mais quand on en aurait eu un sur-le-champ on ne l'aurait pas guérie. Cet accident me fait

[4] De Beauvau. (W.)

[5] Le Comte de Marmora.

trembler pour la grand'maman.[6] Je le mande à l'Abbé, j'ai reçu une lettre de lui ce matin. Comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, je vais vous en faire l'extrait, elle est du 3 :—

"Nous n'avons plus de vos nouvelles depuis longtemps, nous ignorons si vous avez fait des démarches,[7] si elles ont réussi, s'il faut espérer ; cependant le mois de septembre est sonné, et vous nous laissez dans l'incertitude. Ce n'est pas la peine de faire parler de vous jusqu'en Suède. Le Roi, dont mon neveu[8] m'écrit un bien infini, le rencontra il y quelque temps dans le jardin royal, il l'appelle et eut avec lui une conversation dont je vais vous dire le commencement. 'Avez-vous des nouvelles de Mme du Deffand.'—'Non, Sire, je n'ai pas l'honneur de la connaître.'—'Comment, vous ne la connaissez pas ? mais elle m'a beaucoup parlé de vous pendant mon séjour à Paris ?'—'Je dois cet avantage à mon oncle, qui lui est fort attaché.'—'Comment se porte-t-il ? est-il toujours à Chanteloup ?' etc. etc."

J'ai répondu à l'Abbé que je n'avais point demandé de permission, ayant réservé cette demande pour trois ou quatre jours avant mon départ. Je le mets au fait de l'état de ma santé, et je lui montre peu d'espoir pour l'avenir. En voilà assez pour aujourd'hui.

Ce samedi 7.

Je vis hier infiniment de monde, entre autres le nouvel ambassadeur de Naples,[9] que le petit Sorbe m'amena, il ne me déplut pas. Votre cousin Thomas a beaucoup d'attentions pour moi, il m'apporta une brochure nouvelle dont je suis fort contente, je lui dirai de vous la montrer quand il sera à Londres.

Vous ai-je parlé du souper chez Mme du Barry ? c'était pour l'inauguration d'un nouveau pavillon à Luciennes.[10] Il y avait sept dames ; elle, Mmes de Mirepoix, de Valentinois, de Montmorency, de l'Hôpital, d'Aiguillon et de Melet ; ce fut lundi. Le Roi fut le mardi à Choisy, il en revient aujourd'hui, et Mme de Mirepoix vient souper au Port-à-l'Anglois. J'avais fait le projet d'y aller, mais il fait trop froid, je m'en suis excusée.

J'ai enfin dormi cette nuit, et je me porte beaucoup mieux. J'eus hier à souper M. de Creutz, Pont-de-Veyle et Mme de Cambis. Ces deux derniers m'ont priée de vous dire mille choses de

[6] Qui montait quelquefois à cheval à Chanteloup.
[7] Pour obtenir la permission d'aller à Chanteloup.
[8] François Barthélemy (1747–1830), plus tard marquis ; diplomate et homme d'État. Le jeune Barthélemy fut élevé par son oncle l'Abbé, qui le plaça au bureau des affaires étrangères. Il occupait alors en Suède un emploi diplomatique.
[9] Le Marquis Caraccioli.
[10] Château de Mme du Barry près de Paris.

leur part. J'aurai ce soir l'Évêque d'Agen [11] et peut-être Mme de Crussol. Le Bauffremont est toujours à sa campagne, je n'en ai pas entendu parler depuis votre départ.

Ce dimanche 8.

Vraiment oui, j'aime les lettres, mais ce sont les vôtres, surtout celles qui me tirent d'inquiétude. Votre voyage a été heureux jusqu'à Calais, je voudrais bien avoir des nouvelles de Douvres, mais je n'en espère pas aujourd'hui ; peut-être n'entendrai-je parler de vous que d'aujourd'hui en huit, et que vous serez arrivé trop tard vendredi à Londres pour que j'en puisse avoir mercredi. Ne vous effrayez pas de l'immensité de mes écritures, c'est une licence que je me suis permise les premiers jours, mais je vais reprendre le train ordinaire ; quatre pages au plus une fois la semaine. Je me repens de vous avoir parlé des bureaux, vous en aurez pris trop d'alarmes, vos lettres seront contraintes et gênées. Que pouvez-vous craindre en vous mettant à votre aise ? Vos principes et vos conseils sont des plus orthodoxes et vous rendraient agréable si vous en aviez l'intention, et comme mes sentiments y sont conformes tout ce que vous me direz et que j'y répondrai ne peut me nuire.

M. Blaquière m'amena hier Milady Mary Fox [12] ; elle a le son de voix *imperceptible*, le mot n'est pas propre, mais je ne vois que par les oreilles ; je ne vous dirai point si je la trouve aimable ou non, car je n'en sais rien. Je n'eus à souper que la Sanadona, le Creutz et le d'Agen ; ce dernier parle sans discontinuer, et l'autre est dans des méditations profondes, qui finissent quelque fois par des extases. Il est ou concentré en lui ou exalté hors de lui et jamais au niveau des autres, mais c'est un bon homme. J'avais vu l'après-dîner l'Évêque d'Arras, qui raisonna beaucoup politique, c'est-à-dire affaires du temps, avec l'ambassadeur de Sardaigne ; je fus contente de leur conversation. L'évêque pourrait bien être un homme sage et avisé sans être ni pis ni mieux que cela.

Tout le monde m'a abandonnée. Pont-de-Veyle et Mme de

[11] Dusson. (W.)—Jean-Louis d'Usson de Bonac, Évêque d'Agen de 1768 à 1790.

[12] Née Lady Mary Fitzpatrick. Elle était fille du premier Comte d'Upper Ossory, et sœur du deuxième Comte et de Richard Fitzpatrick, qui furent connus l'un et l'autre de Mme du Deffand. Lady Mary épousa en 1766 l'honorable Stephen Fox, fils aîné de Stephen Fox, premier Baron Holland, et frère de Charles-James Fox. Elle mourut de la poitrine en 1778, étant devenue Lady Holland. C'était une personne de grand charme et d'un aimable caractère. Son fils unique, Henry Richard, Lord Holland, fut le célèbre pair Whig, sous lequel Holland House devint si célèbre comme rendez-vous politique et littéraire.

Cambis sont à l'Isle-Adam ; le d'Agen va demain à Pontchartrain. Gare l'ennui ! Je me piète contre, c'est-à-dire que je m'y soumets, c'est peut-être le meilleur moyen de s'en défaire. J'ai passé encore une bonne nuit, c'est tant mieux, direz-vous, et moi, je suis tentée de dire c'est tant pis, parce que j'en ai plus d'activité, et que la faiblesse éteint toute vivacité, tout désir, toute idée ; enfin, il faut prendre toutes choses comme elles viennent, et que le temps qui entraîne tout entraînera le mal et amènera un jour le bien ; n'est-ce pas, mon ami ?

Je comptais que Mme de Mirepoix ferait un petit séjour à Paris, elle y arriva hier au soir, et va souper aujourd'hui à Trianon, elle ne sait pas positivement quand elle reviendra. Elle est déterminée à quitter sa maison pour aller dans la rue Bergère, qui est à une lieue de la rue Saint-Dominique.

Il n'y a point de jour où l'on ne fasse quelque perte, mais les grandes rendent les petites presque insensibles.

J'ai eu une lettre de la grand'maman que j'aurais dû recevoir en même temps que celle de l'Abbé, mais l'étourderie de M. de Lauzun me la fit recevoir plus tard ; elle me fait des reproches de mon silence (il n'appartient qu'à vous de m'en faire de ma bavarderie). Les maladies continuent,[13] elle n'a plus qu'une femme de chambre et un laquais en bonne santé. Elle finit par me dire qu'elle à les bras ouverts pour me recevoir. En philosophant un peu je conclus qu'elle se passera bien de moi, mais qu'elle ne veut pas me le faire croire.

Je ne sais rien de Mme de la Rochefoucauld. Adieu, je vous promets d'être moins babillarde.

LETTRE 319

Ce mardi 10 septembre 1771, à 2 heures
après midi.

Je vous félicite d'avoir retrouvé vos pénates. Ah ! elles valent bien mieux que les miennes, qui sont plus noires que de l'encre. N'ayez pas peur, je n'en dirai pas davantage et je vais reprendre mon journal.

[13] Le 26 août 1771 la Duchesse de Choiseul écrivit à Mme du Deffand :—" La maison est pleine de fièvres, point dangereuses à la verité, mais nous avons cinquante domestiques qui en sont attaqués."

LETTRE 319.—Inédite.

Je finis, je crois, dimanche matin. Je fus à quatre heures chez la Maréchale de Mirepoix. Elle me parla beaucoup de son frère,[1] me lut une lettre qu'elle lui écrivait ; les terreurs paniques que j'ai des tracasseries, jointes à un état de faiblesse et d'hébétement où j'étais, me firent prendre peu de part à tout ce qu'elle me dit, surtout je me gardai bien d'avoir un avis. Je rentrai chez moi à cinq heures, votre cousin arriva dans le moment, je restai tête à tête avec lui jusqu'à huit heures. Il me parla des choses qui l'intéressent avec l'air de la confiance, il prétend qu'il sera bientôt hors de tout embarras [2] et que tout sera terminé comme il le désire ; il a l'air de la bonne foi et de la franchise, je serai fâchée quand il partira. Je fus chez Mme de la Vallière, et j'arrangeai un souper avec elle pour le lendemain ; de là je fus souper chez la petite sainte,[3] et malgré votre amour pour les noms propres je vous épargnerai la liste de ceux qui étaient chez elle, étant plus indifférents les uns que les autres. Je revins chez moi de bonne heure et je ne dormis pas mal. Le lendemain, qui était hier, le grand événement de ma journée fut votre lettre de Douvres, elle me fit un plaisir extrême ; vous avez eu beau temps tout votre voyage, votre passage a été heureux, vous n'en avez point été incommodé, vous êtes de belle humeur, vous vous portez bien, et je suis *votre petite.* Toutes ces choses réunies m'ont fait supporter le tête-à-tête de Mlle Saint Chrysostome,[4] qui n'a cessé qu'à sept heures et demie du soir par une visite de l'incomparable [5] et de sa dame,[6] il y a eu des reproches de part et d'autre aigres-doux ; ensuite j'ai été chez Mme de la Vallière où j'ai débité vos compliments qui ont été reçus à merveille. Ces Duchesses du Carrousel [7] sont de bonnes femmes. Elles me reçoivent bien, mais elles ne me recherchent pas ; je n'en suis pas étonnée ; les liaisons se forment par les rapports et il n'y en a point entre elles et moi. Avec qui en a-t-on de véritables ?

Mme de Beauvau ne soupe point chez moi demain, comme je le croyais ; elle m'a mandé qu'elle me verrait cet après-dîner.

J'ai ce soir neuf ou dix personnes, dont Milady Fox est une. Demain je rendrai compte de ma journée d'aujourd'hui.

Mme de la Rochefoucauld est morte la nuit d'avant celle-ci.

[1] Prince de Beauvau. (W.)
[2] C'était probablement quelque affaire relative aux opérations que faisait Thomas Walpole comme banquier.
[3] Mme de Choiseul-Betz. (W.)
[4] Nom que Mme du Deffand donnait à Mlle Sanadon.
[5] Voyez la note 9.
[6] Marquise de Boufflers, sœur du Prince de Beauvau. (W.)
[7] La Duchesse de la Vallière et sa fille, la Duchesse de Châtillon.

La mort est une étourdie qui ne sait ce qu'elle fait. Elle se détourne des gens qui sont sous sa main pour atteindre ceux qui en sont bien loin.

Ce mercredi 11.

Je vis hier le Prince [8] que j'aime (je le désignerai par le titre de Prince, l'autre [9] sera l'incomparable), il est on ne peut pas plus intéressant. Sa situation est affreuse, des dettes énormes, un manque d'occupation bien difficile à supporter ; son état me touche infiniment.

Le soir j'eus mon cavagnole, les Duchesse et Marquise de Boufflers, Milady Fox, Mme d'Aubeterre, MM. Blaquière, Verten,[10] le Chevalier de Beauvau, l'incomparable, la Saint Chrysostome ; voilà la compagnie. Le Verten vous remplaça, à la façon de Barbarie.

Je fais une réflexion qui me fera corriger mon journal ; il est trop détaillé, je supprimerai tout ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, et les heures où les choses se passent ; cette exactitude est bien froide et puérile. J'attends le facteur pour ajouter à cette lettre s'il m'en apporte une ou pour la fermer s'il n'y en a pas.

À 3 heures.

Point de lettre de Londres.

LETTRE 320

Paris, ce 15 septembre 1771.

Me voilà encore trompée dans mon attente, j'espérais de vos nouvelles mercredi, je n'en eus point, j'en attendais aujourd'hui, il n'y a point, dit-on, de courrier, c'est un surcroît de peine dont je n'avais pas besoin. Je me flatte qu'il n'y a point de votre faute, le courrier peut n'être que retardé et peut-être aurai-je demain de vos nouvelles. Je serai un peu troublée s'il faut attendre jusqu'à mercredi.

Je n'ai point été en état ces jours passés de continuer mon journal. Je n'avais pas la tête assez libre, et puis je veux savoir si cette forme de lettre vous convient, et si tous les petits détails ne vous ennuient pas mortellement. Vous m'apprendrez ce qui

[8] De Beauvau. (W.)
[9] Le Prince de Bauffremont. (W.)
[10] C'est apparemment la leçon du manuscrit ; peut-être faudrait-il lire "Verton" (voyez l'*Index*).

LETTRE 320.—Inédite.

en est ; j'attendrai, pour ou continuer ou m'arrêter, votre blâme ou votre approbation. Je vous écrirai mercredi par Milady Fox,[1] si elle part jeudi comme elle le projette.

Ne serais-je pas aussi bien à Chanteloup si je n'entends point parler de vous ? L'occupation où je serais d'y avoir une conduite, ne me serait-elle pas plus utile que nuisible ? Et si le voyage et le séjour devaient abréger ma vie, quel grand mal y aurait-il ? Je ne pense pourtant point à y aller ; mes excuses ont été tres-bien reçues, et quoique j'eusse du plaisir à y être j'en ai encore plus à suivre vos conseils. Adieu.

LETTRE 321

Paris, ce dimanche 22 septembre 1771.

Je vois par les premières lignes de votre lettre que vous avez toujours peur. Ayez meilleure opinion de votre habileté ; vos remèdes ont été très-efficaces ; je suis en parfaite santé, ne craignez plus de rechutes, mais songez que ce qui est bon pour la guérison cesse de l'être quand on est guéri, et vous ne voudriez pas, m'ayant délivrée d'un mal, risquer de m'en causer un plus grand. N'ayons donc plus recours au remède, plus de conduite, il n'en est plus besoin.

Je n'ai point continué le journal, il vous aurait fatigué à la fin, et puis j'attendais de savoir si vous l'approuviez ou non. Vos éloges sur Pont-de-Veyle me divertissent ; il est comme les péchés véniels dont cent mille n'en feraient un mortel. Je l'aime beaucoup, je serais fâchée de le perdre, c'est une liaison d'habitude, dénuée de goût, privée de rapport, excellente quand on a envie de parler, on y trouve la sûreté d'un mur, à peu près la même satisfaction, le même intérêt, les mêmes raisonnements, etc. Je voudrais être comme vous, me contenter des choses inanimées. Pour que cela pût être, il faudrait des yeux, et encore je l'avoue si j'avais ceux que j'ai perdus ils ne me seraient peut-être pas fort utiles. Que sait-on ? Ils me seraient peut-être nuisibles, ils pourraient me donner des certitudes dont le seul soupçon souvent me tourmente. Il n'appartient pas à tout le monde d'être heureux, le bonheur est une loterie où tout dépend

[1] Lady Mary Fitzpatrick, sœur de Lord Ossory et femme de Stephen Fox, deuxième Lord Holland. (W.)

Lettre 321.—Inédite.

du numéro, c'est la nature qui les distribue ; si vous êtes content de celui qu'elle vous a donné j'en aurai beaucoup de plaisir, car rien n'est plus certain que votre satisfaction m'est plus chère que la mienne.

Votre cousin partira dans peu de jours, je vous enverrai par lui les lettres du Chevalier de Boufflers, j'y joindrai une de moi, ainsi celle-ci ne sera pas plus longue. Adieu, mon ami. Je ne suis point de l'avis de M. de la Rochefoucauld, qu'on veut faire tout le bonheur ou tout le malheur de ce qu'on aime. Je raye la seconde partie, mais souffrez que je laisse la première.

LETTRE 322

Paris, ce lundi 23 septembre 1771.

Oui, je désire d'être raisonnable ; mais que faut-il donc faire pour y parvenir ? Je croyais que vous étiez charmé de ma conduite, que vous y aviez trouvé du changement, et que vous vous en applaudissiez ; et point du tout ! Vous me donnez des louanges que je ne mérite pas, pour faire passer à leur faveur un blâme que je ne mérite peut-être pas davantage. Je ne peux pas, dites-vous, souffrir la contradiction : quand on me donne des raisons, je suis toujours prête à m'y soumettre ; mais je ne saurais supporter le manque de justesse, l'opiniâtreté et l'aigreur. Je pourrais avoir le ton plus doux et plus poli, j'en conviens, mais je ne suis point avantageuse, et je suis toujours prête à me rendre aux avis des autres, quand ils sont raisonnables. Voulez-vous que je ne dispute plus ? voulez-vous que je change de caractère ? Non, vous ne le voulez pas. Il vaut mieux être un méchant original qu'une bonne copie ; il faut se rechercher dans son naturel, il faut le régler, le conduire, mais jamais le perdre. Je peux être née imprudente ; il faut m'en corriger et me contenter d'être franche, et ne point me donner pour être mystérieuse et réservée ; rappelez-vous, mon ami, les personnes qui sont toutes parfaites, qui s'observent sans cesse, qui passent les vingt-quatre heures sans faire une faute, et mettez-moi à côté, moi qui en fais bien plus que Dieu n'en pardonne aux justes, et dites franchement laquelle vous plaît le plus. Soyez raisonnable à votre tour, mon ami, contentez-vous

LETTRE 322.—Incomplète dans les éditions précédentes.

des progrès que vous avez trouvés à votre dernier voyage, espérez d'en faire encore davantage dans ceux qui le suivront. Dites-moi pourtant toujours la vérité, mais n'affectez plus une sévérité dont il n'est plus besoin. Ne pensez plus de moi ce qu'on dit aux enfants : *Quand on vous donne un pied, vous en prenez quatre.* Oh ! non, non, vous n'avez plus rien à craindre ; hélas ! hélas ! c'est tout au contraire ; je suis bien éloignée de me flatter et d'abuser ; je suis toujours prête à tomber dans les plus excessives défiances. Mais voilà-t-il pas que vous bâillez ? Venons aux nouvelles, aux noms propres, etc.

Votre cousin arrivera à Londres chargé de toutes sortes d'écrits ; je lui ai recommandé de vous prêter ceux dont vous seriez curieux. La fin de la seconde partie de la *Correspondance* [1] pourra vous divertir : les *Lettres d'un homme à un autre homme* [2] m'ont paru ce qu'il y a de plus raisonnable ; mais dans le fond, tout cela ne vous fait rien. Ce qui me décourage à vous mander des nouvelles, c'est qu'il me semble qu'elles vous doivent bien peu intéresser. Vous vous affectez cependant de celles de la cour de Louis XIV. Voyons l'effet que vous feront celles de la cour de Louis XV. Vous étiez ici quand on a ôté au Prince [3] son commandement. Vous avez vu la lettre du Roi et sa réponse. Le jour de votre départ il eut une audience du Roi. Il lui donna le mémoire de l'état de ses affaires, de ses dettes, qui sont sept cent mille francs qui portent intérêt, et quatre cent soixante mille livres de dettes criardes ; il demande des secours d'argent et de continuer à être employé lieutenant général, ce qui vaut trente-sept mille francs d'appointements. La première demande a été refusée tout net. On n'a point encore répondu à la seconde. Vous trouverez comme moi qu'on a grand tort de contracter autant de dettes, quand on n'a pas des fonds pour en répondre, et qu'il ne faut pas être si glorieux et avoir tant de hauteur, quand on a besoin d'avoir recours aux grâces. Tout cela n'est que trop vrai, mais j'en plains davantage ce pauvre prince, qui a été entraîné dans le malheur, ainsi que

[1] C'étaient probablement les brochures intitulées *Correspondance secrète et familière de M. de Maupeou avec M. de Sor . . . conseiller du nouveau parlement*, dont l'auteur était Matthieu-François Pidansat de Mairobert (1707–79.)

[2] Par Gui-Jean-Baptiste Target (1733–1806). Ces lettres étaient dirigées contre "le Parlement Maupeou," dans lequel Target, qui s'était fait une brillante réputation comme avocat, refusa d'entrer. Target fut un député éminent du Tiers, aux États-Généraux de 1789. Il fut choisi par Louis XVI pour être l'un de ses défenseurs à son procès, mais refusa.

[3] De Beauvau. (W.)

notre premier père, par l'instigation de sa femme, qui fut séduite par l'instigation de Lucifer, ou de son orgueil.

La sœur [4] affecte beaucoup de chagrin ; elle dit à moi et à d'autres qu'elle rend tous les services qui dépendent d'elle ; je ne sais si cela est sincère et si la haine qu'on a pour la belle-sœur ne l'emporte pas sur l'amour qu'on a pour le frère. Je marche sur des œufs entre ces deux partis, et ne voulant m'attirer l'inimitié d'aucun, je n'ai l'amitié véritable ni de l'un ni de l'autre. Tous les deux me parlent très-librement et sans défiance, mais c'est par le besoin et le plaisir qu'ils ont à répandre leur fiel. Toute la part que j'y prends, c'est d'observer le cœur humain ; je n'en connais qu'un dont je puisse penser du bien ; souffrez cette douceur en passant.

La Maréchale déménage ; M. de Souza prend sa maison. Elle va s'établir dans la rue Bergère ; l'empressement qu'elle a d'y être ressemble à celui qu'on a de s'éloigner des témoins de ses fautes. Le voisinage qu'elle aura sont des gens qui lui sont inconnus. Elle soupera ce soir chez moi, avec la grosse Duchesse et quelques autres. J'eus avant-hier le Prince, la Princesse, les Archevêques d'Aix et de Toulouse. Ce dernier est bien triste ; il croyait n'être qu'aux premiers échelons, et il pourrait bien ne jamais monter plus haut,[5] son esprit s'en ressentira. Le mouvement lui était nécessaire pour s'accroître, le repos l'affaiblira.

Le Chancelier poursuit son ouvrage. Les Parlements de Bordeaux et de Toulouse sont cassés et rétablis, celui de Rouen sera détruit, je crois, le 26 ; on y substituera un conseil supérieur. Celui d'Aix viendra après. Il sera cassé et rétabli. Celui de Bretagne est réservé pour la bonne bouche. On ôtera le commandement de cette province à M. de Duras ; le Comte de Broglio espérait l'avoir, il est presque sûr qu'il ne l'aura pas, et qu'il sera donné à M. de Fitzjames.

La Duchesse de Boufflers,[6] qui avait donné sa démission de sa place chez Madame la Dauphine, vient d'être remplacée par la Duchesse de Luxembourg.[7]

[4] La Maréchale de Mirepoix. (W.)

[5] Sous le règne suivant Loménie de Brienne fut fait ministre des finances, avec un résultat des plus désastreux.

[6] Veuve du Duc de Boufflers, fils de la Maréchale de Luxembourg de son premier mariage, et mère de la Duchesse de Lauzun. (B.)

[7] Le mari de cette dame n'était pas un fils du Maréchal de Luxembourg, mais du Duc de Bouteville, branche de la maison de Luxembourg. Durant la vie de son père, on le nommait M. de Royan. Il épousa une fille du Marquis de Paulmy, et prit, après son mariage, le titre de Duc de Luxembourg. (B.)

Adieu, à demain ou à un autre jour. Je prévois que votre cousin ne partira pas sitôt.

Ce mercredi 25.

Depuis lundi, il n'est pas survenu de grands événements ; les gazettes, si vous les lisez, vous auront appris la mort de la Duchesse de Villars, et que sa place est donnée à Madame la Duchesse de Cossé,[8] fille de M. de Nivernais. Elle l'aurait refusée de grand cœur, mais son mari, qui est favori de la Sultane,[9] l'avait demandée à son insu et l'a obligée de l'accepter ; mais comme elle nourrit sa petite fille, on lui permet de n'entrer en exercice qu'après qu'elle l'aura sevrée. Madame la Dauphine n'a pas d'éloignement pour elle ; mais elle est fâchée qu'on n'ait pas choisi pour cette place une de ses dames de compagnie. On parle tous les jours du renvoi de l'Abbé Terray, mais au moment qu'on le croit noyé, il reparaît sur l'eau. Sa dame de la Garde,[10] qui est une infâme, vient d'être renvoyée : il y a été forcé ; ce sacrifice le soutiendra peut-être quelques semaines, mais il périra à la fin. J'ai quelque soupçon que votre cousin en sera fâché ; il a, dit-on, d'assez fâcheuses affaires avec les fermiers généraux sur les fournitures de tabac, et le Terray lui est favorable.

Je trouve que vous avez raison quand vous dites qu'il y a des *esprits marchands*, qui se moquent et méprisent tout ce qui n'a pas directement l'intérêt pour but. Je pensais l'autre jour que bien des gens faisaient une grande dépense d'esprit sans en avoir la propriété ; tout ce qu'ils ont est d'emprunt, ou de hasard, comme l'argent du jeu. Je dis cela hier à la Maréchale de Luxembourg : je fus bien surprise de ce que non-seulement elle trouva que j'avais raison, mais elle dit qu'elle allait me le prouver par un exemple dont elle me demandait un grand secret ; elle me nomma tout bas l'Idole.[11] "Ah ! mon Dieu," lui dis-je, "vous ne vous souvenez donc pas que c'était la femme du monde que vous prétendiez qui avait le plus d'esprit ?"—"Ah ! oui," dit-elle, "je le pensais alors ; et je ne le

[8] Il était difficile d'avoir plus d'esprit et de l'avoir plus cultivé que la Duchesse de Cossé. (A.M.)—Elle était nommée Dame d'Atours de la Dauphine en septembre 1771.

[9] Mme du Barry. (W.)

[10] Maîtresse de l'Abbé Terray. (W.)—De concert (on le supposa) avec l'Abbé, elle recevait de l'argent, non-seulement pour chaque faveur, mais pour chaque acte de justice ou d'injustice qu'on sollicitait dans le département du contrôleur général des finances. (B.)

[11] La Comtesse de Boufflers. (W.)

pense plus aujourd'hui."—" Et moi, Madame la Maréchale, je ne l'ai jamais pensé."

Je suis on ne peut pas plus contente de la grosse Duchesse. Elle soupa hier chez moi. Elle est galeuse comme un braque, d'ailleurs elle se porte à merveille, elle est plus gaie que jamais, sans que la gloriole y entre pour rien. Elle retourna à Rueil après souper, elle en reviendra samedi, que je lui donnerai à souper avec la petite Maréchale. Je suis bien avec tout le monde, et surtout avec les exilés.[12] J'ai reçu des lettres si tendres que sans mes serments je crois que je serais partie sur-le-champ. À la première lettre qui leur apprit le changement de l'évêque, grand-papa [et] grand'maman voulurent faire partir l'Abbé pour m'attendre et me prendre à Étampes, des raisons politiques l'empêchant de venir jusqu'à Paris. L'Abbé et eux tous, jusqu'à Mme de Gramont, me pressent d'accepter cette proposition. L'Abbé viendra dans le mois de novembre pour remplir ses devoirs d'académicien et gardien des médailles. C'est dans ce moment-là que j'aurai du mérite à vous obéir, parce que l'hiver est la saison que me conviendrait le mieux pour être à Chanteloup. J'y mènerais la vie de tout le monde, et le monde que j'y trouverais seraient des gens avec qui je serais plus assortie qu'avec ceux qui y sont présentement, et qui y ont été précédemment.

Il me resterait à vous parler des ambassades. Tout est encore problématique ; mais votre cousin, qui vous rendra cette lettre, est très-instruit sur cet article, qui sera plus éclairci quand il partira, qu'il ne l'est à présent. Pour moi, je crois toujours que ce sera le Baron de Breteuil ; il vous dira aussi que tout le corps diplomatique donne l'un après l'autre des dîners au *Bacha* d'Aiguillon. *Bacha :* souvenez-vous que c'est ainsi que je l'appellerai. L'ambassadeur d'Espagne [13] se distingue singulièrement ; il ne va à aucun de ces dîners. Il a refusé celui de Mme de Valentinois où était la Sultane ; la Sultane en doit donner un lundi, où tous nos mandarins et tous les diplomatiques sont invités.

J'ai eu une seconde visite de Caraccioli ; il parle facilement, abondamment, et communément. Cela vaut autant et même un peu mieux que Saint Chrysostome.[14]

Y a-t-il exemple d'une pareille bavarderie ? Ah ! je vous en crois bien ennuyé. Cependent elle pourrait n'être pas finie, cela dépend du départ de votre cousin.

[12] Les Choiseul. (W.)

[13] Le Comte de Fuentès.

[14] Mlle Sanadon. (Voyez la note 4 de la lettre 319.)

Ah ! j'oubliais ; la grosse Duchesse voulait vous envoyer les lettres du Chevalier de Boufflers. Quand vous voudrez envoyer de petits paquets ici (à peu près de la grosseur d'une livre de thé) par le courrier de l'ambassade, adressez-les à elle, en n'oubliant pas le mot de *douairière,* et une seconde adresse.

Ce vendredi 27.

Votre cousin ne partira pas sitôt, il s'est si fort ennuyé chez moi il y a cinq ou six jours, que je ne l'ai pas revu depuis, et c'est par le Blaquière que j'ai appris le retardement de son départ.

J'ai passé la plus mauvaise nuit du monde ; c'est sans doute une mauvaise digestion qui en est la cause. Je suis triste et chagrine, ainsi je ne causerai point aujourd'hui. D'ailleurs je ne sais rien de nouveau si ce n'est que la fièvre a repris à Pont-de-Veyle et qu'elle l'a quitté. Il soupe tous les soirs chez moi avec le peu de gens que je peux raccrocher.

Adieu jusqu'à dimanche, que j'espère recevoir de vos nouvelles, qui me donneront peut-être lieu d'ajouter quelque chose à ce volume, qui vous paraîtra aussi ennuyeux qu'une vieille gazette ; je serais bien tentée de le jeter au feu.

Je reçus hier des lettres de Chanteloup, vous en seriez très-content. Ils ne m'induisent point en tentation ; en m'exprimant leurs regrets, ils y joignent toutes les représentations les plus fortes et les plus raisonnables pour me détourner de mon voyage avant le printemps prochain, qu'alors l'Abbé viendra me chercher, et que nous ferons d'aussi petites journées qu'il me conviendra.

Je n'oublie point votre armure,[15] mais je crains bien qu'il n'en soit comme des *Mémoires* de Saint-Simon. Les deux sœurs Béthune,[16] surtout la Comtesse, y donnent leur consentement de la meilleure grâce du monde, on n'attend plus que celui du Maréchal de Broglio.[17] Mme de la Vallière lui a écrit il y a deux jours, je vous manderai quelle sera sa réponse.

J'ai fait tous vos compliments aux dames du Carrousel. Vous

[15] Cette armure, achetée par Walpole l'année suivante et placée dans une niche sur l'escalier principal de Strawberry-Hill, est décrite par lui en ces termes :—" Armure de François 1er, Roi de France, en acier doré et couverte de bas reliefs d'un beau goût ; sa lance est d'ébène incrustée d'argent ; son épée d'acier, magnifiquement incrusté d'or, ouvrage probablement de Benvenuto Cellini ; il y a également l'armure pour la tête du cheval. Cette armure complète de grande valeur fut acquise à la collection Crozat en 1772, à la mort du Baron de Thiers, quand la Czarine acheta la belle collection de tableaux et de bronzes." (*Description de Strawberry-Hill*, dans les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, p. 439.)

[16] Marie-Thérèse Crozat, Marquise de Béthune, et Antoinette-Louise-Marie Crozat, Comtesse de Béthune, filles du Baron de Thiers.

[17] Il était le mari de la fille cadette du Baron, Louise-Augustine-Salbigothon Crozat.

êtes fort aimé par elles, ainsi que de tous ceux dont vous voulez bien l'être.

Ce lundi 30.

La lettre que je reçus hier, datée du 23, devrait bien me couper la parole ; j'y ai cependant répondu hier par la poste ; je ne vous en dirai donc rien aujourd'hui, si ce n'est que je vous prie de bannir vos craintes, ou du moins de ne m'en plus parler ; attendez mon manque de parole pour m'en dire de dures et de désobligeantes ; je les mériterai alors, comme étant la plus basse, la plus sotte, la plus folle, en un mot la plus ridicule du monde.

Je ne sais plus du tout quand votre cousin partira ; je suis bien tentée de vous envoyer ce volume par le Blaquière ; il prétend qu'il n'y aura nul inconvénient. Si je vois que votre cousin ne se détermine pas à partir, je pourrai bien prendre ce parti.

Je vais vous surprendre, en vous apprenant que la grosse Duchesse dîne aujourd'hui à Luciennes chez la Sultane ; le Bacha, son fils, a exigé d'elle cette complaisance ; il y a huit jours qu'elle s'en défend ; mais il a fallu céder ou se brouiller avec lui. La petite Maréchale [18] est fort aise de l'avoir pour compagne. Les autres femmes qui sont à ce dîner sont Mmes de Valentinois, de Montmorency et de Choiseul, ce dernier nom vous surprend ; mais c'est celle qui est jeune et belle, et dont le mari [19] est le grand ennemi du grand-papa. Les autres convives sont M. le Chancelier, tous les ministres d'État et tout le corps diplomatique, excepté les ambassadeurs d'Espagne et de Naples [20] ; ce sont les seuls qui ne vont point chez elle ; apparemment qu'ils suivent leurs instructions.

Je ne veux point tarder à vous donner du plaisir ; l'affaire de l'armure est en très-bon train ; mais après l'aventure des *Mémoires* de M. de Saint-Simon, je n'ose plus compter que sur ce que je tiens. Dites-moi, si votre prudence vous le permet, s'il n'y a point quelque sujet d'inquiétude sur la guerre. Nos confédérés [21] d'ici, qui ne demanderaient que plaies et bosses, en murmurent quelque chose ; le Prétendant a quitté Rome.[22]

[18] De Mirepoix. (W.)

[19] C'est peut-être Charles-Antoine-Étienne, Marquis de Choiseul, qui épousa Françoise Walsh, fille cadette du Comte de Serrant.

[20] Le Marquis Caraccioli.

[21] C'est de la sorte qu'elle indique le parti du Duc de Choiseul. (B.)

[22] A l'époque où cette lettre fut écrite, Charles-Edward était sans doute à Paris, où il était venu donner suite à des projets matrimoniaux qui étaient encouragés à Versailles, à moins qu'il ne vint de quitter Paris, pour satisfaire à une requête présentée par la Cour anglaise à celle de France. Le Prétendant voyageait sous le nom de John Douglas ; et logeait à l'Hôtel Brunswick, près de la rue Saint-Honoré.

On dit qu'il va se mettre à la tête des confédérés de Pologne [23]; le Marquis de Fitzjames est parti avec une commission de notre cour. On dit que c'est pour le joindre; cela ferait-il quelque sensation chez vous? Cette nouvelle ne me paraît qu'une peau d'âne, c'est-à-dire un conte.

L'affaire de M. de Guines n'est point finie, cependant on dit qu'il retournera, mais moi je n'en crois rien, et je pense toujours que ce sera le Breteuil; d'autres croient que ce ne sera ni l'un ni l'autre. J'attends que cette affaire soit décidée pour terminer celle de votre lit.

Ce dimanche 6 octobre.

Je vous écrivis mercredi dernier pour vous mander où j'en étais de votre armure, je n'en ai pas entendu parler depuis. Je reçois dans ce moment votre lettre du 30, je n'y répondrai point par la poste; comme vous n'êtes point en train d'écrire je suppose que vous ne le seriez pas davantage de lire. Vous êtes si heureux dans votre solitude qu'il ne faut pas vous en détourner de ce qui vous amuse. Je ne me soucie des nouvelles et des événements que très-médiocrement, et le peu de part que vous y prenez augmente mon indifférence.

Je ne sais plus quand votre cousin partira, je ne veux confier cette lettre qu'à lui, ainsi elle pourrait bien ne vous être jamais rendue, ou du moins bien tard.

LETTRE 323

Paris, ce dimanche 29 septembre 1771.

Il faut avoir avec vous une patience d'ange. Je ne crains point les reproches, les réprimandes—quand je les ai méritées—mais il est bien dur d'avoir à les entendre quand on n'a aucun tort et qu'on est parvenu à l'impossibilité d'en avoir jamais.

Je n'ai point quitté mon journal pour prendre un autre ton, je l'ai continué, et vous en aurez la preuve quand vous reverrez votre cousin. Il y a huit jours qu'il devrait être parti; je le vis hier, je ne sais plus quand il partira. Malgré votre mauvaise humeur je continuerai mon journal, j'espère qu'il vous ennuiera,

[23] Les confédérés de Pologne continuaient de guerroyer sans succès contre la Russie.

Lettre 323.—Inédite.

c'est une vengeance que je me permets avec plaisir. Vous me dictez ce que vous voulez que je vous écrive ; pour ne pas tarder à obéir je vous dirai que Mme de la Vallière me dit il y a environ quinze jours, que Mme Boullongne, qui est sa négotiatrice pour l'armure, lui avait dit que les maris [1] des deux sœurs voulaient avoir par écrit le consentement de la sœur aînée, la Comtesse de Béthune. Je passai chez elle, ne la trouvant pas je lui écrivis le lendemain et vous vous doutez bien de quel ton. Je reçus la réponse du monde la plus obligeante, le consentement le plus complet, les expressions les plus polies, et comme il n'y avait rien qui désignât que cette lettre fût pour moi (excepté le dessus) je le supprimai, et je dis à Mme de la Vallière de faire usage de cette lettre comme si c'était à elle qu'elle fut écrite. C'est ce qu'elle a fait. Mme Boullongne, à qui elle l'avait envoyée, lui a mandé que le Marquis et la Marquise de Béthune donnaient leur consentement, mais qu'on n'avait point encore la réponse du Maréchal de Broglio ; qu'elle attribuait cette négligence à sa situation présente, que sa femme n'attendait que le moment d'accoucher ; qu'elle lui conseillait de lui écrire, ce que la Duchesse m'a promis de faire. Ce que je vous raconte là me fut dit mardi dernier, depuis ce jour je n'ai point vu la Duchesse ni je n'en ai entendu parler. Le Maréchal de Broglio étant à la campagne, j'ai supposé que mes questions seraient en pure perte, puisqu'il fallait un certain temps pour qu'il reçût la lettre de la Duchesse, et un autre certain temps pour que la Duchesse reçût sa réponse. Voilà exactement ma conduite. Je soupe demain chez la Duchesse, et je prévois qu'elle n'a point encore eu de réponse, ou que si elle en a eu elle n'est pas favorable, parce qu'elle n'aurait pas tardé à m'en mander le succès.

À l'égard du tapissier, je ne l'enverrai point chercher que lorsque je serai sûre du départ du Baron de Breteuil ; pour le présent il n'y a rien de plus incertain.

J'eus hier la visite de M. de Guines ; votre cousin était chez moi, ils me parurent fort aises de se rencontrer.

Le volume que vous portera votre cousin contient tant de toutes sortes de choses que je n'en ai point à vous dire dans mes lettres. Je comprends très-aisément que vous me pardonneriez mes manques d'exactitude, et comme entre amis toutes

[1] Selon le *Dictionnaire de la Noblesse* de La Chenaye Desbois l'aînée des sœurs était la Marquise de Béthune, qui n'était pas veuve, mais Mme du Deffand a peut-être raison. Le mari de la Comtesse de Béthune mourut en 1769.

choses doivent être égales, je vous pardonnerai très-facilement les vôtres ; ne vous gênez donc point à l'avenir, ne faites que ce qui vous convient, et surtout ne prenez plus je vous prie pour confident de vos leçons et de vos craintes MM. des bureaux. Je crois pouvoir exiger de vous cette discrétion et cette attention.

Que vous importe que j'ai envie de vivre ou de mourir ? Cela n'ajoute ni ne retranche un instant à mes jours. Quand on écrit à ses amis on ne croit point devoir s'observer. Toute personne qui me connaîtra ne sera point étonnée que j'aie quelquefois des moments de tristesse. Je pourrais les ennuyer en leur en parlant, mais ils ne m'en feraient pas un crime.

M. de Duras n'a plus le commandement de Bretagne, il est donné à Monsieur le Duc de Fitzjames.

Le mariage du fils [2] de la petite sainte avec Mlle de Gouffier se fit lundi dernier ; Mme de la Vallière leur donna à souper le jeudi d'ensuite.

J'eus hier à souper chez moi Mmes de Mirepoix et d'Aiguillon. Celle-ci m'a dit que quand vous voudriez envoyer quelques petits paquets ici qu'il fallait y mettre trois enveloppes, la première à celle pour qui il serait, la seconde à elle, en n'oubliant pas le titre de *douairière,* et la troisième à Monsieur son fils. Vous pouvez vous servir de cette instruction pour les boucles de souliers de la jeune Duchesse.[3]

LETTRE 324

Paris, ce 1er octobre 1771.

J'ai enfin le consentement des trois héritières du feu M. de Thiers, ce qui n'a pas été fort facile, parce que l'aînée [1] est en mésintelligence avec les deux autres. Mme de la Vallière nous a merveilleusement bien servi. Vous aurez donc l'armure de Francois Ier, il ne s'agit plus que de la faire estimer. Les cadettes dont j'ai le consentement par écrit demandent que l'aînée nomme l'estimateur ; cette aînée, qui est la Comtesse de Béthune, est à sa campagne. Je viens de lui écrire, je lui mande que Wiart ira avec l'estimateur qu'elle nommera, et payera sur-le-champ

[2] Marie-Gabriel-Florent-Auguste, Comte de Choiseul-Beaupré, marié en septembre 1771 à Marie de Gouffier, fille de Charles-Antoine, Marquis de Gouffier.
[3] La Duchesse de Châtillon, fille de la Duchesse de la Vallière.

LETTRE 324.—Inédite.

[1] Voyez la note 1 de la lettre 323.

à la personne qu'elle indiquera le prix auquel il la taxera. Je crains, je vous l'avoue, qu'il ne soit plus considérable que vous ne pensez. On disait hier chez Mme de la Vallière qu'une épée damasquinée d'or coûtait quinze ou vingt louis, et de là on appréciait le prix de l'armure. Peut-être Mme de Béthune fera-t-elle quelque difficulté de nommer l'estimateur. Je le voudrais, parce que vous auriez le temps de me répondre et de m'apprendre si vous voulez l'avoir à quelque prix que ce soit. Quarante, cinquante, soixante louis me paraîtraient une somme un peu considérable pour une telle fantaisie.

Je puis avoir votre réponse de dimanche en huit qui sera le 13, ne manquez pas à la faire au risque qu'il ne soit plus temps. Adieu.

LETTRE 325

Paris, ce mercredi 9 octobre 1771.

J'attendais constamment le départ de votre cousin pour faire partir mon volume ; il est énorme ; mais ce sont des rapsodies de trois semaines, de vieilles nouvelles, des réponses à quelques-unes de vos lettres dont vous ne vous souviendrez plus ; enfin de vrais galimatias. Pourquoi me l'envoyer, me direz-vous ? Je n'en sais rien, si ce n'est par le regret du temps que j'aurais perdu. Vous voilà prévenu ; si vous craignez l'ennui à un certain point, tenez-vous-en à la lettre d'aujourd'hui, et jetez le volume au feu.

J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous donner sur l'armure ; voilà le billet [1] que je viens de recevoir de Mme de la Vallière, qui vous mettra parfaitement au fait. Vous jugez bien que j'attendrai votre réponse pour terminer cette affaire ; l'armure restera chez Mme de la Vallière jusqu'à ce que je l'aie reçue. Ce bijou me paraît un peu cher,[2] et ressemble beaucoup au casque [3] du *Château d'Otrante*. Si vous persistez à le désirer je le payerai, je le ferai encaisser et partir sur-le-champ. C'est certainement une pièce très-belle et très-rare ; mais, comme vous

LETTRE 325.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Ni ce billet ni celui qui est mentionné par Mme du Deffand à la fin de cette lettre, ne figurent actuellement au manuscrit.

[2] On l'avait d'abord estimé mille écus ; mais il fut acheté pour cinquante louis. (B.)

[3] Le casque d'Alphonse, ancien Prince d'Otrante, qui joue un rôle si important dans le développement de l'intrigue du roman de Walpole.

voyez, infiniment chère, et pour laquelle il faudra peut-être faire bâtir un château de Madrid,[4] comme nous en avons dans le bois de Boulogne.

À l'égard de votre lit, de ses circonstances et dépendances, et des deux fauteuils, je n'enverrai chercher le marchand de la rue de la Huchette que lorsque M. d'Aiguillon se sera décidé à nommer un ambassadeur.[5] Votre cousin vous racontera tout ce qu'il sait. Il est très-bien instruit, et il vous mettra au fait, mieux que je ne pourrais faire, de l'état des choses et du jugement qu'on en peut porter ; il a de l'esprit, de la chaleur et beaucoup de franchise—je devrais peut-être dire d'indiscrétion (vous ne serez pas étonné si ces deux mots me paraissent synonymes). Il est fort mécontent, je crois que ses affaires se sont mal tournées, et qu'il fera une perte considérable. Ce que je sais de son affaire c'est par M. de Tourville ; je n'ai pas cru prudent ni poli de le questionner lui-même, d'autant plus qu'il s'agit non-seulement de la perte de son emploi, mais de restitution qu'on exige. Son frère Robert avait peut-être prévu cet orage, et ce pourrait bien être une des raisons qui lui ait fait désirer d'être employé ailleurs. Cela ne fait point de bruit dans le monde. Excepté les gens d'affaires, on ne sait rien de tout cela.

Nos confédérés sont étrangement scandalisés du dîner que la grosse Duchesse [6] a fait à Luciennes ; la grand'maman dit qu'elle s'est *souillée*. La crainte qu'elle me paraît avoir de le céder en chaleur et en animosité aux *dominations* (c'est ainsi que je nomme les dames de Beauvau et de Gramont), la fait tomber dans des exagérations ridicules et risibles. Vous ne le croirez jamais, mais je me conduis avec une prudence ineffable ; j'en suis moi-même étonnée, et je cherche quelle est la cause de ce grand changement ; je n'aurai point la fadeur de vous dire : *c'est le désir de vous plaire ;* non, ce n'en est point le motif, il me semble que c'est plutôt la vanité de jouer dans tout cela une espèce de petit rôle ; et puis, ajoutez l'excessive indifférence que j'ai pour les deux partis. Je vous sais bien bon gré de m'avoir détournée de mon voyage ; c'était une entreprise, par rapport à mes forces et à mes sentiments, beaucoup plus grande que

[4] Bâti en 1529 par François Ier, sur le modèle, dit-on, de celui où il avait été détenu en Espagne, à Madrid. La démolition en fut ordonnée par un arrêt de février 1788. (L.L.)

[5] Pour Londres. C'est avec le bagage de cet ambassadeur qu'on devait envoyer le lit de M. Walpole. (B.)

[6] D'Aiguillon. (W.)—Voyez la lettre 322, p. 283.

nature. Je me trouve très-bien de l'habitation de mon tonneau. Je crains moins l'ennui, je m'accoutume à mon âge ; je sens que mon bonheur dépend de supporter patiemment les privations, et d'arriver par degrés à pouvoir me passer de tout.

On est d'avant-hier à Fontainebleau ; Paris sera pour moi comme Londres l'est pour vous ; mais je n'ai point de Strawberry-Hill, je ne puis avoir les mêmes occupations que vous avez. D'abord je n'ai point d'yeux, ni de talent ; je n'ai ni chien, ni chat, ni goût, ni fantaisies, et je suis pour ainsi dire réduite à moi-même, à Mlle Saint Chrysostome et quelquefois à la fièvre et à la continuelle toux de l'ami Pont-de-Veyle : oui, à sa toux et à sa fièvre ; car dès qu'il a du relâche, il abandonne le coin de mon feu pour l'Opéra-Comique, et ma soupe et mon poulet pour aller souper ailleurs. Eh bien, en vérité, je trouve tout cela fort bon.

Je vois beaucoup le Caraccioli ; c'est comme si je l'avais vu toute ma vie ; on est pour lui, dès la première fois qu'on le voit, ce qu'on pourrait être pendant toute une éternité. Il m'amena hier Goldoni, pour me lire une comédie qu'on appelle le *Bourru bienfaisant ;* on m'en avait dit tant de bien, que je désirais de l'entendre. Je fus bien attrapée, c'est la pièce la plus froide, la plus plate qui ait paru de nos jours. Mais j'aurai plus de plaisir ce soir : Mmes de Mirepoix, de Boufflers et de Boisgelin souperont chez moi ; elles réciteront des scènes du *Misanthrope.* Elles en récitèrent avant-hier des *Femmes savantes,* mais si parfaitement bien, qu'il y avait longtemps que je n'avais entendu rien qui me fît autant de plaisir. Mais je m'avise que je ne vous en fais guère en écrivant si longuement ; j'espère du moins que le style ne vous déplaira pas, c'est celui dont je me sers avec tous mes autres amis.

Ne tardez pas à me répondre et à vous décider pour l'armure ; si vous persistez à la vouloir, vous l'aurez au plus tard dans le courant du mois prochain.

Comme on allait fermer ma lettre je reçois ce billet. Je vous écrirai demain ce que j'aurai appris.

LETTRE 326

9 octobre 1771, à midi.

Quelle nuit j'ai passée ! . . . il n'y a point eu de sommeil depuis six heures. Je fus hier si abattue toute la journée, que j'espèrais une bonne nuit. Ah ! vous m'avez rendu un grand service en me faisant renoncer à mon voyage. Je n'aurais pas pu soutenir la fatigue, et tout ce qu'on me raconta hier du séjour ne me donne aucun regret. J'aurais été dans une contrainte perpétuelle pour ne pas contrarier tout ce que j'aurais entendu. Vous êtes d'excellent conseil, aussi je ne veux que les vôtres. Je voudrais que vous fussiez un aussi bon médecin du corps que vous l'êtes de l'âme. Je vous demanderais une recette pour dormir ; celle que vous me donneriez serait peut-être de ne pas penser à vous. Mais à quoi voulez-vous que je pense ? Ne voyez-vous pas, par ce que je vous ai écrit dans mon insomnie, combien j'ai l'esprit et les sens engourdis. Ah ! on pourrait me mettre la bride sur le col, me donner mes coudées franches. Je n'en abuserais pas. Je suis bien plus près de l'imbécillité que de la folie. Peut-être quand j'aurai reçu de vos nouvelles sortirai-je de cet état ; si vous me dites quelques paroles douces, elles me réveilleront, me ressusciteront ; l'esprit et le cœur contents contribuent beaucoup à la santé. Tout ce que je désire le plus, c'est que vous me disiez que vous êtes très-content de moi. Je le suis extrêmement de vous, et jamais je n'ai été aussi persuadée que je le suis dans ce moment, qu'un ami sincère et sévère est le plus grand bien de la vie. Je me moquais hier au soir de la vivacité, de la violence même de la Princesse de Beauvau ; je pensais que si elle avait un ami aussi sage que celui que j'ai et qu'elle l'aimât autant que je l'aime, elle serait plus

LETTRE 326.—L'original de cette lettre* ne figure pas actuellement dans le corps du manuscrit, ayant été donné par Miss Berry au Marquis de Sainte-Aulaire, qui l'imprima le premier dans sa *Correspondance inédite de Mme du Deffand* (Paris, 1859 ; tome i, pp. 436–7) ; la lettre fut ensuite comprise par le même éditeur dans sa *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt* (Paris, 1866 ; tome ii, pp. 65-6). (Voyez notre *Introduction*, I, § 2.)

* Ceci n'est pas, à proprement parler, une lettre indépendante, bien qu'imprimée comme telle par le Marquis de Sainte-Aulaire, mais forme évidemment une partie de la lettre précédente portant la même date. Comme ce fait ne fut remarqué qu'une fois les lettres entièrement numérotées, on a laissé le fragment constituer une lettre séparée, avec son numéro, dans la présente édition, pour ne pas courir le risque de bouleverser le numérotage des lettres suivantes, et d'introduire des erreurs parmi les références, soit de l'introduction, soit des notes.

prudente et plus mesurée. Je fus fort contente d'elle par rapport à moi, elle me marqua beaucoup d'amitié ; mais je suis fâchée de la situation où se trouve son mari ; elle peut bien y avoir quelque part.

Voilà une bien longue lettre, et qui n'est pas *forte de choses* (c'est une expression de Fontenelle). C'est une petite consolation que je me donne de causer avec vous. Je n'en userai pas de même à l'avenir ; je sais que vous n'aimez point les lettres, et celle-ci serait capable de vous en faire perdre le goût, quand vous les aimeriez autant que je les aime. Enfin je dois finir ; mais si je m'en croyais, je continuerais à écrire jusqu'à ce que je reçusse un billet de vous.

LETTRE 327

Paris, ce vendredi 11 octobre 1771.

Les choses rassurantes et consolantes que Mme de la Vallière avait à me dire,[1] et qu'elle m'a dit hier au soir, c'est que la prisée de l'armure, bien éloignée d'être de mille écus, n'est portée dans l'inventaire qu'à dix louis. Ce qui a donné lieu à la méprise c'est que l'huissier priseur étant à la campagne, les gens qui étaient chez lui dirent à M. Bonnay, qui était allé aux informations de la part de Mme de la Vallière, que la prisée était

LETTRE 327.—Inédite.

[1] Ceci a rapport au billet trouvé avec cette lettre :—" Madame la Duchesse de la Vallière, à force de soins pour ce qui peut intéresser Mme du Deffand, a appris des nouvelles plus agréables que celles qu'elle lui a fait savoir ce matin au sujet de l'armure. Elle remet à demain à lui en parler plus amplement.
Ce 9 à 4 heures."

La lettre suivante est probablement celle à laquelle Mme de la Vallière fait allusion :—" Madame la Duchesse de la Vallière me charge d'avoir l'honneur de vous répondre, Madame, sur le billet que vous venez de lui envoyer. L'armure est chez elle depuis avant-hier. Elle attendait le plaisir de vous voir demain au soir, et elle avait remis à vous en parler dans ce moment-là. C'est un objet très-difficile à transporter, cette armure est toute montée sur un homme de bois à charnières qui est posé sur une estrade. Il a fallu quatre hommes pour la transporter chez elle avec un brancard ; et on regarde comme impossible de l'envoyer sans la faire encaisser auparavant chez Madame la Duchesse parce que plus on la transporterait sans cette précaution, plus on la gâterait. C'est un superbe morceau d'ouvrage et de curiosité. Elle est dorée de haut en bas ; le sabre, la lance, et le front du cheval y sont aussi ; j'ai été chez celui qui a estimé tout le mobilier de la maison, il est à sa campagne, mais on m'a dit chez lui qu'il l'avait estimée mille écus, et toutes les personnes qui l'ont vue croient qu'elle vaut plus que cela. Dès que ce monsieur sera revenu il viendra parler à Madame la Duchesse. Elle est d'avis que Mme de Béthune envoie un homme à elle pour estimer cette armure. Elle ne voudra pas qu'elle sortît de chez elle sans avoir auparavant satisfait la famille, soit des mille écus qui est la somme de l'estimation, soit de la somme à laquelle l'homme de Mme de Béthune la fera monter. Madame la Duchesse compte toujours avoir l'honneur de vous voir demain. Elle vous en parlera avec plus de détail.
BONNAY."

de mille écus. En approfondissant pourquoi ils avaient dit cela, ils ont dit que lorsque l'huissier faisait l'inventaire, un brocanteur qui s'y trouva dit qu'il en donnerait volontiers mille écus. Cette armure est dans la salle à manger de Mme de la Vallière, elle attire plusieurs curieux. Le Maréchal de Broglio et la Marquise de Béthune laissent Mme de la Vallière maîtresse du prix. La Comtesse de Béthune en fait autant pour moi, ainsi nous pouvons l'apprécier selon notre volonté. Mme de la Vallière ne trouvant pas noble de s'abuser de cette permission, a envoyé chercher un brocanteur de sa connaissance, qui lui a dit qu'il n'y avait de prix fixe pour une telle chose, que sa valeur dépendait de la fantaisie, qu'il était possible en la mettant à l'enchère que, de dix louis qui serait la première criée, elle fût portée à plus de cent ; que lui, par exemple, couvrirait toujours l'enchère jusqu'à [ce] qu'elle fût à cinquante et qu'il était prêt à les donner sur-le-champ. M. de la Vallière, qui a grande envie de l'avoir, les a offerts aussi. Nous avons conclu, Mme de la Vallière et moi, qu'il fallait attendre le retour de la Comtesse de Béthune, qui est à la campagne, et que je la prierais d'envoyer quelqu'un pour y mettre le prix. Si elle y consent, il faudra alors payer ce qui sera décidé. Si elle n'y consent pas, l'avis de Mme de la Vallière et le mien, et celui de M. de Beauvau (qui a été voir ce petit bijou) est que vous donniez les cinquante louis. Mais nous avons encore un autre avis, Mme de la Vallière et moi, qui est, que si vous ne voulez pas payer si chère cette fantaisie, on reportera l'armure chez M. de Thiers et quand l'inventaire sera ouvert, je serai avertie du jour qu'elle sera en vente, j'enverrai Wiart pour la pousser jusqu'à la somme que vous voudrez y mettre ; vous aurez tout le temps que vous voudrez pour vous décider. Mme de la Vallière consent à garder cette armure chez elle jusqu'à ce que vous nous appreniez votre dernière résolution.

On avait apporté cette armure sans les gantelets, mais comme j'avais [été] prévenue qu'il y en avait et qu'ils étaient dans une autre chambre, à force de chercher on les a trouvés ; ainsi rien n'y manque ; vous pourrez être possesseur de ce bijou dans le mois prochain si vous voulez. C'est certainement une belle pièce pour un curieux comme vous.

Ce dimanche 13.

J'attendais le courrier pour fermer ma lettre ; il arrive et m'apporte la vôtre. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre.

J'attendrai votre lettre de dimanche pour qu'elle me confirme votre résolution sur l'armure. Je lirai demain aux Duchesses l'article qui les regarde. Je n'ai pas bien compris la citation, " M. Hume ne pourra jamais dire que je lui suis infidèle." Wiart ira chez le marchand de la rue de la Huchette ; nous sommes fort bons l'un et l'autre pour les commissions, nous avons de la mémoire et de la suite.

Votre cousin vous porte des volumes ; ne craignez point la récidive.

Je suis fort touchée et reconnaissante de l'amitié de Milady Churchill et de mademoiselle sa fille. Je ne me soucie plus du tout du petit Craufurd. Je m'intéressais tout-à-fait à lui, mais puisqu'il a M. Hume et M. de Lauraguais pour confidents, consolateurs, et amis, je l'abandonne.

Tout le monde est à Fontainebleau, les Beauvau partirent hier, ils y resteront un mois. Mme de Mirepoix soupe ce soir chez moi, et partira demain. Les Caraman reviendront de leur campagne mardi. Mme de Cambis était avec eux depuis trois semaines. J'ai fait des recrues pour mes soirées de ce que j'ai trouvé de plus passable et de plus facile à avoir. Milord Robert Spencer [2] soupe souvent chez moi, il ne parle ni ne mange, mais il joue au trictrac avec la Marquise de Boufflers. Je suis fort bien avec elle, et en vérité avec tout le monde. La parfaite indifférence est le véritable secret pour y parvenir. Je vois tous les jours l'ami Pont-de-Veyle, sa toux ne discontinue point, mais dans ce moment-ci il ne me siérait pas d'en être importunée ; j'ai une fonte horrible, j'éternue, je mouche, je crache, je suis sourde, et j'ai fort mal à la tête. J'espère cependant qu'il ne s'ensuivra pas un rhume. J'espère que vous vous portez bien. Adieu.

Je n'ai point entendu parler de la Comtesse de Béthune, apparemment qu'elle n'est pas revenue de sa campagne. Je n'ai nulle crainte qu'elle apporte aucune difficulté à notre affaire, ainsi selon votre réponse l'armure partira ou plus tôt ou plus tard. Si vous consentez aux cinquante louis c'est affaire faite. N'en écrivez point au Chevalier Lambert, je suis fort en état de vous faire cette avance, et j'en prendrai le droit de vous donner des commissions à mon tour.

[2] Fils cadet du deuxième Duc de Marlborough. Lord Robert était le compagnon de Fox, Fitzpatrick, et autres de la même société. Il mourut en 1831.

LETTRE 328

Paris, ce dimanche 20 octobre 1771.

Oui, vous aurez l'armure, et sans une petite anicroche qui m'a arrêtée elle serait déjà partie ; elle subsiste encore, mais je passerai par dessus. Je compte ces jours-ci charger Mme Poirier du soin de l'emballer. Je suis sûre qu'elle y apportera toutes les attentions possibles, et Mme de la Vallière avec le poète Bonnay auront l'œil à ce que l'on fera. Mme de la Vallière m'a dit de vous mander qu'elle la fait épousseter deux fois par jour. Ne vous mettez point en peine de me faire rembourser. Je ne serais pas fâchée d'avoir un compte en banque avec vous, cela me serait utile pour les commissions que je pourrais vouloir. N'allez cependant pas craindre que je vous en accable, je sais que vous les craignez, et si je prenais la liberté de vous en donner, je prendrais celle de prier Mme Churchill de les faire et vous en épargner la peine.

Je vous envoie un billet du marchand d'Aubusson, qui vous rend compte de votre autre commission. Je garde les deux fauteuils, ils partiront avec le lit, ou si par les circonstances vous ne pouvez pas avoir le lit, je pourrai bien vous les faire tenir par quelque occasion. La *Gazette* ne dit pas vrai sur M. de Guines ; rien n'est décidé. Les apparences ne sont pas pour lui.

La petite vérole a pris il y a deux jours à Madame la Comtesse de Provence. Le Roi reste à Fontainebleau, à ce que je viens d'apprendre.

Une nouvelle qui n'est pas bien importante, mais qui vous surprendra, c'est que Mme de Luxembourg va à Chanteloup, elle partira demain ou samedi afin qu'il ne se rencontre pas un vendredi dans le cours de son voyage. Elle veut qu'il soit aussi heureux qu'il est extraordinaire, les vendredis portent malheur. Je crois que vous savez qu'elle était pour le moins très-froidement avec les gens qu'elle va chercher, elle n'allait pas chez eux à Paris, ils ne s'attendaient ni n'espéraient pas l'honneur qu'elle leur fait.

Il arriva un accident à Chanteloup il y a eu hier huit jours. La moitié d'une aile du château tomba par terre, les personnes qui l'habitaient, qui étaient quatre ou cinq principaux domestiques, en étaient sortis un quart d'heure auparavant. Ce qui

LETTRE 328.—Inédite.

a causé cet accident c'est qu'on avait creusé la terre pour faire un aqueduc, et qu'on avait trop approché des fondements sans prendre la précaution de rien étayer. Heureusement personne n'a été blessé. Le dommage n'est pas aussi grand qu'on l'imaginait, il ne coûtera que dix ou douze mille francs à réparer ; mais tous les logements de l'autre partie de l'aile seront hors d'usage pendant quelque temps, et c'est en cela qu'on peut dire qu'à quelque chose le malheur est bon. Je crois que les maîtres du château ont été un peu excédés de la nombreuse compagnie qu'ils ont eue cet automne. Je vous renouvelle mes remercîments de n'avoir pas été du nombre.

Vous seriez très-content de la vie que je mène, mon plan est de souper tous les jours chez moi sans me tourmenter pour avoir de la compagnie ; je prends celle que le hasard me donne. Je soupe de temps en temps chez Mme de la Vallière, chez la Duchesse de Boufflers ; vous approuverez cette nouvelle liaison. Et puis les Caraman sont de retour, je peux aller chez eux quand il me plaît. J'aime toujours beaucoup Mme de Cambis. Je vois tous les jours l'ami Pont-de-Veyle, quelquefois l'incomparable [1] et sa Dulcinée,[2] mais cette liaison se refroidit beaucoup, dont je ne suis pas fort affligée. Je suis très-contente de la grosse Duchesse, elle n'a point encore quitté Rueil, mais elle ne vient point à Paris sans me voir et sans souper chez moi. Je verrai vraisemblablement bien peu Mme de Mirepoix, l'éloignement des quartiers et ses séjours à la cour en seront cause, j'y aurai beaucoup de regrets. Les Beauvau sont à Fontainebleau depuis huit jours. Je n'ai point entendu parler d'eux et j'en suis un peu inquiète. Je crains les mauvais offices de la Dulcinée, qui a quelque jalousie des attentions qu'ils ont pour moi ; mais la paix de la bonne conscience me rassure.

Vous avez raison d'aimer Mme de la Vallière. Elle a mis un zèle infini à l'affaire de l'armure, et sans elle, elle n'aurait point réussi. S'il était possible que vous trouvassiez quelques oiseaux extraordinaires, vous feriez bien de lui en faire la galanterie ; en attendant envoyez-moi pour elle un exemplaire de votre *Château d'Otrante* bien relié ; je lui ai prêté le mien que je veux ravoir.

Vous devez avoir vu votre cousin, il est parti d'ici le 10, il a dû être à Londres le 14 ou le 15, il a dû vous remettre un paquet énorme. Je ne sais s'il est bien content, je ne le crois

[1] Prince de Bauffremont. (W.)

[2] Marquise de Boufflers. (W.)

pas. Je ne sais quand vous recevrez cette lettre, vous ne serez de retour que le 29 ou le 30. N'importe, elle vous attendra, il pourra y en avoir encore une autre qui vous annoncera le départ de l'armure. J'ai ânonné en dictant cette lettre, il est midi, et j'ai passé une nuit absolument blanche ; comme je n'ai rien à faire, je vais tâcher d'attraper quelques heures de sommeil. Adieu.

P.S.—La petite vérole de Madame la Comtesse de Provence n'est que volante, on n'a fait déloger personne à Fontainebleau que Monsieur le Comte de Provence, à qui on a fait changer d'appartement. C'est Madame la Duchesse de Villeroy qui vient de me le mander.

LETTRE 329

Ce mercredi 23 octobre 1771.[1]

Je ne comptais point vous écrire aujourd'hui, mais il m'est très-important de vous prévenir, en cas que vous n'ayez point encore fait partir les vers [2] de Madame la Duchesse d'Aiguillon pour le Roi de Suède, de vous prier de me les adresser à moi, et de vous bien garder de les envoyer directement à elle. Je vous en expliquerai la raison dimanche prochain, et je vous apprendrai en même temps de fort bonnes nouvelles, mais pour aujourd'hui, je n'ai que le temps de vous dire un *t*, un *i*,[3] etc.

LETTRE 330

Dimanche, 27 octobre 1771.

Il est six heures du matin, et selon ma détestable coutume je ne saurais dormir. Pour charmer mon ennui je commence cette lettre que je ne finirai qu'après l'arrivée du courrier.

Je vous écrivis mercredi 23, pour vous prier de ne point envoyer directement à Mme d'Aiguillon l'édition de ses vers au Roi de Suède, mais de me les adresser. Voici pourquoi. Vous vous souvenez de ses cabriolets. Je suis obligée de lui faire un présent ; j'ai trouvé une très-jolie petite table, dont

Lettre 329.—Inédite.

[1] Les dates du mois et de l'année ont été ajoutées par Walpole.

[2] "Vers présentés à sa Majesté le Roi de Suède, à Ruel le Samedy, 9 mai 1771, par Madame la Duchesse D'Aiguillon Douairière. . . ." imprimés a Strawberry-Hill.

[3] Paroles d'une chanson. (W.)—Voyez la lettre 337.

Lettre 330.—Inédite.

le tiroir est une écritoire. Rien ne serait plus agréable, et n'aurait tant de grâce, que de l'y faire trouver vos imprimés. J'attendrai que je les aie reçus pour envoyer la table. Je voudrais que ce fût bientôt, et que ce présent précédât de beaucoup le premier jour de l'an, afin qu'il ne pût être regardé comme une étrenne. Venons actuellement à la plus importante de toutes les affaires, à cette armure tant désirée par vous, tant enviée par d'autres, tant admirée par tout le monde. Elle est depuis mercredi en route. Elle arrivera au plus tard à Calais vendredi premier du mois prochain ; c'est Mme Poirier qui a fait faire l'emballage, où l'on n'a rien négligé de ce qui pouvait mettre à l'abri de tout accident. De crainte de la pluie et même de l'humidité, on a couvert le ballot d'une toile grasse, ainsi quand il tomberait dans la rivière l'eau ne pourrait pas le pénétrer. On ne peut pas savoir précisément quel jour vous pourrez le recevoir. Il faudra attendre un paquebot pour Londres, et puis le vent décidera du jour de son arrivée.

Vous ne doutez pas que je ne sois charmée du plaisir que vous aurez ; vous devez beaucoup de remercîments à Mme de la Vallière ; mais je lui ai dit que je vous détournerais de lui écrire et que je vous indiquerais des moyens de lui marquer votre reconnaissance, qui lui seraient bien plus agréables qu'une lettre de compliments : ce serait de lui chercher quelques oiseaux qu'elle n'eût point. Je lui ferai faire ce soir la liste de ceux qu'elle a. Si vous en trouvez quelques uns de jolis, et que vous trouviez le moyen de lui faire parvenir, il ne faut pas manquer de lui faire cette galanterie. Si la chose est impossible, ou trop difficile, il faudra imaginer quelqu'autre petit présent. Je tâcherai de découvrir ce qui lui sera agréable.

Il est impossible de mettre plus de zèle, et de suite aux soins qu'elle s'est donnés ; malgré ma bonne volonté je puis vous assurer que sans elle je n'aurais point réussi, et que ce n'est point par rapport à moi qu'elle a voulu vous obliger ; elle vous aime beaucoup, et elle a été charmée de vous en donner des marques. Sa fille [1] est infiniment glorieuse de ce que je lui dit de votre goût pour elle. Elle vous croit le plus bel esprit et le plus grand philosophe du temps passé, présent, et à venir. Elle vous mettrait au dessus des sept sages de la Grèce si elle en avait jamais entendu parler ; enfin vous êtes en grande réputation dans le Carrousel.

[1] La Duchesse de Châtillon.

Je vous quitte pour essayer de dormir, je continuerai cet après-dîner.

À 2 heures après midi.

Mon sommeil n'a pas été long, et je me trouve plus accablée que je ne l'étais ce matin. En attendant l'arrivée du facteur je viens d'écrire à Chanteloup pour pouvoir donner cet après-dîner mes lettres à Mme de Luxembourg, qui part demain pour y aller, et qui y passera huit jours.

Voilà le facteur qui arrive, et comme j'y étais bien préparée je ne suis ni étonnée ni fâchée de n'avoir point de lettre, mais c'est tant mieux pour vous, celle-ci en sera plus courte, je n'ai pas occasion d'y rien ajouter.

Je pourrais vous mander beaucoup de nouvelles, dans le fond elles vous seraient fort indifférentes, et ce me serait une fatigue de les dicter.

Je crains que vous n'approuviez pas le conseil de donner des oiseaux ; je n'ai nulle attache à cette idée, et si vous y trouvez quelque difficulté ne le suivez point.

J'attends mercredi avec impatience pour avoir de vos nouvelles, et pour savoir si mon journal ne vous a pas déplu. Selon ce que vous m'en écrirez je reprendrai ou j'abandonnerai cette forme. Vous me ferez plaisir de me dire quelquefois un mot de votre santé.

LETTRE 331

Ce mercredi 30 octobre 1771.

Nous voilà donc en paix ! le ciel en soit béni ; il nous y maintiendra, j'en suis sûre, et nous n'aurons plus à l'avenir de querelles ; *nos disputes ne rouleront que sur des larcins d'idées.* Comment trouvez-vous cette phrase ? La croyez-vous de moi ? J'espère que non : elle est de Marmontel, dans le conte des *Trois Sultanes.* Ah ! mon Dieu, quel auteur ! Qu'il a de peine, qu'il se donne de tourments pour avoir de l'esprit ! Il n'est qu'un gueux revêtu de guenilles.

Vous saurez que j'ai passé une nuit blanche, mais si blanche, que depuis deux heures après minuit que je me suis couchée, jusqu'à trois heures après midi que je vous écris, je n'ai pas exactement fermé la paupière ; c'est la plus forte insomnie que j'aie jamais eue ; mais depuis quinze jours, je ne dors que quatre

LETTRE 331.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ou cinq heures par nuit, séparées par des lacunes de six, sept ou huit heures ; je ne souffre point, j'ai rarement de l'agitation, je ne sais à quoi attribuer cette incommodité ; j'imagine toujours que ce sont les digestions ; cependant je mange fort peu ; et tous les jours je fais quelque retranchement ; je me porte bien dans la journée, j'ai la tête libre, et le seul inconvénient que j'éprouve, c'est un peu de faiblesse, et surtout dans les jambes. Suivez mon exemple, non pas en ne dormant point, mais en me rendant un compte aussi fidèle de votre santé, et c'est de quoi vous ne me parlez jamais.

Je suis parfaitement satisfaite que vous soyez content de mes lettres ; les louanges que vous leur donnez me font beaucoup de plaisir ; la vanité sans doute peut y avoir part, mais en vérité moins que vous ne croyez. J'ai beaucoup de correspondances actuellement, et même j'en suis fort fatiguée. Quelquefois j'écris des lettres dont je ne suis pas mécontente ; eh bien ! alors je regrette qu'elles ne soient pas pour vous, et puis je m'en console, parce que vous seriez bien importuné d'en tant recevoir.

Je viens d'écrire à la grosse Duchesse qui est à Pontchartrain ; je la prie de s'informer du petit paquet que vous m'annoncez et que je n'ai point reçu. Mme de Mirepoix a fait un voyage ici de deux jours, nous avons soupé ensemble chez les Caraman. Son frère [1] est toujours dans la détresse ; s'il n'obtient aucun secours, je ne sais ce qu'il deviendra.

Mme de Luxembourg partit lundi dernier pour Chanteloup ; elle y restera huit jours ; rien n'est plus comique et plus singulier que cette visite. C'est pour qu'elle soit placée dans ses fastes ; ce n'est pas assurément l'amitié qui en est le motif.

Oui, vous avez raison, mon voyage, quoique pour le printemps prochain, n'est pas cependant fort prochain, et sûrement vous serez appelé au conseil ; je me trouve trop bien de ceux que vous voulez bien me donner.

Souffrez qu'aujourd'hui je ne vous mande point de nouvelles ; j'ai la tête un peu étourdie.

Je n'ai plus rien à vous dire de votre armure, elle est payée, et je ne crois pas qu'elle le soit plus qu'elle ne vaut ; peut-être aurait-elle été au-dessous de cinquante louis à l'inventaire ; mais il y a grande apparence qu'elle aurait été par delà.

J'ai vos deux fauteuils chez moi ; je ne sais ce qui adviendra de votre lit. Les ambassades ne se nomment point ; j'en suis

[1] Le Prince de Beauvau.

fâchée et fort inquiète ; j'ai peur que cela ne signifie rien de bon.

Je vous remercie de votre attention du billet de loterie. Je voulais vous en écrire, et vous m'avez prévenue.

Je me repens de vous avoir parlé de ces oiseaux pour Mme de la Vallière, vous en aurez la tête troublée ; ne vous en contraignez point, une petite galanterie suffira.

Je suis fort aise que vous ayez retrouvé Rosette, et que vous le deviez au son de votre voix. Adieu, je suis un peu lasse.

Wiart exécutera vos ordres, Milord Spencer ne doit partir qu'après Fontainebleau. N'oubliez pas les livres que la grosse Duchesse vous a demandés ; il faudra les mettre dans la caisse que vous adresserez à M. Trudaine.

Si vous vous décidez à chercher des oiseaux pour Mme de la Vallière, ceux qu'elle n'a point ce sont des bengales, et des perroquets de Cayenne ; on en vendra peut-être chez Monsieur le Duc de Bouillon, qui comme vous savez, vient de mourir. J'ai chargé qu'on s'en informât. S'il y en a, vous n'aurez plus à y penser.

Je ne vous ai point parlé de la chute de la moitié d'une aile du château de Chanteloup ; cet accident arriva le 12 de ce mois, à huit heures et demie du soir, comme on était à table ; un quart d'heure plus tôt, il y aurait eu plusieurs personnes d'écrasées ; et si ç'avait été la nuit, il y en aurait eu plus de trente ; heureusement tout le monde en était sorti ; le dommage sera réparé pour douze ou quinze mille francs.

LETTRE 332

Paris, ce 6 novembre 1771.

Votre paquet arriva jeudi dernier à Mme d'Aiguillon, je ne l'ai point vue depuis. Elle est à Pontchartrain, et n'en reviendra pas sitôt parce que Mme de Maurepas est fort malade.

Je vis hier Mme de Châtillon, elle est fort contente de ses boucles, de ses fichus, et surtout de votre lettre ; voilà sa réponse.[1]

Vous aurez vu pourquoi je désirais vos imprimés ; à leur défaut j'y ai suppléé par un petit couplet de la façon de l'ami Pont-de-Veyle.

LETTRE 332.—Inédite.

[1] Cette réponse ne se trouve plus avec la lettre de Mme du Deffand.

Je ne compte pas m'adresser à madame votre sœur pour mes commissions. Ce sera toujours directement à vous, puisque vous me le permettez. Pour le présent je n'en ai point d'autres à donner, qu'une douzaine de fichus semblables à ceux de Mme de Châtillon, et douze petits verres, avec deux carafes, pareils à ceux que vous avez vus chez moi ; s'il y avait deux petits plateaux cela ferait très-bien, ce serait mon étrenne pour Mme de la Vallière.

Je comprends qu'il n'est pas facile d'envoyer des oiseaux, cependant M. de Souza lui en fait venir de Portugal ; on les met dans un sabot. Les marchands d'oiseaux peuvent donner des instructions et se charger même de les envoyer.

J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de Chanteloup. La Maréchale ne devait y rester que huit jours, on a obtenu d'elle quelques jours de plus. Peut-être part-t-elle aujourd'hui, mais si ce n'est pas aujourd'hui ce ne sera que samedi, car il est important d'éviter le vendredi. Votre réflexion est très-judicieuse et très-juste. On lui a ôté son logement à Versailles pour le donner à M. et Mme de Luxembourg. Il y a six mois qu'elle avait, disait-elle, le dessein d'aller à Chanteloup, je ne sais si elle l'aurait exécuté sans ce dernier dégoût.

Il est extraordinaire que vous n'ayez point encore vu votre cousin Thomas. Je n'entendais plus parler de Robert, mais je reçus hier une livre de thé, et il y avait sur l'enveloppe, " De la part de M. Robert Walpole " ; si vous le voyez, faites-lui mes remercîments.

L'Abbé Barthélemy m'annonce que je le verrai bientôt, j'en serai assez aise. Je suis comme vous, je n'ai pas grand'chose à dire, et puis je ne saurais m'imaginer que nos nouvelles soient intéressantes pour les étrangers.

Wiart a fait votre commission. Milord Spencer partira dans huit jours, il soupera chez moi ce soir ; j'aurai la Vicomtesse de Choiseul, l'amie de Mlle Sanadon. Si la mère oiseau [2] me vient voir je lui proposerai de passer la soirée avec moi, ainsi qu'à son Prince.[3] Je ne me brouillerai point avec elle, notre liaison n'a pas été assez intime ni assez vive pour qu'elle doive se terminer par une révolution, ce sera par un refroidissement insensible.

Avez-vous l'*Encyclopédie* de Voltaire ? Je la lis actuellement. C'est Mme d'Aiguillon qui me l'a prêtée, et qui m'a écrit, en

[2] La Marquise de Boufflers. (Voyez la note 2 de la lettre 223.)
[3] Le Prince de Bauffremont.

m'envoyant le six et le septième volumes, que je pourrais les donner après les avoir lus à M. de Creutz, ou bien vous les envoyer. Je ne sais pas ce qu'elle veut dire, je lui demanderai quand je la verrai. Faites-moi savoir si vous les voulez, pour que vous ayez la préférence sur M. de Creutz.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mme Greville, qui me donne une commission de porcelaine, et qui me promet pour me récompenser de ma peine la visite de M. Thomas Pitt,[4] neveu de Milord Chatham, qu'elle dit être beaucoup plus aimable que son oncle, et de Mme Pitt sa femme, qu'elle connaît peu, mais qu'elle croit aussi fort aimable. Mandez-moi ce que c'est que tout cela. Je suis un peu refroidie sur l'anglomanie.

Je vous remercie de m'avoir parlé de votre santé. Vous me ferez plaisir de m'en dire un mot de temps en temps. Adieu.

LETTRE 333

Paris, ce mercredi 13 novembre 1771.

Oh ! pour cette fois-ci, votre lettre est *forte de choses ;* j'attends avec impatience que vous me confirmiez la résurrection du Duc de Gloucester, mais je ne m'y attends pas.[1] Que je plains ma-

[4] Plus tard (1784) Lord Camelford. Il était peu probable qu'Horace Walpole donnât sur Thomas Pitt une appréciation très-favorable. Des goûts analogues en architecture les avait rapprochés à un moment, mais des divergences politiques avaient mis fin par la suite à leur intimité.

LETTRE 333.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Cette lettre est une réponse à la lettre suivante d'Horace Walpole (imprimée maintenant pour la première fois—voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"Londres, 7 novembre 1771.

Ce n'est pas aujourd'hui que je vous dirai que nous n'avons point de nouvelles ! Ha, Seigneur ! il n'y en a que trop. Nous croyons le Duc de Gloucester mort ; un courrier de Livourne qui arriva mardi le laissa à l'extrémité ; je ne sais quel doit être le sort de ma pauvre nièce ; la voilà bien à plaindre ! Je vous ai dit constamment qu'elle se préparait une destinée bien malheureuse. Si elle avait voulu suivre mes conseils, elle ne s'y serait jamais embarquée. Le public croit que la Princesse de Galles est dangereusement malade et qu'elle a un cancer à la bouche ; mais voici une histoire qui fait qu'on ne parle presque pas du reste ! Savez-vous que vous avez actuellement à Calais un autre frère du Roi ? Oui ! Sa femme ? Oui, un Prince, une Princesse du sang ! Oui, vraiment ! Non seulement le Duc de Cumberland, mais encore une Duchesse de Cumberland aussi. C'est peu encore. Encore ce n'est pas Milady Grosvenor ; et ce qui jette encore de l'extraordinaire sur cette surprenante nouvelle, c'est que la Princesse tient de bien près aux affaires de Wilkes ; ce n'est pas sa fille, mais enfin c'est la propre sœur du Colonel Lutterel, que la cour avait introduit par force à la Chambre des Communes à la place de Wilkes. Ceci fait tourner la tête, mais venons au détail.

Vendredi passé, le Roi reçut une lettre de son frère qui lui annonça sa retraite à Calais avec Mme Houghton (même nom * avec la maîtresse fameuse des Ducs de

* Le vrai nom était "Horton."

dame votre nièce ! Convenez que la vie est abominable, que les malheurs sont réels et le bonheur une illusion. J'en suis si fortement persuadée, que la vieillesse m'est moins insupportable que naturellement elle le doit être. Je dis sur toutes les choses qui me fâchent (et qui sont continuelles) : Cela ne durera pas longtemps ; cependant la mort me fait peur ; je ne saurais y fixer ma pensée, mais je déteste la vie. Mes insomnies me feront perdre l'esprit ; ce n'est pas assurément de me coucher trop tard qui en est la cause : je suis presque tous les jours couchée entre une et deux heures.

Hier je soupai chez Mme de la Vallière, et j'étais au lit avant une heure, en conséquence je ne me suis endormie qu'à cinq heures. Je me suis réveillée à six, et je n'ai pas repris le sommeil. Je ne veux consulter aucun médecin, ils m'ordonneraient des remèdes qui peut-être me tueraient. J'ai des obstructions avec lesquelles il faut que je vive, et que je meure ; elles augmentent et augmenteront encore plus, elles ne me font point souffrir, mais elles embarrassent les secondes digestions et m'ôtent le sommeil. Je vous demande pardon de cet ennuyeux détail ; je voudrais qu'il vous servît d'exemple, et que vous m'entretinssiez de votre santé, comme je vous entretiens de la mienne.

De toutes vos nouvelles, celle qui me frappe, et me fait le plus d'effet c'est la mort de votre intendant [2] ; il n'y a point de conseil à vous donner sur votre régime, vous êtes la raison même, vous ne ferez aucun excès, aucune folie, j'en suis sûre, mais que peut la raison sur la goutte ?

Je plains votre Roi, vous savez que je l'aime parce que je crois qu'il est bon.

Grafton et de Dorset) qu'il avait epousée, et qui était grosse de son fait. Cette femme est veuve, charmante, coquette au possible, vertueuse, agaçante et insinuante à tourner des têtes beaucoup mieux constituées que celle de Son Altesse. Elle n'a que vingt-quatre ans, mais c'en est trop de trois ; l'un et l'autre sont libres, et le mariage tiendra bon contre toute la puissance humaine. Les réflexions ne finissent point, mais je vous les sauverai ; on ne sait encore rien du parti que prendra le Roi. L'affaire n'éclata qu'hier. J'arrivai par accident à quatre heures, j'apprends la mort du Duc de Gloucester d'abord ; le soir, le mariage de son frère ; on pleure l'un, on rit de l'autre, on blâme, on raisonne, on fait des conjectures, on tire des horoscopes, on dit des folies, des impertinences, on cite l'histoire, on ne trouve rien de pareil quant aux circonstances ; on plaint le Roi, on fait l'histoire galante de Son Altesse ! Moi, ma petite, que fais-je ? Je me tais ; je vois tout ce que ce mariage à de fâcheux dans tous ses rapports. Enfin c'est un moment bien important, plein d'attente et qui peut même n'être pas indifférent pour l'avenir.

Un courrier arriva hier qui nous apporta la consolation d'apprendre que le Duc de Gloucester se porte beaucoup mieux. On dit même qu'il est hors de danger. J'ai peine à le croire. Cependant les évacuations pourront nous le conserver encore quelque temps. Dieu le veuille ! C'est un Prince excellent ! "

[2] Grosvenor Bedford, délégué de Walpole à sa sinécure d'Huissier de l'Échiquier.

Vous me reprochez d'écrire des nouvelles à d'autres qu'à vous, ce reproche est injuste ; à qui donc ai-je écrit ? Vous êtes ma seule correspondance en Angleterre. Je suis comme les petits chiens qui ne *sautent que pour le Roi ;* ce n'est que pour vous que je fais l'effort de raconter. Ce que je peux vous dire aujourd'hui, c'est que le Baron de Breteuil ne vous portera point votre lit, à moins que vous ne vouliez aller coucher à Naples où il est nommé ambassadeur ; on ne doute point que M. de Guines ne retourne chez vous. On prétend que Milord Harcourt ne reviendra ici que les premiers jours de janvier, et vous ne reverrez apparemment M. de Guines que dans le même temps.

Le petit Bulkeley, favori de la grosse Duchesse, va à Ratisbonne,[3] il lui en a apparemment l'obligation. Elle vient tout à l'heure de m'envoyer le plus joli billet du monde pour me remercier de ma petite table. Vous avez dû voir dans une de mes lettres qu'elle avait reçu ses imprimés, elle était alors à Pontchartrain, elle n'est revenue qu'hier au soir. Son séjour a été bien triste à cause de l'état de Mme de Maurepas. Elle me dit qu'elle est bien noire, et qu'elle désire de se dénoircir avec moi. Je lui propos de venir passer la soirée chez moi, mais comme j'ai Mme de Cambis et la Duchesse de Boufflers je ne sais si cela lui conviendra.

Je vous ai parlé des oiseaux dans mes lettres précédentes. Rien n'est moins nécessaire, mais rien ne serait plus agréable. Il n'y aurait de moyen que celui de charger le marchand de les envoyer lui-même, et de faire le marché de ne le payer qu'après qu'ils seront arrivés en bonne santé. Si cela ne se peut pas, il n'y a pas grand mal.

Voilà tout le monde qui va arriver de Fontainebleau ; je ne m'en soucie point du tout ; j'ai le bonheur d'acquérir de la paresse, qui a beaucoup de ressemblance à l'indifférence ; je ne trouve point cet état fâcheux ; il y a longtemps que je pense que c'est celui qui convient à mon âge. Il est heureux de pouvoir se passer de ce dont on ne peut jouir.

Je suis charmée de tout ce que vous dites sur le sens commun ; tout esprit qui ne l'a pas pour base est fatigant, et ennuyeux à la longue. Je suis absolument de même avis que vous.[4]

[3] Comme ministre ; il s'agit peut-être de Henri, Comte de Bulkeley, né en 1739, colonel du régiment irlandais qui portait son nom.

[4] M. Walpole avait dit : "En tout, qu'on pense ce qu'on veut, il n'y a de sûr que le sens commun. Il me semble que toute autre sorte d'esprit n'est qu'un écart, une manière de déraisonner agréable pour le moment, mais suivie de regrets. Notre route

Croyez fermement qu'il y a plus de rapport entre vous et moi que vous ne pensez : vous avez plus de force d'esprit et beaucoup plus d'esprit, vous êtes un meilleur observateur, vous avez par conséquent beaucoup plus d'expérience ; vous n'avez point besoin d'appui, je ne saurais m'en passer ; vous vous suffisez à vous-même, et je ne puis supporter d'être à moi-même ; enfin je suis une femmelette, et vous êtes un homme ; il faut que dans notre commerce chacun y mette son contingent : vous de la raison, moi, de la confiance et de la docilité.

L'Idole est au comble de la gloire ; elle avait écrit au Roi de Suède ; sa lettre n'était point parvenue au Roi, mais, comme on la lui avait annoncée, il l'a prévenue et lui a écrit des choses charmantes et admirables ; je crois vous avoir mandé que Mme de Luxembourg lui avait aussi écrit ; j'ai vu la réponse qu'il lui a faite, qui est fort bien. Cette Maréchale, qui est partie pour Chanteloup le 28 du mois passé, n'est point encore de retour. On dit qu'elle arrive ce soir. Est-ce à vous que j'ai mandé que les voyages de Chanteloup ne signifiaient plus rien ? On ne sait plus quel sentiment y conduit.

Je suis si charmée de ce que vous dites que vous diriez à l'enfant que vous élèveriez, que je me fais votre enfant ; je vous prends pour mon confesseur, mon avocat, mon médecin, enfin pour mon sens commun. Adieu. Je suis fâchée que vous n'ayez point vu votre cousin Thomas. Je voudrais que vous causassiez avec lui.

LETTRE 334

Ce vendredi 15 novembre 1771.

Cette lettre-ci est un hors-d'œuvre, je vous prie de n'en être point fâché ; je pourrais lui trouver une raison, mais je veux bien l'avouer, ce n'est qu'un prétexte. Milord Spencer [1] m'a dit qu'il partait dimanche ; je vous l'annonce pour que vous puissiez prévoir son arrivée, et envoyer chez lui chercher trois paquets,

est crayonnée, bornée, limitée. Il faut y marcher aussi doucement qu'il est possible ; il ne tient pas à nous d'en tracer une nouvelle, sans rendre la seule que nous ayons plus difficile et quelquefois dangereuse. Si j'avais un enfant à élever, je serais tenté de ne lui dire que ce peu de mots : Ne prenez de guide à votre conduite que le sens commun, qu'il soit votre confesseur, votre médecin et votre avocat." (B.)

Lettre 334.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord Robert Spencer.

dont un est vos deux culottes, un autre le six ou le septième tome de l'*Encyclopédie* de Voltaire, que Mme d'Aiguillon m'a remis pour vous, et l'autre une petite caisse qui contient des porcelaines que j'envoie à Mme Greville. Je lui mande que cette caisse sera chez vous, et qu'elle prenne ses mesures pour l'envoyer chercher. Cela ne peut vous causer, ce me semble, aucun embarras. Vous la garderez jusqu'à tant qu'elle l'envoie demander ; elle est à la campagne je ne sais où.

J'ai relu bien des fois votre dernière lettre ; je ne puis vous dire à quel point j'en suis charmée. Il n'y a point de meilleure consolation pour moi que l'intérêt que vous me marquez ; je ne puis douter qu'il ne soit sincère ; indépendamment de tout ce qui peut me le prouver, le style seul m'en peut convaincre : votre philosophie est si simple, si naturelle, qu'elle fait sur moi une grande impression ; mais je voudrais qu'il pût suffire de se soumettre à tous les malheurs inévitables, pour les pouvoir supporter patiemment ; j'y fais tout mon possible ; soyez sûr que je bannis tous les raisonnements, et que je suis aussi persuadée que vous qu'il faut s'en tenir au sens commun. Je ne m'afflige point d'être vieille et aveugle, parce qu'il est impossible que cela soit autrement ; mais il est des malheurs qu'on croit qui pourraient cesser, où l'on se flatte qu'il y aurait du remède ; on ne peut s'empêcher de le chercher, de le désirer ; mais bien loin de le trouver, on accroît ses peines par les difficultés qu'on rencontre, on ne peut compter sur la bienveillance de personne ; ou l'on vous blâme, ou l'on vous envie ; on ne trouve que de l'indifférence ou de la haine, de l'insipidité ou de la malignité, et souvent toutes les deux rassemblées dans les mêmes personnes. Ne l'avez-vous pas éprouvé, et n'est-ce pas par cette même raison que vous aimez tant la solitude ? Je n'ai qu'un seul bonheur dans ma vie, c'est d'avoir fait un ami tel que vous ; mais voyez et jugez à quelle condition j'en jouis. Ne craignez rien, je n'en dirai pas davantage, je passe à ce qui peut vous amuser.

Je vis hier Mme de Luxembourg qui m'apporta une lettre de la grand'maman. Elle n'était de retour que la veille au soir ; elle se loue beaucoup des gens qu'elle a vus ; je fus très-contente de tout ce qu'elle me dit ; je crois qu'elle s'est très-bien conduite, et qu'on a été très-content d'elle.

L'Abbé Barthélemy arrive ces jours-ci, j'aurai du plaisir à le revoir ; il me fera passer quelques moments agréables.

Voilà tout le monde qui, à la file, arrive de Fontainebleau : M. et Mme de Beauvau, aujourd'hui ; Mme de Mirepoix, dimanche ; et tous les étrangers successivement.

Le Blaquière a du Stanley [2] dans sa façon de parler ; il n'a pas le même accent, mais il a la même manière. Il est lent, il est froid, n'a point de premier mouvement, il pèse tout ce qu'il dit, et tout ce qu'il dit me paraît pesant sans avoir de poids. J'aimais bien mieux Robert,[3] *lequel est un grand ennemi des inutilités.* J'en suis une pour lui, aussi je n'en entends plus parler. Thomas prétend qu'il reviendra ici ce printemps ; et je le crois, parce que ses affaires l'y rappelleront : j'aurais voulu que vous eussiez pu causer avec lui à son arrivée ; j'en étais convenue avec lui, il devait vous dire tout ce que je ne pouvais pas vous écrire ; je m'étais flattée que même, par rapport à moi, vous auriez été bien aise de l'entretenir.

Mon petit présent à la grosse Duchesse a parfaitement réussi : je suis fort bien avec elle ; elle est extrêmement occupée. Mme de Maurepas est très-mal, il n'y a pas d'apparence qu'elle en revienne ; son mari sera au désespoir, et c'est ce qui afflige la Duchesse ; elle retourne aujourd'hui à Pontchartrain ; je devais souper avec elle ce soir, et je souperai entre l'ami Pont-de-Veyle et Saint Chrysostome ; je suis fort contente de cette dernière. Je lui pardonne l'ennui qu'elle me donne : ce n'est pas de sa faute. Je voudrais seulement qu'elle s'en tînt à son insipidité naturelle et qu'elle ne voulût point avoir l'éloquence de son patron. Mais n'ayez point peur ; je ne dis cela qu'à vous. J'en dis du bien à tout le monde ; non-seulement je tolère, mais je flatte sa petite vanité autant qu'il m'est possible.

Ma conduite avec la mère oiseau est un peu plus difficile et scabreuse. Je veux n'y être ni bien ni mal, et ce milieu là est aussi difficile à établir que celui d'entre le monarchique et le despotique. La nièce,[4] qui chante si bien, *Sans dépit, sans légèreté*, me plairait beaucoup davantage ; mais j'ai peur de n'en pas tirer grand parti ; elle a beaucoup d'humeur et d'inégalité. Elle a de la vérité, et c'est par où elle me retient, car de toutes les bonnes qualités, c'est celle-là, sans nulle comparaison, dont je fais le plus de cas, et sans laquelle toutes les autres me choquent ou m'ennuient.

[2] Hans Stanley, qui avait précédemment occupé un poste diplomatique à Paris.
[3] Robert Walpole, qui avait précédé M. Blaquière comme chargé d'affaires.
[4] Mme de Cambis.

Comme cette lettre ne partira que dimanche, je la reprendrai sans doute plus d'une fois.

Ce samedi, tome 2.

La grosse Duchesse n'a point été à Pontchartrain ; je soupai hier chez elle avec l'ami Pont-de-Veyle, la Chrysostome, un évêque, le Chevalier de Redmond et Mme de Chabrillan ; on fit un whisk pendant lequel je causai avec la Duchesse ; c'est une honnête et bonne personne, et qui me traite toujours de mieux en mieux. J'eus l'après-dîner le Caraccioli ; je perds les trois quarts de ce qu'il dit ; mais comme il en dit beaucoup, on peut supporter cette perte. Je vis aussi le Prince de Beauvau ; il est profondément triste : je le tiens aussi malheureux que notre premier père. Il est peut-être encore plus triste : mais ce qui est ineffable, il n'a aucun repentir ; il mangera, je vous jure, toutes les pommes que son Ève voudra ; j'ai des instants où j'en suis affligée, mais soudain je me console par l'extrême contentement qu'ils ont de leur gloire prétendue. Ils sont dépouillés, ils sont presque nus, ils n'ont nulle ressource, mais ils sont des héros. Leurs créanciers ne partagent pas leur gloire ; tout le monde est fou.

Je vous dirai pour bonne nouvelle qu'il y a plus de deux mois que je n'avais passé une aussi bonne nuit que cette dernière-ci ; je me flatte de la devoir à l'attention que j'apporte à mon régime. Ne croyez point que je mange trop peu, il faut toujours diminuer sa nourriture en vieillissant ; tout ce qu'on mange par-delà le nécessaire, loin de fortifier, affaiblit, mais je vais très-sérieusement m'occuper de ma santé, je ne sais d'où vient, mais je désire de vivre encore toute l'année prochaine.

J'aurai ce soir un cavagnole ; ma compagnie sera Mmes d'Aubeterre, de Châteaurenaud, de Sainte-Maure, de Crussol, la mère oiseau, la Chrysostome ; les hommes, de Bauffremont, de Monaco, Chevalier de Beauvau, le Lord Spencer. Ne voilà-t-il pas bien du monde ? Demain j'irai chez la Maréchale de Mirepoix et lundi je donnerai à souper à Adam et Ève, et je ne leur donnerai point de pommes ; il n'en croît pas dans mon jardin.

Je ne compte pas avoir demain de vos nouvelles, je n'en pourrais recevoir qu'en cas que vous eussiez reçu l'armure, et je n'imagine pas qu'elle vous soit arrivée avant mardi, mais j'espère que mercredi prochain j'apprendrai qu'elle est en pied à Strawberry-Hill. Vous me manderez si elle était bien emballée et si elle n'a reçu aucun dommage.

J'ai vos deux fauteuils, voulez-vous que je tente de vous les faire parvenir par M. de Guines (car tout le monde est persuadé que vous le reverrez) ? Son intendant pourrait les placer dans ses portemanteaux. Pour le lit il n'y faut pas penser. Ce ne sera pas moi qui en ferai la commission, je ne fais jamais de projet par-delà un an.

Je ne sais si je vous enverrai cette lettre par le Milord. Je le crois incapable d'aucun soin, mais je puis la donner à son valet de chambre, qui vous la remettra, ainsi que les trois paquets ; c'est le parti que je me détermine à prendre.

Qu'est devenu le mariage de la fille [5] des Hertford ? Vous ne m'en avez plus parlé.

Quelles grandes affaires avez-vous donc ? Vous me dites que vous êtes fort occupé, à quoi donc ? Vous ne me dites rien de Rosette. Quelle lecture faites-vous ? Il me semble que vous aimez assez les Ossory ; est-ce que le petit Craufurd ne les voit plus ? Comment trouvez-vous sa conduite avec moi ?

Pont-de-Veyle, Tourville, la Chrysostome, les trois dames du Carrousel,[6] tout cela veut que je vous parle d'eux. Mais ne trouvez-vous pas que je vous parle trop longtemps ? Adieu.

Ce dimanche, tome 3.

Rien se passa hier comme je vous l'avais annoncé. Je n'eus à souper que la Duchesse de Boufflers, la Vicomtesse de Crussol, Mme de Sainte-Maure, le Prince de Monaco et la Chrysostome. Je reçus un billet de la mère oiseau pour s'excuser, sous prétexte qu'elle avait mal aux yeux, et pour me dire que je n'aurais pas non plus le Chevalier de Beauvau ni le Milord. Ce Milord vint l'après-dîner chez moi, on lui dit que j'y étais, mais il ne voulut pas monter. Il laissa un billet par où il prenait congé, apparemment qu'il avait un rendez-vous chez cette mère oiseau, dans l'espérance de lui gagner quelque argent. L'incomparable ne vint point non plus, mais il ne prit pas la peine de se faire excuser. Mes trois dames jouèrent au piquet, et je causai avec le Monaco, il me demanda de vos nouvelles, et me pria de vous dire beaucoup de choses de sa part. J'avais vu un instant le Prince de Beauvau, qui me pria de parler au Caraccioli pour sa maison qu'il voudrait lui louer. Il se trouve réduit

[5] Lady Gertrude Seymour Conway. Elle épousa en février 1772 Lord Villiers, fils de la Comtesse Grandison (Comtesse de son propre chef), à laquelle il succéda en 1782. C'était un jeune prodigue et un sot.

[6] Les Duchesses de la Vallière et de Châtillon, et Mme de Berthelot.

à la plus grande réforme, il va prendre la maison qui est à côté de celle de sa sœur, et qui n'est que de deux mille écus. Je suis touchée de sa situation, mais j'avoue que leur fanatisme diminue l'intérêt.

Je ne veux point, toutes réflexions faites, confier cette lettre au Milord, il la perdrait ou il oublierait de la rendre, j'aime mieux m'en fier à la poste.

Comme je vous ai ennuyé en me plaignant de mes insomnies, il faut que je continue, mais ce sera pour vous apprendre que j'ai encore fort bien dormi cette nuit, et qu'actuellement je me porte fort bien. Je ne compte point avoir de vos nouvelles aujourd'hui, j'espère que vous ne serez point fâchée en recevant celle-ci. Ne craignez point que cela se tourne en habitude.

LETTRE 335

Ce mercredi 20 novembre 1771.

Où prenez-vous que je ne veux pas vous mander des nouvelles ? Toutes mes lettres en sont pleines, et je vous ai écrit une dimanche de surérogation qui en est la preuve. Je m'informe tous les jours quand se fera la vente [1] et comment elle se fera, je n'ai pas encore pu l'apprendre, et si le marché avec la Czarine est conclu ou rompu ; dès que je le saurai je ne tarderai pas à vous l'apprendre. Je ne suis point fatiguée de vos commissions, et je n'aurais pas bonne grâce à vanter mon zèle, il ne m'en coûte que des ordres à donner ; vous savez que je ne puis rien par moi-même, ainsi sans sortir de mon tonneau, on emballe votre François I[er], on vous fait des culottes, on vous achète des fauteuils. Ne craignez donc point de m'accabler par vos commissions ; nous nous enverrons réciproquement nos mémoires, et j'attends votre exemple pour le suivre.

Je ne ferai point dessiner les verres et les carafes ; je m'en rapporte à votre goût. À l'égard des commissions de Mme de Châtillon, il me semble que vous devriez insister à ne lui en pas mander le prix, et traiter cela d'une bagatelle dont vous ne vous souvenez plus. Il est certain que la mère serait fort aise d'avoir des oiseaux d'espèce qu'elle n'a pas, mais il ne faut pas que cela vous fatigue ni vous tourmente. Le proverbe dit " à l'impossible nul n'est tenu," et moi je dirais " au difficile."

Lettre 335.—Inédite.

[1] La vente des tableaux du Baron de Thiers. (Voyez la fin de cette lettre.)

Voilà tout le monde revenu de Fontainebleau. Loin que ce soit un agrément pour moi, je prévois qu'il me sera plus difficile d'accrocher quelqu'un pour souper. Hier par exemple, je soupai tête à tête avec la Sanadon et je me couchai avant minuit ; aujourd'hui je vais chez Mme de la Vallière, mais jeudi et vendredi je pourrai bien être exactement seule. Mme de Maurepas est revenue à Paris, elle est toujours dans un grand danger, son mari en est mortellement affligé, il m'enlève Pont-de-Veyle et d'autres personnes que j'ai quelquefois. Le Vicomte de Choiseul arrive [2] demain, et la Sanadon m'a déclaré qu'il fallait qu'elle soupât chez la Vicomtesse les deux premiers jours de son arrivée. Je pourrai donc ces deux jours-là passer la soirée toute seule, c'est ce que je crains le plus. Je vois assez de monde dans la journée, je m'en passerais aisément pour avoir quelqu'un les soirs, mais je veux m'accoutumer à me passer de tout, non seulement à ne rien exiger de personne, mais à n'en rien attendre, à n'en rien désirer, à n'en rien espérer ; n'est-ce pas là comme il faut être ? On parvient au bonheur de cet homme qui disait, " Je suis heureux, aussi heureux que si j'étais mort."

J'attends l'Abbé Barthélemy aujourd'hui ou demain, nous aurons bien matière à conversation.

Mme de Mirepoix a passé deux jours ici, elle est actuellement à Bellevue.[3] Elle en reviendra vendredi, je souperai chez elle samedi, et dimanche elle soupera chez moi. J'eus lundi les Beauvau avec Pont-de-Veyle et Mme de Cambis. Je crois plus que jamais que je ne tirerai pas grand parti de cette dernière. Sa sœur, Mme de Caraman, est accouchée ce matin d'un garçon.

Il y a ici une brigue pour la place de secrétaire des ducs et pairs. Les deux concurrents sont MM. Gaillard et Suard. Je sollicite pour le premier.

Milord Spencer est parti dimanche, vous me manderez si vous avez reçu les trois paquets que son valet de chambre s'est chargé de vous remettre ; gardez la petite caisse qui est pour Mme Greville jusqu'à ce qu'elle l'envoie chercher. La grosse Duchesse m'avait remis les deux volumes de l'*Encyclopédie* pour vous les envoyer. Je suis fâchée de les avoir fait partir, puisque vous n'avez pas le quatrième et le cinquième, et que vous auriez trouvé à Londres tout ce qui vous manquait. Il y a bien du fatras et du rabâchage dans cet ouvrage, mais il y a des articles

[2] Il avait été ambassadeur à Naples depuis 1766.

[3] Château bâti par Mme de Pompadour, qui n'existe plus. Le Roi l'avait acheté en 1757.

très-agréables, et puis le style est toujours charmant ; c'est l'antipode des phrases et il me dégoûte de tout autre style, il n'y a que vous et lui [4] qui ne disent ni n'écrivent rien d'inutile.

D'ou vient dissimule-t-on l'état du Duc de Gloucester? Quelle raison en peut être la cause? L'Évêque d'Arras se comportera bien avec le frère,[5] cet évêque a du bon sens et beaucoup de conduite.

L'Idole est au comble de sa gloire, elle a écrit au Roi de Suède, elle en a reçu une lettre charmante. Wiart dit que je vous l'ai déjà mandé, il ne m'a pas averti assez tôt, pardonnez moi ce rabâchage.

Je suis étonnée de ce que vous n'êtes pas étonné de la conduite du petit Craufurd, il est singulier qu'il ne vous dise pas un mot de moi. Je vois combien il est aisé de m'oublier, mais tant que vous ne ferez point usage de cette facilité je ne m'en plaindrai pas.

Je reçus dimanche passé une lettre de Mlle Cholmondeley, je ne sais point son adresse, ainsi je vous enverrai ma réponse pour lui faire tenir.

Je suis surprise que vous n'ayez point encore reçu François 1er. Il a été embarqué le 5 de ce mois, je suis impatiente de savoir s'il sera arrivé à bon port, et si vous aurez eu un grand plaisir en le recevant ; vous n'êtes pas homme à m'écrire avant terme, ainsi je n'espère point de lettre dimanche, il faut que j'attende jusqu'à mercredi. Adieu.

On me dit dans ce moment que le marché des tableaux de M. de Thiers est conclu avec la Czarine à quatre cent soixante mille francs. Je m'informerai du temps où l'on vendra les autres effets et en quoi ils consistent.

LETTRE 336

Ce mercredi 27 novembre 1771, à 10 heures du matin.

Je préviens l'heure du facteur pour que votre lettre, en cas que j'en reçoive, ne me fasse pas oublier ce que depuis six semaines j'oublie constamment à vous dire. On m'a demandé plusieurs fois de Chanteloup dans quelle année vous avez perdu

[4] Voltaire.

[5] Le Duc de Cumberland (voyez la note 1 de la lettre 333), qui était à Calais avec sa fiancée. Cette ville n'étant guère loin d'Arras, Walpole présumait probablement que l'Évêque d'Arras se trouverait embarrassé du voisinage de ce prince discrédité.

Lettre 336.—Inédite.

monsieur votre père, on n'a trouvé cette date nulle part.[1] J'ai dit que je croyais que c'était en '47 ou '49, j'avais promis de m'en informer, et l'Abbé Barthélemy qui est ici actuellement, m'en a fait souvenir. Vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de satisfaire cette curiosité.

Un autre oubli, c'est que je ne vous ai point demandé si vous aviez rendu ma lettre à Monsieur le Duc de Richmond. Comme vous ne m'avez pas dit un mot de lui, je suppose que vous ne l'avez point vu, ou que vous ne lui avez point rendu ma lettre. J'en reçois une dans le moment de Rome de notre pauvre ami Schuwalof. Je n'avais point répondu à ses deux dernières, mais il m'épargne l'embarras de m'en excuser en me disant qu'il a appris que toutes celles qu'il a écrites depuis bien longtemps ont été perdues. Je vois que je ne suis pas la seule coupable, puisque vraisemblablement les autres en auront reçu comme moi et ont agi de même, mais il m'écrit tant de choses tendres et obligeantes que pour cette fois-ci je vais lui répondre. Il a vu Robert Spencer à qui il a, dit-il, beaucoup parlé de moi, et qui ne m'en a pas dit un mot. Il m'annonce Milord Shelburne,[2] à qui il croit avoir donné envie de me connaître. Le Baron de Gleichen m'a écrit de Naples (où ce Milord a été) la même chose. Milord Shelburne est à Paris depuis sept jours, il ne doit, dit-on, y passer que trois semaines. Quelqu'un m'a dit l'avoir vu chez l'Idole, je ne sais s'il viendra chez moi, s'il y vient ce sera sans doute le Caraccioli qui l'amènera, il est fort son ami, il vante beaucoup son esprit, la bonté de son cœur et sa grande franchise. Vous croyez bien que tout cela ne me fait rien.

Je passe une partie de mes journées avec le grand Abbé. Je l'entretiens de l'affaiblissement de ma santé, de la crainte que j'ai qu'elle ne soit un obstacle à mes désirs et à mes projets, et comme je ne me persuade pas aisément des empressements et des sentiments qu'on me dit que j'inspire, je peux penser sans me tromper que l'on trouvera bon le parti que je prendrai tel qu'il puisse être.

[1] Sir Robert Walpole mourut le 18 mars 1745.

[2] William Petty, deuxième Comte de Shelburne (1737–1807), plus tard Marquis de Lansdowne, premier ministre en 1782. Shelburne avait perdu sa première femme au printemps de cette année, et depuis avait voyagé sur le Continent avec son ami Barré. Ce fut durant ce séjour à Paris que Shelburne noua amitié avec l'Abbé Morellet, qui exerça une grande influence sur ses théories politiques. Il est douteux que des observations sur ce sujet aient été reçues avec sympathie par le correspondant de Mme du Deffand. Walpole avait ceci de commun avec beaucoup de ses contemporains, qu'il détestait Shelburne.

D'où vient ne me dites-vous pas un mot des Churchill ? Est-ce que vous ne les voyez point ? Est-ce vous croyez que je ne m'y intéresse pas ?

Je soupai hier au Carrousel ; on ne manque jamais à me demander de vos nouvelles, et puis de celles de l'armure. Apparemment que j'apprendrai aujourd'hui que vous l'avez reçue. Je voudrais que vous missiez dans la caisse que vous enverrez deux ou trois crayons d'acier, les plus petits et les plus jolis possible, et quelques autres de bois de cèdre, chacun dans leurs petits étuis. Vous aurez la bonté de faire un mémoire de toutes mes commissions, si vous voulez que j'en tienne un des vôtres.

Comme vous aimez beaucoup les noms propres, il me prend envie de vous envoyer l'itinéraire de tout ce que j'ai fait depuis ma dernière lettre, qui était de mercredi 20. Ce jour-là je soupai au Carrousel avec la compagnie ordinaire et la Vicomtesse de Crussol ; le jeudi tête à tête avec l'Abbé ; le vendredi chez Mme d'Aiguillon avec Mmes de Mirepoix, de Valbelle, de Chabrillan, le Marquis de Brancas, M. de Creutz, Pont-de-Veyle ; le samedi dans la rue Bergère avec Mme d'Aiguillon, la Sanadon, le Creutz, l'Évêque d'Agen, le Chevalier de Beauvau, et Pont-de-Veyle. Le dimanche chez moi avec Mesdames les Maréchales, Duchesse et Marquise de Boufflers, Mesdames de Lauzun et de Boisgelin, le Prince de Monaco, le Creutz, Sorbe, Pont-de-Veyle, Grave, la Sanadon et moi. Le lundi encore chez moi, avec le Prince et la Princesse de Beauvau, la Maréchale de Luxembourg, Mme de Cambis, Pont-de-Veyle, Grave. Hier mardi au Carrousel, et ce soir chez la petite sainte.[3] Voilà une vie bien remplie, direz-vous. Eh bien ! je vous jure que je la trouve bien creuse, et que sans les *Mémoires* de Sully, que je relis pour la troisième ou quatrième fois, je pourrais dire avec vérité que rien ne m'amuse, mais cette lecture me fait un grand plaisir. J'aime Henri IV presque autant que vous, il ne vous cédait point en bon sens ou en sens commun, mais votre âme est encore plus bonne ; j'aurais pu dire, a plus de bonté, mais *plus bonne* rend mieux ma pensée. Celle-ci dit une disposition continue, et l'autre n'est que momentanée et qui tient aux occasions. Voilà un petit trait qui me rend digne petite-fille de la grand'maman. Ne vous flattez pas que toutes vos lettres soient exemptes de métaphysique ; vous en faites autant qu'un autre, mais mieux qu'un autre, j'en conviens ;

[3] Mme de Choiseul-Betz. (Voyez la note 3 de la lettre 319.)

tout ce que vous dites est clair et concis, et moi je suis diffuse et obscure. Adieu à tantôt.

À 3 heures.

Quel plaisir trouvez-vous à me témoigner dans presque toutes vos lettres l'effort que vous faites pour les écrire? Si j'avais plus de générosité je vous dispenserais d'en prendre la peine. Il me semble qu'il est bien facile d'écrire à quelqu'un quand on peut dire tout ce qui passe par la tête. Vous devez vous apercevoir que moi je ne fais point d'effort. Je suis fort aise du contentement que vous cause François 1er. Je ne doute pas que M. de Guines ne retourne, mais je doute qu'il puisse vous porter votre lit. Pour les deux fauteuils que j'ai chez moi, je pense que cela sera possible. Je vous ai déjà mandé que je m'en rapportais à vous sur les verres et les carafes; il faut qu'ils soient petits parce que c'est pour des liqueurs, et puis s'ils ne sont pas bien il n'y aura pas grand mal. On dit que votre Altesse Royale [4] court toutes les villes, il y a même des gens qui prétendent qu'il est à Paris. Il se pourrait bien faire que vous eussiez un jour le Marquis de Noailles,[5] vous êtes le premier à qui j'en entends parler, mais ce ne sera qu'après M. de Guines, qu'on ne peut se dispenser de laisser retourner sans l'intention de le déshonorer. Le Marquis de Pons, neveu de la petite sainte, est nommé pour Berlin. On parle ici de beaucoup de mariages. Le Maréchal de Brissac avec Mlle de Montmartel, ce n'est qu'un bruit; celui de la petite de Montmorency, fille de la Princesse,[6] avec M. de Lambesc,[7] il est douteux. Le plus certain est celui

[4] Le Duc de Cumberland.

[5] La suivante lettre (ou fragment de lettre) à laquelle Mme du Deffand se réfère ci-dessus, est imprimée ici pour la première fois (voyez notre *Introduction*, I, § 14):—

"Londres, 21 novembre 1771.

M. de Breteuil va donc à Naples? Et mon lit, où va-t-il? Comment arrivera-t-il? Je ne sais si M. de Guines pourrait me l'apporter; il me l'apporterait j'en suis bien sûr, si cela se peut. Mais que sais-je moi s'il reviendra? On parle du Marquis de Noailles.* Vous aurez la bonté de m'informer dès que vous en saurez quelque nouvelle. On ne sait rien ici de la cour de Calais, sinon que Leurs Altesses Royales viennent de donner un bal aux officiers de la garnison. On ne comprend rien à la fuite, ni au séjour au dehors.

Vendredi.—On vient de me dire qu'on a dépêché hier à l'Altesse de Calais un courrier portant défense de se montrer à la cour. Je ne réponds pas de la vérité du fait; mais étant vrai le 'Temple' † ne fera-t-il pas cause commune avec ces disgraciés?"

[6] Louise-Françoise-Pauline de Montmorency-Luxembourg, Princesse de Montmorency-Logny.

[7] Il n'appert pas que le Prince de Lambesc ait pris pour femme une Montmorency. Mais le Prince de Vaudemont, son frère, en épousa une en 1778.

* M. de Noailles vint en Angleterre comme ambassadeur en 1776.

† Le Prince de Conti, qui habitait le Temple, et qui était "en opposition."

du Vicomte du Barry avec une fille du Marquis de Béthune du premier lit [8]; sa mère était sœur de M. Boullongne, et elle est sœur de Mme de Seignelay. Mme de Valentinois donna jeudi dernier une fête à Passy à Madame la Comtesse de Provence. Dispensez-moi de vous en faire le détail.

Adieu, vous devez savoir que je suis fort aise de recevoir de vos nouvelles, mais cependant je serais fâchée de vous contraindre. Voulez-vous bien faire tenir cette lettre à Mlle Cholmondeley ? Je ne sais point son adresse.

LETTRE 337

Ce lundi 2 décembre 1771.

Il y a aujourd'hui trois mois que [1].....devinez quoi ? mais il n'est pas question de cela.

Je soupai hier au Carrousel. Le surintendant, Bonnay le poète, mon homme de confiance, qui a eu l'entreprise de l'armure, me rendit compte des informations qu'il a fait touchant l'inventaire de M. de Thiers. La vente commencera le 10 de ce mois. On ne dit point si le marché de la Czarine pour les tableaux est conclu, mais on n'en vendra aucun à l'inventaire. J'ai demandé quels sont les effets qu'on vendra ; tout généralement, meubles, bijoux, etc., etc. Si dans la visite que vous avez faite de cette maison vous avez vu quelques effets dont vous ayez envie, dites-le plus tôt que plus tard, chargez Wiart de vous faire vos emplettes, ou bien quelqu'autre si vous ne l'en croyez pas capable.

Je vis hier l'intendant de M. de Guines, il m'a promis de vous faire parvenir les deux fauteuils que j'ai chez moi. À l'égard du lit, il faut attendre un nouvel ambassadeur. Je n'ai point voulu attendre à mercredi à vous faire tous ces détails, me méfiant de ma mémoire. Permettez-moi, je vous prie, de me plaindre de ce que vous ne me dites pas un mot de votre santé. Je puis sans ridicule vous en demander des nouvelles. On peut avoir de l'inquiétude de quelqu'un qui est sujet à la goutte, il est bien naturel quand on apprend qu'elle a eu de fâcheuses suites

[8] Mlle de Béthune, au contraire, épousa en 1772 le Comte Louis de Durfort.

LETTRE 337.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait quitté Paris ce jour-là. (B.)

pour tels ou tels de s'alarmer pour ceux qui en sont attaqués ; il ne faut pas pousser la sévérité plus loin que la raison.

J'ai encore l'Abbé Barthélemy ici, nous souperons demain tête à tête pour la dernière fois. Aujourd'hui j'ai les Beauvau.

Mme de Cambis, oiseau de ma volière, s'est envolée. Je ne cours point après. Elle reviendra quand il lui plaira ; je ne me fais point honneur de cette philosophie ; je suis assez d'avis que l'on n'en a que pour ce qui est indifférent.

Ce mardi.

J'eus hier à souper les Beauvau, la Marquise de Boufflers, la Saint Chrysostome, la Princesse de Monaco, Pont-de-Veyle, et M. de Stainville. La Princesse [2] resta la dernière et ne m'a quittée qu'à trois heures. Il n'y a point d'exemple d'une éloquence aussi forte et aussi abondante en paroles ; je pourrais être flattée de sa confiance si le résultat de tout ce qu'elle m'a dit n'avait été à sa plus grande gloire. Sa politique, sa conduite partent de sentiments d'une élévation peu commune, d'une prudence consommée, d'une justice, d'une équité irréprochables ; il n'y a qu'elle et ses amis qui aient de l'honneur et de la probité ; tous les autres ont des âmes basses, intéressées, et ne sont dignes que du mépris. Je crois m'être tirée de cette conversation avec retenue et sagesse. Il faut avouer que cette femme a beaucoup d'esprit, du caractère, et même des vertus ; j'en connais peu qui aient autant de vérité et de loyauté, mais elle a tant soit peu d'orgueil, et beaucoup de vanité, ce qui arrête le penchant qu'on pourrait avoir à l'aimer.[3] J'aurais du plaisir, je l'avoue, à observer dans chacun les nuances de leurs amours-propres ; mais il me reste si peu de temps à vivre, que je prends tout en passant sans m'occuper à en tirer du profit ; je me livre tout entière à la paresse, à l'indifférence. Il en résulte une impartialité qui me fait regarder la société comme une lecture ; je cause avec un parti, et puis tout de suite avec celui

[2] De Beauvau.

[3] Marmontel dans ses *Mémoires* (tome ii, p. 368) fait un portrait beaucoup plus aimable de Mme de Beauvau :—

"Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel de caractère plus amiable ni plus accompli que le sien. C'est bien elle qu'on peut appeler justement et sans ironie la femme qui a toujours raison ; mais la justesse, la netteté, la clarté inaltérable de son esprit, est accompagné de tant de douceur, de simplicité, de modestie, et de grâce, qu'elle nous fait aimer la supériorité même qu'elle a sur nous . . . Son grand art, comme son attention la plus continuelle, était d'honorer son époux, de le faire valoir, de s'effacer pour le mettre à sa place, et pour lui céder l'intérêt, la considération, les respects qu'elle s'attirait. À l'entendre, c'était toujours à M. de Beauvau qu'on devait rapporter tout le bien qu'on louait en elle."

qui lui est contraire, comme je passe d'un alinéa à un autre ; et comme je n'ai plus de mémoire, j'oublie tout ce qu'on me dit, aussi promptement que j'oublie ce que je lis. Je n'ai point, comme vous, la ressource de mille goûts différents ; la privation du sens qui en produit le plus me réduit à n'en avoir point d'autre que celui de la société, je m'y rends le moins difficile qu'il m'est possible : mais il m'est impossible de ne pas être intimement persuadée que tout est vent et néant dans ce monde, excepté le sentiment de l'âme pour lequel vous avez tant d'horreur, et pour lequel vous êtes si propre.

J'ai mal dormi cette nuit ; sans être malade ni même sans aucune incommodité particulière, je ne me porte point bien ; j'ai le sentiment de ma destruction ; je m'aperçois chaque jour de quelque faculté que je perds. Ceux qui doivent être longtemps sans me revoir ne s'apercevront que trop de ce dépérissement.

Ce détail n'est pas gai, mais,

" À raconter ses maux souvent on les soulage."

Peut-être que la lettre que j'attends demain dissipera tous mes nuages.

Ce mercredi 4.

J'avais pris une terrible résolution que je n'aurais peut-être pas tenue. Je m'étais dit : Si je trouve dans la lettre que j'attends des lamentations sur la peine qu'on a à écrire, sur la disette de nouvelles, etc., etc., je n'ajouterai rien à ce que j'ai écrit, et je ne ferai partir ma lettre que par la poste de lundi.

Mais je suis bien éloignée de ce procédé ; votre lettre est charmante, la plus gaie, la plus délibérée, enfin telle que vous êtes quand vous êtes de votre mieux. Il faut que je me tienne à quatre pour ne vous pas dire en bon français ce que je pense ; je vous le dirai donc en italien : un *t*, un *i*, un *a*, un *m*, et un *o*. Votre esprit me plaît infiniment, toutes vos idées, toutes vos définitions sont vives et justes ; eh, mon Dieu ! mon Dieu ! que je hais la mer et ses poissons ! Mais ne parlons pas de cela.

J'ai beaucoup joui du grand Abbé ; nous avons soupé trois fois tête à tête. Vous rappelez-vous la lettre que vous m'écrivîtes quand vous apprîtes, par votre cousin Robert, mes projets de voyage et de séjour ? Tout ce que vous aviez prévu, tout ce que vous aviez jugé est de la plus grande justesse. Mon Dieu ! que

j'aurais de choses à vous dire ! car je suis persuadée que ce qui m'intéresse ne vous est point indifférent ; j'en ai trop de preuves pour en douter.

Vous avez raison de ne vous point alarmer de mes insomnies ; elles ne me tueront point, mais elles accéléreront la décrépitude, et il est assez triste de vivre quand on n'est plus que la moitié de soi-même.

Je vous réitère encore la prière que je vous ai faite, votre goutte m'inquiète infiniment, et quand j'entends en dire quelque fâcheux accident, c'est pour moi un coup de poignard. Cependant je fais de fermes résolutions de ne vous pas irriter par mes inquiétudes.

Je suis bien étonnée que vous n'ayez pas reçu vos culottes, c'est apparemment parce qu'elles étaient dans les valises de Milord. Ce petit Milord [4] est bien borné ; l'oiseau de proie [5] s'en était emparée et aurait bien voulu le plumer. Elle va quitter sa maison, sa fille [6] ne peut plus lui payer de loyer, son mari l'a réduite aux appointements de sa place, et je doute que le Prince [7] de celle-ci vienne à son secours. Celui [8] de la mère oiseau supportera tous les frais. Je crois vous avoir dit qu'il est absent.

J'ai ce soir un grand cavagnole composé d'oiseaux et d'oisons. Demain j'aurai la Maréchale de Luxembourg, sa petite-fille, la Princesse de Beauvau et sa belle-fille, et puis des hommes. Quelque goût que vous ayez pour les noms propres, je ne saurais croire que vous aimiez les litanies. Je me dispense de vous en faire.

Le Maréchal de Biron, après trente et un ans de mariage, vient de mettre à la porte madame sa femme [9] par raison d'incompatibilité ; il lui rend tout son bien, et comme il est fort considérable, on lui donne à lui une gratification annuelle de quarante mille francs, en attendant un grand gouvernement. Mon pauvre Prince [10] n'est pas spectateur bénévole de ce procédé.

[4] Lord Robert Spencer.

[5] La Marquise de Boufflers.

[6] La Comtesse de Boisgelin.

[7] Le Prince de Monaco.

[8] Le Prince de Bauffremont.

[9] Née La Rochefoucauld de Roye. "L'Abbé n'a point pu voir Mme de Châteaurenaud ; elle a toujours été à Versailles. Je lui rendrai témoignage du désespoir qu'il en a eu, et je n'oublierai rien pour prévenir ou affaiblir sa jalousie. Elle n'est pas faite pour l'éprouver ; c'est elle qui l'inspire. Elle cause une séparation après trente-un ans de mariage . . . Ne trouvez-vous pas les quarante mille francs de gratification bien justes, bien placés, et bien à propos ?" (Mme du Deffand à Mme de Choiseul, 5 déc. 1771.)

[10] Le Prince de Beauvau, à qui la cour avait refusé toute indemnité pécuniaire, lorsqu'on lui ôta le gouvernement de Languedoc. (B.)

Dites-moi, je vous prie, si vous avez la grande *Histoire* de M. de Thou, et si vous en faites cas.

Je ne doute pas que M. de Guines ne retourne en Angleterre, mais cela n'est de nulle utilité pour votre lit ; laissez-le chez le marchand s'il veut bien le garder, vous pourrez peut-être l'avoir dans le courant de l'année prochaine sans qu'il vous en coûte rien. Pour vos fauteuils vous les recevrez par lui, à moins que vous ne le vouliez pas.

Adieu, mon ami, je suis un peu bête, et puis il faut que je me lève.

LETTRE 338

Paris, ce mardi 10 décembre 1771.

Je me reproche bien toutes les peines que je vous donne, je sais à quel point vous haïssez tous les petits détails ; je me repens de vous avoir conseillé l'envoi des oiseaux, ils vous coûteront des sommes immenses ; il est vrai que s'ils arrivent en bon état la Duchesse sera transportée de joie. J'ai confié sous le plus grand secret vos intentions à la Duchesse-fille ; ce qui m'a déterminée, c'est que j'ai voulu qu'elle pût rendre témoignage, en cas que les oiseaux n'arrivassent pas, de tous les soins que vous vous donniez pour les faire arriver ; mais soyez sûr que s'ils arrivent la Duchesse-mère aura toute la surprise et toute la joie imaginable.

Pont-de-Veyle vous prie très-fort de ne plus vous occuper du livre, il est très-reconnaissant et très-honteux de la peine que vous avez bien voulu prendre ; je le vois beaucoup moins depuis quelque temps, vous savez que je ne suis que son infirmerie, et comme il se porte bien présentement il passe tous les après-dîners aux spectacles et ne soupe chez moi que quand j'ai des gens du bel air ; c'est là cependant mon meilleur ami.

J'ai perdu l'Abbé, il partit samedi dernier, la grand'maman l'attendait avec impatience. Je voudrais vous faire voir la dernière lettre que j'ai reçue d'elle, elle fait un portrait de l'incomparable [1] que vous trouveriez bien ressemblant. Il est chez elle depuis le 25 du mois passé, et ne reviendra qu'après Noël. Sa dame [2] est fort assidue auprès de moi ainsi que sa fille.[3] Pour

Lettre 338.—Inédite.

[1] Prince de Bauffremont. (W.)—Pour ce portrait voyez la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, etc.* (éd. 1866, tome ii, pp. 92–3).

[2] Marquise de Boufflers. (W.)

[3] Mme de Boisgelin. (W.)

celle qui n'est pas "sans dépit et sans légèreté,"[4] elle m'a presque abandonnée ; j'en ai d'abord été fâchée parce que j'avais du goût pour elle, et que j'étais assez sotte pour croire qu'elle en avait un peu pour moi, mais je me console de cette méprise. Je suis assez isolée, chacun vaque à ses affaires ou à ses plaisirs, et sans la Saint Chrysostome[5] je serais souvent seule. Je prends le plus qu'il m'est possible ce mal en patience. Je n'ai pas la ressource des projets pour l'avenir ; je pense quelquefois à un voyage pour le printemps, mais j'y trouve tant de difficultés que je n'en saurais former le projet. La grand'maman me dit, de façon à me le persuader, qu'elle me désire, que je lui serais nécessaire, mais en même temps elle entre avec beaucoup d'amitié dans toutes les raisons qui peuvent m'en détourner, celle de ma santé est la plus forte de toutes, et je la crois insurmontable. Je pourrais peut-être soutenir la fatigue du voyage, mais un séjour hors de chez moi avec tant de gens avec qui je serais mal assortie, oh ! cette idée me révolte et me cloue à mon tonneau ; c'est ma véritable place, et je ne me trouve bien que là.

Je n'ai point vu le Milord Shelburne, le Caraccioli ne m'en a plus reparlé ; hors le Blaquière je ne vois aucun Anglais, mais j'en dois voir un bientôt, le fils[6] du Comte de Stair, c'est le petit Craufurd qui me l'annonce, j'ai enfin reçu une lettre de lui. Il vous avait vu la surveille, il me mande que vous vous portez fort bien, il ne s'excuse point de ne m'avoir point écrit, parce que, dit-il, quand on est amis on ne doit pas prendre garde à ces bagatelles. Il est plus malade, plus triste que jamais. Son père l'a mis en possession d'une terre dont il jouissait déjà du revenu, il n'en est pas plus riche, mais son crédit en augmente, et il aura la satisfaction de se pouvoir ruiner ; il croit plaisanter, mais moi je le prends au pied de la lettre. On est bien malheureux d'être né fol ; vous croyez qu'on ne l'est que par sa faute parce que vous êtes né sage, mais moi, qui suis dans la classe intermédiaire, je vous envie et je le plains. Il me promet de faire un voyage ici avant le mois de mai, et en fait des serments exécrables, et je n'y ajoute point de foi.

Je vous sais un gré infini de votre exactitude à m'écrire, personne ne sait mieux que moi combien cela est difficile quand on n'a rien à dire ; je l'éprouve par ma correspondance avec Chanteloup, le plus souvent c'est un travail pénible, vous êtes la seule

[4] Mme de Cambis. (W.) —Voyez la lettre 334, p. 307. [5] Mlle Sanadon. (W.)
[6] John Dalrymple, Vicomte Dalrymple, plus tard (1789) sixième Comte de Stair.

personne avec qui cela ne me coûte rien ; il n'y a que la crainte de vous ennuyer qui peut me donner quelque contrainte.

Je ne m'attends pas à avoir de vos nouvelles avant dimanche. Mandez-moi si vous aurez reçu vos culottes. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre, il n'y en a point qui vaille la peine d'être écrite. Je suis assez enrhumée depuis trois ou quatre jours, ce n'est que du cerveau, mais j'ai la tête grosse comme un muid. Adieu.

Ce mercredi 11.

Je ne m'attendais pas à avoir de lettres, et quand vous auriez pris la peine d'écrire je n'en aurais pas d'avantage ; il n'y a point de courrier. J'en reçois une de Chanteloup ; la grand'maman ne se porte point bien, j'en suis inquiète. On me comble toujours de marques d'amitié ; si on pouvait se transporter par la pensée, j'irais occuper un tonneau qui m'attend depuis longtemps. Ce serait le vrai moment, tout ce mois-ci et le mois prochain il n'y aura presque personne, mais je suis bien chèvre à toutes sortes d'égards, où je suis attachée il faut que je broute ; je pense quelquefois au souhait que je fais pour vous, que vous viviez longtemps. Ah ! malgré votre raison, que de malheurs je vous souhaite ! Je prends autant qu'il m'est possible le costume de mon âge, le sens commun me force à m'y plier, mais mon caractère, ou si vous voulez mon humeur, me révolte sans cesse. Sans avoir joui de l'avantage de plaire, je ne puis m'accoutumer à ne plus rien devoir qu'à la complaisance, et ce qui [serait] horrible, peut-être à la compassion, et ce qui est le comble de la honte c'est qu'il faut encore se donner des soins et faire des efforts pour l'obtenir. Je suis dans une méfiance de moi-même qui se répand sur tout, mais parlons d'autres choses. Vous ne me mandez si vous avez Mlle Heinel,[7] est-ce qu'elle n'a pas encore paru ?

L'oiseau de proie ne me quitte plus, la nièce m'avait abandonnée avant ces assiduités, elle en fera cependant le prétexte

[7] Dans le manuscrit, "Hingle." Mlle Heinel avait fait son début à Paris en 1768. "Mlle Heinel, affligée de dix-sept à dix-huit ans, et de deux beaux yeux bien fendus, et de deux belles jambes qui portent une très-jolie personne, est arrivée de Vienne pour débuter sur le théâtre de l'Opéra dans la danse noble ; on lui a trouvé une précision, une sûreté, un aplomb, une noblesse comparables aux talents du grand Vestris. Les connaisseurs en danse prétendent que Mlle Heinel, dans deux ou trois ans d'ici, sera la première danseuse de l'Europe, et les connaisseurs en charmes se disputent dès à présent la gloire de se ruiner pour elle." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome v, pp. 431–2). Elle parût à Londres en décembre 1771. Mlle Heinel s'éprit de Vestris, déjà marié à Mlle Dugazon. Cette passion la fit se retirer au couvent, dans la suite de sa carrière. Elle revint au théâtre néanmoins et semble avoir finalement épousé Vestris.

de sa légèreté, mais comme je suis sans dépit je ne lui en ferai aucun reproche.

Je vous envoie la copie d'un billet du Sieur Bonnay,[8] je l'avais chargé de m'informer de tout ce qui regardait la vente de M. de Thiers ; voyez si en conséquence vous avez quelque ordre à donner.

Je remets à régler nos comptes quand nous nous reverrons, cet arrangement vous servira de préservatif contre l'importunité de mes empressements. Portez-vous bien je vous en conjure, et que j'aie du moins la satisfaction de savoir que j'ai sur terre (mais par delà les mers) un ami véritable, qui malgré les connaissances qu'il a de tous mes défauts m'aime constamment. Adieu.

LETTRE 339

Paris, ce vendredi 12 décembre 1771.

La Saint Chrysostome vient de partir pour l'Opéra ; j'ai au moins une heure et demie, deux heures, avant qu'il m'arrive du monde.

Ce dimanche, à deux heures.

Je fus interrompue. J'attends actuellement le facteur ; qu'il m'apporte une lettre ou non, et quoique je ne sois pas à terme, je ne vous en écrirai pas moins. J'ai trop de choses à vous dire.

Enfin, le malheur tant craint et tant prévu vient d'arriver : M. de Choiseul n'a plus les Suisses.[1] Sa démission lui a été demandée, et il l'a envoyée sur-le-champ ; je ne suis pas assez sûre de toutes les circonstances pour vous les dire. Chacun les raconte différemment. Tout ce que je sais certainement, c'est que sa soumission a été prompte et parfaite, sans parler d'aucune capitulation. Ceux qui peuvent être les mieux instruits croient qu'on lui a accordé ou qu'on lui accordera deux cent mille francs d'argent comptant et cinquante mille francs de

[8] "Bonnay a vu ce matin le gardien des effets de la succession de M. le Baron de Thiers, qui lui a dit que les tableaux étaient vendus, qu'il n'en était sûr que d'avant-hier au soir. Le catalogue des livres est fait et se distribue chez le portier et chez le libraire ; il est affiché. On est après à faire celui des bijoux, estampes, bronzes, terres cuites, etc. etc. qui se distribuera dans peu de jours. On commencera la vente le 15 ou le 16 de ce mois, mais on ne sait pas encore si elle commencera par les livres ou par les autres effets."

Lettre 339.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Duc de Choiseul était colonel général des gardes suisses. (B.)

pension sur la charge, réversible à la grand'maman. Mais le pauvre Abbé est bien à plaindre, s'il perd sa place de secrétaire.[2] Jusqu'à présent le changement de général n'a point entraîné celui de secrétaire ; M. Malézieu des Tournelles,[3] qui l'était sous Monsieur le Prince de Dombes [4] et le Comte d'Eu, a conservé sa place sous M. de Choiseul, et ce n'a été qu'à sa mort qu'elle fut donnée à l'Abbé Barthélemy ; personne ne doute que ce ne soit Monsieur le Comte de Provence [5] à qui le Roi donnera les Suisses.

Quittons les grands sujets, pour venir à nos petites affaires. Je suis désolée, désespérée, de vous avoir donné le conseil d'envoyer des oiseaux au Carrousel ; on m'a fait comprendre que cela vous coûtera des sommes immenses ; il me reste l'espérance que vous n'aurez pas trouvé le moyen de les faire partir ; je tremble d'apprendre qu'ils soient en chemin ; au nom de Dieu, s'il en est encore temps, désistez-vous de cette idée ; je vous en ferai tout l'honneur, vous en aurez tout le mérite ; mais enfin, s'ils sont partis, je vous prie de me faire savoir ce qu'il vous en coûte.

Trois heures sonnent, point de facteur ; s'il n'arrive point, je vous dis adieu, et je fais partir ma lettre.

P.S.—Voilà votre lettre, gronderie mal à propos, mais je vous la pardonne. Il est vrai cependant que je pourrais ne vous pas ennuyer comme je fais ; mais à qui donc peut-on parler de ses peines si ce n'est à son ami ? Faut-il que j'étouffe en ravalant tout ce qui me passe par la tête ? Pour cette fois-ci vous êtes trop injuste, mais je suis si éloignée d'aucune rechute que je me moque de vos terreurs ; allez, croyez-moi, je vous causerai des regrets, et en attendant quelquefois de l'ennui, mais jamais, non jamais, du repentir.

Tout ce que vous me dites dans votre lettre ne me fâche pas, et ce qui me fait un plaisir indicible c'est que les oiseaux ne sont point partis, je vous conjure qu'ils ne partent pas, cette

[2] L'Abbé Barthélemy était secrétaire général des gardes suisses au service de la France.

[3] Pierre de Malézieu des Tournelles (mort en 1756), deuxième fils du plus célèbre Nicolas de Malézieu, ex-précepteur du Duc du Maine, et, comme Mme du Deffand dans sa jeunesse, membre remarqué du cercle réuni à Sceaux par le Duc et la Duchesse du Maine.

[4] Louis-Auguste de Bourbon, Prince de Dombes (1700–55) fils du Duc du Maine et frère aîné du Comte d'Eu.

[5] Ils furent donnés au Comte d'Artois.

galanterie est un peu trop considérable, contentez-vous d'un bel éventail. Je dirai vos projets, la Duchesse-fille les confirmera, et la mère sera parfaitement contente ; je suis assez fâchée que l'armure vous ait coûté si chère. Ne vous obstinez point, je vous prie, à m'en faire rembourser. Wiart exécutera vos ordres, si en effet il n'y a point de soie, votre lit, vos fauteuils partiront, et M. Lambert payera le marchand.

Je vous remercie de vos salières, et de toutes vos commissions ; j'ai déjà prévenu M. Trudaine.

Pont-de-Veyle vous prie très-instamment de ne plus penser à ce livre, le fait est qu'il ne s'en soucie point. Je vous écrirai sans doute si je trouve une occasion sûre, mais je vous préviens que sur l'article de mon voyage, il n'y a rien qui doive vous inquiéter, aucune raison qui puisse me faire changer de projets que celles de mon âge et de ma santé. L'amitié qu'on me marque est la même, et il ne tient qu'à moi de me croire fort aimée et fort désirée. On ne me dit que des douceurs, on ne me gronde point, il n'y que les mauvaises têtes qui prennent cette liberté, mais je leur pardonne. Je m'attends que vous serez encore de mauvaise humeur dans votre première lettre, parce qu'il me semble que ma dernière était fort triste, mais quand vous aurez soixante-quinze ans, si vous vous souvenez alors de moi, vous vous reprocherez votre injustice d'à présent, et vous y conviendrez alors que je n'étais pas une vieille si fâcheuse et si folle que vous le supposiez.

Je pense que je pourrais vous écrire par Milord Shelburne, mais comme je ne le connais pas et qu'il n'est point votre ami, je n'ose le hasarder ; d'ailleurs je n'ai rien à vous apprendre qui puisse vous intéresser beaucoup.

Adieu donc, ne me grondez point, et ne mêlez aucune amertume au plaisir que j'ai de recevoir de vos nouvelles.

Si vous envoyez un éventail à Mme de la Vallière, ajoutez y, je vous prie, une douzaine d'immortelles des mieux choisis, je les veux distribuer aux oiseaux ; ne croyez pas que mon mémoire soit si peu de chose. L'article du demi-billet de loterie n'est-il pas déjà assez considérable ?

Avez-vous vos culottes ?

LETTRE 340

Ce mardi 17 décembre 1771.

Ai-je tort de vous écrire aussi souvent ? Dois-je renfermer en moi tout ce que je pense, et n'êtes-vous pas assez mon ami pour que je puisse espérer de trouver en vous quelque consolation, ne fût-ce que celle de vous parler avec confiance ? Je n'exige point que vous répondiez à chacune de mes lettres ; mais quand je suis bien noire, que je ne sais plus que devenir, il ne me vient point d'autre idée que celle de vous écrire. Je sens cependant une sorte de crainte ; je me dis : À quoi cela sera-t-il bon ? À le fatiguer, à l'importuner ; il me répondra avec sécheresse, avec humeur, je serai plus malheureuse qu'auparavant ; ne dois-je pas être contente qu'il entretienne une correspondance avec moi, sans abuser de cette complaisance ? Oui, je me dis tout cela, mais après ces sages réflexions, je ne sais plus que devenir. Je ne saurais me suffire à moi-même ; je n'ai de goût ni d'amitié pour personne, ni personne n'en a pour moi ; je me tourmente pour avoir du monde à souper, j'ai mille peines à rassembler une fastidieuse compagnie qui m'ennuie à la mort. Si dans ce nombre il y a quelques personnes qui valent mieux que les autres, je suis piquée du peu de cas qu'elles font de moi, de leur orgueil, de leur importance, etc. Je suis tentée quelquefois de partir pour Chanteloup ; s'il n'y avait que la grand'maman, je n'hésiterais pas, malgré les soixante-quatre lieues ; mais la belle-sœur et tous ses adhérents me repoussent et me font changer d'avis. Je me représente l'état où je serais si je venais à m'en repentir, et alors je conclus qu'il vaut encore mieux supporter le malheur présent et actuel que d'en aller chercher un bien loin, qui serait peut-être encore plus grand. Je reçus hier un petit billet de l'Abbé. Il me mande qu'il arrivera à Paris aujourd'hui ou demain ; ce pauvre homme est bien à plaindre ; j'attends que je l'aie vu pour continuer cette lettre. Comme il y aura dans la continuation des noms et des faits, elle m'obtiendra le pardon du triste préambule.

Ce samedi 21.

Par égard, par considération je n'ai point fait partir ma lettre jeudi dernier, je n'avais point reçu le mercredi la vôtre

Lettre 340.— Incomplète dans les éditions précédentes.

du 13, je ne l'ai eue qu'hier, je n'en espère pas demain, ainsi je vais toujours commencer à vous écrire aujourd'hui.

Depuis trois jours, j'ai eu table ouverte, c'est-à-dire douze ou treize personnes chaque fois. Le jour le plus brillant fut hier ; c'étaient les Beauvau, la Cambis, le Stainville, le Toulouse, trois étrangers, Caraccioli, Mora [1] et Creutz. Cela ne se passa pas mal. Le Caraccioli est commode : on est à son aise avec lui, on n'a aucun embarras pour l'entretenir.

Ce soir je vais souper chez mes parents Brienne. J'aurais mieux aimé souper chez Mme de Mirepoix, qui m'avait fait inviter, mais trop tard. Je lui ferai une visite, et j'irai aussi chez la mère oiseau, qui a une plaie au talon qui lui fait garder le lit. Je visiterai aussi Mme de la Vallière, que je n'ai pas vue depuis dimanche, je lui demanderai à souper pour lundi, et je compte mardi donner la messe de minuit [2] aux Beauvau, aux Luxembourg, etc. N'allez-vous pas conclure que je me divertis fort bien ? Ah ! mon Dieu ! que j'en suis loin !

Le petit Sorbe [3] mourut hier d'apoplexie ; il dînait chez Mme de la Valliére, et en rendant son verre à son laquais il rendit l'esprit ; il n'a pas souffert une minute ; ce soir tout son corps était violet de la tête aux pieds. Il n'avait pas un sou de bien. Il laisse soixante mille francs de dettes et deux sœurs, honnêtes filles, très-dévotes, dont il avait grand soin, et qui ne sauront plus que devenir. Il y a des gens si malheureux qu'on est honteux de se le croire quand on se compare à eux. Mais à quoi sert de penser, de réfléchir ? On est nécessairement gouverné, entraîné par ce qu'on sent. Je suis un peu trop moraliste, n'est-ce pas ?

Les Suisses ne sont point encore donnés, cela est assez étrange. Le traitement de M. de Choiseul est cent mille écus en argent, et soixante mille francs de pension sur la charge ; on [la] disait

[1] Le Marquis de Mora, fils du Comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du ministre espagnol D'Aranda. Il fut l'amant de Mlle de Lespinasse, qui le sacrifia au Comte de Guibert. Les lettres de Mlle de Lespinasse sont pleines de ses efforts pour accorder la nouvelle passion pour M. de Guibert avec l'ancienne pour M. de Mora. Ce dernier mourut en 1774.

[2] Mme du Deffand avait dans une de ses chambres une tribune qui donnait dans l'église du couvent de Saint-Joseph, et c'est là que communément elle rassemblait quelques amis pour entendre la messe de minuit à Noël, après laquelle elle donnait un souper nommé le *réveillon*. (B.)

[3] M. de Sorbe, envoyé de la république de Gênes en France. Il était fort aimable en société. (B.)—Walpole remarque, dans une lettre à Mann du 28 décembre 1771 :—"Le petit Sorbe, le ministre de Gênes à Paris, où il naquit quand son père s'y trouvait dans la même qualité, vient de mourir subitement . . . Je le mentionne parce que ce fut lui la vermine qui poussa Choiseul à envahir la Corse, et par suite sa mort, si elle fut soudaine, ne survint pas du moins assez tôt." (*Lettres*, tome viii, p. 125.)

réversible à la grand'maman : on prétendait hier que ce n'en serait que la moitié ; le brevet n'est point encore signé.

Il est certain que vous reverrez M. de Guines avant le 15 ou 20 mois prochain ; vous aurez par lui de mes nouvelles ; je pourrais en recevoir des vôtres par Milord Harcourt.

Je suis actuellement en pleine jouissance du grand Abbé ; sa fortune reçoit un grand échec, mais on supporte tout quand on n'est pas frappé par l'endroit sensible.

Je voudrais bien que vous eussiez reçu ma dernière lettre assez à temps pour n'avoir pas conclu votre marché d'oiseaux ; je suis réellement désolée de vous avoir donné ce maudit conseil, qui, si vous l'avez suivi, doit vous coûter des sommes immenses.

Au nom de Dieu, ne me parlez plus des avances que j'ai faites, et ne vous ingéniez point pour me rembourser ; je suis bien pauvre, mais pas assez pour que cette bagatelle m'incommode le moins du monde, et si je comptais jusqu'à un certain point sur votre amitié, j'exigerais de vous que vous ne m'en parlassiez jamais ; rien ne serait plus honnête, rien ne me prouverait plus l'intimité de notre amitié. Ah ! mon Dieu ! quel mot m'est échappé ? Pardonnez-le-moi, je vous prie.

J'ai écrit à M. Trudaine, pour le prier d'écrire à M. Caffieri, directeur de la douane de Calais, de ne pas tarder un moment à faire partir les deux caisses qui sont à son adresse. J'ai, je vous l'avoue, grande impatience de les recevoir ; j'aurai beaucoup de plaisir à tirer tout ce qu'elles contiennent et à en faire la distribution. Vous moquez-vous en me faisant des excuses des soins que vous me donnez ? Je dirai comme Mme Remy dans le *Paysan parvenu,* à qui on reprochait l'usage qu'elle faisait de sa maison : *Ne voilà-t-il pas un beau taudis que le mien, pour en être chiche ?* Il en est du loisir de votre sibylle comme du taudis de Mme Remy.

Adieu, je crois cette lettre éternelle ; cependant, si j'en reçois une de vous demain, j'ajouterai à son éternité.

Ce dimanche 22.

Je viens de faire un acte d'un grand courage, d'une grande patience. Votre lettre du 17 m'est arrivée à trois heures, et j'ai attendu pour l'ouvrir que Mme de Mirepoix, qui est venue prendre du thé chez moi, fût partie ; elle est restée jusqu'à six heures. Je vous avoue que j'ai ouvert cette lettre en tremblant. Je craignais d'y trouver des gronderies, des menaces. Mais voilà qui est fait, je ne m'exposerai plus à avoir occasion de les craindre.

Je désire passionnément que vous ne puissiez pas finir avec le marchand d'oiseaux. J'ai annoncé à Madame la Maréchale sa bouilloire et son rechaud ; elle en est ravie, elle a voulu me payer d'avance, je ne l'ai pas voulu. Elle voudrait vous faire un présent, je l'en ai détournée. J'attendrai très-patiemment les racines d'iris,[4] mais pourquoi restent-elles à votre douane ? Je n'ai point encore eu de réponse de M. Trudaine sur la douane de Calais.

Vous vous trompez en attendant un Cossé,[5] vous aurez avant trois semaines M. de Guines, il vous donnera de mes nouvelles, je désire que Milord Harcourt m'en rapporte des vôtres.

À l'égard de vos culottes, direz-vous comme Chandos dans la *Pucelle*, je raurai mes culottes ? Cette citation est tant soit peu libre. Vous me manderez si Mlle Heinel[6] a eu un grand succès.

On prétend que le Roi a donné hier au soir les Suisses à Monsieur le Comte d'Artois. La Maréchale n'en savait que ce qui lui avait dit Mme de Mazarin, qui disait l'avoir appris hier de M. de Soubise. J'ai envoyé chez Mmes d'Aiguillon et de Villeroy et chez M. de Praslin, qui n'en savaient rien ; je ne fermerai cette lettre qu'à huit heures pour vous dire ce que j'aurai appris. Voilà la lettre du marchand d'Aubusson. Adieu, il faut que je me lève, il est bien temps, puisqu'il est six heures et demie.

À 8 heures.

C'est Monsieur le Comte d'Artois qui a les Suisses ; rien n'est plus sûr.

LETTRE 341

Ce dimanche 29 décembre 1771.

Je ne me pardonne point tous les soins et les fatigues que je vous ai causées, et tout l'argent que mes maudits conseils vous ont coûté, mais vous ne voulez plus que je vous en parle. Me défendez-vous aussi de vous remercier ? Mais sachez que vous

[4] Dans une lettre à Mann du 9 septembre 1771, Walpole écrit :—"Je vous prie de m'envoyer en temps opportun un colis de vos racines d'iris. Je les destine à ma vieille amie chérie de Paris qui doit les mettre dans des sachets à parfums." (*Lettres*, tome viii, pp. 84-5.)

[5] Comme ambassadeur.

[6] Dans le manuscrit "Hingle." (Voyez la note 7 de la lettre 338.)

LETTRE 341.—Inédite.

n'obtiendrez jamais que je ne sente tout ce que vous faites pour moi et que je n'en conserve une tendre reconnaissance.

Je compte recevoir vos deux caisses dans cette semaine ; toutes les mesures ont été prises si justes qu'elles n'auront pas séjourné à Calais, et lorsqu'elles arriveront dans la rue des Vieilles Audriettes chez M. Trudaine on me les apportera sur-le-champ. Je ne différerai pas un instant à faire les distributions que vous m'avez marquées. Je crois vous avoir mandé que Mme de Mirepoix s'appropriera la bouilloire, et qu'elle en est charmée. Pour mes salières, d'avance je les trouve charmantes, et ma table en sera très-honorée. Puisque vous me permettez de vous donner des commissions, attendez-vous à en recevoir une par M. de Guines qui pourra vous causer quelque embarras, c'est pour la grand'maman. J'ai soupé ce soir chez moi entre le Président de Cotte et le grand Abbé. J'ai fait lire à celui-ci le premier article de votre lettre, il a bien fallu, contre votre volonté, que nous parlassions de vous, et malgré moi il a fallu que je souffrisse tout le bien qu'ils en ont dit.

Le traitement du grand-papa est tel que je vous l'ai mandé, trois cent mille francs, et soixante mille francs de pension sur la charge, dont cinquante réversibles à la grand'maman. Je ne doute pas qu'ils ne soient dans le dessein d'acquitter leurs dettes le plus promptement possible, et que pour cet effet ils ne vendent tableaux, pierreries, vaisselle, et ce qu'il y a de bien plus fâcheux, leur bel hôtel. Oh ! vous avez raison, la grand'maman pourra perdre tout hors la patience, le courage, et toutes ses vertus ; nous nous affligions ce soir en pensant que leur plus grand malheur avait été des amis semblables à l'ours, qui cassait la tête de son ami pour le garantir de la piqûre d'une mouche.[1] J'aurais bien voulu, je vous l'avoue, que vous eussiez été ce soir en quatrième avec nous.

Je n'ai reçu votre lettre aujourd'hui qu'à cinq heures passées ; le facteur n'apporte les lettres dans ces jours-ci qu'extrêmement tard et quelquefois le lendemain. Il est actuellement deux heures après minuit ; je vous écris avant de me coucher pour qu'on mette ma lettre à la poste demain matin, je la finis parce qu'il faut que j'envoie Wiart se coucher ; mais vous n'y perdrez rien, vous recevrez dans quelques jours un volume, vous prétendez qu'il ne vous ennuie pas, vous en ferez l'épreuve. J'aime les vôtres telles qu'elles puissent être ; quand elles sont longues j'en suis

[1] Voyez la fable de La Fontaine, *L'Ours et l'Amateur des Jardins* (viii, 10).

ravie, quand elles sont courtes je m'en contente, c'est toujours une marque de souvenir.

Le Roi a bien traité votre Milord,[2] à ce qu'on m'a dit, c'est-à-dire qu'il lui a parlé. Il ne m'a point vue et je crois qu'il n'a été que chez l'Idole.

La mère oiseau [3] a mal au talon, elle attend son Prince mardi. Celui de la fille me visite souvent. Adieu, je coupe court pour ne me point laisser aller au bavardage.

Ne pourrez-vous pas m'écrire par Milord Harcourt ? sans préjudice de la poste ?

Mille tendres amitiés à M., Mme, et Mlle Churchill, je les prie de ne m'oublier jamais.

LETTRE 342

Ce dimanche 5 janvier 1772.

On n'aura les lettres que demain, c'est le procédé des bureaux dans ce temps-ci, ainsi je ne vous écris aujourd'hui que par protocole. M. de Guines part jeudi après dîner, il vous portera de mes nouvelles ; apparemment j'aurai reçu vos caisses. M. Trudaine m'a dit qu'on lui avait mandé de Calais qu'elles étaient en chemin, selon mes calculs elles doivent arriver demain ou après-demain.

L'Abbé Barthélemy n'est point encore reparti. Son sort n'est pas décidé. Mme de Mirepoix est à Paris, elle vient prendre son thé chez moi à deux heures, ce qui me contrarie. Je n'ai point dormi, il faut que je me lève tout à l'heure pour que ma chambre et ma toilette soient faites avant son arrivée, ou bien que je ne me lève qu'à cinq heures. Je suis toute endormie. Si j'avais votre lettre elle me réveillerait sans doute. Je ne la recevrai que demain à midi et la poste alors sera partie. Adieu donc, vous n'entendrez plus parler de moi que par M. de Guines. J'ai reçu des nouvelles de votre cousin Robert ; il doit être en chemin pour le Portugal. Nous attendons ici incessamment Milord Harcourt. Bonjour, il faut que je me lève, ou que je me rendorme, je ne sais pas à quoi me résoudre.

P.S.—Il est trois heures et demie. J'ai été assez dupe de

[2] Lord Shelburne. (W.)
[3] La Marquise de Boufflers. (Voyez la note 2 de la lettre 223.)

LETTRE 342.—Inédite.

sacrifier quelques heures de sommeil pour recevoir cette Maréchale, qui n'arrive point. J'y ai grand regret, non à elle, mais à mon sommeil ; je ne donnerai plus dans l'avenir dans de pareilles bourdes.

On me dit hier une polissonnerie ou jeu de mots, comme vous voudrez. Avez-vous su et vous souvenez-vous que l'on avait dit du parlement de Bretagne qu'il n'était composé que d'arbres appelés ifs ? Eh bien ! il n'y en a plus aujourd'hui, et à leur place ce sont des platanes.

Mme d'Anville est assez malade. On ne sait pas encore quelle est sa maladie. On se flatte que ce n'est pas une fièvre maligne, cependant il y a des symptômes qui l'indiquent.

La petite sainte est aussi assez malade. Le talon de la mère oiseau va mieux, elle soupera demain chez moi avec onze ou douze autres personnes, entre autres un petit Anglais de vingt-deux ans, joli, bien fait, un son de voix fort doux, parlant bien français, poli, naïf, et gai ; il doit passer six mois ici. Il vient, dit-il, pour s'y façonner ; je lui ai dit que c'était un étrange projet, et qu'il faudra tout de suite qu'il n'ait rien de plus pressé que de se défaçonner. Il s'appelle Milord Dalrymple, il est fils du Comte de Stair, et proche parent du petit Craufurd, qui me l'a recommandé. Comme je ne peux pas lui être bonne à grand'-chose, ni lui procurer des connaissances qui lui conviennent, je l'ai recommandé à mon tour à M. de Caraccioli, auprès de qui je suis en grande faveur ; il pourra lui être plus utile que moi. Si vous voyez M. Craufurd, dites-lui tout cela.

La Maréchale n'arrive point, je m'en console en causant avec vous, mais ce ne peut être qu'à bâtons rompus, je craindrais que son arrivée ne m'interrompît au milieu d'un récit, car pour au milieu d'une phrase il n'y aurait pas grand mal.

Adieu donc, je remets tous mes bavardages à d'ici à mercredi que j'enverrai ma lettre, et une petite caisse chez M. de Guines. La lettre vous dira ce que contient la caisse, et il y aura un mémoire très-circonstancié de tout ce qu'il vous faudra faire. Je suis fâchée de cette commission, je ne peux pas souffrir de vous causer de l'embarras, mais comment refuser la grand'maman ?

Je serai fâchée quand il lui faudra renvoyer son grand Abbé, ce qui arrivera dès que son affaire sera finie. Cet Abbé m'est d'une grande ressource ; il a bien de l'esprit, il est d'excellente compagnie, mais il est Provençal. Adieu.

LETTRE 343

Paris, ce lundi 6 janvier 1772.

Tout ce que je crois infaillible manque toujours ; j'étais sûre d'une lettre ce matin, il n'y a point eu de courrier ; voilà ce qui arrivera souvent cet hiver. Je vous ai promis, ou pour mieux dire, menacé d'un volume. Il faut le commencer.

Le 6 du mois passé, M. du Châtelet étant à Chanteloup, jouant au pharaon, sur les dix heures du soir, on vint lui dire qu'on le demandait. Rentrant un moment après, il se mit au jeu, et dit à la compagnie que c'était un soldat de son régiment,[1] qu'il aurait beaucoup à écrire la nuit, ou, ce qui serait encore mieux, qu'il partirait le lendemain, Il se leva, et M. de Choiseul, se doutant de quelque chose, sortit avec lui. Ce soldat était un courrier de M. d'Aiguillon, qui apportait une lettre à M. du Châtelet. Il lui mandait que le Roi voulait la démission de M. de Choiseul de sa charge des Suisses, qu'il sût de lui quel dédommagement il désirait, et qu'il rendît promptement réponse. M. de Choiseul rentra sans rien dire, continua à jouer jusqu'à l'heure ordinaire, et puis il écrivit au Roi ; et M. du Châtelet, chargé de sa lettre, partit le 7 de grand matin. Arrivé à Versailles, il fut chez M. d'Aiguillon, à qui il ne voulut point remettre la lettre ; mais il lui dit les propositions qu'elle contenait : 1° sa liberté ; 2° le payement de ses dettes dont il faisait l'énumération ; trois ou quatre millions qu'il avait mangés du bien de sa femme, et deux autres à différents créanciers ; il rappelait le souvenir d'une grâce qui lui avait été accordée et signée sept ou huit mois avant sa disgrâce, et qui n'avait pas été consommée, parce qu'on y avait omis une formalité qu'on devait réparer et qui avait été négligée. Je ne me ressouviens pas bien en quoi cette grâce consistait, mais c'était sur le bailliage d'Haguenau, auquel on devait joindre une forêt et différents droits. Cette grâce aurait suffi pour le parfait arrangement de ses affaires. Après cette visite au ministre, M. du Châtelet fut chez le Roi, lui présenta la lettre.—" Est-ce la démission ? " lui dit le Roi.—" Non, mais les propositions qu'il fait à Votre Majesté."—" Je ne veux point la lettre, je veux la démission."—Tout de suite, M. du Châtelet envoya un courrier à Chanteloup, qui rapporta la démission,

LETTRE 343.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Il était colonel du regiment du Roi, infanterie. (B.)

sans aucune condition. Le Roi alors reçut la lettre qui l'accompagnait, et la mit dans sa poche sans la lire, et dit qu'il donnerait deux cent mille francs d'argent comptant et cinquante mille francs de pension sur la charge, qui seraient réversibles à la grand'maman. Autre courrier à Chanteloup pour apprendre cet arrangement ; sur-le-champ, la grand'maman écrivit par la poste à M. du Châtelet qu'elle ne voulait point qu'il fût question d'aucune grâce pour elle, qu'elle lui recommandait de le déclarer, et qu'absolument elle ne voulait entrer pour rien dans le traitement qu'on ferait à son mari. M. du Châtelet était bien résolu de ne point obéir à cet ordre, et se garda en effet d'en parler ; mais cette lettre avait été lue, et heureusement elle ne mit point d'obstacle à la négociation. M. du Châtelet insista sur une augmentation, et ne trouvant point de facilité auprès de M. d'Aiguillon, il se détermina à parler à Mme du Barry, en qui il trouva plus de douceur et de facilité ; il obtint cent mille francs de plus, ce qui en fit trois cents, et dix mille francs de plus pour la pension, ce qui en fit soixante, et toujours les cinquante réversibles à la grand'maman. Cette affaire consommée, il s'en est suivi une brouillerie dans toutes les formes entre M. d'Aiguillon et M. du Châtelet. Le premier avait écrit à l'autre, dans sa lettre du 6, en annonçant la demande de la démission, qu'il avait parlé au Roi conséquemment à une conversation qu'il avait eue avec lui, il y avait six ou sept mois, dans laquelle il lui avait confié que M. de Choiseul consentirait très-volontiers à se démettre de sa charge, si on lui en faisait un bon parti. M. du Châtelet lui en a donné le démenti, et affirmé que ce fut lui qui lui dit qu'on ne laisserait certainement pas la charge à M. de Choiseul, et qu'il s'agissait de savoir ce qu'il pourrait désirer pour dédommagement : qu'alors il lui avait répondu, que comme il avait des dettes immenses, il imaginait que si on les acquittait, il consentirait volontiers à perdre sa charge ; mais qu'il parlait de lui-même et qu'il ne savait point ce que pensait M. de Choiseul, ne l'ayant jamais entretenu sur ce sujet ; et qu'ainsi il avait grand tort de dire que c'était en conséquence de sa conversation avec lui qu'il avait parlé au Roi. Je ne sais lequel des deux a menti ; j'ai quelques notions qui me forceraient à croire que M. du Châtelet a parlé le premier ; quoi qu'il en soit, M. du Châtelet, en dernier lieu, s'est parfaitement bien conduit ; M. de Choiseul et tous ses amis disent qu'ils sont extrêmement contents de lui.

Mais, mon ami, l'on ne fait que mentir ; il ne se dit rien aujourd'hui qu'on puisse croire ; tout ce qu'on affirme le plus affirmativement se trouve faux ou du moins très-douteux. On dit, par exemple, que ce qui a déterminé le Roi à lui ôter les Suisses, est une lettre qu'il avait reçue du Comte de Provence qui les demandait pour lui, et que cette lettre était l'ouvrage de M. de la Vauguyon, de M. d'Aiguillon et de Mme de Marsan.[2]

L'autre parti assure que Monsieur le Comte de Provence n'a point écrit, ce qui paraît vraisemblable, puisqu'on a donné les Suisses à Monsieur le Comte d'Artois. La seule chose dont on ne puisse douter, c'est que M. de Choiseul ne les a plus. Il a pris la résolution d'acquitter ses dettes, non ce qu'il doit à sa femme, car cela est impossible, mais à ses autres créanciers : ils vendent leurs tableaux, leurs diamants, une grande partie de leur vaisselle ; il est même question de leur hôtel et de deux maisons qui y tiennent ; le tout pourrait faire la somme de seize ou dix-sept cent mille francs, y compris les cent mille écus de sa charge.[3]

Si vous pensez que tout ceci diminue la gaîté de M. de Choiseul, vous vous trompez ; sa bonne humeur n'en souffre pas la plus légère altération. On a eu bien de la peine à contenir la grand'maman et à l'empêcher de faire un refus formel de l'article qui la regarde.

Pour le grand Abbé, son affaire n'est point encore finie ; c'est M. d'Affry [4] qui s'en mêle, c'est son ami intime ; c'est lui qui aura le travail avec le Roi, du moins on le croit. L'Abbé, vraisemblablement, ne gardera point sa place [5] ; on dit qu'elle pourra être supprimée, on croit qu'on lui assurera la moitié du revenu sur la place même, si elle est donnée à d'autres, ou sur les fonds destinés pour les Suisses ; tout ce qu'il craint, c'est une pension sur le trésor royal, ou une abbaye. Son sort ne peut pas différer encore longtemps à être décidé ; dès qu'il le sera, il repartira pour Chanteloup ; en attendant, je le vois tous les jours.

Ce mardi 7.

Le courrier est arrivé, j'ai votre lettre du 28 et 29 ; vous êtes

[2] Marie-Louise de Rohan, Comtesse de Marsan, veuve du Comte de Marsan, de la maison de Lorraine, et gouvernante des enfants de France. Avec le Duc de la Vauguyon, elle était à la tête de la faction des dévots.

[3] Malgré toutes ces dispositions, le Duc de Choiseul mourut à Paris en 1785, endetté, à ce qu'on dit alors, de trois millions de livres. (B.)

[4] Louis-Auguste-Augustin, Comte d'Affry, colonel du régiment des gardes suisses.

[5] On trouva fort mauvais, dans le temps, qu'elle eût été donnée à un ecclesiastique. Immédiatement après cette nomination, on vit paraître au bal de l'Opéra un masque habillé moitié en abbé, et moitié en uniforme des gardes suisses. (B.)

si despotique qu'on ne peut pas même vous faire de représentation. Vous serez donc obéi à la lettre.

Je viens de relire ce que je vous ai écrit hier ; vous n'y comprendrez rien, on ne peut pas être moins clair : je n'ai pas le talent des détails ; d'ailleurs pourquoi en faire ? que vous importe ? Mme de Sévigné les rendait intéressants, il est impertinent de suivre son exemple, quand on ne peut pas l'imiter. Vous allez penser que je quête des louanges, puisque vous croyez que je n'irai à Chanteloup que pour chercher des *cajoleries ;* je ne dis pas que je ne les aime, mais cependant je sens bien quand je ne les mérite pas, je vois bien quand elles sont sincères, et ce n'est que quand elles le sont qu'elles me font véritablement plaisir ; enfin il n'y a que la vérité qui me plaise, je ne la trouve véritablement qu'en vous.

M. de Stainville nous dit hier que l'affaire de l'Abbé était finie, qu'il avait dix mille francs de pension sur la place de secrétaire, que son successeur n'était point encore nommé, et qu'on croyait que cette place serait supprimée et ses fonctions réunies à celui qui a le bureau des Suisses. M. d'Affry est nommé administrateur de tout le corps. Il travaillera avec le Roi, et il a vingt mille francs de pension. Il a mérité ce traitement par sa bonne conduite : il a rempli parfaitement ses devoirs envers le grand-papa sans déplaire au Roi ; il aime fort l'Abbé, et il l'a bien servi.

Le Prince de Beauvau, conduit par sa femme, n'a fait que des sottises ; il a bravé le Roi, et finit par lui demander l'aumône. Je crains bien qu'on ne la lui fasse pas ; ils doivent aller l'un et l'autre le mois prochain à Chanteloup. Ils y resteront jusque vers la fin de mars ; le quartier [6] sera le 1er avril. Jugez de la bonne mine que lui fera le Roi, et ce qu'il en obtiendra. Rien n'a été si ridicule que le voyage de Mme de Luxembourg à Chanteloup ; elle était l'ennemie des Choiseul, et comme il est du bel air actuellement d'être dans ce que nous appelons aussi l'*opposition*, elle a employé toutes sortes de manéges pour se réconcilier avec eux ; elle a été très-bien reçue, parce que c'était pour eux un nouveau rayon de gloire et qu'ils en sont ivres. La pauvre grand'maman, à qui on n'en laisse que des bluettes, fait sacrifice sur sacrifice et parvient à peine à l'ombre de la considération ; la sœur engloutit tout, et sous l'apparence

[6] Le quartier de service de M. de Beauvau, comme un des quatre capitaines de la garde du Roi. (B.)

de quelque politesse pour cette grand'maman, on écrase son amour-propre. Les visites qu'on reçoit, toutes les attentions sont pour cette belle-sœur; excepté Mme de Brionne, qui n'a d'objet que le maître du logis, et les Tingry, Châteaurenaud, petite sainte, qui ont été pour la grand'maman, elle n'a de part dans les visites des autres que des civilités apparentes. Le seul grand Abbé est parfaitement à elle.

En voilà assez sur les Choiseul.

Mme de Maurepas se porte mieux, sans être parfaitement guérie. La grosse Duchesse est assez incommodée; elle a une humeur vague qui tantôt lui donne la galle, tantôt la goutte, tantôt attaque sa poitrine. Elle a craché du sang ces jours-ci.

M. Le Clerc va payer, à ce qu'on dit, toutes les pensions, mais j'ai peine à le croire, on ne dit que des menteries. Je n'ai plus à ajouter à cette lettre que l'instruction qu'il faudra vous donner, et que je n'ai point encore reçue, de ce qu'il faudra que vous preniez la peine de faire pour la commission de la grand'maman. Je voudrais bien pouvoir vous l'éviter [7] et je tâcherai de le faire.

Vous ne garderez pas le Guines bien longtemps, ou je suis trompée; j'ignore qui lui succédera: on dit le Marquis de Noailles. On n'apprend rien par la Maréchale de Mirepoix, parce qu'en effet elle n'est au fait de rien. Elle n'a aucun crédit. On la satisfait avec de l'argent, pour lequel elle a une grande avidité, non pour arranger ses affaires, mais pour le dissiper en niaiseries. Le Roi lui a fait présent d'un tapis de la Savonnerie pour le salon de sa nouvelle maison, qui est dans un quartier abominable, à mille lieues de tous ses parents et amis. Le prétexte qui la lui a fait prendre était le projet de marier son frère le Chevalier; le mariage dont il s'agissait est rompu; il n'en fera jamais d'autre: personne, comme de raison, ne voudra de lui.

Cette lettre est immense et ne vous fera certainement nul plaisir. Je ne vous ai dit que des choses inutiles, et j'omets peut-être toutes celles qui auraient pu vous amuser: mais, mon ami, on n'est pas vieille impunément; on perd la mémoire, l'imagination. Il ne reste que l'amitié, et c'est sur quoi il faut se taire. Adieu.

Je n'ai point encore reçu les caisses. Je m'attendais bien

[7] La Duchesse de Choiseul désirait vendre de gré à gré un bureau italien dont on lui avait fait cadeau. Avec l'idée de s'en défaire en Angleterre, elle proposa d'en envoyer à Walpole une pièce comme échantillon.

que nous n'aurions rien à la loterie. Je soupe ce soir au Carrousel, demain chez moi avec le grand Abbé. La mère oiseau a toujours mal au talon, et ne sort point, son Prince ne la quitte pas ; celui de l'oiseau fille est fort peu amoureux, et pour l'oiseau nièce [8] je n'en entends presque plus parler.

Le Roi a donné à chacune des Mlles Sorbe deux mille francs de pension. Qu'est que c'est que l'os du col [9] que Milord Spencer s'est cassé ? Je croyais qu'on n'avait au col que des vertèbres qui ne pouvaient se casser ni même se déranger sans mourir. Expliquez-moi ce que c'est que votre douane, et pourquoi les racines d'iris n'en peuvent sortir ? Ce n'est pas que j'en sois pressée, vous savez qu'elles ne me sont pas absolument nécessaires, ce n'est que pour rendre les sachets meilleurs, et on n'en peut faire avant le mois d'août.

J'ai relu ce que vous me mandez sur mon voyage à Chanteloup ; il me semble que ce sont des injures, ou du moins des moqueries, et que vous supposez que ce ne serait pas l'amitié qui m'y conduirait. Eh, mon Dieu ! quel autre motif pourrais-je avoir ?

P.S.—Je n'irai point ce soir au Carrousel, je viens de me trouver mal ; je l'attribue à la casse que je pris hier au soir et qui pour tout effet m'a donné la colique. Je me suis mise dans mon lit dont je me trouve fort bien, demain matin je vous dirai de mes nouvelles.

2ème postscriptum, à 9 heures de soir.

Ah ! je ne suis assez heureuse pour vous éviter la commission de la grand'maman. L'Abbé vient de m'apporter le mémoire et la caisse. Je viens d'écrire à la grand'maman pour la prier de me faire savoir quel prix elle veut de ce beau bijou. Je ne comprends pas ce qui lui a pu donner l'idée de le vendre, et de le vendre en Angleterre. Elle en demande le secret, apparemment parce que c'est un présent qu'elle a reçu, et que peut-être aussi ne veut-elle pas qu'on sache qu'elle vend ses nippes. Quoiqu'il en soit je m'acquitte de sa commission, mais c'est, je vous jure, avec grand regret ; mon étoile est de vous être importune, fatigante, à charge, ennuyeuse, tout cela quelquefois tout à la fois, ou bien successivement. Vous m'enverrez promener quelque

[8] Voyez la note 2 de la lettre 223.
[9] Walpole aurait dû dire la clavicule.

jour, j'en suis sûre, j'en serai bien fâchée sans en être étonnée et sans trouver que vous avez tort.

L'oiseau nièce m'a rendu visite aujourd'hui ; je vais passer la soirée tête à tête avec la Saint Chrysostome.

Demain matin j'enverrai à notre douane savoir si vos caisses sont arrivées ; je soupçonne M. Trudaine de beaucoup de négligence.

Que vous dirai-je des oiseaux ? Je m'en donne des *mea culpa* toutes les fois que j'y pense, l'excessif plaisir qu'aura Mme de la Vallière ne me consolera point de votre ruine, je crois être certaine qu'elle sera surprise, et que sa fille lui garde le secret ; ce n'a point été par indiscrétion que je le lui ai confié, mais pour qu'elle pût rendre témoignage de vos soins, de votre attention, en cas que vous n'eussiez pas eu de succès.

Voilà pourtant douze pages remplies de rien, je vous dérobe un quart d'heure que vous eussiez bien mieux employé, ne fût-ce qu'à caresser Rosette.

LETTRE 344

Paris, ce 16 janvier 1772.

Je viens de recevoir votre lettre du 6 et du 8. Son début m'a effrayée ; je crus d'abord que c'était des voleurs, et puis j'ai pensé que l'on venait vous annoncer l'extrémité ou la mort de Rosette. Enfin c'est un tremblement de terre [1] qui vous a fait un grand dommage. Aurez-vous donc bien de la peine à retrouver des vitres peintes ? Je croyais vous avoir entendu dire que vous en aviez un grand magasin. Je voudrais pouvoir vous envoyer toutes celles de la Sainte-Chapelle ; enfin le pis qui puisse vous arriver c'est que vos appartements en deviendront plus clairs, et par conséquent plus gais, mais à la vérité moins singuliers.

M. de Guines n'est-il pas arrivé mardi ? Il vous aura remis une caisse ; il ne faut pas qu'on sache à qui appartient ce meuble dont il est question. On [2] ne veut pas s'en défaire ici parce que c'est un présent qu'on a reçu. On ne dit point de quel prix

Lettre 344.—Inédite.

[1] L'événement auquel Mme du Deffand fait allusion n'était pas un tremblement de terre, mais l'explosion d'une poudrière à Hounslow. Les vitrages peints de Strawberry-Hill avaient fort souffert.

[2] C'est-à-dire la Duchesse de Choiseul.

on pense qu'il soit, mais ce qu'on me recommande surtout c'est de vous dire qu'on ne veut pas absolument que vous en fassiez l'emplette pour vous-même. On vous demande des pardons infinis de la peine qu'on vous donne. J'entrevois que si l'on n'en offre pas plus de deux cents louis qu'on ne songera pas à s'en défaire. Il faut donc que vous preniez la peine de le faire voir à vos brocanteurs ou à des curieux de ces sortes de choses, et que vous mandiez ce qu'on en offre.

J'ai reçu ces jours passés vos deux caisses, j'ai fait sur-le-champ la distribution de vos présents et de vos commissions. Le Prince de Monaco vint le lendemain chez moi, il voulait vous écrire pour vous remercier, je l'en détournai, et me chargeai de tous ses remercîments. Mme de Villeroy est très-contente de ses estampes, et je me suis encore chargée de ses remercîments, ainsi que de ceux de Mme de Bentheim, et de Mme de Mirepoix. Cette dernière m'a remboursée, ainsi vous voilà bien avancé de payement avec moi.

Toutes mes commissions sont faites à merveille, rien n'est plus joli que les petits verres, le plateau et la carafe. Les salières dont vous me faites présent semblent être de cristal de roche, mais elles ressemblent bien plus à des coquetiers qu'à des salières. Vos crayons sont fort jolis, surtout les ronds. Tout cela joint à mon demi-billet de loterie, les mouchoirs de gaze, et les éventails qui vont m'arriver, font une somme très-considérable sur celle que vous voulez me devoir, mais si je payais vos peines c'est moi qui vous serais bien redevable ; j'espère bien ne vous en plus donner de pareilles.

Vous aurez été bien effrayé en recevant le paquet que vous a porté M. de Guines ; tout ce qu'il contient vous aura bien peu intéressé. J'écris longuement et ennuyeusement, surtout quand je raconte. Je continuerai cette lettre ces jours-ci, actuellement je vous quitte. Il faut pourtant que je vous dise que je soupai hier chez M. de Praslin, c'est-à-dire chez sa belle-fille. Il fit l'effort de s'y trouver, il me traita à merveille ; il est de très-bonne conversation, et j'en fus fort contente.

Ce samedi 18.

Je reçois dans ce moment les éventails et votre lettre. Cette lettre n'est pas de main morte, et j'y retrouve cette énergie qui depuis quelque temps semblait être perdue et que je me flattais ne plus retrouver. Vous avez fait un très-bel usage de la liberté

que vous a donné l'occasion de l'ambassadeur, mais comme il faut avoir l'esprit bien fait, réprimer ses premiers mouvements et se rendre le moins malheureux qu'il est possible, je m'en tiendrai sans rien dire de plus à profiter de vos leçons, non par la crainte des dames que vous me nommez, mais par celle de vous causer de l'ennui et d'exciter votre humeur.

Vous me trouverez bien bête d'avoir conclu de votre lettre du 8 qu'il y avait eu un tremblement de terre ; c'est la première idée qu'elle me donna, j'y répondis sur-le-champ ; en la relisant je vis que je m'étais trompée, mais vos vitres n'en sont pas moins cassées.

Mme d'Aiguillon, dont je ne vous ai point parlé, vous remercie beaucoup de votre livre.

Le sort du grand Abbé est décidé, c'est M. de Martange,[3] maréchal de camp, qui a sa place de secrétaire des Suisses ; on lui laisse la moitié du revenu, dix mille francs ; il en est satisfait et se prépare à retourner à Chanteloup au commencement de la semaine prochaine.

Je ne rendrai pas cette lettre-ci plus longue. Je me reproche beaucoup les volumes dont je vous ai fatigué.

LETTRE 345

Ce lundi 27 janvier 1772.

Vous pouvez être assuré que j'ai reçu toutes vos lettres, et vous ne sauriez être en peine des miennes puisqu'elles sont toutes numérotées. Vous ne devez pas croire non plus qu'on soit occupé de notre correspondance, et que l'on en fasse des extraits ; vous ne faites pas toujours *le portrait d'une cousine*[1] *dont vous annonciez l'arrivée.* Ce trait pouvait être intéressant, et assurément tout le reste ne l'est pas. Ce n'est donc pas par la crainte de cet inconvénient que je pourrai changer de style, mais ce sera par le désir de vous contenter, ce qui n'est pas, à ce qui me paraît, une chose très-facile. Vos dernières lettres m'ont fort surprise, je croyais bien que les miennes pourraient vous ennuyer, ce qui ne pouvait guère être autrement, à moins d'un très-grand intérêt à ce qui me regarde, et dont je croyais pouvoir me flatter, mais il est injuste d'y avoir voulu trouver autre chose que des plaintes sur ma situation et des mécontentements de tout

[3] Le Général Bonet de Martange, né en 1722. Il fut fait maréchal de camp en 1765. Pendant la Révolution il fit partie de l'armée des princes, où il avait un commandement. Il mourut à Londres en 1806.

Lettre 345.—Inédite.

[1] Mrs Damer.

ce qui m'environne. Je méritais des réprimandes sur ce sujet, et je les aurais trouvées justes et raisonnables ; mais avoir voulu y trouver des ruses et de l'artifice pour vous ramener à entendre les mêmes choses qui vous ont tant déplu, voilà ce qui est de la dernière injustice, et ce qui est impardonnable, c'est de chercher à me couvrir de la plus grande confusion, sans égard pour mon âge, pour mon état, enfin pour tous mes malheurs.

Si je ne connaissais pas votre caractère, je croirais que vous avez de la haine, de l'aversion, pour moi, et j'abandonnerais l'idée de pouvoir jamais être votre amie, mais je ne saurais croire que ce soit votre volonté, et malgré toutes les apparences je croirai que vous m'estimez et que dans le fond vous êtes réellement mon ami, jusqu'à ce que vous m'avez assuré du contraire. Jamais, non jamais, vous ne trouverez dans aucune de mes lettres rien qui puisse vous troubler, je m'abstiendrai de vous jamais parler de ce qui me fâche et m'attriste, et vous ne trouverez plus dans mes lettres que des nouvelles qui puissent vous amuser ou satisfaire la curiosité, et je consens très-volontiers que vous rompiez notre correspondance si je ne remplis pas exactement la promesse que je vous fais.

Pour commencer à exécuter cette convention, je vous dirai que ma pension est payée, et que je n'ai nulle inquiétude sur cet article. Il n'en est pas de même sur la santé de mon pauvre ami Pont-de-Veyle, il a la fièvre depuis mercredi sans qu'elle l'ait quitté un seul moment. Ce serait une perte pour tous ses amis, et bien plus grande pour moi que pour tout autre.

La Maréchale de Crussol est morte cette nuit, après dix-huit jours de maladie dans les plus grandes souffrances ; elle était âgée de soixante-sept ans. Il y avait cinquante-cinq que je la connaissais, nous avions toujours été bien ensemble. C'était une femme sans défaut, je la regrette infiniment, je ne doute pas que sa belle-sœur, Mme d'Aiguillon, n'en soit fort affligée ; elle avait toute confiance en elle, et elle ne pouvait pas la mieux placer.

La folie des duels se renouvelle, il y en a eu deux depuis quinze jours, M. de Busançois et le Prince de Nassau, le fils aîné du Prince de Salm,[2] et le Chevalier d'Arpajon,[3] qui n'a que seize ans.

Le suicide commence aussi à devenir fort à la mode. Si

[2] Dans le manuscrit, "Salmes." Il s'agit probablement du Prince Frédéric-Jean, fils aîné de Philippe-Joseph, Prince de Salm-Kyrbourg.
[3] Fils du Maréchal-Duc de Mouchy.

j'avais le talent et le goût de Mme de Sévigné pour raconter je vous ferais de belles histoires, mais je ne saurais parler de ce qui ne m'intéresse point. Ce qui m'intéresse infiniment c'est la santé du Roi, il a eu deux ou trois indigestions ces jours-ci. Pour moi je les attribue à avoir voulu changer l'heure de ses repas ; j'ai expérience que moi, l'ayant voulu essayer, j'en fus fort incommodée et même j'en eus la fièvre.

J'ai écrit pour savoir à quel prix vous pouviez laisser le bureau. Je compte en avoir la réponse demain. Si elle n'est pas claire, je récrirai encore pour qu'on s'explique mieux, et suivant le temps que j'aurai la réponse je ferai partir cette lettre. Ce sera, à ce que j'espère, jeudi, sinon lundi au plus tard.

Ce mercredi 29, à 9 heures du matin.

Je reçus hier la réponse que j'attendais, mais il faut commencer par vous dire les premières instructions qu'on m'avait données. On va les transcrire. J'avais déjà demandé qu'on indiquât le prix qu'on en voulait ; on m'avait répondu ce que suit :—

"Je ne sais ce que j'en veux, parce que je ne sais ce qu'il vaut, mais cinquante ou soixante louis ne vaudraient certainement pas la peine de l'envoyer en Angleterre. Ce que je sais c'est que des tableaux en mosaïques de Rome qui ne sont que des pierres de composition de même grandeur que la plupart de ceux de mon bureau, coûtent ce prix-là, que les miens sont en pierres fines, ouvrage de Florence très-estimé et devenu très-rare, mais ces sortes de choses ne sont point du tout connues ici."

Et dans une précédente on me disait :—

"Je mets une condition à la vente de mon bureau, c'est que M. Walpole ne l'achetera pas, sans cela je croirais que ce n'est que pour me faire plaisir et je ne le lui vendrais pas. Si l'on fait cas de ces sortes d'ouvrages en Angleterre je le vendrai, si le prix qu'on m'en offrira vaut la peine que je le vende, s'il ne le vaut pas, je le garderai et j'aurai toujours gagné de savoir que je n'ai rien, au lieu de l'erreur de croire que j'ai quelque chose."

Malgré ces deux lettres, j'écrivis le 24 à l'Abbé pour insister, selon votre volonté, à faire déclarer un prix fixe, et voilà la réponse que je reçus hier :—

"On persiste à ne fixer aucun prix au bureau, et on a raison ; qu'on fasse une proposition, elle l'acceptera si elle la trouve raisonnable, sinon, elle la rejettera. Elle veut bien courir les risques de ne pas profiter de l'envie du

moment, et elle n'aura point à se plaindre si elle laisse echapper l'occasion. Voilà ce qu'elle me charge de vous dire ; elle est très-sensible à l'attention de votre ami et à la vôtre, et je joins ici pour vous deux une foule de choses tres-tendres et très-vraies ?"

J'ai mieux aimé copier tout ceci que de vous en faire le récit, je me méfie toujours de la fidélité et de l'exactitude de ma mémoire. Tout ce que je puis vous dire c'est que l'Abbé m'a paru croire ce meuble d'un grand prix, et que quand je lui dis que je vous avais mandé que je croyais qu'il ne fallait pas le laisser à moins de deux cents louis, il me gronda beaucoup d'avoir indiqué une aussi petite somme. Pour moi, j'ai bien l'idée que vous ne trouverez point d'acheteurs ; je suis fâchée de la peine que cela vous donne, j'ai à me reprocher d'en être l'occasion.

L'indisposition du Roi n'a, Dieu merci, aucune suite. Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur, je saurai alors des nouvelles de la nuit de Pont-de-Veyle. Il était mieux hier au soir, et j'avais l'espérance que cette petite maladie n'aurait pas de suite. La fièvre ne l'a cependant point encore quitté. Les Idoles lui rendirent visite pendant que j'étais chez lui. Il m'a chargée de vous dire mille choses de sa part. Je ne sais si vous ne feriez pas bien d'écrire un petit mot à la grosse Duchesse sur la mort de sa belle-sœur. C'est l'usage chez nous, mais suivez le vôtre.

À 4 heures après midi.

Ce que vous prévoyez n'est donc pas toujours certain ; vous comptez ne pouvoir jamais être content de mes lettres, et voilà que les dernières ne vous ont pas déplu. J'en suis fort aise, soyez sûr que cela ira toujours de mieux en mieux. Je voudrais qu'il en fût de même de la santé de Pont-de-Veyle, mais cette nuit-ci n'a pas été trop bonne.

Je ne sais quelle impression vous fait l'excessif gros jeu, moi je me sens du mépris et de l'indignation pour ceux qui le jouent. Je ne m'attends point que vous puissiez vendre le bureau. Si je ne craignais pas de vous donner de nouvelles peines, je vous prierais de m'envoyer par quelque occasion une bouilloire et une lampe pareille à celle de Mme de Mirepoix. Quand elle serait un peu plus petite, elle n'en serait que mieux, et les pieds un peu plus délicats. Si vous pouviez y joindre une douzaine de petits verres cela me ferait plaisir ; alors si vous m'étiez encore re-

devable ce serait de bien peu de chose. J'ai tenté de vous faire avoir le portrait du Cardinal Polus,[4] mais cela a été impossible.

Ne me dites plus jamais, je vous prie, que nous ne pouvons jamais être heureux l'un par l'autre, et pourquoi cela ? Quel chagrin puis-je vous causer qui trouble le bonheur de votre vie ? Mon âge ne doit-il pas vous rassurer ? Si malgré moi je vous cause quelqu'ennui, il ne saurait durer longtemps, surtout si je ne viens pas à bout de vaincre mes insomnies.

LETTRE 346

Ce vendredi 7 février 1772.

Les courriers, presque toujours, arrivent présentement un jour plus tard, ce qui rend les réponses plus tardives ; je n'ai reçu votre lettre qu'hier, et celle-ci ne partira que lundi.

Combien vous faudrait-il donc de matériaux pour faire une lettre ? Une révolution dans un royaume ne vous suffit-elle pas [1] ? Cette aventure ne m'intéresse guère plus que le siège de Jérusalem, la prison de Bajazet, etc., etc. Quand les événements publics n'influent ni sur moi ni sur mes amis, je n'y prends aucun intérêt, et je les écoute avec une distraction scandaleuse. J'ai l'air d'une imbécile. Vous ne me parlez point dans vos dernières lettres du Duc de Gloucester ; est-ce bon signe ? Je le voudrais bien.

Vous m'inquiétez sur l'état du Duc de Richmond. Le changement d'air lui serait peut-être bon. Je lui conseille d'en essayer, et de venir en France. Ce conseil n'est pas tout intérêt à part, car j'avoue que je serais ravie de le revoir ; vous le lui direz si vous le jugez à propos.

[4] C'est-à-dire le Cardinal Pole—Reginald Pole (1500–58), qui était en outre Archevêque de Canterbury et du sang royal d'Angleterre. Le portrait dont il est ici question faisait partie de la Collection Crozat, achetée par la Czarine ; il se trouve maintenant à Saint-Pétersbourg. Jadis attribué à Raphael, il est réellement de Sebastian del Piombo.

LETTRE 346.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Au Danemark, où la Reine Consorte, Caroline-Matilde (sœur de George III d'Angleterre), s'était rendue tristement célèbre par son intimité avec le médecin Struensee. Celui-ci, avec ses associés Brandt et Rantzau, était devenu tout-puissant dans l'État. Rantzau, néanmoins, mécontent des faveurs qu'il avait reçues, trahit ses compagnons, et dans la nuit du 16 au 17 janvier 1772 la Reine, Struensee et Brandt furent arrêtés et mis en prison. La Reine fut par la suite répudiée et emprisonnée à Celle, où elle mourut en 1775. Struensee et Brandt furent décapités.

Je commence à être rassurée sur mon pauvre ami Pont-de-Veyle. Il n'a presque plus de fièvre ; il l'a eue double-tierce pendant vingt jours. Nous avons fait une grande perte en M. de la Vauguyon[2] : vous sentez bien que c'est une contre-vérité ; excepté l'Archevêque et les Jésuites défroqués, tout le monde a marqué une joie immodérée. On croit qu'on ne nommera pas un autre gouverneur : c'est l'opinion publique ; le Prince[3] a quatorze ans quelques mois ; ce qui pouvait arriver de mieux pour son éducation, c'est d'être délivré d'un tel gouverneur.

On s'attendait dimanche dernier à une promotion de six cordons bleus, MM. de Tresmes, de Villeroy, de Lévis, de Sourches, de Montmorin, de Croissy. Ce ne fut qu'à dix heures du matin que l'on sut qu'il n'y en aurait point. Le soir il y eut un bal à l'Opéra : il y arriva six masques, avec des nez de papier bleu longs d'un pied, avec un écriteau : *Promotion de 1772.* Cette folie est assez plaisante.

Mme du Barry a eu ces jours passés un fort gros rhume. Elle fut saignée deux fois dans le même jour. Elle se porte bien présentement, et le Roi se porte à merveille, dont je suis fort aise.

Je continuerai cette lettre, s'il survient quelque événement. J'en oubliais un bien important, c'est que la chatte de Mme de Luxembourg, la fameuse Mme Brillant,[4] est morte, âgée de quinze ans, et ce qui est bien remarquable, c'est que cela est arrivé un vendredi, jour toujours funeste à la Maréchale.

Ce dimanche 9.

Je ne sais rien de nouveau ; je n'ai pas assez de gaîté pour

[2] Il mourut le 4 février 1772.

[3] Le Comte d'Artois, dont le Duc de la Vauguyon avait été gouverneur.

[4] "Madame Brillant, chatte de Mme la Maréchale de Luxembourg, ayant fini sa carrière ces jours passés, après une longue maladie, sa mort a fait événement dans le quartier, et les pleurs de sa maîtresse ont arrosé ses cendres. Mme Brillant était un personnage dans la société de Mme de Luxembourg, qui fut pendant longtemps la plus brillante de Paris ; et les vers suivants vous prouveront qu'on y savait rendre justice aux grâces de Mme Brillant, et que son sort faisait des jaloux :—

Vers à Mme Brillant, par M. le Chevalier de Boufflers.

'Jusqu'au deux bouts de l'hemisphère,
Brillant, vos attraits sont connus :
D'Amourette vous êtes mère ;
Des chats vous êtes la Vénus.
De votre grâce enchanteresse
Tout est charmé, tout parle ici ;
Luxembourg est votre maîtresse,
Que n'est-elle la mienne aussi !' "

(Grimm, *Corr. Litt.*, tome vii, pp. 418–9.)

vous dire des riens ; j'appelle ainsi le détail de ce que je fais. Je n'ai plus de contenance en vous écrivant, je ne suis point ferme sur mes pieds, j'ai toujours peur de tomber à droite ou à gauche. Je ris quand vous louez mon esprit, je vois que c'est pour ne pas écraser tout à fait ma vanité ; vous êtes trop bon juge pour que je puisse croire vos louanges sincères ; ce sont vos blâmes qui m'ont persuadée de votre vérité, et vous leur devez toutes les importunités dont vous vous plaignez. Si vous n'étiez pas aussi vrai que vous me le paraissez, je ne penserais pas pour vous de la manière que je fais.

Je vais pourtant vous rendre quelque compte de ce que je fais. Pour fuir l'ennui, je me dissipe autant que je peux, je soupe rarement chez moi ; je vais de côté et d'autre, je lis toutes sortes de livres, je n'en trouve presque point qui me plaisent ; celui qui me fait le plus de plaisir actuellement, ce sont les *Lettres* de Bussy ; vous allez vous récrier : tout le monde s'en est dégoûté et n'en a porté de jugement que sur celles qu'il écrit au Roi. Je ne lis point celles-là, et je hausse les épaules en lisant celles de Mme de Scudéry ; je m'imagine que vous trouvez que les miennes leur ressemblent, et ce qui me le persuade le plus, c'est que les réponses de Bussy ressemblent beaucoup à celles que vous me faites. Pour vous le prouver, vous n'avez qu'à lire la cent quatre-vingt-neuvième du tome cinquiéme, page deux cent soixante-dix-neuf ; je veux mourir si vous ne trouvez pas une parfaite ressemblance ! Je conviens que cette Mme de Scudéry est insupportable, et qu'elle quête de l'amitié comme on demande l'aumône. Quoiqu'elle ait de l'esprit, son style est si fade, si ennuyeux, si languissant, que j'admire la patience de Bussy d'avoir entretenu une telle correspondance : belle matière à réflexion ! Mais presque toutes les autres lettres sont charmantes. Dans les deux premiers volumes, il n'y a que sa correspondance avec Mme de Sévigné, et je conviens que les lettres de celle-ci sont encore plus agréables que celles de son cousin. Dans les cinq autres volumes, celles de Mme de Montmorency sont très-agréables, celles du Père Rapin, de Benserade et de beaucoup d'autres me paraissent très-bonnes, et les réponses de Bussy encore meilleures ; les jugements qu'il porte de tous les ouvrages qui paraissaient me semblent excellents. Je vous prie encore d'avoir la complaisance de lire une lettre de Mme de Sévigné : c'est la quarante-troisième du second tome, page cent quatre. Le commencement n'est rien ; c'est

vers la fin qu'elle fait l'éloge d'un Évêque d'Autun.[5] Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus agréable. Si vous avez des moments perdus, relisez ce recueil de lettres, passez celles au Roi et celles de Mme de Scudéry, et si l'on peut se bien juger soi-même, vous conviendrez que vous avez beaucoup du style de Bussy. Vous en avez la vérité, le délibéré, le bon goût, mais vous n'en avez pas la vanité, que je lui pardonne en faveur de cette vérité que j'aime tant, et à qui la modestie donne quelques petites entorses.

Peut-être vous moquerez-vous de cette analyse ; en ce cas je n'en ferai plus à l'avenir. Je serais fâchée d'être réduite à ne faire que des gazettes, ou à ne parler que de la pluie et du beau temps. Je ne sais jamais le temps qu'il fait, je sais peu ce qui se passe ; peut-être conclurez-vous qu'il ne me reste qu'un parti à prendre, celui de ne point écrire ; si c'est votre avis, il faut le dire.

Les dames du Carrousel [6] que je vois beaucoup me demandent souvent de vos nouvelles, je dis à la jeune que vous êtes toujours fort épris de ses charmes, elle en est toute glorieuse. La mère, la fille, et la complaisante [7] ne cessent de me prier de vous parler d'elles.

Mes inquiétudes ne sont point calmées sur mon pauvre ami Pont-de-Veyle. La fièvre ne l'a point encore quitté. Elle est moins forte, mais c'est peut-être parce qu'il s'affaiblit lui même.

Pour moi, je suis absolument brouillée avec le sommeil. Je suis cinq heures de la nuit livrée à mes belles réflexions ; j'épuise tous les livres pendant quatre ou cinq heures après, et je dors deux ou trois heures sur les onze heures ou midi ; je me lève fort tard. Sur les six heures les visites arrivent, je sors sur les neuf, je rentre à minuit ou une heure, et je me dis : Pourquoi suis-je née ? Pourquoi craindrais-je de finir ?

Wiart envoie à Monsieur Walpole un billet qu'il vient de

[5] Gabriel de Roquette, Évêque d'Autun de 1667 à 1702. Saint-Simon a dit "C'est sur lui que Molière prit son Tartuffe, et personne ne s'y méprit." Le passage que Mme du Deffand indique ici, ne mérite pas, comme l'a déjà remarqué Miss Berry, les éloges que donne la Marquise :—"Vous avez présentement votre aimable évêque. Je vous plains, si vous n'êtes pas en état de profiter du séjour qu'il doit faire à Autun. Il m'avait priée de lui écrire ; mais je vous déclare que je n'en ferai rien : je suis étourdie et accablée de la beauté de son esprit. Je vis par hasard, au moment qu'il partait, deux pièces toutes divines qu'il a faites, et à mesure que je les lisais, et que j'en étais charmée, je prenais ma résolution de n'écrire jamais à un tel homme. Qu'il revienne donc, s'il veut savoir ce que je pense. La douceur et la facilité de son esprit s'accommodent mieux à ma faiblesse ; l'éclat en est caché par sa modestie et par sa bonté. Voilà l'état où je suis pour votre prélat." (B.)

[6] Les Duchesses de la Vallière et de Châtillon. [7] Mme de Berthelot. (W.)

recevoir dans le moment du marchand d'Aubusson. Il passera chez ce marchand ces jours-ci et saura de lui combien il faudra payer à celui qui s'est chargé de rendre le lit et les fauteuils à Londres.

LETTRE 347

Ce mercredi 12 février 1772.

Je ne suis point trop mécontente de la lettre que je reçois, excepté les *racines profondes.* Voilà tout ce que je vous dirai ; et à propos de racines, je n'ai reçu qu'avant-hier celles que vous m'avez envoyées [1] ; elles embaument ; je vous en remercie, vos sachets en seront meilleurs.

Je me hâte de vous apprendre que Pont-de-Veyle n'a plus de fièvre ; voilà trois jours de suite qu'il vient chez moi, ce qui me plaît extrêmement, premièrement parce qu'il est guéri, et secondement parce que j'allais chez lui tous les jours, et qu'il me déplaît beaucoup de sortir avant neuf heures. Il sera très-sensible à l'intérêt que vous prenez à lui.

Vous faites fort bien de ne point écrire à Mme d'Aiguillon. Ne suivez jamais mes conseils ; il ne me convient nullement d'en donner. Je m'en repens toujours l'instant d'après. Suivez votre instinct, il vaut mieux que toutes mes lumières. J'ai ri de ce que vous êtes *une bête féroce à demi apprivoisée.* Je pense que cela est un peu vrai, mais je ne suis pas comme vous, je ne hais point tout ce que je crains ; tout au contraire, je crains toujours un peu ce que j'aime beaucoup.

Ne vous tourmentez point pour ce bureau, vous me renverrez le tiroir en m'envoyant la bouilloire, et vous m'écrirez ce que je pourrai copier sur les soins que vous avez pris et sur leur peu de succès. Je ne sais pas si vous vous souvenez que M. de Gontaut ne m'aimait guère et que de sa vie il n'était venu chez moi ; il y vint il y a trois jours, et il y soupera lundi prochain. Ma chambre est un petit théâtre, il y a des changements de décoration ; aux Beauvau, aux Stainville, aux Praslin, etc., succèdent les Mirepoix, les d'Aiguillon, les Chabrillan, les Bédé, etc. ; tout cela se rencontre quelquefois, sans se combattre et sans se fuir. Pour moi, je pense que rien n'est si absurde que d'être fanatique, et rien de si malavisé que d'attiser les haines.

LETTRE 347.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Des racines d'iris. (B.)

Je ne doute pas que l'on n'apprenne la mort de votre Princesse [2] l'ordinaire prochain. Je suis bien persuadée que sa fille [3] est très-innocente de tous les projets qu'on lui impute, et sans être grande politique, j'ai un système sur tout cela qui, je suis persuadée, est fort juste ; la dame qui envoie une boîte *ornée* de son portrait,[4] a, je crois, plus de part à ce qui est arrivé que celle qui est enfermée. Les médecins jouent de grands rôles à Copenhague [5] ; on les tient dans les cachots, tandis que les nôtres courent les champs et abandonnent leurs malades. Gatti est à Naples, et a laissé là la grand'maman ; Pomme, qui a été malade pendant la maladie de Pont-de-Veyle, partit il y a quatre ou cinq jours pour la Provence sans dire adieu, et sans avertir personne. Bouvart dit qu'il faut s'en consoler parce qu'il a laissé son secret, l'eau de veau et les bains. La petite sainte [6] est toujours assez malade, elle ira à Barèges au mois de mai ; son dernier voyage à Chanteloup lui a fait grand mal.

Mme de Croissy [7] vient de mourir ; son mari est dans le dernier désespoir ; elle était âgée de soixante et onze ans, il en a soixante-dix. Il y en avait cinquante qu'ils étaient mariés, et vivaient dans la plus grande union ; que devient-on après une telle perte ?

Je lis des voyages de Groënland qui m'ennuient à la mort ; il vaut bien mieux dans ce pays-là être né ours que d'y naître homme ; c'est M. de Creutz qui m'a forcée à faire cette lecture.

Votre Caraccioli me voit souvent, mais je n'augmente pas de goût pour lui. Il a une abondance de paroles qui ne sont qu'un amas de feuilles sans aucun fruit. Un des grands inconvénients de la vieillesse, c'est que l'on devient difficile ; je ne sais pas si c'est que le goût se perfectionne, mais je sais que presque rien ne plaît ; il n'y a plus rien d'agréable pour moi que les anciennes connaissances, parce qu'elles sont d'anciennes habitudes.

[2] La Princesse douairière de Galles, mère de Georges III. Elle mourut le 8 février 1772.

[3] La Reine de Danemark, accusée d'avoir voulu forcer le Roi à renoncer à la couronne, pour établir une régence qui concentrerait tout le pouvoir entre ses mains, et celles de ses favoris. (B.)

[4] La Reine douairière de Danemark, qui avait joué un rôle important dans la révolution danoise.

[5] Struensee et Brandt avaient étudié la médecine ; le premier, avant d'arriver au pouvoir politique, avait été médecin de la Reine Caroline-Matilde.

[6] Madame de Choiseul-Betz.

[7] Charlotte-Henriette-Bibienne de Franquetot de Coigny, fille du Duc de Coigny, mariée, en 1726, à Jean-Baptiste-Joachim Colbert-de-Torcy, Marquis de Croissy, fils du Marquis de Torcy, secrétaire d'État sous Louis XIV. "On se réjouit de trouver," écrit Miss Berry dans son édition de 1810, "un exemple de parfaite union domestique dans la classe élevée—union si rare qu'elle est digne d'être remarquée."

À propos, je viens de recevoir une lettre de Mme Cholmondeley, toute pleine d'excuses, de pardon, d'amitié, de reconnaissance, etc., etc. Son fils, dit-elle, part pour les Indes, son mari est aussi mal dans ses affaires que lorsqu'elle le quitta pour venir à Paris. Mais d'où vient donc ne me dites-vous mot de Mme Churchill? Elle m'avait mandé qu'elle allait venir à Londres. Et M. de Richmond comment se porte-t-il? Et M. Craufurd et M. Selwyn, que sont-ils devenus? Avez-vous réparé vos vitres? Bon, vous êtes trop heureux que l'on n'ait pas voulu soustraire le Cardinal Polus [8] du marché de la Czarine. On m'a dit que c'était un tableau de cinq ou six cents louis. Jamais je n'aurais consenti à concourir à vous faire faire une telle emplette.

Cette lettre est bien à bâtons rompus et pleine de diverses choses. Si je causais avec vous j'en aurais bien d'autres à vous dire. Adieu.

On n'a point payé le lit, on ne le payera que quand vous l'aurez reçu entièrement; on en a fait dix paquets que vous recevrez successivement. Vous payerez simplement le passage et la voiture de Paris à Boulogne, sur une note que donnera la personne de Boulogne qui le fait passer à Londres.

Le marchand a dit qu'il vous écrivait aujourd'hui toutes les instructions. Mes compliments à Rosette.

LETTRE 348

Paris, ce mercredi 19 février 1772.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, ainsi je ne vous écris que pour m'acquitter d'une commission de Pont-de-Veyle; il vous prie de vouloir bien faire remettre cette lettre à Mlle Heinel, dont il ne sait pas l'adresse. Il se porte beaucoup mieux, dont je suis ravie.

Il y a mille ans que je n'aie eu de nouvelles de Chanteloup, c'est-à-dire quinze jours. J'ai donné à souper lundi dernier à M. de Gontaut; il y avait Mmes de Luxembourg, de Lauzun, de Cambis, MM. l'Archevêque de Toulouse, de Stainville, le Prince de Ligne et Pont-de-Veyle; on nous dit des couplets que de Lille

[8] Voyez la note 4 de la lettre 345.

LETTRE 348.—Inédite.

a faits sur Mme de Poix, qui joue au billard, et manque souvent à toucher. Sur l'air *Annette à l'âge de quinze ans.*

"D'amour si vous craignez les lois
Évitez la jeune de Poix;
Sans soins, sans projet et sans art,
Cette Princesse
Touche sans cesse,
Hors au billard.

Surprise de n'y pas toucher,
Hier elle en alla chercher
La raison chez un grand docteur,
Qui dit, 'Ma fille,
C'est qu'une bille
N'est pas un cœur.'"

Je soupe ce soir tête à tête avec Mme de Jonzac; la Maréchale de Broglio est assez malade. La Duchesse du Carrousel[1] a chargé le Chevalier de Barfort de mille amitiés pour vous. Sa fille fut fort fâchée de n'en avoir pas fait autant, mais elle manqua l'occasion de le voir, je lui avais dit que je lui enverrais une lettre, mais je ne trouvai rien à vous mander. Je me porte mieux depuis quelques jours et je vois très-clairement que mes tristesses, mes vapeurs, viennent de l'estomac. Je ne mange presque plus et je m'en trouve bien.

LETTRE 349

Paris, vendredi 21 février 1772.

Je ne saurais être de votre avis sur les *Lettres* de Bussy,[1] si ce n'est dans la préférence que vous donnez à Mme de Sévigné sur lui; celle-ci avait infiniment plus d'âme et de vivacité; tout son esprit n'était que passion, imagination et sentiment; elle

[1] La Duchesse de la Vallière.

LETTRE 349. —Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait écrit :—"Comment! je ne vous reconnais plus: quoi donc! vous, vous qui ne vous souciez pas du style, qui n'aimez que les exhalaisons de l'âme et le naturel, vous trouvez belles les lettres de Bussy, où il n'y a que des riens en beau langage, et la plus fade vanité du monde! Il est pétri de prétentions, jusqu'à son amour pour sa fille, où il n'était que le singe de Mme de Sévigné, et vous trouvez que je lui ressemble! Me voilà bien humilié. Tout modeste que je suis, et je le suis par excès d'ambition, je me trouve si inférieur à ce que je voudrais être, que je ne vois rien en moi que de fort médiocre; au lieu que Bussy, qui au fond de son cœur se rendait justice, s'imposait l'air de se croire un génie; encore renforçait-il ce faux mérite par l'orgueil de la naissance. *Un homme comme moi*, voilà le précis de tout ce qu'il a fait, bien qu'on est toujours fort peu de chose quand on n'est *qu'un homme comme moi;* ses *Mémoires* sont la platitude même; ses lettres, sauf votre respect, du dernier froid. Enfin, il n'y a que son *Histoire des Gaules* qui vaille quelque chose, mais celle-là me plaît beaucoup." (B.)

ne voyait rien avec indifférence et peignait les amours de sa jardinière avec la même chaleur qu'elle aurait peint celles de Cléopâtre et de Mme de Clèves. Ce n'est pas qu'elle fût romanesque, elle en était bien loin ; le ton du roman est à la passion ce que le cuivre est à l'or. Bussy avait l'âme froide. Il avait la vanité d'une provinciale et toutes les bassesses d'un courtisan. Je ne regrette point qu'il soit mort ; il m'aurait souverainement déplu ; sa vanité était insoutenable. Cependant la vanité tout à découvert n'est pas ce que je hais le plus ; on peut la repousser, la combattre ; celle que je déteste est celle qui prend le voile de la modestie, et qui, avec les dehors de la politesse, force à s'y soumettre ou du moins à la souffrir. Bussy ne disait de lui que le bien qu'il en pensait. Il croyait avoir infiniment de courage, parce qu'apparemment ce qu'il en avait eu en faisant la guerre lui avait beaucoup coûté. C'est comme quand je me vante avec vous d'être extrêmement prudente ; nous croyons toujours plus valoir par les qualités que nous acquérons que par celles qui nous sont naturelles, et nous leur donnons du prix à proportion de ce qu'elles nous coûtent. Voilà ce qui excuse les vanteries de Bussy sur sa valeur. Il avait beaucoup d'esprit, très-cultivé, le goût très-juste, beaucoup de discernement sur les hommes et sur les ouvrages, raisonnait très-conséquemment ; le style excellent, sans recherche, sans tortillage, sans prétention ; jamais de phrases, jamais de longueurs, rendant toutes ses pensées avec une vérité infinie ; tous ses portraits sont très-ressemblants et bien frappés. Vous n'avez point eu la complaisance de lire la lettre que je vous ai indiquée ; au nom de Dieu, lisez-la ; et si vous ne vous y reconnaissez pas, je consens à être traitée par vous d'imbécile : c'est dans le cinquième volume, page 279, lettre CLXXXIX, à Mme de Scudéry, du 5 septembre 1672. Cette Mme de Scudéry était veuve de ce M. de Scudéry du *Voyage* de Bachaumont, gouverneur du château de Lagarde, qui avait fait la critique du *Cid*, et frère de Mlle de Scudéry, qui avait fait les romans de *Cyrus* et de *Clélie*. Cette femme était extrêmement pauvre, sa noblesse était des plus minces, et elle voulait être femme de qualité. Elle avait cultivé son esprit, qui était médiocre. Elle prétendait à la célébrité, et avait tous les ridicules que les prétentions peuvent donner. Ses lettres sont insupportables, et j'avoue, à ma honte, que je crois vous en avoir écrit quelquefois qui peuvent leur ressembler. Quand je suis dans mes grandes vapeurs,

mes grands ennuis, je fais des efforts pour en sortir ; je ne suis plus naturelle, je cherche mon âme, et je n'en ai que la réminiscence. Quelqu'un qui aurait une certaine dose de bonté, supporterait cela patiemment, et verrait bien que ce n'est point un état permanent, que ce n'est qu'une situation accidentelle, et ne se mettrait point en fureur, et ne taxerait pas de romanesque la personne qui toute sa vie a été la plus éloignée de l'être. J'ajouterai à ceci que chacun aime à sa guise : que je n'ai qu'une façon d'aimer, c'est-à-dire infiniment ou point du tout. N'allez pas trouver mauvais ce que je vous dis ; voilà où m'a amenée insensiblement ce que je voulais vous dire sur Bussy. J'ajoute qu'il n'a pas compté imiter Mme de Sévigné ; il était amoureux de sa fille, et couchait avec elle. C'est ce que j'ai su par feu la Duchesse de Choiseul, ma véritable grand'mère, qui avait beaucoup vécu avec lui. Il y a dans le recueil de ses lettres plusieurs de celles de mon grand-père, qui était M. Brulart,[2] premier Président de Dijon.

Ce samedi 22.

Avouez que vous trouvez que je n'ai pas le sens commun, que je change de goût à tout moment. Non, je n'en change point. Je hais ce qu'on appelle aujourd'hui bien écrire, et c'est peut-être parce que je le déteste, que j'ai été contente des *Lettres* de Bussy. Je suis de votre avis sur ses *Mémoires*, ce n'est rien du tout, j'aime autant les gazettes. Nous avons une *Pélopide* [3] de Voltaire, qui nous annonce qu'il a rendu l'esprit, c'est-à-dire avant que de l'avoir faite ; je n'ai pas trouvé qu'elle valût la peine de vous l'envoyer.

La mort de votre Princesse de Galles [4] m'a touchée. Elle ne devait pas aimer la vie ; les malheurs sont bons à quelque chose, ils nous donnent du courage pour les derniers moments : cependant qui peut s'assurer d'en avoir ? Je n'aime point les naïvetés de votre Philippe, elles m'apprennent que vous avez mauvais visage. Je suis fâchée de l'état de M. de Richmond et de ce qu'il n'y cherche point de remède. Je plains beaucoup Milord Beauchamp,[5] mais il est jeune, il se consolera. Vos jeunes gens sont

[2] Nicolas Brulart (1627–92), premier président au parlement de Bourgogne.

[3] *Les Pélopides, ou Atrée et Thyeste*, tragédie.

[4] Non seulement la Princesse avait été longtemps affligée d'une douloureuse maladie ; elle était encore si impopulaire que Walpole relate (dans ses *Derniers Journaux*, tome i, p. 17) que la populace de Londres se réjouit ouvertement à sa mort ; cependant ses derniers jours avaient été empoisonnés par la nouvelle du deshonneur et de l'emprisonnement de sa fille, la Reine de Danemark.

[5] Fils aîné de Lord Hertford. Mme du Deffand fait allusion à la grave maladie de la première femme de Lord Beauchamp ; elle mourut le 20 février 1772.

de vrais fous, et M. Selwyn est à mettre aux Petites-Maisons. Je hais les fous presque autant que les ennuyeux. À propos d'ennuyeux nous avons ici de vos compatriotes qui ne sont pas divertissants, un monsieur et deux dames [6] qui reviennent d'Italie. Ils ont voulu me voir, je ne sais pourquoi, mais ce ne serait pas eux qui me donneraient l'anglomanie, non plus qu'un certain petit Milord Dalrymple, cousin de M. Craufurd. Je ne parle pas de l'ambassadeur ni du secrétaire.[7] Vous connaissez ceux-là, et je suis bien sûre que vous ne connaîtrez jamais les autres. Je voudrais être comme vous à toutes sortes d'égards, mais ce que j'ambitionnerais le plus, c'est le bonheur que vous avez de ne vous jamais ennuyer, et savoir être seul, d'avoir des goûts qui vous tiennent lieu de tout. Si avec cela vous aviez une bonne santé vous seriez parfaitement heureux. Je suis bien loin d'un pareil état. J'ai trouvé dans les *Mémoires* de Bussy (tout mauvais qu'ils sont) un trait qui peint parfaitement ce que je pense. Il fut malade à la Bastille, et ce fut une diversion à son ennui. La maladie lui tint lieu d'occupations. Je comprends cela, parce que, quand je me porte bien, je ne sais que faire de moi, j'ai besoin de parler, d'agir, ce qui est fâcheux quand on a peu de moyens pour l'un et pour l'autre ; mais laissons là Bussy et moi pour n'y jamais revenir.

Aimez-vous la lecture des voyages ? je n'en saurais lire ; j'ai commencé ceux de Sibérie et ceux de Groënland sans pouvoir les achever. Je lis actuellement les *Mille et un quarts d'heure*.[8] Je vais relire la *Vie de Mme de Maintenon*. Mon malheur, c'est que je suis obligée de lire cinq ou six heures par jour, je commence à six heures du matin, et cela dure souvent jusqu'à onze heures ou midi ; les insomnies allongent ma vie et abrégent mes jours.[9] On en pourrait faire une énigme.

Je ne puis vous mander des nouvelles, si ce n'est l'exécution

[6] Ces personnages étaient Mr et Mrs (plus tard Sir John et Lady) Miller, et la mère de celle-ci, Mrs Riggs. Les Miller habitaient près de Bath. Leur villa était bien connue de tous les baigneurs "polis." Horace Walpole, qui leur rendit visite de Bath en 1766, remarque que leur résidence était "une principauté minuscule aux prétensions grandioses" (*Lettres*, tome vii, p. 55). Mr et Mrs Miller, ainsi que Mrs Riggs, étaient en train de revenir d'Italie, où, pour des raisons d'économie, ils avaient passé plus d'un an. Peu après son retour en Angleterre Mrs Miller organisa à Batheaston des réunions littéraires bi-mensuelles ; des sujets de poésies étaient mis au concours et les lauréats étaient couronnés de myrte. Ces assemblées furent abondamment ridiculisées par les écrivains contemporains.

[7] M. Blaquière. (W.)

[8] "Contes tartares," par Thomas-Simon Gueulette (1683-1766), auteur comique et romancier.

[9] Mais voyez plus loin.

de la sentence rendue contre le fameux banqueroutier Billard ; il a été au pilori à la Grève une seule fois pendant deux heures, avec un écriteau : *Banqueroutier frauduleux, commis infidèle.* Il était en bas de soie, en habit noir, bien frisé, bien poudré ; quand le bourreau vint le chercher à la Conciergerie, il voulut l'embrasser, l'appela son frère, le remercia de ce qu'il lui ouvrait la porte du ciel, bénit Dieu de cette humiliation ; il récita des psaumes le temps qu'il fut au carcan. Il fut conduit après hors de Paris, et comme sa sentence porte le bannissement, on ne doute pas qu'il n'aille à Rome auprès du général des Jésuites, et moyennant cette protection qu'il sera un jour Cardinal, et comme sa banqueroute a été de cinq millions, il aura eu la précaution de faire passer des fonds dans les pays étrangers : il aurait été juste de le condamner aux galères.

Il n'y a pas ici de grands divertissements pour le carnaval. Il y a deux bals à la cour par semaine, le lundi chez Madame la Dauphine, le mercredi chez la Comtesse de Noailles.

Je donne ce soir à souper à Mmes de Mirepoix, d'Aiguillon, de Boufflers, et compagnie qui serait trop longue à nommer. En voilà assez pour aujourd'hui. Je pense que j'aurais dû dire que les insomnies allongent les jours et abrègent la vie.

Ce dimanche.

Cette lettre pourrait partir demain, mais ce serait enfreindre le protocole des huit jours, et comme il n'y a point de protocole pour l'étendue que doivent avoir les lettres, je n'aurai point scrupule de rendre celle-ci un volume ; il y a dans votre dernière encore des articles où je veux répondre.

Le Pape peut être fort aise du renvoi de M. de Choiseul, mais s'il s'en applaudit comme étant son ouvrage, soyez sûr qu'il est la mouche du coche,[10] et que chez nous ce sont les intrigues de cour qui embourbent nos voitures ; la bonne ou mauvaise administration n'y entre pour rien : on a vu cela de tous les temps.

Je souhaite que la tranquillité de madame votre nièce soit fondée ; je sais bien que vous n'êtes pas intimement lié avec elle, par conséquent elle devrait m'être très-indifférente, et cependant elle m'intéresse ; c'est que j'ai bonne opinion de son cœur et que je la crois raisonnable ; peut-être ai-je tort.

Ce mardi 25.

Je soupai hier au Carrousel, où vos compliments furent reçus

[10] Voyez la fable de La Fontaine, *Le Coche et la Mouche* (vii, 9).

à merveille ; vous y êtes fort aimé, on est fort flatté de vous plaire, et si je m'acquittai de tout ce qu'on me charge de vous dire je manquerais à mes résolutions. Les Caraman y soupaient, et un M. de Saint-Brisson, que sur son nom je crus de mauvaise compagnie, parce que c'est le mari d'une certaine Mme d'Estrades, dont vous avez peut-être entendu parler. Eh bien ! ce monsieur est de fort bonne compagnie ; il nous fit un conte de gens de votre pays, peut-être le savez-vous ; qu'importe ? je vais toujours vous le dire.

Milord Sandwich [11] soupant avec un comédien nommé Foote,[12] le regarda fixement. Le comédien lui dit, " Milord, pourquoi me fixez-vous ? "—" C'est que je veux juger de quoi tu mourras, si ce sera de la . . . ou si tu seras pendu."—" Ah ! Milord, cela dépend si j'embrasserai votre maîtresse ou vos principes."

Il n'y a pas beaucoup de nouvelles ici ; de petits événements, comme par exemple que Mme de Mazarin est admise aux petits voyages ; qu'il y a eu dix-neuf personnes d'empoisonnées chez M. de Marsan par de la mort-aux-rats, dont on avait fait une pâte qu'on avait placée sur une planche et qui a été confondue avec des tranches de pain dont on a fait la soupe des gens ; tous ont été fort malades, aucuns ne sont morts. Gerbier l'avocat a été mieux empoisonné par une médecine d'un empirique qui l'a brûlé vif ; il n'est pas encore mort, mais on croit qu'il n'en peut pas revenir.[13] J'attendrai demain l'arrivée du facteur pour fermer cette lettre ; avouez que j'abuse de la permission, et que mes lettres sont éternelles ; je parie que vous croyez que j'aime à écrire, eh bien, vous vous trompez, je suis en arrière avec tous ceux qui m'écrivent, et quand je me mets à dicter, Wiart pourrait vous dire que presque toujours il ne me vient rien.

Ce mercredi 26.

Le facteur est arrivé si tard, que j'ai cru que je n'aurais votre lettre que demain, et je balançais si je ferais partir la mienne ; je vais donc commencer par un troisième volume.

Je regarde comme un très-grand malheur d'avoir un compatriote du caractère de Charles Fox ; je n'aime point sa sorte d'esprit et j'ai bien mauvaise opinion de son caractère.

Je ne serai point surprise si le Craufurd se joint à lui, l'ennui est le père de toutes les folies. Celle d'entrer dans l'opposition

[11] John Montagu, quatrième Comte de Sandwich (1718–92). Il occupa divers postes politiques d'importance, assez peu à son honneur. Il était sans mérite et dissolu.
[12] Samuel Foote (1720–77), acteur, auteur dramatique, et mime.
[13] Il ne mourut qu'en 1788.

l'empêchera peut-être d'en faire une plus grande, comme par exemple de se tuer ; l'intérêt que je prends à lui est fort diminué, je ne saurais aimer les fous. Pour le Selwyn, je ne m'en suis jamais beaucoup souciée. Son esprit est à bâtons rompus ; il ne peut briller que dans son pays, qui lui fournit, bien plus que ne ferait tout autre, des occasions de dire des traits et de bons mots. Le nôtre, où règnent la monotonie et l'uniformité, ne lui inspirerait rien ; vous m'avez une fois défini son esprit par un seul mot, je l'ai oublié. Était-ce *inspiration ?* Il me semble que c'était encore mieux que cela ; si vous vous en souvenez, dites-le-moi. On dit que c'est tant mieux pour nous quand il y a bien des factions chez vous ; je ne saurais vous en souhaiter ; je hais le trouble et la fronde, je ne suis point fanatique de la liberté ; je crois que c'est une erreur de prétendre qu'elle existe dans la démocratie. On a mille tyrans au lieu d'un. Enfin j'aime la paix, et comme mon désir pour moi en particulier est d'être gouvernée, je n'ai point de répugnance pour l'autorité. Cela vous paraîtra bien absurde. Vous vous moquerez de moi ; mais j'y suis accoutumée.

Votre Duchesse, chez qui vous alliez dîner, n'est-ce pas la sœur de feu Milord Hyde [14] ? N'est-elle pas folle à lier [15] ? Je comprends que vous craigniez le retour de M. de Richmond, d'abord à cause de sa santé ; mais ne craignez-vous pas aussi qu'il ne se joigne à Charles Fox ? Tout cela se joindra-t-il à

[14] Henry Hyde, Vicomte Cornbury (1710–53), fils aîné du quatrième Comte de Clarendon, dernier de ce nom. Walpole dans ses *Auteurs Nobles et Royaux* en fait mention comme d'un "seigneur aimable et distingué, auteur de quelques pamphlets publiés sous son nom, de quelques tragédies, encore manuscrites, d'une comédié intitulée *Les Méprises, ou l'heureux Ressentiment.*" Cette dernière œuvre fut imprimée à Strawberry-Hill. Lord Hyde était célèbre dans le grand monde de Paris ; il mourut à Paris d'une chute de cheval. M. de Scheffer écrivant à Mme du Deffand en juin 1753, remarque :—"L'aventure de Milord Hyde m'a pénétré de douleur. J'estimais infiniment ses talents et ses vertus ; j'aimais sa douceur, sa simplicité, sa modestie. C'était, en vérité, un homme d'un rare mérite et comme on en trouve peu dans le monde." (*Correspondance de Mme du Deffand*, éd. Lescure, 1765, tome i, p. 175.)

[15] Catharine Hyde, Duchesse de Queensberry, née en 1701, et, comme le conjecture Mme du Deffand, sœur de Lord Hyde. Son étourderie et son excentricité étaient presque de la folie. Elle était fort belle. Dans sa jeunesse, elle inspira à Prior son joli poème, *The Female Phaëton*, et à un âge avancé conservait une telle beauté que Walpole put, sans trop d'exagération, lui dédier le quatrain suivant :—

"To many a Kitty, Love his car
Will for a day engage,
But Prior's Kitty, ever fair,
Obtained it for an age."

("À plus d'une Kitty, l'Amour
Prête son char pour un seul jour,
Mais la Kitty de Prior, toujours belle,
Le garde pour un siècle à elle.")

Milord Chatham ? Toutes réflexions faites, j'aime mieux *nous* ; nous sommes de vrais moutons, nous paissons tranquillement : il est vrai qu'on nous tond un peu trop près en attendant qu'on nous égorge ; mais que gagne-t-on à se révolter ?

N'ayez point d'inquiétude pour votre lit, c'est l'intérêt du marchand qu'il vous parvienne, il ne doit être payé qu'à cette condition.

Ne vous tourmentez plus de la commission du bureau, renvoyez-le moi avec la bouilloire.

Vous êtes heureux ; il me survient une visite qui me force à finir.

LETTRE 350

Paris, ce jeudi 27 février 1772.

Cette lettre-ci sera un journal ; il me paraît que cette forme vous plaît assez, et elle me convient aussi. Je vais reprendre les choses de plus loin.

Lundi, votre ambassadeur donna un grand souper à Monsieur le Duc d'Aiguillon et à tous ses adhérents. Il y avait vingt et une ou vingt-deux personnes ; la grosse Duchesse a dit que le choix était scientifique, parce que c'étaient des amis assez obscurs, et qu'il fallait être bien instruit pour les connaître et les trouver ; les dames étaient au nombre de neuf, d'abord les trois générations,[1] et puis Mmes de Forcalquier, de Valbelle, de Nesle, d'Avaray, de l'Aigle, de Flamarens ; les hommes, MM. le Maréchal de Richelieu, de Maurepas, l'ambassadeur de Sardaigne. Comme je ne suis pas aussi savante que Milord Harcourt, je ne puis vous dire le nom des autres. Ce Milord veut me donner à souper. Il craint que je ne sois jalouse, et il a tort ; je lui ai dit qu'il fallait qu'il priât Mme de Mirepoix et Mme d'Aiguillon, et qu'il leur laissât nommer la compagnie ; je soupai hier chez le Comte de Broglio avec les deux Maréchales. Il n'y avait de femmes que la maîtresse du logis, sa sœur, Duchesse de Boufflers et moi ; il y avait dix ou douze hommes. Ce soir et les deux jours suivants, je souperai chez moi ; aujourd'hui j'aurai la mère oiseau,[2] une Mme de Polignac, non pas celle que vous connaissez, mais

Lettre 350.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Les trois générations de la famille du Duc d'Aiguillon, sa mère, sa femme, et sa bru, la Comtesse d'Agénois. (B.)

[2] Voyez la note 2 de la lettre 223.

celle du Palais-Royal, qui vous divertirait ; je l'ai raccrochée depuis peu, mais on ne la garde pas longtemps. En voilà assez sur ce qui me regarde, je viens aux questions.

Vous ne me parlez plus de notre danseuse [3] ; on dit qu'elle va revenir, et qu'elle est en dispute avec les directeurs de votre théâtre sur l'argent qu'on lui a promis.

Est-il vrai que vous faites un livre sur le jardinage [4] ? Si cela est, d'où vient ne m'en avez-vous rien dit ? Il paraît ici depuis quelques jours une épître en vers, qui a pour titre : *De Despréaux à Voltaire ;* elle est d'un nommé Clément,[5] celui qui a écrit contre Saint-Lambert ; je l'ai lue ; elle ne vaut rien ; ainsi je ne vous l'enverrai pas. Il dit beaucoup de mal de tous nos beaux esprits ; il y a beaucoup de noms propres ; tout ce qu'il dit est vrai, mais est grossier, plat et lâche ; personne présentement n'écrit bien. Indiquez-moi ce que je dois lire ; car, je vous le jure, excepté vos lettres (dont le style me plaît indépendamment de la main) tout m'ennuie.

Ce vendredi 28.

Je reprends ma lettre où je l'ai laissée ; oui, vos lettres sont excellentes, et fussent-elles d'un inconnu, elles me plairaient infiniment. Vous rendez vos pensées à merveille, et vous pensez beaucoup ; je n'y trouve rien à redire, si ce n'est deux mots [6] que vous en avez supprimés qui y faisaient fort bien ; apparemment que vous les croyez contraires à mon régime.

Vous avez raison de me féliciter sur la guérison de Pont-de-Veyle. Si je le perdais il ne me resterait rien, il faudrait bien alors que je me déterminasse à mon voyage. Je ne pourrais pas soutenir la solitude où je me trouverais. Après Pont-de-Veyle quel autre ami ai-je ici ? Aucun, je vous le jure. La grand'maman croit m'aimer, si j'étais auprès d'elle je me fixerais à elle, le reste de la compagnie ne me serait de rien, mais comme je ne vois pas sans terreur la fatigue du voyage et que je passe en revue tous les inconvénients du séjour, que j'y ajoute la connaissance de moi-même qui fait que je ne puis répondre de ne me pas repentir de me trouver là, l'embarras du retour, tout

[3] Mlle Heinel.

[4] Il ressort de cette demande que Walpole devait être alors en train d'écrire son *Essai sur l'Art des Jardins modernes.* L'*Essai* resta manuscrit jusqu'en 1785, époque où on l'imprima à Strawberry-Hill, en même temps que la traduction française faite par le Duc de Nivernais—le français et l'anglais en regard.

[5] Jean-Marie-Bernard Clément (1742–1812), qui commença par flagorner Voltaire et finit par le déchirer. (A.M.)

[6] Sans doute elle veut dire, *ma petite.*

cela me fait un imbroglio dans la tête ; je ne sais ce que [je] ferai, et je crois que je fais bien mal en vous disant tout cela. La disposition du moment vous a attiré cette confidence, oubliez-la, n'y répondez-pas, et surtout gardez-vous bien de penser que c'est avec ce dessein que je vous ai écrit tout ceci ; voilà deux fois que je prends ma casse sans qu'elle ait produit aucun effet, c'est un mal d'autant plus réel qu'il grossit tous les autres.

Je vis assez de monde hier, mais des ennuyeux. Il faut apprendre à s'ennuyer, dit-on ; on veut dire apparemment qu'il faut apprendre à ne pas s'ennuyer ; si quelqu'un a cette recette, qu'il me la communique ; je lui aurai plus d'obligation que s'il me donnait deux yeux et qu'il m'ôtât quarante ans. Je vis hier M. de Praslin ; les hommes sont bien différents des statues ; la distance de celles-ci les rapetisse, et c'est l'approche des autres qui les réduit presque à rien. Oh ! que les places font d'illusions !

Ce samedi 29.

La journée d'hier fut peu de chose. Je vis la Maréchale de Luxembourg, mon neveu l'Archevêque, le reste ne vaut pas la peine d'être nommé. J'eus à souper Mme de Cambis, Pont-de-Veyle et la Saint Chrysostome. Cette Cambis me plaît, elle a un caractère à la vérité froid et sec, mais elle a du tact, du discernement, de la vérité, de la fierté. J'ai un certain désir de lui plaire qui m'anime. Ce ne sera jamais une amie, mais je la trouve piquante ; c'est de toutes les femmes d'ici celle qui vous conviendrait le mieux.

L'on me donna hier des vers de Voltaire pour le Chancelier : on les a parodiés ; je voudrais pouvoir vous les envoyer : mais cela ne se peut pas. J'ai voulu relire *Clarisse*, elle m'ennuie à la mort. Je la laisserai bientôt là. Je reçus hier une lettre du grand Abbé, la plus gaie et la plus jolie du monde, je vais lui répondre, je lui manderai que les droits sont de 75 pour cent,[7] on me la dit ainsi, cela est-il vrai ? Quand aurai-je ma bouilloire ? En avez-vous trouvée de toute faite ou l'avez-vous commandée ? Je ne veux plus vous donner de commissions, je sais combien elles

[7] Ceci se rapporte aux droits de douane sur les marchandises envoyées de France en Angleterre. Mme du Deffand écrit à l'Abbé le 2 mars:—"Je prévois que nous n'aurons pas le débit de notre marchandise* et que l'échantillon nous sera incessamment renvoyé . . . il y a une petite considération; c'est que tout ce qui passe du pays de *Papimanie* au pays de Papefigue paye 75 pour 100. Ainsi ce que l'on vend 100 fr. on n'en touche que 25. Il n'y a point de grâce ni de faveur à espérer."

* C'est-à-dire le bureau de la Duchesse de Choiseul.

vous fatiguent et vous ennuient, et je n'abuserai point de la bonne grâce avec laquelle vous les faites.

Je me porte fort bien aujourd'hui parce que j'ai bien dormi. Il n'en était point de même hier, j'étais mourante, d'une si grande faiblesse que je ne pouvais pas me soutenir. Ce que vous ne croiriez pas, c'est que je ne hais point cet état, j'espère que ce sera de cette façon que je finirai, sans mal ni douleur. Je n'aime point à être si vivante, la léthargie convient très-fort à la vie que je mène. Adieu jusqu'à demain.

Lundi 2 mars.

Le lendemain n'a rien produit, le surlendemain guère davantage ; je soupai le samedi avec deux prélats qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, pour la taille, le son de voix, le même esprit, les mêmes sentiments, les mêmes idées, les Évêques d'Arras et de Saint-Omer [8] ; ils ne sont ni plaisants ni badins : ce sont gens solides, occupés d'affaires, d'administration ; ils sont adorés dans l'Artois. Ils y font des biens infinis ; c'est, à ce que je crois, où ils bornent leur ambition ; ils en ont l'air, ils le disent, mais ils seraient, je pense, très-propres à des places plus importantes : enfin ce sont de bonnes têtes. Hier je passai la soirée au Carrousel ; c'est un autre genre ; je serais embarrassée de dire lequel. J'y retournerai encore ce soir pour mon lundi gras ; et demain, pour le mardi gras, j'irai chez Mme de Jonzac, où il n'y aura que sa nièce d'Anlezy, la Saint Chrysostome et moi. Vous conviendrez qu'il n'y a point de plaisir plus innocent.

J'ai écrit ce matin au grand Abbé, je lui annonce le renvoi du tiroir. Mme Riggs, M. et Mme Miller me vinrent faire leurs adieux hier, c'est de tous les compliments que j'ai reçus d'eux celui qui m'a été le plus agréable. Je ne sais qui leur a dit que j'avais l'honneur d'être de vos amis, le mari se donna le bon air de me demander mes commissions pour vous. Vous ne le verrez jamais, j'en suis sûre, mais pour flatter sa vanité je le priai de vous faire mes compliments. Faites les miens, je vous prie, à M., Mme, et Mlle Churchill. Ne les voyez-vous pas souvent ?

Ce mercredi 4 mars.

Il est trois heures, le facteur n'est point arrivé, il y a toute apparence que le courrier sera retardé et que les lettres n'arriveront que demain. En ce cas je vous dis adieu jusqu'à aujourd'hui

[8] MM. de Conzié, qui étaient frères. L'Évêque de Saint-Omer devint depuis Archevêque de Tours, et mourut en Allemagne pendant la Révolution. (B.)

en huit. J'ai un grand souper ce soir ; la Maréchale de Mirepoix, qui y devait être, est restée à Versailles pour une entorse.

Dans ce moment le facteur arrive ; la lettre que je reçois répond à plusieurs articles de celle-ci. C'est comme si vous l'aviez lue. Je suis de votre avis sur l'ambition,[9] j'en reconnais le creux, le faux, le vide, mieux que personne ; mais je la préférerais cependant à l'ennui, que j'ai peur qu'on ne confonde avec la tranquillité ; quoi qu'il en soit, je ne m'ennuie pas au moment que je reçois vos lettres. J'en suis contente. Peut-être ferai-je encore un journal ; ce qui pourra m'en empêcher, c'est le manque de faits ; je n'ose hasarder les réflexions, je ne sais jamais où elles peuvent me mener, et il est assez facile de vous déplaire. Il n'est pas besoin de vous dire que je suis fort éloignée d'en avoir l'intention. Ne tardez pas à m'apprendre quand vous aurez reçu le premier paquet de votre lit. Avez-vous les *Pélopides* de Voltaire ? De tous les genres il ne lui manquait que l'ennuyeux ; il ne lui manque plus rien.

LETTRE 351

Paris, ce 11 mars 1772.

Vous me donnez un conseil que je ne puis suivre ; je n'ai ni le goût ni le talent d'écrire. Ce ne peut être un amusement pour moi,[1] il faut que j'y sois déterminée par une raison quelconque ; je ne saurais écrire à froid ; le passé est presque effacé de mon souvenir ; à moins qu'on ne me questionne, jamais je ne me le rappelle, et pour ce que je vois journellement, il ne m'intéresse pas assez pour chercher à en conserver le souvenir.

Je suis bien de votre avis, nous sommes fort monotones[2] ;

[9] M. Walpole avait dit :—" Qu'est-ce que la grandeur externe ? Un hommage qu'on rend aux rangs dans tous les pays, dans tous les âges, aux sots bien nés, à leurs femmes bien ou mal nées, à des Rois de Danemark, aux Czarines ! bassesse du peuple en présence des ducs, bassesse des ducs en présence des rois, adulation d'historiens, et menteries de généalogistes ! Voilà contre quoi on troque le bonheur ! Le bonheur, ce moment de tranquillité qu'on laisse toujours s'échapper, et qu'on ne retrouve plus ! " (B.)

LETTRE 351.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait conseillé à Mme du Deffand, dans les termes suivants, de s'amuser en écrivant :—" Mais pourquoi toujours lire ? pourquoi ne pas écrire ? cela intéresse davantage. Écrivez ce que vous avez vu. Si vous n'êtes pas contente de ce que vous écrivez, vous n'avez qu'à le brûler. Mon ami M. Gray disait que si l'on se contentait d'écrire exactement ce qu'on avait vu, sans apprêt, sans ornement, sans chercher à briller, on aurait plus de lecteurs que les meilleurs auteurs." (B.)

[2] M. Walpole avait dit :—" Vous aimerez mieux *vous* tant qu'il vous plaira, mais soyez sûre que *vous* êtes bien insipides auprès de *nous*. Vous êtes bien monotones, vos

mais si vous n'êtes pas un original dans votre pays, c'est que tout y est outré et dépravé, et que vous n'êtes que naturel ; mais vous seriez un original chez nous, parce que nous ne sommes rien par nous-mêmes, et que voulant être quelque chose, nous nous faisons copie de tels et tels, qui le sont peut-être de ce qu'ils l'ont lu, ou entendu raconter ; enfin la simplicité, la vérité ne se trouvent pas chez nous ; j'en conviens.

Mme d'Aiguillon m'a chargée de vous demander si vous voulez l'*Histoire de la ville de Bordeaux*. Elle prétend qu'elle vous ferait plaisir.

Je viens de recevoir une petite lettre de Mme Cholmondeley ; elle m'annonce une autre dans laquelle, à ce qu'elle me fait prévoir, elle implorera ma puissante protection auprès de vous. Je ne devine pas de quoi il sera question.

Je n'ai rien à vous demander de nouveau. La chose publique ne produit rien ; je mène toujours la même vie, et mes pensées sont toujours les mêmes. Comment se porte Rosette ? Vous ne m'en parlez plus, ni du bureau, ni de la bouilloire.

Je trouve votre lettre charmante, mais d'un ton que je ne puis prendre ; il me faudrait plus de force et d'énergie que je n'en ai pour y pouvoir répondre. Quoique je ne sois plus votre *petite*, je suis cependant bien petite, bien sotte, bien puérile ; je n'ai qu'un petit cercle d'idées sur lesquelles je redis toujours les mêmes choses ; si je veux m'élever, je sens toute ma faiblesse.

Adieu. Peut-être ferai-je un journal pour l'ordinaire prochain ; dans ce moment-ci je ne trouve rien à dire.

petits-maîtres savent-ils se faire tour à tour, beaux garçons, jockeys, législateurs, joueurs ? Perdent-ils des millions, et se vendent-ils pour des pensions qui ne suffisent pas pour payer leurs bouquets journaliers ? Oui, nous avons des cadets qui donnent un louis par jour pour des roses, et des fleurs d'oranger au mois de janvier. Ils entrent dans une assemblée derrière un buisson, comme nos anciens Anglais qui allaient à la rencontre de Guillaume le Conquérant en portant chacun une branche d'arbre. Lauraguais le Visigoth s'en formalise. Enfin nous avons des Perses et des Spartiates ; nos damoiseaux sont couverts de guirlandes, et nos femmes écrivent sur la république. Après, pas un individu qui resemble à un autre : des originaux partout. Il serait impossible de faire un portrait qui ne serait reconnu d'abord. Je gage que vous m'avez trouvé assez original, moi ; eh bien, je ne fais pas sensation ; on me trouve assez plat et raisonnable." (B.)

LETTRE 352

Paris, ce mardi 17 mars 1772.

Savez-vous qu'en faisant le portrait de Lindor,[1] qui est parfaitement ressemblant, vous avez, sans intention, des mêmes traits, fait le mien. Je ne sais pas si j'ai des inspirations, je ne le crois pas, *mais j'ai la faculté de sentir et non celle de comprendre. Ce qui frappe mon imagination n'arrive point, ou du moins très-difficilement et très-rarement, à mon entendement.* Mais en quoi je ne ressemble point du tout à Lindor, c'est par le sommeil. Je ne demanderais pas mieux que de suivre votre conseil ; j'écrirais volontiers, si j'avais des yeux ; mais je crois qu'il me serait impossible de dicter des faits ; à peine puis-je dicter mes pensées. Je n'ai point le talent de raconter ; ma mémoire, qui est très-courte, est à la glace ; j'estropie tous les bons mots que je répète ; mon esprit n'est point dans ma tête ; je suis le contraire de Fontenelle, de qui on disait qu'il avait deux cerveaux et point de cœur. Mme de Sévigné avait l'un et l'autre, et vous aussi ; mais gardez-vous bien de me placer dans cette classe. J'en suis parfaitement indigne.

La grosse Duchesse ne veut point attendre que vous consentiez qu'elle vous envoie l'*Histoire de Bordeaux*, elle veut vous en faire présent ; on m'en lut hier quelques morceaux, je vous garantis que vous ne la lirez pas. Je viens de lire un ouvrage de M. Thomas, l'*Éloge des femmes des différents siècles ;* il s'est surpassé lui-même. Nous avions autrefois un charlatan qu'on appelait le Gros Thomas ; il distribuait son orviétan sur le Pont-Neuf. C'était l'idole du peuple. Je prétends que M. Thomas est le Gros Thomas du peuple bel-esprit ; voilà une de ses phrases, à propos de la distance que les rangs mettent entre les hommes : *L'orgueil ne se mêle pas, et fait signe que l'on recule.* Tout est du même style.

D'où vient brûlez-vous tout ce que vous écrivez ? Me trouvez-vous indigne de rien lire ? Manquez-vous de complaisance pour m'en faire quelque traduction ? Vous pensez beaucoup et vous rendez très-clairement vos pensées ; que sait-on ? peut-être me feriez-vous penser à mon tour ? Ne serait-ce pas une

Lettre 352.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Selwyn.

très-bonne œuvre que de me tirer de l'ennui ? Je n'entends que des riens, et je ne suis pas même aussi heureuse que Mme de Sévigné, qui se plaignait, quand elle était aux États de Bretagne, de dépenser tout son esprit en pièces de quatre sols ; la monnaie que je reçois et que je distribue est encore au-dessous de cette valeur. Je ne regrette point de ne plus aller aux spectacles. Tout ce qu'on y donne est pitoyable ; en vérité, en vérité, on ne sait pas pourquoi on est sur terre, et cependant on n'a point envie de la quitter ; toujours quelques rayons d'espérance aident à soutenir l'instant présent ; mais elle est au fond de la boîte, et elle est terriblement couverte de contradictions, de chagrins et d'ennui.

Vous aimeriez mieux des nouvelles que tous ces beaux discours-là ; mais il n'y en a point ; ce sont des conjectures, des spéculations qui n'ont de consistance que par l'intérêt qu'on y apporte. Nous n'envoyons point d'escadre pour assiéger des châteaux et délivrer des princesses prisonnières [2] ; ceci vous regarde, y a-t-il quelque fondement ? Le petit Craufurd s'est fait annoncer pour les premiers jours de mai, vous pensez bien que je n'y crois pas.

J'ai relu la lettre de Mme Cholmondeley ; vous n'êtes point l'oncle dont elle me disait qu'elle me parlerait, c'est, je crois, le Général [3] ; j'en suis bien aise, je n'aime point à vous importuner ; cependant voilà encore une nouvelle addition à mes commissions. Je vous avais demandé une douzaine de petits verres à liqueur, il en faut deux douzaines, il n'est pas nécessaire qu'une douzaine soit tout à fait semblable à l'autre. Pendant que j'y suis, il faut que je vous dise tout de suite ce que je voudrais encore ; ce serait un très-parfaitement bel éventail. Je suis dans l'habitude et la contrainte de donner tous les ans à Mme de Luxembourg le bouquet de sa fête, je ne sais qu'imaginer ; si vous n'avez plus de fonds, comme je le crois, vous ferez les avances, vous voyez que j'agis sans façon. J'ai prévenu dans ma dernière lettre que le tiroir reviendrait, et j'ai dit que sur cent louis on n'en toucherait que vingt-cinq ; je ne suis pas bien sûre d'avoir dit vrai. La correspondance avec mes amis va toujours son train et assez gaiement, elle vous amuserait, mais je ne puis vous en faire le récit. Adieu jusqu'à demain ;

[2] Ceci a trait à la Reine de Danemark, mais ce n'était qu'un faux bruit.
[3] Général l'honorable James Cholmondeley, oncle du mari de Mme Cholmondeley ; il était fort riche.

la suite dépendra de ce que m'apportera le facteur, s'il n'apporte rien vous n'aurez rien de plus.

Ce mercredi 18.

Le facteur est passé, il n'y a point de lettres, j'en suis fâchée ; j'attends avec impatience que vous m'appreniez comment vous aurez trouvé la lettre de Bussy. Je serais assez tentée de vous envoyer l'arrêt du parlement et le réquisitoire contre les derniéres brochures qui ont paru, et qui ont pour titre : la *Troisième partie de la Correspondance,* et le *Supplément à la Gazette.* Je n'ai point lu ces deux brochures ; on dit qu'elles sont de la dernière insolence. Le réquisitoire me paraît admirablement bien écrit ; je ne sais d'où vient que je ne vous l'envoie pas ; deux raisons m'en empêchent : l'une que cela rendrait mon paquet trop gros, et l'autre, qui est la plus forte, c'est que cela vous serait fort indifférent.

Adieu donc ; n'ayant point reçu de lettre, il faut bien que je finisse celle-ci.

LETTRE 353

Ce vendredi 20 mars.

Les lettres ont été bien retardées, elles ne sont arrivées qu'aujourd'hui. Non, vous vous trompez, *il ne faut pas toujours que j'en revienne là.* C'est où je ne retournerai jamais, soyez-en sûr ; ç'aurait été un plaisant chemin pour y retourner que de vous faire lire cette lettre de Bussy [1] ; c'est la conformité des expressions qui me surprit, et qui, jointe à la critique que vous faisiez de son style, me fit naître l'envie de vous faire lire cette lettre. Ah ! je n'ai pas besoin d'être rabrouée, ma tête s'affaiblit tous les jours, je deviens comme les enfants, j'ai besoin d'être caressée, qu'on me donne du bonbon ; je crains qu'on ne me frappe, je trouve tout amer ; je ne prétends pas avoir raison, mais on est comme on est : on n'est point maître de ses sensations. Mme de Beauvau me disait l'autre jour (apparemment pour me flatter) que ma manière de vieillir était surprenante, qu'on ne s'apercevait d'aucun changement. Ah ! mon

LETTRE 353.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait dit :—" Enfin, j'ai lu cette lettre de Bussy, et je m'étonne que vous ayez eu envie de la citer. Que dit elle d'abord ? Sinon que quand Mme de Scudéry avait des vapeurs. elle persécutait Bussy, et lui reprochait le manque d'amitié sans rime ni raison. Il s'ennuya de ses fantaisies, voilà par où je lui ressemble. Il valait bien la peine de rappeler le passé pour citer ce beau morceau ! Mais, de façon ou d'autre, il faut toujours en revenir là." (B.)

Dieu, mon Dieu ! que cette louange est peu méritée ! Je ne sais pas si je suis supportable pour les autres, mais je suis insupportable à moi-même. Vous avez raison, j'ai choisi un mauvais antidote contre la tristesse en lisant *Clarisse ;* le traducteur [2] a été bien malhabile, il pouvait retrancher hardiment un tiers du livre, sans supprimer aucun événement, sans altérer aucune situation ; l'ouvrage aurait été bien meilleur. Il n'aurait pas été moins triste, mais infiniment moins ennuyeux.[3]

J'aurais tort de décider que mes Évêques [4] ne sont point ambitieux. Ils ont l'esprit ferme, appliqué ; ils ne sont ni dévots, ni galants, ni intrigants ; et comme il faut bien être quelque chose et que rarement on fait le bien pour le bien, il se peut qu'ils soient ambitieux ; mais les moyens dont ils se servent sont honnêtes. Je ne vois personne dont je croie que l'esprit vous conviendrait. Pour votre famille anglaise,[5] je vous avoue qu'elle ne m'a point plu du tout ; cette belle-mère est une jaboteuse singulièrement importune ; son début avec moi fut sur la haute métaphysique ; je me reproche de l'avoir brusquée ; je lui ai paru sans doute une vieille de très-mauvaise humeur et fort bornée ; elle m'aura bien jugée, et je ne m'en plains pas.

On dit ici que le Chevalier Lambert est amoureux à la folie de notre danseuse [6] et qu'il veut l'épouser ; il est depuis près de deux mois à Londres, et il n'y est allé que dans cette intention.

Il y a un homme qui s'est tué, il y a quatre jours, dans l'église de Saint-Eustache, sur le tombeau de sa maîtresse ; cela n'est-il pas édifiant ? Il ne se passe guère de semaine qu'on n'apprenne un suicide ; les banqueroutes en produisent plus que l'amour.

Je serai fort aise de revoir Lindor ; la faculté qu'il a de s'endormir lorsqu'il s'ennuie, rend sa société très-commode. Je voudrais que tous les gens que je vois fussent de même ; et ce

[2] L'Abbé Prévost.

[3] Il peut être intéressant de noter que les vues de Mme du Deffand au sujet de *Clarissa Harlowe* furent partagées par Edward Fitzgerald :—" Le morceau de littérature dont je pourrais, je crois, faire profiter la postérité est une édition de cette merveilleuse et agaçante *Clarissa Harlowe ;* et ceci, une paire de ciseaux me suffirait à l'effectuer. Telle quelle, elle ne serait pas trop longue, si tout était également bon, mais le pédantisme s'y introduit, et pourrait, je pense, être extirpé ; ce qui resterait demeurant un des grands ouvrages originaux du monde dans ce genre." (*Lettres*, 1894, tome ii, p. 64.)

[4] Les Évêques de Saint-Omer et d'Arras. M. Walpole avait dit à leur sujet :—" Vos deux évêques ne me donnent point l'idée d'hommes sans ambition. Il faut se contenter, si les ambitieux montent aux grandeurs par l'échelle de la bienfaisance." (B.)

[5] M. et Mrs Miller, et Mrs Riggs. (Voyez la lettre 349.)

[6] Mlle Heinel.

que je voudrais plus que toutes choses, ce serait d'en pouvoir faire autant.

Pourquoi ne confieriez-vous pas la bouilloire et les petits verres à M. Selwyn ou à Milord Carlisle ? Je m'informerai s'il y a du danger. Je vous prie de croire que ce n'est pas que je craigne les frais, mais je ne serais pas fâchée d'éviter d'importuner M. Trudaine. Je suis peu contente de ses attentions, sa femme a les plus grands airs ; mais si cela ne peut pas être autrement il y aura peu d'inconvénient.

Dans ma dernière lettre je vous prie d'ajouter une nouvelle douzaine de verres et un éventail. Vous serez après quitte pour longtemps de mes importunes commissions.

Je n'ai point attendu vos ordres pour parler de vous à Mme de Jonzac, elle regrette beaucoup d'avoir été en province pendant votre dernier voyage. Je soupai hier chez elle avec quatorze ou quinze personnes, je jouai au cavagnole, et en rentrant chez moi je dis ce que je dis tous les jours en me couchant : " Voilà une journée de passée." J'ai ce soir la grosse Duchesse, la Maréchale de Mirepoix, sa sœur Boufflers, son fils le Chevalier. Il est ici depuis huit jours, j'avais oublié de vous le mander. Tout m'est égal, tout est lanterne magique. Les dames du Carrousel sont toujours les mêmes, je les vois souvent. La dame à la chanson [7] devient très-rare, mon goût pour elle se dissipe imperceptiblement. La Maréchale de Luxembourg s'est prise de grande passion pour elle, ce qui met plus de dissipation dans sa vie, et fait que je la vois très-rarement. Je n'en suis point affligée. Je ne pourrais pas vous dire à qui je donne la préférence parmi les gens que je vois, ils me sont tous indifférents et ils me le rendent bien.

Je fais une réflexion ; il ne peut y avoir de danger à m'envoyer la bouilloire par Milord Carlisle ; ne pourrait-elle pas être à son usage ? Si on la voulait saisir on saisirait donc aussi son bassin à barbe, et tout ce qu'on porte dans les voyages, il n'y a donc je crois aucun inconvénient, mais si je l'ai plus promptement en adressant à Calais, il faut donner la préférence à cette voie. Pour les petits verres je les attendrai patiemment.

Ce samedi.

Je vis l'ambassadeur hier, je le consultai sur la bouilloire, il me donna l'expédient de faire graver les armes de Milord

[7] Mme de Cambis.

Carlisle assez légèrement pour qu'on puisse les effacer. Il faudrait aussi que vous fissiez usage de la bouilloire pour qu'elle ne parût pas neuve, et qu'on n'eût point de doute en visitant les malles de Milord. Et puis au bout de tout cela pourquoi se tourmenter? Je ne crains point de payer des droits, j'ai l'enfantillage de désirer de l'avoir promptement, mais ces sortes de fantaisies me passent bien vite, vous me l'enverrez quand vous voudrez, quand vous pourrez, tout ce verbiage vous cause beaucoup d'ennui et à moi aussi. Je ne vous en parlerai plus que pour vous demander des pardons infinis et vous promettre de ne vous plus importuner de cette sorte.

Ce dimanche.

Ne vaut-il pas autant que je fasse partir cette lettre demain que d'attendre jeudi? C'est un hors-d'œuvre qui ne vous oblige à rien.

LETTRE 354

Paris, ce 27 mars 1772.

Votre lettre n'est point arrivée le mercredi, mais à sa place est arrivé Milord Carlisle. Il m'a remis le tiroir et m'a dit de vos nouvelles. Il prétend qu'il vous voit souvent, et que vous êtes en fort bonne santé. Je suis ravie que vous soyez débarrassé de ce maudit tiroir. Je ne doute pas que vous n'ayez gardé bien religieusement le secret, jusqu'au point même de ne le faire voir à personne. Vous avez jugé qu'on ne pourrait se défaire d'un tel bijou, enfin le voilà de retour, vous voilà bientôt quitte de toutes mes commissions, et je vous promets que vous n'en recevrez de longtemps.

J'ai pris mes mesures pour la bouilloire. J'espère que je l'aurai avant quinze jours. À l'égard de l'éventail et des autres petits verres, pourvu que je les reçoive vers la fin de juin cela suffit. Vous ne manquerez pas d'occasions, surtout si Lindor et le petit Craufurd tiennent leur parole. Je suis ravie que notre petit ami [1] se soit distingué, mais n'a-t-il pas parlé contre le bill? Lequel de vos deux cousins est de même avis? Je vois

Lettre 354.—Inédite.

[1] Craufurd, qui avait pris la parole dans le débat du 13 mars sur le "Royal Marriage Bill." Dans ses *Derniers Journaux* (tome i, p. 52) Walpole écrit :—"John Craufurd, un jeune et aimable Écossais, dit qu'à son avis les gentilshommes n'aimaient pas le préambule parce qu'ils estimaient qu'il donnait force de loi à une vieille prérogative. Il remercia l'orateur pour son explication du mariage, que lui, pour sa part, avait *toujours estimé un empiètement cruel sur les droits de l'humanité*. Le bill, pensait-il, était

bien quel devrait être le vôtre en vous supposant de certains intérêts. Je ne vois pas clairement ce que vous pensez.

J'ai une grosse petite cousine qui s'appelait il y a trois jours Mme de Valbelle,[2] et qui se nomme aujourd'hui Mme d'Adhémar. Il n'est pas bien avéré que celui qui lui fait prendre ce nom soit en droit de le porter,[3] mais ce qui n'est pas douteux c'est qu'il n'a aucun bien, que de son côté elle est fort peu riche. Elle en est folle et lui ne s'en soucie guère. Elle lui assure deux mille écus de rente, il y a à parier qu'il ne les mangera pas longtemps avec elle. Je leur donnerai à souper mardi avec tous les Brienne, lesquels Brienne partiront tous à la fin de cette semaine pour leur terre, où ils seront près d'un an sans revenir ; c'est un petit chagrin pour moi, je me suis fort accoutumée à eux, ce sont les seuls parents que je puisse aimer et même estimer. Ils sont généreux, bienfaisants, ils vivent dans une grande abondance, rendent heureux tout ce qui les environne ; ils ne sont ni glorieux, ni prodigues, ni fastueux.

Je vais voir défiler toutes mes connaissances, il ne me restera que le Carrousel, l'ami Pont-de-Veyle et quelques allants et venants. Mais tout passe, on a quand on s'ennuie l'espérance d'un meilleur temps, et quand on jouit de ce meilleur temps, il est troublé par la certitude qu'il finira. Il faut donc prendre le temps comme il vient. Dans ce moment-ci je vais prendre mon thé, je reprendrai demain cette lettre.

Ce samedi 28.

Je ne vous parlais pas de mon plus grand chagrin, c'est de

susceptible d'amélioration, mais il ne le combattrait pas, parce qu'il ne pouvait pas venir à bout de toutes ses subtilités."

[2] La Marquise de Valbelle.

[3] Ségur cite M. d'Adhémar parmi ses amis de jeunesse, et donne de lui le portrait que voici :—" Il avait été longtemps connu sous le nom de Montfalcon ; simple lieutenant et aide-major dans un regiment d'infanterie, sa belle figure et sa valeur bouillante le firent remarquer à l'affaire de Warbourg par mon père et par M. de Castries . . . Les deux généraux, témoins de sa vaillance, sollicitèrent pour lui des récompenses ; mais, comme il était sans faveur, sans fortune et sans liaisons, il n'obtint que le croix de Saint-Louis et une place de majorat dans une petite ville . . . Allant fréquemment habiter le petit château d'une vieille tante dont la vie monotone ne pouvait lui offrir aucun plaisir, il s'amusa à parcourir les nombreux et antiques parchemins déposés dans les archives de ce castel, et à sa grande surprise, il y trouva des titres qui prouvaient évidemment sa descendance de l'ancienne maison d'Adhémar, que généralement alors on croyait éteinte. Muni de ces pièces, il accourt à Paris et fait part de sa découverte à mon père et à M. de Castries, ses protecteurs ; ils en rirent d'abord, et crurent son espérance chimérique. Cependant, d'après leurs conseils, il porta ces papiers chez le généalogiste Cherin, juge érudit dans cette matière, et incorruptible . . . Cherin, après un long examen, déclara l'authenticité des titres, et le nouveau Comte d'Adhémar . . . fut presenté à la cour. Une veuve qui possédait quarante mille livres de rentes, Mme de Valbelle, dame du palais de la Reine, éprise du nouveau colonel et espérant effacer l'inégalité des âges par le don de ses richesses, l'épousa." (*Mémoires*, tome i, pp. 50-2.)

perdre M. de Beauvau pendant trois mois ; c'est son quartier. Je ne sais si je pourrai lui faire une seule visite, je ne suis pas si forte que l'année passée. Il m'arriva lundi quelque chose d'extraordinaire ; j'avais comme à mon ordinaire mal dormi ; à cinq heures je pris mon thé, je fus languissante, je parlai peu, j'avais assez de monde chez moi, je voulus conter une bagatelle à M. Caraccioli, je ne pus pas trouver un seul mot ; j'essayai de dire autre chose, même embarras ; cet accident dura près d'un quart d'heure, après quoi je revins dans mon état naturel. Je n'avais point eu la langue embarrassée, mais malgré cela je crois que c'est un petit préliminaire d'apoplexie. Depuis ce temps-là je me porte bien, et comme je me suis purgée avec ma casse qui m'a parfaitement bien fait je suis actuellement en très-bonne santé. Vous vous moquerez de moi de me donner des airs d'apoplexie, vous me trouvez trop maigre pour pouvoir prétendre à cet honneur, mais il y en a de toute espèce ; de plénitude, d'épuisement, d'irritation, d'affaissement. Enfin quoi qu'il en soit, ce petit accident m'est arrivé, mais je m'en porte bien.

Je soupai hier chez les Caraman avec Mme de Mirepoix. Il fut question d'un grand projet, qui me serait fort agréable, s'il ne fallait pas deux ans et demi pour l'exécuter. M. de Caraman a un terrain tout à côté de sa maison, il propose d'en bâtir une à la Maréchale qui aboutira à son jardin, dont elle aura la jouissance. Son bail de la rue Bergère finit dans deux ans et demi, elle pourra entrer tout de suite dans cette nouvelle maison. Il n'est pas impossible que j'existe alors, mais je m'occupe peu de l'avenir. Duclos mourut avant-hier d'une fluxion de poitrine, il laisse cinq places vacantes, celle d'académicien et de secrétaire de l'Académie française, de l'Académie des Belles-Lettres, d'historiographe de ce règne, et de je ne sais quelle place à la Bibliothèque. D'Alembert vraisemblablement aura celle de secrétaire de l'Académie française ; elle vaut, ou plutôt on y a attaché, douze cents livres de pension et un petit logement à côté de la salle de l'Académie, dont sans doute il ne fera pas usage ; il ne se séparera pas de sa charmante compagne.[4]

Monsieur le Comte d'Artois est reçu aujourd'hui général des Suisses. On parle de quelque changement dans nos ministres étrangers. Vous aurez, dit-on, le Marquis de Noailles, qui sera remplacé en Hollande par le grand Durfort, celui qui a été à

[4] Mlle de Lespinasse.

Parme, où l'on dit qu'un petit M. de Monteil[5] sera envoyé. Le départ du Baron de Breteuil pour Naples est retardé de cinq ou six semaines ; il marie sa fille à M. de Gacé, fils de Mme de la Vaupalière.[6] Il les mènera à Naples avec lui, et Mme de la Vaupalière sera du voyage. Vous voyez par là que sa passion pour son mari est tant soit peu refroidie.

Ce dimanche.

Je soupai hier au Carrousel,[7] avec la fille,[8] la complaisante[9] et l'ambassadeur de Sardaigne.[10] On me demanda de vos nouvelles. Je dis que vous me demandiez souvent des leurs, vous êtes fort aimé du trio. J'espérais une bonne nuit. J'avais fort peu mangé. J'avais été fort peu animée, et je n'en ai pas mieux dormi.

Il y a mille ans que je n'ai vu la grosse Duchesse. Peut-être oubliera-t-elle de vous envoyer son livre, mais si elle en a bien envie rien ne pourra l'en détourner. Je vous ai dit déjà que ce n'était point de vous dont Mme Cholmondeley m'avait écrit, c'était de son oncle le Général. Comme elle m'avait annoncé une autre lettre je l'attends pour lui récrire.

Je soupe ce soir chez M. de Bauffremont avec la mère oiseau.[11] Je ne sais pas le reste de la compagnie. Demain je donne à souper aux Beauvau, veille de leur départ pour Versailles. Mardi j'aurai les nouveaux mariés Adhémar et tous les Brienne. Ceux-ci partiront à la fin de la semaine, et dans un mois ou six semaines d'ici, il ne me restera que Pont-de-Veyle, la Saint Chrysostome, et quelques étrangers, dont je ne me soucie guère.

Je lis actuellement l'*Iliade* qui m'ennuie. Il y un livre nouveau qui fait assez de bruit, l'*Histoire Philosophique de l'Établissement des Européens dans les Indes*.[12] On m'en a lu trois

[5] C'était probablement Charles-François-Just, Marquis de Monteil, qui avait été ministre à Cologne et en Pologne.

[6] M. de Gacé était le fils de Mme de la Vaupalière par son premier mari, Marie-François-Auguste Goyon, Comte de Gacé, qui mourut en 1763.

[7] Chez Mme de la Vallière. (W.)

[8] Mme de Châtillon. (W.)

[9] Mme de Berthelot. (W.)

[10] M. de Marmora.

[11] Voyez la note 2 de la lettre 223.

[12] Par l'Abbé Guillaume-Thomas-François Raynal (1713–96). Cet ouvrage fut publié sans nom d'auteur, et fit sensation. Walpole le lut vers la fin de 1772, et dans une lettre à Lady Ailesbury du 29 décembre en donne son sentiment comme suit :—" Il vous traite de tout au monde ; comment faire conquêtes, invasions, sottises, fonder des colonies, édifier des fortunes, faire banqueroute, etc. ; vous raconte l'histoire tant naturelle qu'historique de tous les pays ; vous parle de commerce, navigation, thé, café, porcelaine, mines, sel, épices ; des Portugais, des Anglais, des Français, des Hollandais, des Danois, des Espagnols, des Arabes, des caravans, des Persans, des Hindous ; de Louis XIV, et du Roi de Prusse ; de La Bourdonnais, de Dupleix, et de l'amiral Saunders ; de riz et de danseuses nues ; de chameaux, de guingan, et de mousseline ; de

articles, un sur le Roi de Prusse, un autre sur la Suède, dont j'ai été assez contente, et le troisième sur la Hollande, qui ne m'a point plu, parce qu'il est poètique. On a ce livre très-difficilement, j'ai pris des mesures pour l'avoir, dans le dessein de vous l'envoyer s'il en vaut la peine ; il est en six volumes in-octavo.

Duclos a laissé dix mille francs à la nièce de Mlle Quinault,[13] et un diamant à d'Alembert. On dit qu'il aura la place de l'Académie, à moins que la cour ne s'oppose à son élection. Le Caraccioli l'aime à la folie. Il a un grand amour pour le bel esprit, et moi j'ai fort peu d'amour pour le sien. Je trouve qu'il a tout en étalage, et rien en magasin. Je puis vous assurer avec vérité que je ne trouve personne d'aimable, en deça de la mer s'entend. Adieu.

LETTRE 355

Paris, ce mercredi 1er avril 1772.

Je ne sais de quelle expression me servir pour vous dire combien je suis contente de vos soins, de vos attentions, mais en même temps combien je me reproche toute la fatigue et l'ennui que je vous ai causés, et la dépense dans laquelle je vous ai engagé pour ces maudits oiseaux. J'en fais le serment, jamais je ne vous donnerai de conseil, ni même à personne. Mes premières pensées sont toujours indiscrètes, extravagantes, elles se rectifient quelquefois, mais quand il n'est plus temps. Si par malheur et contre mes résolutions je m'échappe à vous donner quelque avis, n'en faites nul cas, vous avez mille fois plus de raison et de bon sens que moi, c'est dont je suis persuadée.

La bouilloire est-elle du même prix que celle de Mme de Mirepoix ? J'ai l'enfance de l'attendre avec impatience, je me fais un plaisir d'arranger ma table à thé, et d'inviter *tous mes intimes amis* à venir prendre leur thé avec moi. Vous voyez que je ne suis pas si sombre que vous pensez.

milliards de livres sterling, de livres, de roupies, et de cauris ; de câbles en fer, et des Circassiennes ; de Law et du Mississippi ; et contre tous gouvernements, et religions. Ceci et bien autre chose encore se trouve dans les deux premiers volumes ; je ne puis concevoir ce qui reste pour les quatre autres." (*Lettres*, tome viii, p. 222.)

[13] Actrice chez qui se tenaient les réunions de la *Société du Bout du Banc*. Duclos, Saint-Lambert, Rousseau, ainsi que d'autres philosophes et hommes de lettres, fréquentaient ce salon et prenaient part aux discussions.

LETTRE 355.—Inédite.

M. Trudaine est déjà prévenu, il a écrit, m'a-t-on dit, à Calais. Il ne me reste plus qu'à vous faire des remercîments infinis, je me flatte que vous ne me croyez pas ingrate.

Permettez que je vous demande l'explication de la dernière ligne de votre lettre. " Je fais mon possible pour vous plaire, pour vous amuser, mais le tonneau retombe toujours. Patience ! " Que veut dire " le tonneau retombe toujours ? " [1] Je me creuse la tête, et je ne le comprends pas. Ne creusez point la vôtre à vouloir entendre ce que je vous ai écrit de Mme Cholmondeley. Elle me mandait qu'elle avait bien besoin de l'oncle dont je lui avais parlé, et qu'elle m'expliquerait cela dans la première lettre qu'elle m'écrirait. J'étais sûre de ne lui avoir pas parlé de vous, mais je ne pensais pas que je lui avais mandé sur ce qu'elle me disait de sa situation, si elle ne trouvait pas de ressources dans son oncle le Général, et le mot oncle dans sa lettre me parut devoir être vous ; je n'ai point répondu à cette lettre, parce qu'elle m'en annonçait une autre qui n'est point venue. Soyez certain que je ne me chargerai jamais de sollicitations qui pourraient vous embarrasser.

Oh ! il est vrai que les têtes anglaises sont comme vous le dites, moitié folles, moitié solides, et de la vôtre j'aime bien mieux la dernière partie que la première.

J'ai vu deux fois le petit Milord, on le dit aimable, je lui trouve un petit air tout effarouché, il soupera demain chez moi avec la Maréchale de Mirepoix. Il partira lundi. Je pourrai bien le charger d'une lettre pour vous, ainsi je ne ferai pas celle-ci plus longue.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Lisbonne de votre cousin,[2] pleine d'amitié et de confiance. Je le regrette, d'autant plus que son successeur [3] me déplaît beaucoup.

J'eus hier aussi une lettre de Voltaire ; il veut renouer la correspondance qui était interrompue depuis huit ou dix mois. Adieu, adieu.

[1] Walpole avait apparemment comparé l'échec de ses tentatives pour plaire à Mme du Deffand aux infructueux efforts de Sisyphe, condamné à rouler au sommet d'une colline une grosse pierre qui, dès qu'elle l'atteignait, retombait au bas de la pente. La mention du "tonneau" (faite pour une raison ou pour une autre) ajoute à la remarque de Walpole une autre énigme pour son amie, dont le fauteuil était ainsi appelé par elle-même et par ses amis.

[2] Robert Walpole.

[3] Le Colonel Blaquière.

LETTRE 356

Paris, ce vendredi 3 avril 1772.

Milord Carlisle me fait dire qu'il partira demain ; je comptais que ce ne serait que lundi, et que j'avais du temps devant moi pour vous écrire, et voilà qu'il faut que je me dépêche : c'est peut-être tant mieux pour vous. Vous ne vous souciez guère de nos nouvelles ; je ne vous en sais pas mauvais gré. À peine m'intéressent-elles ; mais je vous ai annoncé que je vous en apprendrais, il faut tenir sa parole.

Notre ministère est en guerre presque ouverte ; le Chancelier tout seul, M. d'Aiguillon à la tête des autres. Le Chancelier a pour lui le clergé, c'est-à-dire le clergé dévot, l'Archevêque de Paris, le Cardinal de la Roche-Aymon,[1] et ce qu'on regardait comme très-important, Madame Louise. On commence à en avoir moins de peur, parce que le parlement vient d'enregistrer une déclaration qui restreint l'autorité du Pape, malgré la volonté du Chancelier. On regarde son crédit comme fort diminué, et M. d'Aiguillon, qui jusqu'à présent avait été protecteur des Jésuites et des dévots, a changé de système ; et c'est à ce qu'il paraît, les ambassadeurs d'Espagne et de Naples qui ont le plus contribué à ce changement. Vous ne comprendrez rien à tout ceci : je ne l'entends pas moi-même assez bien pour pouvoir vous l'expliquer. Il s'agissait de suspendre l'exécution d'un arrêt de 1762, donné à l'occasion de l'excommunication de Parme, qui ordonnait que tout ce qui viendrait de Rome serait examiné et enregistré au parlement avant d'avoir force de loi. Le Chancelier avait obtenu une déclaration qui détruisait cet édit ; il comptait sur la docilité de son parlement pour enregistrer cette déclaration ; il a été fort surpris de ce que son parlement a fait des remontrances. Ces remontrances ont été appuyées par le d'Aiguillon, et par des représentations et sollicitations très-vives des deux ambassadeurs, comme étant contraires au Pacte de Famille.[2] L'arrêt de '62 a donc été confirmé, et tout ce qui viendra de Rome, excepté ce qu'on appelle le pénitentiel, sera enregistré au parlement, ce qui sauve la nation de la servitude de Rome, où le Chancelier, pour gagner le clergé,

Lettre 356.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Cardinal Charles-Antoine de la Roche-Aymon, Archevêque de Reims, grand aumônier de France, mort en 1777.

[2] Ferdinand, Duc de Parme, était neveu des Princes règnants de France et d'Espagne, et participait au Pacte de Famille.

voulait la soumettre. Tout ceci vous paraîtra un galimatias, mais vous pouvez en conclure que le crédit du Chancelier reçoit une brèche considérable.[3] On dit qu'il est question d'une négociation pour la réconciliation des Princes, et que le d'Aiguillon et les autres ministres sont à la tête, et veulent en enlever l'honneur au Chancelier. Il va y avoir une assemblée extraordinaire du clergé ; l'ordinaire est qu'il n'y en ait que tous les cinq ans, celle-ci sera au bout de trois ans. On demande un don gratuit de douze millions, on en accordera dix ; l'usage que l'on fait de tout cet argent est incompréhensible. On me dit hier qu'il y avait toute apparence que l'on ne continuerait point à payer au trésor royal, comme on a fait depuis le commencement de l'année ; enfin, tout ceci paraît si incertain, si chancelant, qu'il semble impossible que l'état présent subsiste. Si vous voulez que je vous dise ce que j'imagine qui arrivera, c'est que le Chancelier sera disgracié, que l'on donnera les sceaux à M. de Boynes,[4] que l'on fera quelques changements aux opérations du Chancelier qui faciliteront aux Princes les moyens de se désister avec honneur de leurs protestations, qu'ils retourneront à la cour, qu'ils deviendront les valets de Mme du Barry, et qu'il ne restera que quelques victimes de l'héroïsme. Je vois avec regret que M. de Beauvau sera une des principales. Cependant je soupçonne qu'il a trouvé quelques ressources ; mais je n'en suis pas assez sûre pour hasarder de le dire.

Vous devez sentir combien il m'est important que vous ne tardiez pas un moment à m'accuser la réception de cette lettre.

Je n'ai point absolument renoncé au projet d'aller à Chanteloup. Je ne veux point m'ôter cette ressource, en cas d'un ennui insupportable [5] ; mais ce ne sera qu'à toute extrémité que

[3] Le clergé et les parlements ont toujours été jaloux les uns des autres. Le Chancelier Maupeou, qui n'ignorait pas que cette jalousie subsistait entre l'Église et la robe, encourageait et appuyait les prétentions du clergé, qui voyait avec indifférence la destruction des parlements, sans songer que le pouvoir arbitraire qui anéantissait ses rivaux pourrait, dans quelque autre occasion, lui être également redoutable à lui-même. Le nouveau tribunal de Maupeou ne fut pas plutôt établi, que l'esprit de corps, un des plus puissants et des plus invariables moteurs des actions humaines, se trouva si parfaitement établi parmi ses membres, qu'ils insistèrent sur la nécessité d'enregistrer les déclarations du clergé, pour leur donner la validité d'une loi. Cependant c'était en faisant renoncer le parlement à cette prétention, que le Chancelier avait obtenu l'adhésion du clergé à son nouveau système. (B.)

[4] Alors ministre de la marine. (B.)

[5] M. Walpole répondit :—" Milord Carlisle me remit votre lettre hier ; si vous saviez à quel point vous contez bien, vous ne feriez autre chose, et vous vous ennuieriez bien moins. Quelle folie que de vouloir aller à Chanteloup pour vous désennuyer ! C'est absolument une manie que la manière dont vous parlez de l'ennui ; on dirait que vous êtes une fille de seize ans qui est au désespoir qu'on ne lui permette pas de se divertir

je quitterai mon tonneau. Toutes les raisons pour rester chez moi sont si fortes, qu'il faudra une espèce de désespoir pour me faire partir, et alors on pourra m'appliquer le proverbe : *Fin comme Gribouille, qui se jette dans l'eau de peur de la pluie.*

Il y a quinze jours que je n'ai vu Mme d'Aiguillon. La Maréchale de Mirepoix soupa hier chez moi, je ne sais pourquoi je ne priai point cette grosse Duchesse. J'avais Mme de Polignac, Milord Carlisle ; nous étions dix, et je n'aime pas à avoir tant de monde. Je compte souper avec elle dimanche chez Mme de Mirepoix.

Mme de la Vallière a un gros rhume, elle a eu de la fièvre, elle ne voit personne, mais j'espère qu'à l'arrivée des oiseaux elle sera en bonne santé ; apparemment que vous les adresserez chez moi.

Vous m'aviez mandé dans la lettre où vous me conseillez d'écrire, que vous écriviez beaucoup,[6] et que vous ne pensiez qu'en écrivant, et je vois que c'est en écrivant que vous ne pensez pas. Les trois contes [7] dont vous me parlez me paraissent des délires ou des rêves, et assurément je donne toute préférence à vos lettres.

Comment Milady Mary Fox n'est-elle pas morte de frayeur [8] ? Vous ne dites point que vous voyez notre ambassadeur. On ne croit pas qu'il soit rappelé, il reviendra ici naturellement quand Milord Harcourt s'en ira, et chacun après restera chez soi.

tant qu'elle veut. Qu'est-ce donc que vous cherchez ? Vous voyez beaucoup de monde, et ne savez-vous pas encore que tout le monde n'est pas parfait ? qu'il y a des sots, des ennuyeux, des traîtres ? Vous vous lamentez tout comme si vous étiez à votre première découverte de la fausseté ou de la frivolité. Je vous parle actuellement sans humeur ; je vous prie et vous conseille de quitter cette folie. Rendez-vous à la raison, prenez le monde comme il est ; n'attendez pas à le refaire à votre gré, et ne ressemblez pas à ce prince dans les contes persans, qui courait le monde pour trouver une princesse qui ressemblât à certain portrait qu'il avait vu au trésor de son père, et qui se trouva avoir été la maîtresse de Salomon. Vous ne découvrirez pas la maîtresse de Salomon à Chanteloup. (B.)

[6] Dans ses *Brèves Notes sur ma Vie* Walpole résume ainsi son activité littéraire durant l'année 1772, à laquelle comme on le verra d'après les lettres postérieures de Mme du Deffand, s'ajoute la préparation de son édition des *Mémoires de Gramont* :— "1772. J'ai achevé mes *Mémoires*, qui finissent avec l'année 1771 ; j'ai l'intention de ne continuer à l'avenir qu'un journal. Cette année, l'année précédente, et même avant, j'ai écrit quelques *Contes Hiéroglyphiques*. Il n'y en a que cinq . . . En juillet j'ai écrit la *Vie de Sir Thomas Wyatt*, le No. 11 de mon édition des *Mélanges d'Antiquités*." (*Lettres*, tome i, p. li.)

[7] Les *Contes Hiéroglyphiques* mentionnés dans la note précédente.

[8] Cette demande se rapporte sans doute à l'incident suivant relaté dans la lettre de Walpole à Mann du 27 mars 1772 :—"Nous avons eu dimanche dernier un orage d'une extrême violence. La foudre, suivant le cordon métallique de la sonnette, entra dans le cabinet à toilette de Lady Mary Fox en Cavendish Square (où elle se tenait avec son mari, Lord Robert Spencer, et le jeune Harry Conway), et, fondant le cordon, mit le feu à la galérie, brûla une chaise et abîma le plancher." (*Lettres*, tome viii, p. 155.)

Pourquoi me dites-vous que je cherche à attrister, pouvez-vous me soupçonner ce dessein, qu'y gagnerais-je? Vous me jugez trop en bien à beaucoup d'égards, et trop en mal à beaucoup d'autres; mais ce ne sera pas sur ce que je vous dirai de moi que vous me jugerez, ainsi je vous épargne mon apologie, je me permets seulement de vous dire que je suis fort éloignée de chercher à vous déplaire, que ma volonté est de me soumettre à toutes les vôtres, et d'avoir toute ma vie pour vous infiniment d'estime, d'amitié, et de reconnaissance.

LETTRE 357

Paris, ce 12 avril 1772.

Ce n'est point pour vous imiter que je ne répondrai aujourd'hui que très-brièvement à la lettre que je viens de recevoir. Elle demande une ample réponse, et je me promets bien de ne rien oublier de tout ce que j'ai à vous dire. Cette lettre dont je vous menace partira le 16, vous la recevrez le 21. Je ne vous réponds pas qu'elle soit gaie, mais vous pouvez être certain qu'elle ne sera pas triste. Vous avez proscrit les deux choses où je retombe naturellement, l'ennui en est une; je n'ai pas besoin de vous nommer l'autre, vous savez que j'en suis corrigée. Il est malheureux pour moi que j'ai tant vécu sans vous connaître. Si vous aviez commencé mon éducation il y a trente ou quarante ans je vaudrais peut-être quelque chose, et peut-être serais-je actuellement plus heureuse, mais il est toujours temps de se corriger et de travailler à son bonheur. Je ne verrai peut-être pas Pont-de-Veyle de la journée. Je puis vous assurer qu'il sera très-sensible à la marque de confiance que vous lui donnez.[1] J'ai bien des représentations à vous faire sur le dessein où vous êtes,[2] je m'y opposerai formellement, je vous en dirai les raisons, vous ne les désapprouverez pas; mais soyez sûr que je suis extrêmement touchée de votre intention, j'en suis flattée, honorée, mais je ne désire d'être honorée que par vous, je crains autant la célébrité que je suis éloignée de la mériter, je ne veux que votre estime et rien de plus, c'est de toute vérité.

Lettre 357.—Inédite.

[1] Comme on le verra par la lettre suivante, Walpole avait soumis à Mme du Deffand et à Pont-de-Veyle l'introduction et la dédicace de son édition projetée des *Mémoires de Gramont.*

[2] C'est-à-dire, l'intention de Walpole de dédier son édition à Mme du Deffand.

LETTRE 358

Ce mardi 14 avril 1772.

Vous êtes obéi. On a corrigé les fautes d'orthographe, et fait quelques petits changements qui me donnent du scrupule ; nous avons affaibli votre style : le vôtre a une certaine vivacité qui vous est unique, et qui vaut mille fois mieux que la lenteur et la froideur du correct.[1] J'ai mis *difficultés* à la place de la *dépense;* j'ai peut-être tort. Venons à l'honneur que vous voulez me faire : il n'est pas douteux que je n'y sois bien sensible ; mais mon amour-propre ne m'aveugle pas au point de consentir que vous me nommiez, il suffit qu'on me devine, en voilà assez pour ma gloire ; je ne veux point nuire à la vôtre ; vous vous exposeriez à un ridicule, et vous augmenteriez beaucoup la jalousie et la haine que tous les sots petits beaux esprits ont pour moi. Je ne m'oppose point aux éloges que vous voulez bien me donner ; j'y vois votre amitié, si je n'y trouve pas la vérité. La tournure que vous aviez prise est, dit Pont-de-Veyle, du style lapidaire ; il aime mieux l'autre forme, c'est celle qu'il a prise dans la dédicace du *Siége de Calais* et des *Malheurs de l'Amour.* Ce bon ami Pont-de-Veyle vous aime infiniment. Je l'ai détourné de vous le dire lui-même ; j'ai cru bien faire de vous épargner à l'un et à l'autre le petit embarras d'une lettre.

Il est très-vrai que le Prétendant a épousé cette Princesse[2] qui est la sœur aînée de Madame de la Jamaïque[3]; sa mère et elle sont venues à Paris, je ne sais pourquoi ; le Prince n'y était point, elles l'ont été trouver ; j'ignore le lieu où il était, et celui qu'ils prétendent habiter à l'avenir.[4] On dit que le Prince a six cent mille livres de rente ; pour elle, elle n'a rien. Sa fortune me paraît bien peu digne d'envie ; n'est-ce pas un des plus grands malheurs que d'avoir des prétentions sans espérances ? elles ne causeront, je crois, à votre nation aucune inquiétude.

On dit que votre parlement ne finira pas sitôt ; vous ne m'avez point parlé de Milady Hertford, apparemment que son accident

LETTRE 358.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Voyez la note 1 de la lettre précédente.

[2] Louise-Maximiliane de Stolberg, mariée au Prince Charles-Edward à Macerata (au sud d'Ancône) le 17 avril 1772. Elle avait 19 ans et son époux 52.

[3] Femme (1771) de Charles-Bernard-Pascal-Janvier Fitzjames de Berwick, fils du Duc de Véraguas, et arrière-petit-fils du Duc de Berwick, fils naturel de Jacques II d'Angleterre.

[4] Le Comte et la Comtesse d'Albany résidèrent d'abord à Rome, puis à Livourne, puis à Sienne, et finalement à Florence. Ils se separèrent en 1780.

ne laisse aucune suite ; Mme de Mirepoix, à qui je l'ai raconté, vous prie de lui dire qu'elle en a eu beaucoup d'inquiétude et qu'elle a toujours pour elle une amitié très-tendre ; elle vous aime aussi beaucoup. Ce projet de bâtiment dans mon voisinage n'aura pas lieu ; elle change d'avis à tout moment.

Je suis bien aise que Milord Beauchamp soit parti, c'était un objet bien triste [5] et pire que mes lettres, étant plus fréquent. Je vais tout de bon ne vous plus parler de mon ennui, il me restera beaucoup à vous dire si je vous parle de ma reconnaissance, je sens tout le prix de votre complaisance, soyez-en bien persuadé. Demain je continuerai cette lettre, je ne sais d'où vient aujourd'hui je suis d'une stérilité singulière.

Ce mercredi 15.

La lettre que je reçois ne ramène pas l'abondance ; chacun a sa manie : la mienne a été de vous entretenir de tout ce qui m'affectait, comme il est naturel quand on compte parler à son ami ; la vôtre est de détester la confiance. Eh bien ! je la supprimerai ; il serait étonnant que j'eusse le talent de raconter, étant aussi éloignée d'en avoir le goût.

Je serais fort fâchée que vous fissiez de continuels efforts pour moi. Je comprends ce qu'il vous en coûte pour soutenir une correspondance où vous ne cessez de combattre des fantômes que mes lettres vous produisent ; aujourd'hui vous voyez double, sous l'ennui vous croyez découvrir l'amitié ; que faut-il vous dire pour vous rassurer ? Que je n'en ai plus pour vous ? C'est ce que je n'articulerai jamais. Mais supposé que j'en ai encore ou que je n'en ai plus, voilà ce que ma bouche et ma plume ne vous apprendront point ; je vais être aussi réservée sur mon ennui, sur ma santé, sur mes projets.

J'ai peine à croire que nos gazettes puissent vous amuser, et que ce prétendu talent de raconter ne vous fatiguât pas encore à la longue. Oh non ! je n'ai qu'un parti à prendre, et pourquoi ne le prendrais-je pas ?

Je vais vous répondre sur les commissions que vous donnez à Wiart ; il les exécutera, il payera vos marchands ; il vous enverra le mémoire de tout ce qu'il aura payé de l'ancien et du nouveau, vous aurez la bonté de lui envoyer de votre côté le mémoire de ce que vous avez payé pour mes commissions ; si vous ne vous ressouvenez plus de ce que vous m'avez envoyé nous nous le rappellerons facilement.

[5] Il était dans une affliction profonde à cause de la mort récente de sa femme.

Il y a trois choses qui ne se trouvent point dans le monde, un bon médecin pour les malades, un bon directeur pour les dévôts, et un bon ami pour lui confier ses peines, j'en ai toujours eu le soupçon. Laissez là les oiseaux, je me suis bien repentie de vous en avoir donné le conseil. Je n'ai point encore reçu mes deux caisses, c'est demain qu'on dit que je les recevrai, je vous renouvelle tous mes remercîments.

Vous aurez malgré moi l'*Histoire de Bordeaux;* j'ai fait encore hier au soir de vains efforts pour détourner la grosse Duchesse de vous l'envoyer; mais elle est sûre qu'elle vous fera un plaisir infini; il y est fort question du Prince Noir, et ce sera pour vous une grande satisfaction. Je ne saurais me persuader que cela soit, ni que vous en ayez beaucoup à apprendre nos nouvelles. Cependant je vais faire comme la grosse Duchesse, et vous dire, non ce qui est arrivé, mais ce qu'on dit qui arrivera avant que vous ayez reçu cette lettre.

Le Vicomte du Barry aura la place de premier écuyer du Roi; il en a, dit-on, le brevet depuis quinze jours. MM. de Coigny et de Polignac, qui espéraient l'avoir, en seront dédommagés, le premier par la charge de premier gentilhomme de la chambre de Monsieur le Comte d'Artois, et le second, par celle de son premier écuyer. M. d'Hénin aura aussi une place, je ne sais si ce sera celle d'un de ses deux capitaines de ses gardes, ou celle d'un de ses menins. M. de Beauvau obtiendra aussi quelque dédommagement.

La vente des tableaux de M. de Choiseul a été portée à un prix inouï; elle monte à quatre cent cinquante mille livres. Je n'irai point à Chanteloup, ma santé ne me le permet pas. Je ne vous parlerai plus de mes ennuis, vous démentez trop bien ce vers de Corneille ou de Racine :

"À raconter ses maux souvent on les soulage." [a]

Ah ! bon Dieu ! c'est tout le contraire.

Croyez que je vois bien tout ce que vous pensez, et ce que vous supposez que je pense; vous vous trompez, je n'attends rien, je n'espère rien; je vous surprendrais et vous ne me croiriez pas si j'ajoutais : je ne désire rien. Cependant je me trompe fort moi-même, si cela n'est pas vrai.

Pour ne pas grossir mon paquet, je vais copier tout de suite les corrections de l'orthographe, et ce que nous avons changé

[a] Corneille, *Polyeucte*, i, 3.

dans le style, que je crois que nous avons gâté.—(Il n'y a rien à changer au titre).

Avis de l'éditeur sur cette nouvelle édition.

"On ne prétend donner qu'une édition des *Mémoires du Comte de Gramont* plus correcte que les précédentes. Ce livre unique n'a pas besoin d'éloge. Il est pour ainsi dire devenu classique dans tous les pays de l'Europe. Le fond de l'histoire est véritable, l'agrément du style l'a fort embelli. Les premiers éditeurs avaient estropié plusieurs noms propres, on les a corrigés dans cette édition. On a encore rectifié la confusion qui s'était introduite dans l'histoire des deux Hamilton,[7] l'auteur et son frère; on n'a pas touché au texte.

L'éditeur aurait voulu ajouter les portraits des principaux personnages; mais il a trouvé trop de difficultés. Il s'est borné à ne donner que ceux de Mademoiselle d'Hamilton,[8] de l'auteur, le Comte Antoine d'Hamilton, et de son héros le Comte de Gramont. Malheureusement il n'a pu donner les deux derniers que d'après des tableaux faits dans leur vieillesse; il n'existe de portrait du Comte de Gramont que dans la salle des Chevaliers du Saint-Esprit, aux Grands-Augustins, à Paris. L'éditeur a eu la permission de Monsieur le Marquis de Marigny[9] d'en faire tirer une copie.

Celui d'Hamilton est d'après son estampe, faite aussi dans ses dernières années. On a refusé à l'éditeur de faire tirer des copies des portraits des deux frères Antoine et George, et de la belle Jennings,[10] qui se conservent dans une branche de la famille de cette dernière."

"À Madame ***.

L'éditeur vous consacre cette édition, comme un monument de son amitié, de son admiration et de son respect, à vous dont les grâces, l'esprit et le goût retracent au siècle présent le siècle de Louis XIV et les agréments de l'auteur de ces *Mémoires*."

Je suis honteuse en faisant copier ceci; je sens combien peu je mérite de tels éloges, et je ne comprends pas comment ils peuvent sortir de votre plume.

D'Alembert fut élu jeudi dernier secrétaire de l'Académie française, place vacante par la mort de Duclos; de vingt-sept qu'ils étaient à l'Académie, il eut dix-sept voix pour lui, et l'Abbé le Batteux en eut dix. Il y a un logement au Louvre attaché à cette place. Sans doute il ne l'occupera pas; il y a aussi douze cents francs d'appointements, sur lesquels il doit

[7] Antoine, auteur des *Mémoires*, mort en 1720; et son frère George, Comte Hamilton, maréchal de camp au service de la France, tué à Saverne.

[8] "La belle Hamilton," sœur de l'auteur, et femme du héros, des *Mémoires*. Elle mourut en 1708.

[9] Abel-François Poisson, Marquis de Marigny (1727–81), directeur général des bâtiments royaux, frère de Mme de Pompadour.

[10] Une des heroïnes des *Mémoires*. Elle épousa (1) George, Comte Hamilton, (2) Richard Talbot, Comte de Tyrconnell. Elle était sœur de Sarah Jennings, Duchesse de Marlborough.

entretenir le feu de l'Académie ; je ménagerais le bois en y jetant tous leurs beaux ouvrages.

LETTRE 359

Paris, ce mercredi 22 avril 1772.

Je suis un monstre, une folle, une insensée ; si vous m'envoyez promener, si vous ne voulez pas entendre parler de moi, vous aurez raison, je ne serai point en droit de m'en plaindre, mais je serai dans le dernier désespoir. Oui, j'en conviens, ma lettre du mercredi 15 [1] est le comble de la folie et de l'impertinence ; je ne prétends point l'excuser. Cependant, si quelque chose pouvait le faire, c'est que je ne me portais point bien, j'étais pleine de vapeurs, et votre lettre du 10, que je reçus ce jour-là, me parut dure, et d'une grande sévérité. Vous attribuiez mes ennuis à mon caractère, vous étiez fatigué de mes plaintes, vous trembliez en recevant mes lettres, enfin je n'y crus voir que sécheresse et dégoût : l'humeur me prit, et je vous écrivis des impertinences. À tout pécheur miséricorde, pardonnez-moi, mon ami, suivez l'exemple du Seigneur avec la Madeleine ; dites comme lui : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a. . . .* Ah ! je n'achève pas, je gâterais mes affaires, au lieu de les raccommoder. Au nom de Dieu, ne me grondez pas, ou, ce qui serait bien pis, ne me boudez pas ; nous étions si bien ensemble ! J'ai fait une grande faute, je l'avoue. Il faut me la pardonner ; vous devez voir que je ne suis pas incorrigible. Je vais faire comme si j'avais obtenu mon pardon, et causer avec vous en toute liberté.

Le lendemain de cette lettre, jour du jeudi saint, je reçus vos deux petites caisses. Je les ouvris avec grand empressement ; la bouilloire fut trouvée charmante. Sur-le-champ je la plaçai au milieu de ma table, les porcelaines furent rangées autour ; il manquait une jatte pour le parfait assortiment, et vite, vite, j'en envoyai chercher chez Mme Poirier. Mme de Mirepoix, qui était prévenue de l'arrivée de la bouilloire, arriva sur les six heures pour me demander du thé ; depuis ce jour-là

LETTRE 359.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Il n'y a pas de lettre distincte pour cette date ; une partie de la lettre 358 fut écrite le 15 avril, mais ne paraît pas répondre à la description que Mme du Deffand en donne ci-dessus.

je tiens thé ouvert, et tout le monde admire la bouilloire. Oh ! si vous la voyiez en place, je n'aurais rien à désirer. Ma joie cependant était troublée par mes remords ; pour me soulager, je vous écrivis une longue lettre pleine de repentir, pleine de reconnaissance ; je me satisfis en l'écrivant. Mais comme elle ne devait partir que le lundi, j'eus tout le temps de la réflexion. Je crus que cette lettre pourrait vous déplaire plus que celle qui causait mes remords. Je la jetai au feu, et je résolus d'attendre à aujourd'hui. Celle que je reçois me plaît infiniment. Vous voilà occupé dans votre petit château. Comment pourrez-vous raccommoder vos apôtres, et comment pourront-ils redevenir entiers de fracassés qu'ils ont été ? Ce ne sera pas le moindre de leurs miracles.[2]

Vous êtes donc fort content de votre lit, j'en suis bien aise. Votre marchand est payé, Wiart a sa quittance. Ne vous mettez point en peine de me rembourser ; pourquoi vouloir en charger qui que ce soit ? J'espère vous voir encore une fois en ma vie, alors nous arrêterons nos comptes ; si je meurs avant de vous voir, vous payerez vos dettes à Wiart, qui vous remettra le reçu du marchand. Ce que je voudrais savoir, c'est à quoi se monte tout ce que vous avez dépensé pour moi, si je vous suis redevable (c'est ce que je crois) ou si vous me l'êtes. Dans tous les cas je voudrais savoir de combien. Peut-être n'avez vous pas fait de mémoire de tout ce que vous m'avez envoyé ; moi, qui ai beaucoup d'ordre, j'ai tout écrit, mais il n'y a que très-peu d'articles dont je sache le prix.

Voilà donc ces oiseaux en chemin ; j'en suis désolée, ils n'arriveront pas en vie. Nous venons d'avoir trois jours de froid qui les auront tués. Au nom de Dieu, ne suivez jamais mes conseils ; je suis bien résolue de ne vous en plus donner ; mais que sait-on ! J'ai des premiers mouvements dont je ne suis jamais maîtresse. Ah ! mon Dieu, j'ai bien des défauts ; il est bien tard pour se corriger.

J'ai reçu aujourd'hui des lettres de Chanteloup. La grand'-maman ne me dit rien de sa santé, mais l'Abbé, qui devait arriver ici jeudi, me mande qu'il retarde son voyage de quelques jours parce qu'elle est prise d'un gros rhume qu'elle n'a point gagné, n'ayant pas souffert de froid ; il en est très-inquiet, mais il me défend de lui en parler, parce que sa manie est de ne pas vouloir

[2] Les vitrages peints de M. Walpole à Strawberry-Hill. Ils avaient été cassés par l'explosion des magasins à poudre de Hounslow. (B.)

qu'on lui parle de sa santé. Je lui ai presque déclaré que je n'irais point la voir, vous croyez bien qu'elle dit sur cela tout ce qu'il y a à dire, et que je parle sur le même ton. Ah oui ! je resterai dans mon tonneau. Je serai extrêmement seule cet été, et malgré votre exemple et vos sages réflexions je prévois beaucoup d'ennuis. La demoiselle Saint Chrysostome n'a pas le talent de les écarter. Monsieur le Prince de Conti m'enlèvera Pont-de-Veyle, pendant un mois qu'il passera à Pougues. La grosse Duchesse sera à Rueil, les Caraman à Roissy, Mme de Jonzac à Jonzac, les Broglio à Ruffec ; il ne me restera que la mère oiseau ; encore ira-t-elle peut-être en Lorraine, et son Prince avec elle, ou en Franche-Comté ; j'aurai donc pour toute ressource le Caraccioli, le Creutz et quelque virevousse de Mme de Mirepoix, mais rien que jusqu'à Compiègne. Alors je n'aurai plus personne. Les Beauvau font leur quartier, qui ne finira qu'au 1er juillet, et tout de suite ils iront à Chanteloup. À propos d'eux, le Prince vient d'obtenir une gratification annuelle de vingt-cinq mille francs, en attendant le premier gouvernement qu'on lui promet. De toutes les nouvelles que je vous annonçais, c'est la seule qui se soit encore réalisée. Il y aura une infinité de mariages la semaine prochaine : M. de Canillac avec Mlle de Roncherolles ; M. de Matignon, fils de Mme de la Vaupalière, avec la fille du Baron de Breteuil ; M d'Albon, neveu de ma belle-sœur,[3] avec Mlle de Castellane. Ce dernier m'intéresse un peu, mais fort peu.

Vous savez que je destine le très-bel éventail que vous m'avez envoyé, pour la fête de Mme de Luxembourg qui est le 22 juillet ; dans mes insomnies, j'ai imaginé d'y joindre un bouquet de marjolaine et de muguet, et sa mauvaise humeur qui était assez grande ces jours passés m'a inspiré le couplet que je vais vous dire, et qui ne sera point envoyé.

*Sur l'*AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

C'est le même air où j'en ai fait un que vous connaissez, qui commence ; *Malgré la fuite des amours.*

"J'ai préféré dans ce bouquet,
La marjolaine et le muguet,
À la fleur dont on craint l'épine :
L'emblème aisément se devine :

[3] La Comtesse de Vichy.

On ne veut point craindre en aimant ;
On veut qu'Amour devienne un bon enfant,
Qui, sans blesser, toujours badine."

Voici un autre couplet de Mme de Boufflers sur un autre air du *Déserteur :* —

AIR : *Tous les hommes sont bons.*

" J'ai trouvé le moyen,
En ne dépensant rien,
De manger tout mon bien.
J'ai joué,
J'ai perdu ;
Pour payer,
J'ai vendu
Ma chemise,
Et chez moi l'on ne voit pas,
Même aux heures des repas,
Nappe mise."

Ne trouvez-vous pas ce couplet plaisant ?

Mme de Cambis est favorissime de Mme de Luxembourg et de l'Idole ; elle revient aujourd'hui avec tout le paganisme de l'Isle-Adam,[4] où ils étaient depuis le mercredi saint. Pont-de-Veyle qui y était depuis le même jour, en revint hier, il débarqua chez moi, un peu par empressement pour me voir, mais beaucoup davantage pour voir la jolie bouilloire. Ce que je voudrais bien vous faire voir, c'est une nouvelle folie du Chevalier de Boufflers ; si je trouve une occasion je vous l'enverrai ; il est ici depuis quelque temps, mais nous le perdrons demain, j'y ai regret. Il soupe chez moi ce soir avec sa mère, la Maréchale de Mirepoix, les Broglio, la Duchesse de Boufflers et Pont-de-Veyle. Demain je souperai au Carrousel. J'ai été trois semaines sans voir les Duchesses. La jeune a fait inoculer une de ses filles et pendant ce temps-là la mère n'a vu personne.

Voilà bien des riens que je vous conte. Vous serez bientôt las de tels récits, vous pourrez me l'avouer sans me fâcher ; j'en fais serment, jamais, non, jamais je ne me fâcherai plus contre vous.

Et le pauvre Selwyn ! je suis bien fâchée de son état, ce serait une perte pour vous ; malgré le respect que j'ai pour votre philosophie, je vous crois très-sensible à la perte de vos amis ; vous avez beau dire, la société est nécessaire, on ne peut pas

[4] La société du Prince de Conti. L'Isle-Adam était sa maison de plaisance. (B.)

toujours vivre sur son propre fonds, et les dissipations qu'on a par les choses inanimées ne suffisent pas.

LETTRE 360

Paris, ce mercredi 29 avril 1772.

Ah ! je n'y comprends rien. Je m'attendais à une lettre terrible, et jamais je n'en ai reçu de plus douce ; mais comme je vous sais incapable de feindre, je crois que vous n'avez point été choqué de ma mauvaise humeur, que vous avez jugé que j'étais plus digne de pitié que de colère, et que vous avez cru qu'il y aurait de l'inhumanité à augmenter mes peines. Tout ce qui me déplaît un peu de votre lettre, c'est qu'elle a eu *de l'intention* ; mais ne dois-je pas vous en avoir de l'obligation ? Et ne serait-ce pas d'un esprit bien de travers d'y trouver quelque chose à redire ? Ce serait faire du poison de tout. On se plaint pour être plaint, et quand on s'aperçoit qu'on inspire de la compassion, on en est fâché ; l'amour-propre n'a pas le sens commun.

D'où vient, mon ami, me prodiguez-vous tant de louanges ? est-ce cela que je désire de vous ? Vos blâmes, vos critiques, vos réprimandes me flattent bien davantage ; je trouve qu'elles prouvent plus votre amitié. Enfin, je ne veux point vous communiquer toutes mes pensées, vous êtes trop pénétrant pour ne les pas deviner.

Vous serez bien étonné de la lettre qui a précédé celle-ci ; elle est l'amende honorable de celle dont vous paraissez content, et qui effectivement ne devait pas vous irriter, en démêlant mon état et mon intention ; mais ce que j'espère, c'est que cette lettre, qui est du 22, doit vous prouver combien je crains d'être mal avec vous, que je regarde votre amitié comme le plus grand bonheur de ma vie, et que je sacrifierais toutes choses au monde pour la conserver.

Sans être plus modeste qu'un autre, je ne pourrais pas souffrir que mon nom fût à la tête d'un de vos ouvrages ; il suffirait auprès de bien des gens pour vous attirer leur critique ; mais je vous sais un gré infini de votre intention, parce que je suppose qu'elle a été en vous un premier mouvement, et non pas une marque de reconnaissance réfléchie, et que vous me connaissez assez

Lettre 360.—Incomplète dans les éditions précédentes.

pour savoir que ce ne sont pas des éloges que je désire et que j'attends de mes amis ; c'est, pour l'ordinaire, de la fausse monnaie, et comme ce n'est pas celle que je distribue, je désire de n'en point recevoir.

Je m'attendais à quelque nouvelle plus particulière de votre flotte ; tous ces jours passés on disait qu'elle était partie, et qu'elle allait à Copenhague ; mais hier on changea de langage, et l'on dit qu'elle ne partirait pas.[1] Mais ce qui est de certain, c'est que Madame la Maréchale de Luxembourg partit hier pour Chanteloup ; rien n'est plus étonnant, mais rien ne doit étonner d'elle.

L'Abbé Barthélemy est ici depuis vendredi, il y restera peu de jours, je n'ai pas encore beaucoup causé avec lui, mais je lui ai déjà dit que je n'espérais pas pouvoir faire le voyage. Vous jugez bien ce qu'il m'a répondu et tous les regrets que l'on m'en marquera ; ils ne me feront pas changer de résolution. Ah, non ! mon ami, je ne quitterai pas mon tonneau, je ne songe plus à changer de place. Je voudrais mieux dormir, voilà tout ce que je désire. Nous avons ici le frère de M. Craufurd qui revient d'Italie, il est assez bon enfant. Son frère ne pense donc point à venir ici, ni le Selwyn non plus ? Dites à ce dernier, je vous prie, que je vous demande de ses nouvelles, que je crois que le changement d'air lui serait fort bon, et que je serais fort aise qu'il vînt nous voir.

Je cherche à vous dire quelque nouvelle, je n'en trouve point.

Adieu, mon ami, je suis contente, je craignais d'être mal avec vous ; heureusement cela n'est pas, voilà tout ce qu'il me faut.

[1] Walpole écrit dans ses *Derniers Journaux*, en date du 13 avril 1772 :—" Une grosse flotte fut alors équipée, que tout le monde crut être à destination de la Baltique, pour protéger la Reine de Danemark, alors en prison, dont les affaires prenaient mauvaise tournure. Struensee, disait-on, avait tout avoué et l'on pensait qu'elle serait répudiée, sinon traduite en jugement . . . Le 22, on reçut à Portsmouth des contre-ordres pour la suspension des préparatifs . . . La destination changea à l'arrivée d'un courrier du Danemark qui apportait l'annonce du divorce de la Reine, et la promesse, je suppose, que sa vie serait épargnée." (Tome i, p. 89.)

LETTRE 361

Ce mercredi 6 mai, à 9 heures du matin [1772].[1]

Cette lettre devant être longue je la commence avant l'arrivée de la poste.

Vos oiseaux arrivèrent dimanche au soir. Je ne voulais plus vous en parler, mais comme vous m'aviez mandé qu'ils devaient partir le jeudi de la semaine sainte, 16 d'avril, je m'étonnais de ce qu'ils n'arrivaient point, je priais M. Blaquière de s'informer à son courrier s'il n'avait pas rencontré en chemin un homme portant des oiseaux. Ce courrier qui arriva le 28 dit qu'il en avait vu un à Calais. De là je conclus qu'il aurait pris le carrosse de voiture, et qu'il arriverait le dimanche 3. Cela s'est trouvé juste; j'envoyai au bureau des carrosses, et j'appris que les oiseaux étaient arrivés en bonne santé conduits par deux hommes qui n'entendaient pas un mot de français, ils vinrent chez moi. Wiart comprit à peu près ce qu'ils disaient, et il trouva le moyen de leur faire entendre que je voulais qu'ils m'apportassent leurs oiseaux le lendemain à six heures du soir. Je m'assurai du petit Craufurd [2] pour drogman, il se rendit chez moi, ainsi que les marchands, à l'heure indiquée. Ils sont les plus jolis du monde, plusieurs personnes qui étaient chez moi les admirèrent. Je montai dans mon carrosse avec Craufurd et Wiart, le marchand et les oiseaux nous suivirent dans celui du Craufurd. Nous arrivâmes les premiers chez la Duchesse, je lui présentai mon compagnon, qu'elle connaissait déjà, et qu'elle reçut fort bien. Je lui annonçai qu'il allait arriver quatre étrangers, à qui je n'avais pu refuser la grâce qu'ils m'avaient demandée, de les lui présenter. Cela lui déplut assez, elle me dit que je devais savoir qu'elle ne voulait point faire de nouvelles connaissances; je m'excusai, et comme mes excuses n'étaient pas trop bonnes, elle comprit que c'était quelque attrape, mais elle n'imagina point ce que ce pouvait être. Enfin les oiseaux arrivèrent; jamais enfants, amis, amant ne peuvent être reçus avec plus de joie. On se hâta d'envoyer chercher des cages, le marchand arrangea tout à merveille, donna toutes les instructions aux valets de

LETTRE 361.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] Celui-ci doit avoir été le frère cadet. Mme du Deffand mentionne plus loin dans cette lettre que l'aîné n'avait pas rempli sa promesse de venir à Paris.

chambre, que M. Craufurd traduisit ; le moqueur commença à bavarder, il ne discontinua pas jusqu'au souper. Tout ce qui vint le soir admira ces charmants oiseaux, loua votre galanterie. La Duchesse me dit qu'elle voulait vous écrire, j'essayai de l'en détourner, mais il n'y eut pas moyen, et hier matin elle m'envoya la lettre ci-jointe.[3]

Tout cela va fort bien, tout cela est à merveille, tout cela m'a causé du plaisir, mais malgré tout cela, je ne me console point ni de la fatigue que vous avez eue ni de la cherté dont cela doit être. Satisfaites ma curiosité, mandez-moi combien cela vous a coûté ; je ne sais pas à quoi j'ai pensé quand je vous ai donné cet indiscret conseil, mais n'en parlons plus. Soyez persuadé de toute ma reconnaissance. J'ai sans doute bien des défauts, mais je n'ai pas celui de l'ingratitude, et je suis encore bien plus sensible aux bons procédés que je ne le suis aux mauvais.

Voilà un grand article fini, je vais dormir si je puis jusqu'à l'arrivée du courrier.

À 3 heures.

D'où vient écrire une si longue lettre ayant mal à la tête ? Je ne vous dis rien sur le bal,[4] c'est un peu fol, mais vous faites rarement des folies. Wiart fera nos décomptes. Je voudrais payer une partie des oiseaux, et cela serait juste.

Je suis ravie que votre flotte ne soit point en mer. Où vos deux frégates mèneront-elles cette malheureuse Reine[5] ? On dit qu'on vous donne l'île de Candie[6] et que nous ne le trouvons pas bon, mais cette nouvelle pourrait bien être fausse. Je croyais ce matin avoir mille choses à vous mander et je ne trouve rien.

Mme d'Anville et M. de la Rochefoucauld sont à Chanteloup depuis le 27 d'avril, Mmes de Luxembourg et de Lauzun depuis le 28, Mme de Chabot part demain, Mme de Brionne partira le 12. La Duchesse de Gramont ira le 13 chez l'Évêque d'Orléans, où elle restera quelques jours ; de là à La Ferté chez La Borde,

[3] Cette lettre ne se trouve pas avec le manuscrit.

[4] Une mascarade au Panthéon, qui avait rouvert, après des changements, en janvier 1772.

[5] Caroline-Matilde quitta le Danemark le 3 mai, escortée par deux frégates et une corvette de la flotte britannique. Elle se rendit d'abord à Göhrde, maison de chasse appartenant à son frère George III (en tant qu'Électeur de Hanovre), et finalement au château de Celle.

[6] Nouvelle inexacte.

et ne sera de retour que le dernier de ce mois ou au commencement de l'autre.

Le grand Abbé est encore ici, mais il nous quittera vendredi ou samedi, ce qui me fâche beaucoup. J'ai déclaré que je n'irais point, on ne le trouve point mauvais, mais je ne pourrais pas soutenir le voyage, ni peut-être le séjour.

Mme d'Aiguillon est partie pour Rueil, les Caraman partiront de demain en huit pour Roissy, Mme de Jonzac à la fin du mois pour Jonzac, les Broglio le mois prochain pour Ruffec. Toutes mes sociétés seront dispersées. Toute mon espérance est en l'exactitude des courriers, j'aurai de vos nouvelles toutes les semaines, et si votre mal de tête avait quelque suite, ou que la goutte vous survînt, ce que j'espère bien qui ne sera pas, vous m'en donneriez plus souvent.

Je suis bien reconnaissante de l'attention de Mme Churchill, je voudrais bien que cette livre de tabac ne fût point un présent, qu'elle voulût bien que vous lui payassiez, et que s'il me paraît bon elle pût m'en faire avoir quand j'en aurai besoin. Je n'ai pas besoin de thé pour le moment présent, mais quand je vous en demanderai je vous enverrai l'adresse d'un marchand que m'a indiqué votre cousin Robert ; je trouve que c'est le meilleur.

Le petit Craufurd ne parle donc point de venir ici, il me l'avait bien promis. M. Taaffe [7] mande à Mme de Mirepoix, qui lui avait offert de ma part mon petit logement à condition qu'il ne verrait point la demoiselle Lespinasse, qu'il acceptera pour le mois de septembre. Je m'accommodais fort bien de lui il y a seize ans. Je le trouvais un homme de bon sens et de bonne société. Je ne sais pas comment je le trouverais actuellement.

Le Caraccioli est bon homme, son bredouillement attrape, il a l'air de vivacité d'esprit, il s'y trompe lui-même, l'abondance des paroles n'est pas abondance d'idées, mais il est franc, et de bonne humeur. C'est le plus grand adorateur de Mme de Beauvau, il est émerveillé de son esprit, il n'en a jamais tant trouvé à personne.

Nous avons relu votre avis à l'éditeur, et nous y avons fait quelque petites corrections de mots et d'orthographe.

J'ai changé ma chanson, j'ai trouvé que l'amour n'y avait que faire, il a fallu prendre un autre air, qui n'est pas si joli que le premier, mais il y a un vers de moins, ce qui fait que je ne dis

[7] Theobald Taaffe, le joueur fameux. (Voyez la note 12 de la lettre 4.)

précisément que ce que je voulais dire ; c'est sur l'air du *Prévot des Marchands* :—

" J'ai préféré dans ce bouquet,
La marjolaine et le muguet,
À la fleur dont on craint l'épine.
Ce choix n'a rien de surprenant,
L'emblème aisément se devine,
On ne veut point craindre en aimant."

Je vous enverrai le petit ouvrage du Chevalier,[8] dont le mérite est d'être tout en monosyllabes. Il y a un nouveau conte de Voltaire qui a pour titre *La Bégueule*. Je le trouve très-médiocre. Je vous l'enverrai si vous voulez.

La mère d'Egmont est fort malade d'une fluxion de poitrine jointe à une fièvre putride. Mme du Plessis-Châtillon [9] est fort mal aussi.

Si M. Mariette m'envoie votre livre je le payerai et j'attendrai une occasion pour vous l'envoyer. Voilà je crois tout ce que j'ai à vous dire, je suis parfaitement contente de vous, et je me flatte que vous l'êtes de moi. Savez-vous tout ce que je hais le plus dans le monde ? Une petite bagatelle : c'est l'océan. Adieu.

Mémoire de ce qui a été payé pour M. Horace Walpole par Madame la Marquise du Deffand :—

L'armure de François Ier	1290.
Frais pour l'expédition de l'armure et emballage	65.2
Deux culottes de serge de rome de soie.	64.14
Payé à Mme d'Aiguillon pour deux brochures de l'Encyclopédie	12.
Payé au marchand d'Aubusson pour le lit, fauteuil, emballage, et port jusqu'à la mer	1266.
	2607.16
Sur quoi M. Walpole a payé 45 louis et demi.	1092.
Reste dû	1515.16
Ce qui fait 63 louis 3 livres 16.	

[8] Le Chevalier de Boufflers.

[9] La Marquise du Plessis-Châtillon, née Colbert. Elle mourut en 1773.

LETTRE 362

Paris, ce lundi 11 mai 1772.

Je commence aujourd'hui ma lettre, parce que j'ai plusieurs bagatelles à vous dire, et que peut-être mercredi je ne trouverai pas de moments favorables pour écrire ; je donnerai ce jour-là le thé à Mmes de Caraman et de Cambis. La première part jeudi pour Roissy. Cela me fâche un peu ; je ne la vois pas bien souvent, mais c'est une des maisons où je me plais le plus. Je soupai hier au Carrousel, avec Mme de Senneterre, le Maréchal d'Armentières, sa femme et le petit Senneterre, l'ambassadeur de Sardaigne, le Craufurd, l'Abbé Pernety [1] (qui est une nouvelle connaissance que j'ai faite), et puis la jeune Duchesse et Mme Berthelot. Vos oiseaux furent admirés, la Duchesse but à votre santé ; vous êtes dans cette cour-là tout au mieux, et par bricole j'y suis fort bien aussi ; peut-être irai-je encore demain, parce qu'après cela je pourrai être quelque temps sans y retourner. L'Abbé Barthélemy est parti ce matin, ou il partira demain ; il ne reviendra pas sitôt ; Mme de Gramont partira jeudi, pour rendre visite à l'Évêque d'Orléans, et ensuite à M. de la Borde ; elle sera de retour le 28. Mme de Luxembourg, sans doute, reviendra bientôt. Mme de Brionne part aujourd'hui ; l'Évêque d'Arras partira jeudi avec une dame de ses amies. Il n'y sera que quinze jours au plus.

Il s'est passé de grands événements à l'Académie ; on fit jeudi les deux élections aux places vacantes ; l'Abbé Delille [2] pour celle de M. Bignon [3] et Suard pour celle de Duclos. La règle est d'envoyer au Roi l'élection pour qu'il l'approuve, et il a fait le contraire. M. de Beauvau, protecteur de Suard, prit la liberté de lui faire des représentations sur ce qu'il flétrissait deux honnêtes gens qui étaient irréprochables par leurs mœurs, et qui n'avaient jamais écrit contre la religion. La réponse fut que le premier était trop jeune, qu'il pourrait se présenter dans quelques an-

LETTRE 362.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Jacques Pernety, mort en 1777. C'était un grand admirateur et amateur de curiosités. Il avait, entre autres, une dent de la célèbre Héloïse, montée en or, et pendue à sa montre. Il disait l'avoir prise lui-même dans son tombeau au Paraclet, lorsqu'on l'ouvrit vers le milieu du dix-huitième siècle. (B.)

[2] Jacques Delille (1738–1813), traducteur de Virgile, et auteur du poème *Des Jardins*, publié en 1780. Il entra à l'Académie en 1774.

[3] Armand-Jérôme Bignon (1711–72), maître des requêtes, bibliothécaire du Roi. On raconte que quand le Roi nomma Bignon à cette dernière charge, son oncle M. d'Argenson lui dit, "Mon neveu, voilà une belle occasion pour apprendre à lire."

nées, et que pour l'autre, il n'en voulait point ; et comme le Prince insista, il dit qu'ayant écrit, il ne pouvait pas se dédire. Le Prince dit que cela n'était pas impossible et sans exemple, que Louis XIV avait une fois exclu La Fontaine, et puis qu'il l'avait admis. Le Roi dit que cela était fait, et qu'il ne le changerait pas. Et sur Suard, il a dit que ses liaisons lui déplaisaient. Le Prince est porté jusqu'aux nues pour le courage avec lequel il a soutenu les opprimés ; sa vérité, sa justice, sont exaltées. Pour moi, je voudrais qu'il les eût réservées pour quelques sujets plus importants. C'est un mince honneur que de se faire protecteur de pédants ou de polissons ; mais je me tais, parce que tout cela ne me fait rien.

Voltaire m'écrit continuellement. J'en ai reçu deux lettres à la fois ces jours-ci, dont l'une était pour que je l'envoyasse à Chanteloup. Il m'a envoyé aussi son conte de *La Bégueule.* Il a l'air de n'en pas faire grand cas ; si c'est de bonne foi, il a bien raison.

Où en êtes-vous de votre ameublement ? Vos vitres sont-elles réparées ? Mais pourquoi donc ne me parlez-vous plus de Rosette ? Je suppose qu'elle se porte bien. Vous m'avez mandé dans votre dernière lettre que le lendemain du bal votre nièce devait vous amener un de ses amis pour voir vos médailles, qu'elle n'y était point venue, et qu'au lieu d'elle ç'avait été son mari. Je juge que vous vous êtes mépris et que c'était son père que vous vouliez dire, car cette nièce n'était point Mme Cholmondeley, il n'y a qu'elle qui ait un mari ; n'était-ce pas Mlle Churchill que vous vouliez dire [4] ? Je vous prie de la faire souvenir de moi, ainsi que madame sa mère, toutes les fois que vous les verrez.

En voilà assez pour aujourd'hui.

Ce mercredi, à 10 heures du matin.

Le courrier arriva hier et ne m'a point apporté de vos nouvelles ; je n'ose vous dire que cela m'inquiète, cependant rien n'est si vrai. Vous aviez un grand mal de tête la dernière fois que vous m'écrivîtes. Vous ne devez pas conclure du changement de ma conduite, qui en est un assez grand dans mes sentiments, pour que je sois tranquille et indifférente sur les suites de ce mal de tête. Je me rappelle vos anciennes menaces *de ne me plus donner de vos nouvelles quand vous seriez malade.* Il serait cruel et injuste si vous voulussiez les effectuer dans le temps

[4] C'était peut-être sa nièce, Mrs Keppel, avec son mari l'Évêque d'Exeter.

où vous devez sentir combien je suis attentive à éviter tout ce que je sais qui peut vous déplaire. Je suis si confirmée dans cette résolution que je ne me permets pas aujourd'hui de vous dire un mot de tout ce que je pense, mais il ne m'est pas possible de vous entretenir de bagatelles. J'espère que dimanche j'aurai de vos nouvelles, et j'attends de votre amitié que vous ne me laisserez point ignorer l'état de votre santé. La mienne est fort bonne, j'observe un régime si exact que j'ai beaucoup moins de vapeurs. Mes nuits ne sont pas meilleures mais je ne souffre point. Le Craufurd qui est ici reçut hier une lettre de son frère, il le charge de me dire qu'il ne m'écrit point mais qu'il viendra ici le mois prochain. Ce sera pour moi une grande ressource car je serai bien dénuée de toute compagnie.

LETTRE 363

Ce mercredi, 20 mai 1772.

Je n'ai reçu qu'hier 19 votre lettre du 7 ; le courrier ne l'a apportée que le 17. Je vous dirai pourquoi je l'ai reçue deux jours après son arrivée, quand j'aurai satisfait ma colère.

Il est indigne à vous de me quereller sans cesse, de répéter des menaces ; il faut que quelques magiciens vous fascinent les yeux en vous faisant trouver dans mes lettres ce qui est bien éloigné d'y être, et qui, je vous jure, n'y sera jamais ; non, vous n'y trouverez plus de sentiments d'aucune espèce, si ce n'est ceux d'estime, que vos accès d'humeur pourraient peut-être diminuer.

Vous avez vu que vos oiseaux sont arrivés, et quels ont été leurs succès.

Je vais actuellement vous dire choses qui vous surprendront. Devinez d'où je vous écris ; d'un lieu où vous ne m'avez jamais vue, où je n'avais jamais été, où je ne devais jamais aller, où l'on ne m'attendait point, où je me trouve fort bien, où j'ai été admirablement, singulièrement reçue ; devinez-vous ? Ah ! oui ; cela est bien difficile. C'est de Chanteloup. Eh bien, oui, cela est vrai. Vous aimez les détails, je ne vous en épargnerai aucun.

Depuis trois semaines, je me portais beaucoup mieux ; mais je n'avais point le dessein de faire une telle entreprise. J'avais écrit à la grand'maman, ainsi qu'à vous, que j'étais trop vieille,

Lettre 363.—Incomplète dans les éditions précédentes.

que je ne pourrais pas soutenir la fatigue d'un voyage, que je ne pourrais causer que de l'embarras, que tout le monde se moquerait de moi, que chacun dirait : " Peut-on se flatter à son âge d'être désirée ? Ne devrait-elle pas voir qu'elle ne doit l'empressement qu'on lui marque qu'à la politesse et à une sorte de reconnaissance qu'on lui doit ? Ne se trouvera-t-elle pas déplacée au milieu de gens qu'elle ne connaît pas, et dont les attentions qu'ils auront pour elle, par égard pour les maîtres de la maison, leur seront à charge, et ils s'en dédommageront en lui cherchant des ridicules qu'ils n'auront pas de peine à trouver ? " Voilà ce que je pensais, ce que je me disais, et ce qui m'a fait vous écrire plusieurs fois que je ne sortirais pas de chez moi. Voici ce qui a produit le changement.

Dimanche, 10 de ce mois, Mme de Mirepoix vint prendre du thé chez moi. Nous étions tête à tête, quand, une ou deux heures après, on annonça M. l'Évêque d'Arras.—" Ah ! vous voilà à Paris, Monseigneur, et depuis quand ? "—" D'hier au soir, Madame la Marquise."—" Y resterez-vous du temps ? "—" Selon que vous l'ordonnerez."—" Comment cela ? "—" C'est que je viens vous proposer d'exécuter notre ancien projet."—" Ah ! je l'ai abandonné."—" Pourquoi donc ? "—J'étale alors toutes les raisons ci-dessus.—" Ah ! mon Dieu, quelle folie ! vous vous portez fort bien, ainsi votre santé n'est point un obstacle ; vous aurez assez de force pour soutenir le voyage, vous coucherez trois nuits, quatre nuits, cinq nuits, s'il le faut, en chemin. Si vous vous trouvez incommodée, vous ne continuerez point votre route ; je vous ramènerai chez vous, nous aurons deux voitures : la mienne, qui est très-grande, sera pour vos deux femmes, votre valet de chambre et le mien, et pour tous vos paquets. Nous ne resterons que le temps que vous jugerez à propos. Loin que ce voyage vous incommode, je suis bien persuadé qu'il vous fera du bien ; d'ailleurs, pour vos autres craintes ; elles sont ridicules, rapportez-vous-en à Madame la Marechale."—La Maréchale, loin de me détourner, me presse de me rendre à ces propositions. Enfin, je me laissai persuader, et nous arrêtâmes de partir à la fin de la semaine, et nous prîmes la résolution de n'en parler à personne. Je ne voulais pas même confier ce secret à l'Abbé Barthélemy, qui était à Paris, et qui devait partir le lendemain. La Maréchale ne fut point de cet avis, parce que, dit-elle, il fallait qu'il eût soin que je trouvasse à mon arrivée un logement tel qu'il me le fallait, ce qu'il pouvait

faire sans qu'on s'en aperçût ; tout cela décidé, la compagnie survint. L'Abbé venant me faire ses adieux, je le fis passer dans mon cabinet pour lui apprendre cette étonnante nouvelle ; il en fut dans la plus grande surprise, et les premiers mouvements (qui sont rarement trompeurs) furent de la plus grande joie ; je lui fis faire serment qu'il ne m'annoncerait point, et qu'il laisserait au grand-papa et à la grand'maman toute la surprise. Je ne devais point trouver Mme de Gramont. Elle était prête à partir pour aller rendre visite à l'Évêque d'Orléans et à M. de la Borde ; il n'y avait d'habitants que Mme de Brionne, Mlle de Lorraine, MM. de Castellane, de Boufflers, de Besenval et quelques Suisses, Mmes de Luxembourg et de Lauzun qui étaient sur leur départ, et que je rencontrerais vraisemblablement en chemin.

Toutes ces circonstances, jointes au beau temps, me convenaient infiniment ; me voilà décidée, et dans la plus grande impatience de partir. Je n'en dis mot à mes gens de toute la journée ; le lendemain, jeudi, je leur appris qu'il fallait qu'ils fissent leurs paquets et les miens, que je partirais pour Chanteloup le jeudi ou le vendredi au plus tard ; ils furent fort étonnés, et ajoutèrent peu de foi à ce projet ; je leur recommandai le secret ; il fut bien gardé ce jour-là. L'après-dîner, je vis Pont-de-Veyle, à qui je ne dis mot, non plus qu'à Mlle Sanadon. Le mardi, même silence. Le soir, j'allai souper au Carrousel ; je crus honnête d'informer Mme de la Vallière. Je lui écrivis un petit billet que je lui donnai, qui la mettait au fait de tous mes arrangements ; elle le lut, le jeta au feu et ne dit mot. Le mercredi, tous les domestiques de la cour voyant des ouvriers travailler à ma berline, des valises, des portemanteaux que l'on portait, pénétrèrent ce grand secret. Mlle Sanadon et Pont-de-Veyle me firent des reproches ; je leur dis que j'avais voulu éviter toutes représentations, contradictions et critiques, que je ne voulais pas encore en parler à tout le monde, que je partais vendredi, et que le lendemain, jeudi, j'en instruirais les gens de ma connaissance, ce que je fis en effet à tous ceux qui vinrent chez moi. J'écrivis à Mmes de Jonzac, de Beauvau, de Boufflers, d'Aiguillon, à l'Archevêque de Toulouse, etc. Je soupai encore ce même jour chez Mme de la Vallière : je lui fis tout haut mes adieux, ainsi qu'à tout ce qui était chez elle.

J'omets là un fait qui me fâcha beaucoup ; c'est que le courrier d'Angleterre qui arriva le mardi n'avait point de lettres pour

moi ; votre bal, votre mal de tête me revinrent dans l'esprit, je craignis que vous ne fussiez incommodé et cette inquiétude a un peu troublé le plaisir que me faisait mon voyage. Elle n'a cessé qu'hier que j'ai reçu la lettre qui arriva chez moi dimanche.

En voilà assez pour aujourd'hui. Demain ou cet après-dîner je commencerai la relation du voyage. J'y joindrai celle de la réception, du séjour, et je me propose de vous écrire tous les jours tant que je resterai ici.

Ce jeudi 21, à dix heures du matin.

Je reprends mon récit. Le vendredi je me portais fort bien, je me sentis beaucoup de courage ; j'attends jusqu'à trois heures (heure indiquée pour le départ) Monseigneur l'Évêque. Il arriva, nous nous établîmes tous les deux dans ma berline, nos gens dans la sienne, et nous voilà en marche. Nous arrivâmes à Étampes à huit heures, moi assez fatiguée ; je fis un très-méchant souper, je me couchai tout de suite, je dormis assez mal. Nous partîmes le samedi, à onze heures ; pendant la route, une assez bonne conversation, la lecture de quelques articles de l'*Encyclopédie* de Voltaire, et nous arrivâmes à Orléans entre six et sept heures ; j'étais plus fatiguée que la veille, et je n'eus rien de plus pressé que de me coucher.

Nous avions délibéré en chemin si nous n'irions pas débarquer chez l'Évêque d'Orléans, qui était à Meun, sa maison de campagne, à quatre lieues d'Orléans ; j'en perdis bien promptement toute idée. Nous apprîmes que Mmes de Gramont et du Châtelet y étaient arrivées ce jour-là ; mon Évêque me dit qu'il avait envie d'y aller souper et coucher, et qu'il viendrait me retrouver le lendemain matin de bonne heure. J'y consentis très-volontiers, et je lui recommandai de ne point parler de moi. Après deux bonnes heures de sommeil, je m'éveillai entre huit et neuf heures, je fis encore un nouveau souper, je dormis mal le reste de la nuit, je me levai entre dix et onze heures ; l'Évêque arriva à midi. J'oublie de vous dire qu'à mon réveil Wiart me dit que la Princesse de Ligne avait passé la veille au soir par Orléans, pour aller à Meun, et qu'un de ses gens lui avait remis une lettre ; c'était de la grand'maman. Colman, qui l'avait reçue depuis mon départ, ayant su celui de Mme de Ligne par un de ses gens, lui avait donné cette lettre ; elle était datée du 13, elle prouvait clairement que l'Abbé avait fidèlement gardé mon secret ; elle m'envoyait un fromage.

L'Évêque, de retour de Meun, me dit qu'il n'avait pas dit un mot de moi, mais Mme de Ligne, à son arrivée, débuta par lui demander où j'étais, qu'elle m'avait apporté une lettre. Alors Mme de Gramont lui demanda ce que cela voulait dire.—" Mme du Deffand," lui dit-il, " est à Orléans."—" Comment," dit Mme de Gramont, " céla est vrai ? pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ici ? M. d'Orléans et moi nous allons la chercher."—Mon Évêque dit que j'étais trop fatiguée, et que je m'étais couchée.—" Eh bien, nous irons lui rendre une visite."—Mon Évêque s'y opposa. —" Mais," dit Mme de Gramont, " est-elle attendue à Chanteloup ? "—" Non, Madame, elle se fait un plaisir de les surprendre."—" Je vais faire partir un courrier tout à l'heure pour les prévenir ; Mme de Choiseul serait furieuse de ne pas avoir été avertie. L'Abbé était-il instruit de son dessein ? "—" Il le savait, Madame, mais il lui avait promis le secret."—" Cela est infâme à lui de l'avoir gardé ; Mme de Choiseul, mon frère et moi ne lui pardonnerons jamais. Pourquoi a-t-elle pris le temps où je partais ? Combien y restera-t-elle ? "—" Je l'ignore, mais ce ne peut pas être bien longtemps."—" Ah ! elle ne peut pas y rester moins de deux ou trois mois ; on ne fait pas un tel voyage à son âge pour peu de jours : je serai de retour le 3 du mois prochain ; je serais excessivement fâchée si je ne la trouvais pas ; je suis dans l'admiration de cette marque d'amitié. J'en suis touchée jusqu'aux larmes ; je vais faire partir mon courrier."—" Au nom de Dieu, n'en faites rien et n'ôtez pas à Mme du Deffand le plaisir de les surprendre."—Elle le promit. L'Évêque d'Orléans se plaignit de ce que je n'avais point voulu venir chez lui, et fit promettre à mon Évêque qu'il m'y amènerait à mon retour.

Je pars à une heure d'Orléans, j'arrive à Blois vers les huit heures ; je débarque à l'évêché, j'y fus bien couchée, je dormis fort bien ; j'en pars à deux heures et j'arrive à Chanteloup à six. Je trouve dans la cour la grand'maman, Mme de Luxembourg et le grand Abbé. On arrête le carrosse, on ouvre la portière, on fait descendre l'Évêque, la grand'maman monte à sa place, se précipite dans mes bras. Nous nous étouffons mutuellement à force de baisers et de caresses, on me trouve belle comme le jour, le meilleur visage du monde, enfin des cris de joie, des transports très-naturels, très-vrais, très-sincères : la grand'-maman jouait la surprise ; mais la feinte dura peu. Elle avoua qu'ils avaient reçu un courrier de Mme de Gramont (elle n'aurait

pu nous le cacher, car nous l'avions rencontré qui retournait à Orléans) ; elle en avait reçu une lettre, et le grand-papa aussi, toute remplie d'éloges de mon procédé ; elle m'aurait, dit-elle, chargée sur ses épaules pour m'emmener ; elle les excitait à ne me point laisser partir jamais, et surtout à lui donner entière assurance que rien ne les ferait consentir à me laisser partir avant son arrivée. Le lendemain, en partant d'Orléans, elle a encore écrit sur le même ton, et a de plus prié la grand'maman de me donner l'appartement qu'elle occupe (et qu'elle ne veut point qu'on donne à personne), si elle juge que j'y serai plus commodément. Elle dit des horreurs de l'Abbé, elle veut qu'on le châtie de sa fausseté ; je crois en effet qu'il n'avait point parlé ; il n'était pas, m'a-t-il dit, bien sûr que j'exécutasse mon projet. Vous êtes étonné que je ne vous dise rien du grand-papa ; il était à la chasse avec tout le reste de la compagnie. Il n'arriva qu'une heure après ; j'étais à la toilette de la grand'maman ; il se jette à mon col, se récrie, " Enfin vous voilà donc ! je ne l'espérais plus, etc., etc." Il me quitta pour aller voir Mme du Châtelet, qui était arrivée avec son mari une demi-heure après moi ; il ne faut pas que j'oublie Mme de Luxembourg ; elle devait partir le lundi ; mais dès qu'elle sut que j'arrivais ce jour-là, elle retarda son départ jusqu'au mercredi.

En voilà assez pour aujourd'hui, il faut que je me repose.

L'après-dîner.

Je viens de relire ce que je vous ai écrit ce matin. Oh ! l'ennuyeuse relation ! quels misérables détails ! me voilà bien corrigée de raconter.

Il faut pourtant que j'ajoute que je suis contente de tout le monde ; que pour plaire à la grand'maman on me fête, on me caresse ; mais cela ne m'empêche pas de me trouver étonnée d'être si loin de chez moi. Mon Évêque, qui n'a pas fait le voyage pour un seul objet, est actuellement à Marmoutier, abbaye auprès de Tours, pour exécuter une commission dont il est chargé ; il en reviendra samedi, il y retournera lundi ; il y fera plusieurs voyages, et sitôt que ses affaires seront terminées nous partirons, ce qui ne peut pas être plus tard que le 15 de juin. Cette lettre-ci partira lundi 24, vous la recevrez lundi 29. Que votre réponse, je vous en conjure, ne soit point sévère ; ne condamnez point mon voyage. J'ai suivi ce que vous dictiez pour l'année passée ; je suis partie dans la belle saison ; mon

séjour sera court : j'aurai donné une marque d'affection ; plus mon âge me donnait de dispense, plus on me sait gré de l'effort que j'ai fait. Je n'en serai point incommodée, et j'aurai la satisfaction d'avoir marqué mon amitié. Enfin, n'empoisonnez pas une action que j'ai crue honnête, et qui ne me causera que du contentement, si vous ne la désapprouvez pas. J'entends la grand'maman qui arrive, il faut que je vous quitte.

Ce vendredi 22, à huit heures du matin.

Cette visite était une attention, elle craignait que je ne fusse malade, parce que j'avais paru plus tôt les jours précédents ; une heure après, le grand-papa vint chez moi : je fus très-contente de tout ce qu'il me dit ; et ce qui me contenta bien davantage, c'est qu'un quart d'heure après être descendue, je reçus votre lettre du 15. Je ne l'aurais reçue qu'un jour plus tôt si j'avais été à Paris. Je vais répondre à cette lettre.

Il faut que vous me grondiez toujours, et que, me voulant toutes sortes de bien, vous ne discontinuiez pas de me faire du mal. N'est-il pas bien injuste de vous fâcher de ce que je vous demande plus souvent de vos nouvelles, si vous êtes incommodé, et n'y a-t-il pas de la férocité à me déclarer que si vous êtes malade, je n'en saurai rien ? Voilà ce que vous avez d'insupportable ; quand votre imagination est une fois frappée, vous n'en revenez plus, vous ne vous apercevez pas qu'on soit corrigé, vous ne vous embarrassez pas de causer de vrais chagrins, vous ne savez pas qu'une lettre qui m'afflige est un chagrin qui dure quinze jours ; cependant, faites comme vous le jugerez à propos.

Puisque vous désapprouvez que je loge M. Taaffe, soyez certain que je n'y pense plus. Je pourrais m'excuser de l'idée que j'ai eue par plusieurs bonnes raisons, mais j'approuve celle que vous me donnez ; il n'en sera plus question, je vous le jure.

J'espère que je serai à Paris avant l'arrivée de votre petite cousine.[1] Vous ne doutez pas que je ne sois fort empressée à lui rendre tous les soins qui pourront lui être agréables.

Depuis que je suis ici Mariette a envoyé son livre chez moi, il me prie de vous le faire tenir, c'est ce que je ferai quand je trouverai une occasion. C'est un présent qu'il vous fait, et qu'il a fait à plusieurs de ses amis, à l'Abbé Barthélemy par exemple.

Mmes de Luxembourg et de Lauzun partirent mercredi matin. Nous n'avons ici que les du Châtelet, Mmes de Brionne et de

[1] Mrs. Damer, fille du Général Conway.

Ligne ; le Baron de Besenval s'en va demain, et je ne vois pas qu'on attende sitôt personne. La vie qu'on mène me convient fort ; on déjeune à une heure, y va qui veut ; on reste après dans le salon tant et si peu qu'on veut ; sur les cinq ou six heures, chasse ou promenade ; on soupe à huit heures, et l'on se couche à toutes sortes d'heures, aussi tard et d'aussi bonne heure qu'on veut ; on joue à toutes sortes de jeux, on jouit d'une grande liberté, on fait très-bonne chère ; je suis logée le plus commodément du monde. Mon appartement est au premier, il est très-beau ; mes femmes, Wiart et mes deux laquais sont tous auprès de moi. Enfin rien ne me manque que votre approbation. Elle n'arrivera qu'au moment que je serai bien près de mon départ ; car je ne pourrai recevoir de réponse à cette lettre que le 4 ou le 5 de juin ; qu'elle soit douce, je vous en supplie ; ayez égard à ma faiblesse, pardonnez-la-moi, et ne me menacez plus à l'avenir.

La grand'maman m'a bien recommandé de vous parler d'elle. Elle serait enchantée que vous fussiez ici ; il est fâcheux qu'elle soit un ange, j'aimerais mieux qu'elle fût une femme, mais elle n'a que des vertus, pas une faiblesse, pas un défaut. Je suis parfaitement contente du grand-papa. On ne peut être plus aimable, plus doux, plus facile ; il s'amuse de tout, ce séjour-ci est délicieux. L'Abbé est charmant ; il m'a bien recommandé de vous parler de lui. Le Marquis de Castellane veut aussi que je le nomme. Mme de Brionne est très-douce, très-polie ; Mme de Ligne loge à côté de moi ; comme elle ne descend point pour le déjeuner, nous avons le projet de prendre notre thé souvent ensemble. Voilà une assez longue lettre.

J'ajouterai encore que je suis infiniment contente de mes gens, enfin, enfin il ne me manque que votre approbation.

Adressez toujours vos lettres à Paris, le courrier passe tous les jours à Amboise ; il y a un homme de la maison qui les apporte au château à 10 heures du soir.

Vous serez sans doute surpris que, dans ma lettre du 13, je ne vous aie point parlé de mon voyage. J'avais beaucoup de répugnance à vous l'apprendre, et j'avais presque pris la résolution de ne vous en parler qu'à mon retour ; mais je n'ai pu me résoudre à cette dissimulation, et je me suis permis seulement de ne vous l'avouer que quand, par mon calcul, l'annonce de mon retour toucherait presque à la nouvelle de mon départ.

. . . .

LETTRE 364

De Chanteloup, ce mercredi 27 mai 1772.

Si j'étais à Paris ce serait aujourd'hui que je recevrais de vos nouvelles, ce ne sera que demain ou après-demain que j'en aurai si vous m'avez écrit ; voilà le seul retardement que mon séjour ici peut produire. Mes lettres partiront toujours d'ici le vendredi. Je les adresse chez moi, et vous les recevrez toujours le vendredi d'après. Je ne compte pas vous en écrire un grand nombre, deux ou trois tout au plus, je compte être de retour au plus tard le 20 du mois prochain. On me fait nombre de propositions, de vives instances pour que je reste jusqu'au mois d'octobre ou du moins jusqu'au mois d'août. Mais quoique je ne m'attende à aucun contentement, aucun plaisir, aucune joie quand je serai chez moi, je désire cependant de m'y retrouver. Ce n'est pas que je ne sois très-contente ici, tout y surpasse mon attente ; amitié, attention, liberté, tout est au point que je pouvais désirer. M. et Mme du Châtelet en partent demain, M. de Schomberg [1] un ou deux jours après. Il ne restera plus que Mmes de Brionne, de Ligne, et Mademoiselle de Lorraine, MM. de Castellane, de Boufflers, et le grand Abbé ; mais Mme de Gramont reviendra lundi ou mardi. Je ne l'attends pas sans quelques souleurs, on dit que j'ai tort. Tout le monde l'aime à la folie, je serai bientôt, à ce qu'on me dit, à l'unisson de tout le monde. Cela pourra bien être, tout ce qu'elle a écrit depuis mon arrivée ici m'annonce qu'elle me traitera bien. Je dépends pour mon départ de l'Évêque d'Arras ; il travaille à une commission pour la réforme de moines dans une abbaye qui est à sept lieues d'ici. Dès que cette affaire sera terminée nous partirons sans différer. Je crains de n'être pas encore de retour à l'arrivée de votre petite cousine. Elle ne s'attend pas, je crois, à tirer beaucoup d'agrément de moi, elle sera effrayée de ma vieillesse, et je sais que dans votre pays on n'a pas grande considération pour les vieilles. On ne les aime nulle part, mais dans mon pays on les supporte avec plus d'indulgence.

Lettre 364.—Inédite.

[1] Charles, Comte de Schomberg ; il était ami de Voltaire. Walpole n'avait pas de lui une haute opinion. Dans une lettre à Conway du 10 juillet 1777 il écrit que M. Schomberg est "un des sauvages les plus déplaisants, hargneux, méprisants que j'aie jamais vus. J'ai souvent soupé avec lui chez la Duchesse de Choiseul, et ne pouvais le supporter." (*Lettres*, tome x, p. 80.)

Mme de la Vallière me mande qu'un cardinal qu'elle avait acheté de votre marchand d'oiseaux est mort subitement, et que le moqueur ne chante plus, mais qu'il se porte bien. Vous souvenez-vous de la chienne de la grand'maman qui ressemble à la vôtre, et qui s'appelle aussi Rosette ? Elle ne veut point faire d'enfants ; je la caresse quelquefois. Il y a un grand chien qui est toujours avec la compagnie, il est, dit-on, blanc comme un cygne. C'est le meilleur chien du monde, il s'appelle Lindor ; vous l'aimeriez à la folie. Vous voyez qu'il faut avoir du temps de reste pour écrire de telles balivernes. On est à la chasse, que puis-je faire de mieux que de causer avec vous ? Adieu jusqu'à vendredi.

Ce vendredi 29.

Vous voyez comme j'attendais ce jour de vendredi, j'y ai appris qu'il y avait eu un courrier mercredi, et vous savez s'il m'a apporté une lettre. Saurai-je, et daignerez-vous m'apprendre quelle est la cause de votre silence ? Est-ce mécontentement de moi ? Est-ce punition ? Je n'ai point d'inquiétude que ce soit quelque incommodité. Voulez-vous réaliser les menaces que vous m'aviez faites, et qui ne portaient, à ce que je croyais, que pour l'automne dernier ou pour l'hiver ? Est-ce pour avoir changé subitement de résolution ? Je vous ai conté comme cela était arrivé, je vous épargnerai l'ennui de vous le répéter. J'attends mon Évêque demain, je saurai où en sont ses affaires, et si nous pourrons fixer le jour de notre départ. Quelque peu d'intérêt que vous puissiez y prendre, je vous en informerai sur-le-champ. Le départ des du Châtelet rend notre cour fort déserte, ils y tenaient beaucoup de place. Mme du Châtelet me plaît infiniment, et j'ai trouvé son mari assez gai, fort naturel ; je les regrette l'un et l'autre. Il est aujourd'hui quinze jours que j'ai quitté Paris. Je ne m'en suis pas repentie un seul moment, je serai extrêmement contente d'avoir fait ce voyage si vous ne le désapprouvez pas. Je reçois beaucoup de marques d'attention de tous mes amis, ils m'écrivent très-régulièrement, on reçoit tous les soirs à dix heures les lettres de la veille, c'est un moment fort agréable. On se communique les nouvelles qu'on apprend, après cela l'on joue, et l'on va se coucher à deux heures. Je n'ai pas incité une seule fois à veiller davantage, au contraire, je suis la première à me retirer ; mais comme j'ai la réputation d'aimer à veiller et que Mme de Gramont en a le goût, elle écrivit hier au grand-papa de se bien garder de me laisser partir avant son retour,

et de me dire qu'elle me promettait de veiller avec moi tant que je voudrais ; mais je n'en abuserai pas, je vous en assure.

Je me plais beaucoup ici, je vous le répète, mais si vous avez l'intention de ne me point donner de vos nouvelles, et si vous y persistez, vous aurez trouvé le moyen de jeter beaucoup d'amertume dans mon séjour ici. Pourquoi cette sévérité ? Pourquoi souhaitant mon bonheur, vous y opposez-vous ? J'aurai fait une action honnête ; s'il y a eu de la folie ou du ridicule à l'avoir entreprise, n'est-elle pas du genre où le succès justifie ? Soyez persuadé qu'il y a beaucoup de différence entre les protestations et les effets, et que cette visite prouve beaucoup plus mon amitié que toutes les assurances que je pouvais leur en donner. Enfin, la chose est faite, et j'ai mieux aimé vous en demander pardon que vous en demander la permission. De plus vous avez vu par mes récits qu'entre la résolution et l'exécution il n'y a pas eu, pour ainsi dire, d'intervalle. Enfin, soit que vous me trouviez ou tort ou raison, ne me boudez pas je vous en conjure. Selon toute apparence je serai au plus tard le 20 juin à Paris, il serait dur d'être trois semaines sans avoir de vos nouvelles, mais vous avez un cœur d'acier. Faites donc tout ce qu'il vous plaira, je me résous à souffrir ce que je ne puis pas empêcher. Adieu.[2]

[2] La lettre suivante de Mlle Sanadon, conservée avec le manuscrit des lettres de Mme du Deffand, explique le silence de Walpole, sans le justifier. Il était sans doute fort ennuyé que Mme du Deffand se soit aventurée à faire une visite à Chanteloup à l'encontre de son avis. La lettre jette une lumière intéressante sur les relations entre Mme du Deffand et Mlle Sanadon :—

"Ce mercredi 3 juin 1772.

Ah, mon Dieu ! non, Monsieur. Ce n'est point de concert avec Mme du Deffand que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Vous me faites trembler de le croire, car s'il vous échappait quelque chose qui pût lui en faire prendre connaissance, je serais perdue à jamais avec elle. Assurément votre perspicacité n'est en défaut en rien, mais ici elle se trompe. Vous connaissez Mme du Deffand, vous la jugez bien ; vous devez comprendre donc d'abord, qu'elle ne mettrait pas entre mes mains une négociation vis-à-vis de vous, et puis d'un autre côté vous devez imaginer les défiances à l'avenir sur mon compte, si elle avait la plus petite indice de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire au sujet de son voyage. Elle croirait à tout moment que je fais des entreprises contre elle et ce serait de quoi nous faire faire le plus mauvais ménage ensemble. En voilà assez de dit vis-à-vis de votre honnêteté pour me croire en sûreté.

Apparemment vous avez pu retirer la lettre que vous me prescriviez de garder jusqu'à son retour, car il n'en est point arrivée de votre part pour elle. Il n'aurait pas été possible qu'elle ne partît pour Chanteloup. Colman a l'ordre d'aller à la grande poste retirer vos lettres ; il a le cachet de sa maîtresse, de la cire. Il met l'adresse dans le lieu de la poste, et elle part sur-le-champ.

Voici ce que j'ai fait lundi matin pour tout prévenir : j'ai mandé à Mme du Deffand que j'avais reçu un billet de vous qui me prescrit d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous mander des nouvelles de sa santé, dont vous êtes inquiet ; que vous me chargez en même temps de lui dire que vous ne lui écrirez plus qu'elle ne soit de retour à Paris. Par ce moyen, je calme les inquiétudes sur votre santé et j'ôte tout sujet aux gens, qui ont vu entre les mains du facteur la lettre que vous m'adressiez, de me faire une tracasserie auprès de Mme du Deffand. Mes précautions sont extrêmes, parce que les

LETTRE 365

Chanteloup, ce jeudi 11 juin 1772.

Je ne sais en vérité quel parti prendre. Rien n'égale votre sévérité ; avec vous les punitions surpassent de beaucoup les crimes. Je ne vous répéterai point ce que je vous ai dit dans les deux lettres que vous avez reçues de moi depuis que je suis ici ; à quoi cela servirait-il ? à vous fatiguer, et à m'attirer de nouveaux dégoûts. Si je n'étais pas convaincue de votre sincérité, de votre vérité—oserai-je ajouter de votre amitié ?— je croirais que votre colère, votre silence me prouvent aujourd'hui que vous ne cherchiez qu'un prétexte pour rompre avec moi. Qu'est-ce qui vous faisait exiger que je ne vinsse point ici ? Apparemment la crainte des inconvénients qui en pouvaient être la suite. Qu'est-ce qui m'avait fait faire le serment de n'y point venir ? La même crainte, et celle de vous déplaire, qui était la plus forte de toutes. Je vous ai dit comment j'avais changé de résolution. Ce qui me reste à vous dire aujourd'hui, c'est que mon séjour s'est aussi bien passé et a aussi bien tourné que je pouvais le désirer ; mais on ne se permet des détails que lorsqu'on est persuadé de l'intérêt ; votre conduite m'annonce la plus parfaite indifférence ; cependant vous avez écrit un billet à Mlle Sanadon. C'est laisser entrevoir quelque lueur ; elle s'est contentée de me mander ce

conséquences seraient extrêmes. Elle ne manquera pas de me mander de lui envoyer la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je lui répondrai que je l'ai brûlée.

Ne soyez point inquiet de sa santé ; elle se porte très-bien. Comme je ne l'espérai pas, j'étais aussi opposée à ce voyage que vous l'êtes. L'on peut dire qu'elle est plus heureuse que sage. Je ne doute pas qu'elle ne soit ici vers le 19 ou le 20. Elle a mandé à M. de Pont-de-Veyle qu'elle vous avait fait l'aveu de son voyage et le récit de la vie qu'elle mène. Si vous êtes content de moi, Monsieur, moi je suis enchantée de vous ; rien de plus aimable, de plus poli, plus rempli de bonté que toutes les expressions de votre lettre. C'est une suite de tout ce que j'ai eprouvé de votre part. Aucun ami de Mme du Deffand n'a su mettre autant de liaison entre elle et moi que vous avez su le faire. Je ne cherche point à faire valoir les actes de reconnaissance que je lui dois, mais dans ce moment je dénoue un voyage à la campagne, et fort agréable, où j'acquerrais des liaisons ; cela dans la crainte de ne pouvoir être ici à son retour.

Adieu, Monsieur, vous qui connaissez si bien le sentiment, suppléez au défaut d'expressions qui ne rendraient pas le mien sur le cas que je fais des assurances de votre estime et de vos bontés pour moi. Vous en pouvez juger par tout ce que vous méritez, je ne puis rien dire de plus fort. Certainement j'aurai l'honneur de vous écrire le jour du retour de Mme du Deffand.

Je sais qu'il vous est importun d'écrire, en conséquence je vous prie, Monsieur, de ne vous en point contraindre pour moi ; mais dans le cas où vous en prendriez la peine, songez que Mme du Deffand serait personne à envoyer à la poste demander les lettres d'Angleterre qui me seraient adressées, parce que prévenue actuellement que vous m'avez écrit, voyant que je ne lui envoie pas votre billet, la curiosité pourrait la réduire au point d'ouvrir votre lettre avant moi ; sachant que ce que vous m'écririez ne peut regarder qu'elle ; ainsi il ne faudrait pas revenir sur ma première lettre si vous me faites encore l'honneur de m'écrire."

qu'il contenait, elle ne me l'a pas envoyé ; je lui ai demandé si vous le lui aviez défendu, ou bien si elle jugeait qu'il me chagrinerait trop, elle m'a répondu : " Je n'ai point eu de défense, mais vous avez deviné."

Je ne sais ce que tout ceci deviendra, si je ne suis point effacée de votre souvenir : vous pouvez juger de la situation où je suis. Vous m'avez quelquefois entendue dire que, pour que j'aimasse véritablement, il fallait que j'eusse quelque crainte de ce que j'aimais. Je trouve qu'aujourd'hui la dose est un peu trop forte ; je n'ose ni parler ni me taire : il me semble que quelque parti que je puisse prendre, il me tournera à mal. Je crains de ne plus entendre parler de vous. Si je reçois une de vos lettres, je l'ouvrirai en tremblant ; si vous y exercez toute votre sévérité, vous me ferez bien de la peine. En arrivant à Paris, je n'y trouverai qu'un désert ; je ne puis rien trouver d'agréable que le rétablissement de notre correspondance. C'est cette seule espérance qui me détermine à quitter ce lieu-ci, où l'on m'accable de soins, d'attentions, et où l'on voudrait me retenir toujours, ou du moins jusqu'au mois d'octobre. Je n'ai pas été ébranlée un moment, et sans les affaires que l'Évêque a dans ce pays-ci, et qui l'ont retenu bien plus longtemps que je ne l'aurais voulu, je ne serais restée ici que quinze jours. Ces affaires seront terminées samedi. Je l'attends ce jour-là, et comme il n'a vu qu'en passant les maîtres de cette maison, il a exigé que je consentisse qu'il restât avec eux deux jours ; je n'ai pu le refuser. Nous partirons donc décidément, sans que rien puisse y mettre obstacle, mardi prochain, 16 de ce mois ; je coucherai ce jour-là à Blois, le mercredi à Orléans, le jeudi à Étampes et le vendredi à Saint-Joseph. J'ai tout lieu d'espérer que je soutiendrai aussi bien la fatigue de ce second voyage que du premier ; mais ce que je ne soutiendrai point, c'est votre colère, ou, ce qui serait cent fois pis, votre indifférence.

Cette lettre n'aura pas le même sort de quelques autres. Elle ne sera pas déchirée ; elle partira ; je prie Dieu qu'il l'accompagne de sa grâce, et qu'elle en trouve en vous.

Adieu, mon ami, que je ne vous donne point ce nom en vain, je vous prie. Comment peut-on hésiter quand il dépend de soi de causer le bonheur ou le malheur ?

LETTRE 366

Chanteloup, ce samedi 13 juin 1772.

Vous avez dû juger, par ma dernière lettre, que je n'en avais point reçu de vous quand je vous l'ai écrite ; c'est hier seulement que m'est parvenue celle du 2 juin. Je dis parvenue, car ce n'est pas sans peine qu'on s'est déterminé à me l'envoyer ; il y a eu un combat entre la demoiselle Sanadon et Colman [1] ; celui-ci, guidé par son attachement, voulait me la faire tenir ; l'autre, glorieuse de l'honneur de votre confiance, voulait de plus en plus la mériter, en exécutant vos ordres à la rigueur, qui étaient, prétendait-elle, de retenir jusqu'à mon retour tout ce qui pourrait venir de vous pour moi. Heureusement Colman a été le plus fort, et cette lettre m'a bien surprise ; je ne savais plus si j'en recevrais de ma vie.

Je conviens que vous avez dû être fâché de mon voyage ; le succès me justifie, et je ne puis le défendre par aucune autre raison ; j'ai tout lieu d'espérer que je soutiendrai le voyage qui me reste à faire. Quant au séjour, il s'est passé au delà de mes souhaits. Je ne suis point en train aujourd'hui d'entrer dans aucun détail ; je vous dirai seulement que je crois m'être parfaitement bien conduite, que tout le monde a été content de moi, et que je suis contente de tout le monde. La foule commence à arriver, c'est le véritable moment pour mon départ ; je quitterai le tonneau de Chanteloup pour celui de Saint-Joseph, que je retrouverai avec autant de plaisir que si je n'en avais pas eu dans celui de Chanteloup.

Le grand-papa, il y a trois ou quatre jours, au milieu du souper, d'un bout de la table à l'autre, où nous étions une vingtaine, me demanda si je vous avais écrit depuis que j'étais ici. " Oui, Monsieur."—" Je parie que vous ne lui avez point parlé de moi." —" Cela n'est pas vraisemblable, écrivant d'ici."—" Mais vous ne lui avez point dit que je voudrais qu'il y vînt."—" Pardonnez-moi, Monsieur."—" Eh bien ! pourquoi n'y viendrait-il pas ? "— " Parce qu'il faudrait d'abord qu'il vînt en France." Et puis la grand'maman dit qu'elle voudrait bien vous voir, mais que vous étiez sauvage, que vous craigniez les nouvelles connaissances, le grand monde. De Lille assure que non, que vous soupiez

LETTRE 366.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Domestique de Mme du Deffand.

tous les jours à Londres chez M. du Châtelet avec vingt-cinq ou trente personnes. On dit que vous étiez fort aimable ; à tout cela je ne dis mot, désirant de laisser tomber la conversation.

Je fis hier vos compliments à la grand'maman, à l'Abbé, et à M. de Castellane. Mon Évêque arrive ce soir, je le reverrai avec grand plaisir ; c'est mon conducteur, mon libérateur, il me remettra au lieu où il m'a prise, et je regarderai dans peu de jours tout ce qui se sera passé pendant cinq semaines comme un vrai songe. Mme de Maintenon avait bien raison de dire que dans la retraite on désire le monde, et que dans le monde on aspire après la retraite.

Vous ne me parlez point de votre petite cousine, je voudrais la trouver à Paris. J'ai compris en partie ce que vous me mandez de votre autre parente [2] ; elle se dévoue à un état bien équivoque, elle veut qu'on sache ce qu'elle est sans paraître ce qu'elle doit être.

Je vous ai sacrifié sans peine la velléité d'avoir chez moi le petit Taaffe. Selon toute apparence s'il vient dans ce pays-ci, il ne verra point la demoiselle,[3] mais je conviens qu'il est cent fois mieux de ne le point loger.

Je voudrais que vous pussiez avoir assez bonne lunette pour voir ce qui se passe ici ; je ne reviens point d'étonnement de la paix qui y règne ; elle est dans tous les propos, dans toutes les actions, et certainement dans l'âme ; tout le monde est d'accord, chacun fait ce qu'il veut, chacun dit ce qu'il pense ; on ne s'observe point, on ne se contraint point, et tout est dans le plus parfait unisson : le grand-papa est étonnant ; il a trouvé en lui tous les goûts qui pouvaient remplacer les occupations. Il semble qu'il n'ait jamais fait d'autre étude que de faire valoir sa terre ; il fait bâtir des fermes, il défriche des terrains, il achète des troupeaux dans cette saison, pour les revendre au commencement de l'hiver, quand ils auront engraissé les terres, et qu'il aura vendu leurs laines. Je suis intimement persuadée qu'il ne regrette rien, et qu'il est parfaitement heureux ; je suis ravie d'en avoir jugé par moi-même, je n'aurais jamais cru tout ce qu'on m'en aurait dit. Ne croyez point que dans ce récit il y ait de l'engouement ni de l'enthousiasme, c'est la pure vérité. Je me suis fort plu ici. J'y ai mené une vie fort douce ; mais cela n'a pas empêché qu'il n'y ait eu bien des moments où je ne me sois

[2] Lady Waldegrave, la Duchesse non avouée de Gloucester.
[3] Mlle de Lespinasse.

trouvée très-déplacée, et que votre silence ne m'ait causé bien du chagrin ; mais tout prend fin. Adieu.

LETTRE 367

Chanteloup, ce mardi 16 juin 1772.

Je ne pars point aujourd'hui, un contre-temps insupportable a tout dérangé. L'Évêque, après avoir terminé toutes ses affaires, revint samedi ici ; il se plaignit d'un très-grand mal de tête : quelques moments après, il lui survint un frisson, qui fut suivi d'une très-violente fièvre qui lui dura la nuit et toute la journée du lendemain ; par bonheur, elle fut accompagnée d'une abondante sueur ; on fit venir un médecin d'Amboise, qui ne porta d'abord aucun jugement sur son état ; il voulut attendre au lendemain : hier matin, le trouvant sans fièvre, il lui fit prendre trois grains d'émétique qui réussirent fort bien ; le soir il était sans fièvre. Je viens dans le moment d'envoyer savoir de ses nouvelles ; il a très-bien passé la nuit ; il a pris, il y a une heure, une médecine de rhubarbe : il descendra cet après-dîner dans le salon, et vraisemblablement rien ne nous empêchera de partir vendredi. J'ai une impatience extrême de me trouver chez moi ; vous savez que je n'ai pas le talent de dissimuler, ainsi je n'ai pas pu le cacher : on m'en fait des reproches, on prétend que je m'ennuie. J'ai été obligée de confier à la grand'maman la véritable raison de cette impatience ; elle ne se contentait point de celle que je lui donnais, la crainte d'être importune n'étant bonne à rien, celle de tomber malade, d'être déplacée au milieu d'un monde que je ne connaissais guère, et à qui je devais paraître un personnage bien hétéroclite : elle détruisait tout cela par la manière dont j'étais traitée, et par les empressements et les attentions qu'on avait pour moi ; elle n'a pas voulu combattre l'autre raison que je lui ai confiée, de peur de me faire de la peine. J'ai bien vu qu'elle ne la trouvait pas solide ; mais, comme son cœur est excellent, elle sent qu'il y a telles espérances, fussent-elles vaines, qu'on préfère à des réalités, quelque agréables qu'elles puissent être. J'espère donc partir vendredi, et pour que vous soyez absolument sûr de ma marche, je ne fermerai cette lettre que ce jour-là. La grand'maman m'a demandé si je vous parlais d'elle, et si je vous avais rendu compte de ce que son mari m'avait

Lettre 367.—Incomplète dans les éditions précédentes.

dit pour vous, du plaisir qu'il aurait de vous revoir ici ; je lui ai dit que je n'y avais pas manqué.—" Eh bien, pourquoi ne viendrait-il pas ? "—" Je ne doute pas," ai-je répondu, " que vous n'en fussiez fort aise ; que je connaissais votre estime pour le grand-papa, et votre tendre attachement pour elle." En vérité, il faut les voir ici pour connaître parfaitement tout ce qu'ils valent ; je dis l'un et l'autre, car le mari est aussi excellent dans son genre qu'elle l'est dans le sien. Je suis parfaitement contente de la belle-sœur ; j'aurais des sujets d'entretien avec vous pour une année. J'aurai passé ici cinq semaines, et je puis vous dire, avec la plus grande vérité, que je n'y ai pas eu un moment d'ennui, pas éprouvé le plus petit dégoût, la plus légère contradiction. L'Abbé, le Marquis de Castellane ont eu de moi des soins infinis ; j'ai joui de la plus grande liberté ; c'est le ton de la maison. Point de compliments ; on ne se lève pour personne, on reste chez soi, on va dans le salon, on cause avec qui l'on veut ; les uns vont à la promenade, les autres restent dans la maison ; on est dix-huit ou vingt à table ; les premiers arrivés s'y placent : on y arrive à l'heure qu'on veut, on n'attend personne. Au sortir de table, on reçoit les lettres de la poste, chacun lit les siennes en particulier ; on se dit les nouvelles qu'on apprend, on s'arrange ensuite pour le jeu ; on joue, ou on ne joue pas, cela est égal ; après le jeu, va se coucher qui veut ; ceux qui restent font la conversation, qui est très-gaie, très-agréable, parce qu'il y a beaucoup de gens d'esprit et de très-bonne compagnie ; le grand-papa, la grand'maman et la sœur restent toujours les derniers ; je ne les ai pas fait veiller une minute de plus qu'ils ne le voulaient, et qu'ils n'ont coutume. Vous voyez que cette vie est assez agréable, et qu'il serait assez naturel de la quitter avec regret ; cependant rien n'est si vrai que j'ai la plus grande impatience d'être chez moi. Je trouverai encore Pont de-Veyle à mon retour ; mais peu de jours après il suivra son ennuyeux Prince aux eaux de Pougues, où il restera un mois. Sans le Carrousel, je serais totalement privée de toute compagnie ; et dans ce Carrousel je n'y trouverai pas la fille[1] : elle est aux eaux de Bourbonne pour deux mois.

Les Beauvau, immédiatement après leur quartier, qui finit le 1er juillet, viendront ici, où ils resteront deux mois aussi ; et puis le 6 de juillet on ira à Compiègne, ce qui achèvera de m'ôter quelques étrangers, et les apparitions de la Maréchale de Mirepoix.

[1] La Duchesse de Châtillon.

Les Broglio vont dans leurs terres pour jusqu'au mois de janvier. Vous voyez que, pour quelqu'un qui craint l'ennui, le parti que je prends est courageux, et qu'il faut que je sois bien sensible au plaisir que je reçois de la poste une fois la semaine.

Je vous avais promis de ne vous plus donner de commissions, mais je n'ai pu refuser la grand'maman : on lui a dit qu'on avait à Londres une eau pour la migraine, elle m'a donné un petit flacon pour vous envoyer ou il y en a quelques gouttes pour que vous puissiez juger ce que c'est. Je lui ai dit à cette occasion le regret que vous aviez eu de réussir si mal pour son bureau ; elle est fâchée de la peine que vous avez prise, et point du tout du manque de réussite.

N'allez pas vous imaginer que je lui ai beaucoup parlé de vous, je ne crois pas que cela ait été plus de trois ou quatre fois, et encore très-succinctement ; oh non ! on ne peut être plus réservée que je le suis ; vous avez un grand honneur à mon éducation, c'est grand dommage qu'elle n'ait pas commencé plus tôt. Adieu, en voilà assez pour aujourd'hui.

Ce mercredi 17.

La Princesse de Tingry arriva hier à neuf heures du soir ; elle nous apprit une nouvelle qui vous fâchera et qui m'afflige infiniment, la mort de Mme d'Aiguillon [2] : elle n'en savait aucune circonstance, sinon que c'était d'apoplexie, et qu'elle était à Rueil. Les lettres du soir n'en dirent rien : apparemment qu'il n'y avait pas encore eu le temps. Mme de Tingry l'avait apprise le lundi, à onze heures du soir, et c'est ce même jour-là qu'elle était morte. C'est une perte pour moi ; mais je ne veux vous rien dire de triste, je détourne toute réflexion.

Mon Évêque se porte bien ; nous partons toujours vendredi ; la chaleur est diminuée, il pleut ; j'espère que notre voyage se passera bien, que je trouverai de vos nouvelles en arrivant.

Ce jeudi 18, à huit heures du matin.

Rien de changé pour mon départ. Point de confirmation de la mort de Mme d'Aiguillon ; je ne la crois pas moins véritable : il n'y eut point hier de lettres de Paris. Je me fais un grand plaisir de me retrouver chez moi. Je ne me repens point d'être venue ici, mais je ne ferai plus de semblables escapades ; je vais conformer ma conduite à mon âge, et mériter, si je puis, l'estime

[2] La douairière, mère du ministre.

et la considération ; on m'en a beaucoup marqué ici, et je pars remplie de reconnaissance et de satisfaction.

Si quelque accident imprévu apportait quelque changement, je l'ajouterais à cette lettre ; je ne la ferai mettre à la poste que quelques heures avant son départ, qui sera quelques heures avant le mien ; si je n'ajoute rien, c'est que je serai partie.

Ce vendredi, à huit heures du matin.

Enfin, rien n'est si sûr, je pars aujourd'hui à six heures du soir. Je ne comprends pas qu'on puisse joindre tant de plaisir à tant de regret ; jamais je ne pourrai vous peindre, vous faire comprendre la manière dont j'ai été traitée ici ; le cœur le plus sensible et le plus tendre aurait été satisfait de l'amitié qu'on m'a marquée ; l'orgueil, la vanité, l'amour-propre n'auraient rien eu à désirer, en attentions, en égards, en politesses, en préférences. Ah ! je croirai avoir rêvé ; les souvenirs, pendant quelque temps, me tiendront lieu de compagnie. J'aime la grand'maman plus que jamais ; le grand-papa est étonnant : enfin, ce sera matière à lettres pour longtemps, d'autant plus que ce que je vais trouver ne fournira pas grand'chose à dire.

Je crains un peu la chaleur que j'aurai pendant le voyage ; voilà quatre jours qui seront assez pénibles. Je n'arriverai que lundi 22, jour auquel cette lettre sera mise à la poste : vous ne la recevrez que le 26 ; mais tout va rentrer dans l'ordre accoutumé, et c'est ce qui vous rend raison de la joie que j'ai de partir.

Hélas ! hélas ! rien n'est si vrai que notre grosse Duchesse mourut lundi dernier, d'apoplexie, en une demi-heure de temps ; elle était à Rueil et dans son bain. C'est une très-grande perte pour moi ; il m'en reste bien peu à faire. Je tremble pour Pont-de-Veyle, quoiqu'il se porte bien présentement.

Adieu, je n'ai pas trop bien dormi cette nuit, mais cependant je puis dire que depuis longtemps je n'ai eu si bon visage et ne me suis si bien portée.

Vous rappelez votre ambassadeur,[3] vous nous donnez Milord Stormont ; si nous ne faisons pas une grande perte, nous ne gagnerons rien au change.

Je croirai, en me retrouvant à Saint-Joseph, m'être rapprochée de vous. Si, par impossible, je pouvais m'en trouver encore plus près, j'aurais de quoi vous amuser longtemps, non-seulement par des récits, mais par des lectures. J'ai rencontré ici

[3] Lord Harcourt.

un ancien ami qu'il y avait trente ans que je n'avais vu, avec qui j'ai renoué, et qui me prêtera des manuscrits bien curieux, dans le goût de ceux qui m'ont été refusés,[4] mais d'une bien meilleure plume, et d'une personne qui a joué un grand rôle.

Si je ne trouve pas de vos nouvelles en arrivant, cela sera bien triste.

LETTRE 368

Paris, ce mardi 23 juin 1772.

Votre plume est de fer trempé dans le fiel. Bon Dieu ! quelle lettre ! Jamais il n'y en eut de plus piquante, de plus sèche et de plus rude ; j'ai été bien payée de l'impatience que j'avais de la recevoir. J'espérais de l'indulgence pour une faute qui ne regardait que moi, et qui ne pouvait jamais retomber sur vous. Vous ne craignez que le ridicule que je puis vous attirer ; ai-je rien fait et rien dit dans ce genre que vous puissiez me reprocher ? Jamais, non jamais, je ne prononce votre nom la première, quand on me parle de vous ou qu'on en parle devant moi j'abrège la conversation, ou je n'y prends point de part si la chose est possible. J'ai donc nul tort avec vous. Je vous ai manqué de parole, j'ai été à Chanteloup, je vous ai dit toutes les raisons qui pouvaient m'excuser, la répétition en serait fatigante et ennuyeuse, cependant j'en vais ajouter encore une : j'ai cru pouvoir ne m'en pas tenir au litéral dans la promesse que vous aviez exigée, et je croyais que vous n'aviez pas d'autre intention en l'exigeant, que de me faire éviter les inconvénients de ce voyage, et que s'il avait un heureux succès comme je le prévoyais (par les circonstances dont je vous ai rendu compte) vous me pardonneriez facilement ce manque de parole, et dans la lettre qui a précédé votre dernière vous me l'aviez promis. J'arrivai hier à cinq heures du soir, me portant à merveille, sans être fatiguée du voyage, dans la plus grande joie de me retrouver chez moi, dans le plus grand contentement de mon séjour à Chanteloup, dans l'espérance de trouver de vos nouvelles, et que votre lettre mettrait le comble à ma satisfaction. Ah ! mon Dieu, que j'ai été surprise ! Elle a produit un effet tout contraire. Tout mon bonheur a été détruit,

[4] C'étaient probablement les lettres de Mme de Maintenon, dont parle Mme du Deffand dans sa lettre du 3 septembre. Le manuscrit qui lui avait été refusé était la copie des *Mémoires* de Saint-Simon appartenant au Duc de Choiseul, qu'elle avait désiré faire lire à Walpole.

LETTRE 368.—Incomplète dans les éditions précédentes.

un instant m'a fait plus de mal que les cinq semaines ne m'avaient fait de bien.

Vous ne me faites plus de menaces, dites-vous, ce n'en est plus le temps, nous en sommes à celui de les exécuter, je ne dois plus attendre de vos nouvelles ; que puis-je dire à cela ? que vous êtes las de ma correspondance. Je ne sais point de remède contre le degoût et l'ennui. Je me faisais un plaisir d'avoir mille bagatelles à vous écrire, il faut abandonner ce projet et prendre le parti de se taire, ce que je ferai si vous persistez dans votre résolution.

Je sais que madame votre cousine [1] est arrivée, je serais fort portée à la prévenir et à l'aller chercher, mais mes empressements vous choquent et vous déplaisent quand vous croyez y avoir part, ainsi j'attendrai de ses nouvelles. Je trouvai hier en arrivant un billet de Mme de Mirepoix ; elle me mande qu'elle espère venir à Paris jeudi, mais que peut-être elle n'y viendra que dimanche, elle me dit avoir reçu une lettre de vous charmante ; je ne doute pas qu'elle ne soit fort empressée auprès de madame votre cousine, mais à la vie qu'elle mène, elle ne pourra pas lui être d'une grande ressource ; c'est une nouvelle occasion pour faire sentir la perte de cette pauvre Duchesse, que je regrette véritablement. Je vois avec chagrin que je ne pourrai pas procurer de grands amusements à Milady Damer, ma maison lui paraîtra bien triste. Les Caraman sont à Roissy, ç'aurait été une maison qui lui aurait convenu, celle de Mme de la Vallière l'ennuierait à la mort, d'autant plus que Mme de Châtillon est partie pour les eaux de Bourbonne, où elle sera deux mois. Mme de Cambis n'est pas une ressource, et je crains que Mme de Boufflers ne soit pas convenable ; elle sera la maîtresse de venir chez moi tant qu'elle voudra, et tout aussi peu qu'elle voudra si elle s'y ennuie. Elle m'apporte, dites-vous, l'argent que vous me devez, cette exactitude est désobligeante, mais aussi votre intention n'est-elle pas de m'obliger.

Cette lettre ne partira que jeudi, mais comme je n'ai pas fermé l'œil de la nuit j'ai été pressée de me débarrasser de tout ce que j'avais sur le cœur ; je vais actuellement tâcher de m'en distraire.

Ce mercredi 24.

Mme de Mirepoix revint de Versailles hier pour souper avec moi ; elle a vu madame votre cousine ; elle la trouve belle et bien

[1] Mrs Damer, fille du Général Conway, qui se trouvait à Paris avec son mari.

faite, bon air, bonne grâce ; elle en est charmée. Je n'ai point encore entendu parler d'elle, on ne m'a point dit qu'elle eût envoyé chez moi.

Le courrier d'aujourd'hui ne m'a point apporté de lettre ; si je n'en dois plus recevoir (comme vous me le faites entendre), je voudrais savoir quelle en est la raison ; je croyais qu'il n'y avait que le tribunal de l'inquisition où l'on punissait les gens sans leur dire pourquoi.

J'allais fermer ma lettre, mais je ne puis me résoudre à la laisser partir sans vous parler naturellement. Vous me rendez par trop malheureuse. Est-ce votre intention ? Vous me dites que vous m'avez beaucoup d'obligations ; quelles sont-elles, si ce n'est mon amitié pour vous ? Est-ce la reconnaître que de refuser de me donner de vos nouvelles ? Si vous avez jamais éprouvé de l'inquiétude, vous devez savoir que c'est un mal insupportable ; je vous demande en grâce, mais avec la dernière instance, de ne m'y pas condamner. Je ne sais pas quel sujet de plainte (excepté mon voyage) je vous ai donné. J'ai une tête qui se trouble encore plus facilement que la vôtre. Ne m'exposez point à rien faire qui puisse vous déplaire.

P.S. À six heures du soir.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée de Milady Damer ; Pont-de-Veyle était chez moi, qui la trouve infiniment jolie, et moi je la trouve infiniment aimable. Je lui ai dit qu'elle serait la maîtresse de me voir aussi souvent qu'elle voudrait ; je me flatte que vous ne doutez pas de mes attentions ; elle soupera chez moi samedi, et peut-être vendredi, si je puis avoir Mme de Mirepoix. Je l'ai priée de m'amener son mari.

LETTRE 369

Paris, ce 28 juin 1772.

Vous poussez ma patience à bout, Monsieur, je ne puis plus le supporter. Est-ce parce que vous croyez que depuis mon voyage à Chanteloup nos lettres sont plus exactement ouvertes que vous m'en écrivez d'aussi étranges ? Je ne suis point en peine de ce qu'on peut penser des miennes ; il n'y a que vous

Lettre 369.—Inédite.

au monde qui puissiez leur donner une si ridicule interprétation. Je ne crains point, Monsieur, que tous les bureaux où elles auront été lues, et tous les extraits qu'ils en auront communiqués, puissent persuader à personne que je sois une folle ou une extravagante ; mais je le deviendrais bientôt si je m'obstinais à vouloir entretenir un tel commerce.

Je consens très-volontiers à rompre toute correspondance. Elle ne me pouvait être agréable qu'autant qu'elle était fondée sur l'estime et l'amitié. Du moment qu'il m'est démontré que vous me croyez d'autres sentiments, il serait honteux à moi de continuer à vous écrire et de m'exposer à recevoir des réponses aussi outrageantes. Je vous laisse à vos remords, il est difficile que vous n'en ayez point d'avoir traité si indignement quelqu'un qui méritait de vous plus que de personne au monde des égards, de l'estime, et j'ose dire, un peu de reconnaissance.

Je vous remercie de l'intérêt que vous m'assurez que vous prendrez toujours à moi. Vous sentez bien qu'il me doit être très-indifférent quand vous m'exposez de sangfroid et avec la plus grande injustice à la risée, à la moquerie de tous ceux que vous prétendez qui lisent nos lettres. La crainte, très-mal fondée, que les miennes ne vous donnent des ridicules, vous ont fait m'accabler de marques de mépris, mais elles n'auront pas l'effet que vous en pouvez attendre ; on pourra me plaindre et on aura bien raison. Voilà tout ce que je pense et que je puis vous dire.

LETTRE 370

Paris, ce 8 juillet 1772.

Ma dernière lettre, Monsieur, vous aura fait connaître que vous auriez pu vous dispenser de m'écrire celle-ci ; elle doit vous rassurer à tout jamais sur la crainte que je ne vous attire des ridicules. Comme vous ne doutez point que tout ce que nous nous écrivons fait d'abord l'amusement des bureaux, et parvient ensuite à la cour, je veux m'expliquer ainsi que vous, et ne leur pas laisser l'impression que vous leur donnez de moi.

Voici donc, Monsieur, la déclaration que je leur fais. Je vous ai sincèrement aimé. J'ai cru l'être de vous, jamais mes sentiments n'ont été par delà l'amitié ; et si on compare mes lettres à celles de Mme de Sévigné, et si on lit celles que j'écris à Madame la Duchesse de Choiseul, on n'y trouvera aucune expression plus

vive et plus tendre que celle d'une mère pour une fille, et d'une amie pour une amie. De plus, mon âge me devait mettre si fort à l'abri de tout soupçon, que je ne devais pas craindre les interprétations ridicules. Mais enfin tout est fini ; il y a longtemps que je devais connaître que notre liaison vous était à charge, tout m'annonçait votre changement. Je ne m'en plains pas, Monsieur, rien n'est si libre ; mais ce dont je me plains, et dont je suis extrêmement offensée, c'est de votre procédé ; on ne traite point une femme de mon âge, et qui a quelque considération dans la société, d'une manière aussi méprisante. Beaucoup de vos lettres m'ont fort désobligée, ainsi que celle-ci : mais celle d'avant celle-ci m'a mortellement blessée ; je vous la renvoie, vous jugerez vous-même si j'y pouvais répondre autrement que j'ai fait.[1] Celle que je reçois aujourd'hui ne change rien aux dispositions où j'étais. Tous vos griefs sont si puérils qu'on n'y peut répondre. *Être inquiète de votre santé ; vous demander trois fois consécutivement si vous avez entendu un article de ma lettre* (dont je n'ai actuellement aucun souvenir), *ce sont*, dites-vous, *les façons d'une coquette.* L'énumération de mes crimes aura apprêté à rire à messieurs des bureaux.

Je ne veux, dites-vous encore, *que faire des esclaves, je n'aime que moi, et comme aussi vous n'aimez que vous, nous ne pouvons jamais nous accorder.*

Eh bien, Monsieur, ne nous accordons pas, et terminons une correspondance qui n'est pour vous depuis longtemps *qu'une persécution.*

Le reproche que vous me faites d'aimer le *romanesque* fait rire tous ceux qui me connaissent ; jamais personne n'en a été moins soupçonnée ; je trouve assez singulier d'être si peu connue de vous ; je ne me serais jamais attendue que vous seriez la personne du monde qui me connaîtrait le moins, et qui aurait pour moi le moins d'estime ; toute *coquette* que je suis, Monsieur, je me souviens quelquefois de mon âge ; il me console des dégoûts et des chagrins de la vie, parce qu'il me reste peu de temps à les supporter.

Je finis en vous rassurant sur la crainte de recevoir souvent de mes lettres. Vous n'en aurez jamais qu'en réponse aux vôtres.

Madame votre cousine a beaucoup de succès ; sa figure, son

LETTRE 370.—[1] Cette lettre n'a pas été retrouvée. (B.)—Walpole l'avait probablement détruite.

maintien, son esprit, ses agréments plaisent à tout le monde, et en particulier à Mme de Mirepoix, qui a pour elle des attentions infinies. Vous y entrez pour beaucoup, Monsieur ; elle est ravie qu'une occasion aussi agréable la mette à portée de vous prouver la continuation de ses sentiments.

J'ai chez moi depuis deux mois un paquet de M. Mariette pour vous ; il est trop considérable pour qu'on puisse le donner à aucun particulier. Voulez-vous qu'on vous l'envoie par les voitures publiques, ou qu'on le fasse partir avec les bagages de Milord Harcourt ? Wiart attendra vos ordres : vous pourrez toujours l'employer à tout ce qui vous conviendra, il exécutera vos commissions avec le même zèle.

LETTRE 371

Paris, ce 25 juillet 1772.

Vous avez voulu nous brouiller, Monsieur, tout est dit. Vous n'aviez pas besoin de prétextes, mais voulant en chercher il en fallait prendre un moins choquant. Voici la dernière leçon que je reçois, il est fâcheux qu'elle arrive si tard. J'avoue que je croyais vous connaître et pouvoir compter sur la solidité de votre caractère, et je n'aurais pensé que la crainte d'un ridicule imaginaire vous eût fait sacrifier une amie bien véritable, et que de gaîté de cœur vous eussiez répandu sur le reste de sa vie la tristesse et l'amertume la plus grande.

Votre lettre sera portée à son adresse ; votre paquet sera confié à M. Blaquière. Pour vos compliments à Madame la Maréchale, dispensez-m'en, je vous prie ; trouvez bon que j'évite de parler de vous. Elle a perdu madame sa mère [1] il y aura demain quinze jours ; elle est au Port-l'Anglois, elle n'ira à Compiègne que le 12 ou 15 du mois prochain. M. de Beauvau est en Lorraine, il ne sait pas encore quand il reviendra ; sa femme est à Chanteloup.

Lettre 371.—Inédite.

[1] Anne-Marguerite de Ligniville, Princesse de Craon. Horace Walpole avait connu Mme de Craon durant la résidence de son mari à Florence comme Vice-roi impérial ; ses prèmieres lettres contiennent maintes allusions, pas toujours respectueuses, à la Vice-reine. Elle avait quitté l'Italie depuis longtemps et Walpole annonça sa mort à Mann, dans une lettre du 3 août 1772, en ces termes :—"La plus ancienne de nos connaissances, la Princesse Craon, est morte enfin, après avoir attendu la visite de la mort en toilette pendant quelques années. Je veux dire, qu'elle était toujours en grande toilette, sans rien faire ni voir personne, sauf de temps à autre un de ses vieux enfants ou petits-enfants." (*Lettres*, tome viii, p. 192.)

Je suis fort obligée à Mme Damer de mander qu'elle est contente de moi.

La perte de la Comtesse de Rochefort[2] n'affectera pas beaucoup de personnes.

Je ne m'aperçois pas que M. Craufurd se porte mieux ; il est tout comme je l'ai toujours vu.

Pont-de-Veyle a encore eu de la fièvre ces jours-ci, ce qui me donne beaucoup d'alarmes ; c'est le seul véritable ami qui me reste.

LETTRE 372

[Paris, ce 30 août 1772.

Est-ce que je n'aurai plus de vos nouvelles ? Je commence à le croire. Est-ce ainsi qu'on finit avec une amie ? Les fautes que vous me reprochez sont-elles d'un genre à autoriser cette conduite ? Je vous propose la paix ; oublions de part et d'autre le passé. Donnez-moi de vos nouvelles ; souvenez-vous que vous m'avez dit mille fois que vous seriez toujours mon ami. Malgré toutes les apparences, je ne puis croire que vous ne le soyez plus.

LETTRE 373

Paris, ce jeudi 3 septembre 1772.

Voilà le médaillon d'Henri IV, on ne l'a que depuis deux jours ; on le trouve fort bien. Je n'ai pas eu le temps d'y faire mettre un cadre, voulant profiter de l'occasion d'un M. Morice[1] qui s'en retourne à Londres. Je souhaite qu'il vous fasse plaisir.

Je vous écrivis un petit billet dimanche dernier. Je crains votre réponse et je redoute encore plus votre silence. Il y a trop longtemps qu'il dure ; oublions le passé, je vous en supplie ; faisons un sincère et solide raccommodement, vous n'en eprou-

[2] Mme du Deffand veut peut-être dire Lady Rochford, ancienne ambassadrice d'Angleterre en France. Cette dame ne mourut pas avant 1773.

Lettre 373.—Inédite.

[1] Humphrey Morice (1723–85) de Werrington, dans le Cornwall, occupa divers postes politiques jusqu'en 1783, étant choisi moins pour aucun mérite personnel que pour son importance comme possesseur de deux "bourgs pourris," Launceston et Newport. Il possédait à Chiswick une maison de campagne et entretenait des relations amicales avec Horace Walpole.

verez aucun inconvénient ; conduite, propos, et lettres, tout sera à l'avenir comme vous pouvez le désirer. Vous écrirez quand il vous plaira, vous viendrez quand vous voudrez, mais ne m'ôtez pas l'espérance de vous revoir, ni la consolation d'avoir en vous un ami sur qui je puisse compter et à qui je puisse avoir recours selon les occasions et les circonstances.

On a porté le paquet de M. Mariette à M. Blaquière ; il partira dans huit ou dix jours, il m'a promis de vous le remettre.

Les Duchesses du Carrousel me demandent continuellement de vos nouvelles. La jeune est fort glorieuse de vous avoir plu.

J'aurais bien voulu vous communiquer une lecture que j'ai faite ces jours-ci. Cinq volumes in-folio des lettres de Mme de Maintenon au Cardinal et au Duc de Noailles, écrites de sa propre main. Un des cinq sont des lettres écrites à elle par Mme des Ursins dans les annees 1706, '7, '8, et '9.

LETTRE 374

Ce 13 septembre 1772.

Je suis si contente de ce qu'il m'arrive une lettre, que je n'examine point si je dois être satisfaite de ce que vous me dites. Celle que vous aurez reçue par M. Morice répond à celle-ci. Il est bien certain que vous êtes un grand préservatif à mon ennui. Que ce soit là mon seul motif, je m'en rapporte à vous.

Qu'aurez-vous pensé du médaillon d'Henri IV ? N'aurez-vous pas cru que c'était une ruse pour en faire une occasion de vous écrire ? C'était un pot au noir dans lequel j'étais tombée. On donna un de ces médaillons devant moi à Mme de la Vallière en lui disant qu'il n'y avait que deux jours qu'ils paraissaient. Je ne doutai pas que cela ne fût, et je n'eus rien de plus pressé que d'en envoyer chercher un chez Mme Poirier pour vous l'envoyer. J'appris quelques jours après qu'ils paraissaient depuis deux ou trois ans ; sans doute vous l'aviez déjà ; eh bien ! il n'y a pas grand mal à cela.

Je ne vous répéterai point ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre ; j'y ajouterai aujourd'hui la promesse de ne jamais vous parler de chagrin, d'ennui ; en un mot j'éviterai tout ce qui peut vous en causer, et de peur de commencer par manquer à cette promesse j'abrégerai infiniment cette lettre.

LETTRE 374.—Inédite.

Le petit Craufurd est à Spa depuis les premiers du mois passé ; je l'attends ces jours-ci ; il m'a fait faire connaissance avec M. Francès, dont je suis fort contente. Vous le seriez de moi, si vous vous y intéressiez encore. Je suis bien avec tout le monde, et si je m'aperçois que je sois bien avec vous je serai heureuse.

On ne parle ici que de la révolution de Suède. Nos châpeaux en sont ravis ; nos bonnets trouvent à y critiquer.[1] Je vis toujours avec les uns et les autres sans épouser aucun parti.

Est-il vrai que vous fassiez imprimer votre tragédie[2] ? On m'a écrit de Londres qu'elle avait beaucoup de succès. Si cela vous convenait je voudrais l'avoir et que vous me permissiez de la faire traduire.

Je ne sais si j'ai eu le bonheur de plaire à Mme Damer, je n'ose pas trop m'en flatter ; il y a un mois qu'elle est partie d'ici, elle voyage dans quelques unes de nos provinces. Mais vous savez tout cela mieux que moi ; elle s'était prise ici d'une grande passion pour Mme de Cambis. Elle a généralement plu, elle est en effet fort aimable. Son mari m'a paru un très-bon et honnête homme.

Si votre première lettre n'a pas le ton de sévérité, elle me mettra plus à mon aise.

LETTRE 375

Paris, ce 30 septembre 1772.

J'ai été ravie de la déclaration du mariage de madame votre nièce.[1] J'espère qu'on la distinguera de sa belle-sœur.[2] Sa conduite me semble le mériter. L'engouement où vous êtes de votre petit château et de ce qu'il renferme me fait plaisir. Je le comprends ; avant mon malheur j'en étais fort susceptible, et je le suis même encore un peu.

[1] Les "Chapeaux" et les "Bonnets" étaient les deux factions qui dividaient le corps des gouvernants en Suède—les "Chapeaux" préférant voir prédominer l'influence française, les "Bonnets" celle de la Russie. Gustave III, trouvant le peuple las des dissensions et de la tyrannie des nobles, mit à profit la sympathie de l'armée. Les troupes cernèrent les États-Généraux tandis qu'ils étaient en séance et les forcèrent d'accepter une constitution restreignant grandement leurs privilèges.

[2] La *Mère Mystérieuse* avait été imprimée à Strawberry-Hill dès 1768, mais ne fut pas publiée par Walpole avant 1781.

LETTRE 375.—Inédite.

[1] Le 16 septembre 1772, le Duc de Gloucester envoya un de ses familiers annoncer officiellement au Roi son frère l'événement de son mariage avec Maria Walpole, Comtesse Waldegrave, nièce de Horace Walpole. Le mariage avait eu lieu en 1766.

[2] La Duchesse de Cumberland.

Je me fais un plaisir de l'arrivée de votre *Gramont;* je vous en dois beaucoup de reconnaissance à toutes sortes d'égards. Je démêle votre intention dans la distribution que j'en dois faire. Il en faut de nécessité deux exemplaires pour M. et Mme Trudaine. Je reçois tout à l'heure sa réponse à la permission que je lui demandais qu'on lui adressât le ballot. Comme vous n'en tirez que cent, vous ne pouvez pas augmenter le nombre de ce que vous envoyez ici, ainsi vous pouvez retrancher MM. de Grave, de Bauffremont, et de Monaco. Ce dernier est dans ses états, l'un à Chanteloup, l'autre en Bretagne. Il n'est point nécessaire que vous écriviez à M. Trudaine.

Le Craufurd est de retour de Spa depuis douze ou quinze jours, il est toujours malade, mais il ne s'ennuie pas trop. Il passe sa vie entre moi et Mme de Roncherolles, avec qui j'ai fait grande connaissance ; je la trouve assez aimable. Je vois aussi assez souvent une petite Mme de Sabran, fort amie de Mme de Cambis. Mais avec qui je me suis fort liée, c'est avec les Caraman ; leur société me plaît beaucoup. J'ai fait un voyage à Roissy presque toutes les semaines. J'y fus hier à un spectacle dont leurs enfants et leurs domestiques étaient les seuls acteurs ; c'étaient deux opéras comiques, *Lucile, Rose et Colas,*[3] suivis d'une espèce de parade de la composition de M. de Caraman. Le spectacle dura environ quatre heures, ce qui est un peu long. La compagnie était fort bonne ; M. de Beauvau vint faire son petit dîner chez moi, je fis le voyage avec lui et l'Évêque de Saint-Omer qui nous menait. Mme de Mirepoix y fut avec Mmes de Boisgelin et de Chimay ; Mme de Beauvau, qui était au Raincy chez M. le Duc d'Orléans s'y rendit de son côté ; Mme de Roncherolles y amena M., Mme d'Usson et M. Craufurd. Tout se passa à merveille, je ne me mis point à table, je restai avec Craufurd, l'Évêque de Saint-Omer et M. de Beauvau, lequel s'en retourna avec sa femme ; je ramenai Mme de Boisgelin ; la Maréchale s'en retourna avec Mme de Chimay. Les deux belles-sœurs [4] savaient qu'elles se rencontreraient, elles ne se parlèrent point, et elles n'embrassèrent personne. Après le souper je me trouvai place entre elles deux, parlant tantôt à l'une tantôt à l'autre, et en très-bonne intelligence et amitié avec toutes les deux.

[3] Deux opéras comiques—la musique de Grétry et de Monsigny, les paroles de Marmontel et de Sedaine.

[4] Mesdames de Beauvau et de Mirepoix.

Il m'est arrivée une chose très-agréable, que je ne puis vous écrire, mais que vous apprendrez par le Craufurd ; il vous portera les pièces justificatives si vous le voulez ; ce sont des lettres que j'ai écrites et reçues qui vous mettront au fait de toute cette histoire. Dites-moi naturellement si cela vous fera plaisir, ou si le simple récit du Craufurd vous suffira.

Nous avons ici le General Burgoyne,[5] il a fait un voyage à Chanteloup. M. Stanley y doit aller je crois le mois prochain. Si ce voyage ne vous avait pas déplu je serais ravie de l'avoir fait, mais il m'a coûté un peu cher ; vous entendez bien que ce n'est pas des frais du voyage dont je parle ?

Vous dites tant de mal de votre tragédie que je craindrais de vous commettre en la faisant traduire ; je n'aimerais pas vous exposer à la critique, mais moi je serais charmée d'en avoir la traduction ; envoyez-la toujours, je la ferai écorcher par Wiart.

Les Duchesses du Carrousel [6] vous aiment beaucoup et me chargent souvent de vous le dire. La jeune était hier à Roissy, elle en revient aujourd'hui, je souperai demain chez sa mère ; je donne à souper ce soir à dix ou douze personnes, les Beauvau, Mme de Poix, les trois oiseaux, quoique l'oiseau mère et la nièce soient très-brouillées ; les hommes seront le Caraccioli, le Craufurd, Pont-de-Veyle, et le Creutz. Celui-ci m'a forcé d'écrire au Roi de Suède. Ma correspondance à Chanteloup est toujours fort intime. Je suis bien avec tout le monde, jugez s'il y aurait eu le sens commun que je fusse mal avec vous.

Voulez-vous que je vous dise une petite chanson, tant soit peu libre ? Elle est de M. de Tressan, composé dans un lieu peu honnête, sur l'air d'un noël, *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée ?*

"Peut-être ai-je aimé ta grand'mère
À dix-huit ans ;
Peut-être ai-je baisé ta mère
À quarante ans ;
Et cependant déjà je grille,
Et je prétends
Embrasser leur petite-fille
À soixante ans."

J'ai votre habit de parfilage, vous l'enverrai-je par M. Crau-

[5] John Burgoyne (1722–92), soldat et auteur dramatique, resté surtout célèbre pour s'être rendu aux Américaines à Saratoga en 1777, et pour sa comédie de *L'Héritière*, représentée en 1786. Burgoyne était bien connu du Duc de Choiseul, ayant habité quelques années avec sa femme, Lady Charlotte Burgoyne (*née* Stanley), dans une petite maison près de Chanteloup.

[6] Les Duchesses de la Vallière et de Châtillon.

furd ? Ou fera-t-il dire ainsi que le médaillon, que vous n'aimez pas les présents ?

J'allais oublier de vous dire que M. Craufurd m'a priée d'obtenir de vous deux exemplaires, un pour lui, et l'autre pour une personne dont j'ai oublié le nom.

LETTRE 376

Paris, ce 14 octobre 1772.

Je m'en étais doutée, et j'aurais cru en être sûre dans tout autre temps ; mais j'avais pris pour une continuation de la pénitence que vous m'aviez imposée pour mes forfaits, votre long silence. Voilà donc ce silence expliqué,[1] et dans le moment même où, en attendant et en espérant une lettre, je faisais le projet de celle que je vous écrirais en réponse ; je me préparais à vous dire, en cas que vous vous moquassiez de moi, ou que vous me traitassiez de Turc à More, que comme les gens avec qui je vis étaient beaucoup moins éclairés que vous, je vous priais de ne leur point faire remarquer ceux de mes défauts qui leur étaient échappés ; l'esprit romanesque, par exemple, parce que jusqu'à présent ils avaient cru que le peu d'esprit que j'avais était simple et sans recherche, et surtout éloigné de toute emphase et affectation ; j'aurais ajouté que votre silence ne me faisait point de peine, parce que je ne voulais de vous aucune complaisance, et qu'il fallait que vous eussiez autant de besoin de m'écrire et de recevoir de mes lettres, que je peux en avoir moi-même.

De plus, je vous aurais encore dit que j'avais une grâce à vous demander, qui était de me donner votre parole d'honneur que si vous étiez malade, ou même incommodé, vous me le manderiez, afin que dans les temps où je n'entendrais point parler de vous, je fusse sûre que vous vous portiez bien, et que je n'eusse pas deux inquiétudes à la fois, l'une de votre santé, et l'autre de ce mot exécrable.

Autre circonstance que je veux vous conter, c'est que n'ayant pas dormi de la nuit et ne m'étant endormie qu'à midi passé j'ai rêvé que j'étais dans une boutique du Palais, qu'une femme de ma connaissance m'avait abordée, que je lui avais demandé si

LETTRE 376.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Walpole souffrait d'une très-cruelle attaque de goutte, qui l'avait atteint au commencement du mois.

le facteur était arrivé, si elle savait qu'il y eût des lettres pour moi ; elle m'a dit qu'il n'y en avait point ni qu'il n'y en aurait plus, parce que l'on venait de vous donner un emploi considérable, que vous étiez le favori du Roi et que vous alliez gouverner despotiquement l'Angleterre ; que vous ne voudriez plus avoir aucune correspondance dans ce pays-ci. J'ai été un peu frappée de cette nouvelle, je me suis réveillée, j'ai sonné, et l'on m'a apporté votre lettre ; elle me cause, je vous l'avoue, un peu d'inquiétude, mais tout ce préambule doit vous faire espérer que je saurai la dissimuler. Je me borne donc à vous dire que vous m'obligerez infiniment si vous voulez bien me donner de vos nouvelles, je me garderai de m'adresser à personne pour en savoir, pas même à Mme Churchill, quoique cela dût être très-naturel si elle était avec vous, c'est-à-dire si vous étiez tous deux à Londres. Mais je croirais maintenant faire un pêché capital si je m'adressais à elle, ainsi qu'à tout autre ; ce qui, je l'avoue, ne devrait pas paraître une peccadille.

Le Général Burgoyne doit vous avoir envoyé de quoi faire un habit de mon effilage où vous avez travaillé vous-même. Si vous voyiez ce Général, il vous dira que m'ayant demandé en partant mes commissions, je lui avais dit en présence de M. Craufurd qui était chez moi, "Donnez-moi, Monsieur, de vos nouvelles, de celles de madame votre femme, et vous y ajouterez de celles de la santé de M. Walpole et des folies de M. Craufurd." Je vous préviens sur le compte qu'il vous rendra pour prévenir la colère que vous pourriez avoir de ce que je lui ai parlé de votre santé.

Je voudrais pouvoir vous égayer et avoir un caractère aussi heureux que le vôtre ; mais on a, comme vous savez, celui qu'on a reçu de la nature, qui ne nous a pas consultés en nous donnant le jour ; j'aurais rejeté tous ses dons si j'en avais été la maîtresse.

Je vous envoie des vers de Voltaire que l'on a extraits de sa tragédie des *Lois de Minos*, que l'on représentera cet hiver, et j'y joins des vers qu'il a faits pour Mlle Clairon, à l'occasion d'une ode que Marmontel avait faite pour lui, pour l'inauguration de sa statue, et qu'elle récita chez elle, habillée en prêtresse, ayant mis le buste qu'elle a de lui sur une table, en posant sur sa tête une couronne de lauriers.

La Duchesse de Sully, fille de M. de Poyanne, à l'âge de vingt ans, est morte cette nuit, après une maladie de quinze jours d'une suite de couches. Mme de Poix a passé ces quinze jours

entiers auprès de son lit, sans se coucher que deux ou trois heures dans les vingt-quatre heures, prenant le temps où son amie paraissait plus tranquille. Les Beauvau devaient souper ce soir chez moi, mais ils n'y viendront pas. Ils ne sauraient la quitter. Elle est dans une affliction qui ressemble au désespoir : où placerez-vous ce sentiment ? Il ne vous paraîtra pas vraisemblable ; oserez-vous dire qu'il est romanesque ? Il ne paraît ainsi à personne, et moins à moi, je l'avoue, qu'à qui que ce soit. Adieu.

M. Craufurd est plus malade que jamais, je le plains très-véritablement ; il est juste que l'on compatisse à ses maux, car il compatit à ceux des autres ; il vous portera la relation par lettre de ce qui me regarde ; si cela vous ennuie vous ne le lirez point et vous vous contenterez de ce qu'il vous racontera. Adieu, vous voyez bien qu'on n'est pas incorrigible, il serait généreux à vous de répondre à ce qu'on ne dit pas et que vous devez entendre.

3ème ACTE

"Du ciel qui conduit tout, la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ses grands changements :
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés !
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez ;
Rien ne peut arrêter votre main bienfaisante ;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

4ème ACTE

Allez : dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop longtemps pour faiblesse ils ont pris ma clémence ;
Que de leurs attentats mon courage est lassé ;
Que cet autel affreux, par mes mains renversé,
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée
Ne distillera plus les flots de son poison
Sur moi, sur mon État, sur ma triste maison.
Je suis roi, je suis père, et veux agir en maître ;
Et vous, qui ne savez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous.

Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée :
Il faut dans ce moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher sous votre souverain."

" Les talents, l'esprit, le génie
Chez Clairon sont très-assidus ;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus,
Pour célébrer certaine orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux moments de ma vie
Sout tous ceux que je n'ai point vus.
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous ;
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage."

LETTRE 377

Ce mercredi 21e octobre 1773.

J'ai trouvé le temps bien long, et il y a bien des moments à passer d'un mercredi à l'autre, surtout quand on passe les nuits sans dormir. J'espère que quand vous recevrez cette lettre, votre goutte sera sur sa fin, et qu'il ne sera plus besoin d'avoir recours aux expédients pour donner de vos nouvelles. Mais si malheureusement vous étiez encore dans le même état, ne pourriez-vous pas faire écrire à M. Craufurd ? Je comprends que personne chez vous ne sait le français, mais n'y a-t-il personne qui sache écrire ?

Wiart est absent pour dix ou douze jours ; j'espère que je ne serai pas ce temps-là sans avoir de vos nouvelles, et s'il arrive un bulletin anglais en son absence, M. Craufurd le traduira.

La grâce que je vous demande est d'en user avec moi, comme vous voudriez que j'en usasse avec vous, si j'étais malade.

L'Abbé Barthélemy s'est cassé la clavicule en tombant de cheval. J'ai tous les jours un bulletin ; celui d'aujourd'hui est fort bon.

Je crois que M. Craufurd ne s'en retournera que les premiers jours de novembre. Quoique je sois bien aise de l'avoir ici, je voudrais qu'il fût à portée de me donner de vos nouvelles. Je désire fort d'en recevoir dimanche. Celles que je reçois

Lettre 377.—Inédite.

aujourd'hui sont du 12, c'est de bien ancienne date, et comme elles ne sont pas fort bonnes j'en attends d'autres avec grande impatience.

LETTRE 378

Dimanche, ce 25 octobre 1772.

Je me mourais de peur de n'avoir pas de vos nouvelles, et encore plus d'en avoir de mauvaises. Je ne trouve pas celles-ci trop bonnes, mais elles me calment sur de plus grandes inquiétudes ; votre faiblesse et vos souffrances m'affligent beaucoup, mais je ne veux vous en rien dire. Je suis fort touchée du soin que vous voulez bien avoir de me donner de vos nouvelles ; c'est un baume qui guérit toutes mes blessures.

Je voudrais pouvoir vous mander quelque chose qui vous amusât ; je ne sais que le testament de M. d'Ussé qui puisse vous divertir un peu. Vous rappelez-vous de l'avoir vu chez le Président ou chez Mme de Rochefort ? C'était un vieillard de mon âge ; distrait, ennuyeux, assez fou, et qui avait de l'esprit, grand partisan de Mlle de Lespinasse. Il lui laisse le *Dictionnaire* de Moréri, *nouvelle édition ;* à Mme de Choiseul-Betz, son violon ; à Mme Rondet, ses chenets, pelle et pincette ; à Monsieur le Duc d'Aumont, son pupitre ; à Pont-de-Veyle et à d'Argental, ses livres de musique, etc. Je n'en ai pas retenu davantage.

Je crois vous avoir mandé dans ma dernière lettre que l'Abbé Barthélemy s'était cassé la clavicule en tombant de cheval. Il est parfaitement guéri. Vous ne me mandez point si le Général Burgoyne vous a remis mon effilage, je ne crois pas qu'on l'ait saisi à la douane.

J'attends un petit ouvrage de Voltaire ; je vous l'enverrai dès que je l'aurai reçu ; c'est une *Épître à Horace ;* on dit qu'elle est fort jolie. Il y a un autre Horace qui n'en reçoit pas d'aussi bonnes, mais il doit être bien sûr de n'en jamais recevoir qui puissent le fâcher ; pour ne pas l'ennuyer, c'est une autre affaire ; je n'en répondrais pas.

Mon projet est de vous envoyer toutes sortes de rapsodies par M. Craufurd ; je ne pénètre pas ce qui le retient ici si longtemps ; ce n'est certainement pas parce qu'il s'y amuse. Il s'ennuie à

LETTRE 378.—Incomplète dans les éditions précédentes, dans lesquelles cette lettre a été placée parmi celles de 1773.

la mort, et prétend toujours être fort malade ; il n'y a jamais eu deux êtres plus différents que vous et lui. Je le vois tous les jours ; je me crois un prodige de raison en comparaison de lui.

Il y a bien peu de monde à Paris ; Fontainebleau en enlève la plus grande partie ; il en reste encore dans les campagnes particulières, et dans celles des Princes. Je ne sors point, je soupe presque tous les jours chez moi, et sans votre maudite goutte, je serais tranquille, et assez contente ; je m'en rapporte à votre amitié pour avoir de vos nouvelles, rapportez-vous-en à la mienne pour ouvrir mes lettres à tout jamais sans trouble et sans crainte.

Adieu jusqu'à mercredi.

LETTRE 379

Ce mercredi 28e octobre.

J'attendais aujourd'hui de vos nouvelles, il n'y a point eu de courrier. J'espère qu'il arrivera demain, et qu'il m'apportera un bulletin. J'ai une grande impatience d'apprendre que vous êtes quitte de vos douleurs, que vous avez l'usage de vos mains et de vos pieds, et que vos forces reviennent. Je désire tout cela bien plus que je ne désire de rattraper le sommeil ; je m'accoutume à m'en passer, et je ne m'accoutumerais jamais à vous savoir malade. J'admire votre douceur et votre patience. Vous passez la journée seul, cela est triste ; mais je comprends que cela vaut encore mieux que des compagnies gênantes et ennuyeuses. Je voudrais savoir ce qui pourrait vous amuser, ma correspondance à Chanteloup produit quelquefois des choses fort plaisantes, mais il faudrait faire l'histoire de ce qui les amènent, ce qui serait un peu long ; et s'il arrivait que cela vous ennuyât j'en serais pour ma peine. Je n'aime point à écrire, vous ne le croyez pas, mais ce n'est pas le seul faux jugement que vous portez de moi.

Wiart est toujours absent ; il reviendra samedi ; j'aurai alors à répondre peut-être à deux billets de vous ; mais à un certainement, à moins que vous n'ayez été plus malade, Dieu m'en préserve !

LETTRE 379.—Inédite.

LETTRE 380

Ce dimanche 1er novembre 1772.

Je crains que vous ne soyez fatigué de mes lettres et que vous ne les traitiez de persécutions, mais qu'y puis-je faire ? Je n'ai point de vos nouvelles, et je crains que vous n'oubliez que je suis encore au monde. Si vous vous rappelez mon souvenir vous devez penser que je suis inquiète, les dernières nouvelles étaient du 20, et elles n'étaient pas bonnes. Le courrier n'est point arrivé aujourd'hui. Peut-être n'est-il retardé que d'un jour et que je recevrai demain un billet. Je l'attends, je l'avoue, avec impatience. On ne gagne rien à être raisonnable ; si on se préserve d'un malheur, il en survient un autre, c'est ce qu'on éprouve en toute occasion. J'en ai la preuve dans ce moment-ci ; Wiart, dont l'absence m'avait fait de la peine, revint hier, et sa femme dans le même temps tomba malade. Il le deviendra peut-être lui-même par son extrême inquiétude. Elle est cause que je ne fais pas cette lettre plus longue, et vous êtes capable de dire " à quelque chose le malheur est bon."

LETTRE 381

Paris, ce 4 novembre 1772.

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 26. Vos nouvelles sont d'ancienne date, et je n'en peux pas avoir d'autres avant dimanche. Je ne vous parlerai pas de mes inquiétudes, vous devez vous douter de tout ce que je pense, sachez-moi gré de mon silence ; il est impossible que vous puissiez l'attribuer à l'indifférence. J'en suis bien éloignée ; le détail de vos souffrances, de votre faiblesse, l'idée que vous ne reprendrez jamais vos forces et les dernières lignes de votre lettre m'ont terriblement affectée. Vous me souhaitez des biens, des félicités, vous ne voulez plus que je m'inquiète de votre état parce que l'on doit vous mettre au nombre des morts plutôt que des vivants. Comment avez-vous pu m'articuler telles paroles, et mettre ma sensibilité à une telle épreuve ? Eh bien ! j'aurai le courage et la sagesse de me taire.

Je vous demande une grâce, c'est de ne me plus écrire de

Lettre 380.—Inédite.

Lettre 381.—Inédite.

votre main, je ne peux pas supporter l'idée d'augmenter vos souffrances, il est impossible que vous n'ayez pas quelqu'un qui puisse écrire des bulletins ; tant que vous souffrirez je m'en contenterai ; que j'aie du moins la satisfaction de ne vous point faire de mal. Je me laisse aller à l'espoir que les premières nouvelles seront meilleures. Je me flatte que quand vous serez quitte des douleurs vous ne tarderez pas à reprendre vos forces. Je voudrais que votre corps en eût autant que votre âme. Je suis dans l'admiration de votre courage et de votre patience.

De quoi vous êtes-vous nourri depuis votre goutte ? Il faudra vous remettre bien petit à petit aux aliments solides. Une indigestion serait bien dangereuse.

Adieu, je ne veux pas vous fatiguer ; quand vous vous porterez bien je tâcherai de vous amuser.

LETTRE 382

Paris, ce mercredi 11 novembre 1772.

Si vous n'aviez pas été aussi malade je me réjouirais que vous eussiez été puni de vos ridicules idées ; mais que vous en ayez pensé étouffer, cela est trop fort. Comment faire pour vous rassurer ? Faut-il vous dire la vérité ? et la croirez-vous ? Je n'ai plus besoin de gêne et de contrainte pour vous satisfaire, je suis toute aussi raisonnable que vous le désirez ; mais ne traitons plus cette matière, et parlons de votre santé.

Je voudrais savoir de quoi vous vivez et si vous ne consultez personne ? J'ai eu bien tort, je l'avoue, de vous parler de mes insomnies, assurément je ne prétendais pas me faire plaindre et les mettre en comparaison des vôtres. On ne peut être plus malade que vous l'avez été, on ne peut guère être plus inquiète que je l'étais ; Dieu merci ! me voilà rassurée pour l'essentiel. Votre convalescence sera bien longue, mais vous êtes si raisonnable que vous ne ferez point de fautes j'en suis sûre. Vous avez à de certains égards une très-bonne tête. Je vais à présent attendre plus tranquillement de vos nouvelles, les deux dernières postes ont été retardées de trois jours.

Je ne me ressouviens plus de ce que je vous écris d'un ordinaire à l'autre. Est-ce que je ne vous avais pas mandé le sujet

Lettre 382.—Inédite.

de l'absence de Wiart? Il trouva sa femme bien malade à son retour. Elle se porte bien présentement.

Le petit Craufurd depuis trois ou quatre jours est réellement assez malade, il est menacé de la dysenterie. Il voit Bouvart,[1] et il ne fait rien de ce qu'il lui ordonne. Il ne sort point, je le vais voir et cela me dérange un peu, je suis si accoutumée à mon tonneau que je ne le quitte qu'avec regret; mais il passerait ses journées tout seul sans M. Francès et moi. C'est dommage qu'il ait une si mauvaise tête, il a de l'esprit et un bien bon cœur. Il compte partir bientôt si sa santé lui permet, je vous enverrai par lui plusieurs rogatons, ils pourront bien ne vous point amuser. Peu de choses vous intéressent et je trouve cela fort naturel, je suis à peu près de même, mais si par hasard vous avez quelque curiosité sur moi et sur ce qui m'environne, M. Craufurd pourra vous satisfaire, vous n'aurez qu'a l'interroger; il n'osera pas vous dire qu'il a eu ici beaucoup de succès. Les dames de Boufflers, Comtesse et Marquise, Mmes de Cambis et de Bussy l'ont fort recherché. Cette dernière a eu une drôle de conduite avec moi; cela ne vaut pas la peine de vous être conté, et on ne peut pas être moins en train d'écrire que je le suis dans ce moment.

Nous avons eu ici Milord, Milady Spencer [2] et leur fille.[3] La fille a été trouvée de toute beauté, sa mère très-aimable, toute la famille est à Montpellier, ils reviendront ici au mois de mars, et ils comptent y passer deux ou trois mois. Je crois cette Milady une très-bonne femme, mais excepté vous et M. Craufurd je n'aime aucun Anglais. Je pourrais peut-être aussi dire avec vérité d'aucune autre nation, pas même de la mienne.

Mme de la Vallière ne se porte pas bien depuis quelques jours, son estomac est dérangé, elle est d'une extrême faiblesse.

[1] Michel-Philippe Bouvart (1717–87), célèbre médecin.

[2] Margaret-Georgiana Poyntz, Comtesse Spencer. Elle était une personne d'extrême charme, discrétion et dignité. Sa petite-fille, la Comtesse Granville, hérita de ses qualités, mais non de la beauté de sa mère, qui est la fille ici mentionnée. Elle écrit en 1810 de Lady Spencer:—"Ma grand'mère est arrivée ici hier matin. Elle a été vraiment charmante, et j'ai été charmée de la voir si heureuse, et à l'aise avec Granville . . . Je pourrais me figurer qu'elle a passé ici la moitié de ses jours, et elle a une façon parfaite d'être dans son assiette où qu'elle se trouve, qui excite toujours ma surprise et mon admiration. Des heures très-raisonnables, de très-bons livres, et d'interminables parties d'échecs, sont juste ce qui lui convient." (*Lettres de Harriet Comtesse Granville*, tome i, p. 6.) Lady Spencer mourut en 1814.

[3] Lady Georgiana Spencer, mariée en 1774 à William Cavendish, cinquième Duc de Devonshire. La Duchesse fut renommée tant pour sa beauté que pour sa politique Whig. Walpole, qui apparemment ne partageait pas l'opinion de ses contemporains sur sa beauté, écrit d'elle comme suit à Lady Ossory dans une lettre du 1 février 1775:—"La Duchesse de Devonshire, sans être une beauté, les éclipse toutes; sa jeunesse, sa personne, sa bonté libérale, son bon sens, sa modestie enjouée et sa familiarité modeste, font d'elle un phenomène." (*Lettres*, tome ix, p. 161.)

Je passe souvent les soirées chez elle, je reviens me coucher à minuit et je suis toute accoutumée à ce train de vie. Ce qui me fait le plus de peine présentement c'est de ne trouver aucun livre qui m'amuse.

Je vous enverrai une épître [4] de Voltaire, dont vous ne serez pas fort content à ce que je crois, j'y joindrai les deux dernières lettres que j'en ai reçues. Ma correspondance avec Chanteloup devient un peu languissante, ma paresse s'en accommode. Je ne me suis point trop ennuyée du séjour de Fontainebleau, je me passe facilement de compagnie ; tant que cette disposition me durera, j'en serai fort aise, elle convient à mon âge, mais je ne réponds pas qu'elle dure. Je ne compte pas plus sur moi que sur les autres, on peut répondre jusqu'à un certain point de sa conduite, mais de ses dispositions, qu'est-ce qui en peut répondre ?

Adieu, n'ayez plus de terreurs, et si vous pouvez, ne me faites plus de menaces.

LETTRE 383

Ce dimanche 15 novembre 1772.

Vous m'avez crue folle, je vous le pardonne ; vous croyez que la sensibilité et la tendresse ne doivent point être dans l'amitié, qu'elles supposent d'autres sentiments ; vous vous trompez, mais j'abandonne cette matière. Tout ce que vous pourrez penser du passé ne me fait plus rien. Vous n'aurez pas de sujets à l'avenir de porter des jugements aussi faux.

M. Craufurd vous rendra plusieurs rogatons que j'hésite un peu à vous envoyer. Mais je suppose que dans vos heures de loisir vous pourrez les parcourir.

L'affaire de M. de la Borde pourra vous surprendre ; j'en fis la proposition à M. de Beauvau, sans trop imaginer qu'elle fût acceptable ; mais mon âge, et la facilité que ces personnes ont à se défaire de ces sortes d'effets sans risquer d'y perdre, m'y détermina.[1] M. de Beauvau partit le lendemain pour aller passer

[4] L'*Épître à Horace*.

LETTRE 383.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand avait fait proposer à M. de la Borde, par son ami le Prince de Beauvau, de convertir quelque capital qu'elle avait dans les fonds publics, dans une rente viagère, dans l'idée d'augmenter par là ses revenus. (B.)

quelques jours à la campagne du dit La Borde ; j'eus quelque repentir de la commission dont il était chargé, et je me flattai qu'il ne l'exécuterait pas ; il m'avait dit de lui faire une lettre qui expliquât mes intentions et qu'il pût montrer à M. de la Borde ; vous la lirez, et vous apprendrez par celles qui suivent quelle en a été l'issue. Peut-être me désapprouverez-vous.

Les autres papiers sont des plaisanteries que vous trouverez peut-être bien fades, mais que puis-je vous dire de plus piquant ? M. Craufurd vous racontera la vie que je mène ; il vous dira, s'il veut parler franchement, qu'il me trouve excessivement vieillie et de corps et d'esprit ; que le nombre de mes connaissances est assez étendu, mais que je n'ai pas un ami, excepté Pont-de-Veyle, qui les trois quarts du temps m'impatiente à mourir ; que la Sanadona est d'une platitude extrême, que je vis cependant fort bien avec elle, qu'elle me fait faire une étude de la patience et de l'ennui ; qu'enfin je suis assez raisonnable, mais pas infiniment heureuse, étant fort peu contente de tout ce qui m'environne, et moins de moi que de personne. Ma santé est médiocre, mais je n'en désire pas une meilleure, je serais fâchée d'avoir plus de forces et d'activité ; mais ce que je voudrais, ce serait d'être dévote, d'avoir de la foi, non pas pour transporter des montagnes, *ni pour passer les mers à pied sec*, mais pour aller de mon tonneau à ma tribune, et remplir mes journées de pratiques qui, par un nouveau tour d'imagination, vaudraient pour le moins autant que toutes mes occupations présentes. Je lirais des sermons au lieu de romans, la *Bible* au lieu de fables, la *Vie des Saints* au lieu de l'histoire, et je m'ennuierais moins ou pas plus de ces lectures que de toutes celles que je fais à présent ; je supporterais plus patiemment les défauts et les vices de tout le monde, je serais moins choquée, moins révoltée des ridicules, de la fausseté, des menteries que l'on entend, et qu'on trouve sans cesse ; enfin j'aurais un objet à qui j'offrirais toutes mes peines, et à qui je ferais le sacrifice de tous mes désirs. Voilà les châteaux en Espagne que je fais dans mes insomnies. Quand je vous en parle, ce n'est pas pour m'en plaindre, c'est souvent, dans les vingt-quatre heures, le temps où je m'ennuie le moins.

Demain j'aurai une grande assemblée chez moi. Lekain viendra lire les *Lois de Minos* que l'on donnera le mois prochain ; Voltaire l'en a prié par un billet qu'il m'a envoyé pour lui, en même temps que son *Épître à Horace* que je vous envoie, et qui vous fera convenir, si je ne me trompe, que vous n'êtes

pas le seul Horace qui reçoive d'ennuyeuses épîtres. Je continuerai celle-ci jusqu'au départ de M. Craufurd.

Ce samedi 21, à onze heures du matin.

C'est demain que doit partir le petit Craufurd. J'aurais extrêmement désiré qu'il fût resté deux ou trois jours de plus, j'aurais voulu avoir de vos nouvelles avant son départ, pour savoir si j'écris à un homme sain ou à un homme bien malade. Votre dernière lettre m'a *un peu* alarmée, et peut-être n'aurai-je de vos nouvelles que mardi ou mercredi. J'ai donné toutes mes instructions à M. Craufurd ; il sera en état de répondre à toutes les questions que vous pourriez lui faire ; il vous porte huit estampes de la *Chronologie* du Président, elles ne seront en vente qu'à la fin de la semaine prochaine ; Wiart ne les a obtenues de Cochin que parce qu'on lui a dit que c'était pour l'Angleterre ; il y en aura encore seize.

J'ai, depuis le mois de juillet, trois in-folio et deux in-quarto des lettres de Mme de Maintenon au Cardinal et au Maréchal de Noailles ; un de ces in-quarto est des lettres de Mme des Ursins à Mme de Maintenon ; je fais copier celles-ci, et je chercherai quelque occasion de vous les envoyer ; elles sont assez curieuses, elles contiennent tout ce qui s'est passé depuis la fin de 1706 jusqu'à la fin de 1709. Il est plaisant qu'on me laisse ces manuscrits ! J'attends qu'on me les redemande, peut-être les a-t-on oubliés : ils ne valent pas les *Mémoires* de Saint-Simon, il s'en faut bien.

Je suis un peu honteuse de toutes les rapsodies que je vous envoie, ce sont les événements importants de la vie que je mène.

J'eus hier à souper le Duc et la Duchesse de Manchester,[2] et leur sœur Caroline Montagu.[3] La Duchesse me paraît aimable. Je pris hier au soir ma casse ; elle me tourmente un peu actuellement, ainsi je vous dis adieu jusqu'à mercredi, j'aurai alors de vos nouvelles, à ce que j'espère.

P.S. À trois heures d'après-midi.

Comment donc ! c'est un prodige, il m'arrive ce que je désirais. Je reçois une lettre que je n'espérais que mardi ou mercredi, et le commencement de cette lettre est ravissant ! Mais

[2] George Montagu, quatrième Duc de Manchester (1737–88). Sa femme était de la famille des Dashwood, de l'Oxfordshire.

[3] Lady Caroline Montagu, sœur du Duc. Elle épousa en 1775 l'honorable Charles Herbert, frère du Comte de Carnarvon.

ce qui suit n'est pas de même, et ce pied douloureux, et cette main qui s'enfle, me font craindre que ce ne soit pas une affaire finie.

Vous me demandez de quoi fournir à la conversation ; vous recevrez une grande abondance de pauvretés dont vous ne pourrez pas faire usage, si ce n'est du paquet de Voltaire.

Je ne me souviens plus si je vous ai envoyé *Les Systèmes et les Cabales*.[4] Wiart prétend que oui ; si vous ne les avez pas, je vous les enverrai par quelque autre occasion ; notre littérature ne nous produit que des platitudes abominables ; c'est un de mes plus grands malheurs de ne savoir plus que lire : je rabâche tous les anciens livres. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous amuser, mais je ne sais plus ce que c'est qu'amusements.

Mon paquet de Chanteloup était fermé ; je ne l'ouvrirai pas, mais je vous envoie des chansons qui furent faites pendant que j'y étais. Vous savez que la mode est le parfilage ; tous les présents qu'on fait sont de fil d'or à qui l'on donne toutes sortes de formes, chapeau, perruque, puits, souricière, chien, chat, oiseau : c'est la folie présente, et qui fait briller le faste et la magnificence, parce qu'on réduit à rien ce qui est fort cher. Je n'ai point donné dans ce travers, et je m'en tiens à faire de rien quelque petite chose. J'ai déjà fait de mon effilage soixante-dix aunes de tricot. Bon ! il n'est pas vrai que vous ayez trouvé votre habit joli ? Oserez-vous le porter ? J'ai pensé que sa destination serait d'être donné à Philippe,[5] et je m'en serais contentée ; jugez de ma gloire, si vous daignez le porter.

Le petit Craufurd soupe ici ce soir avec deux de ses amours, Mme de Roncherolles et Mme de Cambis ; il était bien malade hier au soir, il devait aller à Versailles ce matin pour une affaire qu'il a à traiter avec M. d'Aiguillon, et à laquelle je ne crois pas qu'il réussisse. Il reviendra sans doute de mauvaise humeur, et peut-être trop malade pour partir demain, j'en serais fâchée, car j'ai impatience qu'il vous aille trouver.

Notre chose publique va toujours de même. Le Chancelier et le d'Aiguillon sont toujours à couteaux tirés ; tous les ministres sont réunis avec ce dernier, il n'y a que le Monteynard qui soit du parti de l'autre. La dame est toujours triomphante ; plusieurs dames se présentent pour grossir sa cour. On les essaye, et on en rejette la plupart.

[4] Par Voltaire.

[5] Philip Columb, valet de Walpole.

Madame la Duchesse de Mazarin est à demi admise, c'est-à-dire qu'elle est comme sont les doubles au théâtre. La Princesse de Kinski [6] a été rejetée ; la Princesse de Montmorency s'est retirée depuis qu'on a reçu Mme de Mazarin. Ce qu'il y a de bien plaisant, c'est que toutes les dames ne veulent point aller au spectacle avec celles qui sont admises.

Voilà tout ce que vous aurez pour le présent ; si le Craufurd ne part pas demain, je pourrai ajouter à cette lettre.

Ce dimanche.

Eh bien ! il n'est pas parti, mais il partira demain. Je reçois dans ce moment un billet de M. de Monaco, il me prie de demander à M. Craufurd le remède de Mlle Stephens pour quelqu'un qui souffre beaucoup ; apparemment il veut qu'on le lui envoie de Londres ; je ne crois pas que Craufurd en ait dans ses poches.

J'espère que les premières nouvelles que j'aurai de vous seront datées de votre cabinet. Je suis bien éloignée de croire que vous ne puissiez pas vous délivrer de cette horrible goutte, je suis bien persuadée qu'il y aurait des remèdes et des moyens de la prevenir.

Je vous envoie une découpure que vous reconnaîtrez aisément. Elle est faite par M. Hubert,[7] je veux le forcer à faire la mienne, il ne veut pas.

Vous devez être bien fatigué de cette longue lecture, je vous promets que je n'écrirai pas une panse d'*a* d'ici à dimanche.

Le souper d'hier [8] se passa fort bien, il y eut beaucoup d'émulation entre les deux dames ; je crois que l'ancienne à la préférence ; ce titre n'est pas également avantageux à tout le monde, car moi par exemple, je suis fort baissée, je ne suis plus qu'au rang des devoirs, mais je m'en contente.

[6] Née Palfy. (B.)

[7] Jean Hubert (1722–90), membre du conseil des Deux-Cents à Genève. Marmontel, qui rencontra Hubert chez Voltaire, à Ferney, parle ainsi de lui dans ses *Mémoires* :—" On eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpait en profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'avait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentaient rêvant, écrivant, agissant et dans toutes ses attitudes."

[8] Le souper de M. Craufurd chez Mme du Deffand, avec Mesdames de Roncherolles (" l'ancienne ") et de Cambis.

LETTRE 384

Ce lundi, 16 novembre 1772.

La poste cette fois-ci n'a retardé que d'un jour. Je n'ai jamais songé à vous faire des reproches, je n'ai qu'à me louer de votre exactitude ; je ne m'en suis prise qu'aux vents, qui me faisaient recevoir de vos nouvelles de trop ancienne date.

Celles que vous me donnez aujourd'hui de votre goutte m'affligent extrêmement. Deux mois de souffrances ! rien n'est si terrible ; est-ce que les bottines n'ont plus aucun succès ? Vous devez être d'une étrange faiblesse. Je comprends que tout doit être fatigue pour vous, que vous ne pouvez pas parler, et que même vous ne pourriez pas entendre lire ; je sens, comme je le dois, l'effort que vous vous faites pour m'écrire. Je vous l'ai dit et je vous le répète, je me contenterais des bulletins ; le plus grand chagrin de ma vie serait de vous causer le moindre mal, je ne vous en ferai volontairement d'aucun genre, soyez-en sûr, et sans examiner ni approfondir ce qui est juste ou injuste, raisonnable ou déraisonnable, je souscrirai toujours à vos volontés et à vos décisions.

Je ne sais quand vous reverrez le petit Craufurd. Je prévois que ce pourra bien être la semaine prochaine ; je prépare tous les rogatons que je vous enverrai par lui, je lui recommanderai de ne vous les remettre que quand vous les lui demanderez. Je ne veux point qu'ils arrivent mal-à-propos et que ce soit un acte de complaisance que vous feriez en prenant la peine de les lire.

J'appris avec plaisir que M. Conway avait le gouvernement de l'île de Jersey, et que la manière dont il lui a été donné a été très-obligeante.[1]

Je ne sais si en vous parlant du testament de M. d'Ussé je vous ai raconté la conduite de mademoiselle sa sœur qui (sauf la répétition) s'est excusée de quitter son Évêque de Lisieux, disant qu'elle avait une fluxion sur les dents, mais elle a eu la précaution d'envoyer sa procuration à un prêtre qui logeait avec son frère et elle pour qu'il exécutât ses volontés quand son frère serait mort. Elle a depuis écrit à M. de Maurepas, qu'elle aurait désiré faire présent à Mme de Maurepas d'une bague que M. de

Lettre 384.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La faveur était d'autant plus grande que Conway avait récemment offensé le Roi en combattant le "Royal Marriage Bill."

Cereste avait donné à son frère, mais que toutes réflexions faites qu'elle la donnait à l'Évêque de Lisieux qui la nourrissait depuis cinq ans, que voulant pourtant lui faire un présent, elle lui envoyait le catalogue de sa bibliothèque pour qu'il choisît les livres qui lui conviendraient.

Je ne sais si vous savez que M. de Cereste, en terme circonspecte, était le sigisbée de Mme de Maurepas ; son mari pâme de rire.

Ce mardi 17.

Hier au soir j'eus assez de monde à souper ; Lekain, à la prière de Voltaire, vint nous faire la lecture des *Lois de Minos.* Ah ! je fus bien confirmée que la vieillesse ne fait que des efforts impuissants ; le temps de produire est passé, il ne faut plus penser à augmenter sa réputation, et pour ne la point diminuer, il ne faut plus faire parler de soi. Je suis bien trompée si cette pièce a le moindre succès ; il y a cependant quelques beaux vers. Dès qu'elle sera imprimée, je vous l'enverrai. On ne peut refuser à Voltaire la curiosité de le lire ; tant pis pour lui s'il s'expose à la critique. Son exemple doit servir de leçon non-seulement aux gens à talents, mais à tout le monde en général. On ne doit plus dans la vieillesse prétendre à aucun applaudissement ; il faut consentir à l'oubli, et le consentement qu'on y donne de bonne grâce peut du moins mettre à l'abri du mépris. Le petit Craufurd a assisté à cette lecture, il vous en rendra compte, mais il ne vous confiera pas combien les belles dames sont empressées pour lui ; il soupe ce soir chez l'Idole, qui voudrait bien qu'il lui trouvât plus d'esprit qu'à personne ; demain ce sera chez Mme de Bussy [2] ; celle-là voudrait être trouvée la plus belle. Mme de Cambis a aussi ses prétentions d'être jugée la plus piquante ; enfin il est si occupé par les empressements qu'on a pour lui, qu'il l'est beaucoup moins de sa santé. Je crois qu'il partira dimanche ; il soupera chez moi vendredi avec le Duc et la Duchesse de Manchester, et samedi avec sa bonne amie Mme de Roncherolles ; elle et moi nous sommes d'anciennes connaissances, des amies solides ; les petits soins ne sont pas pour nous, mais nous possédons une certaine confiance dont, en mon particulier, je suis fort satisfaite. Je vous répète encore qu'il vous portera de vrais rogatons, et qu'il m'a bien promis de ne vous les remettre que quand vous les lui demanderez.

[2] Née de Messey, sœur de l'Évêque de Valence, et mariée à M. de Bussy, commandant aux Indes. (B.) (Voyez la note 25 de la lettre 4.)

Les Duchesses du Carrousel me demandent souvent de vos nouvelles ; je leur ai dit votre état, elles m'ont bien recommandée de vous dire combien elles en étaient inquiètes et fâchées, je les vois très-assidûment, et tous les jours je me confirme dans la persuasion que tout est égal, et qu'on ne trouve pas mieux dans ceux qu'on préfère que dans ceux qu'on met au rebut ; il ne faut prendre que la superficie de toute chose, l'ennui qu'on veut éviter n'est pas pire que celui qu'on rencontre en cherchant à s'amuser. Enfin, enfin je suis d'un âge à prendre le temps comme il vient, et les gens comme ils sont. Quoique plus jeune que moi je désire que vous pensiez de même, je m'en trouverais bien. Adieu. Je voudrais que vous vous portassiez aussi bien que Wiart et sa femme, et que vous fussiez aussi touché de l'intérêt qu'on prend à vous, qu'ils sont reconnaissants de celui que vous voulez bien prendre à eux.

Je viens de relire ma lettre, je la trouve ennuyeuse à la mort, mais elle passera telle qu'elle est ; quand je raisonne, je ne sais ce que je dis.

LETTRE 385

Ce dimanche 29 novembre 1772.

Je commence à vous écrire avant l'arrivée du facteur, parce que, quand même il ne m'apporterait point de lettres de vous, il faut que vous en receviez une de moi.

M. Craufurd partit lundi dernier, je comptais qu'il arriverait à Londres hier au plus tard, et qu'il vous remettrait aujourd'hui ou demain le paquet dont je l'ai chargé, mais point du tout ; il a resté à Roye plusieurs jours, d'où il m'a écrit deux fois, la dernière du jeudi matin que je reçus hier ; il devait monter en chaise à midi, il ne savait pas si ce serait pour revenir à Paris ou pour aller à Calais ; je ne serais pas étonnée de le revoir aujourd'hui, cependant je crois qu'il continuera sa route ; il sera peut-être forcé de séjourner à Arras, et dans ce doute j'ai écrit à l'Évêque que je le priais de s'informer dans les auberges s'il n'y était pas, et d'en avoir tous les soins possibles, de me mander de ses nouvelles, et me faire savoir le jour de son départ.

Vous me ferez plaisir de prendre des mesures pour qu'on vous avertisse de son arrivée à Londres, et de ne pas tarder à

Lettre 385.—Inédite.

lui faire demander les deux paquets qu'il a pour vous. Je serais fâchée que celui qui contient une lettre pour vous et plusieurs autres courût le risque d'être égaré. L'autre paquet est un rouleau des estampes nouvelles de la *Chronologie* du Président ; cette perte serait peu importante parce qu'elle serait très-réparable.

Si vous êtes encore à votre campagne vous ne le verrez que cinq ou six jours après son arrivée. Il aura besoin de repos, sa santé réellement n'est pas bonne ; il a vu ici Bouvart, qui a, je crois, fort bien jugé son état et lui a écrit une ordonnance très-sensée, et dont je ne doute pas qu'il ne se trouve fort bien s'il a assez de bon sens pour l'observer, mais le lendemain qu'il l'a reçue il a commencé a faire tout le contraire. Il ne boit ordinairement point de vin. Bouvart lui défend expressément d'en boire, il en but de trois ou quatre sortes à dîner chez Mme du Châtelet, d'où il monta dans sa chaise de poste pour aller coucher à Senlis, et le lendemain à Roye il se crut pris de la dysenterie. Voilà son histoire. C'est un bien grand dommage qu'il ait une si mauvaise tête avec autant d'esprit et un aussi bon cœur. Je ne lui écrirai que quand je le saurai à Londres, ainsi ce ne pourra pas être avant jeudi. Faites-moi le plaisir de le lui dire, et que je ne lui ai point écrit dans sa route, ne sachant pas où devoir adresser ma lettre, mais que j'avais écrit aux Évêques d'Arras et de Saint-Omer pour le leur recommander en cas qu'il restât chez eux. En voilà bien long sur lui, venons à présent à vous ; cet article n'est pas le plus facile à traiter. Il ne faut pas que je vous marque trop d'inquiétude de votre état, il faut que je supporte patiemment les retards des courriers. J'ai un peu de peine, je l'avoue, à prendre autant sur moi. Il est près de trois heures, je vois bien que je n'aurai point de nouvelles aujourd'hui. S'il ne m'en arrive point on fermera cette lettre, si j'en reçois une j'y répondrai.

P.S.—Le facteur vient de passer ; il n'y a point de courrier, mais il m'apporte une lettre de M. Craufurd datée de Roye, et d'hier matin. Il a passé le vendredi dans son lit avec une grosse fièvre et de grandes douleurs. La nuit du vendredi au samedi la fièvre et les douleurs ont cessé, il croit qu'il pourra partir dimanche et dans quatre ou cinq jours s'embarquer, mais il est très-possible qu'il soit lundi au soir à Paris ; il prendra ce parti s'il ne se sent pas assez de force pour risquer le passage ; et s'il revient ici il prévoit qu'il sera obligé d'y passer l'hiver. Dans

cette incertitude enseignez-moi quelque moyen de vous faire tenir ce qu'il devait vous remettre. Ce sont des choses peu importantes, mais que je ne voudrais pas envoyer par la poste. Ce qui me fâche c'est qu'elles arriveront mal à propos ; elles auraient pu vous amuser dans votre solitude, mais elles perdront tout leur mérite si vous êtes rentré dans le monde. Je crois en vérité qu'il y un mauvais génie qui se mêle de nos affaires, et qui se divertit à troubler et à déranger notre correspondance. Il y survient toujours des inconvénients, tantôt d'une façon tantôt d'une autre, mais le pire de tout pour moi est de vous savoir malade et de ne point avoir de vos nouvelles. Vous recevrez cette lettre-ci peut-être deux ou trois jours après m'avoir écrit, et vous vous mettrez en colère de ce que je me plains ; mais ce n'est pas de vous que je me plains, mais c'est de la mer, des vents, des courriers, et des mauvais génies.

Adieu, j'espère que je recevrai une lettre entre ci et jeudi. J'y répondrai et je vous continuerai l'histoire de M. Craufurd.

LETTRE 386

Paris, ce lundi 30 novembre à 3 heures
après midi.

Je reçois dans cet instant votre lettre du 23. Je ne suis point contente de votre santé. Je crains que vous ne soyez pas absolument quitte de la goutte, et que vous ne puissiez pas encore retourner cette semaine à Londres. Quel malheur que vous ayez un corps aussi faible et aussi souffrant avec une âme aussi saine et aussi courageux ! Je me tiens à quatre pour ne vous pas louer, mais je ne puis taire que je ne connais personne dont l'esprit soit plus éclairé, qui ait plus de justesse et qui exprime mieux ce qu'il pense. Le portrait du petit Craufurd est parfait ; il n'est que trop vrai que j'ai plusieurs de ses défauts ; je les excuserais en lui et en moi, les croyant inséparables d'une grande sensibilité, mais vous êtes une preuve du contraire, vous savez vous conduire et servir d'exemple en donnant des leçons. Votre comparaison de la mine est parfaitement juste, et moi je suis parfaitement contente de vous. Êtes-vous content de moi ? Dites-le sans en craindre les suites, et que votre pénétration produise aujourd'hui la confiance. Je vous connais mieux que

Lettre 386.—Inédite.

je ne faisais, et sans avoir rien à changer sur mes sentiments, j'en changerai les expressions.

Je n'ai point de nouvelles aujourd'hui du petit Craufurd ; il arrivera peut-être ici ce soir ; j'en serais fâchée par plus d'une raison, la première l'état de sa santé, et la seconde par l'impatience que j'ai que vous le voyiez et qu'il puisse répondre à toutes les questions que vous lui ferez. Il vous racontera Mme de Bussy ; ce fait est trop indifférent pour prendre la peine de l'écrire.

Mlle Pitt [1] est arrivée mercredi, je l'appris hier par Mme de Mirepoix, qui venait de la quitter. Je lui demandai si je lui plairais, et si elle me plairait ; elle répondit poliment à la première question, et à la seconde elle me dit que je la trouverais un peu pesante. Ensuite nous parlâmes des gens du monde ; je lui dis (comme je le pense) que je n'en connaissais qu'un aimable, et que c'était son frère [2] ; et puis j'ajoutai " Il y en a encore un autre, M. Walpole."—" Ah ! oui," me dit-elle, " et beaucoup plus aimable que mon frère, parce qu'il a de la sensibilité et plus que j'en connais à personne." La conversation en resta là ; c'était chez M. de Monaco, où il y avait les Manchester. Je crois la Duchesse une fort bonne femme. Mais vous avez un goût bien baroque pour les figures ; la fille Spencer a été trouvée par tout le monde parfaitement belle.[3]

Les dames du Carrousel sont en très-bonne santé. Je ne puis vous dire le plaisir que vous me faites en marquant tant d'affection pour elles, ce n'est pas parce que je pense de même, c'est par une autre raison.

Comme cette lettre ne partira que jeudi, je vous quitte pour me lever, j'aurai le temps d'y ajouter ce que j'apprendrai de M. Craufurd.

Ce mercredi 2 décembre.

Par les nouvelles que j'eus de M. Craufurd il doit être aujourd'hui à Calais, et s'il ne survient point d'accident il sera vendredi à Londres. Je voudrais bien qu'il vous y trouvât, je n'ose

[1] Miss Anne Pitt, sœur du Comte de Chatham. Elle avait été demoiselle d'honneur de Caroline d'Anspach, femme de George II, et trésorière de la Princesse douairière de Galles, mère de George III. Miss Pitt était correspondante et amie d'Horace Walpole. Elle avait une grande ressemblance avec son frère Lord Chatham, tant de son esprit que de sa personne, mais chez elle l'excentricité dégénéra en insanité et elle mourut folle en 1781.

[2] Le Prince de Beauvau.

[3] Pour l'opinion de Walpole sur la beauté de Lady Georgiana, voyez la note 3 de la lettre 382.

l'espérer, mais vraisemblablement vous aurez reçu toutes mes paperasses avant que vous receviez cette dernière-ci. J'ai hésité à vous l'envoyer ; vous serez accablé par moi de toutes parts, de toute manière, mais regardez cela comme une corvée, comme une crise, dont les suites ne seront pas dangereuses.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire aujourd'hui. Le cuisinier de Milord Carlisle, frère de Couty, est ici ; il en partira le 13. Je vous enverrai par lui la réponse que La Harpe au nom d'Horace a faite à Voltaire.

Vous m'aviez promis votre tragédie, je crois que je pourrais la faire traduire. Mon plus grand chagrin, mais bien certainement mon plus grand ennui, c'est de n'avoir rien à lire.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes exempt de toutes douleurs, que votre poitrine se fortifie, que vos pieds vous soutiennent, que votre tête ne se trouble pas, et que votre cœur et votre esprit soient contents.

LETTRE 387

Ce dimanche 6 décembre 1772.

J'avais la plus grande espérance que la première lettre que je recevrais serait datée de Londres. Quand j'ai entendu "de Strawberry-Hill," j'ai été surprise bien désagréablement. Je ne cesse d'admirer votre courage et votre patience. Je ne suis point étonnée des réflexions tristes que vous faites, votre état les amène très-naturellement ; mais les conséquences que votre état présent vous fait prévoir pour l'avenir ne sont pas justes. Quand vos douleurs seront cessées, que vos forces seront revenues, vous saurez que vous n'êtes point vieux, et qu'avec vingt et tant d'années de plus que vous on existe et que l'on est encore quelquefois bien aise d'exister. C'est ce que je vous apprendrai quand vous m'aurez appris votre parfait rétablissement. Je ne vous donnerai point la fausse consolation de vous dire que cet accident passé vous en serez quitte pour toujours. Oh, non ! je ne le crois pas, mais votre goutte est périodique. Depuis que je vous connais vous l'avez eu tous les deux ans ; par ce calcul c'était cette année que vous deviez l'avoir. À tout autre qu'à vous j'aurais osé conseiller de changer d'air, et d'essayer si le passage de la mer ainsi que le changement de séjour ne pour-

LETTRE 387.—Inédite.

raient point prévenir cette maudite goutte. Enfin, elle vous a pris malheureusement à votre campagne, où vous êtes plus exposé à l'humidité et à tous les inconvénients de la saison, où vous êtes éloigné de tout secours, et j'ajoute de toute société, quoique vous puissiez penser que ce soit un bonheur. Pour moi je ne crois pas, et j'ai peine à concevoir que l'on puisse trouver aucune consolation quand en est réduit à soi-même.

Je vous remercie du détail que vous me faites de votre état. J'espère que vous voudrez bien continuer ; je vous le demande en grâce.

M. Craufurd doit être arrivé avant-hier vendredi à Londres. Il a séjourné depuis le mardi 24 jusqu'au dimanche 29 à Roye, se croyant pris de la dysenterie ; il en partit dimanche au soir qu'il alla coucher à Péronne, le lendemain à Béthune, le surlendemain à Saint-Omer, et mercredi il arriva à huit heures du soir à Calais, et comptait s'embarquer le jeudi matin ; ainsi en supposant qu'il a couché à Douvres, il a dû au moins être le lendemain à Londres. Je me flattais bien qu'il vous y trouverait. Je ne me flatte plus de rien, je ne prévois pas quel jour il pourra vous voir, il m'a prévenu en partant que si vous étiez encore à Strawberry-Hill il n'irait vous rendre visite que cinq ou six jours après. Il sera peut-être malade à son tour et hors d'état d'aller vous chercher ; il faut s'attendre à tout.

Je comptais ne vous point écrire aujourd'hui, et je ne l'aurais point fait certainement si vous aviez été à Londres, mais étant dans votre solitude une lettre vaut autant que la conversation de Philippe ou de rêver tristement.

Je voudrais avoir à vous mander quelque chose qui pût vous égayer, mais je ne sais rien qui y soit propre, et je n'ai pas dans ce moment l'esprit tourné à la gaîté. J'espère dans huit jours avoir de meilleures nouvelles. Adieu.

LETTRE 388

Paris, ce dimanche 13 décembre 1772.

Ce dont je suis le plus pressée en ouvrant vos lettres, c'est d'en savoir la date ; toujours Strawberry-Hill ! Ne verrai-je donc jamais : de Londres ? Quelle abominable goutte ! il y a

LETTRE 388.—Incomplète dans les éditions précédentes.

trois mois qu'elle dure. Je crois que notre ami Craufurd vous trouvera terriblement changé ; j'exige de lui un récit fidèle. Qu'y a-t-il à gagner d'être trompé ? Je crois que vous ne m'avez dit la vérité, que vous ne m'avez rien caché de vos souffrances ; de tout ce que vous valez, c'est votre vérité que j'estime et que j'aime le plus ; elle ne m'est pas souvent favorable, mais j'ai la satisfaction de ne point traiter avec un masque, de ne point recevoir de fausse monnaie ; je sens parfaitement à qui j'ai affaire, et si je suis trompée, je ne peux m'en prendre qu'à moi. Je me suis plu quelquefois, je l'avoue, à me tromper ; c'était une faiblesse d'enfant, mais j'en suis bien revenue.

Je ne suis pas contente de notre petit ami ; il arrive le 3 à Londres, vous n'entendez parler de lui que le 7, et vous ne l'aurez peut-être vu que le 9. Peut-être n'était-il pas en état de vous aller trouver ; je ne saurais me fâcher sérieusement contre lui, c'est le meilleur homme du monde, il est malheureux, il le sera toujours ; je crois que notre pays lui conviendrait mieux que le sien, il y a été très-fêté, très-recherché, et même aimé ; je lui crois du penchant pour Mme de Cambis, et il me paraît qu'elle n'est pas éloignée d'en avoir pour lui ; s'il est vrai, cela me conviendrait fort, mais ma chanson *tout ce qu'on dit en partant, autant en emporte le vent*, que deviendrait-elle ?

Je suis curieuse d'apprendre ce que vous aurez pensé de tous mes rogatons ; il vous sont arrivés trop tard, il fallait que vous les reçussiez dans le temps que vous ne voyiez personne.

J'ai peu de choses à vous dire aujourd'hui qui me soient personnelles. Mme de Mirepoix doit m'amener cet après-dîner Mlle Pitt ; elle prétend qu'elle a demandé à me voir, et qu'elle aurait très-mauvais air à son retour en Angleterre, si on savait qu'elle ne m'a point vue. C'est apparemment à vous que je dois cette célébrité ; si elle était vraie, j'en serais très-flattée, mais je sais trop ce qu'il en faut rabattre.

Les Beauvau, qui ont fait un voyage en Lorraine, sont de retour de jeudi au soir ; j'ai vu hier et avant-hier le Prince et non la Princesse, mais elle soupera chez moi demain : elle est venue fort à propos ; on espère beaucoup en elle pour empêcher Monsieur le Duc d'Orléans de suivre l'exemple que vient de lui donner le Prince de Condé, en se réconciliant avec le Roi, malgré la protestation qu'il avait signée avec les autres Princes, par laquelle ils faisaient serment de ne jamais reconnaître le nouveau Parlement, et protestaient contre ce que la force ou la

faiblesse pourrait leur faire faire. C'est Monsieur le Comte de la Marche (qui était le seul qui n'eût point signé la protestation) et M. de Soubise qui ont été les négociateurs ; il y en a qui disent aussi l'Abbé Terray ; mais on affirme que ni le Chancelier, ni le d'Aiguillon, ni la dame[1] n'y ont eu la moindre part. Personne ne doute que le Duc d'Orléans n'ait le plus grand désir de faire comme son cousin : il n'y a que son fils[2] qui le retienne ; c'est un jeune homme très-entêté, et qui croit, ainsi que son oncle le Prince de Conti, jouer un grand rôle en étant à la tête d'une prétendue faction, qui n'a produit ni ne produira jamais d'autre effet que de n'être bonne à rien, et de ne pouvoir procurer du bien à leurs amis, à leurs domestiques, à la chose publique et à leurs propres affaires. Ce n'est pas ici comme chez vous : il faut être ici à la tête d'une armée quand on veut faire des remontrances. Ces grands Princes, depuis leurs protestations, sont devenus des bourgeois de la rue Saint-Denis ; on ne s'aperçoit point à la cour de leur absence, ni à la ville de leur présence.

On nommera incessamment la maison du Comte d'Artois ; quand la liste paraîtra, je vous l'enverrai, et vous saurez ce qu'on peut écrire par la poste. Quand je trouverai des occasions sûres, je vous dirai tout ce qui viendra à ma connaissance ; j'ai préféré cette fois-ci de vous écrire par Couty,[3] à M. de Lauzun qui a dû partir cette nuit pour aller passer six semaines chez vous. Qu'y va-t-il faire ? C'est ce qu'il ne sait pas, je crois, mieux que moi. Je vous envoie la réponse de la Harpe, une chanson et de petits vers sur Monsieur le Prince de Condé : il y en aura sans doute une infinité d'autres ; je recueillerai ceux qui en vaudront la peine, et vous les aurez quand j'en trouverai l'occasion.

M. de Choiseul a eu un très-gros rhume ; il s'est cru de l'eau dans la poitrine, et, pour la première fois de sa vie, il était devenu fort triste et fort inquiet : vous devez juger de l'état de la grand'maman. Dans ce même temps arriva la clavicule de l'Abbé[4] et une compagnie de vingt personnes dont elle n'était l'objet d'aucune. Cette femme, pas plus grosse qu'une petite poupée, a un courage de lion ; tout le monde devrait l'adorer et l'aimer, mais elle ne produit point cet effet ; on l'estime, mais elle ennuie, parce que les vertus, quoique supérieures aux sen-

[1] Mme du Barry.
[2] Le Duc de Chartres.
[3] Le frère d'une femme de chambre de Mme du Deffand, qui était cuisinier en Angleterre, chez Lord Carlisle.
[4] Il se l'était cassée en tombant de cheval à Chanteloup.

timents, ne sont pas si agréables : on est forcé à les admirer, mais cette admiration est une sorte d'effort qui fatigue. Voilà un raisonnement tout à fait de son goût ; n'allez pas vous révolter contre : songez que je vous parle à l'oreille, et qu'excepté Wiart, qui est une sorte de muraille, personne ne m'entend.

Je dis hier à M. de Beauvau que je vous avais confié les obligations que je lui avais, et que les éloges que vous lui donniez étaient infinis.

Il me semble que je n'ai rien à vous dire de plus ; je ne me permets pas de vous parler de votre santé, mais comme vous ne pouvez pas me défendre d'y penser j'en suis sans cesse occupée. Mon Dieu ! que je voudrais vous savoir à Londres ! Ce me sera une grande joie de trouver ce mot à la tête d'une de vos lettres.

Couty vous porte deux boîtes de sucre d'orge ; je me souviens que vous l'aimez assez, et il est bon pour la poitrine.

Voici la chanson, sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

"Pour faire une fausse démarche
Condé se montre le premier ;
Crainte que son cousin la Marche
Des hommes ne soit le dernier."

Vers adressés à Mme de Monaco.

"Quand le Prince est à vos genoux,
Vous sentez que le Prince est roux ;
Et lorsque le Prince vous lorgne,
Je vois que Son Altesse est borgne."

Je donne à Mme de Luxembourg, pour ses étrennes, un coffre de parfilage, c'est-à-dire couvert de fil d'or ; c'est la mode : ce coffre sera rempli de diablotins ; elle les aime à la folie. J'ai prié vainement Pont-de-Veyle de me faire des couplets ; il ne l'a pas voulu, je les ai faits moi-même ; ils sont détestables, qu'importe ? les voici. Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

"Je désirais que cette étrenne
Fût *accompagnée* d'un couplet ;
Je n'ai pu tirer de ma veine
Un seul vers qui m'ait satisfait.

Je me suis adressée aux diables,
À leurs ministres les lutins,
Mais les trouvant peu secourables,
Mon recours est les diablotins."

Vous voyez que cela est affreux. J'ai écrit au petit Craufurd, mais comme les quatre pages étaient remplies, je n'ai pas eu de place pour lui dire que je savais que la Marquise de Boufflers lui avait écrit ; je voudrais savoir à quel propos et sur quel[5] prétexte ? Dites-lui qu'elle est charmée de M. Hubert, qu'elle va souvent chez lui, qu'elle y doit mener son frère, que M. Hubert doit peindre Thérèse, mais que je ne crois pas qu'elle fasse peindre le Prince de Bauffremont. Oh ! pour le coup, adieu ; rassurez-vous pour l'avenir, je ne serai pas toujours aussi bavarde, mettez-vous bien dans la tête que je n'aspire point à de fréquentes et longues lettres de vous, portez-vous bien, c'est tout ce que je désire.

LETTRE 389

Ce samedi 19 décembre, à 5 heures après-midi.

De Londres, lundi 14. Voilà ce que vous m'avez écrit de mieux de votre vie, et ce qui certainement m'a fait le plus de plaisir. J'espère que vous reprendrez bientôt vos forces, que vous ne vous fatiguerez point à recevoir trop de monde, que vous vous observerez beaucoup sur votre manger, et que de deux ans d'ici je pourrai être sans inquiétude. Ce terme est court pour vous, il n'est pas de même pour moi, qui ne serai peut-être plus en vie.

La distribution de vos livres sera faite comme vous l'ordonnez. M. de Grave en aura, les Trudaine n'en auront qu'un ; effectivement vous connaissez peu ou point Mme Trudaine. Consentez-vous que ce soit au profit de M. de Tourville ?

Soyez persuadé que je ne commettrai point votre tragédie ; si je puis la faire traduire, ce ne sera que pour moi, je verrai comment je m'y prendrai ; je chercherai quelques petits traducteurs qui feront cette besogne en présence de Wiart ; vous jugez bien qu'un ouvrier tel que je pourrai l'avoir ne sera pas fort élégant ; quand l'ouvrage sera fait, vous en aurez une copie, et il y aura une marge assez grande pour que vous y puissiez faire des corrections. Voilà une occupation pour les deux années de santé que vous allez sûrement avoir, et pour celles que j'ai à vivre.

[5] Dans le manuscrit, "quelque."

LETTRE 389.—Incomplète dans les éditions précédentes, dans lesquelles cette lettre a été placée parmi celles de 1773.

Oui, j'ai reçu votre grande lettre, et j'ai été fort fâchée de la fatigue qu'elle a dû vous coûter ; il y a bien des articles auxquels il faut que je réponde. Les lettres que je vous fais copier ne sont que de Mme des Ursins, il n'y a point les réponses de Mme de Maintenon. Les quatre in-folio que j'ai eus de sa main n'étaient que des lettres à sa famille, peu dignes de curiosité.

Je vous écris par une occasion qu'on me dit être très-sûre ; je vous envoie le dernier ouvrage de La Harpe, dont je ne suis nullement contente. Vous trouverez aussi la lettre du Prince de Condé au Roi, avec des épigrammes sur le père et le fils, et des fragments d'une lettre de ce Prince à un de ses amis ; nous fûmes trois ou quatre à retenir le récit qu'on nous en fit ; je les fis écrire sur-le-champ, et comme nous fûmes interrompus, ce ne fut que la nuit suivante que je m'en rappelai la fin ; il est possible que j'y aie mis beaucoup du mien ; tout ce que je puis vous dire, si ce n'est pas exactement tout ce que le Prince a écrit, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'il aurait dû écrire ; et pour que vous ne vous mépreniez pas à ce qui est de moi, je fais mettre une petite croix à l'endroit où je commence.

Je joins encore à tout ceci l'extrait d'une lettre du Roi de Prusse à d'Alembert.

Je vous envoie aussi *Les Systèmes et les Cabales ;* je serai fâchée si vous ne trouvez pas les *Systèmes* jolis, parce qu'ils me le paraissent.

Depuis la lettre que j'ai écrite à Voltaire pour le remercier de la lecture de ses *Lois de Minos*, je n'ai pas entendu parler de lui, je ne l'attaquerai pas. Vous vous trompez beaucoup quand vous me supposez du goût pour écrire ; ma correspondance avec Chanteloup se rallentit infiniment, je me suis épuisée pour vous, peut-être ai-je eu l'adresse en même temps de vous fatiguer beaucoup ; mais actuellement que je suis tranquille sur votre santé j'userai d'une grande modération.

Je reçus hier trois volumes des *Lettres de Mme de Pompadour* [1] ; c'est Mme Damer à qui j'en ai l'obligation ; chargez-vous, je vous prie, de mes remercîments. Je suis fort aise de les

[1] Ces *Lettres* parurent pour la première fois en 1771 à Londres, chez Owen et Cadell. Elles ont eu une grande vogue. "On les attribua dans le temps à Crébillon le fils ; c'était lui faire beaucoup d'honneur, car les lettres sont pleines de décence et semées d'anecdotes très-piquantes ; elles renferment en outre des vues politiques supérieures à celles dont l'auteur de *Tanzaï* et du *Sopha* a dû être animé. On regarde ces lettres, avec bien plus de raison, comme l'ouvrage de la jeunesse d'un de nos magistrats les plus distingués, de M. le Marquis de Barbé-Marbois." (Quérard, *Les Supercheries Litteraires dévoilées*, 2ème édition, tome iii, 204–5.)

avoir, une autre fois je vous dirai ce que j'en pense. Actuellement il m'est venu compagnie, je suis forcée de vous quitter. Adieu.

Ce dimanche 20, à 2 heures après midi.

La personne qui devait vous porter cette lettre et tous les brimborions que je vous annonce, ne partira que mercredi ou jeudi ; j'ai retiré cette lettre du paquet, et ce paquet partira quand il pourra.

Je fais mettre dans les affiches la recherche des parents de M. de la Mottraye,[2] c'est l'unique moyen de les découvrir.

J'appris hier chez les Beauvau, où je soupai, que les lettres de Mme de Sévigné qui étaient entre les mains de deux vieilles filles de Montpellier, et qui viennent de mourir, vont être imprimées ; ce sont celles dont M. de Grave vous en avait envoyé une qu'il avait dérobée. Mme de Beauvau voudrait que vous en envoyassiez une copie pour qu'on la pût insérer avec les autres ; il y en a trente-quatre en comptant la vôtre.

Wiart a écrit ce matin à M. Caffieri, directeur de la douane de Calais, pour lui annoncer l'arrivée de votre ballot, et lui envoyer la lettre que je reçus de M. Trudaine au mois de septembre, dans laquelle il consentait qu'on lui adressât le dit ballot.

Adieu, vous devez être las de moi à mourir.

Dites, je vous supplie, à M. Craufurd, que M. Francès n'est point encore de retour ; que c'est M. d'Autichamp qui est premier écuyer de Monsieur le Prince de Condé, que Mme de Cambis est revenue hier de Montmorency, que Mme de Roncherolles soupera chez moi mardi, que j'ai soin de lui conserver toutes ses conquêtes quoiqu'elles soient à mon détriment.

Dès que M. Francès sera de retour je m'acquitterai des ordres que vous me donnez pour lui. Il est ridicule que vous ne voulez pas qu'on vous dédie la traduction d'un de vos ouvrages, et que vous soyez si modeste tandis que vous flattez si bien la vanité des autres.

De Monsieur le Prince de Condé à un de ses amis.

"Je suis fâché d'avoir autant tardé de répondre à votre lettre obligeante, mais j'ai eu tant d'affaires que je n'ai pas pu trouver le moment de vous répondre plus tôt.

Vous avez su la démarche que j'ai faite, et qui sera, je crois, approuvée

---

[2] Le voyageur Aubry de la Mottraye, qui mourut à Paris en 1743, avait résidé assez longtemps à Londres. La demande à laquelle Mme du Deffand fait allusion était peut-être pour quelque ami anglais ou relation de Walpole, sachant qu'il entretenait une correspondance avec Paris.

par toutes personnes raisonnables. Je n'ai fait cette démarche qu'après une mûre délibération. À Dieu ne plaise que je désapprouve la conduite des autres Princes ! Ils ont suivi leur opinion, et moi la mienne, cela est tout simple, puisque nous sommes restés dans la même intelligence.

La résistance de près de deux ans a été inutile ; personne ne regrette plus l'ancien Parlement que moi, et je le regretterai toujours. Je plains ces gens qui, après avoir perdu leur état, vont perdre leur fortune, c'est une espèce de barbarie.

Le plus grand de mes ancêtres, Louis de Bourbon, disait : Ce n'est point à moi à ébranler la couronne.

Nous serions au désespoir d'exciter ou de soutenir une révolte dans la nation, nous devons également craindre d'être soutenus ou abandonnés par elle ; ce sont des inconséquences qui humilient mon esprit. Se mettre à la tête de la nation, c'est la soutenir ; et ce serait au Prince de porter sa tête le premier sur l'échafaud.

* Les exilés refusent leur liquidation, et risquent la perte de leur fortune sur la confiance qu'ils ont en notre soutien ; ils croiraient manquer d'égards envers nous s'ils cessaient de compter sur notre appui. Ils doivent connaître aujourd'hui qu'il leur a été inutile, et peut-être contraire.

En recevant leur liquidation, ils pourraient volontairement rentrer dans leurs charges, et le Parlement, dans peu de temps, se trouverait composé du plus grand nombre de ses anciens membres.

Enfin nous n'avons eu d'autre intention que de contribuer au bien général. Les moyens que nous avons pris ont été inutiles, et dans la crainte qu'ils ne deviennent dangereux en donnant l'exemple d'une résistance qui pourrait paraître une révolte si elle durait davantage, je me suis déterminé à me soumettre aux volontés du Roi."

Extrait d'une lettre du Roi de Prusse à M. d'Alembert, en date de Potsdam, le 8 décembre 1772, copiée fidèlement sur l'original.

". . . Pendant toutes les agitations diverses, on va casser entièrement l'ordre des Jésuites ; et le Pape, après avoir biaisé longtemps, cède enfin, a ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de son Église. J'ai reçu un ambassadeur du général des Ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitzjames, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le Pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent."

Lettre de Monsieur le Prince de Condé et de Monsieur le Duc de Bourbon, au Roi.

" Sire,

La seule consolation que nous puissions éprouver, mon fils et moi, de notre malheur, est celle de verser dans le sein même de Votre Majesté toute la douleur que nous cause l'ordre rigoureux qui nous prive du bonheur de l'approcher. L'amour et la fidélité dont nos cœurs sont remplis, nous rendent tous les jours plus affreuse une situation que nos sentiments connus pour Votre Majesté devaient nous faire espérer que nous n'éprouverions jamais. La force

* Ici commence le récit de Mme du Deffand ; voyez ci-dessus, p. 452.

et la vérité de notre attachement pour vous nous ont déterminés à résister à l'exécution d'un projet dont le succès nous paraissait impossible. Rien ne prouve plus, Sire, l'intime persuasion où nous n'avons jamais cessé d'être, que la soumission la plus entière vous était due, que les efforts que nous avons faits pour fléchir votre persévérance, dans une volonté qui nous faisait envisager les suites les plus fâcheuses.

Nous désirons d'autant plus vivement, Sire, de rentrer dans vos bonnes grâces, que nous ne nous consolerions pas que notre éloignement de la cour pût servir de prétexte au plus léger trouble dans votre royaume. Le maintien de votre autorité nous est essentiel; l'amour de votre personne est profondément gravé dans nos cœurs.

Avec des sentiments aussi vrais, aussi purs, pouvions-nous craindre de nous égarer? et serait-il possible qu'on eût pû nous prêter des vues aussi contraires à nos sentiments qu'à nos intérêts? Non, Sire, votre cœur nous rend plus de justice. La droiture et la pureté de nos sentiments vous sont connues, vous nous pardonnerez de chercher à les justifier. Daignez donc, Sire, nous rendre vos bontés que nous chercherons toujours à mériter; ne voyez en nous que des sujets soumis et fidèles; le zèle le plus pur, et l'attachement le plus vrai pour votre personne nous animeront toujours. Les vœux que nous formons pour la tranquillité de l'État et le bonheur de Votre Majesté lui sont de sûrs garants de notre soumission et de notre fidélité. Pénétrés de ces sentiments, Sire, nous osons espérer que Votre Majesté, convaincue de leur sincérité, voudra bien nous rendre auprès d'elle la place que notre naissance et plus notre cœur nous y marquent. Nous sommes, etc."

ÉPIGRAMMES.

"Jadis le Roux[3] et son pauvre beau-père[4]
D'un petit choc donné chez le Germain
Se disputaient la gloire assez légère;
L'honneur entre eux est encore incertain.
Enfin le Roux brilla sans concurrence;
Si dans Versailles il trahit aujourd'hui
Sa foi, son Roi, sa famille et la France,
Il agit seul, et sa honte est à lui."

———

"Condé le Roux s'est démenti;
Eh! comment aurait-il pu faire?
Il fallait changer de parti,
Ou bien changer de caractère."

———

"Il est roux, le petit Bourbon,
Qui pour la cour nous abandonne:
Ma foi, sa réputation
Sent aussi bon que sa personne."

---

[3] Le Prince de Condé. (W.)

[4] Le Prince de Soubise. (W.)

LETTRE 390

Paris, ce 23 décembre 1772.

Je ne sais quand ce paquet partira, ce sera peut-être demain ; ce qu'il contient ne vous amusera guère.

Je viens d'apprendre dans le moment que la fièvre a repris à Pont-de-Veyle. Il a passé six jours à Montmorency, centre de l'opposition, avec tous les Princes protestants et leurs adhérents. Il aime le monde avec une passion ridicule, il ne se croit que vingt ans, cela serait très-bien fait si sa poitrine et son estomac étaient d'accord avec sa tête.

L'Évêque de Mirepoix est arrivé d'hier, je lui ai dit votre souvenir, il en est infiniment flatté, il m'a bien priée de vous le dire. Je lui donnerai un de mes exemplaires, et peut-être un autre à M. de Beauvau, quoique vous en donniez un à Madame. Je ne sais pas pour qui sera le troisième dont j'aurai à disposer ; c'est ce que j'examinerai mûrement.

Je me flatte que votre santé se rétablit, je voudrais être à dimanche pour en avoir des nouvelles. Dites, je vous prie, à M. Craufurd qu'il a bien peu de mémoire et que je devrais déjà avoir reçu deux livres de thé ; M. Saint-Paul [1] lui a indiqué ce qu'il fallait qu'il fît pour les faire tenir.

Je ne veux rien vous dire de plus, vous devez être bien las de mes écritures.

LETTRE 391

Paris, ce 3 janvier 1773.

J'ai reçu jeudi 31 votre ballot ; vos livres sont presque tous distribués ; je me suis imaginée qu'il y en avait un pour Mme de Lauzun, et comme elle soupait chez moi le premier jour de l'an avec la Maréchale,[1] je leur en donnai à chacune un ; Wiart le lendemain m'avertit de ma méprise, et comme je ne voulus point que ce fût à mes dépens, je n'en ai donné qu'un exemplaire aux Trudaine. J'ai écrit à Chanteloup pour leur demander s'ils voulaient que je leur envoyasse en brochure ou relié. Toutes les personnes à qui je les ai remis en main propre, qui sont Mmes

Lettre 390.—Inédite.

[1] Horace St. Paul, secrétaire de l'ambassade anglaise.

Lettre 391.—Inédite.

[1] La Maréchale de Luxembourg, sa grand'mère.

de Luxembourg, de Lauzun, de Boufflers, de Boisgelin, de Cambis, de la Vallière, de Châtillon, Sanadon, et Pont-de-Veyle, m'ont chargée et surchargée de leurs remercîments et de leur reconnaissance pour vous. Vous ne doutez pas de la mienne.

J'espère demain avoir de vos nouvelles, il y a longtemps que je n'en ai reçues, mais je ne me laisse point aller à l'inquiétude ; si vous étiez malade vous me le manderiez.

J'écrivis l'ordinaire dernier à M. Craufurd, je lui envoyai la lettre de Monsieur le Duc d'Orléans au Roi, en lui recommandant de vous la communiquer.

Je vous souhaite une bonne année, que vous y ayez plus de santé que dans la précédente et que la paix soit toujours entre nous, c'est le seul moyen de me la rendre heureuse. Adieu.

Je me flatte que M. Francès me traduira votre tragédie, je suis sûre qu'elle ne sortira pas d'entre ses mains ; s'il a cette complaisance je lui donnerai un *Gramont* ; il ne me reste plus à disposer qu'un, en ayant donné un à l'Évêque de Mirepoix et un autre aux Caraman.

J'allais oublier de vous dire que Mme de la Vallière vous a écrit il y a huit ou dix jours ; je lui demandai comment elle vous avait adressé sa lettre. "*À Monsieur Walpole à Londres,*" me dit-elle. Je lui dis qu'il était vraisemblable que vous ne la recevriez pas, puisqu'elle n'avait ajouté ni Horace, ni le nom de la rue. Il est singulier qu'elle ne m'ait fait aucune information.

LETTRE 392

Paris, ce 5 janvier 1773.

Les facteurs ne rendent les lettres dans ce temps-ci que le lendemain de leur arrivée, par le grand nombre qu'ils en ont à distribuer ; ainsi, quoique je vous aie écrit dimanche, je vous écris encore aujourd'hui, pour répondre à votre lettre du 27 que je reçus hier. Je vois avec peine que vos forces reviennent bien lentement ; j'admire votre courage, et de vos vertus c'est celle que j'envie le plus et que je n'aurai jamais ; ce n'est pas à mon âge qu'on peut l'acquérir ; j'en suis bien fâchée, connaissant parfaitement tous les inconvénients de la faiblesse.

Notre ami Craufurd m'a mandé son voyage chez Milord

Lettre 392.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Ossory. Jamais il ne m'enverra le thé qu'il a pour moi si vous n'avez pas la bonté de vous en mêler, mais je crains de vous causer de l'embarras. Cependant si vous voulez bien en prendre la peine je vous prierais de me le faire tenir en plusieurs voyages en suivant l'instruction de M. Saint-Paul que voici : *Il faut envoyer le thé par les carrosses publics de Londres à MM. Minet et Fector à Douvres, lesquels l'envoient sûrement à M. Saint-Paul.*

Si cette voie trouvait quelque difficulté, il faudrait alors attendre que Milord Stormont, qui doit incessamment aller à Londres, me l'apportât à son retour ici ; il est vrai que je ne le recevrais peut-être que dans le mois d'avril et que ma provision présente n'ira pas jusque là. Je voudrais aussi que vous demandassiez à M. Craufurd s'il a reçu les porcelaines que Mme Poirier a fait partir le 4 du mois dernier à l'adresse de M. Coutts, banquier. Je vous demande pardon de vous fatiguer par tant de commissions, heureusement je prévois que je ne les répéterai pas souvent. On n'a plus besoin de la lettre que vous avez de Mme de Sévigné ; l'héritier de ces trois demoiselles qui les avaient, avait pris la précaution de les copier et la vôtre est du nombre ; il me semble que vous êtes assez indifférent sur ce nouveau receuil.

J'ai reçu par Mme Damer deux exemplaires des *Lettres de Mme de Pompadour;* j'ai fait grand plaisir à Pont-de-Veyle en lui en donnant un. Vous pouvez lire ces lettres. elles ne sont sûrement pas de Mme de Pompadour ; mais elles ne sont pas ennuyeuses ni de mauvais ton ; il y a du mal de beaucoup de gens. Je suis curieuse de savoir comment vous aurez trouvé celle de Monsieur le Duc d'Orleans [1] ; j'avoue qu'elle me paraît très-bonne ; il me semble seulement qu'elle s'est fait trop attendre ; c'est le sujet de toutes les conversations et de toutes les disputes.

Je ne reçois plus de nouvelles de Voltaire. Peut-être m'a-t-on fait des tracasseries avec lui. Il a écrit à d'Alembert que le Roi de Prusse lui avait envoyé une jatte de porcelaine où il y avait un Amphion, une lyre et une couronne de lauriers ; Voltaire, par sa réponse, lui a demandé *s'il mettait ses armes partout.* Ce Roi lui a répliqué par application de ces trois choses à son *Henriade,* à tous ses autres ouvrages, et même à ses bâtiments, car il prétend avoir construit une ville. Voltaire a envoyé la

[1] Une lettre du Duc d'Orléans au Roi. Le Duc, à ce qu'il paraît, ne tarda pas à suivre l'exemple de son cousin, le Prince de Condé, en se réconciliant avec la cour. Le motif de cette soumission, et la récompense qui en fut le prix, étaient la permission du Roi d'épouser avec certaines restrictions Mme de Montesson. (B.)

copie de cette lettre que l'on dit être charmante, et à qui par conséquent le récit que je viens de vous faire ne ressemble pas.

Le livre dont vous êtes charmé [2] réussit parfaitement ici ; mais il vient d'être défendu. Tout le monde dit qu'il est de l'Abbé Raynal : on en doit être étonné, car les ouvrages qu'il a faits précédemment ne donnaient pas lieu de penser qu'il en pût faire un aussi bon que le dernier [3] ; je ne l'ai point lu, je n'ai pas l'esprit assez solide pour faire de telles lectures, elles demanderaient une application dont je suis incapable, et un désir de s'instruire que je n'ai pas ; je ne cherche qu'à tuer le temps, faute de trouver les moyens de le bien employer. Je ne veux pas vous faire perdre le vôtre par une plus longue lettre. Adieu.

Le régiment de Fitzjames qui vous a surpris ne voulait dire autre chose qu'un régiment quelconque ; celui-ci est venu dans l'esprit plus tôt qu'un autre.

M. de Tourville n'aura point de *Gramont*, la méprise que j'ai faite de le donner à Mme de Lauzun en est cause. J'ai détourné de vous écrire tous ceux qui voulaient vous faire leurs remercîments, leur disant que je m'en chargerais.

Ce mercredi 6.

Hier au soir il me tomba des nues la lettre la plus douce que j'ai reçue depuis longtemps, ce fut M. Saint-Paul qui me l'apporta ; ma surprise fut extrême. J'avais été quinze jours sans recevoir de vos lettres, je croyais que c'était par une conduite conséquente à vos résolutions. Je fus donc surprise très-agréablement, mais l'intervalle de cette lettre à celle à qui vous répondez m'a effacé le souvenir de ce que je vous avais écrit ; qu'importe ? vous en avez été content, cela me suffit. Vous me vantez beaucoup votre beauté, je vous en félicite, mais j'aimerais mieux que vous me fissiez l'éloge de vos forces ; cependant, je vois avec beaucoup de joie que le fonds de votre santé n'est point altéré, mais cette cruelle goutte est un terrible fléau. Je compte que vous ne me laisserez jamais ignorer votre état ; vous avez vu quelle a été ma conduite et que je ne me suis adressée à personne pour avoir de vos nouvelles. Ah ! j'espère que cette année-ci ne sera pas si orageuse que l'a été la dernière, dont il faut perdre le souvenir s'il est possible.

Vous ne me mandez point si vous avez fait remettre à Mme

[2] *L'Histoire philosophique et politique des deux Indes.* (B.)
[3] Diderot avait quelque peu collaboré au livre de l'Abbé Raynal.

Cholmondeley ce que Couty vous a remis pour elle, mais je n'en doute pas. Je vous exhorte à continuer vos soins pour le petit Craufurd, il est intéressant, je voudrais qu'il fût heureux, je le plains d'autant plus que j'éprouve souvent une partie de ses malheurs et que je sais par expérience combien les consolations sont utiles et nécessaires. Je suis très-persuadée que le Duc de Richmond n'ouvrira pas sa porte à M. de Lauzun. Je ne l'en saurais blâmer, mais je crains quelque entreprise extravagante qui renouvelle le scandale. Quelle faiblesse à Milady Pembroke ! Son mari en vaut-il la peine ? Pour madame votre nièce je ne pense pas de même, je suis ravie de sa grossesse. Sans son beau-frère j'imagine qu'elle jouirait de tous les agréments de son état. Adieu.

Que vous dirai-je de Mlle Pitt ? Elle m'a rendu deux visites ; elle doit m'en rendre encore une avant que de partir, à ce qu'elle m'a fait dire. Je crois qu'elle a beaucoup d'esprit, qu'elle a du goût, qu'elle juge bien des ouvrages. Je ne sais si elle juge aussi bien les hommes, elle les voit peut-être à vue d'oiseau, et se croit fort supérieure à tous ; elle parle bien, mais pesamment ; je lui trouve quelques rapports avec feu Mme de Sandwich.[4] Ne serait-elle pas un peu envieuse et jalouse ? Mais, à dire le vrai, je ne la connais pas assez pour la pouvoir juger ; je pense qu'elle ne manque pas d'agrément quand elle est à son aise, mais moi je ne le suis pas en vous parlant d'elle, car je ne suis pas en état de la définir.

Je viens de recevoir dans l'instant une lettre de M. Selwyn ; je suis fort touchée de son souvenir, je lui répondrai incessamment; il projette, dit-il, un voyage ici pour dans le printemps, vous sentez bien que je ne le crois pas. Je ne pense pas de même sur le petit Craufurd, je suis persuadée qu'il nous reviendra, il a fait trop d'entreprises pour les abandonner. Je n'aurai qu'une très-mince part à son retour, je ne suis pour lui qu'un moyen de plus pour assurer ses conquêtes ; réellement il est devenu à la mode et je l'en ai vu assez flatté ; n'allez pas lui dire ce que je vous dis.

Je vous prie de remercier Mme Damer de son second exemplaire des *Lettres de Mme de Pompadour ;* Pont-de-Veyle a été

[4] Elizabeth Wilmot, Comtesse de Sandwich, fille du spirituel Comte de Rochester. Lady Sandwich était une personne de grand mérite, et l'amie de beaux esprits et hommes de lettres tant en Angleterre qu'en France. Elle habita longtemps à Paris, où elle mourut en 1757. Un portrait de Ninon de l'Enclos, offert par Ninon elle-même à Lady Sandwich, fut donné à Walpole par le fils de Lady Sandwich à la mort de sa mère.

bien charmé du présent que je lui en ai fait, mais moins que de votre *Gramont*, dont il est très-reconnaissant.

J'ai encore une grâce à vous demander, c'est de faire partir incessamment cette lettre pour votre cousin Robert ; je révoque une commission que je lui avais donnée que je crains bien qui ne soit déjà faite, et je lui en donne une autre ; j'aurais dû envoyer à M. Thomas, mais il aurait fallu lui écrire, et je ne peux et je ne sais écrire qu'à vous. Adieu.

LETTRE 393

Paris, ce 11 janvier 1773.

Vous avez vu, par ma dernière lettre, pourquoi j'ai été quelque temps sans vous écrire.

Je suis bien étonnée que vous ayez reçu si promptement celle de Mme de la Vallière. Je croyais qu'on la rendrait d'abord à M. Thomas ; elle me montra hier au soir votre réponse, elle est infiniment agréable, polie et jolie. J'en fus très-contente, vous n'en avez jamais écrit une aussi bonne à la grand'maman. La Duchesse en est enchantée, elle y répondra incessamment ; vous êtes du dernier bien à cette cour du Carrousel. Vous me demandez si l'on est content de vos *Gramont* ; on trouve le papier fort beau, les gravures mauvaises ; le caractère pourrait être plus net, on voudrait plus d'intervalle entre les lignes, et le format trop carré ; voilà toutes les critiques que j'ai reçueillies. Pour l'*Épître dédicatoire*, personne ne l'a remarquée ; du moins on ne m'en a pas parlé, et j'en ai été fort aise. Je suis si fatiguée de la vanité des autres, que j'évite les occasions d'en avoir moi-même.

Je suis fort aise que M. Craufurd vous ait fait remettre le thé, j'espère que vous pourrez me le faire tenir ; pourvu que ce soit dans le courant du mois prochain cela suffira.

Depuis les deux visites dont je vous ai parlé, de Mlle Pitt, je ne l'ai point revue ; on dit qu'elle ne se porte point bien, et qu'elle restera encore ici quelque temps. Je lui crois une sorte d'importance qu'elle ne veut pas commettre en s'abaissant à me rechercher ; en effet, elle me ferait trop d'honneur. Je donnerai à souper jeudi aux Manchester et à votre ambassadeur,[1] qui ne me plaît point du tout ; j'aime mieux son secrétaire, qui me paraît bon homme et fort officieux.

LETTRE 393.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord Stormont.

Le Caraccioli me visite fort assidûment ; il adore Mme de Beauvau, son éloquence l'a subjugué : cet homme est un peu braillard, mais il est doux, et il a de la franchise et de la candeur ; sa santé n'est point bonne.

Voilà mon ami Pont-de-Veyle qui depuis trois jours a la fièvre et une toux épouvantable. Malgré l'expérience qu'on a que ce ne sont que des bouffées, je ne laisse pas d'en être inquiète. Je crains que sa poitrine ne soit un peu endommagée. Il est moins vieux que moi, mais il est cependant infiniment trop vieux pour la vie qu'il mène, il ne manque pas un spectacle, quelque temps qu'il fasse, et il mange beaucoup trop. Pour moi, je sors rarement de mon tonneau, et jamais avant neuf heures ; je retranche tous les jours sur mon manger, et je me porte bien, aux insomnies près ; mais depuis huit ou dix jours, je ne dors pas plus de trois ou quatre heures par nuit, quoique j'en reste douze ou treize dans mon lit ; mais comme je ne souffre point, je prendrais ce mal en patience si j'avais des livres qui pussent m'amuser ; mais tout ce qu'on nous donne de nouveau est détestable ; le style d'aujourd'hui est horrible, lâche, recherché, de la philosophie partout, une morale rebattue, sèche. Il y a un roman de M. Dorat, dont le titre est, *Les Malheurs de l'inconstance ;* il est par lettres, il est rempli de toutes les pensées, les idées, les réflexions qui lui ont passé par la tête depuis qu'il est né. Les événements ne cheminent point : j'ai eu la patience de lire le premier tome ; pour le second, je n'ai lu que la fin de chaque lettre. Ah ! vous avez raison, les lettres pleines de raisonnements sont bien ennuyeuses ; il vaut bien mieux qu'elles soient à bâtons rompus.

Nous avons une actrice nouvelle,[2] je crois vous en avoir parlé ; les uns la trouvent divine, les autres qu'elle le deviendra, et moi je pense qu'elle sera médiocre, c'est-à-dire peut-être un peu au-dessus de Mlle Vestris, mais qu'elle n'aura jamais une manière à elle, et qu'elle sera au-dessous de Mlle Clairon et de Mlle Dumesnil, quand elle a été bonne. Je continuerai cette lettre s'il me survient quelque chose à vous dire.

Ce mardi 12.

La journée d'hier n'a rien fourni. Je ne sortis qu'à neuf

[2] Mlle Raucourt, qui fit de brillants débuts en décembre 1772. Grimm, qui évidemment ne partageait pas l'opinion de Mme du Deffand, décrivit avec le plus grand enthousiasme l'événement, aussi que le jeu de Mlle Raucourt. (*Corr. Litt.*, Supplément, pp. 352–9.)

heures pour aller chez les Caraman ; la compagnie était Mme de Cambis, le Comte de Broglio, son frère l'Évêque et l'Évêque de Mirepoix ; la conversation fut douce et facile, et c'est sans comparaison la maison où je me plais le plus. Ma liaison avec eux se fortifie tous les jours, mais il y a de nécessité tous les ans une absence de six mois qu'ils passent à Roissy ; je peux y aller tant que je veux, mais je ne saurais découcher ; et faire dix lieues pour un souper me devient chaque année une corvée plus difficile ; je n'ai de ressource fixe pour les étés que le Carrousel, mais à chaque jour suffit son mal, et jusqu'au mois de mai je ne manque pas de compagnie.

Par grand extraordinaire j'ai dormi cette nuit ; je me trouve un peu réparée. Hier j'étais si fatiguée, que je m'endormis dans mon tonneau et que je reçus des visites tout d'un somme ; la Duchesse de Boufflers entra et sortit de chez moi sans que je m'en doutasse ; je ne l'appris qu'à mon réveil.

Je vois par votre dernière lettre que vos forces ne reviennent point. Je sais bien qu'il n'y a point de leçons à vous donner, que vous êtes prudent et sage, mais je vous exhorte cependant à prendre toutes les précautions possibles pour éviter les rhumes, et de bien observer dans vos aliments ceux qui peuvent adoucir votre sang ; si le lait vous convient ce serait un grand bien ; ce sont les aliments qui sont les plus puissants remèdes.

Les nouvelles du moment sont des riens, des spectacles, des bals, des spéculations, des conjectures, quelques mauvais couplets de chansons, enfin des riens. Adieu jusqu'à demain.

À 5 heures du soir.

Je suis seule, je n'ai rien à faire et vous ne haïssez pas les longues lettres quand elles sont en style de gazette. Je vous dirai donc que je viens de recevoir une lettre de la grand'-maman : voici ce qu'elle me mande après m'avoir parlé de votre santé.

"Remerciez-le bien pour moi, je vous prie, du présent[3] qu'il me fait, et ayez la bonté de me faire relier ce livre en beau maroquin rouge, parce qu'il sera placé dans mon petit cabinet particulier avec l'estampe de notre Horace. Il me ferait un présent bien plus précieux encore, s'il voulait bien me donner ses *Œuvres* ; je goûterais le prix de l'ouvrage et je sentirais celui de l'amitié qui m'en aurait gratifiée."

[3] Son édition des *Mémoires de Gramont.*

Je veux pas oublier de vous dire que M. de Beauvau, à l'ouverture du livre, a trouvé une faute d'impression, *amiable* au lieu d'*aimable*. Wiart me dit dans ce moment qu'il y a un *errata*, ainsi je ne vous apprends rien de nouveau.

Il paraît depuis quelques semaines un livre qui a pour titre, *Les trois siècles de notre littérature, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François Ier jusqu'en 1772, par ordre alphabétique.*[4]

J'ai été contente des deux premières pages de la *Préface*, elles annoncent un bon ouvrage ; mais la suite en est si ennuyeuse, que je n'ai pu la continuer. Après vous avoir écrit ce matin, je me suis fait lire l'article de *Voltaire*, qui contient quarante-trois pages in-octavo ; je parierais qu'il n'est pas de la même main que le reste de l'ouvrage ; je m'imagine qu'à peu de chose près, vous en seriez fort content. Si ce livre n'est point chez vous, et que je puisse l'avoir, je vous l'enverrai.

Vous aurez les lettres de Mme des Ursins, par la première occasion que je trouverai.

Je vous dirai qui je soupçonne d'avoir fait l'article de *Voltaire*, M. de Pompignan ; il respire la vengeance, et parmi les gens qu'il reproche à Voltaire d'avoir outragés, dont la liste est fort grande, il n'est point nommé. Je vais chercher l'article *Pompignan*, et je vous dirai demain s'il me confirme mes soupçons.

Ce mercredi 13.

Je soupai hier chez la Maréchale de Mirepoix, avec Mmes de Luxembourg, de Craon, de Cambis, de Bussy ; MM. de Craon, de Creutz, et de Broglio. Cela ne fournit rien. Mlle Pitt s'en ira la semaine prochaine, elle est, à ce que l'on, dit fort incommodée, elle ne peut pas soutenir le carrosse. Voilà son excuse pour ce qu'elle ne veut pas faire. Je lus l'article *Pompignan* hier, je me confirmai dans l'idée que celui de Voltaire était de lui, et qu'il était aussi l'auteur du sien. J'ai relu ce matin l'un et l'autre ; mais soit qu'ils m'aient été plus mal lus, ou que je varie dans mes jugements, je n'ai plus d'opinion ; ce peut être de Palissot, et Fréron, enfin de qui on voudra.[5] Je n'y ai point trouvé l'énergie que j'avais hier cru y trouver ; ce n'est pas la peine de vous l'envoyer.

[4] Par l'Abbé Sabatier de Castres.

[5] Après avoir prononcé sur cet ouvrage une critique sévère, Grimm ajoute, "On prétend que ce dictionnaire est un ouvrage de société, et que Palissot y a beaucoup contribué."

Les gens qui avaient critiqué le format de *Gramont* s'en dédisent ; ainsi, si vous faites une nouvelle édition, croyez-moi, n'y changez rien, cela vous coûterait de la peine et des frais ; si vous voulez toujours que l'*Épître* soit à la tête, gardez-vous bien d'y mettre mon nom. Je suis très-touchée et reconnaissante des marques de votre considération, et je ne prétends pas en tirer aucun autre avantage, et de plus, je ne veux point exciter de jalousie et donner occasion de parler de moi.

Je vous envoie un petit écrit sur les Jésuites.

Pont-de-Veyle se porte mieux, il n'a point eu de fièvre cette nuit, et je le soupçonne d'être actuellement à la Comédie.

J'aurai ce soir les Beauvau à souper, et demain, comme je vous l'ai dit, les Manchester ; ce ne sont pas des soupers de mon goût. J'aimerais à ne souper jamais qu'avec cinq, six, ou sept personnes, et comme disent les précieuses, plus que les grâces, et moins que les muses.

J'ai donné à M. Francès votre *Gramont* relié en beau maroquin rouge, et j'ai donné à relier ceux de la grand'maman et du grand Abbé.

Trouvez-vous cette lettre assez longue ? Elle vous déplairait moins à Strawberry-Hill ; elle est déplacée à Londres, où vous avez mieux à faire.

LA PASSION DES JÉSUITES.

Le Pape présente à divers Souverains de l'Europe le Général des Jésuites, en leur disant : ECCE HOMO ; *à quoi répondent ces Princes, savoir :*

Le Roi de Portugal	*Tolle, tolle, crucifige.*
Le Roi d'Espagne	*Reus est mortis.*
Le Roi de France	*Vos dicitis :*
La Reine de Hongrie	*Quid mali fecit ?*
L'Empereur	*Non invenio in eo causam.*
Le Roi de Prusse	*Quid ad me ?*
La République de Venise	*Non in die festo, ne forte tumultus fiat in populo.*
La République de Lucques	*Virum non novi.*
Le Roi de Naples et l'infant Duc de Parme	*Nos legem habemus, et secundum legem debet mori.*
Le Roi de Sardaigne	*Innocens sum a sanguine ejus.*
Le Pape réplique	*Corripiam et emendatum vobis eum tradam.*
Le Général des Jésuites	*Post tres dies resurgam.*

Tous les Ordres Religieux disent au Pape :

Jube ergo custodiri sepulchrum
usque in diem tertium, ne forte
veniant discipuli ejus, et
furentur eum, et dicant plebi :

SURREXIT A MORTUIS, et erit novissimus error pejor priore.

Le Pape réplique . . . . *Ite, custodite, sicut seitis.*

LETTRE 394

Ce mercredi 20 janvier, 8 heures du matin.

Il m'est venue une inspiration, c'était de ne vous point écrire cette poste-ci, mais je la rejette et je vous écris ; je pensais que depuis six semaines vous aviez été accablé de mes écritures, que votre complaisance vous y avait fait répondre, et que vous seriez peut être bien aise que je vous laissasse en repos quelque temps. Cette considération vous paraîtra bonne ; si vous me demandez pourquoi je ne m'y suis pas tenue, je vous dirai que je ne prétends point vous prescrire de conduite, ni même vous en indiquer, mais que je veux me conformer à celle qui vous conviendra, que ma règle sera de répondre à vos lettres et de ne vous pas prévenir par les miennes, à moins que quelque circonstance ne l'exige ; je réponds aujourd'hui à celle de dimanche dernier.

Je vous ai dit sur Mlle Pitt tout ce que je suis en état d'en dire, elle s'en est tenue aux deux visites qu'elle m'a faites ; je ne les lui ai pas rendues, parce je ne visite personne, mais j'ai envoyé deux ou trois fois chez elle. Je ne crois pas qu'elle ait été prévenue en ma faveur, et tous ses amis et amies n'ont pas désiré que je partageasse la gloire d'avoir une connaissance de cette importance ; je crois qu'elle a dû partir hier.

J'ai envoyé votre lettre sur-le-champ à Mme de Châtillon ; il y a quatre ou cinq jours que j'ai été au Carrousel, et je n'irai pas avant dimanche. Vos *Gramont* partiront ce soir pour Chanteloup, c'est Mme de Poix qui les portera. Son arrivée sera suivie de beaucoup de monde, ce qui ne réjouira pas infiniment la grand'maman. Elle se trouvait fort bien du repos qu'elle a eu pendant trois semaines ou un mois.

Ce n'a pas été sans peine que je suis parvenue à avoir les

LETTRE 394.—Inédite.

deux livres de thé dont vous aviez chargé M. Price, c'est M. Saint-Paul qui me les a fait avoir. Leur enveloppe était tout déchirée, une des boîtes était un peu crevée, aucune des deux n'était bien pleine ; si vous voulez bien à l'avenir vous charger d'un pareil envoi, il faudra double enveloppe, que le papier soit plus fort, et y faire mettre votre cachet. Je suis honteuse de toutes les peines que je vous donne.

La Marquise de Boufflers me dit hier qu'elle avait reçu un billet charmant du petit Craufurd. Vous voyez que c'est à elle à qui il avait écrit, il n'a pas encore écrit un mot à M. Francès depuis son départ ; c'est cependant son meilleur ami ; mais comme il a une entière confiance en lui, j'imagine qu'il attend à pouvoir lui rendre compte de l'état de ses affaires, ce qu'il ne peut faire avant d'avoir vu son père. Il m'a mandé que vous vous portiez à merveille, mais je ne crois que vous sur votre santé, rendez-m'en compte avec votre vérité ordinaire.

J'ai reçu une lettre de Mme Cholmondeley.

À 5 heures.

Je viens de recevoir un message de Mlle Pitt, elle me fait faire ses excuses de m'avoir si peu vue ; c'est qu'elle a été toujours malade, elle part demain, elle me demande mes commissions ; je lui souhaite un bon voyage.

LETTRE 395

Paris, ce lundi 25 janvier 1773.

Je suis on ne peut pas plus affligée de ce retour de goutte ; mais vous auriez eu grand tort de me le laisser ignorer ; je me repose sur la confiance que j'ai que vous m'informerez toujours exactement de votre santé ; je compte que sur cet article vous me parlerez avec autant de vérité que vous avez fait tant de fois sur d'autres, c'est-à-dire sans aucun ménagement. Je ne crois point que vous deveniez impotent, mais je crains que vous n'ayez souvent de grandes souffrances ; c'en est plus qu'il ne faut pour rendre la vie insupportable ; je vous plains infiniment ; je suis fort fâchée que le lait vous ne convienne pas. Je suis fort aise que vous soyez à Londres. Vous avez beau prêcher contre l'ennui, c'est-à-dire, ne point plaindre les gens qui le craignent et

LETTRE 395.—Incomplète dans les éditions précédentes.

l'éprouvent, vous ne me persuaderez jamais qu'on soit maître de ne le pas connaître, et qu'on puisse vivre séquestré du genre humain, se suffire à soi-même ; le ciel fait cette faveur à fort peu de personnes, je ne suis pas du nombre de celles qu'il en a favorisées, je n'ai de pire compagnie que moi-même, et la société m'est si nécessaire que je préfère la plus ennuyeuse à l'ennui que je ressens quand je suis livrée à mes réflexions ; mais c'est trop parler de moi.

Vous enverrez, dites-vous, à la grand'maman, non-seulement tout ce que vous avez fait, mais tout ce que vous avez imprimé.[1] Je vous dirai naturellement que je ne vous le conseille pas : elle n'entend point l'anglais ; la demande qu'elle vous a faite est une politesse et un mouvement d'amitié pour vous et pour moi : elle ne s'en souvient peut-être déjà plus ; attendez qu'elle renouvelle sa demande. Ignorez-vous que dans notre pays on a une civilité banale qui ne signifie rien ? La grand'maman a mieux que cela, j'en conviens ; elle a de la bonté, elle veut obliger, elle veut qu'on soit content d'elle ; mais excepté son mari, soyez sûre qu'elle n'aime rien ; gardez vos livres, croyez-moi.

Comment avez-vous pu croire que Voltaire fût à Paris, et que je ne vous l'eusse pas mandé ? Il n'est pas assez fou pour y venir, et je suis bien éloignée de le désirer. Je n'entends plus parler de lui ; il n'a pas répondu à la lettre où je le remerciais de la lecture que Lekain m'était venu faire de ses *Lois de Minos :* si je n'avais pas conservé cette lettre, je croirais qu'il y avait quelque chose qui aurait pu lui déplaire ; je l'ai relue, et je n'ai pas cette crainte.

Vous et M. Selwyn, vous êtes de mauvais puristes dans notre langue[2] ; j'ai consulté un très-grand grammairien, M. de

[1] M. Walpole avait dit :—" J'obéirai aux ordres de la grand'maman comme imprimeur, non comme auteur. Elle aura tous les livres de ma presse, dont quelques-uns sont de moi. Ils se vendront en futur comme des raretés, pas comme de bons écrits ; mais voilà le seul titre sous lequel j'aurai la hardiesse de les offrir à Mme de Choiseul. Ce n'est pas que je la soupçonnerais d'être capable de me traiter comme a fait Voltaire, qui me demanda mon *Richard III*, et puis m'accusa de lui avoir envoyé mes ouvrages sans qu'il me les eût demandés. Je ne savais pas que la grand'maman lût l'anglais ; si elle ne le sait point, j'aurai le plaisir de lui marquer mon attachement. Je craindrai l'Abbé, si pour rendre complète la suite de mes impressions, j'y mets ma tragédie ; j'ai moins de répugnance pour mon *Château d'Otrante*, qui peut passer pour une plaisanterie ; mais une tragédie dont le sujet est révoltant, voilà qui est curieux." (B.)

[2] Voici la manière dont M. Walpole s'était exprimé :—" M. Selwyn et moi nous trouvons que votre commerce avec nous autres Anglais vient d'influer sur la pureté de votre style. Avons-nous raison de nous formaliser d'une expression dans votre dernière lettre où vous vous servez de cette phrase, *par extraordinaire ;*—j'ai dormi cette nuit *par grand extraordinaire*, nous a l'air extrêmement anglais. Nous voilà puristes ! Que je trouve quasi crime dans des lettres familières dont les négligences sont de beautés." (B.)

Beauvau,[3] pour savoir si j'avais fait une faute en écrivant : *par un grand extraordinaire, j'ai dormi,* etc. C'est une expression, m'a-t-il dit, fort usitée dans la conversation, dans les lettres et dans les discours familiers. Ce n'est pas que je prétende au beau langage ; je ne sais pas un mot de grammaire, ma manière de m'exprimer est toujours l'effet du hasard indépendant de toute règle et de tout art ; aussi je ne suis point flattée quand on me dit que j'écris bien, car je n'en crois rien.

Si vous faites une seconde édition de *Gramont,* il y faudra observer bien des choses ; que les caractères soient plus nets, l'encre plus noire et moins grasse, les lignes moins pressées et l'orthographe mieux observée ; surtout substituez le mot *aimable* à la place d'*amiable,* ce dernier n'est point en usage. Voilà ce qui regarde le public. Pour ce qui me regarde en particulier, et que j'ai fort à cœur, c'est que mon nom ne soit jamais imprimé ; j'ai craint qu'il ne le fût dans votre première édition, je crains bien plus qu'il ne le soit dans la seconde ; on croirait que, mécontente de ce que l'on ne m'a pas devinée, j'ai obtenu que vous me fissiez connaître ; je suis bien éloignée de chercher la célébrité, je crains la considération qu'on n'exprime que par la jalousie et l'envie ; trouvez bon que je me contente d'être considérée par vous ; je recevrai toujours avec reconnaissance et plaisir toutes les marques d'estime que vous voudrez bien me donner, mais de vous à moi.[4]

M. Francès ne traduira point votre pièce, il y trouve trop de difficultés, il me cherche un traducteur.

Les noms des Duchesses[5] belle-sœurs ne sont point dans l'*Almanach Royal,* voulez-vous toujours que je vous l'envoie? Voulez-vous aussi les *Trois Siècles de notre Littérature?* J'imagine qu'oui, je pourrai bien vous l'envoyer par votre ambassadeur.

M. Saint-Paul fera partir mercredi les lettres de Mme D.

[3] "M . . . disait du Prince de Beauvau, grand puriste :—'Quand je le rencontre dans ses promenades du matin et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé) j'ai remarqué que je fais pas une faute de français de toute la journée.'" (Chamfort.)

[4] M. Walpole lui dit en réponse :—"Les critiques de mon Gramont ne me choquent point, elles sont bien légères. Je trouve votre éloignement pour y voir votre nom très-déplacé. On en aura dit tout ce qu'on en pourrait dire, et qu'importe?—La jalousie des envieux doit-elle être un obstacle à la déclaration de mon amitié et de ma reconnaisance? Il me semble que l'omission me donne mauvaise grâce, et a l'air de partir de ma timidité plutôt que de la vôtre. C'est pourquoi j'insiste, et vous supplie de m'accorder la permission." (B.)

[5] Gloucester et Cumberland. (W.)

U...s,[6] et peut-être en même temps celle-ci, je pourrai y ajouter demain.

Ce mardi 26.

La journée d'hier a peu produit, je vis force Anglais ; les Manchester, Milord Dalrymple, M. Saint-Paul, un Irlandais appelé Mountmorres,[7] qui je crois a de l'esprit. Je soupai chez les Caraman avec Mme de Cambis et l'Évêque de Mirepoix et l'on n'y dit rien de nouveau. Aujourd'hui je passerai la soirée chez les Brienne ; demain Mmes de Luxembourg, de Lauzun, de Beauvau, l'Archevêque de Toulouse, et quelques autres souperont chez moi. Voilà comme je passe mon temps et dépense ma vie.

Notre ambassadeur vous va-t-il voir ? J'ai revu le vôtre, il m'a un peu moins déplu. Je voudrais recevoir la réponse à cette lettre avant son départ pour savoir ce que vous voulez que je vous envoie. Les *Lois de Minos* sont imprimées, les voulez-vous ? Notre danseuse [8] a-t-elle aussi grand succès qu'à son premier voyage ? Pont-de-Veyle voudrait le savoir. La grand'-maman ne se porte pas trop bien, elle a un gros rhume. L'Abbé me mande tous les jours de ses nouvelles. Elle a été contente de l'épître dédicatoire de *Gramont*. Adieu, je n'ai rien à dire de plus. Vous recevrez cette lettre un jour plus tôt que par le courrier ordinaire.

LETTRE 396

Paris, ce lundi 1er février 1773.

Si mes inspirations vous font rire, vos appréhensions me font le même effet. Est-il possible que vous en ayez encore ? Je vous croyais le tact plus fin ; mais laissons cela. Ce qui est bien éloigné de me faire rire, c'est l'obstination de cette maudite goutte ; mais c'est encore sur quoi il faut me taire.

Je ne vous parlerai donc que de l'obligation que je vous ai de me rendre un compte exact de votre état et de la peine que vous prenez de m'écrire, je serais bien fâchée que l'effort que vous êtes obligé de faire augmentât vos douleurs ; ne pouvez-vous

[6] Des Ursins.

[7] Hervey Redmond Morres, deuxième Vicomte Mountmorres, écrivain politique, mort en 1797.

[8] Mlle Heinel.

Lettre 396.—Incomplète dans les éditions précédentes.

pas dicter quelques lignes, je n'exige rien de plus? Je crois que la saison et les temps pluvieux contribuent beaucoup à la continuation de votre goutte; je ne serai tranquille que quand vous aurez été quinze jours ou trois semaines sans douleurs et que vous pourrez m'écrire facilement.

Tout le monde a été enrhumé à Chanteloup, mais tout le monde présentement s'y porte bien; ils vont avoir incessamment nombreuse compagnie, ce n'est pas le temps où je regretterai de n'y point être. Je voudrais bien qu'ils revinssent ici, mais je n'espère plus les jamais revoir.

J'eus bien envie de vous écrire l'ordinaire d'avant celui-ci, pour vous apprendre la nouvelle du jour; c'est que Mme de Forcalquier avait été à Choisy, le mardi 26. Il y eut comédie ce jour-là; la nouvelle actrice y jouait le rôle d'*Hermione;* la dame soupa avec le Roi; la voilà admise aux voyages. J'en suis fort aise par rapport à Mme de Mirepoix: tandis que tout le monde s'en étonne, moi je ne suis étonnée que de ce que cela n'a pas été plus tôt.

On ne parle ici que de bals d'après-dîners; il y en a trois ou quatre par semaine. Les Brienne, les du Châtelet, M. de Monaco, M. de Bouzols, etc., etc., sont ceux qui en donnent le plus souvent. Je soupe ce soir chez Mme de Luxembourg, pour entendre réciter par la Harpe sa tragédie des *Barmécides* tout entière: car nous n'en entendîmes que trois actes, il y a aujourd'hui quinze jours.

J'attends votre réponse sur les *Trois Siècles de notre Littérature* et sur l'*Almanach Royal;* j'y joindrai les *Lois de Minos*, et si vous voulez tout cela, je vous l'enverrai par les Manchester, qui partiront dans le courant de ce mois; ils souperont jeudi chez moi.

Ce mardi 2.

J'ai entendu les *Barmécides*, j'ai eu du plaisir; il y a de très-beaux vers; je crois qu'il y a beaucoup à critiquer, et que la chaleur avec laquelle l'auteur l'a lue a pu faire illusion; si elle est bien jouée, je crois qu'elle aura du succès; il n'y a pas de comparaison aux *Lois de Minos*.

La grand'maman a reçu votre livre, elle m'écrit tout plein de choses honnêtes pour vous, elle est fort contente de l'épître, elle me demande si je la suis, je lui ai répondu qu'oui; et en effet je suis très-contente de vous à toutes sortes d'égards, et si vous vous portiez bien je n'aurais par vous que du bonheur, mais votre goutte ne me rend pas heureuse. Je voudrais savoir de

quoi vous vivez ; consultez-vous quelque médecin ? Non pour faire des remèdes, mais pour régler votre régime. Je suis fort aise que vous soyez à Londres, vous y voyez vos amis. Quand vous verrez le petit Craufurd, demandez-lui s'il a reçu ses porcelaines. J'attends qu'il les ait reçues pour payer Mme Poirier. Je souhaite qu'il garde l'argent qu'il me devra pour les emplettes que j'aurai la fantaisie de faire, tant du thé que d'autres choses.

Je reçois dans ce moment une lettre de Mme Greville qui me mande qu'elle vient à Paris pour six semaines ou deux mois, elle pourra bien loger chez moi ; je ne serai nullement embarrassée d'elle, elle a beaucoup de connaissances et même d'amis, Mme de Mirepoix, les Caraman. Il est vrai qu'elle a aussi des ennemis, la Marquise de Boufflers, mais elles se racommoderont peut-être ; mais en tout cas cela ne me fera rien.

Votre ambassadeur part jeudi, il a eu assez d'attentions pour moi, et comme vous savez que l'on juge un peu par rapport à soi je le trouve plus aimable que je ne l'avais trouvé d'abord. On disait hier qu'il y avait une nouvelle dame pour les voyages ; on imagine que ce pourra être la Princesse de Monaco.

Ce mercredi 3.

Il n'y a point eu de nouvelles dames. J'eus hier à souper les Beauvau, Mme de Luxembourg, l'Évêque de Mirepoix, M. de Stainville, le Comte de Broglio, Pont de-Veyle et l'ambassadeur de Naples [1] ; jamais je ne me suis plus ennuyée. Nous débutâmes par lire un long écrit de Voltaire que l'ambassadeur avait apporté, et nous annonça comme devant nous faire mourir de plaisir ; c'est l'éloge des philosophes et de la philosophie. Il prouve, par cent exemples, qu'il n'y a point eu d'États heureux et bien gouvernés, que lorsque les philosophes ont dominé ; cet écrit a trente ou quarante pages. Nous eûmes après, quantité de petites histoires, de petits récits que nous fit la Princesse, et tous étaient à sa plus grande gloire : je me contins avec une fermeté héroïque et une prudence consommée pour ne point laisser entrevoir ce que je pensais. Je m'aperçois avec plaisir que les efforts que je fais me sont très-utiles, non-seulement pour éviter l'écueil présent, mais pour me faciliter de me garantir de ceux à venir ; je me dis souvent : Si M. Walpole était témoin de ma conduite, il en serait content.

Je ne serais pas fâchée que vous vissiez votre ambassadeur,

[1] Le Marquis Caraccioli.

et qu'il sût que je dis du bien de lui, mais je n'ai pas cela fort à cœur. Je vous écrirai par les Manchester avec plus de liberté que je ne peux faire par la poste. J'attends avec impatience et en même temps avec crainte les nouvelles de dimanche.

LETTRE 397

Ce dimanche 7 février 1773.

Ceci est un hors-d'œuvre ; mais vous ne vous en apercevrez que par la date ; je suis toute seule et de très-mauvaise humeur. Il n'y a point eu de courrier aujourd'hui et je l'attendais avec impatience, étant (s'il m'est permis de la dire) fort inquiète de votre santé ; être dix jours sans recevoir de nouvelles me semble un peu long : j'espère en apprendre demain, et que vous aurez été en état d'écrire. Si votre main était entreprise, M. Craufurd, je me flatte, prendrait la peine d'y suppléer.

Il n'y a rien ici de nouveau ; il devait y avoir un bal mercredi, chez M. d'Aiguillon, une espèce de fête qu'il devait donner à Madame la Comtesse [1] ; mais le Roi fait un voyage ce jour-là, je ne sais pas si c'est partie remise ou rompue.

Les Manchester partent dans le courant de cette semaine ; je compte que votre première lettre m'apprendra si vous voulez les *Trois Siècles de notre Littérature ;* vous les avez peut-être chez vous, mais si vous ne m'en parlez point, je vous les enverrai toujours avec les *Lois de Minos* qui vous surprendront. Comment, quand on a fait de si bonnes choses, peut-on se résoudre à en faire de si médiocres ? pourquoi ne se pas taire quand on n'a rien à dire ? Il n'y a que les fous et les bêtes à qui il est permis de parler toujours, parce qu'ils n'ont pas plus d'idées dans un temps que dans un autre. M. Francès croit m'avoir trouvé un traducteur. Je n'abandonne point le projet de faire traduire votre tragédie ; je ne l'exposerai point à la critique ; je devrais supposer qu'elle n'en est point susceptible, mais nous sommes des gens fort difficiles ; ce qui est hardi nous paraît extravagant, et ce qui n'est pas fade nous paraît grossier : oh ! nous avons le goût bien délicat. Quand je dis nous, j'ai tort, je dois m'en excepter ; je ne saurais lire les ouvrages d'aucun de nos beaux esprits ; ils n'apprennent rien, c'est toujours l'éloge de la philosophie, ou plutôt celui des philosophes ; ils

LETTRE 397.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Barry. (B.)

ne veulent pas qu'on croie en celui-ci, qu'on obéisse à celui-là ; ce sont de sottes gens ; ils ont un grand nombre de partisans aussi sots qu'eux.

Je pensais ce matin que j'étais bien vieille, et je m'examinais pour savoir si je serais bien aise de revenir à trente ans. En vérité, en vérité, j'ai senti que non. De quoi remplirais-je le temps que j'aurai à vivre ? Il faudrait toujours en venir au terme où je suis ; je suis quitte actuellement des malheurs que j'ai éprouvés ; je ne serais pas bien aise d'avoir à recommencer ; ce n'est pas que je ne craigne la mort ; mais comme on ne peut l'éviter, je ne m'afflige point du peu d'espace qu'il y a entre ce moment-là et celui où je suis. Tout ce que je désirerais, ce serait d'avoir un caractère semblable au vôtre, de ne pas connaître l'ennui ; c'est un mal dont on ne peut se délivrer, c'est une maladie de l'âme dont nous afflige la nature en nous donnant l'existence ; c'est le ver solitaire qui absorbe tout, et qui fait que rien ne nous profite. Ne renvoyez point à la raison : à quoi est-elle bonne ? Tout ce qu'elle nous apprend, c'est de souffrir sans se plaindre ; mais elle n'empêche pas de souffrir ; elle enseigne encore, je l'avoue, à avoir des égards, à ménager les gens avec qui l'on vit, à supporter leurs ridicules, à conserver ses sociétés, à n'écarter personne de soi, je conviens de cela : eh bien ! je n'en suis pas moins toute seule aujourd'hui, jusqu'à ma chère compagne la Sanadona, qui m'a quittée pour aller à l'Opéra avec Monseigneur le Duc de Praslin, dont elle est grande favorite. C'est à son absence que vous devez vous en prendre, si mon bavardage vous ennuie.

Ce lundi 8, à 5 heures après midi.

Le courrier n'arriva point hier, j'en fus extrêmement fâchée ; je l'espérai pour aujourd'hui et à trois heures il n'était point encore arrivé ; enfin il est venu et m'a apporté votre lettre du 1er. Je ne comprends pas qu'une de mes lettres vous ait manqué ; c'est sans doute celle que M. Saint-Paul se chargea de vous faire tenir, à laquelle était joint un certain manuscrit ; vous l'aurez sans doute reçu quand vous recevrez celle-ci et vous aurez la bonté de m'en accuser la réception.

Venons à votre santé ; je n'en suis nullement contente, cette traînasserie me déplaît, ce n'est point une affaire finie. Lequel vous est le plus contraire, ou de la gêlée ou de l'humidité ? Je croirais que c'est le dernier parce qu'on peut se garantir du froid, et que l'humidité pénètre davantage. Ne me laissez ignorer

aucune circonstance de votre état ; cette complaisance sera payée de toutes celles que vous me demanderez. Je suis tres-fâchée de l'effroyable état de monsieur votre neveu,[2] je ne doute pas que vous n'en soyez bien troublé, ce qui joint aux affaires que sa mort pourra vous procurer, dans le temps où vous êtes malade, retardera votre guérison. Vous m'instruirez de tout, je vous prie, songez en m'écrivant que vous vous confiez à votre meilleure amie. Demain je reprendrai cette lettre, je suis actuellement à ma toilette, et Pont-de-Veyle m'attend dans ma chambre.

Ce mercredi 10.

Par le rapport que me fit hier M. Saint-Paul, ma lettre du 27 dont il s'était chargé avec mon manuscrit a dû vous parvenir le 5 ou le 6 de ce mois ; si vous ne l'avez point reçue, il faut que vous envoyiez au bureau des affaires étrangères. Quelquefois je me servirai de M. Saint-Paul, et quand vous ne recevrez point de mes lettres par le courrier ordinaire ce sera par celui de l'ambassadeur. Il n'est pas besoin de vous assurez de mon exactitude. Je ne suis pas sans espérance d'avoir de vos nouvelles aujourd'hui, parce que si vous avez reçu mon manuscrit vous aurez imaginé peut-être de m'en accuser la réception. Je voudrais bien que M. Craufurd m'apprît celle de ses porcelaines. Il est inouï que M. Francès n'ait pas reçu un mot de lui depuis son départ, et qu'il n'ait pas répondu à trois ou quatre de ses lettres qui exigeaient une réponse. Je suis d'abord fort en peine de votre état et puis de celui de monsieur votre neveu ; je trouve qu'il y a bien loin d'ici à dimanche. J'ai reçu hier des nouvelles de Chanteloup par M. de Beauvau, il a trouvé la grand'maman très-changée, elle a de violents maux de tête, le tintamarre du salon et des repas la fait rester chez elle, elle mange toute seule ; je suis sûre de ne me pas tromper en jugeant que la compagnie présente ne lui plaît guère, et sans l'Abbé elle serait fort à plaindre. Que n'est-elle à dix lieues de Paris ? Mais tout s'arrange de travers. J'attends le facteur, s'il ne m'apporte rien je vous dis adieu.

P.S.—Le facteur arrive, point de courrier.

[2] Le Comte d'Orford, qui avait été frappé d'aliénation mentale. Sir Edward Walpole, oncle et héritier direct de Lord Orford, refusa de prendre aucune part active au soin de sa personne ou de ses affaires, qui étaient en grand désordre. En conséquence toute la responsabilité retomba sur Horace Walpole, à une époque où l'état de sa santé le mettait mal à même de la supporter.

Pour remplir la demie feuille, voilà des vers de Voltaire à M. Pigalle.[3]

LETTRE 398

Ce jeudi 10 février 1773.

Ce sont les Manchester qui se chargent de vous remettre ce paquet. Si vous les voyez, ne manquez pas, je vous prie, de leur dire tout le bien que je vous ai mandé d'eux. Rien n'est plus aimable que la Duchesse, et si vous la connaissiez, elle vous plairait infiniment ; elle a réussi auprès de tout le monde ; on dit sa figure très-agréable ; et pour ses manières, je m'en rapporte à moi-même ; personne n'est plus doux, plus poli, et n'a le désir de plaire d'une façon plus agréable ; elle est prévenante sans être empressée, et a infiniment l'usage du monde, et de cet usage fait pour tous les pays. Vous m'en croirez engouée ; non, je l'ai vue peu souvent, je n'ai pas désiré de la voir davantage, je n'aurais su de quoi l'entretenir, et j'aurais craint de l'ennuyer.

Je vis hier le fameux M. Burke[1] ; il parle notre langue avec la plus grande difficulté, mais il n'a pas besoin de sa réputation pour se faire juger homme de beaucoup d'esprit ; il trouva assez de monde chez moi et bonne compagnie, entre autres le Comte de Broglio, l'Évêque de Mirepoix et le Caraccioli ; il me fut amené par un M. Warte, qui me paraît le mâle de feu Mme Hesse ; vous ne connaissez peut-être pas l'un, et vous n'avez peut-être jamais vu l'autre ; je leur donnerai à souper mercredi.

Le courrier du mercredi a manqué ; je n'attendais pas absolument de vos nouvelles, mais je trouvais qu'il n'était pas impossible que j'en reçusse. Me voilà remise à dimanche. J'attends avec impatience d'apprendre quel est votre état et celui de monsieur votre neveu.

Peut-être ne vous soucierez-vous guère de tout ce que je vous envoie.[2]

[3] Jean-Baptiste Pigalle (1714–85). Il fit une statue de Voltaire qu'offraient par souscription au poète des hommes de lettres contemporains. La statue, qui représente Voltaire partiellement drapé à l'antique, fut l'objet d'immense ridicule. Les vers, qu'il est inutile de réimprimer ici, sont l'*Épître à M. Pigalle.* (Voyez les *Œuvres de Voltaire*, éd. Moland, tome x, p. 410.)

LETTRE 398.—[1] Burke ne vint pas à Paris pour fréquenter les milieux littéraires ou aristocratiques ; le manque de principes religieux et moraux dans le monde parisien d'alors lui répugnait et l'alarmait. Son objet était de placer son fils dans une famille de province pour lui faire apprendre le français.

[2] La lettre suivante d'Horace Walpole (imprimée ici pour la première fois—voyez

LETTRE 399

Ce mercredi 17 février 1773.

Ce que vous me mandez de votre état m'afflige infiniment, et surtout l'idée que vous avez de ne jamais guérir. Je suis bien éloignée de penser de même ; le retour du beau temps vous guérira, je le crois, je l'espère. Je sais bien qu'il n'y a point de conseil à vous donner sur votre régime ; vous avez toujours observé le plus sévère, et vous ne vous êtes point attiré les maux que vous souffrez. Est-ce une consolation de n'avoir point de reproches à se faire ? Si c'en est une, elle est bien faible. Est-ce un bonheur d'être né ? dites, le pensez-vous ? Mais je me tais ; il ne faut pas ajouter la tristesse et l'ennui à tous vos autres maux.

D'où vient a-t-on mandé ici que monsieur notre neveu était mort ? Je n'en ai pas douté ; j'en étais très-fâchée, comptant que vous étiez accablé d'embarras et d'affaires, et fort peu en état de vous en occuper.

Je prévoyais bien que les lettres de Mme des Ursins ne vous amuseraient guère ; celles de Mme de Maintenon ne vous auraient pas été beaucoup plus agréables ; on y trouve plus la femme d'esprit, mais il y règne une réserve, une contrainte qui ôtent tout le plaisir. On aura incessamment les nouvelles lettres de Mme de Sévigné. J'ai remis à les lire à quand elles seraient imprimées ; je doute qu'elles soient aussi agréables que celles à sa fille ; toute lettre où l'on ne parle pas à cœur ouvert, où l'on ne dit pas tout ce qu'on pense, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on

notre *Introduction*, I, § 14) est évidemment une réponse à celle imprimée ci-dessus ; la date devrait donc être 25 février :—

"Londres, 25 janvier [*février*] 1773.

Vous avez très bien jugé les ouvrages que je vous avais demandés. Quelle pitoyable pièce que *Les Lois de Minos*, sans force, sans goût, sans caractère, sans événements, sans conduite, sans poésie et peu s'en faut sans plan ! surtout sans probabilité ! Il est difficile d'assembler plus de défauts dans une tragédie. Le Roi est sot ; l'héroïne arrogante et poltronne ; les autres acteurs ne savent pas ce qu'ils veulent et changent d'avis comme le peuple. Les *Trois Siècles* est un livre dont on ne saurait dire s'il est plus effronté ou plus ennuyeux, ne contenant au fond que deux articles, dont l'un s'efforce de louer sans honte les plus mauvais théologiens et l'autre à décrier les philosophes modernes, qui ne valent peu qu'en comparaison des autres. L'auteur a toutes les mauvaises qualités des deux partis ; il y a de la justice dans l'article de Voltaire, mais point d'esprit : enfin, je vous en suis obligé, mais j'en suis excédé, sans en être encore au second volume. J'attendais plus de nouvelles dans votre lettre par les Manchester. J'ose dire que la chanson sur les Princes est plus bête et plus insipide que le plus mauvais article des *Trois Siècles*. Quand on écrit aussi mal, il est à espérer que le bon goût reviendra ; l'âge ne saurait tomber plus bas."

LETTRE 399.—Incomplète dans les éditions précédentes.

fait, où l'on n'écrit que pour écrire, où l'on démêle de la réserve, de la contrainte, devient une lecture bien fade. Celles que je reçois du grand Abbé ne sont pas dans ce goût-là ; elles sont gaies et naturelles, et s'il n'y dit pas tout, il le laisse deviner. Il m'annonce un petit voyage ici dans le courant du mois prochain ; j'en aurais du plaisir, si je pouvais en avoir.

Ne craignez rien de l'arrivée de Mme Greville, je suis bien corrigée d'être confiante, je n'aurai point de tracasserie, soyez-en sûr. J'ai pris des engagements pour louer mon appartement au mois de juillet, ainsi à l'avenir je ne serai plus dans le cas de le prêter à personne. Vous croyez qu'on ne se corrige jamais, vous vous trompez, on ne change point son caractère, mais on réforme sa conduite. Je sais bien que je ne vous persuaderai pas, j'en suis fâchée ; si je désire quelque chose dans ce monde c'est votre estime. J'y ai donné de terribles entorses, je crains qu'elles ne soient incurables, mais cela ne me décourage pas, et si je n'en rétire pas le bien que je désirerais le plus, je recueille celui d'être bien avec tout le monde, d'étendre mes connaissances, et de me procurer quelques palliatifs contre l'ennui.

La Bellissima [1] en est restée à sa première sortie ; elle n'a été suivie d'aucun autre voyage, elle n'est invitée à aucune fête, elle essaye de faire passer tout cela pour de la dignité ; elle s'est rendue, dit-elle, à une invitation que personne n'oserait refuser. Cette raison serait bonne, si à cette soumission nécessaire elle n'avait pas ajouté une visite d'une heure qui ne l'était nullement ; mais l'obscurité dans laquelle elle vit couvre tout ; comme on pense peu à elle, on ne la blâme qu'en passant.

Il y a un monde énorme chez mes parents. C'est un bruit, un tintamarre qui accable la grand'maman ; pour le grand-papa, il en est ravi. Ils auront une bien plus belle visite les premiers jours de carême, de Monsieur le Duc de Chartres : cela surprend tout le monde. L'Archevêque de Toulouse et son frère y arrivent aujourd'hui. Enfin, qu'est-ce qui n'y va pas ? il n'y a que ceux qui ne cherchent pas la considération. Ce n'est pas le motif qui m'y conduisit l'année passée, c'était l'amitié ; ce voyage m'a coûté cher, mais n'en rappelons pas le souvenir.

Je crains de vous donner des commissions, cependant je ne vous causerai peut-être pas un grand embarras en vous priant de dire à M. Craufurd que je voudrais qu'il gardât ou qu'il vous

[1] La Comtesse de Forcalquier.

remît l'argent de ses porcelaines dont je joindrai ici le mémoire, le croyant très-capable de l'avoir perdu ; je voudrais que cet argent fût employé à m'acheter du thé qu'il m'enverrait par toutes les occasions qu'on pourrait trouver. Les deux livres que j'ai reçues et les deux que vous avez en font déjà quatre, vous joindriez les vôtres à six autres que Milord Stormont voudra bien faire passer avec son bagage ; moyennant cela j'en aurai reçues dix, et les dix autres seront en réserve, et on ne me les enverra que quand je les demanderai. Je joindrai au mémoire l'adresse des deux marchands qui ont le meilleur thé. J'en fais une grande consommation, et par ci par là j'en fais quelque présent.

Mille et mille pardons de l'importunité que je vous cause, j'aurais pu écrire tout cela à M. Craufurd, mais je n'en aurais pu tirer ni rime ni raison. Sa conduite avec ses amis est du dernier cynique ; n'allez pas lui dire cela, car il crierait comme un nègre, il me reprocherait toutes les lettres qu'il m'a écrites sur sa route de Paris à Londres, comme si je n'avais pas compris que je ne les devais qu'à son ennui.

Je donne ce soir à souper à votre M. Burke ; il y a des gens ici qui l'appellent *Junius* [2] ; il me paraît avoir infiniment d'esprit. Il parle très-difficilement notre langue ; je lui donne une compagnie que j'ai tâché de lui assortir ; un M. du Buc,[2] qui est aussi un grand esprit, le Comte de Broglio, l'Évêque de Mirepoix, Mme de Cambis, les Caraman, etc. Adieu.

LETTRE 400

Paris, ce mercredi 24 février 1773.

Ah ! je le vois bien, il est impossible que vous soyez jamais content de moi ; tantôt c'est une chose, tantôt c'est une autre qui vous choque ou qui vous déplaît. Je n'ai jamais pensé à trouver mauvais que la Sanadona fût à l'Opéra avec Monseigneur,

[2] Beaucoup de monde soupçonnait alors que M. Burke était l'auteur des célèbres lettres de Junius. (B.)

[2] Jean-Baptiste du Buc (1717–95). Dans les *Mélanges* de Mme Necker il est fait mention de ses opinions sur différents sujets et de ses traits d'esprit . . . Il jouissait de la réputation d'un homme à grands talents et d'une rigoureuse probité. (B.) Sous le ministère de Choiseul il avait été chef des bureaux des colonies et des Indes. Il restait toujours très-attaché au Duc et à la Duchesse de Choiseul.

Lettre 400.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je n'exige point que l'on quitte ses affaires ni ses amusements pour moi. Mais je ne sais d'où vient vous vous êtes fait de moi une idée dont il ne vous convient pas de revenir ; gardez-la, si cela vous fait plaisir ; pourvu que vous n'ayez plus de goutte, ni de fièvre, tout m'est égal ; je désirerais seulement n'être pas obligée à m'observer quand je vous écris ; on est quelquefois entrainé à parler de soi, à dire ce qu'on pense, ce qu'on sent, ce qu'on craint, ce qu'on désire, enfin tout ce qui passe par la tête ; mais cela ne vous convient pas, je m'en abstiendrai, mes lettres seront plus courtes et même moins fréquentes, si vous le voulez ; je suis résignée à tout, excepté à faire des gazettes. Quel intérêt prend-on à Londres à ce qui se passe à Paris ? Qu'importe à Milords et Messieurs de savoir les fêtes que l'on donne à la cour, les succès d'une nouvelle actrice, les tracasseries des bals ? Il faut être sur les lieux pour que cela intéresse ; et quand on a l'Océan entre le pays qu'on habite et celui dont on reçoit des nouvelles, c'est à peu près comme si on en recevait de la Chine ou de l'autre monde. Je vous dirai pourtant que Monsieur le Duc de Chartres voulait aller à Chanteloup, qu'il en avait eu la permission, c'est-à-dire qu'on lui avait dit, comme on dit à tout le monde : " Faites ce que vous voudrez." Il écrivit, le 18 de ce mois, au grand-papa qu'il irait lui rendre visite les premiers jours de mars ; le grand-papa a refusé cet honneur par une lettre très-respectueuse et très-raisonnable, et telle qu'il convient à sa situation. Un homme qui est dans la disgrâce ne peut ni ne doit point recevoir des marques de bonté distinguées de ceux qui appartiennent au maître. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? Rien, et à moi pas grand'chose.

Adieu, guérissez-vous, et portez de moi tels jugements que bon vous semblera ; j'ai renoncé aux vanités de ce monde. Vous me donnez une commission que je doute de pouvoir exécuter.[1] Quel ouvrage faites-vous donc qui vous rend cette connaissance nécessaire ? Une bâtarde de Jacques II, le nom de sa mère. Je ne connais point de vieux catholique anglais : je ne connais que des Anglais hérétiques et modernes ; enfin j'y tâcherai, mais ne comptez pas sur le succès.

[1] Cette commission était conçue en ces termes :—" On m'a conté une anecdote dont je suis très-curieux d'apprendre les détails. C'est qu'il mourut, il y a cinq ou six ans, à Saint-Germain en Laye, une vieille femme qui s'appelait Mme Ward ; après sa mort on vérifia sur ses papiers qu'elle était fille naturelle de notre Roi Jacques II. Je tiens cette histoire de bonne main, et je vous serais très-obligé si vous voulez vous donner la peine de vous informer de tout ce qui la regarde, comme le nom de la mère, son propre âge, etc. ; vous savez combien j'aime les particularités historiques." (B.)

Cette histoire de M. Blaquière est-elle nouvelle ? Il me semble que je l'ai lue dans des livres d'anecdotes anciennes.[2]

Il me paraît que Milord Stormont a assez d'indifférence pour ce que je pense de lui ; il a raison. Nous avons encore ici un Anglais que vous ne connaissez, je crois, pas, c'est-à-dire que vous ne voyez pas, car vous en entendez bien parler, c'est M. Burke ; il est très-aimable ; il vous portera un livre dont il fait grand cas ; on ne l'a point encore en Angleterre et je juge par le plaisir qu'il lui a fait, qu'il vous en fera aussi.[3] Si vous voyez ce M. Burke, il pourra vous parler de moi. Je me flatte qu'il s'en louera ; j'ai eu pour lui toutes les attentions possibles ; tous mes amis et mes connaissances m'ont secondée, il partira content de notre nation.

Mme Greville me mande qu'elle va arriver ; vous allez porter bien des jugements téméraires, vous supposerez bien des conversations, des confidences, des effusions ; fi, fi, je n'use plus de ces drogues-là, elles me font pour le moins autant de dégoût qu'à vous. Ce que je vous dis là est vrai et très-vrai, vous en serez persuadé et convaincu.

J'espère que vous ne laisserez pas partir Milord Stormont sans avoir pris avec lui des mesures pour me faire parvenir le thé que je demande.

LETTRE 401

Paris, ce 26 février 1773.

Je vous écris d'avance, je ne sais quand vous recevrez cette lettre, ce sera M. Burke qui vous la portera. Si ce livre que je vous envoie ne vous plaît pas, prenez-vous-en à lui ; il me l'a tant vanté, que je me suis imaginé qu'il vous ferait plaisir. On a quelques difficultés à l'avoir, on en a fait une seconde édition, à laquelle on a mis des cartons, celle-ci n'en a point ; c'est le discours préliminaire qui charme tout le monde ; il pourra bien ne vous pas faire le même effet ; mais vous me saurez gré de l'intention.

M. Francès à recu deux lettres à la fois de M. Craufurd ; il

[2] M. Walpole avait écrit à Mme du Deffand que le Colonel Blaquière s'était battu en duel avec un Irlandais, qui se prétendait offensé de ce que le Colonel Blaquière était secrétaire d'ambassade avec le Lord d'Harcourt à Paris, et avait refusé de le présenter à Versailles parce qu'il n'avait jamais été présenté à Saint-James. (B.)

[3] *L'Essai Général de Tactique* du Comte de Guibert, amant de Mlle de Lespinasse.

Lettre 401.—Incomplète dans les éditions précédentes.

lui mande qu'il a encore joué, qu'il a perdu, que son frère a absolument dissipé tout ce qu'il avait de fonds, qu'il doit six cent cinquante livres sterling d'arrérages selon notre style, et qu'il n'a pour les acquitter et pour vivre que le revenu de ses emplois. Leur père vient de faire la substitution de tout son bien, c'est tout ce que craignait notre ami, mais c'est ce que tout père sensé devait faire avec de pareils enfants. Je suis réellement fâchée de l'état de notre ami et surtout de son peu de raison. Ne lui dites point que je vous parle de lui ; je doute qu'il vous fasse ces confidences ; il ne me les fera pas non plus, à ce que j'imagine. C'est bien dommage qu'avec tant d'esprit et un aussi bon cœur il n'ait pas un grain de raison ; je le plains véritablement, car quoiqu'on puisse dire qu'il est malheureux par sa faute cela n'est pas absolument vrai ; nous recevons de la nature notre caractère et par conséquent notre bonheur ou notre malheur. Elle vous a fait raisonnable, c'était vous donner le bonheur ; mais elle vous a fait faible et infirme, et vous ne pouvez plus être heureux.

Je vous envoie la lettre de Monsieur le Duc de Chartres au grand-papa, avec la réponse. On a fait beaucoup de couplets sur les Princes, sur les ministres ; ils sont très-méchants et très-mauvais. Je les ai envoyés à Chanteloup sans en garder de copie ; si je puis les ravoir, je vous les enverrai.

Je viens de relire votre dernière lettre. Il est impossible de porter de plus faux jugements que ceux que vous portez de moi. *Je ne m'occupe du bonheur de personne, tandis que je veux qu'on ne soit occupé que du mien, je veux qu'on quitte tout pour moi,* etc., etc. Vous vous voyez toujours à travers ce que je dis des autres, c'est me plaindre de vous quand je me plains de quelqu'un. La terreur que vous avez que je ne vous parle de vous ou de moi vous fait m'interdire de vous parler de personne. Au nom de Dieu, soyez tranquille ! Je voudrais pouvoir trouver un remède aussi souverain pour chasser et détruire la cause et les principes de votre goutte que vous en avez trouvé pour anéantir en moi ce qui vous paraissait une maladie d'esprit, qui vous déplaisait et pour laquelle vous avez fait connaître si publiquement votre aversion, au risque de la honte que je pouvais en encourir et que je ne méritais pas.

Je ne puis bien entendre ce que vous me dites à l'occasion de votre tragédie, avant de l'avoir lue ; tout ce que je sais, c'est que je comprends mieux, je l'avoue, les sentiments, que la

grossièreté des passions. Je ne suis nullement attachée à la pureté ni même à la politesse du style ; je déteste les phrases et j'aime l'énergie, et c'est ce qui me fait aimer vos lettres, même celles dont les jugements ne me paraissent pas justes. Mais vous y dites toujours vos pensées avec force et vérité. J'entends par vérité ce que vous croyez vrai, quoique très-souvent il me paraisse le contraire.

Je me flatte que cette explication ne vous déplaira pas, je l'ai crue nécessaire pour qu'elle nous sauvât à l'avenir toute méprise, toute fausse interprétation, et toute manière indirecte.

Vous m'avez donné une commission que j'ai crue d'abord impossible à exécuter. Cependant le désir de vous obliger m'en a fait chercher les moyens. J'ai écrit à Mme de la Marck [1] qui connaît tout Saint-Germain et qui y règne, ainsi que M. de Noailles [2] son frère ; elle m'a fait une réponse très-polie dans laquelle elle me marque qu'elle va prendre toutes les informations que je désire ; je souhaite qu'elle réussisse à satisfaire votre curiosité.

M. Burke ne partira que lundi ; je pourrai reprendre cette lettre, s'il me survient quelque chose à vous dire.

Ce samedi 27.

Nous apprîmes hier la mort du Roi de Sardaigne. Le mariage du Comte d'Artois avec la sœur [3] de la Comtesse de Provence était déjà arrêté, mais aujourd'hui il y aura double alliance ; Madame,[4] sœur de Monsieur le Dauphin, épousera le Duc de Savoie ; l'échange se fera, dit-on, dans le mois de novembre ; on dit qu'il est très-certain que Mme de Forcalquier sera dame d'honneur de la Comtesse d'Artois ; rien n'est plus surprenant. Je voulais parier que cela ne serait pas, mais on m'a bien conseillé le contraire.

J'ai reçu ce matin des nouvelles de Chanteloup. La grand'-maman ne se porte pas trop bien ; elle est maigre ; elle est faible, son pauvre petit corps n'a pas autant de force que son âme a de courage. Le grand-papa se conduit parfaitement avec elle, d'une manière simple, naturelle, même affectueuse. La belle-sœur ne manque à rien ; mais malgré tout cela, excepté

[1] Marie-Anne-Françoise de Noailles, mariée en 1744 à Louis-Engelbert de la Marck, Comte de Schleiden.

[2] Louis, Duc de Noailles, Gouverneur de Saint-Germain-en-Laye.

[3] Marie-Thérèse de Savoie, morte en 1805.

[4] Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière ; elle épousa en 1775 Charles-Emmanuel, Prince de Piémont, depuis Roi de Sardaigne. Elle mourut en 1802.

l'Abbé qui ne vit que pour elle, elle est tout isolée, et son amour-propre doit beaucoup souffrir. Vous pouvez remarquer que dans la lettre de Monsieur le Duc de Chartres elle n'y est pas nommée.[5] Les séjours de Mme de Beauvau sont rudes à passer.

Que dites-vous des troupes que nous rassemblons à Dunkerque, à Calais, à Cambrai ? Ce ne sont encore que des régiments étrangers ; les enverra-t-on à Stockholm ? En ce cas, seront-ce nos vaisseaux qui les conduiront ? En avons-nous ? Seront ce les vôtres ? En vous payant quarante-cinq francs par homme, y consentirez-vous ? Voilà ce qu'on ignore. L'ambassadeur Creutz paraît content ; il est le seul ministre étranger qui ait été admis à la fête de M. d'Aiguillon et à celle de Mme du Barry.

On me dit hier que Voltaire avait écrit à M. d'Alembert une lettre charmante, et lui avait envoyé une *Épître* qu'il a écrite au Roi de Prusse, plus gaie et plus jolie que tout ce qu'il a jamais écrit ; si je parviens à l'avoir, je vous l'enverrai ; je n'entends plus parler de lui. Apparemment que les encyclopédistes m'ont fait quelque tracasserie ; je ne m'en soucie guère, et je perds sans regret cette correspondance.

Je compte que M. Burke partira lundi ; peut-être soupera-t-il chez moi ce soir, mais je souperai certainement avec lui demain chez Mme de Luxembourg, où je l'ai fait inviter ; il y entendra les *Barmécides* de la Harpe ; je serai fort aise si vous le voyez ; il se propose de vous rendre lui-même ma lettre, et ce livre de M. Guibert : vous me direz après avoir lu le discours préliminaire, si vous en êtes content [6] ; je n'en ai lu que cela ; si vous n'en êtes pas content, vous pourrez laisser le livre à M. Burke, qui en est si charmé.

Ce dimanche 28.

Je n'ai point vu hier M. Burke, ainsi je ne suis pas sûre qu'il parte demain, mais comme je le dois voir aujourd'hui, je tiendrai mon paquet tout prêt.

J'ai voulu relire encore votre lettre. Voici une phrase que je n'entends pas bien : *Dirai-je encore que ce que je fais réussira plus mal vis-à-vis de vous que des autres ? Vous n'avez jamais*

[5] Voici ce que M. Walpole remarqua sur cette omission :—" L'omission du nom de la grand'maman est d'une malhonnêteté outrageante. Le grand-papa l'a rétablie à son honneur. Il devrait faire rougir ce polisson de prince." (B.)

[6] M. Walpole répondit :—" Je viens de lire le discours de M. Guibert, j'en suis bien médiocrement frappé. Le sujet demande de la profondeur, et ce monsieur n'est pas profond. Les comparaisons sont puériles, et sentent l'esprit d'Ovide. J'aime mieux la seconde partie, apparemment parce que je l'entends moins." (B.)

fait réflexion à ma manière de penser, parce que vous vous étiez préoccupée de la manière dont vous voudriez que je pensasse; de là la tournure de mon esprit vous fâche d'abord et ne laisse pas lieu à la réflexion d'opérer dans ma faveur; je pourrais écrire plus mal et vous plaire davantage.

Cela n'est-il pas un peu métaphysique? Ai-je tort de ne le pas bien comprendre? L'explication que j'en puis faire, c'est que vous croyiez que je voudrais que vous pensassiez ce que vous ne pensez pas. Vous pouvez avoir cette idée, mais changez-en, et tenez-vous à ce que je vais vous dire, c'est que tout ce que vous pouvez penser me convient également, et que votre style me plaît plus qu'aucun autre, parce qu'il a un caractère de vérité que je ne trouve nulle part.

Je viens de recevoir une lettre du grand Abbé que je voudrais bien vous faire voir, peut-être en ferai-je quelques extraits que je joindrai à cette lettre si j'en ai le temps.

La journée d'hier n'a produit aucune nouvelle. On prendra le deuil après demain mardi; on le portera quatre semaines.

Je sortirai aujourd'hui à cinq heures pour aller chez Mme de Mirepoix à qui il prit un peu de fièvre hier au soir en soupant chez moi; à sept heures je me rendrai chez Mme de Luxembourg pour cette lecture des *Barmécides*. J'y trouverai M. Burke, et à qui je remettrai mon livre et ma lettre s'il part demain.

Si je reçois mercredi une lettre de vous, et qu'elle n'exige point de réponse, je vous éviterai une nouvelle lettre, et je remettrai à vous écrire à la semaine prochaine.

Je viens de relire la lettre de l'Abbé; je ne vous en ferai point d'extrait, il faudrait vous mettre au fait de mille petites circonstances nécessaires à savoir pour trouver ces plaisanteries aussi bonnes qu'elles sont.

Dans cet instant même l'ambassadeur de Naples m'envoie cette épître de Voltaire qu'il m'avait dit si parfaitement gaie et jolie; vous n'en porterez pas le même jugement, à ce que je crois.

Ce Thiériot,[7] dont l'épître fait mention, est mort il y a quelques mois; il avait été ami, confident, colporteur de Voltaire;

[7] Thiériot "avait fait de sa mémoire un répertoire très-instructif et très-intéressant. Il savait une foule innombrable d'anecdotes de tous les gens célèbres de son temps. Il savait par cœur un grand nombre de pièces fugitives de nos plus grands poètes, qui n'avaient jamais été imprimées. Il les récitait volontiers à ceux qui le lui demandaient, mais il n'en donnait pas copie. Il fut même, je crois, trop paresseux de les mettre par écrit, et je suis persuadé que tout ce répertoire est perdu avec lui." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome viii, p. 110.)

il était devenu le correspondant du Roi de Prusse, qui lui donnait une médiocre pension pour cet emploi. Jadis on avait fait cette épigramme sur Voltaire :

"Malgré les gens qui me détestent,
Je suis satisfait de mon lot ;
Deux illustres amis me restent,
Le Roi de Prusse et Thiériot."

Copie de la lettre de Monsieur le Duc de Chartres à Monsieur le Duc de Choiseul, du 13 *février* 1773.

"Je suis au comble de ma joie, Monsieur le Duc ; je n'ai pas cru devoir demander plus tôt au Roi la permission d'aller vous voir ; je viens de la lui demander, et il m'a laissé le maître de faire ce que je voudrais sur cela. Vous connaissez trop, j'espère, mon amitié pour vous et Mme de Gramont, et la reconnaissance que j'ai de celle que vous avez toujours eue pour moi l'un et l'autre, et dont vous m'avez donné tant de preuves, pour n'être pas sûr qu'il ne pouvait pas me faire un plus grand plaisir. Je profiterai de cette permission, si vous le trouvez bon, dans la première semaine de carême.

Oserais-je vous prier de dire à Mme de Gramont combien je suis aise de penser que je vais la revoir, et que je pourrai jouir de son amitié que, j'espère, elle a bien voulu me conserver."

Réponse de Monsieur le Duc de Choiseul, 20 *fevrier.*

"MONSEIGNEUR,

Mon premier mouvement et mon premier sentiment, en recevant heir au soir la lettre dont Votre Altesse Sérénissime m'a honoré, a été de lui exprimer ma respectueuse reconnaissance de son souvenir, et de l'honneur qu'elle veut bien me faire. Je n'ai vu d'abord, ainsi que Mme de Choiseul et Mme de Gramont, que l'avantage que nous aurions de vous faire notre cour ; mais en réfléchissant sur l'éclat qui est la suite de toutes les démarches de Votre Altesse Sérénissime et sur la réserve qu'exige de moi ma position, j'ai craint que la marque de bonté dont vous voulez m'honorer ne produisît des inconvénients pour vous-même, Monseigneur, et plus certainement pour moi.

Dans le moment où le Roi a laissé à Votre Altesse Sérénissime la liberté de venir ici, il n'a pas pensé qu'il était contre le respect qui lui est dû, qu'un Prince de son sang eût aucune communication avec un de ses sujets dans sa disgrâce. Entre les autres preuves de disgrâce que j'ai éprouvées successivement depuis deux ans, je ne puis pas me dissimuler que l'exil n'en soit une très-positive. Il pourrait arriver qu'on représentât au Roi que Votre Altesse Sérénissime ne devait pas lui demander une permission interdite aux Princes du sang et aux disgraciés ; que l'on parvînt à vous faire un démérite de vos bontés, Monseigneur, et que l'on regardât comme un tort pour moi d'en avoir profité.

J'ai cru devoir mettre sous vos yeux ces réflexions ; c'est, je vous assure, avec autant de regret que de peine. Ma sœur partage mes sentiments à cet

égard, et nous espérons, Monseigneur, que dans des temps plus heureux, nous pourrons jouir sans inconvénient de vos bontés, vous marquer notre reconnaissance et les sentiments d'attachement que nous vous devons, ainsi que le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc."

LETTRE 402

Paris, ce mercredi 10 mars 1773.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 5 février et l'autre du 5 de ce mois-ci. Il faut que la première ait été oubliée dans les bureaux ; il n'y a point de réponse à y faire. Pour à la dernière, il y en aurait beaucoup si je me le permettais, mais je m'impose un éternel silence.

Je vous envoie le petit mémoire, c'est-à-dire les informations que j'ai reçues de Mme de la Marck.

Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu prendre pour mon thé ; apparemment que M. Craufurd vous aura remis six louis, ce qui avec les quatre livres que vous m'avez envoyées, et les dix louis dont il avait chargé Mme Greville, l'acquitte entièrement de ce que j'ai payé pour lui à Mme Poirier.

Comme vous ne me parlez point de votre santé cela me fait espérer qu'elle est meilleure. Si je vous ai regardé comme mon ami, c'était parce que vous m'aviez dit que vous l'étiez ; vous ne voulez plus être que ma connaissance, il faut y consentir.[1]

"Madame la Comtesse de la Marck a fait faire toutes les perquisitions possibles touchant l'origine, l'état et la résidence de Mme Ward. Les plus anciens Irlandais qui demeurent au château de Saint-Germain ont été interrogés ; aucun ne se rappelle d'avoir jamais entendu parler de ce nom, aucun ne sait si cette dame existe ; on a de plus feuilleté les registres mortuaires depuis 1750 jusqu'à présent ; il ne s'y trouve aucun nom qui approche de celui que l'on cherche ; il est cependant une ancienne femme de chambre de Mme de Chambon, nommée Ward, âgée de cinquante ans

---

Lettre 402.—Inédite.

[1] La lettre suivante d'Horace Walpole (imprimée ici pour la première fois—voyez notre *Introduction*, I, § 14) paraît être écrite en réponse à la lettre imprimée ci-dessus :—

"Londres, 30 mars 1773.

Je n'ai plus rien à dire, Madame, je vois l'impossibilité qu'il y a d'accorder deux humeurs aussi opposées que la vôtre et la mienne, et je ne ferai plus d'efforts pour rendre agréable un commerce dont à force de me tourmenter vous m'avez entièrement dégoûté : qu'il aille tout au hasard.

Si vous me faites l'honneur de m'écrire des lettres auxquelles on peut répondre, j'y répondrai. Sinon vous me dispenserez, je crois, d'écrire, car je ne vois pas la nécessité d'une correspondance régulière, quand on est si peu content l'un de l'autre."

environ, dont on connaît parfaitement l'origine, qui n'est rien moins qu'illustre : ainsi elle ne peut être la personne dont il est question, puisqu'on la suppose d'ailleurs morte depuis cinq ou six ans ; voilà tout ce qu'on a pu découvrir, et le résultat des informations qu'on a faites."

LETTRE 403

Ce jeudi 18 mars, à six heures du matin.

Le Roi déclara aux ambassadeurs, mardi dernier, le mariage du Comte d'Artois avec la Princesse Thérèse de Savoie ; leur maison n'est point encore nommée ; on ne doute point que Mme de Forcalquier ne soit la dame d'honneur ; on cherche, dit-on, un mari à Mme Boucault [1] pour qu'elle soit dame d'atour. De quatre à qui on l'avait proposée, aucun n'a accepté. Mme de la Ferrière [2] était hier au soir à la dernière extrémité. Beaucoup des oiseaux de Mme de la Vallière sont morts, les vôtres et plusieurs perroquets. M. de Souza, ambassadeur de Portugal, doit épouser Mlle de Canillac, qui a dix-sept ou dix-huit ans, qui est belle et bien faite, mais qui n'a pas un sou. L'Abbé Barthélemy arrive, au plus tard, les premiers jours de la semaine prochaine. S'il était permis de parler de soi, je dirais : J'en suis fort aise. Il est extraordinaire que M. Burke vous ayant parlé du *Connétable*,[3] ne vous ait pas dit un mot du *Barmécide*.

Comme il faut que cette lettre soit à la boîte avant huit heures, je finis ma gazette ; le reste à l'ordinaire prochain.

LETTRE 404

Paris, ce 31 mars 1773.

Depuis votre lettre du 12, vous ne m'avez point écrit, et je ne vous ai point écrit depuis le 18 ; c'est aujourd'hui le quinzième jour que je n'ai eu de vos nouvelles. Je ne saurais croire que ce soit que vous soyez malade, vous n'auriez pas la dureté de me le laisser apprendre par d'autres ; vous n'avez jamais eu ce mauvais procédé ; ce n'est pas non plus que vous soyez fâché contre moi, parce que vous n'avez pas sujet de l'être ; souffrez qu'en deux mots je vous rappelle nos dernières lettres.

Lettre 403.—[1] M. Boucault avait été dans la finance. (B.)

[2] La Marquise de la Ferrière était mère de la Présidente de Malesherbes.

[3] Tragédie du Comte de Guibert.

Je vous ai extrêmement ennuyé en vous parlant de mes ennuis ; vous m'écrivîtes, le 5 mars, *que vous étiez excédé de mes lettres, que vous les haïssiez à la mort, que vous aimeriez mieux être une connaissance que mon ami.* Je fus si blessée de cet aveu, que je vous écrivis quatre lignes dont je me souviens très-bien. Je vous disais que je vous avais cru mon ami, parce que vous m'aviez dit que vous l'étiez ; que ne voulant plus être que ma connaissance, il fallait bien y consentir. Depuis je reçus votre lettre du 12, beaucoup plus douce que celle du 5, mais où vous me marquiez encore du mécontentement. Je crus de la meilleure foi du monde que je ferais bien de vous écrire en forme de gazette, que vous ririez et seriez content de cette idée ; mais il faut que tout me tourne mal ; cependant je ne croirai jamais que vous vouliez rompre avec moi. Voici les conditions auxquelles je m'engage pour l'avenir : de ne point abuser de votre complaisance en exigeant que vous vous assujettissiez à aucune règle pour m'écrire, que ce ne soit que quand cela vous sera agréable ; de ne vous jamais entretenir de mes ennuis, ni de mon dégoût de la vie ; de ne me plaindre de personne en particulier, ni en général ; de n'avoir plus d'*épanchement*, comme vous l'appelez, c'est-à-dire de ne vous plus communiquer ni pensées ni réflexions. Je consens, si je manque à une de ces quatre conditions, à éprouver le plus grand malheur qui puisse m'arriver jamais, à être mal avec vous. Vous avez dû voir mon attention à éviter tout ce que vous traitiez de romanesque ; et vous devez en conclure que je serai fidèle à tenir l'engagement que je prends aujourd'hui ; mes lettres pourront n'être pas amusantes, mais elles ne vous attristeront pas.

Les conversations d'aujourd'hui ne roulent que sur la politique. Les mouvements du Nord inquiètent beaucoup.[1] On dit que nous n'entrerons point en danse, mais que nous pourrions bien payer quelques violons, ce qui fera que nous autres serons très-mal payés.

On commence à moins parler du mari de Mme Boucault ; il y en a qui prétendent que son mari est trouvé, que c'est M. de Bourbon-Busset, et qu'elle l'épousera le lendemain de la Quasimodo. Il y aura, dit-on, quarante-deux mariages dans cette semaine-là.

LETTRE 404.—[1] La France avait décidé les Turcs à continuer la guerre avec la Russie. Mme du Deffand donne à entendre que la nécessité de lever des subsides s'opposerait probablement au payement des pensions, pour elle et pour d'autres.

Le quartier de M. de Beauvau commence demain, à mon grand déplaisir ; il ne finira qu'au 1er juillet, qu'il ira tout de suite à Chanteloup passer un mois ou six semaines, autant en Lorraine, et c'est le temps où il n'y a personne à Paris.

Je ne me porte point bien. Mes insomnies sont pires que jamais, et je ne comprends pas ce qui les cause, je diminue tous les jours ma nourriture.

On me dit hier que Milord Stormont était de retour et qu'il avait eu en arrivant une conférence de trois heures avec M. d'Aiguillon ; j'espère que vous ne rentrerez pas plus en danse que nous ; je souhaite passionnément que nous restions en paix. Si je désire qu'elle soit entre nos nations, jugez si je désire bien vivement qu'elle soit entièrement, parfaitement et solidement rétablie entre vous et moi ; songez quelquefois que vous avez toujours été constant pour tous vos amis et amies, et que ce ne doit pas être moi qui vous fasse changer de caractère.

Je vous prie de considérer que si je ne reçois de vos lettres qu'en réponse à celle-ci, je serai encore quinze jours sans recevoir de vos nouvelles. M. Craufurd n'est pas capable d'avoir l'attention de m'en donner.[2]

[2] Entre la lettre imprimée ci-dessus et celle qui la suit, s'est écoulé un laps de temps plus long qu'à l'ordinaire (du 31 mars au 21 avril). Comme Walpole et Mme du Deffand étaient au cœur d'une de leurs disputes épistolaires périodiques, il est possible et même probable qu'Horace Walpole ait détruit les lettres de Mme du Deffand qui s'y rapportent. La lettre suivante d'Horace Walpole (imprimée pour la première fois—voyez notre *Introduction*, I, § 14) était évidemment en réponse à l'une des lettres manquantes :—

" Londres, 13 avril 1773.

Après beaucoup de dégoûts on ne revient pas facilement à la bonne humeur ; je vous avoue que je m'attendrai toujours à des persécutions nouvelles, et cette crainte m'ôte tout le plaisir du commerce. J'écris sans envie d'écrire, et je reçois des lettres sans envie de les ouvrir ; plus les querelles se réitèrent, plus les raccommodements sont difficiles, et à la fin deviennent impossibles. Je regarde cette conclusion de notre liaison comme immanquable et de là je deviens tous les jours moins soigneux à l'éviter.

Je crois la lettre de l'Empereur authentique, parce que la fausse philosophie et l'impudence rendent tout croyable aujourd'hui ; tous les rois du nord en sont infectés. Voltaire doit vivre pour être le panégyriste et le parasite d'eux tous. Je ne sais pas de lecture qui vous ferait plaisir, c'est-à-dire qui m'en fait, le bon goût s'étant éteint. Voyez ce qu'ont fait les encyclopédistes ; de francs ignorants, les rois sont devenus des menteurs moraux. On partage savamment les royaumes, comme autrefois on divisait les sermons, et l'on massacre le peuple avec autant de sang-froid qu'on les ennuyait. Voilà un siècle de lumières !

Le Duc de Gloucester a été fort incommodé ; il est parti avec la Duchesse pour sa campagne. Elle n'accouchera qu'à la fin du mois prochain ou au commencement de juin. La réponse de la petite de Boufflers est honnête et très-jolie, mais ne console point, je crois, de la mauvaise éducation dont on avait tant espéré. Je suis plus sceptique de jour à l'autre. Laissez les hommes à eux-mêmes, ils sont méchants ; instruisez-les, ils n'en sont que plus méchants. Ah ! la bonne race ! J'aime mieux les oiseaux. Mme de la Vallière a perdu sa petite Chinoise, mais au moins elle n'était pas indigne de ses soins."

LETTRE 405

Paris, ce mercredi 21 avril 1773.

Une fois pour toutes, en vous rappelant vos fâcheries, rappelez-vous quels en ont été les sujets ; et quand vous serez de bonne humeur, vous verrez que je n'ai pas été fort coupable ; mais laissons tout cela et ne querellons plus.

Je crois aisément que vous forces ne sont point revenues, les changements de temps doivent vous être fort contraires, l'été pourra vous rétablir. Pour moi je fais de grandes enjambées vers ce que vous savez. Mes nuits sont épouvantables, j'épuise toutes les lectures. Je viens de lire les *Mémoires* de Mme de Staal. Ils sont plus agréables pour moi que pour tout autre ; elle était mon amie, je passais ma vie avec elle, je connaissais tous les gens dont elle parle. Actuellement je lis Shakespeare.

L'histoire qu'on raconte de l'Évêque d'Arras est absurde, personne ne l'a crue ; elle a pour fondement une aventure arrivée à un homme qui s'appelle Darras.

On a nommé les officiers de la maison de Monsieur le Comte d'Artois ; on ne fera la maison de la Princesse qu'il doit épouser qu'après le mariage de Mme Boucault ; on croit qu'il se fera demain avec M. de Bourbon-Busset. Rien n'est si glorieux pour Mme de Forcalquier que ce retardement ; je crois vous avoir dit qu'elle ne voulait accepter d'être dame d'honneur qu'à condition que son amie serait dame d'atour.

D'où vient que vous ne me parlez plus de Rosette ? Est-ce qu'elle est morte ?

LETTRE 406

Paris, ce 2 mai 1773.

Vous me confirmez les bonnes nouvelles que je soupçonnais et que je désirais ; je savais que nous avions contremandé notre escadre de Toulon, et l'on s'attendait que vous contremanderiez le vôtre.[1] Le ciel nous maintienne toujours en paix, c'est tout ce que je lui demande.

Lettre 405.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Lettre 406.—Inédite.

[1] Walpole dans ses *Derniers Journaux* (tome i, pp. 199–200) suppose que cette conclusion pacifique fut le résultat d'un arrangement entre la France et l'Angleterre. La France venait de payer une large somme à la Compagnie des Indes Orientales ; il

Vous aurez peut-être appris le mariage de Mme Boucault ; il se fit mardi dernier 27. Il n'y eu d'assistant que le pur nécessaire, les trois Chabrillan du côté de la dame, savoir le Bailli et son neveu, gendre de M. d'Aiguillon, et le Comte, frère de la dame,[2] le Maréchal de Tonnerre, beau-père [3] de M. de Bourbon-Busset, et le second fils [4] de ce Maréchal. Ces sept personnes soupèrent le soir chez la Bellissima. La nouvelle mariée est à Versailles, et doit être présentée aujourd'hui, on attend incessamment la nomination de la maison de Madame la Comtesse d'Artois, rien ne peut plus l'arrêter. La Bellissima demanda l'autre jour de mes nouvelles à M. de Grave ; il lui dit qu'il venait de me quitter, que j'avais fort approuvé sa conduite et sans intention qu'elle en sût rien. " Je serai," dit-elle, " fort fâchée d'être critiquée par elle, et je suis fort flattée d'en être approuvée." Ces paroles n'ont que le son, je n'en désire pas davantage. Elle sera bien déplacée à la cour, elle y sera ennuyée et ennuyeuse. Son amie prétendra à la faveur, et l'ami cherchera à s'en faire un appui. Cet appui sera bien faible, et ne le dédommagera pas de celui qu'on dit qu'il vient de perdre, celui de la belle-sœur et du grand beau-frère. Je crois que vous me comprenez.

La Maréchale de Luxembourg est partie aujourd'hui pour Chanteloup, elle y restera trois semaines. À son retour elle ira à Montmorency, où elle restera le même temps. Les Caraman partiront dans le courant de ce mois pour Roissy, et Mme de Choiseul, qu'on appelle la petite sainte, s'embarquera d'aujourd'hui en huit pour aller par eau à Chanteloup, d'où elle s'embarquera encore pour se rendre à Barèges. Il restera peu de monde à Paris ; il y en a qui disent que le Compiègne est incertain ; je souhaite qu'il manque, cependant s'il a lieu je m'en consolerai, la paresse me tiendra lieu de compagnie et comme je ne me porte point bien, le repos, la paix, la tranquillité suffit pour mon bonheur.

Je ne vous ai point parlé des lettres de Mme de Sévigné,

semblait donc improbable que les deux nations eussent aucun dessein belliqueux. D'autre part, l'armement d'un escadron anglais fournit à la France un prétexte pour abandonner son plan ostensible de secourir les Turcs. Tel avait été le système de Choiseul, mais D'Aiguillon et ses collègues n'avaient nul désir de le continuer.

[2] Miss Berry déclare, probablement sur la foi de l'Évêque de Rodez (voyez notre *Introduction*, I, § 10), que Mme Boucault appartenait à la famille Brou. Mme du Deffand néanmoins donne à entendre qu'elle était sœur du Comte de Chabrillan. Elle était donc une des deux filles de Claude de Moreton, Seigneur de la Motte-Chabrillan, qui mourut en 1748.

[3] La première femme du Comte de Bourbon-Busset avait été fille du Maréchal.

[4] L'Abbé Jean-Louis-Ainard de Clermont-Tonnerre.

parce que je n'en entends rien dire. Je sais qu'on les imprime ; dès qu'elles le seront, je vous en enverrai trois ou quatre exemplaires.

Je suis fort aise que Rosette soit encore en vie. Je négocie pour avoir un petit chien, mais il est encore dans les espaces imaginaires ; il faut un mariage, pour cela trouver un mari, un Bourbon-Busset, et qu'il se conduise différemment que ne prétend faire celui-ci, car on dit que ce nouveau ménage sera sur le modèle de Joseph et Marie.

Je viens de lire la vie de votre Henri VII par l'Abbé Marsollier ; je continue votre histoire dans M. Hume, mais il m'ennuie ; je n'aime que les anecdotes, l'on en trouve peu dans les grandes histoires qui ne sont remplies que de détails de guerre, et rien au monde n'est plus ennuyeux.

J'ai actuellement un véritable chagrin. M. de Beauvau est assez malade, ce n'est qu'un fièvre tierce, mais les accès sont violents. C'est aujourd'hui son mauvais jour, si l'accès ne manque pas il reviendra demain à Paris, ce que je désire fort, n'étant pas en état de l'aller trouver à Versailles. L'ami Pont-de-Veyle a de temps en temps la fièvre et continûment une toux à faire trembler, il vient assez régulièrement tous les jours prendre du thé avec moi.

J'ai reçu les six livres, il est parfaitement bon.[5]

Milady Spencer est arrivée avant-hier, elle ira d'ici à Spa ; le temps de son départ n'est point fixe, il dépendra de la santé et de la volonté de son mari ; elle est intimement liée avec Mme de Bussy.

Je ne vous ai point encore parlé de Mme Greville ; vous savez qu'elle loge chez moi, nous sommes fort bien ensemble, mais nous vivons indépendantes l'une de l'autre ; son mari doit aller à Spa, et dès qu'il y sera elle ira l'y trouver.

Je suis plus sédentaire que jamais, je soupe presque tous les jours chez moi avec différentes compagnies, et je me trouve au bout de la journée au même point que ceux qui se sont bien tourmentés pour se divertir. Ma correspondance avec Chanteloup est assez languissante dans le moment présent. L'Abbé n'a pas repris ses gazettes et moi je n'ai pas le talent d'en faire ; vous vous en apercevez bien, je n'ai jamais su raconter.

J'allais oublier de vous dire que le Baron de Gleichen doit arriver aujourd'hui ou demain à Londres. J'ai esquivé qu'il me

[5] Elle parle du thé.

demandât des lettres de recommandation, surtout pour vous ; il y passera un mois, il ira ensuite aux eaux d'Yorkshire.

Mandez-moi des nouvelles de M. Selwyn, je m'intéresse à lui, quoique il ne se souvienne plus de moi.

LETTRE 407

Paris, ce 12 mai 1773.

Je sens, comme je le dois, vos attentions pour le Baron [1] ; je suis étonnée de la confiance qui l'a conduit chez vous ; je ne la lui avais pas inspirée ; j'avais évité de prononcer votre nom devant lui ; je craignais qu'il ne me demandât une lettre, je la lui aurais refusée ; il a plus d'audace que moi, et nous nous en trouvons fort bien l'un et l'autre. Il m'a écrit à son arrivée à Londres ; il ne vous avait point encore vu, et n'avait vu personne ; il se désespérait d'ennui. Ma crainte est qu'il ne vous

Lettre 407.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Une partie considérable de la lettre suivante d'Horace Walpole est ici imprimée pour la première fois (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"Londres, 18 mai 1773.

Voici la nouvelle que votre ami le Baron vient de me dire, c'est que M. le Duc d'Orléans a épousé Mme de Montesson, mais que le mariage ne se déclarera point. Bien que vous n'aimiez pas à conter, vous auriez pu me dire ce trait-là.

On va ouvrir une grande scène ici à ce qu'on dit ; on va faire rendre à nos pilleurs des Indes leurs trésors. Je ne m'attends pas à des actes de justice, et le peuple Indien, qu'y gagnera-t-il ? Le parlement siégera tout l'été ; que je suis heureux de n'y être plus ! Qu'on est sage de se détacher du monde de bonne heure ! Tout ce qui se passe autour de moi ne fait que m'amuser et ne m'intéresse point.

Je crois que vous pouvez vous tranquilliser sur la guerre ; pour moi je n'y ai jamais prêté foi un instant. Il y en a des rumeurs de temps en temps ; mais ce sont les factieux ou ceux qui se mêlent des flux et reflux des fonds publics qui sèment ces bruits-là. On prétend que le Roi d'Espagne, qui nous hait, veut à toute force la guerre avec nous. Cela peut être, mais je ne crois pas qu'il nous y entraîne. Vous avez des objets de haine bien plus faits pour vous faire enrager. Votre Baron est allé voir des courses. Il s'y ennuiera, mais nos folies pourraient lui faire du bien. Il a véritablement du bon sens, mais il a trop donné dans celui de gens qui l'affichent sans en avoir. Il se perd en définitions de choses qui n'en demandent point, et se noie dans une cuillerée d'eau, à force de vouloir aller au fond. S'il s'efforce de nous connaître comme une grande nation, on lui bouleversera toutes ses idées ; car ne parlant pas notre langue, il prendra ses informations des ministres étrangers, qui sont des gens bien malhabiles, et qui raisonnent sur les gazettes. Il nous mesurera à la toise de ce qu'il a lu, ou sur ce qu'il a entendu dire en France. Il cherchera de la philosophie et n'en trouvera point ; il croira donc que nous n'agissons que par politique, et s'y trompera davantage. Nous ne sommes que les restes d'un grand peuple, et ce ne sera que le siècle futur qui décidera de ce que nous sommes, et de ce que nous serons ; actuellement nous n'avons que ce qu'on peut appeler une routine. Le luxe est l'objet, et l'intérêt personnel le moyen. Tout le monde veut être riche, parce que nous n'avons ni principe, ni point d'honneur ; tout le monde veut se ruiner parce que c'est la mode. On n'est pas avare, on n'est que corrompu. On veut être un homme considérable, parce que le pays va perdre toute considération."

soit à charge. Quoique je lui trouve de l'esprit, je conviens qu'on peut le trouver ennuyeux.

Nous avons toujours ici Milady Spencer ; elle réussit parfaitement ; c'est à qui lui donnera à souper ; j'eus cet honneur vendredi passé, et je [le] répéterai une fois avant son départ pour Spa, qui sera à la fin du mois ; ce sera à peu près le temps, à ce que je crois, du départ de Mme Greville, soit qu'elle retourne à Londres, ou qu'elle aille à Spa.

Pont-de-Veyle se porte mieux ; et comme il y a peu de monde à Paris et que ce qui y reste sont nos amis communs, nous soupons presque tous les jours ensemble, plus souvent chez moi qu'ailleurs.

M. de Beauvau a toujours la fièvre tierce, il eut hier son neuvième accès ; depuis qu'on attribue tout aux nerfs la médecine a changé de méthode, on a prescrit la quinquina. L'Abbé Barthélemy, qui a aussi la fièvre tierce, me mande qu'il est à son onzième accès, et qu'après le quinzième il aura recours au quinquina. Je suis quelquefois tentée de vous envoyer de ses lettres, elles sont si gaies et si naturelles qu'elles vous divertiront.

Vous n'êtes point bête de n'avoir pas compris *la sœur et le grand-frère,* mais moi je le suis de me mal expliquer et encore plus de vous parler de la chose la plus indifférente et en même temps la plus fausse ; c'était un propos du moment qui ne valait pas la peine d'être écouté et encore moins celle de l'écrire.

La maison de la Comtesse d'Artois n'est point encore nommée, ce qui surprend tout le monde ; mais apprenez ce qui m'a bien troublée avant-hier. M. Francès me dit qu'il avait reçu une lettre de chez vous, où l'on lui mandait que vous ne désarmiez pas, et tout de suite M. de Presle [2] me vint dire tout bas que M. Chamier lui avait écrit que nous allions avoir la guerre avec vous, et que c'était notre faute ; tous mes diplomatiques m'ont assuré que la nouvelle était fausse ; je ne puis être cependant parfaitement rassurée que par ce que vous me direz.

La Comtesse de Choiseul, que la grand'maman appelle la petite sainte, s'est embarquée dimanche dernier sur la Seine, et ira par eau à Chanteloup, où elle restera quinze jours, et puis continuera sa route pour se rendre à Barèges ; c'est une fort jolie femme avec qui je suis assez liée. Les dames du Carrousel me demandent souvent de vos nouvelles, je soupe pour l'ordi-

[2] M. Harenc de Presle, banquier, et amateur de tableaux, dont il possédait une belle collection.

naire deux fois la semaine avec elles. Je vais perdre les Caraman et Mme de Cambis, je prévois que cet été la Sanadona et moi souperont souvent tête à tête ; mais qu'est-ce que cela fait ? Ce temps passera comme un autre.

Je ne trouve pas bon que vous ne disiez pas un mot de votre santé. La mienne va mieux depuis quelques jours, j'ai moins d'insomnie, mais aussi je suis d'une grande sobriété ; je continue toujours l'usage du thé, j'ai reçu les six livres que vous m'avez envoyées ; il est excellent. Je n'entends point parler de M. Craufurd. Ce que vous me dites de lui pourrait bien être vrai, qu'il prend son ennui pour de la maladie et de l'amour.

Mme de Luxembourg est à Chanteloup depuis dix jours ; elle en reviendra à la fin du mois et ira tout de suite à Montmorency ; je suis dans la plus haute faveur auprès d'elle. Il n'en est pas de même de l'autre Maréchale [3] ; elle me traite avec froideur, sans qu'elle puisse en avoir d'autre raison que de ce que je vois souvent sa belle-sœur,[4] ce qui ne peut être autrement, aimant et devant aimer autant son frère.

Voilà bien des riens que je vous écris ; il me reste à vous parler de mes lectures ; je suis tout au travers des Tudor de M. Hume ; je n'y trouve pas un grand plaisir, mais cela ne m'ennuie pas extrêmement ; conseillez-moi quelques lectures.[5]

Comme il me reste une page, je vais la remplir par une chanson de la Marquise de Boufflers, sur l'air : *Ton humeur est, Catherine.*

" Dimanche, j'étais aimable ;
Lundi, je fus autrement ;
Mardi, je pris l'air capable ;
Mercredi, je fis l'enfant ;
Jeudi, je fus raisonnable ;
Vendredi, j'eus un amant ;
Samedi, je fus coupable ;
Dimanche il fut inconstant."

---

[3] De Mirepoix. [4] La Princesse de Beauvau.

[5] M. Walpole répondit :—" Je ne sais quelles lectures vous conseiller. Quand on a épuisé tous les sujets, une manière nouvelle de les redire ne les rend pas nouveaux, quoi qu'on en dise. Encore cet avantage tombe-t-il en partage à bien peu de gens. On a tout dit, on a contredit tout. Peut-être recommencera-t-on à rebâtir ce qu'on vient de détruire, et l'on n'y gagnera rien. On a dit que le soleil s'est usé, moi je crois que c'est l'esprit humain. Il est possible qu'avec le temps on voie quelque nouveauté dans l'Amérique. Mais à moins d'une *déluge* (je ne sais si c'est le mot français), l'Europe fournira aussi peu que la Tartarie. Les Impératrices et les Rois renchérissent sur les crimes antiques, mais n'ont pas l'esprit d'en imaginer de nouveaux. Les Jésuites tombent, faute d'être plus méchants. Nos méthodistes ne conservent pas l'Église établie, faute d'absurdités nouvelles ; et vos philosophes se trompent en s'attendant à renverser des trônes comme Luther et Calvin, quand les livres ne sont plus une mode nouvelle." (B.)

Une autre, du Chevalier de Boufflers sur M. de Beauvau, qui dînait chez la Marquise de Boufflers, sur l'air : *Si le Roi m'avait donné Paris sa grand'ville.*

"Sans plaisirs, vous écoutez
À la Comédie ;
Sans raison, vous disputez
À l'Académie ;
À mon bureau vous jugez,
À ma table vous grugez ;
Mais qui vous en prie, ô gué !
Mais qui vous en prie ?"

Autre sur la statue de Voltaire, faite par Pigalle.

AIR : *O filii.*

"Voici l'auteur de l'*Ingénu ;*
Monsieur Pigalle l'a fait tout nu ·
Monsieur Fréron le drapera,
Alleluia."

LETTRE 408

Paris, ce dimanche 23 mai 1773.

Est-ce que je ne vous ai jamais parlé de l'amour effréné de Monsieur le Duc [1] pour Mme de Montesson [2] ? Il y a je ne sais combien d'années qu'il dure. L'honnêteté des mœurs de la dame, la pureté de ses sentiments, ou, si vous l'aimez mieux,

LETTRE 408.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Duc d'Orléans.

[2] Mme de Montesson était une demoiselle de la Haye ; sa naissance, sans être illustre était distinguée, et sa figure, sans être jolie, était agréable. À l'âge de seize ou dix-sept ans, elle captiva le cœur du vieux et riche Marquis de Montesson, du pays du Maine, qui la voyait souvent au jardin du Luxembourg, où elle avait coutume de se promener avec sa mère. M. de Montesson était à la fois fort laid et singulièrement dégoûtant. Après quatre ou cinq ans de mariage il mourut, et laissa sa veuve, fort jeune encore, avec une honnête fortune, qui bientôt s'accrut par la mort de son frère unique, M. de la Haye. Sa conduite était exempte de reproches ; son aimable caractère et ses talents la firent rechercher dans le monde. Elle était une des quatre femmes à la mode, à qui Chamfort (juge difficile) accordait le mérite d'être des actrices accomplies. Elle ne fut pas également heureuse comme auteur dramatique : une de ses pièces, *La Comtesse de Chazelles*, jouée au Théâtre-Français à Paris, malgré toute la prévention favorable qu'on en avait, et tous les efforts qu'on fit pour la faire réussir, fut froidement reçue par le public. Son mariage avec le Duc d'Orléans eut lieu dans le temps et dans les circonstances dont parle ici Mme du Deffand, et avec le consentement verbal du Roi, à condition qu'elle ne prendrait jamais le nom de Duchesse d'Orléans, ni ses armes. Le Duc mourut en 1786. Le caractère réservé et les manières affables de Mme de Montesson la sauvèrent des dangers de la Révolution. Pendant le consulat de Bonaparte elle était si bien avec le gouvernement qu'elle donna à Paris, pendant le Carnaval de 1802, un bal auquel assista Bonaparte en personne avec tous les autres membres de sa famille. Elle mourut à Paris en 1806. (B.)

son ambition, lui ont fait faire une résistance qui a déterminé le Duc à l'épouser. Le chef de la famille a refusé son consentement ; ainsi, selon nos usages, le mariage ne peut être qu'illégal ; la femme ne saurait prendre ni le nom, ni les titres du mari sans le consentement authentique dudit chef. Mais un mariage clandestin, visiblement caché, se peut faire, et se fera sans doute, mais n'est point encore fait. La dame voyage à Spa, en Hollande, et ne sera de retour qu'au mois de juillet, et ce sera dans cedit mois que se fera la célébration, où il n'assistera que le nombre de témoins nécessaire. On prétend que le Duc promit à son fils de ne conclure cette affaire que dans deux ans du jour qu'il lui parlait, et ce terme expire au mois de juillet prochain. Sa passion, loin de se refroidir, n'a pris que de nouvelles forces. Si cette femme fait mal ou bien de consentir à un tel hymen, c'est un problème ; les avis sont différents. Je suis de l'avis de ceux qui l'approuvent ; sa réputation demeure intacte. Si elle était d'une naissance illustre, elle aurait tort, parce que plusieurs exemples lui donneraient le droit d'être reconnue publiquement ; mais une très-petite demoiselle, veuve d'un petit gentilhomme, ne peut sans extravagance prétendre à un état qui pourrait par la suite la mettre au-dessus de tout le monde. Le sort des enfants, s'il en survient, est ce qu'il y a de plus embarrassant ; ils ne seront point bâtards, puisqu'il y aurait un mariage en face d'Église ; ils seraient inhabiles à succéder, puisque le mariage serait illégal ; il faudrait leur donner des rangs intermédiaires, mais alors comme alors. Je ne sais ce que l'Idole [3] pense de cette aventure, et comment sa vanité se retournera. Celle de Mme de Forcalquier vient de faire un grand pas de clerc en acceptant une place qui la met dans la servitude et l'exposera à de grands brocards. Il n'y a pas quatre mois qu'elle disait à qui voulait l'entendre qu'il faudrait qu'elle fût bien extravagante pour qu'elle pût consentir jamais à prendre une place qui n'ajouterait rien aux honneurs dont elle jouissait ; qu'étant une très-grande dame, jouissant d'une assez grande fortune, jamais elle ne s'assujettirait à aucune servitude. Eh bien ! elle a accepté. Mme de Bourbon-Busset, autrement Mme Boucault, est dame d'atour, et elles sont aujourd'hui à Versailles pour faire leurs remercîments. Le Comte de Broglio ira recevoir la Princesse.

Vous savez que M. de la Marmora, qui est rappelé, est nom-

[3] Mme de Boufflers aurait voulu épouser le Prince de Conti.

mé vice-roi du royaume de Sardaigne ; il fait semblant d'en être fort content ; mais on prétend que cette place est aussi agréable que si c'était d'être vice-roi de Sibérie ; il faut résider pendant trois ans ; l'air y est détestable et la compagnie affreuse ; nous aurons à sa place le Comte de Viry,[4] que vous avez eu chez vous : on dit qu'il est fort bête, ainsi nous ne nous apercevrons point du changement Sans doute que mon Baron est du nombre des philosophes modernes et des plus entichés de cette manie ; je m'impatiente bien souvent contre lui ; je suis étonnée qu'il ne m'ait pas écrit depuis qu'il vous a vu ; il s'accrochera à quelque métaphysicien ; il est impossible qu'il n'y en ait pas quelques-uns chez vous ; mais votre genre d'esprit ne lui convient nullement. Notre M. Thomas est bien mieux son fait, il vient de donner un livre qui a pour titre : *Essai sur les Éloges*, ou *Histoire de la Littérature et de l'Éloquence*. Le Baron en sera charmé. Le Caraccioli s'en extasie ; il m'a prêté le premier volume, j'en ai lu ce matin trois chapitres, ils m'ont impatientée et ennuyée ; tout est à l'alambic, rien n'y est sous sa face naturelle, c'est une abondance d'idées fausses, rendues brillantes par des recherches de mots et d'expressions ; ce n'est pas l'ouvrage d'un sot inspiré, mais d'un petit esprit qui se croit un génie.

Votre lettre vaut bien mieux que toutes les lectures que je fais depuis longtemps ; elle est remplie de traits vifs et sensés : je n'entreprendrai pas d'y répondre ; je connais trop le degré de mes forces, ou pour mieux dire, l'excès de ma faiblesse.

D'où vient ne me dites-vous rien d'une certaine Mme ou Milady Crevet [5] ? Est-il vrai que notre ambassadeur soit mêlé dans cette aventure, comme beaucoup de gens le débitent ?

Mme Greville attend en effet sa fille ces jours-ci, à son arrivée elle quittera mon logement et s'établira avec elle au Parc-Royal. Je ne tarderai pas à louer mon petit logement suivant que vous

[4] Le Comte de Viry (jadis Baron de la Perrière) était resté à Londres tant que son père y fut comme ministre de Sardaigne (1755–63). En 1760, il épousa Miss Henrietta Jane Speed, familière aux lecteurs des lettres de Gray et de sa *Long Story*. Miss Speed, qui avait dix ans de plus que son mari, avait hérité de la Vicomtesse Cobham, qui l'avait élevée, une grande fortune.

[5] Craven. (W.)—Elizabeth Berkeley, Comtesse de Craven. Lady Craven était remarquable par sa beauté, son talent littéraire, et ses aventures variées. Elle resta séparée pendant quelques années de son mari, et à sa mort, en 1791, épousa le Margrave d'Anspach, qui avait pour elle un attachement de vieille date. Lady Craven était correspondante d'Horace Walpole, qui imprima à Strawberry-Hill sa comédie traduite du français sous le titre de *La Somnambule* ("The Sleep-Walker"). Il est impossible de dire à quel incident précis Mme du Deffand fait ici allusion ; à l'époque où cette lettre fut écrite, le culte passionné rendu par De Guines à Lady Craven était notoire, et son mari menaçait d'intenter une action en divorce où De Guines aurait été compromis.

me l'avez conseillé ; ainsi je ne serai plus à portée de le prêter à personne.

Mme de Luxembourg reviendra mardi ou mercredi de Chanteloup. La grand'maman a eu la fièvre, elle se porte bien présentement. L'Abbé, après quinze accès de fièvre tierce s'est déterminé à prendre du quinquina, je ne sais point encore quel a été l'effet. M. de Beauvau en a pris après le douzième accès, et le treizième n'est point venu ; voilà huit jours qu'il est sans fièvre. Il retournera demain à la cour, où il a grande impatience d'être ; sa femme et lui vinrent hier aussi au soir chez moi pour voir Milady Georgine [6] qui y soupait. Sa beauté et surtout sa bonne mine et sa bonne grâce font un grand bruit ici, on la préfère à toutes nos beautés. Voilà en vérité tout ce que je sais.

LETTRE 409

Ce 28 mai 1773.

M. Poissonnier,[1] dont vous ne vous souvenez peut-être pas (mais qui ne tardera pas à vous rappeler tout ce qui pourra vous le faire reconnaître), part ce soir pour Londres. Je crois que sans indiscrétion je peux vous le recommander ; il ne vous sera pas à charge ; vous en serez quitte pour la visite où il vous rendra cette lettre, et celle où il prendra congé. Il vous dira ce qui l'amène, je lui laisse le soin de se raconter lui-même.

Je le consulte quelquefois sur ma santé, j'ai autant de confiance en lui qu'en un autre. Il me saura beaucoup de gré si vous lui marquez de la considération, et moi je vous en aurai de l'obligation.

Cette lettre est ce que vous appelez un hors-d'œuvre.

LETTRE 410

Ce mardi 1er juin 1773.

Le vent a été favorable, les lettres sont arrivées aujourd'hui ; je prévois que j'aurai de quoi remplir celle-ci, et qu'elle pourra bien être l'ouvrage de deux jours.

[6] Lady Georgiana Spencer.

Lettre 409.—Inédite.

[1] Voyez la note 7 de la lettre 95.

Lettre 410.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je soupai avant-hier dimanche au Carrousel ; en rentrant chez moi, j'appris que Mme Crewe [1] était arrivée : tout mon domestique était occupé à préparer son gîte pour elle et sa suite.

Le lendemain, à peine furent-elles levées, et bien avant que je fusse visible, la mère et la fille allèrent s'établir au Parc-Royal ; l'après-dîner elles allérent à l'Opéra-Comique avec Mmes de Bussy et de Roncée,[2] et revinrent ensuite souper chez moi.

Ce mercredi.

Hier je fus interrompue ; je reprends ma narration. Je devais souper au Carrousel ; la Duchesse ayant appris l'arrivée de Mme Crewe, envoya prier la mère et la fille ; elles furent à la Comédie-Française ; au retour elles vinrent chez moi et nous fûmes toutes les trois chez la Duchesse, où nous ne trouvâmes que sa fille, M. d'Entragues et M. de Rose.[3] Jusqu'à présent, tous ceux que j'ai vus, et qui ont vu Mme Crewe, la trouvent parfaitement belle : mais c'est ce soir qu'elle subira un plus grand examen, et que ses succès seront décidés ; l'on fera le parallèle d'elle et de Milady Georgine ; elles passeront toutes deux la soirée chez moi ; j'aurai quinze ou seize personnes à souper, et plusieurs autres qui, sous prétexte de me rendre visite, viendront les voir. Vous ne saurez qu'à la fin du mois laquelle aura eu le plus de suffrages, car par notre nouvel arrangement je n'aurai de vos nouvelles que le 13 et vous ne recevrez les miennes que le 18. Vous supporterez patiemment cette attente. Mme Greville et moi nous sommes parfaitement bien ensemble, sans engouement l'une pour l'autre ; j'ignore l'impression que je lui ai faite, j'ai reçu d'elle des attentions, des politesses ; j'y ai répondu de mon mieux par des prévenances, et par lui laisser en même temps la plus grande liberté ; j'ai souvent passé des journées entières sans la voir. Elle est fort liée avec Milady Spencer, elles ne se quittent presque point ; elles ont plusieurs connaissances communes, Mmes de Mirepoix, de Caraman, de Bussy, du Châtelet, de Roncée, etc., etc. Mme Greville n'a presque pas rencontré la Marquise de Boufflers, et elle a très-peu vu la Comtesse.

[1] Femme de John Crewe, de Crewe-Hall dans le Cheshire, et fille de Mrs. Greville.

[2] Adélaide-Julie-Sophie Hurault, Comtesse de Roncée, fille du Marquis de Vibraye, dame d'honneur de la Princesse de Condé. Elle se sépara d'avec son mari peu après leur mariage, en raison des mauvais traitements qu'il lui infligea, et qui lui firent perdre le sens.

[3] C'est peut-être François-Nicolas, Marquis de Rose.

La Milady part le 10 pour Spa où Mme Greville se rendra au commencement de juillet pour aller trouver ou attendre son mari ; sa fille partira le même jour pour retourner à Londres ; ainsi finira l'histoire des Anglaises. Mais pour continuer à vous parler de votre nation, je vous dirai que je n'entends non plus parler de M. Craufurd que s'il n'était pas au monde ; il me doit une réponse depuis trois mois, il a écrit une fois à Milady Spencer et une fois à M. Francès, il le prie d'adoucir ma colère, de me dire qu'il m'écrira incessamment, ainsi qu'à Mme de Roncherolles, qui est la personne du monde qu'il aime le plus.

Vous avez bien jugé Milord Dalrymple ; il est doux, poli, raisonnable : s'il avait tant soit peu d'âme, il serait aimable. Votre ambassadeur me plaît assez ; on le trouve, quand on le connaît, moins froid, moins pédant et moins pincé qu'il n'en a l'air. Pour monsieur son secrétaire,[4] c'est un très-bon homme, très-obligeant, mais voilà tout. Je quitte l'Angleterre pour vous parler de nous, de nous Français, s'entend, car jamais plus de vous et de moi.

Je reçus vendredi une lettre du grand Abbé qui me mandait que la Duchesse de Gramont partait le samedi et qu'elle arriverait le dimanche au soir à Paris, qu'il me priait de sa part de ne point prendre la peine d'aller chez elle, qu'elle viendrait chez moi, qu'elle me demanderait à souper, que nous déciderions ensemble du jour et de la compagnie, et que nous ferions d'autres soupers chez des amis communs ; mon intention était d'envoyer chez elle à son arrivée, mais ayant vu de ses intimes qui me dirent qu'elle n'arrivait que le lundi, je résolus, quoique je n'en crusse rien, de ne point envoyer chez elle le dimanche au soir, parce que je jugeai qu'elle voulait ce jour-là garder l'incognito. Le lundi à dix heures du soir elle passa à ma porte, fit descendre Wiart, lui remit une lettre de l'Abbé et me fit dire qu'il était trop tard pour entrer et qu'elle me verrait incessamment. Hier matin j'envoyai chez elle, elle me fit dire qu'elle allait chez M. de Praslin et à la Comédie, qu'elle tâcherait de me voir sur les cinq heures, qui si elle ne le pouvait pas ce serait pour le lendemain ou le surlendemain. Il y a trois personnes nommées qu'elle désire ne point trouver chez moi, une Maréchale,[5] un Comte,[6] une Comtesse ; ce n'est point la Bellissima, c'est celle de Valentinois. Cette Duchesse ira passer cinq ou six jours chez Mme de Tessé à Cha-

[4] Horace St. Paul. [5] De Mirepoix. (W.)
[6] Le Comte de Broglio (voyez la lettre 413, p. 512).

ville, petite maison dans l'avenue de Versailles. Elle reviendra à Paris où elle restera à peu près autant. Ensuite elle ira à La Ferté chez M. de la Borde, et puis tout de suite elle retournera à Chanteloup, où dans ce moment-ci il y a bien peu de monde ; Mme de Brionne y arrive aujourd'hui. La petite sainte, qui y est depuis quinze jours, en part demain et se met en chemin pour Barèges. On me sollicite beaucoup, mais ce sera sans succès.

La Bellissima est dans les plus grandes occupations, elle s'est sacrifiée, elle en sent tout le poids, mais les grandes passions surmontent tout.

Je vous promets de ne point faire mon amie de Mme de Viry ; je n'ai point à me reprocher de ne pas faire cas de vos conseils et de ne les pas suivre, je n'y ai manqué qu'une seule fois, et encore je me réglai sur ce que vous m'aviez prescrit l'année précédente que vous aviez consenti à ce que vous me défendiez l'année d'après. Quand on a fait subir la punition d'une faute ne doit-elle pas être pardonnée ? quand on a satisfait à la justice doit-on laisser à l'écart la miséricorde ?

J'étais étonnée de ce que vous aviez cessé de me parler de monsieur votre neveu.

J'ai toujours peur quand j'apprends que quelqu'un est tombé dans cet état. Il me semble que vous faites fort bien de ne vous point charger du soin de ses affaires. Vous ne me dites plus rien des Churchill. Je reçois de temps en temps des nouvelles de Mme Cholmondeley ; sans le naufrage du vaisseau sur lequel était son fils cadet, qui y a perdu douze mille francs, elle serait venue, dit-elle, cette automne à Paris ; je vous ai mandé précédemment que je comptais louer mon petit logement et qu'ainsi je ne pouvais l'offrir à personne.

Monsieur le Duc de Bouillon a gagné son procès contre M. de la Tour d'Auvergne ; le testament de monsieur son père est cassé.[7]

M. de Morangiès fut jugé jeudi dernier au bailliage du Palais. Voilà l'extrait de la sentence ; il va en appeler au Parlement, par qui il sera condamné, dit-on, beaucoup plus sévèrement.[8]

[7] Procès entre les héritiers du Duc de Bouillon et M. de la Tour d'Auvergne (d'une branche collatérale de cette famille), pour une partie de la succession léguée par le Duc de Bouillon (père du Prince de Turenne) à M. de la Tour d'Auvergne. (B.)

[8] Le Comte de Morangiès, homme de famille et officier général, mais accablé de dettes, fut accusé de nier et de refuser de payer une dette de cent mille écus, qu'il avait reçus d'un jeune homme appelé Véron. Ce procès fit grand bruit dans le temps, et donna lieu, suivant l'usage, à des mémoires et à des exposés sans fin de part et d'autre. Tous les jeunes libertins de la noblesse se rangèrent du côté du Comte de Morangiès,

N'y a-t-il qu'un Prince qui ait demandé la vérification de son mariage, et en ai fait enregistrer les preuves en plein conseil ? Ce Prince n'est-il pas le vôtre[9] ? Pourquoi l'autre n'exige-t-il pas la même chose ?

Si notre ambassadeur revient et s'il ne retourne pas, son successeur ne fera pas tant de bruit, et ne causera point de divorce. Si la réputation de celui-ci d'à présent est vrai, il fait plus de bruit que de besogne. Voilà une chanson qu'on avait faite sur lui ; c'est lui qui parle. Sur l'air, *Ton humeur est, Catherine* :—

"Un jour que j'étais plus tendre
Qu'on ne l'est communément,
À l'hymen j'osai prétendre,
Et pour faire mon serment,
Je fus dans une chapelle,
Le cœur plein de sentiment
Promettre à ma toute belle
De n'être plus j . . ."

Sentence de M. de Morangiès.

"Le Comte de Morangiès est déchargé de l'accusation de subornation ; mais, sur l'autre chef, il est admonesté et aumôné, condamné par corps à payer deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cents livres, suivant le montant de ses billets, déduction faite des vingt-sept mille livres d'intérêts et des vingt-cinq louis donnés à du Jonquai ; et en vingt mille livres de dommages-intérêts envers du Jonquai et sa mère. Desbrugnières blâmé, Dupuis admonesté et aumôné ; tous deux condamnés solidairement avec le Comte de Morangiès et quinze cents livres de dommages et intérêts envers du Jonquai et sa mère. Gilbert déchargé de l'accusation, le Comte de Morangiès en trois mille livres de dommages et intérêts envers lui : tous ces dommages et intérêts par forme de réparation civile."

Il y a beaucoup d'autres dispositions dans la sentence, qui est fort longue. Dericé bannie pour trois ans, après neuf ans d'hôpital, pour s'être rétractée dans sa déposition ; son père banni pour trois ans.

Le Comte, Dupuis et Desbrugnières condamnés solidairement pour les dépens. Le mémoire du Comte supprimé avec affiche de la sentence ; permis d'écrouer le Comte.

dont ils tâchèrent de soutenir la réputation et de justifier la conduite, tandis que les gens honnêtes et sensés n'y voyaient que les basses manœuvres d'un homme exercé depuis longtemps dans la chicane, par laquelle il avait trouvé moyen d'échapper aux poursuites de ses nombreux créanciers, et qui cherchait maintenant à faire charger de faux et d'escroquerie un jeune homme sans expérience et sans protection, d'une classe inférieure de la société, dans la seule vue d'éviter le payement d'une forte dette, reconnue par un billet de sa propre main. (B.)

[9] Le Duc de Gloucester. Son mariage et celui du Duc de Cumberland furent enregistrés sur les livres du Conseil Privé, après la réunion de ce conseil du 26 mai.

LETTRE 411

Ce samedi 12 juin 1773.

Je ne veux pas attendre à demain à vous écrire, j'ai trop de choses à vous mander ; premièrement, voilà un paquet que j'aime mieux vous envoyer que d'entreprendre de vous rendre compte de ce qu'il contient. Vous me ferez savoir ce que je dois mander à Mme de Jonzac.

Les Spencer partent demain, ils vont coucher à Roissy ; Mme Greville et sa fille les y accompagneront, et y resteront trois ou quatre jours après le départ des Spencer. Les Spencer iront le lundi ou le mardi à Hautefontaine [1] chez l'Archevêque de Narbonne, ensuite à Liancourt, et puis à Bruxelles chez Mme d'Arenberg,[2] et n'arriveront à Spa que les premiers jours de juillet ; Mme Greville dans ce temps s'y rendra, et sa fille prendra la route de Londres ; ainsi finira l'histoire.

Il n'est pas douteux que si l'on n'avait vu ici qu'en peinture Milady Georgine et Mme Crewe, celle-ci aurait eu toute préférence ; mais la première l'a généralement obtenue ; sa taille, sa physionomie, sa gaîté, son maintien, sa bonne grâce ont charmé tout le monde. L'autre est peu animée, sa taille est médiocre, et elle demande d'être examinée pour être trouvée belle ; je crois qu'elle a de l'esprit, mais elle parle peu ; elle sait bien notre langue. Voilà tout ce que je peux vous en dire ; sa mère l'adore. Depuis qu'elle ne loge plus chez moi, je ne l'ai pas beaucoup vue ; je me flatte d'être bien avec elle, mais nous n'avons pas formé une grande liaison. Jadis on me reprochait d'être sujette à l'engouement ; aujourd'hui j'en suis bien corrigée, je me borne à éviter de me faire des ennemis, et je n'ai plus la pensée d'acquérir des amis ; je désire de conserver ceux que j'ai, qui sont en bien petit nombre, mais je m'en contente et n'en désire pas davantage.

Il faut vous parler à présent de Mme de Gramont. Elle vint chez moi le même jour que je vous écrivis ma dernière lettre ; mais comme il y avait des ambassadeurs chez moi, elle se fit

LETTRE 411.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Magnifique château, appartenant à Mme de Rothe, nièce d'Arthur Dillon, Archevêque de Narbonne, qui contribuait aux dépenses domestiques. La musique, le théâtre et la chasse étaient les principales distractions. La chasse était l'occupation favorite de l'Archevêque, qui portait légèrement le poids des responsabilités ecclésiastiques—il fut au siège de son diocèse une fois en deux ans, pendant quinze jours, durant lesquels il présida les États de Montpellier.

[2] La Princesse d'Arenberg, née La Marck.

conduire dans mon cabinet ; je l'y allai trouver, l'accueil fut des plus obligeants ; le lendemain elle me rendit une seconde visite où elle fut encore plus agréable ; elle me dit qu'elle désirait souper chez moi. Par ses arrangements, ce ne devait être qu'un des jours de la semaine où nous allons entrer, et je devais souper demain dimanche chez Mme de Lauzun avec elle, et le lundi chez Mme de Luxembourg. Quelques dérangements survenus dans ses projets lui firent me demander à souper chez moi jeudi dernier ; elle savait que j'avais ce jour-là Mme de Beauvau et l'Archevêque de Toulouse. J'y consentis volontiers ; nous fûmes sept, Mmes de Beauvau, de Poix et de Gramont, l'Archevêque de Toulouse, le Caraccioli et Pont-de-Veyle.

Dimanche, à sept heures du matin.

Cette seconde date est la cause de la nouvelle main.

J'ai fait mes réflexions sur les soupers d'aujourd'hui et de demain ; je viens de m'excuser du souper de chez Mme de Lauzun : je trouve que j'y figurerais comme les momies aux repas des anciens. Je pourrai bien aller demain chez Mme de Luxembourg ; cela est différent, l'ancienneté de la connaissance, plus de rapport des âges, et puis la liberté de ne me point mettre à table, et peut-être n'arriverais-je qu'après souper ; enfin j'évite le ridicule autant qu'il m'est possible ; je le crains presque autant que l'ennui. J'ai changé le souper de Mme de Lauzun contre celui de Mme de la Vallière, quoique j'y aie soupé hier ; vous serez étonné d'apprendre avec qui : avec la Bellissima ; la Duchesse l'avait exigé, non avec l'intention d'un raccommodement, mais pour la facilité du commerce ; il y avait beaucoup de monde, cela se passa bien, sans affectation, sans embarras ; on n'observera plus de s'éviter, et on se rencontrera par hasard, sans qu'il en résulte jamais ni inconvénient ni conséquence ; j'imagine que cet arrangement est de votre goût.

J'ai reçu enfin une réponse de M. Craufurd à la lettre que je lui écrivis il y a trois mois ; il me prie de lui faire une réponse prompte et agréable ; vous pouvez juger si sa conduite me met en train. Dites-lui, si vous le voyez, que Milady Spencer a eu le plus grand succès : on n'a jamais eu pour aucune étrangère autant d'empressement et rendu autant d'honneurs ; elle les a mérités ; on ne peut en effet être plus aimable. Je crois que vous ne la connaissez pas, et que vous connaissez peu Mme Greville.

Je m'imagine que vous ne voyez guère mon Baron. Depuis la lettre qu'il m'écrivit, le surlendemain de son arrivée à Londres, il ne m'a pas donné signe de vie. Je n'ai rien su de lui que par vous ; vous voyez que l'amitié n'est pas bien vive. Peut-être a-t-il été choqué de ce que je lui dis dans ma réponse que votre nation ne lui convenait pas ; que le caractère des Italiens lui convenait bien mieux. Et M. Poissonnier, qu'en faites-vous ? Dites-lui s'il est encore avec vous et que vous le voyez, que je n'ai pas répondu à sa lettre parce qu'il ne m'a pas donné son adresse ; je vous quitte pour commencer ma nuit, je ne fermerai cette lettre qu'après avoir reçu celle que j'attends de vous.

2 heures après midi.

En attendant le facteur, je vais vous dire les nouvelles que j'avais oubliées. La mort de la Présidente de Gourgue,[3] c'est une espèce d'événement : c'était une femme importante, qui avait des amis considérables ; notre ambassadeur, je crois, était du nombre ; Mme de Montesson l'aimait passionnément. Sur la nouvelle de sa maladie, elle est partie sur-le-champ de Spa, et est justement arrivée ici le jour de sa mort. Sa douleur est extrême ; elle est allée trouver Monsieur le Duc d'Orléans au Raincy, et quelques-unes des plus intimes de la défunte s'y sont rendues auprès d'elle. Cette dame a fait son légataire universel le Président de Lamoignon, son frère ; elle laisse cent mille francs à M. de Malesherbes son cousin, et à Mme de Montesson ses pierreries, qui sont de peu de valeur.

Je loue mon petit logement à une Madame la Marquise de Bausset,[4] sœur de Mme de la Reynière,[5] c'est une femme établie en province, fort belle, fort jeune, qui veut passer quelque temps à Paris. Je ne me propose point de faire une grande connaissance avec elle ; je n'aime point la société des jeunes personnes.

J'attends à cinq heures Mmes de Mirepoix, de Boufflers et de Boisgelin qui doivent venir prendre du thé avec moi. La Maréchale, jusque vers la fin du mois prochain, habitera souvent sa petite maison de campagne, le Port-à-l'Anglois ; j'irai y souper quelquefois. Je compte aller aussi une fois la semaine à

[3] Elle avait été longtemps attaquée d'une maladie incurable. (B.)

[4] Née Félicité-Justine de Jarente-D'Orgeval. Elle était fort jolie, et fort spirituelle.

[5] Le mari de Mme de la Reynière était fermier-général et administrateur des postes. Ils avaient un bel hôtel et recevaient grandement. Chamfort rapporte le mot suivant :— " M. —— disait de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : ' On le mange, mais on ne le digère pas.' "

Courbevoie, chez Mme de Valbelle[6]; la compagnie y est détestable, mais on y joue au cavagnole. J'irai très-rarement à Roissy, chez les Caraman, c'est trop loin. Il est bien malheureux pour moi que Chanteloup soit à une si grande distance; si ce n'était qu'à vingt lieues, j'aurais bien du plaisir à rendre visite à la grand'maman, et à passer avec elle les temps où il y a peu de monde. Sa santé n'est point bonne; elle est maigre, elle est faible, elle tousse, elle dort peu, elle digère mal, j'en suis fort inquiète. Il n'y a pas grand monde présentement à Chanteloup; Mme de Gramont y retournera dimanche ou lundi.

Voilà le facteur: une de vos lettres et une du Baron; le Baron me mande qu'il part pour les eaux de Harrogate, et me donne une adresse, en cas, dit-il, que dans son apostille il ne la change pas, et dans l'apostille il la change, et c'est à Bruxelles qu'il faut lui écrire. Certainement il est fou.

Je savais l'accouchement de madame votre nièce,[7] j'oubliais de vous en faire mon compliment. La voyez-vous souvent? Je conçois votre embarras sur monsieur votre neveu. J'ai tout dit. Wiart va vous parler à son tour.

M. Selwyn saura parfaitement ce qu'il a à faire pour faire retirer les deux paniers de vin qui arriveront à la douane à l'adresse de M. Walpole; je lui ai envoyé plusieurs fois du vin en bouteille. Il est nécessaire qu'on ait une permission, sans cela il serait confisqué. M. Selwyn sait à qui il faut s'adresser pour avoir cette permission.

LETTRE 412

Paris, ce 16 juin 1773.

Milord Stormont est sur son départ, je crains qu'il ne passe aujourd'hui chez moi, et qu'il ne compte plus y revenir. Il ne me trouverait pas, je vais souper à la campagne. Si j'apprends en rentrant qu'il soit venu, je lui écrirai demain matin, ou bien à M. Saint-Paul, et s'il ne doit plus retourner à la cour ni voir M. de Monteynard, je chercherai quelqu'un auprès de ce ministre; Pont-de-Veyle peut-être pourra vous rendre le service que

[6] Mère du Comte de Valbelle, l'amant de la célèbre Clairon. (B.)

[7] La Duchesse de Gloucester mit au monde le 29 mai, une fille, la Princesse Sophie-Matilde de Gloucester, qui mourut en 1844. Reynolds a peint un charmant portrait de cette Princesse, couchée par terre, entourant de son bras le col d'un petit chien.

Lettre 412.—Inédite.

vous désirez, il a une cousine qui est nièce par son mari de M. Monteynard ; elle loge chez ce ministre. J'imagine qu'il ne faut pas un prodigieux crédit pour obtenir ce que vous souhaitez.[1] J'ai encore une autre ressource, ce serait M. de Beauvau, mais je n'userai ni de lui ni de Pont-de-Veyle qu'au défaut de Milord Stormont.

Je comprends le trouble de votre tête, mais il se calmera, il ne vous empêchera pas de vous bien conduire.[2] Pour moi, je crois que je deviendrais folle si je passais plusieurs nuits comme cette dernière, j'ai été obligée de me lever à neuf heures du matin pour faire un tour dans ma chambre, je n'avais pu dormir un instant, j'avais une chaleur insupportable. Comme je me prends de tout aux digestions, je crois que ce sont des pois, des fèves, du melon, des fraises, qui pour cette fois ont causé mon insomnie.

La campagne où je vais souper ce soir c'est à Courbevoie chez Mme de Valbelle, il y a un cavagnole tous les mercredis. J'y vais pour tuer le temps et parce que je n'ai rien de mieux à faire. Demain je donnerai à souper pour la dernière fois à Mme de Gramont, elle partira lundi. Je vous rendrai compte dans ma première lettre comment cette soirée se sera passée.

Je ne vous écrirai pas plus longuement aujourd'hui, je ne veux pas vous distraire de vos affaires ; j'aurai du plaisir quand vous m'apprendrez qu'elles seront terminées. Selon ce que vous me manderez je compte revoir Poissonnier au plus tard au commencement de la semaine prochaine. Vous de devez plus avoir le Baron. Il n'y a point d'esprit qui vous convienne moins que

[1] Ceci a trait aux affaires de la protégée de Walpole, Lady Fenouilhet, qui font le sujet de l'extrait suivant d'une lettre d'Horace Walpole imprimée par Miss Berry :—

M. Walpole rend compte à Mme du Deffand, dans une lettre de juin 1773, de la faveur qu'il sollicitait pour sa protégée. " Un ancien ami m'a recommandé, en mourant, une sienne maîtresse et des enfants dont je suis une espèce de tuteur. Cette femme se maria à un gentilhomme, et s'en sépara l'année après. Elle s'est établie à Calais par économie, et pour élever ses filles au couvent. Elle se conduit très-sagement et très-honnêtement, voit la meilleure compagnie de la ville, en est aimée et respectée : son banquier vient de mourir. Il fallait passer à Londres pour avoir le consentement de son mari à un nouvel arrangement de ses affaires. Elle est ici. On voudrait donner son hôtel, qui est grand, beau et à bon marché, au nouveau commandant de la place. Elle en a écrit à M. de Monteynard, qui lui a fait une réponse très-honnête, mais sans démordre totalement. Elle croit que la protection pourrait la sauver. Tout ce qu'elle demande, c'est de garder sa maison jusqu'à la fin de son bail, c'est-à-dire deux ans et demi." (B.)—L'ancien ami auquel Walpole fait allusion, était Richard Edgcumbe, Lord Edgcumbe, qui mourut en 1761. Il avait beaucoup d'esprit et un talent considérable de dessinateur, mais la passion du jeu ruina son existence. Il séjourna souvent, en compagnie de Selwyn et " Gilly " Williams, à Strawberry-Hill à Noël et à Pâques. En souvenir de ces séjours Walpole commanda à Reynolds un portrait de ses trois amis. Lady Fenouilhet fut peinte par le même artiste.

[2] Les ennuis de Walpole étaient occasionnés par les affaires de son neveu aliéné, Lord Orford.

le sien, quoiqu'il en ait beaucoup ; mais il a beaucoup de travers et de folie. Connaissez-vous beaucoup de gens raisonnables et de bon sens ? et qui jugent autrement que par leur propres intérêts ? Pour moi, je n'en connais pas, mais je me dis, " les autres pensent de moi ce que je pense d'eux." Il en résulte qu'on se supporte, mais qu'on ne se plaît guère.

LETTRE 413

Paris, ce dimanche 20 juin 1773, à onze heures du matin.

Milord Stormont ne connaît point du tout M. de Monteynard, il ne lui a jamais parlé de sa vie ; j'ai eu recours à d'autres, voici la réponse que je reçois dans le moment de M. de Beauvau :—

" Je viens de m'assurer dans les bureaux que M. de Monteynard répugnait on ne peut plus à déloger Milady Fenouilhet, qu'il l'en avait assurée lui-même, et qu'on s'occupait avec la plus grande activité à chercher une autre maison pour le commandant ; qu'enfin ce ne serait qu'à la dernière extrémité et par la nécéssité absolue de loger le dit commandant qu'on en viendrait à prendre cette maison. Dans cet état des choses il me paraîtrait que c'est à Milady Fenouilhet à indiquer d'autres maisons."

Hier au soir je donnai à Mme de Mirepoix un mémoire que Wiart avait fait sur votre lettre ; le voici :—

" Milady Fenouilhet, établie à Calais depuis plusieurs années pour elever ses filles au couvent, voyant la meilleure compagnie de la ville, y étant aimée et respectée, a loué une maison dans cette ville, et dont il y a encore deux ans et demi jusqu'à la définition de son bail. On veut prendre cette maison pour y loger le nouveau commandant ; elle a écrit à M. le Marquis de Monteynard pour le prier de vouloir bien lui laisser achever le reste du bail ; il lui a fait une réponse très-honnête, mais pas entièrement satisfaisante. On désirerait que M. le Marquis de Monteynard voulût bien permettre à cette dame de rester dans sa maison jusqu'au temps que son bail sera expiré."

Je dis devant Mme de Mirepoix que je voudrais bien connaître quelqu'un auprès de M. de Monteynard ; elle me demanda pourquoi ?—" C'est pour une petite affaire," lui dis-je, " qui intéresse M. Walpole, et dans laquelle Milord Stormont ne peut lui rendre service, ne connaissant point du tout ce ministre."—" De quoi s'agit-il," me dit-elle, " et pour quoi vous adresser à d'autre qu'à moi ? "—Je lui contai l'affaire, elle me demanda de l'écrire, je lui donnai ce petit mémoire, elle me promit de le

Lettre 413.—Inédite.

solliciter, et me recommanda fort de vous assurer du plaisir qu'elle trouverait à vous obliger.[1] D'une autre côté Milord Stormont est fort fâché de n'être pas en état de vous rendre ce petit service, il vous le dira lui-même dans peu de jours, vous le verrez tout au commencement du mois prochain. Je voudrais bien vous envoyer par lui les lettres de Mme de Sévigné, mais je ne l'espère pas. L'Évêque de Mirepoix les avait remises à l'Archevêque de Toulouse, qui les a remises à M. d'Alembert, lequel les a remises à M. de la Harpe pour en être l'éditeur. Ce dernier est protégé par Mme de Luxembourg ; je l'ai priée d'exciter l'activité de M. de la Harpe. J'aurai certainement le premier exemplaire ; je voudrais vous l'envoyer autrement que par la poste, indiquez-moi quelque moyen.

Mme de Gramont part demain, elle me rendit une visite hier assez longue, et me combla de politesse et d'amitié. Je lui porterai ce soir mes dépêches pour Chanteloup ; vous jugez bien qu'elles seront faites pour lui être lues.

Mmes Greville et Crewe partiront d'aujourd'hui en huit, je ne m'apercevrai d'aucun vide.

Il est fort question du mariage du Vicomte du Barry avec une Mlle de Tournon,[2] qui n'a que quinze ans, qui est belle comme un ange, qui serait de grande qualité si en effet elle est de la maison de Tournon ; mais on prétend que les Tournon d'aujourd'hui viennent d'un bâtard de cette maison, mais d'un temps fort reculé, en treize ou quatorze cent. On veut vérifier son origine ; pour moi, mon opinion est que ce mariage ne se fera point.

[1] La réponse de Walpole à cette lettre (imprimée ici pour la première fois—voyez notre *Introduction*, I, § 14) était comme suit :—

"Londres, 1er juillet 1773.

Rien n'égale votre bonté pour Mme de Fenouilhet, mais elle n'y est pas plus sensible que je le suis, en connaissant la source. Je vous prie d'être persuadée de ma reconnaissance, qui date de bien plus loin. Assurez aussi Madame la Maréchale de Mirepoix combien je suis touché de la manière dont elle a bien voulu m'accorder sa protection pour cette pauvre femme. J'ai infiniment de confiance dans un tel appui, et comme Madame la Comtesse du Barry se pique d'honnêteté pour les Anglais, peut-être bien qu'un mot à propos y pourrait porter bonheur.

Ne le dites pas, mais il me semble qu'on n'est pas fort obligé à Milord Stormont ; c'est une assez mince défaite que le prétexte de n'avoir jamais parlé à M. de Monteynard ; un ambassadeur ne protège-t-il ses compatriotes que vis-à-vis de ses connaissances ? Mais n'importe, je veux bien me flatter que la Maréchale a plus de crédit. Il est trop tard de profiter des conseils de Monsieur le Prince de Beauvau.

Il y a longtemps que Mme de Fenouilhet avait indiqué d'autres maisons, même cinq ou six, à M. de Monteynard ; mais voilà qui est trop ! Votre grande facilité à m'obliger devrait faire que je vous persécutasse moins des intérêts de mes protégés."

[2] Mlle de Tournon était parente du Prince de Soubise. En fait, elle épousa le Vicomte du Barry, qui fut tué à Bath dans un duel avec un Irlandais, le Comte Rice. (B.)

Je ne vous aurais point écrit aujourd'hui si je n'avais cru nécessaire que Milady Fenouilhet fût instruite du conseil que donne M. de Beauvau.

À 3 heures.

Je reçois une lettre à laquelle je ne m'attendais pas, mais j'ai cru que je devais vous écrire pour que Milady Fenouilhet ne perdît point de temps pour suivre le conseil de M. de Beauvau.

Je vous plains beaucoup d'être accablé par les affaires ; mais, est-ce que monsieur votre frère ne vous aide pas [3] ? Étant votre aîné, ne lui doivent-elles pas être encore plus personelles qu'à vous ? Vos coutumes ne sont-elles pas en faveur des aînés ? Oui, je vous plains de vos embarras, mais vous connaissez ma façon de penser, je les trouve un moindre mal que l'ennui, et même moins contraire à la santé. Cependant je conviens que cela dépend du caractère.

Sans doute que c'était le Comte de Broglio,[4] comment en avez-vous pu douter ?

Il y a bien des choses que je ne puis pas écrire, qui font le sujet des spéculations et des conversations, mais comme elles ne vous intéresseraient guère, n'y ayez nul regret.

Je suis trop au fait du Craufurd pour le croire épris de Mme de Roncherolles ; il a ici une demie douzaine de confidents ou confidentes à qui il a voulu persuader que chacun ou chacune étaient l'unique, et il a une terrible peur que nous ne devinions que nous sommes tous également instruits ; je lui garde exactement le secret, les autres font de même, excepté un M. Hubert ; si vous connaissiez le personnage vous seriez étonné qu'il en eût fait un confident ; mais notre petit Craufurd [est] de tout point extraordinaire ; je ne lui écris plus.

Je suis fort contente que votre arrangement avec moi soit de n'en point avoir ; c'est comme il faut être quand on se connaît et qu'on sait à quoi s'en tenir ; vous ne pouvez rien désirer de mieux que d'être pris pour ce que vous êtes, et votre vérité fait qu'on ne s'y peut jamais méprendre.

Je compte vous écrire par votre ambassadeur.

Mlle Heinel a fait des compliments à Pont-de-Veyle sans pouvoir lui dire de qui, je suppose que c'est de vous.

J'attends votre première lettre pour répondre à celle de Mme de Jonzac.

[3] Sir Edward Walpole était un excentrique reclus, qui ne sortait presque jamais de chez lui.

[4] Voyez la lettre 410, p. 502.

LETTRE 414

Ce dimanche 27 juin, à 5 heures après midi.

J'avais l'intention hier de vous écrire aujourd'hui par l'ambassadeur, qui part ce soir ; mais je voulais attendre l'arrivée du courrier pour répondre à la lettre qu'il pourrait m'apporter ; je n'en ai point reçue. J'ai passé une si mauvaise nuit, c'est-à-dire sans un moment de sommeil, que j'en suis toute hébétée. Je ne vous aurais pas écrit un mot sans la visite de Mme de Mirepoix que je viens de recevoir. Elle a parlé à M. de Monteynard du logement de Milady Fenouilhet ; il lui a dit qu'il avait donné ordre que l'on cherchât une autre maison. Elle croit que Milady doit avoir la sûreté de ne point déloger ; pour moi je n'ai pas une confiance si absolue ; Mme de Mirepoix a, je crois, fait de son mieux, et a marqué beaucoup d'empressement à saisir une occasion de vous obliger.

Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui ; interrogez le Milord sur les lettres de Mme de Sévigné, il est au fait de cette affaire, et moi je ne suis pas en état aujourd'hui de vous dire rien de plus.

À une heure après minuit.

J'ai été à neuf heures chez votre ambassadeur ; l'on m'avait dit qu'il ne partait qu'à onze. Il était parti à sept. Il n'y a pas grand mal, la poste arrivera presque aussitôt que lui.

J'ai soupé au Carrousel ; les Duchesses, mère et fille, me demandent souvent de vos nouvelles, la fille s'était flattée d'avoir fait votre conquête, elle voudrait n'être pas détrompée. J'ai appris aujourd'hui une petite nouvelle qui ne m'a pas fait trop de plaisir ; c'est que la Sanadona doit faire un voyage à la campagne le mois prochain, justement dans le temps où il y aura grande disette de compagnie.

Je suis fâchée du temps qu'il fait depuis deux jours ; on meurt de froid ici ; est-ce de même chez vous ?

Le mariage dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre n'est plus douteux, il se fera ; quelles en sont les conditions, me direz-vous ? Je ne vous les apprendrai pas, car je les ignore.

Mme Greville et sa fille,[1] qui devaient partir aujourd'hui, ne le sont pas, elle n'ont point reçu les lettres qu'elles atten-

LETTRE 414.—Inédite.

[1] Madame Crewe. (Voyez la note 1 de la lettre 410.)

daient, elles n'en peuvent recevoir que mercredi. C'est tant mieux, elles iront mardi à l'Opéra-Comique, où l'on donnera le *Déserteur* pour Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine, qui y doivent venir ; ils vinrent mercredi dernier à la Comédie-Française.

La différence des heures que je vous écris décide du changement des secrétaires.

LETTRE 415

Ce 30 juin, à 7 heures du matin.

Wiart n'est point levé, Colman à la goutte, je me sers de mon lecteur ; ma lettre finie, je tâcherai de dormir. Je ne sais à quelle heure je me réveillerai ; une toilette, des visites, m'ôtent la liberté d'écrire, et ce moment-ci est celui qui me convient le plus.

Vous vous plaindrez bientôt de l'affluence de mes lettres, ou du moins vous en conclurez que j'ai un furieux goût pour l'écriture ; eh bien ! vous vous tromperez ; j'ai reçu quatre lettres de Chanteloup de la grand'maman et de l'Abbé, je n'ai pas encore pu vaincre ma paresse pour y répondre, tandis que je vous accable. Voilà de mes maladresses !

J'ai vu Poissonnier avant-hier matin, il était arrivé la veille. Il me remit votre paquet ; je l'interrogeai sur votre santé. Il ne m'en dit pas tout le mal que je craignais, mais il ne m'en dit pas autant de bien que je le désirais. Vous espérez beaucoup de votre séjour à la campagne, et voilà qu'il fait un temps horrible, j'en suis désolée.

J'ai jugé que votre intention était que j'ouvrisse votre lettre à Mme de Jonzac. Elle m'a fait plaisir. Je l'ai fait partir sur-le-champ. Je suis fort contente de celle qui était pour moi. Je suis touchée de votre confiance ; ne craignez point que j'en abuse ; mais souffrez que je vous représente que vous vous abandonnez terriblement au népotisme ; vos motifs sont nobles et généreux, on ne peut que vous approuver, mais si vous y sacrifiez votre santé, votre repos, vous aurez grand tort. La vie est si courte ! Les jours s'écoulent si rapidement, qu'on en doit être avare, et suivre l'exemple des autres. Vivre pour soi, et pré-

Lettre 415.—Inédite.

férer son bonheur et son plaisir à celui de ceux qui pour l'ordinaire ne savent aucun gré de ce qu'on fait pour eux.

Les Greville ne partent que samedi. Elles ont des spectacles, des promenades, des visites, des empressements, des succès de toutes sortes, par-dessus la tête. Elles diront du bien de moi, j'en suis sûre ; mais n'en concluez pas qu'elles m'aiment, et que je sois de leur goût. Je n'ai pas bien compris la définition que vous faites de la grande dame [1] qui est à Spa ; je ne l'ai pas assez vue pour la bien connaître. Elle m'a paru une femme du grand monde, une politesse noble, prévenante, agréable, superficielle, facile, et rien de plus ; je ne me suis point aperçue qu'elle prétend à l'esprit ; je croirai volontiers qu'elle n'en a qu'en monnaie courante, et que ce qu'il en faut pour la dépense qu'on en peut faire dans un souper et dans une visite.

Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine vinrent hier à l'Opéra-Comique. C'était le *Déserteur*, vous l'avez vu. Quand tous les acteurs chantèrent à la fin, " Vive le Roi ! " le parterre se joignit à eux, et Clairval après, contrefaisant l'ivrogne, cria de fort bonne grâce, " Vivent, vivent le Roi et ses chers enfants ! " Le Dauphin parut touché, et la Dauphine émue jusqu'aux larmes. Le récit m'en a fait grand plaisir. Naturellement je n'aime point ce qu'on appelle chez vous l'opposition et que l'on nommait jadis chez nous la fronde.

Adieu, il est près de huit heures, il faut tâcher de dormir.

À deux heures après midi.

Je n'ai point dormi, je crois que je deviendrai folle ; les insomnies me troublent plus la tête que les plus grandes applications ne pourraient faire ; elles me font perdre la mémoire, je ne trouve presque jamais le mot propre, je viens de l'éprouver tout à l'heure dans une visite que je viens de recevoir de Mme de Luxembourg, j'oublie tout ce que je lui voulais dire et entre autres de lui parler de M. de Lauzun. Le bruit public est qu'il a envoyé la démission de sa compagnie aux gardes. Que fait-il à Londres ? Vous pouvez me dire naturellement ce que vous en savez, soyez sûr que je n'en parlerai pas.

Le Vicomte du Barry épouse Mlle de Tournon ; on ne voit point dans cette affaire le dessous des cartes ; ce qui paraît à l'extérieur c'est que le Comte du Barry donne à son fils le Vicomte vingt mille livres de rente, quatre cent mille francs

[1] La Comtesse Spencer.

d'argent comptant pour un emploi quelconque ; on reconnaît que Mlle de Tournon apporte deux cent mille francs, et on lui assure dix mille livres de douaire. Mme du Barry donne les diamants. Ils seront logés et nourris chez Mlle du Barry ; le mariage se fera, dit-on, avant Compiègne, où l'on va de demain en huit.

J'entendis lundi dernier une tragédie en prose de Sedaine, du *Philosophe sans le savoir*, et du *Déserteur*, dont le titre est *Paris sauvé*, c'est le trait d'histoire du Prévôt Marcel, sous la régence de Charles V. Cette pièce est dans le goût anglais, où l'on a joint le vernis français ; on ne permet point de la représenter, je ne sais pourquoi ; il me semble que la cour devait ordonner qu'elle le fût.

Adieu, c'est assez bavarder, je voudrais écrire à la grand'-maman et à l'Abbé, et je n'en ai pas la possibilité.

LETTRE 416

Paris, ce mercredi 7 juillet 1773.

Je crois vous avoir mandé que Mme de Mirepoix avait sollicité M. de Monteynard et qu'il lui avait répondu poliment. Son crédit n'est pas tel que vous l'imaginez, c'est-à-dire tel qu'il devrait être ; il serait inutile de la prier de parler à Mme du Barry ; elle n'en ferait rien, mais j'espère que M. de Monteynard ne prendra point la maison de votre amie, puisqu'il y en a d'autres qu'on peut prendre ; c'est l'opinion de M. de Beauvau, lequel a parlé très-vivement à ce ministre ; il ne reste plus rien à faire. Je suis de votre avis sur votre ambassadeur, mais il se flattait de vous faire approuver sa conduite.

Je ne comprends pas ce que vous me dites sur le choix des éditeurs des lettres de Mme de Sévigné ; ils ne feront ni changement ni commentaire, on joindra à ces nouvelles lettres celles à M. de Pomponne sur le procès de M. Fouquet, dont l'édition est épuisée, et des lettres de Mme de Coulanges. On veut attendre la fin de l'automne pour débiter cette brochure ; c'est le temps qu'on choisit pour les livres nouveaux, parce qu'alors tout le monde est revenu de la campagne.

Lettre 416.—Inédite.

Le détail que vous me faites de toutes vos affaires m'effraie et m'inquiète pour votre santé ; vous n'avez pas de forces suffisantes pour soutenir de telles fatigues, mais vous êtes raisonnable, vous ne vous laisserez pas emporter par la gloire de faire plus que vous ne devez, et vous savez qu'on se doit plus à soi-même que l'on ne doit à tous les autres. Quelle est l'incommodité qui vous était survenue et vous fit craindre de tomber sérieusement malade ? Si c'était la chaleur vous n'avez plus rien à craindre ; il fait ici un froid extraordinaire, on a du feu comme en hiver. J'ai actuellement un rhume de cerveau qui me rend toute hébétée. Mes insomnies sont toujours les mêmes.

On part jeudi pour Compiègne, les Beauvau dimanche pour Chanteloup, la Maréchale de Luxembourg pour Villers-Cotterets, la Sanadona vendredi pour Praslin où elle sera neuf ou dix jours. Tout cela ne me fait plus rien.

Le départ des Greville m'a été aussi fort indifférent.

Les dernières nouvelles que j'ai eues de Chanteloup ne sont pas fort bonnes, la grand'maman ne se porte pas bien, elle va être accablée de monde. Le grand-papa s'est cassé un os de la main en retenant la bride d'un cheval fougueux. Il a été sur-le-champ bien remis, et ce ne sera rien.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre où il y un trait qui m'a fait rire, c'est sur le Caraccioli. *C'est, dit-on, un esprit de singe dans une tête de veau.* Il est fou de Mme de Beauvau ; c'est un drôle d'homme ; il a un rhume perpetuel, sa toux est terrible. Pont-de-Veyle tousse toujours beaucoup ; quand ils se trouvent ensemble on ne s'entend plus.

Je souhaite que vous ayez à votre campagne du beau temps ; je crois que l'humidité vous est contraire.

Le mariage du Vicomte du Barry avec Mlle de Tournon se devait faire demain, mais par un oubli de publication de ban qu'on devait faire en province il a été différé ; il se fera le 15 à Paris, et les mariés partiront sur-le-champ pour Compiègne.

LETTRE 417

Ce mercredi 14 juillet 1773.

Je ne suis point en train d'écrire ; je n'ai, ce me semble, rien d'intéressant ni d'amusant à vous dire. Cependant je puis vous parler de la pluie et du beau temps ; la pluie que vous avez dû avoir à Strawberry-Hill m'a fort fâchée, mais elle n'aura pas continué tout le temps de votre séjour ; ce qui me le fait espérer, c'est que depuis cinq ou six jours il fait le plus beau temps du monde.

J'ai eu tort si je ne vous ai rien dit de M. Poissonnier ; il m'a beaucoup parlé de vous, il se loue de vos attentions, de votre politesse, il trouve votre château fort joli ; il ne pense pas que vous ne puissiez pas vous rétablir, il ne doute pas que vos forces ne reviennent ; il vous trouve beaucoup d'esprit, et il m'a dit que vous étiez fort de mes amis.

Milady Fenouilhet a raison de croire qu'elle gardera sa maison ; depuis ma dernière lettre Mme de Mirepoix m'a dit qu'elle pouvait en être sûre, et comme je lui parlai de votre reconnaissance, elle me dit de vous bien assurer de son amitié et du plaisir qu'elle aurait toujours à trouver des occasions de vous en donner des marques.

Les dames du Carrousel vous aiment toujours et me demandent souvent de vos nouvelles. L'ami Pont-de-Veyle, M. de Tourville et la Sanadona me prient souvent de les rappeler à votre souvenir ; la dernière est à Praslin depuis vendredi ; elle en reviendra samedi ; je serai bien aise de son retour, elle m'épargne des soins en me garantissant de l'ennui de passer des soirées seule. Cette crainte de la solitude vous surprend, vous qui la chérissez tant ; mais pensez que vous avez des yeux, des goûts, des talents, ajoutez beaucoup d'affaires, qui, quoiqu'elles vous fatiguent et vous fâchent, vous préservent de l'ennui.

On se divertit beaucoup à Chanteloup ; on y joue des comédies où la grand'maman a le plus grand succès ; il y a une trentaine de personnes, tant de la cour que de la ville, toutes des plus brillantes et des plus agréables ; ce n'est pas cependant en vérité le temps où je regrette de n'y pas être, tout au contraire, c'est celui qui me fait chérir mon tonneau.

Dans cet instant j'entends le canon qu'on tire pour l'entrée

LETTRE 417.—Incomplète dans les éditions précédentes.

de Madame [1]; elle fera les mêmes choses qu'a faites Madame la Dauphine ; vous me dispensez bien de vous en faire le détail.

Le mariage de M. du Barry avec Mlle de Tournon n'est point encore fait ; il se fera incessamment, et au sortir de l'église ils partiront pour Compiègne.

Mme de Luxembourg part aujourd'hui pour Villers-Cotterets ; elle n'y sera que huit jours, et le 22, jour de la Madeleine, qui est sa patronne, elle soupera chez moi ; je lui donnerai pour bouquet de sa fête une tresse de fil d'or faite comme les tresses de cheveux, avec ce couplet, sur l'air des *Folies d'Espagne* :—

" Ces beaux cheveux qu'autrefois Madeleine
Pour plaire à Dieu raccourcit de moitié,
Du tendre amour furent longtemps la chaîne ;
Qu'ils soient pour nous les nœuds de l'amitié."

C'est un petit Abbé Delille qui en est l'auteur. Il a beaucoup d'esprit et de talent, mais je le connais fort peu : vous n'ignorez pas que le goût présent est de parfiler, et que l'on a épuisé toutes les formes pour faire des galanteries dans ce genre.

Je vous promets de ne point lire les trois volumes de voyages.[2]

Je viens de relire *Tom Jones*, dont le commencement et la fin m'ont charmée. Je n'aime que les romans qui peignent les caractères, bons et mauvais. C'est là où l'on trouve de vraies leçons de morale ; et si on peut tirer quelque fruit de la lecture, c'est de ces livres-là ; ils me font beaucoup d'impression ; vos auteurs sont excellents dans ce genre, et les nôtres ne s'en doutent point. J'en sais bien la raison, c'est que nous n'avons point de caractère. Nous n'avons que plus ou moins d'éducation, et nous sommes par conséquent imitateurs et singes les uns des autres.

Je plains beaucoup monsieur votre neveu, mais il vous rend fort à plaindre aussi. J'admire votre bonté et votre courage.

[1] La Comtesse de Provence ; elle faisait son entrée publique à Paris, qui n'avait pas encore eu lieu depuis son mariage. (B.)

[2] Les *Voyages* du Capitaine Cook dans les mers du sud. (B.)

LETTRE 418

Paris, ce dimanche 25 juillet 1773.

Je n'ai point eu mercredi de vos nouvelles, j'en attendais aujourd'hui, mais le facteur n'avait rien pour moi. Je crois que si vous étiez malade vous me l'auriez mandé, et que vous ne me laisseriez pas apprendre par la voie publique, ainsi je ne veux point être inquiète ; vous avez peut-être eu des affaires qui vous ont empêché de m'écrire, ou bien vous n'aviez rien à me mander. Mais aussi comme il se pourrait faire qu'on n'eût point mis exactement votre lettre à la poste ou qu'elle ait été perdue, j'ai cru devoir vous écrire aujourd'hui pour vous éviter l'inquiétude que vous auriez pu avoir si vous aviez été quinze jours sans entendre parler de moi.

M. Damer est ici qui m'a dit ne vous avoir vu qu'en passant avant son départ ; il s'en retournera, je crois, bientôt.

LETTRE 419

Paris, ce mardi 27 juillet 1773.

La lettre dont vous aviez chargé Milord Beauchamp ne m'a été rendue que tout à l'heure, quoiqu'il soit à Paris depuis samedi. Ce n'est point négligence de sa part. Un billet de lui qui l'accompagnait était daté du samedi ; je ne doute pas que ce ne soit la faute de Colman, de qui la mémoire est très-infidèle quand il a bu. Enfin, quoiqu'il en soit, cette lettre a été gardée chez moi deux jours sans qu'on me la rendit. Ce retardement a fait durer deux jours de plus le petit nuage d'inquiétude, tant sur votre santé que sur la façon dont j'étais avec vous. Le voilà dissipé, n'en parlons plus.

J'ai vu vos deux cousins.[1] Ils me paraissent tels que vous me les dépeignez ; je les ai priés à souper pour samedi, ils ont accepté. J'aurai ce jour-là l'Idole et sa belle-fille, une Mme de Vierville, leur complaisante, la Sanadona, Pont-de-Veyle et Poissonnier. Vous serez étonné de l'Idole ; après avoir été plus d'une année sans souper avec elle, j'y aurai soupé trois

Lettre 418.—Inédite.

Lettre 419.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord Beauchamp et son frère l'honorable Henry Seymour Conway. Ce dernier était fort original et fort amusant, mais aussi fort indolent.

fois dans l'espace de quinze jours. Les amitiés et les inimitiés ont la même allure dans ce monde-ci ; il m'en prend souvent des dégoûts effroyables, et un très-grand désir de le quitter ; ne craignez point que je vous rende compte des raisons et des réflexions qui m'amènent à penser ainsi : en faut-il d'autres que la vieillesse et l'aveuglement, et le vide que l'on trouve dans tous les objets dont on est environné ?

Je ne serai d'aucune utilité à vos cousins ; le peu de gens de ma connaissance, soi-disant amis, sont tous dispersés ; il n'y a que quelques personnages assez tristes, et faits pour ennuyer des jeunes gens, qui me soient restés ; de plus, je ne me porte point bien, je m'affaiblis extrêmement, il ne me vient rien à dire, et quand je veux parler, je ne trouve plus de termes pour m'exprimer ; je puis vous assurer que si l'on me trouve le sens commun, je ne le dois qu'à la prévention que quelques personnes ont daigné donner de moi ; mais qu'aujourd'hui, si l'on me juge par ma valeur intrinsèque, on perdra bientôt cette prévention. Mais c'est trop vous parler de moi, et je vous en demande pardon.

Je crois que vous pourrez recevoir cette lettre avant votre départ, et qu'avant ce moment vous pourrez m'en apprendre le jour.

Je vous suis très-obligée de tous les détails que vous me faites de vos occupations, et de toutes les petites nouvelles ; je sais combien vous aimez peu à écrire, et combien je vous dois de reconnaissance de votre complaisance ; ne croyez point que j'en veuille abuser, c'est très-sincèrement que je vous prie de n'avoir point égard à ma satisfaction, et de ne consulter et de n'agir que par la vôtre. Je comprends extrêmement la répugnance que l'on a à écrire, je l'éprouve. Ma correspondance avec Chanteloup se ralentit de jour en jour ; je me le reproche, j'appelle Wiart, il prend l'écritoire, il ne me vient rien, et il s'en retourne sans que je lui aie rien dicté. Je n'écris plus à Voltaire, je relis actuellement le recueil de ses lettres et des miennes ; cette lecture, si vous daignez jamais la faire, vous paraîtra ennuyeuse ; j'ai crayonné celles que je trouve les plus passables. Je n'ai pas le même dégoût que vous aurez ; j'ai la curiosité de voir dans quelle disposition j'étais lorsque je les ai écrites.

Les comédies de Chanteloup sont cessées ou vont bientôt l'être ; l'accident de la main du grand-papa l'a un peu attristé : il mange tout seul depuis qu'il a son bras en écharpe ; il ne

saurait monter à cheval. La grand'maman est au bout de ses forces ; les comédies l'épuisent, mais elles la détournent de bien des choses qui seraient pour elle pires que la fatigue. Je suis bien fâchée que Chanteloup soit à une si grande distance ; j'aimerais à être avec cette grand'maman : on se plaît avec les gens qui sont à notre unisson.[2]

Le Comte de Broglio fut nommé, dimanche dernier, pour aller chercher la Comtesse d'Artois ; cette grâce, quoique légère, a rencontré de grands obstacles. Les gens titrés prétendaient que cet honneur n'était dû qu'à eux. La Vicomtesse du Barry est trouvée admirable ; on dit qu'elle ressemble en beau à Mme de Châteauroux.[3]

On prétend qu'un certain mariage (mais pourquoi ne pas nommer Mme de Montesson ?) se fera ces jours-ci. Elle vient d'acheter, huit cent mille francs, la terre de Saint-Port,[4] qui est à huit ou dix lieues de Paris.

Tous mes diplomatiques sont à Compiègne. Vous ne m'avez point mandé si vous avez vu Milord Stormont. Milady Fenouilhet est-elle tranquille sur sa maison ? Je voudrais en avoir l'assurance, car je ne me fie pas trop aux belles paroles. Je n'ai ni vent ni nouvelles de Mme de Mirepoix. Mlle Lloyd a dû avoir une grande frayeur ; faites-lui mes compliments, ainsi qu'à Milord et Milady Hertford, qui m'en ont fait faire par MM. leurs fils. Et les Richmond, vous ne m'en parlez plus, non plus que des Churchill et du Craufurd ; on dit que celui-ci joue plus que jamais, mais fort heureusement. Mme Damer, dont nous avons le mari ici, m'a envoyé six beaux ananas, je l'en remercierai incessamment.

Qu'est-ce que cette petite boîte que Milord Beauchamp m'a remise de votre part ? Je ne l'ai point ouverte, on dit que c'est de la poudre pour les dents ; ce ne peut pas être pour moi, à qui faut-il la donner ?

Je me figure votre trouble et votre inquiétude auprès de Rosette. Quelle joie pour vous de l'avoir guérie ! Je vous en fais mon compliment.

La Rosette [5] de M. Selwyn sera la matière d'un roman anglais.

[2] Mme du Deffand avait dicté primitivement "les gens dont on est aimé."

[3] Marie-Anne de Mailly-Nesle, Duchesse de Châteauroux, maîtresse de Louis XV, morte en 1744.

[4] Saint-Port ou Sainte-Assise, château magnifique sur les bords de la Seine. Le Duc d'Orléans y mourut en 1786. (B.)

[5] Maria Fagniani, née en 1771 en Angleterre, dont la mère était la Marquise Fagniani, et dont trois personnes revendiquaient la paternité, à savoir, le mari de sa mère, le

LETTRE 420

Ce dimanche 1er août 1773.

Je crains que ma dernière lettre ne vous ait déplu, je vous y faisais des rabâchages sur le retardement des vôtres. Il faut être indulgent, et me laisser quelquefois parler de ce que j'ai dans la tête.

Oui, vos cousins m'ont rendu votre lettre, et vous le savez déjà, puisque vous en avez reçu la réponse.

Vous me demandez ce que je pense de vos cousins. Je les trouve (si l'on peut s'exprimer ainsi) du même acabit que vous, et cet acabit n'est pas le plus commun ; j'aurais bien de la peine à en trouver un quatrième. Si vous voulez que je vous parle plus clairement, je vous dirai que je les trouve d'une politesse extrême, respirant l'honnêteté, la droiture : je suis trompée, s'ils ne sont pas de la plus grande vérité. Je ne crois pas qu'ils aient autant d'âme et de chaleur que vous, mais c'est tant mieux pour eux, et peut-être tant mieux pour leurs amis ; leur âme étant plus calme, leur humeur doit être plus égale, et leurs têtes moins aisées à se troubler. Peut-être me méprends-je dans le jugement que j'en porte ; c'est plutôt deviner que juger, car je les ai très-peu vus, et n'ai point causé avec eux ; ils m'ont rendu une visite ; je soupai jeudi avec eux chez Mme de la Vallière, et ils soupèrent chez moi hier avec les gens que je vous ai mandé ; ils partent demain pour Compiègne, d'où ils iront à Reims, et puis ils reviendront ici.

Je ferai demain un souper où j'enverrais volontiers quelque autre à ma place, c'est à Saint-Ouen, chez M. et Mme Necker [1] ; ils ont voulu me connaître, parce qu'on m'a donné auprès d'eux

Comte de March (plus tard Duc de Queensberry), et George Selwyn. L'engouement de Selwyn pour cette enfant absorba toutes les énergies de ses dernières années. Quoiqu'il l'eût pratiquement adoptée dès sa naissance, Maria Fagniani fut à un moment réclamée par ses parents italiens, qui l'emmenèrent en Italie. Selwyn en devint presque fou ; et excita la compassion de ses amis jusqu'à ce qu'il eût réussi à persuader les Fagniani de renoncer à leurs droits sur l'enfant. En 1798, sept ans après la mort de Selwyn, Maria Fagniani épousa le Comte de Yarmouth (plus tard Marquis de Hertford). Elle hérita des fortunes tant de Selwyn que du Duc de Queensberry.

LETTRE 420.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. et Mme Necker se marièrent en 1764 à Paris, où Necker comme banquier et financier s'était déjà fait une réputation. Mme Necker (née Suzanne Curchod) était la fille accomplie d'un pasteur suisse et les premières amours de l'historien Gibbon. Elle eut un salon où figurèrent des hommes tels que Thomas, Marmontel, Buffon, Galiani, Diderot, Suard, et Morellet. Les visites postérieures de Mme du Deffand aux Necker témoignent d'une façon frappante de sa peur de l'ennui, car leur cercle comptait surtout de ces philosophes que Mme du Deffand traitait dans ses lettres avec si peu de respect.

la réputation d'un bel esprit qui n'aimait point les beaux esprits. Cela leur paraît une rareté digne de curiosité. Eh bien, j'ai été assez sotte pour faire cette connaissance, et quand je m'interroge pourquoi, je rougis de découvrir que c'est la honte de l'ennui, et que je suis souvent aussi imbécile que Gribouille, *qui se jette dans l'eau de peur de la pluie* (c'est un de nos proverbes ou dictons).

Oh oui ! il y aura demain quinze jours que la Sanadona est de retour, est-ce que je ne vous l'ai pas mandé ? Depuis que nous ne numérotons plus nos lettres on ne sait plus à laquelle on répond ; l'inconvénient n'est pas grand, et vous ne vous attachez point à ces minuties.

Mais dites-moi donc, votre neveu est-il interdit ? Ou je ne vous ai pas encore fait cette question ou vous avez omis de m'y répondre ; je crois qu'il l'est, puisque vous disposez despotiquement de toutes les affaires. Je vous vois comme Bertrand avec Raton, vous tirez les marrons du feu pour qu'un autre les mange.[2] Mais c'est que vous êtes un fort bon homme, quelquefois un peu dur, injuste, et colère, mais cela ne dure pas, et ce qui fait qu'on doit vous pardonner, c'est que vous êtes toujours de la plus grande vérité.

Je crois que M. de Guines vous reviendra, mais pas pour bien longtemps.

Les comédies sont finies à Chanteloup. Je me reproche la paresse que j'ai à leur écrire, je ne trouve rien à dire ; dans ce moment je suis dans le même cas.

LETTRE 421

Paris, ce 8 août 1773.

Vous avez grand tort de me consulter [1] ; vous ne savez donc pas comment je juge ? Par deux sensations, ennui ou plaisir ; jamais je n'examine les causes. Vous pouvez avoir toute raison

[2] Voyez la fable de La Fontaine, *Le Singe et le Chat* (ix, 17).

Lettre 421.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait dit :—"Comme vous me demandez quelquefois des lectures, je vous prie de relire deux pièces que sûrement vous avez bien lues ; mais lisez-les, de grâce, avec attention : c'est la *Zaïre* de Voltaire et le *Mithridate* de Racine. Ai-je tort de les trouver pitoyables ? Le langage surtout de la première me paraît familier et trivial jusqu'au burlesque. À l'une et l'autre nul caractère, nulle probabilité, et dans *Mithridate* pas une pensée nouvelle, un seul sentiment qui fasse impression. Je viens de les relire, parce que j'ai envie de faire une autre tragédie, et je fus étonné de leur médiocrité. Je ne crois pas que je risquerai de faire pis, car je trouve que, depuis ma dernière goutte le peu d'esprit que j'avais s'est fort affaibli. Il me semble que c'est la gêne de la rime qui a été cause du peu de noblesse que Voltaire a mis dans ses expressions.

dans vos critiques. Si nos théâtres vous paraissent froids ou plats, ils ne valent rien pour vous. J'ai seulement fait une remarque, c'est que la disposition où nous nous trouvons influe beaucoup sur les impressions que nous recevons, et en conséquence sur les jugements que nous portons ; je crois que vous en conviendrez. Il me semble que la comparaison que vous faites de l'effet que vous aurait fait une pendule dans trois âges différents, peut s'appliquer à ce que je viens de dire.

Je ne puis pas sentir le mérite de Shakespeare ; mais comme j'ai beaucoup de déférence pour vos jugements, je crois que c'est la faute des traducteurs. À l'égard de vos romans, j'y trouve des longueurs, des choses dégoûtantes, mais une vérité dans les caractères (quoiqu'il y en ait une variété infinie) qui me fait démêler dans moi-même mille nuances que je n'y connaissais pas. Pourquoi les sentiments naturels ne seraient-ils pas vulgaires ? N'est-ce pas l'éducation qui les rend grands et relevés ? Dans *Tom Jones*, Allworthy, Blifil, Square et surtout Mme Miller, ne sont-ils pas d'une vérité infinie ? Et Tom Jones, avec ses défauts et malgré toutes les fautes qu'ils lui font commettre, n'est-il pas estimable et aimable autant qu'on peut l'être ? Enfin, quoi qu'il en soit, depuis vos romans, il m'est impossible d'en lire aucun des nôtres.[2] A l'égard de notre

Dites-moi si j'ai tort, et si je dois trouver *Mithridate* une belle pièce. Selon moi, c'est l'ouvrage d'un garçon qui sort du collège. La nature y parle-t-elle ? y a-t-il rien qui surprenne à force de vérité même ? n'est-ce pas l'éducation qui fait faire de telles pièces, et non pas la connaissance intime de l'âme et des passions ? Je veux relire *Phèdre*, *Britannicus*, *Cinna*, *Rodogune*, *Alzire*, *Mahomet* et *Athalie* que j'aie infiniment aimés, et dont je vous dirai mes sentiments. J'en suis à l'*Iphigénie*, dont j'ai lu trois actes, et que je suis loin de trouver un chef-d'œuvre, comme l'estime Voltaire. C'est qu'il faut, pour que j'aie une satisfaction parfaite, que je sois grandement ému. Il me faut un grand choc de passions, des traits hardis et naturels, des caractères très-marqués, mais en même temps nuancés, et cette connaissance du cœur humain qui distingue les grands maîtres, et qui frappe comme un coup de lumière les esprits les plus communs. Le mécanisme d'une pièce faite pour s'assurer des suffrages, et non pas pour faire de grandes sensations, ne me frappe non plus qu'une pendule. La première pendule m'aurait causé de l'étonnement ; j'aurais acheté la seconde à mon usage ; je donnerais la troisième à un enfant.

Ce sont nos auteurs tragiques que j'aime, c'est-à-dire Shakespeare, qui est mille auteurs. Je n'accorde pas, comme vous, le même mérite à nos romans. *Tom Jones* me fit un plaisir bien mince ; il y a du burlesque, et ce que j'aime encore moins, les mœurs du vulgaire. Je conviens que c'est fort naturel, mais le naturel qui n'admet pas du goût me touche peu. Je trouve que c'est le goût qui assure tout, et qui fait le charme de tout ce qui regarde la société. Scarron peut être aussi naturel que Mme de Sévigné, mais quelle différence ! mille mères peuvent sentir autant qu'elle ; c'est le goût qui la sépare du commun des mères. Nos romans sont grossiers. Dans *Gil Blas*, il s'agit très-souvent de valets et de telle engeance, mais jamais, non, jamais ils ne dégoûtent. Dans les romans de Fielding, il y a des curés de campagne qui sont de vrais cochons.—Je n'aime pas lire ce que je n'aimerais pas entendre." (B.)

[2] M. Walpole, dans sa réponse, dit :—" Nous ne sommes nullement d'accord sur nos romans ; c'est le défaut du naturel qui me dégoûte, et que vous croyez y voir. Les caractères sont apprêtés, et travaillés au point d'en découvrir tout le mécanisme. Dans

théâtre, je ne m'éloigne pas de votre façon de penser ; mais *Athalie* me paraît une très-belle pièce, et je trouve de grandes beautés dans *Andromaque ;* le style de Racine a une élégance charmante, mais qui peut-être n'est sentie que par nous. Il y a des beautés dans Corneille qui ressemblent beaucoup (à ce que j'imagine) à plusieurs traits de votre Shakespeare. Il ne me faut pas des choses aussi fortes qu'à vous : le choc des grandes passions me causerait sans doute beaucoup d'émotion, mais cela n'est pas nécessaire pour m'intéresser. Le jeu. . . . (ce n'est point le mot propre, je n'en puis trouver d'autre) des intérêts, des goûts et des sentiments ordinaires, quand ils sont bien nuancés comme dans Richardson, suffit pour m'occuper et me plaire infiniment. Voilà ce que j'ai pu débrouiller sur ce que je pense ; vous n'en serez pas satisfait ; mais songez à mon âge et à la faiblesse de mon génie.

J'ai reçu ces jours-ci une grande lettre de Voltaire, et je n'en suis point bien aise, parce qu'il a fallu y répondre.[3]

M. de Beauvau est revenu de Chanteloup. Il m'a donné de très-mauvaises nouvelles de l'état de la grand'maman ; elle s'affaiblit, elle maigrit ; je souffre beaucoup d'être séparée d'elle, et d'autant plus qu'elle me désire.

Le voyage de Compiègne ne m'a pas causé autant d'ennui que je le craignais ; j'ai eu moins de monde, mais j'ai été rarement seule. J'ai pris une résolution que j'espère soutenir, parce que je m'en trouve assez bien : c'est de vivre au jour le jour, de ne pas penser au lendemain, de ne croire aux amitiés ni aux inimitiés, enfin de suivre la maxime de ma grand'tante, *de prendre le temps comme il vient, et les gens comme ils sont.* Je suis très-contente actuellement du temps qu'il fait à cause de vos projets de voyage et je crois que le froid et l'humidité vous sont fort contraires. Est-ce que vous n'irez point dans vos terres, c'est-à-dire dans celles de votre neveu ? Vous ne m'en parlez plus.

Je suis fâchee de la goutte du Craufurd, je ne lui écris plus. Je ne sais s'il est sourd, mais comme il est muet, cela me suffit.

Gil Blas rien n'est forcé ; un trait peint un caractère, et un certain air négligé le rend vraisemblable. Je conviendrai de tout ce que vous dites d'*Athalie*, mais *Tom Jones* ne me fait pas la moindre impression." (B.)

[3] M. Walpole dit :—"Voltaire reprend sa correspondance avec vous, tant mieux ; il vous amusera de temps en temps, et vous vous amuserez à lui répondre ; ses plus mauvaises lettres vaudront mieux que celles des autres. Je ne suis pas son enthousiaste, mais qui est-ce qui le remplacera ?" (B.)

J'avais beaucoup entendu parler de Mme Beauclerk [4]; c'est, dit-on, la femme du monde qui a le plus d'esprit ; elle a eu la gloire de vous amuser, et cela me le prouve.

J'ai reçu une lettre de Mme Crewe, fort naturelle, fort tendre, fort obligeante, et d'assez bon français. Je croirais assez qu'elle avait pris plus de goût pour moi que n'en avait sa mère,[5] qui me paraissait craindre que j'eusse quelque part dans les attentions qu'on avait pour elle. Mon petit logement est actuellement occupé par une Comtesse de Bausset, sœur de Mme de la Reynière, (Jarente est son nom), haute de cinq pieds sept pouces, belle, bien faite, très-pauvre, très-raisonnable, parlant de tout facilement et bien, mais à qui cependant je ne trouve rien à dire ; je ne sais combien elle restera ici ; cela dépend des affaires qui l'y amènent.

Il me semble que je n'ai plus rien à vous dire ; j'ai répondu à tous les articles de votre lettre ; j'aimerais que cela vous servît d'exemple.

Il faut que je corrige un endroit de ma lettre, c'est sur le mot *vulgaire :* vous entendez par là des sentiments bas ; en effet, c'est sa signification : c'est moi qui ai eu tort en le prenant pour des sentiments ordinaires ; mais Richardson n'a point donné des sentiments vulgaires à Paméla, à Clarisse, à Grandison, etc., etc. ; il n'en donne jamais de plus grands que nature ; et moi, malgré le goût que vous me supposez pour le romanesque, j'aime mieux les sentiments du peuple que ceux des héros de nos romans, tels que dans la Calprenède, et de je ne sais combien d'autres auteurs, comme Scudéry, etc. ; mais pour Quinault, j'en ferai toute ma vie un cas infini, parce qu'il n'est jamais par delà le vrai.

[4] Lady Diana Beauclerk (1734–1808), fille aînée du troisième Duc de Marlborough. Elle épousa, en premières noces, le second Vicomte Bolingbroke (ils divorcèrent en 1768), et, en secondes noces, Topham Beauclerk, familier aux lecteurs de la *Vie de Johnson* par Boswell, qui a enregistré quelques remarques de Johnson sur Lady Diana, plus énergiques que polies. Horace Walpole aimait fort Lady Diana Beauclerk, et appréciait grandement ses dons artistiques qui étaient remarquables. Une suite de dessins qu'elle fit pour illustrer la *Mère Mystérieuse* de Walpole décorait à Strawberry-Hill les murs d'une pièce qui lui était spécialement dédiée sous le nom du "Cabinet Beauclerk."

[5] Mrs Greville.

LETTRE 422

Paris, ce 15 août 1773.

Cette fois-ci vous serez un faux prophète et vos prédictions se trouveront en défaut ; je regarde votre dernière lettre comme un accès d'humeur fondé sur rien, et qu'il faut laisser passer sans le combattre ; il n'y aura nulle bouderie de ma part, et j'espère qu'il n'y en aura pas de la vôtre.

La maladie de Rosette (et vraisemblablement sa mort), voilà ce qu'il y a de vraiment intéressant, et où je prends toute la part possible. La circonstance du moment doit vous la rendre encore plus sensible, elle vous aurait tenu compagnie dans votre voyage. Si vous ne craignez pas plus le chaud que moi je vous félicite du temps qu'il fait ; peut-être en êtes-vous incommodé, pour moi je m'en trouve à merveille ; ce qui est de singulier, c'est que je dors beaucoup mieux et que j'ai plus de force.

Je suis étonnée que vous ne me disiez rien du couplet que je vous ai envoyé qui accompagnait le bouquet de la fête de Mme de Luxembourg ; il faut que vous ne l'ayez pas trouvé joli, cela me surprend ; on lui a envoyé une gerbe d'épis de blé avec ces vers-ci :—

"Vous avez de Cérès toute la bienfaisance,
Comme elle, vous aimez nos champs et nos moissons ;
Mais de cette déesse ayant fuit l'imprudence
Vous possédez Lauzun [1] dans toutes les saisons."

C'est d'une dame du Palais Royal. Cette Maréchale est à Villers-Cotterets pour huit jours. L'autre Maréchale reviendra de Compiègne le 26, ainsi que presque tout le monde.

Vous serez peut-être parti avant de recevoir cette lettre ; si vous la recevez je vous souhaite un bon voyage. Vos cousins ne sont point encore de retour de Reims. Mme Greville m'a écrit de Calais qu'elle s'allait embarquer.

LETTRE 422.—Inédite.

[1] La Duchesse de Lauzun, petite-fille de Mme de Luxembourg, qui demeurait avec sa grand'mère.

LETTRE 423

Paris, ce dimanche 5 septembre 1773.

J'ai été fort surprise en recevant votre lettre, je m'étais attendue à un plus long silence ; enfin vous voilà de retour, dont je suis fort aise ; vous avez eu un très-beau temps. Vous ne me mandez point si vous vous êtes promené ni comment vous vous portez. Vous avez eu bien du courage d'entreprendre d'arranger les affaires de votre neveu, c'est faire le bien pour le bien. Votre intérêt n'y est pour rien, et vous ne comptez pas sans doute sur la reconnaissance. S'il n'y avait pas dans l'âme une satisfaction à bien faire, on se laisserait volontiers aller au plaisir de traiter les hommes selon leur mérite.

Vous n'aurez pas attendu longtemps vos cousins ; ils sont arrivés hier, ou arriveront aujourd'hui, à Londres. Ils ont préféré le séjour de Reims à celui de Paris ; je leur laisse le soin de vous apprendre ce qui les regarde.

Le retour de Compiègne a ramené ici beaucoup de monde, mais qui ne tardera pas à s'éparpiller ; l'Isle-Adam est pour le 10. C'est le lieu qui m'est le plus contraire, parce qu'il m'emmène les personnes avec qui je vis.

Chanteloup m'a causé beaucoup d'inquiétude et je ne suis pas encore parfaitement rassurée ; Mme de Gramont a depuis quelque temps une assez grosse fièvre ; depuis trois ou quatre jours elle est réglée en double tierce ; il n'y a peut-être pas de quoi s'alarmer, mais elle a encore d'autres incommodités—enfin, s'il arrive malheur que deviendrait Chanteloup ? S'il n'est point survenu d'accident, je l'apprendrai aujourd'hui par le grand Abbé, il doit venir passer ici quinze jours. La grand'maman prétend qu'il ne s'en retournera pas seul, mais elle se trompe.[1]

LETTRE 423.—Inédite.

[1] La lettre suivante (dont une partie est ici imprimée pour la première fois—voyez notre *Introduction*, I, § 14) est la réponse à la lettre ci-dessus :—

"Strawberry-Hill, 11 septembre 1773.

Je suis un peu etonné de la force de vos expressions sur Chanteloup ; inquiétude, c'est beaucoup dire ! Je ne vous croyais pas avancée jusque là ! Que deviendrait Chanteloup ? Comment tout le monde est-il avancé jusque là ? Je ne sais plus où j'en suis. La grand'maman prétend que vous irez. Ah ! que nenni ! Vous n'y songez pas, je me flatte. Rassurez-moi de grâce, ce serait moi qui aurais véritablement de l'inquiétude. Vous vous êtes tirée heureusement du dernier voyage ; ce serait comble de l'imprudence d'en hasarder un second.

J'ai bien peu de curiosité sur l'*Éloge de M. Colbert*. En premier lieu, je n'aime pas de telles fadeurs apprêtées de longue main ; en second, je n'ai pas le goût des discours

Je compte avoir incessament les lettres [2] tant attendues, je vous les enverrai par le courrier de votre ambassadeur, j'y joindrai le discours qui a remporté le prix à l'Académie ; c'est l'éloge de Colbert [3] ; quand vous l'aurez lu, prêtez-le à M. Burke, et que je sache quels sont vos avis.

Il y a une nouvelle épître de Voltaire adressée à Marmontel, avec la réponse, mais vous affaires ne vous laissent peut-être pas un moment. Qu'alliez-vous faire dans cette galère ? Cependant j'aurais mauvaise grâce à vous plaindre, moi qui prétend qu'on est heureux d'avoir des occupations forcées ; on est souvent dans le cas de se dédire, et l'on ne sait jamais ce que l'on dit.

Je serai ravie si vous m'apprenez que Rosette se porte bien, voilà sur quoi l'on ne varie pas ; j'aime le bon cœur de

philosophiques et académiques : des dissertations sur le commerce, par un homme qui n'y entend rien, m'ennuieront ; de grandes phrases pour décorer et rendre intelligibles des choses fort communes, me paraîtront pédantesques et pleines d'affectation. On prétendra faire la critique de Louvois, et on aura le dessein de faire la satire de quelque ministre vivant. On ajoutera les éloges de la Czarine, du Roi de Prusse et peut-être du petit aspirant à la scélératesse, le Roi de Suède ; et je n'ai pas envie de lire la flatterie dans la bouche des prétendus philosophes ; qu'on les paye, cela doit leur suffire. Il n'y a que Voltaire qui se fait encore lire, malgré tout ce qu'il a fait d'indigne. Envoyez-moi son *Épître à Marmontel.* Je vous dispense de la réponse, que certainement je ne lirai point. On est venu à bout, chez vous, de rendre la raison aussi absurde que l'ancien galimatias des écoles, et la morale aussi fatigante que les controverses sur la religion. On prêche dans l'opéra-comique, et les romans parlent agriculture. On fait regretter l'ennuyeux la Calprenède. Voltaire lui-même prêche, comme un chef de secte, contre le bon goût que je suis presque tenté de nommer le joli goût, comme étant l'antidote de l'ennui, tant son enthousiasme le rend atrabilaire, et des fois mauvais plaisant. Il ne prise, et avec grande raison, que le siècle de Louis XIV ; et malgré cela, c'est lui qui a donné cours au mauvais ton d'aujourd'hui. Il a tout effleuré, et ses singes ne font qu'effleurer tout. Ah ! Montesquieu approfondissait tout, ne se fâchait point, ne rabaissait pas tous les grands hommes, n'ennuyait jamais. C'est là qu'a fini votre grand siècle ; car le mauvais goût n'eut point de part à ses ouvrages. Je ne m'étonne pas que vous ne trouvez plus de lectures amusantes. Vous avez tâté du meilleur ; vous en avez été ; la lettre des Champs-Élysées en fait foi. Je viens de l'imprimer dans un catalogue raisonné que j'ai fait de ma collection ; il ne sera pas publié, il n'est que pour mes amis : la liste n'est pas nombreuse : ce sera mon dernier ouvrage. Milord Orford ne me laissera pas le temps d'écrire. Je quitte le métier d'auteur pour celui de bailli. Mes songes ne me présenteront plus un château d'Otrante. C'est triste de troquer des visions contre des comptes. Je m'étais fait un monde qui ne ressemblait en rien à celui des affaires. Hélas ! il faut apprendre des choses utiles. Que mes tablettes contiennent des choses bien nouvelles ! Des comptes de bœufs, de moutons, de chevaux de course et de leurs généalogies, des réparations à faire, des fermes à louer, des hypothèques, des greniers à faire bâtir, des consultations à faire, des procureurs à voir. Ah ! quel chaos ! je ne me connais plus. Que deviendront tous mes projets ? Ils s'en iront en fumée au lieu de l'être. Je me vengerai un jour en faisant la comédie de moi-même et je l'appellerai "Le Romancier Homme d'Affaires ;" au moins le canevas serait bon."

[2] De Mme de Sévigné.

[3] Par Necker. Cet éloge avait reçu le "prix de l'éloquence" donné par l'Académie. "L'*Éloge de Colbert* fait dans ce moment la plus grande sensation, et la posterité en parlera sans doute encore avec admiration, long-temps après qu'on aura oublié les clameurs que l'envie et l'esprit de parti excitent aujourd'hui contre lui." (Grimm, *Correspondance inédite*, sept. 1773, p. 382.)

Marguerite[4] Je vous crois dans ce moment à Strawberry-Hill. Je vous en félicite, il fait le plus beau temps du monde.

J'irai demain avec Mme de Cambis au Port-à-l'Anglois chez Mme de Mirepoix, y souper seulement, car je ne découche point ; je suis trop vieille pour me déplacer.

Je suis fort aise de vous savoir à Londres ou à Strawberry-Hill.

LETTRE 424

Du lundi, 20 septembre 1773.

Qu'importe d'être fermier ou auteur ? cela est égal, pourvu qu'on s'amuse ; c'est de votre propre choix, sans intérêt particulier, que vous vous êtes fait fermier ; votre vanité en est satisfaite ; ainsi vous n'êtes point à plaindre.

Je n'ai jamais compris que cette lettre de Mme de Sévigné méritât aucune attention, et surtout l'honneur de l'impression[1] ; ce n'est point par fausse modestie, vous en avez reçu de moi plusieurs que j'aurais cru valoir mieux ; mais on est, à ce que je vois, mauvais juge de soi-même.

Je ne comprends pas que vous ne compreniez pas ce qui m'a fait mettre tant d'énergie à mes craintes sur Mme de Gramont ; heureusement qu'elle se porte bien, mais si elle était morte (je le répète encore), que serait devenu Chanteloup ? la sorte d'ivresse qui soutient le grand-papa se serait dissipée, l'affluence de monde aurait cessé, l'ennui aurait succédé, et ce qui paraît l'occuper beaucoup aujourd'hui, l'agriculture, les troupeaux, enfin toutes les occupations champêtres, pour lui n'auraient plus eu de charmes. Quand le cœur n'est pas satisfait, tout cesse d'être agréable. La grand'maman s'en serait bientôt aperçue ; et quel chagrin et quel ennui cela aurait-il répandu sur le reste de sa vie ! Elle jouit actuellement du partage, et se flatte peut-être de quelque préférence ; elle aurait bientôt cessé de se flatter.

[4] Margaret Young, intendante de Strawberry-Hill, qui avait une passion pour les bêtes. Margaret jouait le rôle de cicerone auprès des curieux qui venaient voir Strawberry-Hill. Elle se faisait ainsi des bénéfices si considérables qu'en 1783, lors de l'enquête parlementaire sur les pensions et les places, "Gilly" Williams exprima en riant sa surprise que les revenus de Margaret eussent échappé à l'attention.

Lettre 424.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Elle parle de la lettre, accompagnée d'une tabatière, qu'au nom de Mme de Sévigné elle avait envoyée à M. Walpole, et qu'il avait imprimée dans son catalogue de Strawberry-Hill. (B.)

J'aurais souffert de la savoir dans cette situation, et j'aurais peut-être eu le bon cœur de l'aller trouver ; me voilà à l'abri ce cette tentation, et fixée dans mon tonneau pour le temps qui me reste.

Vous avez une très-fausse idée de l'*Éloge de Colbert*[2] : l'auteur n'est point un bel esprit, il est l'antipode des encyclopédistes ; il croit avoir des connaissances de l'administration et du commerce ; il a déjà paru de lui un *Mémoire* en réponse à l'Abbé Morellet sur la Compagnie des Indes, dans lequel il a combattu toutes les idées de cet Abbé : c'est M. Necker. Il garde encore l'incognito, c'est-à-dire il ne s'est point déclaré à l'Académie pour l'auteur, et ne s'est point présenté pour recevoir le prix. Il ne parle point de Louvois dans son discours ; il entre dans fort peu de détails sur la vie de Colbert ; il ne loue ni ne blâme le ministère présent. Enfin il a voulu, comme bon patriote, communiquer ses idées. L'Académie avait donné pour sujet l'éloge de Colbert ; il a saisi cette occasion, qui lui a servi de prétexte. Je suis bien loin de vouloir m'ériger en juge ; je peux avoir tort, mais ce discours me plaît beaucoup. Je voudrais en retrancher quelques phrases obscures et métaphysiques, qu'il doit à la société de M. Thomas. Il est cependant bien éloigné de l'admirer ; mais souvent on prend, malgré soi, et sans s'en apercevoir, les manières et l'accent des gens avec qui l'on vit. Je le lui ai reproché ; il ne s'est pas fâché comme l'Archevêque de Grenade contre Gil Blas, mais il s'est défendu ainsi que lui.

Je suis bien de votre avis, il n'y a que Voltaire qui ait véritablement un bon style ; mais, hélas ! quel usage en fait-il aujourd'hui ? Il devient l'avocat de tout le monde ; il m'a envoyé quatre lettres qu'il a écrites à la noblesse de Gévaudan, en faveur d'un Monsieur le Comte de Morangiès, que je crois un fripon, et qui vient de gagner son procès contre des gens aussi fripons que lui. Oui, vous avez raison, le nombre des fripons est grand, et l'estime est un sentiment dont on a peu d'occasions de faire usage. Allez, croyez-moi, les comptes de bœufs, de moutons, de chevaux, etc., valent tout autant que les contes à dormir debout dont on nous berce.

Ce mardi.

Je ne vous ai point dit que le grand Abbé était ici. Je causai hier avec lui sur Chanteloup : il prétend que toutes mes craintes n'étaient pas fondées ; qu'on aurait été affligé, mais qu'on n'en

[2] Voyez les notes 1 et 3 de la lettre précédente, et la note 1 de la lettre 427.

aurait pas été moins occupé de ses brebis ; qu'on aurait pu voir moins de monde, mais qu'on s'en passerait facilement : ainsi me voilà fort rassurée. Vous vous êtes fort trompé, si vous avez cru que j'eusse d'autres motifs que l'amitié et l'intérêt que je prends à la grand'maman. Je trouve la Duchesse de Gramont aimable, mais je ne m'avise pas de l'aimer.

Voici une épigramme qu'on dit être de Voltaire [3] :—

> "C'en est donc fait, Ignace, un moine vous condamne !
> C'est le lion qui meurt du coup de pied de l'âne."

Ne la trouvez-vous pas jolie ?

Je ne sais pas ce que Milord Beauchamp vous aura dit de moi, il m'a fort peu vue ; son séjour à Paris a été très-court ; il a été trois semaines à Reims.

Mme de Viry fut présentée dimanche ; selon toute apparence je ne la verrai point, et si je la vois je n'oublierai pas vos avis. Je ne sais point comment se porte Rosette, vous avez oublié de m'en parler, je souhaite qu'elle se porte mieux que moi [4] ; je suis malade sans maladie ; j'ai pris Poissonnier pour médecin, je lui ai demandé de me faire dormir, il ne me l'a pas encore accordé.

Ce mercredi.

Je vis hier Milord Palmerston [5] qui me dit que le paquet qu'il était chargé de vous envoyer n'était partit que samedi 18. Vous m'en accuserez la réception. Je ne sortis point de la journée, je devais aller souper au Port-à-l'Anglois chez Mme de Mirepoix, mais je me trouvai trop faible, je m'envoyai excuser et je passai ma soirée avec la Sanadona. J'ai un peu dormi cette nuit, et je me porte mieux. Je vais ce soir chez les Broglio, et ils souperont demain chez moi.

[3] À l'occasion de la destruction des Jésuites par le Pape Clément XIV, qui était moine lui-même. (B.)

[4] Rosette mourut à la fin d'octobre.

[5] Henry Temple, deuxième Vicomte Palmerston (1740–1802), célèbre dans les milieux littéraires de Londres. Il fut le père de l'homme d'État fameux du même nom.

LETTRE 425

Paris, ce 26 septembre 1773.

Je viens d'écrire à mes Évêques d'Artois pour qu'ils sollicitent l'intendant M. d'Agay en faveur de votre Milady.[1] Je parlai hier à Mme de Mirepoix ; elle fut fort surprise que M. de Monteynard ne lui ait pas tenu parole ; elle me demanda un nouveau mémoire ; elle ne le lui donnera pas sitôt, parce qu'elle n'ira point à Versailles avant le départ pour Fontainebleau, qui sera le 4 d'octobre ; elle est occupée de Mme de Craon, qui vient d'accoucher d'un garçon. Elle a certainement beaucoup d'envie de vous obliger, et d'elle-même elle a imaginé d'agir auprès de M. de Croy, qui est gouverneur de Calais, et qui pourra peut-être être plus utile que M. de Monteynard. Ce ministre dans ce moment-ci est fort occupé de ses propres affaires, et, ainsi que votre Milady, il craint beaucoup un déménagement. Le Comte de Broglio est obligé d'en faire un auquel il ne s'attendait pas : il était nommé pour aller recevoir la future Comtesse d'Artois au Pont-de-Beauvoisin ; il avait demandé la permission de partir un mois auparavant pour aller à Turin faire sa cour au Roi de Sardaigne ; les Broglio sont Piémontais. N'ayant point reçu de réponse de M. d'Aiguillon, il lui écrivit mercredi dernier pour lui en faire quelques reproches ; sa lettre lui a

Lettre 425.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lady Fenouilhet. La lettre suivante d'Horace Walpole ayant trait à cette dame est ici imprimée pour la première fois (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

" Londres, 19 septembre 1773.

Voici une histoire qui me tient à cœur et où il faut, s'il vous plaît, que vous preniez part. On veut absolument chasser de sa maison ma pupille Milady Fenouilhet ; on la demande pour M. de Bienassizes, commandant de Calais ; on là veut au mois d'octobre. Elle fait de grands cris. On lui propose celle d'un M. de Bergue. Ce beau logement ne consiste que de quatre pièces et d'une petite cuisine mariée à la salle : deux des pièces n'ont ni lambris ni plafond ; au lieu que l'hôtel actuel de Milady se vante de posséder dix pièces. Ce qui augmente l'injustice c'est qu'on demande de la cabane cinq cents livres et Milady n'en paye pas davantage pour celle qu'elle habite. Le commandant s'est épris d'amour pour celle-ci. Milady m'en nomme sept autres aussi grandes où M. de Bienassizes serait tout aussi bien assis. Je vous supplie d'écrire ce détail à notre protectrice Madame la Maréchale de Mirepoix ; qu'elle ne laisse pas son bienfait imparfait.

Milady me jure que le Roi n'a de mémoire de femme fait chasser le beau sexe. Elle a donné en mariage sa fille aînée à M. de Prades, gentilhomme français au service du Roi ; j'ai idée même que Milady est catholique ; voilà des titres.

Enfin vous écrirez une lettre badine à la Maréchale, en appuyant très-sérieusement sur nos griefs, sur nos prétentions et comme c'est très-vrai que Milady réclame de bonne foi la galanterie de Sa Majesté, il serait bon d'en faire mention ; mais je ne doute pas de votre bonté pour y donner les plus belles couleurs.

Je devais vous dire que c'est Monsieur le Comte de Dagay, intendant de Picardie, qui a fait la proposition de quitter sa maison à la dame de Fenouilhet. Vos évêques d'Arras et de Saint-Omer ne seraient-ils point en cas de lui rendre service ? "

déplu, il l'a portée au Roi, et jeudi matin elle fut lue en plein conseil. Le vendredi, sur les midi, il reçut la visite de M. de la Vrillière, qui lui apporta une lettre de la propre main du Roi,[2] qui lui ôte sa commission, et l'exile dans sa terre de Ruffec qui est à cent vingt lieues d'ici, entre Poitiers et Angoulême ; il part ce soir. Cette aventure ne m'est pas agréable.

Il faut espérer que les affaires de votre neveu ne seront pas éternelles ; on a écrit à M. Saint-Paul que sa tête était en meilleur état et qu'on croyait qu'il pourrait guérir. Je voudrais que ce qui regarde Mme Churchill, et dont vous vous occupez actuellement, fût un mariage pour mademoiselle sa fille. Vous ne désapprouvez pas celui de votre autre nièce et je trouve que vous avez raison. Je dois recevoir aujourd'hui la visite de M. et de Mme de Viry. Les Spencer sont ici depuis sept ou huit jours, ils ont passé deux fois chez moi à une heure indue, je n'ai pu les recevoir ; je passerai chez eux ce soir, je ne les trouverai pas ; ils iront demain à l'Isle-Adam, ils en reviendront mardi au soir, et ils partiront, à ce qu'ils disent, pour Londres mercredi.

L'Idole a écrit à M. Craufurd et a envoyé sa lettre à Wiart pour mettre l'adresse. Pour moi je ne lui écris plus, je me crois dispensé de toute attention pour lui. Il y a douze jours que Pont-de-Veyle est à l'Isle-Adam, et n'en reviendra pas avant huit ou dix jours. Mmes de Luxembourg, de Lauzun, et de Cambis en reviennent aujourd'hui. M. et Mme de Beauvau sont en Lorraine depuis un mois ; on les attend jeudi ou vendredi prochain.

M. de Betz,[3] père de la petite sainte, vient de mourir. Elle était à Barèges, elle en est partie, elle passera en revenant par Chanteloup, où elle trouvera la grand'maman affligée de la perte de trois anciennes domestiques. L'Abbé Barthélemy est encore ici, mais il n'y restera pas longtemps. Voilà un compte exact de tout ce qui me regarde et de tout ce que je sais. Je vais effiler pour vous.

[2] La lettre finissait dans les termes suivants :—"Monsieur le Comte de Broglio, vous devez bien penser que d'après la lecture qui m'a été faite de votre lettre, non-seulement vous n'irez pas à Turin, ni au Pont de Beauvoisin, mais vous vous rendrez à Ruffec, où vous resterez jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres de ma part, ou de mes ministres, très-autorisés à cet égard. Ne répondez point à ma lettre, et partez pour Ruffec le plus tôt possible." (B.)

[3] Il était fermier général.

LETTRE 426

Paris, ce dimanche 3 octobre 1773.

Croyez-vous que je vous soupçonne de vanité, et que je puisse penser qu'elle soit le principe de vos actions ? Non, en vérité, je ne le pense pas, je vous connais mieux que cela. Vous n'avez ni affectation ni ostentation ; vous ne recherchez point la gloire, vous vous contentez de la considération que vous méritez ; vous craignez souverainement le blâme, et plus que toute chose, le ridicule. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel état est monsieur votre neveu. Le dérangement de sa tête n'est-il pas l'effet du dérangement de sa santé ? peut-il guérir ? et s'il vit longtemps, serez-vous toujours son intendant ? resterez-vous toujours chargé de diriger son bien, de la recette, de la dépense et de tous les soins domestiques ? Vous êtes le chat de la fable, et monsieur votre frère le singe : il mange ou mangera les marrons que vous lui tirez du feu [1] ; cela lui est fort commode.

La mort de M. Taaffe m'a surprise ; il y a quinze ans qu'elle m'aurait fâchée [2] ; sa demoiselle [3] est, dit-on, assez malade. Mme du Plessis-Châtillon est morte ce matin ; je crois que vous ne la connaissiez pas ; je ne vivais pas beaucoup avec elle.

Le grand Abbé s'en retourne aujourd'hui à Chanteloup ; il a été trois semaines ici, ce qui m'était fort agréable ; il y a presque autant de temps que Pont-de-Veyle est à l'Isle-Adam, il ne parle point encore de son retour. L'exil de M. de Broglio me fâche infiniment, je vivais beaucoup avec lui. Tout le monde va partir pour Fontainebleau, et d'ici au mois de décembre je serai presque sans compagnie. Les Caraman resteront à Roissy jusqu'à la fin de novembre. Mme de Luxembourg passera ce mois-là à Chanteloup ; si je pouvais bien dormir, je me consolerais de tout ; mais passer les jours dans solitude et les nuits dans l'insomnie, c'est un peu trop.

Lettre 426.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Sir Edward Walpole était le plus immédiat héritier du titre et des biens de Lord Orford. (B.)—Voyez la fable de La Fontaine, *Le Singe et le Chat* (ix, 17.)

[2] Non seulement Taaffe avait été en bons termes avec Mme du Deffand, mais il avait aussi été l'admirateur de Mlle de Lespinasse, tant qu'elle résida chez celle-là. Il semble avoir fait de Mme du Deffand sa confidante, car Miss Berry déclare, dans une note sur ce passage, avoir trouvé parmi les papiers de Mme du Deffand des lettres de Taaffe sur le sujet "exprimant à la fois les sentiments qu'il a portés à Mlle de Lespinasse et sa reconnaissance pour la conduite que Mme du Deffand a tenue envers elle. Ces lettres prouvent que, dans cette occasion du moins, Mme du Deffand montra pour elle toute l'affection, toute la prudence et tous les soins d'une mère."

[3] Mlle de Lespinasse.

J'ai eu la visite de Mme de Viry, et pendant qu'elle me parlait, je lui trouvais une ressemblance ; quand elle partit, Mlle Sanadon me dit qu'elle et une femme qui était auprès d'elle, lui en trouvaient une. Ne dites pas qui, m'écriai-je . . . c'est Mlle Bagarotty ; c'était la même. Voilà qui est bien mal conté ; cela fut plaisant, et cela ne vous le paraîtra pas.

Parlons de Milady Fenouilhet. J'ai fait trois mémoires ; Mme de Mirepoix en donnera un à M. de Monteynard. Mme de Luxembourg en fera donner un à M. de Croy, commandant de Calais, et le troisième sera envoyé à M. d'Agay par un de ses amis intimes, qui m'a promis de le solliciter très-vivement. Voilà tout ce qu'on y peut faire.

Je n'entends plus parler des lettres de Mme de Sévigné. Je compte sur la parole que m'a donnée Monsieur de Toulouse, que j'aurai les premiers exemplaires. Les nouveaux livres ne paraissent guère qu'après la Saint-Martin.

Vous trouverez dans l'*Éloge de Colbert* quelquefois de l'affectation dans le style, des pensées obscures et trop métaphysiques : c'est un hommage que l'auteur [4] a cru devoir à l'Académie ; ce n'est pas le genre de son esprit : il a beaucoup d'esprit, de naturel, d'idées et de sentiment. La plupart des encyclopédistes s'élèvent contre son discours ; il a mille fois plus de bon sens qu'eux, beaucoup plus de justesse, et infiniment moins d'orgueil. Ne manquez pas, je vous prie, de faire lire ce discours à M. Burke ; je voudrais savoir ce qu'il en pensera ; je suis encore plus curieuse de savoir votre jugement.

Je vous dirai que j'aime assez le Caraccioli ; il a de la candeur, de la franchise et de la noblesse ; il est divertissant, et puis il se plaît avec moi, il me tient fidèle compagnie. Le Roi le traite fort bien. L'autre jour, le Roi lui parlait de Naples, et disait qu'il y avait beaucoup d'insectes et de volcans. "Oui, sire, cela est vrai ; et en Angleterre il n'y a ni insectes, ni volcans, ni *loups*, ni *moines*." Il dit tout ce qui lui passe par la tête, et il est fort à la mode ici.

M. d'Aranda [5] n'a encore vu personne ; il s'est trouvé trop

[4] Necker.

[5] Ambassadeur d'Espagne en France. "Le Comte d'Aranda avait acquis une grande renommée par la fermeté, le secret, et la rapidité avec lesquels, bravant tous les vieux préjugés et déjouant toutes les intrigues, dans le même jour et à la fois, il avait fait fermer en Espagne tous les couvents de Jésuites, et complété ainsi la destruction imprévue de cet ordre puissant. Le Comte d'Aranda portait sur sa physionomie, dans son maintien, dans son langage, et dans toutes ses manières, une grande empreinte d'originalité." (Ségur, *Mémoires*, tome ii, p. 94.)

petitement logé dans la maison de son prédécesseur, qui avait avec lui femme et enfants, et lui, d'Aranda, est tout seul ; il prend la maison de M. de Brunoy [6] rue des Petits-Champs, qu'il loue vingt-deux mille livres.

Vous oubliez de me parler de la veuve de M. de Kingston,[7] je serais curieuse du procès.

Je ne me soucie point de Mlle Pitt, elle ne fait nul cas de moi, elle a raison et moi je n'ai pas tort de ne me pas soucier d'elle. Milord Carlisle ne viendra-t-il point à Paris ? Je serais bien aise de revoir Lindor ; dites-lui quand vous le verrez. Je n'entends plus parler du Craufurd. Milady Spencer est retournée chez vous ; c'est positivement une dame du grand monde, elle en a toutes les dimensions ; elle est et doit être trouvée aimable, sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment.

LETTRE 427

Paris, ce 9 octobre 1773.

Non, non, je ne trouve pas votre lettre trop longue *et je n'aurais pas été plus contente si elle avait été plus petite ;* ah ! vous le savez bien. Comme vous n'êtes point comme le Craufurd (que vous peignez parfaitement), je ne vous donnerai point de louanges ; mais je ne me refuserai pas de vous dire que je m'applaudis de vous avoir toujours parfaitement bien jugé. Votre lettre confirme et augmente l'opinion que j'ai eue d'abord, et que j'ai toujours continué à avoir de votre esprit et de votre caractère. Il est impossible de mieux analyser un ouvrage,[1] et

[6] Fils du plus jeune des frères Paris, les financiers. Le Marquis de Brunoy, qui hérita une grande fortune de son père, se fit remarquer par la prodigalité.

[7] Evelyn Pierrepont, deuxième Duc de Kingston, qui mourut le 23 septembre 1773, laissant tout à sa femme (ou soi-disant telle), la fameuse Elizabeth Chudleigh, Duchesse de Kingston, dont les noces avaient été célébrées en 1769. Cette dame, qui avait antérieurement contracté un mariage secret avec l'honorable Augustus Hervey (plus tard Comte de Bristol), fut poursuivie pour bigamie en 1776, et, déclarée coupable, quitta l'Angleterre. Elle résida en Russie, en Italie et en France jusqu'à sa mort, qui survint en 1788.

LETTRE 427.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] L'*Éloge de Colbert*, par M. Necker, dont M. Walpole avait dit :—"Je trouve l'*Éloge* l'ouvrage d'un homme d'un très-bon esprit, et d'un homme de bien, pas fort éloquent. Il y a des endroits obscurs et trop pressés ; et quoique en général l'auteur se sauve du galimatias clinquant d'aujourd'hui, il donne quelquefois trop dans les phrases abstraites qui sont en usage, et qui ne se trouvent jamais dans vos bons auteurs. En général, le discours est trop long, et surtout la première partie, qu'il aurait pu rendre plus courte, sans peser tant sur ce qu'il veut établir. Excepté le *Phaëton*, les comparaisons sont belles et justes. La quatrième partie est infiniment belle, touchante, attendrissante même, bien pensée, et à peu de chose près, claire comme les bons auteurs.

je suis bien tentée de vous lire à l'auteur, ce que je ne ferai pourtant pas sans votre permission.

Ne vous pressez point d'écrire à Mme de Mirepoix, attendez que votre Milady soit sûre des succès de notre négociation. Celles de la Maréchale [2] sont celles sur qui je compte le moins ; elle ne sait rien poursuivre vivement, et au fait et au prendre, elle n'a point écrit à M. de Croy et il n'importe pas ; la personne la plus nécessaire c'est l'intendant, je lui ai fait écrire par un de ses meilleurs amis ; à l'égard du ministre il a bien d'autre fil à retordre, il est aujourd'hui trop occupé à garder sa place pour penser à celle des autres. Enfin je doute que votre Milady obtienne ce qu'elle demande. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi et vous ne devez m'en avoir aucune obligation, c'est moi qui vous en dois quand vous me donnez des occasions de vous rendre service.

Nous aurons, à ce que j'espère, les lettres de Mme de Sévigné plus tôt que je ne pensais ; il faudra chercher quelques moyens pour vous les envoyer. Je compte avoir bientôt un conte de Voltaire, dont le titre est le *Taureau blanc ;* il n'est point imprimé, je le ferai copier et je vous l'enverrai ; l'idée en est assez plaisante. Je n'approuve pas votre jugement sur les vers de Voltaire [3] ; ils ont une facilité que n'ont point ceux de Marmontel.

Je dicte cette lettre étant à ma toilette ; je me suis levée à six heures du soir, ce qui m'arrive fréquemment, reprenant le jour le sommeil que je ne puis avoir la nuit, et il se trouve par

Somme totale, l'auteur me paraît un bon citoyen, homme assez profond, mais pas un génie assez versé dans son métier. Il ne frappe pas, mais il développe. Il persuade plus qu'il ne charme ; et à force de détails, il laisse à soupçonner qu'il ne s'est pas trop persuadé. Il a l'air d'excuser les fautes de Colbert comme s'il demandait qu'on lui en tînt compte comme des bienfaits. La protection des arts, des modes, des inutilités, tient lieu à Colbert de mérite. Il aurait mieux valu dire la vérité, que Colbert combattait le penchant de Louis pour la guerre, en servant son goût pour la magnificence. Il savait que son maître ne se connaissait en rien, et n'aimait véritablement que la gloire, et pourvu qu'on parlât de lui, qu'il ne se souciait pas que ce fût pour avoir fait massacrer ou récompenser les hommes. Sully n'aimait que le bien ; il osa combattre les goûts de son maître. Il est vrai que c'est Henri IV qui gagne sur Louis XIV plus que Sully sur Colbert. Sully connaissait la belle âme, le bon esprit de Henri, et se confiait aux retours du Roi sur lui-même. Colbert, plus courtisan par nécessité, détournait les faiblesses de Louis plus qu'il ne les choquait, et se contentait de faire un bien médiocre pour sauver à la patrie un mal horrible. Pour les bien juger, il faudrait que Sully fût le ministre de Louis, et Colbert de Henri. Louis eût craint et haï Sully : il resterait à voir si son austère vertu se fût pliée aux manèges adroits et bien intentionnés de Colbert. Je doute que Colbert eût eu la fermeté de Sully vis-à-vis Henry IV." (B.)

[2] De Luxembourg. (W.)

[3] Son *Épître à Marmontel.* M. Walpole en porte le jugement ci-après :—"Les vers de Voltaire sont à faire pitié, et ne seraient pas même passables si Marmontel les avait faits. Les siens sont meilleurs, mais à bâtons rompus, et la chute fort mauvaise." (B.)

là que n'ayant nulle affaire, je n'ai pourtant le temps de rien. Je vous dis adieu jusqu'à dimanche, que je me propose de vous écrire une plus longue lettre.

Toute réflexion faite, je ne lirai point à l'auteur de l'*Éloge de Colbert* ce que vous m'en écrivez ; tout auteur est Archevêque de Grenade.

LETTRE 428

Paris, ce 24 octobre 1773.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, et quand il y en aurait eu je ne devais point avoir de lettre, en ayant reçu une mercredi. C'est donc à celle-là que je répondrai aujourd'hui.

Je vous plains des soins que les affaires de votre neveu vous donnent, mais en même temps je vous porte envie, ainsi qu'à tous ceux qui sont occupés ; il n'y a rien de pis que de n'avoir rien à faire. Si vous en doutez, mettez-vous pendant sept ou huit jours un bandeau sur les yeux, et mandez-moi après comment vous aurez passé votre temps. Joignez à cela la perte de vos amis par la mort ou l'exil, et de n'avoir pour ressource que la société de quelques sots, de quelques gens du bel air, mais très-ridicules, et de toutes [sortes de] personnes très-indifférentes.[1] Voilà la situation de votre très-humble servante. Ce n'est pas pour être plainte, j'ai en horreur d'exciter la pitié, et même je n'aime pas à la ressentir, ainsi je ne cherche point à vous l'inspirer. Je hais même à rien devoir à la complaisance, elle produit en moi de la reconnaissance, mais ne me cause point de plaisir.

Si vous prenez ces distinctions pour la métaphysique vous aurez tort, car je prétends m'expliquer fort clairement.

Pont-de-Veyle est encore à Pontchartrain, il se porte si bien et le temps est si beau qu'il a bien l'air d'y passer encore toute la semaine. Il est plaisant que tout (jusqu'au beau temps) me soit contraire ; mais ce qui me l'est encore plus c'est l'état de Mme de la Vallière ; elle change prodigieusement depuis quinze jours, elle ne digère ni ne dort, sa porte est fermée, et voilà pour moi une dissipation de moins. J'éprouve tant de contradictions de tant de genres, de tant de sortes, que cela m'aigrit le sang, me fait haïr le monde, en général et en particu-

LETTRE 428.—Inédite.

[1] Dans le manuscrit " de toute personne très-indifférentes."

lier, et loin que je m'en excepte je me hais encore beaucoup plus que je ne hais les autres.

Dites-moi, je vous prie sur quoi est fondé le mal que vous pensez de Mme de Viry, tout le monde la vante et la loue, surtout sur sa bonté ; elle ne m'est venue voir qu'une fois et ne fut chez moi qu'un quart d'heure ; serait-ce parce que je suis de vos amis et qu'elle aurait des torts avec vous ? Je suis ravie qu'elle ne me recherche point, vous croyez bien que j'en userai de même avec elle.

Milord Palmerston s'est chargé d'une brochure, vous la recevrez plus tôt que cette lettre.

Quand vous verrez le Craufurd, je vous prie de lui dire que je le boude, et que je compte pour rien les bonnes intentions quand elles ne sont pas suivies de bonnes œuvres.

Nous avons ici pour le moment présent le Chevalier de Boufflers, il n'y sera peut-être plus dans l'instant où vous l'apprendrez. Il est d'une grande gaîté, ce n'est cependant pas encore là l'homme qu'il me faut. Où est-il donc cet homme ? Ah ! je n'en sais rien.

M. Mariette est souvent à la campagne, mais sa campagne est à quatre lieues de Paris, et il y revient de temps en temps. J'ai envoyé chez lui aujourd'hui, il doit retourner demain [à sa][2] campagne. Si vous lui écrivez on lui enverra votre [lettre].[2] Il m'a mandé qu'il ne se portait point bien du tout.

LETTRE 429

Paris, ce 30 octobre 1773.

Il y a ici grande disette d'Anglais ; le dernier de ma connaissance part demain pour Naples, mais on m'a dit que M. Saint-Paul venait aujourd'hui à Paris ; je le ferai prier de passer chez moi, je lui donnerai le *Taureau blanc*, et il vous le fera tenir. Je serai trompée si cet ouvrage est de votre goût. Je ne hais pas non plus que vous les contes de fées, mais il faut qu'ils aient quelque suite, et non pas le décousu des rêves. On ne sait ce que celui-ci veut dire ; il a la prétention de l'allégorie, et l'on n'en peut rien conclure. Tout le projet qu'on peut lui supposer,

[2] Ici un petit fragment de la lettre a été enlevé.

LETTRE 429.—Incomplète dans les éditions précédentes.

c'est de démontrer que la Bible et la fable out une parfaite conformité. Belle découverte !

L'Abbé me mande qu'on a pris à Chanteloup le diable dans un piége, qu'il est de la grandeur d'un chat, il a la peau d'un tigre, la queue d'un maki, le museau d'une fouine, qu'il pue à renverser ; l'Abbé l'a interrogé, et comme il n'a rien répondu, il en conclut qu'il est un sot, et se confirme dans l'opinion qu'il a toujours eue, que le diable n'a pas l'esprit qu'on lui suppose. Cet Abbé est un trésor, il n'y a pas de sorte d'esprit qu'il n'ait ; c'est le vrai bonheur de la grand'maman ; lui seul supplée et remplace parfaitement les différentes compagnies ; on n'en regrette aucune. Ils sont seuls actuellement, eh bien, ils ne désirent personne. Mme de Luxembourg y va mardi sans Mme de Lauzun, qui reste pour le mariage [1] ; on consentirait qu'elle l'attendît pour partir avec elle, mais l'ennui, l'ennui en ordonne autrement ; elle n'aurait pas à Paris des soupers pour les sept jours de la semaine, et puis c'est du bon air de rendre des soins, quoiqu'on sache intérieurement qu'ils ne sont point désirés, et qu'on n'a point en soi le sentiment qui y entraîne.

" Le monde, chère Agnès, est une étrange chose."

Il est plus instructif que tous les livres passés, présents et à venir ; personne n'en a achevé ni n'en achèvera la lecture ; la vie la plus longue en laisse encore bien des pages. Pour moi, qui, malgré la vieillesse, n'en suis pour ainsi dire qu'au commencement, je n'ai pas la curiosité d'aller beaucoup plus loin.

La Bellissima partit jeudi dernier pour aller au-devant de la Princesse. Dans le premier carrosse, elle et Mme de Bourbon-Busset, ci-devant dame Boucault ; dans le second, la Duchesse de Quintin, ci-devant Comtesse de Lorges, et Mme de Crenay ; vingt ou vingt-cinq voitures composent la marche. Vous me dispenserez de tous les détails. La Bellissima sera, je crois, bien empêtrée dans tout ce qu'elle devra faire ; mais Dieu l'assiste, je ne m'en soucie guère.

On ne résout rien à la cour, on annonce tous les jours des changements pour le lendemain, et ils n'arrivent point. On me dit hier que les diplomatiques reviendraient sept ou huit jours avant la fin du voyage. Mme de Mirepoix et les Beauvau pourront bien en faire de même ; à la bonne heure ; mais j'attends

[1] Le mariage du Comte d'Artois. (B.)

tout cela avec patience, je m'accoutume à la paresse, et je mets en pratique une chanson que je fis il y a trois ou quatre mois, que je ne vous ai point envoyée, primo parce que je ne la trouve pas bonne, et puis parce que vous me soupçonnez toujours de desseins, ce qui me choque infiniment, parce que le les ai tous abdiqués, abjurés, et que rien n'est plus certain que je n'en formerai de ma vie. Après cette protestation, je puis vous dire ma chanson, sur l'air des *Trembleurs* :—

" Êtes-vous sexagénaire ?
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire,
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse,
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous."

Pont-de-Veyle est revenu de Pontchartrain ; l'absence m'a fort bien servi, il paraît ravi de me revoir.

Mme de la Vallière se porte mieux, il y a près de quinze jours que je ne l'ai vue ; je lui rendrai ce soir une petite visite avant d'aller souper chez la Maréchale. Demain j'irai à Roissy, ce sera la troisième visite que de tout l'été j'aurai rendue aux Caraman. Ce sera vraisemblablement la dernière, quoiqu'ils ne doivent revenir à Paris qu'à la fin du mois prochain.

Je serais fort aise que notre ami Lindor vînt me voir, mais il n'en fera rien, non plus que le petit Craufurd. Quand vous verrez celui-ci vous pourrez lui dire que je dis beaucoup de mal de lui à Mme de Roncherolles, et que j'espère parvenir à la détacher de lui.

J'ai interrogé quelques personnes sur l'éloge de Milord Chesterfield [2] par M. de Nivernais ; ils n'en ont point de connaissance ; mais j'en parlerai à d'autres et je vous manderai ce que j'en apprendrai.

Je n'entends point parler des lettres de Mme de Sévigné, cela est ineffable.

Ce dimanche 31, à 3 heures.

Je ne m'attendais pas à la lettre que je reçois ; je vous laisse à juger si elle m'a fait plaisir. J'espère que vous comprenez qu'on peut quelquefois être bien aise de parler de soi et d'ouvrir son âme.

[2] Lord Chesterfield mourut en mars 1773.

Votre affliction de Rosette me touche infiniment, j'espère que vous connaissez par elle que sans être romanesque on peut être fortement attaché. Mais il est trois heures, je pars dans une heure pour aller à Roissy, je remets à mercredi à répondre à votre lettre, je la relirai avec attention ; ne redoutez point la réponse que j'y ferai, rien ne m'écartera des résolutions que j'ai prises et des règles de conduite que je me suis prescrites.

LETTRE 430

Ce 1er novembre.

Voilà le *Taureau blanc;* une petite madame, Anglaise de nation, épouse d'un Suédois, qu'on appelle Mme Lyell, vient de me mander qu'il partait demain des Anglais de sa connaissance qui se chargeraient de mes commissions ; j'ai peu de confiance en elle, mais assez pour risquer le *Taureau blanc,* mais pas assez pour leur confier une lettre. Je compte vous écrire mercredi.

LETTRE 431

Ce mardi 2 novembre 1773.

Je viens de relire votre lettre dans l'intention d'y répondre : c'est une entreprise, il faut marcher droit et craindre de s'égarer ; je m'en tirerai comme je pourrai.

Rien n'est si bien écrit ni si bien démêlé que la peinture que vous me faites de votre caractère.[1] Ce que vous ne croirez pas, c'est que j'y aie reconnu le mien, c'est-à-dire dans ce que vous regardez comme de grands défauts, et qui le sont en effet

LETTRE 430.—Inédite.

LETTRE 431.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] "Vous louez mon courage * ; ah ! je n'en ai guère. Je suis colère et timide ; je n'ai aucune présence d'esprit ; il me faut du temps pout me calmer et pour me donner du jugement. Je suis bien petit à mes propres yeux. Je fais le fier mal à propos, le souple avec plus mauvaise grâce encore. Tantôt c'est la vengeance qui me séduit, et tantôt la finesse. Mon Dieu ! quelle misère que l'âme de l'homme ! Toutes réflexions faites, je rends grâce au ciel de n'avoir pas été monarque ou grand homme : la flatterie m'eût séduit ; je me serais cru très-capable ; j'aurais été despote par droiture, ou fripon par indignation ; j'aurais méconnu les hommes ou moi-même. Hélas ! c'est bien tard que je fais mon éducation ! Dieu merci, j'ai un maître sévère ; et c'est moi-même." (B.)

* Ceci avait rapport à l'arrangement des affaires de son neveu George, Comte d'Orford. (B.)

en moi, mais qui deviennent en vous des occasions, pour ainsi dire, d'exercer et de mettre en valeur toutes les vertus que je n'ai pas, la force et le courage. Vous vous troublez, et vous ne voyez pas dans le premier moment tout ce que la réflexion vous fait apercevoir après. Ah ! je suis bien de même, je ne sais jamais que le lendemain ce que j'aurais dû dire et faire la veille. Les fautes que je fais en conséquence me découragent ; je prends des résolutions, je n'ai pas la fermeté d'en tenir aucune ; je n'estime personne, et ne puis me passer de ceux que je méprise ; je ne cesse de désirer, de chercher des appuis, des soutiens, sachant bien que je n'en trouverai jamais ; que tous les hommes ne sont que vains et personnels, que les meilleurs sont ceux qui ne sont pas envieux et méchants, et qui ne sont qu'indifférents.

Ne voilà-t-il pas que je parle de moi ? c'est ce que j'avais résolu de ne point faire.

Non, vous n'avez point de vanité, vous ne courez point après une considération vaine et non méritée, mais vous êtes pour ainsi dire trop glorieux. Vous voulez vous pouvoir croire parfait, et l'extrême vérité de votre caractère vous rend très-difficile à vous contenter de ce que vous êtes. Je crois qu'il faut être indulgent pour soi encore plus que pour les autres, parce que l'on connaît en soi les bonnes qualités que l'on sait bien n'être pas dans les autres. Mais c'est bien à moi à vous enseigner, moi qui étant septuagénaire n'ai que l'âme et l'esprit d'un enfant. Je m'arrête, je me laisserais volontiers entraîner à parler encore de moi, à vous causer un ennui mortel et à me procurer des repentirs et des remords.

Je vous plains véritablement de la perte de votre chienne ; qu'importe de l'objet quand il est celui de notre affection ? Ne pouvez-vous point remplacer cette perte ?

Pour ce qui regarde votre neveu, vous vous êtes jeté volontairement dans un labyrinthe dont il n'est plus possible d'en sortir. Mais je ne sais pas si cela est aussi fâcheux que vous le croyez.

Vos idées sur l'ennui sont fort différentes des miennes. Vous vous imaginez n'en être pas susceptible, et je crois que vous l'êtes autant et plus que personne. Vous avez à la vérité plus de ressources qu'un autre pour l'éviter, des goûts et des talents ; mais il est des moments où l'on en est pour ainsi dire abandonné et qu'on se croit dans le néant, et c'est ce qu'on n'éprouve point quand on a des occupations forcées ; tous ceux qui en ont s'en

plaignent, et quand ils n'en ont plus, ils ne peuvent s'accoutumer à s'en passer. Je me souviens d'avoir pensé dans ma grande jeunesse qu'il n'y avait d'heureux que les fous, les ivrognes et les amoureux. Quiconque est à soi-même, livré à la seule faculté de penser, doit être le plus malheureux des hommes. Mais laissons tout cela.

Ce qui m'inquiète et m'intéresse le plus c'est votre santé. Il n'y a point de conseil à vous donner sur le régime, vous êtes sobre ; vous ne faites point de fautes sur la qualité et la quantité des aliments, mais l'air qu'on respire en est un qui peut influer sur les autres. Mon système est que notre bonne ou mauvaise santé a pour cause très-directe les bonnes ou mauvaises digestions ; je sais depuis longtemps que l'air de Strawberry-Hill est trop humide pour vous, mais je sais en même temps qu'il ne me convient pas de conseiller personne et beaucoup moins vous que tout autre.

Il partit hier des Anglais que je ne connais pas et qu'une Anglaise que je ne connais guère m'indiqua pour leur confier un paquet que vous ne recevrez peut-être pas, c'est le *Taureau blanc*. Je souhaite qu'il vous amuse, mais j'en doute. Ne me parlez plus de reconnaissance, personne ne m'en doit et vous moins que personne.

Ce mercredi 3.

Je reçois dans ce moment des lettres de Chanteloup ; je devrais croire y être bien désirée, bien regrettée, bien aimée ; mais j'ai perdu la foi, l'espérance, il ne me reste plus qu'un peu de charité ; je trouve à l'employer en supportant tout ce qui me choque.

En vous parlant de votre santé, je ne vous ai point donné un conseil que je crois très-salutaire, c'est de vous faire brosser tous les jours avec une brosse un peu rude ; rien ne facilite autant la transpiration ; je me suis assujettie à cette pratique et je m'en trouve bien.

LETTRE 432

Ce dimanche 7 novembre 1773.

Vous pouvez avoir raison dans les reproches que vous me faites. Je n'ai jamais pensé qu'il y eût de l'inconvénient à mettre en toutes lettres le nom d'une personne que vous m'aviez nommé vous-même, mais je fais actuellement la refléxion que par la souscription je vous décèle pour être l'auteur du conseil, j'en suis très-fâchée ; mais la correction a été vive. Vous avez été bien aise d'avoir occasion de m'en faire, car vous aimez à me gronder. Quand je vous écris je crois causer avec vous, mais je me souviendrai à l'avenir que mes lettres ont une souscription ; n'en parlons plus, et ne pensez point qu'on ne se peut pas corriger ; vous avez de grandes preuves du contraire, et qui fait le plus peut aisément faire le moins. Cet axiome est triviale, qu'importe s'il est juste ?

Vous avez vu par mes précédentes lettres que les regrets pour votre chienne ne me surprennent point. Je voudrais seulement que vos affections pussent se placer sur d'autres individus ; mais si cela ne se peut pas, je voudrais que vous fussiez comme une fille d'opéra à qui on disait pour la rendre bonne actrice, " Imaginez-vous, Mademoiselle, que votre amant vous a quittée, que penseriez-vous alors ? "—" Je pense que j'en prendrais un autre."

Si vous étiez dans ces dispositions je chercherais à remplacer Rosette, je *m'explique,* je chercherais une autre chienne qui lui ressemblât.

Je suis ravie que l'affaire de Milady Fenouilhet soit enfin terminée. J'avais peur qu'elle ne manquât.

J'avais pris de moi-même la résolution en cas de la mort de Mariette de parler à son fils et de traiter avec lui pour le portrait de Mme d'Olonne. Je vous promets de ne pas perdre de vue cette négociation.

Je crois vous avoir mandé il y quelques mois que l'Idole m'avait en quelque sorte recherchée, que j'avais soupé chez elle, qu'elle avait soupé chez moi ; depuis il y avait eu un voyage l'Isle-Adam, et de très-grandes vapeurs de sa belle-fille,[1] je n'entendais plus parler. Elle me rendit visite il y a quelques jours, je prenais mon thé avec Pont-de-Veyle, elle admira ma bouilloire, et me demanda si ce n'était pas vous qui en aviez

LETTRE 432.—Inédite.

[1] La Marquise de Boufflers.

fait l'emplette, ainsi que de celle de Mme de Mirepoix. " Priez-le, je vous supplie," me dit-elle, " de m'en faire avoir une pareille, je le prierais moi-même de me faire ce plaisir, mais je serais embarrassée de faire une bonne lettre." Vous vous doutez de ce que je lui répondis, mais je n'insistai point pour la detérminer à vous écrire, comptant bien que je vous rendais service en vous évitant l'embarras d'une réponse. Je me suis donc chargée de sa commission, mais comme je ne veux point vous donner cette peine je ferai écrire à Couty[2] d'aller chez vous pour que vous lui donniez l'adresse de l'orfèvre et les instructions nécessaires, vous lui direz quel en doit être le prix, il vous la portera quand elle sera faite pour que vous jugiez si elle sera bien.

Voilà tout ce que j'écrirai aujourd'hui.

Ce mardi 9.

La journée d'hier n'a pas produit grand'chose ; une lettre de Voltaire, un souper chez l'Idole. La lettre de Voltaire est très-agréable, je voudrais vous la faire voir, en voici un trait :— " Pour dire d'excellentes choses il faut laisser courir son imagination, cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs."

C'est bien ce que vous pensez et ce que vous prouvez.

La soirée se passa fort bien chez l'Idole, nous n'étions que sept ou huit. On médit de son prochain, on fit des contes, on gagna deux heures sans s'en apercevoir.

Je viens de prendre mon thé avec l'ami Pont-de-Veyle ; il a un redoublement de rhume, il tousse à faire trembler et sans discontinuer, mais cela ne l'a pas empêché de me quitter pour aller à l'Opéra. C'est une nouvelle représentation, il n'y aurait que l'agonie qui pourrait l'y faire manquer.

Nous allons être accablés des fêtes du mariage, on ne parlera que de cela ; la dernière doit être au 15 de décembre, ainsi nous avons un mois à entendre tous les jours les beaux récits du monde, cela fera diversion aux prognostiques et spéculations politiques.

Je crois les ambassadeurs de retour depuis dimanche. Je n'en ai encore vu aucun.

On ne mande que Mme de Luxembourg fait les délices de Chanteloup. Ils ont fort peu de monde, j'en suis bien aise par rapport à la grand'maman, que la cohue fatigue.

Je vous enverrai une seconde brochure des fragments de

[2] Frère de la femme de chambre de Mme du Deffand ; il était cuisinier chez Lord Carlisle à Londres.

l'Inde, où vous trouverez à la fin le procès de M. de Morangiès, je ne crois pas qu'on le trouve séparément ; il est dans tous les exemplaires hors dans celui que vous avez reçu qui est celui que m'avait envoyé Voltaire. Le *Taureau blanc* doit être en chemin, vous me manderez quand vous l'aurez reçu.

Je me suis plainte à Monsieur de Toulouse de ce que les lettres de Mme de Sévigné ne paraissent pas, je n'en conçois pas la cause. Je vois assez souvent M. de Guines, je ne sais pas s'il se pourra charger de quelques commissions.

Vous me donnez de l'inquiétude sur le petit Craufurd ; vous me ferez plaisir de me donner de ses nouvelles.

J'aurai encore demain pour ajouter à cette lettre, mais je doute qu'il survienne rien qui vaille la peine de vous être mandé.

Ce mercredi 10.

En effet rien de nouveau.

LETTRE 433

Ce 13 novembre 1773.

Enfin voilà les lettres de Mme de Sévigné. Ce recueil ne fera pas honneur à l'éditeur ; il ne suit point l'ordre des dates, sa préface m'a paru plate. En parcourant tous les sujets de ces lettres, il ne dit rien de sa tendresse pour sa fille, c'est ce que j'en admire le plus, et ce qui (malgré ce que vous en dites) vous la fait nommer votre sainte. Les lettres de Corbinelli sont ennuyeuses et communes. Il est ineffable qu'on ait conservé les lettres de Mme de Simiane, elles devaient être jetées derrière le feu à mesure qu'on les recevait ; ce qu'il y a de bon et d'agréable dans ce recueil, ce sont les lettres à M. de Pomponne, dont les éditions étaient épuisées, et par conséquent devenues fort rares.[1]

Il y a une petite lettre écrite du Pont-de-Beauvoisin qui fait grand bruit ; voici ce qu'elle contient.

LETTRE 433.—[1] M. Walpole dit à ce sujet :—" J'ai achevé ma Sévigné. Vous l'avez très-bien jugée. Nonobstant, je trouve que Mme de Simiane, ayant eu quelque chose à dire, l'eût bien dit. Il n'y a rien qui dépose qu'elle eût des entrailles. Elle ne fait que flatter un intendant pour se faire donner des places pour ceux de sa suite. Corbinelli ennuie à la mort avec sa plate jalousie prétendue. Il y en a deux de Mme de Sévigné qui sentent l'ancien style, celles sur Vardes, et sur la mort du grand Condé ; mais ce qui me ravit, c'est un mot, une application la plus heureuse qui fût jamais, c'est où elle console M. de Moulceau de ce qu'il est devenu grand-père, en lui citant ce mot de la fameuse épigramme de Martial : *Pæte, non dolet*. Voilà ce qui est unique ! voilà ce qui mérite la canonisation." (B.)—C'est le mot célèbre d'Arria à son mari l'étus. (Voyez la lettre de Mme de Sévigné au Président de Moulceau du 27 janvier 1687.)

" Sire, j'ai vu Madame la Comtesse d'Artois ; le premier jour elle m'a plu, le second elle m'a intéressée, ce qui fait que je la mène avec plaisir à Votre Majesté."

On attendait la nomination de trois dames, pour joindre aux six déjà nommées ; il devait y en avoir deux titrées : au lieu de ces trois, on en a nommé cinq non titrées. Mesdames de Roncée, de Trans, de Bombelles, de Fougères, et la Marquise du Barry,[2] qui est Mlle de Fumel.

J'envoie mon paquet à M. Saint-Paul, et je le prie de vous le faire tenir comme il pourra.

LETTRE 434

Ce mercredi 17 novembre 1773.

Il est plaisant que vos lettres aient toujours le ton de sévérité ; vous m'y traitez comme un enfant qu'il est nécessaire de retenir par la lisière. Personne ne reçoit plus volontiers que moi des avis et des corrections. Je serais fâchée d'user d'aucune dissimulation avec mes amis et qu'ils ne connussent pas tous mes défauts. Je ne trouve point mauvais qu'ils me laissent voir le mécontentement qu'ils leur causent ; leur mauvaise humeur, leurs reproches ne me fâchent point ; mais je suis très-irritée quand on est injuste, et voilà ce que vous êtes sans cesse avec moi. Vous me croyez une surabondance de tendresse, un besoin d'avoir un objet à aimer, il n'importe qui ; Lindor me serait mieux convenu que personne, parce qu'il prendrait tous mes goûts. Vous dites qu'il me faudrait un homme d'esprit, mais qu'il faudrait qu'il me parlât toujours de la même chose, et cette même chose selon vous serait apparemment des sentiments. Ah ! vous vous trompez bien, il n'y a que vous dans le monde, je vous le jure, qui ayez cette opinion de moi. Je me trouve très-malheureuse de vous l'avoir donnée, vous ne la perdez jamais de vue, et il n'y pas de lettre où vous ne me disiez clairement, ou que vous ne cherchiez à me faire entendre que je dois perdre l'idée d'être aimée de personne et que je me rends ridicule en désirant des amis. Si j'ai eu cette idée, elle est bien perdue, et vous pouvez sans craindre d'inconvénient, retrancher de vos

[2] La femme du plus jeune des trois frères du Barry, lequel prit ensuite le nom de Comte d'Argicourt. (B.)

LETTRE 434.—Inédite.

lettres tout ce qui regarde ce sujet. Abandonnez ma lisière, et ne craignez plus que je fasse des faux pas.

La poste a retardé de trois jours, je ne reçus qu'hier la lettre qui aurait dû arriver dimanche. Le hasard amena chez moi Mme de Mirepoix une heure après que j'eus reçu votre lettre, je lui remis votre billet. Elle fut dimanche à Choisy à l'arrivée de la Princesse,[1] elle assista au festin royal, revint coucher à Paris ; elle y est depuis ce jour-là, et ne retournera à Versailles que samedi pour partir le lendemain pour Saint-Hubert, dont le Roi ne reviendra que mardi au soir. Le mercredi 24 il y aura bal masqué. Hier se fit la célébration, il y eut grand appartement. Vendredi 19 il y aura le bal paré. Si vous voulez savoir pourquoi la Maréchale n'assiste point à tout cela, je n'y crois pas d'autre raison que la paresse.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd, il a eu trois mois la goutte, il est en grande discussion avec son père, il reviendra incessamment à Londres, il m'écrit de chez M. Hume,[2] où il était depuis plusieurs jours, et M. Hume m'écrit dans sa lettre ; cela m'engage à une réponse, qui ne me fait pas plaisir.

Mme de Jonzac est de retour, dont je suis bien aise. Il n'y a personne à Paris présentement, tout le monde est à la cour. J'aurai ce soir à souper pour toute compagnie Mmes d'Anlezy, mère et fille, et demain Mme de Vierville, la complaisante de l'Idole.

Si mon caractère est tel que vous le dites, je dois être bien malheureuse, car je passe ma vie à être la complaisante de tout le monde sans avoir aucun complaisant ni complaisante. Vous possédez beaucoup de vertus, mais la pitié et la compassion ne sont pas du nombre. Je pourrais dire de la plupart de vos lettres ce que Rousseau dit des vers de Longepierre :—

"Il a fait un coup de maître
Des plus heureux,
Car pour les faire paraître
Forts et nerveux,
Il les a fait durs et secs,
Vivent les Grecs !"

L'état de Mme de la Vallière devient tous les jours plus inquiétant, elle maigrit, s'affaiblit, dépérit, sa surdité augmente. J'en suis réellement fâchée, c'est une très-ancienne connaissance,

[1] La Princesse de Savoie, qui devait épouser le Comte d'Artois.
[2] Hume habitait maintenant à Édimbourg.

et elle a de bonnes qualités. Mon ami Pont-de-Veyle a depuis quelques jours de petits accès de fièvre joints à une toux perpétuelle. J'aimerais à trouver dans vos lettres un mot de votre santé.

Je viens de recevoir un billet de M. de Bauffremont, qui me demande si je veux un petit épagneul noir le plus joli du monde, qui n'a que trois mois ; je l'ai accepté.

LETTRE 435

Ce lundi 22 novembre 1773.

Vous êtes insupportable ; quand vous manquez de prétextes pour être mécontent, vous en supposez. J'ai confié, dites-vous, au Caraccioli ce que vous me dites sur cette personne qui ne vient pas me voir.[1] Je n'en ai parlé ni à lui ni à qui que ce soit. Mon crime a été d'écrire son nom par la poste, et vous en aviez fait autant. On dirait, en vérité (et je commence à le croire), que vous voulez me trouver des torts qui puissent justifier ce que vous êtes dans le dessein de faire. Ce qui m'empêche d'en être absolument persuadée, c'est que, du caractère dont vous êtes, vous ne cherchez point les ménagements, et que quand vous prenez un parti, rien ne vous arrête. Enfin, quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en doive arriver, je n'aurai point à me reprocher d'avoir trahi vos secrets, si tant est que vous m'en ayez jamais confié aucun. Je ne parle jamais de vous, j'y pense le moins que je peux ; enfin, hors l'indifférence où vous ne m'avez point encore amenée, je me conforme à toutes vos volontés.

Mme de la Vallière est un peu mieux. Pont-de-Veyle, depuis sept ou huit jours, a un peu de fièvre toutes les nuits, et une toux à faire trembler ; cela ne l'empêche pas d'aller à l'Opéra ; il assiste tous les jours à mon thé, et revient encore le soir quand je soupe chez moi, ce qui est presque tous les jours ; je suis son infirmerie ; je ne m'aperçois pas que l'on me trouve exigeante, et qu'on juge que je veuille qu'on ne soit occupé que de moi ; il me paraît que personne ne mette autant dans la société que moi, ni que j'ennuie personne par la métaphysique que j'ai en horreur, ni

LETTRE 435.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme de Viry, alors ambassadrice de Sardaigne à Paris. (B.)

que toutes mes conversations ne soient que d'un seul genre.[2] J'ai sans doute beaucoup de défauts, je crois les connaître, et cette connaissance me rend fort malheureuse. Il faut se corriger, me direz-vous ; mais vous me dites en même temps que l'on ne se corrige point, et en cela vous dites vrai ; nous apportons en naissant nos vices et nos vertus, et conséquemment notre bonheur ou notre malheur ; nous n'y pouvons rien changer, et c'est ce qui fait que je me console d'être aussi vieille. Je ne jouis cependant point des avantages de la vieillesse ; il faut que je me rappelle mon âge pour que je me croie plus de cinquante ans ; la vie paresseuse que par goût je mène m'empêche de m'apercevoir de ma faiblesse ; et mon aveuglement, de voir ma difformité. Tous mes mouvements sont aussi vifs, mais il est vrai que je n'en ai point d'agréables, et qu'ils sont presque toujours produits par des dégoûts et des répugnances. Je vais éprouver s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y a de solide que l'amitié d'un chien ; j'en ai un depuis cinq ou six jours qu'on dit être le plus joli du monde ; il me paraît disposé à m'aimer, mais j'attends à en être bien sûre pour l'aimer à mon tour. Je l'appelle Tonton, il est actuellement sur mon lit. Il dort très-tranquillement, et je lui porte bien envie ; je n'ai point encore eclairci quel âge il a, si c'est deux mois, ou trois ou quatre.

Ne vous embarrassez point, je vous supplie, de la commission de l'Idole ; Milord Carlisle reviendra au mois de janvier, il sera assez temps d'y penser. On me dit hier que la belle-fille [3] de l'Idole était tres-mal, il y a du roman dans son fait. Je ne sais pas si vous reverrez le héros.

La Comtesse d'Artois n'est pas belle, tant s'en faut. Les fêtes ont été admirables ; on n'a rien vu de plus beau que le bal paré. Mme de Lauzun a eu le prix de la bonne grâce, de la parure et du menuet ; la Vicomtesse du Barry, celui de la beauté et de la belle taille ; sa tante a beaucoup de partisans, et la plupart des hommes la préfèrent à sa nièce. Toutes

[2] M. Walpole avait dit :—" Avec tout l'esprit et tous les agréments possibles, vous ne voulez vous contenter de rien. Vous voulez aller à la chasse d'un être qui ne se trouve nulle part, et dont votre usage du monde doit vous dire n'existe point : c'est-à-dire, une personne qui vous fût uniquement et totalement attachée, et qui n'aimât qu'un seul sujet de conversation. Encore n'est-ce pas un tel, ou un tel ; non, c'est quelqu'un, n'importe qui. Il faudrait que ce quelqu'un eût toutes les attentions d'un amant, sans amour s'entend ; toutes les qualités d'un ami, et cependant qu'il n'eût du goût pour rien, ne devant être occupé que de vos goûts et de vos amusements. Vous voudriez qu'il fût un homme d'esprit pour vous entendre, et qu'il n'en eût point en même temps, sans quoi il lui serait impossible de soutenir un tel rôle." (B.)

[3] La Marquise de Boufflers.

ces fêtes sont le sujet des conversations, et les rendent fort monotones.

On ne se porte pas trop bien à Chanteloup, la grand'maman et l'Abbé ne sont pas en bon état ; cela n'empêche pas ce dernier d'être fort gai et de me tendre des panneaux dans lesquels je donne, et que je vous dirais si vous aviez le temps de les lire et que j'eusse le talent de raconter. Je m'aperçois que je ne perds pas celui d'ennuyer par la longueur de cette lettre.

Ce mardi 23.

La petite Boufflers n'est point plus malade qu'à l'ordinaire.

Les Caraman arrivent aujourd'hui ; je ne sais si je vous ai mandé que la femme avait pensé mourir. J'en aurais été affligée. Elle a beaucoup de mérite. Je l'estime infiniment et je la vois assez souvent ; sa sœur [4] est toujours mon *amie ;* vous savez la valeur qu'on doit donner à ce mot. Je voudrais pouvoir vous envoyer les dernières folies que j'ai reçues de Chanteloup ; je les pourrais confier à la poste, mais elles ne valent peut-être pas le port.

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire et des vers intitulés *La Tactique.* Je vous enverrais tout cela si j'avais des occasions ; mais ce que j'ai regret que vous ne voyez pas ce sont les plaisanteries du grand Abbé, il est vraiment gai.

Mon petit chien a quatre mois, j'en suis fort aise, cela m'assure qu'il sera fort petit ; pour aimable je n'en doute pas, il est actuellement sur mon épaule.

M. de Creutz me dit hier que l'ambassadrice de Sardaigne l'avait chargé de me dire qu'elle avait beaucoup de regret de ne m'avoir encore vue qu'une fois, qu'elle avait eu tant d'affaires qu'elle n'avait pu voir personne, et cela est vrai.

La petite sainte arrive aujourd'hui, je suis fâchée qu'elle ait quitté la grand'maman. Mme de Lauzun partit hier avec son mari pour Chanteloup, elle reviendra avec la Maréchale le 4 ou le 5 de décembre. Il y aura un voyage à Montmorency le 12, dont on reviendra la veille de Noël, et c'est où je n'irai pas.

Les fêtes se termineront demain par le bal masqué ; il n'y aura plus que des opéras tous les huit jours, dont le dernier sera le 15 ou 16 du mois prochain. Voilà à peu près tout ce que je sais.

[4] Mme de Cambis.

Ce mercredi, à midi.

J'apprends dans ce moment la mort de M. de Chauvelin [5]; je n'en sais aucun détail ; c'est une perte pour la société.

J'ai bien envie de vous envoyer les vers de Voltaire [6]; il y a longtemps qu'il n'avait rien fait d'aussi bien ; si je trouve une occasion, je les ferai partir ; s'il n'y en a pas, je pourrai bien les mettre à la poste.

Cette lettre est énorme, il n'y a plus rien à ménager ; je vais y ajouter la copie de celle du Roi de Prusse à son résident à Rome ; on la donne pour vraie ; pour moi, je crois qu'elle est à l'imitation de celle de Jean-Jacques ; vous me direz si vous le jugez ainsi.

Copie de la lettre du Roi de Prusse à l'Abbé Colombini, son agent à Rome.

"Abbé Colombini, vous direz à qui voudra l'entendre, pourtant sans air d'affectation ni d'ostentation, et même vous chercherez l'occasion de la dire naturellement au premier ministre, que, touchant l'affaire des Jésuites, ma résolution est prise de les conserver dans mes États tels qu'ils ont été jusqu'ici, j'ai garanti au traité de Breslau le *statu quo* de la religion catholique, et je n'ai jamais trouvé de meilleurs prêtres à tous égards : vous ajouterez que, puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, le Saint-Père ne peut pas me dispenser de l'obligation de tenir ma parole, ni du devoir d'un honnête homme et d'un Roi. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé, FRÉDÉRIC."

LETTRE 436

Ce 28 novembre 1773.

Ce n'est point une lettre, c'est le dernier ouvrage de Voltaire qui me paraît digne de vous être envoyé et que je suis bien aise que vous ayez des premiers. Quand vous l'aurez lu, prêtez-le à M. Craufurd, je le crois à Londres présentement.

Tonton vous fait ses compliments, c'est la plus charmante créature qu'il y ait au monde.

M. Chauvelin est mort d'une apoplexie de sang, on en a trouvé

[5] Le Marquis de Chauvelin fut tout à coup attaqué de convulsions et tomba mort pendant qu'il se tenait debout près de la table où Louis XV jouait au piquet. Il avait été ambassadeur de France à Turin, et commanda ensuite l'armée qui fut envoyée en Corse durant l'administration du Duc de Choiseul, et dont le succès est connu. (B.)

[6] *La Tactique*, dont M. Walpole dit dans sa réponse :—"Il y a de bien jolies vers au commencement de *La Tactique*. Je n'en saurais dire autant de la conclusion, ni de la matière, qui me paraît un peu lieu commun. Je n'aime pas non plus le nom de *M. Guibert*, et ces familiarités qui dégradent la poésie." (B.)

LETTRE 436.—Inédite.

sa tête remplie, et tous les vaisseaux de son estomac dilatés et variqueux ; il mangeait énormément. Tout le monde le regrette, il était positivement l'homme qu'il fallait montrer pour prouver ce que nous entendons par un Français aimable.

LETTRE 437

Paris, ce 5 décembre 1773, à 11 heures.

Ne sachant pas si j'aurai de lettres et si j'aurai rien à dire je commence par des vers de M. de Lille que presque tout le monde a pris pour être de Voltaire ; je trouve qu'ils ont le défaut contraire à *La Tactique*, dont la fin est trop allongée, et à ceux-ci, elle est trop écourtée ; le fait n'y est pas assez clairement raconté.

Avis aux Princes.

Princes et Rois, si vous savez l'histoire,
Vous avez tous présent à la mémoire
Ce grand combat, ce spectacle fameux,
Près d'Actium, lorsque l'on vit sur l'onde
Flotter l'Empire et le destin du monde ;
Ce fut, je pense, en sept cent vingt et deux.
Vous savez tous comment l'habile Octave,
Toujours heureux, sans être jamais brave,
Eut la victoire et ne combattit point ;
Comment Antoine, épris jusqu'au délire
D'une beauté perfide au dernier point,
Laissa pour elle et la gloire et l'Empire.
Mais savez-vous, quand du combat d'Épire,
Rome, avilie, attendait un tyran,
Ce que faisait dans Rome un courtisan ?
Vous l'ignorez, et je vais vous le dire ;
Il instruisait douze de ces oiseaux,
Au pourpoint vert, dont la langue indiscrète,
Comme nos sots, tant bien que mal répète
Les mots épars qu'on jette en leurs cerveaux.
Six pour Antoine, et l'autre moitié contre,
Forment des vœux par le maître dictés ;
Octave arrive, on vole à sa rencontre,
Et jusqu'aux cieux ses exploits sont portés
Dès qu'il paraît suivi de ses phalanges.
Des Antoines les six cols sont tordus.
Le reste dit : Vivat Octavius !
Princes et Rois, fiez-vous aux louanges.

LETTRE 437.—Inédite.

À 3 heures.

Je reçois une grande lettre qui me plaît beaucoup et qui demande une très-longue réponse, mais comme il est tard, que je suis dans mon lit, et qu'il faut que je me lève, je n'y répondrai que l'ordinaire prochain.

N'ayez point de peur de ce que je compte vous dire, je répondrai à vos questions, je vous dirai des balivernes. En attendant rassurez-vous sur l'état de Mme de la Vallière, elle est beaucoup mieux.

Voici un billet pour Mme Cholmondeley, nous ne savons où l'adresser.

M. Fawkener [1] me fit hier vos compliments, Mme Churchill m'a envoyé par lui deux livres de thé, dont je vous prie de lui faire mes remercîments. Je ne les lui fais pas moi-même de peur de l'importuner, elle me comble de présents, d'où vient cela ? Une marque de son souvenir que je trouverais dans vos lettres me satisferait bien davantage.

LETTRE 438

Ce dimanche 11 décembre 1773.

Je préviens le facteur ; dans cette saison il n'apporte souvent les lettres que vers les quatre heures, et c'est le moment de ma toilette, de mon thé et de l'arrivée des visites.

Pourquoi ne m'avez-vous point mandé le voyage que devaient faire ici vos neveux, Milord Cholmondeley et un autre [1] ? Ils n'ont vu personne, ils se sont contentés de tous les spectacles, de voir la cour sans en être vus, d'aller aux Invalides et dans quelques campagnes aux environs de Paris. Jamais incognito n'a été mieux observé ; on a parlé d'une certaine dame hollandaise [2] ; si on a eu raison, vous le savez ; je n'ai pas cherché à pénétrer ce qui en est.

Notre Comtesse d'Artois n'est pas jolie, mais elle est mieux

[1] William-Augustus Fawkener, fils de Sir Everard Fawkener, ex-ambassadeur à Constantinople et directeur général des postes, hôte de Voltaire en Angleterre. Il était secrétaire du Conseil Privé, et occupa divers postes diplomatiques. Il était neveu par alliance de Milady Mary Churchill, mentionnée ci-dessus.

LETTRE 438.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Duc de Gloucester. (W.)

[2] Mme Grovestein. (W.)—Du journal de Lady Mary Coke il ressort que la Baronne Grovestein et sa fille s'étaient fait remarquer par leur façon de se trouver toujours sur le chemin du Duc de Gloucester en Angleterre et sur le Continent—avec ou sans son approbation est-ce qu'elle ne dit pas.

que sa sœur pour le visage ; elle a la gorge, les bras et les mains jolis, son teint est beau, son nez extrêmement grand, et elle est extrêmement petite ; elle ne parle point, parce qu'elle sait très-peu notre langue. On a nommé ces jours-ci M. de Timbrune gouverneur de l'école militaire à la recommendation de Mesdames. On a donné quatre mille livres de pension à chacune des filles de feu M. Chauvelin. Son fils,[3] qui n'a que sept ans, prêta avant-hier son serment pour la charge de maître de la garde robe qu'avait son père. Le Roi marque beaucoup de bonté pour cette famille ; la veuve va quitter sa maison qui est dans mon quartier, et Mme de Mirepoix pourrait peut-être bien la prendre, j'en serais fort aise, l'éloignement des quartiers est un très-grand inconvénient pour la société ; je ne m'en aperçois que trop par rapport à Mme de Jonzac, l'aimant beaucoup je ne la vois point ; je ne sors jamais que pour souper, elle en use de même, et depuis son retour nous n'avons point encore soupé l'une chez l'autre.

J'eus hier la visite de l'Idole ; son Prince est toujours dans la plus grande affliction de la mort de M. de Chauvelin ; c'était son meilleur ami, il avait beaucoup contribué à sa fortune, et vous savez que ceux à qui l'on a fait du bien sont ceux qu'on aime le plus. La Maréchale de Luxembourg va demain à Montmorency où elle restera jusqu'à Noël inclusivement, elle y entendra la messe de minuit, ou bien au Raincy, chez M. le Duc d'Orléans, où elle pourra passer deux jours. Elle soupera le premier jour de l'an chez moi ; je lui prépare une petite étrenne fort jolie. Vous savez que la mode est le parfilage ; quand elle me rend visite, on lui apporte toujours une petite chaise de paille pour mettre ses pieds, et poser son ouvrage ; cette chaise sera couverte de réseaux d'or ; je l'ai fait garnir par une marchande de modes ; elle est la plus jolie du monde. Je suis dans la faveur de cette Maréchale ; elle est de retour de Chanteloup depuis mardi ; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets extrêmement plats sur beaucoup de saints du paradis ; cela m'en fit faire un sur Saint Martin. Le voici :—

"Salut à monsieur Saint Martin,
Qui partagea son casaquin ;
En pareille aventure,
Hé bien !
J'aurais, je vous le jure,
Donné tout ou rien."

[3] François-Bernard, Marquis de Chauvelin (1766 1832), plus tard ambassadeur à Londres et à Florence.

Il me semble que depuis quelque temps il y a toujours des vers dans mes lettres.

Je saurai apparemment aujourd'hui comment vous aurez trouvé *La Tactique* de Voltaire.

Les opéras qu'on joue à la cour n'ont point de succès ; il paraît impossible d'amuser le public, l'ennui est une épidémie générale ; le seul palliatif que j'y trouve, c'est la paresse ; je voudrais que vous fussiez dans le cas d'y avoir recours. Je vous plains de l'usage que vous êtes forcé de faire de votre activité [4] ; je vous trouve aussi courageux que tous les héros romains ; vous vous êtes dévoué comme les Curtius, les Régulus, etc. Heureusement votre santé n'en est point altérée ; Dieu veuille que cela continue ! Je ne vous souhaite que de la santé ; que tout le reste aille comme il pourra, vous avez tant d'esprit et de courage que vous surmontez tout ; j'en connais de plus misérables et que le moindre souffle renverse par terre ; je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible, il n'y a de remède à cela que le repos et le *nonchaloir ;* ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.

J'ai fini *Cléopâtre* [5] ; j'en ai sauté les deux tiers ; il y a des endroits fort beaux, et l'auteur n'était pas sans génie.

J'ai commencé *Cassandre,*[5] dont les trois premiers livres sont d'un ennui affreux ; je le continuerai cependant, parce que je me souviens qu'autrefois il m'a fait plaisir. Je ne puis me résoudre à lire l'histoire ; je n'aime pas mieux les vérités qu'elle contient (si vérité y a) que les fables des romans ; les romans et l'histoire nous peignent les hommes, et leurs portraits ne sont guère plus fidèles dans l'un que dans l'autre. Il ne s'agit que de passer le temps, et à mon âge on ne se soucie plus d'acquérir des connaissances, si ce ne sont celles qui nous tiennent compagnie et qui écartent toute réflexion.

[4] Dans l'arrangement des affaires de son neveu, Lord Orford. (B.)

[5] Romans de La Calprenède. M. Walpole dit à ce sujet :—" Vous avez achevé *Cléopâtre ;* voilà ce qui s'appelle du courage ! Je commençai il y a quelques années *Cassandre :* apparemment que je ne passai pas les trois premiers livres, car je le trouvai l'ouvrage le plus bête, le plus plat, le plus assommant de tous les livres connus. L'auteur n'attrape point la moindre vraisemblance ; bien que tous les événements soient du dernier commun, pas le moindre petit brin d'invention, et puis point de caractère. Toutes les aventures se répètent. Tous ces princes, généraux et dames, sont ennuyeux comme s'ils étaient aux grands couverts. Il est impossible que vous lisiez un tel livre par ennui, à moins que ce ne fût dans le sens de chasser un poison par un autre. Vous me permettrez de vous dire que de tels romans ne peignent pas des hommes ; et si les portraits historiques sont aussi peu fidèles, au moins ont-ils de la ressemblance. Quand, croyez-vous, existait-il des hommes comme ceux de la *Cassandre?* Il est vrai, comme vous dites, qu'ils écartent toutes réflexions. Des images de carton, montées sur des brodequins, ne font pas réfléchir." (B.)

Nous avons ici, depuis peu et pour peu de jours seulement, un jeune Anglais qui me paraît assez aimable, M. Fawkener; vous le connaissez, ou du moins vous en avez entendu parler; il part pour l'Italie à la fin de cette semaine.

Le Caraccioli est un peu refroidi pour moi, mais il se réchauffera le mois prochain. Mme de Beauvau ira à Chanteloup, et ses absences remontent beaucoup mes actions auprès de lui.

On me dit hier que le *Taureau blanc* était imprimé; je ne comprends pas comment vous le protégez et quel mérite vous y pouvez trouver: il me semble qu'il n'y a pas le mot pour rire. Je vous quitte pour me lever; si le facteur ne vient point, on fermera cette lettre.

Le facteur arrive et m'apporte votre lettre, et une de Mme Churchill; vous voudrez bien lui faire tenir ma réponse. Je jugeais bien que vous seriez content de *La Tactique*, aux derniers vers près. Je savais la victoire emportée sur votre cour et j'en ai été fâchée. Je n'aime point que votre humeur devienne sombre, mais je sais, par expérience, que les dispositions changent et que l'on n'est jamais bien sûr d'avoir toujours les mêmes sensations. Ce que je crois, et ce que je comprends aisément, c'est qu'on perde le goût des spectacles et des assemblées; j'aimerais presque autant vêpres que l'opéra; mais pour la société, je ne comprends pas qu'on s'en puisse passer; il est vrai qu'un Quinze-Vingt en a plus besoin qu'un autre. Je suis persuadée que, tout clairvoyant que vous êtes, vous regrettez votre sourde, et que vous seriez très-affligé de perdre vos amis, c'est-à-dire ceux avec qui vous vivez. Tout le monde se ressemble jusqu'à un certain point, et il y a des choses de première nécessité pour tous également; la société est à la tête. Je vous quitte pour écrire à Mme Churchill.

Je vous remercie de vos soins pour la commission de l'Idole. Il faut me l'adresser et m'en envoyer le mémoire, je le ferai acquitter par Couty.[6]

Je ne sais si Milord Stormont est arrivé, je n'en ai point entendu parler. Je vois très-peu M. Saint-Paul.

Je crois que j'aimerai mon petit chien à la folie, il m'aime déjà beaucoup. Tout le monde le trouve charmant, et pour un enfant il a tout l'esprit possible.

Je connaissais beaucoup M Chauvelin, j'avais beaucoup vécu avec lui autrefois; depuis il avait été en ambassade.[7]

[6] Voyez la note 1 de la lettre 432.

[7] À Gênes (1751) et à Turin (1754–65).

Depuis son retour je le voyais rarement, mais nous étions pourtant fort bien ensemble ; il n'était point je crois à Paris dans le temps des voyages que vous y avez faits.

LETTRE 439

Ce dimanche 20 décembre 1773.

Je préviens encore aujourd'hui le facteur ; il en pourra résulter une longue lettre, prenez-vous-en à l'insomnie. J'ai plusieurs choses à vous dire, dont pas une n'est importante. Il y en a d'importuns et c'est par où je vais commencer.

Mme de Mirepoix dit qu'elle a des remords de ne vous avoir point encore écrit, que je devrais bien vous dire qu'elle n'écrit à personne, que sa tête et ses mains sont tremblantes ; de plus qu'elle n'a pas un moment à elle. En effet elle est toujours en l'air, et sans avoir rien à faire, elle n'a jamais le temps de rien faire. Elle vous aime, elle compte sur votre amitié ; elle voudrait que vous lui rendissiez un service qu'elle n'ose vous demander mais dont elle désire cependant que je vous parle. Elle avait un billet de M. de Montagu [1] de trente ou trente-deux mille francs, elle l'avait remis entre les mains de M. Taaffe pour tâcher d'en tirer pied ou aile ; M. Taaffe étant mort, ce billet sera trouvé parmi ses papiers. À qui faut-il s'adresser pour le ravoir ? " Je crois," lui ai-je dit, " M. Walpole peu à portée de faire cette recherche ; Mlle Pitt ou M. de Guines (s'il retourne), ou celui qui lui succédera, seront plus propre à vous rendre ce service ; j'ai, je l'avoue, de la répugnance à en écrire à M. Walpole, il est accablé d'affaires, sa santé n'est pas bonne, je crains de lui donner des soins."—" Ah ! si cela est," m'a-t-elle répondu, " ne lui en dites mot." En effet prenez que je ne vous en ai rien dit. Elle ne saura que je vous en ai écrit que dans le cas où vous consentiriez à vous charger de cette commission, ce que je ne vous conseille nullement.

Plusieurs belles dames, et une entre autres de votre connaissance, et qui est pour ainsi dire ma meilleure amie,[2] sont dans de

LETTRE 439.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Edward Wortley Montagu, le fils remarquablement excentrique de Lady Mary Wortley Montagu. Taaffe et lui s'étaient trouvés mêlés à de nombreuses affaires de jeu.

[2] Mme de Cambis.

grandes alarmes de la maladie du Chevalier de Durfort [3]; c'est une fluxion de poitrine très-avérée, et le soupçon d'une fièvre maligne ; il entre aujourd'hui dans le dix, il est très-mal, il n'est pas bien jeune, et il est fort délicat et usé ; s'il meurt, je ne sais pas ce que deviendra cette dame ; cette perte mettrait le comble à ses malheurs ; je suis persuadée qu'elle se retirerait dans un couvent.

Le Roi a très-bien traité la famille Chauvelin ; il a conservé la charge de maître de la garde-robe à son fils qui n'a que sept ans ; il a donné à chacune de ses deux filles, qui en ont neuf ou dix, quatre mille francs de pension ; la veuve quitte la maison qu'elle avait dans la rue de Bourbon, parce que le loyer est de douze mille francs, et Mme de Mirepoix, qui est très-dégoûtée de celle qu'elle a dans la rue Bergère, proche la Grange-Batelière, est tentée de la prendre. Elle est si irrésolue, si incertaine, si changeante, que je ne fais plus aucune attention à ses projets.

Il n'y a point de courrier, j'hésite à faire partir cette lettre, je me détermine à attendre à mercredi.

Ce lundi.

Je reçois votre lettre du 14, qui aurait dû arriver hier. Vous aurez vu, par ma dernière, que nous avons su le séjour que vos neveux ont fait ici, et que le Duc a très-bien gardé l'incognito.

M. Fawkener est très-aimable ; il parle notre langue comme si c'était la sienne, il a de la politesse, il cherche à plaire sans affectation, il fait connaître qu'il est instruit sans empressement ; il a réussi auprès de tous ceux qui l'ont vu, et il deviendrait à la mode s'il restait ici, mais il doit partir aujourd'hui ou demain. Il passera par Genève et verra Voltaire ; il parcourra toutes les villes d'Italie, et reviendra ici dans le mois d'août ou de septembre ; je l'ai beaucoup vu, je l'ai presque toujours eu à souper chez moi ; il joue à tout ce qu'on veut, c'est un jeune homme parfaitement aimable, sans nul travers, sans nul inconvénient ; dites à M. et Mme Churchill le témoignage que je vous rends de lui.

On a nommé gouverneur de l'école militaire M. de Timbrune ; je crois vous l'avoir mandé. Mais ce que je ne vous ai sûrement point mandé, c'est que votre M. Drumgold [4] est surintendant ou

[3] Le Chevalier de Durfort était de la famille de Duras. On l'avait destiné pour l'Église ; mais il prit la croix de Malte, ce qui lui donnait le droit de conserver certains bénéfices, quoique attaché à l'armée. Il est mort premier gentilhomme de Monsieur le Duc d'Orléans. (B.)

[4] Ce nom s'écrit proprement "Dromgoole," mais l'orthographe ci-dessus fut mise par les écrivains anglais contemporains tels que Walpole, et Dr Johnson. Le manuscrit a "Romgole." Le Colonel Drumgold appartenait à une famille irlandaise

directeur de l'éducation, sous l'autorité du gouverneur ; cette place est nouvellement créée. M. de Monteynard voulait faire avoir le gouvernement à M. de Montazet, il n'a pu y réussir, mais il lui a fait obtenir deux mille écus de pension. La situation de ce ministre est toujours la même, et est l'occasion de beaucoup de paris.

Les nouvelles d'aujourd'hui du Chevalier de Durfort sont meilleures ; la dame de mes amies est dans un état effroyable depuis onze jours que dure la maladie. Cette personne a un caractère bien décidé ; je l'aime, non par goût, parce qu'elle n'est pas ce qu'on appelle aimable, mais parce qu'elle a des vertus, et surtout beaucoup de noblesse et de vérité.

Mme de Mirepoix n'aura point la maison de M. Chauvelin, elle est en balance entre deux maisons, dont l'une est auprès de la Place de Louis XV, et l'autre à peu près dans le même quartier.

Mme de la Vallière est actuellement en bonne santé.

Mme de Luxembourg est à Montmorency. Peut-être entendra-t-elle la messe de minuit chez moi, j'aurai ce jour-là beaucoup de monde, c'est un usage de tous les ans.

Je ne sais si Milord Stormont est de retour, je n'en ai point entendu parler ; je vois très-rarement M. Saint-Paul.

Je donnai l'autre jour à Mme de Jonzac vos *Mémoires de Gramont*. Elle ne se porte point bien, je la vois très-peu, elle se couche de bonne heure, elle ne fait point de visite, et je ne sors jamais que pour souper. J'irai ce soir chez les Trudaine ; vous pourrez adresser au mari la bouilloire de l'Idole avec une double adresse pour moi. Vous serez remboursé pas Couty, et vous n'oublierez pas de m'envoyer le mémoire.

L'histoire de la maîtresse [5] de votre neveu est singulière

d'origine danoise. Lors de la mission spéciale du Duc de Nivernais en Angleterre pour négocier le traité de Paris (1762–63), il remplit auprès du Duc les fonctions de secrétaire. Quand Johnson vint à Paris avec les Thrale en 1775, il fit la connaissance de Drumgold, dont il dit à Boswell : "Je commençais juste à me glisser en relation avec la société française grâce au Colonel Drumgold, un très-gros bonnet, monsieur, directeur de l'École militaire, un homme complet, car il avait été d'abord professeur de rhétorique, et puis s'était fait soldat."

[5] "À la table de Lord Orford présidait, pour recevoir ses visiteurs, une personne qu'il dénommait simplement "Patty" ; et cela avec si peu de cérémonie que tous ses amis les plus intimes la nommaient ainsi avec la même liberté. Ceux néanmoins qui, de cette familiarité dégradante, auraient pu conclure que la Patty de Lord Orford était la Patty de tout le monde, n'auraient pas tardé à être détrompés, si cette supposition avait pu les induire à faire aucune tentative. Le pair savait en qui il plaçait sa confiance, bien qu'il ne récompensât pas la fidélité sur laquelle il comptait ; mais la pauvre et tendre Patty l'aimait avec l'aveuglement d'une passion qui dissimulait à sa faible

et touchante ; on ne trouve dans aucun roman un tel caractère.

Vous ne me dites rien de votre santé, j'espère que c'est bon signe ; la mienne n'est pas mauvaise, mais je ne comprends rien à mes insomnies.

LETTRE 440

Ce 29 décembre 1773.

Je vous annonce à mon tour que cette lettre ne sera pas longue. Les choses que j'ai à vous dire ne sont pas assez intéressantes pour que j'y sacrifie l'espérance de m'endormir ; elle sera peut-être vaine ; depuis bien longtemps j'ai perdu le sommeil ; mais Mme de Talmont a perdu la vie, elle est plus avancée que moi ; elle mourut le 20 de ce mois, en héroïne de roman.

Elle avait, la veille de sa mort, ses médecins, son confesseur, et son intendant auprès de son lit ; elle dit à ses médecins : " Messieurs, vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos principes et vos règles " ; à son confesseur : " Vous avez fait votre devoir en me causant une grande terreur " ; à son intendant : " Vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens qui désirent que je fasse mon testament ; vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle ; mais convenez aussi que je ne joue pas mal le mien." Après cela elle se confessa, communia, ajouta un codicille à un testament qu'il y avait longtemps qui était fait. Elle fait Madame Adélaïde sa légataire universelle, donne ses bijoux à toutes Mesdames, ses porcelaines et une montre à M. de Maurepas, de petits legs à des anciennes amies avec qui elle était brouillée, et qui étaient sur son ancien testament, et qu'elle n'a point révoqués. L'énumération de tous ces legs serait ennuyeuse, et ne vous ferait rien. On prétend qu'elle avait fait

perception, et sa propre fragilité et ses séductions à lui. En somme, sauf la tache qui pour une femme est sur terre à jamais indélébile, Patty était bonne, fidèle, bienveillante, dévouée et digne d'éloges." (*Mémoires du Dr Burney*, arrangés par sa fille, Mme d'Arblay, tome i, pp. 101–2.)

Patty, connue aussi sous le nom de " Mrs Turk," mourut en 1791, peu de temps avant Lord Orford, chez qui le choc de sa mort détermina, croit-on, la dernière crise de folie. L'attachement de Lord Orford dura jusqu'à la fin, quoique Patty fût devenue, suivant Dr Burney, " une vieille femme grasse et grossière." Horace Walpole mentionne Patty à plusieurs reprises dans ses lettres ; à en juger d'après le ton des demandes de Mme du Deffand à son sujet, les remarques qu'il faisait sur elle dans ses lettres à celle-ci sembleraient avoir été plus sympathiques que celles contenues dans ses lettres à des amis anglais.

LETTRE 440.—Incomplète dans les éditions précédentes.

faire une robe bleue et argent pour être enterrée, et qu'elle s'était fait coiffer avec une très-belle cornette de point. L'Archevêque n'a pas approuvé ce luxe, il a fait vendre habit et cornette pour en faire des aumônes. Elle a laissé cent mille francs aux Enfants trouvés, à la charge de payer des rentes viagères à ses domestiques.[1]

Vous me ferez beaucoup de plaisir de continuer à me parler de la servante maîtresse de monsieur votre neveu, je la trouve infiniment intéressante ; je n'ai conté son histoire qu'à trois ou quatre personnes que j'ai cru dignes de l'entendre ; Mme de Cambis est du nombre, elle l'a sentie comme une personne qui aime et dont les sentiments venaient d'être bien exercés ; son Chevalier se porte bien.

[1] M. Walpole s'exprime ainsi sur cette dame :—

"Quoique la Princesse de Talmont ne soit point un personnage historique, elle a cependant figuré à la cour de Louis XV. Elle était née en Pologne, et se disait alliée à la Reine Marie Leszczynska, avec qui elle vint en France, où elle épousa un Prince de la maison de Bouillon, qui la laissa veuve. Pour plaire à la bonne Reine, elle joua, dans les derniers temps de sa vie, la dévote, de galante qu'elle était dans sa jeunesse pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait été le jeune Prétendant, de qui elle portait le portrait dans un bracelet dont le côté opposé portait celui de Jésus-Christ. Quelqu'un lui ayant demandé quel rapport il y avait entre ces deux portraits, la Comtesse de Rochefort (ensuit Duchesse de Nivernais) répondit : Celui qui résulte de ce passage de l'Evangile: *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Lorsque je me trouvai à Paris, en 1765, et que j'eus écrit la lettre à Rousseau, sous le nom du Roi de Prusse, la Princesse de Talmont pria Madame la Duchesse douairière d'Aiguillon, de qui j'étais fort connu, de me conduire chez elle, en ajoutant que, malgré sa haine contre les Anglais (à cause du Prétendant), elle avait lu avec tant de plaisir ma lettre, qu'elle ne pouvait se passer de me voir. Je n'aimais pas trop à me voir promener partout comme une pièce curieuse (l'Abbesse de Panthémont et une autre Abbesse m'ayant déjà fait venir chez elles pour le même sujet, parce que Rousseau était en mauvaise odeur parmi les dévots) ; mais la Duchesse me dit que la Princesse était une parente de la Reine, et qu'il fallait y aller. En conséquence, Mme d'Aiguillon vint me prendre chez Mme de Rochefort (laquelle logeait aussi au Luxembourg), pour me conduire chez la Princesse, qui occupait les grands appartements. Nous la trouvâmes dans une vaste salle tendue d'ancien damas rouge, avec quelques vieux portraits d'anciens Rois de France, et éclairée seulement par deux bougies. L'obscurité était si grande, que, lorsque je m'avançai vers la Princesse, qui était assise dans un coin reculé de la salle, sur une petite couchette entourée de Saints polonais, j'allai broncher contre le chien, le chat, un tabouret, un crachoir ; et lorsque je fus enfin parvenu auprès d'elle, elle ne trouva pas un mot à me dire. Enfin, après une visite de vingt minutes, elle me pria de lui procurer une levrette blanche et une autre noire, pareilles à celles qu'elle avait perdues, et que je n'avais jamais vues. Je promis tout, et pris congé, sans plus songer à elle, à ses levrettes, et à ma promesse. Trois mois après, au moment que j'allais quitter Paris, un domestique suisse qui me servait, vint m'apporter, dans mon cabinet de toilette, une mauvaise peinture d'un chien et d'un chat. Vous n'êtes sans doute pas assez fou, lui dis-je, pour penser que je voudrais acheter un aussi mauvais tableau? *Acheter, pardi! ce n'est pas à acheter, Monsieur; ça vient de la part de Madame la Princesse de Talmont, et voici un billet avec.* J'ouvris le billet. Elle me dit, qu'apprenant que j'étais au moment de partir pour l'Angleterre, elle me rappelait ma promesse ; et qu'afin que je pusse ne me point tromper dans les marques de sa *pauvre défunte Diane*, et que je fusse en état de lui en procurer exactement une autre, elle m'envoyait son portrait, mais qu'il fallait que je lui renvoyasse le tableau, dont elle ne voudrait pas se défaire pour tout au monde." (B.)

LETTRE 441

Ce 1[er] janvier 1774.

Je commence cette année comme j'ai fini l'autre, en désirant que vous soyez heureux, et avec la résolution de n'y pas apporter le moindre obstacle. Je souhaite que votre santé se fortifie, que les affaires de votre neveu s'arrangent, et que vous trouviez du plaisir à vivre. Deux soldats, le jour de Noël, en ont trouvé à mourir, et se sont donné la satisfaction de se tuer de compagnie.[1] Voilà la lettre de l'un des deux, et le testament qu'ils ont signé tous deux et écrit sur la table où ils avaient bu ensemble ; ils avaient auparavant porté quatorze lettres à la poste, on ne sait pas à qui. On disait hier que le plus jeune avait dissipé l'argent qui lui avait été confié pour des recrues, et que de plus il avait une maladie incurable, mais cela n'est pas prouvé. Cette mort fera plus d'impression, et elle est mille fois plus éloquente que tous les écrits de Voltaire, d'Helvétius et de tous messieurs les athées ; ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Je ne sais pas quelle impression cette aventure vous fera. Pour moi, elle m'étonne, et je trouve leur courage supérieur à celui de Caton, et je n'admire plus autant que je le faisais la mort d'Othon ; on ne parle que de cette aventure.

Cette journée ci produira peut-être quelques événements qui y apporteront de la diversion ; c'est ce que je vous dirai demain.

Ce dimanche 2.

Oui, la journée d'hier a produit des nouvelles. On reçut avant-hier au soir des lettres de M. de Breteuil qui apprenaient la mort de son gendre, le Comte de Matignon ; c'est encore un suicide, mais involontaire. Étant à la chasse, et voulant se

LETTRE 441.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] "On n'a guère vu de suicide commis avec plus de sang-froid, avec plus de gaîté, que celui de deux jeunes dragons qui se sont tués le jour de Noël, dans un cabaret à Saint-Denis, près de Paris. Ils y étaient venus la veille demander à souper et à coucher. Le matin, après avoir payé leur dépense, ils vont se promener dans la ville. A midi ils reviennent, dînent dans leur chambre avec une brioche et du vin. Ils redescendent, et demandent une seconde bouteille avec du papier. Quelque temps après, on entend du bruit dans la maison ; l'aubergiste monte à leur chambre, il trouve la porte fermée en dedans, il frappe inutilement ; alors effrayé, il envoie chercher les officiers de justice, qui se transportent chez lui. Les deux dragons sont trouvés morts, chacun à un bout de la table, d'un coup de pistolet qu'ils ont mis dans leur bouche. Deux écrits qu'on vit à la place du dragon de Belsunce, en expliquant les motifs de leur resolution, peignent toute la tranquillité que leur âme conserva jusqu'au dernier moment." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome viii, pp. 262–3 ; on y trouve aussi les écrits dont il est parlé dans cet extrait, pp. 263–6.) Les dragons se nommaient Bourdeaux et Humain.

débarrasser de son fusil pour un moment, il essaya de le faire tenir sur une branche ; le fusil partit, et le tua roide. L'embarras de l'apprendre à Mme de la Vaupalière, sa mère, a été bien grand ; son mari ne savait comment s'y prendre, il fut consulter le Chevalier de Durfort. À peine l'avait-il quitté, que Mme de la Vaupalière arriva chez lui de la meilleure humeur du monde, se réjouissant du retour de sa santé, l'entretint du plaisir qu'elle aurait de revoir son fils ; le Chevalier ne savait où se fourrer, ni que lui dire ; elle le quitta, je ne sais pas la suite, mais elle a dû l'apprendre hier dans la journée.

Il y a bien encore un autre événement que je pourrais vous conter, et où il est encore question de pistolet, mais personne n'a été tué ni blessé ; cela vous ennuierait à entendre, et moi à raconter.

Il n'y eut point hier de promotion de cordon bleu. Tout ce qui regarde le ministère est toujours dans la même position ; les paris sont ouverts.

Je viens de recevoir votre lettre du 28 ; je ne l'attendais que lundi, parce que ces jours-ci on délivre les lettres plus tard.

Je vois que je n'apprends que vous avez été incommodé que quand le mal est passé. Si j'osais exiger de vous quelque chose ce serait d'être exactement informée de votre santé et qu'il y en eût toujours un article dans vos lettres. Vous avez si bonne opinion de la mienne qu'il faut vous la laisser, mais je n'en pense pas tout-à-fait de même, et je ne trouve pas que des insomnies continuelles soient indifférentes, et qu'elles n'affaiblissent pas infiniment et le corps et l'esprit ; mais je ne m'en plains pas, il faut suivre la route ordinaire, et les approches du terme ne sauraient être agréables.

J'ai une proposition à vous faire, et je vous prie de l'écouter avec amitié, et sans vous fâcher. Je vous mandai, il y a quelque temps, que j'avais un petit chien ; je l'aime beaucoup et il m'aime ; il est très-joli ; promettez-moi que, s'il reste sans maîtresse, vous voudrez bien devenir son maître ; je suis sûre que vous l'aimerez. J'ai cette idée dans la tête ; ne la prenez point de travers.[2]

Je rendrai compte à la Maréchale des soins que vous voulez bien prendre pour elle.

Qu'est devenue la bouilloire de l'Idole ? La lui faites-vous

[2] M. Walpole accepta cette proposition ; et Tonton, le chien de Mme du Deffand, fut après la mort de sa maîtresse envoyé à Strawberry-Hill, où il mourut environ dix ans plus tard. (B.)

tenir directement ? Cela m'est égal ; j'avais pourtant prévenu M. Trudaine qu'il m'arriverait une caisse à son adresse.

J'avais hier quinze personnes à souper ; c'est un souper fondé pour tous les premiers jours de l'an. La Maréchale de Luxembourg et moi nous nous donnons nos étrennes : les siennes furent une tasse de l'année, et six petites terrines d'argent, les plus jolies du monde ; la mienne, une chaise de paille, garnie en housse de taffetas cramoisi, couverte devant, derrière, du haut en bas, d'un très-magnifique réseau d'or, arrangé, ajusté du meilleur goût du monde, et par dessus une housse de papier blanc. Elle est dans l'habitude de demander toujours en arrivant une chaise de paille pour poser son sac à ouvrage, et mettre ses pieds sur les barres. Cette chaise fut celle qu'on lui apporta, avec des couplets que je vous envoie ; l'à-propos leur donna tout le sel que vous trouvez peut-être qui leur manque.

Les Beauvau partent mercredi pour Chanteloup, je regrette beaucoup le Prince, dont l'amitié et les soins assidus me sont d'une grande ressource. Je ne sais pourquoi M. Craufurd se plaint de moi ; j'ai répondu sur-le-champ à la lettre qu'il m'avait écrite d'Écosse. Je l'adressai à Londres selon ses ordres ; si elle ne lui a pas été envoyée en Écosse, elle l'aura attendu longtemps à Londres, mais il aurait dû la trouver à son retour. Je lui écrirais très-volontiers, car je l'aime beaucoup.

DE M. DE PONT-DE-VEYLE,

attaché au dossier de la chaise.

AIR de *Joconde.*

"Je m'offre à vous sans ornements ;
Je ne suis pas bien mise ;
Mais de ce mince ajustement
Ne soyez point surprise :
Souvent, sous de simples dehors,
La beauté se déguise ;
Vous verrez peut-être un beau corps
En ôtant ma chemise."

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

posé sur le carreau de la chaise.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

"Si je vous sers, je suis heureuse ;
J'existe pour votre repos ;
Je ne serais point dangereuse,
Quand même vous m'auriez à dos.

J'ai des secrets, mais je suis franche :
Ils seront aisés à trouver ;
J'ai mis une chemise blanche
Pour engager à la lever."

Air de *Raoul de Créqui.*

"De moi je suis assez contente ;
J'ai l'air de la simplicité :
Quoique simple, je suis brillante,
Et j'y joins la solidité ;
Mais sur un point qu'on me décide,
Est-ce vous ou moi que je peins ?
Car simple, brillante et solide,
Ce sont vos traits plus que les miens."

LETTRE 442

Ce mardi 11 janvier 1774.

Vous avez eu raison de prévoir mes exclamations et mon peu de foi à la parfaite guérison,[1] mais n'avez-vous point vu la servante maîtresse ? Que dit-elle ? Que pense-t-elle ? Est-ce que vous ne voyez point monsieur votre neveu ? N'êtes-vous point curieux de juger de son état par vous-même ? Ne me laissez rien ignorer de cette étonnante histoire, elle exciterait la curiosité indépendamment de tout intérêt. Ah ! vous avez raison de ne vous point attendre à de la reconnaissance, il y a longtemps que je n'y crois plus ; on est trop heureux quand le bien qu'on fait aux autres ne se tourne pas à mal contre soi. La connaissance des hommes n'attache pas à la vie, et sans la répugnance que la nature nous donne pour notre fin, on suivrait volontiers l'exemple des soldats de Saint-Denis.

Je vous remercie des soins que vous vous êtes donné pour la bouilloire, je viens de mander à Couty de payer les seize louis qu'elle coûte. Milord Stormont est bien peu honnête, j'instruirai l'Idole de son procédé.

Quand vous verrez M. Craufurd, dites-lui que j'ai répondu à la lettre qu'il m'a écrite d'Écosse, et sachez s'il est vrai qu'il ne l'a pas reçue. Il n'y a ici rien de nouveau.

Voulez-vous bien faire rendre cette lettre à Mme Dumont ?

Lettre 442.—Inédite.

[1] Dans une lettre à Lady Ossory du 30 décembre 1773 Walpole écrit :—" Par un changement des plus surprenants Milord Orford, qui était au plus bas de la misère et du désespoir, a recouvré le sens." (*Lettres*, tome viii, p. 391.)

Ce mercredi.

La journée d'hier n'a rien produit, je ne peux rien vous mander d'intéressant. Qu'est-ce que cela vous fait que le Marquis de Pontchartrain, frère de M. de Maurepas, âgé de soixante-onze ans, goutteux de la tête aux pieds, ait épousé depuis trois jours Mlle de Béarn, chanoinesse de Metz, fille de cette Mme de Béarn que vous ne vouliez pas qu'on dit être de Bordeaux. Elle a vingt-neuf ans, a toujours eu une très-bonne conduite, elle n'avait pour tout bien que sa prébende ; il s'assure d'une gouvernante et lui assure du pain. Le mariage s'est fait à l'Hôtel d'Aiguillon sans noce, sans cérémonie, sans dépense d'aucune sorte, il se fit porter en chaise, ne pouvant remuer ni pieds ni pattes.

Une autre nouvelle encore moins intéressante, c'est que le 1er mars on jettera par terre toutes nos écuries, et par conséquent tous les logements qui sont au-dessus. Je me suis déjà assurée de remise et d'écurie dans le quartier, je serais obligée de louer aussi pour des domestiques, cela me déplaît un peu, mais je m'accoutume à ne me soucier de rien.

LETTRE 443

Paris, ce lundi 17 janvier 1773 [1] [1774].

Non, je ne vous ferai point d'excuses sur les amabilités que vous prétendez que je vous ai écrites à l'occasion de mon chien. Je n'ai nullement songé à vous dire des douceurs, je voulais assurer un bon établissement à cette pauvre petite bête, et je vois que j'en suis une bien grosse de m'être adressée à vous. Je ferai ce présent à quelqu'autre qui le recevra avec un peu plus d'aménité ; mais c'est vous et non pas moi qui avez besoin de chercher noise. Toutes les querelles que vous me faites sont comme un plancher qui me tombe sur la tête ; au moment que je me crois le plus en sûreté je me trouve écrasée. Eh bien ! il faut prendre patience. Permettez seulement que je vous répète encore que vous n'avez plus rien à craindre de moi, j'ai autant de dégoût et d'éloignement pour les douceurs, que vous en pouvez

LETTRE 443.—Inédite.

[1] Un lapsus du secrétaire de Mme du Deffand a fait mettre cette date à une lettre qui, ainsi que la suivante, est certainement de l'année 1774.

avoir, mes idées sur cela sont toutes semblables aux vôtres ; mais souffrez que je vous dise que j'ai beaucoup d'aversion pour le ton rude, les menaces, et les reproches ; songez quelquefois à mon âge, à ma situation, et daignez y avoir quelqu'égard. Ce n'est point de complaisances que j'exige. Votre exactitude sans doute m'a fait plaisir, mais il ne faut pas qu'elle soit une gêne pour vous, et quand vous faites tant que de vous l'imposer il faut me la rendre de tout point agréable ; d'abord en vous en rapportant à ma reconnaissance, et puis en ne me disant pas des injures quand je ne les ai pas méritées. Parlons de votre neveu.

Votre situation est très-désagréable. Souvenez-vous de la fable du meûnier[2] ; mais vous n'avez pas besoin ; en suivant vos lois vous êtes à l'abri de tout blâme. Si ce neveu retombe dans ses accidents, quelqu'événement qu'il puisse arriver ce ne sera pas votre faute.

Je suis fâchée que le suicide de nos soldats vous paraisse aussi ridicule. Ils n'ont pas observé la manière anglaise ; c'est que sur cet article nous sommes comme les gens de province sont à l'égard des gens de la cour, nous prenons vos modes tout de travers. Ce que je puis vous assurer c'est que ces pauvres gens n'étaient point ivres, que Marmontel n'a point fait leurs écrits ; il est vraisemblable que les beaux livres des encyclopédistes leur auront tourné la tête ; mais n'est-il pas singulier que des soldats dont l'un n'avait que vingt ans et l'autre vingt-quatre aient fait de telles lectures ? Mais si vous le voulez je vous les abandonne, je n'ai pas leur gloire ou leur folie fort à cœur.

Je dis hier à Mme de Mirepoix tous les soins que vous prenez pour ravoir son billet, elle m'a chargée de vous en marquer toute sa reconnaissance ; je ne suis [pas] bien chaudement avec elle, mais vous, vous y êtes fort bien.

Vous avez fort bien jugé les couplets ; Pont-de-Veyle sera fort content de vos louanges. Pour moi, ma veine est tarie, et je m'aperçois que mon esprit baisse beaucoup ; premièrement je n'ai plus de mémoire et encore moins d'imagination. Je fis l'autre jour un souper avec les plus beaux esprits, les plus grands métaphysiciens ; je jouai le rôle d'une imbécile, et je les crois bien étonnés de ce qu'on a pu penser que j'avais le sens commun. Ce sont là des humiliations auxquelles je me soumets, mais elles ne sont pas agréables, parce que je crois les mériter.

J'impatiente de savoir si le Craufurd a reçu ma lettre ; il

[2] Fable de La Fontaine, *Le Meûnier, son Fils, et l'Âne* (iii, 1).

serait ridicule que pour n'y pas répondre il fait semblant de ne l'avoir pas reçue.

Milord Stormont est arrivé depuis trois jours, je n'en ai point encore entendu parler. Je ne sais si vous reverrez M. de Guines, l'on dit qu'oui, l'on dit que non, quand je le saurai je vous le manderai.

Je suis quitte de La Calprenède. Ah ! le détestable auteur ! J'en passais les deux tiers. Je lis actuellement le *Siècle de Louis XIV*, dont je ne suis pas fort contente ; il n'est permis qu'à ceux qui écrivent leurs propres mémoires de raconter autant de puérilités et d'avoir un style aussi familier. Sa manière d'écrire l'histoire ne m'a jamais plu, mais qu'est-ce qui me plaît ? En vérité, rien.

Ce mardi 18.

Je vis hier au soir Milord Stormont, il me fit vos compliments, il me dit que vous étiez bien rétabli, que vous vous trouviez à merveille d'un remède dont vous usiez. " Et quel est ce remède ? "—" Ce sont des bottines."—" Il y a mille ans qu'il en fait usage."—" Ah ! oui, mais il ne les quitte pas, et il s'en trouve si bien qu'il frappe du pied pour me faire voir qu'il était exempt de toutes douleurs."—Cela est-il vrai ?

Je ne lui parlai point de la bouilloire, je me sentis de la répugnance à lui causer cette honte. J'avais vu l'Idole aprèsdîner, qui lui en fera des reproches si elle veut. Quand Couty sera de retour à Londres il ira chez vous, il vous payera ou bien l'orfèvre.

Je soupai hier chez Mme de la Vallière, je comptais être toute seule, elle me l'avait annoncé, mais il lui était survenu compagnie, Mmes de Villeroy et de Senneterre. Ce soir je soupe chez Mme de Jonzac. Demain chez la Duchesse de Boufflers avec la Maréchale de Luxembourg, auprès de qui ma faveur se soutient. Jeudi je donne à souper à tous mes parents Brienne. J'ai passé contre mon ordinaire une fort bonne nuit ; mon petit chien et moi nous avons dormi huit ou neuf heures. Je vous souhaite le bon jour.

Ce mercredi.

Le Maréchal d'Armentières mourut hier au soir. Mme de Jonzac me demanda hier beaucoup de vos nouvelles ; j'aime beaucoup cette femme, mais non pas son mari. La compagnie qu'il rassemble n'est pas charmante ; la chère qu'il fait est très-mauvaise mais très-abondante : douze ou quatorze entrées, autant d'entremets ; le rôti et le fruit à proportion.

LETTRE 444

Ce mercredi 26 janvier 1773 [1] [1774].

Dieu veuille qu'il n'arrive point de changement dans la situation présente de monsieur votre neveu, j'ai toujours peur, je l'avoue. J'espère que vous voudrez bien continuer à me mander tout ce qui arrivera. En mettant les choses au pis, s'il venait à retomber vous livrerez-vous encore aux embarras que vous avez eus ? Vous ne comprendez pas comment je peux vous faire cette question, et comment je peux douter que cela ne soit ; il me semble qu'il ne serait point impossible de lui faire nommer des tuteurs, mais pardonnez, si je ne sais ce que je dis.

J'ai un grand mépris pour tous les Fox ; les richesses des uns, l'affreux désordre des autres, les rendent bien peu intéressants ; ils vérifient le proverbe que ce qui vient de la flute s'en retourne par le tambour, mais le mauvais cœur des enfants est abominable.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de Chanteloup sont fort inquiétantes ; Mme de Beauvau qui y est depuis quinze jours est très-incommodée ; la grand'maman dépérit, on me mande qu'elle a quatre-vingt-dix ans. Je suis véritablement affligée de n'être point auprès d'elle. Je pourrais lui être utile et je ne puis douter qu'elle ne me désire.

La bouilloire est arrivée, l'Idole en est charmée ; c'est parce que je l'en empêche qu'elle ne vous fait pas elle-même tous ses remercîments. Sa belle-fille meurt d'envie d'en avoir une pareille, mais on n'oserait pas me proposer de vous engager à prendre ce nouveau soin ; j'ai laissé voir quelque répugnance, et puis j'ai dit que si vous connaissiez cette petite Comtesse je ne doutais pas du plaisir que vous trouveriez à l'obliger. En sortant elle pria Wiart de me faire souvenir de vous en parler ; vous n'en ferez que ce que vous voudrez ; ce que je crains le plus au monde c'est de vous causer des soins et des embarras. L'Idole m'a payé les seize louis et Couty a ordre de vous les remettre. En cas que vous acceptiez la commission de la petite Comtesse, il faudra charger Couty d'aller chez l'orfèvre commander la bouilloire, qu'elle soit toute semblable aux autres, et quand elle sera faite, il vous la fera voir, pour que vous jugiez si elle est bien,

LETTRE 444.—Inédite.

[1] Voyez la note 1 de la lettre précédente.

il payera l'orfèvre, la fera emballer, l'adressera comme à l'ordinaire à M. Trudaine, et vous n'en entendrez plus parler. Couty est actuellement à la campagne avec Milord Carlisle ; il reviendra à Londres le mois prochain, et on peut l'attendre pour cette commission.

Je suis dans l'habitude depuis quelque temps de vous envoyer des vers ; en voilà qu'un bel esprit de mes parents a fait pour moi :—

"Des sublimes accents d'Homère
Le Dieu du Pinde fut jaloux,
Et le priva de la lumière
Dans un accès de son courroux.
Dès qu'il vous vit, Sapho, vous deviez lui déplaire.
Aussi fit-il tomber sur vous
Le même trait de sa colère.
Honteux pourtant du mal qu'il venait de vous faire,
Il voulut l'adoucir, et pour réparer tout
Il vous donna pour secrétaires
Les muses, les grâces légères,
Et pour guide le goût."

Je joins a ces vers un portrait, c'est de quelqu'un de votre connaissance.[2]

"On croit plus d'esprit à M. qu'elle n'en a, on la loue, on la craint, elle ne mérite ni l'un ni l'autre. Elle est en fait d'esprit ce qu'elle a été en fait de figure et ce qu'elle est en fait de naissance et de fortune, rien d'extraordinaire, rien de distinguée ; elle n'a pour ainsi dire point eu d'éducation et n'a rien acquis que par l'expérience. Cette expérience a été tardive et a été le fruit de bien des malheurs.

Ce que je dirai de son caractère, c'est que la justice et la vérité qui lui sont naturelles sont les vertus dont elle fait le plus de cas. Elle est d'une complexion faible, toutes ces qualités en reçoivent l'empreinte.

Née sans talent, incapable d'une forte application, elle est très-susceptible d'ennui, et ne trouvant point de ressources en elle-même elle en cherche dans ce qui l'environne, et cette recherche est souvent sans succès. Cette même faiblesse fait que les impressions qu'elle reçoit, quoique très-vives, sont rarement profondes. Celles qu'elle fait y sont assez semblables, elle peut plaire, mais elle inspire peu de sentiment.

C'est à tort qu'on la soupçonne d'être jalouse, elle ne l'est jamais du mèrite et des préférences qu'on donne à ceux qui en sont dignes, mais elle supporte impatiemment que le charlatanisme et les prétentions injustes en imposent ; elle est toujours tentée d'arracher les masques qu'elle rencontre, et c'est, comme je l'ai dit, ce qui la fait craindre des uns et louer des autres."

---

[2] C'est un caractère de Mme du Deffand par elle-même.

LETTRE 445

Ce samedi 29 janvier 1774.

Ce fut hier à dix heures du matin que M. de Monteynard [1] reçut la visite de M. de la Vrillière, porteur de la lettre de cachet qui lui ôte sa place. On ne sait point quel sera son successeur. Il n'est point exilé, on ne sait rien de plus. La journée apprendra quelque nouvelle. Celle dont je suis la plus curieuse et qui m'intéresse le plus c'est l'état de monsieur votre neveu ; je ne saurais me persuader de sa parfaite guérison, et puis j'ai impatience de savoir s'il sera content ou mécontent de vous. Dites-moi, je vous prie, si Milord Holland a un titre, soit de comte, vicomte ou baron, et si on appelle son fils aîné milord. L'Idole, qui sait tout, me soutint qu'on ne l'appelait que "Monsieur," [2] et elle fut appuyée par M. de Guines, qui n'est pas, à ce qu'il me paraît, fort au fait de tout ce qui concerne votre pays. M. Francès me le paraît bien davantage, mais il pourrait bien ignorer le fait que je vous demande. Je suis fort bien avec cet Idole, cela ne m'empêche pas de la trouver très-bien nommée. Sa belle-fille est très-gentille, elle a de l'esprit et du trait. On disait que M. de Monteynard serait peut-être cordon bleu la promotion prochaine. "Ah ! on a donc voulu," dit-elle, "lui ménager une grande surprise."

Les Beauvau sont de retour, la Princesse n'est pas en trop bon état. Mme de Gramont arrivera dans la semaine prochaine, elle passera ici cinq ou six semaines. La santé de la grand'-maman n'est pas bonne, j'en suis fort inquiète. Je suis fâchée de ne lui pouvoir être utile, mais tout voyage est au-dessus de mes forces, je ne pourrais pas supporter en m'éveillant de ne me pas trouver chez moi. Le seul bien où j'aspire (et qu'heureusement je peux me procurer) c'est le repos, la vie sédentaire. Je ne me trouve à mon aise que dans mon tonneau.

Je travaille pour votre habit, j'aurai fait bientôt la soie qu'il faut, mais quand il sera fait comment vous le faire tenir ? Ce ne pourra être que par l'ambassadeur que nous vous enverrons ; tel qu'il puisse être il ne fera pas de difficulté de s'en charger, du moins je l'espère. Je n'ai vu qu'une fois Milord Stormont depuis son retour. Plusieurs étrangers me désertent, il en survient d'autres, cela m'est égal. Adieu, à demain.

LETTRE 445.—Inèdite.

[1] Secrétaire d'État de la guerre.

[2] Mme de Boufflers avait raison.

Ce dimanche 30.

À peine hier votre lettre me fut-elle rendue qu'on m'annonça Milord Stormont ; ainsi vous voilà quitte de me répondre sur Milord Holland et sur M. Fox.[3] Je lui ai parlé de l'affaire de Mme de Mirepoix ; il fera tout ce qui conviendra à Madame la Maréchale, et elle, elle fera sans doute tout ce que vous lui prescrivez, elle est actuellement à la cour ; dès qu'elle en sera de retour je lui lirai votre lettre, je lui remettrai la procuration et je vous assure d'avance de sa reconnaissance, et pour cette fois-ci vous n'éviterez pas une lettre de remercîments ; elle était il y a quelques jours résolue de vous écrire, mais chez elle une idée ne tient pas longtemps, elle est subitement chassée par une autre ; actuellement elle est occupée de son habitation, c'est une maison que Mme de la Ferrière venait de faire bâtir au bout du jardin de M. de Choiseul, elle donne sur le rempart. Vous voyez que nous ne serons pas voisines ; mon étoile est celle de séparation, mais je loue le ciel de tout.

Je n'appris rien hier sur M. de Monteynard ; le Roi ne lui a point écrit, mais il a écrit à M. de la Vrillière à peu près ces paroles :—" Les services de M. de Monteynard ne m'étant plus d'utilité, je vous ordonne d'aller chez lui et de lui dire que je lui ordonne de vous remettre sa démission ; je lui défends de venir à la cour sans ma permission."

La lettre est plus longue que cela, il y ajoute qu'il peut aller où il voudra ; on croit qu'il restera à Paris ; sa fortune n'est augmentée que de dix-sept mille livres de rente ; il y a plus de trois mois que chaque jour l'on disait qu'il serait renvoyé le lendemain, jamais agonie n'a été plus longue.

Ce que vous me mandez sur monsieur votre neveu en cas de rechute ne me paraît pas clair ; je n'en puis pas conclure si vous vous rengagerez dans ses affaires ou si vous ne vous en mêlerez plus. Pour la goutte que vous prévoyez à la fin de l'été, j'en ai bien peur, mais comme le dernier accès a été d'une grande violence, peut-être a-t-il épuisé l'humeur. Je le souhaite pour le moins autant que vous.

Je viens d'écrire au petit Craufurd, il faut que ma lettre en réponse à la sienne ait été perdue. Je ne saurais le soupçonner de feindre de ne l'avoir pas reçue ; il ne prendrait pas cette peine.

À 7 heures du soir.

Il n'y a rien de nouveau ; le successeur n'est point nommé.

[3] L'honorable Stephen Fox, qui succéda à son père quelques mois plus tard comme 2ème Baron Holland. Il mourut à la fin de cette même année (26 déc.).

LETTRE 446

Ce lundi 31 janvier, à 6 heures du matin.

On n'apprit qu'hier à minuit que la guerre était donnée à Monsieur le Duc d'Aiguillon ; il n'était pas possible de rouvrir ma lettre pour y insérer cette nouvelle, elle avait été mise à la poste à sept heures du soir.

À neuf heures, comme j'allais sortir, Mme de Mirepoix arriva chez moi, dans l'intention de me demander à souper ; j'étais engagée chez Mme d'Anville ; je n'eus que le temps de lui lire votre lettre. Wiart ce matin en fera une copie qu'il lui enverra avec le modèle de procuration ; elle veut vous dire elle-même combien elle est reconnaissante et touchée de toute la peine que vous avez prise ; ce que je puis vous dire c'est qu'elle a beaucoup de goût et d'amitié pour vous, et c'est ce que je savais avant d'avoir l'honneur de vous connaître.

Je n'ai pu me défendre de vous causer une nouvelle importunité. M. de Beauvau voudrait avoir deux ou trois bouteilles d'eau de miel, toute la meilleure, c'est-à-dire deux ou trois pintes. Si vous avez assez de bonté pour vous charger de cette commission, et celle de la bouilloire pour la petite Comtesse de Boufflers, il faudra mettre dans la même caisse la bouilloire, deux pièces de moire, et l'eau de miel emballés de façon qu'il n'y ait point de risque qu'elle puisse se casser et gâter les étoffes ; ces étoffes vous seront portées par Couty ; s'il y avait du danger à les mettre avec l'eau de miel, il faudrait faire deux caisses séparées. À l'égard du payement de toutes ces commissions, il faudra que vous gardiez l'argent que vous recevriez pour Mme de Mirepoix, que vous me marquiez à combien se monte la somme que vous aurez reçue ; je la lui remettrai, et je vous enverrai sa quittance, et avec cet argent que vous aurez entre les mains, vous vous rembourserez des deux bouilloires, de l'eau de miel, et vous aurez la bonté de payer à Couty le mémoire qu'il vous donnera des emplettes qu'il aura faites pour moi ; et vous ferez mettre sur les deux caisses l'adresse accoutumée.

Je ne puis vous dire combien je suis fâchée de vous causer autant d'importunité. Je n'offre à personne de me charger de leurs commissions, et je les refuserai à l'avenir, en disant tout net que vous êtes à votre campagne ou que vous êtes malade.

Lettre 446.—Inédite.

Pour cette fois-ci pardonnez-le moi, et ne croyez pas, je vous prie, que j'y ai donné lieu en me vantant de vos bontés. J'en ai beaucoup de reconnaissance, mais je ne cherche point à en tirer vanité.

LETTRE 447

Paris, ce dimanche 6 février 1774.

J'avoue que ç'aurait été un grand travers à moi, d'avoir pu penser que vous fussiez capable, après avoir perdu votre chien d'en prendre un autre ; mais il me souvient que ce n'était point pour vous dédommager de votre chien, mais pour vous faire souvenir de votre amie. Si c'est un tort, excusez-le, et convenez que vos corrections [1] ne sont jamais proportionnées à mes fautes. J'ai beau m'observer, j'ai beau ne vous écrire qu'avec crainte et tremblement, je ne suis point encore parvenue à faire une lettre où vous n'ayez pas trouvé quelque chose à reprendre. Je crois facilement que vous ne troqueriez pas vos travers contre les miens, les vôtres vous rendent heureux, et les miens ne me font pas le même effet.

Vous avez été obéi, j'ai reçu une lettre du petit Craufurd, j'en suis contente. Je lui avais écrit l'ordinaire dernier, cela ne m'empêchera pas de répondre à sa lettre.

Je suis persuadée que vous m'auriez reconnue à mon portrait de quelque lieu qu'il vous fût parvenu. Je l'ai fait selon ma conscience, je l'ai lu à beaucoup de personnes (à quelques compliments près), on est convenu de la ressemblance ; je me reproche d'avoir oublié mon aversion pour la philosophie, le romanesque, et la métaphysique. Vous m'auriez refusé ce trait, et il aurait été le plus frappant pour tout le monde.

Ce que vous me racontez de votre neveu m'a fait un plaisir extrême, rien n'est mieux conté, rien n'est plus intéressant. Cette fille est charmante, j'aime mieux cette histoire que tous les romans du monde. Vous y jouez un beau rôle, vous surpassez Grandison. Il m'est démontré que si votre neveu a une rechute vous lui rendrez les mêmes soins ; vous voulez être un héros en morale, non pour être admiré (je ne vous soupçonne pas de vanité) mais pour être content de vous-même.

LETTRE 447.—Inédite.

[1] Mme du Deffand avait d'abord dicté "punitions."

Je crois que Couty arrivera incessamment à Londres ; il vous payera les deux bouilloires et les trois pintes d'eau de miel que je vous demande pour M. de Beauvau ; il faudra mettre ces bouteilles dans une petite caisse séparée, parce que dans la caisse de la bouilloire il faudra mettre trois ou quatre pièces d'étoffe que Couty vous portera, et adresser ces caisses comme les précédentes. Je vous demande mille pardons de toutes ces importunités, je ferai en sorte que ce soient les dernières. Avisez, je vous prie, comment je pourrai vous faire tenir votre habit, il ne peut partir qu'après Pâques. Votre ambassadeur n'est de nulle ressource, je ne l'ai vu que deux fois depuis son retour. J'ai eu ces jours-ci la visite de l'ambassadeur et de l'ambassadrice de Sardaigne ; elle est fort accueillante, son genre de politesse est agréable ; il est facile et familier, elle n'est point embarrassée, et elle n'embarrasse point.

Nous avons ici depuis mercredi la Duchesse de Gramont, elle y restera six semaines, elle me traitera bien, c'est une déférence qu'elle est bien aise d'avoir pour sa belle-sœur ; je pourrais me flatter de lui être agréable, elle me l'assure d'un ton fort naturel, mais j'ai acquis une défiance que je place peut-être à tort et à travers, mais dont il me serait impossible de me défaire. On dit que la défiance est mère de sûreté, elle ne l'est pas assurément de l'agrément et du plaisir.

Vous ne me dites pas un mot des changements du ministère ; c'est sans doute par prudence, mais je suis si indifférente pour toutes ces sortes d'événements que tout ce que j'en dirais et qu'on m'en dirait serait sans conséquence.

Voici une chanson qui court les rues, sur l'air *J'aime mieux ma mie o gué :—*

"Un Prince[1] avait fait, dit-on,
    Une batterie
Qui n'était pas de canon,
    Mais de menterie.
Eut-il jamais pu prévoir
Qu'il perdrait dimanche au soir
    Son artillerie, o gué,
    Son artillerie ?"

Peut-être n'en sentirez-vous pas le sel.

Les nouvelles que j'ai de la grand'maman sont beaucoup meilleures, et l'Abbé, qui ne saurait tromper sur ce qui la regarde,

[1] Le Prince de Condé. (Voyez la lettre 450.)

me paraît content de son état présent. Je voudrais pouvoir vous faire voir des lettres de cet Abbé, elles vous divertiraient, il n'y a point d'humeur plus gaie et d'esprit plus facile.

L'état de Mme de Beauvau est, je crois, très-inquiétant, elle ne sort point. On ne sait trop quel remède on peut apporter à son mal ; le siège du mal est de façon à ne pouvoir être traité par la chirurgie, les médicaments n'y peuvent rien, on ne peut faire usage que des injections et de beaucoup de régime ; je crois que son mari a le bonheur de ne pas juger le mal aussi sérieux qu'il l'est.

Mme de la Vallière se porte à merveille, elle avait été un peu changée, mais elle est redevenue belle ; depuis longtemps je ne la vois qu'une fois tous les huit jours, je compte à l'avenir la voir davantage ; je ne trouve personne à qui donner à souper. Voilà l'inconvénient de voir bonne compagnie, on ne l'a qu'à tour de rôle, il faut se tourmenter pour rassembler du monde et l'on est toujours au moment de rester toute seule ; il faudrait quand on est vieille devenir très-dévote, je maudis bien toutes les pensées qui m'ont détournée de le devenir.

Je vous félicite de trouver en vous tout ce qui peut rendre heureux, tout mon désir c'est que vous soyez à l'abri de la goutte.

Je vous prie que l'eau de miel soit dans une caisse séparée, parce qu'il ne faut pas courre le risque qu'elle se casse et qu'elle puisse gâter les étoffes.

Je ne sais pas quand vous recevrez des nouvelles de Mme de Mirepoix. Elle cherche une lettre de M. Taaffe qu'elle trouvera peut-être jamais. Vous avez fait tout ce qui dépendait de vous, je lui ai offert de vous écrire tout ce qu'elle voudrait vous faire savoir, nous n'avons plus, l'un et l'autre, qu'à rester tranquille.

Comme j'allais fermer cette lettre je reçois de Mme de Mirepoix sa procuration. Vous lui ferez tenir son argent comme vous voudrez ; ce sera Couty qui vous payera mes dettes.

LETTRE 448

Ce mercredi 9 février.

Ceci n'est point une lettre, ce n'est que pour vous prier de vouloir bien en faisant l'emplette de l'eau de miel de demander qu'elle soit ambrée ; M. de Beauvau aime les odeurs extrême-

Lettre 448.—Inédite.

ment fortes. Vous me ferez plaisir de ne point attendre la bouilloire pour la faire partir.

Ce n'est que d'hier que je suis en état de vous répondre sur la question du duel de M. d'Hautefort et de M. de Brionne. Comme c'était un fait particulier, qui ne tenait point à l'histoire générale, personne n'en savait rien. J'ai fait interroger Monsieur le Marquis d'Hautefort. Il a dit qu'un cadet de sa maison s'était en effet battu contre M. de Brionne, parce que celui-ci avait mal parlé de sa sœur, et qu'il n'en savait pas un plus grand détail.

Vous n'aurez rien compris aux couplets de ma dernière lettre ; il y a eu beaucoup d'intrigues pour la charge de grand-maître de l'artillerie. Ils ont échoué ; et le dimanche trente de janvier il fut décidé que l'artillerie ne serait point séparée du département de la guerre.

LETTRE 449

Paris, ce dimanche 13 février 1774.

Enfin, vous êtes heureux, j'en suis ravie ; si vous pourrez gagner la fin de l'automne sans retour de goutte on pourra chanter victoire ; j'en ai quelque espérance. Je suis persuadée qu'il n'y a point à craindre de rechute pour monsieur votre neveu, ce n'est point une maladie qu'il a eue, c'est un accident ; s'il ne s'était pas frotté le corps de cet onguent qui lui donna une fièvre chaude, et à qui il se joignit selon toute apparence une fièvre maligne, il ne serait pas devenu fol. L'étant devenu, il pouvait le rester toute sa vie, mais dès qu'il en est revenu il ne retombera pas. Je voudrais bien en pouvoir dire autant de votre maudite goutte ; je crains que l'air de Strawberry-Hill ne vous soit contraire ; n'est-il pas fort humide ?

Vous me demandez d'étranges livres ; je ne différerai pas l'envoi, je vous jure, par la curiosité de les lire, je vais les faire chercher sur-le-champ. Comment vous les enverrai-je ? J'accepte avec plaisir la convention que vous me proposez de faire vos commissions, et de vous donner les miennes. Il me vient dans l'esprit, qu'au choix des livres que vous me demandez, que vous voulez faire quelque ouvrage, qui quand il serait dans notre langue me serait aussi inintelligible que quand il serait dans la vôtre.

LETTRE 449.—Inédite.

Nous allons avoir incessamment les quatre derniers volumes de la *Rivalité des Anglais et des Français* par M. Gaillard ; vous en avez les trois premiers, il faut bien que vous ayez les derniers, mais mandez-moi comment vous voulez que je vous fasse tenir tous ces livres. Vous savez combien est peu obligeant Milord Stormont ; monsieur son secrétaire ne l'est guère davantage ; il vient de se marier.

Le petit Craufurd m'a mandé qu'il viendra sûrement ici au commencement de l'été, ou à la fin de l'automne, mais vous savez si l'on peut compter sur ce qu'il dit.

Nous sommes en pleine jouissance de la Duchesse de Gramont. Je suis très-persuadée qu'elle vous plairait beaucoup, elle a une manière franche, polie, et familière qui fait qu'on est tout d'un coup à son aise avec elle. Je ne sais comment on la trouve à la longue, mais pour en passant elle est très-agréable ; je suis parfaitement bien avec elle, je ne l'ai cependant encore vue que deux fois ; elle serait venue avant-hier chez moi après souper si Mme de Luxembourg ne lui avait pas dit qu'elle y trouverait Mme de Mirepoix. J'étais priée ce soir pour souper avec elle chez Mme de Luxembourg, mais j'étais engagée chez la petite sainte ; je pourrai bien les aller voir un moment avant de me venir coucher. Demain je souperai avec elle et tout ce qui l'environne chez les Brienne, c'est-à-dire chez Monsieur de Toulouse. Presque toute la compagnie qui y sera soupera le lendemain chez moi, j'aurai dix-huit personnes. Tant mieux, penserez-vous, je ne pourrai pas dire que je m'ennuie. Je vous permets de le penser et de me le dire, je ne vous contredirai sur rien.

Le bruit courut hier que Mme de Forcalquier avait donné la démission de sa place, je n'en crus rien et quoique je n'aie vu personne qui m'ait dit le contraire je persiste à vous assurer que cela est faux ; c'était chez Mme de la Vallière qu'on débita cette nouvelle, mais comme elle ne la tenait pas de bon lieu et que M. d'Entragues l'informe très-exactement de tout ce qui se passe et qu'il ne lui avait point écrit, j'ai conclu que le fait était faux, et d'autant plus que j'avais vu Mme de Mirepoix dans la journée qui ne m'en avait rien dit. Elle ne vous écrit point encore parce qu'elle attend d'avoir retrouvé une lettre de M. Taaffe (qu'elle ne retrouvera jamais), dans laquelle lettre il y a le détail des sommes qu'il a reçues à compte pour elle, et des commissions qu'il a payées ; elle vous l'enverra dès qu'elle l'aura retrouvée, elle remet à ce temps-là à vous marquer sa

reconnaissance, mais en attendant je puis vous dire avec vérité qu'elle est très-reconnaissante et qu'elle vous aime beaucoup.

Ne tardez pas à me faire savoir comment il faut m'y prendre pour vous faire tenir vos livres.

LETTRE 450

Paris, ce dimanche 20 février 1774.

Vos livres sont prêts à partir, mais comment, et par qui? Vous ne prétendez pas apparemment que l'on propose à personne de s'en charger ; neuf ou dix in-quarto, et plusieurs in-douze feront une grande caisse. Mandez-moi précisément votre intention, et si vous voulez que je vous envoie les mémoires d'un procès [1] qui font ici le sujet des conversations. Je ne vous rapporterai point l'affaire, les mémoires vous l'apprendront si vous voulez les avoir, et si vous ne vous en souciez pas ce récit vous ennuierait.

Voulez-vous vos livres reliés ?

Je vous remercie de votre diligence sur l'eau de miel ; vous ajouterez au mémoire des bouilloires les vingt-quatre schellings et six sols qu'elle coûte ; je mettrai le prix des livres dans la caisse, qui ira, je crois, à six louis. Il y a six volumes in-quarto de 600 pages, chacun de la bibliothèque de la Croix du Maine, et la gazette d'aujourd'hui annonce que le prix en sera fort augmenté le 1er avril. Vous vous contenterez, je crois, que ce soit en petit papier ; en grand papier cela serait beaucoup plus cher.

Je suis fâchée que votre gaîté soit perdue, c'est mauvais signe pour votre santé, aussi ne me dites-vous point comment vous vous portez, vous n'aimez point à parler de vous ; vous trouvez ridicule qu'on parle de soi, vous voulez que les lettres ne soient que des gazettes. C'est le Prince de Condé que vous ne connaissez pas ; il demandait d'être grand-maître de l'artillerie.

Le début de M. D.[2] annonce des merveilles.

LETTRE 450.—Inédite.

[1] La célèbre "affaire Goëzman." Beaumarchais était accusé par Goëzman, un conseiller du "Parlement Maupeou," d'avoir tenté de le corrompre, lui et sa femme, pour obtenir un verdict favorable dans le procès intenté à Beaumarchais par les héritiers du financier Pâris-Duverney. Les mémoires écrits par Beaumarchais en réponse à cette accusation créèrent une sensation considérable, et furent lus de tout le monde, à commencer par le Roi.

[2] Le Duc d'Aiguillon—voyez le commencement de la lettre 446.

Je ne suis point du tout en train d'écrire aujourd'hui, j'ai mal dormi, j'ai pris de la casse qui me tourmente, non-seulement je ne suis pas gaie, mais je suis triste, et dans cette disposition il faut se taire.

Milord Stormont prétend que les mémoires que je vous propose doivent être en Angleterre, ils sont d'un nommé Beaumarchais.[3]

Dès que j'aurai votre réponse on fera partir la caisse, vous direz par où vous voulez que je vous l'envoie, si c'est par le carrosse ou par quelqu'autre voie ; et vous ferez avec Couty notre décompte.

Peut-être vous écrirai-je mercredi en supplément à cette lettre.

LETTRE 451

Paris, ce samedi 26 février 1774.

C'est demain le jour de la poste ; je la préviens pour n'avoir plus qu'à répondre à votre lettre, en cas que j'en reçoive, comme je l'espère.

Tous vos livres sont chez moi, excepté la petite brochure de *L'Influence de la Philosophie sur les Lettres*.[1] Elle ne se trouve point à Paris ; il faut la faire venir de Genève : j'ai pris des mesures pour cela. On ne dit pas de bien de l'*Histoire de la Maison de Bourbon ;* elle est d'un M. Désormeaux, médiocre auteur, il doit y avoir une suite, je ne sais pas de combien de volumes. Tous vos livres ne sont que brochés ; s'ils étaient reliés, la caisse serait beaucoup plus pesante, et les libraires ont dit qu'ils payeraient des droits. Je vous envoie le mémoire de ce qu'ils coûtent, pour que vous puissiez faire le décompte avec Couty ; je ne sais quand son maître reviendra de la campagne.

Vous ne savez pas la résolution que je prends ? C'est de ne plus vous écrire à l'avenir de lettres, mais de faire des gazettes

[3] La réputation littéraire de Beaumarchais ne reposait jusqu'alors que sur deux ouvrages dramatiques, qui n'avaient pas réussi. Mais c'était déjà un personnage. Deux mariages avec des dames bien rentées, et d'autres spéculations judicieuses l'avaient enrichi, et sa position sociale s'était améliorée par l'achat des charges de secrétaire du Roi et de lieutenant général des chasses au baillage du Louvre.

LETTRE 451.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] De Mallet du Pan.

comme celles que je reçois du grand Abbé ; cela vous sera moins ennuyeux, et à moi plus commode ; je vous écrirai chaque jour tout ce que je saurai. Nous attendons aujourd'hui un grand événement, le jugement du procès de ce Beaumarchais dont je vous ai parlé, et dont je suis résolue à vous envoyer les mémoires ; je serai surprise s'ils ne vous amusent pas, surtout le quatrième. Cet homme a certainement beaucoup d'esprit ; M. de Monaco l'a invité ce soir à souper pour nous faire la lecture d'une comédie de sa façon, qui a pour titre, *Le Barbier de Séville.* On la devait jouer il y a huit jours ; Madame la Dauphine y devait venir : on reçut la veille la défense de la représenter : elle aurait eu certainement un grand succès, quand même elle aurait été détestable. Le public s'est affolé de l'auteur. On le juge tandis que je vous écris. On prévoit que le jugement sera rigoureux, et il pourrait arriver qu'au lieu de souper ce soir avec nous il fût condamné au bannissement, ou même au pilori ; c'est ce que je vous dirai demain.

Madame la Duchesse de Gramont est toujours ici, elle y restera encore trois ou quatre semaines ; l'empressement qu'on a pour elle est extrême, rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui donner à souper ; la Maréchale de Luxembourg ne la quitte pas ; elle veut à toute force devenir sa favorite ; je n'ai pas la même ambition ; je me contente de quelques faveurs passagères ; j'ai déjà donné un souper, j'en dois encore donner un autre. Le jour qu'on m'a indiqué est le 5 du mois prochain, mais comme c'est un des jours des grands soupers que la Maréchale de Luxembourg donne deux fois la semaine, et qu'elle ne pourrait pas venir chez moi, je ne doute pas qu'elle ne fasse remettre mon souper à un autre jour ; c'est ce que vous apprendrez par un article de la gazette que je vous annonce, et que je commencerai lundi prochain.

Le grand Abbé me mande que la grand'maman s'est prise de la plus grande passion pour la Comtesse de Coigny[2] qui de son côté l'aime éperdument. Son mari et elle ont quitté Paris à cause du dérangement de leurs affaires ; ils s'étaient retirés dans leurs terres, mais je crois qu'ils vont se fixer à Chanteloup ;

[2] Fille d'un financier nommé Boissy. La Comtesse de Coigny mourut peu de temps après la date de cette lettre, et laissa une fille qui, en 1786, fut mariée au Duc de Fleury. Si la Comtesse de Coigny a ressemblé à sa fille par l'esprit, la beauté, l'expression d'une sensibilité exquise, et par les manières les plus gracieuses, tous ceux qui ont connu la fille ne seront pas surpris de l'attachement que Mme de Choiseul avait pour la mère. (B.)

j'en suis ravie pour la grand'maman, qui a le ridicule d'aimer, et de vouloir l'être.

L'Abbé viendra ici vers Pâques et le Marquis de Castellane doit arriver incessamment ; je serai bien aise de le voir.

Le Caraccioli nous quittera dans le mois d'avril ; il fera un séjour à Naples de sept ou huit mois. Il laissera ici beaucoup de regrets ; vous ne sauriez croire à quel point il est ici à la mode ; c'est le second tome de M. Hume ; on se pâme de rire à tout ce qu'il dit, presque toujours sans le comprendre, ni même l'entendre. Oh ! la mode est notre souveraine, et nous gouverne despotiquement.

Il ne paraît aucun livre nouveau ; les anciens m'ennuient, et c'est là un des plus grands malheurs ; je souhaite que vous ne l'éprouviez pas, et que vous trouviez beaucoup de plaisir à la lecture de ceux que vous recevrez. Vous êtes bien heureusement né ; il est bien fâcheux que votre santé ne soit pas aussi parfaite que votre sagesse.

Ce dimanche.

Comme il n'est point arrivé de lettres, je ne ferai point partir celle-ci, et je vais commencer mes gazettes.

Hier, samedi 26, M. Beaumarchais et ses consorts furent jugés ; Mme Goëzman et lui sont condamnés à être blâmés ; mais comme vous n'êtes point au fait de l'affaire, il faut que vous lisiez les mémoires avant d'apprendre le jugement ; vous aurez le tout ensemble. Le dit Beaumarchais ne vint point souper chez M. de Monaco ; le Parlement resta assemblé depuis cinq heures du matin jusqu'à près de neuf heures du soir.

On a appris qu'une petite Mme de Monglas, qu'on avait fait enlever pour l'enfermer dans un couvent à Montpellier, et qui était conduite par trois hommes de la maréchaussée, s'était sauvée ; je ne sais si l'on court après : le Prince de Nassau et un M. d'Esterhazy s'étaient battus pour elle ; son mari est secrétaire des commandements de Monsieur le Comte d'Eu ; ci-devant il était Président à la chambre des comptes de Montpellier ; Monsieur le Comte d'Eu devint amoureux d'elle l'année où il tint les États à Montpellier.

Toutes réflexions faites, ma lettre étant écrite je vous l'envoie.

Du samedi 26 février 1774, à neuf heures du soir.

Mme Goëzman blâmée, restitution des quinze louis au profit des prisonniers.

M. Goëzman, hors de cour.

Bertrand d'Airolle, admonesté.

Le Jay, admonesté.

Beaumarchais, blâmé, ses mémoires brûlés par la main du bourreau, comme injurieux, calomnieux, etc. ; défense de récidiver, etc.

MM. Bidault, Ader, Malbeste, défense à eux de signer à l'avenir de pareils mémoires.

Le coupable condamné au blâme a ordre de se présenter au Parlement ; il se met à genoux, et le juge lui dit : " La cour te blâme et te déclare infâme," ce qui le rend incapable de posséder aucune charge publique.

M. Saint-Paul veut bien se charger de vous faire tenir ces mémoires.

LETTRE 452

Ce samedi 5 mars 1774.

Vous voilà devenu père de famille ; je crains que ce nouvel état ne vous cause bien de l'embarras. Ne pourriez-vous pas marier votre enfant [1] ? il faudrait lui trouver une femme qui pût le gouverner ; ce serait une chose bien triste pour vous, et un terrible esclavage que d'avoir ce soin éternellement.

Comment pouvez-vous croire que ces vers de Voltaire aient été faits pour moi ? Y aurait-il une familiarité plus ridicule que de me nommer *Bergère*, et de m'appeler *ma chère ?* et comment pouvez-vous penser que si cela avait été, je ne vous l'eusse pas mandé, et que je ne vous eusse pas montré toute ma colère ? Non, ils n'ont pas été faits pour moi, mais pour une dame de Genève ; et pour que vous n'en puissiez pas douter, et que vous en puissiez convaincre tout le monde, je vous envoie la lettre originale de Voltaire ; on a mis ces vers dans le *Journal Encyclopédique*, et à la tête, *Vers de M. de Voltaire à Madame la Marquise du Deffand, âgée de quatre-vingt-deux ans.* J'ai pris des mesures pour que dans le journal suivant on mît ces propres mots, " Les vers de M. de Voltaire que l'on a insérés dans notre dernier journal ne sont point adressés à Mme du Deffand, mais à une dame de Genève."

Vous me renverrez la lettre de Voltaire ; je suis bien aise de

LETTRE 452.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Son neveu le Comte d'Orford.

la garder pour pouvoir convaincre ceux qui auraient la volonté de me rendre ridicule. J'ai encore eu d'autres chagrins en ce genre ; ce petit d'Albon, dont je vous ai envoyé ses vers pour moi, les a fait mettre non-seulement dans le *Mercure*, mais dans une feuille nouvelle, intitulée *Journal des Dames;* il y a joint le remerciment que je lui fis dans une très-plate lettre, qu'il a tronquée comme il lui a plu. Ce jeune homme a vingt-un ans ; il m'appelle sa tante, quoique je lui aie représenté que je n'avais point cet honneur, que le neveu de la femme de mon frère ne m'était rien ; cela ne l'arrête pas, il veut s'accrocher à moi, croyant que je peux contribuer à établir sa réputation de bel esprit. Je pourrai bien incessamment prendre le parti de l'éconduire.

Me voilà donc dans deux journaux ! De plus, dans l'*Almanach des Muses* on m'attribue une chanson que feu M. de Chauvelin avait faite, il y a quinze ou vingt ans, pour feu Madame Infante, Duchesse de Parme. Tout cela m'a donné beaucoup d'humeur, et m'a fait prendre le bel esprit plus en aversion que jamais.

Je vous ai envoyé par le moyen de M. Saint-Paul les mémoires de Beaumarchais, quoique Milord Stormont m'eût assuré qu'ils étaient à Londres ; ils ont une vogue ici prodigieuse ; je crois que le quatrième vous fera plaisir.

Ce dimanche.

J'eus hier la Duchesse de Gramont à souper ; nous n'étions que sept à table, elle, Mme de Mirepoix, M. de Toulouse, M. de Stainville, M. de Pont-de-Veyle, Mlle Sanadon et moi ; les non soupants étaient M. et Mme de Beauvau, M. de Chabot, l'Évêque d'Arras et l'ambassadeur de Naples. La Duchesse et l'ambassadeur ont resté jusqu'à trois heures. Elle soupera encore une fois chez moi avant son départ, qui sera le 19 ou 20. Je crois vous avoir mandé que la Maréchale de Luxembourg ne la quitte point ; elles étaient avant-hier, vendredi, à l'Hôtel de la Rochefoucauld ; je tenais la Maréchale sous le bras, qui, je ne sais si vous vous en souvenez, prend toujours la peine de me conduire à table ; elle s'obstina à faire passer la Duchesse avant elle ; et elle me dit "C'est un vœu que j'ai fait qu'à toutes les portes où je me trouverais avec elle, elle passerait la première ; oui, ce vœu est antique et solennel." Je lui dis d'une voix basse et douce : "Antique, non ; vous pouvez vous rappeler qu'il y a trois ans elle avait autant de haine qu'elle a aujourd'hui d'amour."

La Maréchale de Mirepoix hier à huit heures du soir me fit dire que si je soupais chez moi elle y viendrait ; je lui mandai

que j'en serais ravie, mais qu'elle y trouverait une dame de province et une Princesse de son sang. Je lui proposai de venir prendre du thé aujourd'hui chez moi, ou que j'irais chez elle. Elle va au Temple et me mande qu'elle ne sait quel jour elle me verra.

Tous ces petits détails de société doivent vous paraître bien froids ; il n'appartenait qu'à Mme de Sévigné de les rendre intéressants ; elle était toujours vivement affectée, et moi je ne le suis plus de rien.

Nous avons tous vos livres, nous allons faire la caisse. Je n'ai point encore reçu celle de l'eau de miel, j'en suis surprise. Selon votre dernière lettre elle devait être partie le 15 du mois passé.

Vous aurez incessamment la médaille que vous désirez. Couty est à Londres ; quand vous saurez le prix de la seconde bouilloire, vous arrêterez nos comptes avec lui. Il vous remboursera vos avances ; est-ce que vous voulez me faire présent de l'eau de miel ? Cela n'est pas bien, il faut payer les commissions.

Charles Fox est un fol, sans mœurs, sans morale et maintenant sans un sol ; je ne le plains point parce qu'il se glorifie de ses vices et de ses folies.[2]

Je vous sais très-bon gré quand vous me parlez de votre santé ; je suis très-aise que le voyage chez monsieur votre neveu soit remis à une meilleure saison. C'est tout de bon que je vous conseille de le marier, je conçois que la presse ne sera pas pour l'épouser, il faudrait lui donner une femme qui fût une personne raisonnable, et que le manque de fortune engageât à l'épouser. Par exemple, Mlle Churchill. Je m'attends que vous allez vous moquer de moi, mais cela ne me surprendra pas, j'y suis accoutumée.

[2] La lettre suivante (ou fragment de lettre) d'Horace Walpole, contenant mention des actes de Fox, est ici imprimée pour la première fois (voyez notre *Introduction*, I, § 14):

"Londres, 1er mars 1774.

Charles Fox cause des bruits nouveaux : il s'est brouillé avec Milord North le ministre, et l'a attaqué au parlement assez brusquement. Le ministre lui a fait ôter sa charge, ce qu'il ne voulait pas croire, et quand on lui donna sa lettre de démission il dit, 'Bon ! voilà un tour de Selwyn.' Ensuite il déclama contre Milord North, qui, a-t-il dit, a rabaissé la dignité du Parlement, en ajoutant qu'il s'estime heureux d'en être le martyr : on l'appelle Charles le Martyr d'après son aïeul le Roi. Le peuple croit qu'on l'a chassé, parce qu'il avait volé le trésor public.

Je fus dimanche à mon château, tout est noyé. Je ne pouvais pas me promener, et m'en revins hier assez volontiers. J'aurai en peu de jours un payement pour Mme la Maréchale. Comment le lui remettre ? Ne faut-il pas que ce soit par le moyen de l'ambassadeur ? Elle peut l'en prier. Est-il vrai que M. de Guines a gagné sa cause ? On le dit, et que M. le Prince de Masseran lui a été très-utile. C'est un très-honnête homme. Mon neveu m'a écrit des lettres d'une sagesse extrême, mais on me dit qu'il songe à reprendre ses liaisons avec Newmarket, qui sera la pierre de touche."

Je ne me souvenais pas que j'avais donné la lettre de Voltaire pour que l'on la fît voir à l'auteur du *Journal Encyclopédique*, afin qu'il n'hésitât pas à se retracter ; dès qu'on me l'aura rendue je vous l'enverrai, et quand j'aurai vu Mme de Mirepoix je vous manderai quelles mesures vous devrez prendre pour lui faire tenir son argent.

LETTRE 453

Ce 13 mars, à 6 heures du matin.

Tous vos ordres sont exécutés, vos livres sont partis vendredi onze ; j'y ai joint une épître de M. de Schuwalof que je crois être de Voltaire, la sentence ou l'arrêt du procès de Beaumarchais, et la médaille en bronze du pont de Neuilly. J'en ai eu une depuis en argent ; je vous l'enverrai avec la lettre de Voltaire dont je vous ai parlé ; ce sera vraisemblablement par une dame, pour qui M. et Mme de Caraman m'ont demandé une lettre de recommandation. Elle sera de façon que vous la lui pourrez lire ; je ne connais point cette femme, mais j'aime les Caraman, je n'ai pu leur refuser cette demande ; gardez-vous bien de vous en embarrasser ; je suis plus résolue que jamais à ne vous causer ni soins, ni gêne, ni contrainte. J'ai reçu votre eau de miel ; le Prince m'a paru étonné du peu ; il en désirait trois pintes, et il y en a tout au plus une et demie ; je lui ai dit qu'il n'en avait plus, on lui en ferait revenir.

Cette lettre que vous appelez hors-d'œuvre est très-bien nommée, elle n'arriva que jeudi après dîner. C'est un jour de poste, mais elle part le matin, il n'y a pas eu grand mal ; je n'aurais pu vous répondre sur votre dernière commission ; ce que je fais aujourd'hui en vous envoyant le petit mémoire ci-joint. Il faut vous mettre au fait de notre administration ; les premiers gentilshommes de la chambre n'ont aucune juridiction sur l'Opéra, que lorsqu'il est appelé pour des fêtes à la cour. Leur puissance ne s'exerce que sur les deux Comédies, l'Italienne et la Française. L'Opéra a trois directeurs et c'est à un d'eux que Pont-de-Veyle s'est adressé ; je suis ravie de vous avoir secondé dans le désir que vous avez d'obliger monsieur votre frère ; je ne cesserai jamais de m'empresser pour tout ce qui pourra vous être agréable et à ceux qui vous appartiennent, ou pour qui

LETTRE 453.—Inédite.

vous vous intéressez. J'attendrai l'arrivée de la poste pour fermer ma lettre ; si elle ne m'en apporte point de vous je vous croirai parti.

À 3 heures.

La poste ne m'a point apporté de lettres et je n'en suis par plus savante, parce qu'il n'y a point de courrier d'Angleterre. Ce sera demain que je pourrai juger si vous êtes parti ou non.

Il y a ici un Milord Stanhope,[1] il arrive de Genève, où il a été dix ans pour l'éducation de son fils qui a vingt-un ans. Ni le père ni le fils n'ont pas vu une seule fois Voltaire ; quel homme est-ce que ce Milord ?

La Maréchale a été sept ou huit jours à Paris, je ne l'ai vue que deux fois, elle s'en retourne aujourd'hui, elle me mande qu'elle ne sait pas quand elle reviendra.

Mme de Gramont va aujourd'hui souper au Raincy chez Monsieur le Duc d'Orléans, elle partira samedi ou dimanche. Mme de Luxembourg, qui en a la tête tournée, ira la trouver à la fin de la semaine de Pâques.

LETTRE 454

Ce lundi 14 mars 1774.

M. et Mme de Caraman m'ont demandé des lettres de recommandation pour M. et Mme de Vic, qui vous remettront mon petit paquet ; ils vont passer un mois ou six semaines à Londres. Je ne les ai jamais vus que deux fois, mais l'intérêt que M. et Mme de Caraman prennent à eux, et l'idée que j'ai prise d'eux me fait vous prier de leur rendre tous les bons offices que vous pourrez.

Je vous écrivis hier que vous pourriez leur montrer la lettre qu'ils vous porteraient, mais je vous prie de n'en rien faire ; je croyais que je vous dirais les plus belles choses du monde, et il se trouve que je ne sais que dire. Adieu.

P.S.—Depuis ce billet je reçois votre lettre du 6. Je ne sais si c'est sagesse ou timidité qui vous fait faire tout ce que vous faites, mais tout ce que vous faites me paraît bien fait.

J'espérais que vous auriez reçu le procès de Beaumarchais

[1] Philip Stanhope, deuxième Comte Stanhope (1717–86). Son fils, Charles Stanhope, Vicomte Mahon, devint troisième Comte à la mort de son père. Le père et le fils furent des mathématiciens distingués et des républicains ardents. Lord Mahon (alors Comte Stanhope) manifesta une sympathie si violente pour la Révolution française qu'on le surnomma "Citoyen Stanhope."

Lettre 454.—Inédite.

avant votre voyage [1]; je vois que cela ne sera pas, puisque vous ne l'aviez pas le 6 et que vous deviez partir le 7.

Je crains que vous ne reveniez pas aussitôt que vous le dites.

Vous voilà dans une dépendance qui me semble ne devoir pas être de votre goût. Je ne ferai point de réflexion sur cela, non plus que sur toute autre chose ; on est si différemment affecté qu'on se trompe presque toujours en jugeant des autres par soi-même. J'évite de penser et de réflechir le plus qu'il m'est possible, tout mon désir serait de vieillir toute d'une pièce, et que mon âme pût s'affaiblir aussi bien que mon corps, et perdre la faculté de sentir ainsi que celle d'agir.

Je vous plains de n'avoir plus Rosette. J'ai un petit chien qui m'amuse assez, il est fou, caressant, bon enfant. Je crois que je l'aime.

Je ne comprends pas la lettre initiale à propos de M. d'Esterhazy ; serait-ce Mme de Damas ? Mais le M. d'Esterhazy de Mme de Monglas ne doit pas être celui que vous avez vu à Londres, c'est son cousin qui est marié en Hongrie, et qui est fort riche et fort gros joueur ; celui que vous avez vu est pauvre et au service de France, grand ami de Mme Greville, et qui logeait l'été passé chez Mme du Châtelet. Celui-ci est un homme raisonnable, et l'autre est un fou.

Je donnerai à souper après-demain pour la dernière fois à Mme de Gramont ; elle partira vendredi ou samedi comblée de soupers, de fêtes, de succès et de gloire ; jamais il n'y a eu d'exemple d'un pareil empressement.

Nous perdrons le Caraccioli dans le courant du mois prochain ; il a des affaires à Naples, il veut voir le Roi de Prusse chemin faisant ; il amènera avec lui un petit neveu qu'il veut faire élever ici, il ne reviendra qu'au mois de novembre. Je serai fâchée de son absence, c'est à tout prendre un bonne homme, il m'impatiente, il m'amuse ; enfin c'est mieux que rien.

Il faudra que vous m'écriviez un petit remercîment pour Pont-de-Veyle ; il a été ravi de trouver une occasion de vous obliger.

Je hais l'impertinence de vos échevins [2]; la superbe des gredins est du dernier ridicule.

[1] Walpole allait se rendre à Houghton pour les affaires de son neveu.

[2] Walpole avait probablement raconté à Mme du Deffand l'incident suivant qu'il a relaté dans ses *Derniers Journaux*:—"4 mars 1774. Le Lord Maire et les Shérifs vinrent présenter au Roi une adresse de] félicitation pour la naissance du jeune Prince. Aucun des Shérifs ne voulut baiser la main du Roi ; l'un s'excusa civilement, l'autre dit qu'il ne baisait d'autre main que celle d'une femme." (Tome i, p. 327.)

LETTRE 455

Ce dimanche 27 mars 1774.

L'état de monsieur votre neveu est bien singulier, et rien ne l'est plus, si ce n'est la résolution que vous avez prise d'en faire votre principale et unique affaire ; si vous ou monsieur votre frère aviez des enfants, cela serait naturel, mais vous n'avez que des collatéraux dont vous ne vous souciez point ; cependant il faut bien que vous ayez raison.

Je suis fort aise que les mémoires de Beaumarchais vous aient amusé. Vous n'avez donc pas encore lu l'arrêt, puisque vous me demandez quel traitement on a fait à madame de Goëzman.[1] Nous ne parlons plus de tout cela ici ; je ne vous dirai pas ce qui y succède, ce sont des riens. Je voudrais bien que vous eussiez pu entendre ce que j'entendis jeudi dernier ; un homme qui lit, ou plutôt qui joue une comédie tout seul si parfaitement bien, qu'on croit entendre autant de personnages différents qu'il y en a dans la pièce ; c'est un prodige, et rien ne m'a jamais fait autant de plaisir ; on prétend que j'en aurais eu encore plus si je l'avais pu voir, mais j'en doute, l'illusion n'aurait pu être aussi parfaite ; la pièce qu'il nous lut s'appelle l'*Indigent*[2]; il y a huit personnages, un financier jeune et fat, son valet de chambre, un vieux paysan très-malheureux et très-honnête homme, son fils, sa fille, un notaire plein de probité, son clerc, un procureur grand coquin ; dans la dernière scène, ils sont tous rassemblés, excepté le valet de chambre ; chaque rôle est si parfaitement joué et avec une telle chaleur et vivacité, qu'il serait impossible que les sept meilleurs acteurs pussent faire le même plaisir ; j'ai envoyé chercher cette pièce, elle est plus touchante que comique ; c'est dans le genre de La Chaussée[3] ; on prétend que le lecteur y ajoute beaucoup du sien, et que cette pièce, telle qu'elle est, n'est pas bonne ; elle a été

LETTRE 455.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait dit :—"J'ai reçu les mémoires de Beaumarchais ; j'en suis au troisième, et cela m'amuse beaucoup. Cet homme est fort adroit, raisonne juste, a beaucoup d'esprit ; ses plaisanteries sont quelquefois très-bonnes, mais il s'y complaît trop. Enfin, je comprends que, moyennant l'esprit de parti actuel chez vous, cette affaire doit faire grande sensation. J'oubliais de vous dire l'horreur qui m'a pris des procédés en justice chez vous : y a-t-il un pays au monde où l'on n'eût puni sévèrement cette Mme Goëzman ? Sa déposition est d'une impudence affreuse. Permet-on donc chez vous qu'on mente, qu'on se coupe, qu'on se contredise, qu'on injurie sa partie d'une manière si effrénée ? Qu'est devenue cette créature et son vilain mari ? Répondez, je vous prie." (B.)

[2] *L'Honnête Indigent*, drame de Mercier.

[3] Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée (1692–1754), auteur dramatique, inventeur du "genre larmoyant."

refusée à la Comédie, et elle fait un effet prodigieux jouée par cet homme, qui s'appelle M. Texier. Il est de Lyon, et il y est directeur des fermes ; on dit que sa figure est bien, qu'il a beaucoup de physionomie et de grâce ; il y a cinq ou six pièces qu'il joue aussi parfaitement ; je serais fort aise de les entendre, mais je ne crois pas que cela se puisse. Quand j'aurai lu l'*Indigent*, si je la trouve bonne, voulez-vous que je vous l'envoie ? Actuellement vous avez dû recevoir vos livres et le petit paquet que cette dame que je ne connais point a dû vous rendre ; ne vous tourmentez point pour elle, je ne la connais pas, je ne vous l'ai recommandée que pour plaire aux Caraman, dont elle est médiocrement amie. Vous m'avez tellement dit de ne refuser aucune commission qu'en voici encore une, c'est pour le Président de Cotte,[4] qui m'a donné la médaille d'argent ; il est à la tête des médailles et des monnaies, je crois qu'il en est directeur ; il m'a dit de vous offrir toutes les médailles dont vous serez curieux ; en échange, si vous voulez lui faire plaisir vous ferez chercher les deux livres qu'il désire et dont voilà la note.[5]

Vous ne me parlez plus de la bouilloire, est-ce qu'elle n'est pas encore faite ? L'auriez-vous oubliée ?

Ce n'est point parce que les vers de Voltaire sont plats, que je trouve mauvais qu'on soupçonne qu'ils aient été faits pour moi, c'est parce que je trouverais très-ridicule qu'on crût qu'il m'appelât *Bergère* et *ma chère*. Je n'ai point entendu parler de lui depuis le mois de décembre ; je n'aime point assez à écrire pour me soucier d'entretenir cette correspondance ; celle de Chanteloup me paraît plus que suffisante. Mme de Gramont y est retournée le 20 de ce mois, accablée de gloire et de fatigue ; elle a été un peu malade en arrivant. Pendant quarante-huit jours qu'elle a été ici, excepté les trois soupers qu'elle a faits chez moi, elle a soupé tous les jours avec vingt-cinq ou trente personnes. À peine était-elle éveillée, que sa chambre était remplie de Princes, de grands seigneurs, de grandes dames ; il n'y a point de maîtresse de Roi, de premier ministre, de souverain, de potentat, qui puissent jouir d'une plus grande célébrité. Il faut lui rendre justice, elle n'en avait point la tête tournée ; son air est simple, naturel, facile, vous la trouveriez fort aimable ; elle m'a fort bien traitée. La Maréchale de Luxembourg a été

[4] Président de la cour des monnaies, remarquable par sa grande chevelure blanche, toujours arrangée avec beaucoup de soin. Il était fort riche, très-recherché dans les sociétés de Paris, et généralement estimé. (B).

[5] Cette note ne se trouve plus avec le manuscrit.

la plus empressée à lui faire la cour, elle la voyait souvent trois fois le jour, et pour le moins deux ; vous pouvez vous souvenir que, dans le temps de l'exil, elle était leur plus grande ennemie. L'Idole a été aussi fort empressée, et elle a enfin obtenu la permission de faire un voyage.[6] Elle ira pendant le séjour que la Maréchale y doit faire, qui sera de quatre ou cinq semaines ; elle partira environ le 15 du mois prochain. Le quartier de M. de Beauvau sera le premier, ce qui me fâche fort ; il ne passe pas un jour sans me voir, et je reçois de lui plus de marques d'amitié que de qui que ce soit.

Ma société va fort s'éclaircir, les Caraman iront à Roissy les premiers jours de mai ; il ne me restera que les dames du Carrousel, et Mme de Jonzac, qui ne se porte pas bien, et dont le mari diminue bien l'agrément qu'il y aurait à vivre avec elle.

Voilà tout ce que je puis vous mander sur ce qui me regarde.

Comme vous ne dites rien de votre santé je veux me persuader qu'elle est bonne.

Il va y avoir un voyage de huit jours à l'Isle-Adam. On partira mercredi, Pont-de-Veyle en sera ; je lui ferai vos remercîments.

Vous recevrez ces jours-ci votre habit de tricot, il a fallu en faire deux paquets.

Est-ce une place à la cour qu'aura Mlle Churchill ? j'imagine que ce sera auprès de sa cousine.[7]

LETTRE 456

Paris, ce 3 avril 1774.

Vous faites bien peu d'attention à mes lettres, vous leur supposez une énergie qu'elles n'ont point. J'étais bien éloignée de vous demander des soins pour ce monsieur et cette dame, je ne les connais point ; les Caraman n'ont pu s'empêcher de me prier en leur présence de leur donner une lettre de recommandation ; il leur est fort indifférent qu'ils voient bonne ou mauvaise compagnie à Londres ; gardez-vous bien de leur donner à dîner et de les produire nulle part ; je consentis à leur donner une lettre parce que ce m'était une occasion de vous envoyer cette médaille. Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous dire ce qu'elle

[6] À Chanteloup.

[7] La Duchesse de Gloucester.

LETTRE 456.—Inédite.

coûte ; mais ne soyez point dans l'erreur, vous ne n'en avez nulle obligation, c'est le Président de Cotte qui me l'a donnée et je n'ai pas imaginé qu'elle dût lui rien coûter, étant directeur des médailles et des monnaies. Je vous ai mandé ce qu'il désirait, si vous le satisfaites, vous serez, je crois, parfaitement quitte avec lui.

Que vous dirai-je de Beaumarchais ? Il a été blâmé, il ne peut plus avoir d'emploi ni charge, ni faire aucun acte publique, mais il sera plus volontiers admis dans la société qu'il ne l'était auparavant. Quant à présent je ne sais ce qu'il fait, on ne parle point de lui et il fait bien. La dame Goëzman a été blâmée en même temps que lui, vous trouverez leur sentence avec vos livres. Le Goëzman a été blâmé depuis pour l'affaire du baptême. Notre ministère ne prend pas beaucoup de part à tout ces gens-là, le D.[1] protégeait le Goëzman, je crois qu'il l'a abandonné, mais vous l'avez deviné, on ne parle plus de tout cela. Il n'est plus question que d'un M. Texier dont je crois vous avoir parlé, je me le rappelle, j'en suis sûre ; je vous avais promis de vous envoyer la pièce que je lui entendis jouer si je la trouvais aussi bonne à la lecture ; je l'ai lue, elle est détestable. Je reviens à M. de Beaumarchais ; Voltaire est charmé de ses mémoires. Je viens de recevoir une de ses lettres.

Le Président de Nicolaï, dont parle Beaumarchais, est le fils de celui que vous avez vu chez Mme de Jonzac, et que vous n'avez pas bien jugé ; il est bête, puant, et crasseux ; voilà tout le mal qu'on peut dire de lui, on dit toute sorte de mal de son fils, mais je ne le connais pas.

Toutes mes amies et moi sommes enrhumées ; je restai dans mon lit hier toute la journée, mais je compte sortir ce soir pour entendre une autre comédie de M. Texier ; c'est en vérité le meilleur spectacle du moment.

Mme de la Vallière a un peu de fièvre, Mme de Jonzac en a eu beaucoup. Pont-de-Veyle, qui se porte fort bien, est à l'Isle-Adam, dont il ne reviendra que mercredi. Il est inutile de lui écrire, épargnez-vous l'un et l'autre cet embarras, tous vos compliments de l'un à l'autre passeront par moi ; je suis bonne à cela.

Vos livres ont dû être embarqués sur un navire qui devait partir de Calais le 28. Vous les aurez sans doute quand vous recevrez cette lettre.

[1] Aiguillon. (W.)

Je voudrais savoir le prix de la seconde bouilloire ; je vous prie de me le mander dans votre première lettre.

Je ne sais quand je verrai Mme de Mirepoix ; ne pourriez-vous pas aisément charger la première personne qui viendra de Londres ici de la somme que vous avez pour elle ?

Mandez-moi si la bouilloire sera dans une caisse séparée pour qu'on la porte directement chez Mme de Boufflers. Je voudrais en même temps qu'elle sût ce qu'elle coûte.

LETTRE 457

Mercredi 13 avril 1774.

Je suis fort étonnée que vous n'ayez point entendu parler des livres. Ils sont partis d'ici le 12 mars, et Wiart a reçu une lettre de Calais de Morel qui est du 28, qui lui mande que la caisse partira par le premier navire, qu'elle sera adressée à la douane, et qu'il vous donnera avis du départ et du nom du capitaine du vaisseau. Couty a reçu une lettre de son frère, il lui dit qu'il vous a payé ce qui vous etait dû, il ne lui marque point quelle somme, ainsi j'ignore ce que la seconde bouilloire coûte, et je ne peux par conséquent faire savoir à Mme de Boufflers. Cette lettre de Couty est du 7, ainsi que la vôtre, et vous deviez selon lui m'écrire qu'il avait acquitté ma dette. Tout cela s'éclaircira avec le temps, du moins je l'espère.

Je ne comprends pas qu'il ait fait si beau en Angleterre tandis que nous avons eu un temps affreux ici ; j'aurais voulu que vos nuits eussent été aussi agréables que vos jours, mais tout est compensé dans la vie.

Je soupai l'autre jour avec Milord Stanhope chez Mme d'Anville, il doit venir chez moi. Je connais fort peu Milady Marie Coke ; elle ne m'a point paru aimable.

J'ai reçu des nouvelles de votre cousin de Portugal. Que vous manderais-je de ce pays-ci qui pût vous intéresser ? Rien. On parle en effet ici d'une visite de l'Empereur,[1] rien ne m'est plus indifférent. Vous êtes bien heureux de vous amuser de la lecture, je ne suis pas de même. Adieu. Le procès de M. de Guines [2] est commencé. On va avoir un opéra nouveau dont la

LETTRE 457.—Inédite.

[1] L'Empereur Joseph II. Il ne vint à Paris qu'en 1777.

[2] M. de Guines s'était brouillé avec son ex-secrétaire, un nommé Tort, qu'il accusait d'abus de confiance, de détournements et de contrebande. Tort, de son côté, accusait M. de Guines de jouer les fonds publics. Le procès traîna de longs mois.

musique est d'un nommé Glou,[3] les paroles d'un M. du Rollay.[4] Le sujet est *Iphigénie en Aulide.* Il prétend avoir ajusté les paroles de la tragédie de Racine. J'ai été à une répétition, je n'ai pas entendu un mot, et pour la musique je ne m'y connais pas, ainsi c'est comme si je n'avais rien entendu.

On lit demain une comédie chez moi qu'on nomme le *Célibataire.* Elle est d'un nommé M. Dorat, on la dit jolie ; cela me surprendrait, car cet auteur est plat, abondant, et ennuyeux.

LETTRE 458

Paris, ce dimanahe 17 avril 1774.

Si les livres que je vous ai demandés pour M. de Cotte ne sont point partis ne les envoyez point ; l'Abbé Barthélemy, qui est ici depuis huit jours, les avait doubles et les a offerts au Président. Je leur ferai lire à l'un et à l'autre ce que vous me mandez de votre médaille, je ne doute pas qu'ils ne soient fort aises d'en avoir la description ; ils m'ont chargée de vous offrir de satisfaire votre curiosité sur la connaissance que vous voudriez avoir de leur cabinet de médailles, et je vous conseille de l'accepter. Je vous fais mille remercîments des offres que vous me faites pour moi et mes amis ; ah ! je n'en abuserai pas, je n'ai besoin de rien, je ne voudrais pas vous importuner pour moi, et je ne me soucie pas d'obliger personne. Je suis excessivement lasse du peu de retour qu'on trouve à tout ce qu'on fait pour les autres, et je déteste le monde au point que, si je croyais pouvoir trouver deux ou trois personnes dans un couvent quelconque qui eussent le sens commun, je m'y réfugierais [1] ; vous

[3] Gluck. (W.)—Gluck avait enseigné le chant à la Dauphine Marie-Antoinette, dont l'influence fit jouer l'opéra à Paris.

[4] C'est la leçon du manuscrit. Le collaborateur de Gluck à cette occasion, le Bailli du Rollet, était attaché d'ambassade à Vienne.

Lettre 458. Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole fit cette réponse:—" Un couvent serait une recette très-singulière contre l'ennui, surtout pour vous qui, par malheur, ne pouvez lire. Vous avez plus besoin de compagnie que de solitude. Est-ce parmi des sottes et des folles que vous compteriez trouver une conversation raisonnable? Vous voyez ce qu'il y a de mieux, cela ne suffit pas: des religieuses, des dévotes, des tracassières, valent-elles l'Abbé Barthélemy, les Beauvau, Mme de Mirepoix, que vous voyez souvent? La Sanadona ne vous contente point ; une douzaine de *Santa Donnas* vous amuseraient assurément davantage ! Ah ! mon amie ! l'ennui vous doit bien peser, quand il vous fait déraisonner de la sorte ! Le voyage de Chanteloup, que je ne conseille pas, vous dissiperait au moins. Mais que peut-on vous dire? Si votre bon esprit et votre usage du monde sont inutiles pour vous faire supporter les chagrins de la vie, est-ce en

aurez peine à allier cette façon de penser à la vie qu'on peut vous dire que je mène. En apparence elle est agréable, mais elle est bien éloignée de me satisfaire ; il n'y a personne de tous les gens avec lesquels je vis sur lesquels je puisse compter, et pour lesquels je puisse avoir le moindre goût, j'en excepte Pont-de-Veyle et Mlle Sanadon ; leur société est sûre, et ils ont une sorte d'amitié pour moi ; mais comme mon étoile a toujours été de perdre mes amis de façon ou d'autre, Pont-de-Veyle est très-malade, et si dangereusement, qu'il y a fort peu d'espérance ; il ne me restera plus que Mlle Sanadon, c'est là tout mon trésor, vous le connaissez. Je suis fort invitée d'aller à Chanteloup, mais ce serait tomber de Charybde en Scylla. Je ne perdrai pas le seul bonheur que j'ai, qui est d'être chez moi.

Vous me donnez une grande curiosité des *Lettres* de Milord Chesterfield ; les jugements qu'il porte ne me donnent pas une grande idée de son discernement, cependant il y en a quelques-uns de justes.[2] Si Milord Stormont ne veut pas me prêter ce

changeant de place qu'on y remédie? Une longue vie assure la perte des amis. Je sais qu'on ne console pas par des raisonnements ; mais aussi, rend-on la vie plus insupportable en se plaignant d'événements qui sont communs à tous. Vous cherchez des chimères, et ne faites pas usage de votre raison, qui au moins, quand on n'est plus jeune, peut servir de quelque chose." (B.)

[2] Ces remarques ont trait à la lettre suivante d'Horace Walpole, imprimée ici pour la première fois (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"Londres, 12 avril 1774.

J'ai lu entièrement les lettres de Milord Chesterfield, qui remplissent deux gros volumes in-quarto,* dont un et demi est très-ennuyeux, à cause des répétitions, qui ne finissent point. C'est son plan d'éducation pour son fils naturel et il n'y a point de minutie qu'il oublie, si ce n'est le cœur, qu'il consigne au gouverneur. Cet enfant était un gros cochon brutal qu'il s'efforçait de polir et d'en faire un homme de cour, un homme à bonnes fortunes, un homme aimable, dont il ne vint jamais à bout. La moitié du dernier tome contient des lettres fort agréables, où il parle de nos affaires et de notre monde, mais trop à la hâte. On traduira certainement ces lettres chez vous, si on l'ose, mais j'en doute fort, car il parle avec on ne peut pas moins de respect de la première personne en France, comme il fait aussi de notre dernier Roi. Il dénigre fort injustement feu M. de Cumberland, et parle très-librement de plusieurs personnes distinguées, entre autres du Maréchal de Richelieu, comme d'un homme fort aimable, et de feu Milord Albemarle, sans leur accorder un brin d'esprit. Il traite le Cardinal de Bernis avec le dernier mépris, et comme il est assez impartial pour les particuliers de l'un et de l'autre pays, Milord Bute n'est pas ménagé ; du reste il vous préfère infinement à sa patrie, mais ce qui me choque surtout, car il parle de mon père avec assez de vérité, c'est qu'il nomme par son nom notre belle et bonne Duchesse† et de Bissy.‡ C'est réellement affreux qu'on imprime des lettres particulières quand elles sont si fraîches. Ce n'est pas la seule femme de condition, française ou anglaise, qui n'est

* L'exemplaire des lettres de Lord Chesterfield ayant appartenu à Walpole, et contenant de nombreuses notes marginales de sa main, est maintenant au British Museum.

† La Duchesse de la Vallière. (Voyez la lettre 473.)

‡ Le manuscrit a "selist," ce qui ne veut rien dire, et provient sans doute d'une erreur de la part du copiste du "cabinet noir." Le passage dont parle Walpole est probablement le suivant, extrait de la lettre de Chesterfield à son fils du 25 mars (vieux style) 1751 :—"J'apprends que Lord Albemarle vous a remis aux mains de Mme de Bissy . . . L'un d'eux au moins vous amènera naturellement à Mme de la Vallière."

qui est en français, ne pourriez-vous pas me l'envoyer ? Cela me ferait plaisir. Louer Mme Dupin, cela est étrange [3] ! passe encore pour Mme de Blot,[4] sa figure, son maintien en imposent ; elle a beaucoup d'admirateurs : je ne la connais pas, mais je connais la plupart de ses juges. Je ne sais ce que c'est que Mme de Caux, je n'en ai jamais entendu parler. Vous êtes très-bien instruit de ce qui regarde M. de Richelieu et Madame la Duchesse de Bourgogne [5] ; ce qu'en dit le Milord est une fable.

Vous vous trompez sur la lecture de M. Texier, la seconde lecture de l'*Indigent* m'a fait autant de plaisir que la première ; mais je lui ai entendu lire une autre pièce qui ne m'en a fait aucun ; demain je lui en entendrai lire une troisième ; mais dans l'*Indigent*, soyez sûr que lui tout seul est la meilleure troupe que nous ayons.

Je ne comprends pas comment vous n'avez pas vos livres. M. Saint-Paul vient de me mander que Milord Stormont avait donné lui-même votre habit de tricot à M. King, qui est parti d'ici il y a dix ou douze jours avec le fils [6] de M. Burke. J'ai écrit par eux à Mme Cholmondeley, je crois qu'elle ne sera pas mécontente de ma lettre.

pas ménagée ; les femme en général sont très-outragées par tout l'ouvrage. Il propose à son polisson Mesdames du Pin, de Caus* et de Blot, et même Mme du Boccage qu'il prend pour une femme de qualité. Il loue à l'excès Mme de Sandwich ; vous n'en serez pas d'accord ; M. de Nivernais comme un modèle. Il fait un caractère fort juste de Milord Bolingbroke et c'est ce qu'il y a de mieux fait. Le Roi de Prusse est son héros ; il dit des vérités de Milord Chatham de côté et d'autre, élève aux cieux Voltaire, mais trouve indignes de lui plusieurs de ses derniers ouvrages. Enfin c'est un livre fort curieux, ridicule à plusieurs égards, et qui fera bien plus de mal que de bien. À propos, il donne hardiment à M. de Richelieu Mme la Duchesse de Bourgogne. J'ai toujours entendu dire qu'il s'était caché à quinze ans sous son lit, et de là mis à la Bastille, mais je n'ai jamais ouï dire qu'on soupconnât la Princesse d'être de moitié. À cet article je ne demande pas de réponse, car je ne suis pas curieux de la chronique scandaleuse. Ce qui vous surprendra après ce que vous venez de lire, c'est qu'on a supprimé force lettres et des portraits de ses contemporains que j'avais la plus grande envie de voir.

On dit que Milord Chatham va se reproduire au parlement pour la question de nos colonies ; je n'en crois rien.

Je chercherai moyen d'envoyer son argent à Mme la Maréchale ; je ne suis en ville que d'aujourd'hui. J'oubliais de vous dire que parmi les lettres de Milord Chesterfield il y en a en français, mais pas les meilleures. Milord Stormont pourra vous les prêter. Elles feront bien parler d'elles, à moins que l'ennui d'en lire les trois quarts ne les étouffe."

[3] "Connaissez-vous Mme Dupin, qui, je m'en souviens, avait de la beauté, et dont j'entends dire qu'elle a de l'esprit et de la lecture ?" (Chesterfield à son fils, le 2 mai 1751.)

[4] "À propos, on m'assure que Mme de Blot, sans avoir des traits, est jolie comme un cœur." (Chesterfield à son fils, le 15 avril 1751.)

[5] Voyez la note 1.

[6] Le jeune Burke était resté à Auxerre pour y étudier la langue française. Son compagnon, le révérend Thomas King, appartenait à une famille bien connue à son père, et qu'il aimait beaucoup.

* Ce nom est orthographié aussi "Case" et "Caux."

Vous m'aviez mandé à l'occasion de mes idées de mariage pour Mlle Churchill *qu'elle était prête à prendre des arrangements bien différents.* Si elle avait été en France et catholique, j'aurais jugé qu'elle allait entrer dans un couvent.

Nous n'avons point encore reçu les comptes de Couty, apparemment qu'il nous apprendra le prix de la bouilloire. L'Idole est plus idole que jamais, elle va à Chanteloup les premiers jours du mois prochain, ne connaissant point du tout la grand'maman ; mais elle est fort dévouée à la sœur, à qui elle a fait une cour très-assidue. Cette sœur, soupant chez moi, fit de grands éloges de son esprit, et surtout sur ce qu'il était *naturel.* Je ne dis mot, mais quand je fus en particulier, je lui dis qu'elle s'était méprise, et que sûrement elle avait voulu dire *surnaturel.* Je ne sais si je vous ai conté que la Maréchale de Luxembourg me disant qu'elle était engagée à cette sœur par des serments antiques et solennels, je dis "Oh ! antiques, non." Vous savez, je crois, que cet attachement ou plutôt cette passion n'est survenue que depuis la disgrâce.

N'en voilà-t-il pas bien assez ?

Je soupe ce soir avec la Maréchale de Mirepoix ; elle n'est point encore décidée pour une maison, mais je ne crois pas qu'elle en prenne dans le faubourg.

Ne sachant plus que lire, j'ai repris Corneille ; *Cinna* m'a enlevée, et *Polyeucte* m'a fait plaisir ; nos auteurs sont des mirmidons en comparaison, et je préfère Corneille, malgré ses défauts, à nos tragiques les plus corrects.[7] Nous comptâmes hier, l'Abbé Barthélemy et moi, combien il y avait aujourd'hui d'auteurs de tragédie vivants : vous ne le croirez pas, il y en a soixante-trois, dont plus des trois quarts des pièces out été jouées, et toutes imprimées.

Quand vous aurez lu l'*Épitre* du neveu [8] de M. Schuwalof

[7] M. Walpole répondit :—"J'admire aussi Corneille, mais j'aime mieux *Phèdre*, *Britannicus* et *Athalie*. Je vous ai dit que *Mithridate* et *Iphigénie* ne me plaisaient point, ni *Zaïre*. J'aime *Mahomet*, et *Alzire*, et *Sémiramis*. Pour vos auteurs tragiques actuels, si l'on doit juger sur tous ceux que j'ai lus, je les crois au-dessous de la plus mauvaise pièce de Corneille. Molière me charme ; j'aime infiniment aussi *l'Enfant prodigue*, et *le Préjugé à la mode*, et *l'Homme du jour*. Mais je vous avoue que je préfère infiniment à tous, les bonnes parties de Shakespeare. Il possédait également la nature et le merveilleux. Racine savait tout ce que l'art peut faire, Corneille ce que l'éducation et les mœurs d'un siècle outré peuvent faire faire aux hommes. Voltaire a plus de génie que d'art, mais me paraît moins original que Corneille, moins élégant que Racine. Shakespeare était également grand tragique et grand comique. Il envisageait tout ce que les grandes passions sont capables de faire, ou de sentir, et toutes les nuances des plus petites dans la vie privée." (B.)

[8] Le Comte André Schuwalof.

à Ninon, vous me manderez si vous voulez que je vous envoie la réponse de Ninon par M. Dorat. Il lut, jeudi dernier, chez moi, sa nouvelle comédie, le *Célibataire*.

Les pièces des soixante-trois auteurs ne sont que des tragédies, dont il y en a tels qui en ont fait plusieurs ; les comédies n'y sont point comprises. Jamais, non, jamais il n'y a eu tant d'esprit, et, vous pouvez en conclure, si peu de goût : oh ! pour le coup, en voilà assez.

LETTRE 459

Ce dimanche 24 avril 1774.

Il est presque sûr que les choses sur lesquelles je compte le plus n'arrivent point, j'aurais parié mille contre un que j'aurais reçu aujourd'hui une lettre ; il y a un courrier, et il ne m'en apporte point. Cela ne m'empêche pas de vous écrire pour vous dire que j'ai reçu les caisses, que ce qu'elles contenaient était très-bien emballé, et que je vous renouvelle mes remercîments. Je suis impatiente d'apprendre l'arrivée de vos livres, et de votre habit, apparemment que mercredi j'en aurai des nouvelles.

Pont-de-Veyle est moins mal, j'espère qu'il est hors de danger, mais c'est aujourd'hui le quinzième jour de sa maladie, et il a encore de la fièvre. Je la crois putride, les médecins disent humorale. Je passe une partie des après-dîners chez lui, c'est un soin que je lui dois, mais qui me dérange un peu.

Je soupai hier chez votre ambassadeur, avec la tribu Trudaine, c'est-à-dire avec le mari et la femme et tous leurs complaisants, qui étaient au nombre de huit ou neuf. Ma bande était plus petite, c'étaient les Necker et leur bonne amie Mme de Marchais [1] ; cette dernière prétend m'aimer à la folie ; il n y a point d'attentions qu'elle n'ait pour moi ni de soins qu'elle ne me rende, elle veut me conquérir ; ce n'est pas une grande victoire,

LETTRE 459.—Inédite.

[1] Élisabeth-Josèphe de la Borde, Baronne de Marchais, remarquable par sa petite taille, son visage expressif et ses yeux brillants. Sa personne minuscule était généralement couronnée d'une coiffure des plus imposantes dimensions. Mme de Marchais était une actrice amateur des plus accomplies. En 1781 elle épousa le Comte d'Angevilliers, surintendant des bâtiments du Roi, qui lui avait été longtemps et passionnément dévoué. Néanmoins, ils se séparèrent avec beaucoup de sang-froid quand la Révolution éclata. Le Comte émigra et ne revint jamais en France ; cependant sa femme resta sans péril à Versailles, où elle mourut en 1808.

mais telle est son ambition. On a beau dire, on est toujours flatté de plaire ; je ne suis point insensible à ses empressements.

Voltaire n'en a plus pour moi, il a envoyé à tout le monde hors à moi une petite brochure, vers et prose ; je vous envoie les vers,[2] la prose est des notes qui auraient été trop longues à copier, et qui ne vous auraient pas fait grand plaisir.

P.S. à 9 heures du soir.

J'ai vu cet après-dîner M. le Chevalier Jerningham, qui m'a remis les livres pour M. le Président de Cotte, et la lettre de change pour Mme de Mirepoix. Il m'a donné de fort bonnes nouvelles de votre santé.

LETTRE 460

Paris, ce mercredi 27.

Wiart est très-étonné que vous n'ayez pas reçu les trois petits volumes du l'ordre du Saint-Esprit. Est-ce à Londres qu'on a fouillé la caisse ? Elle ne l'a point été ici, elle a été plombée en présence de Wiart. Quoiqu'il en soit, cette perte est aisée a réparer, on va en faire une nouvelle édition.

Pont-de-Veyle est toujours malade, c'est une manière de fièvre putride. Les médecins la nomment fièvre humorale ; il est d'une faiblesse extrême, c'est aujourd'hui le dix-huitième jour de sa maladie ; je crains bien de le perdre, c'est un malheur qui m'est propre de ne pouvoir conserver d'amis ; la mort, l'exil, mille circonstances guère moins fâcheuses, me les font perdre.

Je vis avant-hier le Chevalier de Jerningham, il m'a remis les brochures et la lettre de change. Le Président de Cotte vous est très-obligé. Si vous désirez quelques médailles du règne de Louis XIV, il sera charmé de vous les donner. Je n'ai point vu Mme de Mirepoix et n'ai pu encore lui remettre sa lettre de change.

Ne vous inquiétez point de l'embarras que me peut causer votre petit monsieur, ce sera toujours avec plaisir que je m'occuperai de toutes les choses que vous me recommandez.

J'ai du rhume et du catarrhe dans la tête qui m'offusquent l'esprit, ainsi je finis.

[2] Ces vers ne se trouvent plus avec le manuscrit.

LETTRE 460.—Inédite.

LETTRE 461

Ce samedi 30 avril 1774.

Votre dernière lettre est très-consolante, je vous en dois bien des remercîments, mais je dois vous demander en même temps bien des pardons de vous avoir forcé à l'écrire.

M. de Pont-de-Veyle heureusement est guéri ; il sera en état de faire ce que vous désirez pour votre jeune homme ; cette affaire ne peut manquer de réussir, j'aurais indépendamment de Pont-de-Veyle le crédit nécessaire pour cela.

Nous sommes ici dans de grandes alarmes ; le Roi a la petite vérole ; cette nouvelle est peu intéressante pour vous, mais vous devez comprendre qu'elle l'est infiniment pour bien des gens.

Les leçons que vous me donnez me font une telle impression qu'elles m'ôtent pour l'instant l'usage de sentir et même de penser.

Couty est ici ; il vous portera les quatre derniers volumes de la *Rivalité*.

Ce dimanche matin.

J'avais quelque envie d'attendre le départ de Couty pour faire partir cette lettre. J'ai relu la vôtre dans le dessein d'ajouter à la mienne, mais j'abandonne ce projet ; je vous dirai seulement que je n'ai pas celui de changer de place, et que toutes mes pensées sont très-conformes aux vôtres ; que je ne balancerais pas d'aller à Chanteloup, où je suis désirée, si je croyais m'y plaire ; que je sais très-bien qu'à mon âge je devrais être indifférente, insensible, et même dure, et ne pas chercher dans les autres ce qui n'est qu'une vraie chimère, comme vous le dites fort bien. Je suis encore d'accord avec vous, qu'on augmente ses malheurs en s'imaginant de trouver de la consolation à s'en plaindre ; vous me le faites éprouver, ainsi soyez sûr qu'à l'avenir je vous épargnerai cet ennui.

L'état du Roi est toujours fort inquiétant, mais les anecdotes de notre cour ne vous amuseraient pas autant que celles de Louis XIV.

Je ne vous réponds point sur les jugements que vous portez de nos auteurs ; je n'en juge que par sentiment, et vous par raisonnement, d'où il ne peut pas résulter une grande conformité.

Ne me faites plus de remercîments, ne me parlez plus de

Lettre 461.—Incomplète dans les éditions précédentes.

reconnaissance, c'est moi qui vous en dois ; quand vous me donnez une occasion de vous rendre service, c'est une marque de confiance que vous m'accordez, et c'est la seule faveur à laquelle je prétends.

J'allais oublier de vous dire que la grand'maman, dans sa dernière lettre, me demande de vos nouvelles ; elle me charge de vous faire souvenir d'elle, parce qu'elle se souvient beaucoup de vous et vous aime toujours.

LETTRE 462

Ce dimanche 8 mai, à deux heures.

Je n'attends point l'arrivée du facteur pour vous écrire ; quand je ne devrais point recevoir de vos nouvelles, je ne pense pas devoir ne vous pas mander des nôtres. Celles qui nous occupent aujourd'hui sont, à bien des égards, généralement intéressantes. Vous avez su que la petite vérole du Roi se déclara entre onze heures et minuit, le vendredi 30. Les premiers jours, il eut beaucoup d'assoupissement, tous les remèdes ont eu de bons effets, les vésicatoires surtout. Les médecins qui le traitent sont Bordeu, Lorry, Lemonnier, Lassone ; il y en a encore plusieurs autres qui le voient, ainsi que ses chirurgiens, La Martinière et Andouillé. Le mardi au soir 4 de la maladie, il demanda Mme du Barry ; il eut avec elle une courte conversation, et le lendemain elle partit à quatre heures pour Rueil, avec la maîtresse de la maison,[1] la Vicomtesse sa nièce, et Mlle du Barry sa belle-sœur. J'allai ce jour-là souper à Versailles ; je rendis une visite à la Maréchale[2] ; je me trouvai un peu mal après souper, non pour la fatigue du voyage, mais pour avoir bu ou mangé quelque chose qui me fit mal ; ce ne fut rien, je partis à minuit avec l'Idole qui m'avait voiturée ; elle est plus sublime que jamais. Depuis ce jour, la maladie a suivi doucement et lentement son cours. Hier samedi, qui était le 8, il a demandé et reçu les sacrements, à sept heures du matin. Ne se sentant pas la force de parler lui-même, il chargea son grand aumônier, qui l'avait administré, de parler pour lui, lequel dit à l'assemblée : " Messieurs, le Roi m'ordonne de vous dire (ne pouvant parler lui-même) qu'il se repent de ses péchés, et que, s'il a scandalisé

LETTRE 462.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Duchesse d'Aiguillon.

[2] De Mirepoix.

son peuple, il en est bien fâché ; qu'il est dans la ferme résolution de rentrer dans les voies de sa jeunesse, et d'employer tout ce qui lui reste de vie à défendre la religion."

Voici le dernier bulletin :

Du 8, à huit heures du matin.

" Le redoublement a commencé plus tard hier au soir, et a augmenté par degrés pendant la nuit ; sa marche a été modérée, et Sa Majesté a bien dormi jusqu'à cinq heures et demie, auquel temps le pouls s'est fort élevé, la chaleur augmentée, et il est survenu quelques moments de délire. Ces accidents ont diminué à la suite de quelques efforts pour vomir, et des mouvements d'entrailles ; la suppuration ne paraît point avoir été ralentie, les vésicatoires vont bien."

Je ne rendis, le mercredi, à la Maréchale qu'une très-courte visite ; je soupai chez M. de Beauvau ; je reçois de lui journellement toutes sortes de marques d'amitié et d'attention.

Pont-de-Veyle est guéri, mais sa faiblesse est si grande qu'elle ne lui permettra peut-être pas de sortir de longtemps.

La Maréchale de Luxembourg est encore à Chanteloup, elle n'en reviendra que dans dix ou douze jours ; à son retour elle ira en passer autant à Montmorency.

Les Caraman partent mardi pour Roissy. Dans ce moment-ci Paris est désert, tout le monde est à Versailles. Je ne fermerai ma lettre qu'à sept heures du soir.

À trois heures et demie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 1er mai ; je dirai tantôt à Pont-de-Veyle l'intérêt que vous prenez à lui.

Je vous remercie de nouveau de celui que vous prenez à mon amusement ; je n'ai jamais été dans la disposition de me mettre dans un couvent ; mais je sens que cette disposition conviendrait fort à mon âge et à mon état, et je suis fâchée que mon goût m'en éloigne.

Mme de Marchais vous déplairait beaucoup quoiqu'elle ait de l'esprit. Je reçois avec plaisir les marques de son amitié, sa situation ne me permettra jamais de beaucoup vivre avec elle, son mari est un des premiers des valets de chambre du Roi ; il reste toujours à Versailles, il déteste Paris, elle n'y vient qu'en passant. Mme Necker est son intime amie. M. Necker me plaît beaucoup ; il a de l'esprit, de la gaîté, et de la simplicité, mais de toutes mes connaissances celle qui me convient le mieux, ce sont les Caraman. Ils vont être absents pendant six mois,

peut-être irai-je passer quelques jours chez eux dans le courant de l'été, mais je n'aime point en m'éveillant à me trouver hors de chez moi.

Je ne comprends pas bien le parti que vous pouvez tirer de ces quatres lunes dont les habitants ont quatre paires d'yeux.[3] Mon imagination n'est pas encore assez exaltée pour s'amuser ni s'occuper des idées extravagantes, subtiles et sublimes ; je suis toujours terre à terre, et je n'ai d'esprit que par le sentiment : j'entends par sentiment ce que mes sens me font sentir et connaître ; ma tête, mon âme, mon esprit, ne vont point par-delà.

Je crois ma correspondance avec Voltaire absolument finie ; je n'aime point à écrire, et moins j'ai de choses à faire, moins j'ai de pensées, et plus de paresse. On a grand tort de juger des autres par soi-même ; il n'y a presque personne qui se ressemble, chacun en naissant a apporté sa façon d'être ; les réflexions, l'expérience ne changent point le caractére, elles font qu'on s'afflige de n'en avoir pas reçu un plus heureux ; on le combat, on croit même dans quelque occasion l'avoir vaincu, mais on est bientôt détrompé. Je ne croirai jamais, quoi que vous en puissiez dire, que les chimères, les rêveries puissent véritablement amuser. Si c'est votre façon d'être, j'avoue que je n'ai aucun rapport avec vous sur cela ; le merveilleux est mon antipode ; j'y préférerais le plat. Il y a un livre qui a pour titre le *Maintenoniana :* c'est un recueil de tout ce qu'on a dit de Mme de Maintenon ; on n'est point fâché de se le rappeler. Cette femme avait beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et de caractère ; elle pouvait bien n'être pas aimable, elle avait peu ou point de sensibilité ; je m'étonne qu'elle fût sujette à l'ennui.

À huit heures de soir.

Les uns disent que cela va beaucoup mieux, et les autres beaucoup plus mal.

[3] Ceci a rapport au passage suivant de la lettre de M. Walpole :—" Pline (*L'Histoire naturelle*) m'amuse beaucoup. Je n'en avais jamais lu que des morceaux, à cause de l'obligation de fouiller un dictionnaire. Il parle de tout, et au moins n'ennuie point. Le traducteur est bien commentateur. Pline m'a suggéré une idée bien folle, dont je veux vous faire part, faute d'autre matière. Vous savez, n'est-ce pas, que Jupiter planète a quatre satellites, ou lunes ? Eh bien, je me figure un berger, qui, dans une pastorale, parle de ces quatre lunes-là. Je vais plus loin : je me suis imaginé que dans ce monde-là, tout est dans une proportion quadruple ; par conséquent, qu'une belle femme a quatre paires d'yeux, et ainsi du reste. Vous voyez qu'un tel système fournit plus que les pygmées et les géants de Gulliver." (B.)

LETTRE 463

Ce mercredi 11 mai 1774.

Voilà bien des nouvelles. Le Roi mourut hier à trois heures après midi. Le Roi, son successeur, ses deux frères, et leurs femmes, partirent à six heures pour Choisy ; ils occupent le grand château, et les trois Mesdames, qui n'ont point quitté le feu Roi, sont établies dans le petit. Tous ceux qui auront à parler au Roi s'adresseront à la Reine, jusqu'à ce que l'époque soit donnée par le Roi qu'on puisse lui parler à lui-même ; il est déjà décidé que, pour les ministres, il les verra au bout des neuf jours. M. de Beauvau, qui est de quartier, est à Paris ; il a remis son bâton à M. de Tingry, et il le reprendra quand le Roi aura signifié le jour qu'il reverra ceux qui entraient dans la chambre de son grand-père. Vous pouvez juger combien de conjectures, de spéculations ! Pour moi, je n'en fais point ; après avoir pleuré le défunt Roi, je ressens tant soit peu de joie de l'espérance (qui ne peut être mal fondée) de revoir incessamment les exilés.[1] J'ai encore un plaisir peut-être plus grand : M. de Beauvau, l'homme du monde le plus estimable, et le plus digne d'être aimé, immédiatement après la mort du Roi, monta chez sa sœur, la Maréchale,[2] et l'embrassant, lui dit : " Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais." La pauvre Maréchale avait besoin de cette consolation.

J'aurais eu hier au soir à souper les Beauvau, si je n'avais pas été engagée chez les Necker à Saint-Ouen ; je les aurai ce soir. J'ai écrit ce matin à la Maréchale pour lui proposer d'y venir ; elle n'a point fait réponse par écrit, et a fait dire verbalement qu'elle y viendrait ; je n'ai pas d'autres sûretés. C'est pour moi une grande joie que cette réconciliation ; hier quand je l'appris, j'en eus une si grande émotion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Cette façon d'être est bien ridicule, c'est un grand travers à quelqu'un de mon âge, mais qu'y puis-je faire ? D'ailleurs tous mes amis me la passent, et ne se scandalisent pas de ma sensibilité.

Je continuerai ma gazette. On dit que le Roi sera porté de-

Lettre 463.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Duc et la Duchesse de Choiseul.

[2] La Maréchale de Mirepoix, qui s'était trouvée constamment dans la société de Mme du Barry, et qui s'était, à ce sujet, brouillée avec son frère et sa belle-sœur, le Prince de Beauvau et la Princesse. (B.)

main à Saint-Denis ; je ne sais pas quelle cérémonie on fera. Je vous manderai tout cela.

On dit que la dame [3] est encore à Rueil, on ne sait où elle ira. Notre bon Schuwalof l'appelle toujours Mme *Barbari*.

Adieu, jusqu'à dimanche.

P.S.—Si votre petit danseur n'est pas encore parti ne le faites partir que dans un mois, parce qu'il n'y aura point de spectacles d'ici à ce temps-là, et que les directeurs seront à la campagne. C'est Pont-de-Veyle qui me charge de vous donner ce conseil, et de vous faire bien des compliments de sa part ; il ne se porte pas encore trop bien.

LETTRE 464

Ce dimanche 15 mai, à deux heures.

Je n'attends pas le facteur, et je reprends la suite des nouvelles. Mercredi, Madame la Princesse de Conti alla à Choisy, et demanda au Roi le retour de son fils. La réponse du Roi, qui était alors avec la Reine, fut que, par respect pour la mémoire du feu Roi, il ne devait changer précipitamment ce qu'il avait décidé. Sur cela, Madame la Princesse de Conti répliqua qu'il était d'un bon Roi d'examiner les motifs qui avaient décidé son fils au parti auquel il s'était décidé, et sur ce point, le Roi répliqua qu'il ne manquerait pas de faire cet examen. Alors, la Princesse proposa d'expliquer lesdits motifs ; et comme la Reine offrit de se retirer, Mme de Conti ajouta qu'elle craindrait d'être importune au Roi dans le moment actuel, qu'elle ne voulait point abuser de ses bontés, et s'en alla : et moi j'ajoute qu'elle fit très-bien. Cette conversation éloigne un peu mes espérances ; je crains que le retour de mes amis ne soit pas prochain.

Jeudi, le Roi accorda les grandes entrées à ses douze menins, grâce très-singulière ; et il n'y avait, sous le feu Roi, que celle qu'on avait par ses charges.

L'Évêque de Chartres fut nommé grand aumônier de la Reine ; c'est le frère du Duc de Fleury. L'Évêque de Nancy, Abbé de Sabran, premier aumônier de la Reine ; Lieutaud, premier

[3] Mme du Barry.

LETTRE 464.—Incomplète dans les éditions précédentes.

médecin du Roi ; Lassone en survivance ; M. de Paulmy, chancelier de la Reine. Ordre à tous les du Barry de ne se point présenter à la cour. Lettre de cachet pour enfermer le grand du Barry à Vincennes, et le conduire ensuite à la citadelle de Perpignan ; mais il s'est évadé, et sera peut-être à Londres plus tôt que cette lettre. Je ne me souviens plus si dans ma dernière je vous ai mandé que Mme du Barry, le mercredi, avait eu ordre de se rendre au couvent du Pont-aux-Dames, avec défense d'y voir personne ; depuis cela on lui a permis de voir ses belles-sœurs et nièces. Mais voici la plus grande nouvelle de toutes. Jeudi au soir, M. de la Vrillière fut porter à M. de Maurepas [1] cette lettre du Roi :—

" Dans la juste douleur qui m'accable, et que je partage avec tout le royaume, j'ai de grands devoirs à remplir ; je suis Roi, ce nom renferme bien des obligations ; mais je n'ai que vingt ans, et je n'ai pas les connaissances qui me sont nécessaires ; je ne puis pas travailler avec les ministres, tous ayant vu le Roi pendant sa maladie ; la certitude que j'ai de votre probité, et de votre profonde connaissance des affaires, m'engage à vous prier de m'aider de vos conseils ; venez donc le plus tôt qu'il vous sera possible."

Le lendemain matin vendredi, M. de Maurepas arriva à Choisy, eut une audience de cinq quarts d'heure, fut très-bien reçu de la Reine, et très-fêté de Mesdames ; il revint coucher à Paris ; il est retourné ce matin à Choisy, et Mme de Maurepas revint vendredi de Pontchartrain. Si j'apprends quelque chose de plus, je l'ajouterai. Voilà le facteur qui arrive, il m'apporte une lettre ; je l'ouvre avec quelque crainte.

J'ai eu tort d'avoir peur ; votre lettre est très-bien ; vous avez très-bien jugé : le 11 était le jour le plus critique, il a été en effet celui de la mort.

Je doute que le Beaumarchais vous fasse autant de plaisir à voir, qu'il vous en a fait à le lire ; avant ses mémoires, il passait pour un homme de mauvaise compagnie.

Vous trouverez dans la *Rivalité* des endroits fort agréables, fort intéressants, et même assez beaux, mais il y a bien des inutilités ennuyeuses. Les *Voyages* de Montaigne paraissent ; le *Discours préliminaire* m'a plu, mais je crois que les *Voyages*,

[1] Maurepas avait été disgracié et banni de la cour depuis 1749, pour avoir chanté, à un souper, quelques couplets de Pont-de-Veyle, sur Mme de Pompadour. Il était maintenant ministre et à la tête du conseil des finances.

dont je n'ai lu que cinquante pages, n'étaient pas dignes d'être donnés au public.

Je crois vous avoir mandé que je devais donner à souper le mercredi à Mmes de Beauvau et de Mirepoix ; cela a été fait, et ce souper pourrait faire une scène de comédie de Dufresny, *La Réconciliation normande*, excepté cependant la fausseté : la froideur fut extrême. Le Prince va demain au Port-à-l'Anglois dîner chez sa sœur ; si je me porte assez bien, je serai de la partie.

Pont-de-Veyle, quoique guéri, ne sort point encore ; sa faiblesse est extrême.

J'ai reçu hier des nouvelles de la grand'maman ; je ne crois pas que, quand on leur accorderait leur rappel, elle en profitât pour revenir avant cet hiver, ce qui me contrariera beaucoup.

J'oubliais, parmi mes nouvelles, de vous dire que le contrôleur général, ainsi que tous les autres ministres, ira jeudi à Choisy ; qu'il portera un mémoire de projet de retranchement pour soixante-sept millions.

On ne doute point que la Bellissima [2] ne se retire incessamment. La Comtesse de Gramont, qui était exilée de la cour, a été rappelée ; elle exerce actuellement sa charge de dame du palais.

Mme de Luxembourg n'est point encore de retour de Chanteloup, je l'attends avec impatience.

J'aurai demain à souper Mme de Beauvau, mais pas le Prince ; je crois qu'il restera au Port-à-l'Anglois toute la soirée, mais j'aurai l'Archevêque, l'ambassadeur de Naples,[3] M. de Guines, et encore quelques autres dont je ne me souviens pas ; je m'aperçois très-sensiblement que je perds la mémoire.

Le Roi doit aller à Versailles passer quatre jours, pour recevoir tous les compliments ; il habitera dans son logement de Dauphin. De là il ira à Compiègne, où il restera trois mois ; ensuite il ira à Marly, et puis à Choisy, d'où il partira pour Fontainebleau ; on dit qu'il en reviendra vers la fin de novembre.

S'il y a quelque chose de nouveau d'ici à mercredi, je vous le manderai.

[2] Mme de Forcalquier.

[3] Le Marquis Caraccioli.

LETTRE 465

Paris, ce 18 mai 1774.

Je vais vous copier ce que l'Abbé Barthélemy m'écrit :—

"Je ne sais d'où vient lorsque vous me parlâtes de la médaille de M. Walpole je ne vous en marquai point de curiosité. Je me le reproche aujourd'hui, et je vous prie d'obtenir de lui des éclaircissements sur cette médaille. Quel est son poids? Comment elle lui est parvenue? Et si l'on n'a aucun soupçon sur son authenticité? Il disait que cette médaille était d'or et qu'elle représente Auguste ou Antoine au revers d'Octavie.[1] Je lui aurai beaucoup d'obligation s'il veut satisfaire ma curiosité. Je ne vous en aurai pas moins si vous avez la bonté de l'assurer de mon respect et de mon attachement."

Votre petit homme est arrivé. Je le menai hier chez Pont-de-Veyle, il est content de sa figure, c'est un maître de langue qui est son interprète. Pont-de-Veyle lui a dit d'aller chez Rebel ou Le Berton,[2] qui sont les directeurs de l'Opéra. Il lui a dit de porter la lettre qu'il m'a rendue ; ils verront le cas que vous faites, et les louanges que vous donnez à notre théâtre, ce qui ne peut faire qu'un très-bon effet. Si vous aviez reçu ma lettre plus tôt, le petit homme serait arrivé plus tard. Nous serons encore près d'un mois sans spectacle, mais il ne perdra point son temps, il apprendra notre langue et fréquentera un de nos anciens danseurs nommé Lany, qu'il a déjà vu et qui lui a déjà donné quelques conseils ou leçons.

Nous avons deux de nos Princesses qui ont la petite vérole.[3] L'éruption de Madame Adélaïde se fit avant-hier entre onze heures et minuit, et de Madame Sophie hier matin. Le Roi est à la Meute et a laissé les Princesses ses tantes à Choisy.

Comme cette lettre ne partira que lundi, elle pourra avoir bien des additions.

Ce dimanche 22, à 3 heures après midi.

Pour reprendre le fil des nouvelles il faudrait être plus au fait que je ne le suis de tout ce qui se passe. M. de Beauvau a repris le bâton jeudi dernier et n'a point repris la plume ; je n'apprends rien que par les gens qui vont et viennent chez moi, et j'ajoute peu de foi à tout ce qu'on débite. Il y eut jeudi conseil d'État, et le lendemain conseil de dépêche, où M. de Maure-

Lettre 465.—Inédite.

[1] Dans sa *Description de Strawberry-Hill* Walpole décrit ainsi cette médaille :— "Médaille d'or de Marc-Antoine ; au revers, la tête d'Octavie, la seule connue, ce qui rend cette médaille du plus haut prix." (*Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, p. 450.)

[2] Dans le manuscrit, "Le Breton."

[3] Mesdames, les filles de Louis XV, avaient pris la petite vérole en soignant leur père dans sa dernière maladie.

pas assista. Le voyage de Compiègne est retardé de quelques jours. Il ne sera pas avant le 8 du mois prochain. La cour restera à la Meute jusqu'au moment du départ pour Compiègne. Le Roi a travaillé avec tous les ministres en particulier. On disait hier que M. de la Vrillière était malade.

On n'a des bulletins des trois tantes du Roi que les après-dîners. Hier cela n'allait pas mal, on croyait que Madame Victoire allait aussi avoir la petite vérole ; je vous manderai ce que j'en apprendrai dans le cours de la journée. Excepté cet article je crois que je n'aurai rien à vous apprendre avant que l'on ne soit à Compiègne.

Je soupai hier au Port-à-l'Anglois chez la Maréchale ; je compte y retourner mardi avec Mme de Luxembourg. Je ne sais quel jour j'irai à Roissy leur rendre visite, et je suis bien plus incertaine du temps où j'irai faire un petit séjour. Je ne puis me déterminer à découcher ; peut-être prendrai-je le temps que Mme de Mirepoix y sera, elle y doit passer quelques jours ; j'espère qu'alors mon pauvre ami Pont-de-Veyle sera tout à fait guéri ; j'aurais quelque peine à m'éloigner de lui, je vais le voir tous les jours, et les soins que je lui rends lui sont agréables. Quoique sa maladie paraisse finie, elle a des suites qui m'inquiètent ; il a le dévoiement, il est d'une grande faiblesse. Je serais fort affligée de le perdre, je ne puis douter de son attachement, c'est la personne sur qui je compte le plus, parce qu'il m'aime autant qu'il est capable d'aimer.

Je suis fort touchée de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ne prévois pas qu'il puisse arriver aucun changement dans ma situation, soit en mal soit en bien. On ne parle point encore d'aucun retour d'exilés, c'est ce que j'attends avec le plus d'impatience. Mais quoiqu'il arrive je suis sûre de ne point revoir la grand'maman avant l'hiver prochain.

Je suis fort bien avec Milady Marie Coke, je la vois assez souvent, elle est fort mécontente de l'Idole ; d'ailleurs je ne sais point avec qui elle vit. Ce qui est de singulier c'est qu'elle ne m'a pas nommé votre nom, ni moi à elle. Mme de Cambis et elle se sont fait mutuellement beaucoup de coquetteries ; elles soupèrent ensemble chez moi avant-hier avec toute la Russie.

Je n'ai point vu Mme de Marchais depuis tous nos grands événements. Elle est restée à Versailles auprès de son mari ; son frère M. de la Borde [4] a ordre de ne plus paraître à la cour,

[4] Jean-Benjamin de la Borde, qui avait été premier valet de chambre de Louis XV.

je ne doute pas qu'elle n'en soit fort affligée. Elle prétend avoir beaucoup d'amitié pour moi ; j'en ai beaucoup de reconnaissance, mais il n'en resultera pas je crois une grande liaison.

J'appris l'autre jour par une lettre de Mme Greville que M. Craufurd avait actuellement la passion des échecs. Je suis bien étonnée que Mme Cholmondeley n'ait point répondu à une lettre que je lui écrivis par le petit Burke. Je la remerciais de deux livres de thé que je croyais qui venaient d'elle, et qui m'étaient envoyées par Mme Crewe. Si vous la rencontrez, demandez-lui pourquoi je n'entends plus parler d'elle.

À 9 heures du soir.

Le bulletin de Madame Sophie de huit heures du matin n'est pas trop bon, ni celui de Madame Adélaïde. Celui de Madame Victoire dit qu'il a paru quelques boutons. On a donné a M. de Maurepas le logement qu'avait Mlle du Barry dans le château, à côté de celui de Mme du Barry ; on y a ajouté quelques pièces. Celui de Mme du Barry est donné au nommé Thierry,[5] qui était premier valet de chambre du Dauphin. Le Roi a donné le Petit Trianon à la Reine ; cette Princesse est adorée et tout ce qu'on en raconte doit en effet la rendre adorable. Le Roi ne veut point qu'on paye le joyeux avènement,[6] qui est un objet, dit-on, de cinquante-quatre millions.

LETTRE 466

Paris, ce 29 mai 1774.

Il serait fort heureux que les lettres fussent ouvertes à la poste comme vous paraissez le croire ; votre dernière me procurerait des biens infinis. Mais je ne pense pas que Louis XVI puisse jamais savoir que j'existe, et je n'ai pas l'ambition qu'il l'apprenne. On ne parle point du retour de mes amis, voilà tout ce qui m'intéresse. Je ne cherche point de protecteurs à la cour ; il n'y a nulle apparence que Monsieur de Toulouse y ait une place. Mme de Forcalquier n'a point quitté. Le mari de Mme du Barry est le frère de celui qu'on appelle le grand du

[5] Favori de Louis XVI, qui le créa Baron. Il resta fidèle à son maître, et fut victime des massacres de septembre.

[6] " C'était l'usage que le nouveau maître d'un royaume, d'une seigneurie, ou d'un évêché reçût au moment de sa prise de possession quelque don gratuit de ses subordonnés . . . Les rois de France, jusques y compris Louis XV, ont perçu cet impôt très-exactement." (L.L.)

Lettre 466.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Barry ; et il s'appelle Guillaume. Le Vicomte est le fils du grand du Barry. Voilà tout ce que vous me paraissez curieux de savoir. Je souhaite que vous ayez beaucoup de plaisir à votre campagne.

Quand vous prendrez la peine de m'écrire, ne vous gênez point à faire une lettre ostensible ; elles sont inutiles pour ma fortune et mon bonheur, et elles me font médiocrement de plaisir.

Je doute que les *Voyages* de Montaigne puissent vous plaire. Je vous les enverrai par Milady Marie Coke. Elle ne m'a pas encore proféré votre nom, et quand je lui remettrai ces *Voyages* ce sera la première fois que je lui aurai nommé le vôtre. Je me flatte que vous devez être content de la tournure qu'a prise notre connaissance. Vous ne m'accuserez plus d'affectation ; n'en ayez point à votre tour en me prodiguant des marques d'intérêt sur des choses qui ne m'intéressent point.

On ne sait point encore le temps du sacre du Roi. La Reine n'est point encore couronnée ; aucune dame n'est admise à cette cérémonie. J'ai un livre qui contient soixante-quatorze estampes de toutes les cérémonies du sacre de Louis XV, avec le nom, et la description des habits de tous ceux qui y représentaient, et qui y avaient des fonctions. Ce livre est extrêmement grand ; je doute que Milady Marie Coke veuille s'en charger. Si vous avez quelque autre occasion, mandez-le-moi ; je vous l'enverrai en avancement d'hoirie.

Le Roi ni les Princes ne se feront point inoculer ; il est des préventions impossibles à détruire.

J'espère que vous n'aurez point la goutte.

Je vous félicite du calme dont vous jouissez. C'est un bel exemple pour qui a vingt ans plus que vous.

LETTRE 467

Je comptais vous envoyer cet édit par la poste, mais le départ de Milady Marie Coke me détermine à le faire partir avec les livres. La marge n'en aurait pas été coupée si j'avais su vous l'envoyer par cette voie. Je crois que vous en serez content.

M. de Beauvau a obtenu la survivance de sa charge de

LETTRE 467.—Inédite.

capitaine des gardes pour son gendre le Prince de Poix, qui n'a que vingt-un ans.

On ne doute point du renvoi de MM. d'Aiguillon et de la Vrillière. On ne fait que des conjectures sur les successeurs. Il n'est pas encore question du rappel des exilés. Le Maurepas n'augmente point en crédit ; le Roi paraît vouloir être plus instruit avant de se déclarer, il y entre aussi du respect pour son prédécesseur.

Je crois vous avoir mandé la réconciliation des deux belles-sœurs.[1]

Est-ce que vous avez quelque annonce de goutte ? J'en suis inquiète.

LETTRE 468

Paris, ce dimanche 5 juin 1774.

Vous me divertissez par le soin continuel que vous prenez de m'assurer que vous êtes incorrigible ; croiriez-vous encore que j'aie le dessein de vous corriger ? Oh ! non, c'est un projet tout à fait abandonné ; vous êtes fort bien comme vous êtes : et j'en suis fort contente. Pourquoi croyez-vous que je voudrais que le petit Craufurd changeât de manière d'être ? Vous dites qu'il m'est fort attaché, je lui en suis fort obligée et certainement je ne lui en demanderai aucune preuve.

Je vous ai envoyé par la Milady les *Voyages* de Montaigne, et le premier édit de ce règne ; elle me fit dire qu'elle partait et j'envoyai mon paquet chez elle ; c'est une femme qui me paraît bien médiocre. Je vois rarement votre ambassadeur, mais il me plaît assez, il a de la douceur, de la noblesse, et du piquant et toutes les apparences d'un fort honnête homme.

J'ai déjà trouvé quelque agrément dans la réconciliation des deux belles-sœurs, et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est la satisfaction qu'en reçoit le Prince. Ce Prince est véritablement mon ami ; ses attentions sont suivies ; ce qui me surprend, c'est qu'elles ont l'apparence du goût et de l'amitié ; je suis et je serai toute ma vie plus sensible qu'il ne faudrait l'être ; c'est peut-être un effet d'amour-propre ; mais il faut vous dire des nouvelles.

M. d'Aiguillon donna sa démission jeudi au soir ; il n'est point encore remplacé ; on a donné, en attendant, à M. Bertin

[1] La Princesse de Beauvau et la Maréchale de Mirepoix.

LETTRE 468.—Incomplète dans les éditions précédentes.

le portefeuille des affaires étrangères. La Bellissima a donné sa démission le même jour que M. d'Aiguillon ; elle est remplacée par la Duchesse de Quintin. Les trois Princesses sont guéries ; le Roi ne les verra qu'à Compiègne. Il reçoit aujourd'hui, à la Meute, la députation du Parlement, de la Chambre des comptes, de la Cour des monnaies, de l'Académie. Il va demain à Versailles pour faire lever le scellé du cabinet du feu Roi ; la Reine lui donnera à dîner au Petit Trianon qui lui appartient. Les jours suivants, il recevra tout le monde ; les femmes seront en grand habit ; et le 13, il partira de la Meute pour se rendre à Compiègne, où il restera jusqu'à la fin du mois d'août ; j'espère que, pendant ce séjour, il sera question du rappel de mes amis.

Je ne parlerai à l'Abbé de votre médaille que quand j'aurai reçu vos dernières instructions.

LETTRE 469

Ce lundi 6 juin, à six heures du matin.

Quelque peu curieux que vous soyez de nos nouvelles, j'imagine que vous aimez mieux qu'on vous mande celles du jour que celles qui auraient une semaine d'ancienneté. Je vous dirai donc que le Roi nomma hier au soir le Chevalier du Muy, secrétaire d'État de la guerre, et M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères ; vous savez qu'il est notre ambassadeur à Stockholm, et en attendant son retour, M. Bertin a le portefeuille. Voici les réponses du Roi et de la Reine au Parlement :—

LE ROI.

"Je reçois avec plaisir les respects de mon Parlement ; qu'il continue de remplir ses fonctions avec zèle et avec intégrité, il peut compter sur ma protection et ma bienveillance."

LA REINE.

"Vous travaillez pour l'autorité du Roi et pour la fortune et l'intérêt de ses sujets ; vous devez compter sur mes sentiments toujours."

Je crois vous avoir mandé que M. de Beauvau a obtenu pour le Prince de Poix, son gendre, la survivance de sa charge de capitaine des gardes ; il n'a que vingt et un ans. Vous ne m'avez point mandé que M. de Conway [1] allait je ne sais où. Votre

LETTRE 469.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Dans le manuscrit "Kanoé."—Conway quitta l'Angleterre durant l'été de 1774. Il traversa l'Allemagne et l'Autriche, où il assista aux revues annuelles des troupes prussiennes et autrichiennes. En octobre il rejoignit sa femme et sa fille à Paris, où il passa l'hiver en leur compagnie.

comparaison des Anglais aux chats est très-juste, excepté que les chats ne se glorifient pas d'être chats ; je n'ai pas besoin de M. de Buffon pour connaître leur caractère et savoir qu'ils ont des griffes [2] ; je sais la différence qu'il y a d'eux aux petits chiens. Je compte pour toujours m'en tenir à ceux-ci ; j'en ai un charmant, et ce n'est point une parabole.

LETTRE 470

Ce mercredi 8 juin 1774.

Voilà encore une nouvelle commission que je vais prendre la liberté de vous donner, malgré le désir que j'ai de ne vous pas être importune. Le hasard m'a fait voir Monsieur le Duc d'Orléans, il est fort goutteux ; ou lui dit que l'on usait de bottines en Angleterre, dont on se trouvait fort bien, que j'avais un ami qui en faisait usage. Il était difficile de ne pas offrir à lui en faire venir. Je vous serai donc fort obligée si vous voulez bien m'en envoyer par la première occasion.

La cour n'a produit aucune nouvelle depuis les dernières que je vous ai mandées.

LETTRE 471

Ce dimanche 19 juin 1774.

Si vous avez reçu une lettre de moi qui vous ait déplu, elle n'était pas d'un genre à vous faire craindre qu'elle pût avoir des suites. Je ne vous dirai point ce qui me porta à l'écrire, l'excuse vous paraîtrait peut-être pire que la faute. Vous me ferez plaisir de l'oublier et de ne rien craindre pour l'avenir.

M. de Choiseul vint à Paris dimanche passé, il fut fort bien reçu à la cour où il fut le lundi à dix heures du matin. Il dîna chez Mme du Châtelet, soupa chez Mme de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup ; il n'a pas eu le temps de me voir. Son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre.

[2] M. Walpole avait dit :—" Je ne sais si on peut faire d'un Français tout ce qu'on veut, mais je sais très-bien qu'on peut arriver à changer le naturel d'un chat aussi facilement que celui d'un Anglais. Soyez donc sûre que d'un chat vous ne ferez jamais un chien. Demandez à Buffon : il vous dira que si vous contrariez un chat, il s'enfuira, que d'autres vous égratigneront, et c'est la plus mauvaise espèce, quoique peut-être pas la plus incorrigible." (B.)

LETTRE 470.—Inédite.

LETTRE 471.—Inédite.

Le Roi et ses frères sont établis à Marly depuis vendredi, ils furent tous inoculés hier à neuf heures du matin.

Le voyage de Compiègne est remis aux premiers jours du mois d'août.

J'ai reçu une grande lettre de Monsieur le Duc de Richmond par un M. Isard qui doit, avec madame sa femme, passer quelque temps ici. Il me les recommande, je ne les ai point encore vus, dès que j'aurai reçu leur visite je répondrai à Monsieur le Duc de Richmond ; dites-le lui, je vous prie, si vous avez occasion de le voir, et assurez-le que j'aurai toutes les attentions possibles pour M. et Mme Isard ; je les dois voir aujourd'hui.

Je veux me flatter que vous répondrez à cette lettre et que votre réponse ne me causera point de chagrin ; en vérité je n'en ai pas besoin et je puis dire ce dicton : *je n'ai pas besoin de fort hiver.*

Aurez-vous la bonté de m'envoyer des bottines ?

Avez-vous reçu les *Voyages* de Montaigne ? Voulez-vous le livre d'estampes du sacre de Louis XV ? Je ne l'ai pris que pour vous.

LETTRE 472

Ce mercredi 22 juin 1774, à 9 heures du matin.

Par votre lettre d'hier, qui est du 13, j'ai lieu de croire qu'il y en peut avoir une de perdue. Vous me mandez que vous m'avez parlé dans la précédente de M. Conway. Vous ne m'en avez pas dit un mot dans votre lettre du 31 mai que je reçus le 5 juin. Selon votre usage ordinaire j'aurais dû en recevoir le 12 de ce mois une du 7, et le courrier de ce jour-là ne m'apporta rien. Celle d'hier m'est venue par le courrier de l'ambassadeur et me surprit agréablement, parce que n'en ayant pas reçu le dimanche, comme c'est l'ordinaire, je ne savais plus ce que cela voulait dire, et deux ordinaires sans avoir de vos nouvelles m'inquiètent un peu, je l'avoue, sur votre santé.

Je suis fort aise du plaisir que vous donne votre campagne, mais je ne suis pas sans crainte que l'air, qui, à ce qu'on dit, y est fort humide, ne vous ramène la goutte.

Vous aurez été bien étonné de la demande des bottines, c'est une occasion de faire une sorte de cour à Monsieur le Duc d'Orléans ; ce n'est pas que je compte jamais le voir, mais c'est le meilleur

LETTRE 472.—Inédite.

homme du monde et je me suis fort intéressée à ce qu'il a fait pour son bonheur ; il l'a su, et m'en sait bon gré.

D'où vient ne m'avez-vous point parlé de l'édit que je vous ai envoyé ? Est-ce que le style ne vous en aurait pas plu ? J'aime que vous me disiez votre goût.

Je vous ai mandé le retour de M. de Choiseul, sa course ici. La grand'maman est très-fâchée qu'il ne m'ait point vue ; elle persiste à vouloir me persuader de l'aller trouver dans le mois d'août, où elle sera toute seule, parce que son mari ira à Barèges où est Mme de Gramont. Je n'en ferai rien. Deux années de plus rendent ces sortes d'entreprises bien plus difficiles, et je pourrais dire impossibles. Je la reverrai à Paris. Ce ne sera que dans le mois de décembre, cela est bien long, mais on est encore trop heureux quand on aperçoit un but, et qu'on conserve de l'espérance.

Vos fêtes sont admirables. J'aime le mot de Lindor.

Nos inoculations cheminent bien, nous sommes aujourd'hui au cinquième jour ; l'éruption ne tardera pas.

On a mis au bas de la statue d'Henri IV ce mot en grand caractère :—*Resurrexit.*[1] On l'a laissé deux jours. Un quidam inconnu a fait ces vers et les a mis au-dessous :—

" D'Henri ressuscité j'aime assez le bon mot,
Mais pour me décider j'attends la poule au pot."

Vous savez sans doute le mot d'Henri IV qui voulait que tous ses paysans devinssent assez à leur aise pour avoir une poule dans leur pot tous les dimanches.

Je vous envoie des vers dont je vous prie de me dire votre avis.

Voici une lettre pour Monsieur le Duc de Richmond ; je ne sais point son adresse.

Il faut vous dire que ces vers ont été faits pour une personne qui désirait avoir des vers que La Harpe a faits sur l'édit que vous avez vu ; un homme s'offrit de les faire avoir, et le lendemain il lui envoya ces vers-ci. Vous serez le maître de remplir les trois étoiles.

" Heureux qui fait des vers que * * *[2] désire,
Celui-là par le Pinde est sans doute avoué.
De la critique amère à son aise il peut rire;
Vous plaire vaut cent fois l'honneur d'être loué.

[1] Allusion au jeune Roi. Walpole écrit dans une lettre à Mann du 10 juillet 1774 :— " Le Roi est adoré, et s'est fait décerner le plus beau des compliments : un inconnu a écrit sous la statue d'Henri IV, *Resurrexit.*" (*Lettres*, tome ix, p. 15.)

[2] Du Deffand, sans doute.

En beaux alexandrins l'auteur de *Mélanie*
    Chante le bonheur des Français ;
    Un édit parlant de bienfaits,
    A droit d'inspirer le génie
Et les bons rois sans doute en charmant l'univers,
Même en les aimant peu méritent de bons vers.
Notre jeune Titus aime qu'on parle en prose,
Il prise plus, dit-on, un épi qu'une rose ;
Tant pis pour nos bosquets, tant mieux pour nos moissons,
Quoique les moissonneurs fassent cas des chansons.
Hélas ! tout a son prix quand tout est à sa place ;
La gaîté, la raison, et la force et la grâce
Sont tous des dons sacrés par le ciel départis,
Qui sans se nuire en peuvent être assortis.
    Le ciel ordonne à la campagne
De se parer de fleurs, de se couvrir de fruits ;
Les fruits multiplieront sous les yeux de Louis,
Les fleurs couronneraient son auguste compagne,
Et toutes les saisons respecteront les lis.
    La Harpe fait donc bien de chanter leur clémence,
De célébrer en vers le bonheur de la France.
Mais s'il chante jamais le don de plaire à tous,
L'art de dire en un mot tout ce qu'un mot peut dire,
À la Reine du goût s'il consacre sa lyre,
Tous ses accords seront pour vous.

À 5 heures après midi.

Je reçois votre lettre du 15, elle annonce des bottines. Je ne sais si le Prince en fera beaucoup d'usage ; il eut plus de politesse que de confiance à sa manière d'accepter quand je lui en fis l'offre.

Je ferai copier l'instruction que vous donnez, j'y joindrai l'effet que vous en éprouvez, mais il y aurait un meilleur moyen d'en convaincre. Le Prince n'est pas si malade que vous, mais il n'est pas de beaucoup plus jeune, il est gros comme un muid. Je ferai donner ces bottines à Mme de Montesson. Je ne sais s'il en fera usage, si elles le guériraient, mais ce que je sais et ce que je vous prie de savoir c'est qu'on ne peut être plus reconnaissante que moi.

Je remets à une autre fois à de vous parler de M. de Guines.

LETTRE 473

Ce dimanche 26 juin 1774.

Je vais répondre à toutes vos questions ; il y en a une dans vos lettres précédentes à laquelle je n'ai pas répondu. Mme de Quintin est la fille du Duc de Lorges, sœur de la Vicomtesse de Choiseul, belle-fille de M. de Praslin, et femme du fils de la Marquise de Durfort, l'amie de la grand'maman. Elle s'appelait la Comtesse de Lorges, et on la titra l'année passée, quand elle partit avec Mme de Forcalquier pour aller recevoir Madame la Comtesse d'Artois.

Les inoculés vont fort bien : l'éruption commença hier.

Je vous ai rendu compte du voyage de M. de Choiseul ici, je n'ai pas eu lieu d'en être contente ; je le suis infiniment de la grand'maman, ainsi que du grand Abbé. Je viens de leur écrire tout à l'heure ce que vous me mandez pour eux, je ne les reverrai qu'au mois de décembre.

On ne parle point encore du retour du petit Comte,[1] ce qui me fâche beaucoup. Pont-de-Veyle se porte mieux, il sort depuis sept ou huit jours, mais il est d'une grande faiblesse. La Sanadona se conduit toujours fort bien avec moi, elle est plus en 'praslinage' que jamais, elle est le bel esprit de cette société. Les Duchesses du Carrousel me demandent souvent de vos nouvelles, je les vois souvent. La fille part jeudi pour Bourbonne, en son absence je verrai plus souvent la mère, qui est toujours belle et bonne. M. d'Aiguillon est encore ici ; il partira pour Véret quand l'effet de l'inoculation sera passé ; il garde sa charge de capitaine des chevau-légers. Tous les ministres sont établis à Versailles, d'où ils viennent travailler avec le Roi ; il n'y a que M. de Maurepas qui soit logé à Marly, et cela ne *signifie* rien ; il n'y a rien de *signifiant* jusqu'à ce moment-ci, chacun a sa brigue et sa cabale ; il n'y a que l'*Almanach de Liège* qui puisse nous dire ce qui arrivera. Avez-vous su la prédiction qu'il y avait dans cet almanach pour le mois d'avril ?

Monsieur le Prince de Conti n'a point vu le Roi : sa réconciliation tient à des affaires générales auxquelles on travaille, et qui ne sont pas faciles à arranger ; il se porte bien. L'Idole et sa belle-fille sont établies dans une maison qu'elles ont à Auteuil ; Mme de Lauzun va s'y faire inoculer, quoiqu'elle l'ait déjà été, mais ç'a été par Gatti, et c'est compté pour rien.

LETTRE 473.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Comte de Broglie, exilé par Louis XV.

Mme de Luxembourg ne se porte point bien, elle a un rhume affreux. J'en suis inquiète, c'est la personne de qui je suis la plus contente et dont les attentions pour moi sont les plus suivies. La Maréchale de Mirepoix est encore toute en l'air, elle change de maison. Je ne sais point encore quelle sera la forme de sa vie, je prévois qu'elle se livrera au gros jeu. J'ai acquis de nouvelles connaissances dont je fais assez d'usage, Mme de Marchais et les Necker. Je vois quelques diplomatiques et quelques évêques. J'aurais l'air d'être votre singe si je vous parlais de mon chien, mais je crois que, sans dessein de vous imiter, j'ai pour lui une aussi forte passion que celle que vous avez eue pour Rosette. Je le tiens actuellement entre mes bras. Il m'aime à la folie, il tire le plus grand parti de tous mes gens, et a avec chacun d'eux des manières différentes ; il ne veut pas qu'aucun étranger approche de mon tonneau. Il est tout plein d'âme, je m'occupe excessivement de lui, il n'a encore que dix mois et demi, mais son esprit dévance de beaucoup son âge.

Voltaire a écrit à la grand'maman, qui ne lui a pas répondu ; il m'a écrit aussi, et m'a envoyé un petit imprimé, l'éloge de Louis XV, très-plat ; notre commerce est très-languissant, je le laisse tomber très-volontiers ; je n'aime point à ecrire, vous n'êtes pas payé pour le croire, car je vous accable de lettres.

Je vous remercie de vos bottines, je ne les ai point encore reçues.

Je vous ai adressé une lettre pour M. de Richmond ; celle que j'ai reçue de lui est parfaitement bien, et en vérité dans le goût de celles de Pline, qui est ma lecture du moment : ne m'en avez-vous pas dit, il y a quelque temps, beaucoup de bien [2] ? Il y a beaucoup à en dire, j'en suis charmée, c'est dommage qu'il y en ait si peu. Nous avons une feuille périodique, qui a pour titre, *Gazette de littérature ;* il y a toujours une petite pièce de vers ; toutes les lettres que je vous écris y ressemblent. La petite pièce que vous aurez aujourd'hui est sur un de nos ministres qui tient bon.[3]

" Ministre sans talent ainsi que sans vertu,
Couvert d'ignominie autant qu'on le peut être,
Retire-toi donc ! Qu'attends-tu ?
Qu'on te jette par la fenêtre ?"

---

[2] M. Walpole dit dans sa réponse :—" C'était l'histoire de Pline l'oncle que je vous ai dit qui m'amusait, mais médiocrement. Pardonnez si je n'aime pas les lettres du neveu ; elles me paraissent plates, apprêtées, et ne contiennent ni anecdotes, ni nouvelles, ce qui m'amuse uniquement : n'excusez pas les vôtres, surtout quand elles sont longues." (B.)

[3] Le Duc de la Vrillière.

Cette lettre me paraît immense, vous m'en saurez le gré que vous voudrez, mais il n'y a que pour vous que j'en pourrais faire autant.

Est-il vrai que le mariage de Milord Stanley [4] est rompu? Nous avons ici Milord Dalrymple, à qui il ne manque rien qu'un peu d'âme ; il a de l'esprit, de la douceur, de la politesse, infiniment de complaisance pour moi ; je m'en accommode fort, quoiqu'il m'ennuie quelquefois.

Votre ambassadeur ne fait nul cas de moi, il est absolument livré aux Trudaine, cela ne m'empêche pas de lui trouver de l'esprit et assez de grâces, je le préférerais au Caraccioli ; celui-ci est à Naples, dont il ne reviendra que dans six ou sept mois.

Je ne sais pas si vous reverrez M. de Guines, le changement de ministre lui est avantageux ; il serait ravi de retourner chez vous. Il soupera mardi chez moi avec toute l'Angleterre, les Milords Stormont et Dalrymple, les protégés de M. de Richmond, M. et Mme Isard, et deux de leurs amis que je ne connais pas. En voilà assez. Adieu.

J'oubliais de vous parler de M. Conway ; est-il parti ? Où va-t-il ? Milady Ailesbury [5] est-elle avec lui ? Mme Damer est-elle avec eux ? Dans quel temps seront-ils à Paris ? Prévenez-moi de tout cela je vous prie ; je me fais un plaisir de voir M. Conway, c'est ce que vous aimez le mieux.

LETTRE 474

Ce dimanche 3 juillet 1744.

Les bottines sont arrivées ; je réitère mes remercîments ; en les envoyant j'y joindrai la manière de s'en servir. Cette lettre n'a point été perdue. Il n'y aurait pas eu grand mal que celle que je reçus hier l'eût été.

Le Comte de Broglio est rappelé, je compte le voir à la fin de cette semaine.

[4] Edward Smith-Stanley, Lord Stanley, petit-fils du onzième Comte de Derby, auquel il succéda en 1776. En juin 1774 Lord Stanley épousa Lady Elizabeth Hamilton, fille de la belle Elizabeth Gunning de par son premier mariage avec le Duc de Hamilton. Le mariage de la fille fut malheureuse ; sa liaison avec le Duc de Dorset était, selon Walpole, connue de tous (*Lettres*, tome x, p. 367), et elle resta séparée de son mari pendant de longues années. Lord Derby, d'autre part, ne faisait pas mystère de son attachement pour l'actrice, Miss Farren, qu'il épousa en 1797, à la mort de sa femme.

[5] Caroline Campbell, Comtesse douairière d'Ailesbury, femme de Conway.

LETTRE 474.—Inédite.

Les inoculations ont eu tout le succès qu'on désirait, tout le monde se porte bien.

Vous voilà donc une nièce [1] de plus ?

J'ai reçu une lettre de Voltaire, elle est très-raisonnable ; je l'enverrai à Chanteloup.

Le papier ne me manque pas comme à vous, mais ainsi que vous je manque de matière. Adieu, bon jour.

LETTRE 475

Paris, ce samedi 9 juillet 1774.

"*Il est bien vrai que je suis difficile ; je sais bien mieux ce que je n'aime point que ce qui me plaît.*"

Voilà un trait de votre lettre qui explique tout ce qui se passe entre nous. Vous ne saisissez jamais avec moi que ce que vous appelez des fautes et des torts, et ne daignez pas remarquer l'attention que j'ai à éviter ce que je sais qui peut vous déplaire. Il est vrai que j'ai envoyé Couty savoir comment vous vous portiez ; j'avais été quinze jours sans savoir de vos nouvelles ; de plus, il devait venir à Paris, j'étais bien aise qu'il pût vous voir avant. C'est une faute, je l'avoue ; ce n'est pas être entièrement corrigée, mais vous conviendrez que je suis en bon train. Je suis persuadée que vous ouvrez actuellement mes lettres sans terreur, et que vous avouerez que je ne vous dis rien de ce que vous imaginez ou pouvez imaginer que je désire ; je vous surprendrais si je vous disais que je ne sais pas moi-même ce que je désire. Je trouve tant de danger à vous parler de vous et de moi que je n'ose hasarder de vous dire ce qui peut-être vous contenterait beaucoup.

Il est certain qu'il y ait une de vos lettres perdues, parce que je n'ai point reçu celle où vous me faisiez le détail de M Conway ; celle-là devait être de la fin de mai ou du commencement de juin. Je serai fort aise de voir M. Conway, et je n'espère point du tout que vous accompagniez ses dames ; le temps de leur voyage n'est pas celui qu'il vous convenait de prendre (par rapport à votre goutte). Si vous aviez eu le dessein de venir ici, je prévois

[1] La Princesse Caroline-Auguste-Marie, deuxième fille de la Duchesse de Gloucester, née le 24 juin 1774, morte le 14 mars 1775.

Lettre 475.—Incomplète dans les éditions précédentes.

que vous n'y viendrez jamais. Je ne m'en plaindrai point, soyez-en sûr, et vous n'aurez point à souffrir de la différence de mon caractère au vôtre.

Je viens de recevoir une lettre de Barèges, de Mme de Gramont, pleine de politesse et d'amitié ; elle excuse son frère, sollicite mon pardon de ce qu'il ne m'a point vue dans les vingt-quatre heures qu'il a été à Paris ; enfin elle n'oublie rien de ce qui peut satisfaire ma vanité ; mais tout cela m'importe fort peu : excepté les premiers mouvements d'amour-propre, on apprécie bientôt toutes ces sortes de choses à leur juste valeur.

Le petit Comte de Broglio arriva jeudi dernier,[1] il soupa chez moi le soir avec sa femme, sa belle-sœur,[2] Mmes de Mirepoix et de Beauvau, les Archevêques de Toulouse et d'Aix. Son retour me fait plaisir ; ce n'est pas que je l'aime, mais il est gai, il a de la grâce et m'amuse.

Je ne crois point vous avoir envoyé les vers de La Harpe. Ceux que je vous ai envoyés sont d'un M. Pezay,[3] et c'est ce qu'il a fait de plus joli. Ce trait,

"Notre jeune Titus aime qu'on parle en prose,
Il prise plus, dit-on, un épi qu'une rose :
Tant pis pour nos bosquets, tant mieux pour nos moissons...."

ce trait, dis-je, a paru joli à tout le monde ; j'ai dû être très-contente des quatre derniers vers ; mais apparemment ce qui est agréable dans une nation ne l'est pas dans une autre.

Vous aurez appris la mort de Mme de Valentinois ; vous ne vous souciez guère de savoir son testament ; cependant, comme elle avait plus de quarante mille écus de rente à disposer, il a excité la curiosité de tout le monde. Elle fait la Duchesse de Fitzjames sa légataire universelle, et substitue le tout au Marquis de Fitzjames et à ses enfants. La Marquise de Fitzjames est fille de M. de Thiard, qui était son ancien et meilleur ami ; elle laisse à celui-ci un diamant de cent mille francs ; sa jolie maison de Passy à M. de Stainville ; vingt mille francs à Mme de Caumont ; autant à Mme de Cambis, qui ne l'avait pas vue depuis six ans, mais qui, avant ce temps-là, avait été son amie. Le testament est de l'année '68. Elle laisse dix mille livres de rente viagère à Boudot, procureur ; six mille à son notaire. Les legs et les dettes montent à trois cent et tant

[1] De son exil à Ruffec. (B.)

[2] La Duchesse de Boufflers.

[3] Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, Marquis de Pezay (1741–77), littérateur.

de mille francs en argent comptant, et vingt-sept ou vingt-huit mille francs de rente viagère.

Ce dimanche.

Je vis hier au soir la Maréchale de Luxembourg, elle était mieux, sa petite-fille [4] commençait à avoir mal à la tête ; je crois vous avoir dit qu'elle était établie chez l'Idole à Auteuil ; j'ai été plusieurs fois y souper. J'irai demain à Roissy pour la seconde fois depuis que les Caraman y sont ; c'est notre bon ami M. Schuwalof qui m'y mènera. Je le trouve un peu ennuyeux ; il n'a nulle inflexion dans la parole, nul mouvement dans l'âme ; ce qu'il dit est une lecture sans ponctuation.

Il faut vous conter une petite histoire qui ne vous déplaira pas. Un jeune homme ayant acheté une charge de conseiller au Parlement, y prit sa place un jour qu'on y devait juger une cause. L'usage, à ce qu'on dit, est que le dernier reçu opine le premier. Quand on en vint à prendre les voix, le jeune homme ne disait mot. Le premier Président lui dit : " Eh bien ! Monsieur, qu'opinez-vous ? "—" *Moi, Monsieur, je ne qu'opine point, c'est à ces Messieurs à qu'opiner ; quand ils auront qu'opiné, je qu'opinerai après eux.*"

Vous ne voulez donc pas me répondre sur les estampes du sacre de Louis XV ? Le proverbe est : Qui ne dit mot consent ; ainsi, si je trouve une occasion de vous les faire tenir, vous les recevrez.

Vous ne savez pas un regret que j'ai, c'est de ce que vous ne verrez pas mon chien, je suis sûre que vous le trouveriez charmant.

Nous avons cent ouvriers chez nous, on a jeté tous les bâtiments qui sont à main droite de la cour, par terre. On dit que tout sera réédifié avant l'hiver, mais j'en doute.

Tout ce que vous me mandez de la famille Fox [5] est déplorable, cette pauvre Milady Holland est bien heureuse de mourir, il faut que sa belle-fille [6] ait bien de la vertu ; quel mari, quel beau-frère ! Quelle différence d'eux à Milord Ossory ! Il me semble que c'est ce que vous aimez le mieux et vous avez bien raison. Je me souviens de l'avoir trouvé parfaitement aimable ; le petit

[4] Mme de Lauzun, qui venait d'être inoculée.

[5] Walpole écrit dans une lettre à Mann du 10 juillet 1774 :—" Lord Holland est mort enfin, et Lady Holland est sur le point de mourir. Ses fils seraient encore à leur aise s'ils n'étaient pas *ses* fils à lui ; mais il a gâté si complètement les deux aînés, qu'ils se croiraient des bigots s'ils allaient montrer du bon sens." (*Lettres*, tome ix, p. 15.)

[6] Lady Mary Fox, devenue Lady Holland par la mort de son beau-père ; Mme du Deffand l'avait connue à Paris.

Craufurd l'aimait alors à la folie, je ne sais ce qui en est actuellement ; s'il n'est pas inconstant il y a du moins de grandes lacunes dans ses amitiés ; il vient d'écrire une grande lettre à Mme de Roncherolles, toute remplie de tendresses pour moi ; il dit qu'il viendra ici si je lui écris que je le désire, je suis bien certaine qu'il n'en fera rien, mais je le mets à l'épreuve. Oh non ! il ne viendra point, je dirai à son occasion comme feu Monsieur le Duc de Charost disait après avoir perdu au piquet quatre louis et un petit écu, " Que je suis malheureux, mais ce n'est point le petit écu qui me fâche ! "

J'ai donné dans un grand panneau, en pensant que c'étaient les lettres de Pline le jeune qui vous plaisaient ; j'en étais étonnée : elles ne sont pas absolument de mon goût, mais je croyais avoir tort ; j'y ai trouvé plusieurs belles pensées que j'ai même crayonnées ; enfin je soumettais mon goût au vôtre, et dans cette idée, je leur ai donné des louanges. Je vois que vous n'en donnez point à l'édit que je vous ai envoyé ; pourquoi ne me pas dire naturellement que le style ne vous en plaît pas ? Pourquoi me ménager sur ces sortes de choses ? Vous me rompez en visière sur tant d'autres ! Croyez-moi, ne vous contraignez sur rien, votre vérité est ce qui me plaît le plus en vous, et qui vous distingue le plus de tous les autres hommes.

Il ne paraît plus rien de nouveau que des épigrammes assez drôles, mais qui ne peuvent s'envoyer.

L'ami Pont-de-Veyle se rétablit tout doucement ; je n'ai point de meilleur ami ni de plus contrariant ; le pauvre homme ne peut consentir à vieillir, il a tous les goûts de la jeunesse. Les spectacles, les grands soupers sont nécessaires à son bonheur, mais ses jambes, sa poitrine et son estomac n'y sont pas d'accord.

La cour partira entre le 29 et le 1er du mois d'août pour Compiègne, où elle séjournera jusqu'au 1er septembre.

M. de Vergennes arrivera le 20 ou le 25 de ce mois. D'ici à dimanche il y aura peut-être plusieurs nouvelles, mais je ne saurais croire qu'elles vous amusent ; cependant j'en remplirai mes lettres tant que je pourrai. Je voudrais trouver ces mots dans une des vôtres : *Je suis content de vous.*

Le Selwyn me fait faire des compliments par Couty ; remerciez-l'en, je vous prie. Je voudrais qu'il prît fantaisie à un de ses Milords [7] de venir à Paris, c'est le seul moyen qu'il y aurait de le voir.

[7] Lord March et Lord Carlisle, que Selwyn affectionnait beaucoup.

LETTRE 476

Paris, ce dimanche 17 juillet 1774.

Je suis bien dans la disposition de vous donner encore aujourd'hui un bon exemple. J'ai mal aux entrailles, des inquiétudes dans les jambes, et un petit chien qui me fait enrager ; joignez à cela pas un nom propre à vous nommer, à moins que ce ne soit en forme de litanie.

S'il est vrai que mon exemple vous communique mes dispositions, voilà un rapport que j'ai avec vous, malgré votre prétention qu'il n'y en a point entre nous. J'aime les noms propres aussi, je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins ; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherches, sans réflexions ; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire ; enfin, je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et, par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il ? Dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.

Oui, je suis bien aise du retour du petit Comte ; mais il a tant d'affaires, que je ne jouis point de lui. Il ira le mois prochain à Compiègne, et le mois d'après il retournera à son vilain château, dont il ne reviendra qu'après Noël ; alors la grand'-maman sera ici. Cette idée me cause une petite émotion ; je crois que j'aurai du plaisir à la revoir. Je boude toujours son mari, contre lequel je ne suis nullement fâchée ; je ne l'aime pas assez pour cela, mais pour soutenir une certaine dignité, et malheureusement c'est à quoi je ne m'entends guère.

Je fais des connaissances nouvelles autant que je peux ; ce n'est pas en cela que je vous imite ; mais figurez-vous que toute lecture m'ennuie, que je ne puis faire d'autre ouvrage que d'effiler, que dans la solitude je ne puis faire que des réflexions ; à quoi me serviraient-elles en me séquestrant de la société, mon principal objet étant de m'en assurer une agréable ? Les Necker, Mme de Marchais, M. d'Esterhazy, sont des gens très-aimables, qui ont l'air de faire cas de moi. Je ne néglige pas pour cela mes anciennes connaissances, mais mille circonstances produisent des séparations qu'il me convient de remplacer.

LETTRE 476.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Bénissez le ciel, applaudissez-vous de vous suffire à vous-même ; votre *vous-même* vous satisfait, et le mien m'ennuie.

Quand vous aurez Mme Churchill, je vous prie de lui parler de moi, je conserverai toute ma vie pour elle la plus parfaite estime. Je n'entends plus parler de Mme Cholmondeley.

Le pauvre Pont-de-Veyle se rétablit bien lentement.

Mme de Luxembourg a été fort incommodée. Sa petite-fille est à Auteuil chez l'Idole, elle vient d'être inoculée par Sutton,[1] elle l'avait été par Gatti. Dites-moi si chez vous on fait prendre de certaines poudres [2] pendant le temps de l'inoculation ? On suppose ici qu'elles sont charlatanerie.

À 6 heures du soir.

Je reprends cette lettre parce que je ne sais que faire, la Sanadona est allée à la Comédie. Pont-de-Veyle se traîne à l'Opéra-Comique, je suis seule et je n'ai rien à lire.

Je viens de recevoir une lettre de la grand'maman, elle me mande que le Marquis de Castellane la quitte pour retourner dans son pays ; que le grand Abbé viendra peut-être cette semaine à Paris pour consulter les médecins ; elle restera toute seule ; je serais sûre d'être bien reçue, mais cette raison n'est pas suffisante pour me faire changer de place ; il faudrait un miracle pour m'y déterminer, et je n'ai pas assez de foi pour en pouvoir jamais espérer.

Je me flatte que vous êtes actuellement avec M., Madame, et Mlle Churchill, vraisemblablement vous ne les garderez pas longtemps.

Je voudrais savoir si le petit Craufurd est à Londres ; il devait aller en Écosse, et il a mandé à Mme de Roncherolles qu'il nous viendrait voir à son retour si je l'en priais ; j'ai eu la faiblesse de l'en prier, et pour réponse j'aurai la honte d'avoir fait une prière inutile. Adieu, je ne sais plus que vous dire.

[1] L'un des deux frères Sutton, qui étaient des inoculateurs anglais célèbres. Celui qui est cité plus haut se trouvait à Paris au moment de la maladie et de la mort de Louis XV, et avait conseillé l'administration d'une poudre, dont Lady Mary Coke (*Journal*, tome iv, pp. 245–6, 352) parle tantôt comme ayant été la poudre James, tantôt comme ayant été préparée par le frère de Sutton sur une ordonnance privée. Les médecins du Roi ne voulaient pas assumer la responsabilité de donner un remède dont ils ignoraient la composition. Finalement, comme l'état du Roi empirait, Sutton consentit à révéler les ingrédients à l'un des médecins, pourvu qu'il jurerait le secret. Ceci fut fait, mais comme Sutton ne put indiquer les proportions, les docteurs persistèrent dans leur refus, et le Roi mourut.

[2] Sans doute la poudre dont il est question dans la note précédente.

LETTRE 477

Paris, ce 24 juillet 1774.

Je suis content. Voilà trois paroles aussi belles que rares ; et moi, je suis bien aise, et c'est ce qui ne m'arrive pas souvent. Je ne crois point nos lettres aussi ostensibles que vous vous l'imaginez : ce que vous m'écrivez dans cette idée est, je crois, en pure perte.

Il est certain que nos prémices sont d'heureux présages, mais il faut attendre. On vient de renvoyer M. de Boynes, secrétaire d'état de la marine ; sa place est donnée à M. Turgot,[1] que je voyais tous les jours il y a quatorze ou quinze ans, mais avec qui la Lespinasse m'a brouillée,[2] ainsi qu'avec tous les autres encyclopédistes ; il est l'ami intime de M. de Maurepas, à qui il n'est pas douteux qu'il ne doive cette place ; c'est un honnête homme.

La grande nouvelle du jour est la défense que le Roi a faite à Monsieur le Duc d'Orléans et à Monsieur le Duc de Chartres de venir à la cour, pour le refus qu'ils ont fait d'assister mercredi prochain à Saint-Denis pour le catafalque de Louis XV, où ils n'auraient pu se trouver sans rendre le salut au nouveau Parlement, qu'ils ne veulent pas reconnaître. N'inférez pas de cette nouvelle qu'on est décidé à le soutenir. Si je trouve quelque occasion pour vous écrire, j'en profiterai ; cela n'est pas conséquent à ce que je viens de vous dire, mais il faut des réserves à de certains égards, et ne pas s'assujettir à des louanges inutiles.

Ah ! je n'ose pas me flatter que la goutte vous laisse en repos tout l'automne, je me borne à souhaiter que l'accès soit très-léger. J'ai bien peu de mérite aux services que j'ai rendus au protégé de monsieur votre frère ; je suis honteuse de ses remercîments pour ce qui ne m'a donné ni peine ni embarras. Je m'informerai des livres que vous désirez ; il est vrai que je vous trouve des goûts un peu baroques, mais je vous porte bien envie.

LETTRE 477.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Un mois plus tard Turgot reçut le poste de contrôleur général des finances, mais les intrigues de ses ennemis et la faiblesse du Roi amenèrent sa chute en 1776.

[2] Il était de ceux qui assistaient en contrebande aux réunions de Mlle de Lespinasse. Quand celle-ci et Mme du Deffand rompirent toute relation, Turgot choisit de rester fidèle à la plus jeune, et cessa de venir à Saint-Joseph.

Quel bonheur de trouver son amusement dans de pareilles recherches [3] !

Je distribuerai vos compliments ; je vais être bien seule le mois prochain ; jusqu'à la Sanadona me quittera pour aller passer le mois d'août à Praslin. Je suis décidée à ne plus résister l'ennui, c'est-à-dire à ne me plus occuper du soin de l'éviter, de laisser au hasard à décider de tout ; toute personne qui passe soixante-dix ans a tort, et ne doit s'en prendre qu'à elle, de l'ennui qu'elle éprouve.

Si ma lettre est si courte aujourd'hui, c'est que l'heure me presse, et que j'ai du bruit dans la tête qui me rend un peu imbécile.

LETTRE 478

Ce lundi 25e, à 6 heures du matin.

Milord Stormont et M. de Guines étant hier au soir chez moi, et parlant du voyage de M. Conway, dirent qu'il lui fallait conseiller de passer en revenant par Metz ; qu'il faudrait que ce fût avant la fin de septembre, et qu'il avertît à peu près du jour qu'il y passerait, afin qu'on pût lui faire voir la revue et l'exercice des carabiniers, troupes de la plus grande distinction, commandées par M. de Poyanne. S'il suit ce conseil il faudra qu'il mande à Milord Stormont ou à M. de Guines en quel temps il se rendra à Metz, observant qu'il faut que ce soit avant la fin de septembre. Ces messieurs ne sachant où lui écrire pour lui donner cet avis, je m'offris de vous le mander, ce qui fut accepté.

Je ne vous répondis point hier sur la velléité d'un petit voyage ici que votre lettre me laissa entrevoir ; vous ne doutez pas du plaisir que j'en aurais ; mais il y a bien des réflexions à faire pour

[3] Les livres que M. Walpole désirait avoir étaient : *Discours des plus mémorables Faits des Rois et Grands Seigneurs d'Angleterre ;* de plus, un *Traité de la Guide* (sic), et *Description des principales Villes et Châteaux d'Angleterre*, par Jean Bernard, imprimé à Paris, l'an 1579 ; *État de la Maison des Ducs de Bourgogne*, imprimé dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne*, t. II. Voy. le premier tome de la nouvelle édition, de la Croix du Maine, p. 506. Walpole s'exprimait ainsi à l'égard de ces ouvrages :—" Le premier, probablement, ne se trouvera pas ; il excite ma curiosité, par égard à nos anciens châteaux : le second pourrait me fournir des lumières par rapport à Richard III, dont la sœur était Duchesse de Bourgogne, et joua un grand rôle dans ces affaires-là. Ne vous donnez point de peine sur ces bagatelles, qui ne touchent que mon amusement, dont il est très-permis de vous moquer. Vous savez que mes études sont très-baroques ; je ne les défends pas. Ne suffit-il pas d'être sans grands chagrins, quand on peut s'occuper de telles fariboles ?" (B.)

LETTRE 478.—Inédite.

et contre. Je commence par celles qui y sont favorables. Votre goutte ne vous prend pour l'ordinaire qu'à la fin de septembre, vous dites que la mer ne vous est point contraire, qu'elle vous fait quelquefois du bien. En ce cas il pourrait n'y avoir point d'inconvénient à partir tout à l'heure, pour repartir à la fin de septembre. Venons aux raisons qui peuvent vous arrêter : la fatigue, l'ennui du voyage, et peut-être plus encore celui du séjour. Vous vous déplaisez hors de chez vous ; vous n'êtes attiré ici par aucune curiosité ni amusement ; vous y manquerez des commodités, des occupations auxquelles vous êtes accoutumé. Vous dormirez mal, à votre réveil vous vous affligerez de n'être point chez vous ; vous ne pourrez prévoir qu'un vide affreux dans la journée, peut-être n'aurez-vous d'objet que celui de me voir, de passer la journée à côté de mon tonneau, plaisir bien mince, à qui votre complaisance, quelque grande qu'elle puisse être, ne pourra pas vous préserver de l'ennui. Et moi je souffrirai d'en être la cause, et de ne pouvoir y remédier. Voilà ce que ma sincérité m'oblige de vous représenter. J'approuverai le parti que vous prendrez, tel qu'il puisse être ; si c'est de me venir voir, je tâcherais en vain de n'en être pas bien aise ; si c'est de ne point venir, je ne vous condamnerai point, je croirai que vous avez raison, et nous serons comme nous étions auparavant.

Le changement de secrétaire dépend du changement d'heure.

APPENDICES

APPENDICE XV

Traduction du poème de Jean Plokof, Conseiller de Holstein, sur les affaires présentes.[1]

1er.

Aux armes, Princes et Républiques Chrétiens si longtemps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus ; aux armes contre les ennemis de l'Europe ; les usurpateurs du trône des Constantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine, ils vous crient sous le fer victorieux des Russes, venez, achevez de nous détruire.

2ème.

Le Sardanapale de Stamboul endormi dans la mollesse et la barbarie s'est reveillé un moment à la voix de ses insolents satrapes, et de ses prêtres ignorants. Ils lui ont dit, " Viole les droits des nations ; loin de respecter les ambassadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, et ensuite nous instruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Russie parce quelle t'a désobéi."—" Je le veux," a répondu le lourd dominateur des Dardanelles et de Marmora ; ses janissaires et ses sophis sont partis, etc. Il s'est rendormi profondément.

3ème.

Tandis que son âme matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux Georgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères pour assouvir ses désirs sans amour et sa brutalité sans discernement, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes. Il a fait entendre sa voix de la *Neva au Pont Euxin*, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au

[1] Voyez la note 1 de la lettre 250.

bord du Danube, au promontoire du Tenare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois Ménélas. Il a parlé, ce puissant génie, et les barbares enfants du Turquestan ont partout mordu la poussière. Stamboul tremble, la coignée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Asie, et l'Afrique de ses rameaux funestes, et vous resterez tranquilles, vous Princes tant de fois outragés par cette nation farouche. Vous dormirez comme Mustapha, fils de Mahmoud.

4ème.

On ne retrouvera peut-être jamais une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune Empereur des Romains, et lui crie, "Délivrez-moi du joug des Ottomanes." Que ce jeune Prince, qui aime la vertu et la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres, qu'il ait toujours devant les yeux *Vienne* assiegé par un visir, et la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

5ème.

Que le lion de Saint-Marc ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'une Évangile, qu'il coure à sa proie, que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années fendent ses flots par les proues de cent navires; qu'ils reprennent l'île consacré à Vénus, et celle où Minos dicta ses lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

6ème.

La patrie des Thémistocles et des Miltiades secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine, mais elle ne peut encore les briser; n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, qu'une poignée de Monténégrins, une fourmillière, qui osât suivre les traces que cet aigle triomphant nous montre du haut des airs dans son vol impétueux?

7ème.

Les braves Chevaliers du rocher de Malte brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du soleil et des roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aîeul de l'imbécile Mustapha. Les nobles et valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec les bar-

bares, qui ne leur envoient point des consuls de marchands sous le nom d'ambassadeurs pour recevoir des affronts toujours dissimulés ; les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Byzance osent insulter aux tours de Castille ?

8ème.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécile et d'une chevalerie ridicule, les Pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les Chrétiens contre les Musulmans en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule et des bénédictions.

L'éternel arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers et les écuyers pour plaire à leurs dames allassent tous tuer dans le territoire pierreux et stérile de Jérusalem et de Bethléhem, comme s'il importait à Dieu et à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs, ou à des Corosmins.

9ème

Le but secret de ces grands armements était de soumettre l'église grècque à la latine (car il est impie de prier Dieu en grec, il n'entend que le latin). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie et du Grand Caire, elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes, elles appauvrirent ceux mêmes qui croient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

10ème

Princes, il ne s'agit pas ici de croisades ; laissez les ruines de Jérusalem, de Séparvain, de Corésain, de Sodome et de Gomorrhe, chassez Mustapha et partagez. Ses troupes ont été battues, mais elles s'exercent par leur défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu ; si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être ; mais où sont ceux qui savent prévenir et prévoir ?

11ème.

Les politiques disent, nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre ; l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque ; nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres Princes ? Les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer et marchez.

12ème.

Ainsi parlait dans la Chersonèse cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses ; il détestait les Turcs, ennemis de tous les arts ; il déplorait le destin de la Grèce, il gémissait sur la Pologne, qui déchirait ses entrailles de ses mains au lieu de se réunir sous le plus sage et le plus éclairé des Rois ; il chantait en vers germaniques, mais les Grecs n'en surent rien et les confédérés polonais ne l'écoutèrent point.

APPENDICE XVI

Extrait des Registres du Parlement, du deux juillet mil sept cent soixante-dix.[1]

Ce jour la Cour, toutes les chambres assemblées : Vu par ladite Cour le Discours fait par le Chancelier de France à la séance de la Cour tenue à Versailles le quatre avril dernier, les Princes & Pairs y étant, le Roi présidant en icelle : La plainte rendue le 7 dudit mois, par le Procureur Général du Roi en la seconde séance de la Cour à Versailles ; l'Arrêt du jour, qui donne acte de ladite plainte, & ordonne qu'il sera informé des faits y contenus : Les Lettres Patentes publiées au lit de Justice, tenu par ledit Seigneur Roi à Versailles le 27 juin dernier : les Lettres adressées à la Cour par les Princes du Sang Royal le 28 dudit mois : L'information faite par les Commissaires de la Cour en exécution du susdit Arrêt du 7 avril, de laquelle information lecture a été faite en la Cour ledit jour vingt-huit dudit mois.

En considérant, ladite Cour, que les Lettres publiées à Ver-

[1] Voyez la note 1 de la lettre 258.

sailles ledit jour mercredi 27 juin dernier, quelque couleur qu'on ait affecté de leur donner, sont de véritables Lettres d'abolition sous un nom déguisé :

Considérant que lesdites Lettres ne sont point conformes aux charges, puisqu'elles déclarent que les accusés n'ont tenu qu'une conduite irréprochable, tandis qu'au contraire les informations contiennent des commencemens de preuves graves & multipliées de plusieurs délits :

Considérant que, suivant les dispositions des Ordonnances, des Lettres d'abolition ne peuvent avoir d'effet que lorsqu'elles ont été entérinées en la Cour, après délibération sur le vu & examen des charges, & que si elles ne s'y trouvent point conformes, il doit être passé outre au Jugement du Procès : Que telle est la Loi du Royaume, dont la Cour ne peut jamais s'écarter : Qu'ainsi et l'Arrêt du 6 avril qui a reçu la plainte du Procureur Général du Roi contre ledit Duc d'Aiguillon & autres ; & l'information faite en exécution dudit Arrêt, & les charges qui en résultent, subsistent dans toute leur force contre ledit Duc d'Aiguillon, Pair de France : Qu'ainsi le Duc d'Aiguillon se trouve gravement inculpé & prévenu de soupçons, même de faits qui compromettent son honneur :

Considérant que (suivant que le Roi s'en est expliqué par ses Lettres Patentes du 28 mars dernier registrées en la Cour toutes les Chambres assemblées, les Princes & Pairs y séans, le 30 du même mois) la pureté, l'exemption même de tout soupçon sont inséparables de tout Membre de la Cour des Pairs, dont ledit Seigneur Roi est le Chef. Ouïs les Gens du Roi :

La matière mise en déliberation :

Ladite Cour, toutes les chambres assemblées, en sa qualité de Cour des Pairs toujours existante, encore plus spécialement obligée par l'absence forcée des Princes & Pairs d'écarter et prévenir tout ce qui pourrait porter la plus légère atteinte à l'intégrité de l'honneur & dignité de la Pairie & de la Cour des Pairs, a Déclaré & Déclare : Que le Duc d'Aiguillon est, & le tiendra ladite Cour, suivant la Loi, pour inculpé de tous les faits contenus en la plainte du Procureur Général du Roi, reçue par ledit Arrêt du 7 avril dernier rendu par la Cour garnie de Princes & Pairs le Roi séant et présidant en icelle. En conséquence a ordonné & ordonne que ledit Duc d'Aiguillon sera averti de ne point venir prendre sa séance en icelle Cour, & de s'abstenir de faire aucune fonction de Pairie, jusqu'à ce que, par un Jugement

rendu en la Cour des Pairs, dans les formes & avec les solemnités prescrites par les Loix & ordonnances du Royaume que rien ne peut suppléer, il se soit pleinement purgé des soupçons & faits qui entachent son honneur. Ordonné que le présent Arrêt sera imprimé dans le jour, & signifié dans l'heure au Duc d'Aiguillon. Fait en Parlement, toutes les Chambres assemblées, le deux juillet mil sept cent soixante-dix. Collationné Regnault.

Signé, DUFRANC.

À Paris, chez P. G. Simon, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule 1770.

Arrêt du Conseil d'État du Roi, du 3 juillet 1770.
Extrait des Registres du Conseil d'État.

Le Roi s'étant fait rendre compte d'un Arrêt rendu par son Parlement de Paris, le 2 de ce mois, à l'occasion des Lettres Patentes du 27 juin dernier, publiées & enregistrées en présence de Sa Majesté, tenant son Lit de justice ; Sa Majesté aurait reconnu que son Parlement, au mépris desdites Lettres Patentes, s'est permis de délibérer sur des plaintes & procédures que Sa Majesté, dans la pleine conviction de l'innocence du Duc d'Aiguillon, et pour assoupir à jamais des troubles qu'on s'efforce de renouveler & d'entretenir, avait annullées, par la plénitude de son autorité souveraine, & regardé comme non avenues & sur lesquelles Elle avait imposé le silence le plus absolu à son Procureur Général & à tous autres : Que son dit Parlement a entrepris de donner à des dépositions de témoins, un corps & une existence qu'elles n'ont plus, & de leur attribuer la certitude & l'effet qu'elles ne pouvaient pas même avoir auparavant, dans l'état où elles étaient : Et enfin il a osé, hors la présence de Sa Majesté & des Princes & Pairs de son Royaume, tenter de priver un Pair, qui n'a pas même été entendu, des fonctions de la Pairie. Et Sa Majesté ne pouvant trop se hâter de réprimer un pareil attentat, & de faire rentrer son Parlement dans l'obéissance dont il doit l'exemple à ses sujets : Ouï le rapport, & tout considéré ; Le Roi étant en son Conseil, a cassé & annullé, casse et annulle ledit Arrêt, rendu par son Parlement le 2 de ce mois, & tout ce qui s'en est ensuivi & pourrait s'ensuivre, comme contraire auxdites Lettres Patentes du 27 juin dernier, & par-là directement attentatoire à l'autorité de Sa Majesté & au respect

qui Lui est dû : Fait défense à son dit Parlement d'en rendre de semblables à l'avenir. Enjoint au Duc d'Aiguillon, de continuer ses fonctions de Pair de France, à l'effet de quoi le présent Arrêt lui sera notifié de l'ordre de Sa Majesté, ainsi qu'aux Princes & Pairs de son royaume : Ordonne que le présent Arrêt sera imprimé et signifié à son Parlement en la personne de son Greffier en chef. Fait au conseil d'État du Roi, Sa Majesté y étant, tenu au château de Saint-Hubert le trois juillet mil sept cent soixante-dix. Signé PHÉLYPEAUX.

À Paris, de l'imprimerie royale. 1770.

APPENDICE XVII

Séance du Roi en son Parlement de Paris, du lundi trois septembre mil sept cent soixante-dix, du matin.[1]

Messire Étienne-François d'Aligre, Chevalier, Premier.
M. François-de-Paule le Fèvre d'Ormesson.
M. Jean-Baptiste-Gaspard Bochart.
M. Chrétien-François de Lamoignon.
M. Armand-Guillaume-François de Gourgues.
M. Michel-Étienne le Peletier.
M. Omer Joly.

Conseillers de la Grand'Chambre.

MM. Fermé	MM. Dubois.	MM. De Sahuguet.
Gaultier	Noblet.	Pourcheresse.
Pasquier.	Laguillaumie.	Regnault.
Mayneaud.	Boucher	Farjonel.
Bretignières.	Boula.	Le Prestre.
Brochant.	Poitevin.	Roussel.
Degars.	Goissard.	Borry.
Rolland.	Robert.	Sauveur.
Lemée.	Rolland.	De Beze.
Duport.	Pommyer.	Nigon.
Chavannes.	Lenoir.	Goujon.

Ce jour, les Gardes du Roi s'étant saisis des portes, la Cour

[1] Voyez la note 1 de la lettre 265.

instruite que Monsieur le Chancelier arrivait au Parlement, a député pour l'aller recevoir, MM. Pasquier et Lenoir ; ils étaient précédés de deux Huissiers, et ont trouvé M. le Chancelier au milieu de la grand'salle, sous la voûte ; ils se sont mis l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche. M. le Chancelier était accompagné de ses Secrétaires, et ses Gentilshommes & du Lieutenant de la Prévôté de l'hôtel servant près sa personne. Devant lui marchaient les Huissiers de la chancellerie, avec leurs masses ; après lui, MM. Bertier, Meulan, Dufour & de Bonnaire, Maîtres des Requêtes. M. le Chancelier a traversé le parquet, & a pris sa place sur le banc & à la tête de MM. les Présidents, ayant devant lui le bureau de M. le Premier Président. Les Maîtres des Requêtes qui étaient venus avec lui ont passé sur la gauche derrière les bancs, & se sont placés sur un banc étant dans le parquet à main droite de celui de MM. les Présidents, & devant celui où se placent les Conseillers Présidents des Enquêtes & Requêtes.

Quelque temps après, la Cour instruite que le Roi allait arriver, a député pour l'aller recevoir et saluer, MM. les Présidents le Fèvre, Bochart, de Lamoignon & de Gourgues ; MM. Boucher, De Sahuguet, Conseillers-Clercs ; Mayneaud, Laguillaumie, Bretignières & Rolland, Conseillers-Laïcs, précédés de six Huissiers & du premier Huissier. Ils ont trouvé ledit Seigneur Roi, au haut du perron, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle, & l'ont accompagné, le premier Huissier marchant immédiatement devant sa personne.

Sa Majesté était précédé de Monsieur le Duc d'Orléans, de Monsieur le Duc de Chartres, de Monsieur le Prince de Condé, de Monsieur le Comte de Clermont & de Monsieur le Comte de la Marche, Princes du Sang, lesquels ont traversé le parquet, sont montés par le petit degré, et ont pris leurs places ordinaires au haut siège. Sur le reste du même banc, & sur un autre qui avait été mis devant, se sont placés MM. les Ducs de Luynes, de Brissac, de Fronsac, de Villeroy, de Tresmes, d'Aumont, Charost, de Saint-Cloud, Rohan-Rohan, Villars-Brancas, de Valentinois, de Nevers, de Biron, de la Vallière, de Fleury, de Duras, de la Vauguyon, de Praslin, Pairs de France ; lesquels sont entrés par la lanterne du côté du parquet.

Sur le banc à main gauche du Roi, au haut siège, s'est placé Monsieur l'Archevêque Duc de Reims, Pair de France, lequel était entré par la lanterne du côté du greffe.

Le Roi s'étant assis dans son fauteuil & couvert, Monsieur le Chancelier a dit : *Faites sortir les étrangers & fermez les portes.*

Un instant après, Monsieur le Chancelier a dit : *Le Roi ordonne que chacun prenne sa séance.*

Un instant après, Monsieur le Chancelier a dit : *Le Roi permet qu'on se couvre.*

Monsieur le Chancelier étant ensuite monté vers le Roi, agenouillé à ses pieds pour recevoir ses ordres, descendu, remis en sa place, assis et couvert, a dit : *Le Roi ordonne qu'on aille aux Chambres, & qu'on envoie aux Requêtes du Palais.*

MM. Bourrée, le Moyne, de Murard, Hocquart, Angrand, Rolland, Brisson, le Rebours, Chabenat & Anjorrant, Conseillers, Présidents aux Enquêtes & Requêtes ; MM. Nau, Berthelot, Pinterel, Bragelongne, Titon, de Glatigni, Louvel, Dubois, Heron, Chavaudon, Frédy, Roualle, Anjorrant, Choart, Dupuis, Robert, Nouet, Malézieu, de Lattaignant, Bertin, le Roy, Maussion, Nouveau, Lambert, Pasquier, Laguillaumie, Dionis, Gayet, Marquette, Bourgogne, Laguillaumie, Amelot, Michau, Barillon, Dupré, Degars, Radix, Bourgevin, Bruant, Lambert, l'Escalopier, Richard, Hocquart, de Maupeou, Fréteau, Serre, de Bretignières, Forien, Oursin, Blondel, Phelippe, le Pelletier, Savalette, Malon, Tandeau, le Riche, Clément, Perron, d'Outremont, Langlois, Lerebours, Maulnoury, Clément, Mauperche, Masson, Joly de Fleury, Nicolai, Fourmestraux, Brochant, Marquet, Barbier, Dudoyer, Clément, Royer, Desponty, Goujon, Ferrand, de Cotte, de Selle, Cordier, Bourgevin, Fumeron, Oursin, Rollin, Lallemant, Noblet, Tavernier, Dujouanel, Villiers, Conseillers des Enquêtes & Requêtes, sont entrés successivement, & se sont assis & placés en leurs places ordinaires.

Monsieur le Chancelier étant ensuite monté vers le Roi, agenouillé à ses pieds pour recevoir ses ordres ; descendu, remis en sa place ; le Roi ayant ôté et remis son chapeau, a dit :

" Messieurs, mon Chancelier va vous expliquer mes intentions."

Sur quoi Monsieur le Chancelier a dit :

" Messieurs,

Le Roi, après vous avoir fait connaître, par une loi enregistrée en sa présence, qu'il importait au secret et à l'exercice de son administration, ainsi qu'à la tranquillité de sa province

de Bretagne, que l'affaire intentée contre Monsieur le Duc d'Aiguillon, honoré de sa confiance et chargé de ses ordres, demeurât ensevelie dans l'oubli, devait penser que, soumis à ses volontés, vous cesseriez de vous occuper de cette affaire.

Néanmoins, dès le 2 juillet dernier, sur une information anéantie, vous avez rendu un arrêt par lequel, sans autre instruction préalable, sans preuves acquises, et au mépris des règles et des formes judiciaires, vous avez tenté de priver des principales prérogatives de son état un pair du royaume, dont la conduite a été déclarée irréprochable par Sa Majesté elle-même.

Cet arrêt, que Sa Majesté a cassé par celui de son conseil du 3 juillet, qui vous a été signifié en la personne de votre greffier en chef, de l'ordre exprès de Sa Majesté, a été suivi de vos arrêtés des 11 juillet et 1er août, par lesquels vous avez persisté dans l'arrêt du 2 juillet.

Le Roi a écouté vos représentations ; il y a reconnu l'esprit de chaleur et d'animosité qui les a dictées.

Vous avez depuis multiplié les actes contraires aux volontés de Sa Majesté.

Votre exemple a été le principe et la cause d'actes encore plus irréguliers, émanés de quelques autres Parlements.

Sa Majesté veut enfin vous rappeler à l'obéissance qui lui est due ; elle vient vous faire connaître ses intentions, et vous imposer de nouveau le silence le plus absolu.

Elle veut bien effacer jusqu'aux traces de votre conduite passée, et vous ôter les moyens de lui désobéir à l'avenir.

Le Roi ordonne que :

Les pièces envoyées au Parlement de Paris, en conséquence des arrêts du Parlement de Bretagne, des 21, 18 mars et 26 juillet derniers ;

La minute et les grosses de l'arrêt du 7 avril, qui déclarent nulles les informations faites en Bretagne ;

La plainte rendue par le procureur général du Parlement de Paris ;

Celles rendues par Monsieur le Duc d'Aiguillon, MM. de la Chalotais et le nommé Audouard ;

La minute et les grosses de l'information faite à Paris ;

Les conclusions du procureur général ;

Les arrêtés des 9, 26 mai, 26 et 28 juin ;

Les deux arrêtés du 2 juillet ;

L'arrêt dudit jour ;

La signification qui en a été faite à Monsieur le Duc d'Aiguillon ;

Les représentations arrêtées ledit jour ;

Les arrêtés des 11 et 31 juillet ;
Les deux arrêtés du 1er août ;
Ceux des 3, 8, 9 et 21 août dernier,

lui soient remis par les greffiers et ceux qui en sont les dépositaires."

Sur quoi Monsieur le Chancelier ayant appelé successivement Ysabeau, Dufranc, Fremyn et le Ber, ils se sont approchés, et ont remis les pièces ci-dessus mentionnées.

Ensuite, Monsieur le Chancelier, monté vers le Roi, s'est agenouillé à ses pieds pour recevoir ses ordres, redescendu, remis à sa place, assis et couvert, a dit :

" Le Roi ordonne que lesdits actes et procédures, arrêts et arrêtés, soient supprimés de vos registres.

Sa Majesté vous fait défense de tenter de les rétablir en votre greffe par copies ou expéditions, si aucunes existent desdits actes, pièces et procédures, ou par procès-verbaux de réminiscence du contenu desdits actes, pièces et procédures, ou par telle autre manière et forme que ce puisse être.

Sa Majesté ordonne, sous peine de désobéissance, à son premier président et à tout autre président ou officier qui présiderait en son absence, de rompre toute assemblée où il pourrait être question de rétablir, en tout ou en partie, les actes, pièces ou procédures supprimés.

Elle leur défend, sous les mêmes peines, d'assister aux délibérations que vous pourriez tenter de prendre, malgré eux, à ce sujet, et d'en signer les procès-verbaux.

À l'égard de vos représentations, Sa Majesté a vu avec étonnement que vous tentiez d'établir des rapports entre les événements de son règne et des événements malheureux qui devraient être effacés du souvenir de tout bon Français, et auxquels son Parlement ne prit alors que trop de part : Elle veut croire qu'il n'y a que de l'imprudence dans vos expressions.

Sa Majesté persiste dans sa réponse au sujet des défenses qu'Elle a faites aux Princes et aux Pairs ; et quoique ce qui se passe en Bretagne vous soit étranger, Elle veut bien vous dire qu'Elle ne souffrira jamais qu'on renouvelle une procédure que des vues de sagesse et de bien public Lui ont fait une loi d'éteindre ; que les deux magistrats n'ont été arrêtés que parce qu'Elle a été offensée de leur conduite ; et Elle vous avertit que ceux

qui se conduiront comme eux ressentiront les effets de son indignation.

Sa Majesté vous défend, sous peine de désobéissance, toutes délibérations sur ces objets.

Elle vous défend pareillement de vous occuper de tout ce qui n'intéressera pas votre ressort.

Elle vous prévient qu'Elle regardera toute correspondance avec les autres parlements comme une confédération criminelle contre son autorité et contre sa personne.

Elle donne ordre à son premier Président, et à tout autre Président ou officier de son Parlement, qui présiderait en son absence, de rompre toute assemblée où il serait fait aucune proposition tendante à délibérer sur les objets sur lesquels Elle vous a imposé silence, ainsi que sur tout envoi qui vous serait fait par les autres Parlements."

Monsieur le Chancelier est ensuite monté vers le Roi, agenouillé à ses pieds pour recevoir ses ordres, descendu, remis à sa place, assis et couvert, a dit :

" Le Roi ordonne aux Présidents et conseillers des enquêtes et requêtes de se retirer dans leurs chambres, pour y vaquer à l'expédition des affaires des particuliers."

Sur quoi les Présidents et conseillers des enquêtes et requêtes se sont retirés.

Monsieur le Chancelier étant ensuite remonté vers le Roi et redescendu, le Roi s'est levé et est sorti dans le même ordre qu'il était entré.

APPENDICE XVIII

Lettre anonyme envoyée avec le projet de la Lettre à Monsieur le Duc d'Orléans.[1]

Du 27 mars 1771.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, le projet d'une lettre que je crois qu'il est convenable d'écrire dans les circonstances présentes à Monsieur le Duc d'Orléans ; ce moyen étant le seul qui nous reste pour porter au Roi nos réclamations, puisqu'il nous est défendu de nous assembler.

J'ai l'honneur de vous avertir que tous les Maréchaux de France qui ne sont pas Pairs, Monsieur le Marquis de Poyanne,

[1] Voyez la note 3 de la lettre 299.

Monsieur le Duc de Gontaut, Monsieur le Marquis de Ségur, Monsieur le Prince de Beauvau, Monsieur le Marquis de Castries, Monsieur le Comte de Jarnac, Monsieur le Duc de Liancourt, MM. de Coigny, ainsi qu'un très-grand nombre de gentilshommes, reçoivent en même temps semblables projets, et vous pouvez en conférer avec eux ; car je crois qu'il est important de ne pas perdre de temps.

Je vous demande pardon, Monsieur, de ne point signer ; mais le but de cette démarche doit vous servir de preuve que je suis digne d'être membre d'un corps dont j'ai les droits autant à cœur.

Je suis bien loin de croire, Monsieur, que le style de la lettre que j'ai l'honneur de vous proposer soit le meilleur que vous puissiez prendre, et je suis persuadé que les changements que vous y ferez, si vous jugez à propos d'en faire, seront à l'avantage de la démarche que j'ai l'honneur de vous proposer.

Projet de la Lettre à Monsieur le Duc d'Orléans.

MONSEIGNEUR,

La noblesse, soumise depuis longtemps au malheur de n'avoir point de chef, de représentant, et de ne pouvoir s'assembler, remet avec confiance ses intérêts dans les mains de Votre Altesse Sérénissime, dans une conjoncture où le renversement des lois et des formes observées jusqu'à présent dans l'État, cause les plus vives alarmes à tous les ordres qui le composent.

Tout gentilhomme vraiment conduit par l'honneur ne peut voir sans une mortelle peine qu'on déshonore pour ainsi dire la nation, en rendant arbitraire, par conséquent tyrannique, un gouvernement doux et réglé qui subsiste avec tant d'éclat depuis tant de siècles.

L'édit du mois de décembre dernier, en attaquant d'abord la magistrature, et en l'anéantissant bientôt après, annonce assez ce que les mauvaises intentions d'un seul peuvent faire éprouver à des sujets qui vivent actuellement sous le meilleur des maîtres, et ce que la postérité doit craindre du despotisme qu'on cherche à établir, et dont le parlement qu'on se propose de substituer à l'ancien serait l'instrument le plus dangereux, en abusant du nom des lois et des formes.

C'est à vous, Monseigneur, que votre rang et vos sentiments approchent si naturellement du trône, de faire valoir les justes réclamations d'un ordre si distingué dans l'État, que Henri IV

a daigné se dire le premier gentilhomme de son royaume. Que par vous le Roi soit éclairé sur ses vrais intérêts, et que la noblesse vous doive d'avoir fait entendre une voix qui ne s'élève jamais que pour publier son respect pour le Roi, son attachement aux vrais intérêts de l'État, et sa reconnaissance pour Votre Altesse Sérénissime.

Je suis avec, etc

FIN DU TOME DEUXIÈME

Imprimerie de BALLANTYNE, HANSON & CIE
à Edimbourg et à Londres

